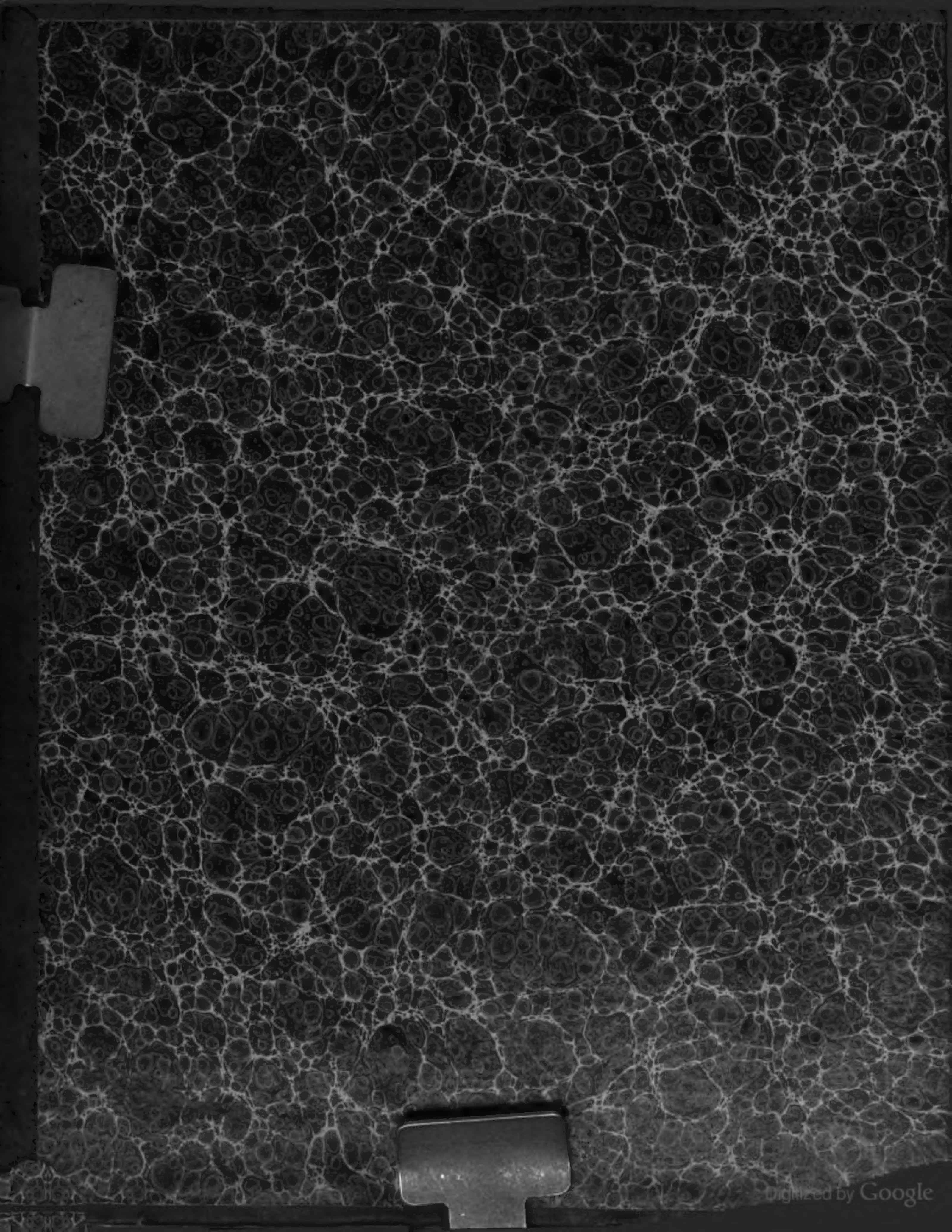










COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS

PAR ORDRE DU ROI

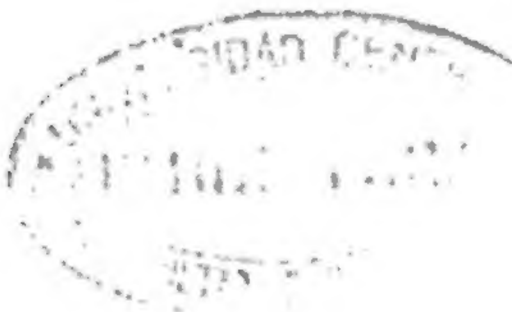
ET PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE



MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE LA COUR ET DES GÉNÉRAUX

PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DE VAULT

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE, MORT EN 1790

REVUS, PUBLIÉS ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL PELET

PAIR DE FRANCE

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE

TOME IV



PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XLI

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

CAMPAGNES

DE FLANDRE, D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE,

EN 1704.

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE DE FLANDRE.

Pendant la campagne précédente les armes du roi avaient prospéré dans toutes les parties où sa majesté avait eu à soutenir la guerre; mais le nombre de ses ennemis venait de s'accroître. Dès le mois d'octobre le duc de Savoie lui avait déclaré la guerre; et le roi de Portugal, depuis la conclusion de son traité avec l'empereur, s'était mis en état de commencer ses hostilités contre l'Espagne en faveur de l'archiduc Charles. Il n'attendait pour agir que l'arrivée de ce prince[1]. Il fallait le prévenir, ou du moins faire passer au roi d'Espagne des secours capables de le maintenir sur un trône auquel ses droits incontestables venaient de le faire monter. Il fallait une nouvelle



[1] L'archiduc était encore en Hollande le 1er janvier 1704, attendant que les flottes hollandaise et anglaise, qui devaient le transporter en Portugal, eussent réparé les avaries causées par la tempête qui les avait fait rentrer dans les ports à la fin de l'année précédente.

armée pour contenir le duc de Savoie et rendre inutiles les secours que l'empereur venait de lui envoyer sous les ordres du comte de Stahremberg. Les troubles intérieurs du royaume n'exigeaient pas moins d'attention. Non-seulement M. le maréchal de Montrevel n'avait pu parvenir, l'année précédente, à réduire les camisards des Cevennes, mais leur révolte s'était communiquée à quelques autres provinces: rien n'était plus instant que d'arrêter un embrasement qui pouvait bientôt devenir général. Le roi se vit donc obligé, indépendamment des armées que sa majesté avait aux Pays-Bas, en Allemagne, en Italie et en Languedoc, d'en envoyer de nouvelles en Dauphiné, en Guyenne et en Espagne.

M. le maréchal de Villeroy fut destiné à commander, comme l'année précédente, aux Pays-Bas [1], M. le maréchal de Tallard en Allemagne, M. le duc de Vendôme en Italie, M. le duc de la Feuillade en Dauphiné, M. le maréchal de Villars en Languedoc, M. le maréchal de Montrevel en Guyenne, et M. le duc de Berwick eut le commandement des troupes destinées pour l'Espagne.

Les alliés firent de leur côté des efforts extraordinaires pour mettre en campagne des armées nombreuses. On présumait que les Anglais et les Hollandais ne pouvant laisser l'empereur dans le danger où l'avaient mis les événements de la campagne précédente, ce serait en Allemagne qu'ils porteraient leurs principales forces. On se prépara en conséquence à augmenter considérablement l'armée de M. le maréchal de Tallard; mais le roi, regardant toujours les Pays-Bas comme une partie qui méritait une attention particulière, destina quatre-vingt-treize bataillons et quatre-vingt-onze escadrons,

[1] M. le maréchal de Boufflers, qui avait été employé la campagne précédente, ne servit point.

tant de ses troupes que de celles d'Espagne, pour former l'armée que devait y commander M. le maréchal de Villeroy.

Avant de commencer le détail des opérations de la campagne, on croit ne devoir point omettre ici celui des dispositions qui les précédèrent et de quelques événements qui se passèrent depuis que les troupes, après l'entreprise des ennemis sur les lignes de Wasseige, furent rentrées dans les nouveaux quartiers d'hiver que M. le maréchal de Villeroy leur avait assignés.

Ce général les y avait établies; et, jugeant que la rigueur de la saison les mettrait à l'abri de nouvelles insultes de la part des ennemis, il quitta Bruxelles le 11 janvier pour se rendre à la cour, afin d'y recevoir les ordres du roi sur le plan des opérations de la campagne, et laissa le commandement à M. le marquis de Bedmar.

Cependant à peine M. le maréchal de Villeroy se fut-il mis en chemin, qu'on eut avis que les garnisons de Maëstricht, d'Aix-la-Chapelle, de Maesseyk, de Ruremonde, de Venloo et de Stephanswert étaient en mouvement pour remonter la *Meuse* vers *Liége*, et que M. de Trognée, commandant à Huy, devait se mettre à leur tête pour aller bombarder Namur et brûler les magasins de fourrages qui y étaient. Sur ces nouvelles M. de Ximenès, qui y commandait, eut ordre de faire approcher de cette place une partie des garnisons de Maubeuge, d'Avesnes, de Charleville, de Givet, et la cavalerie qui était en quartiers entre la Sambre et la Meuse, au nombre de onze escadrons[1]. Ces troupes arrivèrent le 16 dans des cantonnements aux environs de Namur, et suffirent pour faire échouer le pro-

[1] La prévoyance qu'avait eue M. le maréchal de Villeroy, après l'affaire des lignes de Wasseige, à la fin de la campagne précédente, de faire hiverner cette cavalerie dans des quartiers à portée de la frontière, au lieu de la renvoyer sur les derrières, ne fut point inutile.

jet des ennemis; ils rentrèrent dans leurs places, et M. de Ximenès renvoya le 27 les troupes dans leurs quartiers.

Dans les premiers jours de février on apprit que le duc de Marlborough était venu de Londres à La Haye pour concerter avec les États-Généraux le plan de la campagne, et que le résultat des conférences était de la commencer de bonne heure et de l'ouvrir par le siége de Namur, sinon par celui d'Anvers, que la reine Anne avait toujours fort à cœur.

Pour mieux couvrir ces deux places et se procurer les moyens d'y porter de prompts secours, on fit le 9 une disposition dont l'objet était de rétablir la ligne du Brabant depuis le Demer au-dessous d'Arschot jusqu'à l'Escaut au-dessous d'Anvers, et d'ouvrir des communications derrière cette ligne, depuis Anvers jusqu'à la Mehaigne.

Le 20 on commença ces travaux, et on les poussa avec d'autant plus d'activité, que toutes les nouvelles annonçaient de nouveaux mouvements de la part des ennemis, pour assembler un corps d'armée entre Liége et Maëstricht; on savait aussi que les troupes que le prince de Hesse et M. de Sommersfeld avaient conduites sur le Rhin à la fin de la campagne précédente, au nombre de trente-quatre bataillons et de quarante-huit escadrons, devaient revenir sur la Meuse, et qu'il ne resterait sur le Rhin que vingt-sept bataillons des divers princes de l'empire.

Le roi, instruit de ces dispositions de la part des ennemis, envoya ordre à M. de Bedmar de faire avancer à la tête de la frontière autant de troupes des places de derrière qu'il jugerait à propos. Mais M. de Bedmar, jugeant que les troupes avaient encore besoin de repos, pensa devoir attendre que les mouvements des ennemis fussent plus décidés, et se contenta de tenir prêts à marcher quatorze bataillons et vingt-six escadrons des départements de Bruxelles, de Namur et de Bruges.

M. le comte de Coigny, qui commandait sur la Moselle, eut ordre en même temps de veiller de près aux mouvements que pourraient faire les troupes qui étaient sur le Rhin, et de régler les siens de manière que, si une partie de ces troupes revenait vers la Meuse, il pût y en faire passer des siennes à proportion; et que, si elles y venaient en entier, il fût en état de les devancer avec toutes celles qui étaient à ses ordres.

Pour empêcher l'entrée des partis dans le Hainaut français et espagnol, que les ennemis menaçaient de mettre à contribution, M. de Bergheyck, ministre et secrétaire d'état du roi d'Espagne aux Pays-Bas, envoya le 24 un projet tendant à faire une ligne depuis Louvain jusqu'à la Sambre.

Mais, comme les ennemis continuaient d'augmenter les garnisons de Maëstricht et de Liége, et de renforcer les quartiers des environs, il devint instant de faire des dispositions pour être en état de s'opposer à leurs desseins, et l'on préféra de mettre des troupes à portée de rétablir la partie de la ligne qu'ils avaient rasée à la fin de la campagne précédente entre *Wasseige et Mierlo*; c'est ce qui engagea M. de Bedmar à faire le 29 une nouvelle disposition pour porter dans des quartiers avancés cinquante-cinq bataillons et soixante et dix-huit escadrons, avec un train de vingt-cinq pièces de canon. Vingt-deux bataillons furent destinés à rester dans les garnisons, depuis Anvers jusqu'à Namur.

Au commencement de mars les troupes destinées à marcher partirent des places de derrière et arrivèrent successivement dans des quartiers où elles furent placées de manière à pouvoir s'assembler en deux jours et à portée de travailler au rétablissement de la ligne de Wasseige. Leur marche imposa aux ennemis, qui, à leur approche, suspendirent leurs mouvements sur la Meuse.

M. le maréchal de Villeroy, instruit de ce qui se passait, revint de la cour, et arriva le 16 à Bruxelles. Sa première attention se porta sur les lignes et les retranchements, qu'il regardait comme la principale défense des Pays-Bas, et comme le seul moyen de résister aux ennemis dans le cas où ils continueraient de faire la guerre sur cette frontière avec des forces supérieures. Pour cet effet, il ordonna de nouveaux ouvrages le long des canaux, depuis Nieuport jusqu'à Gand. La ligne du pays de Waes était en bon état et exigeait peu de troupes pour sa défense; il n'en était pas de même de celle du Brabant et de celle de Wasseige : il fallait perfectionner l'une et rétablir l'autre en entier.

Cette dernière opération était d'autant plus nécessaire, que c'était le seul moyen de couvrir facilement Namur dans la partie gauche de la Meuse; mais, en même temps, elle devenait d'autant plus difficile, que les ennemis paraissaient n'avoir fait occuper plusieurs châteaux sur la Mehaigne que pour s'y opposer en se portant avant nous sur cette ligne. Il fallait chercher à les prévenir.

M. le maréchal, instruit que, malgré l'arrivée successive de quelques troupes dans les environs de Maëstricht et de Liége, les garnisons de Bois-le-Duc, de Breda, de Berg-op-Zoom, ne faisaient encore aucun mouvement; que les troupes de Hesse et de Hanovre étaient encore fort tranquilles dans leurs quartiers au delà du Rhin, et que celles de Brandebourg et même quelques-unes de Hollande avaient ordre d'aller joindre le prince de Bade en Allemagne, jugea que le moment était favorable. En conséquence, il fit le 26 ses dispositions pour arriver sur la ligne à la fin du mois, avec vingt-neuf bataillons et trente-neuf escadrons. Il ordonna en même temps de faire cantonner en seconde ligne, à portée de Namur, vingt batail-

lons et trente-sept escadrons, et en troisième ligne, à portée de Louvain, sept bataillons et deux escadrons, indépendamment de la brigade des gardes, qui pouvait joindre en peu de jours. Toutes ces troupes formaient soixante-deux bataillons et quatre-vingt-dix-huit escadrons, qu'il jugea suffisants, tant pour travailler à la ligne depuis Wasseige jusqu'à Mierlo, que pour s'opposer aux entreprises que les ennemis pourraient faire afin d'en empêcher le rétablissement.

Pour leur cacher ses vues du côté de la Meuse, M. le maréchal se rendit le 28 de Bruxelles à Anvers, annonçant qu'il y ferait quelque séjour; mais il en repartit dans la nuit du 29 au 30, et arriva le lendemain matin à Louvain. Il marcha aussitôt avec les premières troupes qui s'y étaient rendues, se faisant précéder par mille chevaux aux ordres de M. le chevalier de Rosel. Ce détachement avait ordre de se porter au moulin de Trognée et de veiller aux mouvements que les ennemis pourraient faire; mais, soit qu'ils ne fussent pas encore informés de la marche de M. le maréchal de Villeroy, soit qu'ils ne se crussent pas en état de s'y opposer, ils ne firent aucun mouvement et restèrent dans leurs quartiers sur la Meuse.

Les troupes firent beaucoup de diligence et arrivèrent le 31 à leur destination. Celles de la première ligne campèrent entre Wasseige et Mierlo, où M. le maréchal établit son quartier. Celles de la deuxième et de la troisième ligne cantonnèrent en avant de Namur et de Louvain; elles tiraient leur subsistance de ces deux places, et étaient à portée de joindre, au besoin, en sept ou huit heures, le camp de Wasseige.

On commença aussitôt à travailler au rétablissement de la ligne depuis Wasseige jusqu'à Mierlo; et, malgré le mauvais temps, on poussa le travail avec tant de vivacité, que cette ligne se trouva, le 3 avril, entièrement rétablie et beaucoup meil-

leure qu'elle n'était avant que les ennemis l'eussent rasée. On remarqua que, loin de tenter de troubler cette opération, ils craignaient eux-mêmes qu'on n'allât les chercher. Les portes d'Huy, de Liége et de Maëstricht restèrent fermées, et l'on ne vit paraître aucune de leurs troupes dans le pays entre ces places et les lignes.

M. le maréchal, ayant rempli son objet, se rendit le 5 à Tirlemont; et voulant donner aux troupes du repos jusqu'à la fin du mois, il en renvoya la plus grande partie dans leurs quartiers, et ne retint à portée de la ligne que ce qu'il jugea indispensable pour la soutenir si les ennemis se mettaient en devoir de l'attaquer; mais pour être en état d'y porter, au besoin, un plus grand nombre de troupes, il fit une nouvelle disposition suivant laquelle il devait se trouver en première ligne trente-huit bataillons et quarante-sept escadrons, en deuxième ligne, seize bataillons et vingt-six escadrons, outre neuf escadrons de la maison du roi, et en troisième ligne, six bataillons et trois escadrons. Toutes ces troupes, qui montaient à soixante bataillons et quatre-vingt-cinq escadrons, pouvaient s'assembler en deux fois vingt-quatre heures; elles eurent ordre de ficeler du foin pour quatre jours.

M. le maréchal se rendit ensuite à Namur pour y faire des arrangements relatifs à la sûreté de cette place et pour chercher à déterminer l'électeur de Cologne à se retirer à Mons, ou dans telle autre ville qu'il jugerait à propos. Il revint le 9 à Tirlemont et visita la ligne du Brabant depuis Arschot jusqu'à portée d'Anvers: il la trouva bien réparée et même augmentée en plusieurs endroits, et les communications bien établies depuis l'Escaut jusqu'à la Mehaigne. Il retourna le 11 à Bruxelles.

Quelques jours auparavant il avait reçu la nouvelle d'une expédition qui, quoique peu importante en elle-même, ne

doit pas rester dans l'oubli. Le sieur de La Croix, partisan, étant parti de Vianden au pays de Luxembourg, s'était porté sur le bas Rhin, et avait surpris la petite ville de Wörringen, située sur ce fleuve au-dessous de Cologne, et enlevé ou détruit deux compagnies de dragons de Brandebourg qui gardaient ce poste. Il s'était aussi, pendant sa course, emparé d'un convoi d'armes destiné pour Cologne; et, s'étant avancé jusqu'aux portes de Juliers, il avait jeté l'alarme dans tous les quartiers ennemis qui se trouvaient sur son passage; quoique poursuivi de près, il était revenu à Vianden sans avoir perdu un seul homme de son détachement.

Bientôt il fallut s'occuper d'objets plus intéressants. Les alliés, sollicités par l'empereur et envisageant quelles pourraient être les suites de l'abandon qu'ils avaient fait, la campagne précédente, des affaires de ce prince, venaient de prendre la résolution de lui envoyer des secours sur le haut Rhin et d'assembler un corps sur la Moselle; la diminution que ce projet devait occasionner dans leurs forces aux Pays-Bas fit penser à *M. le maréchal* que ce serait l'occasion de faire les siéges d'Huy et de Liége; cependant il entrait dans ces opérations des inconvénients qui lui firent juger qu'il y aurait du danger de s'y commettre au commencement de la campagne; c'est ce qu'il exposa dans la lettre suivante qu'il écrivit au roi.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Lierre, 13 avril 1704[1].

Avant de former un jugement solide sur ce qu'on peut faire en Flandre la campagne prochaine, il faut savoir ce que les ennemis enverront de troupes sur le haut Rhin au secours de l'empereur, et s'ils formeront un corps sur la Moselle, comme ils en font courre le bruit.

En attendant les éclaircissements sur tout cela, je fais tout disposer pour entrer en campagne dans les premiers jours de mai; il

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1743, n° 298.

faut avoir assez d'artillerie et de munitions à Namur pour entreprendre les siéges d'Huy et de Liége, si l'on trouve que cela convienne au service du roi, lorsqu'on sera bien informé de ce qui se passe en Allemagne et de la véritable force des ennemis.

Je ne parle que d'Huy et de Liége, supposé qu'il convienne d'entreprendre quelque chose, parce que ce sont les deux seules places des ennemis que nous puissions attaquer; toutes les autres ne le pouvant être par des raisons trop connues pour les expliquer en détail.

Après avoir réfléchi sur l'attaque de ces deux places, je trouve que ce serait trop hasarder que de s'y commettre au commencement de la campagne, quand même les ennemis ne seraient pas plus forts que nous, ce qui est tout ce qu'on peut raisonnablement attendre. Il me paraît que le hasard et les inconvénients auxquels nous nous exposerions seraient infiniment au-dessus de l'utilité qui reviendrait de la prise d'Huy et de Liége; voici les hasards et les risques que je me figure.

Pour faire les siéges d'Huy et de Liége il faut que l'armée du roi se porte tout à fait sur la Meuse, sitôt qu'elle a passé le Jaar, pour se placer à la tête d'Huy ou devant Liége; tout le Brabant demeure ouvert aux ennemis, que je suppose être sous Maëstricht, à la tête du Demer, ou à Soetendale, qui est la disposition naturelle qu'ils peuvent prendre pour protéger leurs places de la Meuse, en nous faisant craindre pour le Brabant, qui n'a pas une place qui puisse tenir douze heures devant une armée, quand elles ne sont pas protégées par une autre armée, ou de marcher pour former le siége d'Anvers, ayant beaucoup d'avance devant nous. Sitôt que l'armée du roi sera sur la Meuse et que la leur sera dans la situation que je viens d'expliquer, comme il ne faut pas douter que les ennemis auront un corps du côté de Breda et de Berg-op-Zoom, outre la grande armée qu'ils auront assemblée, il faudra avoir une autre attention de ce côté-là, et y tenir toujours un corps d'armée assez considérable pour protéger Anvers et la Flandre, où les ennemis ont toujours la facilité de porter des troupes plus promptement que nous.

Dans la supposition que les ennemis demeureront en Flandre aussi forts que nous, examinons s'il convient d'ouvrir la campagne par entreprendre le siége d'Huy et celui de Liége; le dernier souffrirait d'extrêmes difficultés, si l'on ne commençait par le premier, par le grand éloignement des subsistances et la difficulté d'y mener de la grosse artillerie, la rivière n'étant pas libre.

Huy et Liége sont-ils assez importants pour se commettre à la perte sûre de Léau, Diest et Lierre, si les ennemis y veulent marcher? La perte de la moindre de ces trois places nous porterait un bien plus grand préjudice que nous ne tirerions d'avantage de la prise de ces deux places, qui ne sont considérables que par rapport au siége de Maëstricht, que nous ne sommes point en état de faire cette année, toutes nos armées étant hors du royaume et fort hasardées. Est-il de la prudence de risquer beaucoup pour retirer une petite utilité, étant bien assuré que, du moment que l'armée du roi est sur la Meuse à la hauteur d'Huy et de Liége, les ennemis sont les maîtres d'entrer en Brabant sans opposition, de courre jusqu'aux portes de Bruxelles, et de prendre les villes qu'ils voudront dans cette province-là, étant toutes sans défense? car je suppose toujours que l'armée du roi sur la Meuse, comme je viens de le dire, et celle des ennemis dans les endroits que je viens de nommer, ils sont en état d'entrer dans le Brabant ou d'aller à Anvers sans que nous puissions nous y opposer.

Un concert unanime de faire agir toutes les armées en même temps ne peut être bon qu'autant que chacun de son côté fait ce qui convient le mieux par rapport au lieu où il fait la guerre. Je m'explique: il faut de nécessité que l'électeur de Bavière et M. de Tallard agissent de concert, parce que c'est une même guerre; M. de Vendôme, M. le maréchal de Tessé et M. de la Feuillade, c'est un même projet; tout se lie, tout a rapport l'un à l'autre; mais les mouvements qui se feront en Flandre n'auront aucun rapport à la guerre d'Allemagne et d'Italie; il ne faut donc nous déterminer à agir qu'autant que nous pourrons le faire utilement par rapport à la guerre de Flandre, et ne nous pas exposer à perdre beaucoup pour gagner peu.

Tant que nous conserverons Léau et Diest, nous pouvons manger la Hesbaye et la Campine liégeoise, et même grande partie de l'autre. Liége et Huy nous donneraient quelque facilité de nous porter plus en avant; mais sitôt que les ennemis n'ont des forces qu'égales aux nôtres, et que nous avons un grand avantage sur eux dans les lieux ouverts, par la bonté de notre cavalerie, l'armée du roi se portera jusqu'à Tongres, et vivra dans la Hesbaye, comme nous fîmes l'année passée, avec la différence que, les ennemis n'étant pas plus forts que nous, ils n'oseront pas nous approcher de si près.

Supposez les affaires de Flandre dans la situation que je les représente, je suis persuadé qu'il ne faudrait pas entreprendre les siéges d'Huy et de Liége, par les raisons que je viens d'expliquer. Il faut avoir assez de préparatifs pour le faire craindre aux ennemis, et s'avancer avec l'armée à Quarem, ou jusqu'à Tongres, suivant qu'on le jugerait à propos; on verrait, peu de jours après, la véritable force des ennemis et leurs dispositions. Les premiers mouvements de M. le maréchal de Tallard et de M. l'électeur de Bavière serviront beaucoup à se déterminer au parti qu'on pourrait prendre. Si les ennemis s'affaiblissaient tout à fait en Flandre, pour lors on pourrait se commettre avec plus de raison. Si la jonction avec M. l'électeur de Bavière se fait facilement, autre raison solide d'entreprendre; mais se commettre sans aucun éclaircissement de ces choses-là, il n'est pas de la prudence de s'y exposer. Il faut songer que l'armée de Flandre est la seule de toutes celles du roi dont il puisse disposer; toutes les autres sont dans des engagements dont l'on ne peut les retirer.

En attendant que l'on fût plus éclairé sur les véritables projets des ennemis, M. le maréchal faisait tout disposer pour entrer en campagne dans les premiers jours du mois de mai; et ce qui acheva de l'y déterminer fut l'avis qu'il eut, peu de jours après avoir écrit cette lettre, du mouvement que faisaient les garnisons des derrières des ennemis pour se rendre entre Liége et Maëstricht, où leur armée allait commencer à s'assembler.

Effectivement, dès le 23 quinze à dix-huit mille hommes de leurs troupes étaient campés entre Houtain, Visé et Maëstricht; mais on jugea par les retranchements qu'ils faisaient à la gauche de leur camp, de la Meuse au Jaar, qu'ils songeaient plutôt à se mettre à l'abri d'une attaque qu'à entreprendre sur nous. Cependant M. le maréchal crut ne devoir plus différer à faire avancer des troupes et à les assembler en différents corps, pour être plus à portée d'avoir des nouvelles des ennemis, et de régler ses dispositions sur les leurs. Il se rendit le 25 de Bruxelles à Louvain, et alla, les jours suivants, reconnaître le cours de la petite Ghète. Son dessein était de voir en quel état étaient les herbes, ne voulant pas faire camper les troupes avant que la terre fût en état de leur fournir des subsistances; mais pour pouvoir s'assembler plus promptement lorsque le moment serait venu, il donna ordre de faire avancer le même nombre de troupes qu'il avait eu au rétablissement de la ligne de Wasseige, et de mettre en mouvement celles qui étaient sur les derrières; et, afin de pouvoir se porter le plus en avant qu'il serait possible, il fit réparer les fours qui étaient à Léau.



A la fin du mois on eut avis que le duc de Marlborough était revenu le 21 de Londres à La Haye; que, les jours suivants, il avait arrêté avec les députés des États-Généraux le plan des opérations, et qu'incessamment il ouvrirait la campagne sur la Meuse. On apprit en même temps que les Anglais devaient former un camp entre Berg-op-Zoom et Rosendal. M. le maréchal jugea par ces nouvelles que M. de Marlborough en voulait à Namur, et que le corps des Anglais était destiné à faire une diversion sur Anvers ou du côté de la mer. On pouvait en effet regarder avec d'autant plus de raison Namur comme menacé, que le camp de Houtain s'augmentait journellement; mais M. le maréchal, considérant le soin que

l'on prenait de retrancher la gauche de ce camp, et instruit d'ailleurs de la résolution que les alliés avaient prise de faire un détachement pour l'Allemagne, ne douta plus que leur plan ne fût de rester sur la défensive aux Pays-Bas, et même d'abandonner à leurs propres forces Liége et Huy. Il y avait lieu de croire que la marche de M. le comte de Coigny, qui était parti le 26 de la Moselle avec toutes ses troupes, pour s'avancer par Phaltzbourg vers le Rhin, les forcerait bientôt à laisser apercevoir quel était leur véritable projet.

Le 1er mai M. le maréchal se rendit de Louvain à Bruxelles pour concerter avec M. le marquis de Bedmar les dispositions pour toutes les troupes. C'était le moment d'arrêter le projet de l'ouverture de la campagne et le plan des opérations. On ne peut mieux développer les idées qui servirent de base à cet important objet qu'en rapportant les lettres suivantes de M. le maréchal et les réponses que lui fit le roi pour lui expliquer ses intentions.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Bruxelles, 1er mai 1704 [1].

Il n'y a encore rien de certain sur les nouvelles des ennemis, que le camp retranché qu'ils ont entre Maëstricht et Visé. Il n'y a pas trente bataillons dans ce camp, et moins de trente escadrons. Je n'ai nulle certitude de l'assemblée des Anglais sous Ruremonde ni ailleurs, et rien qui confirme le détachement vers l'Allemagne, quoique toutes les nouvelles du camp des ennemis assurent unanimement qu'ils resteront sur une faible défensive en ce pays-ci, et qu'ils porteront toutes leurs forces en Allemagne et sur la Moselle, pour empêcher la jonction de nos troupes avec celles de M. de Bavière, ou pour attaquer Trarbach et Trèves. J'aurai l'honneur de répéter à votre majesté qu'il n'y a rien encore qui paraisse déterminé

[1] Cette pièce (dont M. de Vault ne donne qu'un extrait) se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1736, n° 1.

de la part des ennemis, mais qu'il y a bien de l'apparence que le camp retranché qu'ils font, quasi sous Maëstricht, ne tenant point Liége et Huy par ce retranchement, qu'ils ne songent qu'à garantir Maëstricht, et demeurer sur la défensive. D'ailleurs, nul détachement encore pour l'Allemagne, ni de certitude d'un corps d'armée sur la Moselle.

Comme la Moselle est tout à fait dégarnie de troupes, et que M. de Coigny n'y reviendra pas, suivant ce que votre majesté m'a fait l'honneur de me dire par rapport aux affaires d'Allemagne, si les ennemis se déterminent à faire un gros détachement vers l'Allemagne, ou à former un gros corps sur la Moselle, commandé par le duc de Marlborough, comme les avis nous en reviennent, c'est à votre majesté à décider du parti que nous aurons à suivre.

Si les ennemis restent faibles dans ce pays-ci, il sera possible de faire le siége d'Huy et même celui de Liége. Votre majesté connaît si parfaitement la situation de ces places, les avantages et les inconvénients que l'on peut en tirer et craindre, qu'il est inutile de les lui expliquer de nouveau. Huy met Namur en plus grande sûreté; Liége pourrait être bon à l'entrée du quartier d'hiver pour y faire subsister un grand corps de troupes et menacer Maëstricht et la Hollande; mais prendre Liége au commencement de la campagne, et être chargé de le protéger dans l'été, cela serait sujet à de grands inconvénients.

Pour nous mettre en état de profiter de tout, je ferai seulement avancer de Maubeuge à Namur, par la Sambre, dix pièces de vingt-quatre et six mortiers; nous en avons déjà autant, et cela sera suffisant pour le siége d'Huy et de Liége.

Comme les ennemis ne paraissent encore déterminés à rien, nous ne pouvons faire autre chose que de disposer nos troupes en sorte que nous puissions nous assembler en deux fois vingt-quatre heures. Je suis venu ici pour convenir de nos dispositions avec M. le marquis de Bedmar; il aura à ses ordres, depuis Liége jusqu'à Ostende, trente-deux bataillons et douze escadrons, outre les garnisons. M. de La-

mothe aura huit bataillons campés dans son camp retranché entre Bruges et Damm, et derrière le canal, sept bataillons dans le pays de Waes, et dix-sept à la tête d'Anvers, du côté qu'on jugera à propos, et les douze escadrons, suivant ce qui sera jugé nécessaire par la disposition des ennemis. J'aurai soixante bataillons et quatre-vingt-onze escadrons à mettre ensemble, me tenant toujours en état d'envoyer ou de recevoir des troupes de M. le marquis de Bedmar, suivant le besoin.

Si le duc de Marlborough marche en personne sur la Moselle avec ses Anglais, il serait bien apparent que ce serait pour y entreprendre; auquel cas il serait bien nécessaire que votre majesté réglât le nombre et la qualité des troupes que nous y ferions marcher; car de croire que l'on pût le rappeler par le siége d'Huy ou de Liége, c'est à quoi il ne faut pas s'attendre; il est aisé de juger, par la situation de leur camp retranché, qu'ils abandonnent ces deux places; et certainement la prise de Trarbach et s'établir dans Trèves leur serait chose bien plus avantageuse pour nous offenser que de garantir Huy et Liége. Je ne parle point de Thionville, pour lequel il y aurait tout à craindre si les ennemis avaient pris Trarbach, et que nous n'eussions point d'armée sur la Moselle; car Sarre-Louis ni Luxembourg ne les empêcheront point d'y subsister et de tirer leurs vivres par la Moselle.

Que votre majesté me destine où elle me jugera le plus nécessaire pour son service : les ennemis demeurant entièrement faibles dans ce pays-ci, n'y ayant rien à craindre pour les places, un corps dans les lignes du côté de Namur et un autre auprès d'Anvers mettront le pays en sûreté.

Lettre du roi[1] à M. le maréchal de Villeroy.

Votre lettre du 1er de ce mois ne m'apprend pas que les ennemis aient déterminé leurs mouvements de manière à faire connaître leurs véritables desseins pour la campagne; il paraît seulement, par tous

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1731, 1re partie, 1re section, page 1.

les avis et par tout le soin qu'ils prennent de se fortifier dans leur camp, entre Maëstricht et Visé, qu'ils n'ont d'autre objet que celui d'une défensive en Flandre et en Brabant, et de conserver Maëstricht et le pays de Gueldre, en abandonnant Huy et Liége, dont vous croyez que la conquête pourrait se faire aisément; mais en même temps vous les regardez comme de nouveaux embarras pour le commencement d'une campagne, particulièrement cette dernière place, dont la garde occuperait un nombre de troupes considérable dont vous aurez besoin ailleurs; et vous estimez qu'il vaut mieux remettre à la fin de la campagne à chercher à se rendre maître de ces deux places. Il semble, par tous les avis et par vos dernières lettres, que les ennemis, après avoir assuré la Flandre et le Brabant, ont dessein de faire marcher un corps considérable sur la Moselle, ou d'envoyer encore des troupes en Allemagne. S'ils prenaient ce dernier parti, je ne crois pas qu'il convînt de nous dégarnir davantage et d'augmenter le corps que Coigny commande, par un nouveau détachement de celles que vous avez à vos ordres, quoique vous m'assuriez, par le détail que vous faites, que vous aurez cent bataillons de campagne, dont soixante composeront l'armée que vous commandez, trente-deux celle du marquis de Bedmar, et huit aux ordres du comte de Lamothe, dans son camp retranché entre Bruges et Damm; que ce nombre de bataillons est plus considérable que celui qui restera aux ennemis, si les troupes de Brandebourg passent en Allemagne, comme on l'assure. Vous aurez bien de la peine à les partager davantage qu'elles ne sont, en cas que les ennemis envoient une armée sur la Moselle. Vous me demandez, s'ils prennent ce parti, la conduite que vous aurez à tenir, soit par le nombre de troupes que vous y ferez marcher, ou par celui qui les devra commander; je ne puis vous rien ordonner de positif jusqu'à ce que je sois plus certain de leurs dernières résolutions. Je vous dirai seulement, en général, pour en faire usage suivant les différents mouvements des ennemis, que n'ayant pas plus d'infanterie que vous en avez, votre unique attention doit être de prendre de si justes mesures, que vous soyez informé

Versailles, 4 mai 1704.

sûrement et diligemment des différents mouvements qu'ils feront, et que vous partagiez les troupes qui sont à vos ordres suivant le partage qu'ils feront des leurs. S'ils ont un gros corps du côté d'Anvers; que celui du marquis de Bedmar soit suffisant pour les empêcher de rien entreprendre, et que celui de Flandre et celui de Brabant aient une telle relation et un si parfait concert, qu'ils se fortifient et s'affaiblissent à mesure que les ennemis fortifieront ou affaibliront ceux qu'ils tiendront de ces côtés-là; s'ils se déterminent à y laisser toutes leurs troupes, et à abandonner leurs desseins sur Trarbach et du côté de la Moselle, vous devez en faire marcher à proportion du nombre qu'ils y enverront, et y tenir un corps assez fort pour les empêcher de rien entreprendre; vous devez même faire vos dispositions d'assez bonne heure pour n'être pas prévenu par la diligence de leur marche. Mon intention, en ce cas, est que s'ils n'y envoient qu'un petit corps commandé par un de leurs officiers principaux, et que le duc de Marlborough n'y marche pas en personne, vous me proposiez celui des lieutenants généraux qui servent en Flandre et que vous croirez le plus capable et le plus propre à commander les troupes que vous y enverrez, proportionnées à celles des ennemis. Si le duc de Marlborough y marche en personne, avec un corps assez considérable pour appréhender quelque entreprise considérable, vous devez y marcher aussi et, en ce cas, prendre, des troupes qui sont à vos ordres, celles dont vous croirez avoir besoin, en laisser au marquis de Bedmar et à celui que vous estimez le plus propre pour commander l'armée qui sera opposée à celle des ennemis campée entre Visé et Maëstricht (que vous me proposerez), un nombre de troupes suffisant pour que les ennemis ne puissent rien entreprendre de bien important pendant que vous serez éloigné. Celui qui commandera le corps que vous laisserez sur les lignes, en cas que vous soyez obligé de marcher sur la Moselle, sera sous les ordres du marquis de Bedmar; il vous rendra compte, le plus souvent qu'il pourra, de ce qui se passera en Flandre et en Brabant, afin que vous soyez en état de faire part au marquis de Bedmar de

ce que vous croirez le plus convenable au bien du service, et au général qui commandera le corps de troupes qui restera en Flandre, tout ce qu'il devra faire pour soutenir une défensive honorable.

Et la présente, etc.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi.

Du camp de Louvain, 4 mai 1704[1].

Votre majesté verra par tous les avis qui viennent des ennemis un projet formé sur la Moselle, mais qu'il y a encore de l'incertitude si le duc de Marlborough ira de sa personne, et quel est le nombre de troupes et d'Anglais qu'il y mènera.

Les avis du correspondant de M. de Ximenès marquent bien positivement que le prince de Bade a été averti de la marche de M. de Coigny, et c'est sur cela qu'il presse les Anglais et les Hollandais de lui envoyer du secours; il paraît que le résultat du conseil de guerre tenu à La Haye décide pour une diversion sur la Moselle.

Je n'ai encore nulle certitude du parti que les ennemis prendront; mais bien assurément toutes les troupes sont en mouvement. Supposez que le duc de Marlborough marche en personne sur la Moselle avec la plus grande partie de ses Anglais, ce dont il ne faut pas douter, je ne crois pas que votre majesté doive s'en tenir à un simple détachement; il me semble qu'il faudra que ce soit le gros de l'armée, la proportionnant aux forces que les ennemis enverront sur la Moselle, et laissant du côté de Namur et d'Anvers ce qui sera nécessaire pour la sûreté du pays et des places.

Comme bien certainement les ennemis ne seront pas en état de rien entreprendre aux Pays-Bas, Marlborough étant sur la Moselle avec la plus grande partie de ses Anglais et un détachement des troupes de Hollande, votre majesté peut confier à M. de Bedmar, qui connaît parfaitement bien son pays, le commandement de toutes les troupes qui resteront depuis Namur jusqu'à la mer, pour les séparer et les rejoindre, comme il le jugera à propos, suivant les différentes situations que pourront prendre les ennemis. M. de Ximenès, du côté de

[1] Cette pièce (dont M. de Vault ne donne qu'un extrait) se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1736, n° 21.

Namur, commanderait le corps de troupes qu'on jugerait à propos d'y laisser. MM. de Lamothe et de Gacé demeureraient en Flandre. Voilà, sire, un plan: supposez que les ennemis marchent sur la Moselle avec une armée commandée par le duc de Marlborough, et que votre majesté m'ordonne d'y marcher avec la plus grande partie de celle que j'ai l'honneur de commander, qui consiste, suivant le partage que je viens de faire avec M. de Bedmar, en soixante bataillons et quatre-vingt-onze escadrons, restant pour la Flandre trente-deux bataillons et douze escadrons, l'armée de votre majesté pourrait marcher avec quarante-cinq bataillons et près de quatre-vingts escadrons. Comme il ne serait question que d'une défensive sur la Moselle, ne pouvant y avoir d'objet présentement de faire le siége de Coblentz, ce qui est impossible, non-seulement par les forces des ennemis de ces côtés-là, mais par le mouvement que va faire M. le maréchal de Tallard, qui ne saurait permettre à votre majesté de se commettre à une grande entreprise avant qu'elle voie le succès de la jonction avec M. l'électeur de Bavière, j'ose donc répéter, sire, que n'étant question que d'une défensive sur la Moselle, l'armée de votre majesté peut s'y porter moins nombreuse de quelque chose que celle des ennemis.

Si votre majesté se détermine à ce parti, supposé que les ennemis se mettent en état d'entreprendre sur la Moselle, dont les suites seraient bien dangereuses, si on les laissait faire, je la supplie de décider, non pas sur le nombre des troupes qui resteront aux Pays-Bas et dont l'armée qui sera sur la Moselle sera composée, car je crois que votre majesté voudra bien nous en laisser décider, M. de Bedmar et moi, suivant le partage que les ennemis feront de leurs forces, mais de la qualité des troupes que je mènerai avec moi, savoir si la maison de votre majesté et les gardes françaises et suisses y marcheront.

Je dispose toujours ce qui peut être nécessaire pour les siéges d'Huy et de Liége, pour les pouvoir faire quand nous trouverons une conjoncture favorable; l'appareil est un peu considérable.

Toutes nos troupes sont à présent à portée de s'assembler en deux

fois vingt-quatre heures. La maison de votre majesté arriva hier et avant-hier à Malines, Louvain et autres lieux; le reste de l'artillerie sera le 7 à Malines. Tout est disposé pour l'ouverture de la campagne, et je ménagerai jusqu'au dernier moment de faire camper les troupes, pour laisser croître les fourrages et pour la conservation desdites troupes.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Louvain, 7 mai 1704[1].

Le duc de Marlborough est encore à La Haye, et M. d'Overkerke n'est point encore arrivé sur la Meuse; et jusqu'au 5 au matin il ne s'est encore fait aucun détachement de l'armée des ennemis pour l'Allemagne. Les Anglais sont encore dans leurs garnisons; cependant le bruit est public dans le pays et dans l'armée des ennemis, qu'ils vont former une armée considérable sur la Moselle, et que Marlborough doit la commander; mais jusqu'à l'heure qu'il est il n'est point à ma connaissance qu'aucune troupe des ennemis soit en marche de ce côté-là; mais une chose qui pourrait le faire croire sont les bateaux chargés d'artillerie qui remontent le Rhin, et qui s'arrêtent à Coblentz.



Les déserteurs partis avant-hier de l'armée des ennemis, entre Visé et Maëstricht, assurent qu'aucune troupe n'a marché, mais qu'il doit partir quinze bataillons et sept régiments de cavalerie pour y aller; mais que personne n'est parti, et que les ennemis travaillent jour et nuit à leurs retranchements. On dit dans le camp que les Anglais doivent arriver à tout moment.

Un trompette des ennemis, arrivé hier à Diest, m'a confirmé tout ce que j'ai l'honneur de dire à votre majesté.

Les choses dans cette situation, on ne saurait se déterminer à rien, mais se préparer à tout. Il paraît beaucoup d'incertitude et de faiblesse dans les résolutions des ennemis; ils ont retiré le canon et les munitions d'Huy et de Liége, et n'ont laissé dans la citadelle et dans le château que très-peu de troupes et quasi point de canon. Il paraît qu'ils

[1] Cette pièce (dont M. de Vault ne donne qu'un extrait) se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1736, n° 42.

ne veulent point soutenir ces deux places; mais j'ai l'honneur de dire à votre majesté qu'ils ne sont encore déterminés à aucun parti.

Dans une telle incertitude, je crois qu'il convient d'assembler l'armée de votre majesté le plus tôt que nous pourrons; en nous approchant des ennemis, nous augmenterons leur crainte, et nous serons également en état de faire un détachement sur la Moselle, si cela devient nécessaire. Je crois qu'il ne faut pas s'attendre que M. de Coigny puisse s'en approcher; le corps qu'il commande est nécessaire à M. le maréchal de Tallard pour exécuter les ordres de votre majesté; et il est de la dernière importance que M. de Tallard réussisse dans ce qu'il entreprendra. Ainsi, sire, je crois qu'il est de votre service que l'armée que vous avez en Flandre veille également à la Moselle et à la Flandre, jusqu'à ce que les affaires d'Allemagne soient décidées; cela est bien séparé, mais je ne vois pas que votre majesté ait présentement d'autres moyens pour soutenir la Moselle que de séparer les forces qu'elle a en Flandre, à proportion que les ennemis diviseront les leurs, supposé qu'ils se mettent en état d'entreprendre quelque chose sur la Moselle; car s'ils ne faisaient qu'envoyer des troupes sur le haut Rhin, votre majesté m'ordonne de ne faire aucun détachement. Il est certain que cela serait inutile à M. le maréchal de Tallard, et exposerait ces pays-ci. Il faut donc se borner, suivant les ordres que votre majesté me fait l'honneur de me donner, à envoyer sur la Moselle la même proportion de troupes que les ennemis y enverront, et, si le duc de Marlborough y marche en personne, que je m'y porte avec l'armée, en laissant en ces pays-ci, aux ordres de M. de Bedmar, des forces suffisantes pour garantir les places.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Louvain, 11 mai 1704[1].

J'allai hier à Bruxelles pour convenir avec M. de Bedmar de ce que nous aurions à faire, le cas arrivant des deux détachements sur la Moselle de la part des ennemis, soit Marlborough en personne, ou un officier général avec un nombre de troupes. M. de Bedmar a approuvé

[1] Cette pièce (dont M. de Vault ne donne qu'un extrait) se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1736, n° 59.

tout ce que je lui ai proposé, jugeant très-bien de l'importance dont il est de soutenir la Moselle, et que, supposé que les ennemis fissent un grand appareil pour y marcher, il fallait les empêcher de conquérir de ce côté-là.

D'après les avis que j'ai reçus, la marche des Anglais paraît lente, et par la route qu'ils prennent par le milieu du marais de Peel, ils semblent marcher sur Maëstricht, qui est une route opposée à celle de la Moselle, partant des quartiers où ils étaient. D'ailleurs, suivant les lettres de M. d'Autel, de Luxembourg, il n'y a encore rien d'assemblé à Coblentz, mais toujours confirmation de bateaux chargés d'artillerie, qui y arrivent. Tout cela ne suffit pas pour nous obliger à marcher sur la Moselle, quand je n'ai nul avis certain que les ennemis y envoient des troupes. Avant-hier tout était tranquille dans leur camp retranché; mais toujours le bruit d'un détachement et douze régiments nommés. Il y a si longtemps que ce bruit continue, que je commence à douter de la vérité de ce détachement.

Nous sortons demain de nos quartiers, et serons campés le 13 en front de bandière; il est important de commencer à contenir les ennemis, qui paraissent irrésolus par la lenteur de leur marche. Quand nous serons ensemble, nous serons en état de faire marcher plus promptement un détachement que si les troupes étaient séparées dans des quartiers.

Je laisserai encore quelques jours les troupes de Cologne sous Namur, afin de donner plus d'inquiétude aux ennemis sur la grosse artillerie qu'on embarque audit Namur.

Je crois que le parti le plus utile qu'on puisse prendre pour votre service dans ce pays-ci, dans la conjoncture présente, c'est de nous avancer du côté de Tongres, pour bien connaître, pendant quelques jours, la vraie disposition des ennemis, et prendre ensuite le parti de marcher sur la Moselle, si les ennemis nous y nécessitent, ou de faire le siége d'Huy, chose peu importante, mais qu'il vaudrait encore mieux faire que rien, si les forces de nos ennemis nous le permettent et qu'on n'imagine rien de mieux. A l'égard du détachement sur la

Moselle, je le ferai marcher sans retardement sitôt que je saurai que celui des ennemis y marche. M. de Ximenès me mande que les ennemis ont retiré deux bataillons qui étaient dans Huy, et ceux qu'ils avaient encore dans la ville de Liége; tout cela marque bien qu'ils abandonnent ces deux places, mais en même temps qu'ils ont un dessein ailleurs.

M. le maréchal de Tallard, qui doit se mettre incessamment en mouvement, déterminera les affaires de tous côtés.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi.

Du camp de Montenack, 13 mai 1704[1].

On attend la réponse de la princesse de Danemark, pour savoir si elle permettra que ses troupes marchent sur la Moselle. Comme les avis du bon correspondant sont ceux sur lesquels je compte le plus, et que tout parait encore incertain, je séjournerai ici demain, pour apprendre plus précisément des nouvelles de la marche des Anglais; car si je suis nécessité de faire un détachement, je suis ici plus près de Namur que je ne le serais si j'étais plus avancé; et rien ne me presse de me porter plus en avant, tout le pays d'ici à Tongres étant uni comme la main, et pouvant m'y avancer en six heures.

Trois déserteurs, sortis hier soir de l'armée des ennemis, confirment tous qu'il n'y a point de détachement fait pour l'Allemagne. Les Anglais étant hier à Meyel, au milieu du marais de Peel, doivent camper demain près de Ruremonde; et il y a un pont sur la Meuse où ils doivent passer cette rivière. Le bruit continue parmi eux qu'ils doivent aller sur la Moselle.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi.

Du camp de Montenack, 14 mai 1704[2].

Le duc de Marlborough était hier au matin dans Maëstricht; cela m'est confirmé par plusieurs déserteurs. Suivant le rapport d'un de nos partisans qui commande dans Diest, le corps des Anglais devait camper le 13 au château de Horn, près de Ruremonde, et passer la Meuse le 14. On confirme toujours que ce corps va sur la Mo-

[1] Cette pièce (dont M. de Vault ne donne qu'un extrait) se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1736, n° 69.

[2] *Idem*, n° 75.

selle; que dix bataillons hollandais des troupes qui sont dans le camp retranché entre Visé et Maëstricht y doivent marcher, et que Marlborough en personne y doit commander. M. d'Autel et M. de Saint-Aulais n'ont encore aucun avis que des troupes soient en marche de la Meuse pour se rendre sur la Moselle; mais ils marquent que de la plupart des bateaux chargés d'artillerie arrivés à Coblentz il n'en était resté que trois, et que le reste remontait à Mayence.

Les choses étant ainsi, je ne saurais me déterminer à aucun parti, parce que tout paraît encore incertain de la part des ennemis, et qu'il faut que je sois assuré qu'ils aient passé la Meuse, avant que je puisse me déterminer à faire un détachement pour envoyer sur la Moselle.

Mais supposé qu'il arrive ce que M. de Tallard me mande : que le dessein des ennemis peut être de réunir la plus grande partie de leurs forces pour accabler l'électeur de Bavière, et que ce corps d'Anglais et de Hollandais, qu'on prétend qui va sur la Moselle, est destiné à passer le Rhin et à marcher dans l'empire pour joindre M. le prince de Bade; si le cas arrivait, votre majesté veut-elle que je pense à la diversion que propose M. de Tallard, d'attaquer Juliers et d'autres places qui seraient faciles à prendre, supposé la réduction de cette place, et qui seraient nécessaires pour faire des entrepôts, par le grand éloignement de nos places, pour entrer dans le pays de Cologne, M. de Tallard croyant cette diversion capable de rappeler les troupes de Hollande dans leur pays? C'est sur quoi votre majesté m'enverra, s'il lui plaît, ses ordres. Voici seulement ce qui, je crois, peut rendre ce projet praticable et les difficultés qui peuvent s'y rencontrer.

Si les ennemis restent sur la Moselle, je ne crois pas que l'intention de votre majesté soit de les y laisser prendre d'établissements, par l'importance dont il est de mettre Thionville à couvert des entreprises que les ennemis pourraient faire, et que, de toutes les frontières, c'est la plus faible et la plus mauvaise. D'ailleurs, le duc de Marlborough étant sur la Moselle, il ne fournit aucun moyen à M. de Bade d'opprimer M. de Bavière; et il est, ce me semble, plus important

d'empêcher qu'il n'y fasse des conquêtes, que de prendre Huy et Liége, qui sont deux places que les ennemis paraissent avoir abandonnées, par le peu de troupes qu'ils y laissent, et par les magasins et les effets qu'ils en retirent tous les jours.

Si l'armée qu'on prétend que le duc de Marlborough va commander passe le Rhin et s'avance dans l'empire, lorsqu'on sera bien certain de cette marche, et que cette armée aura fait plusieurs journées au delà du Rhin, pour lors on pourrait se commettre au siége de Juliers, quoique fort éloigné de toutes ces places, en prenant des mesures pour un grand nombre de voitures et de chevaux de trait pour mener l'artillerie, et pareillement des précautions pour nos vivres, soit de Namur ou de Luxembourg; tout cela n'est pas sans difficultés, mais on en peut rendre l'exécution facile quand on saura que Marlborough a passé le Rhin et qu'il est enfoncé de plusieurs jours en Allemagne, présupposant toujours qu'on laisserait des forces suffisantes en Flandre pour empêcher les ennemis d'y pouvoir entreprendre, ce qui ne serait point à craindre sitôt que le corps des Anglais sera au delà du Rhin avec un détachement de troupes de Hollande; car en laissant quarante-cinq ou cinquante bataillons et trente-cinq ou quarante escadrons à M. de Bedmar, il n'y aurait pas lieu de craindre que les Hollandais fussent en état d'attaquer quelques places.

Comme les ennemis commenceront par faire la même marche, soit pour s'arrêter sur la Moselle ou pour passer le Rhin, sitôt que leur mouvement me sera connu, je passerai la Meuse à Namur. Si M. de Marlborough marche en personne, j'enverrai un détachement, comme votre majesté me l'a ordonné; et comme il faudra plusieurs jours pour être assuré de la véritable route que prendront les ennemis, dans le temps de cette incertitude l'on ferait une double disposition : la première, pour soutenir la Moselle, ce qui est assez facile, ayant des farines dans Luxembourg, Thionville, Metz et Sarre-Louis; mais l'autre aurait ses difficultés par le grand éloignement de nos places. Cependant je suis persuadé que, l'armée de Marlborough ne

pouvant revenir assez promptement à nous pour nous inquiéter devant Juliers, l'on pourrait réduire cette place en peu de jours, n'en ayant jamais ouï parler comme d'une bonne place qui pût se défendre quelque temps quand elle serait attaquée avec assez d'artillerie.

Je ne saurais croire que les Anglais passent le Rhin et aillent en Allemagne; ce qui est certain, c'est que M. de Tallard aura fini ou manqué son entreprise avant que les troupes de Marlborough et celles de Hollande, qu'on prétend qui vont être détachées, soient à portée d'attaquer l'électeur de Bavière, ou d'entrer dans aucune action qui puisse inquiéter le passage et le retour de M. le maréchal de Tallard.

Je demeurerai encore demain ici, afin de ne pas m'éloigner de Namur, pour me tenir plus à portée de passer la Meuse; je ne saurais me tenir dans une disposition plus favorable pour pouvoir exécuter promptement les ordres de votre majesté. Il est question qu'elle m'en envoie de nouveaux sur le prétendu cas qui peut arriver que Marlborough passera le Rhin avec son armée pour aller joindre le prince de Bade. En les attendant, cela ne m'empêchera pas d'exécuter les premiers que votre majesté m'a donnés, de suivre les ennemis du côté de la Moselle, réglant le nombre de troupes que j'y enverrai sur celui que les ennemis y feront marcher. Quoi qu'il en soit, avant que je sois au delà de Marche, je puis recevoir les ordres de votre majesté.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Du camp de Montenack 16 mai 1704[1].

Tout me paraissant dans l'incertitude, suivant les avis que je reçois, je reste encore ici pour attendre quelque éclaircissement plus décisif; cependant, comme je vois toujours de l'apparence que les ennemis se porteront sur la Moselle ou sur le Rhin, pour me mettre en état de les suivre plus promptement j'ai envoyé aujourd'hui des ordres aux troupes de Cologne campées sous Namur, de se mettre en marche demain pour venir camper à Moucheron, qui

[1] Cette pièce (dont M. de Vault ne donne qu'un extrait) se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1736, n° 88.

n'est qu'à deux lieues de l'armée, et je fais partir six bataillons et treize escadrons pour aller à une lieue de Namur, afin que ce corps de troupes soit à portée de faire mon avant-garde, si je suis obligé de passer la Meuse pour suivre les ennemis. Je ne crois pas devoir rien faire de plus tant que je serai dans l'incertitude sur le parti que les ennemis ont pris. Je fais revenir les troupes de Cologne, parce qu'il ne convient pas de les mener en Allemagne.

Le siége d'Huy me paraît chose si peu importante, que je ne crois pas qu'il faille le tenter tant que le parti des ennemis ne nous sera point connu, et que nous ne saurons pas l'événement des affaires en Allemagne.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Marly, 16 mai 1704[1].

Je ne vous dirai rien de plus sur ce qui regarde la Moselle; il est très-important d'empêcher les ennemis d'y faire aucun établissement, et vous devez faire promptement toutes vos dispositions pour y faire marcher un corps proportionné à celui que les ennemis y enverront, et de le faire commander par le marquis d'Alegre, s'ils n'envoient qu'un officier général, et d'y marcher en personne, si le duc de Marlborough y marche.

Le seul cas qu'il faut prévoir, et sur lequel il me reste des ordres à vous donner, c'est celui d'une marche forcée et d'un détachement d'un corps considérable pour envoyer en Allemagne. Je ne veux point que vous songiez au siége de Juliers; il est presque impossible d'y réussir par le grand éloignement, le peu de communication et la difficulté de rassembler tout ce qui serait nécessaire pour les vivres et l'artillerie. Quand même vous auriez toutes les facilités pour cette entreprise et qu'elle réussirait, le moyen de soutenir cette conquête à vingt lieues de Luxembourg, au milieu des places et du pays ennemi? à la fin de la campagne on tomberait dans le même inconvénient dans lequel je me suis trouvé pour Rhinberg et Gueldre; les ennemis pourraient en faire le siége quand bon leur

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1731, page 3.

semblerait, ou du moins tenir la garnison bloquée de manière à la forcer de se rendre à discrétion, après avoir attendu les dernières extrémités. Je ne vois rien de bon à faire que de suivre les mouvements des ennemis, de détacher de l'armée de Flandre à mesure qu'ils détacheront, et qu'aussitôt qu'ils auront passé la Meuse, si Marlborough commande en personne, vous vous mettiez en marche pour vous avancer vers la Moselle; s'ils n'envoient qu'un officier général, que vous donniez au marquis d'Alegre le commandement de ce détachement. Mon sentiment serait, en cas que les ennemis prissent la résolution de passer le Rhin et de s'avancer du côté de l'Allemagne, que le corps de troupes qui sera détaché pour les observer les suive jusque vers Landau; que celui qui le commandera se concerte avec M. le maréchal de Tallard sur tout ce qu'il aurait à faire pour occuper du moins autant d'ennemis de ce côté-là qu'il y aurait de troupes de l'armée de Flandre. Comme j'ai lieu de croire, s'ils envoient un corps considérable, qu'il sera composé des meilleures troupes qu'ils aient, je ne crois pas que vous ayez rien à leur opposer d'assez bon, si ma maison n'est du détachement, et je vous laisse une entière liberté de la faire marcher. La seule chose sur laquelle je ne suis pas entièrement déterminé, et sur laquelle j'ai été bien aise de vous demander votre sentiment, c'est sur le parti que vous auriez à prendre, si Marlborough, ayant marché à la tête des troupes ennemies, vous ayant obligé de marcher sur la Moselle, continuant la route vers l'Allemagne, si, dans ce cas, vous continueriez la vôtre vers Landau, abandonnant la Flandre aux soins du marquis de Bedmar. Je connais sa bonne volonté; je suis même persuadé que les troupes qui resteront aux ennemis de ces côtés-là ne songent qu'à se tenir sur la défensive, et que la guerre sera bien facile à faire, ayant des lignes pour s'en servir en cas de besoin; mais il est souvent incommodé et hors d'état d'agir. Ximenès, le plus ancien lieutenant général, bon officier, et en qui on peut prendre une entière confiance dans un commandement limité, n'est point assez fort pour demeurer chargé de toute la Flandre; il semble donc qu'il est d'une

nécessité presque absolue que vous confiiez le soin de ce détachement au marquis d'Alegre, et que vous veniez reprendre le commandement de l'armée de Flandre. Je vois l'utilité dont vous pourriez être du côté de la basse Alsace, et tout ce que vous auriez à faire, agissant de concert avec le maréchal de Tallard, si vous croyez pouvoir laisser la Flandre au marquis de Bedmar, et que vous ne prévoyiez pas qu'il en puisse arriver aucun inconvénient; en ce cas, il me semble qu'il convient à l'état des affaires que vous suiviez votre marche jusqu'en Alsace; si vous estimez, au contraire, qu'il convienne au bien de mon service que vous reveniez en Flandre, c'est à vous de voir avec quel nombre de troupes. Je vous donne pouvoir de ramener celles que vous jugerez à propos, et pour la quantité et pour la qualité. Lorsque ce corps sera en Alsace, Coigny le joindra avec les troupes que le maréchal de Tallard lui donnera, et le marquis d'Alegre restera avec lui.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Du camp de Neer-Hespen, 18 mai 1704[1].

La dépêche dont votre majesté m'a honoré le 16 m'a trouvé dans un grand mouvement pour la séparation des troupes, le départ du duc de Marlborough et de tous les Anglais m'ayant été confirmé hier, de plusieurs endroits sûrs, non-seulement du correspondant de M. de Ximenès, mais par des gens que j'avais dans Maëstricht, qui virent partir M. de Marlborough le 16, pour aller camper à Galope. Ils virent défiler dix-sept bataillons et vingt-huit escadrons; l'infanterie tout anglaise et la cavalerie mêlée; le bruit commun parmi ces messieurs est d'aller attaquer Trarbach et ensuite d'entrer en France. La Croix me mande que tous les préparatifs sont faits pour un siége et arrivés à Coblentz, et qu'on y assemble plusieurs fascines et gabions. Tant d'avis différents confirmant la même chose, et marquant de plus que le duc de Marlborough doit assembler à Brühl quarante-cinq bataillons et quatre-vingts escadrons, je suis les ordres de votre majesté, marchant de ma personne, et je mène avec moi trente-

[1] Cette pièce (dont M. de Vault ne donne qu'un extrait) se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1736, n° 105.

huit bataillons et soixante escadrons; les troupes que je laisse à M. de Bedmar consistent en cinquante-cinq bataillons et quarante-trois escadrons, y compris les troupes de Cologne, ce qui est infiniment au delà de ce que les ennemis peuvent avoir en ce pays-ci, après l'ancien détachement de Goor, celui qui marcha pour le secours de Landau, et présentement ce qui vient d'être détaché avec le duc de Marlborough.

La maison de votre majesté et les gardes françaises et suisses passeront la Meuse demain, à Namur, camperont dans la plaine de Jambes, et poursuivront, le 20, leur marche sur Luxembourg. Le reste des trente-huit bataillons et soixante escadrons camperont sur la hauteur de Bouges, et passeront la Meuse, les 20 et 21, aussi bien que notre artillerie. Je marcherai en quatre ou cinq corps séparés jusqu'à la hauteur de Luxembourg, pour faciliter la subsistance et faire plus de diligence.

Je prie en même temps M. de Bedmar de faire avancer de ce côté-ci M. de Gacé avec douze ou quatorze bataillons des dix-sept qu'il a assemblés, et neuf ou dix escadrons, afin de former une armée considérable avec le détachement de M. d'Artaignan; et dans l'entrevue que j'aurai avec lui demain ou après, nous conviendrons ensemble de l'endroit où il voudra placer son armée. Il ne reste aux ennemis, dans leur camp retranché, que vingt-quatre bataillons et peu de cavalerie; et du côté de la Flandre les ennemis n'ont que de faibles garnisons. Chaque jour devant mieux nous instruire de la véritable force des ennemis en Flandre et sur la Moselle, nous conviendrons avec M. de Bedmar des secours réciproques que nous pourrons nous donner.

Je ne saurais répondre que conditionnellement sur ce que votre majesté me mande par sa dépêche du 16, de lui dire mon sentiment, supposé que M. de Marlborough passe en Alsace ou en Allemagne, de savoir si je crois le devoir suivre de ma personne, ou de faire un détachement de l'armée que je vais commander sur la Moselle.

Si le duc de Marlborough passe la Moselle ou le Rhin avec des forces considérables et le corps des Anglais, comme il n'en faut pas

douter, il est certain que les Pays-Bas ne seront exposés en aucune façon, et que bien loin que votre majesté ait sujet d'y appréhender quelque chose, je suis persuadé qu'elle ordonnera un nouveau détachement de ce pays-ci, pour s'approcher de Luxembourg; c'est ce qu'on apprendra dans la suite qui en décidera. Cela supposé, rien n'est plus important pour le service de votre majesté que de suivre et de côtoyer le duc de Marlborough, puisque l'endroit où il se trouvera sera le seul où nous puissions être offensés. Dans le mouvement où est M. le maréchal de Tallard il n'est pas possible que je puisse avoir de ses nouvelles si promptement; il faut lui laisser le loisir d'exécuter son projet. Que votre majesté me permette de lui dire que dans la situation où sont les affaires générales il faut se conduire du jour à la journée, renouveler tous les jours l'attention aux mouvements des ennemis, soit qu'ils voulussent revenir en Flandre, demeurer sur la Moselle, ou passer au delà. Pour passer le Rhin, je ne le croirai jamais que je ne le voie. Au reste, croyez, sire, que si nous sommes à portée, M. de Tallard et moi, de nous concerter, nous essayerons l'un et l'autre de ne rien faire que d'utile au service de votre majesté.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Namur, 20 mai 1704[1].

Il faut commencer ma dépêche par témoigner à votre majesté l'extrême joie que tout bon Français doit ressentir de l'heureuse jonction de M. de Tallard avec l'électeur de Bavière.

J'ai de tous côtés des confirmations de la marche de M. de Marlborough entre la Meuse et la Moselle et le Rhin. M. le comte d'Autel me mande de Luxembourg, du 19, que les ennemis étaient à Caster le 17, et qu'on ne doutait plus du siége de Trarbach; et La Croix me mande de Vianden que leur dessein, après la prise de cette place, était de porter la guerre dans les Évêchés, et qu'ils doivent faire un détachement pour enlever le fort Saint-Martin.

L'armée de votre majesté achèvera demain de passer la Meuse.

[1] Cette pièce (dont M. de Vault ne donne qu'un extrait) se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1736, n° 118.

Elle marche en quatre corps; l'artillerie fait le cinquième; et je marche de ma personne avec deux régiments de dragons pour me pouvoir porter diligemment partout. J'aurai une tête avancée, le 27, à hauteur de Luxembourg; et suivant les avis que je recevrai pendant la marche, je laisserai Luxembourg plus ou moins à ma droite. Je ferai toute la diligence possible; cela est difficile avec un gros attirail d'artillerie dans un pays de ravines, de bois et de montagnes.

N'ayant pu conférer avec M. de Bedmar, je lui ai écrit la lettre ci-jointe, et je supplie votre majesté de me mander si elle approuve le plan que je lui fais. Si votre majesté croit qu'on doive faire la guerre en Flandre pendant que nous serons sur la Moselle, ou plus éloignés, comme je le propose à M. de Bedmar, qu'elle ait la bonté de me le mander, afin que je lui écrive toujours dans le même esprit, les choses continuant dans la même situation.

Je serai demain, de ma personne, à Marche, et le 24 à Bastogne.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy à M. le marquis de Bedmar. Du camp de Neer-Hespen, 19 mai 1704[1].

Je charge M. d'Artaignan de la plupart des choses que je voulais avoir l'honneur de vous dire. Je vous expliquerai ici mes sentiments sur deux ou trois choses que je soumets à ce que vous déciderez.

Suivant tous les avis, les ennemis restent extrêmement faibles en ce pays-ci; il ne leur reste que vingt et un bataillons et moins de trente escadrons dans leurs retranchements; vous savez ce qu'ils peuvent avoir en Brabant et dans leurs places de Flandre. Suivant cela, vous êtes en état de vous donner à la tête de ce pays-ci telle disposition qu'il vous plaira pour subsister en avant. Vous pourrez mander aujourd'hui à M. de Gacé où vous voulez qu'il s'avance demain, afin de vous mettre en état de joindre toutes vos troupes où vous le jugerez à propos; il me semble que les côtés de Saint-Tron, de Borchloon et de Herck vous fourniront une longue subsistance, avec la commodité de tirer vos vivres par les derrières de Léau et de Diest; envoyant un ou deux bataillons de plus dans Namur, rien ne

[1] Cette pièce (dont M. de Vault ne donne qu'un extrait) se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1736, n° 119.

saurait être à craindre pour nos places, quand tous les Anglais sont sur la Moselle avec un détachement considérable des Hollandais.

Nos galères et galiotes sont arrivées ou arriveront incessamment à Ostende; outre la faiblesse des ennemis, c'est une nouvelle sûreté pour Anvers et pour Ostende.

Je crois, monsieur, qu'il est très-important que vous formiez une grosse armée : vous imposerez aux ennemis, vous protégerez tout, et vivrez aux dépens de la Hesbaye et de la Campine, suivant la disposition où se mettront les ennemis, et la manière dont notre guerre de la Moselle tournera.

Croyez-vous avoir besoin de laisser huit bataillons entre Bruges et Damm, et sept dans le pays de Waes? ne pourrez-vous pas en tirer quelques-uns pour vous fortifier où vous le jugerez à propos, et former une grosse armée par proportion de ce qui reste aux ennemis?

En résumant ces différentes lettres on voit:

1° Que M. le maréchal de Villeroy pensait que les ennemis resteraient sur une faible défensive dans les Pays-Bas, et qu'ils porteraient leurs principales forces sur la Moselle ou en Allemagne; que s'ils prenaient ce parti, on pourrait les faire suivre par un détachement et entreprendre le siége d'Huy et même celui de Liége, mais seulement à la fin de la campagne; qu'en attendant il avait fait, le 1er mai, une disposition pour assembler en deux jours soixante bataillons et quatre-vingt-onze escadrons destinés à former l'armée à la tête de la frontière, et qu'il était convenu de laisser à M. de Bedmar, depuis Lierre jusqu'à Ostende, trente-deux bataillons et douze escadrons, sans y comprendre les garnisons;

2° Que le roi ne donna d'autres ordres à M. le maréchal de Villeroy que de régler ses mouvements sur ceux des ennemis et d'être toujours prêt à leur opposer des troupes en

proportion des leurs, soit du côté de la mer, soit sur la Meuse ou sur la Moselle;

3° Qu'en conséquence M. le maréchal pensait que si le duc de Marlborough se portait sur la Moselle avec le gros de l'armée des alliés, il devait y marcher lui-même avec quarante-cinq bataillons et quatre-vingts escadrons, et laisser à M. de Bedmar le commandement de toutes les troupes qui resteraient depuis Namur jusqu'à la mer, ce qui fut approuvé par sa majesté;

4° Que dans l'incertitude du parti que pourraient prendre les ennemis, M. le maréchal, jugeant qu'il était important de leur imposer de bonne heure, se détermina à assembler l'armée; et que, pour se mettre à portée de mieux éclairer leurs dispositions et leurs démarches, il résolut de la faire avancer du côté de Tongres;

5° Que les troupes commencèrent le 12 à sortir de leurs quartiers, et campèrent le 13 à Montenack, où l'on était à portée de s'avancer en quelques heures à Tongres, ou de faire marcher par Namur un détachement vers la Moselle;

6° Que sur l'avis de l'arrivée du duc de Marlborough le 13 à Maëstricht, et des dispositions de sa part pour marcher avec les Anglais et quelques troupes hollandaises vers la Moselle, M. le maréchal se prépara à y marcher aussi, afin de chercher à l'empêcher d'y faire un établissement, et que dès le 16 il fit avancer sur Namur une avant-garde de six bataillons et treize escadrons; mais qu'il pensait que dans le cas où M. de Marlborough se porterait en Allemagne pour joindre le prince de Bade et attaquer l'électeur de Bavière, il ne convenait pas de le suivre, et qu'il fallait avoir recours à une diversion. Il proposa le siége de Juliers;

7° Que le roi approuva le projet de marche vers la Moselle,

mais non pas celui de Juliers, qui paraissait devoir éprouver trop de difficultés, et que l'intention de sa majesté fut que si M. de Marlborough allait en Allemagne, M. le maréchal le côtoyât jusqu'à Landau, et que de là il envoyât un gros détachement à l'armée commandée par M. le maréchal de Tallard;

8° Que sur l'avis du départ du duc de Marlborough pour aller camper le 16 à Galope et ensuite à Brühl, où l'on eut avis qu'il devait assembler quarante-cinq bataillons et quatre-vingts escadrons, M. le maréchal, pour le prévenir vers Trarbach, marcha le 17 de Montenack à Neer-Hespen; que sur la nouvelle de la continuation de la marche des ennemis vers la Moselle, il passa la Meuse à Namur, le 20 et le 21, pour se porter ensuite successivement et sur plusieurs colonnes vers Luxembourg; que M. le maréchal mena avec lui trente-huit bataillons et soixante escadrons, ne laissant au camp de Neer-Hespen, sous les ordres de M. d'Artaignan, que vingt-trois bataillons et trente et un escadrons, indépendamment de trente-deux bataillons répandus dans le reste du pays;

9° Enfin, que M. le maréchal, en s'éloignant des Pays-Bas, ne donna d'autres instructions à M. de Bedmar que de chercher à protéger cette frontière et à vivre aux dépens de la Hesbaye et de la Campine.

Dès le 16 mai M. de Bedmar avait fait camper à Deurne près d'Anvers seize bataillons et dix escadrons; mais après le départ de M. le maréchal de Villeroy, jugeant devoir tenir les troupes plus rapprochées les unes des autres, il marcha le 18 avec quatorze bataillons et dix escadrons, et alla camper entre les deux Nèthes, près de Lierre, où il était plus à portée du camp de Neer-Hespen. Il laissa un bataillon à Deurne et un autre à Merxem, ce qui lui parut suffisant pour la garde des

ponts et des barrières de la ligne d'Anvers, parce qu'il n'y avait aucun corps des ennemis de ce côté-là, ni du côté de la Flandre. Le 19 il alla camper à Boisschot, le 20 à Montaigu près de Diest, et le 21 entre Tirlemont et Léau; il séjourna le 22, et manda à M. d'Artaignan de faire ses dispositions pour le joindre le lendemain avec les troupes qui campaient sous ses ordres à Neer-Hespen. L'objet de cette jonction était d'avoir à la tête de la frontière une armée proportionnée à celle que le duc de Marlborough avait laissée à Houtain, aux ordres de M. d'Overkerke; elle était composée de vingt et un bataillons et environ trente escadrons, et pouvait être jointe par quatre des bataillons qui étaient à Maëstricht, deux qui étaient à Liége, et quatre de la garnison d'Huy.

Le 23 MM. de Bedmar et d'Artaignan, s'étant mis en mouvement chacun de son côté, se joignirent dans la plaine de Brusthem, et allèrent camper en avant de Saint-Tron, la droite au village et au ruisseau de Bevinghen dit Neer-Kerkum, et la gauche à un autre ruisseau, entre la commanderie de Bernsem, et *le village* de Zepperen. Le front du camp était couvert par Zepperen, Ordinghen, Brusthem et Alst; la ville et le ruisseau de Saint-Tron, Melverem et les châteaux de Ter Bist et de Bernsem étaient derrière le camp.

Suivant l'ordre de bataille, l'armée était composée de trente-sept bataillons et quarante-deux escadrons, plus forts et en meilleur état qu'ils n'avaient été pendant la campagne précédente. Sept autres bataillons campèrent du côté de la mer près de Damm, et le long des canaux depuis Ostende jusqu'à Gand, aux ordres de M. de Lamothe-Houdancourt; le reste des troupes se tint dans les places.

M. de Bedmar avait résolu de s'avancer jusqu'à Tongres, dans le dessein de se rendre maître des fourrages des environs,

d'imposer aux ennemis, et de les empêcher de venir eux-mêmes occuper ce poste. Ce mouvement fut suspendu par une lettre de M. le maréchal de Villeroy, qui lui mandait qu'il valait mieux commencer par prendre une position au moulin de Quarem, entre Saint-Tron et Tongres, et M. de Bedmar se disposait à y marcher le 27; mais ayant eu avis que M. d'Overkerke devait marcher ce jour-là, pour passer le Jaar et venir occuper la hauteur de Berg au-dessus de Tongres, ou qu'il se porterait à Lonacken ou à Thys, pour se rendre maître des fourrages le long du Jaar et de ceux qu'il laisserait derrière lui, il se détermina à rester à Saint-Tron pour y attendre que les mouvements des ennemis fussent décidés, se croyant, à Saint-Tron, plus à portée qu'à Quarem de les prévenir, soit du côté de Namur, soit vers le Demer.

Les ennemis n'ayant fait aucun des mouvements annoncés, M. de Bedmar prit le parti de marcher le 30 à Oleye, à l'entrée de la plaine de Tongres, où il jugea pouvoir remplir les mêmes objets et vivre plus longtemps aux dépens de leur pays. Il appuya sa droite au Jaar, entre Oleye et Lantremange, et allongea sa gauche vers Neer-Heers; il avait sur son front Op-Heers et les bois de Heer.

Les ennemis restèrent au camp de Houtain jusqu'à la fin du mois, recevant chaque jour des renforts; le 27 ils avaient déjà trente-neuf bataillons et quarante-trois escadrons, y compris les dix bataillons qu'ils pouvaient tirer de Maëstricht, Liége et Huy.

Le 1er juin M. de Bedmar, voulant les observer de plus près et profiter des fourrages de tous les environs de Tongres, se mit en marche d'Oleye, et se dirigea vers cette ville; mais à peine eut-il fait une lieue, qu'il apprit que les ennemis étaient aussi en mouvement, et qu'ils remontaient la rive droite

du Jaar. Cela lui fit juger qu'ils avaient dessein de s'approcher de la ligne de Wasseige; et comme ses ordres étaient de les contenir de près et de couvrir le pays de quelque côté qu'ils se portassent, il fit faire halte à l'armée pour pouvoir retourner sur ses pas et les côtoyer s'ils allaient plus loin. Ils continuèrent, en effet, à remonter le Jaar; il en fit autant de son côté, prenant toujours un peu d'avance sur eux. On marcha des deux côtés jusqu'à onze heures du soir. Les ennemis, ayant dépassé Warem après une marche forcée de huit grandes lieues, campèrent, la droite derrière le village de Thys, la gauche vers Remicourt. M. de Bedmar s'arrêta à Cortisse et y fit reposer l'armée pendant le reste de la nuit.

Comme il était plus persuadé que jamais que le projet des ennemis était d'arriver avant lui à la ligne de Wasseige, il se remit en marche le 2, à la pointe du jour, et entra à neuf heures du matin avec la tête de l'armée dans les lignes d'Orp-le-Grand et d'Orp-le-Petit. Pendant que le reste des troupes arrivait, il apprit qu'il paraissait une tête d'ennemis du côté de *la haute chaussée*, à un quart de lieue de la ligne, entre Wasseige et Mierdorp. Sur cet avis, il fit diligenter le passage de l'armée et tout disposer pour marcher sans perdre de temps sur Mierdorp et soutenir la ligne.

Les ennemis, qui avaient aussi marché, dès la pointe du jour, avec toute la diligence possible, étaient arrivés à cette ligne avec une assez grosse troupe, et y avaient déjà fait une ouverture pour cinq ou six hommes de front. Tandis que leur armée se mit en bataille devant les lignes, la nôtre en fit de même et s'avança en bon ordre sur les ennemis. Mais ils ne nous attendirent pas; ils abandonnèrent les ouvertures qu'ils avaient faites, et se retirèrent avec précipitation, repassèrent la grande chaussée et allèrent camper, la droite derrière la

cense d'Orignon près d'Hannut, le centre sur Villers, qu'ils laissèrent derrière eux, et la gauche à Moucheron sur la Mehaigne. Après leur retraite, M. de Bedmar plaça ses troupes le long de la ligne, depuis le château de Jauche jusque vers Wasseige, et fit fermer sur-le-champ les ouvertures que les ennemis avaient faites.

Le 4, ayant eu avis que les ennemis avaient repris la route de Warem, il fit avancer vers Elissem un corps de dix-huit bataillons et quatorze escadrons et deux brigades d'artillerie, avec ordre de côtoyer les ennemis, suivant les mouvements qu'ils feraient. Comme on les vit camper, la droite à Milenhoven Ailst, la gauche au moulin de Quarem, on s'établit entre Elissem et le village de Marilles près d'Orp-le-Grand.

Le lendemain le gros de l'armée alla occuper le terrain depuis l'abbaye de Heylissem jusqu'à la ville de Léau. Il resta entre Jauche et Orp-le-Petit, pour la sûreté de la ligne de Wasseige, un corps de dragons et une brigade d'infanterie.

Par cette disposition on était à portée de prévenir les ennemis, soit par la droite, soit par la gauche, suivant les mouvements qu'ils pourraient faire.

Ce fut alors que M. de Bedmar eut des nouvelles certaines que les ennemis étaient beaucoup plus forts qu'il ne le croyait, et qu'au moyen des renforts qui leur étaient arrivés, surtout en cavalerie, ils avaient trente-huit bataillons et soixante-deux escadrons de bonnes troupes.

Le 6 ils marchèrent de Milenhoven à Bomershoven près de Borchloon; M. de Bedmar en ayant été informé le 7, et ayant avis qu'ils devaient passer le Demer à Hasselt, pour se porter vers le Brabant, fit avancer entre Léau et Diest quelques brigades d'infanterie et de cavalerie, et se disposa à suivre, avec le gros de l'armée, ce détachement, dont l'objet était de prendre

l'avance sur les ennemis, s'ils continuaient leur route vers le Brabant.

Outre qu'ils paraissaient menacer cette partie, M. de Bedmar avait plusieurs autres sujets d'inquiétude : il venait d'apprendre qu'il était arrivé en Hollande six mille Danois, et que M. d'Overkerke faisait toutes les instances possibles pour qu'on les envoyât à son armée, qui était déjà fort supérieure; que d'ailleurs, il s'assemblait près de Damm, entre l'Écluse, Lapscheure et Saint-Donas, un corps de troupes tiré des places de la Flandre hollandaise et de l'île de Cadsand; ce qui lui fit craindre pour les canaux gardés par M. de Lamothe. Il apprit aussi qu'il était sorti de Berg-op-Zoom et d'autres places du Brabant hollandais cinq bataillons et quelque cavalerie, qui campaient entre Berg-op-Zoom et Rosendal, à portée de s'avancer diligemment sur la ligne d'Anvers, derrière laquelle il n'y avait que deux bataillons.

Il renforça aussitôt cette dernière partie avec trois bataillons tirés de Dendermonde, Malines et Mons, mais il était plus difficile de remédier au reste; c'est ce qu'il représenta à la cour, en lui exposant la situation avantageuse de la frontière des ennemis et la faiblesse de la nôtre. La première, soutenue par de très-bonnes places et couverte en plusieurs endroits par de grosses rivières et par des bras de mer, mettait les Hollandais en état de faire sortir de leurs places, sans courir aucun risque, la plus grande partie de leurs garnisons pour renforcer leur armée; ils profitèrent si bien de cet avantage, qu'ils n'avaient laissé dans Maëstricht que deux bataillons.

Notre frontière, au contraire, était tellement dégarnie de bonnes places, qu'on ne pouvait la défendre qu'avec beaucoup de troupes, et il n'y en avait pas assez pour remplir cet objet. Depuis Namur jusqu'à Anvers, l'armée, quoique infé-

rieure à celle des ennemis, était obligée, pour soutenir une aussi grande étendue de pays, de faire des mouvements continuels qui fatiguaient infiniment les troupes. Anvers et quatre ou cinq forts des environs n'étaient gardés que par trois bataillons. Le peu de troupes qu'il y avait au pays de Waes avait de la peine à fournir les gardes pour les forts, les lignes et les autres ports le long de l'Escaut. Les bataillons que M. de Lamothe avait fait camper pour garder tous les canaux, depuis Gand jusqu'à la mer, cinq grandes villes, douze forts et grands ouvrages et châteaux dans l'étendue de vingt lieues, avaient été tirés des garnisons de Gand, Bruges, Damm et Ostende, ce qui exposait ces places à être insultées.

Il n'y avait aucun secours à attendre de M. le maréchal de Villeroy : il était trop éloigné; cependant, comme les ennemis paraissaient toujours vouloir se diriger vers l'Escaut, et que M. de Bedmar ne pouvait se dispenser de se porter vers Anvers, la Meuse allait être dégarnie, et Namur exposé à un bombardement. Ces circonstances engagèrent M. de Bedmar à proposer de faire rapprocher de cette place le corps aux ordres de M. de Coigny, ou quelques autres troupes en nombre suffisant pour garder la Meuse.

La réponse de la cour ne fut pas satisfaisante : M. de Coigny était en marche pour joindre M. le maréchal de Tallard en Allemagne; d'ailleurs on était persuadé à Versailles que les ennemis ne pouvaient pas être beaucoup plus forts que M. de Bedmar; on y pensait que les lignes de la frontière des Pays-Bas étant de bonne défense, elles devaient les contenir; qu'ils n'étaient pas en état de les forcer, tant que M. de Bedmar se mettrait devant eux; et la cour lui manda que c'était à lui de suivre leurs mouvements, et que de sa vigilance à cet égard dépendait le succès de la campagne.

M. de Bedmar, n'ayant aucun secours à espérer, ne pensa plus qu'à donner toute son attention aux mouvements des ennemis, et à suppléer par ses manœuvres à tout ce qui lui manquait pour être en état de prévenir leurs desseins; bientôt ils parurent entièrement décidés sur le Brabant.

Le 11, ils décampèrent de Bomershoven et passèrent le Demer entre Hasselt et Herkenrode; leur armée appuya sa gauche à cette rivière, et porta sa droite vers Sonhoven. Ce mouvement engagea M. de Bedmar à faire marcher jusqu'à Diest la tête de l'armée, et vers Arschot le détachement qui s'était placé entre Léau et Diest.

Le 13, ayant avis que les ennemis portaient leur droite à Beringen et leur gauche à Coursel, il fit avancer le même détachement vers Iteghem, entre Arschot et Lierre; il marcha lui-même avec le reste des troupes. La moitié de l'armée campa derrière les lignes depuis Arschot jusqu'à Diest; son quartier général fut établi à Montaigu près de Diest, vis-à-vis de la portion des ennemis qu'il avait en tête.

Comme il s'éloignait de Namur et de la ligne de Wasseige, qui demandait néanmoins beaucoup d'attention, il envoya sous Tirlemont un détachement dont l'objet était d'éclairer les mouvements que les ennemis pourraient faire de ce côté là, et de faire cesser les désordres que leurs partis commençaient à faire aux environs de Bruxelles, de Malines et de Louvain; ces places étaient presque entièrement dégarnies de troupes, n'y ayant dans chacune d'elles qu'un bataillon en mauvais état.

Le 16 M. de Bedmar reçut du côté de la mer des nouvelles qui lui firent craindre de plus en plus pour cette partie; elles portaient que deux bataillons qui avaient campé près de Berg-op-Zoom étaient arrivés au camp que les ennemis avaient

établi à Lapscheure, et que ce camp devait être incessamment augmenté de plusieurs garnisons. C'est ce qui l'engagea à faire passer au pays de Waes trois des cinq bataillons qui étaient campés derrière la ligne de Lierre à Anvers; et il manda à M. de Wrangel, commandant au pays de Waes, d'envoyer au besoin à M. de Lamothe le même nombre de bataillons.

Cependant la cour, fondée sur les avis qu'elle avait reçus de la résolution où étaient les ennemis de faire marcher à la suite du duc de Marlborough en Allemagne les Danois et quelques troupes de Hanovre, et de faire ensuite un troisième détachement pour prendre la même route, se persuadait plus que jamais que leur projet était de rester sur la défensive aux Pays-Bas, et qu'ils s'y borneraient à des démonstrations. D'après cette idée, M. de Chamillart manda à M. de Bedmar que, s'ils prenaient ce parti, il eût à détacher aussi un corps pour renforcer M. le maréchal de Villeroy.

Mais M. de Bedmar, mieux instruit des dispositions des ennemis, assura la cour que le second détachement que les ennemis envoyaient vers la Moselle n'était composé que de quelques régiments danois nouvellement arrivés en Hollande, et de quelques autres troupes de la même nation, qui étaient restées près de Nimègue; que, suivant tous les avis, loin de faire un troisième détachement pour l'Allemagne, ils se proposaient d'augmenter considérablement leur armée, et de chercher par quelque entreprise à nous obliger de rappeler aux Pays-Bas les troupes que M. le maréchal de Villeroy avait menées en Allemagne; qu'ainsi, au lieu de songer à lui en envoyer de nouvelles, il fallait s'occuper des moyens de renforcer une armée inférieure à celle des ennemis, et de la mettre en état de défendre une frontière qui, dans l'étendue de soixante lieues,

depuis la Meuse jusqu'à la mer, n'était soutenue d'aucune bonne place.

Le 20, M. de Bedmar ayant appris que les ennemis, après avoir reçu au camp de Beringen un grand convoi de Maëstricht, avaient marché à Mol et à Baelen, s'allongea par sa gauche, et campa depuis le village de Rillaert jusqu'à celui de Boischot; son quartier général fut transporté de Montaigu à Arschot.

Il faisait ses dispositions pour être en état de continuer à côtoyer les ennemis et même de les devancer, lorsqu'il apprit qu'ils se renforçaient du côté de la mer; que les troupes qu'ils avaient, tant à l'Écluse qu'au camp de Lapscheure, se montaient à seize bataillons et neuf escadrons; qu'il y avait encore deux ou trois bataillons à portée de les joindre, et que M. de Spaar était arrivé pour prendre le commandement de toutes ces troupes.

M. de Lamothe n'avait au camp de Damm que sept bataillons : quatre dans la ville et un derrière le canal de Gand. M. de Bedmar lui en fit passer trois des dix qui étaient au pays de Waes, ce qui forma un corps de quinze bataillons dont M. de Lamothe pouvait faire usage, indépendamment de quelques autres que M. de Bedmar lui manda de tirer, en cas de besoin, des places qui auraient le moins à craindre; mais il n'avait point de cavalerie, et M. de Bedmar, qui en avait moins que les ennemis, ne jugea pas devoir se dégarnir pour lui en envoyer; il se contenta de faire marcher du côté de Lierre une tête de troupes qu'il destinait à se porter diligemment, en cas de nécessité, dans la Flandre espagnole.

On était fort incertain sur les projets des ennemis. Plusieurs avis portaient que leur armée, qui était toujours à Mol et à Baelen, au lieu de continuer sa route vers le Brabant,

devait retourner vers Maëstricht et faire une entreprise sur la Meuse. M. de Lamothe, de son côté, avait nouvelle que le camp de Lapscheure était destiné à faire une expédition sur quelque ville de Flandre, ou sur les canaux, ce qui l'inquiétait avec d'autant plus de raison, que les ennemis avaient la facilité, par la mer et les canaux, de se porter promptement dans la partie où ils voudraient opérer. On resta dans la même position jusqu'à la fin du mois.

Le 1er juillet M. de Spaar, ayant rassemblé au camp de Lapscheure des troupes tirées de l'Écluse et de quelques autres places, se mit en marche avec dix-huit bataillons, neuf escadrons, douze pièces de gros canon et douze de campagne, six mortiers et vingt-deux pontons, et alla camper à Middelbourg.

Aussitôt que M. de Lamothe fut instruit de ce mouvement, il marcha avec les troupes du camp de Damm, et côtoya les ennemis le long du canal de Bruges à Gand. M. de Bedmar, sentant la nécessité de le soutenir, lui envoya deux cents dragons de l'armée, et fit passer au pays de Waes un bataillon qui était à Merxem près d'Anvers.

Le 2 M. de Spaar continua sa marche et campa à Maldeghem dans la plaine de Masle. Dans cette position il était à une égale distance de Damm, de Bruges et du canal de Gand, et divisait ainsi l'attention de M. de Lamothe, qui, craignant principalement pour Bruges, qui était sans défense, s'y rendit de sa personne, laissant ses troupes au camp entre cette ville et Damm.

Le 3 les ennemis s'approchèrent de Bruges et le bombardèrent; mais il n'en résulta que la ruine de quelques maisons, et ils se retirèrent dans leur camp de Maldeghem.

M. de Lamothe, ayant rejoint ses troupes, marcha le 4 à Steenbroek sur le canal de Gand, et le lendemain à Saint-

Georges. Par sa vigilance il suppléa à la disproportion de ses forces avec celles des ennemis, qui avaient dans leur camp dix-huit bataillons et neuf escadrons, et dans les places huit bataillons à portée de les joindre.

Il paraît que l'opération de M. de Spaar avait été combinée avec M. d'Overkerke, qui fit marcher aussi l'armée. Elle décampa de Mol et de Baelen et prit la route de Geel et de Herenthals, comme pour s'approcher d'Anvers. M. de Bedmar, en ayant été informé le 4, fit marcher de sa gauche une tête de troupes pour aller entre les deux Nèthes près de Lierre; et il se disposait à suivre ses troupes avec le gros de l'armée, lorsqu'il eut avis que les ennemis n'avaient feint de se porter vers le Brabant que pour tromper sa vigilance, et qu'ils avaient fait une contre-marche vers Sonhoven, ce qui les rapprochait de la Meuse. En conséquence, il fit revenir la tête des troupes qu'il avait envoyée vers Lierre, et en poussa une autre sur sa droite.

Le 5 il décampa d'Arschot et marcha avec toute l'armée jusqu'à l'abbaye de Rode. Il y plaça la droite, et appuya la gauche à Sichem; peu après on vint lui rapporter que les ennemis faisaient marcher vers la ligne de Wasseige un détachement d'environ quatre mille hommes avec six pièces de canon et des outils, et que ces troupes devaient être soutenues d'un gros corps d'infanterie et de cavalerie. Sur cet avis, il fit avancer sur sa droite deux détachements, qui se réunirent sous les ordres de M. de Gacé. Celui-ci fit tant de diligence, qu'il arriva dans la ligne assez à temps pour faire retirer avec précipitation quelque cavalerie des ennemis qui s'y était déjà portée. Leur détachement, qui s'était avancé à la cense du Soleil, fut de même obligé de se replier sur Fumal, à deux lieues et demie des lignes.



Le 6 l'armée ennemie décampa de Sonhoven, passa le De-

mer à Hasselt et alla camper à Saint-Tron, où elle mit sa droite, ayant sa gauche à Milenhoven; elle était à portée de renforcer promptement le détachement qui s'était retiré à Fumal.

Le même jour M. de Bedmar fit avancer à portée de Jauche le détachement de M. de Gacé, et en envoya une partie au delà du défilé pour s'assurer des postes de Mierdorp et de Wasseige. Il marcha lui-même de Rode jusqu'à Heylissem avec le gros de l'armée et fit ses dispositions pour pouvoir régler ses mouvements sur ceux de M. d'Overkerke.

M. de Lamothe, continuant de son côté à veiller sur ceux de M. de Spaar, et ayant avis qu'il marchait, le 7, de Maldeghem à Assenède entre Bassevelde et Oost-Eecloo, près du canal du Sas, où il se préparait à jeter des ponts, se porta, le même jour, de Saint-Georges à Hansbeck sur le canal de Gand, et le lendemain sous Gand. Il laissa deux bataillons à Damm et quatre dans le camp entre cette ville et Bruges. Il n'en fallait pas moins pour défendre ce poste important, dont dépendait la conservation de ces deux places. Les ennemis pouvaient y revenir; mais comme ils étaient encore plus près du pays de Waes, M. de Lamothe y fit entrer quatre bataillons aux ordres de M. de Vibraye, qui campa à Melsele, à portée de renforcer les lignes le long de l'Escaut. On resta quelque temps dans cette situation du côté de la mer; mais on ne fut pas si tranquille du côté de la Meuse.

Le 9 M. d'Overkerke décampa de Saint-Tron et porta sa droite à Montenack, sa gauche à Crasavernas, se fit rejoindre par la cavalerie du détachement qu'il avait porté vers la ligne de Wasseige et envoya l'infanterie sous Huy.

M. de Bedmar, pour observer de près les ennemis, marcha le même jour de Heylissem à Jandrain avec le gros de l'armée, fit avancer un gros corps vers Mierdorp et Wasseige, donna

des ordres pour fortifier la ligne entre les deux postes; et, afin de se porter au besoin jusqu'aux lignes qui étaient de l'autre côté de la Mehaigne, il fit faire des ponts sur cette rivière.

Les jours suivants il apprit de tous côtés que les ennemis avaient projeté de bombarder Namur; que, pour cet effet, ils faisaient à Maëstricht de grands préparatifs d'artillerie et de munitions; que M. d'Overkerke, pour nous empêcher de faire un détachement capable de s'opposer à ce bombardement, se proposait d'aller attaquer les lignes de Wasseige, tandis que M. de Trognée passerait la Meuse avec un corps de cinq à six mille hommes pour l'expédition sur Namur.

Quelque peine qu'eût M. de Bedmar à ajouter foi à ces nouvelles, il crut devoir ne pas négliger de prendre des mesures pour la sûreté de Namur; il y envoya des bombardiers et des canonniers avec un détachement de cent chevaux, et manda à M. de Ximenès, commandant dans la place, de prendre les précautions les plus propres à faire échouer le projet des ennemis. Celui-ci renforça sa garnison d'un bataillon, qu'il tira de Givet, et de quelques détachements de différentes places, et fit ses dispositions pour avoir cinquante pièces de canon et douze mortiers en batterie sur les points par lesquels les ennemis pouvaient faire leurs approches.

Le roi, de son côté, instruit du projet des ennemis sur Namur, manda, le 14, à M. de Bedmar, d'y faire passer M. de Gacé avec un corps de cavalerie et d'infanterie proportionné à celui des ennemis, et de faire en sorte qu'il y arrivât avant le jour, pour faire ensuite une sortie et se rendre maître des batteries et des munitions des ennemis.

M. d'Overkerke se mit en mouvement le 14, pour l'exécution de son projet, et décampa ce jour-là de Montenack; et, voulant se mettre également à portée de soutenir cette en-

treprise et nous donner de l'inquiétude sur nos lignes, passa la Mehaigne et campa la droite à Falais, la gauche à Burdinne.

M. de Bedmar marcha en même temps que lui, et alla de Jandrain à Wasseige avec le gros de l'armée; et pour veiller à ce qui pourrait se passer à la droite ou à la gauche, on laissa un détachement entre Jauche et Jandrain, et l'on fit passer la Mehaigne à un corps aux ordres de M. de Gacé, qui s'établit derrière la ligne d'Emptine.

Le 15 les ennemis, ayant reçu un nouveau renfort de plusieurs bataillons anglais et hollandais, décampèrent de Burdinne et portèrent leur droite à la tombe de Héron, la gauche entre Andenne et Seilles sur le bord de la Meuse; établirent deux ponts sur cette rivière et firent remonter de Maëstricht à Huy, quatre-vingts pièces de gros canon, vingt mortiers, un grand approvisionnement de bombes et quantité de chariots et de munitions de guerre et de bouche.

Ces grands préparatifs semblaient annoncer qu'ils ne se borneraient pas au bombardement de Namur, mais qu'ils voulaient en faire le siége. Il était d'autant plus difficile de s'opposer en même temps à cette entreprise et de garder les lignes, qu'il n'y avait pour la sûreté du pays depuis Namur jusqu'à Anvers, que trente-sept bataillons et quarante et un escadrons, tandis que l'on comptait aux ennemis quarante-deux bataillons et soixante-deux escadrons, non compris douze bataillons et dix escadrons des troupes de Brandebourg, dont on assurait qu'ils devaient être renforcés, et quelques bataillons qu'ils pourraient tirer de leurs places; d'ailleurs il paraissait que leur dessein était non-seulement de battre le château et la ville de Namur, mais encore de passer la Meuse entre cette place et Dinant pour s'établir dans l'entre Sambre-et-Meuse du côté de Marlaigne; et l'on avait avis que, pour favoriser ce mou-

vement, M. d'Overkerke persistait dans la résolution de faire ou au moins de feindre une attaque sur nos lignes.

Le détachement que M. de Bedmar avait eu ordre de la cour d'envoyer à Namur n'était pas un moyen suffisant pour déconcerter tous ces projets; il prit le parti d'envoyer, sans perdre de temps, trois escadrons de dragons à Dave, situé sur la Meuse à hauteur de Marlaigne, avec ordre d'y faire un retranchement; et, pour soutenir ces dragons, il fit avancer à hauteur de Bouges une brigade d'infanterie et une d'artillerie: c'était un objet principal d'empêcher les ennemis de s'établir entre la Sambre et la Meuse. Dave était le point le plus favorable pour l'établissement de leur pont sur cette dernière rivière; mais en même temps il fallait contenir leur armée et se mettre en état de faire sur la droite ou sur la gauche des détachements proportionnés à ceux qu'ils pourraient envoyer vers la Meuse ou vers le Brabant; c'est pourquoi, dans la disposition générale que fit M. de Bedmar, il se détermina à tenir le gros de l'armée derrière les lignes.

Le côté de la mer méritait aussi attention; et M. de Bedmar, instruit que la plus grande partie du corps de M. de Spaar s'était embarquée pour aller du côté de Berg-op-Zoom et s'approcher ensuite d'Anvers et de Lierre, envoya entre ces deux dernières villes trois bataillons destinés à former une tête dans cette partie, avec un régiment qui était resté à Merxem, et manda à M. de Lamothe de s'y porter lui-même à travers le pays de Waes aussitôt qu'il serait informé de la marche des ennemis de ce côté-là.

Tous ces mouvements tenaient nécessairement les forces de M. de Bedmar divisées, et le mettaient dans le cas d'être faible partout. Il demandait des renforts et ne cessait de rappeler à la cour les difficultés qu'il y avait à défendre en

même temps Namur, les lignes, le Brabant et la Flandre.

Le roi céda enfin à ses représentations : il envoya des ordres, le 16, pour faire descendre à Namur quatre bataillons tirés de Mons, Condé, Tournay et Dunkerque, et manda à M. de Bedmar qu'en attendant ce renfort il eût à faire entrer dans Namur trois bataillons de l'armée.

Sa majesté se détermina aussi à mander, le 17, à M. le maréchal de Villeroy, qui était alors de l'autre côté du Rhin dans les environs d'Offenbourg, de faire marcher en toute diligence vers Namur, sous les ordres de M. d'Alegre, douze bataillons et dix escadrons ; mais comme ce nouveau secours ne pouvait arriver sur la Meuse que le 5 ou le 6 du mois suivant, M. de Bedmar eut ordre de porter, en l'attendant, sa principale attention à la conservation de Namur, même de préférence à celle des lignes, à cause de l'importance de cette place, dont la perte aurait été irréparable ; au lieu que l'armée étant une fois en force on pouvait remédier à tout le reste.

Le 19 M. de Bedmar envoya deux bataillons à Namur et il en fit encore avancer trois autres à portée d'occuper les gués de la Meuse, afin d'empêcher les ennemis de passer cette rivière entre Namur et Dinant, et pour soutenir les dragons qui continuaient de se retrancher à la hauteur de Marlaigne.

Pendant que M. de Bedmar était occupé des moyens de garantir Namur d'un bombardement, et que les ennemis continuaient sur la Meuse les préparatifs de cette entreprise, ils formaient avec beaucoup de secret le projet d'une troisième attaque sur nos lignes. Pour cet effet, ils firent sous différents prétextes descendre vers Huy plusieurs bataillons et mille chevaux. Les uns feignirent d'escorter leurs équipages et leurs gros canons, qu'ils firent marcher comme s'ils eussent dû passer

la Meuse sur le pont d'Huy, et comme pour alléger la marche de l'armée, qui devait passer le 19 cette rivière à Seilles et Andenne. On publiait que les autres étaient destinés à servir d'escorte aux bateaux chargés d'artillerie qui devaient remonter la Meuse. Mais ces différentes troupes se portèrent diligemment à Montenack, et y furent jointes par d'autres bataillons et quelque cavalerie des garnisons de Maëstricht, Visé, Liége et Huy, ce qui forma un corps d'environ neuf bataillons et douze escadrons. M. de Trognée, qui en prit le commandement, fit ses dispositions le 19 pour marcher à nos lignes du côté de Heylissem.

M. de Bedmar, en ayant été averti le même jour, envoya aussitôt ordre aux cinq bataillons et aux cinq escadrons qu'il avait laissés à sa gauche, aux environs de Jandrain, de se porter sur Heylissem, et au delà s'il était nécessaire, pour prévenir les ennemis.

M. Deynse, qui commandait ces troupes, marcha le reste du jour et toute la nuit; mais, quelque diligence qu'il put faire, il n'arriva que le 20 à la pointe du jour à portée de Heylissem. Les ennemis occupaient déjà ce poste avec de l'infanterie et de la cavalerie; c'est ce qui détermina M. de Bedmar à envoyer à M. Deynse une brigade de cavalerie et huit pièces de canon. Il détacha en même temps M. d'Artaignan avec deux mille chevaux pour marcher vers Saint-Tron et couper la retraite aux ennemis, observant avec le reste de l'armée celle de M. d'Overkerke.

M. Deynse chassa les ennemis de Heylissem. M. d'Artaignan s'avança jusqu'à la hauteur de Gertruyden et Landen; et s'étant aperçu qu'ils se retiraient vers Landen et qu'ils avaient à traverser une grande plaine entre deux ruisseaux, il voulut les y attaquer; mais ayant été retardé par un défilé, les ennemis

eurent le temps de gagner les haies du village de Wellem, et il ne put atteindre que leur arrière-garde. Leur corps était composé de trois bataillons, de mille chevaux et de huit cents hommes d'infanterie détachés. M. Deynse leur fit deux cents prisonniers et les poursuivit jusqu'à une demi-lieue de Saint-Tron, où il reçut ordre de M. de Bedmar de se replier; ce qu'il fit fort à propos, car M. d'Overkerke, voyant le danger que courait le détachement de M. de Trognée, avait déjà passé la Mehaigne avec une partie de l'armée, et marchait sur Saint-Tron; mais ayant appris la retraite de M. Deynse, il rentra dans son camp, et se contenta d'envoyer à M. de Trognée sept escadrons pour protéger sa marche par Varem et à couvert du Jaar. Quelques jours après, toutes ces troupes rejoignirent M. d'Overkerke, et ce fut à quoi se réduisit la troisième entreprise des ennemis sur nos lignes; elles avaient toujours fait leur principal objet; mais, de ce moment, ils ne pensèrent plus qu'à Namur, que M. de Trognée s'était engagé de réduire en cendres en vingt-quatre heures.

Le 23 leur armée quitta le camp de Seilles et d'Andenne, passa la Meuse sur les ponts qu'ils y avaient construits, et alla camper entre Andoye et Bonneville, près de Namur; la nature du terrain les obligea de la séparer en plusieurs parties. Un détachement s'avança sur la hauteur de Sainte-Barbe et s'y retrancha; on y mena une partie de l'artillerie; le reste fut laissé à Seilles avec quatre ou cinq mille hommes destinés à garder les ponts et à nous donner toujours de l'inquiétude pour nos lignes.

Aussitôt que M. de Bedmar fut instruit de ce mouvement, il fit avancer sur la hauteur de Bouges, près de Namur, cinq bataillons et huit escadrons de dragons, sous les ordres de M. le commandeur de Courcelles, et à la disposition de M. de Ximenès,

qui commandait dans la place; il resta à Wasseige avec l'armée, et se tint prêt à marcher, surtout par sa gauche, regardant cette partie comme la plus intéressante à cause des lignes, et croyant avoir suffisamment pourvu à la sûreté de Namur.

Cependant les ennemis établirent, les jours suivants, des batteries de canon et de mortiers sur la hauteur de Sainte-Barbe; on leur tira plusieurs volées de canon, qui les empêchèrent de s'approcher de plus près.

Le 26, à quatre heures du matin, ils commencèrent à jeter des bombes et à tirer à boulets rouges sur la ville, mais avec peu d'effet. Les batteries du château et de la ville, et celles qu'on avait établies à la hauteur de Bouges et au bas de Terre-neuve, prenant en flanc et à revers celles des ennemis, leur causèrent beaucoup de dommage.

M. de Bedmar forma le projet d'attaquer les ennemis sur la hauteur de Sainte-Barbe; mais la difficulté d'un défilé qu'il fallait passer pour arriver, l'avantage de leur situation, et la bonne position de leur armée, qui les soutenait de près, ne lui permirent pas de faire cette entreprise. D'ailleurs, tous les avis annonçaient encore que leur principal objet était de nous engager à faire quelque mouvement qui pût leur faciliter les moyens de pénétrer dans nos lignes et dans l'intérieur du pays, et de nous rejeter sous Namur ou sous Anvers, afin de faire ensuite dans les formes le siége de l'une des deux places. Ainsi il jugea plus à propos de rester à Wasseige.

Le 27 les ennemis augmentèrent leur artillerie jusqu'au nombre de seize mortiers et de douze pièces de canon; mais ils tirèrent avec aussi peu d'effet que le jour précédent.

Leur feu n'eut pas plus de succès la journée suivante; et, voyant que leurs batteries souffraient et qu'ils perdaient beaucoup de monde, ils se déterminèrent à se retirer.

Le 29, à la pointe du jour, ils brûlèrent leurs fascines, emmenèrent leur artillerie, et rentrèrent dans leur camp par le chemin de l'abbaye de Géronsart. Leur armée se mit aussitôt en marche, et, ayant passé la hauteur du village d'Andoye elle descendit dans la plaine entre Goyet et Nanine, et campa la droite vers le village de Porin, la gauche vers celui d'Assesse; un gros corps de leurs troupes se porta par sa droite jusqu'à leurs ponts de Seilles et d'Andenne.

Telle fut la fin d'une opération qui coûta fort cher aux ennemis. On sut qu'ils avaient perdu quinze cents hommes sans en retirer aucun avantage et sans faire d'autre dommage à la ville que la perte de quelques maisons qui furent réduites en cendres. Le principal objet des ennemis avait été de brûler les magasins du roi, mais on ne perdit que quelques meules de fourrage; le reste fut sauvé par les bonnes dispositions de M. de Ximenès.

Ils eurent plus de succès dans l'entreprise qu'ils firent sur la haute Meuse, à laquelle M. de Ximenès, occupé de ce qui regardait Namur, et persuadé que le bombardement serait suivi du siége, ne donna pas assez d'attention. Pendant le bombardement, plusieurs de leurs détachements remontèrent cette rivière; les uns s'établirent à Dinant; d'autres, au nombre de quatre cents chevaux et de cent hommes d'infanterie, poussèrent jusqu'à Florenne, mettant à contribution les villages de l'entre Sambre-et-Meuse. Ils ne furent arrêtés dans leur course que par M. de la Devèze, commandant les postes le long de la Meuse, qui, ayant rassemblé cent hommes d'infanterie, cent cinquante dragons et une compagnie franche, fit une si grande diligence, qu'il joignit les ennemis, les poursuivit jusqu'à la Meuse pendant l'espace de quatre lieues, les chargea comme ils tentaient de passer cette rivière, et leur

prit trois officiers et quarante cavaliers; le reste de la troupe fut tué ou noyé.

Comme il restait encore à Dinant un assez gros détachement des ennemis, et qu'ils continuaient à envoyer des partis dans l'entre Sambre-et-Meuse pour établir la contribution, M. de Bedmar prit de nouvelles mesures pour mettre cette partie en sûreté. Peu de temps après, on se dédommagea aussi des désordres qu'ils avaient faits dans le pays : M. de Lacroix, qui continuait d'occuper le poste de Vianden au pays de Luxembourg, étant instruit que le pays de Gueldre était dépourvu de troupes, y marcha avec un détachement, et mit tout le pays à contribution.

M. d'Overkerke ne s'était pas contenté d'agir du côté de la Meuse; MM. de Spaar et de Salisch, qui commandaient dans la partie de la mer, avaient eu ordre d'y faire une diversion qui pût favoriser ses entreprises sur les lignes de Wasseige et sur Namur. Ces deux généraux avaient en conséquence formé un projet sur les lignes d'Anvers, et avaient embarqué à Gand et aux Philippines les troupes du camp d'Assenède, au nombre de huit ou neuf bataillons et cinq ou six escadrons; ces troupes, après avoir passé, le 24, à Berg-op-Zoom, avaient campé le lendemain entre cette place et Santvliet.

M. de Bedmar, informé du dessein de MM. de Salisch et de Spaar, avait détaché de l'armée trois bataillons et trois escadrons de dragons, avec ordre d'aller joindre les quatre bataillons qu'il avait fait camper quelques jours auparavant entre Lierre et Anvers. M. de Lamothe s'était rendu en même temps de Gand à Anvers avec quatre bataillons des troupes qui étaient à ses ordres, et avait laissé le reste derrière les canaux depuis Gand jusqu'à Ostende.

MM. de Salisch et de Spaar avaient marché le 26 à Eeckeren,

et leurs troupes s'étaient étendues dans les bruyères vers Anvers; ils y avaient été joints par une partie de celles qu'ils avaient laissées en Flandre, et par les garnisons de Berg-op-Zoom et de Breda et autres places, ce qui formait un corps d'environ dix-huit bataillons et douze escadrons.

Ils espéraient surprendre les lignes d'Anvers et canonner cette place; en conséquence ils se mirent en marche le 28 au matin, ayant à leur tête leurs grenadiers soutenus de bataillons, et faisant porter beaucoup de fascines et de balles de laine; mais M. de Lamothe les avait prévenus : il s'était porté derrière les lignes, et campait avec onze bataillons et trois escadrons près de Wyneghem.

MM. de Spaar et de Salisch, s'étantavancés pour reconnaître et concerter leurs attaques, ne furent pas peu surpris de voir que M. de Lamothe, qu'ils croyaient encore fort éloigné, les attendait en bonne posture. Ils tinrent conseil et prirent le parti de se replier sur leur camp entre Anvers et Eeckeren. C'était le jour que cessa le bombardement de Namur; ils regagnèrent ensuite Lillo, s'y embarquèrent, et retournèrent en Flandre à la fin du mois.

Dans les premiers jours d'août M. de Lamothe, assuré de la retraite des ennemis, et craignant qu'ils n'entreprissent le bombardement de Bruges ou celui de Gand, se rendit promptement dans cette dernière ville, ensuite à Bruges; il se fit suivre par ses troupes, mais leur marche ne put être aussi prompte que celle des ennemis, qui, profitant de l'avantage qu'ils avaient de pouvoir se porter avec célérité, par les canaux, sur tous les points de la Flandre maritime, étaient arrivés en un jour de Lillo à l'Écluse.

Cette diligence les mit dans le cas d'investir le fort Isabelle; ils l'attaquèrent le 3 et forcèrent la garnison de se rendre le

même jour prisonnière de guerre. Ils campèrent près du fort, et le démolirent quelque temps après, ce qui fut regardé comme plus avantageux pour nous que s'ils l'eussent gardé. C'était un très-mauvais poste, et l'on avait toujours pensé qu'il aurait mieux valu l'abandonner que de le conserver.

Malgré le succès des détachements qui avaient chassé ceux des ennemis de la haute Meuse, il était resté à Dinant celui que commandait M. de Trognée; il fut même renforcé, et ces partis recommencèrent leurs courses dans l'entre Sambre-et-Meuse; c'est ce qui engagea M. de Bedmar à renvoyer dans cette partie M. de la Devèze avec quatre cents hommes d'infanterie, trois cents dragons et les compagnies franches; et pour le soutenir, M. le commandeur de Courcelles, campé à la hauteur de Bouges, reçut ordre de marcher en diligence avec huit escadrons de dragons et un détachement d'infanterie de la garnison de Namur, qui s'établirent à l'abbaye de Saint-Gérard. La marche de ce corps, et l'arrivée de M. le marquis d'Alegre, qui s'était rendu le 4 à Rocroy avec le corps de douze bataillons et de dix escadrons qu'il amenait d'Allemagne, fit craindre aux ennemis d'être enveloppés de toutes parts; ils quittèrent le même jour le poste de Dinant, et rejoignirent leur armée dans le Condroz.

Le 5 celle-ci décampa de Perwez, repassa la Meuse sur les ponts de Seilles et d'Andenne, et alla occuper son ancien camp de Burdinne. Elle appuya sa droite à la Tombe de Héron et sa gauche à Seilles.

Aussitôt que M. de Bedmar eut avis de ce mouvement, il fit revenir à l'armée les troupes qu'il avait fait avancer dans l'entre Sambre-et-Meuse, et se tint prêt à marcher par sa gauche, suivant les mouvements que les ennemis pourraient faire de ce côté-là. Il manda en même temps à M. d'Alegre,

qui arriva le 5 à Philippeville, de venir le joindre au plus tôt.

Le 6 M. d'Overkerke décampa de Burdinne, passa la Mehaigne à Falais et à Ville en Hesbaye, d'où il alla camper la droite à Blehen, derrière Villers, tirant vers Hannut; la gauche à Braive, sur la Mehaigne; le quartier général à Lens-les-Béguines. M. de Bedmar marcha le même jour de Wasseige à Jauche, et campa le long des lignes, entre ces deux postes; huit bataillons, deux régiments de cavalerie et deux escadrons de dragons furent placés sur la gauche depuis la hauteur d'Orp jusqu'à Heylissem.

Le 7 M. d'Alegre arriva avec son détachement à Boneffe sur la Mehaigne, et forma la droite de l'armée. Le renfort était considérable et diminuait beaucoup la supériorité des ennemis; M. de Bedmar avait même quelques bataillons de plus, mais ils étaient plus forts en cavalerie. Il s'agissait de savoir si l'on chercherait à son tour à entreprendre sur eux, ou si l'on s'en tiendrait aux premiers ordres du roi, qui ne prescrivaient que la défensive. Ce fut à cette occasion que M. de Bedmar écrivit la lettre suivante à M. de Chamillart, pour faire connaître la véritable situation des deux armées, et pour demander les ordres de sa majesté sur la conduite qu'il aurait à tenir.

Lettre de M. de Bedmar à M. de Chamillart.

Du camp de Jauche, 8 août 1704[1].

Les ennemis, qui sont toujours campés la droite à Blehen, la gauche à Braive, paraissent fort incertains de la résolution qu'ils veulent prendre; cependant s'ils prenaient le parti de rester devant nous, je serais fort embarrassé pour les fourrages, qui sont déjà fort consommés dans ce pays-ci, qui est peu semé, et eux ils en ont pour deux mois.

Sur cette situation et sur l'arrivée de M. d'Alegre à Boneffe, j'ai fait

[1] Cette pièce (dont M. de Vault ne donne qu'un extrait) se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1738, n° 64.

assembler ce matin MM. les officiers généraux pour les entendre, et convenir avec eux de ce qui serait le plus convenable au service de nos maîtres; ils savent les ordres que j'ai de sa majesté très-catholique; et comme il importe de faire des mouvements justes, pour ne point m'engager à une affaire générale, et que ma principale attention doit être la conservation du pays dont sa majesté m'a fait l'honneur de me charger, je les ai priés de bien considérer la situation et les forces des ennemis qui sont campés en plaine, et qui, suivant tous les avis que j'ai eus, doivent encore avoir vingt escadrons de plus que nous. Il a été agité entre les officiers généraux si, après les considérations qu'il y avait à faire sur tout cela, il conviendrait de sortir de nos lignes devant eux sans s'exposer à un combat, au cas que les ennemis voulussent s'y engager; je leur dis que les ennemis, nous voyant sortir hardiment de nos lignes, ne nous attendraient peut-être pas et prendraient le parti de se retirer au camp de Vignamont, ou derrière la tête du ruisseau des trois villes, dit *de Lierre*, qui passe à Hanneffe; mais qu'il pouvait aussi arriver que les ennemis, qui se voient encore supérieurs de beaucoup en cavalerie, s'avanceraient vers nous, et qu'à moins d'avoir fait de grandes ouvertures dans la ligne ou d'en avoir aplani une bonne partie pour marcher en bataille à eux, à dessein de les combattre, on s'exposerait à une affaire qui ne serait point du tout avantageuse si les ennemis s'avançaient brusquement sur nous dans le temps que nous serions encore empêchés à déboucher par nos barrières et par les autres ouvertures que nous aurions faites pour cela, et dont les ennemis pourraient être informés, et nous embarrasser notre retraite; ce qui, d'ailleurs, ne serait guère convenable à l'honneur des armes, d'autant plus que la situation des affaires étant délicate et le sort des armes journalier, je ne pourrais pas m'engager volontairement à un combat, sans les ordres exprès de sa majesté très-catholique; car, outre les réflexions ci-dessus, vous n'ignorez pas combien on est sujet aux événements, qui seraient toujours avantageux aux ennemis, qui ont une frontière excellente, sous laquelle ils se retireraient en cas de malheur; et au

contraire, s'il nous en arrivait, cela pourrait aller à la perte des Pays-Bas espagnols.

Sur quoi tous les officiers généraux ont été du sentiment de ne point risquer une affaire incertaine, qui pourrait nous porter de l'avantage au cas qu'elle réussît, mais beaucoup plus de désavantage si elle venait à manquer.

Le roi approuva les réflexions de M. de Bedmar sur la situation de son armée et de celle des ennemis, et lui fit répondre qu'il ne convenait pas de faire aucun mouvement qui pût l'engager à une bataille, mais qu'il eût à faire sortir des lignes quelques gros détachements de cavalerie pour chercher à imposer aux ennemis, en leur faisant craindre quelque projet d'offensive contre eux.

En attendant les ordres du roi, M. de Bedmar fit un mouvement pour incorporer à l'armée les douze bataillons et les dix escadrons que M. d'Alegre avait ramenés d'Allemagne, et prévint l'intention de sa majesté en faisant sortir des lignes deux détachements de cavalerie, qui se portèrent pendant la nuit sur les ennemis. Ces deux détachements eurent tout le succès qu'on pouvait désirer, et leur donnèrent assez d'inquiétude pour les engager à changer la position de leur camp, dont la droite était fort exposée.

Le 10 leur armée quitta Lens-les-Béguines et alla camper à Wellem, la droite au village d'Halmael, la gauche à Gingelom, entre le ruisseau de Tongres et celui de Wellem.

M. de Bedmar, voyant que ce mouvement portait les ennemis sur Saint-Tron, décampa de Jauche, marcha par sa gauche et établit son quartier général à Heylissem. Il plaça l'armée depuis le ruisseau de Jauche jusqu'à Léau. Il était d'autant plus nécessaire de soutenir cette ville, que la droite des ennemis n'en était éloignée que d'une lieue.

Les armées restèrent dans la même situation jusqu'à la fin du mois, et on ne pensa de chaque côté qu'aux moyens de subsister. La jonction de M. d'Alegre aux troupes de M. de Bedmar avait fait perdre à M. d'Overkerke toute idée d'entreprise, soit du côté de la Meuse, soit dans la partie de la mer. MM. de Salisch et de Spaar, qui campaient au fort Isabelle, eurent même une telle inquiétude pour Berg-op-Zoom et quelques autres places, qu'ils y envoyèrent sept ou huit bataillons, et ne laissèrent dans leur camp que dix bataillons et deux régiments de dragons aux ordres de M. de Spaar. Ce mouvement timide produisit un effet auquel vraisemblablement ils ne s'attendaient pas; M. de Lamothe craignit de son côté qu'il ne fût un acheminement à une nouvelle tentative sur les lignes d'Anvers et du pays de Waes, et marcha à Wondelghem près de Gand; mais ayant été informé que ces troupes étaient retournées le 19 à leur camp, il retourna aussi à celui qu'il avait quitté entre Bruges et Damm.

La position de l'armée ennemie à Wellem resserrait M. de Bedmar dans les lignes, et les fourrages commençaient à lui manquer. Il fallut bientôt chercher hors des lignes les moyens de subsister. On fit reconnaître le pays depuis la droite des ennemis jusqu'à Herck et Haelen; comme il était fort couvert de bois et coupé de défilés et de ruisseaux, M. de Bedmar jugea qu'au moyen de quelques postes d'infanterie, et en occupant la petite ville de Herck, on pourrait en rendre l'accès difficile aux ennemis, et y fourrager en sûreté; c'est ce qui le détermina à faire faire le 22 un mouvement à une partie de la cavalerie et à quelques bataillons, qu'il disposa de manière à former une protection assurée pour ses fourrages. Trente escadrons campèrent depuis Léau jusqu'à l'abbaye de Rotten, et huit bataillons s'avancèrent à Betz et Budingen.

On fourragea deux jours de suite avec beaucoup de succès et sans être autrement inquiété que par un détachement de trois cents grenadiers qui tenta de forcer un de nos postes, mais qui fut repoussé avec perte. Ces deux fourrages procurèrent des subsistances pour douze jours.

On peut juger par les détails qu'on vient de faire des manœuvres des ennemis depuis le commencement de la campagne et de la situation des armées respectives, que de part ni d'autre on n'avait aucun objet d'opérations bien importantes; il est même à croire que M. d'Overkerke, malgré sa supériorité, avait moins le projet d'une offensive réelle que celui de faire des démonstrations capables d'obliger le roi à tenir aux Pays-Bas un grand nombre de troupes et l'empêcher d'envoyer des secours en Allemagne.

C'était dans cette dernière partie que devaient se passer les grands événements. L'empereur y avait effectivement rassemblé, sous les ordres de M. le prince Eugène et de M. le duc de Marlborough, des forces considérables, et la France avait envoyé à l'électeur de Bavière, sous ceux de MM. les maréchaux de Tallard et de Marcin, des secours capables de mettre ce prince en état de ne pas craindre les efforts que ses ennemis avaient résolu de faire pour le chasser de ses états.

Le sort des armes servit bien ces derniers le 13 août : les armées française et bavaroise furent battues à Höchstett; et les pertes qu'elles firent dans cette malheureuse journée furent telles, que la victoire que les alliés remportèrent ne pouvait manquer d'avoir une influence essentielle sur les affaires générales, particulièrement sur la guerre qui se faisait aux Pays-Bas.

Ce fut un nouveau motif pour engager M. de Bedmar à faire de nouvelles représentations à la cour sur l'état où

étaient les affaires dans cette partie et sur le besoin qu'on y aurait de secours, si les alliés, enorgueillis de leurs succès, se déterminaient à y faire passer des renforts pour y finir la campagne par quelque coup d'éclat. Il envoya à cet effet à la cour M. de Verboom, maréchal de camp, pour rendre des comptes plus particuliers de sa situation et des avantages que la nature du pays pouvait procurer aux ennemis.

La cour, occupée de ces mêmes idées, ne tarda point à envoyer ordre à M. le maréchal de Villeroy de faire repasser aux Pays-Bas, aussitôt que les débris de l'armée d'Allemagne seraient rentrés en Alsace, un corps d'infanterie et de cavalerie assez considérable pour mettre en sûreté toute la frontière des Pays-Bas espagnols.

Ce fut dans ces circonstances que M. de Bedmar, étant tombé malade, quitta l'armée, dont il laissa le commandement à M. le comte de Gacé, le plus ancien des lieutenants généraux.

Ce nouveau général ayant eu avis, dans les derniers jours du mois, que les ennemis devaient retourner vers la Mehaigne, se disposa à les y suivre; et, prévoyant alors les difficultés qu'il éprouverait pour vivre dans un pays où les armées avaient séjourné si longtemps, il prit des mesures pour se procurer des fourrages par une imposition sur les différents villages; il fit en même temps rapprocher de lui la cavalerie, qui avait été envoyée sur la gauche de l'armée.

Les ennemis ne tardèrent pas à faire leur mouvement; ils marchèrent, le 1er septembre, de Wellem à Hanneffe, et campèrent sur le ruisseau de Remicourt entre ces deux derniers villages, la droite à la cense de Sty tirant vers Limont, la gauche à Seraing-le-Château.

M. de Gacé marcha de son côté de Heylissem à Jauche; la

droite de l'armée s'avança jusqu'à Mierlo et occupa Wasseige; la gauche fut placée à hauteur de Heylissem.

On ne s'occupa dans cette nouvelle position que des moyens de subsister; et quoique l'imposition qui avait été faite sur le pays eût assez de succès, comme l'armée consommait vingt mille rations par jour, il était à craindre qu'un long séjour dans ce camp ne mît dans le cas de manquer; on prit la résolution d'y suppléer en faisant de grands magasins à Namur et à Louvain.

La disette des fourrages et les instances de M. de Lamothe, qui, toujours campé entre Bruges et Damm, craignait que M. de Spaar ne vînt, de son camp près du fort Isabelle, bombarder Gand, Bruges ou Ostende, engagèrent M. de Gacé à lui envoyer deux escadrons de dragons et trois bataillons, et à faire passer à Malines deux autres escadrons pour le renforcer en cas de besoin, et à Lierre, trois bataillons pour soutenir la ligne d'Anvers. On continuait à prendre toutes les mesures possibles pour mettre cette partie en sûreté. On acheva la nouvelle ligne commencée depuis quelque temps entre les canaux de Bruges et du Sas de Gand; on retrancha le pont de Langer-Brugge sur le canal du Sas, ouvrage absolument nécessaire pour flanquer la ligne de ce côté-là et défendre le passage du canal du Sas, vis-à-vis d'un terrain où les ennemis pouvaient se former avec beaucoup d'avantage. D'ailleurs, cette nouvelle ligne, qui s'étendait depuis le canal du Sas jusqu'au-dessous de Mariakerke, rendait la communication du pays de Waes au canal de Gand à Bruges plus facile, plus courte et plus utile pour la défense du pays.

Au moyen de ces différentes précautions, la partie de la mer semblait ne devoir laisser aucune inquiétude; cependant M. de Gacé se crut obligé de céder à celles qui ne quittaient

point M. de Lamothe, en lui envoyant les troupes dont on vient de faire mention. Il fut obligé de se dégarnir de huit escadrons, que les maladies mettaient hors de service; il les envoya à Louvain et à Tirlemont, en sorte que l'armée se trouva affaiblie de six bataillons et de treize escadrons et presque réduite au nombre de troupes dont elle était composée à l'arrivée de celles que M. d'Alegre avait amenées de la Moselle.

Les ennemis s'affaiblirent aussi par le départ d'un détachement destiné pour le Portugal, composé de six bataillons et de dix hommes de chacun des autres bataillons de l'armée, et d'un homme par compagnie de cavalerie et de dragons. Ce détachement se rendit le 7 à Maëstricht, et s'y embarqua quelques jours après.

Ces dispositions n'annonçaient pas de projet d'offensive de la part de M. d'Overkerke; et M. de Spaar, de son côté, parut abandonner toute idée sur la Flandre, par le mouvement qu'il fit, le 16, en marchant avec une partie de ses troupes du fort Isabelle à Assenède près du Sas de Gand, afin de fourrager de l'autre côté du canal; le reste de ses troupes, diminuées par les maladies, rentra dans les places maritimes.



Tout semblait annoncer que bientôt la tranquillité serait entièrement rétablie aux Pays-Bas, et on avait même différents avis que les ennemis, loin de penser à aucune nouvelle entreprise, devaient faire incessamment un second détachement vers la Moselle dans la vue de faire le siége de Trarbach, conjointement avec d'autres troupes que le duc de Marlborough devait détacher de son armée[1].

Aussitôt que la cour fut instruite de ces nouvelles, elle prit

[1] Le duc de Marlborough était alors devant Landau, dont l'armée impériale, après la bataille d'Höchstett, avait entrepris le siége, sous les ordres du roi des Romains et du prince Eugène.

des mesures pour rassembler sur la Moselle des forces capables de s'opposer à ce projet. M. de Gacé eut ordre de détacher huit bataillons vers cette partie; et le roi fit mander à l'électeur de Bavière, qui, forcé d'abandonner ses états[1], amenait d'Allemagne au pays de Luxembourg vingt-trois escadrons et trois bataillons, de laisser cette cavalerie dans le pays de Luxembourg, et de se rendre néanmoins de sa personne à Bruxelles pour y prendre le commandement général dont M. de Bedmar était chargé.

M. de Gacé fit ses dispositions pour mettre en marche les huit bataillons destinés pour la Moselle, en même temps que le détachement des ennemis quitterait leur armée; et comme les pluies commençaient à rendre les chemins difficiles pour l'arrivée des fourrages que le pays fournissait au camp, il se vit contraint de faire vivre sa cavalerie des magasins qu'on venait de former dans les places. Pour cet effet, il la distribua dans des cantonnements à portée de Namur, Louvain, Léau et Diest, ne l'éloignant cependant pas assez de lui pour ne pouvoir pas s'en servir en cas de besoin. Il ne garda à l'armée que six escadrons, et toute l'infanterie resta campée comme elle était; on commença en même temps à former un magasin à Tirlemont.

Les ennemis, commençant aussi à éprouver beaucoup de difficultés pour leurs subsistances, et voyant que les dispositions que M. de Gacé venait de faire ne leur laissaient plus de moyens de nous gêner dans les nôtres, prirent le parti de se rapprocher de Maëstricht.

Le 3 ils quittèrent leur position de Hanneffe et allèrent camper sur deux lignes à Borchloon; ils appuyèrent leur

[1] Les ennemis, victorieux, s'étaient rendus maîtres de toute la Bavière, et n'avaient laissé à l'électeur et à sa famille que la seule ville de Munich.

droite à ce village et leur gauche à Iesseren, faisant face à la plaine de Bomershoven.

Ce mouvement engagea M. de Gacé à en faire un le[1]...... en portant sous Tirlemont vingt-six bataillons et six escadrons; il laissa derrière les lignes, du côté de Diest et de Léau, dix-sept bataillons et dix-huit escadrons, et le reste de sa cavalerie à portée de Namur et de Louvain, de sorte que les troupes se trouvèrent disposées de manière à vivre plus commodément et à se rassembler au besoin en très-peu de temps.

L'électeur de Bavière venait d'arriver à Bruxelles; il y reçut de nouveaux avis de la marche prochaine de douze bataillons et de dix-huit escadrons aux ordres de M. de Trognée pour se rendre sur la Moselle. Ces nouvelles lui firent concevoir le projet d'attaquer l'armée des ennemis dans son camp de Borchloon aussitôt que ce détachement en serait parti. Ce projet n'était pas celui de la cour, ni conforme aux ordres que M. de Gacé avait reçus; aussi, peu de jours après, ce dernier, ayant eu avis que quelques troupes des ennemis s'étaient mises en marche, fit partir, le 21, les huit bataillons et les dix pièces de campagne destinés pour la Moselle.

Ces troupes ne continuèrent point leur marche, parce qu'on fut instruit que celles des ennemis n'avaient pas dépassé Maëstricht, et M. de Gacé leur envoya ordre de s'arrêter à Namur; mais l'électeur de Bavière, toujours occupé de son projet d'attaque, les fit revenir à Boneffe sur la Mehaigne.

Sur ces entrefaites M. le maréchal de Villeroy, qui, depuis les malheurs arrivés en Allemagne, avait eu ordre de revenir aux Pays-Bas pour y commander l'armée, sous l'autorité de l'électeur de Bavière, arriva à Bruxelles[2]. Surpris avec raison

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.
[2] Le 27 octobre.

du contre-ordre que ce prince avait donné aux troupes destinées pour la Moselle, où elles devenaient nécessaires, il se rendit le lendemain avec son altesse électorale au camp de Tirlemont; et étant parvenu à lui persuader que les troupes des ennemis qui avaient marché vers la Moselle n'étaient composées que de quatre bataillons et de huit escadrons, et que, quarante-deux bataillons et soixante-quatre escadrons leur restant encore, ils étaient fort supérieurs à l'armée du roi, il lui fit perdre l'idée de les attaquer et renvoya à Namur les troupes qui étaient à Boneffe. Il les en fit repartir le 30 pour se rendre à leur destination, et retourna le même jour à Bruxelles.

Dès ce moment M. le maréchal ne s'occupa plus que des dispositions qui avaient rapport aux quartiers d'hiver. Suivant le projet qu'il forma pour la répartition des troupes, les plus grandes forces devaient rester dans le Brabant, où il les jugeait plus nécessaires que dans la Flandre, qui était couverte par les canaux et les inondations ordinaires de l'hiver, et dont les abords devenaient impraticables dans cette saison, par la difficulté des chemins. Ce projet arrêté pouvait être sujet à des changements par la nécessité où l'on prévoyait être de faire passer des troupes sur la Moselle, où il était vraisemblable que les ennemis en enverraient. A l'égard de l'époque où il serait possible de faire entrer les troupes dans leurs quartiers, elle dépendait entièrement de celle à laquelle les ennemis sépareraient les leurs. On s'occupa, en attendant, à mettre Tirlemont hors d'insulte : ce poste était de la dernière importance pour la sûreté de la tête de la frontière.

Le 7, à la pointe du jour, M. d'Overkerke décampa de Borchloon et entra dans le camp retranché de Houtain sur la rive gauche de la Meuse entre Maëstricht et Visé. En abandonnant Tongres, il le fit démolir.

Quoique toutes les nouvelles assurassent qu'il allait incessamment se séparer, M. le maréchal ne jugea pas devoir faire encore aucun mouvement : il attendait, pour se décider, que l'on fût plus particulièrement instruit des dispositions que feraient les ennemis, après le siége de Landau, par rapport à la Moselle; mais comme ses troupes, déjà fort affaiblies par les fatigues de la campagne, souffraient infiniment sous la toile, surtout la cavalerie, accablée par les maladies, il se détermina à faire entrer, le 13, dans les places de la Meuse et du Demer, telles que Namur, Léau, Sichem, Arschot, Louvain et Tirlemont, les troupes qui devaient y rester pendant l'hiver; et à faire cantonner entre Tirlemont, Namur et Louvain, celles qui étaient destinées pour les places des derrières. Par cette disposition il était en état de se rassembler promptement si les circonstances l'exigeaient.

M. le maréchal manda en même temps à M. de Lamothe de faire entrer dans leurs quartiers les troupes qui étaient à ses ordres.

Enfin, M. d'Overkerke sépara son armée le 23, et mit ses troupes dans des cantonnements entre Maëstricht et Maesseyk; douze bataillons et six escadrons entrèrent dans Liége, trois bataillons et deux escadrons dans Huy, et treize bataillons à Maëstricht.

M. le maréchal, informé du mouvement des ennemis, fit mettre en marche, le 28, pour se rendre dans les places de derrière, les troupes qu'il avait fait cantonner aux environs de Namur, de Louvain et de Tirlemont. Il congédia les officiers généraux et envoya à la cour l'état de ceux qu'il choisit pour être employés pendant l'hiver et celui des quartiers qu'il leur assigna.

La cour, de son côté, jugeant que le nombre de troupes

qui restait aux Pays-Bas était suffisant, et prévoyant, d'après les dispositions des ennemis, qui commençaient à faire à Trèves de grands approvisionnements de grains, et qui entreprirent dans une saison aussi avancée le siége de Trarbach, que l'on serait forcé d'avoir, la campagne suivante, une armée considérable sur la Moselle, fit rester sur cette rivière les troupes qui revenaient d'Allemagne, et fit des dispositions pour que, depuis le Rhin jusqu'à la mer, on pût promptement renforcer la partie qui en aurait le plus de besoin; ce fut aussi dans ce moment que le roi régla que l'armée d'Allemagne aux ordres de M. le maréchal de Marcin, qui devait hiverner en Alsace, ne serait composée que de cinquante bataillons et de cent escadrons, et que celle de la Moselle, dont M. le maréchal de Villars devait prendre le commandement, serait de soixante et dix bataillons et de cent escadrons.

DEUXIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ITALIE.

AVERTISSEMENT.

Le duc de Savoie, par son infidélité envers la France et l'Espagne, ayant forcé ces deux puissances à lui faire la guerre dans ses propres états, M. le duc de Vendôme se trouva dans la nécessité de séparer ses forces, et de former pendant cette campagne deux armées : l'une pour le Piémont, qu'il commanda en personne ; l'autre, pour la Lombardie, qu'il confia à M. le grand-prieur, son frère. Ces deux armées ayant agi séparément, quoique sous les ordres supérieurs de M. le duc de Vendôme, on a été obligé, pour ne point confondre les détails, de les comprendre dans deux mémoires différents ; mais on a observé de réunir dans chacun d'eux, sous un même point de vue, tous les objets de l'une et l'autre partie relatifs à l'intérêt général et aux opérations respectives des deux armées.

Le roi fit aussi assembler pendant cette campagne un corps de troupes sur la frontière du Dauphiné et de la Provence ; et les opérations de ce corps ont aussi un rapport nécessaire avec celles de M. le duc de Vendôme ; mais, par les mêmes raisons, on en a formé un mémoire particulier, afin de pouvoir y comprendre, sans mélange d'objets étrangers,

les détails capables de donner des connaissances, soit sur ces deux frontières, soit sur les Alpes, soit sur la Savoie.

C'est pourquoi l'on a formé trois mémoires des opérations de cette campagne : l'un pour le corps qui a agi en Dauphiné, en Provence et en Savoie, l'autre pour l'armée du Piémont, et le troisième pour celle de Lombardie.

SAVOIE, ALPES ET PIÉMONT.

Tant que les intérêts du duc de Savoie furent communs à la France et à l'Espagne, on n'eut à prendre aucune précaution pour la sûreté des provinces frontières des états de ce prince. La guerre portée à l'extrémité de l'Italie, d'un côté jusqu'au Trentin, et de l'autre jusqu'à l'État Ecclésiastique, assura la tranquillité de la Provence et du Dauphiné, et la facilité de faire traverser les Alpes aux secours dont avaient besoin les troupes du roi jointes aux Espagnols et aux Piémontais. Mais la défection du duc de Savoie ayant mis le roi dans la nécessité de se venger de son infidélité et de tourner ses armes contre lui, le Piémont devint le théâtre des principales opérations. Il fallut alors non-seulement pourvoir à la sûreté de la frontière qui en était voisine, mais aussi se mettre en état de former des attaques du côté des Alpes, tandis que M. le duc de Vendôme agirait sur le Pô, et chercher les moyens de faire passer à ce général les renforts dont il pourrait avoir besoin pour faire, d'un côté, la guerre dans le Piémont, et de l'autre, pour faire face à l'armée de l'empereur en Lombardie.

M. le maréchal de Tessé fut chargé du commandement des troupes que le roi fit assembler en Dauphiné et en Provence.

Les objets qu'il eut à remplir furent de s'emparer de la Savoie, d'y prendre des quartiers, et d'aller ensuite par les vallées joindre M. le duc de Vendôme pour l'aider à ouvrir la campagne de 1704 par le siége de Turin. Il partit de la cour le 18 octobre 1703, et arriva à Grenoble le 22. M. de Gévaudan commandait en Dauphiné, et il n'y avait dans cette province que des milices et les gardes bourgeoises; mais la cour avait fait mettre en marche, pour s'y rendre, huit bataillons et trois escadrons de dragons du corps qui était en Languedoc, sous les ordres de M. le maréchal de Montrevel, pour soumettre les Camisards des Cévennes. Ces troupes devaient être jointes par sept bataillons et seize escadrons de l'armée d'Allemagne, qui eurent ordre de se mettre en marche dès que le siége de Landau serait fini, et par dix bataillons de Flandre qui devaient se rendre en Dauphiné lorsque cette armée se séparerait. Toutes ces troupes devaient former un corps de vingt-cinq bataillons et de dix-neuf escadrons. Outre cela, M. le maréchal de Tessé eut la permission de lever en Dauphiné six bataillons de milices pour les faire servir en campagne.

Lorsque ce général arriva sur la frontière, M. le duc de Vendôme, après avoir désarmé les troupes du duc de Savoie jointes à l'armée française et espagnole en Lombardie, avait rassemblé dans le Montferrat et sur la frontière du Piémont les troupes avec lesquelles il se proposait d'attaquer les états de ce prince et se disposait à prendre des quartiers dans l'Astesan. Le duc de Savoie, affaibli de celles de ses troupes qui venaient d'être désarmées et qu'on avait renfermées dans les places du Milanais, eut recours à ses milices et à ses Barbets pour être en état de garder l'étendue immense de son pays, depuis la mer jusqu'au Rhône. Dans la situation où il se

trouvait, sa communication avec l'armée impériale restée en Lombardie était entièrement coupée par celle que le duc de Vendôme avait laissée sur la Secchia aux ordres de M. le prince de Vaudémont et de M. de Besons. Ce n'était que par la mer qu'il pouvait, d'un côté, recevoir des secours de la part des puissances maritimes, et de l'autre, tirer de la Suisse des hommes et des chevaux pour recruter et augmenter ses troupes et remonter sa cavalerie. Quant à sa communication par lettres, il la fit par le pays de Gênes; mais M. le prince de Vaudémont trouva moyen d'en intercepter un grand nombre, qui donnèrent des connaissances très-utiles sur ses négociations avec la cour de Vienne et les Anglais, et sur sa correspondance avec le comte de Stahremberg, commandant l'armée impériale en Lombardie.

M. le maréchal de Tessé, de son côté, n'avait avec M. le duc de Vendôme aucune communication ouverte, excepté celle des courriers, encore était-elle fort lente et incertaine, étant réduite à celle que la cour avait fait établir par Lyon, le pays de Valais et le Mont-Simplon.

Les premiers objets sur lesquels il porta ses vues furent la sûreté de la frontière du Dauphiné et des vallées contre les incursions des Vaudois, du duc de Savoie, et les moyens de faire subsister ses troupes lorsqu'elles seraient arrivées et qu'il entrerait en action. C'est ce dont il rendit compte à la cour par la dépêche qu'il adressa à M. de Chamillart le lendemain de son arrivée à Grenoble.

Lettre de M. le maréchal de Tessé à M. de Chamillart.

Voici, monsieur, sans préambule et par articles, plusieurs choses que nous avons commencé de régler; et pour le jour d'une arrivée remplie de cérémonies, de bienséances, d'obligations et de remerciments, de joie au moins extérieure, j'espère que le roi trouvera

que c'est commencer par mettre en règle bien des petites choses, en attendant l'occasion de plus importantes. Grenoble, 23 octobre 1703[1].

J'ai envoyé au-devant des régiments qui viennent de Languedoc; et pour donner à sa majesté une idée de la situation què je vais essayer de prendre, j'envoie un bataillon à Fenestrelle, pour rassurer un peu la vallée de Pragelas, totalement composée de nouveaux convertis dont les familles, par les liaisons et le voisinage, sont mêlées avec les Vaudois dont M. de Savoie se sert actuellement pour garder les passages des vallées de Pragelas et de la Pérouse; de sorte que ledit Fenestrelle, quasi bloqué par sa situation, n'aura de commodités qu'à proportion qu'il sera un peu en force. J'y envoie encore une compagnie de cavalerie de Villeroy, qui n'a pas pu passer, et que je trouve dans cette province; à tout cela je joins, pour la conservation des vallées d'Exilles, d'Oulx et de Bardonèche, huit cents hommes de milice desdites vallées, auxquels je ferai donner le pain; et j'envoie Planque, brigadier d'infanterie et lieutenant colonel de Rouergue, auquel je donne un pouvoir pour commander dans le Briançonnais, qui mettra le tout en mouvement, et agira et fera agir suivant les conjonctures, sans s'amuser aux lettres sans fin et sans nombre de chaque commandant, de chaque poste ou communauté. Je fais encore venir du bas Dauphiné quatre compagnies, dont j'en envoie deux au château de Queiras. Je suis persuadé sur cela que le marquis de Chabrillant, lieutenant de roi de ce canton, criera miséricorde sur la soustraction de ce petit commandement de quatre compagnies; j'en serai quitte pour une lettre, dans laquelle j'assurerai les nouveaux convertis au nombre de plus de quarante mille, et que les susdites compagnies, dispersées comme elles le sont, ne sont pas capables de retenir dans leur devoir; j'assurerai, dis-je, les nouveaux convertis, que le roi m'a commandé de leur témoigner la satisfaction qu'il avait de leur bonne conduite; et qu'entourés comme ils le sont du fanatisme, le mauvais exemple de leurs voisins n'ayant servi qu'à

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1690, n° 136.

les affermir dans la sagesse du devoir et de la fidélité, le roi m'a commandé de les protéger; et que je me fie si parfaitement à eux, que je leur ôte jusqu'à l'incommodité desdites quatre compagnies.

Pour revenir donc à notre situation présente, de huit bataillons, dont par parenthèse il y en a plusieurs qui n'ont pas trois cents hommes, en ôtant un que j'envoie à Fenestrelle, et qui est celui de La Fare, reste sept, que je fais venir à la tête de l'Isère, aux environs de Barraux; car c'est le seul lieu par lequel nous pouvons, je crois, aspirer d'entrer en Savoie, et à bon compte. Nous travaillâmes hier à essayer de mettre en mouvement dans l'arsenal les moyens de raccommoder ce qu'il faut pour avoir deux pièces de batterie et six moins fortes. J'ai mandé au sieur de Chantelou, dont la résidence est à Lyon, de me venir trouver; et je mande à M. le duc du Maine qu'en attendant ses ordres plus précis au sieur de Chantelou j'ai cru qu'il trouverait bon que je prisse sur moi de le faire venir ici.

Je prends pareillement sur moi la levée de trois régiments de milices de mille hommes chacun, dans cette province; je donnerai aux officiers des commissions, en attendant que le roi veuille leur en accorder; car, faute ou en attendant de meilleures récompenses, un parchemin du roi sert merveilleusement à mettre en joie l'officier et sa famille. Ce qui m'oblige à prendre cette résolution prompte, c'est tout ce que le marquis de Salles fait en Savoie et son maître en Piémont: le dernier lève en Piémont deux régiments de cavalerie, un de dragons et douze régiments de milices, à la tête desquels il met tout ce qu'il a de vieux seigneurs les plus considérables, qu'il a envoyés dans ses douze petites provinces pour lesdites levées; et à l'égard du marquis de Salles, car je vous avais imprudemment mandé que c'était le comte de Salles, frère naturel de M. de Savoie, et ce n'est pas lui; à l'égard, dis-je, du marquis de Salles, il lève, dans la seule Savoie, six bataillons; il fait palissader et retrancher les portes et les avenues de Chambéry; il fait accommoder différents châteaux et barricader les passages étroits, et menace notre frontière de courses et d'incen-

dies que nous ne pouvons empêcher présentement, et que je crois pourtant qu'il n'exécutera pas. Je vous conte tout cela, pour qu'une fois le roi puisse voir le système général de ses affaires dans ce pays-ci; car de vous dire ce que nous ferons et ce que nous pourrons, il n'y a que Dieu qui le sache; et avant d'agir offensivement, le premier soin est de se précautionner. Je dois ajouter à ce chapitre, qui regarde M. de Savoie, qu'il a fait afficher et placarder une déclaration de guerre contre la France, avec ses prétendus griefs. Je n'ai pu avoir aucun exemplaire de cette pièce d'écriture, à laquelle pourtant j'estime qu'il sera du service du roi que sa majesté ordonne de répondre; car en France ces sortes de manifestes ne font guère d'effet, mais chez nos voisins ils sont lus, et préviennent ou persuadent. Il faut que ce prince cauteleux ait pris depuis longtemps les mesures pour ce qu'il fait : il a des armes qu'il distribue; il prostitue de l'argent pour ses levées, et donne jusqu'à dix sous de solde par soldat de milice. Il donne à chaque colonel une paye fixe de mille écus, et à proportion aux capitaines et soldats; il faut donc laisser passer ce premier feu qui deviendra onéreux. Il fait courir le bruit que M. l'électeur de Bavière, auprès duquel il tient le frère du marquis de Saint-Thomas, nommé Briançon, qui l'informe de ce qui se passe à l'armée, et que M. l'électeur ferait mieux de renvoyer; il fait, dis-je, courir le bruit que M. l'électeur ne peut plus soutenir l'alliance du roi, et qu'il est prêt à se déclarer comme lui contre les couronnes. Il a envoyé le comte Tarino à Vienne demander des secours à l'empereur. M. Herval doit être à Vienne, sur la frontière de Suisse et de Genève, de la part de l'Angleterre, pour faciliter le passage des fugitifs religionnaires par le Val d'Aost, qui confine à la Tarentaise. J'ignore totalement les projets que peut faire M. de Vendôme; mais, à vue de pays, s'il se pouvait porter à quelque entreprise du côté d'Ivrée, c'est, ce me semble, la seule communication qui reste à M. de Savoie par le côté de l'Allemagne. Vous me fîtes l'honneur, en partant, de me dire qu'il vous avait paru qu'il désirait Suse; je le désire tout comme lui; mais ce n'est pas présente-

ment un objet praticable. Et enfin, pour agir il faut des moyens, à l'occasion desquels, bien que rien n'échappe à la pénétration de M. Bouchu, je dois ajouter à ce qu'il peut et doit vous en écrire, que les blés ne sont pas abondants dans cette province; que si nous sommes assez heureux pour entrer en Savoie, nous n'y en trouverons point, et qu'actuellement on y cache et l'on transporte hors du pays, et d'autorité, tout celui que l'on peut découvrir; que si vous destinez de nous en faire passer de Bourgogne, il n'y a pas un moment à perdre pour l'ordonner, attendu que le temps des rivières alternativement trop hautes, trop basses ou gelées pendant l'hiver, nous ferait tomber dans de grands inconvénients; et si la guerre dure, vous n'aurez que trop la tête rompue des difficultés souvent insurmontables qu'occasionnent les transports et les voitures.

Je vous supplie d'excuser cette longue et première dépêche; je les abrégerai tant que je pourrai, et prendrai sur moi ce que je croirai nécessaire; après quoi, une fois pour toutes, redressez-moi dans les choses que je puis ignorer ou m'égarer.

Je ne dois pas oublier que, supposant que nous entrions en Savoie, la bonne et nécessaire volonté de M. Bouchu le porte à y vouloir venir avec moi, et qu'il y viendra, ce dont je serai très-aise et bien soulagé.

P. S. Depuis ce que dessus écrit, l'on me mande d'assez bon lieu qu'il a passé un courrier de M. de Savoie, courant après le comte Tarino, envoyé à Vienne, pour le faire revenir, et que les Suisses paraissent vouloir entrer dans un accommodement dont ils seraient garants entre le roi et ce prince. À bon compte, j'irai mon chemin sur les petits préparatifs; et j'espère que vous aurez la bonté de me tenir averti de ce que je désirerai savoir.

En faisant ses premières dispositions, M. le maréchal de Tessé, pour empêcher que des étrangers venant de Genève ne se jetassent, en passant par le Dauphiné, parmi les fanatiques, donna ordre de retirer tous les bateaux du Rhône, même

ceux des pêcheurs, et d'assujettir les voyageurs à passer aux grands bacs établis sur ce fleuve où l'on mit des gardes fournies par les habitants des environs pour examiner les passants. Il fit en même temps travailler à la réparation du chemin de Briançon à Grenoble par Embrun, Gap, Champsaur, Lesdiguières et Vizille, qui était le seul que pût tenir l'artillerie qu'il se proposait de tirer de cette place, pour la faire ensuite embarquer sur l'Isère.

Le duc de Savoie, de son côté, faisait des dispositions pour approcher des troupes de la Savoie, et pour assurer sa communication avec la Suisse, où l'on sut qu'il avait fait acheter quinze cents chevaux pour sa cavalerie. M. le maréchal de Tessé fut informé que six mille hommes s'étaient jetés dans le pays d'Ivrée et dans le Val d'Aost, d'où ils pouvaient, les montagnes n'étant pas encore couvertes de neige, donner sans obstacle du secours à la Savoie. Cette nouvelle lui fit craindre que tant que les passages seraient libres il ne rencontrât de grandes difficultés pour la conquête de cette province. Son espoir était dans l'occupation que M. le duc de Vendôme pourrait donner au duc de Savoie dans le Piémont; mais il ignorait encore en quel état étaient les affaires dans cette partie, n'ayant avec ce général, comme on l'a déjà dit précédemment, qu'une communication fort éloignée.

La tête des troupes qui venaient du Languedoc commença à arriver, le 31 octobre, dans les environs de Grenoble; le reste s'y rendit dans les premiers jours de novembre au nombre de sept bataillons et d'un régiment de dragons, que M. le maréchal de Tessé fit successivement passer au fort Barraux. Dès que M. le marquis de Salles, qui commandait en Savoie, fut informé de l'arrivée des premiers bataillons sous ce fort, et de celle d'un bateau qui y portait de l'artillerie, il aban-

donna Chambéry et se retira sous Montmélian, où il se campa à la gauche de l'Isère, avec environ deux mille hommes de milices et cent chevaux.

Cette nouvelle et la députation que les magistrats envoyèrent secrètement à Grenoble pour implorer la protection du roi et marquer leur impatience d'être affranchis de la domination du duc leur souverain furent, pour M. le maréchal de Tessé, des motifs de ne point différer de commencer son opération; mais, malgré la manœuvre timide de M. de Salles, pour ne point s'exposer à un événement douteux, il préféra attendre que toute son artillerie et ses vivres fussent arrivés au fort Barraux, afin de pouvoir tout mener avec lui, et, après s'être emparé de Chambéry, pousser jusqu'à Annecy et la frontière de Genève; d'ailleurs son canon lui était absolument nécessaire pour attaquer les châteaux des Marches et d'Apremont et les tours de Chignin, que M. de Salles avait fait occuper.

Tous ses préparatifs ne purent être achevés que le 14; et s'étant rendu ce jour-là au fort Barraux, il marcha le lendemain à Chambéry avec cinq bataillons, deux escadrons de dragons et six pièces de canon, laissant deux bataillons et un escadron sous le fort Barraux, pour la sûreté de la vallée de Grésivaudan. M. de Salles se présenta sur la rivière de Bard qui sépare le Dauphiné de la Savoie; mais à l'approche des troupes du roi, il se retira précipitamment à Montmélian et fit abandonner le château des Marches, celui d'Apremont et les tours de Chignin. M. de Tessé arriva sans obstacle à Chambéry, qui capitula et ouvrit ses portes aussitôt qu'il eut promis que la ville ne serait point pillée, et que ceux qui voudraient en sortir auraient la liberté de se retirer avec leurs effets. Le sénat, la chambre des comptes et le clergé prêtèrent le lendemain le serment de fidélité au roi; et les jours suivants,

Annecy, Rumilly et tous les cantons de la Savoie qui n'étaient pas occupés par les milices du duc, se soumirent. Le marquis de Salles avait quitté les environs de Montmélian, où il avait laissé une garnison, et s'était retiré à Fessons, entre Conflans et Moutiers, à l'entrée de la Tarentaise, où il se retranchait.

Dès que M. le maréchal de Tessé en fut instruit, il envoya à Aiguebelle un bataillon et un escadron, avec ordre de s'avancer le plus près qu'il se pourrait dans la Maurienne pour soumettre cette province et dissiper quelques milices qui y étaient. Il fit de même marcher un bataillon à Thonon et un autre à Evian, sur le lac de Genève, afin de couvrir Annecy et d'empêcher le commerce des religionnaires français avec le duc de Savoie, qui les attirait pour grossir ses troupes. Mais peu de jours après, ayant été averti que ce prince avait fait joindre M. de Salles par quatre cents religionnaires à cheval, et qu'il lui avait envoyé l'ordre de rentrer en Savoie, il craignit que ces différents postes ne fussent ou coupés ou enlevés par la multitude d'habitants et de religionnaires que le duc de Savoie pouvait assembler, tant de son pays[1] que de ceux qu'il pouvait faire venir de Genève et du Valais, et il se détermina à faire revenir au camp sous le fort Barraux les deux bataillons qu'il avait envoyés à Annecy, Thonon et Evian, de même que le bataillon et l'escadron qui étaient à Aiguebelle. Il fit en même temps assembler dans ce camp quelques habitants de la frontière pour être plus en force, en attendant que les troupes qui devaient le joindre fussent arrivées : celles de l'armée d'Allemagne étaient en marche. Landau, après la défaite de l'armée impériale dans les plaines de Spire, s'était soumis aux armées du roi; mais ces troupes ne pouvaient être

[1] Il y avait dans les états du duc de Savoie mille religionnaires de la principauté d'Orange, qui s'y étaient réfugiés.

rendues sur la frontière du Dauphiné que dans les premiers jours du mois de janvier.

Ce fut dans ces circonstances que M. le maréchal de Tessé reçut pour la première fois des nouvelles de M. le duc de Vendôme, par lesquelles il apprit que ce général était maître de l'Astesan et du Montferrat, et qu'il espérait être en état de mettre, dans le courant du mois de mars, le siége devant Turin. Ce fut pour lui un motif de plus pour se presser d'agir afin de pouvoir contribuer au succès de cette importante entreprise que le roi regardait comme la plus capable de réduire le duc de Savoie; mais il n'avait point encore assez de troupes pour commencer les opérations qui devaient lui ouvrir un chemin par lequel il pût donner la main à M. le duc de Vendôme, ou du moins pour faire une diversion qui pût faciliter son entreprise. Le duc de Savoie avait garni, comme on l'a déjà dit, la Doire et le Val d'Aost d'un corps de troupes considérable; et M. de Salles, renforcé d'un nombre de religionnaires et de milices du pays, s'était avancé des environs de Conflans et de Moutiers à Aiguebelle, où il était à portée de regagner Montmélian. Forcé par tous ces motifs de rester dans l'inaction et sur la défensive, M. le maréchal de Tessé s'occupa principalement à accélérer l'assemblée des six bataillons de milices que la cour avait approuvé qu'il levât en Dauphiné.

Mais désormais la conduite des affaires sur cette frontière ne devait plus rouler sur lui. M. le prince de Vaudémont, qui commandait l'armée en Lombardie, ayant demandé la permission de se retirer à Milan pour ne s'occuper que des détails du commandement dans le Milanais, le roi destina M. le maréchal de Tessé pour le remplacer, et confia à M. le duc de la Feuillade, lieutenant général, le commandement dont il était chargé, et le soin de soumettre la

Savoie et de faire la jonction avec le duc de Vendôme.

M. le duc de la Feuillade arriva à Chambéry le 10 décembre. Alors M. de Salles, après avoir repris poste à Annecy, était revenu sous Montmélian et y avait rassemblé toutes les milices du pays; les religionnaires s'étaient même avancés jusqu'au château d'Arvilar, qu'ils avaient attaqué; mais ils furent repoussés avec perte de quelques hommes.

Ces démarches menaçantes engagèrent M. le maréchal de Tessé à se faire joindre à Chambéry par les six bataillons de milices dont la levée avait eu un succès plus prompt qu'on n'avait osé l'espérer : deux de ces bataillons arrivèrent le 11. Le lendemain 12, M. le maréchal de Tessé se mit en chemin pour la Lombardie prenant sa route par Genève et le Simplon sur Milan.

Les autres bataillons étant arrivés successivement jusqu'au 14, M. le duc de la Feuillade en rassembla ce jour-là onze à son camp avec son régiment de dragons; il en laissa un à Pont-Chara pour tenir la tête de la vallée de Grésivaudan, et en envoya deux de milices dans le haut Dauphiné, pour garder, conjointement avec celui qui y était déjà, cette partie de la frontière contre les Vaudois qui s'étaient déjà laissé voir dans les vallées de Pragelas et de Castel-Delfin, et qui avaient même pénétré jusqu'à la Grave pour y établir la contribution. M. de Gévaudan alla prendre le commandement de cette partie.

Quoique les bataillons de troupes réglées qui se trouvaient sous les ordres de M. le duc de la Feuillade fussent à peine de trois cents hommes, le nombre des gens que M. de Salles avait rassemblés ne lui en imposa pas; et considérant l'importance dont il était de profiter, pour pénétrer dans la Tarentaise, du temps où les neiges laissaient encore les passages libres, espérant d'ailleurs que lorsqu'il marcherait M. de Salles

ne tiendrait pas dans son camp de Montmélian, et qu'il pourrait alors former le blocus de cette place, il se détermina à commencer ses opérations.

Le 15 il fit marcher M. de Vallière avec cinq bataillons et deux pièces de canon à Annecy, et lui ordonna de reprendre les postes de Thonon, d'Evian et de la Roche. La garnison d'Annecy ne tint point; elle se sauva par le lac et se retira sur le corps de M. de Salles, qui s'était avancé pour la soutenir. M. de Salles se replia lui-même avec précipitation sur Saint-Pierre d'Albigni. M. de la Feuillade, en ayant été instruit, fit des dispositions pour marcher à lui, le 18 au soir, en passant par le col de Fresne; mais M. de Salles ne lui en laissa pas le temps : il se retira à Conflans. M. de Vallière trouva les habitants d'Annecy plus révoltés que jamais contre leur souverain, par les mauvais traitements que leur avait fait éprouver M. de Salles, en punition de la soumission qu'ils avaient témoignée aux armes du roi; et, après avoir fait entrer dans la ville un bataillon de milices, il alla établir des détachements à Thonon, la Roche et Evian, d'où il revint avec le reste de ses troupes à Chambéry.

Le succès de cette expédition donna à M. le duc de la Feuillade le moyen de se refuser aux propositions que vinrent lui faire les députés des cantons de Berne et de Fribourg pour la neutralité du Chablais. Jugeant que sous l'ombre de cette neutralité leur projet était d'occuper ce pays avec leurs troupes, et même de se rendre protecteurs de la Savoie, il leur déclara ne pouvoir retirer, sans un ordre du roi, les troupes qu'il venait d'y envoyer, et il continua à prendre des mesures pour resserrer M. de Salles et le rejeter en Piémont.

Dans la nuit du 19 au 20 il fit avancer quelques troupes sous les ordres de M. de La Fare à Saint-Pierre d'Albigni et

occuper le château de Miolans, qui en était voisin et d'une bonne défense; en même temps M. de Montremy marcha avec quatre bataillons et cent dragons à Aiguebelle, dont il s'empara. Il y séjourna pour laisser reposer ses troupes; mais ayant eu avis que les ennemis en évacuant Aiguebelle s'étaient rassemblés au nombre de sept à huit cents hommes à Epierre, sur la rive droite de la rivière d'Arc, il marcha, le 24 au matin, par la rive gauche, pour les attaquer et faire en sorte de leur couper la retraite. Ils occupaient un poste avantageux et ils firent bonne contenance; mais au moment où ils virent les dragons passer la rivière, ils prirent la fuite vers les montagnes. On les suivit pendant une lieue et demie et l'on fit quelques prisonniers. M. de Montremy établit alors un bataillon de milices à La Chambre, et retourna à Aiguebelle; il y resta avec un autre bataillon de milices et envoya sur l'Isère les deux bataillons de troupes réglées et les cent dragons qu'il avait avec lui pour concourir à l'opération que M. le duc de la Feuillade se proposait de faire avec les troupes qu'il avait envoyées à Saint-Pierre d'Albigni.

Ce général les joignit de sa personne le 26, et marcha le 27 à Conflans, pour attaquer M. de Salles et le forcer d'abandonner la Tarentaise. La lettre suivante contient le détail de son expédition, qui eut tout le succès qu'il pouvait désirer.

Lettre de M. le duc de la Feuillade, à M. de Chamillart. Ayme, 31 décembre 1703[1].

Nous partîmes, monsieur, de Chambéry le 26, pour aller rejoindre les troupes qui étaient à Saint-Pierre d'Albigni. Le 27 nous marchâmes à Conflans, après avoir laissé un détachement de deux cent cinquante hommes du bataillon de milices de Montanègre, pour garder le poste de Saint-Pierre d'Albigni, le château de Miolans, et le bac du Pô, qui nous était absolument nécessaire pour notre communication avec la

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1690, n° 262.

Maurienne. On nous vint dire, en approchant de Conflans, que les ennemis y étaient encore, et que quelques cavaliers qu'ils avaient envoyés aux nouvelles s'étaient enfuis à toute bride sur le bruit de notre arrivée. Nous avançâmes avec nos dragons et nos grenadiers sur le bord de la petite rivière d'Arly, qui se jette dans l'Isère au bas de Conflans. Nous ne trouvâmes aucune garde au pont, et aperçûmes les ennemis qui se retiraient du côté de Fessons avec beaucoup de précipitation; nous passâmes la rivière et entrâmes dans la ville le plus promptement qu'il nous fut possible, mais trop tard pour pouvoir les joindre. Nous montâmes sur une plate-forme, et vîmes arriver la queue de leurs troupes au village de Tours, qui n'est qu'à un quart de lieue de Conflans, où ils avaient un retranchement. On nous avertit la nuit qu'on ne voyait quasi plus de feux dans leur camp, et qu'il y avait apparence qu'ils se retiraient; cela me fut confirmé au point du jour; et l'on m'assura qu'ils n'avaient point d'autre retranchement de là jusqu'à Fessons. Je ne pus m'empêcher de séjourner le 28, pour attendre un convoi de pain qui me venait d'Annecy avec un bataillon de milices de Montferrat, et un détachement de deux cents hommes de la garnison de la Roche. Je m'informai, avec tout le soin possible, de quelle façon était fait le retranchement de Fessons; on m'assura que c'étaient des murailles crénelées et fort épaisses, tirées du bout de la montagne jusqu'à l'Isère, du côté de Fessons, et pareillement de l'autre côté appelé Roguex, depuis les bords de l'Isère jusqu'à l'autre montagne; que le passage, tant d'un côté que de l'autre, était extrêmement étroit, et qu'il s'élargissait un peu à une portée de fusil du retranchement; qu'outre cela il y avait, au-dessus des deux retranchements, des redoutes pour empêcher que qui que ce soit ne pût passer du côté du rocher; à l'égard du nombre de leurs troupes, qu'il montait tout au plus à trois mille, sur quoi ils avaient un détachement au haut du col de la Colombe, qui va de la Maurienne à la Tarentaise, pour empêcher qu'on ne les surprît par ce côté-là. Il me parut bien sérieux d'attaquer par le front un retranchement aussi fort, quoique je fusse bien sûr, par tout ce qui m'en était

revenu, et par la petite action de M. de Montremy, que toute cette milice, levée par force, ne demandait qu'à s'enfuir, et qu'il n'y avait que quatre cents Camisards, c'est ainsi qu'ils les appellent, qui pussent faire quelque résistance. Je questionnai beaucoup de gens dont je tâchai de tirer la vérité en les tentant par promesses et les intimidant par crainte. Tous me dirent qu'il était impossible de couper M. de Salles par les montagnes, et qu'on ne pouvait plus passer parce qu'elles étaient couvertes de neige; il y en eut seulement deux qui m'assurèrent que de leurs amis, qui étaient à Arèche, au pied du col du Cormet, leur avaient mandé que le passage de ce col n'était pas encore tout à fait fermé, qu'il était déjà très-difficile, mais que si le beau temps durait, ils ne doutaient pas que les troupes y passassent. J'intéressai ces deux hommes de façon que je n'eus pas lieu de douter que leur avis ne fût véritable; et voyant le temps entièrement décidé à une belle gelée, sans être cependant fort froid, je pris mon parti d'abord, et arrangeai ainsi mon projet : je choisis un détachement pour marcher avec moi le lendemain matin par la montagne, trois cents dragons à pied du second de Languedoc, cinq compagnies de grenadiers mises à cinquante hommes, cinquante hommes du second bataillon de Bourbon, cent hommes du bataillon de milices de Montanègre, cent de celui de Montferrat, le premier bataillon de Rouergue montant à deux cent cinquante hommes, et le second de Beaujolais à trois cents. J'envoyai dans l'instant M. de Chantelou, lieutenant d'artillerie, avec six pièces de canon que j'avais menées sur des mulets, et environ douze cents hommes qui me restaient de toutes mes troupes, pour s'approcher des retranchements de Fessons, afin de faire croire à M. de Salles que je prétendais l'attaquer de ce côté-là. Je lui donnai ordre de ne rien hasarder, et d'avoir soin simplement de se poster de façon que si M. de Salles, averti de sa faiblesse, prenait un parti aussi hardi que celui de sortir de ses retranchements pour le venir attaquer, il pût se trouver en situation de le bien recevoir. Les six pièces de canon qu'il pouvait poster dans un lieu fort étroit me donnèrent beau-

coup d'assurance contre les entreprises de M. de Salles, sachant bien qu'il n'avait pas des troupes capables de soutenir un pareil péril. Comme il me fallait, du moins à ce qu'on m'avait assuré, un jour et demi de marche pour couper M. de Salles, en passant par la montagne, je recommandai très-fortement à M. de Chantelou de ne point s'approcher davantage du retranchement des ennemis avant le 30, à midi, qui est l'heure où je comptais pouvoir arriver; et que, s'en étant approché, il se contentât de tirer du canon, et qu'il ne fît aucune autre attaque avant d'entendre le premier feu que feraient mes troupes, parce qu'il n'était pas possible de répondre absolument de l'heure à laquelle j'arriverais; mais que, dès qu'il l'entendrait, il ne manquât point d'attaquer avec toute la vigueur possible. Je pris mes mesures pour le faire joindre le lendemain au matin par cinq compagnies du régiment de cavalerie de Brissac, qui sont les seules troupes dont j'aie été renforcé depuis mon arrivée, à l'exception des régiments de milices. J'envoyai aussi ordre au commandant du second bataillon de Sansay de monter le 30, deux heures avant le jour, le col de la Colombe avec son bataillon et le régiment de milices de Suse qui était à La Chambre, afin de pouvoir arriver au haut de la montagne, entre midi et une heure, pour donner de nouvelles inquiétudes aux ennemis. Je laissai, outre ce que je vous ai marqué, deux cents hommes dans Conflans, afin que, si par malheur M. de Chantelou eût été battu, les débris de ses troupes eussent pu s'y retirer, et empêcher M. de Salles d'occuper ce poste, qui est fort bon de ce côté-là. Après avoir pris toutes ces mesures, je marchai le 29 au matin avec mon détachement, et j'arrivai à cinq heures du soir à Beaufort. Je m'avançai encore une demi-lieue par delà, avec les grenadiers et les dragons, à un village nommé Arèche, qui est au pied du col du Cormet; je donnai ordre aux troupes que je laissai à Beaufort de partir à la lune levante pour me joindre. Un peu de vin distribué par ordre donna de nouvelles forces à nos soldats, Nous commençâmes à monter la montagne le 30 décembre, à trois heures du matin; personne n'y

a passé, de mémoire d'homme. Jamais on n'a vu un si beau temps; et cependant je puis vous assurer avec vérité que la fatigue qu'ont eue les troupes est incroyable; ce n'est rien que la glace et les précipices, mais nous avons marché pendant une lieue, en approchant du haut de la montagne, dans la neige jusqu'au-dessus du genou, au risque de s'y abîmer si l'on prenait à droite ou à gauche; enfin, étant partis à trois heures du matin, et ne nous étant point arrêtés que pour faire quelques moments de halte, pour donner aux soldats le temps de respirer, nous ne sommes arrivés ici avec nos grenadiers et nos dragons qu'à trois heures et demie après midi. Nous y avons appris, en arrivant, que M. de Salles avait quitté son poste de Fessons la nuit d'auparavant, avec une précipitation qui ressemblait bien plus à une fuite qu'à une retraite; et que son arrière-garde avait passé ici à dix heures du matin, avec un désordre épouvantable qui provenait d'une grande crainte de se voir coupée. J'aurais fort souhaité qu'il eût été averti plus tard, ou que nous eussions pu arriver sept ou huit heures plus tôt : il ne s'en serait pas sauvé un; cependant je n'en voulais qu'à la milice d'Ivrée et aux Camisards, étant bien sûr que toute la milice de Savoie se disperserait, et ne passerait point le petit Saint-Bernard pour passer au Val d'Aost. M. de Villechaise, commandant du second bataillon de Sansay, me mande dans le moment, que le poste qui était au haut du col de la Colombe s'est enfui avec la même précipitation. Je reçois une lettre de M. de Chantelou, qui mande que les ennemis ont été si épouvantés, qu'ils ont laissé dans leurs retranchements un fauconneau de fer, deux cent cinquante et un mousquets, sept barils de poudre, vingt-trois caisses de plomb, et environ vingt livres de mèche.

Par les nouvelles que j'ai eues, M. de Salles a passé dès hier au soir le petit Saint-Bernard avec sa cavalerie; le régiment d'Ivrée et les Camisards ont couché au bourg Saint-Maurice, qui est à deux grandes lieues d'ici, mais ils en sont partis ce matin. S'il avait été possible de tirer quelque chose de plus de nos troupes, nous y au-

rions marché, mais il y a un bout à tout; elles sont fatiguées à un point que je ne puis vous l'exprimer, et l'arrière-garde n'est arrivée qu'hier à la nuit à un village qui est dans la montagne, à une demi-lieue d'ici, où je l'ai fait coucher; cependant je puis vous assurer que les soldats me pardonnent la peine incroyable que je leur ai fait prendre. Comme ils m'ont vu y compatir en marchant même à pied à leur tête, leur faire fournir du vin et de l'eau-de-vie partout où j'ai pu, et leur donner de l'argent dont je ne demande rien au roi, nous sommes fort bien ensemble; je n'ai pas laissé de les assurer hier, sur quelque petit désordre qu'ils firent, que ce pays appartenant au roi, s'il y en avait quelqu'un qui contrevînt au ban que j'ai fait faire, je lui ferais casser la tête avec la même sévérité que j'avais montré de douceur pour entrer dans leurs peines. Je le ferai comme je l'ai dit, et je ne veux point qu'il y ait de diminution sur les cent mille écus de rentes, et sur les quartiers d'hiver que la Tarentaise fournit à sa majesté; le contrôleur général a quelquefois trop de peine à trouver de l'argent pour qu'on laisse diminuer ses fonds. Je n'étais point accoutumé à un travail aussi grand de toute façon que celui que j'éprouve depuis que je suis ici; mais je vous assure, quoique mes expéditions ne soient pas bien considérables, que le plaisir d'avoir réussi promptement, et l'espérance que j'ai que sa majesté sera contente de moi, me dédommagent avec usure. Adieu, monsieur, il n'y a point de plus aimable vie que d'être chargé de quelque chose, et de s'en bien acquitter; vous devez trop jouir de ce plaisir-là pour que je vous approuve jamais quand vous direz que vous avez trop d'affaires.

M. le duc de la Feuillade, s'étant ainsi rendu maître de toute la Savoie, se retira sur Moutiers le 31, et se prépara à former de nouveau le blocus de Montmélian et à faire entrer ses troupes dans des quartiers d'hiver. Celles qui venaient de l'armée d'Allemagne commençaient à arriver : il en avait même employé quelques-unes à son expédition. Mais comme il fut

informé qu'environ douze cents hommes, tant des milices d'Ivrée que de Camisards, n'avaient point encore passé le petit Saint-Bernard, et qu'à cause du mauvais temps, ou dans l'espoir de piller quelques villages, ils s'étaient arrêtés à Saint-Maurice, M. de Vallière y marcha le 1er janvier avec des grenadiers et des dragons. Arrivé le lendemain au pont de Scez, il trouva les ennemis dans une position fort avantageuse et faisant mine de vouloir tenir; mais bientôt après ils prirent la fuite, et on n'essuya de feu que celui d'une garde de vingt hommes, qui était au pont, et qui alla avec le reste repasser le petit Saint-Bernard. D'un autre côté M. le duc de la Feuillade eut avis que quatre cents hommes de la milice de Maurienne tenaient encore le pont de Pont-Amafrei, qu'on n'avait pu occuper faute de troupes; il y fit marcher, le 3, dix compagnies de milices et deux compagnies de dragons du régiment d'Hautefort, qui venaient d'arriver de l'armée d'Allemagne, et donna ordre à ces troupes de s'établir à Termignon et à Lanslebourg, qui étaient les deux derniers villages de la Savoie du côté du Mont-Cenis; on n'y trouva point d'ennemis. Par l'occupation de ces postes et de ceux de Saint-Maurice et de Scez, les deux seuls passages pour rentrer en Savoie, c'est-à-dire ceux du Mont-Cenis et du petit Saint-Bernard, furent fermés aux Piémontais; et il paraît que de ce moment M. de la Feuillade regarda sa conquête comme en sûreté pendant l'hiver. Il retourna à Conflans le 4; et, après avoir répandu une partie de ses troupes, tant dans la Tarentaise que dans la Maurienne, et renvoyé quelques bataillons de milices à Annecy pour renforcer les postes de Thonon et d'Evian dans le Chablais, il laissa à M. de Vallière le commandement de la Savoie et le soin de former le blocus de Montmélian, où les ennemis avaient laissé une garnison de

mille hommes. Ce dernier alla s'établir à Chambéry, et M. le duc de la Feuillade retourna le 7 à Grenoble.

A mesure que les troupes venant d'Allemagne et de Flandre arrivèrent, il en fit passer une partie dans le haut Dauphiné, sous les ordres de M. de Gévaudan, pour défendre les vallées, et quelques régiments dans la Tarentaise et la Maurienne; ce qui lui parut d'autant plus nécessaire, qu'il fut informé que le duc de Savoie avait fait marcher à la tête du Val d'Aost un bataillon suisse pour renforcer les milices d'Ivrée et les Camisards. Il apprit même quelques jours après, que des détachements de ces troupes occupaient le village de Saint-Bernard.

Comme ce poste pouvait leur donner le moyen de rentrer dans la Tarentaise, il renforça de deux bataillons ceux de Saint-Maurice et de Scez. Mais quoique alors, toutes les troupes détachées des armées de Flandre et d'Allemagne étant arrivées, il eût à ses ordres vingt-cinq bataillons et dix-neuf escadrons de troupes réglées, et six bataillons de milices, il ne put prendre cette précaution qu'en dégarnissant le blocus de Montmélian, ce qui l'engagea à faire élever autour de cette place des redoutes qui, en la serrant de plus près, devaient donner la facilité de soutenir le blocus avec moins de troupes. Celles qui étaient à Thonon et à Evian et dans le reste du Chablais et du Faussigny auraient pu lui être de quelque secours pour renforcer la Tarentaise et la Maurienne; mais informé des mauvaises intentions des Bernois, et craignant que s'il abandonnait cette partie du pays, ils n'y fissent passer de leurs troupes dans la confiance qu'on n'oserait les en chasser sans leur déclarer la guerre, il ne fit aucun changement dans la disposition de ses quartiers, et ne s'occupa plus que du rétablissement des troupes, lesquelles, comme on l'a déjà dit, étaient extrêmement affaiblies. D'ail-

leurs il n'avait aucune opération à faire jusqu'à ce que le plan de celles de M. le duc de Vendôme fût constaté; toutes ses démarches devaient désormais y être entièrement relatives, soit en faisant des diversions qui leur fussent favorables, soit en le joignant avec une partie de ses troupes pour l'aider à faire le siége de Turin.

Pour remplir les intentions du roi à cet égard, M. le duc de la Feuillade proposa de faire, dans les premiers jours d'avril, le siége de Suse, et d'aller ensuite joindre M. le duc de Vendôme avec seize bataillons et dix-neuf escadrons, en laissant, tant en Savoie que dans le Dauphiné, le reste de ses troupes au nombre de neuf bataillons et de six de milices, qu'il jugeait suffisant pour la sûreté de ces provinces et pour garder les communications par les vallées du Piémont.

Mais le projet qu'avait formé le roi de mettre au mois de mars le siége devant Turin se trouva dérangé par un événement auquel on n'avait pas dû s'attendre. La cour de Vienne, pressée par le duc de Savoie de lui envoyer des secours qui le missent en état de ne point succomber à la supériorité des forces qui le menaçaient, avait fait détacher de l'armée impériale en Lombardie un corps de quatorze mille hommes sous les ordres du comte Guido de Stahremberg; et ce dernier, par des manœuvres habiles, ayant dérobé sa marche et son projet à M. le duc de Vendôme, était parvenu, après avoir traversé le Parmesan, le Plaisantin, le Tortonais et le Montferrat, à donner la main au duc de Savoie, avec lequel il fit sa jonction le 16 du mois de janvier, à Albe sur le Tanaro. M. le duc de Vendôme attaqua son arrière-garde à son passage de la Bormida. M. de Stahremberg perdit du monde, mais remplit son objet. Cet événement changea le système de la guerre. Le duc de Savoie, auparavant resserré dans ses

états, réduit à n'avoir pour leur défense qu'une poignée de monde presque toute composée de milices, se trouva en état, avec le secours des impériaux, de prendre des quartiers entre le Pô, la Sesia et la Doire Baltée, pour soutenir ses places situées à la gauche du Pô, ou du moins pour retarder les opérations de M. le duc de Vendôme et pour couvrir sa capitale. M. le duc de Vendôme, par cette raison, fut obligé d'affaiblir l'armée de Lombardie pour conserver sa supériorité en Piémont, où devait se porter le fort de la guerre. Il garda dans cette partie le plus grand nombre des troupes avec lesquelles il avait poursuivi le comte de Stahremberg, et prit des quartiers avec cinquante-six bataillons et soixante et onze escadrons, dans le Montferrat, l'Astesan, l'Alexandrin, le Novarais et la Lumeline. Il renvoya le reste en Lombardie pour mettre M. le maréchal de Tessé en état de faire face à l'armée impériale restée sur la Secchia aux ordres du comte de Trautmansdorf.

Cette révolution entraîna la nécessité de faire des changements dans les dispositions générales de la cour. Le roi rappela M. le maréchal de Tessé de Lombardie, pour le faire commander en Savoie et dans le Dauphiné, et il destina M. le grand-prieur, frère de M. le duc de Vendôme, à le remplacer en Lombardie. M. le duc de la Feuillade resta en Dauphiné pour y servir sous les ordres de M. le maréchal de Tessé; mais il fut chargé de mener à M. le duc de Vendôme, aussitôt que les circonstances le permettraient, le renfort qui lui était destiné pour le mettre en état d'assiéger Turin.

Ce moment était encore éloigné; et la cour ayant été informée dans les premiers jours du mois de février, qu'indépendamment du secours que le duc de Savoie venait de recevoir des impériaux, les puissances maritimes se préparaient à lui faire passer des troupes, qui devaient débarquer dans le

comté de Nice, le roi résolut de leur fermer ce passage en s'emparant de ce pays et en ouvrant la campagne, au mois d'avril, par les siéges de Villefranche, de San-Ospitio, de Montalban et celui de la ville de Nice. M. de la Feuillade fut chargé de cette expédition et d'aller ensuite occuper le marquisat d'Oneglia pour joindre de là M. le duc de Vendôme, qui devait, de son côté, faire en Piémont une diversion favorable à ces entreprises, en commençant ses opérations par le siége de Verceil.

La cour destina à M. le duc de la Feuillade, pour l'expédition du comté de Nice, dix-huit bataillons et treize escadrons; et elle régla qu'il resterait en Savoie et en Dauphiné, sous les ordres de M. le maréchal de Tessé, dix bataillons de troupes réglées et six de milices, avec deux régiments de dragons formant six escadrons.

M. le duc de la Feuillade, pour ne point donner sujet aux ennemis de soupçonner ses desseins, dirigea une partie de ses troupes sur Toulon, en répandant le bruit qu'elles étaient destinées à passer avec lui par mer en Italie; celles qu'il tira de la Savoie furent dirigées sur Briançon, mais elles trouvèrent à Vizille des ordres pour se porter sur Gap, et de là dans le comté de Nice. Les premières troupes se mirent en marche le 12; et par les dispositions que fit M. de la Feuillade tout devait être rendu devant Nice le 10 du mois suivant.



Quant aux troupes qui restaient en Dauphiné et en Savoie, dès que celles qu'il tira de cette dernière province se furent mises en marche, il fit avancer à Scez deux bataillons et un escadron; il envoya de même à la tête de la Maurienne un régiment de dragons et un bataillon. Il laissa à Thonon un bataillon et un autre à Evian pour la sûreté du Chablais, jusqu'à ce que la diète des Suisses eût pris des résolutions

favorables aux intérêts de la France. Les milices du Dauphiné et un escadron de dragons restèrent au blocus de Montmélian ; un autre escadron alla à Chambéry, dont le château fut occupé par deux compagnies franches qu'on tira de Barraux, où il en resta sept. Ces dispositions se firent le 21 ; mais M. de la Feuillade ayant ordre de tirer des milices qui étaient au blocus de Montmélian huit cents hommes pour recruter les troupes de M. le duc de Vendôme, il jugea que le blocus serait trop affaibli, ce qui l'engagea à y laisser un bataillon de plus et à demander à la cour d'en faire passer quelques-uns du Languedoc en Savoie, pour fortifier la Maurienne et la Tarentaise, dont il était important de défendre l'entrée aux Piémontais. Le haut Dauphiné, indépendamment des garnisons, resta gardé par six bataillons pour contenir les Barbets ou pour les déterminer à la neutralité qu'ils paraissaient disposés à embrasser. M. de Gévaudan continua d'être chargé de cette partie.

M. le maréchal de Tessé arriva le 24 à Grenoble, pour reprendre le commandement en Dauphiné et en Savoie ; il venait de concerter avec M. le duc de Vendôme, pour le commencement de la campagne, un projet suivant lequel il devait faire lui-même le siége de Suse et joindre ensuite l'armée du Piémont pour la mettre en état de faire celui de Verue ; mais ayant été informé par M. de la Feuillade des nouvelles dispositions qu'avait faites la cour, il ne songea plus qu'à pourvoir à la sûreté des provinces dont le soin lui était confié, et il suivit à cet égard le plan de défensive qu'avait formé M. le duc de la Feuillade.

Mais pendant ce temps, le roi ayant reçu des dépêches de M. le duc de Vendôme, par lesquelles ce général rendait compte des motifs qui l'avaient engagé à préférer à tout autre

projet celui des siéges de Suse et de Verue, sa majesté balança sur l'exécution de celui dont était chargé M. le duc de la Feuillade, et elle manda à M. le maréchal de Tessé que, quoiqu'elle regardât la conquête du comté de Nice comme le moyen le plus certain de priver le duc de Savoie de tous les secours qui pouvaient le mettre en état de continuer la guerre, elle lui laissait la liberté de reprendre le projet du siége de Suse, s'il le jugeait plus avantageux pour le bien général des affaires.

Lettre du roi à M. le maréchal de Tessé. Versailles, 28 février 1704[1].

Mon cousin, vous aurez vu depuis votre arrivée en Dauphiné, par le projet que le duc de la Feuillade a dû vous communiquer et les mouvements qui se font pour son exécution, que j'ai pensé bien différemment de vous et du duc de Vendôme, et que rien ne m'a paru plus important pour terminer heureusement la guerre avec le duc de Savoie, que de lui ôter tous les moyens d'être secouru soit par mer, soit par terre; la conquête du comté de Nice, celle de Villefranche et des forts des environs, celle du marquisat d'Oneglia, mettaient la Provence et le côté de la mer en sûreté, facilitaient les moyens de faire joindre les recrues, et ôtaient au duc de Savoie une partie de ses états et de ses revenus. Le projet concerté entre le duc de Vendôme et vous donne des vues toutes différentes : l'objet du siége de Suse, de faire la jonction après la prise de cette place, d'assiéger ensuite Verue, est sous ses yeux; il lui paraît de la possibilité dans l'exécution; il n'a pas porté ses vues ailleurs. Je ne suis pas surpris, avec les bonnes intentions que je vous connais à l'un et à l'autre, et le désir de contribuer de tout votre pouvoir à terminer cette guerre, que ce projet ne vous ait paru le plus raisonnable et celui que l'on devait suivre. Peut-être qu'après avoir vu les choses de plus près vous penserez encore de même; si cela est, et que vous ne croyiez

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1730, 1re partie, 3e section, page 86.

pas que les mouvements qui ont été faits pour l'exécution des ordres que le duc de la Feuillade avait reçus de moi puissent rien changer, je vous donne un pouvoir absolu pour vous mettre en état, sans perdre un moment, d'assiéger Suse à peu près dans le temps dont vous étiez convenu avec le duc de Vendôme. La lettre que je lui écris, dont vous trouverez la copie ci-jointe, lui explique encore les motifs qui m'avaient déterminé à prendre la résolution de faire la conquête du comté de Nice et de Villefranche; ce projet m'avait paru le plus sage et le plus sûr, et conduisait à même fin par une route plus éloignée et moins brillante pour le duc de Vendôme, mais moins dangereuse pour moi. S'il est vrai, comme il me l'assure, que ce que vous avez résolu l'un et l'autre puisse contribuer à terminer promptement la guerre d'Italie, je me remets entièrement à vous d'en décider, et veux bien vous laisser le soin de l'exécuter; mais prenez bien garde, avant de vous embarquer, que si vous ne réussissez pas, la campagne d'Italie est entièrement perdue, et que la jonction ne se fera point; que quand même vous prendriez Suse, s'il faut, avant que les troupes se joignent, hasarder une bataille dont l'événement peut être douteux, quelque apparence qu'il y ait de succès, vous commettez à la décision d'une seule action les affaires d'Italie, dont la perte serait certaine aussi bien que celle de mon armée, si, par le sort des armes, le duc de Vendôme était battu. J'attendrai avec la dernière impatience de savoir la résolution que vous aurez prise; et c'est vous seul qui devez déterminer les mouvements d'un côté ou d'un autre. Si vous préférez celui de Suse, je mande au duc de la Feuillade de révoquer tous les ordres qu'il avait donnés, et de se conformer entièrement aux vôtres; et vous enverrez au sieur de Vauvray la lettre que Chamillart vous adresse pour lui, par laquelle il lui mande de suspendre toutes choses. Si vous croyez que l'on doive suivre le projet du côté de la mer, le duc de la Feuillade continuera d'agir suivant les instructions que je lui avais envoyées, et le duc de Vendôme se conformera entièrement à ce que vous lui manderez par son courrier, que j'ai chargé de passer par Grenoble, afin de le

tirer, le plus tôt que faire se pourra, de l'incertitude dans laquelle il est.

La condition que le roi imposait à M. le maréchal de Tessé, en exigeant qu'il répondît des événements, s'il se déterminait pour le siége de Suse, le confirma dans la résolution où il était de ne plus penser à cette entreprise. Il fit part à M. le duc de Vendôme de ses motifs, dont les principaux étaient qu'il n'y avait aucun préparatif pour ce siége; que les troupes destinées à l'expédition du comté de Nice étaient en marche, et que la jonction par mer avec lui était plus certaine que celle qu'on pourrait tenter par les vallées, laquelle exigerait peut-être un combat, dont le mauvais succès pourrait entraîner la perte entière de toute l'Italie.

M. le duc de Vendôme ne pensa pas comme lui : loin de craindre d'être dans le cas de livrer un combat, il désirait de pouvoir en venir aux mains avant d'entreprendre le siége de Verue; et dans la réponse qu'il fit à M. le maréchal de Tessé, il chercha à lui faire connaître de nouveau les avantages qu'il estimait devoir résulter de celui de Suse plutôt que de la conquête du comté de Nice, qui exigerait beaucoup plus de temps qu'on ne l'imaginait, et peut-être deux mois de travail. Il ne lui dissimula point que non-seulement, faute de subsistances, il ne serait pas, avant la fin d'avril, en état de faire une diversion qui pût favoriser les opérations de M. le duc de la Feuillade, mais aussi, qu'ayant été obligé d'envoyer en Lombardie un nombre de troupes pour donner à M. le grand-prieur les moyens de chasser les impériaux de la Secchia et de les rejeter à la rive gauche du Pô, il serait forcé de rester dans l'inaction. M. le duc de Vendôme ne laissa point ignorer à M. le duc de la Feuillade les motifs qui ne lui permet-

taient pas de souscrire au projet qu'il allait exécuter, et lui fit part en même temps des connaissances qu'il avait sur la nature des places qu'il avait à attaquer et des difficultés qui devaient en retarder la conquête.

L'avis de M. le duc de Vendôme et les obstacles qu'il fit envisager à M. le duc de la Feuillade n'affaiblirent point la confiance qu'avait ce dernier dans le succès des opérations dont il était chargé. Ayant même eu quelques avis qui lui firent juger que le projet était éventé, il pressa la marche des troupes pour devancer l'époque à laquelle il avait fixé son établissement devant Nice, et pouvoir passer le Var le 1er avril, s'emparer ensuite de Sospello et de Saorgio, et mettre après cette expédition le siége devant Nice et devant Villefranche, suivant le projet que forma M. de Lapara, directeur du génie, destiné à conduire ces différents siéges.

Mais bientôt toutes ces dispositions devinrent superflues. Le roi, considérant l'impossibilité dans laquelle était M. le duc de Vendôme de faire, avant le mois de mai, aucune diversion efficace en faveur des opérations de M. le duc de la Feuillade, fit mander à ce dernier de suspendre son entreprise jusqu'à ce temps; et, par le même courrier, sa majesté instruisit M. le duc de Vendôme et M. le maréchal de Tessé de la résolution qu'elle avait prise, jusqu'à ce que M. le duc de Vendôme fût en état d'agir, de se borner à donner au duc de Savoie de l'inquiétude de trois côtés à la fois, c'est-à-dire pour le comté de Nice, pour Suse, et pour ses états de Piémont, afin de pouvoir l'entamer par celui où il serait le plus faible; en même temps, sa majesté, considérant qu'à cause de l'éloignement où elle était du théâtre des opérations elle ne pouvait elle-même décider du parti qu'il y aurait à prendre, laissa à M. le duc de Vendôme la liberté de mettre à profit

les circonstances; et, en attendant, M. le maréchal de Tessé eut ordre de préparer tout ce qui serait nécessaire pour le siége de Suse, si celui de Nice devenait impraticable[1].

Ce n'était pas une opération de peu d'importance; et l'on voyait par les lettres de ce général, qu'indépendamment des troupes nécessaires à la garde de la Savoie et du Dauphiné, il demandait vingt-deux bataillons et quatre régiments de dragons, et qu'il estimait avoir besoin de quatorze pièces de gros canon et de six mortiers, qu'il se proposait de tirer de Briançon et de Fenestrelle.

M. le duc de la Feuillade, de son côté, ayant suspendu la marche de ses troupes, qui prirent des cantonnements tant en Provence que dans le Dauphiné, continua à faire des dispositions pour être en état de reprendre le projet du comté de Nice, si les circonstances devenaient favorables à cette entreprise; mais il demanda qu'alors, pour concourir à son succès en donnant aux ennemis des inquiétudes pour Suse, M. le maréchal de Tessé ne laissât en Savoie que deux bataillons de troupes réglées et six de milices, avec les compagnies franches, et qu'il assemblât à Chaumont huit bataillons et un régiment de dragons qui, avec douze bataillons et trois régiments de dragons qu'il lui enverrait après que le comté de Nice serait soumis, pourraient être employés au siége de Suse.

Pendant que de tous côtés on méditait ainsi la perte du duc de Savoie, ce prince, voulant sans doute profiter de l'affaiblissement des troupes restées en Dauphiné et en Savoie depuis le départ de celles qui avaient marché vers le comté de Nice, fit rassembler à Suse un corps de deux mille hommes d'infanterie ou de dragons sous les ordres de M. de Blagnac,

[1] On trouvera, dans le Mémoire de la campagne de 1704 en Piémont, les pièces originales de la correspondance entre le roi et les généraux.

qui se porta, la nuit du 27 au 28, sur Chaumont, et attaqua ce poste avec tant de vigueur, que le bataillon qui y était, après avoir soutenu les retranchements pendant près d'une heure, fut forcé de les abandonner et de se retirer avec perte de cent hommes tués, blessés ou pris. Le bourg fut pillé et mis à contribution.

Après cette expédition, M. de Blagnac passa le Mont-Cenis, descendit dans la Maurienne, et, dans la nuit du 28 au 29, tomba sur Lanslebourg, où il enleva presqu'en entier trois compagnies de dragons qui y étaient cantonnées, et cent dragons à pied qui gardaient le pont de la rivière d'Arc.

Le 30 il descendit à Termignon, dont il chassa trois autres compagnies de dragons, marcha ensuite à Termant, où était le reste du régiment, qui se retira à Saint-André et de là à Saint-Jean de Maurienne. M. de Blagnac le poursuivit jusqu'à ce dernier endroit, et il n'eut que le temps de gagner Aiguebelle, où il fut reçu par le bataillon qui y était en garnison.

Cette irruption des ennemis causa de grandes inquiétudes, parce qu'on craignit que M. de Blagnac ne fût suivi par un corps plus considérable; il n'y avait plus en Savoie que cinq bataillons de troupes réglées avec deux régiments de dragons; et les milices, dont on avait tiré les recrues pour l'armée du Piémont, étaient réduites à quatre cents hommes. Il ne restait de même en Dauphiné que six bataillons, dont celui qui avait été attaqué à Chaumont était resté fort affaibli. M. le maréchal de Tessé n'était pas en état d'apporter des remèdes à cette fâcheuse situation; une maladie dont il fut accablé le rendait incapable de donner des ordres. M. le duc de la Feuillade se chargea de faire les dispositions.

Dans les premiers jours du mois d'avril il manda à M. de Vallière de retirer les deux bataillons qui étaient à Thonon et

à Evian, où il envoya deux compagnies franches; de lever le blocus de Montmélian, de se porter à Aiguebelle pour contenir les ennemis qui s'étaient avancés jusqu'à Saint-Jean de Maurienne, et de laisser à Chambéry un bataillon avec deux compagnies franches, qui s'y rendirent de Barraux, et à Scez un bataillon et un escadron de dragons pour garder la tête de la Tarentaise. De son côté, il envoya ordre à deux bataillons du haut Dauphiné de passer en Savoie, et il les fit remplacer par trois bataillons qu'il tira de Provence. En même temps, pour couvrir le bas Dauphiné, il fit armer tous les paysans de la vallée de Grésivaudan.

M. de Vallière, après avoir rassemblé à Aiguebelle trois bataillons, cinq escadrons de dragons, du nombre desquels était celui qui avait été maltraité à Lanslebourg, et les quatre cents hommes de milices du blocus de Montmélian, remonta la rivière d'Arc jusqu'à Pont-Amafrei, où il arriva le 6. Son dessein était de chasser les ennemis de Saint-Jean de Maurienne, ou du moins de les empêcher de pénétrer plus avant dans le pays; mais, sur l'avis qu'il eut qu'un corps plus considérable que le détachement de M. de Blagnac était entré par le petit Saint-Bernard dans la Tarentaise, il prit le parti de se replier sur Aiguebelle; et, craignant que les troupes qui étaient à Scez ne fussent coupées ou attaquées par des forces supérieures, il les fit retirer sur Conflans.

Cette nouvelle irruption détermina M. le duc de la Feuillade à faire revenir de Provence quatre autres bataillons avec un régiment de dragons; et le 11 il se rendit de Grenoble à Barraux. MM. de Vallière et de Sanzay y étaient arrivés la veille avec toutes leurs troupes, et avaient abandonné et Aiguebelle et Conflans. M. de la Feuillade joignit aux cinq bataillons et aux deux régiments de dragons qu'il avait ramenés,

les deux bataillons qu'il avait retirés du haut Dauphiné, et fit des dispositions pour empêcher les ennemis de pénétrer d'un côté jusqu'à Chambéry, et de l'autre d'entrer dans le Dauphiné par la vallée de Grésivaudan. Il plaça pour cet effet deux bataillons au château des Marches, sous le commandement de M. de Vallière, un bataillon et cent trente hommes détachés à l'abbaye de Notre-Dame de Mean, les milices à Chambéry, dont le château resta occupé par deux compagnies franches, et trois autres bataillons à Pont-Chara. Il fit retrancher ce village et élever deux redoutes au bac du port de la Gâche, qui était le seul passage entre Barraux et Grenoble. Les deux régiments de dragons restèrent sous Barraux et à Chaparillan pour pouvoir se porter, suivant les circonstances, d'un côté et de l'autre de la rivière; mais ces dispositions n'arrêtèrent point les ennemis.

Dès le 11 leurs deux corps s'étaient réunis sous Montmélian; et l'on apprit qu'ils formaient ensemble sept bataillons et six cents dragons. Le 15 ils marchèrent à Chambéry. M. de la Feuillade n'eut que le temps d'y envoyer en toute diligence un de ses régiments de dragons pour remplacer le bataillon qu'il en avait tiré la veille, et de rassembler le reste de ses troupes pour aller combattre les ennemis; mais, ayant eu avis qu'à leurs sept bataillons il s'en était joint un de la garnison de Montmélian, et étant obligé d'en laisser deux des siens aux retranchements de l'Isère, il craignit de se commettre avec des forces aussi inférieures, et d'exposer le Dauphiné à un événement douteux. Il abandonna à ses propres forces Chambéry, où il n'y avait que deux compagnies franches, le régiment de dragons qui s'y était jeté, et quelques milices. Il retira en même temps les détachements qui étaient au château des Marches et à Notre-Dame de Mean, et campa avec le reste de

ses troupes à Pont-Chara, d'où il fit passer à la gauche de l'Isère deux bataillons, dans la vue de faire craindre aux ennemis pour leurs derrières, principalement pour Saint-Jean de Maurienne, où ils avaient laissé des troupes.

Les ennemis, en arrivant devant Chambéry, sommèrent M. de Prade, qui y commandait. Sur le refus qu'il fit de se rendre, ils attaquèrent la ville avec du canon, dont ils avaient deux petites pièces; et leurs grenadiers, roulant des tonneaux devant eux, s'approchèrent jusqu'au pied des murailles; mais les dragons, les milices et les compagnies franches firent un feu si vif et si meurtrier, qu'ils furent obligés de s'éloigner; et le lendemain matin, 16, M. de la Feuillade apprit par des déserteurs, qui arrivèrent au nombre de plus de cinquante, qu'ils avaient entièrement renoncé à leur entreprise, et qu'ils s'étaient repliés sur Montmélian. Suivant les lettres de M. le duc de la Feuillade et de M. le maréchal de Tessé, il paraît qu'indépendamment de la résistance de la garnison de Chambéry, le principal motif de la retraite des ennemis fut la crainte d'être coupés par les troupes auxquelles M. de la Feuillade avait fait passer l'Isère, et par celles qui, du haut Dauphiné, pouvaient entrer dans la Maurienne. Les rapports des déserteurs confirmèrent M. de la Feuillade dans cette idée, mais en même temps ce général ne cacha point à la cour que c'était à la fermeté de M. de Prade et de M. de Verceil, qui était aussi dans Chambéry, que cette ville devait principalement son salut. On sut aussi par les déserteurs que les ennemis avaient eu à leur attaque cinquante hommes tués.

Tout l'avantage qu'ils retirèrent de leur expédition fut de faire occuper le château des Marches, celui d'Apremont et Notre-Dame de Mean, où ils jetèrent de la milice de la Maurienne, dont cent hommes s'avancèrent jusqu'au village de la

Chartreuse, ce qui ne laissait plus de communication de Grenoble avec Chambéry que par les Grottes et Saint-Thibaud de Couz, qui était le chemin de Pont-de-Beauvoisin à cette ville; mais M. de la Feuillade, craignant que les ennemis ne tentassent une seconde attaque avec du gros canon, envoya à Chambéry M. de Vallière avec deux bataillons, sept cents paysans armés, quatre pièces de canon et des munitions; et afin d'être supérieur en cavalerie, il en retira les dragons, qu'il plaça à Chaparillan, soutenus par deux bataillons campés sur les hauteurs au-dessus de ce village. Trois autres bataillons et cent paysans restèrent à Pont-Chara, qui était bien retranché. En même temps, pour assurer la communication avec Chambéry, il envoya entre cette ville et les Échelles huit cents hommes du pennage de Grenoble [1] sous les ordres de M. le chevalier de Miane. Son objet, en plaçant ce poste intermédiaire entre Grenoble et Chambéry, fut aussi de favoriser la retraite de la garnison, si elle venait à être forcée d'abandonner cette dernière ville, ou de se procurer le moyen de se porter lui-même sur les hauteurs pour donner de l'inquiétude aux ennemis.

M. le maréchal de Tessé, de son côté, persuadé que le duc de Savoie ne laisserait point son entreprise imparfaite, et que son projet était de chasser entièrement les Français de son pays pour le mettre sous la protection des Suisses, et assurer par une neutralité sa tranquillité pour tout le temps de la guerre, envoya ordre à quatre bataillons et à un régiment de dragons, qui étaient en Provence, de suivre ceux qui étaient déjà en marche pour revenir en Dauphiné; mais l'éloignement ne permettait à aucune de ces troupes d'arriver avant le 25 ou le 26.

[1] Ce sont les gardes bourgeoises de cette ville.

La cour fut alarmée de ce qui venait de se passer en Savoie, et parut désapprouver M. de la Feuillade de n'y avoir pas laissé un plus grand nombre de troupes; elle envoya même des ordres en Provence pour faire passer en Dauphiné deux bataillons et un régiment de dragons; mais M. de la Feuillade chercha à justifier ses dispositions tant par la nécessité où il avait été de garnir le haut Dauphiné, qui, sans cette précaution, aurait été fort exposé, que par la faiblesse des troupes dont il avait pu disposer pour la garde de la Savoie. Il chercha aussi à persuader à la cour que le succès que venaient d'avoir les Piémontais ne pouvait les conduire à de grands objets, et que bientôt il aurait le moyen de leur faire repasser les montagnes et de reprendre ensuite le projet du comté de Nice et de la jonction avec M. le duc de Vendôme.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart. Du fort Barraux, 20 avril 1704[1].

Permettez-moi de vous dire, mon cher beau-père, que l'irruption des ennemis dans la Savoie vous a alarmé un peu aisément; j'en tire des conséquences bien différentes des vôtres, car je prétends qu'elle doit nous faire voir la faiblesse de M. le duç de Savoie et en même temps son peu de talent pour la guerre.

Il est vraisemblable qu'il a été informé de l'arrivée de toutes vos troupes aux environs du Var, du dégarnissement total des places et des vallées du haut Dauphiné, où il ne restait que trois bataillons, et de la séparation et de la faiblesse du peu de troupes qui restaient en Savoie; cependant le duc de Savoie, sachant bien que vous pourriez faire revenir des troupes de Provence à l'entrée du Dauphiné en moins de quinze jours, et en Savoie en moins de vingt-cinq, qu'outre ce retardement nécessaire, la peine qu'on aurait à se déterminer à abandonner l'entreprise de Nice devrait encore en causer un considérable, n'a pu, dans un temps si favorable, envoyer du Piémont plus

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1764, n° 171.

de sept bataillons, dont un de Camisards, qui a été joint à la Thuile par des recrues du canton de Berne, trois cents dragons et cinquante hussards. La qualité des troupes, parmi lesquelles sont ses quatre meilleurs et plus forts bataillons, doit vous montrer qu'il a affectionné cette entreprise, mais en même temps que tous ses efforts n'ont pu aller plus loin. L'attaque du poste de Chaumont a été faite par un détachement des mêmes troupes, qui a passé à Lanslebourg le moment d'après la prise de Chaumont, et qui a été ensuite joint par les corps entiers. Toutes les vallées du Dauphiné, pourvues d'un simple bataillon à Fenestrelle, puisque j'ai fait venir ici les deux autres, n'ont éprouvé dans ce contre-temps qu'une course de quelques Barbets, qui ont pillé le Villaret. Il n'a paru dans ces cantons-là aucune troupe réglée. Je ne doute pas, si vous faites réflexion au peu de troupes que M. de Savoie a pu employer pour l'exécution d'une affaire aussi considérable, pendant que M. de Vendôme n'a pu lui donner aucune inquiétude, et qu'il s'est même dépouillé d'une partie de ses troupes pour favoriser l'entreprise de Revere; je ne doute pas, dis-je, que vous ne conveniez avec moi que ce nous est une preuve indubitable de sa faiblesse et de l'attention qu'il a par-dessus tout à garder le Piémont.

Si vous voulez examiner la conduite qu'il a tenue, vous verrez que jamais projet n'a été plus mal concerté : il n'a pensé à rien de considérable; sa première vue n'a point été de conquérir la Savoie, et il ne s'est nullement vu en état de le faire. S'il se fût arrangé convenablement à la réussite de cette entreprise, il aurait fait marcher ses troupes avec promptitude, et ne nous aurait pas donné le temps de nous reconnaître; s'il l'eût fait, cette conquête aurait été achevée en huit jours. Nous avions à Thonon et à Evian deux des cinq bataillons qui étaient restés en Savoie; il leur a fallu plus de huit jours de marche pour rejoindre les autres. Le régiment de Verceil, dont quasi le quart a été enlevé à Lanslebourg, faisait la seule défense de la Maurienne, celui de Languedoc, qui était séparé en trois endroits, et les deux bataillons de Sanzay qui étaient à Scez, ne pouvaient en huit

jours de temps repasser en Maurienne, sans compter l'incertitude où l'on aurait été de les y faire marcher, ou de les laisser pour défendre l'entrée de la Tarentaise. Le blocus de Montmélian n'était formé que par le bataillon de Bourbon et par quatre cents malheureux restant des régiments de milices, après en avoir tiré les recrues pour l'armée d'Italie. Jugez si dans cet état on pouvait apporter quelque remède au mal pressant; outre cela nous n'aurions point eu le temps d'assembler nos milices, de reconnaître et de fortifier nos postes, ni de pourvoir abondamment à toutes les munitions dont nous avons eu besoin; enfin, je ne crois point dire trop en disant que le Dauphiné aurait couru un risque évident d'être au pillage. M. le duc de Savoie, loin d'avoir pensé avec tant de hauteur, a cru ne pouvoir faire autre chose que de surprendre quelques quartiers. Il a vu que rien ne résistait, il a fait demeurer en Maurienne le premier détachement, mais il l'a fait soutenir avec une lenteur incroyable, ce qui doit convaincre qu'il n'avait d'abord formé aucun dessein plus étendu que cette première irruption. Ce que j'avance est bien démonstratif, puisqu'il y a aujourd'hui vingt-trois jours de l'attaque du quartier de Lanslebourg. Les neiges peuvent être une excuse pour les troupes qui ont passé par le Saint-Bernard; mais le Mont-Cenis se passe en tout temps, et même il faisait fort beau quand ils l'ont passé; de sorte qu'ils n'avaient qu'à envoyer par ce chemin le gros de leurs troupes, ils étaient les maîtres de tout le pays, les bataillons de la Tarentaise étaient entièrement coupés, et l'on aurait été obligé indispensablement d'abandonner le projet de Nice.

Il n'est pas possible qu'après la première réussite de l'entrée de ses troupes il n'ait envisagé dans la suite de cette entreprise deux objets bien considérables : le premier, de vous faire abandonner le projet de Nice; le second, de remettre la Savoie entre les mains des Suisses, desquels il connaît les bonnes intentions pour lui. Il n'est donc pas raisonnable de douter qu'il n'ait employé tout le possible pour parvenir à deux fins aussi utiles. Concluez donc avec moi qu'il n'a cru en aucune façon pouvoir se dégarnir d'un plus grand nombre

de troupes. Le coup est paré, je puis quasi vous en répondre: et je suis convaincu que le séjour que ses troupes continuent à faire sous Montmélian n'est fondé que sur l'espérance qu'il a de favoriser les propositions qu'on a faites en sa faveur à la diète qui se tient à Bade, et pour faire revenir le reste de nos troupes qu'il sait être demeurées en Provence. Il m'arrive le 25 les deux bataillons de la Marche, et, le même jour, les bataillons de Flandre, de Tournaisis et de Beaujolais doivent verser dans la Maurienne sur Modane par le Galibier. Le 26 le régiment de dragons de Pezeux arrivera; et, le 28, mon régiment et le bataillon de Saint-Aulaire. Je n'ai point encore de nouvelle sûre de celui de Durfort-Boissière, ni des dragons de Châtillon. Je vous assure que d'abord après l'arrivée de ces troupes, si celles de M. de Savoie sont encore ici, elles courront grand risque de ne point repasser les monts sans un échec, ou il faudra qu'elles se retirent avec grande diligence par la Tarentaise, et de là par le Saint-Bernard. Il n'est nullement à présumer qu'il leur vienne du secours, ni je n'en ai aucun avis; et nous touchons au temps de l'ouverture de la campagne par M. de Vendôme, dont la raison est seule suffisante pour me confirmer dans mon opinion, et pour me persuader que M. de Savoie ne songera qu'à rappeler auprès de lui promptement celles qui sont en ce pays-ci. Toutes ces raisons pesées et considérées, j'ose dire qu'il serait honteux pour les armes du roi, dans le temps que M. de Vendôme va se mettre en campagne avec des forces supérieures, que l'on se départît d'un projet aussi grand et aussi utile que celui de Nice, qui ôtera à M. de Savoie toute espérance d'aucun secours par mer, qui vous donnera lieu d'appuyer les bonnes dispositions des peuples du Mondovi et du comté d'Oneglia en faveur de sa majesté, et de réchauffer leur haine contre M. le duc de Savoie, dont les états seront déchirés par cette guerre intestine.

La campagne ne faisant que commencer, nous avons plus de temps qu'il ne faut pour pouvoir, après l'exécution de cette entreprise, suivre les autres projets que sa majesté peut avoir. Je ne demande à M. de Vendôme que quatre bataillons à la place des sept escadrons

que je lui ai envoyés; et je vais vous démontrer qu'au moyen de ce secours je réponds du succès de l'entreprise de Nice sans qu'elle soit retardée : j'assure le Dauphiné et la Savoie, en y laissant deux régiments de dragons et douze bataillons au lieu des huit qui y étaient destinés, avec lesquels nous n'avons pas laissé de nous soutenir dans une conjoncture aussi difficile que l'est celle-ci. Je propose outre cela d'envoyer à M. le maréchal de Villars quatre bataillons et le régiment des dragons de Languedoc pour l'aider à terminer promptement la guerre de cette province, laquelle est, à mon avis, la plus capitale de toutes. Je soutiens même qu'après la conquête de Nice, et y avoir laissé les troupes nécessaires pour sa conservation, il faut, avant que de penser à aucune autre chose, envoyer à M. de Villars toutes les troupes qui lui seront nécessaires pour étouffer entièrement cette cruelle division, en cas que les quatre bataillons et les dragons du Languedoc ne lui suffisent pas. Je vais vous faire mon calcul pour toutes ces dispositions. Il y aura en Provence, Dauphiné et Savoie vingt-neuf bataillons, en comptant celui de Damas, qui est fort bon; après l'arrivée de ceux de Durfort-Boissière et de Saint-Aulaire, les quatre que je demande à M. de Vendôme feront trente-trois. Je ne comprends point dans ce nombre les régiments de milices que l'on *pourra rétablir*; j'en emploie dix-sept au siége de Nice, qui pourra se former d'abord après le débarquement de ceux de M. de Vendôme; j'en mets huit en Savoie et quatre dans le haut Dauphiné, qui seront à portée de me prêter la main en cas que M. de Savoie voulût tenter le secours, chose à quoi il n'y a aucune apparence, et laquelle même lui sera entièrement impossible dès qu'il m'aura donné le temps de me poster. Les quatre restants, parmi lesquels il y a les deux de la Marche, qui sont tous des meilleurs, passeront en Languedoc; j'aurai avec moi le régiment de dragons d'Hautefort et celui de Pezeux, qui sera de retour assez tôt. Ceux de Verceil et de Châtillon demeureront en Savoie, et l'on enverra en Languedoc celui du même nom. Je me flatte que cet arrangement ne déplaira pas à sa majesté, et qu'elle trouvera qu'elle est en état de s'emparer du

comté de Nice et de pacifier les troubles du Languedoc sans s'exposer d'un autre côté à aucune fâcheuse représaille. M. de Vendôme est si supérieur en qualité et en quantité d'infanterie à M. de Savoie, que les sept escadrons de cavalerie que je lui ai envoyés lui seront beaucoup plus utiles que la privation de quatre bataillons pour un temps ne pourra lui être dommageable. Si le projet de Revere a réussi, cela lui donnera encore bien plus d'aisance. Il n'y a pas un moment à perdre à l'exécution de l'arrangement ci-dessus; il n'y a de ces côtés-ci aucune marche de troupes qui la puisse retarder; il ne s'agit, si sa majesté l'approuve, que de faire passer diligemment à Antibes les quatre bataillons de l'armée de M. de Vendôme. On m'avait d'abord destiné vingt bataillons pour le siége de Nice, avec les deux de la marine; en y employant celui de Damas, qu'on n'y avait point compris, il y en aura encore dix-neuf; et j'estime que les quatre que je demande de l'armée de M. de Vendôme valent autant, du moins par le nombre, que les six que je fais revenir de Provence, et beaucoup plus par la bonté. Je souhaiterais fort d'avoir les deux de Bourgogne, celui de Médoc et celui de Cambrésis, qui composaient la réserve que je commandais pendant que j'étais en Italie. Après la prise de Nice, on pourra renvoyer à M. de Vendôme ces quatre bataillons; et, si l'affaire de Languedoc est finie, il restera assez de temps pendant la campagne pour faire le siége de Suse et communiquer par le Val d'Aost, en Piémont, en cas que sa majesté juge cette communication aussi nécessaire que je le trouve.

Je vous prie de remarquer que, si sa majesté ordonne que l'on commence par le siége de Suse, on perdra un mois qu'il faut donner aux préparatifs, pendant lequel on pourra faire l'expédition de Nice.

P. S. J'attends, par le retour de ce courrier, les ordres précis de sa majesté. Je reçois dans ce moment des nouvelles de l'arrivée des régiments de Durfort-Boissière et de Saint-Aulaire, dont l'un arrive le 24 à Vienne, et l'autre le 26. Je vous réponds qu'à la fin du

mois la Savoie sera tranquillement possédée par sa majesté. J'ose prendre la liberté de vous dire que si vous vous arrêtez trop à pareils mémoires que celui que vous m'avez envoyé sur la défense du Dauphiné, vous n'exécuterez rien de grand et ferez la guerre avec désavantage contre un petit prince que sa majesté devrait écraser de tout son pouvoir, et de la perfidie duquel il doit à l'Europe un exemple de punition. Je vous renvoie ce mémoire apostillé.

Les ennemis prévinrent le mouvement que M. le duc de la Feuillade se proposait de faire pour les chasser de la Savoie: le 20 ils descendirent l'Isère et firent mine d'attaquer Chaparillan. Tous leurs grenadiers, leurs dragons et leurs hussards se présentèrent devant ce poste, et engagèrent une escarmouche, tandis que leurs bataillons, cachés dans des broussailles, se préparaient à tomber sur les troupes qui auraient pu sortir de Chaparillan pour suivre leurs hussards; mais M. de la Feuillade ne se livra point à cette embuscade; il se contenta de faire bonne contenance et de ne répondre à leurs démonstrations qu'à coups de fusil, ce qui leur fit prendre le parti de se retirer. Ce fut le prélude de leur retraite totale. Dans la nuit du 22 au 23 ils levèrent leur camp de Montmélian, laissant dans cette place mille hommes sous les ordres de M. le comte de Santena, et prirent le chemin de la Tarentaise.

Dès que M. le duc de la Feuillade en fut informé, il envoya un détachement à leur suite, et ordonna à M. de Vallière d'y marcher aussi avec toutes ses troupes. Il partit ensuite le 24 pour retourner à Grenoble, dans la vue de reprendre l'expédition de Nice, qu'il regardait comme la plus avantageuse au bien général des affaires, ou d'aller mettre le siége devant Suse, s'il en recevait l'ordre du roi.

Le même jour 24, M. de Vallière partit de Chambéry, et se rendit le lendemain à Aiguebelle, où il rassembla dix bataillons et deux régiments de dragons, y ayant été joint par les trois premiers bataillons venus de Provence; mais les ennemis avaient pris trop d'avance sur lui, ce qui l'empêcha de les suivre. En effet, on sut, quelques jours après, qu'ils avaient marché à tire d'ailes, décampant toutes les nuits en silence, et que le 28 ils avaient repassé le petit Saint-Bernard pour rentrer dans le Val d'Aost, ayant laissé derrière eux un grand nombre de déserteurs.

M. de Vallière, n'ayant pu atteindre les ennemis, ne pensa plus qu'à séparer les troupes; et, suivant la disposition qu'avait faite M. le duc de la Feuillade, il établit deux bataillons et un régiment de dragons dans la Maurienne, deux bataillons et un escadron dans la Tarentaise. Il forma de nouveau le blocus de Montmélian avec les six bataillons qui lui restaient, et fit travailler les pionniers du pays à des redoutes pour pouvoir, pendant la campagne, n'y laisser que deux bataillons avec les milices qu'on devait recruter pour en former trois bataillons. Il se retira ensuite à Chambéry avec un escadron, en envoya un à Thonon et à Evian, et une compagnie franche à Annecy. Alors toute la Savoie, excepté Montmélian, se trouva de nouveau au pouvoir du roi, et on eut lieu d'espérer que M. le duc de Vendôme étant à la veille de commencer ses opérations et d'occuper dans le Piémont toutes les forces du duc de Savoie, ni le blocus, ni les quartiers ne seraient troublés pendant la campagne.

Suivant les rapports qu'on eut de la perte qu'avaient faite les Piémontais dans leur expédition, elle se montait à mille hommes tués, blessés ou désertés; mais leur course, tout infructueuse qu'elle fut relativement au projet qu'ils avaient eu

de mettre la Savoie sous la protection des Suisses, dérangea ceux que le roi avait formés pour le commencement de la campagne; et sa majesté, jugeant que non-seulement il ne restait pas assez de troupes en Provence pour entreprendre la conquête du comté de Nice, mais aussi que, la fonte des neiges approchant, il serait dangereux, pour en augmenter le nombre, de dégarnir le Dauphiné et la Provence, se détermina à ne plus penser qu'au siége de Suse. M. de Chamlay développa plus particulièrement, dans un mémoire qu'il remit au roi, les motifs qui devaient faire abandonner le projet du comté de Nice pour assiéger cette place lorsqu'on aurait la Savoie, le Dauphiné et la Provence en sûreté, et que M. le duc de Vendôme, après avoir pris Verue, aurait commencé sa diversion du côté de Turin pour faciliter la jonction et tomber ensuite sur Ivrée.

On a pu voir par la lettre de M. le duc de la Feuillade, qu'on a rapportée précédemment, que les idées de ce général sur les avantages de l'expédition de Nice et sur l'impuissance où étaient les ennemis de faire une entreprise importante du côté de la Savoie, et de s'opposer au succès de celle de Nice, étaient bien différentes de celles qu'on avait à Versailles: il était seul de son sentiment. M. le maréchal de Tessé demandait qu'on préférât à une entreprise aussi douteuse que celle de Nice le devenait par la fonte des neiges, celle de Suse, qui ouvrirait la communication avec l'armée d'Italie. M. le duc de Vendôme était du même avis; il pensait même qu'il n'y avait point de temps à perdre pour être prêt à mettre le siége devant cette place dès qu'il pourrait entreprendre celui de Verue; et il prévint la cour qu'il serait en état d'y marcher le 6 mai, parce qu'à cette époque il devait être joint par les troupes qu'il avait envoyées en Lombardie pour aider M. le

grand-prieur à chasser les impériaux de Revere et à les rejeter à la gauche du Pô.

Toutes ces circonstances confirmèrent le roi dans la résolution de remettre à un autre temps l'expédition du comté de Nice. Sa majesté envoya en conséquence ses ordres à M. le maréchal de Tessé pour qu'il eût à faire les dispositions du siége de Suse, et lui prescrivit de retirer de Provence toutes les troupes qui y étaient, excepté six bataillons et un régiment de dragons, qu'elle jugea suffisants pour la sûreté de cette province; mais le maréchal de Tessé ne se trouvant plus, à cause de sa mauvaise santé, en état d'agir, demanda la permission de se retirer et de laisser à M. le duc de la Feuillade le soin d'exécuter les ordres du roi. En effet, il quitta peu de jours après Grenoble et se rendit au château de la Tronche, peu éloigné de cette ville, d'où il se fit ensuite transporter à Paris.

M. le duc de la Feuillade, se trouvant seul chargé du commandement, se livra tout entier aux préparatifs du siége de Suse et aux dispositions nécessaires pour mettre toute la frontière à l'abri de nouvelles entreprises de la part des ennemis. Il y avait alors, tant en Savoie que dans le Dauphiné et la Provence, vingt-neuf bataillons de troupes réglées, trois de milices et cinq régiments de dragons. Il destina vingt bataillons et quatre régiments de dragons pour le siége, cinq bataillons, les milices et un régiment de dragons pour la Savoie, sous les ordres de M. de Vallière, quatre pour la Provence sous ceux de M. de Grignan. Quant au haut Dauphiné, il jugea que les paysans suffiraient pour garder les vallées, et il en fit armer deux mille.

Briançon fut désigné pour le rendez-vous des troupes destinées au siége, et Exilles pour les dépôts de l'artillerie, dont

l'équipage fut fixé à vingt pièces de canon et six mortiers; une partie devait être tirée de Fenestrelle, le reste était déjà à Exilles.

Comme il fallait beaucoup de temps pour rassembler les troupes répandues depuis l'extrémité de la Savoie jusqu'à la Provence, M. de la Feuillade envoya des ordres pour que celles qui étaient dans cette dernière province se missent en marche pour être toutes rendues le 26 à Briançon. Et, afin de pouvoir sans risque dégarnir la Savoie, il fit doubler le nombre des pionniers qui travaillaient aux redoutes du blocus de Montmélian, dont on apprit qu'en effet la garnison était composée d'environ mille hommes; il fit de même commander un grand nombre de paysans pour ouvrir les chemins de Briançon à Exilles pour le passage de l'artillerie. M. de Gévaudan fut chargé de protéger les convois en y employant les six bataillons qui étaient sous ses ordres dans le haut Dauphiné, et de contenir les Barbets qui faisaient des courses sur cette frontière [1].

Malgré la diligence avec laquelle M. le duc de la Feuillade travailla à se mettre en état de commencer son opération, qui devenait chaque jour plus nécessaire pour faciliter celles de M. le duc de Vendôme, ses dépêches font connaître qu'il n'espérait pas pouvoir agir avant le 10 du mois de juin : 1° parce que le munitionnaire ayant, par ordre de la cour, dégarni les magasins de six mille sacs de grain pour les faire passer en Espagne, il fallait beaucoup de temps pour faire les

[1] Le gouverneur de Suse ayant refusé à M. de Gévaudan de rendre les otages que les Piémontais avaient enlevés le 28 mars, à Chaumont, pour la sûreté de la contribution qu'ils avaient imposée à ce bourg après l'avoir pillé, M. de Gévaudan envoya à Jaillon-en-Gelas un bataillon qui usa de représailles et ramena des otages et un grand nombre de bestiaux; mais, peu de jours après, le gouverneur renvoya les otages et les prisonniers qui avaient été faits tant à Chaumont qu'en Savoie.

remplacements; 2° parce que les bataillons qui venaient de Provence ne pouvaient arriver qu'à la fin du mois dans la vallée d'Oulx; 3° parce que les troupes qu'il devait tirer de la Savoie ne pourraient en partir que le 20 du mois, attendu l'impossibilité de dégarnir cette province avant que les redoutes du blocus de Montmélian fussent achevées; 4° parce qu'il ne pouvait encore rassembler les six bataillons du haut Dauphiné, qui étaient répandus dans différents postes pour assurer les convois de Briançon et de Fenestrelle à Exilles; 5° enfin parce que la stérilité du pays ne permettait pas de faire avancer les quatre régiments de dragons sur la frontière, avant que le moment d'entrer en action fût venu.

M. le duc de la Feuillade, en instruisant M. le duc de Vendôme, par la lettre qu'il lui écrivit le 6 mai, de sa situation et des obstacles qui l'empêchaient de commencer aussitôt qu'il l'aurait désiré une diversion qui devait contribuer au succès de ses premières opérations, lui donna les assurances les plus positives de se rendre maître de Suse à la fin du mois de juin, et de se poster devant cette place de manière à ne point craindre les tentatives que pourrait faire le duc de Savoie pour la sauver, quand même il marcherait à lui avec vingt-cinq bataillons, qui formaient presque toute l'infanterie que ce prince pouvait mettre en campagne[1]. Il annonça en même temps à M. le duc de Vendôme que, Suse étant une fois au pouvoir du roi, l'entrée de la Savoie serait entièrement fermée aux Piémontais, et qu'alors, laissant seulement six bataillons dans les vallées et quelques troupes pour soutenir le blocus de Montmélian, il serait en état de le joindre par la vallée

[1] On n'estimait qu'à trente bataillons toute l'infanterie dont le duc de Savoie pouvait faire usage pour s'opposer aux entreprises, tant de M. le duc de Vendôme en Piémont, que de M. le duc de la Feuillade du côté du Dauphiné.

d'Aost avec dix-sept bataillons et cinq régiments de dragons pour agir conjointement avec lui en Piémont, et couper entièrement au duc de Savoie la communication avec les Suisses et avec l'Allemagne.

Les espérances que M. de la Feuillade crut avoir sujet de concevoir du succès de ses dispositions furent troublées par les nouvelles qu'il reçut le 9 de M. le duc de Vendôme, qui, ayant passé le Pô avec toute l'armée le 6 à Casal, pour remonter par la rive gauche de ce fleuve jusqu'à hauteur de Verue, lui manda que le duc de Savoie avait rassemblé la sienne sur la Stura, et qu'il craignait d'être arrêté sur cette rivière; mais ces inquiétudes ne durèrent pas longtemps: le duc ne tint ni sur la Stura, ni à Trino, ni dans aucun poste jusqu'à Verue; sans s'arrêter, il gagna diligemment Crescentino, où il prit, dès le 7, une position inattaquable dans l'angle formé par le Pô et la Doire Baltée, laquelle lui donnait un moyen assuré de soutenir Verue et de conserver sa communication avec Turin.



Cependant M. le duc de la Feuillade ne fut que plus actif à presser les dispositions qui pouvaient le mettre en état d'agir de son côté. Il éprouva quelques contrariétés. Les Barbets se montrèrent de tous côtés dans les vallées, et l'obligèrent de suspendre les convois de Briançon à Fenestrelle et de Fenestrelle à Exilles. M. de Grignan, de son côté, s'autorisant d'anciennes lettres de la cour qui avaient prescrit à M. de la Feuillade de laisser six bataillons en Provence, retarda le départ d'une partie des troupes qui étaient dans cette province; il fallut lui envoyer de nouveaux ordres pour les mettre en marche. M. de la Feuillade lui-même, prenant de l'inquiétude des entreprises que les ennemis pourraient faire en Savoie lorsqu'il en retirait les troupes qu'il avait destinées à le joindre,

suspendit leur départ afin d'avoir le temps de faire retrancher Conflans, qu'il regardait comme le poste le plus important pour défendre la Tarentaise et couvrir non-seulement Chambéry, mais aussi la vallée de Grésivaudan. On travailla aussi pendant ce temps avec plus d'activité que jamais aux redoutes du blocus de Montmélian; et il envoya à M. de Marcilly, qui était chargé de ces travaux, quatre pièces de gros canon pour achever de rompre le pont de l'Isère, dont la garnison avait déjà fait sauter une partie.

L'état dans lequel ces différents ouvrages se trouvèrent le 20 fit juger à M. de la Feuillade qu'il pouvait sans risque faire partir les troupes qu'il avait à tirer de la Savoie. Cinq bataillons et un régiment de dragons se mirent en marche le 22 pour se rendre à Briançon, où le reste des troupes destinées pour le siége de Suse commençaient à s'assembler. Il laissa au blocus de Montmélian six bataillons, dont trois de milices, et à Conflans ou aux environs, deux bataillons et un régiment de dragons pour garder ce poste et la Tarentaise jusqu'à Moutiers. Un escadron du régiment de dragons alla à Thonon et à Evian pour contraindre les fermiers du Chablais au payement des droits.

Ce fut en faisant ces dispositions que M. le duc de la Feuillade apprit que M. le duc de Vendôme, malgré l'avantage de la position prise par le duc de Savoie pour soutenir Verue, était déterminé à entreprendre le siége de cette place, ce qui lui fit espérer que le duc serait assez occupé en Piémont pour n'être pas en état de troubler celui de Suse; mais ce ne fut pas à la conquête de cette dernière place qu'il borna ses vues. Ayant été averti que M. le maréchal de Villars venait d'avoir avec le chef des rebelles du Languedoc (Cavalier) une conférence dans laquelle ce dernier avait promis

de mettre bas les armes, il imagina de proposer à la cour et à M. le duc de Vendôme d'aller, après que les siéges de Suse et de Verue seraient finis, faire celui de Coni au moyen de huit ou dix bataillons et d'un régiment de dragons que lui enverrait M. le maréchal de Villars; il paraît même qu'il ne demandait pour cette opération que dix-huit bataillons et quatre régiments de dragons, ce qui, en y comprenant le renfort de M. le maréchal de Villars, lui procurerait neuf bataillons et deux régiments de dragons pour la garde de la Savoie et du Dauphiné, et trois bataillons pour la sûreté de la Provence.

La cour n'approuva point ces idées; mais, sur les nouvelles de la situation avantageuse des affaires en Languedoc, elle conçut le projet de reprendre l'expédition du comté de Nice sans déranger celle de Suse, et d'en charger M. le maréchal de Villars, en lui donnant dix-huit bataillons et deux régiments de dragons, tant des troupes qui étaient en Languedoc que de celles qui étaient destinées à rester en Provence. Mais ce projet n'eut pas plus d'effet que celui de M. de la Feuillade; l'un et l'autre n'étaient fondés que sur l'espoir de la fin prochaine des troubles du Languedoc, qui, au contraire, ne devinrent que plus difficiles à arrêter, les rebelles ayant repris les armes le 23, et le maréchal de Villars ayant besoin, pour les contenir, de toutes les troupes qui étaient à ses ordres.

Quant au siége de Verue, le roi, considérant les obstacles que l'armée ennemie, dans la position où elle se trouvait, pouvait apporter à son succès, manda à M. le duc de Vendôme d'abandonner cette entreprise et de se réduire à celui de Verceil, tandis que M. de la Feuillade ferait celui de Suse : ce fut à quoi se réduisit le plan des opérations au commencement de la campagne, sur lequel jusqu'alors ni la cour ni les

généraux n'avaient pu prendre de résolution fixe. M. le duc de Vendôme, en conséquence, alla dans les derniers jours du mois investir Verceil; et M. le duc de la Feuillade commença dans le même temps ses mouvements pour aller se placer devant Suse.

Le 24 il fit marcher deux détachements, chacun de quatre bataillons: l'un sous les ordres de M. de Masselin, qui prévint les ennemis à Jaillon; le second, commandé par M. de Berulle, qui alla prendre poste sur les hauteurs du col de Fenestrelle, ce qui donnait beaucoup de facilité pour l'investissement de la place. La garnison était composée de trois bataillons et d'une compagnie de religionnaires, formant ensemble quatorze cents hommes, commandés par M. de Bernardi, gouverneur.

Le 26 M. de la Feuillade se rendit de Grenoble à Briançon; et ayant appris, en y arrivant, qu'un corps des ennemis était entré dans la Tarentaise, il prit le parti de renvoyer en Savoie deux bataillons et un régiment de dragons qui étaient en marche pour se rendre au camp de Briançon, et manda à M. de Vallière que si le corps des ennemis s'avançait et qu'il lui fût supérieur, il eût à lever le blocus de Montmélian et à rassembler toutes les troupes qui étaient sous ses ordres en Savoie, pour se retirer à la tête de la vallée de Grésivaudan, afin de couvrir le Dauphiné, mais sans abandonner Chambéry.

Quoique affaibli de deux bataillons et d'un régiment de dragons, M. de la Feuillade jugea n'être pas moins en état d'entreprendre le siége de Suse; et trouvant le Dauphiné assez couvert par les neuf bataillons de troupes réglées, les trois régiments de dragons et les milices qui étaient à la disposition de M. de Vallière, et la Provence en sûreté, quoiqu'il

n'y eût laissé que quatre bataillons, il marcha le 28 de Briançon à Oulx, et le 29 à Chaumont. La veille les ennemis étaient venus attaquer ce poste, mais ils avaient été repoussés jusqu'aux portes de Suse.

Lorsque les troupes furent établies dans leur camp, il fit avancer vers cette place différents détachements, qui, après avoir chassé les postes avancés des ennemis, occupèrent toutes les hauteurs qui dominaient la Brunette, où ils avaient quelques bataillons campés. Le lendemain il fit marcher par le col de la Fenêtre à Mean, M. de Berulle, avec les quatre bataillons qui étaient sur les hauteurs de Fenestrelle. M. de Berulle devait s'emparer de la redoute de Catinat, que les ennemis avaient fait réparer, mais que M. de la Feuillade jugeait ne pouvoir faire une longue résistance. Il pensait de même que les ennemis ne pourraient pas tenir leur camp de la Brunette dès qu'il aurait du canon sur les hauteurs; mais ils avaient entièrement rompu les chemins, et il fallait plusieurs jours pour les rendre praticables pour l'artillerie.

Le 31 M. de la Feuillade alla prendre sa position devant Suse, la droite à Mean, au-dessus du col de la Fenêtre, la gauche à la Doire, la ligne tenant les hauteurs, qui donnaient beaucoup d'avantage sur les ennemis. Il ne s'étendit point comme il en avait eu le projet jusqu'à Bossolino, parce qu'il n'avait pas assez de troupes et qu'il eût été dangereux de se séparer. C'est ce qui fit que la place ne fut point entièrement investie; et elle pouvait recevoir des secours, soit de Turin, qui n'en était qu'à huit lieues, soit de l'armée piémontaise, que M. le duc de Vendôme ne pouvait pas occuper autant par le siége de Verceil qu'il l'aurait fait par celui de Verue.

D'un autre côté, M. le duc de la Feuillade, après avoir reconnu de fort près la place, aperçut des difficultés auxquelles

il ne s'était pas attendu. La ville, à la vérité, ne pouvait faire qu'une faible défense, mais il n'en était pas de même de la citadelle, située sur un rocher escarpé, avec un fossé taillé dans le roc, et tout le terrain des environs étant dénué de terre; d'ailleurs elle était protégée d'un côté par la redoute de Catinat, et de l'autre par la Brunette, qui était fortifiée de retranchements jusqu'au sommet de la montagne, sur laquelle étaient campés trois bataillons aux ordres du comte de Blagnac. Il fallait vaincre tous ces obstacles avant de pouvoir battre la citadelle.

On commença par l'attaque de la ville, qui avait été sommée inutilement deux jours auparavant; et M. de la Feuillade étant parvenu à faire avancer deux pièces de 24, on la battit avec tant de vivacité, que le 1er juin elle ouvrit ses portes : cinquante hommes qui la gardaient se retirèrent à la Brunette après avoir fait sauter le pont.

Aussitôt après, M. le duc de la Feuillade fit ses dispositions pour s'emparer de la Brunette le même jour, une heure avant la nuit. Quinze compagnies de grenadiers et quatre cents dragons, soutenus par huit bataillons, furent commandés pour l'attaque; on plaça du canon sur les hauteurs pour empêcher les ennemis de se former, et M. de Paysac alla avec deux bataillons et cent dragons occuper celles du mont Pantero; mais M. de la Feuillade ayant aperçu derrière le couvent des Capucins une troupe de sept à huit cents dragons qui venaient de Brusolo, et dont trois cents à pied gagnèrent la Brunette, il assembla un conseil de guerre pour prendre l'avis des officiers généraux sur ce qu'il y avait à faire. Tous opinèrent unanimement pour différer l'attaque. M. de la Feuillade eut de la peine à se rendre à leur sentiment, mais il fut obligé de céder, et l'attaque n'eut point lieu.

Cependant on eut sujet de craindre qu'elle ne devînt encore plus difficile lorsque le 2 on vit entrer quatre bataillons dans la citadelle, et que les dragons campés près de la Brunette furent joints par huit cents chevaux, ce qui forma un corps de sept bataillons, quatorze cents hommes à cheval, une compagnie suisse et une de religionnaires.

Ces renforts devant augmenter beaucoup les difficultés du siége, et M. le duc de la Feuillade étant obligé de s'affaiblir de deux bataillons, l'un pour occuper le col de la Fenêtre, l'autre pour la Novalaise, il renouvela ses instances à la cour pour obtenir six bataillons des troupes du Languedoc. D'ailleurs il craignait que le duc de Savoie ne fît marcher de nouvelles troupes pour couper sa communication avec le Dauphiné. Mais, comme la nouvelle qu'il avait eue de l'entrée des Piémontais dans la Tarentaise se trouva sans fondement, ses inquiétudes pour la Savoie se dissipèrent, et il fit revenir les deux bataillons et le régiment de dragons qu'il y avait envoyés; il rappela en même temps de cette province M. de Vallière, qu'il jugea pouvoir lui être d'un grand secours pour le siége, par la parfaite connaissance qu'il avait de la place.

Ce fut alors qu'arriva M. de Lapara, que la cour avait envoyé à M. de la Feuillade pour diriger le siége. Ce célèbre ingénieur ayant reconnu la difficulté de déposter les ennemis de tant de retranchements supérieurs les uns aux autres, et dont le front, ainsi que la tête par laquelle on pouvait les attaquer, n'offrait que des rochers et des précipices sans aucun terrain où l'on pût se former après avoir passé le fond par lequel on en était séparé, jugea que le seul moyen était de cheminer par tranchée, et en même temps de faire des hauteurs de Jaillon le plus grand feu de canon qu'il serait possible sur les retranchements. On travailla en conséquence

à conduire toute l'artillerie sur les hauteurs. On surmonta toutes les difficultés et l'on établit des batteries de front et de revers.

Dans la nuit du 3 au 4, à la faveur d'un grand feu de canon et de mousqueterie, on établit une parallèle jusque sur le bord d'un grand chemin bordé de deux murailles, et qui passait sous deux retranchements des ennemis. M. de Lapara fit saper les murailles et y pratiqua plusieurs passages, ce qui procura le moyen de déboucher et d'attaquer le 5 au matin.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart.

Du camp devant Suse, 6 juin 1704[1].

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, mon cher beau-père, les ennemis avaient renforcé le poste de la Brunette de deux bataillons, et leur camp de cavalerie, de huit cents chevaux; de sorte qu'ils avaient sept bataillons, savoir: les deux de Schulembourg, un d'Aost, un de Piémont, un de Montferrat, un de Reding et un de Savoie, et que le détachement de cavalerie de leur armée était de mille quatre cents chevaux.

Dans la nuit du 3 au 4 nous résolûmes, M. de Lapara et moi, de tirer une parallèle dans le fond qui était entre les ennemis et nous, afin de pouvoir nous étendre, et de nous former en cas que nous nous déterminassions à les attaquer; nous y réussîmes à la faveur d'un feu de canon et de mousqueterie que nous fîmes toute la nuit de dessus nos hauteurs; nous n'eûmes que huit ou dix soldats de blessés au travail; et M. de Vallière, qui était à la batterie de la droite, eut une contusion sur le cœur. La nuit d'ensuite nous étendîmes encore notre parallèle par notre gauche. Nous avions pris nos mesures pour attaquer au point du jour un logement qui était sur notre droite, et notre dessein était simplement de nous loger sans pousser plus loin. M. de Gévaudan, qui était de tranchée, fit avancer quelques grenadiers avant le jour, à portée de ce logement.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1765, n° 76.

Les grenadiers, s'étant aperçus que les ennemis prenaient l'épouvante, attaquèrent le logement, et furent suivis par quatre compagnies. Ces grenadiers trouvèrent tant de facilité à chasser les ennemis, qu'au lieu de se maintenir simplement dans le poste dont on avait résolu de s'emparer, ils poussèrent jusqu'à une redoute de pierre où ils prirent M. de Schulembourg, un frère de feu Santena, qui est lieutenant-colonel du régiment de Montferrat, et trois autres officiers; ils se maintinrent pendant quelque temps dans cette redoute; mais n'ayant pas été soutenus, et les ennemis s'étant aperçus de leur faiblesse, ils firent sur eux un si gros feu qu'ils les obligèrent de se retirer.

Nous avons eu dans cette action vingt grenadiers tués ou blessés, et le capitaine de grenadiers de Tournaisis considérablement blessé et pris prisonnier. Comme les officiers des ennemis qui étaient pris prisonniers étaient à la tranchée, et qu'on était exposé à un trop gros feu pour y pouvoir communiquer de jour, je fis rappeler un tambour, et je fis proposer à M. de Blagnac une suspension d'armes pour pouvoir retirer leurs prisonniers de notre tranchée; cette suspension d'armes me donna lieu de voir M. de Blagnac, dont j'ai reçu toutes sortes d'honnêtetés; elle dura bien deux heures; après quoi chacun se retira, et le feu recommença de part et d'autre. Ils nous avouèrent dans cette entrevue que notre canon les désespérait, et que leurs troupes, étant obligées d'être toujours de garde, étaient extrêmement fatiguées.

Nous avions fait, M. de Lapara et moi, notre disposition pour attaquer aujourd'hui, au point du jour, le même logement que nous avions emporté la veille; mais notre dessein était de conserver ce poste sans aller plus avant. Sur les six heures du soir, étant à la batterie de la gauche avec M. de Lapara, nous vîmes trois ou quatre cents hommes des ennemis se couler avec beaucoup de vitesse dans les mêmes retranchements que nous avions attaqués le matin. Nous crûmes qu'ils voulaient fortifier ces postes dans l'appréhension que nous ne les attaquassions à l'entrée de la nuit;

mais un moment après, nous les vîmes s'en retourner avec encore beaucoup plus de promptitude qu'ils n'étaient venus; et dans l'instant, toutes les troupes qui étaient dans les retranchements s'enfuirent avec une précipitation incroyable et ne se formèrent point qu'elles ne fussent à couvert par le feu de la redoute de Catinat. Jamais on n'a vu d'exemple d'une fuite si honteuse. Il est certain que les ennemis souffraient extrêmement dans ce camp; qu'ils étaient toujours de garde, et exposés jour et nuit à un péril continuel. Ils ont eu, de l'aveu de leurs déserteurs (dont il est venu plus de cinq cents), plus de quatre cents hommes tués ou blessés; leurs officiers en avouent environ trois cents. Quoique je sois convaincu que, par la manière dont M. de Lapara disposait ses ouvrages pour les embrasser, nous les eussions emportés, je ne laisse pas d'être aise que la chose se soit passée ainsi, puisque une pareille action ne se serait pu faire sans qu'il en eût coûté beaucoup, en cas qu'ils eussent eu assez de courage pour s'y défendre avec opiniâtreté. La redoute de Catinat sera au roi dans trois fois vingt-quatre heures, et le siége ira assez vite, à ce que j'espère. Il n'y a pas apparence que nous y trouvions présentement aucun nouvel empêchement. J'ai eu nouvelle que les Vaudois avaient paru à Sauze d'Oulx; j'y envoie un bataillon et deux cents dragons. Cette diversion nous aurait fort embarrassés avant ce qui se passa hier; mais présentement elle ne peut être considérable. Je ne puis m'empêcher de vous dire qu'après les inquiétudes que j'ai eues, je goûte une joie bien sensible de songer que je réussirai dans la première entreprise que le roi m'a fait l'honneur de me confier. Je dois rendre à M. de Lapara la justice de vous assurer que c'est à la connaissance particulière qu'il a de tous les environs de cette place, aux soins infinis qu'il s'est donnés pour visiter tous les endroits dont nous pouvions nous servir avec quelque avantage, et à son esprit de fermeté, qui le porte à se raidir contre les difficultés, que sa majesté doit cet heureux événement. Comme la fuite inouïe des ennemis peut aussi être causée par quelque avantage que M. de Vendôme aurait remporté

sur M. de Savoie, je vous promets que si j'en avais nouvelle je me servirais de l'occasion, et que j'enverrais dans le moment six bataillons, et un régiment de dragons dans les vallées des Barbets, qui sont prêts, selon les nouvelles que j'en ai, à recevoir les troupes du roi, et qui n'ont fait jusqu'ici aucun mouvement que par contrainte. Je vous donnerai régulièrement des nouvelles des progrès de notre siége; et je vous prie d'assurer sa majesté que je n'oublierai rien de ce qui pourra contribuer à réduire promptement cette place à son obéissance.

P. S. M. de Masselin, brigadier, a été blessé à l'action des grenadiers, étant sorti de la tranchée à la tête de deux compagnies pour favoriser la retraite de ceux qui s'étaient trop avancés; on ne peut avoir servi le roi plus utilement qu'il a fait depuis le commencement du siége. En cas que sa majesté n'ait jeté les yeux sur personne pour le gouvernement de Suse, je prends la liberté de le proposer pour cette place. Permettez-moi aussi de vous proposer pour lieutenant de roi, M. de Coulange, qui commandait au château de Scez, et pour major, M. de la Vallette, major de Rouergue.

Les deux bataillons de Schulembourg ne font pas présentement plus de trois cents hommes; tout le reste a déserté ou a été tué. Ces deux bataillons étaient cependant les plus beaux des troupes de M. de Savoie.

J'apprends dans le moment, par M. de Schulembourg même, que son major a été tué; et que son frère, qui était capitaine dans son régiment, a été blessé à mort.

Les officiers prisonniers m'ont donné leur parole; je les envoie à Grenoble, à l'exception d'un que j'ai échangé contre le capitaine de grenadiers de Tournaisis.

Je joins à cette lettre un paquet dans lequel vous trouverez un plan que M. de Lapara vous envoie, où sont marqués tous les retranchements des ennemis, nos approches et nos batteries; sa majesté pourra voir par là nos dispositions et la situation des ennemis.

Les ennemis chassés de la Brunette, la redoute de Catinat, qui était le seul poste qui leur restât dans les dehors de Suse, fut le principal objet auquel on s'attacha avant de former l'attaque de la citadelle. Il fallut déplacer les batteries et transporter du canon à la Brunette pour battre la redoute. Pendant ce temps M. de la Feuillade eut avis que les Vaudois, au nombre de six ou sept cents, descendus par le col du Pic, traversaient le haut Pragelas pour tomber sur Oulx, ce qui l'engagea à y faire marcher un bataillon et deux cents dragons; mais ces troupes ne purent arriver assez tôt : les Vaudois, après avoir pillé plusieurs villages et une partie du bourg d'Oulx, avaient déjà regagné leurs montagnes.

Le 7 au matin on commença à battre la redoute; et, après quelques volées de canon, M. de la Feuillade la fit sommer. Sa résistance ne fut pas de longue durée : cinquante hommes que les ennemis y avaient laissés se rendirent prisonniers de guerre.

Toutes les batteries se tournèrent alors contre la citadelle. On préféra l'attaquer du côté de la Brunette, parce que sur l'autre front était une redoute d'un difficile accès. Le 11 douze pièces et six mortiers commencèrent à tirer; et le 12, à quatre heures du matin, quoiqu'il n'y eût point encore de brèche, le commandant demanda à capituler. On lui accorda les honneurs de la guerre; et la garnison, composée de deux cents hommes, sortit le lendemain 13, pour se retirer à Avigliano, où campaient les troupes qui avaient abandonné la Brunette. Tous les officiers ennemis convinrent qu'il aurait été impossible à ces troupes de tenir plus longtemps dans ce poste, à cause de l'incommodité que leur causaient les bombes. On reconnut, d'un autre côté, que si l'on eût attaqué la cita-

delle par le front, qui était couvert par une redoute, vingt jours auraient à peine suffi pour la réduire.

Dès qu'on en fut maître, M. le duc de la Feuillade s'occupa des moyens d'employer utilement les troupes qui étaient sous ses ordres, tandis que M. le duc de Vendôme travaillerait à soumettre Verceil [1]. M. le duc de la Feuillade regardait le siége de cette place comme une opération de longue durée, et capable d'occuper toutes les forces de M. le duc de Vendôme. Ce fut d'après cette idée qu'il se décida sur le plan qu'il proposa à la cour par sa lettre du 12, et qu'il fit ses premières dispositions.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart. Du camp sous Suse, 12 juin 1704 [2].

Je ne doute pas, mon cher beau-père, que vous ne soyez surpris agréablement d'apprendre la reddition de Suse. Le gouverneur, nommé Bernardi, a fait battre la chamade à quatre heures du matin; il ne pouvait cependant y avoir de brèche à sa place de plus de trois jours; cela augmente la reconnaissance que j'ai de sa politesse. Les articles de la capitulation sont réglés: la garnison doit sortir demain matin. Je ne lui ai pas voulu faire de chicane mal à propos, et je suis convenu avec son major, que nous avons en otage, que les bombes les incommodaient trop pour qu'ils pussent faire une défense plus opiniâtre; je ne sais si M. le duc de Savoie entrera aussi aisément dans ses raisons.

Je vous envoie un plan de nos travaux. Il est certain, quoique plusieurs gens s'y soient opposés, que nous avons attaqué la place par l'endroit le plus faible, et que par le côté de la demi-lune il nous aurait fallu plus de vingt jours pour la prendre, pourvu qu'ils eussent voulu seulement fermer les portes. M. de Lapara s'est donné des soins infinis, et a toujours pensé juste sur toutes les difficultés

[1] Verceil était investi depuis le 5 juin, et la tranchée fut ouverte dans la nuit du 14 au 15.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1765, n° 85.

qui se sont présentées. M. de Chantelou a fait mouvoir son artillerie avec une vivacité extraordinaire : nous aurions eu aujourd'hui douze pièces de canon et six mortiers en batterie. Je vous prie de faire réflexion que je ne devais, par mon premier projet, ouvrir la tranchée devant Suse que le 10, et qu'il s'est rendu le 12 au matin, malgré tous les obstacles du camp retranché sur la Brunette; de plus, il pleut si horriblement depuis ce matin, que les chemins que nous avions raccommodés sont entièrement rompus, et que s'il avait fait un pareil temps plus tôt, tous les travailleurs du monde ne nous auraient pas pu faciliter le transport de notre canon. C'est beaucoup que d'être heureux; je vous avoue que je goûte une joie bien sensible d'avoir pu exécuter promptement les ordres de sa majesté; le siége ne lui coûte pas plus de soixante hommes, et les troupes sont très-disposées à s'employer utilement.

Il est question d'examiner présentement ce que je puis faire pendant que M. de Vendôme est attaché au siége de Verceil, dont la garnison me paraît assez considérable pour pouvoir lui donner une sérieuse attention et pour pouvoir l'obliger d'y employer toutes ses forces, à l'exception de celles qui sont nécessaires pour la conservation du Montferrat et pour la garde du pont du Pô.

J'aurais bien envie de m'approcher des Barbets et de connaître si les propositions qu'ils m'ont fait faire à plusieurs reprises, de se mettre en république, sous la protection du roi, sont de bonne foi; et en cas qu'ils me parussent simplement vouloir m'amuser, mon dessein serait de les exterminer entièrement, ce qui ne serait pas difficile, n'étant au plus que mille huit cents en état de porter les armes, et n'étant point aguerris comme ils l'étaient dans l'autre guerre; mais je suis retenu dans cette entreprise par le camp que M. de Castellamont commande entre Avigliano et Saint-Antoine : il est composé des sept bataillons qui occupaient la hauteur de la Brunette, et d'un détachement de toute leur cavalerie ou dragons, qui est à présent au moins de mille cinq cents chevaux; ce corps pourrait communiquer avec les Barbets par le col de la Rossa, ce qui

rendrait le succès de mon entreprise fort incertain, puisqu'on ne peut se flatter de réussir qu'en les accablant par un nombre supérieur, et en prenant d'abord les hauteurs par les cols de la Croix et du Rodoret. Ces difficultés me font croire qu'il sera plus prudent de remettre cette exécution après la prise de Verceil, dans lequel temps M. de Vendôme sera rassemblé et pourra occuper M. de Savoie. Cependant, si je vois apparence de succès, je ne laisserai pas d'entreprendre; sinon je m'avancerai, si je puis, dans quelques jours, jusqu'à Saint-Ambroise, avec douze bataillons et quatre régiments de dragons; je ferai aussi joindre celui de Châtillon, qui est en Savoie; je laisserai un bataillon dans Suse, un à Coletto, qui fournira la garde du col de la Fenêtre, un à Balbotet et Useaux, et trois à Sestrières, pour contenir les Barbets dans les courses qu'ils voudraient faire dans le Briançonnais et dans les vallées d'Oulx et de Sézane; j'en envoie deux en Provence : voilà la disposition de mes vingt bataillons. Comme l'on m'assure que les nouveaux troubles de Languedoc n'ont pas eu de suite, je crois pouvoir vous demander le régiment de dragons de Fimarcon, les deux bataillons de Hainaut, et d'en envoyer deux en Provence, afin qu'on me puisse renvoyer les seconds de Touraine et d'Orléanais.

Par ce calcul, je pourrai, en tirant encore deux bataillons de Savoie, joindre M. de Vendôme avec vingt bataillons et six régiments de dragons. Il prétend que je ne puis mieux favoriser la prise d'Ivrée, après celle de Verceil, qu'en m'avançant jusqu'à Avigliano, parce que cette diversion forcera M. de Savoie à m'opposer un corps considérable. Je suis persuadé qu'il a raison de penser que notre jonction sera sûre quand il sera une fois maître d'Ivrée; mais il faut convenir que j'aurai de grandes précautions à prendre dans mes mouvements, pour me poster assez bien pour ne point craindre toutes les forces de M. de Savoie, s'il les voulait tourner sur moi, comme il paraît que ce serait le meilleur parti qu'il pourrait prendre. J'espère que je pourrai m'en garantir, si vous m'envoyez les quatre

bataillons et le régiment de dragons que je vous demande. Si tout cela s'exécute heureusement, je tiens M. de Savoie hors d'état d'entrer en campagne l'année prochaine.

A l'égard du siége de Nice, vous le pouvez faire à la fin d'octobre; il y aura, avec les deux que j'envoie actuellement, six bataillons en Provence. M. le maréchal de Villars, après avoir entièrement pacifié le Languedoc, en pourra tirer encore six. Je ne crois pas qu'il soit impossible, dans le mois de septembre, de faire marcher une demi-douzaine de bataillons et un régiment de dragons, soit de Flandre, soit d'Allemagne, avec quoi l'on ferait aisément ce siége; et, après l'avoir fait, l'on pourrait encore fortifier M. de Vendôme de la plus grande partie de ces troupes. J'ose dire qu'il ne faut rien oublier pour écraser totalement M. de Savoie; que le roi doit à l'Europe un exemple de cette juste vengeance, et qu'il faudrait beaucoup mieux se résoudre à s'exposer ailleurs à quelque désavantage et terminer une guerre aussi glorieuse et aussi épineuse, que si elle traînait en longueur.

M. le duc de la Feuillade fut pendant quelques jours incertain sur le parti qu'il avait à prendre, ou de marcher sur Saint-Ambroise, ou d'entrer dans les vallées pour soumettre les Barbets. Pendant ce temps on s'occupa aussi à la cour des moyens d'employer avec le plus d'utilité son corps de troupes. M. de Chamlay proposa différents projets : l'un, de lui faire faire le siége de Montmélian et de raser cette place; l'autre, de le faire marcher à Avigliano pour en chasser les ennemis et les empêcher de se fortifier dans ce poste ou dans quelques autres des environs; le troisième, de l'employer à faire la conquête du comté de Nice; le quatrième, de le faire avancer à Pérouse et vers Pignerol, pour donner de ce côté-là de la jalousie au duc de Savoie, tomber sur les Barbets et donner la main à M. le duc de Vendôme. Ce fut à ce

dernier projet que M. de Chamlay jugeait qu'on devait donner la préférence.

M. de Bachiviliers, qui fut consulté, ne pensait pas de même : la marche sur Avigliano ne pouvait, suivant son sentiment, avoir aucun objet utile; et la diversion du côté de Pignerol et dans les vallées des Barbets était sujette à trop d'inconvénients. Son avis fut que M. le duc de la Feuillade ne s'occupât, jusqu'à ce que Verceil fût pris, qu'à mettre Suse en bon état, afin de profiter ensuite de l'occupation que M. le duc de Vendôme donnerait au duc de Savoie, pour aller mettre à contribution toute la plaine du Piémont aux deux rives de la Doire.

M. le duc de Vendôme désirait, au contraire, que M. de la Feuillade, sans s'occuper des Barbets ni de diversions éloignées, ne songeât qu'aux moyens de le joindre, et que pour cet effet il se portât à Saint-Ambroise, qui était le débouché le plus facile et le chemin le plus direct pour s'approcher de lui.

Mais M. le duc de la Feuillade, persuadé des avantages d'une diversion sur Pérouse et dans les plaines du Piémont, et de la nécessité de soumettre auparavant les Barbets, afin de se délivrer de toute inquiétude pour le Dauphiné, se décida à marcher dans les vallées par les cols de la Croix et du Rodoret, et à employer à son expédition seize bataillons et quatre régiments de dragons.

Pour se mettre en état d'exécuter son projet, il régla qu'il resterait à Suse trois cent soixante hommes et deux compagnies franches qu'il tira d'Exilles; qu'un bataillon, sous les ordres de M. de Boisandré, serait placé au col de la Fenêtre, et un autre à celui de la Renaudière pour soutenir Suse. On construisit trois redoutes dans ce dernier endroit. Il fit partir

deux bataillons pour aller en Provence, afin de renforcer M. de Grignan, à qui il n'en était resté que quatre; il renvoya M. de Vallière en Savoie, retira de cette province un bataillon et un régiment de dragons, et n'y laissa que quatre bataillons de troupes réglées et trois de milices, qu'il jugea suffisants pour le blocus de Montmélian et pour la garde du pays, que la possession de Suse mettait à couvert.

Par cette disposition, il lui resta, pour son expédition, dix-huit bataillons et cinq régiments de dragons. Il partagea ces troupes en quatre corps : l'un, de six bataillons avec deux pièces de huit, sous les ordres de M. de Lapara, pour l'attaque du col de la Croix et celle de Mirabouc, château situé dans le quartier des Barbets de la vallée d'Angrogne; l'autre, de trois bataillons, commandé par M. de Gévaudan pour celle du col du Rodoret, d'où il devait se porter dans la vallée d'Angrogne; le troisième, de trois bataillons sous les ordres de M. de Canillac, destiné pour la vallée de Saint-Martin et pour agir de concert avec M. de Gévaudan. Le reste des troupes, au nombre de six bataillons, et les cinq régiments de dragons, devaient former le quatrième corps, et agir sous le commandement immédiat de M. le duc de la Feuillade.

Le 18 il mit tous ces corps en mouvement : celui de M. de Lapara, pour s'assembler à Sestrières; celui de M. de Gévaudan, pour se réunir à Oulx. Celui de M. de Canillac marcha avec M. de la Feuillade, qui alla le même jour camper à Bossolino sur la Doire, au-dessus de Suse, tant pour attirer de ce côté-là l'attention des ennemis campés à Avigliano, où ils se retranchaient, que pour commencer à mettre à contribution le pays du duc de Savoie et vivre à ses dépens.

Il paraît, par les lettres de M. de la Feuillade, que de Bossolino il pouvait, en tenant les hauteurs sur les ennemis,

s'avancer sans empêchement de leur part vers M. le duc de Vendôme; mais, prévenu des avantages de la marche qu'il avait projeté de faire sur Pignerol et de l'effet que produirait, en faveur des opérations de M. le duc de Vendôme, la position qu'il se proposait d'aller prendre à Rochecotel, il ne balança point à suivre ses idées. Dès le lendemain de son arrivée à Bossolino, il envoya ses instructions aux commandants des différents corps séparés, pour mettre leurs troupes en marche le 24 et le 25, et être en état d'entrer deux jours après, de tous côtés, dans les vallées des Barbets.

Les dépêches qu'il reçut alors de la cour confirmèrent la confiance qu'il avait dans son projet, lorsqu'il vit par celle de M. de Chamillart, du 18, que le roi pensait que ce qu'il pouvait faire de plus utile pour son service était de marcher par le col de la Fenêtre à Pérouse, même de s'approcher plus près de Pignerol, et de faire une irruption dans les vallées des Barbets.

Dans la nuit du 24 au 25 il détacha trois cents grenadiers et deux cents dragons pour aller s'emparer des retranchements de Pérouse; et le 25, au matin, il fit partir M. de Canillac pour aller camper à Mean, avec les trois bataillons qu'il lui avait destinés. Il le suivit le soir, avec le reste de ses troupes, et le rejoignit à Mean, d'où, le 26, M. de Canillac se porta au col de la Fenêtre. L'attaque de Pérouse eut tout le succès qu'on pouvait désirer : les Barbets furent chassés de leurs retranchements, et on les occupa.

Le 27 M. de la Feuillade y marcha avec les six bataillons qui lui restaient et tous les dragons, excepté un détachement de cent cinquante qu'il avait laissé à Suse pour renforcer la garnison de cette place. Il établit un bataillon sur les cols de

Rossa et de la Baissa, par lesquels les ennemis pouvaient, d'Avigliano, tomber sur ses derrières.

Ayant appris alors que MM. de Lapara, de Gévaudan et de Canillac étaient arrivés aux points qui leur étaient indiqués par leurs instructions, le premier, au col de la Croix, le second, au Pra del Torn, le troisième, à la montagne du Clapier, et qu'ils n'attendaient que ses ordres pour entrer dans les vallées et fondre sur les Barbets, il écrivit aux capitaines de ces derniers pour les engager à se soumettre par un accommodement, plutôt que de s'exposer à être réduits par la force. Il leur proposa de se déterminer, ou à s'ériger en république, sous la protection du roi, avec la liberté de conscience, ou à accepter la neutralité en payant la contribution, et il leur donna vingt-quatre heures pour lui faire savoir leur résolution.

La vallée de Saint-Martin se soumit et se rangea sous la protection du roi, malgré les efforts que fit, pour l'en empêcher, M. de Saint-Hippolyte, qui commandait sept à huit cents religionnaires réfugiés dans cette vallée. Les habitants de celle de Saint-Germain entrèrent en négociation et promirent de faire leur traité le 29 au matin; mais, à l'expiration de ce terme, M. de la Feuillade ayant envoyé un tambour pour les sommer de satisfaire à leur engagement, ils firent feu sur lui. Ce procédé le détermina à les attaquer. Cette expédition pouvait devenir difficile, la cavalerie du camp d'Avigliano ayant marché à la Motta, près de Pignerol, pour soutenir les Barbets. Mais M. de la Feuillade, sachant que M. de Canillac devait arriver le même jour sur la hauteur du col de Lazara, qui dominait toute la vallée de Saint-Germain, et d'où il pourrait contribuer à l'attaque, détacha un bataillon avec deux compagnies de grenadiers et deux cents dragons, sous les

ordres de M. de Praille, lieutenant-colonel du régiment de Touraine, pour attaquer la montagne sur laquelle les Barbets s'étaient rassemblés. Ces troupes firent une telle diligence, que le même jour, 29, avant midi, elles joignirent les Barbets. Ces derniers soutinrent l'attaque pendant deux heures sans qu'on pût leur faire abandonner le sommet de la montagne; mais lorsqu'ils virent paraître la tête des troupes de M. de Canillac, ils prirent la fuite et se jetèrent dans la vallée d'Angrogne. M. de Canillac les fit poursuivre et mit le feu à tous les villages de leur vallée; mais il resta avec le gros de ses troupes sur le col de Lazara et occupa le col Julien avec un bataillon. Ces deux postes protégeaient la vallée de Saint-Martin contre les Barbets de celle de Lucerne, et devaient favoriser la retraite de M. de Gévaudan, dans le cas où son opération dans la vallée d'Angrogne n'aurait pas de succès. La difficulté des communications ne permit pas à M. de la Feuillade d'être instruit ce jour-là de ce qui se passait dans cette partie ni du côté de M. de Lapara; mais, toujours persuadé de l'avantage d'occuper le camp de Rochecotel, il alla le lendemain le reconnaître. La situation de ce poste, qui lui ouvrait la plaine du Piémont, et l'affection que lui témoignèrent les habitants de Pignerol, en lui offrant de prendre les armes au nombre de trois mille hommes dès qu'il s'approcherait de leur ville et de travailler à la mettre en défense, ne firent qu'augmenter l'impatience qu'il avait d'aller l'occuper. Il trouva les Barbets de la vallée de Saint-Pierre dans les mêmes sentiments pour le service du roi; ils favorisèrent même l'arrivée de huit mille rations de pain que fournirent les habitants de Pignerol. Mais avant de marcher à Rochecotel, M. le duc de la Feuillade jugea devoir attendre des nouvelles de MM. de Gévaudan et de Lapara. Il ignorait

entièrement la situation dans laquelle ils se trouvaient alors; il savait seulement que M. de Lapara, par l'impossibilité de mener du canon devant Mirabouc, rencontrait de grandes difficultés pour s'emparer de ce poste, et que les habitants de la vallée d'Angrogne et de Lucerne étaient déterminés à se défendre jusqu'à l'extrémité. Ce fut même ce qui l'engagea à détacher M. le chevalier de Miane avec une compagnie de grenadiers et quatre cents dragons à pied, pour s'emparer du col de Vajaire, qu'occupaient les Barbets, qui pouvait donner entrée dans la vallée d'Angrogne; mais ayant été averti, le 1er juillet, que M. de Parelle, officier général piémontais, marchait avec un corps d'infanterie et un détachement de la cavalerie qui était à la Motta, pour soutenir cette vallée et celle de Lucerne, il envoya ordre à M. de Gévaudan de le rejoindre sans perdre de temps, et à M. de Lapara, dans le cas où il se serait rendu maître de Mirabouc par le secours du mineur, d'y rester jusqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres de sa part, sinon de se replier sur le col de la Croix.

Cependant M. le chevalier de Miane, étant arrivé le 30, à midi, avec son détachement au col de Vajaire, et instruit, par des gens affidés, de l'avantage que procurerait l'occupation de ce poste pour soumettre la vallée d'Angrogne et même pour pénétrer jusqu'à Lucerne, ne balança point à faire attaquer les Barbets par une partie de son détachement. Il força trois postes que défendaient deux cents religionnaires ayant à leur tête M. de Saint-Hippolyte; mais l'ardeur ayant emporté les grenadiers et les dragons, ils furent repoussés à leur tour jusqu'aux premiers postes dont ils s'étaient emparés et où le chevalier de Miane les reçut. A peine ses troupes étaient-elles rassemblées, qu'il fut attaqué lui-même par un corps de douze à quinze cents hommes, tant des troupes piémontaises que

conduisait M. de Parelle, que de Barbets et de religionnaires. Le feu fut vif; mais M. le chevalier de Miane ne se laissa point entamer. Les dragons ennemis qui se présentèrent furent repoussés plusieurs fois. Cependant ils cherchèrent à prendre M. de Miane par son flanc droit, qui commençait à être ébranlé; mais s'y étant porté lui-même avec soixante dragons, il les chargea avec une telle vivacité qu'il les culbuta et les força de se retirer derrière le ruisseau d'Angrogne, ce qui termina l'affaire : elle dura depuis deux heures jusqu'à la nuit. Les ennemis eurent quatre capitaines tués et cent cinquante hommes tués ou blessés. Les troupes de M. de Miane n'eurent qu'un officier blessé, et quarante hommes tant tués que blessés ou faits prisonniers.

Le lendemain de cette affaire il joignit, près d'Angrogne, M. de Gévaudan, et se retira avec lui, suivant les ordres de M. le duc de la Feuillade, au col de Lazara. Les ennemis ni les Barbets ne les suivirent point, et ils rentrèrent ensuite au camp de Pérouse.

Quant à M. de Lapara, il n'avait pu s'emparer du château de Mirabouc; il avait poussé les Barbets partout où il les avait trouvés, sans cependant avoir pu gagner les vallées de Lucerne et d'Angrogne; et comme M. de la Feuillade craignit qu'il ne fût attaqué par des forces supérieures, il lui manda de nouveau de se replier avec toutes ses troupes sur les cols de Julien et de Lazara. Il y arriva le 4, avec le gros de ses troupes, et laissa un bataillon au col de Julien.

De ce moment M. le duc de la Feuillade abandonna toute idée de diversion dans les vallées. Le peu d'espoir qui lui restait de soumettre par la force celles de Lucerne et d'Angrogne, la fatigue extrême que les troupes éprouvaient dans les montagnes, la désertion considérable qui en était la suite,

lui firent juger qu'il n'avait plus à employer avec les Barbets que la voie de la négociation, pour les engager à suivre l'exemple de ceux de Saint-Martin, qui s'érigèrent formellement en république, sous la protection de la France. Alors, il tourna toutes ses vues du côté du Piémont, tant afin de mettre à contribution la plaine jusqu'à Turin, que pour se préparer les moyens de faire sa jonction avec M. le duc de Vendôme.

Pour remplir ces objets, il fit marcher le 5, vers Pignerol, quelque infanterie et les cinq régiments de dragons qui étaient sous ses ordres. Ils allèrent camper à Saint-Pierre, près de Rochecotel; et quelques dragons étant descendus dans la plaine, la cavalerie qui campait à la Motta se retira précipitamment à Buriasco, sur le chemin de Turin. Elle était commandée par M. le comte de Martini.

Ce premier succès confirma M. de la Feuillade dans le projet d'aller lui-même avec toutes ses troupes occuper la position de Rochecotel, et lui donna occasion de présenter à la cour, sous le coup d'œil le plus favorable, la situation dans laquelle il avait mis les affaires, non-seulement en assurant, par la position de ses troupes, tout le pays qui appartenait au roi, depuis le mont Genèvre jusqu'à Pignerol, mais aussi en occupant une partie des forces du duc de Savoie, qu'il retenait séparées en trois corps : l'un de cinq bataillons et trois cents chevaux, qui campaient à Avigliano; l'autre de deux bataillons et deux cents dragons, dans la vallée de Lucerne; et le troisième, de mille chevaux, qu'il avait forcé de se retirer de la Motta à Buriasco.

Quant à la jonction avec M. le duc de Vendôme, M. le duc de la Feuillade chercha à persuader à la cour que, non-seulement elle serait difficile à faire tant qu'on ne serait pas

maître de Verceil, d'Ivrée et de Verue, mais même inutile, avant qu'on eût les moyens nécessaires pour faire le siége de Turin; et jugeant que Verceil seul arrêterait encore longtemps M. le duc de Vendôme, il proposa à la cour de ne penser à la jonction qu'au commencement de la campagne suivante, pour rassembler alors devant Turin toutes les forces que le roi pourrait employer à cette grande entreprise.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart. Du camp de Pérouse, 7 juillet 1704[1].

M. de Vendôme ne sait point encore lui-même par où la jonction se peut faire, ni dans quel temps; nous n'avons ni argent ni magasin, ni voitures pour passer par le Val d'Aost; je ne puis hasarder d'y passer qu'après la prise d'Ivrée, qui n'est pas prochaine, puisque le grand et utile projet qu'a formé M. de Vendôme de prendre la garnison de Verceil prisonnière de guerre pourra le conduire plus loin qu'il ne peut prévoir. A quoi servira donc la jonction faite dans ce temps? On n'a rien de ce qu'il faut pour faire le siége de Turin; il n'est pas même possible de le faire de ce côté-là, qu'on n'ait pris auparavant Verue. Le renfort que je conduirai ne peut être un peu considérable que je ne laisse le Dauphiné entièrement dégarni, et que M. de Savoie ne soit le maître de faire le siége de Suse pendant l'hiver, dont l'inconvénient serait infini, puisqu'il faudrait dans l'instant faire revenir nos troupes pour reprendre cette place. Il est pourtant très-évident que rien ne pourrait l'en empêcher. De plus, l'on m'écrit de plusieurs endroits du Gapençois, du Dyois et de l'Embrunois, que l'esprit de fanatisme commence à s'y glisser; on y a même arrêté une prédicante. Si cette fureur gagnait ces cantons, que n'y aurait-il point à craindre, si l'on était hors de portée d'employer des troupes à éteindre le premier feu? Je vous avoue que toutes ces considérations me persuadent qu'il ne convient de songer à la jonction que quand on pourra porter à M. le duc de Savoie le coup mortel, qui est le siége de Turin. Le succès de cette grande entreprise, qui termine cette guerre sans

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1765, n° 133.

aucun retour, est démonstratif; c'est alors qu'il sera inutile de laisser un homme en Dauphiné, en Savoie et en Provence. Il y a trente-deux bataillons de troupes réglées dans ces trois provinces : il faut les avoir conduits devant Turin le 20 avril; il y a ici quinze escadrons de dragons. Aucune raison, que des événements fort malheureux, auxquels il n'y a aucune apparence, ne doit empêcher sa majesté de tirer trente-cinq escadrons de toutes ses autres armées pour joindre à ces quinze. Je crois qu'en faisant passer à M. de Vendôme trente-deux bataillons et cinquante escadrons vous ne révoquez pas en doute la prise de Turin; M. le grand-prieur pourra bien encore fournir du moins son contingent.

Il ne faut oublier aucun des moyens qui peuvent faire parvenir à l'exécution de ce grand dessein. La jonction ne se peut faire que par Pignerol; mais elle se fera très-aisément avec d'aussi grandes forces, d'autant mieux que les recrues destinées à l'armée de M. de Vendôme pourront passer avec moi. L'affection des peuples de Pignerol pour sa majesté est au-dessus de ce que je puis vous dire. J'aurais fort souhaité pouvoir relever et palissader cette place, mais ce n'est pas un ouvrage possible; et on n'oserait y faire un dépôt pendant l'hiver, à cause de sa proximité de Turin. Il convient de se réduire à garder la vallée de Saint-Martin et le poste de Pérouse, que je commence actuellement à faire fortifier. On approvisionnera Briançon et Fenestrelle de toutes les munitions dont on pourra avoir besoin pour le siége de Turin. Il n'y aura que faire de voiturer de gros canon ni des mortiers; M. de Vendôme en a suffisamment. Au commencement de mars on pourra pousser les dépôts jusqu'à Pérouse; et le 10 avril on se mettra en mouvement. Comme cela ne se peut faire sans un grand détail, et sans un temps considérable, on ne saurait commencer trop tôt à l'ordonner. Mon avis serait qu'on entrât en quartiers d'hiver au commencement d'octobre, et qu'on s'appliquât très-sérieusement à remettre les troupes; il faut leur faire un bon traitement; mais les inspecteurs seront nécessaires pour examiner si elles en font un bon usage. J'estime qu'il faudra laisser quatorze ba-

taillons à Pérouse ou dans la vallée de Saint-Martin; en mettre deux à Suse, avec un régiment de dragons. Vous pourrez encore envoyer dans la vallée de Pragelas quatre des bataillons qui sont en Provence; les autres n'en partiront qu'au commencement de mars. Le secret est entièrement important pour ce sujet, parce qu'il ne faut pas faire voir de bonne heure à M. de Savoie que sa perte est certaine; il forcerait peut-être ses alliés à employer le seul remède qui pourrait le sauver, qui serait de faire passer un corps de quinze à vingt mille hommes d'Allemagne en Lombardie, et de forcer par ce secours les Vénitiens à se déclarer. Il n'est plus question que de voir ce que M. de Vendôme fera pendant le reste de la campagne. Je crois que le siége d'Ivrée, après celui de Verceil, la remplira bien totalement, et qu'il sera fort utile que ses troupes entrent en quartiers d'hiver au 15 octobre. Je ferai subsister (à ce que j'espère) mes dragons dans la plaine jusqu'à la fin d'août; après ils pourront encore aller vivre du côté de Suse pendant un mois, et entrer ensuite dans leurs quartiers. Si sa majesté n'approuve pas ce qui est contenu dans cette lettre, il n'y a pas un instant à perdre pour me fournir les moyens de joindre M. de Vendôme, pour me mander quel est le nombre de troupes qu'on souhaite qu'il passe en Piémont, et quelle est la route qu'on veut leur faire tenir.



P. S. Il n'y a eu dans l'affaire du chevalier de Miane que trente hommes tués ou blessés; il y en a dix qui se sont trouvés pris; ils avaient poursuivi les ennemis trop loin, et ont été coupés. Il y a eu quatre capitaines vaudois tués dans cette action.

Un de nos blessés qui, ayant été laissé pour mort, s'en est revenu par Bricherasco, a été gardé à Pignerol pendant six jours. Quoique les Allemands fussent à la porte, les habitants en ont eu tous les soins possibles, et nous l'ont renvoyé dès que les ennemis ont été retirés. Ces pauvres gens se sont offerts de faire fraiser et palissader leur place, et de lever un régiment de milice. Si le roi voulait seulement y envoyer six bataillons de ceux qui sont en Provence, je répondrais

de la garder pendant l'hiver, la soutenant avec le reste des troupes qui seront à portée.

Les ennemis ont attaqué le second bataillon de Brie, qui est au col Julien; il les a fort bien reçus et contraints de se retirer; il y a eu un lieutenant tué et huit soldats blessés. L'accommodement de la vallée de Saint-Martin leur déplaît fort. On vient de m'assurer que M. de Savoie, plus méfiant que jamais, a fait conduire à Turin Saint-Hippolyte et le gouverneur de Mirabouc.

A peine le courrier de M. de la Feuillade se fut-il mis en chemin, que ce général reçut une lettre de M. le duc de Vendôme, par laquelle, en lui annonçant qu'il s'était rendu maître d'un angle du chemin couvert de Verceil, il lui proposait, comme l'acheminement le plus favorable à la jonction, de prendre un poste sur la Doire, du côté d'Alpignano. Ce projet contrariait trop les idées de M. le duc de la Feuillade pour qu'il pût l'adopter. Il convint cependant avec M. le duc de Vendôme qu'en effet il serait très-avantageux d'occuper un poste sur la Doire; mais, en même temps, il lui représenta qu'il n'était pas possible d'y songer, parce que le duc de Savoie, campé à Crescentino, pouvait, en dix heures de temps, tomber sur lui avec toutes ses forces, et qu'il n'avait de retraite qu'en repassant beaucoup de défilés très-difficiles; que d'ailleurs il aurait de la peine à se procurer des subsistances; que les Barbets de la vallée de Saint-Martin, le voyant éloigné, se réuniraient bientôt à ceux des vallées voisines, et qu'il ne serait plus assuré de ses derrières, n'ayant à disposer que de dix-neuf bataillons, dont chacun n'excédait pas trois cents hommes, et de cinq régiments de dragons, qui ne formaient que quinze cents chevaux. Il fit aussi observer à M. le duc de Vendôme que les troubles du Languedoc n'étant point

apaisés, et le Dauphiné étant menacé d'un soulèvement de la part des religionnaires, il serait dangereux de dégarnir cette province, et de se mettre hors d'état de secourir le Languedoc, où l'on savait que M. le duc de Savoie prétendait faire descendre cinq cents religionnaires, qu'il avait fait embarquer à Villefranche, avec de grosses sommes d'argent et beaucoup de munitions.

Rempli de ces idées, M. de la Feuillade ne s'occupa que de dispositions pour pouvoir aller, avec la plus grande partie de son infanterie, joindre ses dragons au camp de Saint-Pierre. Il fit revenir à celui de Pérouse une partie des troupes qui étaient sous les ordres de M. de Lapara; elles y arrivèrent le 9, et il donna des ordres pour retrancher ce poste, afin de pouvoir l'occuper en sûreté pendant l'hiver. Il laissa trois bataillons au col de Lazara, un au col Julien et le reste aux cols de Bez et du Coq. Afin d'assurer ses derrières et de contenir la vallée de Saint-Martin, il fit aussi travailler à retrancher ces différents postes, et y fit faire des redoutes.

En attendant que ces travaux fussent achevés, il forma le projet d'enlever la cavalerie des ennemis qui était à Buriasco; il y marcha dans la nuit du 10 au 11, avec six cents grenadiers, douze cents fusiliers et douze cents dragons; mais lorsqu'il y arriva, le 11 au matin, les ennemis s'étaient retirés entre Vigone et Cercenasco. Il ne jugea pas à propos d'aller les y chercher, parce que son infanterie n'aurait pu le suivre, et il rentra au camp de Pérouse.

Les Barbets, de leur côté, joints aux religionnaires et à quelques troupes réglées, se présentèrent au col Julien, et attaquèrent le bataillon qui le gardait. Il y eut un officier tué et six soldats blessés, mais les Barbets furent repoussés.

Ils parurent deux fois devant le col de Lazara, mais les trois bataillons qui y étaient leur imposèrent.

Le mauvais succès de leurs tentatives confirma M. le duc de la Feuillade dans la confiance qu'il avait de soutenir tous ses postes pendant le reste de la campagne, et même d'être en état, pendant l'hiver, de protéger la vallée de Saint-Martin et de tenir le poste de Pérouse, en plaçant quatorze bataillons depuis ce lieu jusqu'à Fenestrelle. Mais ayant appris alors que M. le grand-prieur, après être parvenu à faire abandonner aux impériaux toute la Lombardie et à se retirer dans les montagnes du Bressan et du Trentin, renvoyait à M. le duc de Vendôme douze bataillons et quinze escadrons, il demanda à ce général de lui faire passer, par Asti et par la plaine de Saluces, dix escadrons, avec le secours desquels il répondait de ravager toute la plaine du Piémont. Il demanda aussi que la cour lui permît de se faire joindre par les six bataillons qui étaient en Provence, pour le mettre en état de porter plus en avant ses quartiers d'hiver, en occupant non pas Pignerol, dont il jugeait que le rétablissement des fortifications exigerait trop de travail, mais Sainte-Brigitte, qui était peu éloignée de cette ville.

En attendant des nouvelles de la cour et de M. le duc de Vendôme, il commença à faire descendre des détachements dans la plaine du Piémont, pour la mettre à contribution. M. le commandeur de Forsac, qu'il détacha avec quelque infanterie et quatre cents dragons vers le bas de la rivière de Chisone, trouva les ennemis au nombre de cent cinquante hommes retranchés au château d'Osasco, situé sur cette rivière, à hauteur de Pignerol. A la première sommation, ils se rendirent. Il fit occuper ce poste par cent hommes et rétablir le pont que les ennemis avaient rompu. D'un autre côté,

M. de Paysac s'avança, avec un gros détachement, jusqu'à deux lieues de Turin; et, n'ayant rencontré qu'une troupe de cavalerie qu'il poussa et dont il fit quelques prisonniers, il établit la contribution dans un grand nombre de villages, et les habitants intimidés vinrent de tous côtés pour faire leur soumission.

Ce fut dans ces circonstances que M. le duc de la Feuillade, instruit par M. de Chamillart de la résolution qu'avait prise le roi de faire au mois d'octobre le siége de Turin, écrivit à ce ministre la lettre suivante pour représenter les difficultés insurmontables qu'on rencontrerait dans cette entreprise, et pour lui faire connaître de nouveau l'impossibilité de faire sa jonction avec M. le duc de Vendôme autrement que par Pignerol et la plaine du Piémont.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart.

Du camp de Pérouse, 17 juillet 1704[1].

Je suis trop heureux, mon cher beau-père, que sa majesté soit contente de ma conduite; pour moi, je ne trouve point que j'aie assez fait; et si toutes les vallées, avant la fin de la campagne, ne prennent un parti aussi sage que celle de Saint-Martin, je me regarderai comme un mauvais négociateur. Passons au projet du siége de Turin dans le mois d'octobre : je ne crois pas qu'il soit impossible, mais il s'y trouvera certainement de grandes difficultés. Il ne faut point l'entreprendre qu'on ne soit sûr d'y réussir, et hors qu'on n'y travaille actuellement avec une application et une diligence continuelles et un concert admirable, la vraisemblance est qu'on y échouera. Rien ne peut tant contribuer au succès de cette grande entreprise, de l'utilité de laquelle personne ne peut disconvenir, que de prendre la garnison de Verceil prisonnière de guerre. Si M. de Vendôme écoute les troupes, il accordera une capitulation; s'il suit son génie, il en viendra à bout. Je sais qu'il peut être dangereux de pousser les

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1765, n° 150.

hommes à de certaines extrémités, et que le poltron même peut devenir brave; mais cette condition n'est dure à un certain point que pour le gouverneur, et la vie sauve suffit ordinairement à la plus grande partie d'une garnison; de plus, cet événement entraîne avec lui des suites si considérables, qu'il est permis de passer par-dessus des règles qui doivent être, comme toutes celles du monde, hors celles de l'honneur, soumises aux circonstances.

Si M. de Vendôme prend la garnison de Verceil prisonnière de guerre, M. de Savoie ne pourra plus mettre d'armée en campagne; il sera obligé de jeter le reste de son infanterie dans Turin, et il sera bien embarrassé de sa cavalerie, qui sera entièrement abandonnée à ses propres forces. La résolution prise pour le siége de Turin, il sera entièrement inutile de faire celui d'Ivrée; il ne ferait que vous consommer des munitions; et votre dépôt pour celui de Turin, n'ayant point Verue, ne peut se faire qu'à Asti ou à Pignerol, dès que M. de Vendôme m'y aura prêté la main. Il est certain que les états de M. de Savoie sont renfermés dans Turin; cette ville est même présentement si remplie de grains et de toutes les richesses de la plaine, que, si on la bombardait, M. de Savoie ne serait plus en pouvoir de soutenir la guerre. Ce que je dis est un fait, et il faut prendre garde de se laisser prévenir par le discours général, qu'on n'oblige point une place de guerre à se rendre en la bombardant. Cela est bien vrai; mais quand toute la subsistance d'une aussi grosse ville, et outre cela d'une armée considérable, s'y trouve renfermée, de nécessité, c'est la prendre que de la brûler; de plus, quel coup de poignard n'est-ce pas pour un petit prince qui, dans l'idée qu'il a de vouloir être grand, ne peut s'en flatter que par rapport à cette capitale, dont il verra les bâtiments et son palais même en cendres! Reprenons les moyens de la pouvoir prendre : il faut une si grande abondance de toutes sortes de munitions, que vous n'avez pas un moment de temps à perdre pour examiner la quantité qu'il y a dans l'Astesan et dans le Montferrat; ce qu'on peut tirer du Milanais; ce que vous pourrez envoyer par

mer, et ce que vous pouvez faire passer avec moi à Pignerol.

Le temps où vous prétendez faire cette entreprise mérite bien qu'on y réfléchisse. Le mois d'octobre est fort pluvieux dans le Piémont; les terres y sont fort grasses, et les difficultés d'y conduire une grosse artillerie et un attirail innombrable de chariots et de mulets seront presque insurmontables; il ne faut compter que sur l'abondance de l'argent pour faire supporter aux soldats des fatigues outrées. Il est nécessaire que les généraux réveillent la bonne volonté des officiers au point de regarder tous la cause commune comme leur cause particulière. Tout cela n'est pas bien aisé. Voyez où peut conduire un siége pareil à celui de Turin, qu'on ne commence qu'au 15 d'octobre, ce qui ne se peut certainement devant, si une grande partie de vos munitions ne peut être à Toulon avant le 10 septembre. Pour porter de pareils coups, il faut faire des efforts violents. Notre infanterie sera affaiblie par des siéges, par les maladies, par la désertion et par les fatigues ordinaires de la campagne; celle de M. de Vendôme n'était pas forte en y entrant, et la plus grande partie de la mienne était fort faible. Si vous voulez réussir, travaillez dans le moment à faire les recrues; et à mesure que vous en aurez rassemblé, faites-nous-les passer; le reste suivra et réparera nos pertes journalières. Il y a six bataillons de troupes réglées en Provence. Renvoyez-nous Orléanais et Touraine, sans avoir égard aux demandes mal fondées de M. de Grignan. Dix-neuf que j'ai ici, et deux, feront vingt et un; de ces vingt et un j'en laisserai huit ou dans la vallée de Saint-Martin, ou de Pérouse à Pignerol; reste à treize, que je pourrai mener à M. de Vendôme, avec douze escadrons de dragons, étant obligé de laisser encore sur mes derrières les deux de Châtillon qui me restent.

Je puis vous assurer que je connais fort bien présentement tout ce pays-ci; il n'y a de jonction praticable que par Pignerol. Le Val d'Aost est un pays impénétrable pendant six mois de l'année et souvent huit; quand vous y êtes entré, vous ne sauriez conserver de communication avec votre pays. La jonction par la vallée de Suse est

encore sujette à de plus grands inconvénients, puisqu'il est démonstratif qu'elle ne peut se faire que le corps que je conduirai ne soit entièrement exposé à être défait par M. de Savoie. De plus, j'abandonnerais tous mes derrières et les Vaudois de la vallée de Saint-Martin, ce qui est la chose du monde qui ferait le plus mauvais effet; et ce serait alors, qu'animés par leur désespoir, et ceux des autres vallées par leurs chefs, ils ravageraient le Dauphiné et n'oublieraient rien pour fomenter les mauvaises dispositions où peuvent être quelques nouveaux convertis, à force d'avoir été sollicités par leurs frères. Par Pignerol, au contraire, vous établirez une communication sûre et aisée pendant tout l'hiver. Tout votre Dauphiné est à couvert par la vallée de Saint-Martin. Les Vaudois des autres vallées sont trop intrigués par les postes avantageux que j'ai sur eux, pour oser abandonner leur pays; de plus, je suis toujours à portée de négocier et de leur faire entendre leurs véritables intérêts; en un mot, je suis dans le cœur du Piémont et en même temps à portée de remédier à tous les désordres qui peuvent arriver dans le royaume. Tout ce que je vous avance est incontestable. Je suis sûr que sa majesté en sera persuadée dès qu'elle se sera donné la peine de l'examiner. On ne peut s'opposer à mon raisonnement que par des discours vagues; mais si l'on veut entrer dans le détail, rapprocher les moyens, approfondir les difficultés, examiner les inconvénients, et ne se pas contenter de dire en général, « il convient de faire telle ou telle chose, » on ne pourra détruire ce qui est fondé sur des principes certains et sur une longue expérience. Vous n'êtes pas en liaison avec M. le maréchal de Catinat, mais vous pouvez lui faire parler sous main, et il n'y a point de juge plus compétent en pareille affaire; je suis sûr qu'il tombera d'accord de tout ce que je vous soutiens.

J'ajoute que, pour prendre des mesures sûres pour réussir dans l'entreprise de Turin, vous devez m'envoyer un devis des munitions de guerre. Il ne faut pas que vous comptiez sur un grand transport par Gênes; les voitures y sont difficiles, et nous trouverons peut-être ici, par nos soins, M. Bouchu et moi, de quoi vous soulager, pourvu

que vous nous donniez vos instructions. Si l'on ne peut s'arranger pour le mois d'octobre, il ne faut point se rebuter, et il n'y a qu'à suivre le même plan pour le mois de janvier. La saison y est plus propre, et vous pourrez faire ce que je vous mande au sujet des recrues, ce qui vous serait extrêmement difficile plus tôt, à cause de la moisson.

A l'égard de Pignerol, je suis assez téméraire pour dire que le roi doit, préférablement à toute autre condition de paix avec M. le duc de Savoie, s'opiniâtrer à se faire rendre Pignerol et à mettre les vallées des Vaudois en république, sous sa protection. Quand Pignerol sera fortifié et que sa majesté aura toujours un passage libre par les vallées, elle sera maîtresse d'écraser M. le duc de Savoie et de faire trembler l'Italie, sans quoi la porte lui en est fermée dès que l'Espagne ne sera pas aussi unie avec la France qu'elle l'est présentement.

Si le siége de Turin ne se fait qu'au mois de janvier, M. de Vendôme peut faire celui d'Ivrée. Vous me trouverez sans doute opiniâtre; mais je ne puis m'empêcher de vous soutenir encore que six escadrons de cavalerie tirés des autres armées n'y feront pas une diminution qui puisse causer le moindre inconvénient, et qu'ils me seraient *ici* d'une utilité infinie.

M. le duc de la Feuillade fit les mêmes détails à M. le duc de Vendôme, et insista auprès de lui sur l'envoi des dix escadrons qu'il lui avait demandés. Ce secours lui parut chaque jour plus nécessaire, tant à cause de l'affaiblissement des régiments de dragons qu'il avait avec lui, la désertion les ayant réduits à onze cents chevaux, que par la position des trois corps des ennemis à Avigliano, Lucerne et Vigone. Il fut outre cela forcé de s'affaiblir d'un bataillon, qu'il envoya à Die pour contenir les religionnaires, qui commençaient à remuer dans le bas Dauphiné. D'un autre côté, la Savoie lui

donna quelque inquiétude, ayant été informé par M. de Marcilly, qui commandait au blocus de Montmélian, que la garnison entière avait fait une sortie vigoureuse, dans laquelle elle avait enlevé deux pièces de canon qui avaient été placées trop loin d'une des redoutes, et que cent cinquante grenadiers ou fusiliers, qui devaient les soutenir, avaient abandonnées. Il apprit cependant en même temps que les ennemis, après six heures de combat, avaient été forcés de rentrer dans la ville avec perte de cent hommes tués; mais, comme ils pouvaient, d'un moment à l'autre, faire une nouvelle attaque, il manda à M. de Vallière, qui était à Chambéry, d'aller lui-même prendre la conduite des troupes employées au blocus, et les précautions nécessaires pour les mettre en sûreté.

Ces contrariétés ne l'empêchèrent pas de suivre son principal objet, qui était la diversion qu'il se proposait de faire dans la plaine du Piémont; et jugeant que c'était le moment de se mettre en force au camp de Saint-Pierre, il fit ses dispositions pour mettre en entière sûreté les postes qu'il avait placés aux différents cols et dans la vallée de Saint-Martin. Il alla les visiter le 19; et, quoiqu'il les trouvât bien retranchés, il envoya un nouveau bataillon au col Julien et des détachements aux autres cols. Il en joignit de même un troisième aux deux qui gardaient les cols de Bez et du Coq, afin de contenir le corps des ennemis campé à Avigliano. Il fit aussi rétablir le fort Louis, qui, dans les guerres de Louis XIII, avait été construit près de Pérouse, et qui assurait la communication avec cette ville et la vallée de Saint-Martin.

Le 20 il commença son mouvement. Treize compagnies de grenadiers et un bataillon furent détachés ce jour-là pour aller prendre poste à Sainte-Brigitte, près de Pignerol, et s'y retrancher. Le lendemain 21 il décampa avec le reste de

son infanterie, et alla joindre les dragons au camp de Saint-Pierre, ne laissant à Pérouse que deux bataillons, qui travaillèrent à mettre ce poste en état de défense.

Le 23 il s'avança avec quatre cents grenadiers et six cents dragons jusqu'à Bricherasco, du côté de la vallée de Lucerne, et porta la contribution dans les villages de Cavor, Villafranca, Bibiana, Bagnolo et plusieurs autres, qui se soumirent, suivant la permission que le duc de Savoie leur en avait donnée pour éviter un soulèvement de leur part.

Le 24 il alla visiter le château d'Osasco, qui lui parut être en état de soutenir un siége de plusieurs jours, et dans une situation d'autant plus avantageuse, qu'il donnait la facilité de s'étendre dans la plaine aux deux rives du Chisone. Il se rendit ensuite à Pignerol et à Sainte-Brigitte; mais la reconnaissance qu'il fit de ces deux postes ne fut pas si satisfaisante : il jugea qu'on n'y serait pas en sûreté pendant l'hiver, et qu'il fallait se borner à Pérouse pour la tête des quartiers et pour les dépôts d'artillerie, si le siége de Turin avait lieu.

Le bruit se répandit alors de la reddition de Verceil; et M. de la Feuillade crut, avec d'autant plus de raison, devoir ajouter foi à cette nouvelle, qu'il sut en même temps que M. de Castellamont était décampé le 23 d'Avigliano pour se retirer au delà de Rivoli, d'où l'on assurait qu'il avait pris le chemin de Moncaglieri. Sa retraite rendant libre toute la vallée de Suse, qui était le débouché le plus favorable pour la jonction, M. de la Feuillade dépêcha à M. de Vendôme M. de Paysac, pour lui demander ses dernières intentions au sujet de cette importante opération, non pas qu'il fût d'avis de la faire par Alpignano, comme ce général le lui avait proposé, car non-seulement il envisageait encore dans ce projet un grand

danger pour les troupes qu'il pourrait faire marcher, à moins qu'elles n'y fissent pas un long séjour et que M. le duc de Vendôme n'envoyât promptement un gros corps pour lui faciliter le passage; mais il persistait aussi à regarder la jonction comme inutile, à moins qu'on ne fût prêt à mettre le siége devant Turin; et il était plus persuadé que jamais de la préférence qu'on devait donner à la continuation de la diversion dans le Piémont. Cependant, pour être en état d'opérer la jonction, si telle était la volonté de M. le duc de Vendôme, il fit assembler à Suse des subsistances pour la marche de huit bataillons et de trois régiments de dragons, qui étaient les troupes qu'il destinait pour passer à l'armée de Piémont.

La nouvelle de la prise de Verceil se confirma par des lettres mêmes de M. le duc de Vendôme, qui manda en même temps à M. le duc de la Feuillade qu'il y avait fait prisonniers douze bataillons et six cents chevaux; mais que, comme le duc de Savoie était avec toute son armée à Crescentino, le siége de Verue devenait impossible; qu'il ne lui restait à faire que celui d'Ivrée; que par cette raison la jonction ne pouvait se faire que par la Doire, mais qu'en considérant l'état des affaires, elle lui paraissait presque impossible; qu'elle n'était pas plus facile par la plaine du Piémont, parce que, n'ayant aucune disposition pour des vivres du côté d'Asti, il ne pouvait mener l'armée à Chieri, et que, d'un autre côté, ce serait une démarche imprudente de sa part s'il s'approchait de Turin en laissant derrière lui, à Crescentino, le duc de Savoie avec toutes ses forces; que, par toutes ces considérations, son principal objet était de se rendre maître d'Ivrée, ne doutant point que si une fois il parvenait à passer la Doire Baltée, le duc de Savoie ne pourrait plus vivre dans son camp de Crescentino, ce qui l'obligerait de s'éloigner et rendrait la jonction par la Doire

plus facile. Quant aux dix escadrons que M. le duc de la Feuillade lui avait demandés, il ne lui dissimula pas que non-seulement le chemin qu'il proposait de leur faire tenir par Quiers et par la plaine du Piémont était trop dangereux, mais aussi qu'il ne pouvait s'affaiblir d'aucune troupe, ayant à faire face en même temps non-seulement au duc de Savoie, mais aussi à l'armée impériale, qui se renforçait chaque jour dans le Trentin, et à prendre des précautions contre la mauvaise volonté des Vénitiens envers la France.

M. le duc de Vendôme, dans cette même lettre, témoigna à M. de la Feuillade ses regrets des difficultés insurmontables qu'il trouvait à l'occupation du poste d'Alpignano. Il lui annonça même que s'il n'eût été question dans les représentations qu'il lui avait faites à ce sujet que de la crainte d'y être attaqué par le duc de Savoie, il se serait engagé à l'en garantir; mais que, ne pouvant rien opposer aux obstacles sur lesquels il fondait l'impossibilité de soutenir un poste sur la Doire, il se voyait forcé de perdre la jonction de vue pour un temps, et de le laisser continuer la diversion qu'il avait commencée dans les vallées et du côté du Piémont.

Le principal objet de la réponse que M. le duc de la Feuillade fit à cette lettre fut de persuader à M. le duc de Vendôme que, si l'on parvenait à se procurer les moyens d'assiéger Turin, ce serait par Pignerol que la jonction devrait se faire, et que ce point deviendrait doublement important, parce que, n'étant pas maître d'Ivrée, c'était le seul endroit du côté du Dauphiné, comme Asti du côté de l'Italie, où l'on pût faire des dépôts, et qu'en tenant ce poste on continuerait à protéger la vallée de Saint-Martin; que peut-être on amènerait par là les autres à la soumission, et que tous les convois venant de France seraient en sûreté. Cependant, ne pouvant se

dissimuler, malgré la liberté que lui laissait M. le duc de Vendôme de suivre son penchant pour la diversion du côté du Piémont, que le vœu de ce général ne portât entièrement sur l'occupation d'un poste sur la Doire, il lui ajouta que s'il jugeait le siége de Turin impraticable pendant la campagne, et s'il se déterminait à celui d'Ivrée, il se porterait, lorsqu'il le désirerait, avec dix bataillons à Avigliano, pour s'avancer ensuite à Alpignano, le jour auquel il serait en état de lui donner la main.

Mais malgré l'empressement que M. de la Feuillade témoigna à M. le duc de Vendôme de concourir à ses vues pour la jonction par le côté de la Doire, il paraît que ce fut moins par confiance dans les idées de ce général que par déférence pour ses avis, qu'il se soumit à faire ce qu'il désirait de lui; car, en même temps qu'il lui annonçait la résolution qu'il avait prise de se porter sur la Doire, il écrivit à M. de Chamillart pour l'engager, par les plus vives instances, à forcer M. le duc de Vendôme d'abandonner tout autre projet pour se livrer uniquement à celui de Turin. Il ne négligea rien pour faire envisager à la cour l'avantage de porter un coup aussi funeste au duc de Savoie, et la facilité que cette entreprise procurerait pour faire la jonction par la plaine du Piémont.

Plus que jamais attaché à cette idée, il alla jusqu'à promettre à la cour qu'en supposant même qu'on se contentât de travailler aux préparatifs du siége, et qu'on fût forcé de le remettre à la campagne suivante, il tiendrait pendant l'hiver Pignerol, les vallées et la Savoie, pourvu qu'on laissât à sa disposition trois bataillons des troupes qui étaient en Provence. Ses espérances à ce sujet étaient fondées et sur l'état de Pignerol, qu'il trouva plus facile à réparer qu'il ne l'avait d'abord imaginé, et sur la bonne volonté des Barbets de la vallée

de Saint-Martin, et sur la bonté des postes qu'il avait fait occuper sur les différents cols. En effet, les ennemis, au nombre de six cents hommes de troupes réglées et autant de Barbets ou de religionnaires conduits par M. de Parelle, s'étant présentés le 31 juillet devant les retranchements de Prailly au col Julien, échouèrent dans leur entreprise; et, après une attaque qui dura tout le jour, ils furent forcés de se retirer avec perte de soixante hommes tués et cent vingt blessés, sans avoir pu entamer les deux bataillons qui les défendaient, secondés par quatre compagnies des Barbets de Saint-Martin, qui occupaient les hauteurs. Le 6, M. de Paysac, que M. le duc de la Feuillade avait envoyé à M. de Vendôme pour lui faire des représentations sur le projet de jonction et pour recevoir ses ordres, arriva au camp de Saint-Pierre, et lui remit une lettre de ce général, plus affirmative que tout ce qu'il lui avait mandé jusqu'alors, sur la nécessité de faire la jonction par le côté de la Doire, et qui fixait l'époque du 25 du mois d'août pour celle à laquelle les troupes qu'il jugerait à propos de lui envoyer devraient être rendues sur cette rivière.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le duc de la Feuillade. Du camp sous Verceil, 29 juillet 1704[1].

Je vous ai déjà mandé, monsieur, les raisons qui m'empêchèrent de vous envoyer les mille chevaux que vous demandez. M. de Paysac, que je fais partir pour vous aller rejoindre, vous les répètera encore, et je suis persuadé que vous les trouverez bonnes. Comme il m'a assuré de votre part que, pourvu que je m'avance sur la petite Doire, vous serez en état de me joindre, je me dispose à m'y avancer, ne me paraissant rien de plus important pour le service du roi que de fortifier cette armée autant qu'il se pourra. Je pourrais aisément porter des troupes sur la petite Doire avant le 20 du mois prochain; mais

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1765, n° 198.

comme Paysac m'a dit que vous seriez obligé de prendre le château de Brusolo, et que je crois nécessaire de vous donner du temps pour l'arrangement de vos vivres, il suffira que vous soyez sur la Doire le 25. Sitôt que j'aurai passé la Doire Baltée, je vous donnerai de mes nouvelles par des paysans et même par des partis, et je vous marquerai plus positivement le jour que nos troupes seront sur la Doire.

Je ne vous marque point le nombre des troupes que vous nous amènerez; c'est à vous de voir, monsieur, ce qu'il en faut laisser pour la sûreté des frontières du Dauphiné, et j'aime mieux en avoir moins que de laisser en péril les frontières du royaume; mais quelque peu qu'il nous en vienne, cela fera un effet merveilleux.

Quelque envie que j'aie de vous voir, je ne puis m'empêcher de vous dire que je crois, pour votre intérêt et pour celui du roi, qu'il convient mieux que vous demeuriez où vous êtes que de venir nous joindre. La commission de garder les vallées est très-difficile, je le sais par la connaissance que j'ai de cette guerre, et je suis persuadé que tout autre que vous y sera fort embarrassé; je crois même que vous terminerez plus tôt qu'un autre les négociations que vous avez entamées avec les Barbets, et qu'ils auront plus de confiance aux propositions qui leur seront faites par un homme de votre caractère, gouverneur, que par un simple officier général. Je vous dirai de plus que, selon toutes les apparences, le roi fortifiera, avant la fin de la campagne, le corps qui restera dans les vallées, par le moyen des troupes qui sont sur le Var et en Languedoc; je ne sais même comment cela n'est pas déjà fait, car elles m'y paraissent inutiles pour la plus grande partie; et les corps qui y sont me semblent trop considérables par rapport à ce qui reste des fanatiques et au peu de troupes qui sont dans le comté de Nice. Ajoutez à toutes ces raisons qu'il vous convient mieux d'être là en chef que d'être confondu ici dans la foule des lieutenants généraux, dont la plupart sont vos anciens. Je vous parle avec franchise, et comme je ferais à mon frère; après tout cela, tout ce que je vous dis n'est que par manière de conseil, et vous

serez toujours le maître de régler votre destinée comme vous croirez qu'il vous conviendra le mieux.

A l'égard du siége de Turin, je vous dirai qu'il est impossible de le faire sans avoir pris Verue et être maître du Pô; dès le moment que les pluies commencent, les voitures ne marchent plus dans ces pays-ci, ni dans le Montferrat, et il faut tant de choses pour un aussi grand siége, qu'il est indispensable d'avoir une rivière pour porter tout ce qui y est nécessaire; il serait trop dangereux de s'engager dans une si grosse entreprise sans être assuré auparavant de la navigation du Pô, de Casal à Turin; les ennemis, avec toute la puissance des alliés, et quoique ce fût dans le cœur de l'été, n'auraient jamais pu prendre Namur sans le secours de la Meuse.

Le duc de Savoie est retourné dans son camp de Crescentino, et fait travailler à fortifier Ivrée; le bataillon de Montferrat, qui était avec le comte de Castellamont, l'a joint il y a cinq jours. Je ne sais s'il s'opiniâtrera à demeurer où il est; mais si sa majesté m'accorde la permission que je lui demande d'assiéger Verue, je vous réponds que je le prendrai à sa barbe. Je ne doute pas que sa majesté n'y consente, lorsqu'elle verra que le siége de Turin ne se peut faire sans être maître auparavant de cette place; pendant ce temps-là on aura le temps de m'envoyer de France toutes les munitions de guerre que je demande pour le siége de Turin. J'attendrai de vos nouvelles avec impatience pour savoir le parti que vous aurez pris, et je me rendrai au plus tard le 25 sur la petite Doire, à l'endroit où elle sort de la montagne, pour recevoir les troupes que vous m'aurez destinées.

Lettre de M. le duc de la Feuillad à M. de Chamillart. Du camp de Saint-Pierre, 6 août 1704[1].

M. de Paysac, que j'avais envoyé à M. de Vendôme pour lui représenter des raisons que je croyais bonnes, vient d'arriver, mon cher beau-père, et il m'a rendu la lettre que je vous envoie. Je trouve que j'en ai assez dit, et qu'il y aurait de l'indiscrétion à moi de m'opposer plus longtemps à ce que pense M. de Vendôme; je me sais

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1765, n° 197.

même mauvais gré d'avoir encore quelque soupçon qu'il puisse ne pas s'avancer aussi aisément sur la petite Doire qu'il le prétend. J'attends les ordres décisifs de sa majesté. Je n'ai actuellement ici que dix-huit bataillons; on ne peut en laisser moins de dix pour la conservation de la vallée de Saint-Martin, d'où dépend le repos du Dauphiné, pour le poste de Pérouse, qui est absolument nécessaire, et pour la garnison de Suze. Il ne peut plus être possible de songer à Pignerol ni à Sainte-Brigitte. Des cinq régiments de dragons qui sont ici, il n'y a que Pézeux et Hautefort en état de joindre M. de Vendôme; les trois autres sont réduits à rien, et de plus il est nécessaire d'en avoir en Dauphiné et en Savoie. Ce petit détail suffit. Les éclaircissements que vous devez avoir sur l'affaire de Languedoc et sur les menées secrètes de M. de Savoie, en Dauphiné et en Vivarais, doivent encore beaucoup contribuer au parti qu'on prendra.

A l'égard de ce que M. de Vendôme a l'honnêteté de me mander sur ce qui me regarde, je lui suis obligé; mais je vois fort bien que, prévenu de son idée, que, beaucoup de gens ont eu la bonté d'entretenir, il ne m'a pas rendu la justice que je mérite, et qu'il a cru que les difficultés que je formais sur la jonction provenaient uniquement de l'envie que j'avais de rester en chef.

Je sens aussi bien qu'un autre qu'il est différent d'être distingué ou confondu, et je crois pouvoir me flatter avec raison que, dans le peu de temps que j'ai eu l'honneur de commander, je me suis conduit de façon que sa majesté n'a pas eu lieu d'être mécontente de mes services. Je connais aussi fort bien, par la lettre de M. de Vendôme, qu'il ne voit pas de jour à me donner un camp séparé, et que les lieutenants généraux, mes anciens, ont fait valoir leurs droits dans toute l'étendue; mais, malgré toutes ses réflexions, auxquelles j'en pourrais ajouter que je crois plus convenable de taire, je vous assure avec vérité que je joindrai M. de Vendôme avec un très-sensible plaisir, si sa majesté m'y juge nécessaire. Je ne demande rien : sa volonté sera ma seule loi; je m'estimerai trop heureux de lui mar-

quer, par mon entière résignation, que je ne suis pas indigne des bontés qu'elle a eues pour moi.

Je suis simplement obligé de vous dire que M. de Gévaudan est le seul homme de ceux qui sont ici qui soit capable de commander à ma place; il ne portera peut-être pas ses idées bien loin, mais il se comportera sagement, avec honneur, désintéressement et ménagement convenable pour les peuples, et il est très-capable d'un arrangement suivi, pourvu qu'on lui en fasse l'ouverture. Il est aussi nécessaire de laisser ici de bons brigadiers : MM. de Canillac et de Vergetot sont pleins d'entendement; et de plus, les maladies réitérées qu'ils ont eues en Italie peuvent engager le roi d'avoir l'égard de ne pas les y faire retourner.

La prétendue jonction avec M. de Vendôme ne doit rien changer à la ratification du traité avec la vallée de Saint-Martin : il n'est rien de si capital; et si le roi l'abandonnait, il se ferait à jamais des ennemis mortels qui désoleraient le Dauphiné et le soulèveraient dans la suite, tant ils seraient attentifs à profiter des occasions pour se venger de ce qu'on les aurait abandonnés au ressentiment de M. de Savoie. MM. de Lucerne et d'Angrogne m'ont fait dire qu'ils n'attendaient que la ratification du traité pour se déclarer. Outre ce que je vous ai marqué, je crois pouvoir vous remettre devant les yeux que la plus grande partie des troupes du roi sont hors du royaume et sans communication. Dieu veuille que le dedans devienne absolument tranquille!

La cour approuva les arrangements que M. le duc de la Feuillade se proposait de faire pour les troupes qu'il comptait mener à M. le duc de Vendôme; mais elle lui ordonna d'en confier la conduite à M. de Gévaudan et de continuer à diriger les affaires dans les Alpes, et elle le prévint en même temps qu'il ne devait espérer aucune augmentation de troupes.

Il fit de nouvelles instances sur ce dernier article, en repré-

sentant l'importance dont il était et de conserver la vallée de Saint-Martin, de laquelle dépendait le repos du Dauphiné, et la nécessité d'imposer aux autres vallées pour pouvoir appuyer les négociations qu'il faisait avec elles. Il fit en même temps connaître, non-seulement les inconvénients qu'il y aurait d'abandonner les habitants de Pignerol et de les exposer au ressentiment du duc de Savoie, après les marques de zèle et d'affection qu'ils témoignaient pour la France [1], mais aussi l'avantage de conserver ce poste et celui de Sainte-Brigitte, qu'il regardait comme les seuls endroits de dépôts pour le siége de Turin, si, avant de l'entreprendre, M. le duc de Vendôme n'était pas maître de Verue.

Ces motifs l'engagèrent à chercher un moyen de pouvoir garder Pignerol pendant l'hiver, même dans le cas où, après le départ des troupes qui devaient joindre M. le duc de Vendôme, il ne recevrait aucun renfort. Il imagina, à cet effet, de faire construire dans la ville un réduit capable de contenir deux bataillons, et d'abandonner la défense du reste de la ville aux habitants, qui offraient de prendre tous les armes; et, afin d'assurer la retraite de ces deux bataillons, s'ils venaient à être attaqués par des forces trop supérieures, il fit des dispositions pour laisser au Villar un bataillon bien retranché, deux escadrons de dragons à Pinasca, deux bataillons à Pérouse et cinq dans les vallées. Ce moyen lui parut infaillible; mais il demanda de plus à la cour de lui faire passer deux des bataillons qui étaient en Provence, pour les placer à Avigliano avec deux régiments

[1] Un parti de troupes piémontaises s'étant avancé jusqu'aux portes de Pignerol pour insulter un corps de garde de dragons et enlever quelques mulets qui étaient hors de la ville, les bourgeois se portèrent aux barrières, même avant que la garde d'infanterie y fût arrivée, et chassèrent les ennemis, dont ils firent trois prisonniers. Cet événement les engagea à former, de ce qui était en état de porter les armes, un bataillon pour leur propre défense.

de dragons, et se mettre par là en état de faire des courses jusqu'aux portes de Turin, ce qui obligerait le duc de Savoie à tenir dans sa capitale un corps de cavalerie, tandis que l'occupation de Pignerol ne lui permettrait pas de retirer de Vigone celui qui y était sous le commandement de M. de Martini.

M. le duc de la Feuillade était occupé de ces dispositions et de celles qu'il avait à faire pour pouvoir s'acheminer vers le rendez-vous que M. le duc de Vendôme lui avait indiqué, lorsqu'il reçut une lettre de ce général, qui, en lui faisant part des motifs qui le forçaient à renoncer pour cette campagne au siége de Turin, le prévenait des obstacles insurmontables que rencontrerait la jonction, et du parti qu'il prenait de n'y plus penser jusqu'à ce que les circonstances fussent plus favorables; qu'en conséquence il ne devait plus être question de sa part de s'avancer sur la Doire, mais seulement de continuer sa diversion du côté de Pignerol et de travailler à mettre ses postes en sûreté.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le duc de la Feuillade. Du camp sous Verceil, 7 août 1704[1].

J'ai reçu, monsieur, par le retour de mon petit courrier, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je suis très-persuadé que la reddition de Verceil vous a fait quelque plaisir pour l'amour de moi, et je vous crois trop de mes amis pour n'y avoir pas été sensible; je vous en suis très-obligé, et je vous assure que personne ne s'intéresse plus sincèrement que moi à tout ce qui vous regarde.

J'ai plus d'envie que je ne puis vous le dire de faire le siége de Turin; j'en vois toutes les conséquences, mais il m'est impossible de le faire ni de vous rejoindre par Pignerol, sans avoir pris Verue; et ce serait, ce me semble, une chose trop hasardée, que d'entreprendre

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1765, n° 211.

un siége aussi considérable sans être maître du Pô. Je l'ai déjà mandé à sa majesté, et qu'elle ne devait point absolument compter sur autre chose, outre que, quelque diligence que l'on fasse, les munitions de guerre que j'ai demandées pour ce siége ne sauraient être ici de plus de trois mois; c'est pourquoi il est inutile de songer à présent à Turin. A l'égard d'Ivrée, je suis tout à fait de votre avis, il ne mène point à Turin, et, si j'en avais été cru, il y a longtemps que je serais maître de Verue, et nous serions peut-être à présent à Turin et en état de nous joindre aisément; mais c'est une chose faite et à laquelle il est inutile de songer davantage.

Je vous ai mandé, monsieur, par M. de Paysac, que je serais en état d'envoyer, le 25 de ce mois, sur la petite Doire, un corps de cavalerie pour recevoir vos troupes, étant persuadé que M. de Savoie n'abandonnerait point son camp de Crescentino; mais il me revient par tant d'endroits différents, que sitôt que je m'ébranlerai d'ici il repassera la Doire Baltée pour me disputer le passage de cette rivière, qu'on n'en peut presque plus douter. Cela supposé, vous voyez que le rendez-vous que je vous ai donné pour le 25 deviendrait une chose impraticable; c'est pourquoi je vous prie de ne faire aucun mouvement pour nous joindre, que vous n'ayez de mes nouvelles et que je ne vous aie informé de la situation des ennemis. Je garde pour cela l'homme qui a conduit Paysac, et que je vous enverrai en droiture. Il n'est pas possible que le duc de Savoie me dispute le passage de la Doire Baltée, et qu'il soutienne en même temps Verue et Ivrée. J'attends les ordres du roi pour savoir laquelle des deux places sa majesté veut que j'attaque. Vous voyez qu'il peut arriver sans miracle, monsieur, que notre jonction sera différée, mais elle n'en sera que plus sûre dans la suite; et si nous prenons Verue, c'est pour lors qu'elle se pourra faire par Pignerol.

Je crois donc que vous ne pouvez faire autre chose à présent que d'occuper toujours les troupes que les ennemis ont de vos côtés, et de faire en sorte, s'il se peut, par vos mouvements, qu'ils y en envoient davantage. Lorsque nous serons attachés à une place, M. de

Savoie pourrait bien se déterminer à marcher de votre côté; mais je suis persuadé que vous aurez mis vos postes en sûreté et en état de ne rien craindre. Les montagnes où vous êtes sont si difficiles, qu'il y a lieu de croire que quand les ennemis marcheraient de votre côté, ils ne vous feraient aucun mal essentiel; et quoique j'aie bien de la peine à croire que M. de Savoie s'éloigne de nous, cependant je crois qu'il n'y a pas de mal de prévenir ce qu'il peut faire, afin que vous ayez le temps de prendre les précautions nécessaires pour vous mettre en sûreté.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. le duc de Vendôme. Du camp de Saint-Pierre, 14 août 1704[1].

Je ne ferai, monsieur, comme vous me l'ordonnez, aucun mouvement pour la jonction, que je ne reçoive auparavant de vos nouvelles. Je n'ai jamais douté que M. de Savoie ne fît tout ce qu'il pourrait pour conserver Ivrée préférablement à Verue, quoique cette place puisse avec raison s'appeler le faubourg de Turin. Ivrée est le seul endroit par où il puisse recevoir quelques secours, et il ne peut faire subsister sa cavalerie pendant l'hiver qu'entre les deux Doire; ces deux considérations porteront M. de Savoie à se déterminer à perdre Verue; et j'en trouve encore une troisième fort apparente, qui est que je suis persuadé que, s'il vous laissait passer la Doire, vous pourriez lui couper la communication du Pô entre Turin et Verue.

A l'égard du siége de Turin, puisqu'il n'est pas possible de l'entreprendre de cette campagne, il n'y a pas un moment à perdre pour faire l'arrangement nécessaire pour l'exécuter au commencement de la prochaine; pour cet effet, il est de la dernière conséquence de garder Pignerol pendant cet hiver, pour vous faire passer toutes les recrues de votre armée et une partie des munitions dont vous aurez besoin pour cette grande entreprise; d'ailleurs, la conservation de ce poste contribuera beaucoup à la prompte soumission des vallées, qui sera la chose du monde la plus commode pour la guerre d'Italie; le Dauphiné et la Provence seront tranquilles, et je serai en état,

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1765, n° 212.

quand il s'agira du siége de Turin, de vous mener quasi jusqu'au dernier homme des troupes que j'ai avec moi, c'est-à-dire que vous pourrez compter sur seize bataillons et cinq régiments de dragons. Quoique ce soit prendre ses mesures de bonne heure, je vous dirai que j'espère que vous m'accorderez la distinction d'avoir un corps séparé sous vos ordres, étant jusqu'ici sans exemple qu'un homme qui a commandé en chef se soit trouvé ensuite confondu avec les autres lieutenants généraux. Je compte avec vérité sur l'honneur de votre amitié, et je suis persuadé du moins que, si vous ne voulez pas entrer là dedans, vous ne vous opposerez pas aux bonnes intentions que le roi et M. de Chamillart pourront avoir pour moi.

A l'égard de ce que vous me mandez que M. de Savoie pourrait se déterminer à marcher de mon côté lorsque vous serez attaché au siége d'Ivrée ou de Verue, je vous dirai que ce prince n'ayant que vingt-cinq bataillons au plus pour mettre en campagne, ou dans ces deux places, il me paraît que s'il vous abandonne Verue, vous pourrez en faire le siége avec vingt bataillons, et avoir une armée à lui opposer; et quand cela ne serait pas, je suis persuadé que, si véritablement il se déterminait à marcher à moi, vous sauriez profiter bien à propos de ce mouvement; de mon côté je l'attirerais autant qu'il me serait possible, pour vous en donner le temps; le tout dépend d'être bien averti, et que vous me donniez régulièrement de vos nouvelles par des courriers, ou par des espions, dont la voie serait bien plus courte. Il est absolument nécessaire que je sois informé de la situation où sera M. de Savoie, parce que, si vous êtes une fois attaché à Veru, il pourrait, étant derrière la Doire Baltée, faire un détachement pour entrer en Savoie par le Val d'Aost, faire lever le blocus de Montmélian, aller prendre Chambéry, et remettre la Savoie entre les mains des Suisses, qui est un projet que je sais certainement qu'il n'a point abandonné; mais je suis persuadé que vous aurez attention à l'obliger d'avoir toute son infanterie derrière la Doire pour vous en défendre le passage.

Les bons traitements que j'ai faits à la vallée de Saint-Martin ont

engagé les habitants à faire des courses dans la vallée de Lucerne; ils en ont fait une il y a quatre jours, et ils ont ramené quatre cents moutons; cela joint à ce qu'ils seront journellement exposés à de pareilles incursions, et qu'ils n'ont pu nous entamer dans nos postes, fera faire des réflexions aux autres vallées, que je puis vous assurer être dans de très-bonnes dispositions.

J'oubliais de vous mander que si M. de Savoie abandonne Verue et que vous vous en rendiez maître, comme je n'en doute pas, cela me facilitera beaucoup la conservation de Pignerol, parce que je compte que vous prendrez des quartiers d'hiver si près de Turin, que M. de Savoie n'osera marcher avec un corps considérable pour attaquer ce poste, puisqu'il s'exposerait à être coupé pour son retour à Turin, en rassemblant promptement vos quartiers; cependant je crois qu'il ne faudra pas risquer de faire avancer aucun dépôt que jusqu'à Fenestrelle, pour ne pas donner à M. de Savoie une trop grande envie de former une entreprise sur Pignerol, et je disposerai les troupes dans les derrières, de manière que, quelque chose qui puisse arriver, les bataillons que j'y laisserai auront leur retraite assurée.

M. le duc de la Feuillade, n'ayant plus alors à s'occuper que de ce qui regardait la partie dont il était personnellement chargé, fixa toute son attention sur deux objets principaux: l'un d'amener le reste des vallées à la soumission, et, en attendant, de se mettre en défense contre leurs incursions; l'autre, de prendre toutes les mesures possibles pour mettre en sûreté Pignerol et les troupes qu'il destinait à soutenir ce poste pendant l'hiver.

La course que venaient de faire les Barbets de Saint-Martin dans la vallée de Lucerne, et les bonnes dispositions de ces peuples pour la France, l'engagèrent à s'avancer vers eux, le 18, avec quelques bataillons. Il arriva à Saint-Germain sans trouver aucune résistance, et s'empara de ce lieu, dont

l'occupation suffisait pour imposer à toute la vallée. Il y laissa trois bataillons et leur donna ordre de s'y retrancher. Dès le lendemain ils y furent attaqués par M. de Parelle, mais ils ne furent point entamés; et les ennemis, après avoir eu cinquante hommes tués ou blessés, se retirèrent. On chercha à retrancher ce poste, dont la possession assurait la communication par le bas des montagnes et dans tout le Pragelas, depuis Pignerol jusqu'à Fenestrelle.

A l'égard de Pignerol, indépendamment du réduit auquel M. de la Feuillade fit travailler, il imagina de faire, depuis la ville jusqu'à l'abbaye, une ligne de communication, tant pour empêcher la cavalerie ennemie de pénétrer par cet intervalle, que pour assurer, en cas de besoin, la retraite des troupes. Il régla en même temps qu'il resterait à Pignerol quatre bataillons, deux à l'abbaye, trois à Saint-Germain, deux au Villar, trois à Pérouse et trois dans la vallée de Saint-Martin.

En attendant que la cour prît une résolution sur ses projets, il ne songea qu'à faire achever ses retranchements et à faire vivre ses troupes. Il fit le 21 un fourrage dans la plaine, du côté de Frosasco, sous la protection de quatre cents hommes d'infanterie et quatre cents dragons. Le fourrage se fit sans être troublé par les ennemis; ce ne fut qu'au moment de la retraite qu'ils parurent à l'arrière-garde au nombre de six cents chevaux, mais les troupes d'escorte et les fourrageurs s'étant jetés dans Frosasco, ils n'osèrent les y attaquer; et M. de la Feuillade ayant marché lui-même avec quelques troupes pour leur donner du secours, les ennemis se retirèrent dès qu'ils le virent paraître sur Costa Grande.

Les fourrages devenaient rares; et M. de la Feuillade, jugeant qu'il ne pourrait faire subsister que jusqu'à la fin du

mois les chevaux de ses dragons, se proposait d'en renvoyer alors la plus grande partie en Dauphiné ou en Savoie; ce fut même à cette occasion qu'il envoya à la cour un projet pour l'emplacement général de ses troupes pendant l'hiver, suivant lequel il ne devait garder, pour Pignerol et pour Suse, que deux escadrons de dragons à cheval et quatre cents à pied.

Ces arrangements étaient fondés sur la supposition de l'inutilité et de l'impossibilité de la jonction avec M. le duc de Vendôme pendant la campagne; mais il fallut bientôt changer de système. M. le duc de Vendôme, voyant le duc de Savoie déterminé à ne point abandonner son camp de Crescentino, au moyen duquel il couvrait Verue et entretenait une communication assurée avec Turin, venait de prendre de nouveau la résolution de marcher à Ivrée; et M. le duc de la Feuillade reçut une lettre de lui pour l'engager à entrer par les montagnes dans le Val d'Aost, avec les troupes qui avaient été destinées à passer à l'armée de Piémont.

Nouvelles représentations de sa part sur les dangers d'une telle marche, premièrement, parce qu'il ne pouvait envoyer à M. le duc de Vendôme que huit bataillons si faibles, qu'à peine formaient-ils deux mille quatre cents hommes, et deux régiments de dragons peu nombreux; en second lieu, parce qu'il regardait le passage du petit Saint-Bernard comme impraticable, même avec un corps infiniment supérieur, si les ennemis occupaient avec quelques bataillons le poste de la Thuile; troisièmement, parce qu'il n'y avait aucun magasin en Savoie; quatrièmement enfin, parce que la consommation qu'avaient faite les troupes dans le pays entre Suse et Bossolino l'avait tellement dépourvu de fourrage, qu'il n'en restait, tant à Suse que dans la vallée, que pour la subsistance de deux escadrons pendant l'hiver, et que par cette raison

il était impossible de se porter dans cette vallée pour faire quelque diversion.

A ces représentations M. le duc de la Feuillade joignit de nouvelles instances pour qu'il lui fût permis de garder Pignerol, et de nouvelles assurances du succès des moyens qu'il employait pour tenir ce poste avec sûreté. Il présenta de nouveau à la cour le tableau des avantages qu'on en retirerait, tant pour la jonction, lorsqu'il serait question du siége de Turin, que pour la conservation des vallées, la tranquillité du Dauphiné et la facilité de mettre à contribution toute la plaine du Piémont, avantages que la conservation des seuls postes de Saint-Germain, du Villar, ni de la vallée de Suse ne pouvait procurer. Ce fut même pour appuyer ses raisons et mieux engager la cour à adopter ses idées, qu'il prit de nouvelles mesures pour pouvoir conserver sa position plus longtemps qu'il ne l'avait annoncé et prolonger, jusqu'au 15 du mois d'octobre, son séjour au camp de Saint-Pierre. A cet effet, il fit entrer, le 26, dans Pignerol, où l'on était parvenu à établir un magasin et où il se proposait de faire arriver des fourrages du Pragelas, deux cent cinquante dragons à cheval pour occuper le corps de cavalerie des ennemis qui campait à Vigone au nombre de quatorze cents chevaux. Il envoya deux escadrons à Suse pour retenir sur la Doire les deux cents chevaux des ennemis qui étaient entre Avigliano et Rivoli, et le reste des dragons alla au Villar, où il y avait des pâtures qui pouvaient fournir à leur subsistance et où ils étaient à portée de se rendre en deux heures à Pignerol. Mais toutes ces dispositions devinrent superflues, et tous les projets de M. le duc de la Feuillade inutiles; les désastres arrivés le 13 du mois aux armées du roi à Höchstett donnant aux impériaux la liberté de faire passer des secours au

duc de Savoie, la cour jugea que tout devait céder à la nécessité d'empêcher ces secours de lui arriver par la Suisse, et elle manda à M. le duc de la Feuillade qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de se porter au Val d'Aost avec les troupes destinées à M. le duc de Vendôme. Ce motif, joint à l'avis qu'il eut en même temps de l'assemblée de toutes les milices de la plaine du Piémont, pour venir avec du canon attaquer le poste de Saint-Germain, le détermina à abandonner Pignerol, Sainte-Brigitte, l'abbaye et le camp de Saint-Pierre.

Le 30 il évacua tous ces postes après en avoir fait enlever les farines et les grains, et se retira au Villar, pour attendre les derniers ordres du roi. Les trois bataillons qui étaient à Saint-Germain y restèrent ainsi que ceux qui étaient dans la vallée de Saint-Martin. Il envoya ses dragons en Savoie, excepté trois cents à pied et un escadron qu'il garda avec lui, et deux escadrons qu'il laissa à Suse.

M. le duc de la Feuillade justifia le parti qu'il venait de prendre par le danger qu'il aurait couru d'être coupé, si les Piémontais se fussent emparés de Saint-Germain; mais il chercha en même temps à présenter sa retraite sous un point de vue moins défavorable en assurant la cour que si M. de Vendôme, après s'être rendu maître d'Ivrée et de Verue, prenait ses quartiers à portée de Turin, il serait en état d'établir de nouveau à Pignerol un gros corps d'infanterie et de dragons, qui s'y soutiendrait par ses propres forces, et que, s'il était dispensé d'envoyer des troupes dans le Val d'Aost, il ferait une nouvelle tentative pour forcer les Barbets à accepter les propositions avantageuses qu'il leur faisait, quoique l'événement d'Höchstett augmentât chaque jour leur résistance.

Les secours que leur donna le duc de Savoie les fortifia dans ces sentiments. Les milices de la plaine s'assemblèrent

et se joignirent à trois bataillons de troupes réglées suivis de sept pièces de canon. Le 1er septembre on fut averti qu'ils marchaient effectivement sur Saint-Germain. Ce poste n'étant pas soutenable contre du canon, et M. de la Feuillade considérant l'impossibilité de les empêcher de placer avantageusement leurs pièces, parce que les Barbets occupaient les hauteurs de droite et de gauche, prit le parti d'en retirer les trois bataillons qui y étaient, et de l'abandonner. Il se replia lui-même, le 2, à Pérouse, suivi par les ennemis jusque dans son camp; il n'eut que le temps de faire descendre à Pramol un détachement des troupes qui gardaient le col de Lazara, pour brûler le village et tous les fourrages qu'on y avait fait assembler.

Quant aux Barbets de la vallée de Saint-Martin, la ratification de leur soumission étant arrivée dans ces circonstances, ils témoignèrent plus d'affection que jamais pour la France, et résolurent de faire la guerre aux autres vallées en se faisant joindre par les milices de Pragelas et des vallées d'Oulx et de Sézane. Il paraît que M. de la Feuillade ne doutait point que par l'avantage de la situation de leur pays, et avec les bonnes intentions qu'ils avaient, ils ne vinssent à bout de les engager à suivre leur exemple. On eut même lieu de croire qu'elles n'étaient retenues que par les troupes réglées et par les religionnaires, qui les observaient de près.

Dans cette situation, M. le duc de la Feuillade, jugeant n'avoir plus d'objet qui exigeât qu'il tînt ses troupes en campagne, se préparait à les séparer pour les envoyer, tant en Savoie qu'à Suse et dans le Dauphiné. Son projet était aussi de se rendre au blocus de Montmélian pour voir par lui-même l'état des choses et prendre de plus justes mesures que celles de M. de Vallière, qui, avec les cinq bataillons de

troupes réglées, les trois de milices et les dragons qu'il avait à sa disposition, ne pouvait parvenir à empêcher la garnison de faire de fréquentes sorties. Mais de nouvelles dépêches qu'il reçut de la cour le 9 l'obligèrent de se livrer à une besogne plus importante et plus difficile.

Malgré les représentations qu'il avait faites sur le danger de tenter le passage du petit Saint-Bernard et d'entrer dans le Val d'Aost, le roi, déterminé par les instances de M. le duc de Vendôme à lui faire passer des secours, à quelque prix que ce fût, fit mander à M. de la Feuillade de s'acheminer sans perdre de temps pour lui mener par cette vallée les huit bataillons et les deux régiments de dragons qui ne lui étaient pas nécessaires pour mettre en sûreté les vallées et la frontière du Dauphiné.

Des ordres aussi positifs ne lui laissèrent plus de voie aux représentations: quoique malgré lui, il obéit. Dès le 11 il fit marcher en Savoie, par la route de Grenoble, quatre bataillons, dont les grenadiers, avec trois cents dragons à pied commandés par M. de Paysac, prirent un chemin plus court par Sézane, le col de la Roue, Modane, Termignon et Tignes, pour se rendre à Scez au pied du petit Saint-Bernard, et être à portée d'aller surprendre le poste de la Thuile. Ces troupes furent suivies par trois autres bataillons; et M. de Vallière eut ordre d'en faire avancer à Moutiers deux du blocus de Montmélian. Il en resta dix sous les ordres de M. de Gévaudan, pour garder Pérouse et la vallée de Saint-Martin; on joignit aux habitants de cette vallée trois cents paysans de celles de Pragelas, d'Oulx, de Sézane et de Bardonèche, et on laissa à Suse un bataillon et un régiment de dragons.

Par cette disposition, M. de la Feuillade se trouva en état de mener à M. le duc de Vendôme neuf bataillons et un régi-

ment de dragons, et il demanda à ce général qui, après avoir investi Ivrée, le 30 du mois précédent, avait ouvert la tranchée le 2 septembre, de s'emparer du château de Bard dès qu'il serait maître de la place, et de pousser quelques troupes à sa rencontre jusqu'à la cité d'Aost.

Le 14 il se rendit à Grenoble pour faire ses dernières dispositions; et, considérant que les bataillons qu'il menait à M. le duc de Vendôme étaient très-faibles, il se détermina à faire marcher à leur suite les trois bataillons de milice qui étaient au blocus de Montmélian pour les y incorporer. Il les remplaça par des dragons à pied et des paysans armés. Ces milices formaient à peine six cents hommes.

Le 22 il partit de Grenoble, et se rendit le 24 à Scez. M. de Paysac, à cause des neiges qui étaient tombées dans les montagnes beaucoup plus tôt que de coutume, n'avait pu y arriver que la veille avec son détachement. Le projet de M. le duc de la Feuillade était de le faire marcher sur-le-champ pour aller s'emparer de la Thuile, mais, sur l'avis que ce poste était occupé par une troupe de trois cents paysans, il prit le parti d'attendre qu'une partie de ses troupes fût arrivée.

Il ne marcha que le 25, et se porta ce jour-là avec dix compagnies de grenadiers et quatre-vingts dragons choisis, à la chapelle du petit Saint-Bernard ; il y surprit le poste qu'y avaient les ennemis et fit cinq prisonniers. Sept bataillons de ses troupes, qui devaient arriver ce jour-là à Scez, eurent ordre de le joindre le lendemain à la Thuile; lui-même se remit en marche le 26 pour ce poste. Arrivé à onze heures du matin au village de Ponturan, il fit attaquer les troupes qui gardaient le pont; elles ne firent que leur décharge et prirent la fuite, mais elles mirent le feu à trois villages voisins des retranchements, afin de l'empêcher par là de faire un long séjour dans

un pays couvert de neige, où il n'y avait aucune ressource pour mettre des troupes à l'abri des injures de la saison. Dans cette idée, M. de la Feuillade envoya en toute diligence au village de la Thuile un détachement, qui arriva assez tôt pour prévenir les ennemis qui s'avançaient pour y mettre le feu, ce qui les obligea à rentrer dans leurs retranchements.

Le reste du jour fut employé à les examiner. Il y avait trois retranchements dont les deux le plus éloignés ne défendaient pas le premier, et qu'on ne put reconnaître; on sut seulement que les troupes qui les occupaient consistaient en trois cents hommes du régiment suisse de Reding, soixante Camisards et deux mille paysans du Val d'Aost; le tout commandé par M. de Saint-Remy.

Les sept bataillons que M. de la Feuillade attendait l'ayant joint le 26 au soir, il fit ses dispositions pour attaquer le lendemain, des deux côtés, les retranchements. Il destina pour l'attaque de la droite tous les grenadiers et les dragons sous les ordres de M. de Sanzay, et pour celle de la gauche, les bataillons, à la tête desquels il se mit.

On marcha le 27 à la pointe du jour; et quoique les deux colonnes fussent séparées par un pays difficile, et éloignées l'une de l'autre de près d'une demi-lieue, les deux attaques commencèrent au même instant. Le premier retranchement fut emporté, et les ennemis, poursuivis de près, n'osèrent défendre les deux autres; en se retirant ils mirent le feu à neuf bâtiments qui servaient de casernes; on en sauva six. Ils eurent environ vingt hommes tués et on leur fit vingt-huit prisonniers. On s'empara de deux fauconneaux, de leurs munitions et de leurs équipages. Le fameux Cavalier, chef des Camisards des Cévennes, était à l'action avec ceux qu'il avait amenés de Lausanne, où il s'était réfugié depuis qu'il avait quitté la

France : peu s'en fallut qu'il ne fût pris. Il n'échappa qu'en abandonnant son cheval et en se jetant dans des précipices.

Le même jour 27, M. le duc de la Feuillade ayant été joint par les deux bataillons de troupes réglées qui étaient restés en arrière, et par les milices qui devaient servir de recrues, et ayant été informé, quoique par des voies indirectes, que M. le duc de Vendôme devait marcher au château de Bard, jugea ne devoir pas donner aux ennemis le temps de s'établir dans quelque autre poste du Val d'Aost. Les habitants de la vallée, se confiant dans la force des retranchements de la Thuile, n'avaient pris aucune mesure pour la défense du reste de leur pays, et tout y était en alarme, parce qu'on leur avait persuadé que, si une fois les Français pénétraient, tout serait mis à feu et à sang.

M. de la Feuillade les rassura et ordonna seulement aux bourgeois et aux paysans de remettre leurs armes à l'arsenal de la cité et de rentrer dans leurs habitations.

Avant de se porter plus loin, il jugea devoir attendre des nouvelles de M. le duc de Vendôme, à qui il envoya différents exprès pour l'instruire de sa situation. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il pût savoir ce qui se passait à Ivrée; mais sur le bruit qui se répandit que M. le duc de Vendôme était maître de la ville et du château, et qu'un détachement de son armée marchait effectivement au château de Bard pour s'en emparer et par là assurer la jonction, il s'avança le 2 octobre, avec une partie de ses troupes à Châtillon, dans le dessein de se porter le lendemain vers le château de Bard.

Il partit en effet le 3 avec d'autant plus d'assurance, qu'au moment où il se mettait en chemin il eut des nouvelles de M. de Mauroy, que M. le duc de Vendôme avait chargé de l'expédition de ce château, et qui se préparait à en former l'attaque. Il n'alla ce jour-là que jusqu'à Verres; et le 5 il se

rendit au camp de M. de Mauroy, où M. le duc de Vendôme arriva de son côté [1].

Le château de Bard ne tint pas longtemps : le bourg ayant *été* pris de vive force la nuit du 6 au 7, le commandant se rendit le lendemain prisonnier de guerre avec sa garnison, composée du bataillon et des milices qui avaient été chassés des retranchements de la Thuile [2].

Cette conquête acheva celle de tout le Val d'Aost, ce qui établit une communication assurée de la France avec l'Italie, et rompit entièrement celle du duc de Savoie avec les Suisses et avec l'Allemagne par leur pays. Peu de jours auparavant ils avaient fait passer par le Val d'Aost un convoi considérable de chevaux de remonte pour la cavalerie impériale qui était à l'armée du duc de Savoie. Cette communication était si importante pour le passage des secours qu'on avait à envoyer en Piémont, que M. le duc de Vendôme laissa dans la vallée, depuis la Thuile jusqu'à Bard, cinq des neuf bataillons que M. le duc de la Feuillade lui avait amenés et le régiment de dragons. Il plaça un autre bataillon depuis Bard jusqu'à Ivrée, et n'en employa que trois dans son armée. Les milices furent incorporées dans différents régiments.

Dès que ces dispositions furent faites, M. le duc de Vendôme rejoignit son armée, qui était déjà en marche pour aller mettre le siége devant Verue. M. le duc de la Feuillade retourna en même temps à la cité d'Aost; et, laissant à M. de Carcado le commandement de la communication, il reprit le lendemain le chemin de la Tarentaise, d'où il se rendit le 12 à Grenoble.

[1] M. le duc de Vendôme était alors maître de la ville, du château et de la citadelle d'Ivrée, où il avait fait onze bataillons prisonniers de guerre.

[2] On trouvera, dans le Mémoire de la campagne en Piémont, les détails de la prise du château de Bard.

Il apprit en y arrivant que le duc de Savoie, plus jaloux que jamais des établissements que les troupes du roi avaient pris dans les vallées, faisait tous ses efforts pour détacher les habitants de Saint-Martin, et que M. de Parelle, de son côté, faisait toutes sortes de manœuvres pour tourmenter les postes de M. de Gévaudan. Le 20 septembre il avait enlevé près de Pérouse une garde de soixante et quinze hommes; et quelques jours après, ayant occupé tous les revers du fort Louis jusqu'à la hauteur de Pomaret, il avait passé le Germanasque, et était venu attaquer le bataillon qui était au clos et à Ville-Seiche; mais cette entreprise n'avait pas eu un aussi heureux succès: après plusieurs tentatives qui lui coûtèrent plus de deux cents hommes, il avait été forcé de se retirer. Les habitants de la vallée, joints aux troupes du roi, montrèrent dans cette occasion la plus grande fermeté et la plus vive animosité contre les Piémontais.

Comme il ne restait à M. le duc de la Feuillade que quatorze bataillons et quatre régiments de dragons très-faibles pour garnir tous les postes qu'il avait à garder depuis Montmélian jusqu'à la vallée de Saint-Martin, il demanda qu'il plût au roi de lui faire envoyer de Provence ou de Languedoc quatre bataillons, principalement pour pouvoir renforcer le blocus de Montmélian, où il n'en restait que trois. M. le maréchal de Villars venait alors d'éteindre dans le Languedoc les dernières étincelles des troubles, et il devait faire embarquer à Toulon cinq bataillons des troupes qui étaient dans cette province, pour passer en Lombardie. Le roi se rendit aux instances de M. de la Feuillade, et manda à M. le maréchal de Villars d'envoyer ses cinq bataillons en Dauphiné, pour qu'une partie en fût employée aux besoins de M. de la Feuillade, et que les autres se rendissent en Italie par le Val d'Aost; mais M. de la Feuillade,

ayant eu avis que le marquis de Miremont devait assembler en Suisse un corps de troupes dans la vue de forcer quelque passage et d'établir une communication avec le Piémont, et jugeant ne pouvoir prendre trop de précautions contre les mouvements que le duc de Savoie pourrait faire de son côté, garda les cinq bataillons, qu'il employa à renforcer le blocus de Montmélian et les postes des vallées.

Suivant la disposition qu'il fit alors, il y eut au blocus huit bataillons, neuf tant à Pérouse que dans la vallée de Saint-Martin, un à Suse et un dans la vallée de Queiras; ce dernier fut destiné principalement à empêcher que le camisard Cavalier, qui était dans les vallées des Vaudois, ne réussît dans le dessein qu'il avait de soulever les habitants de Queiras; il y avait déjà fait une course et enlevé par force cinquante jeunes gens pour le régiment qu'il levait. Les quatre régiments de dragons prirent des quartiers en Savoie, tant dans le Chablais que dans la Tarentaise et la Maurienne.

Dans les derniers jours du mois, M. le duc de la Feuillade se rendit au blocus de Montmélian pour y faire lui-même des dispositions capables de mieux resserrer la garnison, et l'empêcher, soit de continuer à faire des sorties, soit de tirer des secours du dehors; et ayant remarqué que le village de Francin et différentes maisons de particuliers, voisines de la ville, donnaient à la garnison des facilités pour inquiéter les postes du blocus, et que d'ailleurs ces maisons étaient remplies de grains qui fournissaient à sa subsistance, il les fit brûler. M. de Vallière eut de même ordre de mettre le feu à la ville basse, que les ennemis travaillaient à fermer d'une muraille de pierres sèches et de palissades. Cette expédition se fit dans les premiers jours du mois de décembre, sans autre opposition de la part de la garnison que celle de quarante hommes

qui gardaient la ville et qui furent forcés de se retirer dans le château. M. de la Feuillade proposa de le bombarder, parce que les nouveaux ouvrages que les ennemis y avaient faits en rendaient le siége fort difficile; mais la cour ne le jugea pas à propos: toutes ses vues se portaient sur Turin, dont le roi voulait que M. le duc de Vendôme, après avoir pris Verue[1], fît le siége au mois de février suivant, comme le moyen le plus certain de réduire le duc de Savoie et de terminer la guerre en Piémont avant que l'empereur eût le temps d'envoyer à ce prince, par la Lombardie, des secours assez puissants pour rétablir ses affaires. Ce fut pour aller conférer sur cette importante entreprise que M. le duc de la Feuillade, qui devait en être chargé, se rendit à la cour dans les derniers jours du mois de décembre, laissant à M. de Gévaudan le commandement en Dauphiné, et à M. de Vallière celui de la Savoie.

PIÉMONT.

Le duc de Savoie n'est pas le seul nouvel ennemi que la France ait à combattre pendant cette campagne: à peine la maison de Bourbon a-t-elle perdu cet allié, que le roi de Portugal se déclare contre elle et reconnaît l'archiduc Charles pour roi d'Espagne. L'archiduc Charles va lui-même appuyer ses prétentions par la force des armes et chercher à se placer sur un trône qu'occupe depuis trois ans le petit-fils de Louis XIV; une partie des peuples l'appelle, les Anglais et les

[1] M. le duc de Vendôme avait ouvert la tranchée devant Verue le 22 octobre; et, à la fin du mois de décembre, il n'avait encore pu parvenir, après s'être emparé des ouvrages extérieurs, qu'à se loger sur un angle du chemin couvert. Tout annonçait que la contrariété de la saison et la vigoureuse défense des assiégés prolongeraient le siége pendant longtemps.

Hollandais lui donnent leurs troupes et leurs vaisseaux. D'un autre côté, l'empereur veut donner la loi en empire et accabler les alliés de la France, tandis qu'en Flandre les Anglais et les Hollandais, ses amis, cherchent à faire une diversion favorable à ses entreprises en Allemagne, et entretiennent sous main la révolte des Cévennes.

Tant d'ennemis forcèrent la France à diviser ses forces et à mettre sur pied de nouvelles armées; et ce fut aux dépens de l'Italie, où le roi ne put faire passer d'aussi grands renforts qu'il se l'était proposé. Il fallut envoyer des troupes en Espagne, doubler les forces de mer, augmenter l'armée d'Allemagne, où l'on sut que les alliés étaient convenus de faire les plus grands efforts, pourvoir à la sûreté des provinces voisines du duc de Savoie, et employer de plus grands moyens contre les Camisards, dont la rébellion et les forces augmentaient chaque jour.

En même temps il était de la plus grande importance, pour la guerre d'Italie, de réduire le duc de Savoie, sans lequel les impériaux ne pouvaient se soutenir. Il fallait ne pas lui donner le temps d'augmenter ses troupes [1] et de recevoir les secours que lui promettait l'empereur [2]. C'était dans cette vue qu'aussitôt après la défection de ce prince, le roi avait ordonné à M. le duc de Vendôme d'entrer dans son pays, et avait approuvé qu'il assiégeât sa capitale; c'était pour assurer la conquête de ses états que sa majesté s'était déterminée à faire passer en Italie, sous les ordres de M. de la Feuillade,

[1] Le duc de Savoie n'avait alors sur pied que quinze bataillons et quatorze escadrons de vieilles troupes, quinze bataillons nouvellement levés et six mille hommes de milices.

[2] On estimait que les troupes avec lesquelles M. de Stahremberg avait joint le duc de Savoie ne se montaient qu'à quinze mille hommes, mais l'empereur flattait ce prince de nouveaux secours, tant de sa part que de celle de l'Angleterre.

un corps de vingt-cinq bataillons et de dix-neuf escadrons, et d'y joindre quinze mille hommes de recrues pour rétablir ses troupes, ruinées par les fatigues d'une campagne de dix mois; mais la jonction de la plus grande partie de l'armée impériale aux troupes du duc de Savoie, et la position que les unes et les autres prirent dans le Piémont[1], mirent de grands obstacles à l'exécution des projets que M. le duc de Vendôme avait formés pour remplir les intentions du roi. Outre cela, ce général était obligé de diviser ses forces et d'avoir un corps considérable en Lombardie pour la sûreté du Mantouan et du Milanais, et pour contenir sur la Secchia celui que les impériaux y avaient laissé sous le commandement du général Trautmansdorf[2].

Au moment où les troupes étaient entrées dans leurs quartiers d'hiver, à la fin du mois de janvier, le roi avait disposé du commandement des différents corps de ses troupes qui devaient agir en Italie sous les ordres supérieurs de M. le duc de Vendôme, et réglé que ce général opérerait en Pié-

[1] Le gros de l'armée impériale et piémontaise était placé à la gauche du Pô, entre la Sesia et la Doire Baltée, et occupait Verceil, Trino, Verue, Ivrée, etc. Le reste des troupes s'étendait derrière le Pô jusqu'à Coni, et de là dans le comté de Nice, qui était au pouvoir du duc de Savoie.

L'armée des deux couronnes, ayant la droite de ses quartiers aux portes de Verue, occupait, à la droite du Pô, le Montferrat du duc de Mantoue, Casal, Asti et Acqui, l'Alexandrin et le Tortonais, d'où elle communiquait à la côte de Gênes. A la gauche du Pô, ses quartiers s'étendaient le long de la Sesia et de l'Agogna, dans la Lumeline et le Novarais; le Milanais n'était occupé que par quelques troupes d'Espagne.

[2] Le général Trautmansdorf avait sous ses ordres, en Lombardie, environ neuf mille hommes; à la droite du Pô, il occupait la rive droite de la Secchia, la Mirandole et Revere à la gauche de ce fleuve, Ostiglia, Ponte-Molino et les tours de Serravalle.

Les troupes du roi qui lui étaient opposées étaient composées de vingt-sept bataillons et de vingt-neuf escadrons, sous les ordres de M. de Saint-Fremont. Elles occupaient, à la droite du Pô, le pays de Guastalla et de Modène jusqu'à la Secchia; à la rive gauche de ce fleuve, Mantoue, et le Mincio, depuis le lac de Garde jusqu'à son embouchure.

mont avec la plus forte partie de l'armée; que M. le grand-prieur, son frère, commanderait en Lombardie; que M. le maréchal de Tessé, à qui elle avait précédemment destiné le commandement de l'armée du Piémont, irait prendre celui des troupes qui étaient en Savoie et en Dauphiné, et que M. de la Feuillade servirait sous lui. Le changement survenu dans les affaires, par la jonction des impériaux avec le duc de Savoie dans le Piémont, avait été le motif de cette nouvelle disposition.

Ce même événement parut au roi devoir changer aussi le système de la guerre, et sa majesté forma de nouveaux projets.

Jusqu'alors le principal objet de M. le duc de Vendôme avait dû être le siége de Turin; et c'était particulièrement pour lui donner les moyens de l'entreprendre, que le roi s'était déterminé à augmenter successivement, comme on l'a dit précédemment, jusqu'à vingt-cinq bataillons et dix-neuf escadrons le corps de M. de la Feuillade. Mais lorsque sa majesté fut instruite de la jonction des impériaux avec le duc de Savoie, et du peu de monde qu'ils avaient laissé en Lombardie, elle jugea que le siége devenait impossible et par l'attention qu'il fallait donner à la frontière voisine des états de ce prince, et par la difficulté de faire passer à l'armée de M. le duc de Vendôme les recrues et les renforts que M. de la Feuillade devait y conduire. Mais sa majesté portant toujours ses principales vues sur le Piémont, comme le moyen le plus certain de réduire le duc de Savoie, ou du moins de le forcer, ainsi que les impériaux, à ne pouvoir faire usage de leurs forces que pour la conservation de son pays, elle manda à M. le duc de Vendôme de réunir toutes les siennes pour aller les attaquer le plus tôt qu'il lui serait possible, en ne laissant



sur la Secchia et en Lombardie que le nombre de troupes nécessaire pour garder les villes et occuper les postes qui pourraient donner aux impériaux restés dans cette partie la facilité de communiquer avec les états du duc de Savoie. Cependant sa majesté lui laissa la liberté d'augmenter ou de diminuer le nombre de ces troupes en proportion de celles que les ennemis auraient dans cette partie, et lui prescrivit principalement de n'agir que d'après un projet solide et capable de terminer une guerre que le duc de Savoie et l'empereur cherchaient à faire durer, et que la France n'était pas en état de continuer plusieurs années, à cause de la perte d'hommes et des dépenses qu'elle occasionnait.

Telle est la substance des instructions que le roi envoya à M. le duc de Vendôme, en lui faisant adresser par M. Chamlay des mémoires plus détaillés, tant sur les motifs qui engageaient sa majesté à vouloir qu'on poussât le duc de Savoie le plus vivement et le plus loin qu'il serait possible dans l'intérieur du Piémont, que sur les différentes entreprises qu'on pourrait faire dans le reste de son pays : ces mémoires traitaient aussi les dispositions relatives, soit à la jonction de M. le maréchal de Tessé, soit à la sûreté de la frontière du Dauphiné et de la Provence, soit aux opérations dans la Lombardie.

M. le duc de Vendôme, malgré la jonction des impériaux avec le duc de Savoie, avait d'autres idées sur le système de la guerre qu'il avait à faire à ce prince. Dès le premier moment de leur réunion, et avant d'être instruit des intentions du roi, il avait adressé, le 20 janvier, à sa majesté, un mémoire tendant à faire connaître que cet événement ne devait point apporter de changement au plan qui avait été formé pour les opérations du Piémont, ni faire abandonner le projet du siége de Turin, qu'il regardait comme la seule entreprise dont le

succès pût terminer promptement la guerre en Italie. Il manda même au roi que tout autre siége, tel que celui de Verceil ou de Verue, ne conduirait à rien de décisif, et que, si on ne faisait pas celui de Turin, il vaudrait mieux se tenir sur la défensive en Piémont, et renvoyer des troupes en Lombardie pour être en état d'attaquer Revere et Ostiglia, et pénétrer ensuite dans le Tyrol pour donner la main à l'électeur de Bavière.

Mais lorsqu'il fut instruit de la manière dont pensait le roi sur l'entreprise du siége de Turin, il adressa à sa majesté un nouveau mémoire dans lequel, après avoir insisté sur les avantages de cette entreprise et en avoir en même temps exposé toutes les difficultés, il proposa, dans le cas où sa majesté les trouverait insurmontables et où elle ne jugerait pas à propos que M. le maréchal de Tessé le joignît, de faire faire par ce général le siége de Suse, et d'employer l'armée du Piémont à faire celui de Verceil, ou bien, si sa majesté se déterminait à la jonction de M. le maréchal de Tessé, de se réduire, du côté du Piémont, à mettre en sûreté la frontière du Milanais et du Montferrat, pour marcher en force à Revere et Ostiglia, et par là, non-seulement priver les ennemis de toute communication avec l'Allemagne, mais aussi s'en procurer avec l'électeur de Bavière. Ce fut même pour être en état de couvrir le Milanais avec peu de troupes, si l'on se déterminait à agir avec les plus grandes forces en Lombardie, qu'il fit faire sur l'Agogna et la Sesia, la ligne dont on a fait mention dans le mémoire précédent.

Le roi ne céda point aux instances de M. le duc de Vendôme pour le siége de Turin; et sa majesté ayant fait rassembler par M. de Chamlay, dans un nouveau mémoire, tous les motifs qui s'opposaient à cette entreprise et tous les objets sur lesquels pouvaient porter les opérations, elle lui fit connaître

ses dernières volontés par la lettre qu'elle lui écrivit le 7 février, et lui adressa le nouveau mémoire de M. de Chamlay, qu'elle lui manda devoir lui servir de règle pour le plan de ses opérations.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Marly, 7 février 1704[1].

Mon cousin, la matière qui est traitée dans le mémoire que vous m'avez envoyé, qui contient votre projet pour la campagne prochaine, est de telle importance, que j'ai été obligé de le relire plusieurs fois avant d'y répondre, afin de vous faire connaître mes intentions après avoir bien examiné tout ce qui se peut entreprendre avec espérance de succès. Votre premier objet, qui est de faire le siége de Turin, déciderait entièrement les affaires d'Italie, s'il était praticable. Je le trouve impossible depuis la jonction du comte de Stahremberg. Quoique j'aie lieu d'espérer que l'armée que vous commanderez sera de beaucoup supérieure en nombre à celle du duc de Savoie jointe à celle de Stahremberg, elle ne saurait l'être assez pour ne pas douter de l'événement; et je tiens qu'il est bien plus sage de ne pas faire ce siége que de l'entreprendre sans être assuré d'y réussir. Si le duc de Savoie se postait sous ladite ville avec toute son armée, comme il y a apparence, qu'il fût maître du poste des Capucins, qu'il fût retranché derrière la Doire, il vous serait impossible de faire la circonvallation de cette place sans avoir pris le fort des Capucins et battu son armée; ajoutez à cela la difficulté de vos convois, trop éloignés, et le peu de secours du pays; toutes ces raisons bien considérées, vous devez remettre cette entreprise à un temps plus favorable, et travailler pendant cette campagne à vous mettre en état d'y réussir vers la fin ou au commencement de l'autre, si la guerre dure assez longtemps pour cela. Ne croyez pas que celle dont vous êtes chargé soit facile; la diversion du côté de la Secchia vous fera de continuels embarras. L'armée du duc de Savoie sera au moins de trente mille hommes, dont dix mille chevaux. Vous avez une grande étendue de

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1730, 1re partie, 3e section, page 27.

pays à garder devant lui. Il peut vous donner de l'inquiétude par différents endroits. Il peut, par la Provence et le Dauphiné, jeter quelques troupes pour fortifier la révolte des Cévennes. Toutes ces considérations me donnent lieu de croire que rien n'est plus capital que de travailler avec toute diligence à faire joindre vos recrues : elles sont en marche de toutes parts pour arriver en Provence. Mon intention étant de les faire embarquer jusqu'à Gênes, vous prendrez soin d'assurer leur subsistance et leur route depuis le débarquement, pour qu'elles puissent arriver au rendez-vous que vous leur donnerez; j'appréhende qu'il n'en déserte un grand nombre par les chemins, à cause du peu d'officiers qu'il y a pour les conduire. Elles s'embarqueront tout habillées et armées, et j'espère, par les précautions qui ont été prises, que les premières le seront avant la fin du mois, et les dernières dans la fin de mars. Ne comptez que douze mille hommes au plus, et d'avoir le tout pour la fin du mois d'avril, moitié à la fin de mars. Cette augmentation de forces, partagée avec les troupes qui seront sur la Secchia, n'est pas assez considérable pour vous donner toute la supériorité que vous espérez avoir sur les ennemis. Pour y parvenir il y a encore bien des choses à faire : l'une des principales, c'est de trouver les moyens d'ôter au duc de Savoie toute espérance de recevoir des secours par mer et par terre, de le resserrer dans son pays avec assez d'incommodité pour qu'il ne puisse pas y trouver des subsistances. Le seul moyen d'y réussir, c'est d'avoir des forces suffisantes et de s'en servir à mesure qu'elles s'approcheront de vous, pour vous étendre et vous rendre maître des pays d'où il en pourrait tirer; c'est pour cela qu'il vous est essentiel de faire joindre les troupes que le duc de la Feuillade doit conduire. Le passage de Savoie par le Piémont me paraît si peu assuré, que je me suis déterminé d'envoyer ces troupes par la Provence; de m'en servir pour prendre la ville de Villefranche, les châteaux de Mont-Alban et de San-Ospitio; de me rendre maître de la ville de Nice et de bloquer le château. Ceux qui ont eu plus de part à cette conquête, faite au commencement de la dernière guerre,

m'assurent qu'elle ne saurait durer trois semaines, et que, sans faire le siége du château de Nice, étant maître de la ville, il n'est pas possible que la garnison puisse sortir. Par ce moyen, j'assurerai la Provence, j'ôterai le magasin des sels du Piémont, et en faisant avancer quelques troupes vers Oneglia pour l'occuper, j'ôterai au duc de Savoie toute espérance de secours du côté de la mer, une partie de ses états dont il tire des revenus considérables, et j'ouvrirai la route du col de Tende pour faire la jonction par ce côté-là, si vous la croyez praticable. Celle de l'infanterie ne me fait point de peine; car, après ces expéditions, on la peut embarquer à Finale ou à Gènes, à votre choix. Pour la cavalerie, il y a plus de difficultés; vous connaissez les embarras qu'il y aurait pour l'embarquer. Vous savez que les chemins par le Mondovi sont impraticables, qu'il n'y a aucuns fourrages ni moyens de la faire subsister dans sa route. Il y en a un le long de la mer, qui n'est que pour des gens de pied. De la faire avancer par le col de Tende pour passer sous Coni, le laissant à gauche, longeant la Stura jusque vers Cherasco, passant le Tanaro pour regagner ensuite l'Astesan; toute cette route, difficile par elle-même, me paraît trop dangereuse, à moins que le duc de Savoie, qui a passé le Pô, n'ait dessein de tenir son armée entière en deçà pour soutenir Verceil et Verue, et porter même la guerre jusque dans le Milanais; et en ce cas, ayant toute sa cavalerie avec lui, rien ne pourrait empêcher celle que le duc de la Feuillade commandera, de vous joindre par le col de Tende. La suite et les mouvements du duc de Savoie, dont vous me tiendrez régulièrement informé, me mettront en état de prendre une dernière résolution, à laquelle je me déterminerai suivant votre avis.

Le corps de troupes que le duc de la Feuillade doit mener ne sera composé que de dix-huit bataillons et de treize escadrons, dont sept de cavalerie et six de dragons. Il faut au moins huit bataillons et trois escadrons pour garder la ville et le comté de Nice, celle de Villefranche et les châteaux, Oneglia et ses dépendances. Il ne restera que dix escadrons et dix bataillons, qui vous joindront lorsque vous

le jugerez à propos. Quelque diligence qu'il fasse, il ne peut être en état de joindre votre armée que sur la fin d'avril ou au commencement de mai; ce secours est bien moins considérable que vous ne l'aviez espéré. La jonction du comte de Stahremberg est cause de ce changement; elle me met dans la nécessité de laisser des troupes en Savoie et en Dauphiné, et de faire occuper le comté de Nice et le marquisat d'Oneglia, pour empêcher les secours que le duc de Savoie pourrait tirer de la mer, et assurer la Provence, n'ayant pas plus de forces à vous donner de ce côté-là et connaissant la nécessité qu'il y a que l'armée que vous commanderez soit supérieure à celle du duc de Savoie. Il me paraît que vous ne devez laisser sur la Secchia et le Mincio que ce qui sera absolument nécessaire pour garder les postes importants, que l'on doit réduire à Modène, Guastalla, Brescello, Mantoue, Goito et Castiglione; qu'il faut raser Reggio, Carpi, Rubiera et tous les autres; qu'il suffira pour cela de vingt et un bataillons et de dix escadrons; que les ennemis n'ayant présentement que huit mille hommes au plus de ce côté-là, ce corps ne se pouvant fortifier par les recrues qui leur viendront, que de trois ou quatre mille hommes, ils ne pourront rien entreprendre de considérable ni d'assez important pour empêcher d'attaquer le duc de Savoie et ses états avec avantage, lorsque votre armée sera composée de soixante bataillons et de cent escadrons; c'est pour lors qu'au lieu de songer au siége de Turin je croirais qu'il serait absolument nécessaire de faire celui de Verceil et ensuite celui d'Ivrée, de couvrir par ce moyen le Milanais, et d'ôter au duc de Savoie toute communication avec les Suisses par le Val d'Aost. Vous pourriez, après ces deux expéditions, songer à celle de Verue, ou, si vous ne le jugez pas à propos, pousser un corps de troupes vers Suse, lequel étant fortifié par quelques-unes de celles qui sont aux ordres du maréchal de Tessé, serait en état d'attaquer et prendre cette place : ce sont mes sentiments sur ce que j'estime qu'il y a de mieux et de plus sûr à faire pour terminer heureusement et glorieusement cette campagne. Vous ne réussirez jamais avec le duc de Savoie si vous ne le suivez pied à pied, sans vous laisser

séduire par les plus petits avantages : ils ne doivent point vous faire écarter de votre objet. Vous devez avoir connaissance du projet général. Ne vous découvrez qu'à ceux dont vous avez besoin pour l'exécution, à mesure que vous les emploierez. Je ne saurais trop vous recommander d'être impénétrable, et trop vous répéter que rien n'est secret dans l'armée que vous commandez, même les choses les plus importantes. Je ne vous dis rien de la situation présente des ennemis. Je ne doute point que vous n'ayez fait avancer des troupes pour les empêcher de passer la Sesia, et que vous ne les obligiez de repasser le Pô. J'en attends des nouvelles avec impatience.

Pendant que le roi s'occupait à régler des projets qui devaient décider du sort de la guerre, M. le duc de Vendôme, sans abandonner celui du siége de Turin, et dans l'idée de vaincre l'éloignement qu'avait le roi pour cette entreprise, chercha à présenter à sa majesté des moyens d'en aplanir les difficultés, et fit avec M. le maréchal de Tessé [1] un nouveau projet, dont l'objet était premièrement de faire faire, à la fin du mois de mars, le siége de Suse par les troupes qui étaient en Savoie et en Dauphiné, et de se porter, avec l'armée du Piémont, au milieu des quartiers des ennemis, pour favoriser cette opération, dont le succès rendrait la jonction et plus prompte et plus assurée par la vallée de Suse que par celle de Pignerol; en second lieu, de faire ensuite les siéges de Trino et de Verue; et enfin de faire attaquer la Concordia et Revere par les troupes qui étaient en Lombardie. Il fit même partir M. le grand-prieur [2] pour aller se mettre en état de commencer au plus tôt ces opérations, et le fit suivre par vingt compagnies de grenadiers de l'armée du Piémont.

[1] Ce général n'était point encore parti pour aller prendre le commandement des troupes de la Savoie et du Dauphiné.

[2] Le 13 février.

La lettre du roi, du 7 février, et le mémoire de M. de Chamlay que M. le duc de Vendôme reçut quelques jours après le départ de la dépêche qu'on vient de rapporter, ne le firent point changer de sentiment; il crut même devoir insister sur son projet et représenter au roi que celui de M. de Chamlay était, dans tous ses points, sujet aux plus grands inconvénients. Pour appuyer ses représentations et diminuer les craintes que le roi paraissait avoir pour la frontière du Dauphiné et de la Provence, il adressa à sa majesté une lettre interceptée que le duc de Savoie avait écrite au comte de Stahremberg, lorsqu'il l'avait engagé à le venir joindre en Piémont avec une partie de l'armée impériale, et dans laquelle il lui faisait part de ses idées sur les projets qu'on pourrait former après la jonction. M. le duc de Vendôme fit remarquer au roi que ces projets ne regardaient que le Milanais et nullement les frontières de la France.

Les représentations de M. le duc de Vendôme donnèrent sujet à M. de Chamlay de faire un nouveau mémoire contenant des réflexions sur le dernier qu'il avait envoyé lui-même, et sur les idées de M. de Vendôme, qui en général lui paraissaient pouvoir remplir des objets avantageux; mais il fit observer que le siége de Suse devant rencontrer de plus grandes difficultés et exiger beaucoup plus de temps que ceux de Villefranche et de Nice, qu'on pouvait prendre en trois semaines, ces derniers méritaient la préférence, à moins cependant que M. le duc de Vendôme ne trouvât moyen de faire celui de Suse avec sûreté, en le protégeant avec son armée. Le roi accorda son suffrage au mémoire de M. de Chamlay; mais, malgré les grandes difficultés que sa majesté apercevait dans l'opération de Suse, et quoiqu'elle eût déjà envoyé à M. de la Feuillade ses ordres pour le siége de Villefranche, elle

manda à M. le maréchal de Tessé de se concerter avec M. le duc de Vendôme pour l'entreprise de celui de Suse, à condition cependant qu'il répondrait de l'événement; mais ce général, qui venait d'arriver à Briançon [1] pour prendre le commandement des troupes qui lui était destiné, trouva que les dispositions ordonnées par M. le duc de Vendôme pour le siége de Suse, qu'il devait commencer vers le 20 mars, n'étaient point faites; et les troupes destinées pour ceux de Villefranche et de Nice sous les ordres de M. de la Feuillade étaient si avancées du côté du Var, qu'il ne jugea pas à propos de les faire rétrograder; et sur le compte qu'il en rendit à la cour, le roi se détermina à suivre son premier projet, et manda à M. le duc de Vendôme de faire, pour protéger l'expédition de Villefranche et de Nice, la même diversion qu'il s'était proposé de faire pour favoriser le siége de Suse.

Mais M. le duc de Vendôme fit connaître au roi, par sa dépêche du 11, que le défaut de subsistances ne lui permettrait pas de faire, avant le 20 avril, aucun mouvement capable d'appuyer ces opérations, et que, d'un autre côté, les deux siéges occuperaient M. de la Feuillade assez longtemps pour qu'il ne lui fût pas possible de joindre l'armée avant le commencement des opérations en Piémont; que, cependant, sans l'attendre, il se mettrait en campagne pour chercher à combattre les ennemis ou à faire le siége de Verue, auquel il était déterminé, tandis que M. le maréchal de Tessé ferait celui de Suse, s'il se trouvait assez en force pour l'entreprendre. En attendant que le moment fût venu, M. le duc de Vendôme faisait agir M. le grand-prieur en Lombardie, et ce général était à la veille de marcher à Revere et à Ostiglia; mais les

[1] M. le maréchal de Tessé s'était embarqué sur la côte de Gênes et avait débarqué à Toulon.

pluies continuelles le forcèrent à remettre à un autre temps cette expédition, qui avait été fixée au 12, et il se contenta de s'emparer de la Concordia, d'où il chassa les ennemis.

A la réception de la lettre de M. le duc de Vendôme, le roi, voyant qu'il ne pouvait compter de sa part sur aucun concours pour le succès des siéges de Villefranche et de Nice, et craignant qu'en ce cas, non-seulement M. de la Feuillade ne reçût un échec, mais aussi que la Provence ne courût de grands dangers, se détermina à en suspendre l'entreprise jusqu'à ce que M. le duc de Vendôme eût décidé lui-même, de concert avec M. le maréchal de Tessé, l'objet auquel on se fixerait, ou celui de Villefranche et de Nice, ou celui de Verue, ou s'il serait possible d'entreprendre à la fois ces trois opérations. Sa majesté lui expédia un courrier pour lui donner toute liberté à ce sujet, mais ce ne fut pas sans faire connaître la peine qu'elle ressentait de se voir peut-être forcée d'abandonner un projet dont elle espérait retirer de plus grands avantages, ni sans lui faire des reproches sensibles de ce qu'ayant annoncé qu'il serait en état d'entrer au milieu des *quartiers* des ennemis à la fin du mois de mars, dans le temps que M. le maréchal de Tessé s'avancerait pour assiéger Suse, il se trouvait manquer de moyens pour faire le même mouvement en faveur des siéges de Villefranche et de Nice.

Mais tout changea de face, et toutes les incertitudes cessèrent, lorsque le roi reçut une nouvelle lettre de M. le duc de Vendôme, en date du 18, par laquelle ce général, se soumettant aux raisons qui avaient porté le roi à donner la préférence aux siéges de Villefranche et de Nice, assurait sa majesté que les magasins de fourrages qu'il faisait assembler à Casal devant être prêts vers le 20 du mois d'avril, il serait alors en état de concourir aux opérations de M. de la Feuillade,

et qu'il entrerait dans le Verceillais pour enlever quelques quartiers des ennemis, et pour attaquer Trino. Sur cet espoir, le roi regardant toujours la conquête des places du comté de Nice comme l'objet capital, en reprit le projet, laissant cependant M. le duc de Vendôme le maître d'en régler l'exécution sur le temps où il serait en état de se mettre en campagne, et en lui recommandant de ne rien entreprendre avant que la saison fût assez avancée pour que ses magasins pussent fournir à la subsistance jusqu'au moment où la terre serait en état de faire vivre sa cavalerie. Le roi lui manda en même temps de faire en sorte de pousser sa diversion jusqu'à Chiari plutôt que sur Trino, et lui expliqua les motifs qu'il avait de le désirer, en le prévenant que si les manœuvres du duc de Savoie venaient à rendre impossibles les opérations dans le comté de Nice, M. le maréchal de Tessé irait faire le siége de Suse ou celui de quelque autre place importante qui servirait à resserrer les ennemis et à leur rendre la subsistance très-difficile dans le terrain étroit qu'ils occupaient. Quant aux opérations que M. le duc de Vendôme se proposait de faire faire en Lombardie par M. le grand-prieur, le roi, craignant que ce ne pût être qu'aux dépens de la supériorité que devait conserver l'armée du Piémont, désapprouva qu'il y fût autant attaché.

Le parti auquel le roi venait de se déterminer en reprenant le projet du comté de Nice ne fixa pas les vues de M. le duc de Vendôme; ce que sa majesté lui manda à ce sujet par la lettre qu'on vient de rapporter ne parut pas à ce général assez positif pour lui faire oublier toutes les raisons qui lui avaient donné de l'éloignement pour ce projet, ni pour lui faire abandonner celui qu'il avait formé sur Verue. Il se crut même autorisé par la liberté que le roi lui avai tdonnée, dans sa lettre du 20, de décider, de concert avec M. le maréchal de

Tessé, sur le choix des opérations, à se déterminer pour celle qu'il regardait comme la plus susceptible de difficultés et la plus avantageuse au bien des affaires. Il se résolut, en conséquence, au siége de Verue, par lequel il se proposait depuis longtemps d'ouvrir la campagne, pour passer la Doire Baltée, et attaquer Ivrée, dont la conquête devait non-seulement donner une communication avec le Val d'Aost, mais aussi priver les ennemis de celle de la Suisse et les séparer de Verceil. M. le duc de Vendôme exposa au roi avec tant de force, dans sa lettre du 3 avril, les avantages qui résulteraient de l'exécution de ce projet, et pour la partie où il agirait, et pour les opérations dans le comté de Nice, si le roi persistait à vouloir qu'on attaquât Nice et Villefranche, que sa majesté entra dans toutes ses vues et approuva qu'il commençât la campagne par le siége de Verue; mais on voit qu'en même temps le roi ne s'y détermina que parce qu'il espéra que ce serait une diversion avantageuse pour les opérations dans le comté de Nice; et en conséquence sa majesté manda à M. le duc de Vendôme de concerter tous ses mouvements avec M. de la Feuillade, et surtout d'entrer au plus tôt en action, de sorte qu'elle trouvât dans le projet du siége de Verue le double avantage et de se procurer les moyens de resserrer le duc de Savoie et les impériaux du côté du Piémont, et de favoriser les opérations dans le côté de Nice. En même temps, comme ce projet ne dérangeait en rien celui que M. le duc de Vendôme avait formé pour le côté de la Lombardie, le roi approuva que M. le grand-prieur attaquât Revere et cherchât à forcer les ennemis à repasser le Pô.

Tels furent les objets auxquels le roi s'arrêta enfin, après avoir médité pendant trois mois sur les moyens de réduire un ennemi du sort duquel dépendait la continuation ou la fin de

la guerre en Italie. On a cru devoir suivre sans interruption la correspondance que sa majesté entretint avec ses généraux sur une matière aussi importante et aussi difficile, sans y mêler les détails de ce qui se passa pendant ce temps, soit à l'armée du Piémont, soit en Lombardie, soit au corps que commandaient M. de Tessé et de la Feuillade en Savoie et en Dauphiné; c'est pour cette raison qu'on les a compris dans le Mémoire de la campagne précédente; et d'ailleurs il n'arriva aucun événement capable d'influer sur les résolutions qu'on avait à prendre pour le plan de l'ouverture de la campagne. Les magasins de fourrages que M. le duc de Vendôme faisait faire à Casal, les approvisionnements d'artillerie et de munitions, tant dans cette même ville qu'à Pavie et à Alexandrie, étaient des dispositions nécessaires pour tous les cas; l'occupation de la Savoie était un objet utile pour les intérêts du roi et relatif à toutes les opérations que l'on pouvait faire en Piémont; la prise des châteaux de Robio et de Rosasco, dont M. d'Estaing s'empara le 11 mars, la construction de la ligne de la Sesia et de l'Agogna, qui fut achevée dans les derniers jours du même mois, étaient des précautions pour mettre en sûreté les quartiers du Novarais pendant l'hiver, et le Milanais pendant la campagne, de quelque côté qu'on opérât en Piémont; mais la situation générale ne changea point, et toutes les dispositions que fit M. le duc de Vendôme, pendant qu'on travaillait à régler un plan pour l'ouverture de la campagne, étaient autant de moyens pour l'exécution de celui qu'il plairait au roi d'adopter. On ajoutera seulement aux détails qu'on a faits de ces dispositions, dans le Mémoire précédent, que, M. le duc de Vendôme ayant obtenu que les recrues qui devaient passer en Italie sous la protection des troupes de M. de la Feuillade fussent envoyées par mer, le premier convoi débarqua à

Gênes le 18 mars, au nombre de trois mille hommes, et que successivement il en arriva encore neuf mille, qui furent distribués aux différents régiments. M. le duc de Vendôme ayant fait en même temps publier une amnistie qui fit rentrer un grand nombre de déserteurs, et le travail pour les remonter ayant eu tout le succès qu'on pouvait désirer[1], les troupes se trouvèrent, au commencement du mois d'avril, presque complètes et entièrement réparées.

Le moment de commencer les opérations n'était cependant pas encore arrivé; non-seulement le magasin de fourrage que M. le duc de Vendôme faisait faire à Casal n'était pas encore formé, mais, à cette époque, le roi n'avait pas encore prononcé sur le plan de l'ouverture de la campagne; ce ne fut, comme on vient de le voir, que le 12 avril que sa majesté fit connaître ses dernières volontés, et le reste du mois se passa en dispositions dont on rendra compte dans la suite, c'est-à-dire après qu'on aura fait mention des opérations qui, pendant ce temps, eurent lieu dans la Lombardie qui, dans ce moment, devint le côté le plus intéressant.

M. le grand-prieur, que les mauvais temps avaient forcé, depuis son expédition de la Concordia, de suspendre l'exécution du projet sur Revere, se remit en mouvement le 4 du mois d'avril, pour aller attaquer ce poste. Le roi, occupé alors du projet sur le comté de Nice, qui exigeait que M. le duc de Vendôme y contribuât de toutes ses forces, et craignant que l'entreprise de M. le grand-prieur ne l'affaiblît du côté du Piémont, n'approuva pas que dans des circonstances aussi intéressantes il s'exposât à un événement que le soin qu'avaient pris les impériaux de mettre Revere en état de défense pou-

[1] M. le duc de Vendôme fit acheter pendant l'hiver trois mille chevaux, au prix de deux cent soixante-quatre livres chacun.

vait rendre douteux; mais M. le grand-prieur, n'ayant reçu les ordres du roi qu'après que son opération fut entamée, continua sa marche, du consentement de M. le duc de Vendôme. Revere fut attaqué le 11 avril, et emporté sans résistance de la part des impériaux, qui repassèrent le Pô, abandonnant la Mirandole à ses propres forces, avec une garnison de quinze cents hommes. M. le grand-prieur s'empara en même temps des Chiaviques de Serravalle, mais il ne put forcer les tours de ce nom, que l'on regardait comme un poste inattaquable. Les impériaux continuèrent à les occuper de même que Ponte-Molino et Ostiglia : ces trois postes formèrent leur tête, et le reste de leurs troupes s'étendit le long du Pô, depuis Ostiglia jusqu'au Val Ferrarais dans l'État ecclésiastique; et par la position que prirent ces troupes, elles se trouvèrent renfermées entre l'Adige, le Tartaro, le canal Blanc et le Pô, tirant leurs subsistances tant du bras de ce fleuve que du pays vénitien, et entretenant par ces pays et le Tyrol leur communication avec l'Allemagne. M. le grand-prieur, maître alors de tous les pays à la droite du Pô, forma le blocus de la Mirandole avec quatre bataillons et un régiment de dragons, et sépara ses troupes en deux corps : l'un qui resta à la droite du Pô, sous les ordres de M. de Saint-Fremont, qui s'étendit jusqu'au Panaro et prit sa position à Bonizzo; l'autre, avec lequel il se posta à la rive gauche du Pô, pour occuper le Mincio; il campa avec le gros de ses troupes à Goito. La garnison de Mantoue était composée de [1] bataillons.

M. le grand-prieur ne crut pas avoir assez fait de rejeter les impériaux au delà du Pô, et, craignant de leur donner le temps, non-seulement de s'établir solidement dans une position qui pouvait devenir impénétrable, mais aussi de recevoir

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

des secours qui leur donnassent le moyen d'en sortir pour reprendre l'offensive sur lui, il forma le projet de chercher à les déposter, en se portant sur le Tartaro; mais les ordres de la cour et ceux de M. le duc de Vendôme en suspendirent l'exécution. Le roi, principalement occupé des projets d'opérations dans le Piémont, voulait qu'il restât sur la défensive en Lombardie, tandis que M. le duc de Vendôme porterait les grands coups dans le Piémont. M. le prince de Vaudémont, de son côté, craignant que M. le grand-prieur, en s'éloignant du Mincio pour tourner la position des impériaux, ne perdît sa communication avec Mantoue, et qu'il ne leur ouvrît la porte du Milanais, dont ils pourraient profiter, ou pour ravager le pays, ou pour porter diligemment des renforts au duc de Savoie, fit à la cour et à M. le duc de Vendôme les plus fortes représentations contre cette entreprise. Cependant M. le grand-prieur, informé que non-seulement les impériaux travaillaient jour et nuit à augmenter la défense des tours de Serravalle et de leurs postes de Ponte-Molino et d'Ostiglia, mais aussi qu'ils élevaient dans les environs de Carpi et de Castagnaro un retranchement pour fermer l'espace, d'environ deux mille pas, qui était entre l'Adige et le marais du Tartaro; ayant eu aussi avis qu'ils avaient jeté un pont à Zelo et qu'ils devaient en construire un autre à Castel-Baldo, fit, de son côté, au roi, des représentations sur le danger de laisser les impériaux confectionner leur établissement, et demanda que, du moins, il lui fût permis de couper les digues de l'Adige, pour inonder le pays qu'ils occupaient. Le roi eut égard à ses représentations et lui laissa la liberté d'agir suivant ce qu'il jugerait être le plus capable de remplir ses vues; mais il lui défendit d'avoir recours à la rupture des digues, comme il avait désapprouvé, l'année précédente, que M. le duc de Vendôme fit usage de ce

moyen pour déposter les ennemis. En conséquence, M. le grand-prieur se disposa à exécuter son projet.

Tel était à la fin du mois d'avril l'état des affaires en Lombardie, tandis que, du côté du Piémont, M. le duc de Vendôme se préparait à ouvrir la campagne par le siége de Verue, et que MM. de la Feuillade et Tessé se disposaient à remplir les autres objets du plan que le roi avait adopté, le premier, en allant faire la conquête du comté de Nice, le second, en marchant à Suse.

Le projet de M. le duc de Vendôme était de passer le Pô à Casal, dans les premiers jours du mois de mai, ne laissant à la droite de ce fleuve qu'un corps de six bataillons et de sept escadrons, sous les ordres de M. d'Albergotti, et de remonter ensuite la rive gauche de ce fleuve jusqu'à Crescentino, bien résolu de combattre le duc de Savoie et les impériaux, s'ils l'attendaient du côté de Trino, sinon de les pousser jusqu'à la Doire Baltée, pour avoir la liberté de faire le siége de Verue. L'intention du roi était cependant qu'il ne hasardât rien sans une nécessité absolue; mais M. le duc de Vendôme, considérant que, pour éloigner les ennemis de Verue, et pour les empêcher d'envoyer dans le comté de Nice des renforts capables d'arrêter M. de la Feuillade, il serait obligé de les approcher de fort près, annonça au roi que dès qu'il aurait passé le Pô il ne lui serait plus possible d'éviter le combat, soit que les ennemis cherchassent à le lui livrer, soit qu'il fût forcé d'aller les attaquer lui-même; mais en même temps il assura sa majesté qu'il ne le ferait qu'avec une apparence presque certaine de réussir, et qu'elle devait tout espérer du courage de ses troupes et de la supériorité qu'elles avaient dans toutes les occasions conservée sur les impériaux.

Pour se procurer aussi celle du nombre, il destina à ses

opérations cinquante-quatre bataillons et soixante et treize escadrons des troupes du roi, avec une partie des seize bataillons et des vingt-trois escadrons de celles d'Espagne, que M. le prince de Vaudémont était parvenu à mettre en état de servir. Quant à l'artillerie, indépendamment des trente-six pièces de campagne qui appartenaient au roi, il avait à sa disposition vingt autres pièces de campagne et soixante-deux grosses pièces que M. le prince de Vaudémont devait lui fournir; ce fut pour régler avec lui l'emploi qu'on ferait et de cette artillerie et des troupes d'Espagne, qu'il se rendit de son quartier de Casal à Milan.

On y convint que de ces troupes, sept bataillons seulement et quinze escadrons serviraient en campagne, et que le reste garderait les places du Milanais; que toute la grosse artillerie serait réservée pour les siéges, et que des vingt pièces de campagne, dix seraient destinées pour le corps de M. le grand-prieur et dix pour celui des troupes d'Espagne qui serviraient en campagne.

Ce dernier corps devait être sous les ordres de M. de Las Torres, et il fut réglé que le 1er du mois de mai il irait prendre la place de celui que M. le comte d'Estaing commandait sur la ligne de la Sesia et de l'Agogna, mais que si l'armée venait à faire des mouvements qui laissassent le Milanais à découvert, M. de Las Torres serait renforcé, suivant le besoin, pour que cette frontière fût en sûreté. M. le prince de Vaudémont s'engagea aussi à faire rendre, à la fin du mois d'avril, toute la grosse artillerie à Casal, avec les bateaux nécessaires pour faire un pont sur le Pô.

C'était aussi sous cette place que M. le duc de Vendôme se proposait de rassembler l'armée, le 5, dans l'idée de lui faire passer ce fleuve la nuit suivante et de marcher ensuite sur

Crescentino. Les magasins que les ennemis y avaient formés ainsi qu'à Verue lui firent juger que ce serait là qu'ils se rassembleraient. Il donna avis de ces dispositions à M. de la Feuillade, en le prévenant de faire en sorte d'être en état de passer le Var vers le 12.

Mais bientôt toutes les mesures qu'il prenait pour contribuer à ses succès dans le comté de Nice devinrent superflues. Les Piémontais, au nombre de six mille hommes, ayant fait une irruption en Savoie et forcé les troupes françaises qui occupaient la Maurienne et la Tarentaise d'abandonner ces deux provinces, ayant même tenté de prendre Chambéry, qui ne fut sauvé que par la résistance de MM. de Verceil et de Prade et parce que M. de la Feuillade fit passer l'Isère à quelques bataillons qui leur imposèrent et les engagèrent à se retirer sur Montmélian[1], le roi jugea que l'importance dont était la conservation de la Savoie[2] exigeait qu'il donnât la préférence à cette partie, en abandonnant le projet du comté de Nice; en conséquence, sa majesté, voulant rassembler assez de troupes pour pouvoir chasser les Piémontais de la Tarentaise et de la Maurienne, envoya ordre à celles qui étaient destinées à l'expédition du comté de Nice de joindre M. le maréchal de Tessé, de rentrer en Savoie, et d'entreprendre

[1] On trouve dans le Mémoire de la campagne en Savoie et en Dauphiné le détail de l'expédition des ennemis. On dira seulement ici qu'ayant débouché le 29 mars par le Mont-Cenis et le petit Saint-Bernard, ils plièrent tous les postes que les troupes françaises occupaient d'un côté dans la Maurienne, et de l'autre dans la Tarentaise; firent lever le blocus de Montmélian, où ils jetèrent des troupes, et s'emparèrent de tous les postes de ces deux provinces, excepté de Chambéry. M. de la Feuillade rassembla toutes ses troupes à la tête de la vallée de Grésivaudan, occupa le château des Marches, celui de Bellegarde, Notre-Dame de Mean, Pont-Chara, Chaparillan et le ruisseau de Breda, qui séparait la Savoie du Dauphiné. Il prit son quartier à Barraux.

[2] Les revenus fixes de la Savoie étaient de seize cent mille livres, indépendamment des secours qu'on en tirait pour la subsistance des troupes.

le siége de cette place lorsque M. le duc de Vendôme le jugerait à propos.

Ces nouvelles dispositions ne changèrent rien au plan que M. le duc de Vendôme se proposait de suivre; et dès qu'il en fut instruit, il écrivit à M. le maréchal de Tessé, pour le presser de hâter sa marche sur Suse et lui faire connaître l'importance dont il était qu'il se mît en mouvement en même temps que, de son côté, il passerait le Pô, même quand il n'aurait ni son artillerie ni les autres moyens nécessaires pour entreprendre le siége de cette place. Il espérait par là mettre le duc de Savoie dans la nécessité, ou de s'affaiblir devant lui pour s'opposer aux progrès de M. le maréchal de Tessé, ou de réunir toutes ses forces sur le Pô, et par là laisser à M. le maréchal de Tessé la liberté de s'établir devant Suse, ou à lui, la facilité d'exécuter ses projets.

La diversion de M. le maréchal de Tessé lui parut devenir chaque jour plus nécessaire, lorsqu'il apprit que, dès le 28, un corps de troupes impériales et piémontaises campait déjà sous Crescentino et un autre sous Trino; que le duc de Savoie avait même fait revenir des troupes du comté de Nice, pour être en force sur le Pô, et que ce prince était venu de sa personne à Trino, pour faire des dispositions relatives au projet qu'il avait d'établir dans cette partie le théâtre de la guerre. Ces mêmes motifs firent penser à M. le duc de Vendôme qu'il ne pouvait se porter trop diligemment sur Trino, pour ne pas donner aux troupes des ennemis qui étaient sur la Sesia le temps de rejoindre celles qui s'assemblaient à Crescentino. Suivant ses combinaisons, il estimait qu'à moins qu'elles ne se missent en mouvement en même temps qu'il passerait le Pô, elles ne pourraient y arriver assez tôt, et qu'alors elles seraient forcées de se rejeter sur Verceil.

Le 30 toutes les troupes commencèrent à se mettre en mouvement, pour se rassembler, le 5 mai, sous Casal; et le même jour M. le duc de Vendôme eut de tous côtés connaissance de la marche des Piémontais sur Trino. Comme les quartiers des impériaux étaient disposés de manière qu'ils pouvaient, en dix heures de temps, les y joindre, et que Trino n'était qu'à sept milles de Casal, il était plus vraisemblable que jamais que, dès la première marche que l'armée ferait au delà du Pô, elle serait dans le cas de livrer ou de recevoir le combat. C'est ce que M. le duc de Vendôme fit connaître plus particulièrement au roi, en lui rendant compte, par sa lettre du 4 mai, et des mouvements des ennemis, et de ses dispositions pour marcher à eux.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Casal, 4 mai 1704[1].

J'ai reçu hier, par le retour de mon courrier, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire; elle peut s'assurer que je n'exposerai point son armée mal à propos. Je serais bien fâché de perdre une bataille; mais quand je serais assez malheureux pour que cela m'arrivât, je réponds à votre majesté que l'Italie ne serait pas perdue pour cela, et qu'en moins de deux jours je rassemblerais une armée capable de faire tête aux ennemis et de les empêcher d'entrer dans le Montferrat et dans le Milanais; après cela, sire, si nous combattons les ennemis dans un terrain égal, il y a tout lieu d'espérer que nous les battrons. Nous serons supérieurs en cavalerie; et à l'égard de notre infanterie, nous savons par expérience que celle des ennemis ne peut pas tenir contre elle. Votre majesté verra par le nombre de troupes que je laisse sur la Sesia et aux environs de Verue, que, quand nous perdrions une bataille, il me serait aisé, en peu de temps, de rassembler une autre armée.

Les ennemis s'assemblent à Villa-Nova et Balzola; il n'y a que

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1777, n° 15.

deux milles d'ici, et nous voyons distinctement leur camp. L'armée de votre majesté sera toute ensemble ici demain à midi. J'aurai demain matin trois ponts sur le Pô, et nous commencerons à le passer dans la nuit du 5 au 6; vraisemblablement, mardi matin les deux armées seront fort proches. Je suis persuadé que le dessein des ennemis est de nous disputer le passage de la Stura; de mon côté, je ferai tous mes efforts pour la passer, car il faut de nécessité passer cette rivière pour entrer sur les terres du duc de Savoie. Je crois que les ennemis auront bien de la peine à m'empêcher de leur surprendre un passage sur cette rivière, qui est très-peu de chose et sur laquelle il y a plusieurs gués à passer en escadron. Selon toutes les apparences, ces commencements vont être vifs; et comme je suis persuadé que votre majesté ne sera pas sans inquiétude, je lui dépêcherai très-souvent des courriers.

Sur la nouvelle que j'eus, il y a trois jours, que les ennemis travaillaient à la hauteur de Guerbignano proche Verue, j'y marchai hier matin avec vingt bataillons et douze escadrons, dans l'intention d'attaquer ce retranchement; mais, après l'avoir bien examiné, je pris le parti de m'en revenir; plusieurs raisons m'y obligèrent : la première, qu'il est si près de Verue qu'il ne peut pas contenir beaucoup de monde; la seconde, que, quand je l'aurais rasé, les ennemis y seraient revenus le lendemain; et la troisième et la meilleure de toutes, que cela n'empêchera point le siége de Verue et ne le retardera que de quelques jours, car ce retranchement ne pourra pas tenir longtemps quand il sera attaqué dans les règles et avec du gros canon. Il m'eût été bien facile d'en chasser les ennemis, mais nous y aurions perdu du monde. J'espère que votre majesté trouvera si bonnes les raisons que je viens de lui alléguer, qu'elle approuvera la conduite que j'ai tenue sur cela.

Votre majesté verra ce que je mande à M. le maréchal de Tessé, par la copie ci-jointe de la lettre que je lui écris.

J'ai déjà écrit à M. de Puyzieulx sur la facilité qu'ont les Suisses à laisser passer les impériaux; je lui en écrirai encore pour qu'il s'en

plaigne fortement, mais il me semble que cela ferait beaucoup d'effet, venant directement de votre majesté.

Je ne vous parle point, sire, de ce qui s'est passé à la Concordia, étant bien sûr que mon frère n'aura pas manqué d'en informer votre majesté; l'action que les deux capitaines de grenadiers du régiment de Solre y ont faite est si belle et si inouïe, qu'on a eu de la peine à la croire, et il n'y a point d'exemples que des troupes aient tenu quinze heures dans une cassine, contre du canon qui la perçait de part en part à chaque coup; cela mérite, ce me semble, que votre majesté donne une récompense marquée à ces deux officiers. Je suis, etc.

P. S. Depuis ma lettre écrite, j'ai été trois heures au haut du clocher de Casal, d'où j'ai vu l'armée ennemie à mon aise. Elle est campée, la droite à Balzola, et la gauche à Villa-Nova. Ils ne peuvent être venus là à d'autre dessein que de nous disputer le passage de la Stura; car, quand ils voudraient m'empêcher de déboucher des ponts de Casal, ils ne pourraient pas en venir à bout.

Je viens aussi de recevoir une lettre de mon frère, qui me marque plusieurs particularités de l'affaire de la Concordia; elles me paraissent si glorieuses pour nos officiers, que je croirais leur faire injustice si je n'en envoyais un extrait à votre majesté.

J'oubliais de marquer à votre majesté que, dans le même temps que je passerai le Pô, le comte de Las Torres passera la Sesia avec la plus grande partie des troupes qui sont à ses ordres.

Le 5, à midi, l'armée se trouva rassemblée sous Casal. Elle était composée de quarante-deux bataillons et de soixante-six escadrons, non compris six bataillons et sept escadrons restés aux ordres de M. d'Albergotti, entre Monfestino et Villa-Deati dans le Montferrat piémontais, six bataillons en garnison tant à Casal qu'à Asti et à Acqui, et les six bataillons et les quinze escadrons d'Espagne, qui étaient sur la Sesia aux ordres de M. de Las Torres.

Le 6, une heure avant le jour, l'armée commença à passer le Pô sur les trois ponts qu'on y avait jetés, et en moins de trois heures elle se trouva en bataille en avant du retranchement qu'on avait fait pour couvrir la tête de ces ponts. Elle marcha ensuite vers la Stura et campa la droite à Villa-Nova, la gauche à Balzola, le front couvert par cette rivière, sur laquelle on fit des ponts.

Le dessein de M. le duc de Vendôme, après avoir passé le Pô, avait été de continuer sa marche sur Terra-Nova, d'y mettre sa gauche et d'appuyer sa droite à la Sesia près de l'embouchure de la Stura; et pour faciliter le passage de cette dernière rivière, il avait donné ordre à M. de Las Torres de dresser sur le bord de la Sesia des batteries de gros canon, pour battre la gauche des ennemis s'ils se présentaient pour défendre le passage; mais le duc de Savoie, dès qu'il avait aperçu les colonnes déboucher des ponts du Pô, avait pris le parti de décamper et de se retirer diligemment à Trino, où il avait fait faire un retranchement. De là il détacha cinq bataillons et un régiment de cavalerie, qui allèrent pendant la nuit se jeter dans Verceil.



Le 7 au matin l'armée passa la Stura pour marcher à Trino. Aussitôt que les ennemis en furent avertis, ils décampèrent et prirent le chemin de Verue; mais, quoiqu'ils eussent vingt-quatre heures d'avance, M. de la Bretonnière, brigadier, détaché avec cinq cents chevaux, joignit entre Trino et Torione leur arrière-garde, composée de vingt compagnies de grenadiers et de mille cinq cents chevaux commandés par le général de Vaubonne. M. de la Bretonnière l'attaqua, soutenu de M. le duc de Vendôme, qui s'y porta avec toute la cavalerie. Il y eut plusieurs combats fort vifs, et l'on fut plusieurs fois obligé de s'arrêter, les grenadiers ennemis s'étant emparés de quelques défilés et de différentes cassines. Cependant on

poussa le général Vaubonne jusqu'à Palazzolo, où M. le duc de Vendôme s'arrêta, parce que l'armée du duc de Savoie n'en était éloignée que d'un mille. Le duc même était encore à Trino lorsque M. de la Bretonnière parut à la hauteur de cette ville, et il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. M. de Vaubonne fut fait prisonnier ainsi que quatre officiers de son régiment, et perdit environ quatre cents hommes, tués, blessés ou prisonniers; on prit ensuite deux étendards, et il n'en coûta aux troupes du roi que quatre officiers et cinquante hommes tués ou blessés.

Lorsque M. le duc de Savoie eut rejoint son armée, il la fit marcher avec précipitation à Crescentino. Celle du roi campa à Trino, où l'on trouva quelques farines et beaucoup d'équipages que les ennemis n'avaient pu retirer; on fit entrer dans la ville une garnison de quatre cents hommes.

Le 8 on se remit en marche et on alla camper à Santa-Maria, à un mille de Crescentino, la droite à San-Silvestre, couverte de la naville qui descendait de la Doire Baltée à Trino, la gauche au Pô, à hauteur de Monfestino, où étaient placés les six bataillons et les sept escadrons commandés par M. d'Albergotti.

Aussitôt que M. le duc de Vendôme fut arrivé à son camp, il se porta de sa personne à Gabbiano, sur la rive droite du Pô, pour reconnaître les ennemis. Ils étaient campés, leur droite derrière Crescentino, leur gauche vers Salugia sur la Doire Baltée.

Le lendemain, pour les reconnaître de plus près, il se rendit au château de Monfestino et les vit dans la même position que la veille, mais il remarqua que tout leur front était couvert d'une naville, et que néanmoins ils travaillaient à se retrancher; ce fut alors qu'il forma le projet de les déposter en se portant vers Salugia. Il fit en conséquence ouvrir des

marches sur sa droite[1]. Il paraît qu'il ne doutait pas que ce mouvement ne réussît et qu'il ne les obligeât de sortir d'un camp aussi resserré que celui qu'ils occupaient et où ils ne pouvaient subsister longtemps, s'ils se laissaient couper la communication de la Doire Baltée; mais il espéra que, quand même ils s'obstineraient à y rester pour soutenir Verue, ils ne l'empêcheraient pas de faire le siége de cette place. Il avait reconnu, à la droite du Pô, des hauteurs d'où l'on pouvait canonner leur camp et les obliger par là d'éloigner leur droite de Crescentino, ce qui lui laisserait la liberté de faire la circonvallation de Verue; mais dans le cas où ce moyen ni sa marche vers Salugia ne produiraient pas l'effet qu'il en attendait, son projet était de s'approcher d'eux le plus près qu'il lui serait possible, et, en s'y retranchant, de faire faire le siége de Verceil par des détachements et par les troupes espagnoles aux ordres de M. de Las Torres.

La facilité avec laquelle il avait passé le Pô et la Stura, la supériorité de ses troupes, dont la volonté égalait le courage, et qui se trouvaient presque complètes et bien réparées, la contenance timide des ennemis, le parti qu'ils avaient pris, après avoir fui devant lui, de se renfermer dans un camp retranché où ils étaient très-resserrés, ne firent qu'affermir la résolution où il était d'entreprendre sur eux. C'était le moment où il eût désiré que M. le maréchal de Tessé et M. le duc de la Feuillade eussent profité d'une conjoncture aussi favorable pour s'avancer diligemment vers Suse; mais le premier était malade et hors d'état d'agir, et M. de la Feuillade, occupé à rassembler ses troupes, qui n'étaient qu'au nombre de vingt bataillons et cinq régiments de dragons, lui mandait ne pou-

[1] Le pays était difficile, étant traversé par un marais considérable. M. le duc de Vendôme ordonna d'ouvrir la marche, le laissant à gauche.

voir être en état de marcher avant la fin du mois, ni arriver devant Suse avant le 10 du mois de juin[1]. C'était une époque trop reculée pour que M. le duc de Vendôme pût espérer quelque avantage de la diversion que la marche de ce corps devait produire; il prit le parti de ne point attendre.

Le 11 il marcha de Santa-Maria à Fontanetto, où il fit camper l'armée, la gauche à ce lieu, la droite s'étendant vers les bois de Lucedio, l'abbaye de ce nom deux milles en arrière du centre. Il alla ensuite reconnaître le pays, dans la vue de se porter jusqu'à la Doire Baltée, pour attaquer la gauche des ennemis, ou du moins les priver de la navigation de cette rivière et des subsistances de cette partie, mais il ne trouva qu'un pays stérile et dénué de fourrages. Quant aux ennemis, loin de songer à décamper, on les vit continuer à travailler avec beaucoup d'activité à leurs retranchements, qui, en partant de leur droite près de Crescentino, et longeant la naville qui couvrait leur camp, allaient fermer leur gauche par un retour qui joignait le Pô.

M. le duc de Vendôme reconnut en même temps qu'on ne pourrait gagner la gauche des ennemis, qu'en la tournant de fort loin pour éviter un marais qui régnait le long d'une naville qui descendait de Crescentino à Trino, ce qui exposerait à perdre la communication avec ce dernier poste et à ne pouvoir plus en tirer de convois. Ces motifs lui firent abandonner ce projet pour se livrer entièrement aux moyens d'entreprendre le siége de Verue.

[1] M. de la Feuillade était alors rentré en Savoie; les Piémontais avaient commencé, le 23 avril, à abandonner les postes qu'ils occupaient dans cette province, et le 30 ils avaient repassé le petit Saint-Bernard pour entrer dans le Val d'Aost. Ils avaient seulement laissé une garnison dans Montmélian. M. de la Feuillade forma de nouveau le blocus de cette place, avec quatre bataillons et un régiment de dragons, et répandit dans le reste de la Savoie six autres bataillons et un régiment de dragons.

Le 12 il fit faire un mouvement à l'armée, seulement pour changer sa position : la droite resta à Fontanetto, et la gauche fut portée jusqu'au bord du Pô, vis-à-vis de Gabbiano. On fit à cette gauche deux ponts sur ce fleuve; et, pour pouvoir les soutenir lorsqu'on s'en éloignerait, M. le duc de Vendôme ordonna de construire à leur tête un ouvrage à couronne qui pût contenir six bataillons; cet ouvrage devait être protégé par les hauteurs de la rive droite du Pô.

Pendant que l'armée s'établissait dans son nouveau camp, M. le duc de Vendôme passa ce fleuve et s'approcha fort près de Verue pour reconnaître et la place et les retranchements que les ennemis faisaient à Guerbignano, pour la couvrir à la droite du Pô. Après avoir longtemps examiné l'état des choses, il persista dans la résolution d'entreprendre ce siége. Pour s'en préparer les moyens, il ordonna de faire remonter toute l'artillerie de Casal à Ponte-Stura, vis-à-vis de Trino, et de la conduire ensuite au camp de M. d'Albergotti, à Villa-Deati, afin de passer alors le Pô avec l'armée pour aller investir Verue. Il donna en même temps ordre de travailler, entre Trino et le Pô, à un camp retranché capable de contenir six bataillons pour la sûreté du pont qu'il se proposait d'y établir lorsque l'armée aurait passé le Pô et que l'artillerie serait arrivée.

M. le duc de Vendôme ne cacha point au roi les difficultés de l'entreprise qu'il allait faire sur une place forte par elle-même, et, de plus, couverte, d'un côté du Pô, par un camp retranché qui pouvait contenir cinq mille hommes, et soutenue de l'autre par une armée qui était non-seulement à portée d'y jeter toutes les troupes et les secours dont elle aurait besoin, mais aussi en état de donner des inquiétudes pour le Milanais, qui allait rester couvert seulement par les troupes que M. de

Las Torres commandait sur la Sesia; mais il se flatta de vaincre tous les obstacles; et, quoiqu'il ne doutât point que, dès que les ennemis le verraient s'approcher de Verue, ils ne prissent le parti de garnir leur retranchement de la droite du Pô, comme il avait reconnu que toutes les hauteurs dont il pouvait se rendre maître commandaient celles qu'occuperaient les ennemis, et que de ces mêmes hauteurs il serait possible de rompre le pont de bateaux qui faisait la communication de Verue à Crescentino, il espéra qu'en établissant des batteries pour raser le parapet des retranchements, et en s'en approchant par tranchées, il parviendrait à s'en emparer, et qu'alors la ville n'ayant que peu d'étendue, et ses ouvrages très-peu de capacité, ils seraient bientôt ruinés par le canon et les bombes.

A l'égard des craintes qu'on pouvait avoir pour le Milanais, il était difficile que les ennemis y fissent marcher des troupes sans qu'on en fût averti, et on était à portée de renforcer le corps de M. de Las Torres; d'ailleurs Novare et Mortare étaient en bon état et pourvus de fortes garnisons.

Toutes ces considérations augmentèrent la confiance de M. le duc de Vendôme dans le succès de son entreprise; d'ailleurs il regardait la prise de Verue comme si décisive pour terminer la guerre du Piémont, qu'il jugea devoir tout tenter pour enlever cette place au duc de Savoie. Les avantages qu'il se promettait de cette conquête étaient : premièrement de s'assurer le moyen de prendre Ivrée et d'ouvrir par là la communication du Val d'Aost avec le Dauphiné; en second lieu, de pouvoir se faire joindre par M. de la Feuillade, après qu'il aurait fait le siége de Suse, et par ce moyen être assez en force, non-seulement pour se rendre maître de la campagne jusques aux portes de Turin, mais aussi pour ôter

au duc de Savoie toute communication avec la Suisse et avec l'Allemagne.

Ce n'est cependant pas qu'en considérant les obstacles qu'il avait à vaincre pour se rendre maître de Verue il ne pensât que, si les ennemis restaient dans la position qu'ils venaient de prendre, il n'eût trouvé plus de facilité à attaquer Verceil; mais c'était une grande place fermée de quatorze bastions et dont la garnison était de cinq mille hommes. Il avait reconnu que pour en former le siége on ne pouvait se placer que dans une position dans laquelle l'armée aurait été séparée par une naville considérable qui descendait d'Ivrée à cette place, et les ennemis auraient pu profiter du défaut de cette situation pour tomber sur quelque partie ou faire des entreprises dans le Montferrat; d'ailleurs M. le duc de Vendôme se persuada qu'une fois maître de Verue et d'Ivrée, Verceil tomberait de lui-même. Toutes sortes de motifs l'engagèrent donc à s'attacher de préférence au siége de Verue; tout se disposait en conséquence : les ponts furent achevés le 15, et le retranchement entre Trino et le Pô fort avancé. L'artillerie était en marche, mais il survint des pluies abondantes qui rendirent les chemins très-difficiles, et M. le duc de Vendôme prévit qu'il ne pourrait pas s'ébranler avant le 25. Les ennemis, de leur côté, ne firent aucun mouvement que celui d'un détachement de leur cavalerie, qui passa la Sesia le 15 pour aller piller le village de Rivoltella; mais M. de Las Torres ayant fait marcher des grenadiers et de la cavalerie, ils repassèrent précipitamment la rivière avec perte des leurs, et sans avoir fait aucun dommage aux habitants, qui s'étaient sauvés avec leurs bestiaux et leurs effets.

Toute l'artillerie fut rendue le 22 à Ponte-Stura, et M. le duc de Vendôme n'attendait, pour se mettre en mouvement,

que le moment où les chemins seraient séchés; mais il arriva, le 24, un accident qui seul eût retardé l'exécution de ses projets, quand même d'autres motifs ne les auraient pas dérangés. Les eaux du Pô grossirent tellement par les pluies et la fonte des neiges, qu'un moulin qui était au-dessus de Verue se détacha, et, après avoir rompu le pont des ennemis, vint rompre aussi les deux qui avaient été construits à la gauche du camp. On parvint à force d'hommes à arrêter les bateaux et ceux des ennemis à Ponte-Stura, et on travailla à leur faire remonter le Pô pour rétablir les ponts.

Mais il fallut bientôt changer de projet. Le roi n'envisagea pas du même œil que M. le duc de Vendôme l'entreprise de Verue. Sa majesté la trouva trop dangereuse pour remettre au hasard le sort d'une campagne dont les commencements étaient heureux. Elle lui défendit de s'occuper davantage de cette idée, et lui commanda de reprendre le premier projet qu'il avait formé, de contenir les ennemis dans le camp retranché et de faire faire le siége de Verceil par M. de Las Torres, en joignant aux troupes qu'il commandait sur la Sesia quelques bataillons de l'armée; les autres motifs qui déterminèrent le roi sont expliqués dans la lettre qu'il écrivit à M. le duc de Vendôme le 18 pour lui faire connaître ses volontés.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 16 mai 1704[1].

Mon cousin, je reçois la lettre que vous avez écrite par le courrier que vous m'avez dépêché le 13, par laquelle vous me mandez que vous n'avez pu exécuter le dessein que vous aviez formé d'ôter aux ennemis la communication de la Doire, parce qu'après avoir visité le pays, vous l'avez trouvé entièrement stérile et sans fourrages, et que, les ennemis étant postés dans un camp retranché où ils ne peuvent être attaqués, vous avez pris la précaution de retrancher

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1731, 1re partie, 4e section, page 69.

Trino, d'y laisser six bataillons et de faire repasser toute mon armée, de faire remonter toute mon artillerie à Ponte-Stura et d'attaquer Verue par le côté du Montferrat, quoique cette place soit soutenue d'un côté par une armée et protégée de l'autre par un retranchement à pouvoir contenir cinq mille hommes, et que vous espérez d'en venir à bout avec beaucoup de peines et de soins, en ménageant les hommes. Quoique je sois bien persuadé que vous vous êtes fait à vous-même toutes les difficultés qui se rencontrent dans cette entreprise, je la trouve trop dangereuse pour laisser au hasard la décision d'une campagne qui a eu de si heureux commencements, et dont les suites seront encore plus avantageuses, si vous la conduisez avec les ménagements qu'il convient. Le premier projet que vous aviez fait de demeurer campé vis-à-vis des ennemis, ou du moins de les obliger à demeurer dans le poste où ils sont, de détacher quelques bataillons pour joindre aux troupes qui sont commandées par le comte de Las Torres pour faire le siége de Verceil, me paraît le seul qui se puisse exécuter présentement. Vous ferez cette conquête avec beaucoup de facilité et sans aucun risque. Cette place prise, elle vous donne une grande étendue de pays pour subsister; elle assure entièrement le Milanais dans le temps que vous occuperez quelques troupes à ce siége; pour peu qu'il dure, avant qu'il soit fini le duc de la Feuillade commencera celui de Suse. Le succès des affaires de Languedoc que le maréchal de Villars vient de terminer heureusement par la permission que j'ai accordée à Rolland et Cavalier de sortir de mon royaume avec ceux qui ont eu part à la révolte des Cévennes, et qui voudront s'en aller avec eux, me mettant en état de disposer de dix bataillons du nombre des troupes qui étaient dans cette province pour les faire joindre à six bataillons des troupes de terre qui sont en Provence, deux de la marine et deux régiments de dragons, j'ai résolu, en cas que cela soit possible, de faire attaquer le comté de Nice par le maréchal de Tessé, avec ce corps de troupes, à peu près dans le même temps que la Feuillade commencera le siége de Suse, ou peu de jours après.

Si ces deux entreprises réussissent, comme il y a bien de l'apparence, elles ne dureront que trois semaines ou un mois, après lequel temps, vers le 15 juillet, il sera facile de détacher de ces deux corps quinze ou vingt bataillons et douze escadrons de dragons pour vous les faire joindre dans le commencement du mois d'août. Le duc de Savoie étant resserré par la prise de Nice, celle de Suse et de Verceil, votre armée fortifiée par un corps de troupes aussi considérable, vous pouvez finir la guerre d'Italie dans cette campagne, en lui ôtant tous les moyens de prendre des quartiers d'hiver hors du Piémont, qui est un petit pays, et qui est le seul qui lui resterait pour en donner à ses troupes et à celles de l'empereur : c'est le bon parti et le seul à prendre. Si vous en connaissez de meilleur, vous me le proposerez, mais je vous répète encore que celui de Verue est trop dangereux, et que je ne veux point que vous y songiez.

Cette lettre étant parvenue à M. le duc de Vendôme le 25, il prit aussitôt, quoique à regret, des mesures pour être en état d'exécuter les ordres du roi, et contremanda l'artillerie. Il alla le même jour reconnaître le pays pour déterminer la position qu'il prendrait, non-seulement pour faire et couvrir le siége, mais aussi pour être à portée de protéger le Montferrat et d'empêcher les ennemis de s'y établir et de se rendre maîtres de Monfestino et Gabbiano. Pour cet effet, il résolut de placer sa droite à Montanaro, à deux milles du canal qui descendait d'Ivrée à Verceil; sa gauche vers Trino, à environ quatre milles de ce dernier endroit, et à portée de lui donner la main. L'armée, dans cette position, ne devait être composée que de trente bataillons et de quarante escadrons, parce que M. le duc de Vendôme se proposait d'augmenter de douze bataillons et de quinze escadrons le corps de M. de Las Torres, qui était déjà de six bataillons et de quinze escadrons de troupes d'Espagne. D'un autre côté, M. d'Albergotti, avec six bataillons

et sept escadrons, devait rester dans le Montferrat pour défendre cette province des courses des ennemis; et, afin de lui donner les moyens de s'y opposer, il régla que les cinq régiments de dragons qui étaient à l'armée iraient occuper le retranchement entre Trino et le Pô, pour être à portée de le joindre diligemment, si le cas venait à l'exiger. Il paraît cependant que, malgré ces précautions, M. le duc de Vendôme ne pensait pas qu'il fût possible d'empêcher les ennemis de faire pénétrer des partis dans quelque partie du Montferrat. Quant à un établissement solide dans le pays, il ne jugeait pas qu'ils pussent entreprendre d'y en faire aucun, à moins d'y marcher avec toute leur armée; et en ce cas, il y aurait marché lui-même avec toutes ses forces; mais il espérait que les siéges de Suse et de Nice fixeraient assez leur attention pour qu'ils ne songeassent pas à une entreprise de cette importance.

D'après ces dispositions, M. le duc de Vendôme ordonna de reconstruire un des ponts à Trino; et quoique, le siége de Verue ne devant plus avoir lieu, il devînt inutile d'en avoir un à portée de cette place, néanmoins, pour ne point découvrir aux ennemis son nouveau projet, il en fit aussi rétablir un à la gauche du camp, mais dans l'intention de le rompre lorsqu'il décamperait pour marcher à Verceil, et de lui faire descendre le Pô avec l'artillerie pour entrer dans la Sesia. Quant à la dispositionpour le siége, son projet était de n'investir la place qu'à la rive droite de la rivière, et de ne faire des lignes de circonvallation qu'au-dessus du canal d'Ivrée; la partie depuis ce canal jusqu'au Pô lui paraissait devoir être suffisamment couverte par l'armée.

Il fallut quelques jours pour préparer les mouvements projetés et pour donner à l'artillerie le temps de descendre le Pô et de remonter la Sesia. Ce ne fut que le 30 que l'armée quitta

son camp de Fontanetto pour aller camper à Dezana, qui n'était qu'à une lieue et demie de Verceil. On avait fait passer la veille à M. d'Albergotti un renfort de quatre bataillons, qui le joignirent à son camp de Montalero, entre Monfestino et Villa-Deati, et il eut ordre de faire des retranchements depuis ce dernier endroit jusqu'à Gabbiano, pour être plus en état de se porter à la défense du reste du Montferrat.

On fut obligé de séjourner plusieurs jours au camp de Dezana, parce que, la Sesia ne s'étant pas trouvée navigable, il fallut transporter l'artillerie par terre. On employa ce temps à retrancher le village de Tricero, pour maintenir, pendant le siége, la communication avec Trino, et on destina deux régiments de dragons pour l'occuper. On commença aussi à retrancher Dezana, pour pouvoir y laisser, lorsque l'armée serait devant Verceil, cinq bataillons et neuf escadrons sous les ordres de M. de Langallerie. Ces différents retranchements furent, le 4, dans leur état de perfection.

Le 5, à la pointe du jour, l'armée décampa de Dezana pour aller se placer devant Verceil; elle arriva dans son camp à sept heures du matin. La droite de la première ligne fut appuyée au canal d'Ivrée, à hauteur de San-Benedetto; la gauche, au château de Larizale, où fut le quartier général. La seconde ligne fit face à la ville, et eut sa gauche à Larizale, sa droite à la basse Sesia, près du pont qu'on y avait construit. En même temps M. de Las Torres passa la haute Sesia sur le pont qu'il y avait jeté. Il appuya sa droite à Carzana, sa gauche à San-Benedetto.

Suivant ces dispositions, les troupes destinées pour le siége étaient au nombre de trente-neuf bataillons et de cinquante-huit escadrons. M. d'Albergotti resta dans le Montferrat avec dix bataillons et sept escadrons; et pour entretenir la communication avec lui, et le soutenir en cas de besoin, on plaça neuf

escadrons dans le retranchement de Trino, six dans celui de Tricero, cinq bataillons et neuf escadrons à Dezana. M. d'Albergotti occupa les châteaux de Monfestino, Gabbiano et Camino, qui étaient sur le bord du Pô et placés sur des hauteurs avantageuses; ces postes couvraient aussi le pont. Il occupa de même les postes de Villa-Deati et d'Odalengo : c'étaient des hauteurs favorables à la défense de la vallée de la Stura; mais il eut ordre de les abandonner si les ennemis venaient à paraître avec toute leur armée, et d'en retirer les troupes sur les hauteurs qui étaient au bord du Pô, entre le château de Gabbiano et celui de Camino. Il eut de même l'ordre, dans le cas où l'armée des ennemis marcherait sur lui, d'abandonner le château de Monfestino, et de n'y laisser que deux cents hommes pour les arrêter quelque temps et donner à M. le duc de Vendôme celui d'arriver avec l'armée. M. d'Albergotti, pour se procurer le moyen d'exécuter ces manœuvres et de soutenir le château de Gabbiano, fit faire, depuis ce dernier endroit jusques à Odalengo, un retranchement derrière lequel il pouvait rassembler avec sûreté toutes ses troupes.

La disposition dont on vient de faire le tableau paraîtra peut-être fort étendue et sujette à plusieurs inconvénients relativement au siége qu'on avait à faire, dans un moment où l'armée des ennemis était entièrement rassemblée, et ayant affaire à une garnison que l'on sut être forte de douze bataillons piémontais ou autrichiens, et de huit à neuf cents chevaux. M. le duc de Vendôme le pensait de même; mais il la jugeait nécessaire pour la sûreté du Montferrat, quoiqu'il ne répondit même pas que, malgré toutes les précautions qu'il prenait, on parvînt à empêcher les ennemis de faire des courses dans ce pays. Ce fut même un des principaux motifs qui lui firent regretter d'avoir été forcé d'abandonner le projet du siége de

Verue; et pour se justifier auprès du roi des événements que pourrait occasionner celui de Verceil, il crut devoir adresser à sa majesté un mémoire dans lequel il lui fit connaître, plus particulièrement qu'il n'avait fait jusqu'alors, les raisons qui l'avaient précédemment décidé pour Verue.

Néanmoins M. le duc de Vendôme, déterminé à combattre les ennemis, de quelque côté qu'ils se présentassent, ne désespérait pas de rendre vaines toutes les tentatives qu'ils pourraient faire. Le pays qu'ils avaient à traverser pour venir de Crescentino sur Verceil était tellement coupé de marais, de bois et de ruisseaux, qu'ils ne pouvaient arriver avant qu'on eût eu le temps de se rassembler; d'ailleurs on occupait tous les châteaux qui tenaient les principales avenues, et ces châteaux étaient d'une bonne défense. A la droite du Pô, les ennemis pouvaient avoir trois objets: l'un d'entrer dans le Montferrat et de chasser M. d'Albergotti, pour couper la communication de l'armée avec ce pays; le second, de s'avancer dans le Montferrat, en laissant M. d'Albergotti à leur gauche; le troisième, enfin, de se porter sur Casal, sans s'arrêter au Montferrat. Dans le premier cas, M. le duc de Vendôme était en état, par l'établissement de ses postes et du pont de Trino, de passer promptement le Pô avec l'armée; et M. d'Albergotti, par le moyen de ses retranchements de Gabbiano et d'Odalengo, pouvait lui donner le temps de le joindre. Dans le second cas, les ennemis, en s'éloignant du Pô, laissaient à M. le duc de Vendôme la liberté de se placer entre eux et Verue; et il n'était pas vraisemblable qu'ils s'y exposassent. Quant à la marche des ennemis sur Casal, ils avaient à traverser un pays difficile et montueux, et M. le duc de Vendôme pouvait, en fort peu de temps, se porter, par un très-beau chemin, sous cette place, qui méritait la plus sérieuse attention,

parce qu'elle contenait tous les dépôts de vivres et de munitions.

Indépendamment des difficultés que les ennemis devaient rencontrer dans les différentes opérations qu'ils pouvaient entreprendre, ils avaient à s'occuper de ce qui se passait du côté de la Savoie et de Suse. M. de la Feuillade, après avoir repris la Maurienne et la Tarentaise, était arrivé le 29 devant cette place et s'était emparé des hauteurs qui dominaient la Brunette. Le duc de Savoie s'était même affaibli de sept bataillons et de quinze cents chevaux, qu'il avait détachés de son armée pour aller défendre ce passage, et M. de la Feuillade était à la veille de mettre le siége devant Suse.

Les premiers jours de l'arrivée de l'armée devant Verceil furent employés à rectifier la circonvallation et à faire des communications. Il n'y eut que le côté qu'occupaient les troupes espagnoles, c'est-à-dire entre le canal d'Ivrée et la haute Sesia, où l'on fit des lignes de circonvallation et de contrevallation ; les troupes françaises qui formaient le reste de l'investissement étaient, comme on l'a déjà dit, couvertes par beaucoup de fossés et de navilles. M. le duc de Vendôme fixa l'ouverture de la tranchée au 10 ; mais la fonte des neiges ayant rendu impraticable la navigation du Pô et de la Sesia, ce qui retarda l'arrivée de l'artillerie, il différa, afin de pouvoir, dès le lendemain de l'ouverture de la tranchée, mettre en batterie quarante-huit pièces de gros canon.

Plus M. le duc de Vendôme examina la place, plus il se confirma dans l'idée qu'il avait toujours eue de sa force et des moyens qu'elle avait de se défendre. Elle était fermée de quatorze bastions en bon état. La contrescarpe était revêtue, et le chemin couvert palissadé. Il y avait, outre cela, une citadelle, et la garnison était de treize bataillons et de six cents

chevaux, bien pourvue de munitions de guerre et de bouche et de tout ce qui était nécessaire pour faire une longue défense; on vit même, par une lettre interceptée du duc de Savoie, que, regardant la perte de cette place comme capable d'entraîner celle de ses états, il y avait laissé, en s'éloignant, des troupes en bon état, avec des officiers de confiance, et qu'il ordonnait au gouverneur de n'entendre à aucune capitulation, à moins qu'après avoir disputé jusqu'à l'extrémité ses ouvrages et les retranchements qu'il lui commandait de faire dans l'intérieur de la place, il n'eût plus de terrain à défendre.

Indépendamment de ces moyens, le gouverneur commença par inonder, par les eaux du canal d'Ivrée, la droite et la gauche de la porte de Turin. On travailla à détourner ce canal pour le jeter dans le ruisseau d'Elvo, non pas pour dessécher l'inondation, mais pour empêcher qu'elle n'augmentât, ce qui aurait pu noyer les terrains par lesquels on comptait cheminer.

On balança longtemps sur le choix des attaques, et l'on décida d'abord de n'en faire qu'une du côté de la place voisine de la citadelle, en embrassant quatre bastions et trois demi-lunes; mais M. le duc de Vendôme ayant remarqué que cette attaque serait sujette à beaucoup d'inconvénients, l'abandonna et régla qu'on en ferait deux autres : l'une du côté des Espagnols, près de l'abbaye de San-Benedetto, qu'il regarda comme l'endroit le plus faible, parce qu'il n'y avait qu'un bastion très-petit et point de demi-lune : ce devait être une fausse attaque; l'autre, entre le couvent des Récollets et celui des Capucins, laissant à gauche la citadelle et à droite la porte de Milan.

Dans la nuit du 14 au 15 on ouvrit la tranchée à trois cents toises de la place, dans un endroit fort couvert, et où les ap-

proches étaient favorisées par les maisons du village des Capucins. La même nuit, la parallèle, d'environ cinq cents toises, fut portée à cent vingt des palissades, sans qu'on fût découvert; mais le lendemain matin les assiégés firent un feu très-considérable de mousqueterie et de canon, et continuèrent de même les jours suivants, c'est-à-dire jusqu'au 19, que M. le duc de Vendôme parvint à avoir en batterie quarante pièces et seize mortiers qui éteignirent le feu de la place. On perdit cependant peu de monde, parce que M. le duc de Vendôme eut la précaution de faire approfondir les tranchées et qu'elles furent toutes parfaitement bien défilées. Il paraît aussi que ce général préféra de cheminer plus lentement, non-seulement pour éviter la perte des hommes, mais aussi parce qu'il jugea que, sans trop presser le siége, sa conquête était assurée : il était dans un pays abondant en fourrages; ses communications avec le Montferrat étaient bien assurées, ainsi que celles avec Casal et Novare, d'où il tirait ses convois. Les retranchements de M. d'Albergotti étaient achevés, ce qui le rassura sur les craintes qu'il avait pu avoir sur cette partie; enfin, les ennemis ne pouvaient tenter le secours de Verceil qu'avec des difficultés infinies, et M. le duc de Vendôme, résolu d'aller les combattre, s'ils marchaient à lui, se croyait en état de mener contre eux des forces supérieures et en même temps de laisser à la tranchée un nombre de troupes suffisant pour ne rien craindre de la garnison. Ces motifs le déterminèrent aussi à la sape. Cependant les travaux furent conduits avec assez de vivacité pour établir, dans la nuit du 27 au 28, une nouvelle parallèle au pied du glacis, et une batterie de brèche.

C'était aussi l'intention du roi que, si les ennemis cherchaient à l'attaquer, il les combattît, même qu'il levât le siége s'il le jugeait nécessaire, pour aller au-devant d'eux ou pour

reprendre le projet de Verue, s'ils abandonnaient le Crescentin. Sa majesté, par sa lettre du 11, lui laissa aussi la liberté de les attaquer lui-même, si dans la suite de la campagne il trouvait une occasion favorable, et de s'y déterminer suivant les circonstances, sans attendre de nouveaux ordres de sa part; mais en même temps elle restreignit ses pouvoirs sur les opérations qu'il aurait à faire après le siége de Verceil, en lui prescrivant de ne faire aucune entreprise considérable sans lui avoir auparavant rendu compte de ses projets et sans avoir reçu la permission de les exécuter; en cela, le roi ne voulait pas gêner M. le duc de Vendôme dans ses manœuvres vis-à-vis des ennemis, mais sa majesté se réservait de prononcer sur le plan des opérations dans lesquelles elle craignait que ce général ne s'engageât, sans en avoir assez mûrement pesé les conséquences, les avantages et les inconvénients. Il paraît même que lorsque le roi fut instruit de ceux auxquels pouvait être sujet le siége de Verceil, il regretta d'avoir forcé M. le duc de Vendôme à l'entreprendre, et sa majesté lui manda qu'elle ne s'y était déterminée que par les facilités qu'il lui avait laissé entrevoir après son passage du Pô, lorsqu'il l'avait prévenue que, si les circonstances l'engageaient à tenir les ennemis de près dans leur camp de Crescentino, il ferait faire le siége de cette place par M. de Las Torres avec les seules troupes d'Espagne et quelques détachements de l'armée; mais M. le duc de Vendôme fit connaître à sa majesté que, lorsqu'il avait regardé le siége de Verceil comme une opération aussi peu considérable, cette place n'était gardée que par trois bataillons, et que les circonstances étaient entièrement changées, puisque, depuis ce temps, le duc de Savoie y en avait fait passer dix autres.

Malgré cela, M. le duc de Vendôme ne douta point du succès;

et l'on voit qu'il était plus surpris de ce parti qu'avait pris le duc de Savoie d'enfermer dans la place un aussi grand nombre de troupes, qu'inquiet des moyens de les faire prisonnières de guerre. Sa confiance à cet égard redoubla lorsqu'il fut informé que M. de la Feuillade, ayant fait plus de diligence qu'il ne l'avait espéré, occupait assez les ennemis de son côté pour ne pas leur permettre d'agir du sien. En effet, M. de la Feuillade, après avoir laissé dans la Maurienne et la Tarentaise dix bataillons et un régiment de dragons, était arrivé le 29 du mois précédent devant Suse. Le 1er juin la ville s'était rendue au premier coup de canon qu'il avait tiré. Il avait ensuite ouvert la tranchée devant la citadelle; et pendant qu'il était occupé à ce siége, il avait forcé le retranchement de la Brunette, gardé par les sept bataillons et les quinze cents chevaux que le duc de Savoie y avait envoyés sous les ordres du comte de Castellamont, lesquels, après avoir été fort maltraités, s'étaient retirés à Avigliano. Peu de jours après, M. de la Feuillade avait emporté la redoute de Catinat et fait prisonniers cinquante hommes qui la défendaient; enfin, M. le duc de Vendôme apprit que dans la nuit du 11 au 12 le gouverneur de la citadelle de Suse, quoiqu'il n'y eût point encore de brèche, avait battu la chamade, et qu'il était sorti le 13, avec les honneurs de la guerre, pour se retirer à Turin. Ces premiers succès lui firent espérer qu'ils donneraient à M. de la Feuillade les moyens de faire bientôt des diversions encore plus efficaces; et, aussitôt qu'il fut instruit de la prise de Suse, il lui manda de s'avancer sur Saint-Ambroise, au débouché de la vallée, comme étant le chemin le plus direct pour s'approcher de lui; mais on verra dans la suite que M. de la Feuillade se conduisit par des vues entièrement opposées aux intentions de M. le duc de Vendôme.

M. le grand-prieur se conforma avec plus d'exactitude aux instructions qu'il lui avait données; son objet étant de chasser des postes d'Ostiglia, de Ponte-Molino et des tours de Serravalle le corps des impériaux qui lui était opposé, afin de faire ensuite le siége de la Mirandole, il s'était mis en mouvement le 15 du mois de mai; et, après avoir employé le reste du mois à différents mouvements aux deux rives du Pô, tant sur le bas Panaro que sur le Tartaro, pour déposter les impériaux, il parvint enfin, le 10 du mois de juin, à mettre le siége devant les tours de Serravalle. Le 25 les assiégés, ayant pris le parti de les faire sauter eux-mêmes, trouvèrent le moyen de s'échapper et se retirèrent au delà du Tartaro, du canal Blanc et de l'Adige, avec toutes leurs autres troupes qui occupaient Ponte-Molino et Ostiglia, abandonnant ainsi tous les pays des deux côtés du Pô, et la Mirandole à sa propre défense, pour gagner le pays vénitien et rentrer dans les montagnes du Trentin[1].

La nouvelle de cet événement, qui ne laissait plus dans toute la Lombardie que la Mirandole à soumettre, fit juger à M. le duc de Vendôme que désormais il serait inutile d'y laisser toutes les troupes qui y étaient sous les ordres de M. le grand-prieur, et que M. de Saint-Fremont, avec un corps qui resterait à la droite du Pô, serait en état de bloquer la Mirandole et de conserver le reste des conquêtes. Il demanda en conséquence au roi la permission de rappeler auprès de lui monsieur son frère avec une partie de ses troupes, ce renfort lui étant nécessaire pour pouvoir, après la prise de

[1] On n'entrera point ici dans un plus grand détail sur les opérations de M. le grand-prieur, afin de ne pas interrompre plus longtemps le récit de celles de M. le duc de Vendôme; mais, comme sa correspondance renferme des détails intéressants, on en a fait un Mémoire à part et auquel on pourra avoir recours pour suivre ses mouvements et pour connaître les motifs qui les ont dirigés.

Verceil, marcher à Ivrée et faire sa jonction avec M. de la Feuillade. Il demanda aussi au roi que, s'il était possible de tirer quelques troupes du Languedoc, il plût à sa majesté de les envoyer à ce dernier, pour qu'il pût agir avec supériorité contre M. de Castellamont, le chasser d'Avigliano, et par là mettre le duc de Savoie dans l'impossibilité de se soutenir plus longtemps.

La jonction avec M. de la Feuillade devenait pour M. le duc de Vendôme l'objet le plus intéressant. Il ignorait alors le parti qu'il avait pris depuis qu'il s'était rendu maître du château de Suse; mais, plus persuadé que jamais de l'avantage de chercher à se joindre par le côté de la Doire Baltée et du Val d'Aost, il écrivit au roi pour engager sa majesté à ordonner à M. de la Feuillade de se porter à Bussolino, et de faire tous ses efforts du moins pour établir un poste sur la petite Doire, et pour envoyer des détachements entre cette rivière et la Doire Baltée, ce qui, suivant son sentiment, devait forcer le duc de Savoie à fortifier le corps du comte de Castellamont, au moyen de quoi il chercherait de son côté à communiquer avec lui pour faire sa jonction. Il écrivit lui-même à M. de la Feuillade pour l'engager à ne point penser aux Barbets, et à s'approcher de lui par le Val d'Aost; mais il était trop tard: M. de la Feuillade, entraîné par la persuasion où il était que c'était du côté du Piémont, le pays le plus abondant et le plus fertile des états du duc de Savoie, qu'il pouvait donner à ce prince le plus d'inquiétude, voulant en même temps profiter de la bonne volonté que témoignaient les Barbets de quelques vallées, ou bien les réduire par la force, si, appuyés par M. de Castellamont, ils refusaient de se soumettre[1], s'était déterminé à

[1] M. de la Feuillade estimait que les Barbets des différentes vallées ne pouvaient mettre sous les armes que dix-huit cents hommes.

se porter avec une partie de ses troupes à Pérouse, et à employer le reste à opérer dans les vallées de Saint-Martin, de Lucerne et d'Angrogne. Pour cet effet, après s'être avancé le 18 à Bussolino afin de masquer son dessein et d'imposer à M. de Castellamont, qui était encore campé à Avigliano, il s'était mis en marche le 24 avec six bataillons et cinq régiments de dragons partagés en quatre corps, dont trois furent destinés pour les vallées, et le quatrième pour marcher avec lui à Pérouse, où il arriva le 27. La lettre qu'il reçut de M. le duc de Vendôme ne l'empêcha pas de continuer les opérations qu'il avait projetées, et elles eurent quelque succès. Il soumit la vallée de Saint-Martin ; et sa marche sur Pérouse engagea le duc de Savoie à envoyer sous Pignerol un corps de mille chevaux de son armée; l'arrivée de ses autres troupes dans les vallées obligea M. de Castellamont à faire passer deux bataillons dans celle de Lucerne. M. de la Feuillade réussit même à faire retirer des environs de Pignerol la cavalerie dont on vient de parler. Dès que ses détachements parurent dans la plaine du Piémont, où ils mirent la contribution dans plusieurs communautés, cette cavalerie se retira vers Turin ; mais il ne put réduire la vallée de Lucerne ni celle d'Angrogne.

Malgré cela, il ne regarda pas sa diversion comme moins avantageuse à M. le duc de Vendôme, et il resta si convaincu qu'en continuant à agir du côté du Piémont il forcerait le duc de Savoie à s'affaiblir encore davantage devant lui, que, loin de se prêter aux vues qu'avait M. le duc de Vendôme de faire la jonction par la Doire Baltée et le Val d'Aost, il lui demanda de lui envoyer, par Asti et Chieri, mille chevaux pour l'aider à faire des progrès dans le Piémont.

La lenteur que mettait dans la correspondance la marche des courriers, qui ne pouvaient passer que par la Suisse, don-

nait à M. le duc de Vendôme le temps de terminer le siége auquel il était occupé, avant d'être dans le cas de faire aucun mouvement relatif à la jonction ; lui-même, quelque impatience qu'il eût d'entamer cette importante opération, chercha à ne point précipiter ses attaques. L'attention qu'il donna principalement à la conservation des hommes l'engagea à conduire lentement le siége. Cependant le 30 les batteries qu'on avait commencé à établir le 28, au pied du glacis, au nombre de quinze pièces, furent en état de tirer, et battirent en brèche; tous les mortiers et les pierriers firent en même temps un feu si vif, que celui de la place fut presque entièrement éteint. Les mineurs découvrirent un fourneau que les assiégés avaient fait sous l'angle saillant de la droite de l'attaque, et y ayant mis le feu le 1er juillet, on fit dans l'entonnoir un logement à cinq toises de la palissade. Les jours suivants on poussa des sapes; et, malgré la grande quantité de grenades que jetèrent les ennemis, on parvint, dans la nuit du 5 au 6, à se loger sur deux angles du chemin couvert, sans aucune résistance de leur part. On éventa encore les autres mines qu'ils avaient faites sous le troisième angle et sous celui de la demi-lune, et l'on s'y logea le lendemain, ce qui donna le moyen de porter les batteries sur la palissade. Pendant ce temps le duc de Savoie vint avec un gros corps de cavalerie reconnaître le village de Tricero. Comme on l'avait bien retranché, ainsi qu'on l'a dit précédemment, pour assurer la communication avec Trino, et que d'ailleurs on avait fait toutes les dispositions nécessaires pour y porter promptement du secours et soutenir Trino, soit par des troupes de l'armée, soit par le corps de M. d'Albergotti, M. le duc de Vendôme n'en prit aucune inquiétude; il fit seulement envoyer quelques pièces de canon, et détacha quelques troupes de cavalerie pour reconnaître les ennemis. Ces

mêmes détachements s'avancèrent à leur suite jusqu'à San-Germano, et rapportèrent que depuis plusieurs jours un corps de leur cavalerie campait à Santhia, mais qu'il venait d'en décamper pour aller à Lucedio, et que le gros de l'armée autrisarde était à Ronsezo.

Mais ces nouvelles étaient sans fondement; on fut mieux instruit quelques jours après. On apprit que cette armée était encore dans son camp de Crescentino, et que le duc de Savoie, ainsi que le comte de Stahremberg, étaient en personne depuis le 1er du mois au camp de Lucedio, avec la plus grande partie de leur cavalerie, les grenadiers et quelques détachements de leur infanterie avec du canon. On vit encore paraître le 8, à portée de Tricero, un corps de quatre cents chevaux soutenus par toute la cavalerie du camp et quelques grenadiers que conduisaient le duc de Savoie et le comte de Stahremberg. Ils forcèrent même un officier qui occupait une chapelle entre Tricero et Trino à se rendre prisonnier. M. le duc de Vendôme y marcha avec quelques troupes de son camp et celles qui étaient à Tricero et à Dezana, au nombre de quinze bataillons et vingt escadrons; mais il arriva trop tard; et aussitôt que le duc de Savoie le vit paraître, il se retira avec précipitation. M. le duc de Vendôme donna alors des ordres pour retrancher la chapelle, de manière à ce qu'il eût le temps d'arriver à son secours.

Le 13 le duc de Savoie décampa de Lucedio; il alla ce même jour, avec le gros de ses troupes, à Carpeneto, et envoya un corps de cavalerie à Livorno; ce qui fit juger à M. le duc de Vendôme que son objet était de consommer les fourrages et de manger le pays, qui aurait pu fournir à sa subsistance lorsqu'il marcherait à Ivrée. Voyant le duc de Savoie s'éloigner ainsi de lui, et plus confiant que jamais dans les avan-

tages de sa position et dans la faiblesse des ennemis auxquels il avait affaire; comptant aussi beaucoup sur la mésintelligence qui régnait entre eux, par le mécontentement qu'avait le duc de Savoie de l'abandon que les impériaux venaient de faire de la Lombardie, et par la défiance qu'avaient ces derniers de la fidélité de ce prince, M. le duc de Vendôme parut entièrement rassuré sur l'événement du siége; d'ailleurs le gouverneur n'avait jusqu'alors donné dans sa défense aucune marque d'intelligence ni de vigueur : non-seulement il avait abandonné le chemin couvert sans le défendre, mais il n'avait rien fait pour en empêcher le logement; et le 14 il y eut en batterie vingt-deux pièces, qui augmentèrent beaucoup les brèches, surtout au bastion de la droite, lequel, dès ce jour-là, fut fort endommagé.

Le 16 on se rendit maître de la demi-lune, qui se défendit faiblement, et on se logea; ce fut alors qu'on n'eut plus lieu de douter que bientôt on serait aussi maître de la place, lorsqu'on vit, par une lettre interceptée d'un officier principal de la garnison au duc de Savoie, que le gouverneur et tous les officiers étaient résolus de ne point soutenir l'assaut, et qu'ils se croyaient à la veille d'être emportés.

En effet, le 20 le feu redoublé de toutes les batteries ayant rendu praticable la brèche du bastion de la droite, la garnison battit la chamade à onze heures du matin. M. le duc de Vendôme ne voulut la recevoir que prisonnière de guerre, et la capitulation fut signée le lendemain. Les troupes françaises et espagnoles prirent alors possession d'une des portes. La garnison ne sortit de la place par la brèche que le 24, avec ses armes et ses drapeaux, qu'elle déposa ensuite sur le glacis. Elle fut conduite à Milan, Alexandrie, Valence, Tortone et Serravalle, d'où elle devait aller s'embarquer à Gênes pour

passer en France, suivant l'ordre que M. le duc de Vendôme en avait reçu du roi; elle consistait en trois mille six cents hommes et cinq cents dragons ou cavaliers, dont trois cents montés. Il resta dans la ville deux mille malades ou blessés hors d'état d'être transportés. M. de Vaubecourt entra dans la ville avec trois bataillons, et commença à combler les tranchées et à réparer les brèches; mais, en même temps, le roi ayant consenti, suivant l'avis de M. le duc de Vendôme, à ce que Verceil fût rasé, on travailla à miner les fortifications. Le roi prit ce parti, non-seulement pour délivrer les Espagnols des inquiétudes que cette place pouvait leur donner dans tous les temps pour le Milanais, mais aussi pour donner au duc de Savoie une marque de ressentiment que méritait sa conduite envers les deux couronnes.

On trouva dans Verceil soixante et douze pièces de canon de fonte, des mortiers, des pierriers, un grand nombre d'armes, de grands approvisionnements de toute espèce, et tout ce que le duc de Savoie y avait fait assembler pour le siége de Novare, qu'il s'était proposé de faire au commencement de la campagne. La conquête de cette place ne coûta aux troupes françaises et à celles d'Espagne, que deux cents hommes tués et huit cent trente blessés; et le duc de Savoie perdit, non-seulement treize bataillons, tant de ses troupes que de celles des impériaux, mais aussi la forteresse la plus considérable de ses états après Turin. Dès qu'il apprit qu'elle avait capitulé, il rentra avec toutes ses troupes dans son camp de Crescentino[1].

M. le duc de Vendôme, de son côté, renforça, le 24, de deux bataillons, le camp de Trino; il allait être renforcé lui-même de cinq bataillons et sept escadrons que M. le grand-prieur lui envoyait de Lombardie, et qui arrivèrent aussi le

[1] Le 22.

24 à Crémone. Il commença dès lors à faire des dispositions pour marcher vers la Doire Baltée, afin de se mettre en état d'entreprendre le siége d'Ivrée, et à portée de faire la jonction avec M. de la Feuillade, lorsque les circonstances le permettraient. Mais il fallait du temps pour former à Verceil des approvisionnements de farines pour la subsistance des troupes, et de grains pour celle de la cavalerie, à défaut de fourrages, si, comme M. le duc de Vendôme le prévoyait, le pays des environs de cette place se trouvait avoir été mangé par les ennemis. Il prévint la cour qu'il ne pourrait se mettre en mouvement que vers le 10 du mois d'août; d'ailleurs les remplacements de poudre et de munitions qu'il avait demandés, et qui lui étaient nécessaires pour le siége d'Ivrée, ne pouvaient arriver de France qu'à la fin du même mois. Elles devaient venir par la mer et par le pays de Gênes.

Quant à la jonction avec M. de la Feuillade, non-seulement ces motifs devaient la retarder, mais la lettre que M. le duc de Vendôme reçut alors de ce général lui fit connaître qu'il ne devait plus y compter. M. de la Feuillade, plus persuadé que jamais de l'impossibilité d'exécuter les mouvements que M. le duc de Vendôme lui avait indiqué de faire vers la petite Doire, et de la facilité de se joindre par la plaine du Piémont, insistait dans cette lettre pour qu'il fît des dispositions relatives à ce projet, espérant même que M. le duc de Vendôme se prêterait à ses vues; et s'étant assuré, par un détachement qu'il envoya jusqu'à deux lieues de Turin, que les ennemis n'avaient point de troupes dans cette partie, il s'avança le 22, du camp de Pérouse, à Saint-Pierre, non loin de Pignerol, dans la vue de recevoir le renfort de mille chevaux qu'il avait demandé à M. le duc de Vendôme de lui faire passer par Asti et Chieri; mais M. le duc de Vendôme, de son côté, trouva tant de diffi-

cultés dans l'exécution de ce que M. de la Feuillade demandait de lui, qu'il renonça à la jonction, jusqu'à ce que les progrès qu'il espérait faire lui-même la rendissent plus facile, et il s'en remit, à ce sujet, à ce qu'il plairait au roi d'ordonner à M. de la Feuillade et à lui.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. le duc de Vendôme. Pérouse, 17 juillet 1704[1].

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 de ce mois. Permettez-moi de vous dire encore un mot sur ma situation, et je vous conjure de l'examiner sans prévention. Je serais au désespoir que vous pussiez penser que le généralat en chef me touchât au point de m'opposer à votre volonté; montrez-moi que je ne fais pas une assez puissante diversion, faites-moi voir que je puis vous joindre avec sûreté, que je ne laisse pas le Dauphiné en proie aux Vaudois, et que je puis tirer mes vivres sans employer la moitié de mes troupes dans mes derrières, et je conviens dans le moment que j'ai eu tort : ce sont pourtant ces détails où on ne peut se dispenser d'entrer quand on veut réussir en entreprenant.

Les postes que les troupes du roi occupent dans la vallée de Saint-Martin sont si importants, qu'ils tiennent en échec les vallées de Saint-Germain et de Lucerne, et donnent à M. le duc de Savoie une inquiétude infinie. Si j'abandonne la vallée de Saint-Martin et celle de Pragelas pour repasser dans la vallée de Suse, je ne pourrai pas garder mes derrières ni assurer les convois de Briançon à Suse. Les Vaudois pourront verser au mont Genèvre et dans la vallée d'Oulx par Coteplane et me couper les vivres, et d'ailleurs de Suse à Alpignano il faudra encore la moitié de mes troupes pour assurer les convois que je serai obligé d'en tirer. Je vous ai assez expliqué dans mes autres lettres la crainte continuelle où je serais avec fondement que M. le duc de Savoie ne rassemblât toutes ses troupes pour me venir battre. Le meilleur parti que j'aurais à prendre sur le premier avis

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1777, n° 220.

serait de me retirer précipitamment. Voyez s'il est désirable de faire un pas en avant aux conditions de s'en repentir si promptement. Je vous expose tout ceci, monsieur, afin que vous jugiez de la possibilité et de l'utilité du déplacement des troupes du roi d'une vallée dans l'autre, vous faisant seulement observer qu'il n'y a actuellement à Suse que quelques quintaux de farine qu'on y a trouvés dans la citadelle, et que l'on tire de Briançon journellement de quoi subsister ici et en avant, n'étant pas possible, quoique toutes les voitures du pays soient sur pied, de nous pouvoir approvisionner autrement. Je ne songe qu'au bien du service; il me paraît beaucoup plus avantageux de rester du côté des vallées et du Pelez que de passer la petite Doire pour me porter à Alpignano. J'ose vous dire que pour occuper très-sérieusement de mon côté M. le duc de Savoie après la prise de Verceil, et pour vous donner lieu de marcher à Ivrée, sans quoi notre jonction, avec votre permission, est entièrement impossible par la petite Doire, vous ne pouvez rien faire de plus utile que de m'envoyer brusquement mille chevaux par Asti et la plaine de Saluces, au-devant desquels je marcherais de mon côté, avec lesquels et ce que j'ai ici de dragons et d'infanterie je vous promets de faire une diversion si considérable dans la plaine de Saluces et dans celle de Turin, que M. le duc de Savoie sera obligé de faire un gros détachement de son armée pour m'observer, et vous donnera le moyen d'exécuter ce que vous trouverez de plus convenable. Ayez la bonté de me mander, sans le communiquer à qui que ce soit, quand vous voudriez faire partir ces mille chevaux destinés à me joindre, et je me charge de leur passage, pourvu que je sois averti à temps, et que vous commenciez par leur faire faire une marche forcée. Si tout ce que je vous dis vous paraît impossible ou hors de règle, je vous prie, monsieur, de me faire le plan de ce que vous souhaitez que je fasse, de donner des ordres précis, et de mander à la cour que vous vous chargez du succès. Je me mettrai en devoir de les suivre, et je vous jure avec vérité que je regarderai comme un plaisir de me trouver à portée de vous obéir plus promptement.

Si les douze bataillons et les dix escadrons des troupes de M. le grand-prieur vous joignent, comme vous me le mandez, et comme je n'y prévois aucune difficulté, je n'envisage pas que M. le duc de Savoie puisse faire autre chose que de se retirer sous Turin, principalement si vous prenez la garnison de Verceil prisonnière de guerre. Votre objet pendant l'hiver dernier était d'en faire le siége cette campagne; si vous avez le même pour l'année prochaine, comme je n'en doute pas, puisque vous vous attachez toujours de préférence aux grands desseins, ne vaut-il pas mieux que je vous assure par Pignerol la jonction de vos recrues, de vos équipages de mulets, pour les vivres et pour l'artillerie, et de la viande pour votre armée, en gardant, comme je fais, la vallée de Pragelas, que de me déposter pour le reste de la campagne, et d'abandonner la vallée de Saint-Martin à sa propre garde contre l'armistice que M. le duc de Savoie lui fait proposer ou contre les autres vallées qui verseraient sur elle et peut-être avec les autres sur nous? Enfin, en l'état où je suis, Pignerol est à nous, et je débouche l'année prochaine avec aisance dans la plaine, et je vous ferai passer tout ce que vous voudrez par le Dauphiné et par la Savoie, à la réserve des vivres, que je compte que vous fournirez au corps de troupes que je vous mènerai, parce qu'il serait impossible de s'approvisionner par ici pour un si long temps; le gros canon ni les mortiers ne doivent pas vous manquer.

Je viens de recevoir une lettre de M. de Chamillart, par laquelle il me mande que le roi porte ses idées à faire le siége de Turin au mois d'octobre. Le seul moyen d'y parvenir serait de prendre la garnison de Verceil prisonnière de guerre, comme vous l'avez projeté; si d'ailleurs M. de Chamillart peut faire les efforts qu'il me mande, je suis persuadé qu'on le pourra faire pour ce temps-là sans songer à Ivrée, qui consommerait des munitions et du temps inutilement, puisqu'il ne nous conduit point à faire le siége de Turin. J'ose prendre la liberté de vous dire que si vous vous conduisez par votre propre génie, et que vous n'écoutiez pas les représentations intéressées que les troupes pourront vous faire, vous réussirez dans cette grande

entreprise, et que vous rendrez au roi le plus signalé de tous les services. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous écrivez à la cour, et ce à quoi vous vous déterminerez; car vous savez que rien n'est plus nécessaire que l'harmonie pour réussir dans les projets. Il ne faudra songer, après le siége de Verceil, qu'à nous joindre; cela sera fort aisé par ce côté-ci, et c'est le seul qui conduit certainement et facilement à Turin, lequel est tellement rempli de toutes sortes de choses, que cela désespérerait M. le duc de Savoie.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le duc de la Feuillade. Du camp sous Verceil 22 juillet 1704[1].

Je viens de recevoir par votre courrier, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Pérouse, du 17 de ce mois. Je vous en dépêchai un hier au soir pour vous apprendre la prise de Verceil, et que la garnison, au nombre de douze bataillons et de cinq cents chevaux, s'est rendue prisonnière de guerre. Je suis persuadé que cela vous fera quelque plaisir.

Les embarras et les assujettissements dans lesquels vous êtes à présent ne me surprennent point; je les avais prévus lorsque je vous ai vu porter la guerre dans le pays des Barbets; et je ne suis point surpris qu'avec le peu de troupes que vous avez, vous n'ayez de la peine à soutenir une situation dans laquelle le maréchal de Catinat avec cent bataillons avait de la peine à se maintenir, et vous verrez par ma dernière lettre que je crois notre jonction bien difficile pour ne pas dire impossible. J'en suis encore bien plus convaincu que je ne l'étais, depuis que je vois par votre lettre que vous ne pouvez point vous approcher de la petite Doire, qui est pourtant le seul endroit par où nous puissions nous joindre. Je n'ai nulle disposition de vivres du côté d'Asti, et, par conséquent, il m'est entièrement impossible de mener l'armée à Chieri. Je vous dirai de plus, monsieur, qu'il ne serait pas prudent de s'avancer vers Turin, et de laisser derrière moi le duc de Savoie à Crescentino avec son armée. Il y a tout lieu de croire qu'il ne quittera ce poste qu'à la dernière extrémité. Je ne

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1777, n° 221.

puis donc faire autre chose à présent que de tâcher de me rendre maître d'Ivrée et d'envoyer assez de troupes à M. d'Albergotti pour qu'il se soutienne par ses propres forces quand je m'éloignerai de lui. J'ose vous dire que ce projet est le seul bon, et qu'il y a longtemps qu'il a été approuvé par sa majesté. Si je puis une fois passer la Doire Baltée, j'ôterai aux ennemis le commerce du Pô, de Turin à Crescentino, sans lequel je suis persuadé que leur armée ne peut subsister où elle est, et c'est, à mon sens, le seul moyen de la déposter.

A l'égard de mon frère, le secours qu'il m'envoie n'est pas à beaucoup près si considérable que vous pensez, puisqu'il ne consiste qu'en cinq bataillons et sept escadrons, que je serai même peut-être obligé de lui renvoyer dans peu, les ennemis ayant déjà reçu mille cinq cents hommes du Tyrol, et faisant de gros magasins au château de Landron, au moyen desquels il leur serait aisé de porter la guerre dans le Bressan et même dans le Milanais, si je ne laissais l'armée de Lombardie en état de s'opposer à leurs desseins et d'agir même contre eux avec supériorité. Je ne vous parle point des Vénitiens, dont la mauvaise volonté vous est aussi connue qu'à moi; et vous pouvez être sûr que le duc de Savoie ne laissera point l'empereur en repos jusqu'à ce qu'il ait fait rentrer une armée en Italie.

Pour les mille chevaux que vous me demandez, je vous ai déjà mandé, monsieur, par ma dernière, que je trouvais leur marche trop dangereuse, et de plus je n'ai pas plus de troupes qu'il ne m'en faut pour ce qu'il me reste à faire et pour le pays que j'ai à garder; c'est pourquoi je vous prie de ne point compter là-dessus; si je le pouvais, je le ferais du meilleur de mon cœur.

J'apprends dans ce moment, par un de mes partis, que le duc de Savoie a quitté son camp de Livorno pour revenir à Crescentino, et qu'il a envoyé dix-huit pièces de canon avec de l'infanterie à Ivrée: cela nous fait voir qu'il n'abandonnera le poste de Crescentino qu'à la dernière extrémité; et tant qu'il y sera, il m'est impossible de m'avancer et de le laisser derrière moi.

A l'égard du poste d'Alpignano, je suis bien fâché que vous trouviez tant de difficultés à l'occuper; s'il n'y avait que la crainte d'y être attaqué par le duc de Savoie, je prendrais bien sur moi de vous en garantir, mais les autres difficultés dont vous me parlez sont si insurmontables, qu'il n'y faut plus penser; et, par conséquent, il ne faut plus compter sur notre jonction, quant à présent. Je vois cela avec bien du chagrin, car je me faisais un plaisir sensible de vous voir et de vous embrasser. Peut-être dans la suite nous ferons des progrès au moyen desquels cette jonction deviendra plus facile. Je crois que vous ne pouvez mieux faire d'ici à ce temps-là que de continuer à faire une diversion et à occuper toujours un corps de troupes aux ennemis. Je suis trop éloigné de vous pour pouvoir vous parler plus positivement sur ce que vous pouvez faire, outre que ceux qui sont sur les lieux voient mieux ce qu'il y a à faire que ceux qui sont éloignés, comme moi. Vous êtes trop éclairé pour que j'entreprenne de vous conseiller de si loin, et je ne puis faire autre chose que de vous donner part de ce que je vais faire; c'est à vous de vous régler là-dessus et de recevoir les ordres de sa majesté, laquelle, par la supériorité de ses lumières, verra mieux que personne ce qu'il conviendra que vous fassiez pour le bien de son service. Je vous prie cependant de continuer à me donner part de vos mouvements, et je vous informerai régulièrement des miens; après cela je ne puis encore que vous répéter en finissant, que si vous ne pouvez pas soutenir un poste sur la petite Doire notre jonction est impossible.

La lettre de M. le duc de Vendôme, jointe aux nouvelles qu'eut M. de la Feuillade de l'abandon d'Avigliano par M. de Castellamont, qui s'était retiré le 23 à Rivoli, le 25 à Moncaglieri, et de la retraite des troupes piémontaises qui étaient à Lucerne, pour aller à Vigone, lui firent changer de sentiment; et, se trouvant alors maître des cols et des vallées, il jugea qu'il lui devenait possible, non pas, comme le désirait

M. le duc de Vendôme, d'aller prendre poste à Alpignano, où le duc de Savoie aurait pu tomber sur lui en une marche, mais de se porter en vingt-quatre heures à Avigliano ou à Sant-Antonio, sur la petite Doire, en passant par Giaveno. Il fit en conséquence ses dispositions pour être en état d'exécuter ce projet lorsque M. le duc de Vendôme lui en aurait fixé l'époque, qui devait être combinée avec les mouvements qu'il ferait de son côté pour opérer la jonction, et il manda le 28 à ce général que, des vingt-neuf bataillons qui étaient tant en Provence qu'en Savoie, et dans le corps qui agissait immédiatement sous ses ordres, il laisserait cinq bataillons en Provence, six en Savoie, avec deux escadrons de dragons pour le blocus de Montmélian, cinq bataillons dans la vallée de Saint-Martin, trois avec un escadron de dragons dans les retranchements qu'il faisait faire à Pérouse, des compagnies franches, quelques milices du pays dans le château de Suse, et un régiment de dragons dans la ville, et qu'il marcherait vers lui avec dix bataillons et trois régiments de dragons.

Dès que M. le duc de Vendôme fut instruit de la résolution où était M. de la Feuillade d'abandonner ses idées de jonction par la plaine du Piémont et de la tenter par la petite Doire, il fit ses dispositions pour se mettre en état d'aller lui donner la main; mais, quoique cette jonction devînt plus instante que jamais, par l'influence que pouvaient avoir sur les affaires d'Italie les malheurs que venait d'éprouver l'électeur de Bavière à Schellenberg[1], M. le duc de Vendôme, pour

[1] M. le duc de Marlborough, à la tête d'une partie de l'armée impériale, avait attaqué, le 4 juillet, l'armée bavaroise, commandée par le maréchal d'Arco, dans ses retranchements de Schellenberg, et l'avait forcée de les abandonner, ainsi que Donawert, avec une perte considérable. L'électeur de Bavière s'était retiré sous Augsbourg pour y attendre les secours que M. le maréchal de Tallard lui amenait de France.

donner à M. de la Feuillade le temps de faire ses arrangements pour ses subsistances, et de s'emparer du château de Brusolo, qui lui était nécessaire pour assurer sa marche vers la petite Doire [1], lui manda qu'il suffirait qu'il arrivât le 25 août sur cette rivière. Les lettres qu'on va rapporter feront connaître dans le plus grand détail, et le plan qu'il forma pour parvenir à la jonction, et les instructions qu'il envoya à M. de la Feuillade

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Verceil, 29 juillet 1704 [2].

M. de Paysac, envoyé par M. le duc de la Feuillade, est arrivé de Pignerol ici en deux jours et demi, après avoir traversé, lui deuxième, tout le Piémont, et il m'a rendu compte de la situation dans laquelle il se trouve. Il m'a dit que, faute de vivres, M. de la Feuillade ne pouvait s'avancer à l'endroit que je lui avais marqué sur la petite Doire, mais qu'il serait en état de s'y porter en vingt-quatre heures par les cols dont il est le maître, et qu'il passerait par Giaveno et de là à Sant-Antonio. Comme cette jonction me paraît de la dernière conséquence, j'ai cru que c'était par là qu'il fallait commencer avant que de nous attacher à aucun siége; j'ai, pour cet effet, commandé du biscuit, et j'en aurai cent cinquante mille rations au 10 du mois prochain; et comme il faudra que cette marche soit prompte et légère, j'enverrai en Milanais la plus grande partie des équipages. Je compte aller en trois marches sur la Doire Baltée, de la passer le quatrième jour, et de détacher dans le moment trente escadrons pour aller recevoir le duc de la Feuillade dans l'endroit où la petite Doire sort des montagnes, pendant qu'avec l'armée je me posterai de manière à empêcher le duc de Savoie de s'opposer à cette jonction. Voici la disposition de l'armée de votre majesté pendant cette marche. Je laisserai dans Verceil quatre bataillons et cinq escadrons;

[1] Ce château est situé dans les montagnes, à la gauche de la grande Doire, non loin de Suse.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1777. n° 234.

dix bataillons et sept escadrons dans les retranchements de Trino, et dix bataillons et sept escadrons dans les retranchements qu'occupe à présent M. d'Albergotti. Ces deux corps sont en état de se joindre en quatre heures, et mettent par là dans une entière sûreté le Montferrat et les retranchements de Trino. Il me restera dans l'armée trente-six bataillons et quatre-vingts escadrons, de sorte qu'en envoyant trente escadrons au-devant de M. de la Feuillade j'aurai encore de reste cinquante escadrons et trente-six bataillons, ce qui est suffisant pour contenir l'armée de M. de Savoie, et pour l'obliger, s'il veut marcher vers Turin, de prendre sa marche par l'autre côté du Pô, à moins qu'il n'abandonne Crescentino et qu'il ne passe la Doire Baltée avant moi, ce que j'ai bien de la peine à croire qu'il fasse; car je pourrais pour lors rassembler toutes mes forces, et il s'exposerait à un combat bien inégal. Cependant, comme on ne peut jamais être sûr du parti que prendra son ennemi, je ne puis, par conséquent, répondre du jour que je pourrai joindre M. de la Feuillade; mais, si les ennemis me laissent passer la Doire Baltée avant eux, je puis marquer l'heure de la jonction à six heures près. Pour remédier aux inconvénients qui pourraient arriver et mettre M. de la Feuillade dans une entière sûreté, il me semble qu'il pourrait se tenir dans la vallée de Suse, et ne s'avancer à l'endroit où la petite Doire sort des montagnes que lorsqu'il saura que nous aurons passé la Doire Baltée; il en sera averti en tenant du monde sur les montagnes pour découvrir les signaux dont je conviendrai avec lui. Je pourrai même lui envoyer un parti de cavalerie; car je suis persuadé que le comte de Castellamont n'osera demeurer à Avigliano quand il me verra au delà de la Doire Baltée, et qu'il ne risquera pas de se tenir entre M. de la Feuillade et moi avec le peu de troupes qu'il a. J'ai appris même par des rendus, que le bataillon de Montferrat qui était avec lui a joint, il y a quatre jours, le duc de Savoie à Crescentino.

Voilà, sire, ce que je vais faire; je donne avis de tout à M. de la Feuillade par M. de Paysac, que je lui renvoie, et je le presse

de se disposer à s'avancer sur la petite Doire pour nous joindre avec les troupes qui ne lui sont point nécessaires pour mettre en sûreté le Dauphiné. Je supplie votre majesté de lui donner sur cela des ordres positifs, car cette jonction est de la dernière conséquence pour son service; elle est impossible par Pignerol, comme M. de la Feuillade l'a proposé; elle ne se peut que par la petite Doire. Comme j'aurai bien de la peine, quelques efforts que je fasse, à mener avec moi pour quinze jours de vivres, votre majesté voit que le temps est précieux, et qu'il faut prendre promptement un parti; je crois même que je serai en mouvement avant le retour du courrier.

Votre majesté verra par le billet ci-joint de M. de Paysac, que M. de la Feuillade croit pouvoir me joindre, pourvu que nos troupes s'avancent sur la petite Doire. Comme cela est différent et postérieur à la lettre qu'il m'a écrite, du 17, dont j'ai envoyé copie à votre majesté, j'ai cru devoir me préparer pour cette jonction, puisqu'elle est de la dernière conséquence. Je renvoie dans ce moment M. de Paysac à M. de la Feuillade, et je lui marque que, si je voulais, nos troupes seraient avant le 20 sur la petite Doire, mais que, pour lui donner plus de temps, elles n'y seront que le 25; je serai même mieux informé du jour où il pourra se rendre au rendez-vous quand j'aurai passé la Doire Baltée, et nous pourrons nous communiquer en droiture.

C'est à présent qu'il est nécessaire que votre majesté décide entre le siége d'Ivrée et celui de Verue, et qu'elle me donne ses ordres positifs par le retour de ce courrier. Je lui ai obéi à l'égard du siége de Verceil, et je dispose tout pour celui d'Ivrée, en cas qu'elle me l'ordonne; mais comme le siége de Turin est l'affaire capitale, je tromperais votre majesté si je lui disais que je puis l'entreprendre sans avoir pris Verue auparavant, et sans être le maître de la navigation du Pô, de Casal à Turin, pour nous porter toutes les munitions et toute l'artillerie nécessaires pour un siége aussi considérable que le sera vraisemblablement celui de Turin. Les

voitures roulantes ne marchent plus en ce pays-ci, et encore moins dans le Montferrat, dès que le mois de novembre est venu; et quand les chemins seraient praticables pendant l'hiver, il faudra tant de choses pour ce siége, qu'il n'y a pas d'apparence de s'y exposer sans le secours d'une grosse rivière. On ne peut dire si M. de Savoie demeurera à Crescentino, mais quand il y demeurerait, je serai si supérieur quand nos forces seront réunies, et j'ai de si grands avantages à prendre sur lui, que j'ose répondre à votre majesté de prendre Verue. Je ne parle point de l'utilité d'Ivrée; la plus considérable et presque la seule est par rapport aux Suisses et aux secours qui peuvent venir par là au duc de Savoie; mais quand nous aurons pris Ivrée, il ne nous sera d'aucun secours pour le siége de Turin; il faudra toujours en revenir à prendre Verue, et ce n'est que le siége de Turin qui donnera le coup mortel au duc de Savoie. Ces raisons me paraissent si fortes, que je ne doute pas qu'elles ne déterminent votre majesté au siége de Verue; cependant, si elle voulait celui d'Ivrée, je dispose aussi mon artillerie pour lui obéir. Je la supplie de me faire savoir ses volontés le plus tôt qu'elle le pourra.

J'envoie à votre majesté l'état des munitions de guerre dont nous aurons besoin pour le siége de Turin. Comme, quelque diligence que nous fassions, on ne pourra l'entreprendre avant le mois de décembre, votre majesté aura tout le temps pour envoyer les choses dont nous avons besoin.

On commence à raser le chemin couvert de Verceil; et les six mineurs qui nous restent travailleront demain à ruiner les demi-lunes. J'attends de Lugano trois cents mineurs, qu'on m'assure qui seront ici après-demain. Sitôt qu'ils seront arrivés, on les mettra d'abord en besogne, et on ne perdra pas un moment de temps pour exécuter sur cela les ordres de votre majesté.

Je ne puis m'empêcher, en finissant, de répéter à votre majesté qu'on ne peut jamais songer au siége de Turin sans avoir pris Verue.

Il y a cinq bataillons dans Ivrée, et le duc de Savoie y fait tra-

vailler actuellement; mais il aura bien de la peine à en faire une bonne place.

M. Le Guerchois a conduit six bataillons à Alexandrie sans avoir perdu un seul homme; M. d'Ourches, qui a conduit ceux de Milan, n'est pas encore de retour.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le duc de la Feuillade.

Du camp sous Verceil, 29 juillet 1704[1].

Je vous ai déjà mandé, monsieur, les raisons qui m'empêchent de vous envoyer les mille chevaux que vous demandez. M. de Paysac, que je fais partir pour aller vous joindre, vous les répétera encore, et je suis persuadé que vous les trouverez bonnes. Comme il m'a assuré de votre part que, pourvu que je m'avance sur la petite Doire, vous serez en état de me joindre, je me dispose à m'y avancer, ne me paraissant rien de plus intéressant pour le service du roi que de fortifier cette armée autant qu'il se pourra; je pourrais aisément porter des troupes sur la petite Doire avant le 20 du mois prochain, mais, comme M. de Paysac m'a dit que vous seriez obligé de prendre le château de Brusolo, et que je crois nécessaire de vous donner du temps pour l'arrangement de vos vivres, il suffira que vous soyez sur la Doire le 25. Sitôt que j'aurai passé la Doire Baltée, je vous donnerai de mes nouvelles par des paysans et même par des partis, et je vous marquerai, plus positivement que je ne puis faire à présent, le jour que nos troupes seront sur la Doire.

Je ne vous marque point le nombre de troupes que vous amènerez; c'est à vous de voir, monsieur, ce qu'il en faut laisser pour la sûreté des frontières du Dauphiné, et j'aime mieux en avoir moins que de laisser en péril les frontières du royaume; mais quelque peu qu'il nous en vienne, cela fera un effet merveilleux.

Quelque envie que j'aie de vous voir, je ne puis m'empêcher de vous dire que je crois, pour votre intérêt et celui du roi, qu'il convient mieux que vous demeuriez où vous êtes que de venir nous

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1777, n° 235.

joindre. La commission de garder les vallées est très-difficile : je le sais par la connaissance que j'ai de cette guerre; et je suis persuadé que tout autre que vous y sera fort embarrassé; je crois même que vous terminerez plus tôt qu'un autre les négociations que vous avez entamées avec les Barbets, et qu'ils auront plus de confiance aux propositions qui leur seront faites par un homme de votre caractère, gouverneur du Dauphiné, que par un simple officier général. Je vous dirai que, selon toutes les apparences, le roi fortifiera le corps qui restera dans les vallées, avant la fin de la campagne, par le moyen des troupes qui sont sur le Var et en Languedoc; je ne sais comment cela n'est pas déjà fait, car elles m'y paraissent inutiles pour la plus grande partie, et les corps qui y sont me paraissent trop considérables par rapport à ce qui reste de fanatiques et au peu de troupes qui sont dans le comté de Nice. Ajoutez à toutes ces raisons qu'il vous convient mieux d'être là en chef que d'être confondu ici dans la foule des lieutenants généraux, dont la plupart sont vos anciens. Je vous parle avec franchise et comme je ferais à mon frère. Après cela, tout ce que je vous dis n'est que par manière de conseil, et vous serez toujours le maître de régler votre destinée comme vous croirez qu'il conviendra le mieux.

A l'égard du siége de Turin, je vous dirai qu'il est impossible de le faire sans avoir pris Verue et être le maître du Pô. Dès le moment que les pluies commencent, les voitures roulantes ne marchent plus dans ce pays-ci ni dans le Montferrat, et il faut tant de choses pour un si grand siége, qu'il est indispensable d'avoir une rivière pour porter tout ce qui est nécessaire, et il serait trop dangereux de s'engager dans une aussi grosse entreprise sans s'être assuré auparavant de la navigation du Pô, de Casal à Turin : les ennemis, avec toute la puissance des alliés, et quoique ce fût dans le cœur de l'été, n'auraient jamais pu prendre Namur sans le secours de la Meuse.

Le duc de Savoie est retourné dans son camp de Crescentino et fait travailler à fortifier Ivrée. Le bataillon de Montferrat, qui était

avec le comte de Castellamont, l'a joint il y a cinq jours. Je ne sais s'il s'opiniâtrera à demeurer où il est; mais si sa majesté m'accorde la permission que je lui demande d'assiéger Verue, je vous réponds que je le prendrai à sa barbe. Je ne doute pas que sa majesté n'y consente, lorsqu'elle verra que le siége de Turin ne se peut faire sans être le maître, auparavant, de cette place. Pendant ce temps-là on aura le temps de m'envoyer de France toutes les munitions de guerre que je demande pour le siége de Turin; j'attendrai de vos nouvelles avec impatience pour savoir le parti que vous aurez pris, et je me rendrai, au plus tard le 25, sur la petite Doire, à l'endroit où elle sort de la montagne, pour recevoir les troupes que vous m'avez destinées.

En attendant la réponse du roi, le duc de Vendôme travailla aux préparatifs de sa marche vers la Doire. On voit par ses lettres qu'il jugeait ne pouvoir la différer au delà du 11 du mois d'août, parce qu'il restait peu de fourrages à portée du camp qu'il occupait depuis deux mois, et que l'air malsain y occasionnait des maladies [1]. Cependant le roi voulait qu'il ne s'éloignât de Verceil que lorsque la place serait rasée; mais, d'un autre côté, elle lui devenait nécessaire pour ses dépôts, Casal se trouvant trop éloigné pour pouvoir dans la suite, si les ennemis restaient dans leur camp de Crescentino, en tirer des convois avec sûreté et sans trop de fatigue pour les troupes. Embarrassé des moyens de concilier les volontés du roi avec le danger de manquer de subsistances et la nécessité de conserver une place aussi utile, il se détermina à ne raser que

[1] Il paraît, par des détails répandus dans différentes correspondances, qu'il se trouvait dans quelques parties du camp de Verceil des terrains malsains, et qu'en général il régnait, dans les environs de cette place, un air pernicieux même aux gens du pays, occasionné par le grand nombre de rivières. Il en était de même dans les environs de Trino et de Tricero, ce qui engagea M. le duc de Vendôme à retirer les dragons qui occupaient ces deux postes, et à n'y laisser que des détachements.

les ouvrages extérieurs et à faire miner le corps de la place, pour ne le faire sauter que lorsque les circonstances le permettraient. Pour accélérer le travail, il fit venir du Milanais deux mille travailleurs et un grand nombre de mineurs du pays; en même temps il y rassembla son artillerie et ses vivres.

Mais, pendant qu'il était occupé de ces dispositions, ayant eu des avis réitérés de la résolution dans laquelle était le duc de Savoie de quitter son camp de Crescentino aussitôt que l'armée des deux couronnes s'ébranlerait pour marcher vers la Doire, et de se porter sur cette rivière pour en défendre le passage, M. de Vendôme jugea que, si effectivement il prenait ce parti, la jonction avec M. de la Feuillade deviendrait impossible; ce fut même ce qui l'engagea à lui mander de ne faire aucun mouvement relatif à cette jonction, jusqu'à ce qu'il l'instruisît de ce qu'il aurait à faire conséquemment aux démarches que feraient les ennemis. Quant à ce qui le regardait personnellement, ne doutant pas que ses premières marches ne les déterminassent, et ne voyant pas qu'il leur fût possible de défendre en même temps la Doire et de soutenir Verue et Ivrée, il résolut de se porter en avant, et fixa au 11 son premier mouvement pour aller camper avec l'armée à San-Germano et le 12 à Santhia. Il régla en même temps que le corps de M. d'Albergotti serait augmenté jusqu'à vingt bataillons et quatorze escadrons, pour le mettre en état de s'opposer aux entreprises des ennemis dans le Montferrat. Après avoir visité les retranchements que ce dernier occupait, tant à Gabbiano que sur les hauteurs de la droite du Pô, il les regarda comme inattaquables, même par un corps qui lui serait supérieur. Les troupes qu'il destina à le renforcer furent les cinq bataillons et les sept escadrons qui arrivèrent le 6 de la Lom-

bardie, et les régiments de l'armée les plus attaqués de maladies, espérant que le bon air du Montferrat contribuerait à leur rétablissement.

Indépendamment de la sûreté du Montferrat, M. le duc de Vendôme, en renforçant ainsi M. d'Albergotti, eut encore l'objet de faire craindre aux ennemis que, s'ils abandonnaient leur camp de Crescentino, il ne formât le blocus de Verue. De là pouvait résulter l'un ou l'autre avantage, d'investir réellement cette place ou de se procurer la facilité de passer la Doire en retenant les ennemis dans leur camp, et de faire par ce moyen la jonction avec M. de la Feuillade; mais il paraît que M. le duc de Vendôme aurait préféré de voir les ennemis s'éloigner de Verue, parce qu'il regardait la prise de cette place comme un préalable indispensable, non-seulement pour faire par Pignerol la jonction avec M. de la Feuillade, mais aussi pour pouvoir entreprendre le siége de Turin; on voit même qu'il regretta plus que jamais d'avoir été forcé de préférer l'attaque de Verceil à celle de Verue, et de se voir encore dans la nécessité d'en différer le siége pour s'attacher à celui d'Ivrée, dont il regardait la possession comme entièrement inutile pour l'entreprise de Turin.

Incertain du parti que les circonstances lui permettraient, il se mit en marche le 12, avant le jour, sur trois colonnes, laissant à sa droite le canal d'Ivrée, et alla à San-Germano. L'armée y arriva à dix heures du matin et campa, la droite à ce lieu, la gauche à Solasco, la réserve couvrant le quartier général. On laissa dans Verceil quatre bataillons et six escadrons commandés par M. de Toralba, et sous les ordres de M. d'Albergotti, vingt bataillons et quatorze escadrons. L'armée ne fut composée que de trente-six bataillons et soixante et dix-neuf escadrons.

Ce fut pendant la marche qu'elle fit pour se rendre à San-Germano, que M. le duc de Vendôme reçut la réponse du roi à sa dépêche du 29 du mois précédent, par laquelle sa majesté lui fit connaître ses intentions, soit sur sa jonction avec M. de la Feuillade, soit sur les siéges qu'elle désirait qu'il entreprît avant la fin de la campagne.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 5 août 1704[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par le courrier que vous m'avez expédié le 30, par laquelle vous me mandez que le sieur de Paysac, envoyé par le duc de la Feuillade, est arrivé en deux jours et demi de Pignerol à Verceil, qu'il vous a dit de sa part que, faute de vivres, il ne pouvait pas avancer sur la petite Doire à l'endroit que vous lui aviez marqué, mais qu'il serait en état de s'y porter en vingt-quatre heures par Giaveno et par Sant-Antonio. J'ai vu la réponse que vous lui avez faite et l'utilité dont vous croyez que cette marche peut être. Je lui ai donné mes ordres en conformité, et lui mande de faire avancer seulement huit bataillons et six escadrons au lieu où vous lui donnez rendez-vous. Le sieur de Gévaudan commandera ce détachement. Les affaires de Savoie sont encore dans une situation à ne pas permettre de dégarnir ce pays de manière à pouvoir craindre les mouvements des Vaudois et ceux que le duc de Savoie pourrait faire faire dans le Dauphiné en mêlant des troupes avec eux. Je laisse le duc de la Feuillade pour y commander; rien ne convient mieux que d'y avoir un homme de caractère; il en imposera même aux religionnaires, qui pourraient se laisser entraîner par le mauvais voisinage, s'ils n'étaient retenus par un homme capable de les contenir dans leur devoir. Toutes les mesures que vous prenez pour cette jonction me paraissent justes, et j'ai lieu de croire qu'elles réussiront. Je ne saurais me persuader qu'il quitte ses retranchements pour chercher l'occasion de vous combattre avec une

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1731, 4ᵉ section, page 87.

armée aussi inférieure qu'est la sienne; s'il prenait ce parti et qu'il fût battu, la guerre serait bientôt finie en Italie. Je ne doute point, pendant que vous ferez ces mouvements, que le rasement de Verceil ne s'avance; donnez-y une grande attention et employez tout ce que vous croirez nécessaire pour finir promptement cet ouvrage. Consommez-y le moins de poudre que vous pourrez; vous en aurez besoin ailleurs : on peut démolir entièrement par la sape.

La jonction faite, vous avez deux différentes vues : l'une du siége d'Ivrée, l'autre de celui de Verue. La dernière entreprise est beaucoup plus importante que l'autre; et l'événement, s'il est heureux, facilite la conquête de Turin, qui seule doit faire votre véritable objet pour terminer cette guerre. Vous connaissez les difficultés que vous avez à surmonter pour assiéger Verue : la plus considérable, c'est de forcer les retranchements de Guerbignano. Richerand assure qu'il aimerait mieux assiéger une des plus fortes places de l'Europe que de les attaquer, et qu'il répondrait plus sûrement d'y réussir; l'autre, qui est d'attaquer une place protégée par une armée, ne l'est pas moins; et tant que la communication sera libre entre l'armée et la ville, il me paraît qu'il ne serait pas prudent de l'entreprendre. Vous avez si bien ménagé les hommes à Verceil, vous connaissez si parfaitement l'importance dont il est de ne rien hasarder mal à propos, que je me livre avec une entière confiance et vous laisse la liberté de faire ce siége, si vous le jugez à propos, soit à présent ou après la prise d'Ivrée, qui est votre objet. Je croirais que c'est par celui-là que vous devriez commencer : il ne peut être de longue durée. Les préparatifs pour vous rendre maître de cette place ne sont pas considérables; et je regarde comme une chose capitale d'ôter le plus tôt qu'il se pourra toute communication entre le duc de Savoie, les Allemands et les Suisses; ceux qui sont plus attachés à ses intérêts et qui agissent fortement parmi les cantons se refroidiront lorsqu'ils verront que pour arriver dans ses états il faut chercher des passages éloignés sans aucune certitude de pouvoir y pénétrer. Vous pouvez encore, étant posté avec votre armée entre Ivrée et Verue, rendre les

subsistances si difficiles au duc de Savoie, qu'il serait obligé de se déposter avec son armée.

Je sais bien que le siége de Turin ne se peut faire qu'avec des difficultés presque insurmontables sans avoir pris Verue; mais je ne vois pas d'apparence de pouvoir assiéger cette place dans le mois de décembre, comme vous le proposez : c'est une saison peu propre à de grandes entreprises; la gelée, les neiges, qui arrivent ordinairement dans ces temps-là, suffiraient pour vous en ôter les moyens. Les journées sont courtes, les soldats souffrent et le travail n'avance point. Les munitions que vous demandez et qui vous sont nécessaires ne peuvent être à Gênes avant la fin d'octobre, pourvu que la mer soit favorable. Il faut une infinité de voitures pour les transporter au lieu où vous voudrez faire vos magasins. Vous aurez tout le temps de faire vos dispositions pour le mois de mars; les ennemis ne seront pas plus forts en ce temps-là qu'au mois de décembre. Il vaut donc mieux ne rien hasarder que de courir le risque de ne pas réussir; ce sera assez faire pendant cette campagne, et vous aurez acquis assez de gloire, si vous pouvez vous rendre maître d'Ivrée et de Verue. Puisque vous vous chargez de l'événement de Verue, je vous laisse la liberté d'en faire le siége; mais je désire qu'avant que le temps de prendre des quartiers d'hiver soit venu vous vous rendiez aussi maître d'Ivrée, vous donnant plein pouvoir de commencer par celle des deux places que vous voudrez, en vous faisant néanmoins connaître qu'il est capital d'ôter la communication des Suisses le plus tôt qu'il se pourra; qu'Ivrée ne retarde que de peu de jours l'entreprise de Verue; et que si vous trouviez plus de difficultés à attaquer cette dernière place que vous ne vous le persuadez, elles pourraient vous déranger entièrement. J'ai donné ordre au sieur le Pelletier de vous envoyer des ingénieurs.

Le duc du Maine enverra aussi des officiers d'artillerie; vous pouvez prendre des Lucanais pour vous servir de mineurs, et des soldats pour canonniers, en attendant que ceux que l'on tirera des différentes armées où ils sont, soient arrivés.

Il ne me reste qu'à vous faire faire deux réflexions : l'une, de ne vous point commettre avec le duc de Savoie dans les mouvements que vous ferez dans les temps que vos troupes seront séparées; l'autre, d'assurer les retranchements de Trino et la communication avec Albergotti, de manière que, si elle était interrompue par quelque orage, le poste de Trino et les troupes qui l'occupent ne soient pas exposés.

Quoique le roi laissât M. le duc de Vendôme le maître de se décider pour le siége d'Ivrée ou pour celui de Verue, ce général n'eut pas de peine à voir que sa majesté penchait toujours pour Ivrée. Ce motif, joint au séjour des ennemis dans leur camp de Crescentino et aux avis qu'il reçut de la résolution où ils étaient de ne point l'abandonner, ne le laissa plus balancer à suivre les intentions du roi; mais il ne jugea pas devoir s'avancer, suivant son premier projet, jusqu'à Santhia, qui n'était qu'à une lieue au delà de San-Germano. Il envoya seulement, le 13, douze compagnies de grenadiers et mille chevaux, sous les ordres de M. le chevalier de Broglie. Il alla lui-même visiter ce poste; et ayant reconnu qu'il était avantageux pour l'établissement des dépôts nécessaires au siége qu'il allait entreprendre, il y fit marcher deux brigades d'infanterie; et dès le jour même on commença à y construire des fours et à y conduire des farines. L'armée, dans son camp de San-Germano, devait couvrir les convois qu'on avait à tirer de Verceil. Il en arriva le 14 un très-considérable escorté par deux bataillons et huit escadrons, sous la conduite de M. de Châteaumorant. On fit en même temps les dispositions pour les transports de l'artillerie et du reste des vivres, suivant lesquelles tout devait être rendu devant Ivrée le 8 du mois de septembre.

M. le duc de Vendôme en informant M. de la Feuillade de son nouveau projet, lui manda de perdre toute idée de jonction jusqu'après le siége, mais que, cette place ne fermant pas tous les passages par lesquels les ennemis pouvaient recevoir des secours de l'Allemagne, il devait faire tous ses efforts pour se rendre maître des montagnes qui étaient entre la Savoie et le Val d'Aost, et chercher d'ailleurs à occuper le plus qu'il pourrait les ennemis sur la frontière de Piémont. De son côté, averti journellement du dessein où était le duc de Savoie de rester jusqu'à l'extrémité dans son camp de Crescentino, il manda au roi qu'après la prise d'Ivrée le seul moyen de le déposter serait de passer la Doire Baltée pour ravager en même temps le pays entre les deux Doires; mais que si ce mouvement n'avait pas de succès, il rassemblerait toutes ses forces pour aller mettre le siége devant Verue, et que pendant ce temps on ferait transporter par le Pô, de Casal à Trino, l'artillerie et les munitions nécessaires pour ce siége. On remarque dans toutes les lettres de M. le duc de Vendôme que c'était à cette opération que tendaient toutes ses vues, et qu'il se persuadait que la prise de cette place déterminerait le duc de Savoie à un accommodement, sans attendre qu'on se présentât devant sa capitale.

Les convois pour les approvisionnements du siége d'Ivrée se firent avec plus de diligence qu'on ne l'avait espéré, par la célérité et l'exactitude avec laquelle le prince de Vaudémont fit fournir du Milanais tous les secours dont on avait besoin. Le premier arriva de Verceil à Santhia le 18, le second, le 20, et le troisième, le 22. M. le duc de Vendôme fit suivre ce dernier par six bataillons; et le lendemain 23, M. de Chemerault, s'étant rendu à Santhia avec les seize escadrons de la réserve, conduisit un des convois à Azeglio, sur le lac de Viverone.

Ce lieu était à moitié chemin de Santhia à Ivrée. M. de Chemerault rencontra de grandes difficultés pour y arriver : les ennemis avaient barré par des abatis et de gros rochers le chemin de l'entrée de la montagne; il perdit du temps à le débarrasser et il trouva dans la montagne les chemins si difficiles, qu'une partie des voitures se brisa, de sorte qu'il n'arriva à Azeglio que le 25.

L'armée, pour soutenir M. de Chemerault et assurer la marche du reste des convois, marcha le 24 de San-Germano à Cavaglia. Comme il n'y avait point d'eau dans le pays entre Santhia et le lac de Viverone, elle campa à portée de ce lac [1], et M. le duc de Vendôme resta à Santhia avec vingt escadrons, neuf bataillons et les hussards, afin de veiller lui-même au déblai des convois qui devaient suivre à Azeglio celui que M. de Chemerault y avait conduit, et à la sûreté de ceux qui devaient venir à Verceil.

Quoique dans cette position l'armée fût séparée, elle pouvait se réunir en trois heures : de Santhia à Cavaglia c'était une plaine d'une très-grande étendue, dans laquelle il ne se trouvait aucun obstacle.

Le 26 et le 28, le second et le troisième convoi partirent de Santhia pour joindre le premier à Azeglio. M. le duc de Vendôme partit aussi le 28 de Santhia avec vingt escadrons et le reste des troupes qui y étaient restées avec lui, et alla camper à Viverone sur le bord du lac, laissant le gros de l'armée à Cavaglia pour couvrir de ce côté-là les convois, et tenir l'entrée des montagnes.

[1] Il n'y avait d'eau dans tout le pays que celle qui venait de la Doire Baltée par le canal d'Ivrée; mais le duc de Savoie avait fait fermer les écluses de la tête de ce canal qui étaient dans la place, afin de retenir l'eau dans les fossés, ce qui obligea de faire des puits pendant le séjour que l'armée fit à San-Germano.

Enfin le 29, malgré la difficulté des chemins et le désordre qu'elle occasionna dans la marche des convois, tout ayant été rassemblé à Azeglio, M. le duc de Vendôme partit le 30 de Viverone avec son corps, auquel se joignit la réserve, et arriva le même jour devant Ivrée, suivi du premier convoi d'artillerie; en même temps l'armée décampa de Cavaglia et alla entre Azeglio et Viverone. Le dépôt des vivres de l'hôpital fut établi à Albiano, parce que de là jusqu'à Ivrée il n'y avait aucun endroit propre à un pareil établissement.

En arrivant à la vue d'Ivrée, M. de Besons, qui marchait à la tête des gardes, en poussa une des ennemis composée de hussards et de cavalerie, et la suivit jusqu'aux glacis; le gouverneur de la ville y fut blessé d'un coup de fusil. On chassa aussi des hauteurs voisines de la ville des détachements qui les occupaient, et l'on s'empara du couvent des Capucins, ce qui donna le moyen d'investir la place, à la portée du pistolet, par des postes qui appuyèrent d'un côté à la haute Doire au-dessus d'Ivrée, et de l'autre, au canal qui descendait à Verceil. On occupa aussi tous les châteaux qui étaient à la droite et au pied des montagnes. Tous ces postes étaient soutenus par les troupes que M. le duc de Vendômé avait menées avec lui et qui campèrent dans une petite plaine, sur deux lignes, la cavalerie et l'infanterie mêlées par brigades. Comme on n'avait pas assez de monde, l'armée étant restée à Cavaglia, on n'investit point la place à la droite de la Doire. Les ennemis avaient dans cette partie quelques troupes campées à la tête du pont, et un corps de cavalerie à un mille au-dessous de la place, près de Strambino. On sut par les déserteurs que la garnison était composée de sept ou huit bataillons, et que le duc de Savoie était encore dans son camp de Crescentino, mais qu'il avait détaché six hommes par chaque compagnie des troupes de son armée,

lesquelles campaient à deux milles de la Doire Baltée, sur le chemin de Chivas; ce qui fit juger à M. le duc de Vendôme que son objet était de l'empêcher d'envoyer des partis entre les deux Doires, et de favoriser l'arrivée des fourrages que l'armée austro-sarde était obligée de tirer du pays à la droite de la Doire Baltée.

Le 31, quelques brigades d'infanterie de l'armée, avec le reste de l'artillerie, se rendirent au camp devant Ivrée. Il en resta deux brigades à Albiano pour la sûreté des dépôts, et on laissa à Azeglio trente-cinq escadrons sous les ordres de M. de Medavi, tant pour observer les ennemis du côté de Crescentino que pour protéger les convois qu'on avait à tirer de Verceil[1].

Quoique la place ne fût point investie à la droite de la Doire, M. le duc de Vendôme se prépara à ouvrir la tranchée aussitôt que le canon que l'on travaillait à monter sur les hauteurs y serait placé; de ces hauteurs on voyait à revers la plus grande partie du chemin couvert et des ouvrages, quoique la ville elle-même fût située sur une éminence qui tenait à une chaine de monticules, laquelle s'étendait jusqu'au pied des grandes Alpes, vers la Suisse. Il y avait aussi une autre hauteur séparée de la ville par un petit vallon sur laquelle était un château carré flanqué de quatre tours et environné de plusieurs ouvrages de maçonnerie; il communiquait à la place par un retranchement palissadé. A la droite de la rivière était une ancienne citadelle située de même sur une hauteur; elle formait la tête du pont et dominait le faubourg dans cette partie. On l'avait réparée, et on y avait fait un chemin couvert et un retranchement. M. le duc de Vendôme se décida à ne faire qu'une attaque et à ouvrir la tranchée près des Capucins, c'est-

[1] La distance de Verceil à Ivrée est de vingt-cinq milles.

à-dire à une portée de fusil de la palissade. Tout fut prêt le 2 septembre, et l'artillerie placée sur les hauteurs qui dominaient les ouvrages de la place : elles en étaient si voisines, qu'on jugea qu'il ne serait pas nécessaire de la déplacer pendant la durée du siége.

Tout semblait concourir au succès de l'entreprise, et M. le duc de Vendôme n'attendait que la fin du siége pour passer la Doire Baltée et tâcher de faire par ce côté-là la jonction avec M. de la Feuillade, ou du moins de ravager le pays entre les deux Doires et se mettre ensuite en état d'assiéger Verue; mais au moment où il croyait avoir le plus sujet de se flatter de terminer bientôt, à l'avantage des deux couronnes, les affaires d'Italie, les malheurs arrivés en Allemagne lui firent tout craindre pour le succès de ses opérations. La perte de la bataille d'Höchstett, l'abandon de la Bavière et la retraite des troupes françaises sur le Rhin, ne lui laissèrent point douter que bientôt l'Italie n'éprouvât l'influence que de tels malheurs devaient avoir sur les affaires générales, et que la supériorité que ces désastres donnaient à l'armée impériale en Bavière ne laissât à l'empereur le moyen d'envoyer de grands secours au duc de Savoie. On pensa de même à Versailles; et dès que le roi fut informé du malheur arrivé à Höchstett, il manda à M. le duc de Vendôme de ne pas perdre un moment à faire passer à M. le grand-prieur dix bataillons et autant d'escadrons pour le mettre en état de s'opposer aux premières entreprises que les ennemis pourraient faire du côté de la Lombardie, et de remplacer ces troupes par celles que M. de la Feuillade devait introduire dans le Val d'Aost.

Les inquiétudes que prit la cour sur ce qui regardait M. le grand-prieur étaient d'autant mieux fondées qu'elle savait que depuis qu'il avait forcé le corps des impériaux qui était devant

lui à se retirer dans le Trentin, ils avaient reçu des remontes et un grand nombre de recrues; d'ailleurs M. le grand-prieur se trouvait dans une situation beaucoup moins avantageuse que celle dans laquelle il s'était mis après leur retraite : forcé par les ordres du roi, et par les ménagements que sa majesté voulait avoir pour les Vénitiens, d'abandonner Sanguineto et Zevio, postes importants de leurs dépendances, dont il s'était emparé autant pour masquer les débouchés du Trentin que pour rendre difficiles les subsistances des impériaux, il avait quitté le 1er septembre son camp d'Isola della Scala pour se retirer à Goito, se réduisant à la défense du Mincio et des débouchés de Rocca d'Anfo, qui était le passage principal à la droite du lac de Garde.

M. le duc de Vendôme ne perdit pas de temps à exécuter les ordres du roi. Le 2 septembre treize escadrons se mirent en marche pour joindre M. le grand-prieur; mais le besoin que M. le duc de Vendôme avait de son infanterie pour le siége, et l'importance dont il était dans ces circonstances de le pousser avec vivacité, ne permit pas d'en envoyer à M. le grand-prieur; d'ailleurs M. le duc de Vendôme n'abandonnait pas l'idée du siége de Verue; il regardait cette conquête comme plus nécessaire que jamais par les avantages qu'elle devait procurer pour la défensive qu'on serait dans le cas d'établir en Piémont, si le fort de la guerre se portait en Lombardie. On voit même par ses lettres, qu'il était résolu de tout tenter pour se rendre maître de cette place, et que, renonçant au projet qu'il avait formé de passer la Doire Baltée, il ne pensa plus, dès qu'Ivrée serait rendue, qu'à se rapprocher de Verceil pour achever de la raser et pour faire pendant ce temps les dispositions du siége de Verue, pour peu qu'il vît de la possibilité à l'entreprendre. Il manda en même temps à M. de

la Feuillade de redoubler ses efforts pour établir une communication avec lui avant la fin du siége, tant pour pouvoir recevoir les renforts qu'il attendait de lui, que pour ouvrir un chemin plus court que celui de la mer et du pays de Gênes, aux recrues qu'il demanda avec les plus vives instances au roi de lui faire passer pour réparer les pertes que les troupes avaient déjà faites depuis le commencement de la campagne. Il y avait effectivement dans l'infanterie un si grand nombre de malades, que pendant le siége d'Ivrée on ne put pas faire le service par bataillons, mais seulement par détachements.

Les batteries qu'on établissait sur les hauteurs ayant été, comme on l'a déjà dit, presque entièrement achevées le 2, la tranchée fut ouverte, la nuit suivante, près des Capucins. On y employa six cents hommes détachés et huit compagnies de grenadiers, sous les ordres de M. de Vaubecourt.

Suivant les détails qui se trouvent dans les papiers de la guerre de ce qui se passa au siége, il paraît que dès le 6 le feu de la place fut entièrement éteint, et que, dès ce moment, les assiégés se préparèrent à abandonner la ville pour entrer dans le château et dans la citadelle. M. le duc de Vendôme, jugeant alors qu'il rencontrerait dans la suite du siége moins de difficultés qu'il ne s'y était attendu, songea à investir la place à la rive droite de la Doire, pour que la garnison ne pût lui échapper. Pour cet effet, il jeta un pont au-dessus de la ville; et le lendemain tous les bataillons et les piquets de la cavalerie allèrent occuper les hauteurs de la droite de la rivière. Le même jour, malgré la peine qu'on eut à conduire les tranchées dans des rochers entièrement dénués de terre, sur lesquels il fallut en apporter de loin, on s'empara du chemin couvert et on se logea sur la contre-garde du bastion de la gauche.

Le 10 le dernier convoi étant arrivé au camp, et les

troupes qui étaient à Azeglio et Albiano, sous les ordres de M. de Medavi, y étant moins nécessaires, M. le duc de Vendôme leur fit joindre l'armée, excepté une brigade d'infanterie et un régiment de dragons espagnols, qui restèrent à Albiano pour la sûreté des dépôts. Le 12 vingt-cinq escadrons de ces troupes passèrent la Doire et allèrent joindre l'infanterie qui était déjà postée de l'autre côté de la rivière, ce qui ferma tous les passages par lesquels la garnison aurait pu s'évader et par où le duc de Savoie aurait pu lui envoyer des secours. Dix autres escadrons et une brigade d'infanterie allèrent camper sur la rive gauche de la Doire, au-dessus de la ville, pour remplir un intervalle que le défaut de troupes n'avait pas encore permis d'occuper entre la droite de l'armée et la rivière. Pendant ce temps on battit avec beaucoup de vivacité, des hauteurs de la rive gauche, les ouvrages et le corps de la place, et le 11 il y eut deux brèches assez grandes aux deux bastions attaqués. Le même jour on attacha le mineur à celui de la gauche et l'on commença à battre la courtine dans la vue d'être en état de donner l'assaut, si les assiégés, comme ils en faisaient courir le bruit, se déterminaient à le soutenir à la faveur des retranchements qu'ils faisaient derrière les brèches.

On ne fut pas dans le cas d'en venir à cette extrémité : ils battirent la chamade le 16, et demandèrent à capituler pour la ville; mais M. le duc de Vendôme s'étant refusé à leur demande à moins que le château et la citadelle ne fussent compris dans la capitulation, on recommença à tirer jusqu'au 18 au matin, que la garnison, se voyant près d'être emportée, abandonna la ville et fit sauter le pont. Elle se retira, partie dans le château, partie dans la citadelle, partie dans le faubourg situé à la droite de la Doire. On sut alors avec certitude qu'elle était composée de onze bataillons.

Dès qu'on s'aperçut de l'abandon de la ville, M. de Chemerault y entra avec quelques troupes, et l'on se disposa à attaquer le château.

M. le duc de Vendôme, prévoyant alors que peu de jours l'en rendraient maître, forma le projet d'aller aussitôt après s'emparer du château de Bard, situé dans le Val d'Aost, au-dessus d'Ivrée. C'était un poste fortifié et d'un difficile accès; et il était d'autant plus important de s'en saisir, qu'on fut informé que M. de la Feuillade dirigeait sa marche par le petit Saint-Bernard, pour faire la jonction par le Val d'Aost, dont le château de Bard tenait le passage. M. de Vendôme apprit même que M. de la Feuillade s'était fait devancer par des détachements pour s'emparer de la Thuile, poste important à la tête du Val d'Aost, et occupé par les Piémontais; mais en même temps M. le duc de Vendôme, jugeant que le château de Bard ne l'arrêterait pas longtemps, envoya à Casal et à Valence des ordres pour que l'on y préparât l'artillerie nécessaire pour le siége de Verue, qu'il se proposait d'entreprendre au commencement du mois de novembre.

Dans la nuit du 19 au 20 on ouvrit la tranchée devant le château d'Ivrée. Les assiégés firent une sortie et poussèrent jusqu'au boyau de la droite, mais ils furent chassés par les grenadiers. On fit en même temps une attaque au retranchement du faubourg qui séparait la citadelle de la ville. Dès le lendemain les batteries commencèrent à tirer; et le 25, la brèche du faubourg s'étant trouvée praticable, MM. de Medavi et de Chartongne furent chargés de donner l'assaut, le 26 au matin, avec huit compagnies de grenadiers et six cents hommes détachés. Pour favoriser cette expédition on garnit de fusiliers et de carabiniers toutes les maisons de la ville, et on plaça plusieurs pièces de campagne sur les hauteurs qui voyaient

l'esplanade entre le faubourg et la citadelle, ainsi que sur une éminence d'où l'on pouvait battre une redoute détachée des retranchements qui enfermaient le faubourg, et au pied de laquelle M. de Medavi devait passer pour arriver à la brèche. M. de Vendôme ordonna même de faire l'attaque en plein jour afin de mieux battre la redoute.

Ces dispositions eurent tout le succès qu'on pouvait désirer. M. de Medavi, après avoir suivi un chemin le long de la rivière par lequel il était peu vu de la redoute, arriva à la brèche, n'ayant essuyé que quelques coups de fusil. Aussitôt que les assiégés l'aperçurent, tout ce qui était dans le faubourg se sauva dans la citadelle où, dans le même temps, ils arborèrent le drapeau blanc. M. le duc de Vendôme ne leur accorda d'autre capitulation que celle d'être prisonniers de guerre, et exigea que la citadelle lui fût remise sur-le-champ, ce qui fut exécuté. La garnison en sortit avant midi au nombre de quatorze cents hommes, qui furent désarmés, et cent quarante huit officiers, indépendamment de deux cent trente malades ou blessés. C'était le fond des onze bataillons qui composaient la garnison entière. Il en avait été détaché sept ou huit cents hommes pour former celle du château. Tous les soldats furent mis dans des prisons; les officiers seulement restèrent sur leur parole dans la ville. On apporta à M. le duc de Vendôme vingt-huit drapeaux.

Lechâteau n'ayant point été compris dans la capitulation, on continua à le battre; et le 28 le duc de Vendôme fit sommer le commandant de se rendre, sans quoi, si une fois on était logé sur le chemin couvert, il n'aurait plus de capitulation ni de quartier à espérer. Les pourparlers durèrent jusqu'au lendemain sans cependant qu'on cessât de tirer, et le 29 au matin la garnison se rendit à discrétion. Elle était composée de six cents hommes et trente-deux officiers. Elle sortit du château

le 30 et fut conduite à Verceil avec ce qui avait été pris dans la citadelle, sous l'escorte d'un détachement de douze cents hommes d'infanterie et de mille chevaux, qui ramena à Ivrée un convoi de vivres et de munitions pour approvisionner cette place pendant trois mois. Le commandement en fut donné à M. d'Arène, et il y entra avec quatre bataillons et un régiment de dragons, qui formèrent la garnison de la ville, de la citadelle et du château [1].

La conquête d'Ivrée coûta peu de monde. Il paraît que pendant les vingt-sept jours que dura le siége il n'y eut pas quatre cents hommes tués ou blessés. Cependant on voit par plusieurs lettres de M. le duc de Vendôme que l'irrégularité de la place, le défaut de terre pour pouvoir former les tranchées et faire les logements, et le manque de communications de l'armée avec la France, lui firent regarder ce siége comme un des plus difficiles qu'il eût jamais pu entreprendre. Les avantages qu'il retira de la possession de cette place furent premièrement d'avoir enlevé aux ennemis onze bataillons qui, avec les treize qui avaient été pris à Verceil, formaient la portion la plus considérable de l'infanterie du duc de Savoie; en second lieu, elle donnait la facilité de s'avancer dans le Val d'Aost, où il n'y avait que le château de Bard qui pût faire de la résistance, et quelques milices peu en état de se soutenir; troisièmement, elle ouvrait le chemin de la jonction avec M. de la Feuillade, qui venait de se rendre maître des retranchements de la Thuile, où il était arrivé avec neuf bataillons et un régiment de dragons; enfin la conquête d'Ivrée privait

[1] M. d'Arène, en recevant le gouvernement d'Ivrée, se démit de la charge de major général et de celle d'inspecteur. M. le duc de Vendôme le remplaça, dans la première, par M. de Montviel, et demanda au roi la seconde pour M. le marquis de Dreux, ce qui lui fut accordé.

le duc de Savoie de sa communication avec les Suisses, dont il tirait de grands secours.

Ce prince ne fit que de faibles démarches pour retarder ou empêcher la perte de cette place. Il tenta en vain, pendant que durait le siége, de surprendre Verceil; il y marcha lui-même le 21, accompagné du comte de Stahremberg, avec deux mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents chevaux. Il arriva le même jour au soir à la portée du canon de la place, et fit ses dispositions pour surprendre une des portes; mais cinquante grenadiers déguisés, qu'il fit descendre dans le fossé, ayant été découverts, il fut obligé de renoncer à son entreprise et regagna son camp de Crescentino, après avoir essuyé quelques coups de canon des remparts.

Le 23 il fit marcher quelques bataillons et de la cavalerie à Montechiaro dans le Montferrat, pour y établir la contribution, tandis qu'un autre détachement s'avançait du côté d'Asti; mais cette diversion n'eut pas plus de succès que celle de Verceil. M. d'Albergotti, informé de la marche de ses troupes, retira de la ville d'Asti les deux bataillons qui y étaient, et ne laissa des troupes que dans le château, où il fit entrer deux cents grenadiers et deux cents fusiliers; et comme il eut avis, quelques jours après, que les ennemis se retranchaient à Montechiaro, il se porta le 28, avec neuf bataillons et un régiment de dragons, de Sant-Oreglio à Villa-Deati, laissant six bataillons à Gabbiano et quatre à Trino. Le lendemain le duc de Savoie parut vis-à-vis de lui à Coconato, avec quatre mille hommes d'infanterie, douze cents chevaux et six pièces de canon, et fit avancer M. de Stahremberg avec une partie de ces troupes à Montechiaro, d'où le 30 le comte de Thaun se porta sur Asti avec quatre bataillons, sept escadrons et deux pièces de canon. Il surprit dans la ville un détachement de trente-



cinq hommes; mais en vain fit-il sommer le château, M. de Cœur-de-Chêne, qui y commandait, refusa de se rendre, et M. de Thaun, averti que M. d'Albergotti marchait à son secours, se replia sur le camp du duc de Savoie, qui, ayant fait sommer inutilement le château de Monteglio, retourna avec toutes ses troupes à Crescentino. M. d'Albergotti s'empara alors de Montechiaro, où il mit une brigade de cavalerie que M. le duc de Vendôme lui avait envoyée dès qu'il avait été informé des mouvements du duc de Savoie.

Un nouvel avantage qui résulta de la prise d'Ivrée fut de pouvoir renforcer M. le grand-prieur; le besoin qu'il avait de secours devenait chaque jour plus instant. Presque aussitôt qu'il se fut retiré à Goito, il fut informé que le corps des impériaux commandé par M. le comte de Linange dans le Trentin était déjà fort de dix mille hommes, dans le nombre desquels il y avait, à la vérité, mille malades, et qu'indépendamment de ces troupes il y avait mille chevaux détachés tant à Riva que du côté de Vérone; que d'ailleurs elles devaient incessamment être jointes par trois mille hommes que M. de Guttenstein lui amenait du Tyrol, et par trois mille recrues et quinze cents chevaux de remonte qui venaient d'Allemagne. Ce fut même ce qui le détermina, pour être plus à portée de défendre le passage de Rocca d'Anfo sans abandonner le Mincio, et d'observer les ennemis des deux côtés du lac de Garde, à aller camper, le 8 septembre, à Ceresara sur la Seriola Marchionale, entre Goito et Castel-Goffredo. Il se fit joindre, pour cet effet, par deux bataillons du blocus de la Mirandole, et par les treize escadrons que M. le duc de Vendôme lui avait envoyés; de sorte que son corps fut composé alors de douze bataillons et trente et un escadrons; mais M. le comte de Linange s'étant avancé le 15, avec toutes ses troupes, du côté du Bressan, et ayant

assemblé sa cavalerie à Lodrone, dans la partie supérieure du lac d'Idro, son infanterie et son artillerie à Salo, sur le lac de Garde, où il fut joint peu après par les trois mille hommes de M. de Guttenstein, M. le grand-prieur voyant le haut Oglio, Castiglione delle Stiviere, Goito et Mantoue également menacés, décampa le 21 de Ceresara et alla à Medole, qui se trouvait au centre de ces différents points.

La faiblesse de son corps ne lui permit pas de masquer de plus près les débouchés. M. de Linange en profita : le 23 sa cavalerie, assemblée à Lodrone, entra dans le Bressan, passa le lendemain à Rocca d'Anfo, et vint le 25 camper à Gavardo, sur la Chiese, à dix milles de Ponte-San-Marco, et à quinze milles de Brescia. Elle y fut jointe par une partie de son infanterie ; le reste, avec l'artillerie, était encore sur le lac de Garde. M. le grand-prieur se trouva forcé d'attendre, dans la position qu'il prit à Medole, les secours qu'il avait à recevoir tant de M. le duc de Vendôme que de M. le prince de Vaudémont : ce dernier devait lui envoyer du Milanais quatre régiments de cavalerie espagnole. Quant à M. le duc de Vendôme, se trouvant débarrassé du siége d'Ivrée, il lui fit passer, le 1er octobre, trois bataillons qui s'embarquèrent à Pavie pour descendre le Pô jusqu'à Crémone ; mais ce général, occupé de l'entreprise qu'il avait à faire sur le château de Bard et de l'établissement de la communication par le Val d'Aost, différa de faire partir le reste des troupes qu'il destinait à le renforcer, jusqu'à ce qu'il eût reçu celles que lui amenait M. de la Feuillade, qui étaient déjà arrivées à la cité d'Aost ; et rien ne lui parut plus instant que la jonction. C'est pourquoi, le même jour qu'il fit partir les trois bataillons destinés pour M. le grand-prieur, il détacha M. de Mauroy avec dix compagnies de grenadiers, mille hommes d'infanterie,

deux cents dragons et quatre pièces de canon, pour aller dans le Val d'Aost et s'emparer du château de Bard, s'il trouvait que la jonction ne pouvait se faire sans être maître de ce poste.

M. de Mauroy suivit dans sa marche la rive gauche de la Doire Baltée; mais, arrivé entre les villages de Setto-Vittone et de Carema, il fut arrêté par un poste de cent hommes des ennemis, partie de troupes réglées, partie de milices, commandées par M. de Reding, colonel piémontais. Ces cent hommes gardaient un retranchement fait en maçonnerie sur un rocher escarpé qui fermait le seul passage qu'il y eût pour arriver au château de Bard. M. de Mauroy, craignant d'être arrêté trop longtemps s'il le battait avec du canon, prit le parti de faire marcher six compagnies de grenadiers par le sommet des plus hautes montagnes pour le tourner : il y réussit. M. de Reding, voyant descendre les grenadiers sur ses derrières, abandonna le poste, et se retira sur le château de Bard.

Le lendemain 2 M. de Mauroy se porta à Donas, qui n'était qu'à une petite demi-lieue de ce château. En y arrivant, il apprit, mais sans aucune certitude, que M. de la Feuillade s'était avancé jusqu'à Châtillon, entre Bard et Aost, mais qu'il était impossible qu'il passât dans la vallée avec ses équipages sans être maître du château. Il avait, de son côté, les mêmes difficultés à Donas : les montagnes des deux rives de la Doire se rapprochaient tellement, qu'elles n'étaient séparées que par le lit de la rivière, et le chemin, en débouchant sur Bard, était enfilé par la ville de ce nom et par le château. M. de Mauroy jugea qu'il ne pouvait en faire usage; mais ayant ordre de tout entreprendre pour faciliter la jonction, et ayant découvert qu'il se trouvait sur sa droite un col praticable pour les gens de pied, sur lequel cependant les ennemis avaient fait en pierre sèche un retranchement qui communiquait au château,

il se détermina à l'attaquer. Pour cet effet, il fit monter trois compagnies de grenadiers sur les rochers supérieurs au retranchement; elles en chassèrent les ennemis et y prirent poste. Peu de temps après, il reçut des nouvelles de M. de la Feuillade, qui était effectivement arrivé à Châtillon et à Verres.

Du haut du col on découvrit le bourg et le château de Bard, et plus loin étaient des rochers desquels on plongeait, à revers et à la portée du fusil, le château et ses ouvrages; mais le col n'étant praticable que pour les gens de pied, il était impossible d'y mener du canon. Le château, situé sur la pointe d'un rocher qui n'était accessible que par un seul chemin, ne consistait qu'en un carré de murailles peu épaisses et point flanquées, ayant seulement une banquette soutenue par un échafaud; mais entre cette muraille et le bourg était un flanc bas avec des redans qui régnait autour du rocher, et qui battait le bourg et le chemin qui y arrivait. Le bourg lui-même était défendu par trois enceintes de bonnes murailles, tant du côté d'Aost que de celui d'Ivrée.

Telle fut la reconnaissance que fit M. de Mauroy de ce poste; et comme les mineurs jugèrent que la muraille du château était trop faible pour s'y attacher, il fallut prendre d'autres moyens pour l'attaquer. Le côté d'Aost fut regardé comme impraticable, parce que, comme on l'a déjà dit, on ne pouvait y mener du canon, à cause de la difficulté du col. On se réduisit au côté d'Ivrée, et à attaquer le bourg par le chemin qui y conduisait de cette place. On fit, en conséquence, mais avec beaucoup de peine, une batterie sur les rochers de cette partie. Comme ils étaient entièrement dénués de terre, on fut obligé d'y en transporter d'un quart de lieue, et M. de Mauroy n'ayant avec lui que du canon de 8, que l'on jugea n'être pas suffisant pour battre les enceintes du bourg, dont une partie était ter-

rassée, il demanda deux pièces de 24, qui ne purent arriver que le 7.

M. le duc de Vendôme, instruit de toutes ces circonstances, voulut juger par lui-même de l'état des choses, et se rendit le 5, de sa personne, au camp de M. de Mauroy, laissant l'armée sous les ordres de M. Besons. Il y fut joint par M. de la Feuillade, et fit avec lui les dispositions pour la marche des troupes qu'il amenait, et pour l'établissement de la communication avec la France par le Val d'Aost et le petit Saint-Bernard, lorsqu'on serait maître de Bard.

Pendant ce temps on travaillait aux batteries du côté du chemin d'Ivrée; mais, dans la nuit du 6 au 7, M. le prince Pio, ayant sous ses ordres M. Baudouin, lieutenant-colonel du régiment de Vendôme, et quatre compagnies de grenadiers soutenues par six détachements de quarante hommes chacun, marcha par le col d'Arnard (ou d'Harback); et, après avoir traversé des ravins et des précipices défendus par le château et le bas fort qui était entre le château et le bourg, dont il essuya un feu continuel, il s'empara de deux maisons attachées aux rochers de la montagne d'Arnard, et entra l'épée à la main dans le bourg. Il en chassa les ennemis, malgré les coupures qu'ils avaient faites dans les rues, et les fit rentrer dans le château. Les mineurs, de leur côté, firent sauter les portes des trois enceintes, que l'on devait attaquer le lendemain à coups de canon. On ne perdit qu'un capitaine de grenadiers, qui fut tué, et trois blessés.

Dès qu'on fut maître du bourg, M. de Mauroy fit placer des compagnies de grenadiers sur les rochers du col, pour imposer au feu du château, et pouvoir en disposer l'attaque. Le canon ayant en même temps commencé à tirer, M. le duc de Vendôme fit sommer M. de Reding, qui commandait dans

le château, et le menaça de le faire pendre s'il se défendait. M. de Reding se soumit à capituler, mais à condition de ne remettre la forteresse que dans huit jours, et d'avoir les honneurs de la guerre. Sur le refus que fit M. le duc de Vendôme de le recevoir à ces conditions, il demanda à traiter de vive voix avec lui, et le résultat de l'entretien fut de se rendre prisonnier de guerre. Dès le soir même il livra le bas fort et donna des otages pour la sûreté de la remise du château, qui devait se faire le lendemain matin; ce qui fut exécuté. La garnison se composait de Suisses, parmi lesquels il se trouvait quelques milices, que M. le duc de Vendôme renvoya dans leurs communautés[1].

La prise du château de Bard rendit M. le duc de Vendôme maître de tout le Val d'Aost, et ouvrit un chemin aux secours qui pouvaient lui venir de France, de même qu'elle priva le duc de Savoie de tous ceux qu'il avait à recevoir des Suisses et de l'Allemagne. Mais il fallut prendre des mesures pour assurer cette communication; et M. le duc de Vendôme la regarda comme un objet si important, que des neuf bataillons et du régiment de dragons que M. de la Feuillade avait amenés, et qui pendant l'expédition de Bard étaient restés à Châtillon et à Verres, il en laissa cinq et le régiment de dragons pour occuper les postes entre Bard et le petit Saint-Bernard. M. de la Feuillade fut chargé de les établir en s'en retournant en Dauphiné. Des quatre autres bataillons, M. le duc de Ven-

[1] Après la capitulation, M. de Reding offrit à M. le duc de Vendôme de passer au service du roi avec toute sa garnison, composée de Suisses. Il paraît même que le projet qu'il avait formé de quitter celui du duc de Savoie fut le principal motif qui l'engagea à ne se point défendre. M. le duc de Vendôme fut favorable à sa demande; et, pour l'appuyer auprès du roi, il fit connaître à sa majesté que M. de Reding était le seul homme qui donnât au duc de Savoie de la considération et du crédit en Suisse. Le roi autorisa M. le duc de Vendôme à traiter avec lui des conditions.

dôme en destina trois pour renforcer M. le grand-prieur, en employa un à garder le château de Bard et quelques autres châteaux entre Bard et Ivrée. M. de Mauroy fut chargé de cette disposition; et, lorsqu'il vint à l'armée, M. d'Arène, gouverneur d'Ivrée, prit le commandement de la communication, depuis cette place jusqu'au château de Bard, et M. de Carcado, celui des troupes qui restèrent dans le Val d'Aost, depuis Verres jusqu'au petit Saint-Bernard. Il s'établit à la cité d'Aost et fit retrancher les villages et les châteaux qu'il occupa. D'ailleurs ils étaient couverts par la rivière, qui n'était guéable que dans peu d'endroits depuis Bard jusqu'à la Thuile.

L'établissement de la communication avec la France, tout important qu'il était, ne fut pas le seul objet dont M. le duc de Vendôme s'occupa. Plus attaché que jamais à l'idée du siége de Verue, malgré les difficultés que devaient y apporter et les approches de l'hiver et le séjour des ennemis dans leur camp de Crescentino, il avait déjà donné ses ordres, même avant que le château de Bard fût rendu, pour que l'armée se rapprochât du bas Pô, afin d'être en état d'investir cette place.

Le 7 elle quitta son camp sous Ivrée, et alla à Borgo Masino, où elle séjourna. Le 8 M. d'Arène resta à Ivrée avec quatre bataillons et un régiment de dragons.

Le 9 elle alla camper à Santhia, où M. le duc de Vendôme la rejoignit, et le 10 à Verceil, d'où, le 11, trois bataillons de troupes françaises et un régiment de dragons espagnols partirent, sous les ordres de M. de Châteaumorant, pour aller en diligence joindre M. le grand-prieur.

Le même jour 11 l'armée marcha à Trino et y séjourna le 12. M. le duc de Vendôme se rendit dès le 11 à Gabbiano, et alla reconnaître les retranchements de Guerbignano que les ennemis avaient faits à la droite du Pô pour couvrir Verue.

La difficulté des approches, l'avantage de leur situation, et les moyens qu'avaient les ennemis de les soutenir par leur camp de Crescentino, ne lui imposèrent point. Le 13 il fit passer le Pô à toute l'infanterie sur le pont de Trino, pour aller camper la droite à Monfestino, la gauche à la hauteur de Poggia.

Le 14, de grand matin, elle se remit en marche sur deux colonnes pour s'approcher de Verue. M. le duc de Vendôme conduisit lui-même celle de la gauche; et celle de la droite, qui marcha le long du Pô, le fut par M. de Las Torres. M. d'Albergotti marcha en même temps avec toutes les troupes qui étaient à ses ordres, et se rendit à Monticello, village situé à la portée de canon de Verue, où les deux colonnes de l'armée se réunirent aussi à dix heures du matin.

Aussitôt qu'elles furent arrivées, M. le duc de Vendôme, jugeant qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour s'emparer de trois hauteurs qui étaient à la demi-portée du fusil du retranchement des ennemis, donna ordre d'y marcher. Dix compagnies de grenadiers, soutenues par quelques bataillons, et commandées par MM. de Las Torres, de Chartongne et de Bonezane, emportèrent la première à la vue du duc de Savoie, qui s'était avancé de sa personne entre cette hauteur et ses retranchements, dans lesquels il fut bientôt forcé de rentrer avec sa suite, étant accablé du feu des grenadiers. Les deux autres hauteurs furent emportées par MM. de Chamillart et d'Imecourt. On y établit des postes qu'on retrancha, et l'on fit camper sur le penchant de ces hauteurs, à couvert du feu de la place et de celui des retranchements, une grande partie de l'infanterie. M. d'Albergotti, de son côté, fit attaquer par douze compagnies de grenadiers, sous les ordres de M. de Guerchy et de Bourck, quelques maisons que les enne-

mis occupaient à leur droite, à la portée du fusil de leurs retranchements. Il les en chassa, et les occupa malgré le feu du canon de ces retranchements.

Pendant ces expéditions, la cavalerie, qui était restée au camp de Trino, passa le Pô et joignit l'infanterie. Alors les retranchements des ennemis et Verue se trouvèrent investis à la rive droite du Pô. La position que prit l'armée eut sa droite à ce fleuve, près de Monfestino, formée par un régiment de dragons; sa gauche, composée de trois brigades de cavalerie, fut appuyée à Brusasco, sur le haut du Pô. Trois autres brigades de cavalerie campèrent leur droite vers le Pô, leur gauche vers la montagne faisant face à Chivas, le reste de la cavalerie fut placé en seconde ligne derrière l'infanterie. On laissa à Trino deux bataillons et treize escadrons sous les ordres de M. de Ruffey, tant pour garder le pont que pour protéger la navigation du Pô, et empêcher les ennemis de faire des courses dans le Milanais.

Le duc de Savoie ne fit aucune manœuvre pour troubler les mouvements de M. le duc de Vendôme, quoiqu'il fût renforcé par une partie du corps de M. de Castellamont. Toutes ces troupes et celles des impériaux restèrent rassemblées dans le camp de Crescentino, entre ce lieu et la Doire Baltée, excepté cinq mille hommes d'infanterie, que l'on sut être campés dans les retranchements de Guerbignano; mais par cette position il était en état de soutenir ces retranchements et de donner à Verue tous les secours dont il pouvait avoir besoin. Cependant cela n'imposa pas à M. le duc de Vendôme, et il se prépara à attaquer les retranchements par tranchées.

Le 17, le premier convoi d'artillerie étant arrivé, on travailla à établir des batteries sur chacune des hauteurs dont on s'était emparé. Le 20 on prit poste sur une autre hauteur

située en avant de la gauche de l'armée, près des maisons qu'occupait M. d'Albergotti, et on y fit une batterie de six pièces de gros canon.

Dans la nuit du 22 au 23 on ouvrit la tranchée. M. de Las Torres, ayant sous lui MM. de Chartongne et d'Orgemont, en fut chargé avec cent travailleurs, douze compagnies de grenadiers, sept bataillons et cent cinquante chevaux. Cette opération fut protégée par trois cents fusiliers postés sur une des hauteurs qu'on occupait; leur feu imposa à celui des ennemis. Dès la seconde nuit on établit une deuxième parallèle sur tout le front des retranchements, à trois cents toises de la palissade. Il n'y eut dans ces deux nuits que dix hommes tués et trente blessés.

Le 25 les batteries des trois hauteurs commencèrent à tirer, et le 26 on démasqua celle de la gauche. Elles firent un si grand effet, ainsi que les batteries de mortiers qu'on établit le lendemain, qu'elles éteignirent le feu des retranchements, et qu'on chemina à sape volante, de manière que le 28 on se trouva à quinze toises de la palissade.

Le 30 M. le duc de Vendôme, ayant été voir par lui-même l'état dans lequel étaient les travaux, jugea qu'on pouvait tenter l'attaque du chemin couvert, et il résolut de la faire en plein jour, afin de profiter de tout l'avantage des batteries qui dominaient partout les retranchements des ennemis. Il régla en conséquence qu'à midi on ferait trois attaques et que les officiers généraux de tranchée en feraient eux-mêmes la disposition; mais, comme il ne voulait pas risquer beaucoup de monde, il ordonna que chaque attaque ne serait entamée que par un sergent et dix grenadiers suivis par une vingtaine de travailleurs, soutenus par des compagnies de grenadiers et protégés par le feu des tranchées.

Au signal de trois bombes, les troupes destinées aux attaques débouchèrent des boyaux, marchèrent au chemin couvert et en chassèrent les ennemis. Comme on commençait à se loger, ceux-ci firent jouer un fourneau qui était sous l'angle saillant d'une espèce d'ouvrage à corne qui faisait partie du retranchement de leur gauche. Le sergent qui commandait les dix grenadiers de l'avant-garde, loin d'en être effrayé, profita de l'effet de la mine, monta dans l'ouvrage suivi de ses grenadiers, et en chassa les ennemis, qui en se retirant mirent le feu à plusieurs autres fourneaux. Le nombre des grenadiers étant peu considérable, la mine n'en enleva que quatre, dont même aucun ne mourut. Le sergent, sans s'étonner, demanda qu'on fît avancer les compagnies de grenadiers qui étaient le plus à portée de lui; elles montèrent dans l'ouvrage et s'y logèrent sans opposition de la part des ennemis.

Des deux autres attaques il n'y eut que celle de la gauche qui eut du succès. Au premier moment l'alarme fut grande parmi les ennemis; croyant qu'on allait monter à l'assaut, ils abandonnèrent la brèche du bastion de leur droite et firent sauter des bombes enterrées sous cette brèche; mais ils revinrent en force avant qu'on fût logé sur l'angle du chemin couvert et chassèrent les travailleurs. Bientôt toute leur infanterie arriva et borda les retranchements. Son feu fut d'abord très-vif, mais celui des tranchées et des batteries lui étant devenu supérieur, M. de Chartongne, qui commandait dans cette partie, profita de ce moment pour faire son logement sur l'angle saillant du chemin couvert du bastion de la droite. Il fit, pour cet effet, marcher ses grenadiers à la palissade; et, malgré le feu des ennemis, qui se dirigea tout entier sur cette attaque, il réussit au point qu'à quatre heures après midi le logement fut achevé. On ne jugea pas à propos de faire celui du centre;

on y marcha à la sape, et le lendemain seulement on s'établit sur l'angle. M. le duc de Vendôme, en rendant compte au roi de cette expédition, fit les plus grands éloges du courage et de l'intelligence des officiers et des grenadiers qui y furent employés. On ne perdit aux différentes attaques qu'environ cent hommes et neuf officiers tués ou blessés[1]. Pendant qu'elles durèrent, la cavalerie se tint à cheval et se présenta au bord du Pô, au-dessus de Verue. On poussa les gardes des ennemis et on porta une tête du côté de leur pont, ce qui occasionna un grand mouvement dans leur camp et les engagea même à faire descendre près de ce pont quelques-uns des bataillons qui campaient à Guerbignano.

Pendant la nuit qui suivit les attaques, on se logea dans l'épaisseur du parapet de l'ouvrage dont on s'était emparé, et le mineur se logea sous les palissades des deux angles des bastions du retranchement; on employa les premiers jours du mois de novembre à perfectionner le logement; et les mines ayant été mises en état, M. le duc de Vendôme résolut de donner l'assaut. C'était une entreprise dangereuse, l'infanterie des ennemis, campée entre Verue et leur retranchement, étant à portée d'arriver promptement à la défense des brèches.

Pour favoriser ce coup de main, il imagina de faire une diversion qui pût attirer toute l'attention des ennemis de l'autre côté du Pô, en allant, en même temps qu'il donnerait l'assaut, attaquer la cavalerie qui campait, sans aucune infanterie, à la gauche de ce fleuve, entre leur pont et Crescentino. Comme celle qui campait à Guerbignano en était fort éloignée, il

[1] De ce nombre il y eut vingt et un grenadiers de la compagnie du régiment de Linville, qui fit le logement sur l'angle de la gauche. Elle était commandée par M. de Laval, capitaine de cette compagnie, dont la fermeté mérita le suffrage le plus flatteur de la part de M. le duc de Vendôme.

jugea que pendant sa marche, avant qu'elle eût passé le Pô, il aurait eu le temps de combattre la cavalerie ou la facilité d'emporter le retranchement, ou que, si cette infanterie s'attachait à la défense du retranchement, la perte serait certaine.

Il destina à cette expédition vingt bataillons et sept escadrons. Il se fit joindre, à cet effet, le 5 au soir, par les treize escadrons qu'il avait laissés à Trino, et par les mille chevaux qu'il avait détachés dans le Montferrat. Toutes les troupes devaient passer le Pô pendant la nuit suivante, à des gués reconnus au-dessus de Verue, et marcher à la pointe du jour droit à la cavalerie des ennemis, qui n'était couverte que par la Doretta, dans laquelle il y avait très-peu d'eau; mais la pluie qui tombait depuis deux jours augmenta à un tel point, et rendit le terrain si difficile, que, quoique toutes les troupes fussent arrivées dès le 5, à huit heures du soir, au rendez-vous qui leur avait été indiqué à la gauche de l'armée, M. le duc de Vendôme les renvoya dans leur camp le 6 à trois heures du matin, et les mille chevaux détachés retournèrent dans le Montferrat.

Ayant ainsi manqué son entreprise, il se rendit à la tranchée pour voir par lui-même en quel état étaient les travaux. Il apprit en y arrivant qu'on avait entendu pendant la nuit un grand mouvement dans le camp de Guerbignano; il vit lui-même une grande fumée, qui lui fit juger que ce camp était abandonné, et il n'en douta plus lorsqu'on lui donna avis qu'on voyait l'infanterie de ce camp traverser le Pô en foule, et que le motif de cette marche précipitée était la connaissance que des déserteurs avaient donnée de son projet au duc de Savoie. Alors, craignant que, lorsque ce prince apprendrait qu'il ne devait plus avoir lieu, il ne renvoyât son infanterie à Guerbignano, il fit jouer les mines et monta à l'assaut. Les

ennemis avaient effectivement tout abandonné, et les retranchements et leur camp. On y trouva plus de deux cents tentes tendues et un grand nombre d'équipages; de sorte que la diversion qu'avait méditée M. le duc de Vendôme fit autant d'effet que si son projet d'attaque avait été exécuté; et l'on se trouva maître de tous les retranchements de Guerbignano sans qu'il en eût coûté un seul homme.

On se logea à la gorge de l'ouvrage dont on venait de s'emparer. Comme elle était fermée, on y fut à couvert sans aucun travail. Les jours suivants furent employés à y conduire l'artillerie pour le siége de la place; les chevaux étant hors d'état de faire le service, elle fut traînée par les soldats.

Dans la nuit du 7 au 8 on ouvrit la tranchée. On se servit des fossés des deux branches des retranchements qui se joignaient à Verue, pour cheminer à couvert jusqu'à cent cinquante toises de la place, où l'on établit la première parallèle. On travailla en même temps à trois batteries: l'une de dix pièces à la droite de l'attaque, l'autre de vingt pièces à la gauche, et une de douze mortiers au centre; mais les pluies abondantes et continuelles interrompirent pendant quelques jours les travaux; elles occasionnèrent aussi beaucoup de difficultés pour la subsistance de la cavalerie, ce qui engagea M. le duc de Vendôme à l'envoyer, sous les ordres de M. le comte d'Estaing, dans le Montferrat, pour y cantonner dans les villages de Cunico, Monteglio, Montechiaro, S. Secondo, Cagliano et Cortanzo; elle partit de son camp le 11, et il n'y resta que les hussards et deux cents chevaux, qu'on releva dans la suite tous les quatre jours. La plus grande partie de l'infanterie prit aussi des cantonnements dans les maisons les plus voisines de l'attaque; le reste barraqua. On renvoya du côté de Trino les chevaux et les mulets de l'artillerie, et l'on continua d'em-

ployer des soldats pour conduire les pièces aux batteries[1]. Le transport des munitions se fit de même par les soldats et par mille paysans du Montferrat, que M. le duc de Vendôme fit venir pour ce service, et pour apporter des fascines aux tranchées.

Le duc de Savoie, de son côté, songea à mettre ses troupes à l'abri des injures de la saison. Le même jour où la cavalerie de M. le duc de Vendôme partit pour aller dans le Montferrat, la sienne alla prendre des cantonnements près de Chivas; celle des impériaux changea en même temps de position pour se retirer des terrains bas qui étaient inondés, et le 14 elle joignit, dans les environs de Chivas, celle du duc de Savoie. Il ne resta dans le camp de Crescentino que six cents chevaux avec l'infanterie des deux nations. Ces dispositions n'annonçaient pas des projets offensifs de la part des ennemis; et l'on voit par la lettre de M. le duc de Vendôme, qu'il douta moins que jamais du succès de son entreprise. Il annonça même au roi que dans peu il serait maître de Verue. Les inquiétudes qu'il avait pu concevoir sur les affaires de la Lombardie étaient aussi dissipées. Le comte de Linange, malgré sa supériorité sur M. le grand-prieur, avait fait de vains efforts pour déboucher des montagnes. Ce dernier, quoiqu'il n'eût que treize bataillons et trente et un escadrons, réduits par les maladies à environ six mille hommes, était parvenu, par la position qu'il avait prise à la fin du mois de septembre, près de Medole, à contenir M. de Linange dans son camp de Gavardo; et ayant été joint par les troupes que M. le duc de Vendôme et M. le prince de Vaudémont lui avaient envoyées, il avait repris l'offensive, et s'était avancé le 29 octobre à Montechiaro,

[1] Le terrain était tellement détrempé par les pluies, que deux cents hommes suffirent à peine pour traîner une pièce de 24.

qui n'était qu'à quatre lieues du camp de Gavardo, ce qui avait obligé M. de Linange à prendre une position plus rapprochée de l'entrée de la montagne. On sut d'ailleurs que ses troupes étaient fort affaiblies par la désertion et les maladies. M. le grand-prieur, loin de craindre des entreprises de sa part, manda à M. le duc de Vendôme qu'il était en état de le resserrer tellement dans ses subsistances, que bientôt il aurait la liberté de prendre des quartiers dans le Bressan et de renvoyer une partie de ses troupes dans le Mantouan et au blocus de la Mirandole. M. le duc de Vendôme jugeait lui-même que l'empereur ne serait pas de longtemps en état de faire passer de son armée d'Allemagne des secours en Italie, Landau tenant encore, et ce prince ayant besoin de toutes ses forces pour réduire cette place.

M. le duc de Vendôme n'eut donc qu'à s'occuper de ce qui regardait le siége, pour pouvoir aussi bientôt laisser reposer son armée, que les fatigues et les maladies avaient déjà affaiblie au point qu'on fut forcé de ne monter la tranchée que par détachements, les corps étant hors d'état de faire le service. Il réduisit même le nombre de ces détachements à celui de trente-six hommes par bataillon, et seulement quatre compagnies de grenadiers, qui firent chaque jour le service de la tranchée.

Les pluies qui avaient interrompu les travaux ayant cessé, on les recommença dans la nuit du 14 au 15, et les batteries ayant été en état le 16, on travailla à ruiner les défenses. Les assiégés avaient dans cette partie vingt pièces qui faisaient un feu continuel. Cela n'empêcha pas de faire les jours suivants une nouvelle batterie à quatre-vingts toises de la palissade, pour battre le chemin couvert, et une autre pour détruire le pont qui servait aux ennemis de communication de leur camp de Crescentino à Verue. On poussa en même temps les travaux de

la tranchée, de manière que le 26 on se trouva à quinze toises du chemin couvert, auquel on attacha le mineur; mais on ne fut pas dans le cas de faire usage de la batterie qu'on avait élevée pour rompre le pont. Les pluies, qui tombèrent de nouveau avec une prodigieuse abondance, gonflèrent tellement le Pô, qu'il fut emporté dans la nuit du 29 au 30. Il en fut de même de celui que les ennemis avaient sur la Doire. Ceux de Trino et de Casal furent aussi rompus et les tranchées inondées, ce qui obligea de nouveau à suspendre le travail. L'inondation du Pô empêcha de même M. le duc de Vendôme d'entreprendre la communication de Crescentino avec Verue; mais ayant eu avis que le duc de Savoie, pour réparer le pont, faisait descendre des bateaux de Turin, M. de Chemerault fut détaché pour les enlever. Il passa à cet effet un bras du Pô avec cent cinquante maîtres ayant chacun un grenadier en croupe; mais le convoi, couvert par une île, et secouru par un gros détachement qui se porta diligemment de Crescentino à sa rencontre, lui échappa; il s'empara cependant d'un bateau chargé d'avoine et d'agrès pour le pont; mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût rétabli le 3 décembre.

Le duc de Savoie ne fit d'ailleurs dans le Piémont aucune démarche pour retarder les progrès du siége; la saison seule y mit des obstacles. Quant au côté de la Lombardie, M. le duc de Vendôme eut sujet d'être plus rassuré que jamais sur les entreprises du comte de Linange; M. le grand-prieur, étant parvenu non-seulement à le contenir au débouché des montagnes, mais aussi à l'obliger de retirer les postes qu'il avait portés jusque dans le Bressan, avait fait entrer le 9 novembre ses troupes dans des quartiers, tant dans le Mantouan que sur la frontière du Bressan, depuis le lac de Garde jusqu'au haut Oglio.

Le duc de Savoie tenta cependant de faire une espèce de diversion, en envoyant dans le Biélois un détachement de cavalerie, dans le dessein d'engager les paysans de cette province à prendre les armes, et pour les empêcher de livrer des fourrages au magasin qu'on formait à Ivrée. Un autre objet qu'il avait eu en vue était de se procurer le moyen de faire venir à Turin deux mille cinq cents chevaux de remonte qu'il avait fait acheter en Suisse; mais M. le duc de Vendôme, en ayant été informé, fit détacher de la garnison d'Ivrée quatre cents hommes d'infanterie et cent chevaux, sous le commandement de M. de Bonneval, lequel dissipa le détachement des ennemis, força les retranchements que gardaient les paysans, s'empara de la ville de Bielle, et soumit à l'obéissance du roi toute la province, dont on pouvait tirer de grands secours, tant pour des remontes que pour des subsistances.

Enfin, le 4, le temps étant devenu plus favorable, on reprit le travail de la tranchée, que les pluies avaient beaucoup dégradé, et on répara les batteries, qui recommencèrent à tirer le lendemain matin. Dans la nuit du 5 au 6 on fit sauter une mine sous l'angle droit du chemin couvert, et l'on s'y logea, sans opposition de la part des assiégés.

Les deux autres angles ne furent attaqués que dans la nuit du 8 au 9, par quatre compagnies de grenadiers. L'un et l'autre furent emportés, et les troupes qui les défendaient taillées en pièces. Les assiégés tentèrent de reprendre celui de la gauche, mais ils furent repoussés. On eut dans ces attaques vingt grenadiers tués, soixante-quatre blessés, et six officiers.

Les jours suivants on établit des batteries sur le chemin couvert pour battre en brèche les deux bastions attaqués; on perfectionna les logements, et le mineur chemina sous le fossé pour aller s'attacher à la fausse-braie; mais les travaux furent

retardés par le grand feu des assiégés et par plusieurs mines qu'ils firent sauter.

Pendant ce temps M. le duc de Vendôme, ayant eu avis que deux régiments de hussards étaient cantonnés au village de Santa-Maria, sur la rive gauche du Pô, au-dessous de Crescentino, fit marcher, sous les ordres de M. de Filtz, pour aller les enlever, tous les hussards qu'il avait gardés avec lui. M. de Filtz passa le Pô au pont de Trino, où il fut joint par deux compagnies de grenadiers et deux cent cinquante chevaux, et s'avança sur Santa-Maria; mais les ennemis, ayant été avertis, se retirèrent avec tant de diligence, qu'il n'y trouva que quelques troupes de hussards : on en prit huit, vingt-sept chevaux et trois étendards. Le duc, de son côté, fit attaquer un fourrage que fit la cavalerie du Montferrat, et enleva quarante-cinq dragons à pied.

Le grand feu des assiégés et les mines qu'ils firent jouer dérangèrent beaucoup les travaux ; ce ne fut que dans la nuit du 23 au 24 que les batteries du chemin couvert commencèrent à battre avec quelque supériorité les deux bastions et la fausse-braie. On parvint à éteindre en grande partie le feu des assiégés. Le 26 leurs défenses se trouvèrent presque entièrement ruinées, la première enveloppe de tout le front de l'attaque fort endommagée, et le bastion de la droite se trouva ouvert. Le mineur s'approchait de la fausse-braie et du bastion de la droite, et l'on travaillait en plusieurs endroits à la descente du fossé, lorsque les assiégés, à la faveur d'un brouillard, firent une sortie qui eut tout le succès que peuvent avoir ces sortes d'expéditions. Ils y employèrent presque toute leur infanterie et mille chevaux. Le duc de Savoie et le comte de Stahremberg s'étaient rendus pour cet effet à Verue. La tranchée fut attaquée par le front, par les flancs et par les derrières, et les troupes

qui les gardaient chassées de tous côtés ; les ennemis mirent le feu partout, enclouèrent tous les canons et les mortiers, et comblèrent une partie des travaux et des mines ; mais M. le duc de Vendôme ayant fait avancer toute son infanterie, les ennemis, à leur tour, furent chassés et forcés de rentrer dans la place, avec perte de quatre cents hommes tués ou blessés et soixante prisonniers. M. d'Imecourt, maréchal de camp, fut tué dans cette affaire, et M. de Chartongne, lieutenant général, blessé et pris : il mourut peu de jours après de ses blessures.

Après l'action, qui dura plus d'une heure, on travailla à réparer le désordre que les ennemis avaient mis dans les tranchées et dans les mines ; on désencloua les canons et les mortiers, et on le fit avec tant de diligence, que le lendemain, au grand étonnement des ennemis, toutes les batteries recommencèrent à tirer. On reprit aussi le travail de la descente du fossé et celui des mines ; de sorte que l'expédition des ennemis n'occasionna que peu de retardement à l'avancement du siége ; mais ces moments étaient précieux. Il n'était plus douteux que l'empereur n'eût pris le parti de faire passer en Italie des secours capables de rétablir les affaires du duc de Savoie ; on était même déjà persuadé à la cour que le corps d'environ sept mille hommes, resté en Bavière sous les ordres du général Herbeville, était en marche pour se rendre dans le Trentin, et que le prince Eugène de Savoie viendrait se mettre à la tête de l'armée qui se formerait dans cette partie. On savait aussi que l'empereur avait résolu d'envoyer des renforts à l'armée du Piémont, et que ce serait par le comté de Nice qu'ils iraient la joindre. M. le duc de Vendôme avait prévu depuis longtemps que l'empereur ferait les plus grands efforts pour sauver et le duc de Savoie et l'armée du comte de Stahremberg. Dès le commencement du siége de Verue, il avait résolu d'envoyer à

M. le grand-prieur, lorsqu'il serait maître de cette place, des renforts qui le missent en état d'attaquer les ennemis avant qu'ils eussent assez de supériorité sur lui pour le forcer à leur ouvrir l'entrée de l'Italie. Il lui avait même fait passer onze escadrons depuis qu'il avait pris ses quartiers d'hiver[1], afin de le rassurer sur les craintes que lui causait l'étendue de sa position depuis Mantoue jusqu'au haut Oglio, et la nécessité où il était de laisser des troupes à la droite du Pô, pour le blocus de la Mirandole.

Ces circonstances étaient pour M. de Vendôme autant de motifs d'accélérer la prise de Verue. Mais le roi, regardant les entreprises que M. le grand-prieur ou M. le duc de Vendôme lui-même pourraient faire en Lombardie, non-seulement comme sujettes à rencontrer les plus grands obstacles, mais aussi comme capables d'achever la ruine des troupes et d'empêcher leur rétablissement, n'approuva pas son projet; d'ailleurs sa majesté portait toutes ses vues sur Turin, comme le seul moyen de mettre fin à la guerre en Italie : elle voulait que M. le duc de Vendôme l'assiégeât au mois de février; et, espérant que les renforts que l'empereur devait envoyer au duc de Savoie n'arriveraient pas avant qu'il fût maître de cette place, elle lui manda de se contenter jusque-là de mettre l'armée de Lombardie en état de contenir les impériaux dans le Trentin, mais de n'y faire aucune entreprise qui pût déranger les vues qu'elle avait sur la capitale du Piémont. M. le duc de Vendôme fit, à ce sujet, les plus fortes représentations, appuyées et sur l'impossibilité de mettre avant le mois d'avril le siége devant Turin, et sur la nécessité où il serait, si le prince Eugène entrait avec des forces supérieures en Italie avant que cette

[1] Ces troupes s'étaient mises en marche, tant du Piémont que du Verceillais, le 8 décembre.

place fût soumise, de se réduire à une défensive en Piémont, et d'aller lui-même, avec la plus grande partie de ses troupes, joindre M. le grand-prieur en Lombardie pour le combattre. Cette matière fut pendant longtemps l'objet principal de la correspondance de la cour et du général; et le roi, toujours persuadé que Turin serait pris avant l'arrivée des secours, expliqua de nouveau et plus particulièrement à M. le duc de Vendôme ses intentions et les dispositions qu'il y aurait à faire pour mettre la Lombardie en état, sinon de résister aux premiers efforts du prince Eugène, du moins de l'empêcher de faire de grands progrès. Ce fut même à cette occasion que le roi fit connaître à M. le duc de Vendôme le peu de confiance qu'il avait dans les talents et l'expérience de M. le grand-prieur, en destinant M. le prince de Vaudémont au commandement de l'armée de Lombardie, et M. de Saint-Fremont à servir sous ses ordres comme premier lieutenant général, dans la vue de laisser à ce dernier le commandement, si la santé de M. le prince de Vaudémont venait à ne pas lui permettre de se mettre à la tête de l'armée. M. le duc de Vendôme fit de vains efforts pour persuader le roi de l'impossibilité de faire le siége de Turin avant la fin du mois d'avril; en vain insista-t-il sur le danger de laisser prendre aux ennemis dans le Trentin la supériorité sur M. le grand-prieur, on ne s'occupa à Versailles que des préparatifs de ce siége important, pour lequel on destina soixante et seize pièces de canon et quarante mortiers, dont le plus grand nombre devait être envoyé de France. Il paraît même qu'on y était tellement rassuré sur les événements, que le roi permit à M. le duc de Vendôme de se rendre auprès de sa personne dès que le siége de Verue serait fini, qu'il aurait établi les troupes dans leurs quartiers, et qu'il aurait achevé la démolition des fortifications de Verceil. Il est vrai que toutes

ces dispositions n'étaient fondées que sur l'espoir qu'on avait de voir, dans le courant du mois de janvier, Verue soumis aux armes des deux couronnes; et ce fut un nouveau motif pour engager M. le duc de Vendôme à pousser le siége avec plus de vivacité que jamais.

Ce qui restait à faire depuis qu'on avait réparé les dégâts occasionnés dans les batteries et les tranchées par la sortie des assiégés était principalement l'ouvrage de l'artillerie, qui fut servie avec une vivacité incroyable; et le 4 janvier il y eut des brèches considérables aux deux bastions de la première enceinte et à la fausse-braie; les deux autres enceintes se trouvèrent aussi fort endommagées, et l'on se flattait de pouvoir en peu de jours donner l'assaut; mais on rencontra plus d'obstacles qu'on ne s'y était attendu.

Les ennemis ayant fait venir de Turin du gros canon pour remplacer leurs pièces démontées, leur feu fut si vif qu'ils imposèrent aux batteries du chemin couvert. En même temps ils renforcèrent la communication de leur pont à la ville en y plaçant un régiment des troupes de l'empereur et deux bataillons piémontais qu'ils tirèrent de leurs derrières. Ils employèrent aussi toutes sortes de moyens pour retarder les travaux du siége, soit en faisant de nouvelles mines sous leurs trois enceintes, soit en faisant sauter des fourneaux qui renversèrent une partie des logements du chemin couvert, culbutèrent les descentes du fossé et interrompirent le travail des mineurs, de sorte que tous les ouvrages qu'on avait faits depuis dix jours furent en pure perte; cependant on parvint à mettre le feu à un fourneau, qui renversa toute la partie de la fausse-braie du bastion de la droite; on fit même dans l'entonnoir un logement qui voyait tout le fossé à revers; mais le lendemain survinrent, avec le dégel, des pluies et des neiges

qui suspendirent pendant huit jours tous les travaux. Les galeries se comblèrent; on ne fut occupé qu'à empêcher les eaux de détruire les tranchées et les logements. Les batteries se trouvèrent hors d'état de tirer, et il ne resta sur le chemin couvert qu'une pièce de canon et quelques mortiers dont on pût faire usage.

Malgré ces contrariétés, M. le duc de Vendôme ne perdit point courage et travailla à se procurer les moyens de poursuivre le siége, et à ôter aux ennemis ceux de continuer une défense aussi opiniâtre. Il fit réparer diligemment les pièces de canon les moins endommagées; il en tira vingt d'Alexandrie, de Casal et de Verceil, et un pareil nombre qui vinrent de France par Gênes. Il fit élever à la gauche de l'attaque deux redoutes pour en assurer le flanc et resserrer les ennemis du côté du Pô. En même temps, pour interrompre la communication des assiégés avec Turin et pour procurer de la subsistance à sa cavalerie, qui commençait à en manquer dans ses quartiers, il envoya ordre à M. le comte d'Estaing de la faire avancer sur la rive droite du Pô vers Chivas, et il lui fit passer cinq bataillons.

M. le comte d'Estaing, ayant rassemblé ses quartiers le 12, à la Piova, près de Coconato, se porta le lendemain à hauteur de Casal-Borgone. Le 14 il alla camper à San-Sebastiano; le 15 il prit des cantonnements dont il porta la droite à Laurian, le centre devant Chivas, la gauche à Cassin; et ayant été averti que trois bateaux chargés de foin descendaient de Turin pour aller à Crescentino, il les fit brûler par un détachement de ses troupes. Sa position devait donner aux ennemis de grandes inquiétudes pour Chieri et pour leur communication avec Turin, qui était d'environ vingt milles d'étendue, à cause du grand coude que formait le Pô, tandis que M. d'Estaing, posté

dans le rentrant de ce fleuve, n'avait que huit milles de terrain à occuper. D'ailleurs il les privait de la navigation; et, comme le Pô était guéable dans beaucoup d'endroits, il pouvait, par sa droite, porter des détachements sur la Doire-Baltée, et par sa gauche faire des courses jusqu'aux portes de Turin.

Le 16 il marcha avec une partie de sa cavalerie vers cette place, pour reconnaître le pays et les moyens d'étendre ses quartiers. Il s'avança jusqu'à San-Mauro, qui n'en était qu'à une lieue et demie, mais il ne jugea pas à propos d'y faire un établissement, et se contenta de pousser en avant ses hussards avec cent dragons, qui se portèrent jusqu'à la barrière de Turin, enlevèrent un officier supérieur des troupes de l'empereur, et ramenèrent un grand nombre de bestiaux.

Après cette expédition, M. d'Estaing rentra dans ses cantonnements; et ayant appris que cent cinquante hommes de la garnison de Turin avaient pris poste à San-Mauro, il y fit marcher, la nuit du 19 au 20, trois compagnies de grenadiers et cent cinquante fusiliers sous les ordres de M. de Mailly, capitaine de grenadiers. Cet officier y arriva avec son détachement avant le jour; celui des ennemis était sous les armes; mais il le chargea si brusquement, qu'il le força d'abandonner le poste, et ramena un officier et quinze soldats prisonniers.

Les pluies et les neiges grossirent tellement le Pô, que M. d'Estaing ne put faire aucune expédition à la gauche de ce fleuve; mais les ennemis n'en prirent pas moins d'inquiétude, et ils répandirent toute leur cavalerie par pelotons pour en garder les passages; ils rappelèrent même le corps qu'ils avaient posté du côté d'Ivrée; et, ne pouvant faire usage de la navigation du Pô, ils établirent par terre une communication de Turin à Crescentino, pour les convois qu'ils devaient tirer de cette place.

Pour diminuer la consommation des fourrages dans les cantonnements que M. d'Estaing venait de prendre, M. le duc de Vendôme en retira douze escadrons, qu'il envoya à Trino, où il en était resté neuf, sous les ordres de M. de Ruffey. Cette cavalerie fut destinée à fournir, tous les quatre jours, quatre cents chevaux pour le service de la tranchée.

Le temps étant devenu, le 23, plus favorable qu'il ne l'avait été depuis le 12, on employa ce jour-là et le lendemain à réparer les désordres que les pluies avaient occasionnés. On fit couler les eaux des tranchées; on travailla à rétablir les communications et les batteries, mais on ne put parvenir à mettre que six pièces dans celles du chemin couvert. Elles tirèrent le 25, et battirent la première et la deuxième enceinte; quant aux galeries, il fut impossible de les rendre praticables, et on les abandonna.

Ces nouvelles contrariétés engagèrent M. le duc de Vendôme à prendre d'autres moyens pour réduire Verue; et persuadé alors que la prise de cette place dépendait principalement de celle de sa communication avec Crescentino, il fit commencer les travaux qu'il jugea pouvoir le conduire au succès de cette entreprise. On prolongea à cet effet la gauche de l'attaque vers le Pô, jusqu'à un plateau escarpé situé vis-à-vis du donjon, dont il n'était séparé que par une ravine qui formait un précipice. On construisit une redoute sur ce plateau, et l'on y éleva deux batteries, l'une pour battre un petit ouvrage couronné placé entre le donjon et le pont des ennemis, l'autre pour briser le pont et ruiner un petit fort de quatre bastions construit en terre dans une île peu éloignée de ce pont. Malgré le feu du donjon, qui plongeait le travail, on fut à couvert le 27, et on acheva la communication avec la gauche de la tranchée.

Nouveaux obstacles à l'avancement de ces travaux : le 28 la neige survint encore, et continua pendant six jours avec une telle abondance, que les tranchées en furent remplies; tout travail fut impraticable, et ni l'artillerie de la place ni celle de l'attaque ne put être servie; tout, pendant ce temps, resta dans une entière inaction, excepté cependant les convois de l'artillerie et des munitions venues de France qui, malgré le gonflement du Pô, remontèrent ce fleuve, et arrivèrent au parc sous la conduite de M. de Ruffey.

La neige ayant cessé le 22 février, on commença la nuit suivante à nettoyer les tranchées, et l'on travailla aux batteries, qui n'avaient été que tracées sur le plateau situé à la gauche de l'attaque. Le 6 elles battirent de sept pièces le fort de l'île et l'ouvrage couronné qui était au pied du donjon. On y ajouta six mortiers dont le feu fut dirigé sur le pont. On renouvela toutes les autres batteries au moyen du canon venu de France, et l'on parvint à faire brèche à la troisième enceinte. M. le comte d'Estaing, ayant consommé tous les fourrages du pays qu'il occupait, leva le même jour, 6, ses cantonnements; et, ayant pris son chemin par les environs de Verue, où il campa peu loin de l'armée, il se remit en marche le 9, pour aller prendre des quartiers tant à Asti que sur la rive droite du Tanaro, dans le pays appartenant au duc de Savoie. Les cinq bataillons que M. le duc de Vendôme lui avait envoyés rentrèrent à l'armée.

Le 9 les brèches des deux premières enceintes parurent praticables et la communication déjà fort endommagée, mais la troisième enceinte l'était peu; cependant M. le duc de Vendôme jugea qu'avant le 20 il serait en état de faire une attaque générale tant à la communication qu'au corps de la place. Il fit ses dispositions en conséquence, et tira des troupes

qui étaient à Verceil ou à Ivrée et dans le Val d'Aost, douze compagnies de grenadiers, qui le joignirent le 10.

Ce fut dans ces circonstances qu'arriva M. de Lapara, célèbre ingénieur, qu'il avait demandé avec instance au roi. Son sentiment sur l'état dans lequel il trouva le siége confirma M. le duc de Vendôme dans le projet d'attaquer la communication en même temps que le corps de la place. M. de Lapara jugeant même que de la communication dépendait le sort de Verue, parut surpris qu'on eût tant différé de prendre les moyens de s'en rendre maître; mais il régnait un tel désordre dans les tranchées et dans les travaux qui avaient été faits, qu'il assura ne pouvoir en moins de douze jours débrouiller ce chaos et mettre tout en règle.

Son premier objet fut d'augmenter les batteries destinées à battre la troisième enceinte, qui était celle où l'on devait s'attendre que les assiégés feraient le plus de résistance. Il fallut aussi rétablir les autres batteries, tant pour raser ce qui subsistait encore de la fausse-braie, que pour ouvrir l'ouvrage couronné et le fort de l'île qui protégeait la communication, briser le pont et détruire le retranchement qui en couvrait la tête.

Comme les anciennes galeries étaient devenues impraticables, tant par les pluies que par l'effet des mines des assiégés, il en fit quatre nouvelles pour les descentes du fossé.

Le 22 il y eut en batterie vingt-huit pièces et treize mortiers approvisionnés de manière à éviter l'inconvénient qu'on avait éprouvé plusieurs fois, d'être obligé, faute de munitions, d'interrompre le feu pendant plusieurs jours.

Le 24 toutes les batteries commencèrent à tirer, et le feu fut si vif et si continuel, que le 28 toutes les brèches, excepté celle de la troisième enceinte, furent praticables.

M. le duc de Vendôme n'attendit point qu'elle le devînt; persuadé que, s'il parvenait à s'emparer de la communication, Verue ne pourrait plus tenir, il se détermina à attaquer le fort de l'île et la tête du pont. MM. de Las Torres et de Vaubecourt furent chargés des deux attaques : le premier par le bas Pô, le second par le côté supérieur à la ville. On destina pour chaque attaque, vingt-quatre compagnies de grenadiers et huit bataillons. M. de Besons fut chargé de faire avec soixante grenadiers une fausse attaque sur les enceintes de la ville, et M. de Chemerault de garder les gués du Pô avec six cents chevaux, tandis que M. de Guerchy se placerait avec huit pièces de canon sur le bord de ce fleuve, pour contenir ce qui pourrait sortir de Crescentino. Comme cette expédition exigeait le plus grand secret, M. le duc de Vendôme, pour empêcher que quelque déserteur n'en donnât avis aux ennemis, fit faire une chaîne formée par des officiers.

Le 2 mars, à deux heures après minuit, les troupes se mirent en mouvement au signal de douze coups de canon. Celles de la droite furent retardées dans leur marche par des fossés pleins d'eau qu'elles eurent de la peine à passer, mais celles de la gauche, marchant sur cinq colonnes, firent une telle diligence, qu'en une heure elles arrivèrent au fort de l'île. M. de Las Torres attaqua sur-le-champ, et les grenadiers, ayant coupé les palissades, entrèrent dans le fort et l'emportèrent. La plus grande partie des deux bataillons qui le défendaient fut passée au fil de l'épée; le reste, consistant en deux cents hommes, vingt-deux officiers et le commandant, fut fait prisonnier. M. de Vaubecourt n'arriva avec ses troupes qu'à la fin de l'attaque On s'empara aussi de la tête du pont, que l'on rompit.

M. de Besons, de son côté, se rendit maître de la première

et de la seconde enceinte de la ville; mais il ne put pénétrer jusqu'à la troisième, ni déterminer les assiégés à faire jouer leurs mines; comme il n'avait point ordre de faire d'établissement dans cette partie, il s'en retira.

M. le duc de Vendôme fit laisser dans le fort de l'île vingt-quatre compagnies de grenadiers, afin de couper la retraite de ce qui se trouvait dans la place; et pour fermer avec plus de sûreté le passage, soit à la garnison, soit aux secours que le duc de Savoie pourrait lui envoyer, on tira, depuis l'extrémité de la gauche de la tranchée jusqu'au Pô, une ligne qu'on prolongea jusqu'au fort de l'île, et l'on y éleva trois redoutes; on fit la même opération depuis la droite de la tranchée jusqu'au Pô, de sorte que la place fut entièrement circonvallée et n'eut plus de communication avec Crescentino que par des lettres renfermées dans des bombes.

Comme le haut Pô était guéable dans plusieurs endroits, et que les ennemis avaient dans cette partie environ trois cents chevaux couverts d'un retranchement palissadé, M. le duc de Vendôme fit venir un renfort de cavalerie, et répandit le long de ce fleuve huit cents chevaux, indépendamment des quatre cents qui faisaient le service de la tranchée.

Dès qu'il eut mis la garnison dans l'impossibilité et de s'échapper et de recevoir des secours, il fit sommer le commandant; mais, n'ayant eu de lui d'autre réponse, sinon que c'était avec le duc de Savoie qui était à Crescentino qu'il fallait traiter, il fit établir, dans le fort de l'île et dans la communication, du canon pour prendre des revers sur les ouvrages de la place, et quatre mortiers pour jeter nuit et jour des bombes dans Crescentino. D'un autre côté, les anciennes batteries firent un si grand feu, que le 11, enfin, la brèche de la troisième enceinte fut praticable. Rien ne s'opposait plus à ce qu'on donnât

l'assaut; cependant M. le duc de Vendôme, jugeant que les mines des ennemis qu'on n'avait pu éventer pourraient rendre cette entreprise meurtrière, crut ne devoir pas la précipiter; d'ailleurs, étant informé que les assiégés n'avaient plus de vivres que pour peu de jours, et que le duc de Savoie faisait évacuer Crescentino, il se persuada qu'ils n'attendaient pour se rendre que le moment de l'entière évacuation de ce poste.

Pour hâter la retraite du duc de Savoie, et dans le dessein de le surprendre peut-être lui-même avec ce qui lui restait de troupes, il fit ses dispositions pour marcher à Crescentino le 15, avec vingt compagnies de grenadiers, quinze bataillons et cinquante escadrons. Pour cet effet, il manda à M. d'Estaing de ramener à Trino toute la cavalerie qui était à ses ordres dans l'Astesan et d'y arriver le 14, ce qui fut exécuté. Il envoya aussi à Trino M. de Vaubecourt avec deux bataillons et deux régiments de cavalerie de la garnison de Verceil, et fit faire à Monfestino un pont pour le passage de l'infanterie. Les fourrages nécessaires pour cette expédition furent assemblés à Gabbiano. Toutes les dispositions de M. le duc de Vendôme étaient faites, lorsqu'il apprit que le duc de Savoie, après avoir évacué sur Turin toutes les munitions qui étaient dans Crescentino et mis le feu aux palissades et aux retranchements de ce poste, l'avait abandonné le 14 au matin, et qu'il avait passé la Doire-Baltée avec deux à trois mille hommes qu'il avait avec lui. Aussitôt qu'il fut averti de sa retraite, il passa le Pô avec sept compagnies de grenadiers et deux cent cinquante chevaux; et, après avoir éloigné quelques troupes de cavalerie restées en arrière pour couvrir la marche du duc de Savoie, il se porta à Crescentino, dont les habitants lui apportèrent les clefs. Il fit occuper ce poste, et, pour faciliter sa communication avec l'armée, il fit remonter près de l'em-

bouchure de la Doire-Baltée le pont qu'il venait de faire construire à Monfestino. Comme les ennemis avaient rompu tous ceux qu'ils avaient sur cette rivière, il se trouva maître de tout le pays situé à sa rive gauche entre les Alpes, le Pô et la Sesia.

Il douta alors moins que jamais que Verue ne fût aussi bientôt en son pouvoir, et que le malheureux état dans lequel étaient et la place et la garnison n'engageât le gouverneur à lui rendre les armes; c'est ce qui le fit persister dans la résolution de ne point hasarder l'assaut, et il se borna à entretenir les brèches par un feu médiocre des batteries. A l'égard de ses troupes, ayant appris que le duc de Savoie s'était retiré à Turin, et que le comte de Stahremberg se retranchait avec son infanterie à Chivas, tandis que la cavalerie prenait des cantonnements sur la droite de la Doire-Baltée, il renvoya le 18 sa cavalerie dans des quartiers qui furent disposés de manière qu'en trente-six heures il pouvait rassembler cinquante escadrons. Il ne garda avec lui que dix maîtres par compagnie et les hussards pour fournir les gardes du camp; et afin de ménager son infanterie, il la mit à couvert dans les lieux les plus voisins des tranchées, qui ne furent gardées que par des détachements; cette disposition lui parut suffisante pour empêcher que rien n'entrât et ne sortît de Verue. Il fit même menacer la garnison de tirer sur les déserteurs; néanmoins il ne se passa pas de jour qu'il n'en vînt plusieurs. Dans la nuit du 25 au 26 on en arrêta un; mais on reconnut que c'était un espion, caporal dans les troupes impériales, lequel avoua que c'était par ordre du comte de Stahremberg qu'il était entré dans la place, pour avertir le gouverneur que dans huit jours le duc de Savoie s'avancerait vers lui avec sa cavalerie et ce qu'il pourrait rassembler d'infanterie; qu'il se présenterait

dans l'île de la communication, et que l'intention de ce prince était qu'à cette époque il se tînt prêt à faire sauter ses mines et à sortir de la place au signal qui lui serait fait; qu'en conséquence il eût à ménager ses vivres, dont on sut qu'effectivement la disette était extrême.

M. le duc de Vendôme crut que ce serait prendre le change s'il ajoutait foi à l'exécution de ce projet de la part du duc de Savoie. Il jugea que son dessein était plutôt d'engager le gouverneur à s'établir solidement à Chivas; cependant, pour ne rien négliger et pour ôter aux ennemis tout moyen de faire quelque entreprise par l'île, il fit tirer une nouvelle ligne à travers la plaine, depuis la montagne de Guerbignano jusqu'au Pô. On y plaça huit pièces de canon, mille chevaux et un corps d'infanterie qui pouvaient être soutenus par dix-sept bataillons cantonnés ou baraqués à portée de ces détachements. On envoya à Crescentino deux régiments de cavalerie et de dragons, et l'on tint sur le chemin de Chivas des partis de cavalerie et de hussards, pour être averti des mouvements que pourrait faire le duc de Savoie.

Ces dispositions parurent donner de l'inquiétude à ce prince. Une troupe de ses officiers généraux s'avança le 31 à l'embouchure de la Doire-Baltée pour reconnaître le nouveau retranchement : quelques coups de canon les écartèrent. Quant à la garnison, on remarqua que, depuis qu'elle avait eu sujet de concevoir l'espérance d'une prochaine délivrance, le feu de ses batteries redoublait, ce qui fit juger qu'elle ne voulait laisser dans la place aucune munition; et les signaux répétés qu'on lui vit faire firent croire qu'elle était au moment de manquer de vivres.

On avait à Versailles d'autres idées sur sa situation : le roi craignait qu'elle ne fût en état de prolonger encore ses sub-

sistances, et que pendant ce temps les secours que l'empereur envoyait en Italie, arrivant par la Lombardie et le comté de Nice, le projet du siége de Turin n'éprouvât de grands obstacles. Ce fut ce qui détermina sa majesté, quoiqu'elle eût approuvé précédemment le parti qu'avait pris M. le duc de Vendôme de ne rien hasarder pour prendre Verue de vive force, à lui ordonner de livrer l'assaut sans perdre de temps. Mais avant que cet ordre parvînt à M. le duc de Vendôme, l'événement justifia ses conjectures sur la situation dans laquelle la place était réduite et sur les manœuvres du duc de Savoie.

Le 6 avril, à dix heures du matin, la garnison battit la chamade et demanda à capituler à des conditions honorables; mais M. le duc de Vendôme ayant fait dire au gouverneur qu'il ne la recevrait que prisonnière de guerre, toutes les batteries de la place recommencèrent à tirer et à faire un feu redoublé dont le seul avantage fut de consommer des munitions.

Le 8 les assiégés battirent de nouveau la chamade; mais il ne fut plus question de la part de M. le duc de Vendôme que de les recevoir à discrétion. La ville fut la victime de leur obstination. Ils firent jouer toutes leurs mines, et ce qui restait des trois enceintes sous les brèches fut entièrement renversé. La garnison se retira alors dans le donjon : c'était sa dernière ressource, mais elle fut de peu de durée. Le 9 au matin elle se rendit à discrétion. M. le duc de Vendôme fit connaître au commandant l'irrégularité de la conduite qu'il avait tenue en détruisant les fortifications d'une place réduite à l'extrémité, et en consommant inutilement ses munitions. Il ne lui cacha pas que, suivant les lois de la guerre, il mériterait la mort; mais il lui promit d'employer auprès du roi ses bons offices pour obtenir sa grâce.

Le lendemain la garnison sortit sans armes, au nombre de douze cent cinquante hommes, y compris les officiers des troupes et ceux de l'état-major de la place. On les conduisit dans les villes du Milanais. Il resta dans Verue deux cent soixante et dix malades ou blessés; on n'y trouva que dix-sept pièces de canon, cinq mortiers et fort peu de munitions. La ville n'était qu'un monceau de ruines, tous les ouvrages renversés, les trois enceintes du côté de l'attaque confondues, et les retranchements qui étaient derrière les brèches, bouleversés par les mines; le donjon et les maisons voisines, hors d'état d'être habitées, leurs couvertures détruites, leurs charpentes ou brisées ou consumées par le feu. M. le duc de Vendôme, ayant reconnu lui-même l'état de cette malheureuse ville, se détermina à n'occuper que la troisième enceinte, dont il fit rétablir le parapet à l'endroit des brèches pour pouvoir y laisser en sûreté les deux bataillons qu'il destina à en former la garnison; mais lorsque le roi fut informé de la reddition de la place, sa majesté lui manda d'en détruire entièrement toutes les fortifications et de ne laisser subsister que le donjon. Elle lui prescrivit la même chose pour Ivrée, et lui ordonna de ne conserver que le château et la citadelle, afin que dans aucun temps le duc de Savoie ne pût faire d'établissement solide dans les places qu'on lui avait enlevées.

C'est ainsi que le duc de Vendôme parvint, par sa constance, à soumettre la place des états de ce prince qui, après Turin, était la plus importante, et à consommer, à la gloire des armes des deux couronnes, une entreprise que la position seule de l'armée ennemie devait, suivant les règles de la guerre, faire échouer, et à laquelle les contrariétés de la saison autant que l'opiniâtreté d'une garnison nombreuse auraient dû faire renoncer. La conquête de Verue coûta environ trois mille hommes

tués ou blessés et six mois du travail le plus rebutant et le plus capable de décourager un général qui n'aurait pas été soutenu par des lumières supérieures et par un zèle à l'épreuve de tous les obstacles pour la gloire de la France et le bien des affaires des deux couronnes. Il y a peu d'exemples d'une attaque pareille à celle des retranchements de Guerbignano, gardés par un corps d'armée, soutenus par une place forte et à portée d'être défendus par une armée entière; il n'en est point d'un siége entrepris et terminé glorieusement à la vue d'une armée campée sous les murs d'une place dont les portes sont ouvertes à tous les secours qu'elle peut lui donner, et dont les remparts forment son champ de bataille.

Un volume entier aurait à peine suffi pour rendre dans toutes leurs circonstances les situations critiques dans lesquelles s'est trouvé M. le duc de Vendôme pendant tout le temps que le siége a duré, et les moyens dont il a fait journellement usage pour vaincre les difficultés qui se multiplièrent à chaque pas. On en trouvera les détails les plus particuliers et les plus instructifs dans les lettres de M. le chevalier de Forbin, qu'il chargea d'adresser successivement à la cour le journal du siége et le détail des opérations. Elles ont été recueillies avec soin et renfermées dans les différents volumes relatifs à cette campagne, qui se trouvent dans le Dépôt de la guerre. On a aussi rassemblé dans le recueil des plans des campagnes de cette guerre en Italie, tous ceux qu'on a pu réunir et qu'on a jugé mériter confiance.

Lorsque M. le duc de Vendôme eut pourvu à tout ce qui était nécessaire pour l'approvisionnement et la sûreté des troupes qui devaient rester tant à Verue qu'à Crescentino, et qu'il eut donné ses ordres pour le déblai de l'artillerie, il ne songea plus qu'à procurer du repos à l'infanterie, qui devait

dans peu se livrer à des travaux non moins pénibles, pour attaquer la capitale du Piémont.

Le 14 elle commença à se mettre en marche pour aller dans les quartiers qui lui étaient destinés; et M. le duc de Vendôme se rendit à Casal, où il établit le sien. Ceux que prit l'armée furent couverts à leur droite par la Doire-Baltée, qui assura aussi la communication avec la France par le Val d'Aost et la Savoie. La ligne s'étendait ensuite à la droite du Pô par Asti, Nizza della Paglia, Acqui et Alexandrie, et se terminait à Pavie. Le reste des troupes occupa la Lumeline, le Novarais et le Verceillais jusqu'au lac Majeur et aux Alpes. La totalité de celles qui composaient alors l'armée du Piémont se montait à soixante bataillons et soixante-trois escadrons. Il y avait outre cela en Savoie quatre bataillons et un régiment de dragons qui bloquaient Montmélian; mais ces troupes étaient aux ordres du commandant en Dauphiné.

Les troupes d'Espagne occupaient le Milanais, et l'armée que M. le grand-prieur commandait en Lombardie tenait les deux bords du Pô, d'un côté jusqu'au Panaro, et formait le blocus de la Mirandole, et de l'autre jusqu'à hauteur de Mantoue, d'où la ligne, laissant cette place en avant, s'étendait le long du Mincio jusqu'à Lazise et Bardolino, sur le lac de Garde qu'on avait retranché, et, longeant ensuite la partie inférieure de ce lac et la frontière du Brescian par Desenzano, Calcinato et Montechiaro, se terminait à Palazzuolo, sur le haut Oglio.

L'armée de l'empereur, que le comte de Linange commandait dans cette partie, et composée d'environ treize mille hommes, était répandue dans le Trentin et sur la frontière du Brescian. La plus grande partie de son infanterie occupait Gavardo, où était son quartier général, Villa-Nova et Salo; le gros de sa cavalerie et un corps d'infanterie étaient placés

dans le val de Polisella et protégeaient l'établissement des magasins qui se formaient à San-Martino près de Vérone, et à Pescantina.

Quant à l'armée austro-sarde, réduite, par la perte de vingt-quatre bataillons faits prisonniers tant à Verceil qu'à Ivrée et dans Verue, à vingt-six bataillons et dix-neuf régiments de cavalerie ou de dragons, elle était resserrée dans le pays situé entre la rive droite de la Doire, les Alpes et le Pô. Le gros de l'infanterie était à Chivas et travaillait à s'y retrancher. Le reste des troupes s'étendait jusqu'à la mer, dans les pays appartenant au duc de Savoie.

Sans de puissants secours il était difficile à ce prince de conserver les pays qui lui restaient; mais d'un côté l'empereur envoyait dans le Trentin un corps de vingt mille hommes de ses troupes et de celles de différents princes de l'empire, pour former avec celles qui étaient dans cette partie, sous les ordres du comte de Linange, une armée formidable dont le prince Eugène devait prendre le commandement; d'un autre côté les Anglais et les Hollandais avaient résolu de faire passer en Piémont, par le comté de Nice, huit mille hommes de leurs troupes pour se joindre à l'armée austro-sarde. Ce sera dans la campagne suivante qu'on verra quelles furent les mesures que prit le roi pour pouvoir faire face à tant d'ennemis et en même temps mettre M. le duc de Vendôme en état de faire le siége de Turin. On dira seulement ici que, pour fermer le passage aux troupes anglaises et hollandaises, M. le duc de la Feuillade avait eu l'ordre d'entrer dans le comté de Nice avec un corps de mille hommes des troupes qui étaient en Dauphiné et en Provence, et que dès le 7 du mois il s'était emparé du fort de Mont-Alban.



LOMBARDIE.

Les opérations de l'armée commandée en Lombardie par M. le grand-prieur, sous les ordres supérieurs de M. le duc de Vendôme, ne forment pas le principal intérêt de la campagne : c'est le Piémont qui est devenu le théâtre des grands événements. Le projet que le roi avait formé, dès la fin de la campagne précédente, de porter le fort de la guerre dans les états du duc de Savoie, pour se venger de son infidélité, et la jonction de la plus grande partie de l'armée impériale, sous les ordres du comte Guido de Stahremberg, avec les troupes de ce prince en Piémont, attirèrent dans cette partie de l'Italie les principales forces des deux couronnes. M. le duc de Vendôme prit des quartiers dans le Montferrat du duc de Mantoue, sur la frontière des états du duc de Savoie, et établit son quartier à Casal. M. le grand-prieur resta en Lombardie avec vingt-sept bataillons et vingt-neuf escadrons, qui occupèrent le Modénais, le Guastallais et le Mantouan. Les places du Milanais et du Crémonais furent gardées par quelques troupes d'Espagne, sous les ordres du prince de Vaudémont, auquel le mauvais état de sa santé ne permit pas de servir cette année en campagne.

M. le grand-prieur avait non-seulement à s'opposer aux entreprises du corps de troupes que le comte de Stahremberg, en passant en Piémont avec le gros de l'armée impériale, avait laissées dans le Mirandolais et le bas Mantouan sous les ordres du comte de Trautmansdorf, mais il devait aussi les chasser des postes qu'elles occupaient sur la Secchia et sur la rive droite du Pô, pour pouvoir faire ensuite le siége de la Mirandole.

Pendant l'hiver il s'empara du poste de la Concordia, qui le rendit maître de tout le cours de la Secchia, et força les impériaux de renfermer dans la Mirandole et dans Revere toutes les troupes qu'ils avaient à la droite du Pô; celles qui étaient à la gauche de ce fleuve continuèrent d'occuper en force, comme elles avaient fait depuis la fin de la campagne précédente, les tours de Serravalle et les postes de Ponte-Molino et d'Ostiglia, qu'ils avaient retranchés et que l'on regardait comme des postes inattaquables.

Le projet de M. le grand-prieur avait été, après l'expédition de la Concordia, de marcher à Revere, afin de rejeter entièrement les impériaux de l'autre côté du Pô, et de pouvoir faire ensuite le siége de la Mirandole; mais les pluies et la contrariété de la saison le forcèrent à différer ce projet. Ce ne fut que le 4 du mois d'avril qu'il se remit en mouvement, après avoir reçu vingt compagnies de grenadiers, que M. le duc de Vendôme lui envoya de l'armée du Piémont.

Il se rendit de sa personne ce jour-là de Mantoue à Governolo, où il fit sa disposition pour la portion de ses troupes qu'il se proposait de faire agir par la rive gauche du Pô. Le lendemain il alla à San-Benedetto, et le 6 il fit jeter des ponts à la Propositura sur la Secchia[1]. Toutes les troupes destinées à son opération, au nombre de dix-huit bataillons de trois cents hommes chacun, trente-sept compagnies de grenadiers, y compris celles que lui avait envoyées M. le duc de Vendôme; et mille six cents chevaux avec trente pièces de canon, furent rassemblées le même jour à San-Benedetto; dix autres compagnies de grenadiers se rendirent en même temps à Gover-

[1] M. le grand-prieur trouva à San-Benedetto le jeune duc de la Mirandole et le prince de Castiglione, qui s'y étaient rendus pour le suivre à l'expédition de Revere et pour faire prendre les armes aux milices des états de la Mirandole.

nolo : elles étaient destinées à attaquer, sous les ordres de M. de Tavagny, les Chiaviche de Serravalle où elles devaient s'établir, pour masquer les tours de ce nom et protéger les convois de pain, d'artillerie, de fascines et de munitions, qui devaient descendre par le Pô, escortés par deux galiotes. L'objet de M. le grand-prieur était d'obliger par cette diversion les ennemis à tenir des troupes entre Serravalle et Ostiglia, et à s'affaiblir à Revere. Il espérait même qu'elle pourrait les engager à porter toutes leurs forces à la gauche du Pô, et qu'alors il n'aurait d'autres opérations à faire à la droite de ce fleuve que le siége de Revere, et à prendre des établissements sur le bas Pô, pour troubler leur navigation, qui était la principale source de leurs subsistances.

Pendant l'attaque des Chiaviche, dont était chargé M. de Tavagny, M. le grand-prieur devait passer la Secchia avec toutes ses troupes; et, si les ennemis prenaient le parti de soutenir Revere, marcher à eux, et faire en sorte de les forcer à repasser le Pô. On estimait qu'ils avaient alors dans cette partie environ six cents hommes. Ces troupes n'avaient plus pour général le comte de Trautmansdorf, qui était encore à Ostiglia à la fin du mois de mars, après avoir reçu son rappel de la cour de Vienne : c'était le jeune prince Charles de Vaudémont, que M. de Stahremberg y avait envoyé de l'armée du Piémont avec quelques autres officiers généraux.

Quant à Revere, les ennemis s'étaient appliqués depuis le commencement de la campagne à le retrancher. Les fossés qui l'entouraient avaient quatorze pieds de largeur et huit pieds de profondeur; les ouvrages étaient bons et bien palissadés, et défendus par des batteries dont les principales étaient sur les deux digues du Pô. Ce poste communiquait à Ostiglia par un pont, qui était aussi bien retranché, et par lequel

il pouvait recevoir des secours sans qu'on pût s'y opposer.

Les connaissances que M. le grand-prieur avait prises sur la nature de ce poste lui firent entrevoir de grandes difficultés; mais comptant sur sa supériorité et sur la volonté de ses troupes, il se mit en mouvement le 8, après avoir réglé les dispositions de ses attaques conséquemment au projet rédigé par M. de Folard, aide de camp de M. le duc de Vendôme. Le même jour il passa la Secchia, et alla camper à cinq milles de Revere près de Quingentoli. Il ne rencontra que quelques partis des ennemis qui étaient venus à la découverte, et il apprit que leur cavalerie avait passé le Pô pour aller à Ostiglia.

En arrivant à Quingentoli il reçut une lettre du roi qui, en lui marquant ses inquiétudes sur les difficultés qu'il devait rencontrer dans une entreprise de cette importance, avec aussi peu de troupes, lui mandait de s'en tenir plutôt à la défensive que de s'exposer à un événement douteux, dont les suites pourraient déranger les projets de M. le duc de Vendôme. La lettre du roi était du 24 mars, temps auquel sa majesté, déterminée à faire les siéges de Villefranche et de Nice, désirait que M. le duc de Vendôme contribuât de toutes ses forces au succès de ces entreprises; mais M. le grand-prieur, autorisé par les ordres qu'il avait reçus de M. son frère, et persuadé qu'avec le peu de troupes qu'il avait en Lombardie il lui serait encore moins possible de soutenir une défensive dans toute l'étendue du pays qu'il aurait à garder depuis le lac de Garde jusqu'à Modène, que de réussir dans son entreprise; considérant d'ailleurs qu'il était trop avancé pour l'abandonner, marcha le 9 à la Pieve, qui n'était qu'à un mille et demi de Revere. Il alla reconnaître ce poste, et, n'ayant point trouvé d'ennemis dans les environs, il commença à faire ses dispositions pour le siége.

En même temps M. de Tavagny, avec les dix compagnies de grenadiers de Governolo, s'avança vers les Chiaviche de Serravalle, et s'en empara le 10 au matin. Les ennemis l'y attaquèrent; mais il les repoussa, et par l'occupation de ce poste il assura l'arrivée de l'artillerie, qu'on débarqua à la gauche du camp.

Le 11 au matin M. de Saint-Fremont fut détaché avec cinq cents chevaux et six compagnies de grenadiers pour aller reconnaître la partie de Revere du côté du bas Pô. En s'approchant, il remarqua que le pont des ennemis était plié et les bateaux rangés du côté d'Ostiglia sous le feu de vingt pièces de canon soutenues de toute l'armée impériale. Il se saisit aussitôt de quelques cassines qui étaient à une demi-portée de fusil de la porte de Revere et y plaça trois compagnies de grenadiers. Comme le feu que les ennemis firent de leur rempart était peu considérable, il jugea qu'il était resté peu de monde dans la ville; et M. le grand-prieur, ayant été instruit de ces circonstances, marcha avec vingt compagnies de grenadiers, commandées par M. le chevalier de Luxembourg, pour tâter les retranchements. Les ennemis ne firent qu'une légère résistance; et, après quelques coups de fusil, se sauvèrent et passèrent le Pô dans des barques. On entra de tous côtés dans Revere, et l'on n'eut à essuyer, lorsqu'on s'en fut emparé, que le feu des vingt pièces de canon qui étaient placées sur le bord opposé; mais on ne perdit que deux grenadiers, qui furent tués. M. de Percy, qu'on avait placé sur le bas Pô pendant l'attaque, avec dix compagnies de grenadiers, pour établir des batteries, ayant aperçu des bateaux des ennemis qui descendaient ce fleuve, les fit canonner et les força de s'arrêter. Les bateliers même, les abandonnant, se sauvèrent à la nage. M. le grand-prieur envoya encore cent cinquante dra-

gons dans cette partie pour observer les mouvements que pourraient faire les ennemis; et le lendemain, les batteries de canons et de mortiers ayant été établies, on acheva de mettre le désordre dans leur flotte.

C'est ainsi qu'on parvint à s'emparer sans le moindre obstacle d'un poste qui avait paru si redoutable, et qui avait été pendant longtemps le point d'appui le plus utile aux ennemis: sa possession donnait l'avantage de leur fermer l'entrée du Modénais; il couvrait la Secchia; et la Mirandole, où ils avaient laissé deux régiments formant environ quinze cents hommes, se trouvait bloquée.

Après cette expédition, M. le grand-prieur renvoya à M. le duc de Vendôme les vingt compagnies de grenadiers qui appartenaient à l'armée du Piémont; et, comme il jugea que les ennemis n'avaient d'autre parti à prendre que de descendre le Pô ou de marcher vers le Mincio, il sépara ses troupes en deux parties: la plus considérable, de douze bataillons, dix-huit escadrons, et vingt et une pièces de canon, pour retourner avec lui sur cette dernière rivière; l'autre, de six bataillons, neuf escadrons et six pièces de canon, sous les ordres de M. de Saint-Fremont, pour garder le Pô et faire le blocus de la Mirandole.

Le 13 il décampa de la Pieve et se rendit le même jour à San-Benedetto, le lendemain à Mantoue, avec le gros de ses troupes; le reste, au nombre de huit escadrons et huit compagnies de grenadiers, alla à Goito, sous les ordres de M. de Vaudrey; et l'on établit des postes sur le Mincio pour la sûreté de cette rivière.

M. de Saint-Fremont séjourna le 13 au camp de la Pieve, et marcha le 14 à Borgo-Franco, situé sur le Pô, à quatre milles au-dessous de Revere. Le 15 il alla à quelque distance de là camper à Bonizzo, où il jugea qu'il serait encore plus à portée

d'empêcher les ennemis de jeter un pont entre Revere et l'embouchure du Panaro.

Leur armée était alors campée sur deux lignes, la droite à la Madona della Communa, la gauche vers Mellara, partie sur les terres du Mantouan, partie sur celles du Val ferrarais appartenant à l'État ecclésiastique. Elle avait devant elle Ostiglia, qui était encore rempli de munitions de guerre et de bouche et d'une grande quantité de fourrages. Il y avait aussi dans le port quarante grosses barques qui avaient servi à leur pont; et on leur vit établir deux batteries, chacune de huit pièces, dont il parut que l'objet était de ruiner la partie de la ville de Revere qui touchait au Pô et qui n'était couverte par aucun épaulement.

Pour la mettre à l'abri et de leur canon et de leurs insultes, M. de Saint-Fremont la fit fermer par un retranchement de huit cents toises joignant par les extrémités ceux qui entouraient la ville dans le reste de sa circonférence; et pour détruire leurs fours et leurs magasins, et briser les barques dont ils auraient pu faire usage pour quelque descente, il fit mettre en batterie trois pièces de canon et deux mortiers.

Les ennemis ne restèrent pas longtemps rassemblés dans la position qu'ils venaient de prendre près d'Ostiglia. M. de Saint-Fremont fut informé le 16 qu'ils s'étaient étendus dans le Val ferrarais et qu'ils occupaient Mellara, Bergantino, Massa, Ficarolo, Castelli de' Frati et Lago Scuro sur le Pô; qu'en même temps, pour se mettre en sûreté du côté de Mantoue, ils faisaient de nouveaux ouvrages à Ostiglia et aux tours de Serravalle[1].

[1] M. le duc de Vendôme regardait les tours de Serravalle comme un poste de la plus grande importance pour s'ouvrir le chemin d'Ostiglia. Il parut même mécontent de ce que M. le grand-prieur, après l'expédition de Revere, n'eût pas profité de l'étonnement et de la faiblesse des ennemis pour les attaquer; mais M. le grand-prieur jugeait ce poste

Ces dispositions de leur part engagèrent M. de Saint-Fremont à aller reconnaître lui-même le Pô jusqu'à l'embouchure du Panaro. Il mena avec lui six compagnies de grenadiers et quelques piquets d'infanterie et de cavalerie, et établit des postes vis-à-vis de ceux des ennemis, principalement à Carbonarola, Sermide et Quadrelle. Il écrivit en même temps au cardinal Ostalli, légat de Ferrare, et à M. Paulini, général des troupes du pape, que s'ils ne faisaient sortir des terres de sa Sainteté les troupes impériales, il y entrerait lui-même avec toutes les siennes. Et, pour se procurer la facilité de mettre ces menaces à exécution, il donna ordre à M. de Sezanne de rassembler ses détachements des garnisons de Modène, Bastiglia et Buonporto, et d'aller s'emparer de Finale et du pont de pierre qui était sur le Panaro, ce qui fut exécuté. Par là il s'ouvrait l'entrée du Ferrarais et se donnait non-seulement le moyen de faire un autre pont à Bondeno, mais aussi de priver la garnison de la Mirandole des ressources qu'elle tirait du Panaro et du reste du pays. Ce fut pour resserrer cette place de plus près qu'il envoya ordre à M. Vacop, qui commandait à la Concordia, d'aller occuper Quarantoli. Il y marcha effectivement avec un détachement de quarante hommes de troupes réglées et quelques milices; mais les ennemis ne lui donnèrent pas le temps de s'établir dans ce poste. Il fut attaqué par des troupes sorties de la Mirandole; et, accablé par le nombre, il se rendit prisonnier de guerre. Son détachement fut remplacé à la Concordia par deux compagnies de grenadiers des garnisons voisines et par cent cinquante hommes des milices du duc de la Mirandole. Ce prince en avait déjà armé quatre cents, et il quitta l'armée pour

inattaquable, ainsi que celui de Ponte-Molino; et, d'après ce principe, il forma, comme on le verra dans la suite, un projet d'une exécution plus facile pour resserrer les ennemis à la gauche du Pô et leur faire abandonner leur position.

aller à la Concordia afin d'encourager ses sujets à grossir leur nombre et à faire de nouveaux efforts pour concourir au succès des armes des deux couronnes, et à la délivrance de sa capitale, opprimée depuis deux ans par les impériaux. Le traité qu'il avait fait avec M. de Saint-Fremont n'était pas encore ratifié, et le roi le fit seulement assurer qu'il ressentirait les effets de sa protection. Il alla les attendre à Bologne, résolu de rester sous l'obéissance du roi, et de prouver par sa fidélité qu'il n'avait jamais eu de part à la conduite de la princesse sa tante qui, à la fin de l'année 1701., avait livré sa capitale aux impériaux.

M. de Saint-Fremont, après avoir fait sur le Pô et sur le Panaro les dispositions qui lui parurent les plus capables de remplir les instructions que lui avait données M. le grand-prieur pour resserrer la Mirandole et pour imposer tant aux impériaux qu'à l'État ecclésiastique, retourna le 20 à son camp de Bonizzo. Il y trouva des ordres de M. le duc de Vendôme pour se rendre à Modène et y recevoir le serment de fidélité des députés de la province de Garfagnana que le duc de Modène s'était enfin déterminé de mettre sous la protection des deux couronnes, ainsi que la forteresse de Monte-Alfonso et le château de Verrucola. Ce fut le 22 avril que M. de Saint-Fremont termina cette affaire par une convention dans laquelle on régla que les troupes du roi prendraient possession de la province et des deux forteresses. Il y envoya, en conséquence, deux cents hommes commandés par M. Gaffard, brigadier de dragons. L'établissement qu'on y fit donna les moyens non-seulement de percevoir les revenus de cette province et les arrérages qui étaient dus depuis deux ans, mais aussi de mettre à contribution les fiefs impériaux dans toute l'étendue des Apennins jusqu'à la mer, ou de contenir ceux qui avaient embrassé le parti

de la neutralité, et en même temps de barrer tout le pays aux renforts que les impériaux auraient pu tenter de faire passer dans le Piémont.

Mais ce n'était pas sur cette partie qu'ils parurent porter leurs vues; les travaux qu'ils faisaient jour et nuit, tant à Ponte-Molino qu'à Ostiglia et aux tours de Serravalle, le retranchement qu'ils élevaient depuis le grand marais de Tartaro jusqu'à l'Adige, dans les environs de Carpi et de Castagnaro[1], l'avis qu'on eut de l'établissement d'un pont à Zelo et de leur projet d'en jeter un autre à Castel-Baldo, toutes ces dispositions, jointes au soin qu'ils avaient pris de rassembler à leur bord tous les bateaux, les pontons, les barques et les moulins du Pô, firent juger à M. de Saint-Fremont que leur dessein était de se renfermer entre les tours de Serravalle, Ostiglia, Ponte-Molino, Carpi, l'Adige, le Tartaro, le canal Blanc et le Pô, en tirant leur subsistance du bas de ce fleuve et de l'Adige, et d'y attendre les recrues et les renforts qui pouvaient leur venir de l'Allemagne, pour déboucher ensuite de cette espèce de citadelle lorsqu'ils seraient en force.

M. le grand-prieur, aussi persuadé que M. de Saint-Fremont de la nécessité de ne pas laisser aux impériaux le temps de s'établir dans une position qu'il jugeait devoir devenir impénétrable, regarda comme plus pernicieux que jamais les ordres que M. le duc de Vendôme et la cour lui avaient donnés de rester sur la défensive en Lombardie, et de s'en tenir à l'avantage d'avoir rejeté les impériaux à la gauche du Pô. Il forma en conséquence le projet de les déposter en marchant avec le plus de forces qu'il pourrait rassembler par la gauche du Pô jusque sur le Tartaro, tandis que M. de Saint-Fremont resterait à la droite de ce fleuve pour tenir la Mirandole bloquée.

[1] Ce retranchement devait avoir environ deux mille pas d'étendue.

Lettre de M. le grand-prieur au roi.

Mantoue, 22 avril 1704[1].

Après avoir bien rêvé, je ne vois pas que je puisse faire autre chose que ce dont je vais avoir l'honneur de rendre compte à votre majesté.

Je ne changerai rien aux dispositions de l'autre côté du Pô, où je laisse aux ordres de M. de Saint-Fremont six bataillons et neuf escadrons, avec six pièces de canon, ce qui est suffisant pour former le blocus de la Mirandole, où certainement les ennemis fort sottement ont laissé quinze cents hommes, et les empêcher de faire un pont sur le Pô. Pour moi, je m'ébranlerai d'ici avec quatorze bataillons et dix-huit escadrons; c'est peu de chose, mais j'espère qu'avec un peu d'économie j'en aurai assez. Je ne crois donc pas qu'il soit nécessaire de masquer Serravalle, car je laisserai assez de monde dans Governolo pour éclairer lesdites tours. Pour Ponte-Molino, il faut y avoir plus d'attention, pour la sûreté de mes convois, que je ne pourrai d'abord tirer que de Mantoue. Moyennant ces précautions je marcherai à Sanguineto, d'où je m'avancerai après avec un gros détachement vers Carpi et à Castagnaro, d'où je ferai mon possible pour chasser les ennemis en cas qu'ils s'y fussent établis; en faisant cela je leur ôte le commerce de l'Adige, comme je viens de faire de celui du Pô, et en même temps presque l'espérance de pouvoir regagner la Polésine de Rovigo. En même temps M. de Saint-Fremont pourra leur donner des jalousies de son côté. Enfin je me flatte que tous ces embarras-là pourraient bien faire prendre le parti à cette armée, assez faible et certainement très-abattue, d'abandonner Ostiglia, Serravalle et Ponte-Molino, et de se retirer dans la Polésine de Rovigo, avant que j'eusse le temps de leur en fermer le chemin. Si cependant ils peuvent trouver le moyen de subsister où ils sont, après que j'aurai exécuté tout ce que je viens d'avoir l'honneur de mander à votre majesté, je ne sache plus d'autre secret pour les en tirer, que celui de rompre les digues de l'Adige et du Pô, selon les projets que M. de Vendôme a eu l'honneur d'envoyer l'année passée à votre majesté; et je la puis assurer que les Vénitiens

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1782, n° 176.

ne méritent nullement qu'elle ait beaucoup d'égards pour eux. C'est donc une permission que j'ose demander en grâce à votre majesté, l'assurant que je ne m'en servirai qu'à la dernière extrémité. Je souhaite fort que tout ce qui me passe par la tête soit du goût de votre majesté.

Quelque impatience qu'eût M. le grand-prieur de se mettre en mouvement pour l'exécution de son projet, il n'osa l'entreprendre sans avoir auparavant reçu la permission du roi; d'ailleurs les arrangements pour ses subsistances et le retard dans l'arrivée de l'artillerie que les Espagnols devaient lui fournir ne permettaient pas qu'il pût s'ébranler avant le 7 ou le 8 du mois de mai. M. le prince de Vaudémont profita de ce temps pour tâcher de lui faire abandonner son projet, et pour engager M. le duc de Vendôme à l'empêcher de le suivre. A cet effet il leur fit observer que si une fois M. le grand-prieur, ne laissant que peu de monde pour le blocus de la Mirandole, se trouvait avec le gros de ses troupes sur le bas de l'Adige, les débouchés de Ponte-Molino seraient ouverts aux ennemis, et qu'alors ils seraient les maîtres de passer le Mincio, d'entrer dans le Milanais, et de le traverser pour aller en Piémont; que, d'un autre côté, M. le grand-prieur s'éloignant autant de Mantoue, d'où il devait tirer ses vivres, et laissant aux ennemis la liberté de sortir de leurs postes de Serravalle et de Ponte-Molino, sa communication deviendrait fort incertaine et fort dangereuse. Mais M. le duc de Vendôme et M. le grand-prieur regardèrent moins comme un conseil salutaire que comme l'effet de craintes peu fondées les représentations de M. le prince de Vaudémont; et M. le duc de Vendôme, en convenant avec lui de la nécessité de ne pas laisser libres aux ennemis les débouchés qu'ils pouvaient avoir pour se porter sur le Mincio et trou-

bler la communication de M. le grand-prieur avec Mantoue lorsqu'il serait du côté de Carpi, l'assura qu'on prendrait de si justes mesures pour y parvenir, qu'on les tiendrait renfermés derrière leurs marais et dans le petit espace de pays qu'ils occupaient; que d'ailleurs l'opération de M. le grand-prieur était, dans les circonstances où l'on se trouvait, moins dangereuse que celle qu'il avait entreprise lui-même l'année précédente pour le même objet, parce qu'il ne serait pas nécessaire que le gros des troupes dépassât Sanguineto, et qu'il suffirait d'envoyer de là des détachements sur le Tartaro pour priver les ennemis des secours qu'ils pouvaient tirer par eau, et les empêcher d'établir un pont sur cette rivière. C'était la base de l'instruction que M. le duc de Vendôme avait envoyée à M. le grand-prieur; c'était aussi à peu près les idées de la cour, qui ne pensait plus que le projet des impériaux pût être d'abandonner la Lombardie et de faire passer en Piémont les troupes qui y étaient. On voit par un mémoire de M. de Chamlay qu'elle imaginait au contraire qu'ils s'attacheraient plus que jamais à leur diversion en Lombardie, et qu'en conséquence l'objet de M. le grand-prieur devait être ou de leur faire abandonner Ostiglia, ou d'entreprendre le siége de la Mirandole. Mais le roi expliqua plus particulièrement ses intentions à M. le grand-prieur en lui laissant la liberté d'agir suivant ce qu'il jugerait être le plus capable de remplir ses vues. Il lui défendit seulement d'avoir recours à l'inondation qu'il avait proposé de faire en coupant les digues de l'Adige.

Lettre du roi à M. le grand-prieur.

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par le courrier que vous m'avez dépêché, le 22 du mois passé, par laquelle vous me mandez que vous avez résolu de laisser Saint-Fremont de l'autre

côté du Pô avec six bataillons et neuf escadrons; que ce nombre de troupes est plus que suffisant pour former le blocus de la Mirandole; que vous vous ébranlerez vers le 7 ou le 8 de ce mois, avec quatorze bataillons et dix-huit escadrons, pour marcher à Sanguineto; que vous avancerez avec un gros détachement vers Carpi et Castagnaro, et que vous ferez votre possible pour ôter aux ennemis le commerce de l'Adige en les chassant, en cas qu'ils y soient établis. Par tout ce que vous me mandez, j'ai lieu de croire que leur faiblesse est au dernier degré, puisqu'ils ne sont en état de vous rien disputer. Vous devez avoir attention, en prenant le parti que vous proposez, de faire arriver vos convois en sûreté. Je les trouve dans un grand éloignement, et j'appréhende qu'ils ne puissent être coupés aisément par Ponte-Molino. Quelque parti que les ennemis prennent, je ne saurais consentir à la proposition que vous faites de rompre les digues de l'Adige. Versailles, 1er mai 1704[1].

Tel était, à la fin d'avril, l'état des affaires en Lombardie, tandis que, du côté du Piémont, M. le duc de Vendôme se préparait à ouvrir la campagne pour le siége de Verue, et que M. le maréchal de Tessé et M. de la Feuillade se disposaient à remplir les autres objets du plan général que le roi avait formé, le premier, en marchant à Suse, le second, en allant faire la conquête du comté de Nice.

M. le grand-prieur, de son côté, s'occupa pendant les premiers jours du mois de mai à rassembler tous les moyens qui lui étaient nécessaires pour son expédition.

Toutes les avenues pour arriver aux ennemis étaient difficiles. Il paraît, par un plan qu'il adressa à la cour, qu'il n'y avait que cinq passages pour aller à eux : ceux de Serravalle, de Ponte-Molino, de la Borghesana et de Villa Bartolomea sur

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1731, 4e section, page 95.

l'Adige, et celui de Palantone sur le Pô. Les trois premiers furent regardés comme impénétrables. On jugea qu'il serait plus facile de forcer celui de Villa Bartolomea, et que M. de Saint-Fremont pourrait faire une diversion du côté de Palantone.

Ce fut d'après ces considérations que M. le grand-prieur forma son plan. Il se proposait de commencer ses mouvements le 8 du mois de mai; mais il fut obligé d'attendre les dix pièces de canon que M. le prince de Vaudémont devait lui fournir. Pendant ce temps il reçut les recrues, qui arrivèrent de France par le pays de Gênes, et fit herber la cavalerie, ce qui acheva le rétablissement de ses troupes.

Le retard qu'occasionna l'arrivée de l'artillerie d'Espagne n'empêcha pas de faire marcher M. de Saint-Fremont du camp qu'il occupait près de Bonizzo, à Bondeno, pour y jeter un pont sur le Panaro, et s'établir sur les terres du pape comme les impériaux avaient fait à la gauche du Pô dans le Ferrarais. M. le grand-prieur espéra que ce serait un moyen de forcer sa sainteté, pour ne pas laisser ruiner son pays par les deux partis, d'en faire sortir les impériaux. M. de Saint-Fremont alla effectivement le 7 camper à Bondeno; et ayant fait rassembler tous les bateaux du canal de Modène et du Panaro, il y construisit un pont qu'il fit retrancher des deux côtés de la rivière, pour le laisser en sûreté sous la garde de six cents hommes d'infanterie et deux cents chevaux, lorsqu'il s'en éloignerait pour se porter sur le Pô. Le peu de troupes qu'il avait à sa disposition et le grand nombre de postes qu'il avait à garder, ne lui permirent pas de bloquer en force la Mirandole : il fut réduit à ne masquer cette place que de loin.

M. le grand-prieur n'étant pas encore en état, faute d'artillerie, de commencer son expédition à la gauche du Pô, M. de Saint-Fremont resta pendant plusieurs jours dans la posi-

tion qu'il venait de prendre, et employa ce temps à négocier avec le légat de Ferrare, pour qu'il engageât les impériaux à retirer les troupes qu'ils avaient sur l'État ecclésiastique; mais le légat les favorisait sous main, et le pape ne voulait pas déplaire à la cour de Vienne, encore moins céder aux instances que lui faisait M. le grand-prieur de joindre ses troupes à celles du roi, en conséquence du traité qu'il avait fait avec sa majesté.

Enfin l'artillerie d'Espagne étant arrivée le 21 à Mantoue, M. le grand-prieur fixa son mouvement au 25.

On a vu précédemment que son projet était de se diriger sur Sanguineto, afin de masquer Ponte-Molino et de marcher ensuite vers Carpi et Villa Bartolomea; mais M. de Praslin, qui commandait à Mantoue, fut d'avis qu'avant de porter l'armée dans cette partie on commençât à masquer Serravalle de manière à rendre ce poste inutile aux impériaux, et à leur fermer le chemin du bas Mincio. Il proposa pour cet effet de s'emparer des Chiaviche de Serravalle, qu'on avait abandonnées depuis l'expédition de Revere, et d'y établir un poste qui fût bien retranché. Il représenta que ce serait le moyen de mettre à couvert Governolo et tout le Seraglio; qu'on se procurerait en même temps une communication prochaine avec Revere et avec les troupes qui devaient descendre au bas Pô; et que peut-être, par des attaques sur les flancs des impériaux, on parviendrait à leur faire abandonner les tours de Serravalle, ou que, s'ils s'opiniâtraient à les garder, ils laisseraient à M. de Saint-Fremont la liberté de faire au bas Pô des établissements qui causeraient leur ruine; que du moins, si cette disposition ne procurait que l'avantage de les contenir à Serravalle, on pourrait, en prenant les mêmes précautions à l'égard de Ponte-Molino, s'avancer sans aucun risque vers l'Adige, et même y faire marcher à l'avance un corps de cavalerie.

Ce projet fut adopté; et M. le grand-prieur, ayant assemblé près du faubourg de Saint-Georges de Mantoue les troupes qu'il destinait à agir sous ses ordres au nombre de douze bataillons, vingt escadrons et dix pièces de canon, tandis que M. de Saint-Fremont agirait de son côté avec six bataillons, neuf escadrons et dix pièces de canon, alla camper le 25 à Roncoferrato, sur la rive gauche du bas Mincio.

Le 27 il se porta à Lebiola au-dessus des Chiaviche de Serravalle, qu'il fit attaquer la nuit suivante par cent grenadiers sous les ordres de M. Serre, capitaine au régiment de Vivarais. Les impériaux soutenaient ce poste avec huit cents hommes; mais il fut emporté, et on ne perdit qu'un grenadier tué et un blessé. L'occupation de ce poste donna à M. le grand-prieur le moyen d'aller reconnaître de près les tours de Serravalle; mais il trouva leur position si bizarre et en même temps si avantageuse aux ennemis, qu'il hésita à les attaquer, et se contenta de faire élever un fort aux Chiaviche, résolu, aussitôt qu'il serait achevé, de marcher sur Carpi, et de faire alors commencer à M. de Saint-Fremont la diversion qu'il devait faire à la droite du bas Pô.

Pendant le séjour que la construction du fort l'obligea de faire à Lebiola, il fut informé par M. le cardinal de Janson, ambassadeur du roi à Rome, que le pape s'était enfin déterminé à exécuter le traité qu'il avait fait avec la France, et à donner au général de ses troupes l'ordre de convenir avec M. de Saint-Fremont des mesures qu'il y avait à prendre pour faire sortir les impériaux de l'État ecclésiastique; mais, n'osant se déclarer ouvertement ni donner aux impériaux connaissance de son traité, il couvrit cette démarche par une déclaration suivant laquelle les généraux des armées respectives devaient retirer leurs troupes de ses terres sous peine de tomber dans les censures de l'Église, annonçant en même temps qu'il appellerait

à son secours celui des deux partis qui promettrait de se soumettre à sa déclaration, pour chasser celui qui s'y refuserait.

En attendant l'effet que produiraient sur les impériaux les foudres du Vatican, M. le grand-prieur promit de retirer les troupes du roi lorsqu'il verrait ceux-ci dans la même disposition; il exigea seulement que les troupes du pape gardassent le pont de Bondeno et les postes de la rive gauche du Pô dans l'état de Ferrare, pour empêcher les impériaux d'en approcher; mais, faisant peu de fond sur les engagements que sa sainteté semblait prendre, il se prépara à agir, et M. de Saint-Fremont vécut aux dépens des terres de l'État ecclésiastique. Sur ces entrefaites arriva près de M. le grand-prieur le baron d'Ertrick, Suisse de nation, précédemment ingénieur principal au service de l'empereur, et qui avait été attiré dans celui du roi par des espérances d'avancement et de fortune[1].

Cet officier lui rapporta que toutes les forces des ennemis n'excédaient pas cinq mille hommes, au nombre desquels il n'y en avait que deux mille cent d'infanterie, douze cents chevaux et mille sept cents cavaliers à pied; que ces troupes n'étaient point en état d'agir avec vigueur; que le jeune prince de Vaudémont étant mort, le général Hermstein, qui lui avait succédé, était d'une santé si débile, ainsi que le général Bagny, qui commandait l'infanterie, qu'on ne devait craindre aucun acte de vigueur de leur part, et que M. Visconti, qui commandait la cavalerie, toujours malheureux dans les entreprises dont il avait été chargé, n'avait aucune confiance de la part des troupes.

Ces avis augmentèrent celle que M. le grand-prieur avait dans les siennes; d'ailleurs les connaissances que le baron d'Ertrick lui donna sur les tours de Serravalle, qu'il avait for-

[1] Le roi accorda à cet officier le rang de colonel et lui donna deux mille écus d'appointements.

tifiées lui-même, furent si satisfaisantes, qu'il ne désespéra pas de pouvoir les attaquer avec succès. Cependant l'entreprise était grande et difficile; on voit même que, sans les connaissances qu'il prit du baron d'Ertrick, il ne l'aurait jamais tentée malgré les instances que lui avaient faites précédemment MM. de Praslin et de Saint-Fremont pour l'y engager.

M. le grand-prieur, étant donc déterminé à faire tous ses efforts de ce côté-là, fit venir de Mantoue l'artillerie qui avait été préparée pour le siége de Revere, et descendre le pont de San-Benedetto, pour en faire un sur le bras du Pô qui séparait l'île de Mezzana de la terre ferme. C'était dans cette île qu'il se proposait d'établir une partie de ses batteries pour prendre des revers sur les tours de Serravalle, tandis que le reste de son artillerie, placé sur leur front, les battrait en ruine, et raserait les défenses des fortifications qui les environnaient. Il fit aussi armer des bateaux capables de porter deux mille hommes, dont il destina la moitié à descendre dans le revers des tours, après qu'il les aurait ruinées. Tandis qu'il les attaquerait de front, l'autre moitié de ses troupes devait se porter à Ostiglia, qui était ouvert du côté du Pô, et s'y établir. Pendant ce temps M. de Saint-Fremont devait s'avancer avec toutes ses troupes à Stellata, et aller ensuite attaquer l'île de Pepoli qu'occupaient les impériaux, pour pouvoir, à la faveur de cette île, passer les deux bras que le Pô formait dans cette partie, et se retrancher ensuite sur la digue de la rive gauche.

L'artillerie et les bateaux arrivèrent au camp de Lebiola le 8, au nombre de quarante-six pièces et sept mortiers. Le lendemain on commença à construire le pont, qui appuya au milieu de l'île de Mezzana, hors de la portée du canon des tours de Serravalle. La batterie de vingt pièces et de sept mortiers qu'on y établit commença à tirer le 13.

Ce même jour M. d'Estrades fut détaché avec douze escadrons, dont neuf des troupes de M. le grand-prieur et trois de celles de Saint-Fremont, pour aller vers Baruchella se mettre à portée d'inquiéter les derrières des ennemis. Sa première marche fut à Castellaro, d'où il se porta à Sanguineto sur le territoire des Vénitiens, qui, dans cette occasion, firent éclater leur mauvaise volonté en refusant aux troupes du roi l'entrée du château, et en faisant feu sur des officiers qui s'en approchèrent. M. de Viltz, mestre de camp de cavalerie, fut tué et deux officiers blessés. Les troupes, indignées d'un tel procédé, tombèrent sur la garnison, dont dix soldats furent tués et les autres désarmés.

On n'eut pas lieu d'être plus satisfait de la conduite des officiers de la cour de Rome; ils abusèrent de la facilité avec laquelle M. le grand-prieur s'était soumis à la déclaration du pape. Le légat de Ferrare surtout engagea, par de fausses démonstrations de zèle et de bonne foi, M. de Saint-Fremont à retirer les troupes du roi de l'État ecclésiastique, en lui donnant avis le 13 que sa sainteté consentait aux conditions que M. le grand-prieur avait demandées; qu'en conséquence il allait faire marcher des troupes pour occuper le pont de Bondeno, et prendre à l'égard des impériaux les mesures nécessaires pour leur faire exécuter ce que sa sainteté désirait d'eux.

D'après ces assurances, M. de Saint-Fremont n'hésita plus à sortir des terres de l'Église; il décampa de Bondeno dans la nuit du 13 au 14, pour aller à Stellata; en même temps il fit descendre à l'embouchure du Panaro le pont de Bondeno avec tous les autres bateaux qui pouvaient servir à un embarquement de troupes, et leur fit remonter ensuite le Pô jusqu'à Stellata, sous la protection d'une batterie de dix pièces qu'il avait placée vis-à-vis l'île de Pepoli.

La nuit du 14 au 15 il leva son camp de Stellata; et, ayant passé le ruisseau qui séparait les états du pape du Mantouan, il campa à Quadrelle. Il y rassembla les six bataillons et les six escadrons qui restaient à ses ordres depuis qu'il en avait envoyé trois pour former le détachement de M. d'Estrades, et retira tous les postes qu'il avait sur les terres de l'Église. En arrivant à Quadrelle, il s'empara d'une île qui appartenait au duc de Mantoue et y fit placer de l'artillerie pour battre Ficarolo et protéger le débarquement qu'il se proposait de faire pour attaquer ce poste si les impériaux s'obstinaient à y rester et à ne pas se retirer du Val Ferrarais.

Les négociations de la cour de Rome avec eux ni les menaces du pape n'avaient encore produit aucun effet; et le légat ainsi que le général des troupes de sa sainteté, continuant d'agir avec leurs ménagements ordinaires envers les impériaux, ne firent d'autre démarche que d'engager M. le grand-prieur à leur déclarer que, si le 20 du mois ils retiraient toutes leurs troupes qui étaient sur les terres ecclésiastiques, il donnerait sa parole de ne les inquiéter en aucune manière, et que les troupes françaises n'occuperaient point les postes situés sur ces mêmes terres dont ils se retireraient; mais qu'il laisserait à celles de sa sainteté la liberté de s'y placer pour empêcher également l'un et l'autre parti de s'en emparer.

M. le grand-prieur n'hésita point à donner cette déclaration; mais, persuadé du peu de succès qu'elle aurait, et jugeant que ce ne serait que par la force qu'il parviendrait à déposter les impériaux, il ne s'occupa plus qu'à pousser avec vigueur l'attaque de Serravalle.

Dès la nuit du 17 au 18 il avait ouvert la tranchée à portée de fusil des retranchements de ce poste, entre la digue et le Pô; le 20 il arriva au pied du glacis sans autre perte que celle

de trois hommes blessés. Les batteries de l'île de Mezzana, qui faisaient un feu croisé avec celles qu'on établit sur le front de l'attaque, imposèrent à celles des assiégés; et la garnison, renfermée dans ses ouvrages, qui avaient peu de capacité, souffrit beaucoup de l'effet des pierriers.

Mais M. le grand-prieur, voyant que les impériaux, malgré la déclaration qu'il venait de leur faire, ne se disposaient point à retirer leurs troupes des terres de l'Église, et ne trouvant pour les y obliger aucun secours de la part des officiers de l'État ecclésiastique, crut ne devoir pas se borner à l'attaque des tours de Serravalle, et résolut de porter aux impériaux un coup encore plus décisif en faisant marcher un corps à Lago Scuro. Pour concerter cette opération, qu'il jugea devoir causer leur perte, il se rendit au camp de M. de Saint-Fremont, où il mena un bataillon de ses troupes, et convint avec lui : 1° que ce bataillon avec les six qu'il avait à ses ordres s'embarquerait sur les bateaux et les deux galiotes qu'il avait amenés à Quadrelle, qu'ils iraient faire une démonstration sur Ficarolo, auquel les impériaux paraissaient donner leur attention principale, et qu'au lieu d'attaquer ce poste on ferait descendre rapidement la flotte à Lago Scuro pour y débarquer des troupes et les y établir; 2° que, de son camp de Lebiola, il ferait marcher cinq bataillons et dix escadrons qui se joindraient aux six escadrons de M. de Saint-Fremont; que ces troupes passeraient le Pô sur un pont qu'on y ferait construire et sur les bateaux de l'embarquement; 3° que, lorsque toutes ces troupes, au nombre de douze bataillons et seize escadrons, seraient réunies, on marcherait droit aux ennemis; 4° enfin, que M. de Praslin resterait au siége avec sept bataillons et dix escadrons.

Cependant, avant de mettre ce projet à exécution, M. le grand-

prieur, par égard pour la cour de Rome, crut devoir faire une dernière tentative auprès du légat de Ferrare. M. de Saint-Fremont alla à cet effet le trouver le 23; mais cette démarche n'eut pas plus de succès que les précédentes; et, sur le compte qu'il rendit à M. le grand-prieur, à son retour à Quadrelle, ce général se détermina à agir.

Dans la nuit du 23 au 24 il fit embarquer à Quadrelle, sur les deux galiotes commandées par M. de Laubépin et sur quelques bateaux, huit cents hommes d'infanterie sous les ordres de MM. de Solre et Cadrieu, brigadiers, et de MM. de Lambert et de Seuil, colonels, pour faire une démonstration sur Ficarolo; mais les impériaux n'ayant pas eu le temps de se mettre en devoir de se défendre, on fit la descente. On ne trouva que peu de résistance; plusieurs de leurs officiers furent tués, et on prit vingt-deux cavaliers, cent chevaux, des mulets et beaucoup d'équipages. M. Visconti, qui commandait dans le poste, était encore au lit lorsque l'attaque commença, et il n'eut que le temps de se sauver avec ses troupes au delà d'un canal qui était peu éloigné de Ficarolo. M. le grand-prieur, informé du succès de cette entreprise, fit passer le Pô au reste de l'infanterie du camp de M. de Saint-Fremont, et à trois régiments de cavalerie sous les ordres de MM. de Chaumont et d'Hérouville. Il envoya en même temps ordre à M. de Praslin de faire marcher, du camp de Lebiola à Quadrelle, cinq bataillons et dix escadrons; et ces troupes étant arrivées le 24 au soir, il passa le Pô, le lendemain, sur deux ponts volants et dans des bateaux, et se rendit à Ficarolo, où se trouvèrent alors rassemblés les douze bataillons et les seize escadrons qu'il avait destinés à son expédition.

La descente des troupes du roi à Ficarolo fut le signal de la retraite générale des ennemis. Dès le 24 après midi ils aban-

donnèrent les retranchements et les tours de Serravalle, qu'ils firent sauter, et allèrent avec précipitation, ainsi que tout ce qui était à Ponte-Molino et Ostiglia, passer le Tartaro à Zelo. Leur retraite fut si précipitée qu'ils laissèrent dans leurs différents postes des armes et beaucoup de munitions de guerre et de bouche. On trouva même dans une chapelle située au milieu des marais de Ponte-Molino, dix drapeaux qu'ils avaient abandonnés.

M. de Saint-Fremont se mit à leur suite le 25, et se porta, avec six cents hommes de pied, à Sariano. Son avant-garde rencontra un de leurs détachements, fit des prisonniers et enleva des équipages. Le 26, ayant eu avis que leur arrière-garde n'avait pas encore passé le Tartaro, il se porta diligemment sur cette rivière; mais en y arrivant il ne trouva plus qu'une garde, qui prit la fuite et qui se retira du côté de Trecenta. Le reste de leurs troupes était campé entre Zelo et Baruchella. Les deux ponts qu'ils avaient à Zelo étaient rompus et brûlés, et ils étaient occupés à en construire deux autres: l'un sur le canal Blanc, l'autre à Castel-Baldo sur l'Adige, pour pouvoir entrer dans l'île de Villabona et de Rovigo, territoire vénitien. M. de Saint-Fremont s'arrêta avec son détachement à Ceneselli, pour éclairer leurs mouvements et couvrir l'armée.

Quant à M. le grand-prieur, ayant eu quelques avis que les ennemis avaient déjà passé l'Adige et qu'ils allaient gagner le Trentin, il se mit en marche le 27 pour entrer aussi dans l'État vénitien et évacuer les terres de l'Église. Il alla, ce jour-là, camper à Massa, où le rejoignit M. de Saint-Fremont. Le 28 il mena une partie de ses troupes à Mellara, l'autre à Ostiglia, où il trouva M. de Praslin avec celles qui étaient restées au siége de Serravalle. Ce dernier, pendant les mouvements de M. le grand-

prieur, avait fait construire un pont entre Ostiglia et Revere.

Le 29 M. de Saint-Fremont passa le Pô sur ce pont avec cinq bataillons et quatre escadrons, pour faire le blocus de la Mirandole; et M. le grand-prieur ayant rassemblé quinze bataillons, dont deux qu'il fit venir de Mantoue firent partie, et vingt-cinq escadrons, il alla camper le 30 à Nogara, passant par Ponte-Molino. Le lendemain, M. de Capi fut détaché avec cinq cents chevaux vers l'Adige, pour avoir des nouvelles des ennemis; et M. le grand-prieur, ayant appris par lui que ce n'était que le 28 que les ennemis avaient passé le canal Blanc et l'Adige, qu'après avoir brûlé leurs ponts ils s'étaient mis en marche pour remonter cette rivière et gagner Vérone, se prépara à marcher aussi de ce côté-là, pour les presser d'entrer dans le Trentin. M. le grand-prieur fut aussi informé qu'ils n'étaient plus commandés par le général Hermstein, qui avait été remplacé par le comte de Linange.

Le 2 il eut avis qu'ils étaient arrivés à Pescantina, au-dessus de Vérone, et qu'ils y avaient rassemblé les bateaux nécessaires pour faire un pont sur l'Adige; quoiqu'il ne les jugeât pas en état d'entreprendre de passer cette rivière, il se mit en mouvement le 3 pour s'approcher d'eux, et alla camper ce jour-là à Isola della Scala. Il fut obligé de s'y arrêter quelques jours, pour régler avec le provéditeur général de Vérone la manière dont on ferait subsister l'armée dans l'État vénitien, et le 7 il alla camper à Casa di Davide, où il apprit que ce même jour les impériaux décampaient pour aller dans les environs de Trente attendre le secours que l'empereur pourrait leur envoyer pour rétablir leurs troupes, entièrement ruinées et hors d'état de paraître de longtemps en campagne.

Après les avoir ainsi forcés non-seulement d'abandonner les états du pape, mais aussi de sortir entièrement d'Italie, et ju-

geant que, jusqu'à ce qu'il leur arrivât des renforts, le nombre de troupes qu'il avait sous ses ordres serait inutile en Lombardie, il se détermina à en envoyer une partie en Piémont, pour contribuer aux opérations de M. le duc de Vendôme. C'était dans cette partie qu'il était important d'avoir une grande supériorité, le duc de Savoie ayant pris aux environs de Crescentino une position qui le mettait à portée de secourir Verceil, dont M. le duc de Vendôme faisait le siége, et de s'opposer aux autres entreprises qu'il pourrait faire après que cette place serait soumise. M. le grand-prieur demanda même à M. le duc de Vendôme la permission de conduire lui-même ce renfort; mais ce général jugea que sa présence était plus nécessaire en Lombardie, autant pour veiller aux mouvements que pourraient faire les impériaux retirés dans le Trentin et aux secours qu'ils pourraient recevoir, que pour appuyer les négociations avec les princes d'Italie, surtout avec les Vénitiens, que le roi voulait amener à une si parfaite neutralité, qu'ils s'opposassent à ce qu'aucune troupe étrangère n'entrât sur leur territoire. La cour pensa à ce sujet comme M. le duc de Vendôme; et M. le grand-prieur, réduit à rester dans l'inaction, ne songea plus qu'à faire passer en Piémont cinq bataillons et sept escadrons, qui se mirent en marche le 21, et à disposer le reste de ses troupes de manière à les faire vivre facilement, et à leur procurer le repos dont elles avaient besoin. Il destina cinq bataillons pour occuper Ostiglia, Ponte-Molino, Serravalle, Revere et Modène, deux autres pour le haut et le bas Mincio, et ne garda avec lui que dix bataillons et dix-huit escadrons, qu'il mena camper le 13 à Isola della Scala.

Indépendamment de ces troupes, M. de Saint-Fremont était, avec cinq bataillons et quatre escadrons, devant la Mirandole, dont il travaillait à établir solidement le blocus. Dès le

moment où il arriva devant la place, il fit sommer le comte de Königsegg qui y commandait; mais, loin de se rendre, il parut vouloir défendre même ses dehors en occupant différents postes à quelque distance du glacis, principalement le village de San-Martino, situé sur le canal qui descendait de la Concordia; mais M. de Saint-Fremont força les troupes qui les occupaient de rentrer dans la ville. Il attaqua de même quelques autres postes du dehors dans lesquels la garnison travaillait à se retrancher; et, pour se mettre à l'abri des insultes de cette garnison, qui était de quatorze cents hommes, il fit élever autour de la place cinq forts et trois redoutes qu'on fraisa et palissada et qui furent liés par des communications, ce qui forma une circonvallation non interrompue qui commençait à Quarantoli, sur la Burana, d'où elle se terminait à San-Martino. Il employa à ces travaux quinze cents hommes de milices du Modénais et du Mirandolais, et les ouvrages furent dirigés par le baron d'Ertrick, qui avait pris les connaissances les plus particulières de la place tandis qu'il avait servi dans l'armée impériale.

La situation dans laquelle se trouvait M. le grand-prieur ne lui permettait pas d'entreprendre le siége de la Mirandole, et ce n'était pas l'intention de M. le duc de Vendôme qui, content de voir l'Italie, du côté de la Lombardie, délivrée des impériaux, n'avait plus d'objet que de pousser ses conquêtes dans le Piémont, et de réduire le duc de Savoie. Ses succès devant Verceil suivirent de près ceux de M. le grand-prieur: cette place se rendit le 21 juillet, et la garnison, au nombre de treize bataillons et de trois cents cavaliers, tant à cheval qu'à pied, fut prisonnière de guerre. Aussitôt après il s'achemina au siége d'Ivrée, dont la conquête, en le rendant maître du Val d'Aost, devait lui ouvrir la communication avec les secours que lui menait M. de

la Feuillade, et fermer au duc de Savoie celle de la Suisse dont il tirait de grands secours en hommes et en chevaux[1].

M. le grand-prieur se borna donc à tenir la Mirandole bloquée. Il tenta aussi de la bombarder, mais dès les premières bombes qu'on y jeta, les affûts se brisèrent; on manqua de bombes; les arsenaux de Mantoue, de Milan, de Pavie et de Modène purent à peine en fournir cent cinquante, qui ne produisirent point d'effet.

Il ne restait à M. le grand-prieur aucun objet d'opérations; il n'avait à portée de lui que des ennemis qu'il ne lui était pas permis d'aller chercher dans le milieu de leurs montagnes, et qui n'étaient pas en état de lui donner de l'inquiétude. Il n'eut qu'à s'occuper des moyens d'être exactement instruit de ce qu'ils feraient pour se réparer et des renforts qui pourraient leur venir de l'Allemagne. Il chercha aussi à entamer une négociation avec les Vénitiens, pour les engager à faire un traité avec la France; mais le sénat, autant par mécontentement de ce qui s'était passé à Sanguineto et des actes d'hostilité que les troupes françaises avaient commis sur le territoire de la république, que par éloignement pour tout ce qui aurait pu donner de l'ombrage à l'empereur, se refusa à ses insinuations, et déclara qu'il ne voulait négocier que directement avec la cour; le roi lui-même, mécontent de la manière dont M. le grand-prieur s'était conduit avec la république et des menaces qu'il avait employées pour la forcer à faire un traité, lui défendit de se mêler d'aucune affaire politique avec elle.

Cependant M. le grand-prieur, autant pour imposer aux

[1] La destination de M. de la Feuillade dans le plan de la campagne avait été changée. Le roi, ayant abandonné le projet de la conquête du comté de Nice, l'avait chargé de forcer le passage des Alpes pour établir une communication avec M. le duc de Vendôme et lui mener un renfort considérable.

Vénitiens en s'ouvrant un chemin pour entrer dans leur pays situé à la gauche de l'Adige, que pour se procurer des subsistances et gêner les impériaux dans les leurs, s'empara, dans les premiers jours du mois d'août, du pont volant qui était à Zevio et de tous ceux de l'Adige jusqu'à Legnago; il établit même à la gauche de cette rivière, vis-à-vis de Zevio, un poste qu'il fit retrancher pour servir à la retraite des partis qu'il se proposait d'envoyer dans le pays au delà.

En effet, cet établissement causa tant d'inquiétude aux Vénitiens et aux impériaux, que ces derniers vinrent peu de jours après l'attaquer. Malgré la défense opiniâtre de l'officier qui gardait le poste avec un détachement de soixante fusiliers, il fut emporté et l'officier fait prisonnier avec trente de ses gens. M. le grand-prieur le fit occuper de nouveau et prit des mesures pour le mettre plus en sûreté[1].

Bientôt le grand-prieur fut forcé de renoncer à toute démarche qui pourrait inquiéter les Vénitiens, lorsqu'il reçut l'ordre du roi d'évacuer Sanguineto et tous les autres postes du territoire de la république que la raison de guerre n'exigeait pas qu'il occupât. Il fit des représentations, en exposant que l'abandon du passage qu'il s'était procuré sur l'Adige laissait aux impériaux la liberté de rentrer en Italie et le privait des moyens de défendre le passage du Tartaro et celui de Palantone sur le Pô; que d'ailleurs, sans un passage sur l'Adige, il n'était pas en état, avec le peu de troupes qu'il avait à ses ordres, de garder une frontière aussi étendue que celle qu'il avait à soutenir depuis Modène jusqu'au lac de Garde. Il représenta

[1] Il paraît que M. le grand-prieur accusa les Vénitiens d'avoir été de concert avec les impériaux pour l'attaque de ce poste; du moins manda-t-il au roi qu'il avait été surpris par l'introduction de quelques hommes, soit impériaux, soit vénitiens, mais sur lesquels la cocarde bleue, couleur des Vénitiens, qu'ils portaient, n'avait permis de jeter aucun soupçon.

en même temps au roi que, privé des subsistances de la gauche de l'Adige, et n'en ayant plus que pour trois semaines à la droite de cette rivière, il ne pourrait rester plus longtemps dans sa position, et il demanda des ordres sur celle où, après ce terme, il pourrait mener ses troupes pour les faire vivre. En attendant il fallut obéir : Sanguineto fut évacué, et le poste de Zevio retiré, ce qui, si l'on en juge par les lettres de M. le grand-prieur, ne contribua qu'à confirmer les Vénitiens dans leurs sentiments de partialité en faveur des impériaux, et les enhardit non-seulement à leur fournir toutes les subsistances dont ils avaient besoin, mais aussi à tout refuser aux Français, même à faire feu sur ceux qui leur demandaient des secours pour le service de l'armée, et à exciter leurs milices armées à menacer de s'opposer au fourragement des troupes.

Mais bientôt on vit les affaires prêtes à changer de face en Italie, par l'influence que les malheurs arrivés en Allemagne pouvaient avoir sur elles. La nouvelle de la défaite des armées françaises à Höchstett[1] causa au roi les plus vives inquiétudes pour ses armées en Piémont et en Lombardie; et sa majesté, craignant que ce malheureux événement ne laissât à l'empereur le moyen de renforcer considérablement le corps du comte de Linange, manda à M. le duc de Vendôme de faire passer, sans perdre de temps, à M. le grand-prieur, dix bataillons et douze escadrons de son armée; mais le moment où M. le duc de Vendôme reçut l'ordre du roi étant celui auquel il avait le plus besoin d'infanterie pour pousser vivement le siége d'Ivrée, il différa, jusques après la prise de cette place, d'en envoyer à M. le grand-prieur; il fit seulement partir, le 26, treize escadrons pour le joindre à son camp d'Isola della Scala.

Il paraît que M. le grand-prieur, connaissant l'état dans

[1] Le 13 août.

lequel étaient les troupes du comte de Linange, ne désira pas des renforts plus considérables; mais, commençant à manquer de fourrages, et le mauvais air qui régnait dans son camp ayant occasionné des maladies, il décampa, le 1er septembre, d'Isola della Scala pour aller à Castiglione Mantuano; et le 3, après avoir passé le Mincio, il prit son camp à Goito, où il se trouva à portée de veiller également et au lac de Garde et au Pô, comme à la sûreté du Mincio. On a lieu de croire aussi qu'un des motifs qui engagèrent M. le grand-prieur à s'éloigner de l'Adige fut le désir de n'avoir plus rien à démêler avec les Vénitiens, qui lui attiraient chaque jour des reproches sensibles de la cour, et dont il voyait croître l'arrogance à mesure que le roi témoignait vouloir qu'on eût des ménagements pour eux et pour leur pays. Dans la position qu'il prit à Goito, il pouvait vivre du Mantouan et n'avait plus besoin de leur secours; d'ailleurs c'était éviter une grande dépense au roi, qui voulait qu'on payât à la république toutes les subsistances qu'elle fournissait à ses troupes.

M. le grand-prieur eut à s'applaudir du parti qu'il avait pris de se rapprocher de la frontière à la sûreté de laquelle il était chargé de veiller, lorsque, le 4 septembre, il fut informé que le comte de Linange avait déjà reçu des secours, au moyen desquels son corps se trouvait fort de plus de dix mille hommes, et que dans peu il serait joint par trois mille hommes, que le général Guttenstein lui amenait du Tyrol, et par un nombre considérable de recrues et de chevaux de remonte qui venaient d'Allemagne. Ayant appris en même temps que le projet du comte de Linange était de s'avancer par le pays entre le lac de Garde et celui d'Idro, pour tâcher de rentrer en Italie par la Rocca d'Anfo et par le haut Oglio, il résolut d'aller au-devant de lui, pour défendre les

débouchés de la Rocca d'Anfo, sans cependant trop s'éloigner du Mincio, et de le combattre s'il lui en donnait l'occasion. Pour cet effet, ayant été joint par les treize escadrons de l'armée du Piémont, et ayant tiré deux bataillons du blocus de la Mirandole, il alla le 8 camper à Ceresara, sur la Seriola Marchionale, où ses troupes se trouvèrent rassemblées au nombre de douze bataillons et de trente et un escadrons.

L'affaiblissement du corps qui bloquait la Mirandole donna de l'inquiétude à M. de Saint-Fremont et lui causa de nouveaux regrets de n'avoir pas eu, dès les premiers moments de son arrivée devant cette place, les moyens d'en faire le siége. Il demanda aussi, avec la plus grande instance, qu'on ne perdît point de temps à approvisionner Mantoue et Modène, dont les arsenaux avaient, depuis le commencement de la guerre, fourni, sans remplacement, aux consommations de l'armée[1]. M. le prince de Vaudémont, de son côté, croyant déjà le Milanais envahi, demanda qu'on renforçât considérablement M. le grand-prieur, et chercha à engager ce général à faire occuper par de gros détachements la Rocca d'Anfo, Gavardo et Salo, pour empêcher les impériaux de déboucher dans le Brescian. La cour fut moins effrayée des entreprises que pourrait faire le comte de Linange : informée que, depuis la bataille d'Höchstett, l'armée impériale avait pris le chemin du Rhin, elle ne douta point que ce ne fût de ce côté-là que l'empereur et ses alliés n'eussent résolu de faire leurs plus grands efforts. Elle jugea en conséquence que les secours que pourrait recevoir le comte de Linange ne consisteraient qu'en recrues et en quelques milices, et que, lorsqu'une fois

[1] Il paraît, par les lettres de M. de Saint-Fremont, qu'il conçut du dégoût de voir depuis longtemps ses avis négligés, et qu'il demanda à la cour la permission d'aller passer quelque temps en France, ce qui lui fut accordé.

M. le grand-prieur aurait reçu les dix bataillons que M. le duc de Vendôme avait ordre de lui envoyer, il serait en état non-seulement de le contenir dans les montagnes, mais aussi de faire le siége de la Mirandole, auquel elle lui manda de se préparer. Mais le comte de Linange fit des mouvements qui ne permirent pas de penser à cette entreprise.

Le 13 toutes ses troupes se mirent en marche pour se porter, les unes, c'est-à-dire sa cavalerie, à Lodrone, dans la partie supérieure du lac d'Idro; les autres, c'est-à-dire l'infanterie avec l'artillerie, s'embarquèrent à Riva et à Torbole, sur le lac de Garde, pour se rendre à Salo.

M. le grand-prieur ne fut instruit que le 17 de ce mouvement ainsi que de la jonction de trois mille hommes, que le général Guttenstein avait amenés du Tyrol au comte de Linange, dont le corps se trouva composé alors de plus de douze mille hommes. Une partie de ces troupes était composée de recrues destinées pour différents régiments de l'armée impériale qui était en Piémont; mais M. le grand-prieur ayant été en même temps informé que le dessein du comte de Linange était d'assiéger Castiglione delle Stiviere, et voyant que ses dispositions menaçaient également et le haut Oglio, et Goito et Mantoue, de même que Castiglione, il fit approvisionner ce château, dont il renforça la garnison d'un bataillon et de deux compagnies de grenadiers, qui s'y rendirent le 19, sous les ordres de M. de Chaumont; et, pour se mettre à portée de veiller à tous les points menacés, il décampa le 21 de Ceresara, et alla se poster à Medole. Son projet n'était cependant pas de se compromettre pour empêcher les ennemis de faire le siége de Castiglione, mais seulement de les arrêter jusqu'à l'arrivée des renforts que M. le duc de Vendôme devait lui envoyer, et de marcher ensuite à eux pour

les combattre. On voit aussi qu'il regardait ce poste comme d'une si petite importance pour eux, qu'il doutait qu'ils en entreprissent le siége; son idée était qu'ils se jetteraient plutôt entre l'Oglio et l'Adda, pour menacer le Milanais et opérer une diversion plus utile au duc de Savoie que la prise de Castiglione. En conséquence, il se prépara à aller prendre un poste qui le mît à portée de Mantoue et de l'Oglio, et fit assembler à Marcaria des bateaux pour faire un pont sur cette rivière lorsque les circonstances l'exigeraient; en même temps, pour avoir des nouvelles des ennemis, il envoya à Ponte San-Marco un détachement de cinquante chevaux; mais ils étaient déjà maîtres de ce passage. Le détachement fut battu, et on perdit vingt-deux cavaliers et cinq officiers, qui furent tués. Leur cavalerie, qui s'était assemblée à Lodrone suivait de près. Le 23 elle était entrée dans le Brescian; le 24 elle avait passé la Rocca d'Anfo, et le 25 elle vint camper à Villanova près de Gavardo, sur la Chiese, à dix milles de Ponte San-Marco[1]; une partie de l'infanterie l'y joignit le même jour, mais on eut avis que le reste et l'artillerie n'avaient pas encore débarqué à Salo.

Cependant M. le grand-prieur, ne se trouvant pas assez en force pour aller au-devant du comte de Linange, se fit encore joindre par un des bataillons qui formaient le blocus de la Mirandole. M. le duc de Vendôme, de son côté, lui envoya quatre régiments de la cavalerie d'Espagne, qui étaient restés sur la frontière du Piémont pour faire le service des derrières de l'armée[2], et fit partir, le 1er octobre, de son camp devant Ivrée, trois bataillons, qui, pour plus grande diligence, s'embarquèrent à Pavie et descendirent le Pô jusqu'à Cré-

[1] Gavardo est situé au débouché des montagnes.

[2] Ces régiments étaient en si mauvais état qu'à peine formaient-ils trois cents chevaux.

mone. Quoique M. le duc de Vendôme fût alors maître de la ville d'Ivrée ainsi que du château et de la citadelle, qui s'étaient rendus à discrétion le 29 septembre, ce fut toute l'infanterie dont il crut devoir se priver, jusqu'à ce que sa jonction avec M. de la Feuillade fût faite.

En attendant l'arrivée de ces renforts, M. le grand-prieur résolut de ne faire aucun mouvement, quoique M. le duc de Vendôme le pressât de marcher en avant pour contenir les ennemis dans la montagne. Il prévint en cela les intentions du roi, qui voulait qu'il évitât de se commettre jusqu'à ce qu'il fût en force; sa majesté même, envisageant les malheurs qu'entraînerait un fâcheux événement en Lombardie, prit la résolution de lui faire passer de France par Gênes six nouveaux bataillons, et d'envoyer ordre à quatre bataillons, que sa majesté avait à Naples depuis le commencement de la guerre, de le joindre, à la condition qu'il les remplacerait par un pareil nombre des bataillons de son armée qui étaient le moins en état de servir; mais c'étaient des secours encore éloignés et dont les hasards de la mer pouvaient rendre l'arrivée fort incertaine. Cependant M. le comte de Linange se fortifiait chaque jour par les troupes qu'il avait laissées à Riva et Torbole, et qui s'embarquèrent successivement sur le lac pour le joindre à son camp; on apprit même que le 3 octobre il avait fait un mouvement en avant de Gavardo et qu'il s'était porté avec toutes ses forces à Goglione, où il se retranchait.

Ce mouvement offensif eût été bien capable de donner de l'inquiétude à M. le grand-prieur, si, dans le même temps, il n'eût été instruit par des lettres de M. le comte de Linange, que M. le prince de Vaudémont intercepta[1], que ce général

[1] M. le prince de Vaudémont avait déjà intercepté plusieurs dépêches qui passaient du Piémont dans le Trentin et du Trentin dans le Piémont par la poste ordinaire de Milan;

n'était point encore en état d'exécuter le projet qu'il avait de s'avancer sur l'Oglio et l'Adda, qu'il n'avait point encore reçu toutes ses troupes et qu'il manquait d'argent pour les dépenses les plus indispensables. M. le prince de Vaudémont intercepta aussi différentes autres lettres, tant du marquis de Prié, ministre du duc de Savoie à Vienne, que du baron de Martinitz, officier général des troupes de l'empereur, qui commandait à Riva, lesquelles firent connaître non-seulement le mauvais état dans lequel étaient les troupes du comte de Linange et l'impossibilité où il était, faute de moyens, d'agir de longtemps, mais aussi la mésintelligence qui régnait entre la cour de Vienne et le duc de Savoie, occasionnée par l'abandon que l'empereur semblait faire des intérêts de ce prince, en négligeant d'envoyer en Italie les secours qu'il lui avait promis, et en laissant enlever par les troupes des deux couronnes ses places et ses provinces. On vit aussi, par les mêmes dépêches interceptées, que de longtemps il ne viendrait aux impériaux des renforts d'Allemagne, l'objet principal des alliés étant la prise de Landau, et le duc de Marlborough s'opposant formellement à ce qu'il fût détaché aucune troupe du siége pour passer en Italie.

Les connaissances que ces différentes pièces donnèrent à M. le grand-prieur des forces des impériaux dans le Trentin et de la situation des affaires de l'empereur et du duc de Savoie le confirmèrent dans le dessein où il était de marcher au comte de Linange dès qu'il aurait reçu les trois bataillons et les quatre régiments de cavalerie espagnole que M. le duc de Vendôme lui envoyait et qui devaient le joindre le 23; mais

mais les ennemis, s'en étant aperçus, changèrent la route de leurs lettres. M. le prince de Vaudémont trouva néanmoins le moyen de découvrir celle qu'elles tenaient, et celles-ci furent interceptées à Carcare, sur le chemin de Gênes.

la cour lui manda de nouveau de ne rien hasarder et de préférer, dans l'état où étaient les affaires en Italie, d'embarrasser les ennemis dans leur position, plutôt que de les combattre et de s'exposer à un événement douteux qui dérangerait les opérations de M. le duc de Vendôme, qui, s'étant enfin ouvert, par la prise du château de Bard dans le Val d'Aost, la communication avec M. de la Feuillade, dont il avait reçu trois bataillons et un régiment de dragons, se préparait à aller mettre le siége devant Verue, opération aussi difficile qu'importante, et qui pouvait éprouver les plus grands obstacles par la facilité qu'avait le duc de Savoie de communiquer de son camp de Crescentino avec cette place et d'en rafraîchir journellement la garnison.

En effet, le comte de Linange se renforçait chaque jour. On sut que les dernières troupes qu'il attendait et qui étaient restées en arrière l'avaient joint le 17, ce qui fit juger qu'alors son armée était forte de treize mille hommes; il fit même un mouvement en avant pour étendre ses quartiers et pour pouvoir vivre plus facilement, ayant porté ce jour-là des détachements à Nigolera et Nigolento, sur le chemin de Ponte San-Marco et de Brescia; mais ils n'y restèrent pas longtemps. Le 21, il les fit replier de même que ses autres postes avancés et resserra toutes ses troupes sur Goglione et Paitone, derrière une naville qui couvrait son camp. On apprit aussi qu'il avait fait rompre les fours qu'il avait à Maderno sur le lac de Garde, et qu'il en avait fait construire de nouveaux à Goglione, où il assemblait des farines et des fourrages. On présuma qu'il n'avait fait ce mouvement rétrograde que sur l'avis de la prochaine arrivée des renforts qui venaient à M. le grand-prieur.

Ce ne fut que le 26 que toutes les troupes qu'attendait ce général le joignirent à son camp de Medole; quoiqu'elles fus-

sent alors au nombre de vingt-deux bataillons et trente-neuf escadrons, les maladies que leur avait occasionnées le séjour du camp d'Isola della Scala les avaient tellement affaiblies que l'infanterie formait à peine sept mille hommes et que la cavalerie n'était que de trois mille six cents chevaux[1]; mais M. le grand-prieur, comptant plus sur la qualité de ses troupes que sur leur nombre, et peu inquiet de la supériorité que pouvait avoir le comte de Linange, se détermina à marcher à lui dans le dessein de le forcer, en lui ôtant les subsistances du Brescian, à rentrer dans les montagnes, si, après avoir reconnu de près sa position, il jugeait pouvoir l'attaquer sans trop de risques.

Il décampa de Medole le 29, et alla à Montechiaro, qui n'était éloigné des ennemis que de quatre milles; et, s'étant porté de sa personne jusqu'en vue de leur camp, il reconnut que leur droite était appuyée à la naville près de Paitone, leur gauche à Goglione sur la Chiese, leur front couvert d'une autre naville qu'ils avaient retranchée, ce qui lui fit juger qu'ils étaient inattaquables; d'ailleurs cette position couvrait le débouché de Gavardo et la communication avec le lac de Garde, ce qui leur donnait la facilité de rentrer dans la montagne sans qu'on pût les entamer dans leur retraite.

Ces motifs firent perdre à M. le grand-prieur toute idée d'attaque, pour ne s'occuper qu'à inquiéter les ennemis par leur droite du côté de Brescia, et à les priver des subsistances du Brescian; mais la saison étant déjà avancée, il jugea ne devoir pas s'éloigner de ses magasins sans avoir avec lui pour douze ou quinze jours de vivres; c'est pourquoi il fit venir de Mantoue un grand convoi de pain, qui arriva à son camp le 5. Il se préparait à s'avancer jusqu'à Ponte San-Marco; mais ayant considéré que les Vénitiens, qui continuaient de favoriser

[1] Les quatre régiments de cavalerie espagnole ne sont pas compris dans ce nombre.

les impériaux, leur fourniraient toutes les subsistances nécessaires, sans qu'ils eussent besoin de celles du Brescian, et que cette démarche ne lui donnerait aucun avantage pour les attaquer, il jugea n'avoir d'autre parti à prendre que de mettre ses troupes à l'abri des injures de la saison en établissant ses quartiers le plus près d'eux qu'il serait possible, afin de pouvoir, au commencement de la campagne suivante, être à portée de leur disputer le débouché des montagnes. Son projet était de renvoyer en même temps une partie de ses troupes dans le Mantouan et le Modénais, et de renforcer de quatre bataillons et de cinq escadrons le blocus de la Mirandole pour resserrer davantage cette place, dont on savait, par des lettres interceptées, que la garnison était réduite à moitié, tant par les maladies que par la désertion, et prête à manquer de vivres. Il résolut aussi de s'emparer de Desenzano et de faire armer sur le lac de Garde, par le chevalier de Laubépin, trois barques pour empêcher leur communication sur ce lac.

La cour laissa à M. le grand-prieur la liberté de faire telles dispositions qu'il jugerait à propos, et il n'eut d'obstacles à vaincre que ceux que lui opposèrent les Vénitiens en se refusant à lui laisser occuper les lieux de leur dépendance qui lui étaient nécessaires pour l'établissement de ses troupes; mais il sut bientôt leur faire connaître qu'il pouvait, par la force, leur faire donner ce qu'ils accordaient sans aucune résistance aux impériaux.

Le 14 il fit marcher au château de Calcinato, qui était le poste le plus avancé du côté des ennemis, cinq bataillons et quatre escadrons; il alla les y établir lui-même, et y laissa M. de Langallerie, en lui donnant ordre de se retrancher. Le même jour il fit occuper Carpenedolo par deux bataillons et sept escadrons, sous le commandement de M. de Ceberet.

Le lendemain il fit partir les troupes destinées pour les quartiers du Mantouan et du Modénais, et pour le blocus de la Mirandole.

Les ennemis, de leur côté, firent entrer leurs troupes dans des cantonnements, et les répandirent dans les montagnes et dans les vallées. Cependant M. le grand-prieur suspendit la marche du reste des siennes jusqu'à ce que M. le duc de Vendôme lui eût permis de les séparer entièrement. Pendant ce temps il négocia avec les Vénitiens pour avoir la liberté de faire entrer des troupes dans le château de Montechiaro, ce qu'il obtint; et le 20 il le fit occuper.

Le 24 il se mit en marche avec tout ce qui lui restait de troupes, laissant à Montechiaro trois bataillons et cinq escadrons sous les ordres de M. de Miroménil, et alla camper à Castiglione delle Stiviere.

Un objet important était de s'emparer de Desenzano, où les Vénitiens avaient trois cents hommes de leurs troupes. Ce poste était nécessaire pour tenir la tête du lac de Garde et pour pouvoir exécuter le projet qu'avait le grand-prieur d'armer des barques pour interrompre la communication des ennemis et intercepter leurs subsistances. A minuit il fit partir M. le comte d'Estrades avec quatre bataillons et cinq escadrons, en lui donnant ordre de se trouver, à la pointe du jour, aux portes de ce bourg et de s'en emparer: ce qui fut exécuté. M. le grand-prieur l'y joignit à neuf heures du matin avec cinq autres escadrons. Les trois cents hommes des troupes vénitiennes s'étaient retirés dans le château; et le gouverneur ayant refusé d'ouvrir ses portes, M. le grand-prieur fit saper la muraille: l'opération ne fut pas de longue durée. A peine un grenadier se fut-il montré à la première ouverture qui fut faite, qu'il demanda à capituler. On lui accorda tous les honneurs qu'il pou-



vait désirer, et l'on fit entrer, tant dans le château que dans le bourg, quatre bataillons et trois escadrons[1]. On s'empara en même temps du port. Comme M. le grand-prieur avait choisi pour son expédition un jour de marché, on y trouva un grand nombre de barques, et M. le chevalier de Laubépin en fit armer les plus considérables. Il se servit pour cet effet des matelots des galiotes du Pô et des attirails qu'on avait préparés en secret à Mantoue; chacune de ces barques pouvait porter sept pièces de canon.

Après cette expédition M. le grand-prieur retourna à Castiglione avec ses troupes, excepté les quatre bataillons et les trois escadrons qu'il laissa à Desenzano, sous les ordres de M. d'Estrades. Le lendemain il y renvoya quatre compagnies de grenadiers et trois cents hommes détachés de tous les quartiers, afin de tenir ce poste important plus en force, et de diligenter les travaux qu'il y avait à faire pour le mettre en état de défense.

Toutes les troupes que M. le grand-prieur avait encore retenues auprès de lui se mirent en marche le 28, pour aller dans leurs quartiers, et elles y furent rendues le 29; il y eut dans le Brescian dix-sept bataillons et vingt-quatre escadrons qui pouvaient se rassembler dans les vingt-quatre heures; le reste, composé de quatorze bataillons et dix-neuf escadrons, fut répandu sur le haut Oglio, dans le Mantouan, le Modénais et au blocus de la Mirandole; le quartier général resta à Castiglione.

Les ennemis, de leur côté, étendirent à leur droite leurs quartiers vers le lac d'Iseo, où ils envoyèrent leur cavalerie pour la faire subsister facilement, et à leur gauche ils s'appuyèrent

[1] La cour désapprouva que M. le grand-prieur eût fait avec des troupes d'une puissance neutre une capitulation telle que celles qui se font entre des puissances ennemies.

à Salo, pour protéger l'arrivée des subsistances qui leur venaient par le lac.

M. le grand-prieur ayant été informé de ces dispositions de leur part, et ne pouvant encore interrompre leur communication sur le lac, parce qu'il fallut à M. de Laubépin trois semaines pour armer les barques, songea du moins à empêcher leur cavalerie de tirer des fourrages du Brescian et du faubourg de Brescia, où les habitants en avaient retiré une grande quantité. Il fit en effet partir, le 6, mille chevaux, sous les ordres de M. de Lautrec, pour aller sur le haut Oglio, vers Palazzuolo, non-seulement afin d'inquiéter les ennemis dans leurs subsistances, mais aussi pour les partager avec eux. M. de Lautrec arriva, le 8, à Soncino; et, après y avoir passé l'Oglio à gué, il s'avança le 11 jusqu'à Castrezzato, près de Chiari, d'où il répandit différents détachements dans la plaine. Les ennemis ne parurent point : ils se tinrent dans les montagnes, et M. de Lautrec, après avoir envoyé dans toutes les communautés, des ordres de ne fournir aucunes subsistances aux impériaux, retourna avec son détachement à Soncino et occupa le château de Castelbarco, tant pour avoir un passage sur l'Oglio que pour pouvoir tirer des fourrages du Brescian.

Tandis que M. le grand-prieur prenait ces précautions pour éclairer sa gauche et imposer aux impériaux dans cette partie, il fut averti qu'un détachement de deux mille hommes de leurs troupes, sorti du Trentin, descendait l'Adige pour chercher à passer le Pô du côté de Lago Scuro, afin de tenter de donner du secours à la Mirandole, et qu'il devait être suivi d'un corps plus considérable. M. de Bissy, qui commandait à Mantoue, ayant aussi été informé de la marche de ce détachement, fit partir quelques troupes sous les ordres de M. de Tavagny, pour aller avec les milices du Mantouan défendre le Pô,

depuis Stellata jusqu'à Revere. M. d'Esclainvilliers, qui commandait le blocus de la Mirandole, eut ordre de M. le grand-prieur de joindre à ses troupes quelques détachements des siennes. Comme on avait pris la précaution de retirer sur la rive droite du Pô tous les bateaux et les moulins, on espéra que ce peu de monde suffirait pour arrêter les ennemis; d'ailleurs M. le grand-prieur jugea que leur objet n'était pas de faire réellement une entreprise dans cette partie, mais seulement une diversion qui l'engageât à dégarnir sa gauche, et à leur laisser la liberté de s'étendre vers l'Oglio et l'Adda. Ce fut même cette considération qui l'empêcha d'envoyer un plus grand nombre de troupes sur le Pô : c'était en effet sa gauche qui méritait le plus d'attention, pour ne pas laisser le Milanais ouvert et ne pas mettre M. le duc de Vendôme dans la nécessité, pour couvrir ce pays, de s'affaiblir dans un moment où il avait besoin de toutes ses forces pour réduire Verue, dont le siége se prolongeait par la vigoureuse défense des assiégés et par la contrariété des pluies et de la mauvaise saison[1].

M. le grand-prieur eut à s'applaudir du parti qu'il avait pris, lorsqu'il fut informé que le détachement des ennemis qui marchait vers le bas Pô n'était fort que de cinq cents chevaux, et que, n'ayant pu passer ce fleuve, il avait repris la route de Vérone, où il avait été joint par cinq cents hommes tant d'infanterie que de cavalerie, et qu'il s'était établi dans les villages de Garda, Bardolino et San-Viglio, pour favoriser les transports des fourrages du Vicentin et du Véronais à l'armée du comte de Linange.

[1] Quoique M. le duc de Vendôme eût ouvert la tranchée devant la place dans la nuit du 7 au 8 novembre, il n'avait pu parvenir à emporter le chemin couvert que le 9 décembre; et on avait lieu de croire que le duc de Savoie, toujours campé à Crescentino, à portée de rafraîchir chaque jour la garnison, prolongerait encore la défense de la place.

Le peu de succès de la tentative des ennemis, sur le Pô, fit cesser toutes les inquiétudes qu'on aurait pu concevoir pour cette partie; mais M. le grand-prieur ne fut pas aussi rassuré pour sa gauche. Informé de l'impossibilité où était la cour de lui envoyer les six bataillons qui lui avaient été annoncés[1], il commença à craindre de n'avoir pas assez de troupes pour défendre la grande étendue de pays qu'il avait à garder, depuis Modène jusqu'au lac de Garde, et pour fermer aux impériaux l'entrée du Milanais par le Brescian. Ses représentations à ce sujet engagèrent M. le duc de Vendôme à lui envoyer, sous les ordres de M. le chevalier de Broglie, un nouveau renfort de onze escadrons, qui partirent du camp devant Verue, le 8 décembre, et qui devaient le joindre vers le 20. M. le duc de Vendôme lui envoya aussi M. de Medavi pour l'aider des connaissances particulières qu'il avait du pays.

Ce dernier trouva qu'en effet la disposition qu'avait faite M. le grand-prieur mettait le Mantouan entièrement à couvert, mais qu'il n'en était pas de même du Milanais, qui courait les plus grands dangers; ce fut même ce qui l'engagea à faire part à M. le duc de Vendôme de ses idées sur les moyens de mettre aussi ce pays à l'abri des entreprises des impériaux, en se servant des troupes qu'amenait M. le chevalier de Broglie. Son projet était aussi relatif à l'ordre que M. le duc de Vendôme avait envoyé à M le grand-prieur, de marcher au comte de Linange, pour lui faire lever ses quartiers entre le lac de Garde et celui d'Iseo avant l'arrivée des renforts que

[1] Il paraît, par les lettres de M. de Chamillart, que ces six bataillons devaient être tirés du Languedoc, mais que M. le maréchal de Villars, qui y commandait, croyant ne pouvoir se priver d'un aussi grand nombre de troupes, n'en avait détaché que trois du corps qui était à ses ordres, et, au lieu de les faire passer à M. le grand-prieur, on les avait envoyés en Dauphiné et de là au blocus de Montmélian, pour lequel une irruption que le duc de Savoie venait de faire dans le Val d'Aost donnait de l'inquiétude.

la fin du siége de Landau, qui avait capitulé le 23 novembre, laissait à l'empereur la liberté de lui envoyer.

M. le grand-prieur, malgré l'éloignement que lui donnait pour une telle entreprise la crainte d'un mauvais succès et celle de ruiner les troupes, pour lesquelles la cour voulait qu'il eût les plus grands ménagements, consentit aux premières dispositions proposées par M. de Medavi pour couvrir le Milanais, et le chargea de les faire lui-même. M. de Medavi se rendit à cet effet, le 20, à Soncino, où était la cavalerie de M. de Lautrec. Il s'y fit joindre le 22 par celle que M. le chevalier de Broglie amenait du Piémont, et par un bataillon espagnol que M. le prince de Vaudémont lui envoya; et ayant eu avis que les ennemis, dans la vue de s'emparer de Palazzuolo, étaient déjà entrés dans le Val Trompia, du consentement des Vénitiens et malgré les paysans qui s'étaient présentés pour s'y opposer, il remonta diligemment l'Oglio, passa cette rivière le 28, sur le pont de Palazzuolo, et s'empara adroitement de la ville de ce nom, dans laquelle il fit entrer deux mille chevaux et le bataillon espagnol. Il y eut, dans cette occasion, des actes de violence de la part des habitants, qui, de leurs fenêtres, firent feu sur les troupes; mais le provéditeur général leur imposa et promit satisfaction. M. de Medavi jugea ne devoir point sévir contre eux; et, plus persuadé que jamais de la nécessité d'occuper ce poste en force, il s'appliqua principalement à pourvoir aux moyens de faire vivre ses troupes. Le pays était très-abondant en subsistances pour la cavalerie; mais la crainte de voir les ennemis les partager avec lui, si M. le grand-prieur se refusait à faire occuper en avant les postes dont il lui avait proposé de s'emparer, l'engagea à lui écrire de nouveau pour lui faire connaître que c'était le moyen, non-seulement de forcer les

ennemis à se retirer dans les montagnes, mais aussi de se procurer la facilité d'en occuper les passages, et par là de se délivrer des inquiétudes qu'ils pouvaient donner pour le bas Pô. On rapportera sa lettre au rang des pièces, parce qu'elle contient des détails instructifs sur le pays et sur les dispositions qu'on pouvait faire pour resserrer les ennemis et leur fermer l'entrée de la Lombardie.

Pendant l'expédition de M. de Medavi à Palazzuolo, M. le grand-prieur fit occuper l'île de Sermione, dans le lac de Garde, pour servir d'entrepôt à la flotte de M. de Laubépin, qui commençait à inquiéter la communication des ennemis et à donner la chasse à leurs barques. Quant au projet de marcher au comte de Linange, M. le grand-prieur non-seulement ne le jugea pas praticable, avec le peu de troupes dont il pouvait disposer pour une entreprise aussi difficile, mais il paraît qu'il ne se crut même pas en état de s'emparer de quelques postes du pays vénitien, tels que Brescia et Peschiera, dont l'occupation aurait pu rejeter fort loin les ennemis et assurer sa position contre toutes leurs entreprises; ce fut même à ce sujet qu'il fit à la cour de nouvelles représentations sur les dangers auxquels il serait exposé si, avant l'arrivée des secours qu'attendaient les impériaux, il n'était renforcé d'un nombre de troupes assez considérable pour le mettre en état d'occuper tous les postes capables de les contenir dans les montagnes. Il chercha à persuader à la cour qu'en vain on mettrait le siége devant Turin, si, lorsque le comte de Linange serait en état d'agir, M. le duc de Vendôme était obligé de s'affaiblir pour lui envoyer du secours. Il demanda en conséquence que, pour prévenir un pareil inconvénient, duquel pouvait dépendre le sort de l'Italie, il plût au roi d'envoyer à M. le duc de Vendôme, indépendamment des

quatre bataillons qui venaient de Naples, toutes les troupes qui étaient en Languedoc et une partie de celles qui étaient en Dauphiné et en Provence, sous les ordres de M. le duc de la Feuillade.

On n'était pas moins convaincu à Versailles de l'avantage qui devait résulter pour le bien général des affaires, si l'on parvenait à faire rentrer les ennemis dans les montagnes. M. de Chamillart manda même à M. le grand-prieur que, s'il était assuré d'y réussir, il pourrait tout entreprendre pour pénétrer dans le pays des Vénitiens; mais que, dans l'incertitude du succès, il devait ne s'occuper que de la conservation et du rétablissement des troupes; que l'intention du roi était que l'armée de Lombardie fût augmentée, pour pouvoir faire face à M. le prince Eugène lorsqu'il serait arrivé[1]; mais M. le duc de Vendôme ayant à ses ordres, en Italie, quatre-vingt-dix bataillons et cent six escadrons, indépendamment des troupes d'Espagne et des milices du Mantouan, du Montferrat et du Modénais, il pourrait former, après qu'il se serait rendu maître de Verue, deux armées dont la moins forte le serait plus que celle des ennemis.

Cette lettre fut la règle de conduite de M. le grand-prieur; et, malgré les instances que M. de Medavi et M. le prince de Vaudémont continuèrent de lui faire pour l'engager à se porter en avant, il se borna à prendre des mesures pour mettre, pendant le reste de l'hiver, la Lombardie en sûreté, et pour resserrer le comte de Linange dans ses subsistances.

M. de Medavi commença par se rendre maître du château de Palazzuolo; il était occupé par trois cents hommes de

[1] Depuis longtemps toutes les nouvelles assuraient que M. le prince Eugène viendrait prendre le commandement de l'armée impériale en Lombardie.

troupes vénitiennes qui, après avoir été bloqués pendant quelques jours, demandèrent à remettre ce poste aux troupes du roi; celles-ci en prirent possession le 7, et aussitôt M. de Medavi détacha quatre cents chevaux sous les ordres de M. de Lautrec, qui alla s'emparer du bourg et du château de Pontoglio, de sorte qu'on fut maître de tous les postes et des ponts du haut Oglio; il ne resta plus qu'à les mettre en sûreté, et ce fut à quoi M. de Medavi fit travailler sans relâche.

M. le prince de Vaudémont, de son côté, fit retrancher les gués de l'Adda, depuis le lac de Lecco jusqu'à Pizzighettone, et il envoya à M. de Medavi deux mille paysans pour travailler à ceux de l'Oglio, depuis Palazzuolo jusqu'à Pontevico.

M. le grand-prieur ayant été, dans le temps, informé que les ennemis avaient rassemblé des grains à Santa-Eufemia, près de Brescia, M. d'Usez s'y porta avec huit compagnies de grenadiers et cinq cents chevaux, enleva le magasin, et rentra dans ses quartiers sans que les troupes des ennemis, qui n'étaient qu'à trois milles de là, se missent en devoir de l'inquiéter, ni pendant son expédition, ni dans sa retraite. M. de Medavi leur fit enlever, le même jour, un autre magasin de farines qu'ils avaient formé à Velo, situé au haut du lac d'Iseo. Cent dragons s'embarquèrent à cet effet sur ce lac; une partie du magasin fut transportée sur des barques à Palazzuolo, le reste jeté dans l'eau.

Comme les principaux et, pour ainsi dire, les seuls objets dont M. le grand-prieur avait à s'occuper étaient de rendre les subsistances difficiles aux ennemis, et de mettre ses troupes dans l'abondance, M. de Medavi fut d'avis de faire un pont sur la Chiese pour pouvoir tirer plus facilement du Brescian les fourrages que ce pays s'était engagé de fournir, et en même temps pour en priver les ennemis. M. le grand-

prieur y consentit; et l'ayant chargé d'exécuter lui-même ce projet, M. de Medavi rassembla le 20, à Carpenedolo, vingt compagnies de grenadiers et mille chevaux des quartiers les plus voisins, passa la Chiese à gué avec toute sa cavalerie, portant en croupe trois cents grenadiers, marcha à Mezzana, battit un détachement de cent cinquante chevaux des ennemis qui occupait ce village, et y jeta son pont, où il laissa une partie de ses troupes pour le garder.

Un autre moyen dont M. le grand-prieur se servit pour ôter aux ennemis une partie de ceux qui contribuaient à leur subsistance fut de faire fermer les écluses de Palazzuolo et de Pontoglio, d'où le Brescian tirait des eaux pour ses moulins, qui travaillaient pour les impériaux; cette manœuvre lui procura aussi le double avantage de grossir l'Oglio et de mieux couvrir le Crémonais.

Du côté de la Mirandole, M. d'Esclainvilliers, qui était chargé du blocus de cette place, enleva un détachement de cent hommes de la garnison, qui était sorti pour aller faire du bois du côté de San Giustina; en même temps M. de Langallerie, dans l'espoir d'engager le gouverneur à se rendre, lui fit remettre un ordre supposé du comte de Linange qui lui enjoignait de capituler à des conditions honorables; mais le gouverneur ne prit point le change, et la ruse de M. de Langallerie n'eut point de succès. Le gouverneur crut qu'effectivement c'était un ordre du comte de Linange, et il fit réponse, mais ce fut pour lui mander la surprise où il était d'un ordre aussi extraordinaire, l'ayant prévenu quelque temps auparavant que, quoique fort resserré, il pourrait encore tenir trois ou quatre mois; et il ajouta que le conseil de guerre avait décidé qu'on attendrait un second ordre pour obéir au premier.

M. le grand-prieur réussit mieux dans le projet qu'il forma de s'emparer de Lazise, petit bourg situé sur la rive gauche du lac de Garde, où était un détachement de troupes vénitiennes. Son objet, en occupant ce poste, était de se procurer la facilité de chasser les ennemis des quartiers qu'ils tenaient dans cette partie, tant sur le lac que sur l'Adige, et qui leur assuraient non-seulement la navigation de cette rivière et la communication avec le lac, mais aussi un débouché pour sortir des montagnes, lorsque l'arrivée des secours qu'ils attendaient les mettrait en état de chercher à rentrer en Italie. Les ménagements que la cour voulait avoir pour les Vénitiens lui avaient fait différer cette expédition jusqu'à ce qu'il eût reçu la permission de l'entreprendre; mais ayant été informé que les ennemis se renforçaient dans les environs, il jugea qu'un plus long retard en rendrait le succès trop douteux; et, sans avoir égard aux plaintes que pourrait faire la république, ni sans craindre les obstacles que pourraient lui opposer ses paysans, si elle les faisait armer, il se détermina à marcher.

Le 27 il se rendit à Mantoue; et ayant rassemblé le 31, à Valeggio, vingt-sept compagnies de grenadiers, quatre cents fusiliers, onze cents chevaux et quatre pièces de canon de douze et de huit, il marcha le 1er février. Les troupes vénitiennes ne firent aucune résistance dans Lazise, quoique ce poste fût fermé de murailles; et M. le grand-prieur, l'ayant fait occuper, partagea les siennes en différents corps, pour aller attaquer les ennemis qu'il sut être répandus dans plusieurs quartiers, tous ouverts et sans défense.

Le lendemain M. de Ceberet, chargé du commandement d'un de ces corps, les chassa du village de Cavagion, et M. Dillon, de celui d'Affi, sur lequel ils s'étaient repliés.

M. le grand-prieur s'apercevant qu'ils se rejetaient sur Rivoli, qui tenait le défilé entre l'Adige et le lac, y marcha lui-même, dans le dessein de les y prévenir. Deux bataillons qu'il trouva postés sur son chemin retardèrent sa marche; mais, les ayant attaqués et mis en fuite, il fit avancer douze compagnies de grenadiers et quelque cavalerie, pour gagner Rivoli en toute diligence. M. de Vaudrey, qui les mena, ne put cependant arriver au défilé aussitôt que les ennemis; mais il ne leur donna pas le temps de s'établir à Rivoli; il les força d'abandonner ce poste, et les poursuivit jusqu'à Croara, forteresse du pays vénitien, où ils passèrent l'Adige. Après cette expédition il se replia sur M. le grand-prieur, qui arrivait à Rivoli; et, ayant rencontré cent cinquante chevaux et cinquante hommes d'infanterie des ennemis, il les attaqua avec une telle vivacité qu'ils furent tous tués ou pris. Dans ces différentes attaques les ennemis eurent trois cents hommes tués et cent cinquante blessés; on fit trois cents prisonniers, et on leur enleva plusieurs drapeaux et étendards.

Pour faciliter l'opération de M. le grand-prieur, M. de Medavi avait eu ordre de faire une diversion du côté des quartiers que les ennemis avaient pris à portée du Brescian, et d'attirer leur attention dans cette partie, de manière que, depuis le 1er du mois jusqu'au 4, ils n'eussent pas la liberté d'entreprendre sur les quartiers d'où M. le grand-prieur avait tiré presque toutes les troupes pour son expédition. M. de Medavi jugea ne pouvoir mieux remplir cet objet qu'en se portant à Torbole, qui n'était qu'à deux lieues des quartiers des ennemis les plus voisins de Brescia, à quatre de Palazzuolo, et à trois de Montechiaro, qui était à la tête de ceux de M. le grand-prieur. Un autre motif qui le détermina pour ce point fut la connaissance qu'il eut d'un ma-

gasin considérable de fourrage que les ennemis avaient dans l'abbaye de Torbole. D'ailleurs cette abbaye était fermée de murailles; il y avait dans l'intérieur des emplacements propres à mettre à couvert toutes les troupes qu'il devait mener avec lui.

Il en fixa le nombre à quinze cents chevaux, qu'il tira des quartiers de Soncino, Pontoglio et Palazzuolo[1], et marcha, le 1er février, au pont de la Mella, près du faubourg de Brescia, qui ne se trouvait qu'à trois quarts de lieue de Monpeano, premier quartier des impériaux. Lorsqu'il y fut arrivé il détacha cent dragons et cent chevaux, qui poussèrent jusqu'à la barrière de Monpeano les gardes des ennemis, et le rejoignirent ensuite sans être suivis.

Après leur avoir ainsi donné l'éveil, dans l'espoir de les contenir dans leurs quartiers, il marcha droit à Torbole, tenant à la droite et à la gauche de Brescia des partis, pour être instruit des mouvements qu'ils pourraient faire. Ayant même été informé que, pendant la nuit du 1er au 2, on avait entendu défiler leurs troupes à portée de Brescia, il envoya un gros détachement jusque sur leurs gardes. On les poussa, mais, comme on ne put apprendre quelles manœuvres ils faisaient, M. de Medavi détacha, le 3 au matin, M. de Lautrec, avec cinq cents chevaux, pour aller aux nouvelles. Ce dernier s'étant avancé jusqu'au pont de la Mella, y trouva les ennemis, qui marchaient sur Torbole, avec de l'infanterie, de la cavalerie et du canon, ce qui lui fit prendre le parti de se replier sur M. de Medavi; mais alors cinq à six cents chevaux des leurs occupaient déjà le village de Roncadello, qu'il devait traverser pour rejoindre M. de Medavi : il fallait percer. M. de Lautrec



[1] M. de Medavi ne put mener avec lui de l'infanterie, n'en ayant point d'autre que le bataillon espagnol qui gardait Palazzuolo, et qui était très-faible.

n'hésita point : à la tête de son détachement, il poussa sur les escadrons des ennemis, et les culbuta, mais il lui en coûta cher; il fut blessé et fait prisonnier avec soixante de ses gens; le reste perça et gagna Torbole, emmenant quelques chevaux et quelques prisonniers. M. de Medavi, de son côté, ne pouvant, faute d'infanterie, rester avec sûreté à Torbole, prit le parti d'abandonner ce poste, et revint, avec son détachement, à Palazzuolo, suivi seulement de loin par les ennemis, qui se contentèrent de lui tirer quelques coups de canon. Il laissa à Torbole la plus grande partie des fourrages qu'il y avait trouvés; le temps et le manque de voitures ne lui permirent d'en enlever que cinquante chariots.

Pendant ce temps M. d'Usez, qui était à Calcinato, fit aussi une diversion pour contenir les quartiers des ennemis qui en étaient les plus voisins. Il sortit avec les hussards et un détachement de cent maîtres, et, ayant attaqué une de leurs troupes, il fit prisonnier un officier et quelques cavaliers, et rentra à Calcinato sans avoir rien perdu.

Le corps qui avait marché sur M. de Medavi ne fit aucune entreprise. La neige survint avec une telle abondance qu'elle rendit toute opération impraticable.

M. le grand-prieur ne resta à Rivoli que jusqu'au 3. Il se replia ce jour-là sur Lazise, pour consommer les fourrages des environs, et travailler à mettre ce lieu, de même que Bardolino[1], en état de défense, afin de pouvoir, lorsqu'il retournerait dans ses quartiers, y laisser des détachements en sûreté. Ces deux postes le rendaient maître de la navigation du lac, et il fit venir à Lazise M. de Laubépin avec sa flotte. Il y resta lui-même jusqu'au 11, et alors, les retranchements qu'il fit faire étant achevés et les fourrages entièrement consommés,

[1] Ce lieu était aussi fermé de murailles.

il se mit en marche avec ses troupes pour regagner Castiglione, où il arriva le 12, ayant laissé trois cents hommes à Lazise et cent cinquante à Bardolino; en même temps il renforça de deux bataillons la garnison de Desenzano. Il apprit alors que les ennemis renvoyaient à Salo et du côté de Riva leurs équipages, leurs malades et leur artillerie; et qu'ils se disposaient à faire un mouvement, ce qui lui fit juger que le dessein du comte de Linange était, ou de retourner dans le Tyrol, ou d'aller dans le Vicentin chercher des subsistances, dont il avait grand besoin. M. de Medavi, au contraire, estimant que c'était pour se porter sur le haut Oglio et pour pénétrer dans le Milanais, lui fit de si fortes représentations sur la difficulté de garder cette rivière avec le peu de troupes qu'il avait à ses ordres, surtout la partie depuis Palazzuolo jusqu'au lac d'Iseo, que M. le grand-prieur lui envoya le 14 un bataillon et un régiment de dragons. Il se prépara à marcher lui-même à la suite des ennemis, lorsqu'il les verrait décidés à entreprendre sur cette partie.

Mais tout à coup il fut obligé de porter son attention du côté de Lazise et de Bardolino. Ayant été informé le 16 que le corps des ennemis qui, après l'affaire de Rivoli, s'était retiré de l'autre côté de l'Adige, avait été renforcé de six cents chevaux arrivés de Bavière, et qu'après avoir repassé cette rivière, il s'était porté sur ces deux postes, qui se trouvaient bloqués du côté de la terre, il fit marcher à Monzambano sur le haut Mincio et à Ponti un régiment d'infanterie et trois de cavalerie avec deux compagnies de grenadiers et trois cents chevaux détachés, le tout aux ordres de M. de Capi. L'arrivée de ces troupes imposa aux ennemis, qui se retirèrent dans le Val Polesella, où ils prirent des cantonnements, sous le commandement du général Roccavion.

Comme leur position dans cette partie menaçait le côté de l'Adige, et que toutes les nouvelles confirmèrent celles qu'on avait déjà reçues d'un mouvement prochain et général de la part du comte de Linange, M. le grand-prieur, plus persuadé que jamais que toutes les vues de ce général étaient dirigées sur l'Adige et le bas Pô, se rendit à Mantoue pour être plus à portée de veiller à ses mouvements. Il laissa le commandement de ses quartiers à M. de Langallerie, et prévint M. de Medavi de se tenir prêt à le joindre, si en effet les ennemis se mettaient en devoir d'opérer sur l'Adige, de même qu'il se porterait vers lui si leurs vues se tournaient vers l'Oglio. Ce fut à cette occasion que M. de Medavi lui représenta de nouveau le danger auquel cette dernière partie était exposée et les motifs qui devaient engager les ennemis à entreprendre de ce côté-là de préférence à celui de l'Adige; mais leurs mouvements furent moins prompts qu'on ne l'avait annoncé. Ce ne fut que le 23 du mois de mars qu'ils commencèrent à manœuvrer. Ce jour-là trois cents hommes d'infanterie soutenus de quatre à cinq cents chevaux vinrent attaquer, à la faveur d'un brouillard, Borghetto, sur le Mincio. Ce poste n'était gardé que par deux compagnies de grenadiers; mais, ayant été averties par leur garde avancée, elles se retirèrent dans le petit fort, et se défendirent si bien que les ennemis abandonnèrent leur entreprise et se retirèrent même avant l'arrivée de M. de Capi, qui marcha à leur secours avec une partie des troupes qui étaient à ses ordres sur le Mincio.

On ne connut point le motif qui avait pu porter les ennemis à cette attaque infructueuse; mais bientôt M. le grand-prieur eut sujet de croire que, comme il l'avait prévu, ils méditaient une opération du côté de l'Adige, lorsqu'il apprit que le 25 leur cavalerie, qui campait à Novi et à Monpeano, sous les

ordres des généraux Zrini et Visconti, avait levé son camp et s'était repliée sur Gavardo. On fut informé de ce mouvement par M. de Medavi, qui, aussitôt qu'il en fut instruit lui-même, fit marcher ses quartiers, et partit de Palazzuolo pour tâcher de joindre cette cavalerie avant qu'elle eût gagné les montagnes; mais elle avait trop d'avance sur lui : il n'arriva dans le camp qu'elle quittait que quelques heures après qu'elle s'en fut éloignée, et s'empara seulement de quelques sacs de farine qui y avaient été abandonnés. Il n'osa pousser plus loin, parce que M. le comte de Linange occupait Gavardo avec son infanterie et mettait par là sa cavalerie en entière sûreté; cette raison et la crainte de manquer de fourrages à Novi lui firent prendre le parti de ramener ses troupes dans leurs quartiers.

Peu de jours après on fut informé que la cavalerie des ennemis s'était rendue, dès sa première marche, à la Madone des Tourments, entre Gavardo et Salo, et que le lendemain 26 elle avait pris le chemin de la Rocca d'Anfo, pour gagner la tête du lac de Garde et aller ensuite joindre le corps qui était dans le Val Polesella, sous les ordres de M. de Roccavion. Quelques avis assurèrent que bientôt M. de Linange suivrait cette cavalerie avec le gros de son infanterie, et qu'il ne laisserait à Gavardo, Salo et Maderno que ce qui serait nécessaire pour la sûreté de ces postes.

Ces dispositions confirmèrent M. le grand-prieur dans l'idée où il était que toutes les vues des ennemis se portaient du côté de l'Adige. On sut d'ailleurs qu'ils formaient, à Pescantina et San-Michele, près de Vérone, des magasins considérables de fourrages et de grains qu'ils tiraient du Véronais, du Vicentin et de la Polésine de Rovigo, et que le partisan Paté s'était déjà avancé, avec cent cinquante chevaux, sur Bonifacio et Albaredo. On apprit aussi qu'ils avaient assemblé à Sacco

sur l'Adige, des pontons qu'ils destinaient à descendre dans le Véronais pour jeter un pont sur cette rivière, et que la tête des renforts qui venaient d'Allemagne, consistant en un régiment d'infanterie de deux mille hommes[1], était déjà arrivée à Marano, peu loin de Bolzano, d'où elle devait joindre M. de Roccavion, de même qu'un régiment de dragons[2], qui était arrivé dans le Tyrol.

Chaque jour on eut des confirmations de ces différents mouvements; on reçut aussi des états qui firent connaître quelle était la véritable position des troupes du comte de Linange, à l'époque du 1er avril, et suivant lesquels on vit que le gros de son infanterie était à Gavardo, Salo, Maderno et autres quartiers sur le lac de Garde, et que le corps du général Roccavion, lorsqu'il serait joint par la cavalerie que lui menaient MM. de Zrini et Visconti, serait de trois mille cinq cents chevaux et de quinze cents hommes d'infanterie; mais on ignorait qu'en attendant leur arrivée, un détachement considérable, non-seulement était déjà arrivé à Polesella, sur le territoire vénitien, mais aussi qu'une partie des troupes qui le composaient avait passé le Pô. La crainte de voir les ennemis ou jeter du secours dans la Mirandole, ou prendre un établissement qui leur donnât le moyen de jeter un pont, détermina à y faire sur-le-champ marcher des troupes. M. de Medavi fut détaché de Mantoue avec deux compagnies de grenadiers et trois cents chevaux, pour joindre le 5 à Bondeno, sur le Panaro, M. d'Esclainvilliers, qui, prévenu du passage des ennemis, s'était déjà mis en marche avec six cents hommes d'infanterie et trois cents chevaux des troupes qui bloquaient la Mirandole. M. le grand-prieur fit en même temps marcher,

[1] Le régiment de Wurtemberg.
[2] Le régiment de Zinzendorf.

des quartiers du Mincio et du Brescian, quatre cents chevaux et quinze compagnies de grenadiers, qui arrivèrent le 5 à Mantoue, pour se porter le lendemain à Ostiglia; et il envoya ordre à quatre régiments de cavalerie ou de dragons, qui étaient sur l'Oglio, de se rendre à Mantoue, pour les conduire ensuite lui-même à Ostiglia, et forcer les ennemis à renoncer à un projet d'établissement sur le Pô; mais ces dispositions devinrent superflues. Les ennemis, avertis de la marche de M. de Vaudrey, repassèrent ce fleuve le 6, et abandonnèrent le retranchement qu'ils avaient commencé à un mille au-dessous de la Baura. M. de Vaudrey se porta cependant avec son détachement jusqu'à Ro, vis-à-vis de Polesella, pour y attendre les ordres de M. le grand-prieur qui, quelques jours après, le fit revenir avec son détachement à Mantoue. Les troupes que M. de Langallerie avait tirées du blocus de la Mirandole furent aussi renvoyées dans leurs quartiers, et M. le grand-prieur ne laissa dans le Ferrarais que les quatre régiments de cavalerie ou de dragons venus de l'Oglio, sous les ordres de M. de Châteaumorant, pour garder le Pô et s'opposer à de nouvelles tentatives de la part des ennemis.

Celle qu'ils venaient de faire avait eu pour objet de jeter des vivres et des troupes dans la Mirandole; et l'on sut que la portion du détachement qui avait passé le Pô ne consistait qu'en six cents chevaux et deux cents hommes d'infanterie. Les Vénitiens et les troupes du pape avaient facilité leur passage, les premiers en faisant ponter quatre barques qui leur servirent à traverser ce fleuve, les autres en abandonnant les postes qu'ils occupaient sur les terres de l'Église, vis-à-vis de Polesella, et en faisant donner aux impériaux, par les habitants du Ferrarais, tous les moyens qui pouvaient assurer le succès de leur entreprise. Ce fut ce qui engagea M. le grand-prieur

à faire brûler ou couler à fond toutes les barques et les moulins qui se trouvaient sur le Pô, depuis Polesella jusqu'à son embouchure. La conduite des Vénitiens devenait chaque jour plus suspecte, et par leurs intrigues tant avec la cour de Rome qu'avec le grand-duc de Toscane, et par des négociations secrètes avec les Suisses pour une levée de quatre mille hommes dans leur pays. Chaque jour aussi se manifestaient la mauvaise volonté et l'insolence des peuples du Brescian et du Ferrarais qui, dans plusieurs occasions, firent feu sur les troupes du roi. M. de Vaudrey fit arrêter les principaux bourgeois de Desenzano, de Calcinato et Montechiaro, et désarma les habitants de ces cantons; mais le pape et le sénat ayant désavoué les actes de violence de leurs sujets, la cour se contenta de faire déclarer à ces derniers que, dans le cas de récidive, ses troupes feraient main basse sur eux et les traiteraient comme ennemis. Ce parti parut préférable à une rupture, dans des circonstances où la guerre allait être plus difficile à soutenir que jamais et dont les événements pouvaient devenir douteux; mais ce fut un nouveau motif pour donner une sérieuse attention au côté de la Lombardie, menacée d'ailleurs par la prochaine arrivée des renforts que l'empereur faisait passer d'Allemagne dans le Trentin, et par celle du prince Eugène, que toutes les nouvelles assuraient être destiné à commander l'armée impériale dans cette partie. Ce fut même d'après ce système que le roi forma le plan des opérations de la campagne suivante; et Verue s'étant enfin rendue, le 9 avril, après un siége de six mois, à M. le duc de Vendôme, ce général eut ordre de faire celui de la Mirandole, en attendant qu'il fût en état d'attaquer la capitale du Piémont.

TROISIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

Les succès qu'eurent les armes du roi, pendant la campagne de 1703, dans toutes les parties où la France eut à soutenir la guerre, changèrent, surtout en Allemagne, la face des affaires; celles de l'électeur de Bavière, qui s'était vu à deux doigts de sa perte, prirent tout à coup, à la fin de la campagne, une forme nouvelle. Non-seulement ce prince conserva ses états, qu'il avait été à la veille d'abandonner, mais même il fit des conquêtes sur ses ennemis; la France, entamée en Alsace et menacée du côté de la Sarre et de la Moselle, vit la tranquillité de ses frontières rétablie par la démolition de Hombourg et par la prise de Trarbach, de Trèves et de Landau que l'empereur lui avait enlevés l'année précédente. En même temps la conquête de Kehl et celle de Vieux-Brisach ouvrirent des passages assurés sur le Rhin, et préparèrent les moyens de donner la main à l'électeur de Bavière.

Aux Pays-Bas, les alliés furent battus à Eeckeren, et cet événement rompit tous les projets qu'avait formés le duc de Marlborough, leur général.

En Italie, M. le duc de Vendôme pénétra dans le Trentin et jusqu'à la frontière du Tyrol, s'empara du Modénais, contint les impériaux sur la Secchia et dans les montagnes du

pays vénitien, et arrêta les effets de l'infidélité du duc de Savoie en désarmant ses troupes.

Sur mer, on fit échouer les vastes projets des Anglais et des Hollandais, dont les formidables armements menaçaient non-seulement toutes les côtes de France, mais aussi le royaume de Naples; et les rebelles des Cévennes, privés des secours qu'ils attendaient d'eux, ne firent que de légères entreprises, dont M. le maréchal de Montrevel sut arrêter les progrès.

Mais malgré l'heureuse situation des affaires militaires, les nouveaux ennemis que les alliés de l'empereur suscitèrent à la France rendirent la guerre et plus onéreuse et plus difficile à soutenir. La défection du duc de Savoie, en affaiblissant l'armée que le roi avait en Italie, augmentait les forces des impériaux, donnait un nouvel ennemi à combattre, présentait de nouveaux pays à soumettre, de nouvelles forteresses à réduire, des obstacles infinis à vaincre; et le roi de Portugal, en abandonnant le parti des deux couronnes pour aider l'empereur à faire la guerre à l'Espagne, forçait Louis XIV à envoyer des secours à son petit-fils, aux dépens des armées qu'il avait à entretenir pour résister à ses propres ennemis et pour soutenir l'électeur de Bavière, le seul allié qui lui restait. Il fallut faire de nouveaux efforts pour faire face de tous côtés, conserver les Pays-Bas, défendre l'Espagne, aider l'électeur de Bavière, imposer à l'empire, se venger du duc de Savoie, et achever de dompter les rebelles des Cévennes.

L'hiver de 1703 à 1704 fut employé à faire des dispositions pour être en état d'entrer de tous côtés, de très-bonne heure, en campagne, et de prévenir partout les ennemis. On n'augmenta point les troupes; il ne fut question que de réparer les pertes énormes qu'elles avaient faites pendant la campagne précédente, surtout les régiments de nouvelle levée qui n'a-

vaient encore pu prendre de consistance, et de compléter l'armée de Bavière qui, depuis qu'elle avait passé les montagnes Noires, n'avait reçu ni recrues, ni remontes, ni aucunes réparations. Le roi résolut d'avoir huit armées sur pied :

L'une en Flandre, commandée par M. le maréchal de Villeroy;

La deuxième sur le Rhin, par M. le maréchal de Tallard;

La troisième en Allemagne, par M. le maréchal de Marcin, sous les ordres de l'électeur de Bavière;

La quatrième en Piémont, par M. le duc de Vendôme;

La cinquième en Lombardie, par M. le grand-prieur, son frère;

La sixième en Savoie, par M. le duc de la Feuillade;

La septième dans les Cévennes, par M. le maréchal de Villars;

La huitième en Espagne, par M. le maréchal de Berwick, sous les ordres de sa majesté catholique, pour agir en Portugal.

Les ennemis des deux couronnes devaient faire à peu près la même distribution de leurs forces, et avoir pour généraux, le duc de Marlborough aux Pays-Bas, le prince Eugène sur le Rhin, le prince Louis de Bade en Allemagne, le duc de Savoie dans ses états, le jeune prince de Vaudémont en Italie, et l'archiduc Charles en Portugal.

Suivant le plan que le roi forma pour les opérations, les plus grands efforts devaient se faire en Allemagne et en Italie, et sa majesté résolut de se tenir sur la défensive aux Pays-Bas.

Les troupes qui devaient composer l'armée du Rhin, sous les ordres de M. le maréchal de Tallard, étaient répandues

dans la haute et la basse Alsace, excepté la gendarmerie, qui était en Franche-Comté, et quelques régiments dans les Évêchés, le tout au nombre de trente bataillons et trente-cinq escadrons. Un corps de quatorze bataillons et trente escadrons, qui était aux ordres de M. le comte de Coigny, sur la Moselle, tant à Trèves que dans les environs de cette ville, était destiné à joindre l'armée du Rhin ou à passer en Flandre, suivant ce que les circonstances pourraient exiger.

L'armée d'Allemagne, commandée par M. le maréchal de Marcin, sous les ordres de l'électeur de Bavière, et composée de cinquante bataillons et soixante escadrons, avait ses quartiers entre le Lech, l'Iller et le Danube; le quartier de M. le maréchal de Marcin était à Augsbourg, celui de l'électeur à Munich, et les troupes de ce prince, au nombre de trente-cinq bataillons et quarante-cinq escadrons, étaient répandues dans ses états, depuis le Lech jusqu'à l'Inn, et occupaient Passau, dont il s'était emparé au commencement du mois de janvier, ainsi que quelques postes dans la haute Autriche, et Kufstein dans le Tyrol. Quelques régiments étaient dans le haut Palatinat.

Les troupes de l'empereur, celles des cercles et de différents princes de l'empire, destinées à former les deux armées des ennemis, l'une en Allemagne, sous le commandement du prince Louis de Bade, l'autre sur le Rhin, aux ordres de M. le prince Eugène, avaient leurs quartiers, partie entre le haut Danube, le lac de Constance et les montagnes Noires; partie en Souabe, à la rive gauche de ce fleuve et en Franconie; partie derrière les lignes de Bühl et de Stollhoffen; partie dans le Palatinat, à la rive droite du Rhin, et partie sur le Mein et dans la Vétéravie.

Ce tableau de la position générale des armées respectives

fait connaître que, malgré les conquêtes que la France avait faites, l'année précédente, sur le Rhin, la communication de l'Alsace avec la Bavière était encore fermée et par Fribourg et par les troupes impériales qui occupaient tous les passages des montagnes Noires. Le seul chemin était celui de la Suisse; mais cette communication était lente et n'était nullement assurée; d'ailleurs elle ne pouvait servir que pour les courriers ou pour quelques officiers chargés de dépêches; la neutralité des Suisses ne permettait pas de tenter de la faire pratiquer à des troupes. Cependant rien n'était plus instant que de faire passer à l'armée qui était en Allemagne, des recrues et des remontes, avec les effets nécessaires pour la réparation des troupes. Le roi étant déterminé à faire dans cette partie les plus grands efforts, il était indispensable d'y envoyer de nouvelles forces; sa majesté avait même résolu de grossir l'armée de toutes les troupes qui hivernaient en Alsace.

Le premier objet dont on eut à s'occuper pendant l'hiver, et le plus décisif pour le succès de la campagne, fut de pourvoir aux moyens de faire traverser les montagnes Noires et la Souabe aux recrues et aux renforts nécessaires à cette armée. Dès les premiers jours du mois de janvier M. le maréchal de Tallard, qui était destiné à commander celle du Rhin et qui devait être chargé de cette importante opération, présenta à la cour deux mémoires tendant à faire connaître et le temps le plus convenable pour la tenter, et les préparatifs qu'il y avait à faire, tant en Alsace que du côté de la Bavière, et les précautions qu'il y aurait à prendre pour garantir la frontière du Rhin et de la Sarre, si les ennemis y restaient supérieurs[1].

[1] Lorsque M. le maréchal de Tallard fit ces mémoires, il ignorait encore que l'électeur se fût rendu maître de Passau et de différents postes en Autriche.

M. de Chamlay fit aussi un mémoire sur les mêmes objets, et le roi, peu de temps après, en reçut un de M. le maréchal de Marcin. Comme ces différents mémoires contiennent les détails les plus intéressants sur les difficultés et en même temps sur les moyens de réussir dans une opération de laquelle dépendaient les événements de la campagne, on croit qu'il est indispensable d'en prendre connaissance avant de commencer les détails des dispositions qui furent faites pour son exécution.

Mémoire de M. le maréchal de Tallard. 11 janvier 1704[1]

Comme le roi est déterminé à faire passer dans l'empire la principale partie de ce qui reste de l'armée qui a fait la campagne sur le Rhin, il n'est plus question d'examiner ce qui aurait pu se faire sur le bord de ce fleuve, soit en deçà, soit au delà, si cette résolution n'était pas prise, mais seulement quelles sont les mesures nécessaires pour que ce corps et les recrues destinées pour la Bavière puissent passer avec sûreté les montagnes qui séparent la vallée du Rhin d'avec la Souabe; quel est le temps le plus propre pour cela; quels sont les préparatifs qu'il faut faire pour y réussir; quels sont les projets les plus utiles à suivre quand on aura passé; et enfin, quels sont les moyens de se précautionner contre ce que les ennemis pourraient entreprendre, s'ils ne portaient pas toutes les forces dont ils ont à disposer en Souabe et en Franconie, et qu'ils restassent supérieurs à nous sur les frontières du royaume. Je dirai, pour entrer en matière, que les derniers jours du mois d'avril sont le temps qui me paraît le plus convenable pour commencer à se mettre en mouvement. Quand les troupes pourraient être réparées avant ce terme-là, ce qui n'est pas bien assuré, le seul manque de magasins et de fourrages, dans les places du Danube, suffirait pour empêcher qu'on ne s'assemblât de meilleure heure, puisque la Souabe, qui a été mangée par deux armées pendant tout l'été dernier, ne pourrait

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1747.

vraisemblablement plus fournir de subsistances, à la fin de l'hiver, aux troupes d'augmentation qui arriveront; il faut donc, par nécessité, attendre de nouveau la saison; et, pour bien faire, ce me semble, prendre le mois que les ennemis ne sont point encore assemblés et celui pourtant où l'on pourra commencer à vivre de ce qui se trouvera sur la terre, afin que l'on soit en état d'agir vivement dès qu'on aura joint les troupes de Bavière, et que la terreur qu'auraient les princes d'Allemagne de voir arriver de nouvelles forces dans leur voisinage soit augmentée par le mal réel qu'ils en recevront. A la vérité l'obstacle qu'apporte le passage des montagnes peut être un des points les plus embarrassants pour l'exécution de ce que l'on se propose, si les ennemis font ce qui dépendra d'eux pour s'y opposer, surtout si, d'une part les troupes de Hesse, celles de l'électeur palatin qui sont en quartier dans l'Odenwald et entre le Mein et la Lahn, et de l'autre, celles de la maison de Hanovre, qui ont passé le Rhin à Bonn depuis quelques jours et qui remontent vers Mayence, se joignaient à M. de Bade, et se plaçaient entre la source du Danube et celle du Necker. Il serait à craindre en ce cas que l'électeur n'osât s'avancer tout seul jusqu'où il faudrait qu'il vînt pour nous recevoir, et que, par conséquent, l'armée qui déboucherait d'Alsace pour le joindre, n'y pût parvenir. Un des moyens, à mon sens, les plus propres à remédier à ces inconvénients-là, est de surprendre les ennemis, de leur dérober le temps que nous nous ébranlerons, et que ce soit d'assez bonne heure pour les trouver encore séparés quand nous nous mettrons en mouvement. Pour cela, il faut faire dès à présent tous les préparatifs nécessaires pour le passage, afin qu'il y ait un long intervalle entre le temps qu'ils seront achevés et celui que l'on tentera de passer; que l'attention que les ennemis auront donnée aux dispositions qui se feront soit éteinte quand on voudra marcher, et prévenir par une extrême diligence, en partant tout d'un coup, les obstacles difficiles à surmonter qui pourraient se rencontrer, ainsi que je viens de le dire, s'ils font tout ce qui dépend d'eux pour nous traverser. Pour cela encore, il faut

convenir d'un jour marqué avec M. le maréchal de Marcin, afin qu'il arrive au rendez-vous de son côté, dans le même temps que nous arriverons du nôtre, et garder un secret inviolable sur le temps du passage et sur l'intention de mener un nouveau corps d'armée à l'électeur, parce que, si les ennemis l'avaient pénétré, l'on perdrait l'avantage qu'on pourrait tirer en faisant une diversion du côté des lignes de Bühl et des places qu'ils ont le long du Rhin. J'expliquerai ci-dessous ce qu'il faudrait de vivres et d'artillerie aussi bien que les lieux où il convient que les milices qui doivent servir de recrues soient placées, et je continuerai ce discours par dire que, si l'on est une fois parvenu à passer les montagnes, il ne faut pas perdre un moment à faire le possible pour forcer les cercles de Souabe et de Franconie à désarmer et à licencier leurs troupes, et même, s'il se peut, pour les contraindre à donner des subsides et des places de sûreté ou au moins des otages pour répondre de la validité de leur parole. Si l'on était assez heureux pour consommer cet ouvrage en peu de temps, on serait en état d'opprimer les petits princes voisins, qui ne pourraient après cela se soutenir d'eux-mêmes, de retomber sur la Bohême ou sur l'Autriche, et de réduire l'empereur à la nécessité indispensable d'avoir recours à la modération du roi, et à lui demander la paix. Je répète encore que, pour parvenir à un aussi grand dessein, il faut agir avec une diligence extrême dès que la jonction préméditée sera faite, et surtout être entièrement déterminé à combattre tout ce qui osera paraître à portée, en quelque endroit que ce puisse être; car si les ennemis ne sont accablés brusquement et, s'il se peut, en détail, et qu'ils aient le temps de s'assembler et de se reconnaître avant que les coups soient frappés, ils formeront, à quelque prix que ce soit, une armée proportionnée à celle que nous aurons; la guerre se tournera en procès ordinaire et l'on n'aura fait que changer le lieu où elle se faisait sans en tirer d'avantage décisif. Il serait à désirer que M. l'électeur de Bavière pût se saisir de Passau avant l'ouverture de la campagne. Ce prince pourrait porter ses armes partout, après cette conquête,

sans avoir d'inquiétude pour son pays; mais, qu'il le fasse ou ne le fasse pas, je crois que dès qu'on aura passé en Souabe, il faut partager les troupes du roi et les siennes en deux armées, et former, outre cela, un corps composé de quelques troupes réglées et de beaucoup de milices : une des deux armées observerait celle du prince de Bade et y serait proportionnée; l'autre, qu'il faudrait rendre plus considérable, agirait dans l'empire; et le corps qui se séparerait ou se tiendrait ensemble, suivant les occurrences, ne serait occupé que de la conservation de la Bavière. Il faudrait que les deux armées dont je viens de parler réglassent leurs mouvements de sorte que M. de Bade ne pût jamais couper la communication de l'une à l'autre, et que l'on prît des mesures si justes pendant le reste de cet hiver, soit pour se joindre, soit pour pouvoir subsister après s'être joint, que l'on pût toujours cheminer sans qu'il y eût de discontinuation entre le temps qu'on aurait commencé à entrer en mouvement et celui où l'on entrerait en action. Je crois qu'il faut, pour cela, que M. le maréchal de Marcin se dispose à mener un convoi avec lui jusqu'à la hauteur de Villingen, et que ce convoi soit suffisant pour fournir du pain à tout ce qui arrivera de nouvelles troupes, jusqu'à ce qu'elles soient à la portée d'Ulm. Il faudrait aussi assembler, s'il se peut, cent mille sacs de farine dans cette dernière ville ou à portée du Danube; et il serait à propos de savoir s'il y a des voitures dans le pays, à la faveur desquelles on pût s'éloigner des rivières; si les peuples ont semé, quels endroits ne le sont pas, et quels sont les moyens dont l'électeur voulait se servir, l'année dernière, pour subsister en avant, quand il proposait d'attaquer Nuremberg; enfin, s'il y a du salpêtre dans son pays ou dans les villes qu'il occupe, et quelle quantité de munitions de guerre s'y trouve actuellement, afin qu'on juge par là de ce qu'il sera nécessaire d'y en porter. C'est sur quoi il faut demander des mémoires à M. de Marcin, sans perdre de temps, en lui communiquant le nouveau projet que fait le roi, afin qu'il puisse mander son avis sur ce qu'il contient, à loisir, avant la campagne, et redresser sur

ce qu'il y aurait à augmenter ou à diminuer, suivant ses lumières. Il faut examiner présentement ce que pourraient faire les ennemis, s'ils restaient supérieurs aux troupes que le roi se propose de laisser pour la garde de ses frontières. Je crois que les précautions qu'il faut prendre, du côté de l'Alsace, sont de munir Landau de toutes choses, comme s'il devait être assiégé, d'en user de même à l'égard de Fort-Louis; Huningue ne demande pas d'attention, mais j'y voudrais un peu de tout. Une chose principale est de rebâtir le fort des Iles et celui des Piles, entre Strasbourg et le fort de Kehl, pour rétablir la communication de l'un à l'autre; sans cela l'on pourrait faire le siége de cette dernière place, indépendamment de Strasbourg, et brûler avec beaucoup de facilité le pont sur le Rhin. Il serait aussi à désirer que Lauterbourg fût fortifié; mais je ne sais s'il conviendrait d'y faire une place présentement qu'on se propose de faire une défensive absolue dans ce pays-là, au risque qu'elle ne fût ni assez bonne ni assez achevée pour se soutenir sans armée pendant cette campagne. Au surplus il n'y a pas d'apparence que les ennemis soient en état de faire le siége des places que je viens de nommer ci-dessus, mais, s'ils étaient bien supérieurs, ils pourraient bloquer Landau en rétablissant les lignes de la Lauter, peut-être même faire un pont à Drusenheim, pour prendre encore une fois le poste d'Haguenau et de Bitschweiler. S'ils ne sont que médiocrement forts, ils pourraient se contenter de réparer les lignes du Spirbach, et nous chasser de Neustadt. Les lignes du Spirbach sont considérables; mais s'ils ne faisaient que nous chasser de Neustadt, sans faire lesdites lignes, nous le reprendrions aussi dès que nous serions les plus forts. Ce poste ne décide de rien, et je crois même qu'il n'y faudrait laisser personne si une armée approchait de ce côté-là. Il y a aussi des mesures nécessaires à prendre du côté de la Moselle et du pays Messin : il faudrait quelques bataillons de plus à Sarre-Louis et à Thionville que s'il y avait une armée en deçà du Rhin; mais ce qu'il y a d'indispensable, c'est d'avoir un régiment de dragons permanent à la

tête de ce pays-là, qui suffirait pour le garantir des petits maux; et comme il n'y en saurait arriver de grands que par des détachements de l'armée des alliés en Flandre, M. le maréchal de Villeroy pourrait et ne manquerait pas de détacher, avec proportion, de l'armée que le roi a en ce pays-là, tout ce qui serait nécessaire pour veiller à la sûreté de la Moselle, des Évêchés et de Sarre-Louis. Il ne me reste plus, ce me semble, qu'à parler de ce qui regarde les préparatifs du passage, et le lieu où il conviendrait de placer les milices qu'on doit mener. Je crois que, pour satisfaire à ce premier article, il est à propos de faire cuire jusqu'à trois cent mille rations de biscuit, et qu'il faut douze cents chevaux des vivres, mille d'artillerie, s'il se peut, trois cents chevaux haut-le-pied, et qu'au lieu de caissons sur des charrettes à deux roues il serait très à propos de les mettre sur des chariots qui en eussent quatre, tels que sont ceux de l'artillerie de l'armée d'Allemagne. Pour les milices, elles ne peuvent être mieux, à mon sens, que dans les villes de la Franche-Comté, Schelestadt et Béfort. Il serait à souhaiter que le roi ordonnât à toutes les troupes qui doivent passer de n'avoir aucun gros bagage, pas même ce qu'on appelle surtouts, afin d'avoir une armée portative et prête à tout entreprendre. J'ajouterai simplement à ce mémoire, qu'il serait à souhaiter que le corps d'armée qui restera en deçà du Rhin, outre ce qui doit passer en Bavière, fût de dix-huit bataillons et de trente escadrons, et qu'il fût commandé par un homme qui eût ordre de régler ses mouvements sur les nouvelles qu'il recevrait de l'armée de l'empire, parce que si les choses tournaient heureusement et qu'on pût venir à portée du Rhin par l'autre côté du fleuve, rien ne serait si utile pour le service du roi que d'agir relativement, pour établir une communication ou pour entreprendre de concert, suivant les succès qui accompagneraient les armes du roi.

Mémoire de M. le maréchal de Tallard. 11 janvier 1704[1].

Je crois qu'il est temps de disposer les troupes qui doivent être en garnison en Alsace et dans les Évêchés de la manière qu'elles doivent rester pendant l'été, afin que, cela fait, il ne paraisse plus aucun mouvement de troupes, jusqu'à ce qu'on s'y mette pour l'exécution de ce qu'on projette.

Je crois qu'il est temps de faire faire les trois cent mille rations de biscuit portées dans mon mémoire, partie à Strasbourg, partie à Brisach, et ensuite de les faire mettre dans des tonneaux.

Je crois qu'il faut que les chevaux des vivres et ceux de l'artillerie se trouvent, le 1er d'avril, à Béfort.

Outre les douze cents chevaux des vivres que j'ai demandés pour l'armée qui doit sortir d'Alsace, je crois qu'il en faut destiner quatre cents pour le corps qui doit rester dans cette province.

Je crois qu'outre cela il faut que le corps de la Moselle en ait à peu près le même nombre qu'avait amené M. de Pracontal, quand il vint de Flandre; on peut prendre ceux-là sur ladite armée;

Qu'il faut que M. de Coigny se rende sous Landau à l'ouverture de la campagne, avec les troupes qui sont sur la Moselle; qu'il y soit joint par celles qui doivent rester en Alsace; que les régiments du Roi, Royal-Italien et Saint-Second, soient compris dans ce nombre, et que le troisième bataillon du Royal, les deux de Languedoc, de Zurlauben, le premier de Boulonnais et le premier d'Auxerrois, qui sont présentement à Trèves, soient à Strasbourg le 12 avril.

Quand le passage sera fait, M. le comte de Coigny restera en Alsace ou retournera en Flandre, suivant le mouvement que feront les troupes de Hanovre; s'il s'en retourne, les régiments du Roi, Royal-Italien et Saint-Second le suivront.

Il faut un habile directeur des vivres.

Il est, il me semble, à propos de jeter les yeux sur un intendant pour marcher avec les troupes qui passeront.

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1749, n° 6 *bis*.

Je crois qu'il est nécessaire que je parte à la fin de ce mois pour me rendre en Alsace; tout ce que je pourrai faire avec cela sera d'y être le 10 ou le 12 mars, et il faut bien au moins un mois pour être informé de la situation des ennemis et pour préparer le double projet qu'il sera question de mettre à exécution dans les derniers jours d'avril; outre que je serai beaucoup plus à portée d'établir, de Strasbourg, un commerce avec M. le maréchal de Marcin que je ne puis le faire d'ici.

Il faudra que tous les officiers généraux et l'état-major de l'armée se trouvent à Strasbourg le 1er d'avril, ou, au plus tard, le 10.

Nous serons tous très-obligés à M. de Chamillart si, outre l'hôpital ordinaire, il a la bonté de nous donner quelques bons chirurgiens; il faudra qu'ils soient aussi au rendez-vous le 10 ou le 12 d'avril, et cela sans retardement.

Il faudra aussi que les officiers d'artillerie soient nommés de bonne heure, pour qu'ils se trouvent en même temps à leurs emplois; faire en sorte que ce soient des gens choisis; et, comme on peut avoir des siéges à faire de l'autre côté des montagnes, et qu'on ne pourra en tirer de nouveaux de la frontière et des places du roi, je suis persuadé qu'il en faut plus qu'on n'en mettrait dans un équipage ordinaire.

Par la même raison, je crois qu'il faut choisir de bons ingénieurs et augmenter le nombre que l'on a accoutumé d'en avoir à la suite de l'armée.

Je crois que les trois cents chevaux haut-le-pied du sieur Rivier, qui étaient à la suite de l'armée l'année dernière, sont nécessaires.

Je crois encore qu'il faudrait avoir plus de brigadiers d'infanterie qu'on n'en met ordinairement dans une armée, afin de faire des brigades particulières des recrues qui vont en Bavière, et d'avoir sept ou huit colonels et lieutenants-colonels de ceux qui sont réformés, pour les partager entre eux, afin de les rendre utiles et au passage des montagnes et à ce qu'il y aura lieu d'en faire.

Par la même raison, il leur faudrait des tentes afin qu'elles pussent camper.

HAUT RHIN.

Mémoire de M. de Chamlay Février 1704[1].

Les affaires du haut Rhin ont une grande connexité avec celles des Pays-Bas.

Si la disposition des affaires des Pays-Bas permet au roi d'envoyer sur le haut Rhin le corps de troupes qui est présentement sur la Moselle et aux environs, sur quoi sa majesté pourra prendre son parti lorsqu'elle verra la destination que les Hollandais feront de leurs troupes, ou en les portant toutes aux Pays-Bas, ou en en envoyant encore une partie en Allemagne, outre celles qui y sont déjà; si, dis-je, le roi peut, sans commettre ses affaires des Pays-Bas, faire passer sur le haut Rhin le corps de troupes qui est présentement sur la Moselle, ce qui paraît très-important et très-nécessaire, l'effort que ses armes feront de ce côté-là et qu'il est très-important de faire pour, conjointement avec M. l'électeur de Bavière, accabler le parti de l'empereur du côté du Danube, et pour obliger les cercles de Franconie et de Souabe à le quitter, sera très-considérable.

Si sa majesté ne peut pas faire passer sur le haut Rhin les troupes de la Moselle, l'effort de ses armes, du côté du haut Rhin, sera moindre.

Quelque chose qui arrive, à l'égard des troupes susdites de la Moselle, il faut que l'armée que le roi destine à agir sur le haut Rhin fasse deux choses :

La première, que, dès que la saison permettra d'entrer dans la forêt Noire, elle prenne à sa suite les recrues de l'armée de France qui est en Bavière et tous les effets que l'on a dessein d'y mener; qu'elle appuie leur passage par les montagnes susdites, et qu'elle les remette à la partie des armées de France et de Bavière qui s'avancera vers Villingen ou vers Rottweil, ou même jusque dans lesdites montagnes, pour les recevoir.

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1893, pag. 77.

La seconde, qu'après avoir remis en Souabe les recrues et les effets susdits, elle fasse aux ennemis la diversion qui sera jugée convenable et praticable, suivant sa force, ou sur le Rhin ou sur le haut Necker, afin de soulager d'autant M. l'électeur de Bavière et de mettre ce prince en état d'agir plus puissamment et plus efficacement dans la haute Allemagne.

Première opération de l'armée du haut Rhin. Les recrues de l'armée de France qui est en Bavière et les effets que l'on y envoie ne peuvent point y passer, d'un côté, sans le secours de l'armée du haut Rhin, qui leur ouvre le passage des montagnes de la forêt Noire, et de l'autre, sans qu'une grande partie des forces de France et de Bavière s'avance au débouché desdites montagnes, pour empêcher les ennemis de s'opposer au passage desdites recrues et effets, et pour les recevoir.

Pour parvenir à ce but il faut faire trois choses :

La première, convenir au plus tôt du temps auquel on entreprendra la conduite et le passage desdites recrues.

La seconde, donner au plus tôt part à M. l'électeur de Bavière et à M. le maréchal de Marcin, par plusieurs duplicata, du temps auquel on aura résolu de tenter le passage desdites recrues, et concerter avec eux toutes choses, afin qu'ils puissent avoir le loisir de s'arranger pour faire arriver à jour nommé l'armée au débouché des montagnes pour recevoir lesdites recrues et pour faire préalablement des diversions aux ennemis qui puissent les éloigner de la partie de la Souabe qui avoisine le débouché des montagnes susdites.

La troisième, faire à l'avance en Alsace tous les préparatifs nécessaires pour pouvoir exécuter le passage desdites montagnes.

Quant au premier article, il semble qu'on ne saurait choisir un temps plus favorable pour tenter le passage desdites montagnes que le commencement du mois de mai, parce qu'alors les neiges desdites montagnes seront toutes fondues, et qu'on pourra y trouver quelque subsistance pour les chevaux de la cavalerie et des équi-

pages, qu'il faudra nécessairement mener, et parce que l'armée de France et de Bavière trouvera de son côté de la subsistance pendant la marche qu'elle aura à faire pour s'approcher des montagnes du côté de Souabe.

Cependant s'il marchait de tous côtés, c'est-à-dire de Hollande et de la basse Allemagne, des troupes pour fortifier l'armée impériale, qui est présentement en quartiers d'hiver en Souabe, et pour la mettre en état de s'opposer au passage des recrues pour l'armée de France qui est en Bavière, dès qu'on serait informé de la marche desdites troupes, il faudrait, indépendamment du temps et de la saison prématurée, s'arranger, de concert avec M. l'électeur de Bavière et avec M. le maréchal de Marcin, pour faire passer lesdites recrues avant que les renforts susdits des ennemis fussent arrivés sur le haut Necker, sans quoi lesdites recrues ne pourraient vraisemblablement plus passer; d'où il arriverait de grands inconvénients qui pourraient porter un préjudice infini aux affaires du roi et de M. l'électeur de Bavière en Allemagne.

Je sais bien qu'en faisant passer les montagnes auxdites recrues avant le commencement de mai, on trouvera des deux côtés de grandes difficultés pour faire subsister les chevaux. Mais il faudra bien tâcher de les surmonter au moyen de l'avoine qu'on leur fera distribuer. Il y a des occasions où l'on n'a pas la liberté du choix, et où il faut absolument céder à la nécessité.

A l'égard du second article, on ne saurait s'expliquer trop tôt avec M. l'électeur et avec M. le maréchal de Marcin, sur le temps et sur les circonstances du passage desdites recrues et sur le cas marqué ci-dessus de la marche d'un corps considérable de troupes de Hollande ou de la basse Allemagne pour grossir l'armée de M. le prince Louis de Bade, ni trop concerter toutes choses avec eux; car sans cela, ce passage, auquel, nonobstant les précautions et les mesures que l'on pourra prendre, on ne laissera pas de trouver peut-être des difficultés assez considérables, si les ennemis savent bien se conduire, ne pourrait se faire.

Il est vrai que l'armée de M. le maréchal de Villars a bien traversé l'année passée les montagnes de la forêt Noire et pénétré en Souabe, sans que M. l'électeur de Bavière ait marché au-devant avec son armée; mais la disposition des ennemis était alors différente de ce qu'elle est présentement : une grande partie de leurs forces était à Bühl, près de Stollhoffen, dans la vallée du Rhin; ce qui était en Souabe et en Franconie n'était pas assemblé, et ce qui était dans les montagnes de la forêt Noire était peu considérable, sans compter qu'il ne fit pas fort bien son devoir; au lieu que la plupart des troupes des ennemis sont présentement le long du lac de Constance et sur le haut Necker, et par conséquent à portée de s'assembler et de se joindre promptement pour marcher du côté de Villingen ou de Rottweil, afin de s'y opposer au passage des recrues de France. Il faut donc, cela supposé, que, pour obliger les ennemis à s'éloigner des lieux susdits, une grande partie des forces de France et de Bavière se porte au débouché desdites montagnes pour recevoir les recrues.

Pour ce qui est du troisième article, comme la saison commence déjà à s'avancer, il n'y a point de temps à perdre pour faire les préparatifs qui sont nécessaires à l'exécution du passage des montagnes de la forêt Noire, soit qu'on le tente seulement au commencement du mois de mai prochain, soit que par la marche d'une augmentation considérable de troupes à l'armée de M. de Bade on soit obligé de le tenter plus tôt.

Ces préparatifs doivent être de deux sortes :

Les uns réels et effectifs pour le service de l'armée et des recrues qui passeront les montagnes, comme chariots dévoyés, artillerie légère (hors deux ou trois pièces de vingt-quatre, qu'il faut toujours mener à la suite de l'armée contre les postes qui pourraient arrêter), munitions de guerre et de bouche, et surtout du biscuit et de l'avoine;

Les autres feints et destinés à donner de la jalousie aux ennemis avant de s'engager dans les montagnes, et à leur faire craindre de notre part quelque entreprise considérable du côté du bas Rhin,

comme sur Philipsbourg et sur les lignes de Bühl, ce qu'il est très-important de faire avec toute la dextérité et toute l'industrie possibles, pour obliger les ennemis à partager leurs forces et à ne les employer pas tout entières à la défense du passage des montagnes.

Sur quoi il est de conséquence d'examiner avec soin les différents passages des montagnes qui conduisent en Souabe, afin de pouvoir faire choix du plus commode et du plus convenable.

Ces passages principaux sont, du côté du haut Rhin, par la Maison-Rouge, par Seckingen, par Waldshut, par la vallée de la Wutach, par Stuhlingen et de là en Souabe.

Dans le voisinage de Fribourg, par la vallée de Kirchzarten, par l'abbaye de Saint-Pierre, par le Holegraben, par Kalte Herberge, sur Villingen.

Par Waldkirch et de là par Elzach, et par Triberg ou par l'abbaye de Saint-Pierre et par le Holegraben, sur Villingen.

Du côté du Rhin mitoyen, par Offenbourg, dans la vallée de la Kintzig, par Gegenbach, par Biberach, par Hasslach, par Hausen, par Hornberg, par l'abbaye de Saint-Georges, sur Villingen ou sur Rottweil.

Par Oberkirch, par le Kniebis, par Freudenstatt, par Dornstetten, et de là à Horb sur le Necker, fort au-dessous de Rottweil.

Du côté du bas Rhin, par Gernsbach ou par Frauenalb, par Wildbad, par Kalw à Nurtingen sur le Necker, entre Stuttgard et Esslingen.

Par Ettlingen, par Pfortzheim, par Vaihingen et de là sur Stuttgard et sur Esslingen.

J'ai mis en détail toutes ces routes, non pour les apprendre à personne, car on les sait peut-être mieux que moi, mais pour examiner celles d'entre elles qui peuvent convenir d'un côté à l'armée d'Alsace qui mène les recrues, et de l'autre à celle de Bavière qui viendra les recevoir.

Les routes depuis la vallée de la Kintzig jusqu'au haut Rhin conviennent toutes à l'armée de Bavière, parce qu'elles aboutissent en

Souabe dans le voisinage de Villingen ou de Rottweil; mais elles ne conviennent pas toutes à l'armée d'Alsace, particulièrement celle du haut Rhin :

1° Parce qu'elle est beaucoup plus longue que les autres;

2° Parce qu'elle découvre trop tôt le dessein que l'on a;

3° Parce qu'elle ôte les moyens de donner de la jalousie aux ennemis, et de leur faire craindre des diversions du côté du bas Rhin;

4° Parce qu'elle met les ennemis en état de porter à coup sûr toutes leurs forces réunies dans tel endroit des montagnes qu'ils jugeront convenable par où l'armée d'Alsace devra passer.

Les routes par Fribourg ou par Waldkirch sur Villingen sont les plus courtes et conviennent à l'armée d'Alsace beaucoup mieux que celle du haut Rhin; cependant elles diminuent les moyens de la jalousie et de la diversion à l'égard des ennemis.

Par celle de Fribourg, il y a deux inconvénients :

L'un de passer fort près de la place;

L'autre de remonter la montagne qui est près du Holegraben, et qui est assez élevée et pleine de pierres.

Cependant ces difficultés peuvent se surmonter. On peut éviter de passer si près de Fribourg; et des armées ont passé plusieurs fois par la montagne du Holegraben.

Je préférerais la route par Waldkirch à la route par Fribourg, parce que la première est plus proche de Strasbourg que l'autre.

La route par la vallée de la Kintzig, qui est celle dont M. le maréchal de Villars s'est servi l'année passée, me paraît la plus commode et la meilleure :

1° Parce qu'elle est plus proche de Strasbourg, qui est la ville la plus propre pour y faire ses préparatifs et pour en tirer tous ses besoins;

2° Parce qu'en projetant de se servir de cette route on soutient plus longtemps la jalousie et les diversions à l'égard des ennemis; et lorsqu'on veut marcher, on n'a qu'un pas à faire pour entrer dans les montagnes par Gegenbach et par Lahr.

Les autres routes, quand même elles conviendraient à l'armée d'Alsace, ne conviendraient peut-être pas à celle de Bavière, parce que pour aller d'Ulm à Tubingue, à Nurtingen ou à Esslingen, il y a des montagnes assez considérables à passer. Elles ne conviendraient pas non plus à l'armée d'Alsace.

1° Celles par Pfortzheim et par Wildbad, parce que pour les suivre il faudrait préalablement se rendre maître du poste de Bühl, parce qu'elles sont trop longues, et parce que, sans compter les obstacles que les ennemis pourraient y apporter, elles pourraient causer de la difficulté pour la subsistance de ladite armée; et enfin parce que, quand même les ennemis abandonneraient le poste de Bühl, l'armée d'Alsace en passant par la vallée de la Kintzig serait plus tôt arrivée en Souabe, à la hauteur de Villingen ou de Rottweil, qu'elle ne le serait sinon à Ettlingen ou à Frauenalb, du moins à Pfortzheim ou à Wildbad, d'où il y a encore bien loin jusqu'à Esslingen ou à Nurtingen.

2° A l'égard de la route par Freudenstatt, elle est encore plus longue que celle du Kintzigerthal; et d'ailleurs il faut par ladite route monter la montagne du Kniebis, qui est fort élevée et fort difficile.

Pour parvenir à l'exécution du passage des recrues pour l'armée qui est en Souabe et au voiturement de toutes les choses qui sont nécessaires à ladite armée de Souabe, comme habits, souliers, chapeaux, armes, poudre, plomb, etc., il n'y a encore une fois certainement point de temps à perdre pour s'arranger sur les préparatifs requis, et surtout pour convenir de toutes choses avec M. l'électeur de Bavière et avec M. le maréchal de Marcin, tant sur la route qu'il faudra tenir que sur le temps auquel il faudra qu'ils marchent, et sur les mouvements qu'il faudra qu'ils fassent.

La communication entre la France et la Bavière étant fort difficile, il faudra se servir de plusieurs voies et de lettres redoublées pour faire le concert susdit.

Et comme M. l'électeur de Bavière a beaucoup de ses troupes du

côté de Lintz et de Passau et en deçà, et qu'il faudra qu'il en revienne du côté d'Augsbourg et de l'Iller, pour ne laisser pas la Souabe de ce côté-là trop dégarnie, lorsqu'il faudra envoyer une armée au débouché des montagnes de la forêt Noire, pour favoriser le passage des recrues et pour les recevoir, il conviendra, à cause du grand éloignement de Passau à Augsbourg et particulièrement à l'Iller, que ce prince commence bientôt à faire rapprocher ses troupes du côté d'Augsbourg et de l'Iller.

Supposons maintenant que le passage des recrues pour l'armée de Souabe soit achevé avec succès, et que lesdites recrues aient été heureusement remises à la partie de l'armée de M. l'électeur de Bavière qui se sera avancée au débouché des montagnes de la forêt Noire pour les y recevoir.

Seconde opération de l'armée du haut Rhin. L'armée du roi qui a conduit en Souabe les recrues de l'armée de Bavière les ayant remises à M. l'électeur ou à M. le maréchal de Marcin, il faut examiner ce que la dernière armée doit et peut faire pendant la campagne.

A l'égard du devoir, il est certain que le roi ne saurait rien faire de plus capable de procurer l'avancement de la paix que d'employer ladite armée à presser d'un côté vivement l'Allemagne, pendant que M. l'électeur de Bavière et M. le maréchal de Marcin la presseront de l'autre, tout ce qu'on pourrait entreprendre sur le Rhin, quoique excellent pour le bien et l'intérêt de l'Alsace et par conséquent du royaume, étant constamment fort inférieur en prix et mérite à ce qu'on pourra faire plus avant en Allemagne de concert avec M. l'électeur de Bavière.

Pour ce qui est du pouvoir, cela dépend de la force dont l'armée d'Alsace ou de M. le maréchal de Tallard sera. Si elle est nombreuse, c'est-à-dire si la disposition des affaires des Pays-Bas permet qu'elle soit jointe par le détachement de la Moselle, elle sera en état d'agir puissamment sur le haut Necker et de laisser encore en Alsace un corps raisonnable de troupes pour couvrir cette province et pour

obliger M. le prince Louis de Bade à laisser de son côté, dans le poste de Bühl, suffisamment de troupes pour la protection de son pays.

Si ladite armée de M. le maréchal de Tallard n'est pas forte, parce que les affaires des Pays-Bas ne permettront pas qu'elle soit jointe par le détachement de la Moselle, elle ne sera guère en état d'agir sur le haut Necker et en même temps de veiller à la conservation de l'Alsace.

Il n'y aurait qu'un expédient qui pût rendre cette armée capable d'agir utilement : c'est que M. l'électeur de Bavière et M. le maréchal de Marcin y joignissent quelques troupes des leurs, moyennant quoi il y aurait en Allemagne deux armées assez considérables du parti de France, lesquelles, agissant séparément, ou conjointement s'il était besoin, accableraient dans peu le parti de l'empereur de ce côté-là, et réduiraient les cercles de Franconie et de Souabe, qui en font le principal appui, à la nécessité de s'accommoder avec le roi et avec M. l'électeur de Bavière.

Si le roi ne juge pas à propos de fortifier l'armée de M. le maréchal de Tallard de la manière dont je viens de le dire, il faudra qu'elle revienne dans la vallée du Rhin, où elle agira pour le bien de l'Alsace et servira à obliger M. le prince Louis de Bade à laisser un grand corps de troupes dans les postes retranchés de Bühl et de Stollhoffen, pour la protection de son pays. Car, de la manière dont ce prince s'est conduit l'année passée, le désir de conserver son pays le portera toujours, indépendamment du préjudice qui pourra en arriver à l'empereur et à l'empire, à employer un grand corps de troupes pour le couvrir; et certainement c'est un grand bien pour le roi que ce prince ait eu ce goût, car s'il ne se fût pas mis en peine de son pays, qu'il se fût contenté de mettre de bonnes garnisons dans les places du haut Rhin et du voisinage de ce fleuve, et qu'il eût fait passer, l'année dernière, en Souabe toutes les troupes qui ont été employées à la garde des postes de Bühl et de Stollhoffen, il aurait pu embarrasser M. l'électeur de Bavière.

Si l'armée de M. le maréchal de Tallard, supposé qu'elle agisse pendant la campagne dans la vallée du Rhin, pouvait surprendre un passage sur ce fleuve à Dachsland ou dans le voisinage, elle ne déconcerterait pas peu les ennemis qui seraient dans le poste de Bühl, parce qu'elle prendrait ledit poste par derrière, où l'on dit qu'il n'est pas bon; elle obligerait aussi les ennemis, ou à se partager et à envoyer une partie de leurs troupes sur la rivière d'Enz, pour la protection du pays de Wurtemberg, et l'autre sur le bas Necker, pour la conservation du Palatinat et du Bergstrass, ou à se jeter tout entiers ou sur l'Enz ou sur le bas Necker.

De quelque manière que la guerre se fasse pendant la campagne prochaine en Alsace, il sera bon de faire rétablir au plus tôt, et même augmenter s'il est nécessaire, les retranchements qui sont le long du Rhin, entre Strasbourg et Germersheim, pour empêcher les ennemis de faire passer de petits partis en Alsace. Il sera aussi à propos de chasser les ennemis de l'île de Dalhund, s'ils l'occupent encore.

Il sera bon aussi de faire quelques retenues d'eau aux principaux passages de la Queich qui sont entre Landau et Germersheim, défendues par des redoutes, pour empêcher les ennemis d'entrer en basse Alsace par ce côté-là.

Il conviendra aussi de tenir toujours Neustadt, Marientraut et les tours de Spire, tant pour garder le Spirbach que pour pouvoir faire de plus près des courses dans le Palatinat, afin de l'obliger, aussi bien que l'électorat de Mayence de deçà le Rhin, à payer les contributions plus régulièrement.

Il sera bon aussi de réparer les retranchements qui sont le long du Rhin, entre Strasbourg et Huningue, et de laisser quelques troupes en haute Alsace, pour empêcher quelques petits partis ennemis de passer le Rhin et d'entrer dans cette province.

Neubourg devenant inutile par la prise de Brisach, et d'ailleurs n'étant pas une bonne place sous laquelle un pont de bateaux puisse être en sûreté, je crois que le roi ne saurait mieux faire que de la faire raser et même d'en détruire les habitations, qui sont en

très-petit nombre, le Rhin ayant emporté depuis longtemps les trois quarts du terrain de cette ville.

Je ne parle pas de Germersheim, ne doutant pas que le roi n'ait donné ses ordres pour le faire raser, cette place, dans l'état imparfait où elle est, n'étant pas bonne à garder.

Revenons présentement à l'armée de M. le maréchal de Tallard, arrivée avec les recrues de l'armée de Bavière, dans l'endroit où elle devra les remettre à ladite armée de Bavière, et fortifiée par le détachement qui est présentement sur la Moselle, ou, au défaut dudit détachement de la Moselle, que la disposition des affaires aux Pays-Bas y aura rappelé, prête à être grossie par un corps de troupes détaché des armées de M. l'électeur de Bavière et de M. le maréchal de Marcin. Quel parti convient-il que dans cet état ladite armée de M. le maréchal de Tallard prenne?

Est-ce de repasser les montagnes de la forêt Noire et de revenir dans la vallée du Rhin, pour y attaquer les postes de Bühl et de Stollhoffen, et, après avoir remporté quelque avantage sur les ennemis, peut-être même Philipsbourg, pour retourner dans la suite sur le haut Necker, y faire la guerre au cercle de Souabe et en particulier au duché de Wurtemberg?

Est-ce de passer tout d'un coup sur le haut Necker, pour se disposer à ouvrir au plus tôt la campagne et à agir de concert avec les armées de France et de Bavière?

Pour moi, s'il m'est permis de dire sur cela mon sentiment, que je soumets avec respect à celui du roi et à celui de ceux que sa majesté voudra bien consulter sur cette importante affaire, je prendrai la liberté de dire que, vu l'opinion où j'ai toujours été et où je persiste d'être, que tout ce qu'on fera du côté du Rhin, quoique excellent pour l'Alsace, sera toujours fort inférieur à ce qu'on fera du côté du haut Necker et du haut Danube pour le bien de la cause commune et de la paix, je suis persuadé qu'il vaut mieux faire marcher tout d'un coup ladite armée de M. le maréchal de Tallard sur le haut Necker, supposé que ce soit au mois de mai qu'elle ait

passé les montagnes de la forêt Noire; car si c'était dans une saison prématurée, il faudrait réfléchir avant de la renvoyer dans la vallée du Rhin, avec le dessein même de la faire passer dans la suite sur le haut Necker, parce que, outre qu'on pourrait bien ne réussir pas à l'attaque du poste de Bühl et n'être pas en état de faire le siége de Philipsbourg, on perdrait à faire ces expéditions, quoiqu'au fond très-importantes et très-utiles, un temps qui pourrait être employé utilement, premièrement à s'arranger sur le haut Necker pour ses vivres, et ensuite à agir de bonne heure en Souabe, avant que toutes les troupes qui doivent composer l'armée de l'empire, et dont une partie a été battue l'année passée à la bataille de Spire et ne sera par conséquent pas sitôt réparée, aient joint ladite armée.

Ce qu'on peut alléguer contre ce parti est, d'un côté, qu'il peut être contre la prudence de jeter ainsi toutes ses forces bien avant en Allemagne et de s'exposer à n'avoir aucune ressource, si par malheur on venait à perdre une bataille, et de l'autre côté, que les ennemis pourront, pendant ce temps-là, faire passer un grand corps de troupes en Alsace pour ravager cette province.

A la première partie de cette objection on peut répliquer qu'à la vérité il est fâcheux d'être obligé de porter ainsi toutes ses forces aussi avant dans un pays étranger, mais que la constitution de la guerre présente exige ou du moins semble exiger qu'on en use ainsi, si l'on veut affaiblir le parti de son ennemi et le réduire à la nécessité de faire promptement la paix, au lieu que quand on n'agira que sur le Rhin, même avec de grands succès, on n'opérera pas si efficacement pour l'extinction de la guerre.

Rien n'est ordinaire dans la pratique de la présente guerre et tout y est forcé. On peut en juger par ce que l'empereur vient de faire, lequel, pressé vivement jusqu'aux portes de sa capitale, d'un côté par les mécontents de Hongrie, et de l'autre par M. l'électeur de Bavière, et presque dénué de troupes pour se soutenir, ne balance pas à faire passer la plus considérable partie de ses forces en Piémont, au

hasard de les perdre en chemin et dans la suite par quelque action désavantageuse. Quand ce prince prend ce parti, c'est qu'il l'envisage comme son unique ressource et le seul moyen d'occuper une partie considérable des forces de France, et de faire une puissante diversion à cette couronne.

Or le roi, s'il a deux armées en Allemagne, s'y trouvera beaucoup plus puissant que l'empereur joint à M. le duc de Savoie ne le sera en Italie, et que les Allemands ne le seront vraisemblablement dans l'empire, et par conséquent n'y aura rien à craindre.

A la seconde partie de l'objection on peut répliquer que, pendant que l'armée de M. le maréchal de Tallard sera sur le haut Necker, il faudra qu'il y ait un corps considérable de troupes en Alsace qui veille autant qu'il pourra à la sûreté de cette province; et d'ailleurs qu'il y a apparence que M. le prince Louis de Bade, lorsqu'il verra en Souabe une aussi grande puissance que sera celle de France et de Bavière, supposé que l'armée de M. le maréchal de Tallard agisse de ce côté-là, ne laissera dans la vallée du Rhin que ce qu'il faudra de troupes pour la protection de son pays et des états de l'empire qui sont derrière, et attirera à lui le reste.

Supposé maintenant que le roi juge convenable au bien de son service de faire agir en Souabe l'armée de M. le maréchal de Marcin, il faut examiner ce que l'on croit devoir et pouvoir faire.

HAUTE ALLEMAGNE, SOUABE ET FRANCONIE.

Je ne présume point assez de moi pour croire que ce que je vais dire soit bon; mais je le dis comme je le pense et suivant le peu d'expérience et de connaissance que j'ai de la guerre d'Allemagne.

J'ai toujours cru que le moyen de faire la guerre avec succès dans l'empire, de la manière dont les choses y sont présentement disposées, était, non de porter des forces bien avant du côté des états héréditaires de l'empereur et particulièrement du côté de l'Autriche, parce que je trouvais à cela plus d'éclat et d'apparence que de solidité,

hors à l'égard de Passau et de Kufstein, pour s'assurer de l'Inn et du Danube de ce côté-là, et pour couvrir les états de M. l'électeur de Bavière du côté du Tyrol et de l'Autriche; mais d'attaquer les princes et états qui fournissent beaucoup de troupes à l'empereur et qui forment sa principale puissance dans l'empire.

Suivant cette opinion, comme les cercles de Franconie et de Souabe sont les états de l'empire qui fournissent un plus grand corps de troupes à l'empereur, j'ai été d'avis, et je le suis encore, qu'on ne saurait rien faire de plus important que d'attaquer vivement les cercles, particulièrement entre le Danube et le Mein, ne jugeant pas qu'il convienne de s'attacher tant à la partie de la Souabe qui est entre le haut Danube, le lac de Constance et l'Iller; premièrement, parce qu'elle est pour la plupart réduite et ruinée, et ensuite, parce qu'il faut éviter autant qu'on pourra de faire des établissements dans le voisinage du lac de Constance, pour ne donner pas de ce côté-là de l'inquiétude et de la jalousie aux Suisses, qu'il est à propos de ménager autant qu'on peut en toutes rencontres, surtout quand ces égards ne préjudicient point au gros des affaires.

A l'égard de la manière dont il faut faire la guerre aux cercles de Franconie et de Souabe et aux troupes qui sont jointes aux leurs, et des mouvements et des entreprises qu'il convient de faire pour parvenir au but que l'on se propose, je n'entrerai dans aucun détail là-dessus, laissant ce soin premièrement au roi, et ensuite à M. l'électeur de Bavière et à ceux qui seront à la tête des affaires en ce pays-là, et qui, par les connaissances qu'ils ont, sont plus capables que moi de faire sur cela des projets.

En général, je prendrai seulement la liberté de dire que M. l'électeur ne devait laisser sur l'Inn, entre Kufstein, Braunau, Scharding et Passau, qu'autant de troupes jointes à ses milices qu'il sera nécessaire pour couvrir son pays du côté du Tyrol et de l'Autriche;

Que ce prince doit, ce me semble, raser Passau, pour n'être pas obligé d'y mettre une grosse garnison et pour ne courir pas le risque de le perdre;

Que mondit sieur l'électeur, après avoir fait revenir du côté d'Augsbourg les troupes qui ne seront pas nécessaires pour la garde de son pays du côté de l'Inn, doit former deux armées, y compris, si l'on veut, celle de M. le maréchal de Tallard, pour agir de concert, où il sera jugé à propos, contre les cercles de Franconie et de Souabe, et contre les troupes qui sont jointes aux leurs, et pour les obliger, s'il est possible, à quitter le parti de l'empereur;

Et que, dans l'arrangement que l'on fera des opérations et des mouvements que les deux armées auront à faire, on doit absolument observer qu'elles soient toujours disposées et même à portée de se joindre au besoin promptement, en sorte que les ennemis, avec toutes leurs forces réunies, ne puissent point avec avantage en attaquer une séparée de l'autre et hors d'état de pouvoir être secourue ou soutenue par elle.

Mémoire de M. le maréchal de Marcin. 9 février 1704[1].

La disposition plus avantageuse des affaires de ce pays-ci à la fin de cette campagne ayant fait qu'il n'est plus question de répondre aux articles du mémoire instructif qui me fut envoyé en ce pays-ci, lorsque j'y passai, touchant la disposition des troupes pendant l'hiver, il reste à traiter le seul article qui regarde le passage des recrues que sa majesté a promis d'envoyer, avant le commencement de la campagne, accompagnées de toutes les choses nécessaires portées par ledit mémoire. Il est certain que le passage de ces recrues est d'une nécessité indispensable, et que l'on ne saurait se prendre trop tôt à les mettre en état de passer, parce que plus on tardera et plus les ennemis seront en état de s'opposer à leur passage, lesquels ne sont occupés présentement que du soin de réparer leurs troupes, à quoi je suis averti qu'ils travaillent très-fortement. Comme le passage de ces recrues ne se peut exécuter que de la manière dont il est porté dans le mémoire susdit, c'est-à-dire escortées de l'armée du Rhin en tout ou en partie, je ne puis rien déterminer sur le côté

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre vol. 1748, n° 38.

par où elles viendront. Si l'on était avant ce temps-là maître de Philipsbourg ou de Fribourg, comme nous le pourrions espérer du bon succès de la campagne dernière sur le Rhin, ce passage se ferait à la faveur de l'une ou de l'autre de ces deux places; sinon je ne connais point d'autre chemin que celui par lequel l'armée conduite par M. le maréchal de Villars vint l'année passée. Il ne faut pas douter que les ennemis n'aient une attention toute particulière pour s'y opposer, regardant ce renfort en ce pays-ci, dans la situation où nos affaires y sont présentement, comme le plus grand malheur qui leur puisse arriver, et avec raison. On peut juger de ce qu'ils pensent sur ce sujet par leur attention redoublée encore depuis peu pour empêcher que nous ne recevions aucune lettre, de sorte que c'est par ignorance de ce qui se passe ailleurs, ou du moins ne le sachant que très-imparfaitement ou longtemps après, que je suis convenu avec l'électeur de faire ce mémoire, que j'envoie par la même voie dont il se sert pour mander à peu près les mêmes choses; cependant j'espère que nous pourrons, avant l'ouverture de la campagne, c'est-à-dire à la fin de mars ou au commencement d'avril, nous rendre maitres de la ville et du château d'Höchstett, qui nous serait très-utile. La ville ne vaut rien, mais le château est fort bon. Cela fait, nous pourrions ouvrir la campagne, dès que la saison et les herbes le permettront, par le siége de Nordlingen, dont l'importance est assez connue pour qu'il soit inutile d'en parler. Que si toutes les forces des ennemis, se portant de ce côté-là, nous empêchaient de faire cette entreprise, nous faciliterions au moins considérablement le passage des recrues par cette diversion et par ces démarches, qui seraient peut-être capables d'obliger la Franconie à désarmer et à demander la neutralité; nous nous trouverions ainsi dans le cœur de l'empire, et en état de donner de l'inquiétude de tous les côtés, pouvant nous porter en avant ou à droite ou à gauche; mais, pour que cela se puisse faire avec quelque succès, il faut être assuré des recrues; car il est aisé de voir que ces mouvements attireront sur cette armée toutes les forces et toute l'attention de l'empire, contre quoi

nous ne serions pas assez forts pour nous soutenir; car il est certain que les ennemis travaillent puissamment au rétablissement de leurs troupes et qu'ils attendent des secours considérables. Après avoir bien et attentivement considéré avec son altesse électorale tous les partis qu'on peut prendre, il nous a paru que non-seulement c'était le meilleur, mais le seul auquel on pût s'arrêter, étant certain que le moyen le plus assuré de remporter quelque avantage sur les ennemis dans ce pays, c'est de les prévenir dans le commencement de la campagne, avant qu'ils aient eu le loisir de s'assembler, parce qu'ensuite c'est une pelote de neige qui grossit toujours, et qu'ainsi, si l'on était obligé d'aller à la rencontre des recrues qui doivent venir, cette avant-saison, dont il faut tâcher de profiter, se consumerait à les aller chercher et à revenir, passant et repassant par un pays mangé et ruiné de l'année dernière; si, d'un autre côté, avant qu'elles soient arrivées, nous prenions à droite en descendant le Danube pour nous enfoncer dans l'Autriche, elles courraient risque de ne nous joindre peut-être de longtemps et avec difficulté; au lieu qu'ouvrant la campagne avant que les ennemis soient assemblés, comme il est dit ci-devant, et nous portant en avant dans la Franconie, nous nous trouvons en état, étant dans le centre de l'empire, de nous porter partout où nous voudrons et où le bien des affaires le requerra, lorsque les recrues nous auront joints; et cependant, si nous pouvons primer les ennemis et entrer les premiers en campagne, comme nous l'espérons, nous nous serons procuré un grand avantage par la prise de Nordlingen et de Weissembourg, qui pourrait être peut-être suivie de celle de Nuremberg, dont je n'ose cependant me flatter, étant certain que les ennemis y porteront leur principale attention; il est même venu depuis peu de jours des nouvelles qui nous apprennent que l'électeur de Brandebourg fait marcher incessamment des troupes de ce côté-là, et qu'il a résolu de fortifier le corps qu'il a dans ce pays jusqu'à la concurrence de douze à treize mille hommes; ceux qui aiment à enchérir disent jusqu'à seize mille hommes, auquel cas, et les troupes de l'empereur

et les autres qui ont fait la campagne en ce pays se recrutant, comme on assure qu'elles y travaillent fortement, nous y aurions affaire à forte partie; c'est pourquoi l'on ne saurait songer trop tôt et trop sérieusement à mettre en état les recrues que l'on destine pour cette armée et à les faire passer de bonne heure. Il est de la dernière nécessité qu'elles soient bien vêtues, bien armées et bien équipées, et accompagnées, s'il est possible, de toutes les choses dont on peut avoir besoin, particulièrement d'argent et d'armes, qui est ce qui nous manque le plus, c'est-à-dire fusils, mousquetons, pistolets et épées; il serait très à propos, si cela se pouvait, d'en faire suivre une quantité sur des voitures qui passeraient en même temps que les recrues, avec une trentaine d'armuriers au moins pour les entretenir et les raccommoder. Il ne faut pas oublier non plus des pierres à fusil, qui sont très-chères et très-rares en ce pays-ci. Quant à l'habillement et aux réparations des troupes que nous y avons, MM. Dubourg et de Blainville, directeurs généraux de cavalerie et d'infanterie, doivent avoir rendu compte des mesures qu'ils ont prises pour cela, qui vraisemblablement doivent réussir, à moins qu'ils ne soient trompés par les marchands avec lesquels ils ont traité pour cela ici et à Augsbourg. Je suis témoin de leur attention et de leurs soins, et je sais que la plupart des officiers de nos troupes, tant cavalerie qu'infanterie et dragons, font tout ce qu'ils peuvent pour mettre au plus tôt en état de servir ce que nous avons d'effectif, qui, sans contredit, est excellent. J'ai ordonné que l'on fît raccommoder incessamment tout ce qui se trouvera de fusils, mousquetons et pistolets, dans les arsenaux d'Augsbourg et d'Ulm et dans les autres lieux moins considérables que nous occupons, pour les distribuer à ceux de nos soldats qui n'en ont point, qui sont en très-grand nombre; et je leur ai fait donner de même toutes les armes qui se sont trouvées dans les lieux dont nous nous sommes emparés pendant la course que nous avons faite, le mois passé, de l'autre côté du Danube. J'ai fait distribuer pareillement à la cavalerie les cuirasses en état de servir qu'il y avait dans l'arsenal d'Augsbourg. Je



ne puis finir ce mémoire sans répéter encore que tous les avantages que nous pouvons espérer dépendent de notre diligence à primer les ennemis et à nous mettre en campagne avant qu'ils puissent y entrer; mais comme il faut agir de concert pour bien exécuter cela, et avec succès, on ne saurait apporter trop d'application à mettre au plus tôt nos recrues en état et en marche de meilleure heure qu'il sera possible, étant certain que les ennemis travaillent de toutes leurs forces à réparer leurs troupes, et qu'ils font courir le bruit à Ratisbonne et par tout l'empire, qu'ils nous devanceront et se mettront en campagne avant nous; j'espère que cela n'arrivera pas.

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart. Augsbourg, 7 mars 1701[1].

Comme le point capital encore qui mérite toute l'attention du roi et la vôtre, monsieur, est la jonction des recrues, je crois, autant que je suis en état d'en juger par moi-même, depuis le peu de temps que je suis en ce pays-ci, et par ce que je puis apprendre par tous ceux qui en ont une plus exacte connaissance, y étant depuis plus longtemps, qu'une des meilleures voies pour les faire venir serait de les faire passer à Huningue et de là à la Maison-Rouge, où l'on dit qu'il n'y a qu'un petit fort très-aisé à prendre, présupposant que lesdites recrues seront accompagnées, pour les escorter, d'un corps de troupes assez considérable avec du canon, qui les conduirait jusqu'au haut du Danube; et pendant ce temps, le reste de l'armée du Rhin couvrirait leur marche en s'avançant par Offembourg ou par Waldkirch jusqu'à Hornberg, pendant lequel temps M. l'électeur pourrait s'avancer avec ses troupes du côté de Nordlingen, pour contenir les ennemis qui sont de ce côté; on pourrait même l'engager peut-être à s'avancer jusques sur la Brentz et s'approcher même un peu davantage d'Ulm, à quoi il ne se résoudrait peut-être pas sans peine, à cause de l'inquiétude continuelle qu'il a pour son pays, qui est tout ouvert; et pendant ce temps, avec le reste de l'armée du roi je pourrais m'avancer jusqu'à Riedlingen et ensuite

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1768, n° 75.

me porter jusqu'à Mengen, qui est le lieu où l'électeur envoya un gros détachement à ma rencontre lorsque je le joignis, d'où je pourrais détacher un corps pour aller recevoir les recrues, qu'il est nécessaire, pour en tirer toute l'utilité qu'on en doit attendre, d'accompagner de beaucoup d'argent, tant pour la subsistance des troupes du roi que pour l'électeur, et de toutes les autres choses nécessaires à une armée qui est depuis longtemps sans communication. Surtout il faut beaucoup d'armes et des ouvriers pour les raccommoder, toutes celles que nous avons pu ramasser dans le pays ne suffisant qu'à peine pour armer ce que nous avons actuellement d'effectif ici. Comme l'officier des troupes de Bavière que j'ai chargé de cette lettre et d'une autre d'hier est extrêmement pressé, j'y ajouterai seulement que MM. les maréchaux d'Huxelles et de Tallard ont des cartes très-exactes à la main de tous les pays par lesquels on peut faire passer les recrues, et en ont une très-grande connaissance par eux-mêmes.

Lorsque M. le maréchal de Marcin écrivit la lettre qu'on vient de lire, il n'avait point encore reçu le mémoire de M. le maréchal de Tallard, du 11 janvier, quoiqu'il lui eût été adressé à la fin du même mois; et les mêmes obstacles qui avaient retardé l'arrivée de ce mémoire à Augsbourg empêchèrent sa lettre de parvenir à Versailles avant le commencement du mois d'avril. Ce fut ainsi qu'on passa l'hiver dans des incertitudes réciproques, M. le maréchal de Marcin ignorant ce qu'on faisait à la cour pour lui procurer les secours dont il avait besoin, et la cour ne sachant ce qu'il serait en état de faire pour concourir au succès de leur passage. Cependant la cour et M. le maréchal de Tallard ne ralentirent point leurs dispositions; ce général se rendit même en Alsace dès le 29 du mois de mars, et y ayant appris que les troupes de Brandebourg étaient déjà en marche pour se rendre de leur

pays en Franconie, et que celles qui étaient destinées à former les deux armées des ennemis avaient ordre d'être prêtes à marcher à la fin du mois d'avril pour se rassembler, il écrivit à M. le maréchal de Marcin pour l'engager à venir au-devant de lui jusqu'à Villingen ou du moins jusqu'à Donaueschingen, avec le plus de troupes qu'il lui serait possible et des vivres pour elles et pour celles qu'il devait y conduire, et il lui indiqua le 10 du mois de mai pour époque de la jonction, en lui laissant cependant la liberté d'en reculer le terme de quelques jours, si ses dispositions ne pouvaient pas être faites pour ce temps. De son côté, il ne s'occupa plus que de celles qu'il avait à faire pour être en état d'entreprendre l'importante opération dont il était chargé. Il se rendit pour cet effet à Strasbourg le 1er du mois d'avril.

Son premier objet fut de rassembler les recrues que la cour avait fait rendre dans les différentes villes de l'Alsace. Elles étaient au nombre de dix mille, qu'on s'était procurées pendant l'hiver par les soins des officiers et des intendants des provinces; mais neuf mille seulement étaient en état de marcher; le reste était dans les hôpitaux. Six mille cinq cents furent destinées pour l'infanterie, et deux mille cinq cents pour la cavalerie; il en eût fallu vingt mille pour compléter les bataillons de l'armée de Bavière, qui étaient réduits à trois cents hommes, et les escadrons, qui n'étaient que de cent maîtres.

Des neuf mille hommes qui étaient en état de marcher, M. le maréchal de Tallard forma seize bataillons et seize escadrons, sous le commandement de différents officiers de remplacement, ou qui n'avaient pu suivre l'armée l'année précédente, lorsqu'elle avait passé les montagnes, ni la joindre depuis ce temps. Ce fut Neubourg qu'il choisit pour y assembler ses recrues; son objet en cela fut de cacher aux ennemis

son véritable dessein en les faisant travailler à démolir les ouvrages de ce poste, qu'il résolut de raser, le jugeant plus nuisible qu'utile depuis que Vieux-Brisach était au pouvoir du roi, parce que les ennemis pourraient s'en emparer lorsqu'il s'éloignerait du Rhin; d'ailleurs Neubourg était le lieu le plus à portée des passages des montagnes dont il se proposait de faire usage. Il donna donc ordre d'y faire rendre, le 15 du mois d'avril, celles des recrues qui étaient destinées pour l'infanterie. Celles de la cavalerie furent répandues dans différentes villes fermées de l'Alsace aussi les plus à portée des chemins qu'il devait tenir, et il fit assembler à Huningue quinze cents chevaux de remonte, qui avaient été achetés en Suisse, et neuf cents que la cour avait fait rendre à Metz.

Quant aux troupes qui étaient en Alsace, M. le maréchal de Tallard n'en déplaça aucune, afin de ne point donner l'éveil au prince de Bade, ni occasion de pénétrer son dessein. Il jugea d'ailleurs inutile de les rassembler avant de passer le Rhin; il espéra qu'ayant quatre ponts sur ce fleuve[1], chaque troupe partant de ses quartiers pourrait se porter avec assez de diligence sur la plus haute montagne du passage qu'il choisirait, et où leur rendez-vous serait indiqué, qu'il surprendrait les ennemis, et qu'il parviendrait à mettre entre lui et le corps avec lequel s'avancerait M. de Marcin, les troupes que le général Thungen commandait en Souabe, ce qui rendrait inutiles, non-seulement les retranchements que M. le prince de Bade faisait faire, depuis le lac de Constance jusqu'au Danube, mais aussi ceux de Hornberg et du Kintzigerthal, et ceux auxquels on travaillait à Geislingen, à l'entrée du pays de Wurtemberg. Mais, en faisant ces dispositions du côté du Rhin, il manda à M. de Coigny d'allonger sur la

[1] Ceux de Huningue, de Neubourg, de Brisach et de Strasbourg.

Sarre les troupes qui étaient sous ses ordres dans les environs de Trèves, et de rester de sa personne dans cette ville jusqu'à ce qu'il eût nouvelle des mouvements des troupes de Hesse et de Hanovre qui étaient en quartier dans la Vétéravie et dans les environs de Coblentz.

Ce fut dans ces circonstances, c'est-à-dire le 8 avril, qu'il eut communication de la lettre que M. le maréchal de Marcin avait écrite à M. de Chamillart le 7 mars, et qu'on vient de rapporter. Il est facile de juger de la peine qu'il ressentit en voyant l'affreux tableau des affaires en Bavière, et en apprenant qu'il ne devait point espérer, de la part de M. le maréchal de Marcin, les secours qu'il lui avait demandés pour concourir à la jonction par une marche sur Villingen ou Donaueschingen. On voit aussi par la lettre qu'il écrivit le même jour, 8, à M. de Chamillart, qu'il fit connaître à ce ministre l'impossibilité de faire usage de la route de Rothenhausen ou la Maison-Rouge, proposée par M. le maréchal de Marcin pour les recrues, et celle du Kintzigerthal pour l'armée. Il lui fit observer, à ce sujet, premièrement, qu'en faisant longer la Suisse aux recrues pour pénétrer ensuite du côté de Memmingen, elles tomberaient infailliblement, sans être en état de se défendre, entre les mains du général Thungen; et en second lieu, que l'armée du Rhin, affaiblie d'un détachement pour l'escorte des recrues, ne serait point en état de s'avancer jusqu'à Hornberg par le Kintzigerthal; qu'en supposant même qu'elle y arrivât, elle ne couvrirait point la marche des recrues, parce que les ennemis avaient tous leurs derrières libres pour faire joindre, par tout ce qu'ils jugeraient inutile du côté du bas Rhin, leur armée qui serait entre le Necker et le Danube.

Mais ses inquiétudes sur les vues et les moyens de M. le ma-

réchal de Marcin ne durèrent pas longtemps. Ce dernier ayant enfin reçu, le 26 du mois de mars, le mémoire du 11 janvier, y fit, après l'avoir communiqué à l'électeur, une réponse satisfaisante, qui parvint à M. le maréchal de Tallard le 10 du mois d'avril, et d'après laquelle il rassura la cour sur le succès de l'entreprise, en lui faisant cependant quelques observations relatives aux dispositions qu'elle avait à faire.

Mémoire de M. le maréchal de Marcin, du 31 mars, pour répondre à chaque article de celui du 11 janvier, contenant un projet pour la campagne prochaine, lequel il n'a reçu que le 26 mars[1].

Il est certain que, ne pouvant espérer de la subsistance dans les pays par où doit passer le secours que le roi envoie à M. l'électeur de Bavière, ayant été fort mangés et ravagés pendant la campagne dernière, et l'étant encore actuellement par les troupes ennemies qui y sont en quartier d'hiver, il est nécessaire d'attendre, pour le faire passer, que la terre puisse fournir de quoi vivre aux troupes qui doivent faire cette marche, tant celles qui nous doivent joindre que celles que nous mènerons à leur rencontre, et il n'est pas aussi moins important de profiter des premiers moments, dès que la saison le permettra, afin de tâcher de prévenir les ennemis, et cet instant est difficile à concerter, non-seulement à cause de la difficulté du commerce des lettres, mais aussi parce que les grains et les herbes sont beaucoup plus tardifs en ce pays-ci qu'en Alsace et ailleurs; je le sais de tous les officiers qui l'éprouvèrent l'année dernière, n'ayant trouvé les blés en état d'être fauchés que vers la mi-mai, et les herbes bien plus tard; cependant, comme tout doit céder à la nécessité indispensable de la jonction des recrues et des troupes qui les accompagnent, l'électeur compte être en état de se mettre en marche pour les aller recevoir dès les premiers jours du mois de mai, les réparations nécessaires à ses troupes devant être achevées avant le 15 avril; pour celles du roi, elles sont dès à présent en état de marcher, tout ce qui s'y est pu faire, dans un pays où l'on ne saurait

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1748, n° 91.

lever un homme, s'y étant fait; sur quoi je répète encore que ce que nous avons d'effectif ici est aussi bon et aussi bien équipé et armé qu'on le peut désirer; mais, pour ne point se flatter mal à propos, il ne faut compter les escadrons que sur le pied de cent maîtres, quoiqu'il y en ait plusieurs au-dessus, et les bataillons à trois cents hommes et pas plus. L'électeur est bien disposé, après la jonction des recrues et des troupes que le roi a résolu de lui envoyer, de ne point perdre de temps pour tirer de ses forces tout l'avantage que l'on en peut attendre, et de prévenir les ennemis autant qu'il sera possible; mais il faut compter qu'il faut quatorze ou quinze jours de marche, sans les séjours, pour gagner d'ici Villingen, qui est le lieu où la jonction doit se faire; en suite de quoi il faut revenir sur ses pas, soit pour entrer dans la Souabe ou dans la Franconie, selon qu'on le trouvera le plus convenable pour le bien des affaires; mais la marche d'ici à Villingen étant aussi longue qu'il est marqué ci-devant, et ne se pouvant faire sans de grands préparatifs, à cause du nombre considérable de chariots de paysans qu'il faut assembler pour porter la quantité de vivres nécessaires, il est bien difficile que cela ne donne le loisir aux ennemis de s'assembler, au moins pendant le temps de notre jonction, de sorte que vraisemblablement on ne doit pas compter de les trouver dispersés, comme le mémoire paraît le supposer, quand nous reviendrons en état d'agir après la jonction. Quant au passage des montagnes, qui sans contredit n'est pas une médiocre difficulté, j'ai déjà marqué dans mes lettres précédentes que MM. les maréchaux d'Huxelles et de Tallard ont des cartes à la main très-exactes et une très-grande connaissance par eux-mêmes de ces pays; et j'ai mandé en même temps, par plusieurs duplicata, dont M. de Chamillart m'a accusé la réception, que peut-être le meilleur chemin, parce que l'on s'y doit moins attendre, serait de passer le Rhin à Huningue, et de là, passant par Friedlingen, aller à la Maison-Rouge, où l'on dit qu'il n'y a qu'un petit fort assez mauvais et qui vraisemblablement ne serait pas difficile à prendre par un corps tel que celui qui nous doit venir joindre, et qui apparemment ne mar-

chera pas sans canon. Il serait bon qu'il eût aussi, s'il est possible, une couple de mortiers, qui pourraient être utiles pour cette expédition. J'ai marqué pareillement que, pendant le temps du passage desdites troupes qui nous doivent venir joindre, le reste de l'armée destiné à rester sur le Rhin pourrait couvrir leur marche en s'avançant par Offembourg ou par Waldkirch jusqu'à Hornberg. Je répète encore que je soumets cette proposition, ainsi que je l'ai déjà dit, aux lumières de ceux qui peuvent avoir une connaissance que je ne puis avoir de ce pays, où je n'ai jamais passé. Tout ce que je puis dire, c'est que pour faciliter le passage desdites troupes, M. de Bavière et moi nous avancerons jusqu'à Villingen, ou à la hauteur de cette place, ainsi qu'il est marqué par le mémoire, selon qu'il conviendra, pour les recevoir, avec un corps de vingt-neuf à trente mille hommes effectifs, tant des troupes du roi que des siennes; savoir, vingt ou vingt et un mille hommes de pied et neuf mille chevaux, le tout effectif et très-bon, accompagné du convoi nécessaire pour la subsistance du corps qui nous doit joindre et le nôtre. Bien entendu qu'indépendamment de ce nombre, M. de Bavière laissera son pays raisonnablement gardé par ses troupes pendant le temps de son éloignement. Le tout dépend d'être informé bien précisément du temps et du lieu du rendez-vous, où il ne convient ni aux uns ni aux autres de rester sans mouvement. Je suis persuadé que le sieur Dubois, capitaine dans Forsat, dont la bonne volonté l'a porté à se charger de cette dépêche, est plus propre qu'aucun autre à en rapporter sûrement la réponse. Il n'est pas, je crois, impossible de trouver pour de l'argent, en France ou en Suisse, des gens qui se chargeront d'en apporter aussi des duplicata, car les voies ordinaires du commerce, des marchands, de la poste, sont sujettes à de très-grands retardements ou à manquer même entièrement, comme il est arrivé du mémoire du 11 janvier. Quant à la proposition de forcer en peu de temps les cercles de Souabe et de Franconie à désarmer et à licencier leurs troupes et à donner des places de sûreté, ou au moins des otages, elle pourrait être sans difficulté si ces pays n'étaient soutenus que de leurs propres forces; mais ils

sont actuellement occupés par les mêmes troupes de l'empereur et de ses alliés qui ont composé l'armée des ennemis qui a fait la campagne dernière en ce pays-ci; et, comme je l'ai déjà fait remarquer au commencement de ce mémoire, les préparatifs et le temps qu'il nous faut pour aller à la rencontre de notre renfort, leur peut donner le loisir de les trouver rassemblés à notre retour. Pour ce qui est des places qu'ils pourraient nous donner pour sûreté, nous sommes maîtres de la plus grande partie de celles de Souabe, dont les plus considérables sont Ulm, Biberach, Memmingen, Kempten et Augsbourg, que nous occupons, et tous les petits lieux fermés qui sont entre l'Iller et le Lech; quant à celles de la Franconie, il est question de les prendre, et surtout Nuremberg, s'il est possible, qui est la principale; mais c'est de quoi l'on ne peut répondre de si loin; et pour ce qui est de prendre des otages, on en a assez éprouvé l'inutilité par ceux que la ville d'Augsbourg avait donnés à l'électeur avant que le prince de Bade y fût introduit; le fait est d'être maîtres de la campagne, et c'est ce qu'on a lieu d'espérer avec une bonne et grosse armée.

Pour répondre à la proposition du mémoire qui marque qu'aussitôt après la jonction il faut surtout être entièrement déterminé à combattre tout ce qui osera paraître à portée, en quelque endroit que ce puisse être, je dirai qu'une armée composée d'aussi bonnes troupes que celle-ci, remplie d'une si bonne volonté aussi généralement répandue, et commandée par un prince aussi vaillant et aussi bien intentionné que l'électeur, n'a pas besoin d'être excitée à combattre, mais que l'on n'a que trop d'expérience, dans la guerre dernière et dans celle-ci, que, malgré le désir ardent qu'ont eu les généraux des armées du roi de combattre, il s'est rencontré des occasions où il leur a été impossible d'y parvenir. Tout ce qui reste à ajouter à cet article, c'est que sa majesté ne doit pas douter que l'on ne fasse tout ce qui sera possible et raisonnable.

Quant au dessein de retomber sur la Bohême ou l'Autriche après avoir subjugué les cercles de Souabe et de Franconie, il est beau et

grand, mais vaste; et tout ce qu'on peut dire, pour ne promettre rien mal à propos, c'est qu'il n'y a point de doute que l'électeur ne profite des conjonctures et de la force de l'armée pour en tirer le meilleur parti qu'il se pourra.

Pour ce qui est de la proposition de séparer les troupes après la jonction, et d'en faire trois corps, dont un doit être destiné à garder la Bavière et les deux autres pour agir, je dirai que cela ne se peut régler que sur les mouvements des ennemis et sur les conjonctures, dont on ne peut juger que lorsqu'elles se présentent; je sais seulement que rien n'est plus dangereux que de se séparer mal à propos et de trop loin; que, si les troupes du roi et celles de l'électeur fussent demeurées jointes et eussent agi ensemble la campagne dernière, elles auraient été capables d'exécuter de grandes choses, et que, si M. de Bade n'avait pas tenu le corps que commandait M. de Stirum, aussi séparé, ce dernier n'aurait pas été battu comme il le fut à la bataille d'Höchstett.

Quant aux cent mille sacs de farine que le mémoire marque qu'il faudrait assembler dans Ulm, je suis bien d'avis que cela serait très-bon et que l'on n'en saurait trop avoir; mais j'ai déjà mandé que tout ce que j'avais pu faire jusqu'à présent avait été d'y en assembler trente mille, ce qui ne s'est fait que par l'industrie et le savoir du sieur Lacroix, qui en a infiniment; et ce n'est pas peu, dans un pays ruiné, mangé et pillé par deux armées pendant toute la campagne dernière, à la fin de laquelle à peine y avait-il de quoi faire subsister la nôtre jusqu'à la fin de novembre. Il faut remarquer encore que ce même pays nourrit l'armée ennemie et la nôtre depuis le commencement du quartier d'hiver; cependant je crois pouvoir promettre d'assembler à Ulm jusqu'à cinquante mille sacs de farine, sur quoi il faut faire réflexion que c'est de quoi nourrir cinquante mille hommes pendant six mois, qu'entre ci et ce temps-là la récolte se fera; et que, malgré la guerre, une grande partie du pays a été semée, au moins la Franconie et ce que nous occupons entre l'Iller et le Lech. Je ne puis dire ce qui s'est passé de l'autre côté de cette première rivière, entre le lac



de Constance et le Danube, ce pays étant occupé par les ennemis.

Quant aux précautions marquées dans le mémoire pour la subsistance des troupes qui nous doivent joindre, pendant leur passage, il me paraît qu'il n'y a rien de meilleur; j'y ajouterai seulement que, l'armée se grossissant considérablement, il faut que les équipages des vivres y soient proportionnés, et qu'ainsi les sept cent quarante chevaux que j'ai marqués nécessaires, par ma précédente dépêche, ne sont plus suffisants, à beaucoup près, et qu'il en faut un nombre bien plus considérable, à proportion de l'augmentation de l'armée. J'envoie ci-joint l'état de l'artillerie de l'électeur; ce qu'il y a à craindre qui nous manquera le plus, c'est de la poudre, dont on ne fait qu'une médiocre quantité, quoique l'on y fasse travailler partout. Son altesse électorale n'en a en magasin que cinq mille six cent vingt-six quintaux, et l'on n'en fait dans ses états que mille quintaux par an, quoiqu'il s'y trouve assez de salpêtre; mais ce prince n'est pas bien servi. Il nous faut aussi beaucoup d'armes de toutes façons, fusils, mousquetons et pistolets, ne pouvant plus espérer dorénavant d'en trouver dans ce pays-ci, et en ayant beaucoup de vieux parmi ceux que nous avons. Il faut aussi des ouvriers pour les entretenir et raccommoder, ainsi que je l'ai marqué par mes précédentes. Un nommé le sieur Malknecht a reçu, il y a longtemps, ordre de l'électeur d'envoyer à Strasbourg, à mesure qu'elles seront faites, toutes les armes qu'il a fait commander à Liége; mais, comme il doute fort, et moi encore plus, que cet ordre soit exécuté à temps, il supplie le roi de vouloir bien lui faire fournir cinq cents fusils, mille mousquetons et deux mille paires de pistolets, qui manquent à ses troupes, qu'il faudra faire passer avec ceux qui viendront pour l'armée du roi, qu'il faut en grand nombre afin de n'en point manquer dans la suite. Pour n'omettre rien qui puisse donner une entière connaissance de notre état et de nos forces en ce pays-ci, je joins aussi à ce mémoire un état, que je me suis fait donner par M. d'Houville, de ce que nous y avons de l'artillerie du roi et de tout ce qui en dépend.

Quant à la question de savoir les moyens dont l'électeur allait se

servir, l'année dernière, pour subsister en avant et attaquer Nuremberg, autant que je puis juger par ce qu'il m'en a dit, il se comptait alors maître de la campagne par la jonction de l'armée du roi avec la sienne, les ennemis n'ayant point encore, dans ce temps, assemblé la leur de la force dont elle a été depuis, et le pays, qui était tout neuf et par conséquent tout plein, étant en état pour lors de fournir une ample subsistance; quant à présent, cela ne se peut faire qu'en s'avançant de proche en proche et faisant suivre le mieux que l'on peut la subsistance nécessaire de l'armée, pour en faire un dépôt dans les lieux les meilleurs dont on peut se rendre maîtres à mesure qu'on avance; cependant le véritable magasin doit être à Ulm, où j'ai fait commander des radeaux, sur lesquels on pourra transporter les farines qu'il conviendra d'avoir à Donawert ou ailleurs, le long du Danube, d'où on les fait transporter après cela, le mieux que l'on peut, par voitures, dans les lieux où l'on se porte; on en peut avoir quelques-unes dans le pays, mais non dans la quantité qu'on en aura besoin, la plupart des chevaux de paysans ayant été pillés l'année dernière, ou la plupart de ceux qui leur sont restés étant exténués ou morts de fatigue et de misère. On ne laisse pas de prendre toutes les mesures nécessaires pour en assembler le plus qu'il sera possible, afin de conduire à Villingen le convoi que nous y mènerons au renfort que le roi nous envoie.

Les autres articles du mémoire, excepté le dernier, ne regardant que la sûreté des frontières du roi, je n'ai rien à dire de si loin sur ce sujet, sinon qu'elles demandent une très-sérieuse attention, et que je crois savoir que, si le prince de Bade en avait été cru, les ennemis auraient toujours porté leurs vues et leurs desseins du côté de la Moselle. Il ne faut pas douter que les ennemis, ne sentant qu'un petit corps de troupes sur le Rhin, n'y laisseront que le nécessaire pour garder leurs lignes et leurs places, et porteront apparemment toutes leurs forces de ce côté-ci, qui leur doit donner beaucoup d'inquiétude; mais pour ce qui est de se flatter d'établir une correspondance réglée et une communication libre de cette armée avec celle du Rhin, tant que le roi ne sera point maître de Philipsbourg ou de Fribourg,

il n'y faut pas compter, sans se vouloir tromper ou présupposer des miracles, qui peuvent arriver, mais sur lesquels on ne doit jamais faire fond. Il suffit, pour en juger, de voir les mesures qu'il faut prendre pour faire la jonction du corps que le roi nous envoie, qu'il ne faut pas manquer d'accompagner de beaucoup d'argent, à cause de l'extrême difficulté d'en faire passer souvent. L'électeur en a grand besoin, et les troupes du roi ne sont pas accoutumées à se passer en campagne du prêt ordinaire; nous n'avons pas de quoi le donner seulement pendant le premier mois, et ce n'a pas été sans peine que nous avons trouvé les moyens de faire subsister et réparer les troupes pendant l'hiver, dans ce pays ruiné.

Il ne me reste plus rien à dire pour répondre au mémoire du 11 janvier; j'ajouterai seulement encore à celui-ci que, le point capital étant la jonction des secours que le roi nous envoie, il est de la dernière importance que nous soyons avertis précisément, et le plus tôt qu'il se pourra, du temps et du lieu du rendez-vous, l'électeur ne pouvant se mettre en mouvement sans le savoir. Il s'est déterminé, de la meilleure grâce du monde, à venir lui-même avec tout ce qu'il pourra mener de troupes, après avoir pourvu, le mieux qu'il sera possible, à la sûreté de son pays, qui est d'une grande et difficile garde, faute de bonnes places; de sorte que le roi peut compter qu'étant informé du temps et du lieu du rendez-vous, nous irons jusqu'à Villingen, ou jusqu'à la hauteur dudit lieu, avec un corps de vingt-neuf ou trente mille hommes effectifs, composé tant des troupes du roi que de celles de l'électeur, à la rencontre de celles que sa majesté a la bonté d'envoyer pour fortifier cette armée, en menant avec nous le convoi nécessaire le plus fort que nous pourrons. Je répète encore que le sieur Dubois, capitaine de cavalerie dans le régiment de Forsat, porteur de la présente dépêche, s'offre de repasser diligemment avec la réponse, et ne met pas en doute de revenir à bon port. Fait à Augsbourg, le 31 mars 1704.

P. S. J'ai omis de marquer dans ce mémoire qu'une des choses que j'appréhende qui nous manquent dans la suite, ce sera des boulets

de vingt-quatre, meubles nécessaires à tout propos; nous n'en avons que peu; l'électeur n'en a pas une grande provision, et il ne peut plus se servir, pour en faire, de sa principale forge, qui est à Amberg, dans le haut Palatinat, dont les ennemis se rendirent maîtres la campagne dernière. Il faut observer que les quantités de munitions de guerre qu'il y a en Bavière, suivant l'état ci-joint, que l'électeur vient de m'envoyer, sont marquées en chiffres du même chiffre que ce mémoire.

Lettre de M. le maréchal de Tallard à M. de Chamillart. Strasbourg, 11 avril 1704[1].

Vous trouverez ci-joint, monsieur, les réflexions que mon voyage m'a donné le temps de faire, et que j'ai rectifiées sur ce que j'ai appris en ce pays-ci de l'état auquel sont les frontières de l'empire où nous avons affaire.

Elles m'ont paru si solides et de si grande importance que, quoique j'aie fort bien vu en même temps les raisons qu'il y a pour suivre le projet qu'on a fait, j'ai cru que je devais prendre la liberté de vous supplier de les lire au roi pendant qu'on est encore le maître de suivre le parti qu'on voudra; c'est tout ce que j'ai à dire là-dessus, je vais le prendre à cette heure sur un ton bien différent.

Je reçus hier une lettre de M. le maréchal de Marcin, du 31 de l'autre mois, par laquelle je vois qu'enfin le projet du 11 janvier est arrivé jusqu'à lui. La marche de l'armée de Brandebourg dans la Franconie le change absolument; mais le fait principal et existant, c'est qu'il dit que M. l'électeur et lui viendront avec trente mille hommes et des vivres à la hauteur de Villingen; dès que cela est, j'espère la jonction, et il n'est question que de convenir du jour; or c'est à quoi j'ai pourvu; car, depuis le 29 mars que je suis arrivé à Huningue, j'ai écrit par onze voies différentes à M. le maréchal de Marcin, lui donnant rendez-vous, par toutes, au 10 de mai, à Villingen ou à Donaueschingen.

Depuis cela, j'ai encore envoyé deux hommes qui ont des moyens

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1749, n° 60.

de passer. Par l'un, à qui j'ai promis cent louis s'il est de retour ici, le 25 de ce mois, avec une réponse, et qui n'en a que dix s'il y manque, je lui mande que je le prie de venir à Villingen ou à Donaueschingen, de s'y rendre le 10 ou le 15 de mai, et que je m'y rendrai le jour qu'il me marquera de ces deux-là, avec le secours que je lui mène.

Le second porteur de lettres partit hier avec le duplicata de celle que je viens de dire; je lui ai promis soixante pistoles, s'il est de retour le 25, et il n'en a que dix s'il y manque.

Il est impossible que je n'aie de ses nouvelles par l'une ou par l'autre de toutes ces voies-là; ainsi je me dispose pour le 10 et souhaite qu'il accepte le 15, parce que ce serait cinq jours de plus pour donner le temps d'arriver à ce qui manque.

L'argent est un des principaux articles : M. le maréchal de Marcin vous en demande par sa lettre du 23, et pour ses troupes et pour celles de M. l'électeur. S'ils en ont le besoin qu'il marque, et qu'ils voient venir un secours sans en apporter, les bras leur tomberont et ce sera un découragement général : on souffre quand on espère; mais quand l'occasion d'être secouru est arrivée, et qu'on n'a rien, l'espérance se tourne en désespoir; il faut donc, de nécessité, de l'argent, et beaucoup, puisqu'il en faut pour tout le monde et pour longtemps. Si vous pouviez nous mettre en état de passer deux millions en espèces, on ferait durer cela autant que l'on pourrait; mais ce que je vous demande avec instance, au delà de l'effort que vous ferez en argent comptant, qui ne saurait être trop grand, c'est de m'envoyer pour un million de lettres de change sur Ratisbonne, sur Augsbourg, ou enfin sur lieux à portée de le tirer, payable en de certains termes, et dont personne du monde n'ait de connaissance, afin qu'on puisse ne rien demander dans les besoins ordinaires, et qu'elles soient réservées pour être employées en détail dans des nécessités pressantes et où il ira du tout.

J'ose me flatter que vous croyez bien que je n'abuserai point de cette somme : mais quand je le voudrais, ce serait inutilement,

puisque je serai obligé de la rapporter ou en acquits du trésorier de l'armée, ou en reproduisant les lettres de change dont je ne me serai pas servi.

Il me reste à parler de ce qui regarde ce que M. le maréchal de Marcin et moi aurons à faire. Sur quoi je demande les ordres précis de sa majesté quand nous serons l'un et l'autre avec M. l'électeur. Le roi sait bien que j'ai été le premier à avoir l'honneur de lui dire qu'il fallait rouler; cela est sans difficultés.

Quand nous en serons séparés, les droits de l'ancien sont connus et en usage : cela n'apporte point non plus d'embarras; mais il est du service du roi que ce qui concerne toutes les troupes qu'il y a en ce pays-là soit toujours dirigé par le même esprit; qu'il n'y ait qu'un homme qui se mêle du détail de leur subsistance, de l'établissement de leur quartier d'hiver, de leur paie, des contributions, de la dispensation des fonds et des vivres.

Si le roi veut que ce soit M. le maréchal de Marcin, j'y consens de tout mon cœur; il s'en acquittera peut-être mieux que moi.

Si le roi me fait l'honneur de m'en charger, il faut que sa volonté paraisse par une lettre ou par un ordre : s'il n'y avait que les affaires à régler, je connais si fort la droiture de M. le maréchal de Marcin, et nous sommes si amis, que je suis sûr que nous conviendrions de tout; mais quand il sera question des intérêts des officiers, s'ils ont deux chemins à prendre, les uns s'attacheront d'un côté, les autres de l'autre, et fussions-nous tous deux pétris d'une pâte qui ne se trouve point sur la terre, leurs intrigues seraient capables de nous éloigner. Je parle pour le bien et sans vue d'intérêt particulier : que le roi décide.

Il faut présentement venir aux dispositions qui se font en ce pays-ci.

J'assemble toutes les milices sous Neubourg, sous prétexte de raser cette place.

J'ai envoyé ordre au régiment de cavalerie du Roi, qui était à Stenay, et par conséquent trop éloigné, de venir à Metz. J'écris aujour-

d'hui à M. le comte de Coigny d'allonger sur la Sarre tout ce qui n'est point dans Trèves; je lui ferai quitter ce dernier lieu tout le plus tard que je le pourrai, à moins que je n'apprenne que les troupes de Hesse et de Hanovre sortent de leurs quartiers, parce que, dès qu'il se déterminera du côté de l'Alsace, ces deux armées remonteront infailliblement le Rhin. J'espère que tous ces mouvements seront ménagés de sorte qu'ils réussiront.

Pour de ce côté-ci, mon projet est tel que, sans assembler d'armée (sur quoi M. de Bade attendra peut-être à régler ses mouvements), je compte que, par le nombre de ponts que j'aurai sur le Rhin ou par les places, ou par ceux que je pourrai faire, nos troupes, de leurs propres quartiers d'hiver, auront leur rendez-vous d'assemblée sur la plus haute des montagnes du passage. Soyez en repos : pourvu que M. le maréchal de Marcin vienne à Villingen ou à Donaueschingen, la jonction se fera; et, si M. de Thungen n'y prend garde, on marchera si diligemment qu'il pourrait bien se trouver entre les deux armées, j'entends si les mouvements de celle du Danube sont aussi rapides et aussi secrets que seront ceux de l'armée du Rhin.

J'ajouterai encore à ceci que je mènerai avec moi ce qu'il faut de munitions pour faire le siége de Villingen et celui de Rottweil ; on m'assure que les ennemis y font des magasins, et ce serait un grand avantage que de trouver des subsistances toutes portées sur les lieux pour l'ouverture de la campagne.

Je n'ai point l'honneur de vous dire que M. de Thungen fait faire des retranchements, depuis le lac de Constance jusqu'au Danube, pour couper la communication de l'Iller avec la Suisse; qu'ils en font à Hornberg et dans la gorge du Kintzigerthal, qu'ils en font à Geislingen, qui est l'entrée du pays de Wurtemberg du côté d'Ulm, parce que tout cela sera inutile si M. le maréchal de Marcin exécute ce qu'il promet, et qu'il vienne avec trente mille hommes à Villingen. Avec cela nous viendrons à bout de nous joindre; sans cela, je n'en réponds point.

Voilà, monsieur, ce que j'ai cru à propos de vous envoyer par un

courrier, tant par rapport à l'article de l'argent, qui est l'âme de tout, que pour que vous ayez la bonté d'ordonner au courrier de M. le maréchal de Marcin de repasser par ici pour porter de mes nouvelles, et pour que j'aie le temps de recevoir vos ordres sur tout le contenu de cette lettre et de mes réflexions.

Réflexions sur le passage des recrues de l'armée de Bavière, et sur celui de l'armée du Rhin en Souabe[1].

Première réflexion. Une des principales réflexions à faire est de considérer l'état des recrues. Sans chercher à vous flatter, monsieur, vous avez été au delà du possible pour en assembler un nombre compétent; vous êtes entré dans plus de détails qu'on n'a jamais fait; mais il y a, dans un corps de cette nature-là, une diminution certaine, qui vient et par les non-valeurs que les intendants des généralités ne peuvent éviter, et par les désertions, enfin par les maladies.

Ces inconvénients, auxquels on ne saurait remédier par aucun soin, sont cause que, de quinze mille hommes ordonnés pour faire passer en Bavière, je ne crois pas qu'on puisse compter sur plus de neuf mille hommes effectifs, non compris ce qui est dans les hôpitaux, dont le nombre deviendra plus considérable, parce que l'argent que chaque soldat a tiré de chez soi se mangeant tous les jours, il aura moins de quoi se nourrir qu'il n'a eu jusqu'à cette heure, et sera plus exposé à tomber malade.

Mais supposons qu'il y ait neuf mille hommes; il en faut déduire deux mille cinq cents pour la cavalerie : reste six mille cinq cents pour l'infanterie, et cela, comme je dis, supposé qu'on ne perde plus personne. A raison de cinquante bataillons qu'il y a en Bavière, ce n'est que cent trente hommes ou environ à distribuer pour chacun; or ils ne sont qu'à trois cents, l'un portant l'autre; ils ne seront donc plus que de quatre cent trente après l'arrivée des recrues; sur quel pied seront-ils au mois de novembre? Vraisemblablement il sera bien médiocre; mais je ne veux point encore tirer de consé-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1749, n° 61.

quence de cela; je me contente d'établir les faits, de faire voir qu'ils sont incontestables, et puis je conclurai[1].

Deuxième réflexion. Il me paraît, par la lettre du 23 de l'autre mois de M. le maréchal de Marcin, dont vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer la copie, que non-seulement il n'a point d'argent pour les troupes du roi, mais encore que celles de M. l'électeur de Bavière en manquent; qu'il n'a d'armes précisément que ce qu'il lui en faut, sans en pouvoir espérer du pays; qu'en un mot il a besoin de tout et qu'il ne trouve rien où il est.

Troisième réflexion. J'apprends en ce pays-ci que la Souabe est absolument ruinée; elle vient de fournir un quartier d'hiver à l'armée du roi et un à celle de l'empereur; elle a été mangée par les deux mêmes armées pendant la campagne dernière; il n'y a que peu de ressources à en espérer pour faire subsister l'armée que le roi a sur le Danube; plus il augmentera le nombre des troupes qui la composent et plus il sera obligé de tirer de France pour y envoyer.

Quatrième réflexion. La Franconie n'est entamée que par un coin; les ennemis n'ont d'objet que de la défendre avec toutes leurs forces, et elles sont si considérables qu'on ne peut plus se flatter avec raison de faire désarmer ce cercle.

Je dis plus : quand les princes et les villes qui le composent le voudraient, comment retireraient-ils leurs troupes qui sont dans l'armée ennemie? Au pis aller, les Hollandais n'auraient qu'à en user à leur égard comme ils font avec le cercle de Souabe, qui, à la réserve du duché de Wurtemberg, ne donne plus rien pour la caisse militaire : c'est ces premiers qui entretiennent leurs troupes; ainsi sa neutralité n'est plus de nulle importance; elle serait plutôt à charge qu'utile. Celle du cercle de Franconie serait de même.

[1] M. de Chamillart proposa à M. le maréchal de Tallard de remplacer les malades par les bataillons de garnison.

Cinquième réflexion. L'armée du Danube n'étant augmentée que de huit à neuf mille hommes de recrues, M. l'électeur étant obligé de laisser une partie de la sienne pour la garde de son pays, ainsi que le marque encore M. le maréchal de Marcin dans la lettre dont j'ai parlé ci-dessus, trente-cinq escadrons et trente bataillons de l'armée du Rhin, dont ils peuvent être renforcés, n'empêcheront point que celle qui a fait le siége de Landau, celle qui était venue avec M. de Hesse au secours de cette place, les garnisons qui étaient dans cette première ville et dans Brisach, dont elle est augmentée, et le corps de troupes que M. l'électeur de Brandebourg fait marcher en Franconie, qui tous ensemble font près de deux cents escadrons et plus de cent vingt bataillons, ne dussent faire regarder l'établissement d'une communication comme une chose absolument douteuse; et s'il ne s'en fait point une, plus le roi a de troupes sur le Danube, plus leur subsistance et leur réparation deviennent difficiles. L'infanterie de M. le maréchal de Marcin, qui commence la campagne à quatre cent trente hommes par bataillon, est réduite à rien ou à peu, à la fin de la campagne; les troupes d'augmentation de même; et il n'y a plus d'espérance de rien tirer de France, puisqu'il ne resterait plus assez de troupes dans le royaume pour être en état de passer le Rhin et s'avancer jusqu'où l'armée du Danube pourrait venir pour recevoir ce qui déboucherait d'Alsace.

Sixième réflexion. Si l'on perdait une bataille dans l'empire ou en Flandre, où serait la ressource? S'il y avait des gens assez malheureux dans quelque partie du royaume pour vouloir imiter la conduite des Cévennes, par où y remédier? Si la paix du Nord se fait, ou que, par quelque effort, les ennemis aient plus de troupes à employer contre la France qu'ils n'en ont à cette heure, qui les empêcherait de passer le Rhin? Et le corps de M. le comte de Coigny suffirait-il pour conserver la Lorraine et toute la frontière?

Les suites que peut avoir le passage de l'armée du Rhin en Bavière sont considérables, et certainement la situation des choses est

telle qu'il n'y a plus rien à faire d'assez décisif de ces côtés-là pour que les succès dont on pourrait se flatter pussent balancer les inconvénients qui en pourraient aussi résulter, si les choses ne tournaient pas comme on le désire.

Voilà, monsieur, ce que je pense, réduit article par article, et j'en conclus que, puisqu'il n'y a point d'argent à Augsbourg pour faire subsister ce que M. le maréchal de Marcin a de troupes ni celles de M. l'électeur, dans un temps où ils ont été maîtres du plat pays pendant tout l'hiver, l'état où est la Souabe donne lieu de croire qu'ils en tireront moins cet été et encore moins l'année prochaine;

Que, puisque les ennemis ont de si grandes forces dans l'empire, on ne peut plus se flatter sans miracle d'établir une communication ni de faire désarmer les cercles, puisque eux-mêmes n'en seraient pas les maîtres quand ils le voudraient;

Qu'enfin, par les raisons que j'ai dites ci-dessus, il peut arriver un nombre infini d'accidents pour achever de porter une partie de ce qui nous reste de troupes dans un pays d'où on ne les peut tirer quand on veut et où on ne saurait répondre de communiquer.

Un des partis qu'on pourrait prendre serait de tâcher de faire passer les recrues avec de l'argent à M. le maréchal de Marcin et ce qu'on pourra des choses qui lui manquent; de lui mander de lever dix hommes par compagnie dans le pays où il est, pour servir de supplément aux recrues qu'on lui envoie et rendre son infanterie complète; de perdre l'espérance de primer, puisque ni les recrues ni même la jonction de l'armée du Rhin ne peuvent mettre en état de le faire contre tout ce qui est et ce qui arrive de forces dans l'empire; de se contenter d'une forte diversion, comme on a fait jusqu'ici, et de laisser agir l'armée du Rhin et de la Moselle jointes ensemble, soit dans le pays de Wurtemberg, soit dans la vallée du Rhin, soit dans le Palatinat; mais toujours avec la vue de revenir au mois d'octobre à portée de l'Alsace, et en lieu d'y pouvoir communiquer avec certitude.

Les observations de M. le maréchal de Tallard portaient toutes sur des objets infiniment intéressants; mais en attendant que la cour lui donnât des ordres et prît des mesures pour prévenir les inconvénients qu'il prévoyait, ou y remédier, l'essentiel était d'établir avec M. le maréchal de Marcin un concert pour les mouvements réciproques; c'était de là que dépendait principalement le succès de la jonction. C'est ce qui engagea M. le maréchal de Tallard à lui écrire de nouveau le 10, pour lui faire connaître l'importance de convenir d'une époque fixe pour que chacun, de son côté, réglât en conséquence ses mouvements pour arriver à Villingen ou à Donaueschingen. Il lui avait déjà indiqué, par plusieurs lettres, celle du 10 du mois de mai; mais, pour avoir le temps de se mieux préparer de chaque côté, et avoir, du sien, celui de rassembler et plus de monde et plus d'effets nécessaires aux besoins de l'armée de Bavière, il recula cette époque jusqu'au 15 du même mois, et prévint M. le maréchal de Marcin que ce serait sur sa réponse qu'il formerait le plan de sa marche.

Les nouvelles qu'il eut, peu de jours après le départ de sa lettre, des dispositions des ennemis et des précautions qu'ils prenaient pour fermer tous les passages des montagnes, auraient eu de quoi lui donner de l'inquiétude sur le succès de la jonction, s'il n'eût été dans la ferme confiance que le général Thungen ne se laisserait point enfermer entre lui et l'armée de Bavière qui viendrait à Villingen ou à Donaueschingen. Les émissaires les plus dignes de croyance annonçaient que dix mille paysans travaillaient sans relâche à des retranchements, tant dans les vallées que sur les montagnes; que ces retranchements s'étendaient depuis Freudenstatt jusqu'aux châteaux de Fribourg, et depuis l'abbaye de Saint-Pierre jusqu'aux lignes de Rothenhausen; qu'un autre retranchement

fermait le passage depuis Ebnet, près de Fribourg, jusqu'à l'abbaye de Gunthersthal; que tous ces retranchements, et principalement celui de Hornberg, étaient fraisés et palissadés et beaucoup plus redoutables que ceux qu'on y avait trouvés l'année précédente; enfin que, dans tous les endroits où les bois étaient trop fourrés pour pratiquer des retranchements, on faisait des abattis épais de quatre-vingts pas et que l'on pouvait regarder comme impénétrables. Cependant les mêmes émissaires donnaient avis qu'il n'y avait point de troupes dans la vallée de la Kintzig, et seulement quelques compagnies d'infanterie avec quelques milices à Wolfach, Hasslach et Openau. C'est ce dont M. le maréchal de Tallard informa M. le maréchal de Marcin par toutes sortes de voies, en lui mandant de nouveau que de sa réponse sur l'époque du 10 ou du 15 mai, pour la jonction à Villingen ou à Donaueschingen, dépendaient les dispositions de sa marche.

La cour approuva la conduite de M. le maréchal de Tallard et les vues qui se trouvaient développées dans son mémoire du 11, sur les opérations auxquelles il se proposait d'employer l'armée du Rhin, après que la jonction avec celle de Bavière serait faite et qu'il aurait remis à M. le maréchal de Marcin les recrues et les effets qui lui étaient destinés. Cependant M. de Chamillart lui fit observer qu'il ne suffirait pas de faire vivre, jusqu'à la fin de la campagne, les deux armées aux dépens de l'empire, et de ramener ensuite sur la frontière celle du Rhin; que celle de Bavière se trouverait alors dans le même embarras dont il allait la tirer, et que l'article le plus important était d'établir une communication solide avec cette armée, en l'assurant par la prise de Fribourg ou de Philipsbourg. Mais en même temps ce ministre, jugeant que, dans les circonstances où l'on était, le roi ne pouvait se déterminer

sur des entreprises aussi difficiles, se borna à mander à M. le maréchal de Tallard que, pour se mettre en état d'exécuter les projets que l'on pourrait adopter dans la suite, son principal objet, après la jonction, devait être de persuader l'électeur de la nécessité de faire agir séparément les deux armées, et d'employer celle du Rhin à l'établissement de la communication.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Tallard.

Versailles, 16 avril 1704[1].

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 8 de ce mois par l'ordinaire; celle que le sieur Dubois vous a envoyée d'Huningue, écrite d'Augsbourg, le 31 mars, par M. le maréchal de Marcin, qui mande que le projet du 11 janvier, envoyé par tant d'endroits différents, lui est enfin parvenu, vous fait connaître si parfaitement le véritable état où il est, ce qu'il peut faire pour faciliter la jonction et les besoins de son armée, qu'il est inutile de s'expliquer avec vous sur le contenu de votre lettre du 8, et qu'il suffira de répondre à celle du 11, qui m'a été remise par le courrier que vous m'avez dépêché ce jour-là, et qui m'a en même temps rendu le mémoire qui contient vos sages réflexions sur l'état présent des forces de l'électeur de Bavière, celles dont vous pouvez augmenter son armée par les recrues, les troupes qui composeront le corps que vous commanderez, le nombre des ennemis que l'empereur peut vous opposer, et les différents partis que vous croyez que l'on peut prendre, en perdant cette première idée de faire désarmer les cercles et de porter la guerre bien avant dans l'empire, puisque les ennemis y ont de si grandes forces.

Toutes vos raisons bien discutées sont si solides que, sur le compte que j'en ai rendu au roi, il est persuadé qu'il n'y a rien de plus convenable à ses intérêts et à la situation présente des affaires, en remplissant les engagements que M. l'électeur de Bavière doit attendre de son alliance, que de faire joindre les recrues à l'armée que M. le

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1747.

maréchal de Marcin vous promet de faire avancer jusqu'à Villingen; de lui envoyer un million et toutes les choses qu'il a mandé lui être nécessaires. Quoique les recrues que vous conduirez ne soient au plus que de neuf à dix mille hommes, cette augmentation mettra l'armée de M. l'électeur à quarante mille. Vous pouvez ensuite, avec celle que vous commandez, renforcer d'une partie celle de la Moselle, si vous le croyez nécessaire, faire une diversion du côté du Wurtemberg, dans la vallée du Rhin ou dans le Palatinat, et vous mettre à portée de protéger l'Alsace et les Évêchés, si les ennemis avaient dessein d'y faire avancer un corps de troupes considérable.

Quoique ce parti soit le seul bon à prendre, je dois vous faire observer qu'il n'a pour objet que celui d'une défensive assurée, de faire subsister les armées de Bavière et du Rhin aux dépens du pays ennemi pendant une partie de la campagne, et qu'elles ne seront pas moins à charge l'hiver prochain; qu'il faudra la même dépense pour les recruter et les rétablir; que vous ne vous donnerez aucune communication avec l'armée de l'électeur de Bavière; que, dans le temps que vous séparerez celle que vous commandez, ce qui sera à peu près vers la fin d'octobre, vous abandonnerez l'électeur et son pays à ses propres forces et aux troupes qui sont sous les ordres de M. le maréchal de Marcin; qu'il a une étendue de pays de près de cent trente lieues à garder, en prenant du Tyrol, de l'Autriche et le long du Danube jusqu'à l'extrémité du lac de Constance; et que, si les ennemis rassemblaient toutes leurs forces pour l'attaquer par quelque endroit, ils l'entameraient aisément et l'embarrasseraient autant qu'il l'a été l'année dernière.

Toutes ces différentes pensées, dont je me suis expliqué avec le sieur Dubois, lui ont donné lieu de me dire qu'il était persuadé que le roi ne sortirait point d'embarras qu'il n'y eût une communication établie, et qu'il n'était pas possible de l'assurer que sa majesté n'eût pris Fribourg ou Philipsbourg. Je sais que vous aviez pensé à faire la conquête de cette dernière place: les temps peuvent être changés; et ce qui paraissait facile il y a quatre ou cinq mois peut être de-

venu impossible par les dispositions des ennemis et les forces considérables qu'ils ont portées de ces côtés-là. Cette matière, fort étendue d'elle-même et trop importante, demande que vous y fassiez de nouvelles réflexions, et que vous imaginiez, avant d'avoir joint M. de Marcin, tout ce que vous croirez pouvoir contribuer davantage à faire une glorieuse campagne, qui puisse nous acheminer à la paix.

Comme le parti le plus sage est celui de ne point s'éloigner d'Alsace, et de conserver dans le royaume une armée en état de se porter partout où l'on en aurait besoin, et que l'intention de sa majesté n'est pas de rien donner au hasard, vous prendrez vos mesures avec M. le maréchal de Marcin pour qu'il insinue à son altesse électorale qu'il conviendrait au bien des affaires et à ses propres intérêts d'établir une communication avant que de se porter en avant; qu'il serait nécessaire, pour cela, de séparer votre armée de la sienne et de la tenir à portée d'assurer la frontière.

Cet objet, qui est bien différent des premières idées que vous lui aviez données par votre projet, auquel il s'est abandonné avec vivacité par les grands résultats qu'il espérait en tirer, cet objet, dis-je, ne lui laissant d'autre espérance que la jonction de dix mille hommes de recrues, pourrait lui faire de la peine et le déterminer à prendre une autre résolution; c'est ce que vous devez ménager avec beaucoup de prudence, et attendre à le faire connaître que vous ayez joint M. de Marcin, à moins que vous ne jugiez à propos de le lui mander en confidence, par un billet séparé, comme je le fais, suivant les intentions de sa majesté.

Voilà, monsieur, tout ce que je puis vous dire sur le mémoire qui contient vos réflexions; je me réserve de répondre par un autre à toutes les questions que vous me faites dans votre lettre, et sur lesquelles j'ai pris les ordres du roi.

Je ne doute point que vous ne preniez un jour certain avec M. l'électeur de Bavière pour vous rendre à Villingen; le sieur Dubois vous promet de faire passer les lettres dont il sera chargé.

Les ordres que contenait cette lettre étaient trop conformes aux idées de M. le maréchal de Tallard pour qu'il ne cherchât pas tous les moyens possibles de mener à une bonne fin sa négociation avec l'électeur; mais le temps de traiter cette matière importante n'était pas encore arrivé : il n'était encore question que de pouvoir joindre ce prince. Les nouvelles qu'il reçut le 23, de M. le maréchal de Marcin, furent plus positives que celles qu'il avait eues jusqu'alors sur les démarches que ce général et l'électeur se proposaient de faire pour concourir à la jonction. Une de ses lettres du 15 lui apprit qu'ils se mettraient en marche le 1er du mois de mai, avec vingt-huit ou vingt-neuf mille hommes effectifs, pour arriver en quinze ou seize jours à la hauteur de Villingen; que cette marche ne pouvait avoir lieu plus tôt parce que les troupes de l'électeur, qui devaient se joindre à celles du roi, ne pouvaient être rendues à Donawert que le 29, et que peut-être l'arrivée à Villingen serait retardée d'un ou deux jours à cause de la difficulté des subsistances dans le pays entièrement épuisé que l'armée aurait à traverser, ce qui obligerait à traîner après elle un convoi considérable et très-embarrassant; que d'ailleurs le pays, depuis Riedlingen jusqu'à Villingen, était tellement coupé de marais, de bois et de défilés, que les ennemis, qui étaient déjà sur les lieux, avaient le moyen, avant qu'on y arrivât, d'occuper des postes avantageux, la marche ne pouvant leur être cachée à cause du mouvement d'un nombre infini de voitures du pays qu'il fallait rassembler pour le convoi.

Ce fut cependant relativement à l'époque du 16 ou du 17 que M. le maréchal de Tallard eut à régler ses mouvements pour arriver de son côté sur Villingen et remplir le premier objet de sa mission. Sa réponse à M. le maréchal de Marcin fut

pour l'assurer qu'il y serait rendu au plus tard le 18. Il lui annonça en même temps qu'il lui mènerait, indépendamment des recrues, quatorze mille hommes de troupes choisies, un trésor, beaucoup de munitions et d'effets nécessaires à l'armée de Bavière, et lui fit observer que, pour le succès de l'entreprise, tout consistait à ne pas laisser aux ennemis le moyen de tenir entre Villingen, Donaueschingen et les deux armées, et que, pour cet effet, ce n'était pas seulement avec une tête, mais avec toutes ses forces, que l'électeur devait s'avancer jusque-là. C'étaient aussi les intentions de ce prince qui, étant plus intéressé que personne à l'arrivée du secours que devait lui mener M. le maréchal de Tallard, était déterminé à tout risquer pour faciliter leur passage. On sut en effet, par différentes lettres de M. le maréchal de Marcin qui arrivèrent successivement, que non-seulement son projet était de se rendre avec son armée à celui des deux endroits, de Villingen ou Donaueschingen, qu'il pourrait aborder avec le plus de facilité, mais aussi d'envoyer, dès que cela serait praticable, un corps en avant pour donner de l'inquiétude aux ennemis et favoriser le passage de M. le maréchal de Tallard. On fut informé par les mêmes lettres qu'il mènerait à sa suite du pain ou du biscuit pour six semaines et pour une consommation de quarante mille rations par jour, afin de pouvoir nourrir son armée jusqu'à ce qu'elle eût regagné ses magasins, et fournir à celle de M. le maréchal de Tallard sa subsistance jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans la vallée du Rhin. Mais, malgré l'espoir que d'aussi bonnes dispositions faisaient concevoir à ce dernier général du succès de l'opération, il n'était pas sans inquiétude sur les obstacles que pouvaient lui opposer les ennemis en se mettant en force dans la ligne qu'ils avaient élevée depuis le lac de Constance jusqu'au Danube, pour s'opposer à

ce qui pouvait venir du côté de la Bavière, comme ils s'étaient couverts de retranchements dans les montagnes, depuis Fribourg jusqu'à la vallée de la Kintzig, pour fermer les passages du côté du Rhin. Cependant toutes les lettres de M. le maréchal de Marcin confirmèrent la ferme résolution où était l'électeur de se mettre en marche le 1er du mois de mai, pour arriver à Ulm le 4, y séjourner le 5, marcher ensuite droit à Villingen afin d'y être rendu le 16 ou le 17.

M. le maréchal de Tallard n'avait pas attendu le moment où il fut aussi positivement instruit de ce qu'il avait à espérer de la part de l'électeur et de M. le maréchal de Marcin, pour se mettre en état de commencer son mouvement dès qu'il pourrait compter sur une époque fixe et un concert assuré. Mais, en faisant ses préparatifs, il porta son attention à tenir les ennemis dans l'incertitude et à leur donner le change sur son véritable dessein. Dans les derniers jours du mois d'avril, il manda à M. le comte de Coigny de s'avancer sur la haute Sarre avec toutes les troupes qui formaient son corps, et d'être rendu, le 2 du mois de mai, entre Sarrebourg et Phaltzbourg; et, pour ne pas laisser la Moselle entièrement découverte, il demanda à la cour de faire passer à Thionville une portion d'un régiment de dragons qui était à Luxembourg. Il fit avancer sous Béfort la gendarmerie qui était en Franche-Comté, et chargea M. de Laubanie de rassembler sous Landau les troupes qui avaient hiverné dans la basse Alsace, et d'y faire venir successivement des pontons propres à construire un pont sur le Rhin. Il donna les ordres pour rassembler le 30, à Hochfeld, son artillerie, qui consistait en quarante pièces, dont quatre de gros calibre, pour battre avec succès les postes dans lesquels les ennemis pourraient se renfermer ou pour faire le siége de Villingen. Il fit le 25 la revue des re-

crues qui campaient à Neubourg; dont les ouvrages étaient à la veille d'être entièrement rasés : le nombre de ces recrues, pour l'infanterie, se trouva alors de sept mille, et de deux mille quatre cents pour la cavalerie; on y avait, outre cela, rassemblé environ onze cents vieux soldats, qui étaient restés dans les hôpitaux lorsque M. le maréchal de Villars avait passé en Bavière, de sorte que le secours que M. de Tallard devait conduire à l'électeur était de dix mille cinq cents hommes.

Les ennemis, de leur côté, étaient en mouvement, tant dans la vallée du Rhin que de l'autre côté des montagnes; le général Thungen assemblait, aux sources du Necker et du Danube, les troupes qui étaient sous ses ordres en Souabe; et le prince de Bade, qui était encore à Aschaffenbourg, avait donné ses ordres pour que la principale armée se formât entre Philipsbourg et les lignes de Bühl.

Ces dispositions, que les ennemis commencèrent dès le 20 du mois et dont M. le maréchal de Marcin fut instruit de même que M. le maréchal de Tallard, étaient bien capables de donner de l'inquiétude aux deux généraux. M. le maréchal de Marcin parut surtout redouter les obstacles que le général Thungen, en se postant à portée de Villingen et de Rottweil, pouvait lui opposer. Quant à M. le maréchal de Tallard, il s'occupa plus que jamais de donner aux ennemis des jalousies sur le haut Rhin comme sur le bas de ce fleuve; et, pour leur faire croire que son dessein était d'assiéger Fribourg ou Philipsbourg, il fit préparer à Vieux-Brisach trente pièces de gros canon avec les munitions pour leur service, et trente pièces de même calibre à Landau; le reste de ce qui était nécessaire pour compléter ces équipages se prépara à Strasbourg. Cette place étant dans le centre, les ennemis devaient

être dans l'incertitude du côté sur lequel tomberait l'orage.

En faisant ces dispositions, M. le maréchal de Tallard jugea que, pour ne point découvrir son véritable projet, il ne devait point quitter Strasbourg, ni faire faire à ses troupes aucun mouvement, jusqu'au moment où l'électeur et M. le maréchal de Marcin, qui avaient plus de chemin à faire que lui pour arriver à Villingen, fussent à peu près à la même distance de cette place qu'il en était sur les bords du Rhin. Il régla, en conséquence, que les troupes qu'il devait mener avec lui ne commenceraient à passer ce fleuve que le 11, et que le 13 tout se mettrait en mouvement vers les montagnes; il fit en même temps les dispositions pour la marche des corps qui devaient être employés à des diversions. M. de Coigny, qui arriva le 3 mai à Phaltzbourg et à Sarrebourg, ainsi qu'il lui avait été précédemment prescrit, eut ordre de détacher un régiment de dragons et un équipage de caissons avec des boulangers, pour être rendus le 9 à Weissembourg, en annonçant que l'objet était de faire cuire du pain pour l'armée. Pour appuyer cette démonstration, M. le maréchal de Tallard lui manda de marcher lui-même avec tout son corps le 9, pour camper à Saverne et y séjourner le 10.

Quant aux troupes destinées à la diversion sur le bas Rhin, et composées de huit bataillons et de huit escadrons, leur assemblée sous Landau fut fixée au même jour 9, et M. de Laubanie eut ordre de faire commander quelques jours auparavant, dans le pays, les chevaux nécessaires pour traîner les pontons dont il s'était pourvu.

M. de Courtebourne fut destiné à faire de même une diversion sur le haut Rhin, et, pour cet effet, il eut ordre de rassembler le 10, à Huningue, cinq bataillons et dix escadrons, et d'y passer le Rhin le 11, pour camper à Friedlingen, afin

d'engager, par cette démonstration, les ennemis à jeter des troupes sur leur gauche, du côté de Rothenhausen; il devait y séjourner le 12, et embarquer le 13 son infanterie sur le Rhin pour descendre diligemment à Vieux-Brisach, que M. le maréchal de Tallard indiqua pour le principal rendez-vous des troupes qu'il devait mener avec lui. La cavalerie de M. de Courtebourne devait s'y rendre de Friedlingen en deux marches.

M. de Laubanie, de son côté, eut ordre, lorsque ses troupes seraient rassemblées sous Landau, d'en partir le 11, pour se porter à Hert ou à Hagenbach, de s'emparer d'une île du Rhin et de faire toutes les démonstrations de l'établissement d'un pont; de faire mouvoir ses troupes sur les bords du Rhin pendant les journées du 12 et du 13, de retourner ensuite le 14, de sa personne, à Landau avec deux bataillons pour en former la garnison avec les quatre qui y étaient restés, et de laisser le commandement du reste des troupes à M. d'Imecourt, pour remonter le Rhin, et se rendre à Drusenheim, le 16.

L'objet de ces mouvements était d'attirer l'attention des ennemis du côté du bas Rhin et d'avoir des troupes à portée de couvrir la basse Alsace ou de joindre l'armée, suivant les circonstances. L'intention de M. le maréchal était, dans le cas où les ennemis viendraient à sortir de leur ligne de Bühl et de Stollhoffen, pour remonter du côté du Brisgau, que M. d'Imecourt se rendît diligemment à Brisach, et que, s'ils prenaient le parti de rester dans leur ligne, M. d'Imecourt restât à Drusenheim pour les empêcher d'y jeter un pont et pour éclairer leurs mouvements; mais que, s'ils venaient à passer le Rhin à Philipsbourg et à remonter dans la basse Alsace, M. d'Imecourt se retirât derrière la Moder, pour couvrir cette

partie de la province le plus longtemps qu'il lui serait possible.

Tel fut le plan que M. le maréchal de Tallard forma pour engager les ennemis à se diviser et à donner de l'attention à leur droite et à leur gauche, tandis qu'il opérerait par le centre. Il fit, pour cette dernière partie, les dispositions suivantes :

M. de Coigny, qui devait se rendre à Saverne le 10, eut ordre d'en partir le 11, pour aller à[1]........ le 12 à.... et le 13 au matin entre Rheinau et Dieboltzheim, pour y passer le Rhin sur un pont que M. de Tallard devait y faire construire, et camper le même jour entre Kappel et Kentzingen, le lendemain, 14, à Langendentzlingen, d'où il pouvait donner en même temps de la jalousie sur les vallées de Waldkirch, de Triberg et sur le Glotterthal.

M. le maréchal de Tallard devait, pendant ce temps, passer le Rhin à Brisach le 13, d'assez bonne heure pour aller le même jour à Biengen, et le 14 à Aufhausen, éloigné de Fribourg seulement d'une demi-lieue. Comme toutes les troupes qui devaient être immédiatement sous ses ordres n'avaient, de leurs quartiers, que quatre jours de marche pour s'y rendre, il espéra que cette diligence lui donnerait beaucoup d'avance sur les ennemis; et sachant qu'ils n'avaient point fait de nouveaux retranchements dans la vallée de Wagensteig, qu'ils regardaient suffisamment défendue par Fribourg, c'était ce chemin qu'il se proposait de prendre, avec la plus grande partie de ses troupes et les recrues, pour penétrer par là vers Donaueschingen, en laissant les troupes de M. de Coigny pour investir Fribourg, et assurer, au moins pendant quelques jours, ses derrières et l'entrée de la gorge. Mais, en même temps, pour être en état, s'ils venaient à sortir de leur

[1] Ces lacunes existent dans le manuscrit original.

ligne de Bühl et à faire quelque entreprise, de se porter promptement à la défense des postes qu'on aurait évacués, il fit rassembler sous Vieux-Brisach tous les bateaux qui étaient sur le Rhin, afin de pouvoir embarquer son infanterie et la faire descendre promptement au bas de ce fleuve.

En attendant le moment d'exécuter ces différents mouvements, on acheva de rassembler tous les secours qu'on devait mener à l'armée de Bavière, et de pourvoir à tous les moyens qui pouvaient contribuer au succès de l'entreprise. Les difficultés des communications étaient presque les mêmes que pendant l'hiver, et la correspondance avec M. le maréchal de Marcin éprouvait de grands retards; mais il n'était plus question, pour opérer du côté du Rhin, d'avoir des nouvelles de l'exécution de la marche projetée par l'électeur de l'autre côté de la montagne; le concert était établi, les époques fixées; tout consistait à arriver, chacun de son côté, le 16 ou le 17, à portée de Villingen. L'électeur et M. le maréchal de Marcin pouvaient être arrêtés par le général Thungen, qui s'était préparé des postes avantageux, et que la nature du pays favorisait. M. de Tallard pouvait de même rencontrer dans les montagnes des obstacles difficiles à vaincre; il eut même sujet de craindre qu'ils ne fussent plus grands qu'il ne s'y était attendu, lorsque dans les premiers jours du mois il apprit que les ennemis prenaient de nouvelles mesures pour fermer le passage de la vallée de Wagensteig, et qu'ils se retranchaient entre Fribourg et le Guntersthal, dans le même poste où le général Mercy avait inutilement tenté de résister à M. le duc d'Enghien et à M. de Turenne; mais M. le maréchal de Tallard jugea, non-seulement qu'ils n'auraient pas le temps de donner à leurs retranchements assez de consistance, avant l'époque à laquelle il serait à portée de les attaquer, c'est-à-dire avant

le 16 du mois, mais aussi que, l'électeur marchant par l'autre côté des montagnes, ils n'auraient pas les moyens de garnir assez et assez tôt ces retranchements, pour pouvoir les défendre avec succès. Toutes les nouvelles annonçaient qu'une partie de leurst roupes étaient assemblées derrière la ligne de Bühl; que celles de Lunebourg et de Hesse étaient encore le 8 dans des cantonnements entre Mayence et Francfort, que celles de Wurtemberg étaient campées à une lieue de Stüttgard, qu'un corps de quatre à cinq mille hommes de troupes impériales était posté à Hornberg, et le général Thungen à Tuttlingen, avec le gros de ses troupes, dont les détachements étaient répandus dans les montagnes. Cette dispersion des ennemis, et la diligence avec laquelle M. le maréchal de Tallard se proposait de marcher, lui firent espérer qu'ils seraient prévenus tant de son côté que de celui de l'électeur; la seule garnison de Fribourg et les milices du pays ne lui parurent pas capables de lui fermer l'entrée de la gorge; et au delà il n'y avait, sur le chemin qu'il se proposait de suivre, aucun retranchement qui méritât quelque considération. Il ne lui restait d'inquiétude que sur le parti que pourrait prendre le prince de Bade de marcher avec son armée à Fribourg, pendant le séjour qu'il ferait à Villingen, dans la vue de l'empêcher de rentrer dans la vallée du Rhin; mais il prévint la cour que dans ce cas il se déterminerait à passer, avec toutes ses forces, dans le pays de Wurtemberg, afin d'obliger le prince de Bade à retourner sur ses pas, pour courir à la défense de ce pays, sinon d'abandonner toute l'Allemagne, et de lui laisser la liberté de prendre la ligne de Bühl à revers.

Un autre objet, quoique plus éloigné, mais non moins important, sur lequel M. le maréchal de Tallard crut devoir engager la cour à porter son attention, fut le plan des opéra-

tions des différentes armées que le roi avait en campagne relativement aux affaires de Bavière, sur lesquelles les alliés de l'empereur semblaient former des projets capables de causer la perte de l'électeur et celle des armées que le roi employait pour soutenir la cause de ce prince. On rapportera au rang des pièces la lettre qu'il écrivit à ce sujet à M. de Chamillart, le 8 du mois de mai.

On touchait alors au moment où devait commencer le mouvement général dont on vient d'exposer le plan. L'électeur, de son côté, devait être en pleine marche, et déjà à la moitié de sa course; mais à cette époque M. le maréchal de Tallard n'en avait encore reçu aucune nouvelle.

Ce prince, en effet, après avoir rassemblé, le 29 avril, sous Donawert, douze bataillons et vingt-huit escadrons de ses troupes, qui devaient se joindre à trente-six bataillons et sept escadrons de celles du roi, qui avaient hiverné entre l'Iller, le Lech et le Danube, s'était mis en marche le 1er du mois, pour se porter rapidement, ainsi qu'il l'avait promis, sur Villingen, et y arriver le 16 ou le 17, s'il ne rencontrait point de trop grands obstacles de la part des ennemis.



Comme le général Thungen rassemblait déjà les troupes qui étaient sous ses ordres en Souabe, et que celles qui avaient hiverné dans les environs de Nördlingen et dans le Wurtemberg pouvaient se joindre à lui, soit pour disputer le passage dans le pays rempli de défilés que l'électeur et M. de Marcin avaient à traverser, soit pour aller occuper en force la ligne que M. le prince de Bade avait fait construire depuis le lac de Constance jusqu'à Friedlingen, sur le Danube, ce prince chercha à diviser l'attention des ennemis, et par là à les tenir séparés. Dans cette vue, il régla que les troupes qui devaient former l'armée marcheraient moitié par la rive droite

du Danube, moitié par la rive gauche, aussi loin que le pays le permettrait, c'est-à-dire jusqu'à peu près à la hauteur de Riedlingen, où, la rive gauche devenant impraticable, on serait forcé de se rassembler à la rive droite : c'était celle que devaient tenir les Français; les Bavarois devaient marcher par la rive gauche.

Le 1er mai le comte d'Arco, général de l'électeur, passa le Danube à Donawert, et remonta le même jour jusqu'à Höchstett. Son altesse électorale qui s'était rendue de Munich au château de Lichtenberg, en partit avec ses gardes, et alla prendre son quartier à Mikhausen.

M. le maréchal de Marcin partit en même temps d'Augsbourg, avec la garnison de cette ville, et alla à Riden. Il reçut pendant sa marche la lettre que M. le maréchal de Tallard lui avait écrite le 23, laquelle lui confirma qu'il pouvait compter sur la jonction, si une fois lui et l'électeur parvenaient à Donaueschingen ou à Villingen. Le 2 il alla camper à Krumbach, avec la plus grande partie des troupes françaises, qui s'y rassemblèrent. L'électeur l'y joignit. Les troupes bavaroises, aux ordres du comte d'Arco, allèrent le même jour à[1]......

Le 3 tout se remit en marche, l'électeur et M. le maréchal de Marcin pour aller à Weissenhorn, et le comte d'Arco à[2]........

Le 4 les deux corps d'armée se rendirent près d'Ulm, et campèrent sous cette ville, à la droite et à la gauche du Danube; l'électeur et M. le maréchal de Marcin prirent quartier à Waiblingen.

Le 5 on séjourna. L'électeur fit la revue de ses troupes,

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit original.
[2] *Idem.*

qu'il trouva en bon état et bien réparées. Il vit aussi la garnison française qui était à Ulm, et dont les bataillons étaient très-faibles. Pendant le séjour on acheva de charger le pain et le biscuit tant sur les caissons que sur les chariots de paysans. Le convoi était composé de quatre mille voitures attelées de six chevaux; et l'électeur régla qu'il marcherait pendant quatre jours à la suite du comte d'Arco, parce que les chemins de la rive gauche du Danube étaient plus praticables que ceux de la rive droite.

M. le maréchal de Marcin dépêcha de Waiblingen différents exprès pour instruire M. le maréchal de Tallard de la situation des affaires, et l'assurer de nouveau que l'armée était dirigée sur Donaueschingen, qui était le plus droit chemin qu'il pût tenir pour aller à Villingen, et qu'elle arriverait à ce dernier endroit le 16 ou le 17, à moins que les ennemis n'opposassent assez d'obstacles pour obliger à les attaquer ou à prendre une route plus longue. Il le prévint en même temps que les connaissances qu'il avait prises du pays en passant l'année précédente en Bavière lui faisaient juger que c'était entre Mengen et Mösskirch qu'ils pourraient se poster avantageusement pour recevoir un combat d'infanterie à la faveur des marais, des bois et des défilés dont le pays était coupé. Il fit aussi part à M. le maréchal de Tallard des nouvelles qu'il avait des mouvements des ennemis, suivant lesquelles ils étaient assemblés en deux corps séparés, l'un dans la ligne qu'ils avaient faite depuis le lac de Constance jusqu'au Danube, l'autre à Roth, entre Nördlingen et Nuremberg, où s'étaient réunies toutes les troupes qui avaient hiverné à la gauche du Danube, tant en Franconie que dans le haut Palatinat, et où elles avaient été jointes par celles du Brandebourg.

Le 6 l'électeur et M. le maréchal de Marcin menèrent à Risstissen le corps qui était à la rive droite du Danube; et le comte d'Arco, avec les Bavarois et le convoi, remonta la rive gauche jusqu'à Offingen.

Le 7 l'électeur alla camper à Munderkingen.

Le 8 l'électeur se porta à Neufra, et M. d'Arco à Riedlingen.

Le 9 le comte d'Arco passa le Danube sur le pont de cette ville pour suivre les troupes françaises avec lesquelles l'électeur et M. le maréchal de Marcin marchèrent à Mengen, dans le dessein d'y camper avec toute l'armée. Mais ayant appris en y arrivant qu'un corps des ennemis était campé à Mösskirch, l'électeur, pour être en mesure de l'attaquer et pour ne pas donner à leurs autres troupes le temps de se rassembler et de se mettre en force derrière les défilés et dans leur ligne, se détermina à poursuivre sa marche avec la droite de l'armée, et la mena à Krauchenwiesen, laissant la gauche à Mengen. Les ennemis, avertis de son approche, ne tinrent point à Mösskirch; ils abandonnèrent ce poste la nuit suivante. L'électeur y marcha le lendemain, 10, et y rassembla toute l'armée.

Son altesse électorale fit ses dispositions pour aller camper le 11 en vue des retranchements des ennemis; mais un parti qu'elle avait envoyé aux nouvelles lui rapporta que ces retranchements étaient abandonnés, que les troupes commandées par le général Thungen repassaient avec précipitation le Danube, à Mühlheim et à Tuttlingen, et qu'elles prenaient la route de Rottweil, pour s'y placer aux sources du Necker et y attendre les troupes de Wurtemberg et le comte de Stirum, qui avait rassemblé à Nördlingen un corps de six mille hommes. Sur ces nouvelles, l'électeur hâta sa marche, et poussa jusqu'à Tuttlingen, avec la cavalerie et les dragons;

l'infanterie resta à deux lieues en arrière, et on laissa les gros bagages à Mösskirch. Les partis qu'on envoya à la suite des ennemis firent quelques prisonniers et enlevèrent quelques voitures chargées de bagage. Leur retraite avait été si précipitée, qu'on trouva à Tuttlingen deux pièces de canon, des poudres, des bombes, des grains, du biscuit et quelques habillements.

Les troupes avaient besoin de repos: plusieurs étaient en marche depuis onze jours. Il fallait aussi, avant d'aller plus loin, donner au convoi le temps d'arriver de Mösskirch à Tuttlingen pour continuer à suivre l'armée; c'est ce qui engagea l'électeur à y séjourner; il y rassembla seulement, le 12, toutes les troupes restées en arrière, et alors l'armée fut composée de quarante-neuf bataillons et quarante escadrons, tant de troupes françaises que de celles de l'électeur. Les Bavarois étaient complets et dans le meilleur état; il n'en était pas de même de l'infanterie française, dont les bataillons n'excédaient pas trois cents hommes. La cavalerie et les dragons étaient moins incomplets; M. le maréchal de Marcin avait trouvé le moyen de leur procurer, pendant l'hiver, dix-huit cents chevaux de remonte, qui avaient été achetés en Allemagne et en Suisse.

Du moment où M. le maréchal de Marcin vit les retranchements des ennemis abandonnés et leur retraite au delà du Danube, il ne douta plus de la jonction et jugea que les postes qu'ils pouvaient occuper dans les montagnes Noires n'étaient pas capables d'arrêter M. le maréchal de Tallard. C'est ce qu'il manda à ce général, par sa lettre du 12, en l'instruisant de ce qui venait de se passer et en lui annonçant que le 14 l'armée se remettrait en marche pour aller, le même jour au delà de Kirchheim, et le lendemain, 15, à Donaues-

chingen, où il attendrait, ainsi que l'électeur, de ses nouvelles, pour s'approcher plus près des montagnes, s'il le jugeait nécessaire. Il lui manda en même temps que les ennemis s'étaient retirés à Schömberg, sur le chemin de Balingen, où ils devaient attendre les troupes de Brandebourg et de Wurtemberg et celles qui avaient hiverné en Franconie, mais dont l'arrivée ne pouvait être assez prochaine pour prévenir la jonction.

L'armée décampa en effet de Tuttlingen le 14, à la pointe du jour, et se porta à Kirchheim. Le lendemain 15 elle arriva à Hüfingen, près de Donaueschingen, où elle prit position, la droite à ce dernier endroit, dont elle n'était séparée que par le ruisseau de Villingen, qui s'y jette dans le Danube, la gauche à la petite rivière de Brege, ayant le village de Breunlingen derrière elle. Hüfingen, où l'électeur prit son quartier, était derrière la droite. Ce fut dans cette position que ce prince résolut de rester jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles de M. le maréchal de Tallard.

Ce général avait, de son côté, rempli ses engagements et exécuté le plan qu'il avait formé pour concourir à la jonction. Les troupes de la garnison de Haguenau, qui étaient les plus éloignées du rendez-vous principal, qui avait été indiqué à Vieux-Brisach, se mirent en marche le 10, pour se rendre sous cette place. Celles qui étaient à Strasbourg et dans les environs en partirent le 11. M. le comte de Coigny partit de Saverne le même jour, et arriva le 13, de grand matin, à Rheinau, où l'on avait jeté un pont sur le Rhin. M. de Laubanie alla aussi le 11, de Landau, camper à Hert, et imposa tellement aux ennemis, par les démonstrations qu'il fit sur le Rhin, qu'une partie des troupes qui étaient dans la ligne de Bühl, descendit à Rastadt et vers Philipsbourg. M. de Courte-

bourne, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, passa le Rhin à Huningue, et campa le 11 à Friedlingen, d'où il répandit l'alarme jusqu'à Rothenhausen.

M. le maréchal de Tallard, ayant ainsi mis en mouvement toutes les troupes qui devaient avoir part à son opération, se rendit le 12, de Strasbourg à Biesheim, vis-à-vis de Vieux-Brisach; et le 13, après y avoir passé le Rhin avec les troupes qu'il avait projeté d'y rassembler, il campa sous cette place. Le même jour M. de Coigny passa le Rhin à Rheinau et s'avança jusqu'à Kentzingen.

Le 14 M. le maréchal de Tallard alla camper à Saint-Georges, près de Fribourg, et M. le comte de Coigny à Langendentzlingen, à l'entrée de la gorge du Glotterthal. M. de Courtebourne descendit le Rhin jusqu'à Brisach, où se rassemblèrent toutes les recrues, remontes et voitures qui devaient suivre l'armée. Neubourg était alors entièrement rasé, et le pont du Rhin levé[1].

Lorsque M. le maréchal de Tallard arriva au camp de Saint-Georges, il ignorait encore les progrès de la marche de l'électeur; ce fut là seulement que les bruits du pays lui apprirent que ce prince était arrivé le 11 à Tuttlingen, et que le général Thungen, après avoir abandonné sa ligne, avait repassé le Danube; mais que son dessein était de rassembler toutes ses forces et de marcher à l'électeur. Ces nouvelles,

[1] Le secours en hommes et en effets destiné pour l'armée de Bavière consistait en sept mille sept cents hommes miliciens, trois cents Irlandais, cent hommes du régiment de Peri, treize à quatorze cents soldats qui n'avaient pu passer l'année précédente avec l'armée, deux mille quatre cents cavaliers de recrue montés, plus de huit cents officiers, une compagnie d'armuriers, deux cents chevaux des vivres, deux cents de l'artillerie, cent milliers de poudre, cent mille pierres à fusil, trois mille fusils, les habits de plusieurs régiments, les équipages d'une infinité d'officiers, et un trésor de treize cent mille livres, le tout chargé sur quatre cents voitures.

du moins la retraite des ennemis, lui furent confirmées par la lettre que M. le maréchal de Marcin lui avait écrite le 12.

Toute la journée fut employée à reconnaître les chemins par où l'on pourrait entrer dans la vallée du Wagensteig, que M. le maréchal de Tallard avait résolu de suivre. On eut beaucoup de peine à en trouver un autre que celui qui était soumis, à trois cents toises, au feu de Fribourg et des châteaux. Cependant on en découvrit un dont les impériaux avaient fait usage dans les précédentes guerres : il tombait à Kappel, et de là à Kirchzarten, qui se trouvait sur la route du Wagensteig; mais il était si rude et si difficile, qu'on jugea ne pouvoir y engager même de menus équipages, sans courir risque de les perdre. M. de Silly reconnut en même temps celui qui passait sous le feu de Fribourg; et ayant découvert qu'en faisant un détour on pouvait s'éloigner jusqu'à sept cents toises de la portée du canon, et que par là on diminuait de moitié le trajet qu'on avait à faire sous le feu des remparts, M. le maréchal de Tallard alla voir les lieux par lui-même, et, d'après la visite qu'il fit, il résolut d'y faire passer les voitures pendant la nuit. Les ennemis avaient fait des retranchements pour fermer ce chemin, mais ils étaient si imparfaits, qu'à l'arrivée des premières troupes au camp de Saint-Georges ils les avaient abandonnés.

Le même exprès qui avait apporté à M. le maréchal de Tallard la lettre de M. le maréchal de Marcin fut chargé de sa réponse, par laquelle ce général l'informa de ses dispositions, et lui annonça que son projet était d'être maître, le 16, du Turner, la plus haute des montagnes; qu'il ferait en sorte de l'occuper avec huit ou dix mille hommes, et que le reste de l'armée serait rendu le même jour à Kirchzarten. Il prévint en même temps M. le maréchal de Marcin que, s'il envoyait, de

son côté, de gros partis sur le village de Fischer, on commencerait le 17 à se communiquer, et que si, contre toute apparence, le général Thungen entreprenait de se placer entre les deux armées, il n'y aurait point à hésiter de l'attaquer chacun de son côté.

Pour remplir ces différents objets, M. de Zurlauben fut détaché le 15, à la pointe du jour, avec seize compagnies de grenadiers, trois mille hommes de pied et mille cinq cents chevaux, pour faire l'avant garde et gagner le Wagensteig. Il marcha par le Kinderthal et traversa ensuite une montagne si difficile, que les ennemis l'avaient regardée comme impraticable. Il descendit de là dans la vallée de Kappel, et alla camper à Kirchzarten, où il entra dans le Wagensteig. En faisant ce trajet il laissa derrière lui les retranchements que les ennemis avaient commencés dans la gorge de Fribourg. Pendant ce temps M. de Courtebourne marcha de Brisach avec toutes les recrues et les voitures à Saint-Georges, où il joignit l'armée le 15 au soir. M. de Coigny s'en rapprocha aussi, parce que, comme on avait commencé à entrer dans la montagne, son séjour à Langendentzlingen n'était plus nécessaire, et qu'il était destiné à occuper le camp de Saint-Georges lorsque l'armée l'aurait quitté, afin de garder l'entrée de la gorge de Fribourg et de conserver la communication avec Brisach. Il alla camper à une demi-lieue de Saint-Georges.

Le 16 M. le maréchal de Tallard, avec l'aile droite de l'armée et la moitié de l'infanterie, commandée par M. de Clerambault, se mit en marche et se rendit à Kirchzarten, par le même chemin qu'avait tenu M. de Zurlauben. La tête de ces troupes y arriva à dix heures du matin, et aussitôt M. de Zurlauben partit avec son détachement pour gagner la mon-

tagne de Turner, au delà de laquelle il n'y avait plus de difficulté pour descendre à Villingen et à Donaueschingen. Il arriva à deux heures après midi sans avoir rencontré d'ennemis, et sur-le-champ il détacha M. de Mortany avec un parti de cavalerie et de dragons, et M. de Valerno avec trente grenadiers, pour aller savoir où était l'armée de Bavière.

Le soir du même jour M. d'Hautefort quitta le camp de Saint-Georges avec l'aile gauche, le reste de l'infanterie et les quatre cents voitures qui devaient passer les montagnes. Une partie de ses troupes suivit le même chemin que MM. de Zurlauben et de Clerambault, pour se rendre à Kirchzarten; mais ce chemin étant impraticable pour le convoi, il employa le reste de ses troupes à masquer Fribourg, pour couvrir la marche qu'il devait faire par le chemin qui n'était qu'à cinq ou six cents toises du feu de la place. Il fit cette disposition à l'entrée de la nuit : tout chemina; et, le lendemain matin, les voitures et les troupes arrivèrent à Littenweiler, où l'on campa. La garnison de Fribourg tira du canon, mais il ne produisit aucun effet; il n'y eut pas un seul homme tué. M. de Courtebourne fit l'arrière-garde et se rendit avec les recrues et trois régiments de cavalerie à Kappel. Comme les ennemis ne s'étaient pas présentés pour défendre les montagnes, on ne jugea pas à propos d'y engager l'artillerie. Elle resta au camp de Saint-Georges, qu'occupa M. le comte de Coigny avec son corps.

Le 17 M. le maréchal de Tallard se rendit avec une grosse escorte au camp de M. de Zurlauben, sur le Turner, laissant à Kirchzarten les troupes qu'il y avait amenées la veille; et pendant ce temps M. de Courtebourne conduisit à Wagensteig les recrues et le convoi. L'avis que M. le maréchal de Tallard reçut, lorsqu'il eut joint M. de Zurlauben, de l'arrivée de

l'électeur et de M. de Marcin à Hüfingen, le détermina à pousser jusque-là; mais il n'eut pas la peine d'aller si loin, l'électeur avait marché dès le matin avec son armée, et était arrivé à Rietheim, près de Villingen, où il était campé à la rive droite de la rivière. Ce fut là que se fit l'entrevue, après laquelle M. le maréchal de Tallard retourna, le 18, au camp de M. de Zurlauben, sur le Turner. Ce même jour M. de Courtebourne s'avança avec le convoi, les recrues et les remontes entre le Turner et Fischer, et M. de Lannion partit du camp de l'électeur avec un détachement de deux mille hommes pour aller au-devant de lui, tandis que six cents chevaux, sous les ordres de M. du Bourg, se portaient dans la vallée de Ferenbach pour couvrir leur marche.

Enfin, le 19, M. de Courtebourne et M. de Lannion, ayant chacun de leur côté continué leur marche, se joignirent à trois lieues de chacune des armées. Là M. de Courtebourne remit à M. de Lannion les recrues, les remontes et le convoi, excepté cent vingt voitures qui n'avaient encore pu monter le Turner[1].

Ce fut ainsi que se termina, à la grande satisfaction de l'électeur et des généraux, une entreprise de laquelle dépendait le sort de la Bavière, et dont l'exécution avait dû rencontrer des difficultés et des obstacles pour ainsi dire insurmontables. Les ennemis en avaient connu toute l'importance; ils avaient eux-mêmes publié qu'elle était impraticable; ils s'étaient préparés de tous côtés, pendant l'hiver, pour la faire échouer. La position de leurs troupes, leurs retranchements

[1] Il paraît, par les lettres de M. le maréchal de Tallard, qu'on n'avait pas perdu un homme ni un cheval pendant la marche depuis le Rhin jusqu'au moment de la jonction; et qu'indépendamment des anciens soldats M. de Courtebourne remit à M. de Lannion sept mille sept cents hommes de recrues pour l'infanterie, et deux mille quatre cents cavaliers montés.

multipliés sur tous les passages, les mesures qu'ils prirent pour interrompre toute communication de la France avec la Bavière, une barrière telle que Fribourg, tous ces moyens leur donnèrent de la confiance et devaient inspirer de la crainte. Mais M. le maréchal de Tallard eut du courage; il combina avec justesse, agit avec secret, fut diligent dans ses mouvements; l'électeur et M. le maréchal de Marcin secondèrent à propos ses desseins et son activité. Le prince de Bade fut trompé; il eut peut-être trop de confiance et perdit du temps.

Après un aussi heureux succès, qui procurait à l'électeur de Bavière des secours qui le mettaient en état non-seulement de défendre son pays, mais de reprendre l'offensive dans l'empire, il fut question d'un plan d'opérations tant de sa part que de celle de l'armée commandée par M. le maréchal de Tallard. Ces objets importants furent traités dans les conférences que ce général eut avec l'électeur et M. le maréchal de Marcin, pendant le séjour qu'il fit au camp de Rietheim, près de Villingen, et il en rendit compte au roi par la lettre qu'il écrivit à M. de Chamillart. Il avait alors commencé à exécuter, ainsi que l'électeur, le projet dont on était convenu; mais on ne fera le détail de leurs mouvements qu'après qu'on aura rapporté la dépêche de M. le maréchal de Tallard.

Lettre de M. le maréchal de Tallard à M. de Chamillart. Gindlingen, 23 mai 1704[1].

J'ai à avoir l'honneur de vous rendre compte de bien des choses, monsieur : premièrement du détail de ce qui s'est passé dans la marche que l'armée a faite pour favoriser la jonction des recrues; secondement de mon voyage auprès de la personne de M. l'électeur et des résolutions qui ont été prises; enfin de ce que je me propose de faire présentement.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1749, n° 158.

La feuille ci-jointe satisfera à ce premier article[1]; quant au second, monsieur, j'ai l'honneur de vous dire que jamais personne n'a été reçu avec autant de marques de joie et tant d'honnêteté que je l'ai été de M. de Bavière.

Dès qu'il sut que j'étais à portée de son camp, il monta à cheval, il vint au-devant de moi; dès qu'il vit que je mettais pied à terre pour le saluer, il en usa de même; enfin, monsieur, il me parla toujours avec tant de respect et de reconnaissance pour le roi, que je ne puis exprimer jusqu'à quel point j'eus lieu d'en être satisfait.

Dès que nous fûmes arrivés chez lui, M. le maréchal de Marcin et moi le suivîmes dans sa chambre; nous entrâmes d'abord en matière.

Il ne fut point question d'agir du côté du pays de Wurtemberg ou du Necker : sept cent mille rations de biscuit de l'armée du Danube se sont pourries, et il les a fallu jeter; la subsistance les nécessite à se retirer vers Ulm, encore faudra-t-il qu'ils envoient chercher un nouveau convoi pour venir au-devant d'eux à Riedlingen; ils devaient marcher hier; ils arriveront aujourd'hui à Tuttlingen; ils comptaient y séjourner demain pour attendre une somme très-considérable d'argent, que M. l'électeur doit tirer de Suisse; par les nouvelles que j'ai du lieu où elle est, je crois qu'ils seront contraints d'y demeurer encore après-demain, et peut être même un jour au delà; ensuite ils se rapprocheront de leur pays et ils y passeront un très-petit espace de temps à se préparer au siége de Nördlingen, qu'ils doivent commencer entre le 10 et le 20 juin; ils disent que la prise de cette place couvre toutes celles que nous tenons sur le Danube, et donne par conséquent lieu de fortifier l'armée, en affaiblissant les garnisons qu'elle porte sur Nuremberg, et que, dès que nous la tiendrons, les ennemis seront obligés de se partager pour défendre leur pays. Je suis de même sentiment qu'eux, et le roi se souvien-

[1] Cette feuille contenait le détail qu'on a fait précédemment du passage des montagnes et de la jonction.

dra peut-être que j'eus l'honneur de lui dire, quand il fut question d'un projet, qu'il fallait commencer par cette conquête, afin de s'étendre dans la suite avec plus de facilité.

L'affaire est de savoir si les ennemis ne placeront point un corps d'armée dans quelque poste qui en soit si voisin, qu'il les faille éloigner avant que d'en pouvoir faire le siége; car pour l'utilité qu'apportera sa prise, elle est incontestable.

Nous sommes convenus que dès le 5 juin je commencerai à faire de ces côtés-ci toutes les démarches qui pourront y attirer les ennemis dans l'appréhension d'une entreprise, afin de soulager M. l'électeur par cette diversion, et je profiterai de cet intervalle, où il ne sera question que de faire du bruit, pour placer réellement toute l'artillerie et toutes les munitions qui me seront nécessaires, au haut et au bas Rhin, en sorte que je n'aie plus rien à remuer, si je suis assez heureux pour avoir une occasion d'entreprendre quelque chose de considérable dans le cours de la campagne.

Quand des ennemis sont aussi forts que le sont ceux à qui nous avons affaire, on ne peut pousser ses projets qu'en général au delà de ce qui est présent; c'est ce qui fait que ni M. l'électeur, ni M. le maréchal de Marcin ne m'ont pu parler positivement sur rien, au delà de l'entreprise de Nördlingen; leur vue, en général, est de se porter en Franconie et ensuite sur Nuremberg. Comme j'espère que nous aurons un commerce régulier pendant la campagne, je compte qu'un mot nous mettra au fait après tout ce que nous nous sommes dit.

M. l'électeur souhaiterait que l'armée du Rhin pût prendre Philipsbourg ou Fribourg; il estime ce premier lieu infiniment au-dessus du second, parce qu'il peut marcher par Ulm, c'est-à-dire par le centre de ses états, et en soutenant tout.

Et il ne peut jamais s'approcher de la Forêt-Noire sans abandonner son pays; cependant il a une telle envie que le roi diminue les obstacles qui pourraient empêcher qu'on ne le soutînt, qu'au défaut de Philipsbourg, il souhaite Fribourg avec passion, et s'offre

de correspondre en tout ce qui en pourra faciliter l'entreprise.

Il convient qu'on ne peut attaquer Philipsbourg qu'au mois d'octobre ou qu'au mois de mars; il connaît fort bien qu'il faut avoir forcé les lignes de Stollhoffen, avant que de pouvoir investir cette place; enfin, monsieur, je finis par avoir l'honneur de lui dire que je ferais de mon mieux pour trouver une jointure qui me mît en état de le satisfaire sur l'un ou sur l'autre de ces deux articles, mais qu'il ne serait pas sage à moi de rien promettre dans une affaire qui dépend de l'usage que les ennemis feront de leurs forces; qu'en gros j'osais l'assurer que, si le roi le trouvait bon, une de ces deux places serait à la France ou dans le cours de cette campagne ou dans le mois de mars prochain, qui est le temps où il serait question d'une nouvelle jonction.

Il a extrêmement goûté cette proposition; ce pis-aller-là lui a paru fort agréable, et afin d'en faciliter l'exécution, M. le maréchal de Marcin et lui m'ont fait espérer qu'ils prendraient toutes les mesures possibles pour faire hiverner un corps de troupes considérable du côté du haut Danube et empêcher par là que les ennemis n'y reprissent les quartiers qu'ils ont occupés cette année, cependant sans en répondre.

Au surplus, monsieur, nous avons battu un pays infini; tout a été examiné en deux conférences, et le roi peut compter que nous agirons, M. l'électeur, M. le maréchal de Marcin et moi, dans une correspondance parfaite, pour parvenir à ce qui sera de l'avantage de sa majesté.

Agréez, s'il vous plaît, monsieur, que je revienne présentement à ce qui me concerne en particulier.

Comme les troupes n'ont été averties qu'elles devaient marcher que la veille qu'elles l'ont fait effectivement, il y en a beaucoup qui ont encore à travailler à leur habillement et à d'autres réparations. Cette raison m'a fait prendre le parti de venir passer huit jours à portée de Brisach, afin que chacun y puisse aller sans escorte; que notre cavalerie se puisse délasser de la course qu'elle vient de faire,

qui a été pénible pour le peu que nous en avons, et qu'enfin je la puisse mettre en état de soutenir toutes les fatigues que l'occasion peut faire naître; c'est cette même raison qui m'a obligé de prier M. l'intendant de faire faire deux distributions d'avoine de quatre jours chacune, afin que les chevaux ne faiblissent point dans l'entre-deux qu'il y a entre le vert et le temps que le grain commence à les soutenir.

Quand j'aurai été ici le temps que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, je compte descendre vers Kentzingen; j'y passerai encore quelques jours; enfin, monsieur, j'attendrai tout doucement la fin de juin et la prise de Nördlingen, en ne songeant qu'à subsister sans descendre plus bas que Schuttern ou Ettenheim.

Dans ce temps j'aurai celui de voir de quelle manière les ennemis distribueront leurs forces.

Je dois avoir pour objet le siége de Mayence, celui de Manheim, ou celui de Fribourg, ou de surprendre le passage du Rhin aux ennemis; mais il n'y a que des conjonctures particulières qui puissent me donner lieu de faire quelqu'une de ces choses-là; je veillerai avec attention à en profiter, et c'est pour bien examiner toutes choses que je passerai le mois de juin tout entier sans me donner d'autre mouvement que pour faire les diversions qui favoriseront le siége de Nördlingen.

Je compte toujours que le roi ne détachera pas un homme de tout ce qui est en Alsace, tant de l'armée de la Moselle que de celle du Rhin; car avec la moindre diminution il ne peut plus y être question de rien.

Il me semble que M. le comte de Coigny croit qu'il conviendrait qu'il fût de sa personne sur la Moselle avec son état-major simplement; nous avons eu plusieurs fois l'exemple de pareille chose dans la dernière guerre, en la personne de M. le maréchal de Boufflers. Si le roi juge que cela convienne à son service, quoique je sois très-fâché de voir éloigner un aussi bon second que M. le comte de Coigny, je ne m'y oppose point; mais au moins, monsieur, si ce

cas-là arrive, que ce soit pour attendre des troupes de Flandre, et sans en ôter d'ici; car je n'en ai pas suffisamment, et je suis à la veille d'en demander de nouvelles, suivant la disposition que prendront les ennemis.

Au reste, M. le maréchal de Marcin n'a pas jugé à propos qu'on dit un seul mot à M. l'électeur qui tendît à lui proposer ce qui avait été résolu dans la dernière audience que j'eus l'honneur d'avoir du roi; il dit que ce serait le blesser dans l'endroit où il est le plus faible; que ce serait tout perdre. Quand des gens qui sont aussi droits que M. le maréchal de Marcin, et qui ont autant de lumières que lui, parlent de la sorte, et que de plus ils ont la connaissance de l'homme à qui ils ont affaire, il faut se conformer à leurs sentiments; c'est ce qui m'a fait prendre le parti de ne rien dire là-dessus à M. l'électeur, et de me contenter de déposer à M. le maréchal de Marcin la résolution qu'avait prise le roi, dont il fera l'usage qu'il croira le plus convenable à son service.

Voilà, monsieur, une bien longue lettre : la fin de ce mois-ci et le cours de l'autre en fourniront bien d'autres.

J'avais mis M. de Marsé dans Landau pour y demeurer pendant que je me suis éloigné; je vais le renvoyer au Fort-Louis; mais si vous jugiez, monsieur, par les mouvements de M. de Marlborough, qu'il ne s'arrêtât point sur la Moselle, et qu'il pût venir sur le Rhin, je crois qu'il conviendrait fort qu'il y eût un sujet d'un peu de distinction pour commander dans cette place sous M. de Laubanie, qui n'est pas d'une santé bien robuste, et il serait bien naturel d'y envoyer M. de Reignac pour l'été seulement, qui s'en retournerait à l'entrée de l'hiver dans le commandement de Brisach, que le roi lui a destiné.

Si les ennemis veulent attaquer cette première place, je vous promets qu'ils y trouveront tout ce qui pourra contribuer à sa défense; mais j'en doute extrêmement, car l'Allemagne serait en proie pendant tout le temps du siége; s'ils vont sur la Moselle, comme j'apprends que M. le maréchal de Villeroy y marche, je n'ai rien à dire là-dessus.

S'ils passent le Rhin et qu'ils avancent dans l'empire pour contribuer à accabler M. de Bavière, ce qui ne peut m'entrer dans la pensée, l'unique moyen d'y remédier est de rappeler les Hollandais chez eux par la diversion dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre, qui certainement n'est rien moins qu'impossible ni longue; la connaissance parfaite que j'ai de ces pays-là me fait parler plus hardiment là-dessus que je ne ferais sans cela ou sur autre chose.

Au reste, monsieur, il nous vient des miliciens tous les jours; vous avez apparemment grondé des premières non-valeurs, on les répare; nous avons présentement quinze ou seize cents soldats malades, convalescents ou que j'ai avis qui arrivent.

Vous ne sauriez, monsieur, en rien faire de plus utile que d'en former deux bataillons; si vous les donniez en recrue aux officiers, ils s'y attendraient l'année prochaine et ne travailleraient point cet hiver; ils se dissiperont si on en forme des bataillons d'attente, comme l'année dernière; enfin, monsieur, j'ose vous dire que vous ne sauriez en disposer plus avantageusement pour le service du roi qu'en augmentant ses troupes d'un nouveau régiment d'infanterie, et comme il y en aura encore des surnuméraires, M. le marquis de Courtebourne propose, en lui donnant le surplus, de lever un régiment de dragons à ses dépens : il le fera bon, et vous savez bien que vous manquez de cavalerie. Il ne demande que la nomination des officiers sans argent, et promet qu'il sera en état dans deux mois. C'est à vous, monsieur, à juger s'il convient ou non de le proposer au roi; pour moi cela me paraît très-bon. Il me paraît même que cela lui fera plaisir.

Son altesse électorale de Bavière m'a chargé d'une lettre pour le roi, que vous trouverez ci-jointe; elle est en faveur de M. de Cheyladet et de M. de Kercado. Ce premier, sur une fausse liste, avait reçu des compliments sur sa promotion à l'emploi de lieutenant général. Comme vous connaissez ce qu'il vaut, je n'ai point l'honneur de vous parler de lui.

M. de Kercado est l'ancien, et tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire, c'est que M. l'électeur affectionne extrêmement leur avancement, et qu'il regarderait comme une obligation, si le roi lui voulait accorder ce qu'il lui demande. Cela dit, il ne me reste qu'à vous assurer, etc.

M. de Chamlay, qui fut consulté sur le parti qu'il y aurait à prendre pour retirer de la jonction les plus grands avantages qu'il serait possible pour les affaires générales, fut d'un avis bien différent de celui de M. le maréchal de Tallard. On rapportera son mémoire au rang des pièces. Mais les généraux en avaient décidé autrement et avaient, en cela, rempli les intentions du roi, qui avait désiré qu'après la jonction les armées restassent séparées pour agir chacune en particulier, suivant que les circonstances pourraient l'exiger.

M. le maréchal de Tallard s'étant donc rendu, le 18 au soir, après ses conférences avec l'électeur, au camp de M. de Zurlauben, sur le Turner, ne songea plus qu'à regagner la vallée du Rhin. Son dessein avait même été de se replier dès le 19; mais, les cent vingt voitures restées en arrière n'ayant pu passer le Turner que ce jour-là, il se détermina à séjourner. Ce ne fut que le 20 qu'il fit son mouvement rétrograde. Toutes les troupes qui étaient au Turner et en avant se replièrent sur Kirchzarten.

Le 21 toute l'armée repassa les montagnes par le chemin de Kappel, et alla occuper le camp de Saint-Georges, que M. de Coigny quitta pour camper à Merdingen, sur le chemin de Brisach.

Le 22 M. le maréchal de Tallard se rapprocha de cette place, et campa à Gindlingen; M. de Coigny descendit le Rhin jusqu'à Burkheim, où il prit son camp.

C'était dans cette situation que M. le maréchal de Tallard se proposait de rester pendant huit ou dix jours, pour faire herber sa cavalerie dans les pâtures abondantes qui se trouvaient dans le pays, et de descendre ensuite du côté d'Ettenheim et de Kentzingen pour donner du repos aux troupes, et se mettre en état de recommencer à agir pour favoriser les opérations de l'électeur, soit en attaquant Fribourg, soit en surprenant aux ennemis le passage du Rhin pour prendre leur ligne de Bühl à revers; mais les nouvelles qu'il reçut le 23, aussitôt après le départ de sa dépêche de ce jour-là à M. de Chamillart, des mouvements de l'armée des alliés aux Pays-Bas et de la marche du duc de Marlborough, qui remontait le Rhin, de Bonn vers Coblentz, lui firent craindre une entreprise de sa part sur Landau, concertée avec le prince de Bade. Il jugea en conséquence ne devoir pas différer de se rapprocher de la basse Alsace, afin d'être à portée d'aller couvrir cette frontière dès que M. de Marlborough aurait dépassé Coblentz. Ces conjectures lui parurent d'autant plus vraisemblables, qu'il apprit en même temps que les troupes de Hesse et de Hanovre avaient passé le Mein le 15, et marchaient à tire-d'aile pour remplacer dans la ligne de Bühl quatre régiments d'infanterie, un de cavalerie et un de dragons, qui en étaient partis depuis plusieurs jours pour joindre à Rottweil le corps du général Thungen, dont le prince de Bade allait prendre le commandement.

D'après ces idées, et dans la crainte que les troupes de la ligne de Bühl ne le prévinssent et ne formassent l'investissement de Landau, M. le maréchal de Tallard en renforça de mille hommes la garnison, et fit marcher à Weissembourg deux bataillons pour se jeter en cas de nécessité dans la place. Pour être lui-même à portée d'aller la soutenir, il décampa

de Gindlingen le 26, et se porta à Weil, où il se fit joindre par le corps de M. de Coigny. Le 27 il marcha à Grafenhausen près de Kappel; il y reçut des nouvelles inquiétantes de M. le maréchal de Marcin, qui lui mandait que, dès le jour auquel il s'était séparé de l'électeur et de lui pour retourner au Turner, le prince de Bade, qui était arrivé au camp des ennemis, près de Rottweil, s'était avancé à Ober-Eschach, et que le 19 il avait paru sur les hauteurs de Villingen opposées au camp de l'électeur, ce qui avait obligé ce prince de marcher, dès le 20, sans pouvoir donner un séjour aux recrues qui étaient arrivées la veille; que le même jour 20 l'armée avait campé à Offingen; que le 21 elle avait gagné Mösskirch; et que le prince de Bade, après l'avoir côtoyée toute la journée, était arrivé à Tuttlingen, ce qui avait fait prendre à l'électeur le parti de marcher le 22 à Engen, dont il s'était emparé, et d'envoyer un détachement pour occuper Stockach. M. le maréchal de Marcin lui demandait, par la même lettre, de faire toutes les démarches qui pourraient donner de l'inquiétude aux ennemis, afin de les retenir dans la vallée du Rhin.

Dans la situation où se trouvait M. le maréchal de Tallard, obligé de s'occuper principalement de ce qui se passait sur le bas Rhin et de la sûreté de la basse Alsace et de Landau, il crut ne pouvoir autrement concilier ces objets avec les intérêts de la Bavière, qu'en faisant charger à Strasbourg tous les bateaux qui s'y trouvaient, d'agrès nécessaires pour deux ponts sur le Rhin; il bastingua ces bateaux avec des madriers percés pour couvrir les bateliers s'ils étaient dans le cas de passer sous des postes ennemis, et pour donner aux soldats le moyen de tirer à couvert. Il fit en même temps voiturer au Fort-Louis un nombre de bateaux portatifs qui étaient à Strasbourg; et,

pour menacer les places des ennemis, tant sur le haut que sur le bas Rhin, il ordonna que, des quatre-vingt-dix pièces de gros canon qui étaient en Alsace, trente resteraient à Strasbourg, trente seraient conduites à Landau et trente à Neuf-Brisach. Il espérait que ces démonstrations pourraient donner de l'inquiétude aux ennemis; mais il doutait qu'elles fussent capables de déranger leurs projets, parce qu'il estimait que les forces qu'ils avaient depuis le Rhin jusqu'au Danube étaient déjà supérieures à toutes celles que l'électeur, M. de Marcin et lui pouvaient leur opposer, et que, d'ailleurs, le prince de Bade pouvant sans obstacles se communiquer depuis Philipsbourg jusqu'à Ulm, il était en état de toucher rapidement sur la partie la plus faible.

Après avoir fait ces dispositions, qui n'étaient pas moins relatives à la diversion que M. le maréchal de Marcin exigeait de lui qu'au moyen de défendre la basse Alsace et Landau, il décampa de Grafenhausen le 30, et mena l'armée à Altenheim, résolu de passer le Rhin aux premières nouvelles qu'il aurait des progrès de la marche du duc de Marlborough.

Celles qu'il reçut alors de M. le maréchal de Marcin lui apprirent, avec plus de détail, les mouvements rapides et forcés que l'électeur avait faits pour regagner le bas Danube et se soustraire à la poursuite du prince de Bade, qui s'était en effet rendu, dès le 18, à la tête de l'armée du général Thungen, où les troupes parties du camp de Bühl étaient arrivées la veille; que le 19 il s'était avancé sur Ober et Nieder-Eschach; que le 20, l'électeur, après avoir reçu une partie du convoi qui n'avait pu arriver le 19, et replié les détachements qu'il avait envoyés dans la vallée de Vohrenbach, avait mené l'armée à Hüfingen, qu'il avait été très-inquiété à son arrière-garde, et que le même jour le prince de Bade s'était porté à Neidin-

gen; que les deux armées pendant leur marche n'ayant été séparées que par la petite rivière de Villingen, et les hauteurs du côté des ennemis étant supérieures à celles que tenait l'armée de l'électeur, ils avaient canonné la colonne, mais sans un effet considérable. Cette retraite précipitée mit l'électeur dans le cas de craindre pour la subsistance de ses troupes pendant le reste de la marche qu'il avait à faire pour se rapprocher de ses magasins du bas Danube. Ses fours et ses farines étaient à Donaueschingen, lieu ouvert et sans défense, qui était sous la main des ennemis. Il y porta diligemment M. de Blainville, qui, en y arrivant, vit paraître la tête de leurs troupes sur les hauteurs voisines de la ville. Il mit aussitôt son avant-garde en bataille et derrière elle une partie des recrues. Cette manœuvre imposa aux ennemis, qui n'osèrent l'attaquer, et il eut le temps de retirer tout ce qui était dans Donaueschingen.

Mais le lendemain 21, le prince de Bade fit un mouvement très-inquiétant pour l'électeur : ayant descendu la rive gauche du Danube jusqu'à Geisingen, marche qui le portait à trois lieues seulement de Tuttlingen et lui donnait de l'avance pour gagner ce poste avant l'électeur, ce prince jugea qu'il était trop dangereux de prendre cette direction et de suivre la rive droite du Danube; il se détermina en conséquence à s'éloigner des bords de ce fleuve et à prendre le chemin d'Engen, éloigné de Hüfingen de six lieues. M. de Blainville fut de nouveau détaché à l'entrée de la nuit avec huit bataillons et douze escadrons pour conduire à Engen le convoi qui, depuis la jonction des voitures venues de France, était composé de quatre mille quatre cents chariots. Il eut à traverser un pays difficile; et la marche était d'autant plus dangereuse, qu'elle prêtait le flanc aux troupes des ennemis, qui avaient passé le

Danube; cependant M. de Blainville arriva à Engen le lendemain 22, à midi, avec tout le convoi, sans autre perte que celle de trois voitures qu'enlevèrent les ennemis. L'armée y arriva le même jour, et M. de Blainville se remit de sa personne en marche à huit heures du soir, avec deux mille hommes, pour aller occuper Stockach, qui était sur le chemin que l'armée devait tenir. Il arriva le 23 au matin, et força les habitants de lui ouvrir leurs portes. Une demi-heure après il vit paraître huit troupes des ennemis, et un nombre de hussards qui venaient pour s'emparer de ce poste; mais, étant prévenus, ils prirent le parti de se retirer.

L'armée, qui s'était mise en marche à la pointe du jour, pour suivre M. de Blainville, arriva dans l'après-midi à Stockach. A peine était-elle campée que l'électeur fut averti que la tête de l'armée ennemie paraissait et que leurs colonnes n'étaient qu'à demi-lieue de son camp. Il fit aussitôt prendre les armes à toutes les troupes et gagna promptement les hauteurs, où il passa la nuit en bataille.

Il n'était séparé des ennemis que par un petit bois, et il y avait beaucoup à craindre pour la queue du convoi et les bagages, qui n'étaient pas encore arrivés. Ils étaient escortés par trois bataillons et quatre régiments de cavalerie; mais l'électeur, pour favoriser leur marche et empêcher les ennemis de faire un détachement sur eux, chercha, le 24, à passer le bois et à s'approcher d'eux pour leur faire croire qu'il avait dessein de les attaquer. On profita pour cette manœuvre d'une trouée au delà de laquelle était une hauteur d'où l'on découvrit leur camp, placé au delà d'un vallon, sur deux hauteurs séparées l'une de l'autre par un ravin profond et difficile à pratiquer. La hauteur le moins éloignée de celle qu'occupaient les troupes de l'électeur, l'était par un corps de cavale-

rie et de dragons. On remarqua qu'il était fort exposé, à cause de la difficulté des communications avec le reste de leur armée, et qu'on pourrait l'attaquer avec succès avant qu'il pût recevoir du secours; mais on ne voulait rien engager, et l'on n'avait d'objet principal que de se préparer les moyens de se remettre en marche sans danger et de sauver le convoi par des démonstrations d'offensive. Dans cette idée on fit avancer de l'infanterie dans la trouée, et de la cavalerie avec du canon dans une petite plaine, entre le bois et le vallon; on commença alors à canonner le camp de la cavalerie des ennemis, qui se retira avec précipitation, et on s'empara du village de Zoznegg, qui était situé avantageusement pour couvrir la marche que l'électeur se proposait de faire.

Ces manœuvres eurent tout l'effet qu'on s'en était promis : les ennemis, craignant vraisemblablement d'être attaqués, rappelèrent un détachement de trois à quatre mille chevaux qu'ils avaient envoyés du côté des bagages et du convoi, qui arrivèrent le soir sans accident au camp.

Le 25, à la pointe du jour, on les fit défiler derrière l'armée par plusieurs chemins qu'on avait ouverts à travers des bois, et on les poussa seulement jusqu'à Schernegg, éloigné de Stockach d'une lieue; l'armée les y joignit à l'entrée de la nuit, sans être suivie par celle des ennemis, qui se contentèrent de la canonner lorsqu'elle abandonna la trouée.

Dès ce moment on commença à regarder la retraite comme assurée, parce que l'occupation de Schernegg rejetait les ennemis au delà d'une grande forêt, dans laquelle se trouvait l'abbaye de Klosterwald, ce qui les obligeait à prendre le chemin de Mösskirch et les éloignait; cependant il restait à l'armée un défilé très-étroit et un marais à traverser dans la marche qu'elle devait faire au delà de Stockach. Elle franchit

toutes ces difficultés, et se rendit le 26 à Pfullendorf, sans qu'on vît aucune troupe des ennemis. Ils marchèrent ce jour-là par Mösskirch, et s'avancèrent jusqu'à Krauchenwiesen, où ils séjournèrent.

Le 27 l'armée marcha de Pfullendorf à Sulgau, le 28 à Steinhausen, et l'on sut que le prince de Bade était arrivé le même jour à Riedlingen.

Le 29 l'électeur alla camper à Biberach, où l'armée séjourna; le 31, à Laupheim, sur le ruisseau de Rottum; le 1er juin à[1]..... elle y séjourna le 2, et, après avoir passé le Danube le 3, sur le pont d'Ulm, elle alla camper à Elchingen. Le prince de Bade, qui avait repris sa marche par la rive gauche de ce fleuve, arriva à Ehingen, où il prit position, la droite à Opfingen, la gauche à Dechingen.

Ce fut ainsi que, par une marche de quatorze jours, aussi fatigante que périlleuse, l'électeur sauva son armée, son convoi et ses équipages de la poursuite des ennemis; il avait fait autant de marche pour aller chercher les secours que lui avait amenés M. le maréchal de Tallard. Il sera difficile de croire que des mouvements aussi rapides, faits à travers des pays difficiles, et à portée d'une armée ennemie, n'aient pas causé des pertes considérables; cependant tous les documents renfermés dans le dépôt de la guerre font connaître qu'il ne tomba entre les mains des ennemis que quelques voitures et quelques mulets; qu'on amena jusqu'à Ulm tous les malades, et que, quoique dans la marche le pain ait manqué pendant quatre jours, on n'entendit aucun murmure parmi les troupes. Il arriva aussi à l'armée un trésor de deux millions, que le roi avait envoyés par Schaffhouse; mais les troupes avaient besoin de repos, et l'électeur fit ses dispositions pour pouvoir

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit original.

rester pendant quelque temps dans la position qu'il venait de prendre; ce ne fut cependant pas sans concevoir les plus grandes inquiétudes sur sa situation, en se voyant dans les mêmes embarras que l'année précédente, sans communication avec la France, et ne doutant point que le plan des ennemis ne fût de faire leurs plus grands efforts de son côté et de chercher à l'anéantir. L'arrivée du prince Eugène de Savoie à l'armée du prince de Bade, dont le commandement lui était destiné, le lui persuada plus que jamais. Il fit part au roi de ses craintes, en réclamant de nouveau l'assistance de sa majesté, et en lui demandant d'ordonner à M. le maréchal de Tallard de faire au plus tôt tous ses efforts pour se rendre maître de la ligne de Bühl, et de s'avancer ensuite vers le Necker, sinon, dans l'impossibilité de forcer cette ligne, de passer les montagnes avec son armée.

Les inquiétudes de l'électeur n'étaient pas sans fondement. Les alliés de l'empereur faisaient même des dispositions pour lui porter des coups encore plus funestes que ceux qu'il avait à craindre des forces que le prince Eugène et le prince de Bade avaient à leur disposition dans l'empire. Successivement les projets du duc de Marlborough se développèrent. M. le maréchal de Villeroy, qui commandait l'armée du roi en Flandre, jugea, par les nouvelles qu'il eut des premiers mouvements de ce général, qui, après avoir assemblé une partie de ses troupes du côté de Maëstricht, avait marché sur Aix-la-Chapelle, d'où il devait remonter le Rhin vers Cologne et Bonn, et y rassembler quarante-cinq bataillons et quatre-vingts escadrons, que son dessein était de se porter sur la Moselle, pour assiéger Trarbach avec l'artillerie déposée à Coblentz, s'emparer ensuite de Trèves, et pénétrer dans les Évêchés. Dans cette idée M. le maréchal de Villeroy, autorisé par

les ordres qu'il avait reçus précédemment du roi, se détermina à côtoyer le duc de Marlborough, avec un corps de quarante bataillons et soixante escadrons, laissant le reste de l'armée sous les ordres de M. le marquis de Bedmar et de M. d'Artaignan, pour la sûreté des Pays-Bas depuis la Meuse, et s'allongea ensuite sur Bastogne, pour être à portée, sans perdre la Meuse de vue, de gagner le Luxembourg et de n'être pas prévenu sur la Moselle. Mais, ayant été informé que le duc de Marlborough avait en effet remonté le Rhin, et qu'il était déjà à Zizingen avec une armée de trente-six mille hommes, se disposant à passer ce fleuve à Coblentz, il jugea que ce n'était plus la Moselle qui était menacée, mais que le projet de ce général était de se porter dans l'empire, et n'hésita plus alors à s'approcher du Luxembourg. Il marcha à Arlon. Les nouvelles qu'il y reçut lui apprirent que le duc de Marlborough avait en effet commencé le 26 à passer le Rhin, tant à Coblentz qu'à Ober-Wesel, qu'il remontait le Rhin vers Mayence, suivi de bateaux chargés d'artillerie, et qu'il devait marcher droit à Landau pour en faire le siége.

M. le maréchal de Villeroy ajouta peu de foi au dessein d'une entreprise de cette importance; et, instruit d'ailleurs des mesures que prenait M. le maréchal de Tallard pour soutenir cette place, il ne douta plus que toutes les vues du duc de Marlborough ne fussent dirigées vers l'empire. On avait les mêmes idées à Versailles; et le roi, prévoyant comme lui que les alliés ne s'étaient déterminés à rester sur la défensive en Flandre que pour fournir au prince Eugène les moyens d'accabler l'électeur, avait mandé à M. le maréchal de Villeroy que, si le duc de Marlborough venait à faire des démarches qui pussent lui laisser entrevoir que ce fût son projet, il eût à le suivre jusqu'à hauteur de Landau, et à se concerter avec

M. le maréchal de Tallard, plutôt que de se jeter sur le pays de Juliers, ainsi que ce dernier général l'avait proposé dans son mémoire sur les opérations générales.

C'est ce qui l'engagea à marcher le 30 d'Arlon à Königsmacheren, afin d'être plus à portée de communiquer avec M. le maréchal de Tallard; mais il ne fit ce mouvement qu'avec la moitié de ses troupes : il en laissa une partie sous Luxembourg et le reste à Arlon, afin de se ménager de l'avance vers Namur, s'il arrivait que la marche du duc de Marlborough ne fût qu'une feinte, et qu'il vînt à embarquer son infanterie à Mayence, pour la faire retourner diligemment aux Pays-Bas

Il informa de ces dispositions et des mouvements du duc de Marlborough M. le maréchal de Tallard, et le prévint de la nécessité de se concerter pour rompre les desseins de ce général, soit qu'il eût Landau pour objet, soit qu'il menaçât l'électeur de Bavière, dont il estimait que le salut devait fixer toute l'attention dans le choix du parti qu'il y avait à prendre.

Lorsque M. le maréchal de Tallard reçut sa lettre, il était encore à Altenheim, où il attendait pour régler ses démarches des nouvelles plus positives des mouvements du duc de Marlborough. Instruit alors de son passage du Rhin à Coblentz et à Ober-Wesel, il se détermina à gagner la basse Alsace.

Son artillerie, composée de quarante pièces de campagne, et ses gros bagages, prirent les devants le 31; et, après avoir passé le Rhin à Kehl, parquèrent sous Strasbourg, où il se rendit lui-même avec deux régiments de dragons, pour se porter le même jour de sa personne à Landau, dans la vue d'y faire des dispositions et d'être plus promptement informé des mouvements des ennemis. Mais, avant de se mettre en marche, il écrivit à M. le maréchal de Villeroy et à M. le maréchal de Marcin, au premier pour lui faire le tableau de sa

situation et de la disposition de ses forces avec celles des ennemis, et pour lui faire connaître la difficulté d'assiéger les places du haut Rhin, les avantages qu'on aurait retirés d'une diversion sur Juliers et Dusseldorf et la nécessité de prendre sans différer un parti qui pût décider le sort de la campagne; à M. le maréchal de Marcin, pour l'instruire du passage du duc de Marlborough à la droite du Rhin, de l'incertitude où l'on était encore, si sa marche regardait le côté de l'électeur ou la basse Alsace, et des mouvements qu'avait faits M. le maréchal de Villeroy pour l'observer; il le prévint en même temps des dispositions que ce dernier général et lui allaient faire pour frapper des coups capables de rompre les projets du duc de Marlborough, et que, jusqu'à ce qu'on fût plus éclairé, l'électeur ne devait songer qu'à assurer sa défensive.

Le 1er juin l'armée décampa d'Altenheim, passa le Rhin à Kehl et campa sous Strasbourg.

Le lendemain elle prit différents chemins pour se porter dans la basse Alsace, avec plus de célérité et plus de facilité pour les subsistances; elle alla camper sur la Moder, l'infanterie et l'artillerie sous les ordres de M. de Clerambault, à Drusenheim, la cavalerie sous ceux de M. Zurlauben, à Herthen.

Le 3 toutes les troupes et l'artillerie se rendirent près de Beinheim.

Le 4 toute la cavalerie s'avança à Lauterbourg, où M. le maréchal de Tallard, qui y revint ce jour-là de Landau, établit le quartier général. L'infanterie de l'armée alla camper à Motheren et celle du corps de M. de Coigny à Seltz.

C'était dans cette situation que M. le maréchal de Tallard s'était proposé d'attendre que les circonstances exigeassent d'autres dispositions de sa part; mais il ne fut pas longtemps dans l'incertitude. Le jour même où il fit ce mouvement, il

fut informé que, le 30 du mois précédent, le duc de Marlborough avait passé le Mein à Costheim avec sa cavalerie; que, le 1er juin, il s'était avancé à Gross-Gerau, le 3 à Lampertheim, et le 4 à Ladenburg, sur le Necker, entre Manheim et Heidelberg; que son infanterie, après avoir passé la Lahn, marchait sur deux colonnes et devait se rassembler à Heilbronn; que le prince de Hesse était à Bruchsal avec les troupes hessoises; que les Hollandais faisaient un nouveau détachement de dix à douze mille hommes sous les ordres du général Schlagenburg, et que tous ces corps devaient aller joindre le prince de Bade sur le Danube, où se rendrait le roi des Romains, pour tomber avec toutes ses forces sur l'électeur; mais qu'en même temps il resterait sur le Rhin une armée de trente mille hommes, pour soutenir la ligne de Bühl et veiller à la sûreté du bas Rhin.

Ces nouvelles, confirmées par différentes voies, étaient trop importantes pour que M. le maréchal de Tallard différât d'en instruire et M. le maréchal de Marcin et M. de Villeroy. Il manda au premier de prendre avec l'électeur tous les moyens possibles pour se soutenir jusqu'à ce qu'on fût en état de leur porter des secours, et à M. le maréchal de Villeroy, de s'avancer sans perdre de temps sur Landau, afin de pouvoir conférer avec lui sur le parti qu'il y avait à prendre. C'était l'intention du roi, qui manda de nouveau à chacun des généraux que, si les alliés joignaient une partie de leurs forces à celles de l'empereur et de l'empire pour attaquer l'électeur, ils eussent à former de concert le projet le plus capable de le secourir efficacement.



M. le maréchal de Villeroy avait prévenu les désirs de M. le maréchal de Tallard; instruit de son côté, dès le 31 mai, des mouvements du duc de Marlborough sur le Mein, il avait

passé la Moselle à Königsmacheren le 1er juin, avec treize bataillons et quarante et un escadrons, et envoyé ordre aux deux corps qu'il avait laissés sous Luxembourg et sous Arlon, aux ordres de MM. de Gassion et de Luxembourg, de le suivre de près.

Le 3 il était arrivé à Sarrelouis; le 5 il marcha à Saint-Jean de Sarrebrück, le 6 à Bliescastel, et le 7 à[1] . . . . Le même jour il s'avança de sa personne jusqu'à Oberweidenthal, où se rendit de son côté M. le maréchal de Tallard. Le résultat de leur conférence fut de proposer au roi quatre projets : le premier d'assiéger Mayence, le second de jeter un pont sur le Rhin, pour prendre à revers la ligne de Bühl; le troisième d'aller mettre le siége devant Fribourg, le quatrième, enfin, de faire passer un gros corps de troupes à l'électeur.

Chacun de ces différents projets présentait des avantages, et n'était pas sans inconvénients; chacun des deux généraux eut son avis particulier, et chacun en particulier en rendit compte au roi, M. le maréchal de Tallard, par un mémoire qu'il adressa à M. de Chamillart le 8, et M. le maréchal de Villeroy, par la lettre qu'il écrivit le même jour à sa majesté.

Mémoire de M. le maréchal de Tallard. Landau, 8 juin 1704[2].

Tout ce qui se peut considérer pour le secours de M. de Bavière, quoique rendu difficile presque jusqu'à l'impossibilité par les forces considérables que les ennemis ont entre le Danube et le Rhin, consiste en quatre points :

Attaquer Mayence, tâcher de faire un pont sur le Rhin pour prendre les lignes de Stollhofen à revers, assiéger Fribourg, ou enfin faire passer un nouveau corps de troupes à M. de Bavière, si l'effort des

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit original.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1749 n° 203.

ennemis tombe sur lui, afin de l'empêcher d'être accablé, et de le maintenir dans l'alliance du roi.

Si l'on attaquait Mayence, il faudrait laisser une armée pour garder le débouché des ponts de Philipsbourg et de Manheim; sans cela les ennemis se mettraient entre l'Alsace et celle qui ferait ce siége, et, en se plaçant derrière le marais de Türkheim ou derrière le Speyerbach, ils ôteraient toute communication avec l'Alsace.

De plus on ne peut espérer d'investir cette place dans les formes qu'à la faveur du pont portatif qui est à Landau, qui, donnant lieu peut-être d'en faire un sur le Rhin, ne pourrait fournir suffisamment de bateaux pour en faire aussi un sur le Mein; donc il faudrait se restreindre à occuper l'île de Mars et celle du Prince, pour traverser les secours qu'on voudrait jeter dans cette place par le côté de Cassel. Ce projet peut réussir, mais il est incertain; la prise de Mayence devient inutile pour le secours de M. de Bavière, quand elle ne rend pas maître du passage du Rhin, qu'elle ne donne pas lieu d'aller à Francfort et de remonter par là jusqu'en Franconie. Les moyens que les ennemis auront de l'empêcher dépendent de la distribution qu'ils feront de leurs forces; comme il n'y a pas lieu de douter que M. de Bade ou M. le prince Eugène ne commandent sur le Rhin, il y a lieu de croire aussi qu'ils n'y demeureront pas sans troupes. Voilà tout ce que j'ai à dire sur cet article-là, qui pourrait pourtant attirer les ennemis au bas du Rhin et donner lieu à l'armée qui resterait plus haut de surprendre un passage; mais, si l'on descendait du côté de Mayence dans cette vue-là, il ne faudrait que donner les apparences de l'assiéger, sans le faire.

Le projet de se placer le long du Rhin pour tâcher de passer ce fleuve, en prenant le revers des lignes de Stollhofen, se peut faire en deux manières :

Pour l'une et pour l'autre, il faut qu'il y ait une armée qui occupe les ennemis par le front des lignes et par le côté de la montagne; il en faut une aussi en deçà du Rhin, qui s'étende le long de ce fleuve, afin de diviser leurs forces. Reste à savoir s'il faudrait se restreindre entre les

lignes et Manheim, ou s'allonger jusque vers Mayence; ce dernier parti séparerait davantage les ennemis; mais tout ce qui passerait au-dessous de Manheim aurait le Necker à repasser pour revenir où il faudrait être.

Si l'on pouvait faire un pont au-dessus de Manheim, cela serait de grande conséquence, et peut-être celui de tous les partis qui serait le plus avantageux; car, en occupant cette place, qui n'est qu'à demi fortifiée, on pourrait prendre Heidelberg, qui ne vaut rien, remonter le Necker jusqu'à Stuttgart, et resserrer les ennemis dans un si petit espace, entre M. de Bavière et nous, qu'ils perdraient le grand avantage qu'ils ont d'être entre deux, et de pouvoir tomber les plus forts, suivant leur volonté, sur le côté dont ils se trouvent le plus pressés.

Mais c'est une chose difficile que de faire un pont devant une armée. Le Rhin a ses facilités et ses difficultés sur ce sujet; il est plein d'îles qui peuvent en faciliter la construction, mais il ne s'aborde qu'en de certains lieux; donc la jalousie qu'on peut donner se réduit en un petit nombre d'endroits, et manquer la première entreprise qu'on fera dans cette conjoncture-ci serait une perte de réputation qui influerait bien loin. Je passe au troisième point.

A en juger par les sentiments où j'ai vu M. l'électeur de Bavière, le siége de Fribourg lui ferait plaisir et contribuerait à l'affermir dans l'alliance du roi, à moins que les circonstances présentes ne l'aient fait changer là-dessus; mais cette place est d'une circonvallation terrible : il faut occuper la plaine de Langendentzlingen par une armée, et les ennemis peuvent venir par Saint-Pierre, par le Holegraben, par la vallée de Neustadt, par celle de Stor, et par celle de Saint-Blaise, pour attaquer nos lignes, sans que l'armée de Langendentzlingen, où il en faut une, puisse contribuer à secourir les quartiers opposés à ces gorges, entre lesquels les communications seraient très-difficiles.

Les ennemis, qui auraient raison d'éviter le corps de cavalerie de l'armée de Flandre et de l'armée du Rhin, pourraient se jeter dans les montagnes et tenter le secours avec un corps d'infanterie seule-

ment, en se servant du reste de leurs troupes pour donner simplement des jalousies.

Il y a encore, outre cela, une chose à craindre, qui est d'une extrême considération, et que les ennemis disent d'avance : c'est que, pendant que toutes les forces de votre majesté seront occupées à une entreprise aussi considérable que celle du siége de Fribourg, laquelle, suivant les apparences, doit durer trente jours de tranchée et huit ou dix jours de préparatifs, ils profiteraient de ce temps-là pour réunir toutes leurs forces contre M. de Bavière, et l'accableraient pendant un si long intervalle; or Fribourg devient à charge au lieu de servir, quand M. l'électeur n'est plus dans les intérêts de votre majesté, et n'est qu'un accessit à des jonctions quand il suit ses engagements, et que cette place est soumise à votre obéissance.

Enfin, le quatrième parti est de porter un secours à M. de Bavière, afin de le mettre en état de se soutenir par lui-même, quoi que puissent faire les ennemis.

Les réflexions qui ont fait changer à votre majesté le dessein d'augmenter ses troupes du Danube de trente-cinq escadrons et de trente bataillons subsistent toujours dans tout leur entier, et même avec plus de force, puisqu'il n'y a pas d'apparence d'opprimer la Franconie, ce qui était l'objet de ce passage, et qu'il y a encore moins lieu de se flatter d'une communication tant que les ennemis sont aussi puissants qu'ils le sont dans l'empire; j'ajouterai encore qu'outre le risque qu'il y aurait dans le passage, les ennemis n'auraient qu'à fortifier l'armée qui agirait contre M. de Bavière d'autant de troupes que celle de ce pays-ci en aurait été diminuée.

Enfin, sire, pour récapituler tout ce que je viens de dire, le siége de Mayence est incertain, et sans les suites, qui sont incertaines aussi, il devient inutile pour le fait présent. Le passage du Rhin dépend des précautions, du nombre et de la valeur des ennemis.

Que tout succède à Fribourg; trois semaines qu'il faut, ou pour attendre le reste de l'armée de Flandre, ou pour y aller, et un mois de siége pour le moins, avec les préparatifs, laissent deux

mois aux ennemis, qui sont en mouvement pour attaquer M. de Bavière.

Le passage d'un nouveau secours est sujet à de grands inconvénients; outre ce que j'en ai dit ci-dessus, s'il tombait, en traversant, à portée d'une armée ennemie, il n'en reviendrait pas un homme.

La plus facile de toutes ces entreprises doit être regardée comme un parti forcé; tout ce qui pouvait paraître faisable il y a huit jours, quand l'on comptait que la défense des lignes serait commise à M. le comte de Frise, avec un corps de vingt mille hommes, devient bien difficile quand il arrive un nouveau détachement de Hollande, et que M. le prince de Bade ou M. le prince Eugène restent à commander sur le Rhin, qui vraisemblablement y auront une armée considérable.

Je ne parle point de repasser les montagnes et d'aller à Villingen et à Rottweil; c'est beaucoup hasarder que de laisser des places et des armées derrière soi, et l'on ne peut porter ni faire venir la subsistance nécessaire sans de grands embarras; j'en touche pourtant un mot pour ne rien oublier; et après cela, sire, je me renferme à dire que j'ai parcouru le pour et le contre de tout ce qui peut donner lieu à votre majesté d'envoyer ses ordres, et que je me suis contenté d'exposer les faits, sans appuyer un avis, parce que ce qui pourrait me paraître de plus facile, l'est si peu et le succès en est si douteux, que je n'ose avoir d'opinion dans une affaire d'aussi grande importance et dont les suites sont si incertaines.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Du camp de Delfeld, 8 juin 1704[1].

J'arrivai hier au soir, sire, du rendez-vous que M. le maréchal de Tallard et moi nous nous étions donné; nous fûmes cinq ou six heures ensemble, temps trop court pour discuter à fond les matières importantes que nous avions à traiter; mais, comme M. le maréchal de Tallard pense depuis longtemps à tout ce qui se peut

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1755, n° 40.

faire dans la conjoncture présente, il aura l'honneur de rendre compte en détail à votre majesté de ses différents projets, que nous avons discutés avec le plus d'attention qu'il nous a été possible dans le peu de temps que nous avons été ensemble. Je n'entrerai point dans tous les détails qu'il aura l'honneur d'expliquer à votre majesté, mes connaissances étant infiniment inférieures aux siennes dans les faits dont il s'agit; mais sur chaque article je prendrai la liberté de marquer à votre majesté ce que je pense, quoique je sois bien persuadé que les sentiments de M. le maréchal doivent être préférés aux miens, supposé qu'il y ait quelque différence dans nos opinions, non-seulement par la connaissance parfaite qu'il a des pays où nous devons faire la guerre, mais par ses vues et son extrême capacité: votre majesté sait que je pense comme cela, sur son chapitre, depuis longtemps.

M. le maréchal de Tallard croit qu'on peut prendre de trois partis l'un, quoiqu'ils soient tous accompagnés d'extrêmes difficultés, comme il aura l'honneur de l'expliquer à votre majesté, et un quatrième, auquel il n'est pas encore déterminé, le regardant comme le plus extrême et de la plus difficile exécution; voici ses trois propositions:

La première, de faire le siége de Mayence;

La seconde, de tenter le passage du Rhin, en plusieurs endroits, depuis Philipsbourg jusqu'aux lignes de Bühl, pour les prendre à revers;

La troisième, le siége de Fribourg;

Et la quatrième, encore incertaine dans son esprit, de passer en Bavière avec un corps de cavalerie et trois mille hommes de pied, détachés de tous les bataillons de l'armée. Voilà ses quatre propositions, sur lesquelles j'aurai l'honneur de dire un mot sur chacune en particulier.

Il propose le siége de Mayence sans circonvallation, n'occupant simplement que l'île de Mars, qui est à l'embouchure du Mein dans le Rhin, espérant par là d'ôter aux ennemis la communication avec

Mayence, et que, la place étant mauvaise et négligée depuis longtemps, il y aurait lieu d'espérer de la réduire en peu de temps. M. le maréchal de Tallard expliquera toutes les difficultés de l'entreprise et les avantages que produirait la prise de cette place; je prendrai seulement la liberté de dire sur l'un et sur l'autre : en premier lieu, beaucoup de difficultés de s'établir dans l'île de Mars; il faut y descendre par bateaux qu'on ne pourra plus remonter. Je ne sais si cette île n'est point retranchée; j'ai vu qu'elle l'était lorsque v tre majesté tenait Mayence; je la crois sous le canon de la place, et les ennemis en pouvoir d'établir des batteries de l'autre côté du Rhin, étant maîtres de Cassel, qui écraseraient tout ce qui serait dans cette île, surtout d'un vieux fort qui avait été fait autrefois au confluent du Mein dans le Rhin : première difficulté, qui me paraît bien considérable, mais, quand même l'on occuperait cette île, les ennemis ayant des bateaux, maîtres de l'autre côté du Rhin, ils pourraient toujours faire entrer dans Mayence tant d'infanterie qu'ils voudraient, et c'est une entreprise dont le succès est bien incertain d'attaquer une place, quelque méchante qu'elle puisse être, quand elle est soutenue de toute l'infanterie d'une armée aussi nombreuse que celle que les ennemis doivent avoir sur le Rhin, même dans l'incertitude où l'on est encore du partage qu'ils feront de leurs forces. M. le maréchal de Tallard expliquera dans sa lettre qu'il compte aux ennemis au moins cent trente bataillons, et plus de cent soixante et dix escadrons, depuis le Danube jusqu'au Rhin, indépendamment du secours du duc de Marlborough.

Un autre inconvénient, que je trouve encore plus considérable, c'est que les ennemis peuvent prendre un parti pendant que nous serions à Mayence, qui nécessiterait bien vite d'abandonner le siége et de remarcher diligemment en Alsace; si, au lieu de venir avec toute leur armée à Mayence, ils établissent des ponts à Philipsbourg et à Manheim, qu'ils ont tout prêts, et qu'ils passent dans le Palatinat, que deviendrait l'armée de votre majesté, qui ne peut tirer sa

subsistance que de l'Alsace et de Landau? Je veux qu'on mène assez de vivres, d'artillerie et de munitions de guerre avec soi pour faire ce siége, qui ne serait pas de longue durée, supposé que la place ne fût point soutenue par l'infanterie d'une armée de l'autre côté du Rhin; mais, si l'ennemi était une fois placé sur le Speyerbach ou derrière le marais de Lamsheim (ce sont des postes admirables; M. le maréchal de Tallard les connaît mieux que moi) que deviendrait l'armée de votre majesté? Dans cette situation toute l'Alsace serait en proie, et les ennemis ne pouvant être attaqués dans de si bons postes qu'avec un extrême désavantage, il faudrait faire le tour des montagnes pour rentrer en Alsace; et comment serait-il possible d'y déboucher, les ennemis n'ayant qu'un pas à faire pour s'y opposer? Enfin, sire, cette entreprise me paraît accompagnée de difficultés si extrêmes et si apparentes, que je croirais l'armée de votre majesté et son pays également exposés, si l'on entreprenait le siége de Mayence dans la situation des ennemis que je viens d'expliquer: ils auraient toutes leurs commodités derrière eux, et le Rhin et le Necker leur fourniraient également leurs besoins, et nous serions sans communication avec notre pays. Je vous avoue, sire, que je suis tellement frappé de ce second inconvénient, que je ne vois point d'avantage par la prise de Mayence qui puisse le balancer. Supposé la prise de cette place, entrerons-nous en Allemagne pour aller jusqu'à Francfort, qui est ce qu'il y aurait de plus important à faire, par les conséquences de ce qui en pourrait arriver? Laissant l'Alsace exposée aux ennemis, comment soutiendrions-nous Mayence, en leur laissant faire le siége de Landau? D'ailleurs, sire, l'objet principal, de s'approcher, et de secourir M. de Bavière, ne se rencontrerait point dans l'entreprise de Mayence. Voilà les réflexions les plus principales que je fais à la première proposition.

La seconde est de tenter le passage du Rhin en plusieurs endroits, depuis Philipsbourg jusqu'à Stollhofen, pour prendre les lignes à revers. M. le maréchal de Tallard connaît si parfaitement le cours du Rhin et tous les endroits les plus praticables pour tenter ce pas-

sage que je ne saurais rien dire à votre majesté sur les difficultés et facilités qui se peuvent rencontrer dans cette entreprise ; mais, supposé que le passage ne se pût faire, il ne resterait plus d'espérance à M. de Bavière d'être secouru; car il ne serait plus temps de marcher à une seconde entreprise, la première étant manquée. M. le maréchal de Tallard suppose une chose que je crois bien vraie: que le siége de Philipsbourg est impossible avant le 15 de septembre, à cause des grandes eaux; ainsi, quand le passage du Rhin réussirait, l'on ne pourrait s'en prévaloir quant à présent pour faire le siége de Philipsbourg. Reste à savoir si, en faisant un établissement à Pfortzheim, l'on pourrait s'avancer à M. l'électeur de Bavière; c'est ce que M. le maréchal de Tallard expliquera à votre majesté. La situation des ennemis est si favorable pour se communiquer de l'armée du Rhin à celle du Danube, qu'en moins de huit jours M. le maréchal de Tallard prétend qu'ils peuvent réunir leurs forces comme il leur plaît, sans qu'on puisse l'empêcher : voilà ce qui rend toujours difficiles les secours qu'on veut envoyer à M. de Bavière.

Le siége de Fribourg sera si particulièrement détaillé par M. le maréchal de Tallard, tant pour la disposition du pays que pour les avantages qui en résulteraient, que, quand même j'en aurais autant de connaissance que lui, je ne croirais pouvoir rien ajouter à ce qu'il aura l'honneur d'en mander à votre majesté. Ce qui mérite grande réflexion, c'est de ne se commettre à cette entreprise qu'à proportion que M. de Bavière sera pressé ; car, supposé que les ennemis augmentent leur armée du Rhin dans la vue de garantir leurs places, voyant les forces considérables que je mène de France en Alsace, M. l'électeur de Bavière ne serait plus pressé, les forces des ennemis étant partagées, et je crois qu'il est du service de votre majesté de ne commettre ses armées que pour garantir M. de Bavière d'être écrasé ; car, je le répète encore, si les ennemis, dans la crainte de perdre Philipsbourg ou Fribourg, partagent leurs forces, M. l'électeur sera en état de soutenir une défensive avec avantage; et, dans ce cas-là, se commettre au siége de Fribourg, ce serait infiniment

risquer; mais, si le dessein des ennemis est d'opprimer M. de Bavière et de l'attaquer de tous côtés, je crois qu'il n'y a pas à balancer un moment de se déterminer à l'un des trois partis que propose M. le maréchal de Tallard, après que votre majesté en aura décidé, dont le plus possible à mon sens, quoique accompagné d'extrêmes difficultés, c'est le siége de Fribourg : en premier lieu, par la facilité de s'y porter tout d'un coup, par les passages que nous avons sur le Rhin, et la commodité d'y pouvoir faire des ponts sans que les ennemis puissent s'y opposer; la proximité des vivres et des munitions; et une raison encore très-essentielle, c'est que la prise de cette place faciliterait la communication avec M. de Bavière, et donnerait, du premier jour que ce siége serait commencé, une grande joie à M. l'électeur et beaucoup de confiance, puisque la prise de cette place est une des choses qu'il demande avec le plus d'instance, à ce que m'a dit M. le maréchal de Tallard. Aucune des trois propositions n'est facile à exécuter; mais il me paraît que celle de Fribourg est sujette à moins d'inconvénients, et qu'elle engage plus particulièrement M. l'électeur dans les intérêts de votre majesté par la confiance qu'elle lui donnera d'être secouru.

Pour le quatrième parti, encore incertain dans l'esprit de M. le maréchal de Tallard lorsque je l'ai quitté, j'ai peine à croire qu'il le juge utile; trois ou quatre mille chevaux et trois mille hommes détachés de tous les bataillons n'est point un secours pour M. de Bavière, supposé que la plus grande partie des forces des ennemis se réunisse pour l'attaquer; ce serait exposer plus de monde et la fleur des troupes françaises qui restent à votre majesté, sans en pouvoir espérer le salut de M. de Bavière. Jeter trois ou quatre mille hommes de pied dans une place assiégée peut la sauver; mais un pays aussi vaste et aussi ouvert que celui de M. l'électeur, s'il n'est pas en état de le soutenir avec une armée de quarante-cinq ou cinquante mille hommes en campagne, ses places gardées, et les milices du pays, six ou sept mille hommes de plus, supposé qu'ils y arrivent, ne seront d'aucun secours à M. de Bavière, et affaibliraient

l'armée de votre majesté de ce qu'elle a de meilleur, car bien certainement l'on ne pourrait faire aucun détachement des bataillons suisses, des gardes ni des autres étrangers : il faudrait donc tout prendre sur les Français. A quoi resteraient nos bataillons si on leur ôtait quatre-vingts ou cent hommes de la tête? Quant aux difficultés du passage, je n'ai garde d'en parler, M. le maréchal de Tallard en étant si particulièrement informé par le grand succès qu'il vient d'avoir; cependant je le crois bien hasardeux, cette entreprise ne se pouvant faire de concert avec M. l'électeur, auquel on peut tout au plus mander quand l'on se mettra en mouvement pour l'entreprendre; car il ne peut plus s'éloigner de son pays; le moindre mouvement qu'il ferait du côté du Danube y porterait les forces des ennemis et rendrait le passage de M. le maréchal de Tallard plus difficile. Voilà, sire, ce que je puis avoir l'honneur de mander à votre majesté, me remettant très-sincèrement aux vues et aux décisions de M. le maréchal de Tallard; et cela, sire, de très-bonne foi et sans fausse modestie.

En attendant les ordres du roi, M. le maréchal de Villeroy marcha le 9, de[1] . . . . . . à Münchweiler, et le 11 il entra en Alsace par la vallée d'Anweiler, d'où le lendemain il alla camper à Steinweiler; les deux corps qui le suivaient l'y joignirent quelques jours après.

Le duc de Marlborough n'avait pas fait autant de diligence que les nouvelles de sa marche avaient donné sujet de le croire. Ses troupes n'avaient achevé de passer le Necker que le 8 et le 9. Il en avait laissé la plus grande partie sur cette rivière et s'était avancé avec le reste à Wiesloch, Bruchsal et Graben, et l'on eut avis qu'il attendait un nouveau corps de troupes danoises, qui remontait le Rhin. MM. les maréchaux se persuadèrent que les premiers desseins de ce général avaient

[1] Cette lacune se trouve dans le manuscrit original.

été ou de faire une entreprise sur la Moselle ou le siége de Landau, et que, les ayant fait échouer par leurs manœuvres, il n'avait plus d'autres vues que d'aller réunir sur le Danube ses forces à celles de l'empereur et de l'empire.

C'est ce dont le roi avait été persuadé même avant d'être instruit par les deux généraux des mouvements du duc de Marlborough vers le Necker. Sa majesté, informée plus particulièrement, par leurs lettres et mémoires du 8, de l'état des affaires sur le Rhin, et par des dépêches de l'électeur et de M. le maréchal de Marcin de la situation de celles de Bavière; sollicitée plus vivement que jamais, par ce prince, de prendre de promptes mesures pour le secourir, et pour cet effet d'ordonner à ses généraux de marcher à la ligne de Bühl, et, après qu'elle serait forcée, de faire avancer vers le Necker l'armée de M. le maréchal de Tallard, sinon de lui faire passer les montagnes pour le joindre, sa majesté, après avoir discuté dans son conseil leurs différents projets, leur fit, le 12, la réponse suivante, pour leur faire connaître qu'elle regardait celui de passer le Rhin pour remonter le Necker vers Stuttgart, comme le plus convenable et le plus efficace pour le salut de l'électeur.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Versailles, 12 juin 1704[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite du 8 par le courrier que vous m'avez dépêché du camp de Delfeld au retour de la conférence que vous avez eue avec le maréchal de Tallard, avec lequel, après avoir agité les différents partis qu'il y avait à prendre pour soutenir l'électeur de Bavière, ou du moins obliger les ennemis par une diversion à se partager, vous vous êtes déterminé à me proposer quatre partis différents, qui, quoique les meilleurs et les

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1731, 1re partie, 1re section, page 11.

seuls que l'on puisse prendre, ont néanmoins, chacun en particulier, leurs inconvénients.

Le premier est celui du siége de Mayence, sans circonvallation, occupant seulement l'île de Mars, espérant par ce moyen ôter la communication aux ennemis, et vous rendre maître de cette place en fort peu de temps, parce qu'elle est mauvaise et négligée depuis longtemps. L'éloignement de cette place vous obligerait à laisser une armée pour garder le débouché des ponts de Philipsbourg et de Manheim, et quand vous vous en seriez rendu le maître, elle ne vous mettrait pas en état de secourir l'électeur de Bavière; elle ne vous donne point le passage du Rhin ni les facilités d'aller à Francfort et d'entrer en Franconie; elle vous éloigne enfin du véritable objet que vous devez avoir : c'est par toutes ces raisons que j'estime que vous n'y devez pas penser.

Le second est de tenter le passage du Rhin, et, pour y réussir, d'avoir une armee qui occupe le front des lignes par le côté de la montagne, une autre en deçà du Rhin qui s'étende le long de ce fleuve, afin de diviser les forces des ennemis; faire en sorte de porter un pont au-dessus de Manheim; occuper cette place, qui n'est qu'à demi fortifiee, et se rendre maitre ensuite de Heidelberg, qui ne vaut rien; remonter le Necker jusqu'à Stuttgart, et resserrer les ennemis dans un petit espace entre l'électeur de Bavière et vous, pour que cette disposition leur puisse faire perdre l'avantage qu'ils ont d'être entre deux et de pouvoir tomber les plus forts sur le côté par lequel ils se trouveront le plus pressés.

Cette proposition me parait le plus convenable à l'état présent des affaires et aux secours nécessaires à l'électeur de Bavière, pour le tirer de l'extrémité à laquelle il pourra être réduit dans peu, si les ennemis sont en état de réunir toutes leurs forces pour l'attaquer en même temps par différents endroits.

Je sais qu'elle a ses difficultés, qu'il n'est pas facile de faire un pont sur le Rhin devant une armée qui n'est employée qu'à s'y opposer; mais elle sera forte ou elle sera faible : si elle est forte, et que

vous n'y puissiez pas réussir vous l'empêchez d'agir ailleurs, et vous soulagez l'électeur, qui est le principal objet; si elle est faible, en vous servant des îles, elle ne vous saurait empêcher la construction de votre pont. La principale attention que vous devez avoir, c'est de l'établir en lieu dont vous puissiez tirer avantage. Je sais qu'il y en a fort peu; mais, par le secours des gens du pays, et des officiers principaux de votre armée, dont plusieurs connaissent le cours de ce fleuve, vous ne sauriez vous méprendre. Si vous y réussissez, vous embarrasserez les ennemis, vous donnerez de l'inquiétude au prince de Bade pour son pays, vous l'obligerez à rassembler des forces considérables pour opposer aux vôtres; et dans toute l'étendue de cette proposition je vois tant d'espérance d'en pouvoir tirer une grande utilité que c'est celle à laquelle je me détermine dès à présent, à moins que vous ne preniez sur vous, par les nouvelles difficultés que vous ni le maréchal de Tallard n'auriez pas pu prévoir, et qui rendraient cette entreprise inutile, de faire quelque autre projet que le temps et les mouvements des ennemis pourraient déterminer.

Je sais que le siége de Fribourg est sujet à moins d'inconvénients; le succès peut me donner une place importante, qui l'aurait été encore bien davantage dans les commencements de cette guerre que les ennemis étaient faibles, et qui m'aurait mis en état, en facilitant la jonction avec les troupes de Bavière et assurant la communication dans tous les temps, de porter la guerre avec succès dans le milieu de l'empire; mais, dans la situation où sont les affaires d'Allemagne, les grandes forces des ennemis étant réunies et prêtes à accabler un allié qui m'est aussi nécessaire que l'électeur de Bavière, je ne puis me résoudre à employer toute mon armée pendant deux mois à faire cette conquête, qui me deviendrait plus à charge qu'utile, si je perdais l'alliance de l'électeur.

Je ne vous dis rien sur le quatrième parti, qui ne procurerait pas un secours assez considérable à l'électeur de Bavière pour le mettre en état de se soutenir, et qui ne pourrait s'exécuter qu'en tirant

l'élite des troupes que vous commandez, dont vous pourrez vous servir plus utilement qu'elles ne feraient en Bavière.

Les matières de cette importance demandent une longue méditation et une parfaite connaissance des lieux. Le maréchal de Tallard y a fait la guerre pendant plusieurs années; il a bien examiné tous les différents partis qu'il y aurait à prendre; il n'a pu en déterminer aucun. Je vous mande celui que je crois le meilleur, mais je ne vous donne point des ordres positifs qui vous mettent dans la nécessité de suivre ce qui me paraît le plus avantageux. Si vos lumières et votre zèle vous fournissent quelque chose de nouveau qui soit meilleur, je recevrai comme de nouvelles marques de votre affection à mon service tout ce que vous prendrez sur vous dans une conjoncture aussi difficile.

J'avais reçu différents avis de Flandre de la marche des Danois et d'un second détachement pour l'Allemagne, par les dernières nouvelles que j'ai eues; il me paraît que toutes ces troupes se sont jointes à Overkerque, et le bon correspondant mandait qu'il avait présentement quarante-six bataillons et cinquante-deux escadrons. Il n'y a rien à changer aux dispositions de la Flandre, tant que les affaires demeureront en l'état où elles sont. Et la présente, etc.

M. de Chamlay écrivit en même temps à M. le maréchal de Tallard, pour lui faire observer premièrement que, comme les ennemis avaient la facilité de se communiquer du Rhin au Danube, il serait avantageux de tenter le passage des montagnes pour communiquer de même avec l'électeur et lui porter directement des secours sans se priver des moyens de faire, dans la vallée du Rhin, des diversions capables d'y retenir une grande partie des forces des ennemis; 2° que la principale entreprise était l'attaque de Bühl, et il expliqua les différents moyens de l'exécuter; 3° que le projet de passer le Rhin entre Spire et Manheim, pour s'emparer de cette der-

nière place et s'étendre vers Heilbronn, pouvait avoir aussi de grands avantages; mais qu'à l'égard des siéges de Mayence et de Fribourg, l'un serait de trop longue durée, le second trop difficile, et tous les deux inutiles au soulagement de l'électeur.

Ce fut le 15 que MM. les maréchaux reçurent la réponse du roi à leurs lettres et mémoires du 8. Ils s'assemblèrent de nouveau pour se concerter sur les moyens d'exécuter les intentions de sa majesté. Mais ayant reçu en même temps une lettre de l'électeur de Bavière, par laquelle ce prince insistait sur le besoin des secours les plus prompts, les deux généraux jugèrent devoir proposer à sa majesté un nouveau projet plus capable de satisfaire l'impatience de l'électeur et de le secourir avec plus de célérité que celui de passer le Rhin et de se mettre dans le cas d'être arrêté par une armée ennemie, postée avantageusement pour défendre le passage. Ils se préparaient à mettre même ce projet à exécution aussitôt que le roi l'aurait approuvé, sans néanmoins négliger les dispositions nécessaires pour être en état de suivre celui du passage du Rhin, si le roi l'ordonnait. Ce fut l'objet de la lettre que M. le maréchal de Tallard écrivit à sa majesté le 16.

Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi. Du camp de Lauterbourg, 16 juin 1704[1].

Sire, j'ai reçu la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire par le retour de mon courrier, avec la copie de ce qu'elle a mandé à M. le maréchal de Villeroy; ce qu'elle contient m'a fait connaître que toutes les difficultés réelles et essentielles qui se trouvaient à soutenir M. de Bavière ne rebutaient point votre majesté du dessein de le secourir; qu'elle était résolue de tout hasarder pour cela, et qu'enfin elle marquait à M. le maréchal de Villeroy que son intention était qu'on se déterminât à faire un pont sur le Rhin dans le revers des lignes des ennemis, regardant ce parti comme le moyen

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 2.

qui conviendrait le mieux à ses intérêts, s'il était possible de le faire réussir.

J'ai reçu en même temps, sire, une lettre de M. l'électeur de Bavière, une de M. le maréchal de Marcin, et la copie de ce que ce dernier écrit à M. de Chamillart, par lesquelles, ainsi que votre majesté l'aura vu, il paraît avoir besoin d'un secours si prompt, et fait voir M. l'électeur dans un état si pressé, que M. le maréchal de Villeroy, à qui je les ai communiquées sur-le-champ, et moi, avons cru qu'il fallait encore, s'il était possible, trouver des expédients plus prompts que ne pourrait être le passage du Rhin, et surmonter toutes sortes de difficultés pour y parvenir.

Ainsi, sire, voici une nouvelle proposition pour laquelle M. le maréchal de Villeroy se prépare, sans attendre les ordres de votre majesté, mais dont les suites peuvent être si grandes que, quoiqu'on se dispose dès à cette heure à la mettre en exécution dans l'instant qu'on les aura reçus, il n'y aurait point de sagesse à rien commencer avant qu'ils fussent arrivés.

Il y a une gorge qu'on appelle le Glotterthal, qui aboutit à l'abbaye de Saint-Pierre et que les ennemis gardaient quand j'ai passé par Fribourg pour faire la jonction; je crois qu'il n'y a personne présentement sur les hauteurs et dans les redoutes qu'ils occupaient alors. Si l'on s'en pouvait saisir, ainsi que je n'en doute point, il n'y a que deux lieues et demie à traverser de Langendentzlingen, jusqu'où l'on peut aller en plaine, pour arriver à l'abbaye de Saint-Pierre; de ce dernier endroit au Holegraben il n'y a que deux lieues, et quand on y est, on peut gagner Villingen par un pays assez praticable, qui n'en est distant que de cinq petites heures. Il faudra attaquer cette dernière place: ce n'est pas une affaire que de la prendre.

Mais, pour en pouvoir faire usage, il faut de la subsistance; pour cela, je compte qu'il faudrait mener avec soi quinze mille sacs de farine, porter tout le biscuit qu'il y a de fait, à quoi je n'ai quasi pas touché; donner pour cinq jours de pain aux troupes, en porter

pour autant sur les caissons, et je trouve que tout cela ensemble ferait pour quarante-cinq jours de vivres, et qu'il ne faudrait pas plus de deux mille six cents chariots pour le transport : j'en menai cinq mille à Landau avec moi dans une saison bien différente de celle-ci (M. de Lahoussaye est accoutumé à faire l'impossible), et j'espère que jusque-là tout réussira.

Villingen pris, rien n'empêcherait qu'on attaquât Rottweil, qu'une armée qui le soutiendrait; car la place, de soi, ne peut pas durer deux jours. S'il y avait une armée, M. de Bavière serait bien soulagé; car, soit par un corps de Suisses que M. le maréchal de Villeroy se propose de laisser à Drusenheim avec quelques régiments de dragons, soit par un nombre de bateaux qu'on fera remonter à Brisach prêts à descendre de l'infanterie, soit par un pont qu'on tiendra à Rheinau prêt à être construit en dix heures, on obligerait encore les ennemis à laisser toujours un certain nombre de troupes dans leurs lignes.

Je crois qu'on trouverait beaucoup de grains réfugiés dans Villingen, qu'on pourrait tourner à profit pour la subsistance; mais, quand cela ne serait point, ou toutes les nouvelles qu'on a des ennemis sont fausses, ou ils ont un magasin dans Rottweil.

Il y a tout lieu de croire que M. de Bade ne consentira jamais à voir prendre cet établissement sans opposer une armée à celle qui aurait passé les montagnes. Cette armée, qui n'aurait plus d'avantage pour elle comme celui des lignes, serait apparemment nombreuse, et par conséquent M. de Bavière n'en aurait plus qu'une d'opposée à lui.

Si cette diversion-là ne rappelait point les ennemis, il n'y aurait qu'à s'avancer à Tuttlingen, enfin remonter le Danube en tirant toujours ses convois de Villingen où serait l'établissement; et si ces derniers songeaient à faire quelque entreprise sur Ulm ou sur l'Iller, on serait à portée de la traverser. Ce projet paraît bon et presque sûr jusque-là.

Mais si les ennemis se réunissaient tous pour marcher à cette armée qui les inquiéterait, bien que je sois persuadé qu'il n'y ait

rien à craindre d'eux quand on a cent vingt escadrons et quatre-vingts bataillons, comme il y aurait dans les deux armées de Flandre et du Rhin, quoique surtout le corps de cavalerie qui les compose paraisse invincible, cependant le sort des armes est incertain : une bataille perdue, tout serait perdu.

La retraite, quand on voudra revenir, peut aussi être difficile; mais je ne craindrais pas trop cet article-là. En commandant des paysans, on peut fortifier l'abbaye de Saint-Pierre, on peut perfectionner sur le Glotterthal et sur le Simonswald les redoutes que les ennemis avaient commencées, et avec cela on est maître des gorges; de plus, si l'armée qui repasserait dans la vallée du Rhin pour disputer le retour était considérable, il faudrait que l'empire restât absolument dégarni, et si elle n'est que médiocre, elle n'empêchera rien.

La subsistance se pourrait prolonger par un nouveau convoi tiré de Brisach, à la faveur des postes dont je viens de parler, ou par ce qu'on trouverait à Villingen et à Rottweil, ou enfin par les blés qu'on tirerait du pays et qu'on trouverait dessus la terre.

Votre majesté voit, sire, que ce dernier expédient a ses difficultés, et qu'un combat met tout au hasard; mais le passage du Rhin en a encore davantage, quoique d'une autre nature.

Il est certain qu'on ne risque qu'une certaine quantité de monde en le tentant; mais, en vérité, il y a peu d'apparence d'y réussir. Je viens encore d'entretenir le capitaine des ponts; il n'y a que quatre endroits à en faire, c'est-à-dire où l'on puisse aborder, tous retranchés de la part des ennemis, et ne contenant en tout que trois lieues d'étendue d'accessible entre le Fort-Louis et Philipsbourg. Peut-on douter de trouver toutes les forces des ennemis au lieu où l'on voudra passer?

Quand toutes les issues sont renfermées dans un si petit espace, et quand on voudra en embrasser un plus grand, on ne peut plus compter que sur le pont portatif, parce que nos bateaux ne peuvent descendre au-dessous de Philipsbourg; je ne dis pas que peut-être on ne réussît malgré tant d'obstacles.

Mais, quand cela serait, il faut occuper Manheim, il faut le mettre hors d'insulte avant que de s'en éloigner; car ce doit être le dépôt de tout et d'où tout doit partir. La prise de Heidelberg est une seconde affaire, quoique de peu de durée, et il faut pareillement le laisser en état de défense quand on en partira.

Il faut s'avancer de là à la rivière d'Entz; il la faut passer devant les ennemis s'ils la veulent défendre.

Sinon, ils n'ont qu'à retourner vers Philipsbourg, nous ne pouvons plus rien tirer de Manheim; ce n'est que par du temps qu'on peut remédier à ces difficultés : six semaines, deux mois sont bientôt passés dans ce genre de guerre-là. Ce projet était excellent, supposé qu'on pût passer avant qu'on eût reçu les dernières lettres de M. le maréchal de Marcin; il ne paraît plus suffisant pour l'état où il mande qu'il est, que je ne saurais pourtant croire tout à fait si pressant.

C'est à votre majesté, sire, à décider. Le zèle, l'envie de faire, le désir de s'acquitter dignement d'un emploi peut faire penser tout ce que j'ai l'honneur de lui mander, et faire qu'on soit résolu d'exécuter ses ordres, quelque difficiles qu'ils puissent être; mais il n'y a aucun sujet qui, avec une ombre de sagesse, puisse se déterminer sur des partis si forcés sans ordres.



Votre majesté veut-elle qu'on ajoute son avis? Aucun des deux n'est naturel : celui de passer les montagnes peut secourir plus efficacement que l'autre, et la réussite en est plus assurée dans les commencements; les suites, à la vérité, en sont plus dangereuses; mais il faudrait être battu pour cela.

Voilà, sire, tout ce que la connaissance du pays, soutenue de l'envie expresse de voir échouer le dessein des ennemis, me donne lieu de dire. M. le maréchal de Villeroy a désiré que j'eusse l'honneur de le mander à votre majesté par le courrier qu'il lui envoie, et je l'ai fait; le lendemain de la réponse à cette dépêche, on se mettra en mouvement pour le dessein qu'ordonnera votre majesté des deux qui sont en question. Je souhaite de tout mon cœur pouvoir contribuer à le faire réussir dans la partie qui me sera com-

mise, et marquer à votre majesté par là la continuation de l'attachement, etc.

Les représentations et les instances de l'électeur et de M. le maréchal de Marcin, pour les secours les plus prompts, parvinrent au roi avant cette dépêche, et engagèrent sa majesté à confirmer à MM. les maréchaux ce qu'elle leur avait déjà prescrit sur la préférence qu'ils devaient donner au passage du Rhin au-dessus de Manheim, avec toutes leurs forces, en laissant en Alsace un corps seulement de sept à huit mille hommes sous les ordres de M. de Coigny, et à leur mander de chercher à s'emparer de Manheim et de Heidelberg et de s'avancer ensuite à Heilbronn ou à Stuttgart pour mettre les ennemis entre eux et l'armée de Bavière. Le roi espérait que la tentative que ses généraux feraient pour passer le Rhin obligerait les ennemis de se diviser, ce qui donnerait à l'électeur la facilité de se soutenir, ou que, s'ils restaient ensemble, ils laisseraient à M. de Tallard la liberté de se mettre en mesure de joindre ce prince, ou du moins d'agir de concert avec lui.

La lettre que le roi écrivit à M. le maréchal de Villeroy le 15 fut accompagnée d'un nouveau mémoire de M. de Chamlay, qui, en appuyant sur l'effet avantageux que pourrait produire le passage du Rhin, au-dessus de Manheim, en y attirant la plus grande partie des forces des ennemis; développait les difficultés infinies que rencontrerait cette entreprise, telles que l'approvisionnement des vivres nécessaires, l'établissement d'un pon devant une armée, la conservation de Manheim et de Heidelberg, si l'on parvenait à s'en rendre maître, la prise de Heilbronn, l'embarras des subsistances lorsqu'on serait arrivé sur le Necker, enfin le

danger de ne pouvoir repasser le Rhin, s'il arrivait un malheureux événement; mais en même temps M. de Chamlay indiqua les moyens de vaincre ou du moins de diminuer ces obstacles.

Il ne sera pas difficile de juger des inconvénients qui, dans des circonstances aussi instantes, devaient résulter d'une correspondance que l'éloignement rendait aussi susceptible de confusion, de retards et de contradictions. En effet, les deux généraux n'osèrent encore prendre un parti décisif; d'ailleurs, étant informés alors que le duc de Marlborough était arrivé avec toutes ses troupes dès le 16, dans la ligne de Bühl, qu'il y avait été joint par le prince Eugène et par le prince de Bade, ils jugèrent que la situation de l'électeur était moins critique et que le passage du Rhin devenait encore plus difficile. Ils eurent à Langenkandel une troisième conférence dont le résultat fut de demander de nouveau les ordres du roi, mais de faire, en les attendant, les préparatifs nécessaires pour se mettre en état de commencer leur mouvement le 25, soit pour tenter le passage du Rhin, soit pour passer les montagnes, ainsi qu'ils l'avaient proposé par leur précédente dépêche.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Du camp de Steinweiler, 19 juin 1704[1].

Le courrier la Vallée me remit hier à midi la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 15. L'arrivée de mon courrier et de celui de M. le maréchal de Tallard, tous deux partis le 16, aura fait connaître à votre majesté que M. le maréchal de Tallard était déjà informé des affaires de Bavière, et que, dans la supposition de l'extrémité où se pouvait trouver M. l'électeur, M. le maréchal de Tallard avait imaginé la dernière proposition que nous vous avons faite, à laquelle en mon particulier je n'ai rien à ajouter. Ce que votre majesté nous fait l'honneur de nous mander à l'égard du

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1755, n° 59.

passage du Rhin est ce qu'on pourrait désirer de mieux, supposé la possibilité de l'exécuter : c'est un parti plus solide, de plus longue durée pour soutenir la guerre, et qui pourrait donner de grands avantages dans la suite, supposé toujours la possibilité de passer le Rhin. Votre majesté, qui sait mieux la guerre que ceux qui ont l'honneur de la servir, peut s'en représenter les difficultés telles qu'elles sont, quand il y a une armée de l'autre côté de ce fleuve pour en défendre le passage, des redoutes et des retranchements garnis de troupes dans tous les endroits où l'on a autrefois établi des ponts, et dans tous ceux qui sont accessibles pour en construire.

M. le maréchal de Tallard et moi nous donnâmes rendez-vous à Kandel, depuis l'arrivée du courrier de votre majesté, pour lire la lettre dont elle nous a honorés, et pour discuter tout de nouveau de ce qui pouvait être de plus praticable pour secourir l'état pressant où se trouve M. l'électeur de Bavière, présupposant, comme votre majesté nous fait l'honneur de nous le mander, que toutes les forces des alliés se réunissent contre lui, suivant les avis particuliers que votre majesté en a et ceux aussi que nous recevons d'Allemagne, quoiqu'il y en ait de partagés; voyant que la pente de votre majesté est de tenter le passage du Rhin, suivant ce qu'elle nous fait l'honneur de nous mander, et jugeant, sur le principe que votre majesté établit, que toutes les forces des ennemis vont en Bavière, et qu'il ne restera que peu de troupes derrière les lignes; qu'en embrassant l'étendue du pays depuis Oppenheim jusqu'au-dessus de Lauterbourg le long du Rhin, même jusqu'au Fort-Louis, essayant par de fausses finesses de faire craindre aux ennemis le siége de Mayence, pour les obliger à se partager, et qu'en faisant une extrême diligence, l'on pourrait peut-être surprendre un passage, je n'ajouterai point un détail infini de difficultés toutes raisonnables qui ne peuvent être surmontées que par des miracles; j'aurai l'honneur de dire à votre majesté que nous donnons tous les ordres nécessaires pour nous pouvoir mettre en mouvement le 25 au matin. L'assemblée des chariots, les vivres, l'artillerie, et le temps horrible qu'il fait depuis

quatre jours d'une pluie continuelle, met de l'impossibilité à s'ébranler plus tôt, et même il pourrait bien arriver qu'on sera nécessité de différer. Votre majesté peut demander à monseigneur le duc de Bourgogne les désordres qu'il a vus en Alsace par la pluie.

L'assemblée des chariots et des vivres est relative aux deux projets jusqu'au 23 et au 24. Ainsi, sire, nous nous préparons également pour les deux jusqu'au 24, comme je viens d'avoir l'honneur de l'expliquer; car tout doit dépendre des avis de la véritable situation où se trouvent les ennemis.

On m'amena hier au soir un déserteur irlandais du régiment de Ginkel, à la solde de la Hollande, qui dit avoir vu le duc de Marlborough lundi dans les lignes, qui fut salué de tous les forts; nous entendîmes le canon; il ajoute beaucoup de particularités: les plus considérables sont que l'armée anglaise est campée dans les lignes à une heure et demie d'eux; que son sergent lui avait dit qu'on l'avait fait revenir de la route qu'elle tenait pour aller en Bavière, par les avis qu'on avait reçus de l'arrivée de l'armée de Flandre sur les bords du Rhin, et qu'ils nous croient bien forts; il ajoute que le prince de Bade est à Rastadt. M. de Coigny mande à M. le maréchal de Tallard qu'on lui donne avis que le duc de Marlborough et M. le prince Eugène sont arrivés dans les lignes. Si l'on reçoit des confirmations des mêmes avis, et que les gens que nous avons de l'autre côté du Rhin nous rapportent que l'armée anglaise et le duc de Marlborough y sont, cela changera bien la situation de M. de Bavière; ce qui engage votre majesté de prendre des partis extrêmes ne devient plus si pressant; le corps des Anglais dans les lignes multiplie les difficultés de passer le Rhin, et rien à mon sens ne serait si contraire aux intérêts de votre majesté que d'entreprendre sur les ennemis et de n'y pas réussir, quand M. l'électeur de Bavière n'est point pressé; car le manque de réussir, sans faire une grosse perte, ne laisserait pas que de porter une fâcheuse conséquence contre M. l'électeur, et même de lui faire perdre une espérance vive qui le soutient. En se disposant, comme il est absolument nécessaire de le faire, pour agir le

plus promptement qu'on pourra, suivant qu'on saura M. l'électeur plus ou moins pressé, est à mon sens tout ce qu'on peut faire. J'envoie ma lettre tout ouverte à M. le maréchal de Tallard; il aura l'honneur d'expliquer à votre majesté ses sentiments et ce qu'il pense. Je crois qu'on ne saurait se déterminer à rien décisivement qu'à mesure qu'on apprendra des nouvelles qui aideront à se déterminer avec plus de connaissance; car tous les partis étant forcés de tenter le passage du Rhin, ou de traverser les montagnes, il me semble qu'il ne serait pas raisonnable de s'y commettre, et de tout exposer, quand le besoin ne devient plus si pressant. Voilà, sire, ce que je puis avoir l'honneur de répondre à la dépêche de votre majesté, me remettant à ce que pourra mander M. le maréchal de Tallard, qui jugera de toutes ces affaires-ci mieux que personne, le pouvant faire avec plus de connaissance. Il a écrit plusieurs fois à M. le maréchal de Marcin. Depuis que je suis arrivé je lui ai donné deux fois de mes nouvelles par les mêmes voies dont M. le maréchal de Tallard se sert. Outre cela, il y a trois jours que j'ai fait partir un Lorrain que j'ai amené de Flandre, qui a un de ses frères dans le régiment d'Herbevillé, qui entrera en Bavière, ou je suis bien trompé; nous ne perdrons pas un moment pour nous mettre en état d'agir. J'espère que nous recevrons des nouvelles de l'autre côté du Rhin. Le courrier que j'ai eu l'honneur de dépêcher à votre majesté reviendra; tout cela, sire, nous mettra plus en état d'exécuter les ordres de votre majesté suivant ses intentions.

Un nouvel incident fixa les dernières volontés du roi. M. de Legall, dépêché par l'électeur de son camp d'Elchingen le 12, arriva à Versailles le 22; il était chargé d'exposer à sa majesté la véritable situation dans laquelle étaient les affaires de Bavière, et de demander les secours les plus prompts. Il remit en conséquence le mémoire qu'on va rapporter, d'après lequel le roi adressa ses derniers ordres à ses généraux.

Mémoire de M. de Legall. 23 juin 1704[1].

Les états de l'électeur de Bavière sont d'une fort grande étendue et sans aucune place forte, de manière que, s'ils étaient attaqués par une grande puissance, il ne serait pas possible de les conserver avec une seule armée, et la famille de l'électeur n'ayant pas un lieu sûr à se retirer.

Il y a beaucoup plus d'apparence que les troupes que milord Marlborough amène de Flandre vont joindre l'armée de l'empereur en Souabe que celle qui est sur le Rhin, où il n'est presque pas possible de faire aucune entreprise dans un pays pourvu de places fortes, et qui se peut défendre avec une armée médiocre, au lieu que la Bavière, étant un pays tout ouvert, les ennemis pourraient y entrer avec deux armées, l'une par la partie basse du Danube, l'autre par le haut de l'Iller et du Lech, et, en fort peu de temps, mettre la désolation dans un pays qui n'a nulle défense; ce qui ferait indubitablement périr l'armée du roi en ce pays-là.

Il n'y a point d'autre moyen de secourir l'électeur que de faire passer une armée en Souabe, qui agisse sur le Necker, afin d'obliger les ennemis, et principalement le duc de Wurtemberg, de courir au secours de son pays; car il n'y a pas d'apparence de croire qu'une diversion éloignée, comme les siéges de Mayence, Manheim, Philipsbourg ou Fribourg, obligeât les ennemis à quitter le dessein qu'ils paraissent avoir formé d'accabler l'électeur ou de réduire ce prince à un accommodement forcé, qui leur donnerait trente-cinq bataillons et quarante-cinq escadrons dont ils augmenteraient leur armée, ce qui ferait faire des réflexions aux rebelles de Hongrie et ôterait à l'empereur l'inquiétude d'une guerre dangereuse.

On dira peut-être que, faisant un pont sur le Rhin, on pourrait prendre Manheim et Heidelberg, et y établir des magasins pour porter la guerre plus avant; mais il est assez probable qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de faire un pont sur le Rhin, pour peu que les ennemis aient d'attention à s'y opposer, outre que, quand ce dessein pourrait réussir, l'exécution pourrait être longue;

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1746.

et, pendant ce temps-là, l'électeur serait opprimé, de sorte que, pour un mal pressant, il faut un prompt remède, et faire passer la Forêt Noire à une armée par un chemin plus court. Il s'agit des moyens de la maintenir en ce pays-là, que l'on trouvera neuf et rempli de petites villes, dans lesquelles les ennemis ont plusieurs magasins qui actuellement leur portent leur pain, outre qu'il y a beaucoup d'apparence qu'on trouvera des farines à Villingen et à Rottweil, que l'on prendra en passant, et où l'on peut faire des dépôts de munitions que l'on y portera de Strasbourg quand on se voudra avancer dans le pays.

Il y a plusieurs chemins pour passer en Souabe; il paraît que celui de la vallée de la Kintzig serait le plus convenable, étant le plus à portée de Strasbourg, et qu'il y a dans cette vallée les villes de Hornberg, Wolfach, Hausen, Hasslach et Gengenbach, où l'on peut mettre garnison sans crainte qu'elles soient insultées sans grosse artillerie; et les ennemis n'ayant que des chemins très-difficiles pour la passer, tant que l'on gardera la gorge d'Offenbourg, où il faudrait qu'une armée demeurât en état de menacer les lignes de Stollhofen, et faisant couler incessamment, le long de la vallée de la Kintzig, les munitions nécessaires pour remplir les magasins de Villingen et de Rottweil, d'où l'armée qui serait dans le Wurtemberg tirerait sa subsistance, en cas qu'elle n'en trouvât pas suffisamment dans le pays.

Cette armée, qui serait campée aux environs d'Offenbourg, outre qu'elle tiendrait les ennemis en échec du côté des lignes de Stollhofen, protégerait l'Alsace sans lui être à charge, étant toujours dans le pays des ennemis. S'ils s'avisaient de vouloir passer le Rhin, on serait en état et à portée de s'opposer à toutes leurs entreprises; car, quand une fois les magasins de Villingen et de Rottweil seraient remplis, on ne serait plus obligé de demeurer aux environs d'Offenbourg; et si les ennemis portaient toutes leurs forces sur le Danube, cette armée, n'ayant rien à craindre pour la France, et ayant des magasins à Villingen et à Rottweil, pourrait encore passer en Souabe, et, accablant les ennemis, les réduire à repasser le Mein, ce

qui donnerait aux troupes du roi une grande étendue de pays pour des quartiers d'hiver, qui, ruinant le cercle de Souabe, obligeraient, par l'exemple de pareil traitement, celui de Franconie à demander une neutralité dans laquelle plusieurs princes seraient bien aises d'entrer, ce qui ruinerait entièrement l'armée de l'empereur, qui n'a d'autre ressource pour son entretien que les cercles de Souabe et de Franconie, qui ont fait cet hiver de grandes plaintes à la cour de Vienne; ce qui, sans doute, est cause que ce conseil, craignant un accommodement avec les cercles, a obligé les Hollandais à envoyer de grandes forces en ce pays-là pour les maintenir.

Il y a encore une puissante raison qui paraît devoir engager le roi à faire passer une armée en Souabe, c'est la santé valétudinaire de l'électeur; car si ce prince venait à manquer, et que l'armée du roi se trouvât faible dans un si grand éloignement de la France, il ne lui serait pas possible de se retirer, n'y ayant pas lieu de compter sur aucun secours des troupes de l'électeur qui, le lendemain, prendraient parti avec les ennemis, de sorte que l'on pourrait compter sûrement que l'armée que le roi a en ce pays-là périrait par plusieurs raisons qui sont connues de sa majesté.

Quand une armée du roi sera avancée vers Villingen et qu'une autre pour la protéger sera campée vers Offenbourg, on n'est point si éloigné que l'on ne puisse prendre les partis qui conviendront suivant les mouvements des ennemis, soit de repasser en Brisgau, s'ils venaient avec toutes leurs forces vers Philipsbourg, soit d'envoyer, suivant leurs mouvements, un renfort de troupes à l'électeur, ce qui ne serait pas difficile, s'ils se partageaient, d'autant que l'armée qui aurait marché vers le bas Danube serait plus à portée de s'opposer à la marche du secours que l'on enverrait vers Ulm, et que le corps qui attaquerait la Bavière par le haut de l'Iller et du Lech serait obligé de quitter ses entreprises pour s'y opposer; et en ce cas le corps de l'électeur qui lui ferait tête marcherait et mettrait les ennemis dans la crainte de se trouver entre deux armées, outre que le secours qui marcherait vers Ulm se pourrait couvrir du Danube,

laissant ce fleuve à droite, de manière que les ennemis qui viendraient du haut de l'Iller seraient obligés de le passer pour s'opposer à sa marche, pendant laquelle il pourrait être joint par le corps que l'on enverrait au-devant. On ne dit rien ici des raisons puissantes que peut avoir le roi de soutenir vivement un allié aussi attaché aux intérêts de sa majesté qu'est le duc de Bavière, qui paraît être dans le dessein de sacrifier son pays et sa famille pour tenir la parole qu'il lui a donnée.

On dit que les ennemis ont fait quelques abatis dans la vallée de la Kintzig, qui ont empêché M. le maréchal de Tallard de prendre ce chemin-là; mais il est aisé avec beaucoup de monde de raccommoder des chemins, quelque gâtés qu'ils puissent être. Il se trouverait plus de difficultés à passer par la vallée de Saint-Pierre, à cause de Fribourg, et qu'il faudrait que les munitions que l'on tirerait de Brisach passassent auprès de cette place, et que, si l'on y tenait une armée, elle serait plus éloignée de la basse Alsace et moins à portée de s'opposer aux desseins que pourraient avoir les ennemis en passant le Rhin vers Philipsbourg.

On pourrait objecter que, quand une des armées du roi sera à Villingen, les ennemis pourraient laisser vis-à-vis celle de l'électeur un corps dans un poste avantageux ou retranché, et marcher avec tout le reste de leurs forces à Villingen; à quoi l'on peut répondre que l'armée qui sera sous Offenbourg peut incessamment renforcer celle de Villingen, n'ayant besoin que d'être aussi forte que celle qui sera dans les lignes de Stollhofen; ainsi l'armée du roi qui sera passée en Souabe sera toujours en état de s'opposer à celle des ennemis, dont les mesures seront entièrement rompues pour le dessein qu'ils ont d'opprimer l'électeur, qui pendant ce temps-là pourrait profiter de la faiblesse des ennemis et attaquer le corps qui lui serait opposé, et s'il était si bien posté qu'on ne le pût forcer, il serait fort aisé de lui opposer un pareil corps, et cependant entrer avec le reste de l'armée dans le Wurtemberg ou dans la Franconie, pour y faire de grands dégâts et en tirer de grandes contributions, ce qui empê-

chera toujours les troupes de ce cercle de s'en éloigner, les ennemis craignant extrêmement la prise de Nördlingen, qui ouvrirait l'entrée de la Franconie.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Versailles, 23 juin 1704[1].

Mon cousin, j'ai entretenu plusieurs fois Legall depuis son arrivée; je lui ai même communiqué les différentes propositions que vous et le maréchal de Tallard m'aviez faites, pour soutenir l'électeur de Bavière, qui se trouve dans un état si pressant qu'aucune diversion ne l'en pourrait tirer. Il demande avec grande instance, aussi bien que le maréchal de Marcin, que je fasse avancer une armée pour obliger les ennemis à se partager, ou de la joindre à la sienne s'ils demeuraient ensemble. Les derniers ordres que je vous ai envoyés vous ont dû faire connaître la peine que j'ai à me déterminer de faire passer les montagnes à toutes mes troupes sans être assuré de conserver la communication avec l'Alsace, et de laisser cette province et toute la frontière de mon royaume entièrement exposées aux entreprises de mes ennemis, s'ils formaient le dessein, en fortifiant le corps qui est dans les lignes de Stollhofen, de le faire passer en Alsace, qui ne serait défendue que par un très-petit nombre de troupes qui resteraient sous le commandement du comte de Coigny.

Le passage du Rhin, supposé qu'il pouvait réussir, m'avait paru le moyen le plus convenable pour porter du secours à l'électeur de Bavière, assurer les subsistances de l'armée que vous commandez, et vous conserver des passages pour revenir en Alsace, si les ennemis avaient dessein d'y former quelque entreprise. Legall m'ayant fait connaître que ce secours était trop éloigné, qu'il ne tirerait pas l'électeur de l'état où il est et ne produirait pas l'effet que je me propose; que le seul moyen d'occuper toutes les troupes des ennemis, de soulager l'électeur de Bavière, et de les embarrasser à leur tour, était de faire marcher par la vallée de la Kintzig une armée sous les ordres

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1731, 1re partie, 1re section, page 16.

du maréchal de Tallard jusqu'à Villingen et Rottweil, et de s'emparer de ces deux places, que l'on peut réduire avec deux pièces de gros canon en fort peu de jours, d'y établir des magasins, de vous avancer avec votre armée jusqu'à Offenbourg, de laisser des troupes dans Hornberg, Wolfach, Hausen, Hasslach et Gengenbach, pour assurer la communication et porter des vivres à l'armée du maréchal de Tallard, en cas qu'elle en eût besoin et qu'il n'en trouvât pas dans le pays, et même le fortifier si les ennemis laissaient un petit corps de troupes pour garder les lignes de Stollhofen, et qu'ils fissent avancer le reste pour réunir toutes leurs forces et les rendre supérieures à celles de l'électeur de Bavière et du maréchal de Tallard; Legall étant parfaitement instruit du pays, et tout ce qu'il m'a dit m'ayant paru praticable, je lui ai ordonné de me faire un mémoire, pour rendre la chose plus sensible. Après l'avoir lu, je me suis déterminé à vous l'envoyer pour vous mettre en état de l'exécuter le plus diligemment que vous pourrez; c'est le seul moyen de soutenir l'électeur, de conserver mon armée commandée par le maréchal de Marcin, de faire une campagne glorieuse, de partager les ennemis ou de les rapprocher avec supériorité, de conserver l'Alsace et d'entretenir la communication.

Mon intention est donc que vous partagiez en trois corps, avec le maréchal de Tallard et le comte de Coigny, toutes mes troupes qui sont dans l'Alsace à vos ordres et aux leurs; que celui du maréchal de Tallard, qui doit avancer au delà des montagnes, soit composé de quarante bataillons et cinquante escadrons: je les ai choisis et vous les trouverez compris dans l'état qui sera joint à ma lettre; qu'il mène avec lui les officiers généraux qui étaient destinés pour l'armée qu'il commandait, et le nombre de chevaux pour l'artillerie et les vivres dont il pourra avoir besoin, avec le nombre d'ingénieurs qui lui avaient été envoyés;

Que le second, que vous commanderez, avec lequel vous devez marcher à Offenbourg, observer les ennemis, les retenir dans les lignes de Stollhofen, passer en Alsace s'ils y passaient, ou joindre

le maréchal de Tallard avec le tout ou en partie, s'ils portaient toutes leurs troupes vers le Danube, ou à proportion de ce qu'ils laisseraient dans leurs lignes, que cette armée soit composée au moins de quarante bataillons et de soixante-huit ou soixante et dix escadrons;

Que le corps que commandera Coigny soit de dix ou douze bataillons et d'autant d'escadrons; qu'il se poste du côté de la Lauter ou le long du Rhin, dans l'endroit que vous croirez le plus propre pour garantir l'Alsace des courses que les ennemis y pourraient faire. Je compte que les régiments suisses, même celui de mes gardes, seront de ce corps, n'ayant pas intention de les obliger à passer le Rhin contre leur inclination. Je vous laisse le soin de convenir avec Coigny des régiments et des officiers généraux qu'il aura sous ses ordres. Vous tiendrez ce projet le plus secret que vous le pourrez; vous y ajouterez ou diminuerez ce que vous croirez, de concert avec le maréchal de Tallard, qui en pourra rendre l'exécution plus facile; vous me manderez le plus tôt qu'il vous sera possible les résolutions que vous aurez prises et le jour que vous vous ébranlerez. Aussitôt que j'aurai reçu de vos nouvelles, Legall partira pour se rendre auprès de vous; il vous servira très-utilement dans tout ce que vous aurez à faire et particulièrement pour le passage. Vous ferez passer le troisième escadron du prince Charles au régiment de Noailles, au lieu de celui de la Vallière, afin qu'il marche avec ledit régiment et qu'il puisse joindre celui du prince Charles, si le maréchal de Tallard se trouve à portée dans la suite.

Au moment où MM. les maréchaux furent instruits des volontés du roi, ils le furent aussi des résolutions que venaient de prendre les généraux ennemis dans une conférence qui avait été tenue à Rastadt, suivant lesquelles leurs forces devaient être partagées en trois différentes armées :

Celle du prince de Bade, qui était sur le Danube et qui

était composée des troupes de l'empereur et de celles des cercles de Souabe et de Franconie, de Wurtemberg et de Würtzbourg;

Celle du duc de Marlborough, qui était en marche pour se rendre en Souabe, et qui devait être formée par une partie des troupes anglaises, par celles de Hesse, de Hanovre, de Saxe-Gotha, et par dix bataillons hollandais;

La troisième, qui devait rester aux ordres du prince Eugène dans la ligne de Bühl et occuper la rive droite du Rhin, depuis Stollhofen jusqu'à Manheim, était composée des troupes palatines, de Brandebourg, des cercles du haut Rhin et de Westphalie, d'un régiment de Hesse-Darmstadt et de douze bataillons à la solde des États-Généraux.

Suivant les rapports qui furent faits à M. le maréchal de Tallard, les deux armées du duc de Marlborough et du prince de Bade devaient être fortes de cent dix bataillons et cent soixante et dix escadrons, et n'en former qu'une pour attaquer l'électeur de Bavière, s'il refusait de souscrire à un accommodement. Ces deux généraux devaient alternativement et de jour à autre avoir le commandement. Celle du prince Eugène ne devait être composée que de quarante-huit bataillons et soixante escadrons, dont sept bataillons et vingt escadrons danois étaient encore du côté de Francfort et marchaient pour la joindre.

Il semblait que le même esprit eût présidé aux délibérations des généraux ennemis et aux résolutions du conseil de Versailles; il était difficile de faire une disposition pour la défensive plus relative aux projets offensifs des ennemis, et une distribution des troupes plus analogue à la leur. M. le maréchal de Villeroy et M. de Tallard reconnurent sans peine la sagesse des vues de sa majesté; et, quoique l'exécution du plan qu'elle leur dictait leur parût n'être pas sans inconvénients

et même qu'il pouvait commettre une des deux armées par la difficulté qu'elles auraient de se communiquer et la facilité qu'auraient les ennemis de tomber sur l'une avant que l'autre fût à portée de la joindre, ils ne songèrent plus qu'à se mettre en état de remplir les intentions du roi : ce fut l'objet de la nouvelle conférence qu'ils eurent ensemble le 27 à Langenkandel, et dont ils rendirent compte par leurs dépêches du 28 et du 29.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi.

Du camp de Steinweiler, 28 juin 1704[1].

J'ai reçu le 26, à midi, par le courrier de M. le maréchal de Tallard, la dépêche dont votre majesté m'a honoré le 23. Il fallait que M. le maréchal de Tallard et moi convinssions de plusieurs choses, avant que de pouvoir répondre précisément à votre majesté sur ce qu'elle nous fait l'honneur de nous ordonner.

Nous passâmes hier quatre ou cinq heures ensemble au village de Kandel, où nous prîmes toutes les mesures qui peuvent dépendre de nous pour exécuter ce qui nous est ordonné. Dès aujourd'hui M. le maréchal de Tallard se met en marche, et je m'y mettrai demain. Comme les affaires dont nous sommes chargés vont être entièrement séparées, je me renfermerai d'avoir l'honneur de répondre à votre majesté sur les choses qui me regardent seul, et aux articles du mémoire de M. de Legall qui ont rapport à ce qui peut arriver en Alsace et en deçà des montagnes; et M. le maréchal de Tallard expliquera ce qu'il pense sur l'emploi dont il est chargé.

Si votre majesté veut se rappeler les dépêches que j'ai eu l'honneur de lui faire, depuis que nous avons appris, par des lettres du 6 de M. le maréchal de Marcin, l'état pressant où se trouve M. l'électeur de Bavière, elle verra que M. le maréchal de Tallard et moi avons pensé que ce qui pouvait soulager le plus promptement M. l'électeur était le passage des montagnes. M. de Legall propose la même

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1755, n° 72.

chose, mais d'une manière différente, qui peut avoir ses inconvénients, comme les autres propositions que nous avons faites, qui sont toutes forcées, ainsi qu'il a été expliqué à votre majesté dans toutes nos dépêches.

Ce que propose M. de Legall est moins hasardeux, n'exposant que la moitié de l'armée au delà des montagnes; mais aussi il peut commettre l'une des deux armées à de grands inconvénients, par la facilité que les ennemis ont toujours de se réunir, sans qu'on en puisse être averti à temps, pour se donner un secours réciproque, par le grand éloignement où nous serons, M. le maréchal de Tallard et moi, et la difficulté de nous communiquer, quand même tous les postes dont parle M. de Legall seraient occupés; c'est un détail dans lequel M. le maréchal de Tallard entrera plus particulièrement que moi, par la connaissance parfaite qu'il a du pays; mais j'en ai assez pour pouvoir assurer votre majesté que les ennemis se communiqueront toujours par leurs derrières, et sans embarras, soit pour envoyer du secours à l'armée du Rhin, soit pour se réunir pour marcher à M. le maréchal de Tallard, lorsqu'il sera à Villingen et à Rottweil; nous ne saurions avoir le loisir, l'un et l'autre, de nous envoyer du secours avant que les ennemis soient en état de nous combattre. Voilà, sire, un inconvénient auquel il faut se préparer, et penser aux remèdes possibles pour le prévenir.

Il est apparent que l'armée des ennemis qui est actuellement sur le Rhin, derrière les lignes, depuis Bühl jusqu'à Manheim, prendra de quatre partis l'un, sur le mouvement que nous allons faire: ou d'en envoyer une partie dans le Wurtemberg pour s'opposer à M. le maréchal de Tallard, laquelle se joindrait à un détachement de MM. de Bade et de Marlborough; ou de venir chercher à me combattre auprès d'Offenbourg, pour ôter toute communication à M. le maréchal de Tallard, ce qui n'est pas apparent, par une infinité de raisons trop longues à déduire; ou de passer en Alsace, dont ils seront les maîtres tant que l'armée de votre majesté sera nécessitée de rester au delà du Rhin pour protéger celle de M. le maréchal de Tallard, c'est-à-dire de

lui conserver la communication avec l'Alsace, pour lui envoyer des convois suivant ses besoins. Il ne faut pas compter que le corps que commandera M. de Coigny puisse empêcher les ennemis de faire des ponts sur le Rhin, par la faiblesse dont il sera; les ennemis ont à Philipsbourg une tête de pont très-bonne, qui leur donne le moyen de faire un pont tout à leur aise, et de déboucher comme il leur plaît, à moins qu'ils ne trouvent une armée postée à la petite Hollande; outre cela, ils peuvent faire un pont en même temps à Manheim. En un mot, sire, quand l'armée de votre majesté est au delà du Rhin, auprès d'Offenbourg, et que les ennemis forment le dessein de passer ce fleuve à Philipsbourg, on ne saurait l'empêcher, le corps de M. de Coigny ne pouvant être placé qu'à Drusenheim et plus en arrière; sitôt que les ennemis ont un pont établi sur le Rhin, il faut qu'il jette son infanterie dans les places, et qu'il se tienne fort en arrière avec sa cavalerie.

Comme les suites du passage du Rhin peuvent être de la dernière importance, par ce que nous avons vu faire à M. le prince de Bade, lorsqu'il prit le poste de Weissembourg et de Lauterbourg, qui causa la perte de Landau dont la leçon est toute faite, je crois, sire, devoir dire d'avance à votre majesté que, dès que le parti des ennemis sera bien connu de passer le Rhin, je ne dois pas balancer un moment de le repasser en diligence, et de gagner Weissembourg pour chercher à combattre les ennemis plutôt que de les laisser établir sur la Lauter; votre majesté en a connu la conséquence par la perte de Landau.

Le quatrième parti que les ennemis peuvent prendre est de ne laisser que cinq ou six mille hommes dans leurs lignes, et de marcher avec le reste de l'armée du Rhin pour suivre leur premier projet contre M. de Bavière. Je supplie votre majesté, un de ces quatre cas arrivant, de me donner ses ordres : en cas d'un détachement dans le Wurtemberg, de me dire ce qu'elle m'ordonne d'envoyer à M. le maréchal de Tallard; qu'elle nomme, s'il lui plaît, les troupes et celui qui les doit commander.

Le second parti : supposé que les ennemis viennent à moi à Offenbourg avec des forces supérieures aux miennes, je crois que l'ordre de votre majesté est d'attendre le combat dans la meilleure situation où je pourrai me placer, de me faire joindre par des troupes de M. le maréchal de Tallard, si je suis averti assez tôt, et si la situation où il se trouvera lui peut permettre de m'en envoyer ; car, du corps de M. de Coigny, votre majesté sait que je n'en pourrai tirer que peu de cavalerie, n'ayant que des Suisses pour infanterie. Je persiste à avoir l'honneur de dire à votre majesté que ce second parti est le moins apparent.

Le troisième : si les ennemis passent le Rhin, la conservation de Landau est si importante, que je ne doute pas que votre majesté ne m'envoie ses ordres pour m'opposer, par toutes sortes de moyens, que les ennemis ne s'établissent pas sur la Lauter, qui entraînerait la perte inévitable de Landau, comme votre majesté l'a vu par l'impossibilité de le secourir, quand une fois les postes sont pris autour de la place. Si je suis obligé de repasser en Alsace, pour lors je pourrai me fortifier du corps de M. de Coigny, les Suisses ne pouvant faire difficulté de servir quand on ne leur fera point passer le Rhin ; je crois que votre majesté trouvera bon que je le leur déclare

Le quatrième parti : supposé que l'armée des ennemis passe en Souabe pour réunir toutes leurs forces, votre majesté m'ordonne, dans sa lettre du 23, de passer les montagnes avec celles que j'ai l'honneur de commander, et de joindre M. le maréchal de Tallard ; comme il ne mène présentement avec lui que la moitié des vivres que nous nous étions proposé de transporter, je disposerai toutes choses, avec M. de Lahoussaye, pour avoir la même quantité de farine et de biscuit en état de transporter, si le cas arrive que je me trouve obligé de passer les montagnes suivant les ordres de votre majesté. Voilà, sire, ce que je puis, quant à présent, avoir l'honneur de représenter à votre majesté. Chaque jour j'y ajouterai ce que je croirai mériter de vous être représenté, suivant les différents mouvements que les ennemis pourront faire. M. le maréchal de Tallard

sait la force en général des ennemis; nous n'en savons point encore la véritable distribution. On dit le corps des Danois en marche en deçà de Francfort; la route qu'ils tiennent est encore incertaine. Il faut espérer que, dans peu de jours, nous en aurons quelque éclaircissement. On a le malheur de n'être pas bien informé ou de l'être si tard qu'on ne saurait faire un bon usage des avis qu'on reçoit. M. le maréchal de Tallard m'a témoigné qu'il désirerait plus de cavalerie; si votre majesté veut l'en augmenter, elle aura la bonté de nommer les régiments, comme elle a fait.

Je me mettrai demain en marche: j'occuperai le front du Rhin, depuis Germersheim jusqu'à Hagenbach, pour contenir les ennemis dans leurs lignes, leur donner des inquiétudes pour l'établissement d'un pont, pendant que M. le maréchal de Tallard marche à Strasbourg, pour y passer le Rhin; il fera descendre des bateaux jusqu'à Wantzenau, pour augmenter l'inquiétude des ennemis à l'égard d'un pont, et par là lui donner le loisir d'envoyer, par ses derrières, se saisir de quelques postes dans les gorges. Je crois qu'il n'a pas intention de passer par le Kintzigerthal, par des raisons qu'il expliquera. Il partira le 3 de juillet de Kehl, et ce même jour-là je m'ébranlerai pour venir passer le Rhin à Strasbourg et me placer ensuite pour tenir l'entrée des gorges et faire ce que nous sommes convenus, M. le maréchal de Tallard et moi, pour nous rendre maîtres de la vallée de la Kintzig; car, quoiqu'il ne prétende pas traverser les montagnes par ladite vallée, il veut cependant que nous établissions notre communication par là, le chemin étant plus court et plus aisé quand l'on a une fois pris Hornberg, qui est un bon château, où il prétend que les ennemis ont quatre cents hommes, et qui est enveloppé dans les lignes que les ennemis ont dans cette vallée; mais quand on les prend par le derrière, par Waldkirch ou le Glotterthal, qui est le chemin que M. le maréchal de Tallard veut tenir, il croit que ce château sera facile à prendre, et ensuite notre communication aisée par Gengenbach, Hasslach et Hausen, trois

postes que je dois faire occuper le jour que M. le maréchal de Tallard enverra des troupes à Hornberg.

29 au matin. Le corps de M. le comte de Coigny, que nous laisserons en Alsace, sera composé des neuf bataillons suisses et de dix escadrons. Je ferai entrer deux bataillons du régiment de Hessy dans Landau, ne pouvant me résoudre à laisser cette place sans une bonne garnison, quand je suis obligé de la perdre de vue. Nous avions résolu, M. le maréchal de Tallard et moi, d'en tirer les deux bataillons de Luxembourg; mais je n'ai pu m'y déterminer par la faiblesse de la garnison et la mauvaise qualité des troupes qui la composent, à l'exception du régiment de Luxembourg, qui est assez bon.

Je suis convenu avec MM. les Suisses que chaque régiment formerait quatre bataillons, en se mettant à trois de hauteur, pour faire un peu plus de figure.

L'armée est en marche. Je suis convenu, avec M. le maréchal de Tallard, que je resterais, jusqu'au 3 du mois prochain, à Hert, Rheinzabern et Jockgrim, en donnant tous les jours quelque démonstration de descendre le Rhin, afin d'attirer toute l'attention des ennemis pour nous empêcher de passer ce fleuve. Si l'on peut ajouter foi à quelques malheureux paysans de la petite Hollande, qui passent souvent à Philipsbourg et qui en reviennent, les ennemis sont fort inquiets de l'autre côté du Rhin, et ils disent qu'il est sorti beaucoup de munitions de guerre de cette place pour aller en Bavière.

Le secret de notre marche n'est point encore découvert dans l'armée que j'ai l'honneur de commander; tous nos officiers croient descendre le Rhin.

Ce que votre majesté a ordonné à l'égard de la séparation des troupes sera exécuté régulièrement; qu'elle fasse réflexion, s'il lui plaît, que les neuf bataillons suisses sont plus forts que treize ou quatorze bataillons français.

Comme vraisemblablement les ennemis vont faire des mouvements sur ceux que nous faisons, j'aurai l'honneur de rendre compte

à votre majesté, par des courriers exprès, de tout ce qui pourra venir à ma connaissance avec quelque certitude.

Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi. Du camp de Roppenheim, 29 juin 1704[1].

Sire, j'ai lu avec beaucoup d'attention le mémoire que M. de Legall a présenté à votre majesté.

On ne peut rien voir, sire, d'écrit avec plus d'esprit et plus de connaissance, et il répond à merveille à la bonne opinion que tout le monde a de lui; mais, sire, s'il remédie pour un temps à l'état pressant où se trouve M. l'électeur de Bavière, par ce qu'il propose, il ne laisse point votre majesté sans embarras, et il ne change point la nature malheureuse de l'affaire dont il est question, qui est de ne pouvoir prendre aucun parti qui ne soit sujet à de grands inconvénients; c'est le chapitre que je vais entamer, afin que votre majesté, plus particulièrement informée de l'état des choses, juge par elle-même de ce qu'elle croira de son service, et s'il y a quelque remède à apporter aux contre-temps qui peuvent suivre la résolution qu'elle a prise.

M. de Legall, sire, tombe, il me semble, dans le cas inévitable à ceux qui forment des projets sur une guerre de campagne, qui est de poser pour principe ce qui est en question. Par exemple, sire, il suppose que les ennemis se partageront en deux corps; que l'un entrera dans le pays de l'électeur par le bas du Danube, l'autre, par le haut de l'Iller, et il conclut avec raison que la destruction de ces pays-là entraînerait la ruine de l'armée de votre majesté.

Sur cet exposé-là, il règle les mouvements de l'armée qu'il propose de faire avancer en Souabe; sa sûreté doit venir, et de l'éloignement des ennemis, et de la communication qu'elle aura par le Kintzigerthal avec M. le maréchal de Villeroy.

Mais, sire, si les ennemis ne se séparent point comme il le croit, et que l'armée de M. de Bade et celle de M. de Marlborough soient à portée l'une de l'autre, ainsi qu'elles le sont, quand même on sup-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 30.

poserait que la communication avec M. le maréchal de Villeroy devînt solide lorsque je tiens Rottweil et qu'il est à Offenbourg, ce qui peut être encore disputé, quand il y a une armée aussi forte que celle qui est dans les lignes, et qu'elle est commandée par un homme comme le prince Eugène, ne dépend-il pas de ce dernier de passer le Rhin? Dès qu'il fait ce mouvement, ne faut-il pas que le maréchal de Villeroy aille à la défense de l'Alsace? Et si les armées qui sont sur le Danube veulent accabler celle qui serait à la tête du pays de Wurtemberg, n'agiront-elles pas de concert avec M. le prince Eugène, pour faire faire ce mouvement à M. le maréchal de Villeroy? Et ne peuvent-ils pas, dans ce temps, marcher sur moi avec le double des forces au delà de celles que j'aurai, surtout en cavalerie, et me jeter dans des embarras dont il me sera très-difficile de me tirer?

Je dis plus: quand M. le maréchal de Villeroy serait à Offenbourg; il y a seize lieues de cet endroit à Villingen; il n'y en a pas davantage de Villingen aux lieux où les armées du Danube font la guerre; puis-je savoir quand ils marcheront sur moi, que quand ils en seront à une certaine distance, et sera-t-il temps alors de demander du secours à M. le maréchal de Villeroy?

Ensuite demeurerai-je à Villingen et à Rottweil, quand je les aurai pris? Je serai encore plus loin de M. le maréchal de Villeroy, et plus près des ennemis, par conséquent bien plus exposé à être battu que si je restais en arrière; et si je reste en arrière, je ne fais point d'effet.

Se joindre avec M. de Bavière me paraît bien difficile: la situation où il est l'exclut absolument. Il a passé le Danube le 20 de ce mois et est au delà de la Güntz, avec Güntzbourg devant lui. M. de Bade marchait le même jour, on ne sait encore où. Comment avoir des nouvelles les uns des autres, dans les temps d'en pouvoir profiter? Une lettre de M. de Bavière, qui aura été dix jours en chemin, n'est plus bonne que pour informer de l'état général de ses affaires, mais elle est inutile par rapport à un mouvement de guerre.

Mais, sire, pour ne point embarrasser votre majesté d'une infinité de discours et venir au fait, j'aurai l'honneur de lui dire qu'elle ne peut prendre de parti dans cette conjoncture-ci, qui ne soit sujet à des inconvénients extrêmes, par les forces que les ennemis ont entre le Danube et le Rhin, qui se trouvent toujours en état de se réunir, parce qu'elles se communiquent, contre celles de votre majesté et de M. l'électeur de Bavière, qui sont toujours en l'air, parce qu'elles sont séparées et qu'elles ne sauraient se communiquer.

Je conviens avec M. de Legall qu'aucun siége ne remédie au mal présent. J'ai eu l'honneur de l'écrire de même à votre majesté. Je suis persuadé que la situation des pays de l'électeur l'empêchant de pouvoir tenir ensemble les forces considérables qu'il a, rien ne peut le secourir efficacement que de faire passer une armée en Souabe. Votre majesté a vu que c'était mon sentiment; mais je ne trouve rien de si difficile que de le pouvoir faire, sans risquer infiniment de quelque côté.

S'il n'y passe qu'une armée médiocre, telle qu'est celle que j'y conduis, il dépend des ennemis de revenir sur ce corps et de l'accabler; il ne peut espérer d'être secouru par l'armée qui est dans la vallée du Rhin, et cela par deux raisons, ainsi que je l'ai dit ci-dessus : l'une, parce qu'il dépend de M. le prince Eugène d'éloigner M. le maréchal de Villeroy de l'endroit d'où il pourrait secourir en passant en Alsace; l'autre, parce que je ne pourrais l'avertir du mouvement des ennemis contre moi assez promptement pour que je ne fusse pas attaqué avant que la nouvelle que je donnerais de leur marche fût arrivée à lui.

Je dépendrai donc absolument de leur volonté, et d'autant plus que M. de Bavière s'éloignant au-dessous d'Ulm, faute de subsistances, et les ennemis s'y tenant, je n'ai aucun secours à espérer de ce premier.

Je puis avoir quelque répit dans la seule circonstance du siége d'Ulm jusqu'à ce qu'il soit fini; peut-être qu'en ce cas l'électeur pourrait revenir vers Geislingen, et que je le pourrais joindre par

les derrières; mais, pour cela, il faut concerter ses mouvements par lettres.

Si l'armée que votre majesté me donne pouvait se soutenir d'elle-même, c'est-à-dire que j'eusse cinquante escadrons de plus, et qu'il y eût toujours une armée dans la vallée du Rhin pour protéger l'Alsace et contenir le prince Eugène ou le suivre, l'empire serait perdu; mais, comme votre majesté ne les peut donner, il est inutile d'en parler, que pour dire que l'on ne peut point faire une guerre de campagne avec trente-huit escadrons de cavalerie et douze de dragons. Le corps d'infanterie est assez raisonnable, et il n'y aurait rien à craindre de ce côté-là.

Si votre majesté croit qu'elle en puisse diminuer quelques-uns des quatre-vingts qui restent avec M. le maréchal de Villeroy ou M. le comte de Coigny, le moindre renfort me serait considérable.

Tant que M. le maréchal de Villeroy est à portée de Kehl et d'Altenheim, même jusqu'à la hauteur de Kappel, un régiment de dragons suffit pour couvrir le débouché de la forêt d'Haguenau. Depuis que Landau est à votre majesté, ce n'est point par un corps qu'il faut soutenir la basse Alsace présentement; il n'y a aucun poste au delà de la Zorn d'où il ne fût obligé de se retirer avec précipitation si les ennemis débouchaient par Philipsbourg; et dès qu'il ne peut rester qu'à la hauteur de la Moder, l'armée de la vallée du Rhin y est bien longtemps avant que les ennemis y puissent arriver, d'autant plus que les Suisses, qui ne peuvent passer le Rhin, se trouveraient là tout portés.

Le pays qui est depuis la Queich jusqu'au Seltzbach est tout pays ennemi et contribuable. Tout ce que j'ai l'honneur de dire à votre majesté sont des faits. S'ils lui donnent lieu de me fortifier de quelque cavalerie, cela me mettra en état de la mieux servir en Souabe, sinon, on fera de son mieux; et quoique je prévoie très-bien qu'il me peut arriver de grands accidents dans la manœuvre que j'ai à faire, puisque votre majesté s'y est déterminée, et qu'elle m'a donné ses ordres, je tâcherai de m'y conduire de sorte que, quoi qu'il arrive

de bien ou de mal, elle aura lieu d'être satisfaite de ce que fera son armée et qu'elle tâchera de mériter son estime.

Je n'entre point dans un plus long détail sur le mémoire de M. de Legall; les autres articles n'ont rapport qu'à des idées générales sur les affaires de Bavière, qui ne sont point de mon fait présentement; et je me renferme à supplier très-humblement votre majesté de me faire savoir, par le retour du courrier, en quel cas je dois joindre M. de Bavière, et si elle me destine une augmentation de cavalerie, afin que je ne sois point en incertitude sur le premier chef, et que je prenne mes mesures sur l'autre.

Je n'ai rien à ajouter à ce que je viens de dire que pour supplier votre majesté de me faire joindre incessamment par M. de Legall, qui me sera d'un très-grand secours si je pénètre au delà des montagnes.

Dès que MM. les maréchaux de Villeroy et de Tallard eurent formé le projet dont leurs lettres font le détail, ils en informèrent M. le maréchal de Marcin, et lui firent connaître la nécessité d'engager l'électeur à suivre de près le duc de Marlborough et le prince de Bade si, lorsqu'il se présenterait pour passer les montagnes, ils venaient à marcher pour s'opposer à son passage.

M. le maréchal de Tallard s'était mis en mouvement dès le 28, ainsi qu'on le voit par sa lettre, et ce jour-là il était venu avec sa cavalerie de Lauterbourg à Roppenheim; il y séjourna le 29, pour attendre son infanterie et son artillerie, qui arrivèrent le 26 à Beinheim.

M. le maréchal de Villeroy ne décampa de Steinweiler que le 29, pour aller camper à Surbourg. Il fit en même temps occuper Hert, Rheinzabern et Jockgrim, pour donner au prince Eugène de l'inquiétude pour cette partie du Rhin.

M. le comte de Coigny, qui campait à Seltz, se porta avec

son corps à Drusenheim, afin d'observer celui des ennemis qui occupait la ligne de Bühl.

Le 31 M. le maréchal de Tallard passa la Moder et campa à Hertheim; il envoya à Vieux-Brisach M. de la Frezelière et M. de Lahoussaye pour préparer le convoi de vivres et d'artillerie qu'il devait mener avec lui.

Le 1er juillet il passa le Rhin à Kehl, et y séjourna le 2 et le 3, tant pour donner le temps d'assembler tout ce qui lui était nécessaire pour son entreprise, que pour entretenir l'inquiétude que pouvaient prendre les ennemis pour leur ligne, dont il menaçait le front, tandis que M. le maréchal de Villeroy et M. de Coigny leur donnaient des jalousies pour leurs derrières.

Le 4 il se remit en marche, résolu de ne plus s'arrêter jusqu'à ce qu'il eût gagné l'entrée des gorges de Waldkirch et du Glotterthal. Il prit le chemin du pied des montagnes, premièrement parce qu'il était le plus commode, en second lieu parce qu'en se dirigeant sur Offenbourg, au lieu de prendre dès sa première marche le droit chemin de Waldkirch, il devait tenir un jour de plus les ennemis dans l'incertitude sur son véritable dessein. Il alla donc le 4 camper à Hofweier, le 5 à Mutersheim, le 6 à Herboltzheim et le 7 à Waldkirch. Il sépara en plusieurs corps les quarante bataillons et les soixante escadrons destinés à former son armée, et les répandit depuis Waldkirch jusqu'à Riegel, afin de couvrir la marche du convoi qui devait partir de Vieux-Brisach le 8; ce convoi consistait en quatre pièces de gros canon, indépendamment des quarante pièces de campagne qui composaient son équipage, et en deux mille voitures chargées de vivres et de munitions de guerre.

M. le maréchal de Villeroy, de son côté, après avoir re-

plié les troupes qui occupaient des postes sur le bord du Rhin, remonta ce fleuve et alla, le 5, de Surburg au Fort-Louis; le 6 il campa sous Strasbourg, et passa le Rhin à Kehl le lendemain. Il y séjourna le 7 pour rassembler toutes ses troupes au nombre de quarante-deux bataillons, dont un d'artillerie et un de bombardiers, et soixante escadrons. Il laissa à Drusenheim M. de Coigny avec neuf bataillons et dix escadrons, ainsi qu'il en était convenu avec M. le maréchal de Tallard, pour veiller aux mouvements du prince Eugène et l'empêcher de jeter un pont à Stollhofen.

Comme Landau allait rester livré à ses propres forces, M. le maréchal de Villeroy y fit entrer deux nouveaux bataillons et des détachements de cavalerie, de sorte que la garnison fut composée de huit bataillons.

Le 8 M. le duc de Villeroy fut détaché de l'armée avec douze compagnies de grenadiers, mille cinq cents fusiliers, cinq cents cavaliers ou dragons et deux pièces de gros canon; le lendemain il entra dans la gorge de la Kintzig, pour occuper Gengenbach et Biberach et communiquer avec M. le maréchal de Tallard, qui avait, de son côté, fait avancer dans la vallée de Glotterthal six cents grenadiers, deux régiments de cavalerie et quatre de dragons, sous les ordres de MM. de Clérambault et de Courtebourne, pour attaquer les retranchements que les ennemis avaient faits près de Hornberg, à la tête des deux vallées. Le même jour, 9, M. le maréchal de Villeroy décampa des environs de Kehl et mena l'armée à Offenbourg.

Telles étaient et la situation des armées dans la vallée du Rhin, et les dispositions pour le passage de celle de M. le maréchal de Tallard au delà des montagnes, lorsque se répandit le bruit d'une action qui s'était passée, le 2 du mois, sur le Danube, et dans laquelle les ennemis avaient perdu

quatorze mille hommes; le prince de Bade avait été blessé et tous ses généraux tués ou blessés. Cette nouvelle, venue de l'armée même des ennemis, ne parut point équivoque; et M. le maréchal de Tallard, persuadé non-seulement qu'elle n'était pas sans fondement, mais même que le désastre des ennemis était plus grand encore qu'on ne l'annonçait, manda à M. le maréchal de Marcin, par sa lettre du 8, qu'il serait à Villingen au plus tard le 15; que peut-être auparavant il se rendrait maître de Rottweil pour y faire un dépôt; qu'il s'établirait ensuite sur le Necker, et que de là il s'approcherait d'Ulm par Tubingue et Urach. Il se mit en effet en marche le 10, pour entrer dans la montagne et suivre le détachement de MM. de Clérambault et de Courtebourne. Mais avant d'entamer les détails de la suite de ses opérations, on croit devoir rendre compte de ce qui se passa en Bavière, depuis le moment[1] où l'électeur et M. le maréchal de Marcin, après avoir échappé à la poursuite du prince de Bade, eurent pris près d'Elchingen une position qui les mit en état de donner du repos à leurs troupes et de se soutenir devant ce général, qui, de son côté, s'était porté à Ehingen pour y attendre les renforts qui lui venaient du Rhin.

L'électeur profita du temps pour réparer les désordres qu'une marche telle que celle qu'il avait faite avait occasionnés parmi les troupes et dans ses équipages; et, comme il eut successivement des avis que chaque jour l'armée du prince de Bade s'augmentait, et que celle du duc de Marlborough marchait à tire-d'aile pour la joindre, il rassembla toutes les troupes françaises et celles des siennes qui n'étaient pas nécessaires pour la garde de ses états, de sorte que le 15 juin il se trouva fort de quarante-cinq mille hommes; mais, ayant

[1] Le 3 juin.

consommé tous les fourrages des environs de son camp, il décampa d'Elchingen le 16, pour descendre le Danube; et, après avoir passé la Brentz avec trente-deux mille hommes, il prit derrière cette rivière un poste avantageux, la droite sur les hauteurs de la Brentz, la gauche à Gundelfingen, près de Lauingen, où il établit son quartier. Il laissa près d'Ulm le reste de l'armée sous les ordres de M. le maréchal de Marcin, qui campa à la rive gauche du Danube pour couvrir cette place.

Le prince de Bade, de son côté, décampa d'Ehingen le[1]... et le duc de Marlborough ayant continué sa marche, ils se joignirent le 22 à[2]....... éloigné d'Ulm de quatre lieues. Le lendemain, 23, les deux armées réunies descendirent le Danube et campèrent à Langenau, ce qui engagea M. le maréchal de Marcin à se mettre derrière ce fleuve et à aller, le 24, se placer près de Leipheim, vis-à-vis du camp des ennemis, pour les observer de plus près. On resta de part et d'autre dans cette situation jusqu'au 26.

Ce jour-là on vit les ennemis marcher de Langenau vers la Brentz, se dirigeant sur Giengen ou Heidenheim. L'électeur et M. le maréchal de Marcin jugèrent que leur projet était de tomber sur Donawert, qui était dans le plus mauvais état. L'électeur y faisait faire sur la montagne de Schellenberg un camp retranché pour pouvoir soutenir la place; mais, ayant été informés par les lettres de MM. les maréchaux de Villeroy et de Tallard du parti que le roi avait pris de leur envoyer du secours, ils se persuadèrent que, dès que le duc de Marlborough aurait avis de la marche de M. de Tallard dans les montagnes, il perdrait Donawert de vue. Cependant l'électeur, craignant de voir enlever ce poste important, y fit

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit original.

[2] *Idem.*

marcher le même jour dix-neuf bataillons et deux régiments de dragons, avec huit pièces de canon, sous les ordres du comte d'Arco, pour achever le retranchement de Schellenberg et l'occuper afin de couvrir la ville. En même temps son altesse électorale se fit joindre par le corps de M. le maréchal de Marcin, qui n'était plus nécessaire à Leipheim.

Les ennemis passèrent en effet la Brentz le soir du 26, et campèrent leur droite à Herbrechtingen, leur gauche à Giengen, à hauteur de la droite de l'électeur, qui la rapprocha du Danube et la porta à Dillingen; sa gauche resta appuyée à Lauingen, et sa position fut alors la même que celle que M. le maréchal de Villars avait occupée l'année précédente, pendant la plus grande partie de la campagne.

Le prince de Bade et le duc de Marlborough étaient fort supérieurs à l'électeur et à M. le maréchal de Marcin. Ils parurent avoir dessein d'attaquer; mais, après un séjour de quatre jours dans leur camp, où l'infanterie anglaise, restée en arrière, et l'artillerie les joignirent, ils se mirent en marche le 1er du mois de juillet et s'avancèrent de Herbrechtingen à Obermedlingen.

Le 2, à la pointe du jour, le duc de Marlborough, auquel le commandement appartenait ce jour-là[1], prit les devants avec six mille hommes d'infanterie anglaise et hollandaise, trois bataillons de grenadiers impériaux et trente-deux escadrons. Le reste de l'armée, conduit par le prince de Bade, se mit quelque temps après en marche pour le suivre. Le duc de Marlborough fit une si grande diligence, que dans l'après-midi il passa la Wernitz au-dessus de Donawert, et qu'à cinq heures du soir il arriva avec toutes ses troupes devant les re-

[1] Le duc de Marlborough et le prince de Bade prétendaient chacun avoir le commandement; mais ils convinrent qu'il serait alternatif d'un jour à l'autre.

tranchements de Schellenberg, qui n'étaient point achevés. Sans attendre l'armée, il fit ses dispositions pour attaquer. Le comte d'Arco eut à peine le temps de mettre en bataille les dix-neuf bataillons et les deux régiments de dragons qu'il y avait menés; cependant il canonna vivement avec ses huit pièces de canon la tête des ennemis, qui marchaient sur six colonnes. A six heures l'attaque commença par un grand feu d'artillerie et de mousqueterie à la gauche de la ligne, près de Donawert; mais les ennemis y trouvèrent une telle résistance, qu'ils furent repoussés trois fois avec une perte considérable, et que deux heures de combat ne leur firent pas gagner le moindre terrain. Ce ne fut qu'à l'arrivée du prince de Bade avec l'armée, que la fortune changea. Le comte d'Arco, prévoyant que l'attaque allait devenir plus difficile à soutenir, envoya ordre de garnir avec quatre bataillons le chemin couvert de Donawert, qui prenait des revers sur le front de la gauche des retranchements, où s'était déjà porté le fort de l'attaque; mais cet ordre ne fut point exécuté; et les ennemis ayant formé une nouvelle attaque sur ce point comme sur tout le reste des retranchements, ils le forcèrent, et le comte d'Arco n'eut plus qu'à ordonner la retraite : elle se fit avec beaucoup de difficulté et de confusion, partie par Donawert, partie par les bois, du côté de Neubourg; on ne put emmener le canon et on l'encloua.

Le malheur de cette journée fut grand, relativement à la situation des affaires de l'électeur; mais la perte des ennemis fut beaucoup plus considérable que celle des Bavarois : ceux-ci eurent seize cents hommes tués ou blessés, et le duc de Marlborough plus de six mille, parmi lesquels le prince de Beveren, le général Goor, commandant les Hollandais, et trois autres généraux, furent tués; le prince de Bade, les princes

de Hesse-Cassel et de Wurtemberg, le général Thungen, les comtes de Frise et de Fürstemberg et le comte de Stirum furent blessés. Ce dernier mourut peu de jours après de ses blessures.

Le comte d'Arco donna, dans cette journée, des marques d'une expérience consommée et d'une grande valeur. Avec quatorze bataillons bavarois, cinq des troupes de France et deux régiments de dragons aussi français, il soutint, pendant trois heures, des retranchements imparfaits contre toutes les forces du duc de Marlborough et du prince de Bade, dont les deux armées formaient ensemble quatre-vingt-un bataillons et cent cinquante-deux escadrons.

L'électeur ne fut informé du malheureux événement que le 3, peu avant le jour. Il leva aussitôt son camp de Dillingen, repassa le Danube et marcha droit à Donawert avec toute l'armée; mais, ne pouvant soutenir cette place sans être maître de la hauteur de Schellenberg, dont elle était entièrement dominée, il se vit forcé de l'abandonner; et, comme elle allait ouvrir aux ennemis l'entrée de la Bavière, il prit le parti de se rapprocher de son pays; et le 4, après avoir fait évacuer Donawert et couper le pont du Danube, il se retira sous Augsbourg, où il se retrancha.

Le 5 les ennemis, ayant jeté plusieurs ponts sur le Danube, passèrent ce fleuve et campèrent sur la rivière de Schmutter, la droite à Mertingen, la gauche vers Donawert, où ils laissèrent une garnison; ils jetèrent de nouveaux ponts tant sur le Danube que sur le Lech, au-dessus et au-dessous de l'embouchure de cette rivière, afin de pouvoir entrer en Bavière. Dès que l'électeur en fut informé, il retira la garnison de Neubourg, qui courait risque d'être coupée, et des détachements qui occupaient différents postes; mais c'étaient de faibles renforts pour une armée très-inférieure à celle des

ennemis, et ce qui était de plus effrayant, c'est qu'au milieu de ces désastres il n'avait encore aucune nouvelle de ce qu'il pouvait espérer de M. le maréchal de Tallard. Ce ne fut que le 9 que M. de Marcin reçut la lettre que ce général lui avait écrite le 27 juin pour lui annoncer et la résolution que le roi avait prise de lui faire passer les montagnes, et la direction qu'il se proposait de prendre pour le joindre, en descendant la rive droite du Danube; mais alors les circonstances étaient bien différentes de la situation dans laquelle avaient été les affaires lorsque M. le maréchal de Tallard avait formé le plan de sa marche: c'est ce dont M. le maréchal de Marcin le prévint par sa lettre du 9, en lui faisant observer que, les ennemis étant campés entre Mertingen et Donawert, le passage de l'armée de l'électeur, d'Augsbourg à Ulm, était non-seulement difficile, mais même impossible, tant qu'ils resteraient dans la même position, d'où ils pouvaient, par leurs ponts du Danube et du Lech, faire des courses dans la Bavière; que, par cette raison, la jonction ne pouvait se faire sur le Danube, et qu'il devait, après avoir passé les montagnes, au lieu de se porter sur ce fleuve, se diriger sur Memmingen en laissant Biberach à sa gauche; que la jonction une fois faite, soit à Memmingen, soit à Augsbourg, on serait en état de marcher aux ennemis sans craindre leur supériorité. Il l'assura, dans la même lettre, que si les ennemis faisaient des mouvements pour se porter à sa rencontre, l'électeur était déterminé à les suivre de manière qu'ils ne pussent attaquer ni l'une ni l'autre armée avant la jonction.

M. le maréchal de Tallard n'avait pas attendu des nouvelles plus particulières de ce qui se passait en Bavière que celles qu'il avait reçues au moment où il avait commencé à pousser des troupes dans la montagne. Dès les premiers avis de l'ac-

tion du 2, il en avait envisagé les suites comme peu avantageuses aux affaires de l'électeur. Le convoi qu'il attendait de Vieux-Brisach l'ayant joint le 9, au camp de Waldkirch, et les troupes qui avaient été détachées sous les ordres de M. le duc de Villeroy ayant occupé le même jour Gengenbach, Biberach, Hasslach et Hausach, il se mit en marche le 10 avec l'armée pour suivre la vallée de Waldkirch et gagna Villingen. Le même jour M. le duc de Villeroy poussa avec son détachement jusqu'à Hornberg, dont les ennemis, à son approche, abandonnèrent les retranchements. Il y fut joint par MM. de Clérambault et de Courtebourne, qui avaient marché avec leur détachement par la vallée de Waldkirch et par le Rothberg, pour les prendre à revers.

L'armée fut partagée en trois divisions, ayant chacune à sa suite un nombre de voitures : la première fut commandée par M. de Zurlauben, la deuxième par M. d'Hautefort, la troisième par M. de Roucy.

M. de Zurlauben gagna, dès le 11, Hornberg, où il joignit les détachements qui y avaient pris poste la veille; M. le maréchal de Tallard s'y rendit aussi de sa personne, et le 12 au matin il fit monter à toutes les troupes la montagne[1], qui était la dernière qu'on eût à franchir et la plus haute de toute cette partie de la Forêt Noire. M. de Zurlauben s'avança, avec le détachement de M. de Clérambault et sa division, jusqu'à trois lieues de Villingen, et campa à l'endroit même où les ennemis avaient fait des retranchements pour s'opposer à ce qui pouvait venir de la Bavière. Il eut ordre d'y attendre les autres divisions qui filaient pendant le jour et la nuit; mais le défilé était si étroit et si difficile, que l'arrière-garde ne pouvait le joindre que le 15.

[1] Le Sazlach.

M. de Tallard resta à Hornberg pendant les journées du 12 et du 13. M. le maréchal de Villeroy s'y rendit du camp d'Offenbourg pour concerter avec lui les moyens d'assurer la communication; et ayant jugé l'un et l'autre qu'indépendamment des postes qu'on occupait déjà il était nécessaire de s'emparer de Wolfach, qui était sur le chemin de Rottweil, et de la petite ville de Zell, par où les ennemis pouvaient venir d'Oppenau, M. le maréchal de Villeroy se chargea d'y envoyer des troupes et de garder non-seulement toute la vallée de la Kintzig, mais aussi toutes les gorges qui y arrivaient. En conséquence, il fit marcher, le 14, à Hornberg, mille hommes d'infanterie et deux cents chevaux sous les ordres de M. d'Antin; et M. le duc de Villeroy, après avoir établi tous les postes, retourna au camp d'Offenbourg.

Le 14 M. le maréchal de Tallard passa la montagne de Hornberg et se rendit au camp, où les deux premières divisions étaient arrivées; la troisième suivait, mais il se brisa un si grand nombre de voitures mal conditionnées et trop chargées, que la marche fut beaucoup retardée. M. le maréchal de Tallard s'avança le 15 avec les troupes et les deux premières divisions du convoi à Hart, entre Villingen et Rottweil, où il campa la droite à une lieue et demie de la première de ces places, la gauche à pareille distance de la seconde. Son dessein était de séjourner le lendemain pour attendre les traînards et le reste de son convoi, et de se porter le 17 devant Rottweil. Il pensait devoir commencer par occuper ce poste, parce que, si les ennemis s'y fussent portés avant lui, il se serait trouvé trop serré du côté de Villingen, et il lui serait devenu peut-être difficile de s'en emparer, étant soutenu de tout le pays de Wurtemberg, et les ennemis pouvant, à la faveur du Necker, y prendre une position avan-



tageuse, au lieu qu'en tenant Rottweil il espérait que Villingen ne pourrait lui échapper. Ce qui l'engagea, d'ailleurs, à former ce projet, fut l'avis qu'il reçut de la marche du prince Eugène, avec un gros détachement de l'armée du Rhin, vers le haut Necker et le haut Danube, où il devait être joint par le duc de Wurtemberg. Il espéra néanmoins avoir le temps de se rendre maître de Rottweil et de Villingen, et même de faire d'autres établissements pour se procurer le moyen de subsister, et d'opérer, dans cette partie, une diversion capable de soulager l'électeur.

Il n'avait encore, ni par ce prince, ni par M. le maréchal de Marcin, aucune nouvelle de l'événement du 2, ni de ce qui s'était passé depuis. La lettre que ce dernier général lui avait écrite le 9, et dont on a fait mention plus haut, ne lui était point parvenue. Ce ne fut que le 16 qu'il en reçut une du 12, qui le força de changer de projet et de faire de nouvelles dispositions: elle lui apprenait non-seulement les désastres de la journée de Schellenberg et la retraite de l'armée sous Augsbourg, que l'électeur regardait comme le meilleur poste qu'elle pût occuper pour attendre du secours, mais aussi que ce secours était plus instant que jamais, parce que le 10 les ennemis étaient entrés avec toutes leurs forces en Bavière, où ils campaient devant Rhain; que bientôt ils seraient maîtres de ce poste, qui leur ouvrirait le chemin de Munich; que cette capitale n'était pas en état de tenir deux jours; qu'il n'avait pu déterminer l'électeur à en faire sortir l'électrice et sa famille, et à en retirer ses effets, mais que ce qui mettait le comble à ces embarras était la proposition d'accommodement qui venait d'être faite par l'empereur à son altesse électorale, et la résolution où elle était d'y consentir si, à l'époque du 15, elle n'apprenait pas que l'armée du Rhin eût passé les montagnes;

qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour la faire avancer, non plus sur Memmingen, mais sur Ulm, et que c'était le seul moyen ou d'empêcher l'accommodement, ou de retirer les troupes du roi qui étaient jointes à celles de l'électeur[1].

En dépêchant l'exprès qui devait porter cette lettre à M. de Tallard, M. le maréchal de Marcin fit partir deux détachements pour aller à la découverte et pour apprendre de ses nouvelles : l'un se dirigea par Biberach sur Sulgau et Pfullendorf; l'autre devait suivre le Danube, et se porter à Mengen et Mösskirch, même jusqu'à Friedlingen, où était le retranchement des ennemis qui fermait les passages depuis le lac de Constance jusqu'au Danube.

La situation où M. le maréchal de Tallard vit que se trouvait l'électeur, et les instances de M. le maréchal de Marcin, ne permirent pas à ce général d'exécuter le projet qu'il avait formé de s'emparer de Rottweil; il ne songea plus qu'à passer, sans perdre de temps, le Danube, pour se mettre en mesure de soutenir l'électeur s'il persévérait dans ses engagements avec le roi, ou d'assurer la retraite des troupes françaises si ce prince faisait son accommodement avec l'empereur. Mais un accident imprévu ne lui permit pas de se mettre sur-le-champ en marche : trois cent mille rations qu'il menait à sa suite se trouvèrent gâtées et hors d'état de pouvoir être distribuées aux troupes; il ne lui restait de biscuit que pour la subsistance de neuf jours; et comme ce biscuit se trouvait à l'arrière-garde de son convoi, qui n'était pas encore arrivé au haut de la montagne de Hornberg, il se vit obligé de séjourner le 17. Il se

[1] Dans ces circonstances embarrassantes, M. le maréchal de Marcin assembla tous les officiers généraux français pour avoir leur avis sur le parti qu'il y avait à prendre et sur ce qu'on devait demander à l'électeur relativement à la proposition d'un accommodement de la part de l'empereur. On trouvera au rang des pièces le résultat de ce conseil de guerre, signé des différents officiers généraux.

détermina à profiter de ce temps pour faire le siége de Villingen, dont il jugea pouvoir se rendre maître en deux jours, et où il se proposait de faire un établissement pour assurer sa retraite, si, après s'être avancé vers l'électeur, il se trouvait dans la nécessité de revenir sur ses pas. Son projet était, aussitôt que la place serait en son pouvoir, de marcher diligemment à Tuttlingen, d'y passer le Danube et de pousser une tête à Mengen, même à Mösskirch. Il dépêcha un exprès à M. le maréchal de Marcin pour l'informer de sa situation et le prévenir de la direction de sa marche; et, comme il n'avait de biscuit que ce qui lui était nécessaire pour gagner Biberach, il lui indiqua ce lieu pour qu'il y fît trouver du pain. Il lui manda en même temps de prendre des mesures pour ne pas laisser les ennemis se mettre entre les deux armées; et pour cet effet, au premier mouvement de leur part qui pourrait indiquer ce projet, de marcher sur l'Iller, même de se rapprocher davantage de lui si cela devenait nécessaire, afin de ne pas leur laisser la facilité d'accabler celle des deux armées sur laquelle ils seraient le plus à portée de tomber.

Villingen devenant donc l'objet principal dans les circonstances qui le retenaient au débouché des montagnes, il détacha, dès le même jour 16, M. d'Hautefort avec un gros corps et douze pièces de canon, dont quatre de vingt-quatre, pour faire le siége de cette place. On ne perdit point de temps. Le soir, à l'entrée de la nuit, on ouvrit la tranchée et on établit des batteries sur une hauteur qui commandait la ville à la distance de quatre-vingts à cent toises. Le lendemain, la queue du convoi étant arrivée, M. le maréchal de Tallard se rapprocha de Villingen avec l'armée.

Le canon commença à tirer le 18, et on fit brèche à la première et à la seconde enceinte; mais les assiégés firent un si

grand feu d'artillerie et de mousqueterie, que plusieurs pièces furent démontées et les travaux du siége fort retardés. On était encore à cinquante toises du fossé, et l'on ne pouvait aller à la brèche sans faire une nouvelle parallèle, ce qui exigeait encore du temps et en faisait perdre un bien précieux pour le salut des affaires de Bavière.

On n'aura point de peine à juger de l'extrême inquiétude de M. le maréchal de Tallard, embarrassé d'un siége qu'il ne pouvait abandonner sans se mettre dans le cas de n'avoir aucun point de sûreté, pressé cependant par toutes sortes de motifs de marcher en avant, et d'un autre côté pouvant à chaque instant apprendre la défection de l'électeur, et peut-être la perte des troupes du roi qui étaient à son armée.

Dans ces circonstances critiques, deux lettres de M. le maréchal de Marcin, du 13 et du 14, et ce que lui apprit M. de Massenbach qui était porteur de la dernière, le rassurèrent sur une partie des craintes qu'il avait conçues, principalement sur l'accommodement de l'électeur; mais ce n'était pas encore assez pour prendre confiance dans le succès de la jonction et dans les secours qu'il aurait demandés à l'électeur. Il serait difficile de rendre avec vérité une situation aussi embarrassée; et l'on croit ne pouvoir le faire qu'en rapportant en entier les lettres de M. le maréchal de Marcin et la dépêche que M. le maréchal de Tallard fit au roi après l'arrivée de M. de Massenbach au camp devant Villingen le 18.

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. le maréchal de Tallard. Du camp

Je n'ai reçu aucune lettre de vous, monsieur, depuis celle que vous m'avez écrite de Lauterbourg, le 27 de l'autre mois. J'apprends, par des lettres des commandants de Memmingen et de Biberach, du 12 et du 13 de ce mois, que votre armée était à la hauteur de Villingen. Indépendamment de tout ce que j'ai chargé M. de Fonbeau-

d'Augsbourg, 13 juillet 1704, à minuit[1].

sard de vous dire, et de tout ce que je vous ai mandé par M. de Vivans Saint-Christau, venez en toute diligence; car, autant que je puis le voir, il n'y a encore rien de fait; il n'y a point d'autre moyen que votre arrivée avec l'armée, pour empêcher que les choses ne passent plus loin.

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. le maréchal de Tallard.

Du camp d'Augsbourg, 14 juillet 1704, à neuf heures du soir[2].

Je n'ai reçu que ce matin, monsieur, à onze heures, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Waldkirch, du 8 de ce mois, qui est la seule qui me soit venue de vous, depuis celle datée du 27 juin de Lauterbourg, à laquelle j'ai fait réponse par la poste et par deux exprès, qui ne doivent pas vous avoir rencontré, ayant pris le chemin de Schaffhouse. Depuis ce temps-là j'ai envoyé à votre rencontre deux détachements, pour savoir de vos nouvelles, que vous pouvez juger aisément ne nous devoir pas être indifférentes: l'un des deux détachements, commandé par de Fonbeausard, a pris la route de Biberach, de Sulgau et de Pfullendorf; l'autre, commandé par M. de Vivans Saint-Christau, qui partit avant-hier au soir, doit suivre le Danube jusqu'à Mengen et Mösskirch, et même jusqu'à Friedlingen, où sont les retranchements des ennemis, s'il n'apprend pas plus tôt de vos nouvelles. L'un et l'autre étaient chargés de vous rendre compte de ce qui se passait au sujet des propositions d'un traité d'accommodement entre l'empereur et son altesse électorale, qui ne pouvait plus résister à la douleur de voir son pays ruiné par les ennemis et absolument à leur merci. Votre lettre du 8 de ce mois, arrivée ce matin, et qui ne pouvait venir plus à propos, a rompu le col net à toutes ces propositions, l'électeur ayant aussitôt après congédié le négociateur, qui était M. de Wratislaw, ci-devant ambassadeur ou envoyé en Angleterre de la part de l'empereur. Que ce que je vous mande sur ce sujet ne vous fasse nulle impression; car il faut que vous comptiez que tout cela s'est passé sans aucune altération

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 76.

[2] *Idem*, n° 77.

dans les bonnes intentions de ce prince, qui d'ailleurs, entre vous et moi, est si faible qu'il ne peut résister à la vue de la ruine de son pays, sans compter qu'il est entouré de gens très-mal disposés pour nous, excepté MM. de Monasterol et d'Arco, qui sont aussi bien intentionnés qu'on le peut désirer. L'électeur, qui n'avait pas compté sur la route que vous tenez, ne laisse pas de la trouver très-bonne, ainsi que toutes les mesures que vous prenez pour avoir une communication et une subsistance aisée par vos derrières; mais cependant, comme il ne se trouvera bien que lorsqu'il sera à portée de se joindre à vous, monsieur, ou du moins d'être assez près pour que les ennemis ne puissent se mettre entre deux, et pour pouvoir agir de concert, ce qui ne se peut faire qu'aux environs d'Ulm, il m'a chargé de vous exhorter à vous en approcher tout le plus tôt qu'il vous sera possible, croyant que rien n'est plus capable de déterminer les ennemis à sortir de la Bavière, que de voir son armée et la vôtre à portée de se joindre et en état de marcher à eux. Cependant je vous donne avis qu'un secrétaire de son altesse électorale, nommé Reichard, qu'elle avait envoyé aujourd'hui à Friedberg, depuis la réception de la lettre que vous m'avez écrite, pour congédier le négociateur Wratislaw et ses propositions, nous a rapporté que le prince Eugène marche de votre côté avec trente bataillons et soixante escadrons, ayant laissé sur le Rhin et aux lignes de Bühl vingt-deux bataillons et peu de cavalerie; et que, sur la nouvelle de l'arrivée de votre armée en ce pays-ci, le prince de Bade et M. de Marlborough ont fait ce matin un détachement de leur armée de vingt bataillons et de trente escadrons, pour aller joindre le prince Eugène. Je ne voudrais pas être caution que le calcul des troupes fût bien juste; car vous savez que la coutume des ennemis est de grossir toujours le nombre des leurs au delà de la vérité; le remède à cet inconvénient ne me paraît pas difficile, puisque vous êtes soutenu de l'armée de M. le maréchal de Villeroy, qui peut vous joindre ou vous faire passer des troupes, à mesure que celles de M. le prince Eugène grossiront et qu'il s'approchera de vous. Nous contiendrons cependant

avec la nôtre celle des ennemis qui nous est opposée, ce qui nous sera plus facile si elle est affaiblie du détachement que je viens de vous dire; elle est campée de l'autre côté du Lech, entre Donawert et Rhain, dont il paraît qu'elle veut faire le siége, qu'il n'est pas encore certain qu'elle ait entrepris sérieusement. Comme cette place est de l'espèce de toutes celles de la Bavière, qui ne valent rien, excepté Ingolstadt, il ne sera pas apparemment long dès qu'il sera commencé véritablement. Ils ont plusieurs ponts sur le Lech et un ou deux à Donawert sur le Danube.

Ce que vous avez appris de l'action qui s'y est passée le 2 de ce mois est au-dessous de la vérité, étant certain qu'ils y ont perdu plus de six mille hommes et plusieurs de leurs officiers généraux, c'est-à-dire tant tués que blessés. Nous avons perdu, à la vérité, le poste, qui n'était pas soutenable; mais il ne nous en coûte pas quinze cents hommes, tant tués que hors de combat des troupes du roi et de l'électeur, et point d'officiers considérables. J'ai eu l'honneur de vous rendre compte, monsieur, de cette affaire par mes lettres précédentes, et M. de Massenbach, officier de beaucoup de mérite et de très-bon sens, vous en informera encore plus particulièrement, aussi bien que de notre situation et de celle des ennemis. Je l'envoie à votre rencontre pour que vous puissiez apprendre par lui tout ce que vous pourrez désirer de savoir de nous qui ne pourrait être contenu dans une lettre, et pour apprendre, par son retour, tout ce qu'il vous plaira me faire savoir. En attendant les mouvements que feront les ennemis, nous sommes ici dans un très-bon poste, qu'ils n'auraient pas manqué d'occuper si nous ne nous y étions pas mis, et dont nous n'aurions jamais pu les faire sortir. Excepté Ulm, qui est notre magasin, cette ville-ci est la seule où il y ait quelque ressource pour la subsistance. M. de Massenbach étant chargé de cette lettre, je ne vous l'écris point en chiffres, d'autant plus que je n'en ai pas le loisir.

P. S. Je vous répète encore, monsieur, que je me rapporte à M. de Massenbach des choses que vous souhaiterez savoir de lui

touchant cette armée, et que, si celle des ennemis fait quelque démarche de votre côté, nous la suivrons comme vous me le marquez par votre lettre. En voilà une ci-jointe que son altesse électorale vous écrit.

Je dois vous dire encore, monsieur, que son altesse électorale, qui ne peut oublier les inquiétudes qu'elle a eues de se trouver trop faible, vous prie de vous faire renforcer par les troupes de M. le maréchal de Villeroy, si vous apprenez que M. le prince Eugène marche à vous.

Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi.

Du camp devant Villingen, 18 juillet 1704 [1].

Sire, je reçus hier une lettre de M. le maréchal de Marcin, du 13, et M. de Massenbach, qui vient d'arriver escorté de deux cents chevaux, m'en apporte une du 14.

Comme votre majesté trouvera ci-joint copie de l'une et de l'autre, je ne répéterai point ce qui y est contenu, et je me contenterai d'y ajouter ce que M. de Massenbach m'a dit de bouche de la part de M. le maréchal de Marcin : c'est, sire, que, si la lettre que j'écrivis à ce dernier, et que j'ai eu l'honneur de mander à votre majesté par mon dernier courrier, qui était arrivé à Ulm le 13 au soir, n'avait point été rendue à point nommé, l'électeur traitait avec l'empereur, et que, dès qu'il fut assuré que j'avais passé les montagnes, il manda à l'envoyé de ce prince de se retirer.

Les ennemis lui offraient le marquisat de Burgau et le palatinat de Neubourg ; mais ils ne voulaient consentir en nulle façon que l'armée de votre majesté se retirât, et ils demandaient que l'électeur l'abandonnât à ses propres forces. Il n'y avait jamais voulu consentir; il avait même demandé une conférence au comte de Wratislaw pour obtenir ce point; mais M. le maréchal de Marcin le détourna d'y aller, en lui disant qu'on ne manquerait pas de se saisir de sa personne dans cette conférence, et que, s'il y allait, il allait faire sonner le boute-selle, brûler ses bagages et s'en retourner en France. Cela l'arrêta,

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 75.

ma lettre arriva, et il est revenu avec vivacité à ses sentiments et à sa première inclination : on prétend même qu'il a congédié le ministre de l'empereur injurieusement. L'électrice était venue le trouver et avait fait les derniers efforts pour l'engager à se désister des intérêts de votre majesté; il l'a renvoyée et l'affaire est finie. Le comte d'Arco et Monasterol ont été inviolablement attachés aux intérêts de votre majesté.

Ce qui vient de se passer doit faire faire de grandes réflexions à votre majesté, et à mon sens elle n'a que deux partis à prendre, si, entre ci et la fin de la campagne, il ne se passe point d'action assez décisive pour changer le système présent : c'est, sire, de faire accommoder Offenbourg au mois de septembre, et de le rendre assez bon pour y tenir un gros poste, de mettre en quartier d'hiver le plus de troupes qu'il se pourra à portée de l'Alsace, d'en faire déboucher une armée, dès que les ennemis seront séparés, qui occupe de nouveau les postes du Kintzigerthal, qui se porte au débouché des montagnes, et s'avance à la faveur de Villingen, si nous le tenons alors, ou le prenne si nous ne le tenons pas; qu'en même temps toutes les forces que votre majesté aura vers le Danube s'étendent d'Ulm à Villingen, chassent tout ce que les ennemis auront entre le Danube et le lac de Constance, comme ils ont fait cette année; s'approchent de l'armée qui aura débouché d'Alsace, et que le tout ensemble, fortifié par tout ce que pourra donner l'électeur, sans trop dégarnir son pays, prenne des quartiers d'hiver dans toute cette étendue de pays, et communique de cette façon-là d'Ulm à Strasbourg.

Sans cette force terrible, sire, et sans des armées, votre majesté ne saurait établir de communication pour des troupes; car celle de Suisse ne saurait être que pour des officiers; et s'il n'y en a point, au moins pendant l'hiver, votre majesté eût-elle envoyé en Bavière l'armée de M. de Villeroy, outre celle que j'ai l'honneur de commander, ni les uns ni les autres n'auraient point de recrues, par conséquent seraient faibles; au printemps elles manqueront de tout. Les

ennemis, qui ont autant de troupes que nous et qui communiquent, en appelleront dans l'empire à proportion de ce que votre majesté y en aura, et elle sera toujours à la veille de voir périr toutes les forces qui seront en ce pays-là.

Si un tel parti ne convient point à votre majesté, j'ose prendre la liberté de lui dire qu'il ne lui en reste qu'un autre : c'est qu'on place les troupes de votre majesté à portée l'une de l'autre pour le quartier d'hiver, en sorte qu'on les puisse assembler par un beau matin, et d'avertir l'électeur, quelque temps auparavant, de faire son traité sous main avec l'empereur, comme s'il trompait votre majesté, ensuite de faire monter à cheval et de s'en revenir. Cette dernière proposition n'est pas sans difficultés, en s'y conformant avec toutes les mesures qu'on doit garder avec l'électeur; mais, si votre majesté ne se détermine à une de ces deux choses, la campagne qui vient ne se passera pas que votre majesté ne coure risque de perdre toutes ses troupes.

Par le premier parti, l'on pourrait peut-être leur porter, cet hiver, dans l'empire, le coup qu'ils ont voulu porter cet été à l'électeur, surtout si M. de Marlborough s'en était retourné à Londres, ses Anglais en Hollande, et que le prince Eugène eût regagné Vienne.

Par le second, votre majesté rappelle des armées invincibles dans son pays, et sort d'une inquiétude qui ne finira point heureusement si elle ne prend une résolution qui la sorte de l'état où elle est là-dessus.

J'apprends, sire, par ceux qui viennent de ce pays-là, que tout y manque, l'argent comme le reste; il y a si peu de contributions établies que cela ne vaut pas la peine d'en parler : point de ressources pour en avoir que par des lettres de change, qui ne peuvent fournir que peu à la fois; c'est pourquoi, sire, il faut commencer à en envoyer avant que les premiers fonds soient épuisés, afin que l'on n'en manque pas tout d'un coup.

J'eus l'honneur de mander avant-hier à votre majesté que les nouvelles que j'avais eues par M. le maréchal de Marcin, que l'électeur faisait son traité, avaient renversé tous les projets que j'avais faits,

qui étaient de commencer par prendre Rottweil, puis Villingen, de m'étendre ensuite vers Tubingue et Urach, qui n'est qu'à sept lieues d'Ulm; en sorte que, de proche en proche, on se serait communiqué depuis Strasbourg par le Kintzigerthal, ce qui, à la vérité, n'eût pas été un établissement de durée, quand les ennemis auraient voulu travailler sérieusement à le renverser, mais qui eût été une diversion qui les attirait, ou qui nous menait à notre but s'ils nous eussent laissés faire.

Au lieu de cela, je me suis trouvé obligé d'attaquer Villingen, afin d'y faire un dépôt qui me donnât lieu d'avancer sur le Danube, si l'électeur s'accommodait avec l'empereur, pour favoriser la retraite de l'armée de votre majesté, et avoir de quoi lui fournir de la subsistance à son retour; et je me trouve encore une fois dérouté par le dernier parti qu'a pris l'électeur, auquel le siége de Villingen ne convient point, surtout si cette petite place, qui est meilleure qu'on ne le disait, tient deux ou trois jours de plus qu'on ne le croyait; car M. le prince Eugène est dans le pays de Wurtemberg avec un gros détachement des lignes. M. de Thungen, quoique blessé, le vient joindre avec un corps considérable, ainsi que votre majesté le verra par les avis de M. le maréchal de Marcin. Le tout ensemble compose une armée assez forte, et il pourrait très-bien arriver que, si elle se mettait à portée de Riedlingen avant moi, j'aurais de la peine à joindre l'électeur, et à passer le marais de Pfullendorf devant elle; en sorte que ce prince, au lieu d'être soulagé par mon passage, aurait de plus contre lui tout ce que le prince Eugène aurait amené des lignes, qui, occupant le poste que je viens de dire, serait également à portée de couvrir le pays de Wurtemberg si je l'attaquais, de tomber sur l'électeur et d'être entre ce prince et moi.

Ces réflexions, sire, font que je suis convaincu qu'il faut gagner le devant sur eux, pour qu'ils ne puissent se mettre entre l'armée de votre majesté et M. de Bavière; après cela, sire, ou le prince Eugène joindra M. de Bade avec son détachement, ou il ne le joindra pas: s'il le joint, il faut que M. le maréchal de Villeroy fasse une diversion

sur les lignes, à la faveur de ses bateaux, pour les obliger de renvoyer des troupes de ce côté-là, ou qu'il passe les montagnes avec son armée et qu'il vienne à la tête de ce pays-ci; car, sans cela, sire, M. le prince Eugène employant son armée, et celle de M. le maréchal de Villeroy restant inutile, il en résulte qu'ils ont toujours une armée qui agit de plus que nous.

Jamais guerre n'a été de la nature de celle-ci, et il est certain qu'on ne peut trouver de remède à un inconvénient sans tomber dans un autre; mais, puisque les efforts sont commencés, il faut les soutenir au moins pendant cette campagne.

Je demande pardon à votre majesté, sire, si je prends la liberté d'entrer si avant sur tout cela; mais il y a une telle liaison à tous les mouvements qui se font depuis le Danube jusqu'au Rhin, et les ennemis ajoutent un si grand concert là-dessus à tous les avantages que leur donne une libre communication, qu'il est bien à craindre que tôt ou tard il n'en arrive quelque accident considérable, d'autant plus, sire, qu'il est presque impossible d'avoir aucune nouvelle de leurs démarches, le pays étant si entièrement inhabité, par les ordres de M. de Bade, qu'on a peine à trouver des guides.

Villingen est meilleur que tous les mémoires qu'on en avait ne portaient : le gouverneur se défend à merveille, et il tiendra plus que je ne pensais; j'espère pourtant, sire, que deux jours finiront l'affaire, et il ne faut compter de temps perdu que de demain; car la queue de mon convoi n'arriva qu'hier, et je n'ai pu renvoyer qu'aujourd'hui les chariots d'Alsace qu'on a fait décharger.

De plus, sire, il y a un contre-temps inévitable dans tout ceci : c'est que, suivant les ordres de votre majesté, je marchais avec tout l'attirail nécessaire pour faire un établissement dans le pays de Wurtemberg, qui m'a premièrement retardé dans ma marche, et qui m'embarrasse présentement pour le dépôt; or est-il qu'il n'en est plus besoin depuis ce qui s'est passé en Bavière, et qu'il est question de soutenir l'électeur, qui est pressé et qui a toutes les troupes qui ont défendu la hauteur de Donawert dispersées en Bavière et sans

armes, parce que les soldats qui les composent les ont jetées dans leur retraite.

Un autre contre-temps encore est l'apparence d'accommodement qui a fait attaquer Villingen : ce sont choses sans remède ; car, sire, quand je suis parti d'Alsace, on ne prévoyait ni l'affaire de Donawert, ni l'état où a pensé se trouver l'armée commandée par M. le maréchal de Marcin ; et il y a trois jours qu'il n'y avait pas d'apparence non plus au retour de l'électeur et au dernier changement qui est arrivé ; chacune de ces choses exige pourtant des mesures différentes : il faudra faire de son mieux. M. de Legall et M. de Massenbach m'assurent que les ennemis ne peuvent prendre le devant, pour se mettre entre l'Iller et moi ; et si j'apprenais par mes partis que cela fût autrement, Villingen n'entrera pas en considération avec cet autre intérêt ; mais il faudrait pourtant qu'il y eût de grandes raisons pour me faire quitter une chose aussi avancée.

P. S. Le billet de M. de Mortani, sire, que je viens de recevoir, fait connaître à votre majesté, premièrement, qu'il a battu les ennemis, et secondement, que le prince Eugène attend M. de Thungen pour s'assembler.

Le siége de Villingen n'eut pas un succès aussi prompt que M. le maréchal de Tallard l'avait espéré. On commença dans la nuit du 18 au 19 un boyau dirigé sur la porte qui était dans une tour à la droite de la brèche et qui la flanquait ; mais les assiégés firent de cette tour un si grand feu qu'on ne put avancer l'ouvrage. M. de la Frezelière, qui dirigeait le siége, retira quatre pièces des huit qui étaient en batterie, et les plaça parallèlement à la tour, pour la battre et en favoriser l'approche ; mais le feu des ennemis continua avec la même vivacité. On perdit du monde, et les pièces étant d'un trop petit calibre ne firent point l'effet désiré ; d'ailleurs un marais qu'on trouva à l'attaque arrêta le travail. M. de la Fre-

zelière proposa de se jeter sur la droite, pour arriver sur le bord du fossé devant la brèche, mais ce côté était couvert d'une flaque qu'il aurait fallu tourner. M. le maréchal de Tallard ne vit alors de ressources que de tirer à boulets rouges sur la ville, dans l'espoir que la crainte du feu engagerait la bourgeoisie à se rendre : on embrasa effectivement quelques maisons; mais les habitants en arrêtèrent les progrès. On continua pendant la journée du 20 à tirer sur les brèches pour les élargir et empêcher les assiégés de les réparer.

Tel était le malheureux état du siége le 21 lorsque M. de Fonbeausard, dépêché le 18 par M. le maréchal de Marcin, arriva au camp et apprit à M. le maréchal de Tallard que Rhain s'était rendu le 17 aux ennemis, et qu'après la prise de ce poste ils s'étaient mis en marche pour aller camper à Aichach, qui était le chemin de Munich, et que l'on craignait de leur voir livrer cette capitale par l'électrice; qu'en conséquence l'électeur y avait fait marcher en diligence M. de Monasterol avec trois bataillons et sept escadrons de dragons, et avait envoyé l'ordre d'en faire sortir le prince électoral et ses plus précieux effets, pour se rendre au château de Burkhausen. La lettre de M. le maréchal de Marcin, que M. de Fonbeausard remit à M. de Tallard, était plus pressante que jamais; ce général lui faisait le tableau le plus effrayant des malheurs qu'éprouvait déjà la Bavière, et qu'on ne pouvait arrêter qu'en rassemblant des forces supérieures à celles du duc de Marlborough et du prince de Bade, qui, joints ensemble, avaient à leur disposition soixante et quatorze bataillons et cent cinquante-trois escadrons. Il lui indiquait la route de Biberach, d'Illerhausen, où était un gué sur l'Iller, et de Mindelheim en partant de Mösskirch, pour joindre l'électeur sous Augsbourg. Il lui annonçait en même temps que toutes

les dispositions étaient faites à Ulm pour que le 20 il trouvât du pain à Biberach, et qu'il envoyait des ordres pour qu'on en préparât à Memmingen, et pour que l'on fît des ponts sur l'Iller.

On se rappellera que M. le maréchal de Tallard n'avait entrepris le siége de Villingen que dans la vue d'employer le temps pendant lequel l'attente de l'arrivée des dernières voitures de son convoi le retenait au débouché des montagnes et pour se donner une place de sûreté, que les circonstances dans lesquelles s'étaient trouvées alors les affaires de Bavière pouvaient lui rendre nécessaire; mais ces mêmes affaires ayant changé de face, et se voyant forcé de s'éloigner assez de Villingen pour ne pouvoir le soutenir, d'ailleurs ne pouvant espérer que M. le maréchal de Villeroy fût en état de veiller à la sûreté de cette place, il se détermina à lever le siége et à marcher avec la plus grande diligence vers Augsbourg. Il prit seulement la précaution de mander à M. le maréchal de Villeroy de faire des dispositions pour être en état de lui fournir des subsistances, dans le cas où, trouvant les ennemis postés derrière les marais et les défilés qu'il aurait à passer, il serait forcé de revenir sur ses pas.

L'armée décampa de devant Villingen le 22, et s'avança à moitié chemin de Tuttlingen. Le 23 elle alla camper près de cette dernière ville, et le 24 elle arriva à Mösskirch, d'où M. le maréchal de Tallard envoya occuper Mengen et le château de Neufra, situé vis-à-vis de Riedlingen, le seul endroit par lequel le prince Eugène ou le général Thungen pouvaient traverser sa marche.

Dans celle que fit l'armée, de Tuttlingen à Mösskirch, on traversa des pays si difficiles, et la distance était si grande, que l'arrière-garde n'arriva que le 24, à deux heures du matin. C'est ce qui engagea M. le maréchal de Tallard à séjourner ce

jour-là ; il fit seulement avancer les gros bagages à deux lieues au delà, afin de pouvoir le lendemain arriver avec l'armée à Neufra.

Les premières nouvelles que M. le maréchal de Tallard reçut de M. de Marcin, pendant son séjour à Mösskirch, lui apprirent que les ennemis avaient fait le 21 un mouvement qui les approchait d'Augsbourg sans cependant les détourner du chemin de Munich; qu'ils étaient campés la droite à Altshausen, la gauche à Rindenbach, et qu'on présumait que le lendemain ils viendraient sur les hauteurs de Friedberg, dont ils n'étaient éloignés que d'une lieue et demie; que de là ils pourraient envoyer par leurs derrières des détachements vers Munich; mais que M. de Marcin ne prenait que de légères inquiétudes pour cette place, dont il jugeait que des détachements ne seraient pas en état de faire le siége, surtout après que le renfort que menait M. de Monasterol y serait arrivé. Il fut informé par la même lettre de M. le maréchal de Marcin, que l'empereur avait fait faire à M. l'électeur de nouvelles propositions, en lui offrant, indépendamment du duché de Neubourg et du marquisat de Burgau, la ville d'Augsbourg, Ulm et Memmingen; mais que ce prince avait renvoyé avec hauteur et un refus formel celui qui avait été chargé de cette commission. Quelques heures après, une nouvelle lettre de M. le maréchal de Marcin, du 23 au soir, lui annonça que les ennemis, comme on l'avait prévu, étaient venus dans la journée camper sur les hauteurs de Friedberg, où était leur quartier général, leur gauche s'étendant vers Möhringen, et qu'ils avaient laissé, dans le camp qu'ils avaient quitté, un gros corps que M. le maréchal de Marcin jugeait être destiné à joindre M. le prince Eugène, si, comme différents avis l'annonçaient, il avait quitté son camp de Bühl avec un détachement pour grossir l'armée des ennemis. Cette même lettre

contenait de nouvelles instances pour hâter la marche de M. le maréchal de Tallard, et de nouvelles assurances de préparatifs faits de tous côtés pour le recevoir.

Les obstacles les plus redoutables étaient surmontés. Il y avait encore des dangers à courir dans la marche de Mösskirch à Neufra; mais M. le maréchal de Tallard, n'ayant encore vu personne des ennemis, témoigna à M. le maréchal de Marcin ne point craindre qu'elle fût troublée, et il l'assura que si une fois il y arrivait avec l'armée, rien ne pourrait l'empêcher de gagner Ulm ou les bords de l'Iller. Il fit ses dispositions pour être le 28 à trois lieues de cette ville et à quatre de l'endroit où il devait passer cette rivière. Il ne pensa pas comme M. le maréchal de Marcin sur l'objet que pouvait avoir le corps que les ennemis avaient laissé dans leur ancien camp; il jugea au contraire que leur dessein était d'embrasser la position dans laquelle était l'électeur et de se mettre à portée de marcher à la rencontre du secours qu'il conduisait à ce prince, avant qu'il l'eût joint, s'il se dirigeait droit sur Augsbourg; mais on voit par ses lettres que son projet n'était pas de leur donner prise sur lui, et que, s'il prévoyait par leurs démarches ne pouvoir joindre sans risque l'électeur, il se proposait d'aller se poster à[1] . . . . . dans la vue de les obliger par là à détacher une armée pour soutenir Donawert et pour protéger les convois de vivres qu'ils en tiraient, reprendre cette ville s'ils ne marchaient pas à son secours, et, s'ils se préparaient pour s'y opposer, joindre l'électeur. La seule manœuvre qu'il parut craindre fut celle que pourrait faire le prince Eugène en se portant sur lui avec une partie des troupes de la ligne de Bühl et joint par quelques détachements pour l'observer, tandis que le duc de Marlborough et le prince de Bade fe-

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit original.

raient la guerre à l'électeur, parce que, dans ce cas, l'armée de M. le maréchal de Villeroy, restée sur la Kintzig, ne pourrait être d'aucun secours aux affaires de Bavière et qu'au contraire les ennemis pouvant faire usage de toutes leurs forces sur le Danube, y auraient la supériorité; mais en faisant ces observations à la cour, il chercha à lui faire connaître que les ennemis, en lui laissant aborder Ulm et l'Iller, manquaient l'objet qui devait les intéresser le plus.

Pour ne pas le manquer lui-même, après avoir laissé reposer ses troupes pendant la journée du 25, il marcha le 26 de Mösskirch à Neufra. La marche fut grande et fatigante, mais cela ne l'empêcha pas de la continuer le 27, et d'aller camper à Berg vis-à-vis de Thiengen, d'où, le 29, il arriva avec l'armée à Ersingen, éloigné d'Ulm de deux lieues. Il suivit cette route de préférence à celle de Memmingen : premièrement, parce qu'elle était meilleure; en second lieu, parce qu'elle était plus favorable pour faire avec sûreté la jonction, et enfin parce que les ennemis, tirant leurs vivres de Nördlingen, et ce chemin portant également sur Lauingen qui y conduisait et sur Burgau, jusqu'où il se proposait de descendre pour reprendre la route d'Augsbourg, il avait espéré engager les ennemis à repasser le Lech et peut-être le Danube.

On ne vit pendant ces trois jours de marche aucune troupe des ennemis. M. le maréchal de Tallard fut même informé et par M. le maréchal de Villeroy et par un nombre de déserteurs, que le prince Eugène était encore à Rastadt; et tous convenaient unanimement qu'il n'avait été détaché de la ligne de Bühl que deux ou trois bataillons, qui s'étaient jetés dans Rottweil pour couvrir le Wurtemberg; mais on verra dans la suite combien peu ces nouvelles méritaient de confiance.

Aussitôt après son arrivée à Ersingen, M. le maréchal de

Tallard dépêcha à l'électeur M. de Legall, pour concerter avec ce prince et M. le maréchal de Marcin les moyens de faire la jonction. Il le chargea aussi de faire part à M. le maréchal de Marcin de ses idées sur le plan des opérations, après qu'elle serait faite : il prévoyait dès ce moment qu'il n'y aurait que deux partis à prendre, l'un de passer le Lech et de marcher aux ennemis, l'autre de passer le Danube et de marcher sur Nördlingen. Comme on pouvait, de l'autre côté du Lech, trouver les ennemis dans une position avantageuse, et que la suite de ce projet pourrait entraîner l'armée dans le fond de la Bavière, son sentiment était qu'on devait l'abandonner entièrement et préférer celui de passer le Danube, ce qui obligerait les ennemis, ou à repasser eux-mêmes et le Lech et ce fleuve, pour courir au secours de la Franconie, ou de laisser la liberté de ravager cette partie de l'empire.

C'était aussi le sentiment de M. de Monasterol, qui arriva au camp d'Ersingen, dépêché à la cour par l'électeur, pour assurer le roi de sa fidélité et de son attachement inviolable aux intérêts de sa majesté, lui demander de continuer à tenir les montagnes comme les tenait M. le maréchal de Villeroy, pour conserver la communication et faire passer des secours en Bavière, ou agir par diversion dans le pays de Wurtemberg, enfin de prendre ses intérêts lorsqu'on ferait la paix, pour lui procurer une frontière qui lui donnât une communication avec la France et le moyen d'éviter la vengeance de la maison d'Autriche.

Un autre objet sur lequel M. le maréchal de Tallard porta sa principale attention, aussitôt après son arrivée à Ersingen, fut celui de la subsistance; la situation dans laquelle il trouva les magasins était effrayante : suivant le compte qu'on lui rendit, il n'y avait à Ulm que six mille sacs de farine. Il empor-

tait avec lui douze cents sacs et du biscuit pour quatre jours; mais cet approvisionnement ne pouvait fournir longtemps à la subsistance de l'armée, et celle de l'électeur ne vivait à Augsbourg que des grains qui se trouvaient chez les habitants. A la vérité la récolte était abondante; mais il fallait du temps pour en rassembler les fruits, et les ennemis étaient à portée de troubler les transports : ils dévastaient le côté de la Bavière, y ayant déjà brûlé cent vingt villages, et ils venaient de s'emparer de différents postes qui pouvaient gêner les subsistances, tels que les châteaux de Kempten, de Dillingen et d'Höchstett.

Mais avant de poursuivre les détails des moyens que prit M. le maréchal de Tallard et pour assurer la subsistance des troupes et pour se joindre à l'électeur et à M. le maréchal de Marcin, on ne peut se dispenser de faire mention de la satisfaction que le roi lui témoigna du succès de son passage au delà des montagnes, ainsi que du parti qu'il avait pris d'abandonner l'entreprise de Villingen, pour porter plus promptement des secours à l'électeur. On croit de même ne pouvoir aller plus loin sans rendre compte de ce qui se passa dans la vallée du Rhin, tandis que le principal intérêt fixait toute l'attention sur les événements du Danube.

On a laissé M. le maréchal de Villeroy au camp d'Offenbourg, où il était revenu le 13 juillet après sa conférence avec M. le maréchal de Tallard, et après avoir fait occuper par environ neuf cents hommes les postes de la vallée de la Kintzig, qu'il s'était chargé de garder pour soutenir la communication avec M. le maréchal de Tallard. Il avait laissé à la gauche du Rhin, près de Drusenheim, M. de Coigny avec neuf bataillons et dix escadrons, pour éclairer les mouvements de M. le prince Eugène, qui occupait avec le gros de son armée la ligne de Bühl, et lui donner des jalousies sur sa droite.

En arrivant à son camp, il eut avis que ce prince avait détaché un corps de sept mille hommes, qui devait se rendre dans le Wurtemberg, et que l'on croyait destiné à joindre le prince de Bade; que pour remplacer ces troupes il avait fait avancer dans la ligne celles qui jusqu'alors étaient restées du côté de Philipsbourg et de Manheim; que lui-même était parti de son quartier de Rastadt, pour se rendre en diligence à l'armée du prince de Bade, et que son départ précipité ainsi que celui de son détachement étaient occasionnés par l'événement du combat du 2 du mois.

M. le maréchal de Villeroy n'ayant encore que des nouvelles incertaines de ce combat, et ne sachant quelle influence il avait pu avoir sur la situation de l'électeur, ne s'occupa que de ce qui lui était opposé; et son principal objet étant de contenir les ennemis dans la ligne de Bühl, il alla la reconnaître le 16 avec deux mille chevaux et mille hommes d'infanterie. Il la trouva beaucoup plus redoutable qu'elle n'avait été lorsque MM. les maréchaux de Villars et de Tallard en avaient tenté l'attaque l'année précédente. Les ennemis avaient beaucoup augmenté les retranchements de son front, et à leur gauche ils avaient embrassé les plus hautes montagnes, ce qui rendait leur accès beaucoup plus difficile.

Bientôt il fut obligé de porter son attention du côté de la Bavière, lorsqu'il sut les malheurs de la journée de Schellenberg et qu'il fut informé des craintes qu'on avait sujet de concevoir d'un accommodement de l'électeur avec l'empereur. Ce fut à cette occasion qu'il écrivit à M. le maréchal de Tallard, pour le prévenir sur ce qu'il pensait qu'il pourrait faire lui-même, si l'accommodement avait lieu, et si M. le maréchal de Marcin se trouvait dans le cas de se séparer de l'électeur et de se rapprocher du Rhin.

Mais un nouvel incident vint traverser ses idées et lui ôter les moyens de contribuer avec autant de succès qu'il l'espérait au salut de M. le maréchal de Tallard et de M. de Marcin. Le roi, informé par M. de Bedmar, qui commandait aux Pays-Bas, que Namur était menacé d'un bombardement, se détermina à lui envoyer du secours aux dépens de l'armée du Rhin, et M. de Villeroy reçut ordre de faire partir sans retardement, sous la conduite de M. d'Alegre, douze bataillons et dix escadrons.

Ces troupes se mirent en marche le 20. Huit bataillons et dix escadrons partirent du camp d'Offenbourg et quatre bataillons du corps de M. de Coigny. Il ne resta plus alors à l'armée du Rhin que trente-quatre bataillons et cinquante escadrons; cependant le roi, persuadé que M. le prince Eugène ne pouvait pas rassembler plus de vingt ou vingt-cinq bataillons et très-peu de cavalerie, jugea que M. le maréchal de Villeroy ne serait pas moins en état de le contenir et même d'attaquer la ligne de Bühl, pour peu qu'il vînt à s'affaiblir.

Il s'en fallait bien que M. de Villeroy fût du même sentiment. Non-seulement il estimait le prince Eugène beaucoup plus fort dans la ligne de Bühl; mais aussi différents avis qui l'assurèrent que ce prince était encore à Rastadt lui donnèrent lieu de douter du départ du détachement pour le Wurtemberg. A ces incertitudes se joignait la crainte de la défection de l'électeur et des suites qu'un tel changement pourrait avoir. Mais, rassuré peu de jours après sur ce dernier article par M. le maréchal de Marcin, et ayant eu par ce général la confirmation du départ du prince Eugène, avec un gros détachement de son armée, pour se joindre à un corps que le duc de Marlborough et le prince de Bade avaient fait marcher vers le pays de Wurtemberg pour arrêter M. le maréchal de Tal-

lard, il manda au roi que c'était le moment de faire un grand effort pour soutenir et les bonnes dispositions de l'électeur et les deux armées qui étaient au delà des montagnes; mais que, dans l'impossibilité d'attaquer la ligne de Bühl, le seul parti à prendre était de s'avancer à portée de M. de Tallard, quoique la privation des troupes qui venaient d'être détachées pour la Flandre le mît hors d'état d'assurer ses derrières et le débouché des montagnes dans la vallée du Rhin.

Les inquiétudes de M. le maréchal de Villeroy se renouvelèrent lorsqu'il apprit que le 21 M. le maréchal de Tallard, pressé par la situation dangereuse dans laquelle se trouvait l'électeur, avait levé le siége de Villingen pour tenter de joindre ce prince, et que, dans l'incertitude de la jonction, ce général désirait être assuré, du moins, de trouver des subsistances à Donaueschingen, s'il était forcé par M. le prince Eugène de revenir sur ses pas. Cependant, dès qu'il fut informé de ce que M. de Tallard désirait de lui, il donna des ordres pour que l'on préparât à Hasslach du biscuit et tout ce qui était nécessaire pour le mettre en état de faire un mouvement; et, dans la vue de suppléer au vide qu'occasionnait dans son armée le départ des troupes qu'il avait envoyées en Flandre, il rapprocha de Strasbourg les cinq bataillons et les dix escadrons qui restaient à M. de Coigny. Ils allèrent camper le 25 à Biesheim; mais de nouveaux avis contradictoires à ceux qu'il avait reçus de la marche du prince Eugène et qui lui persuadèrent qu'il était encore à Rastadt, le rassurèrent sur le compte de M. de Tallard, et lui firent juger que rien ne s'opposerait à sa jonction avec l'électeur, qu'en conséquence il ne devait point se déplacer jusqu'à ce qu'il fût mieux instruit du besoin qu'il pourrait avoir de lui.

On éprouva dans cette occasion ce qu'on éprouvera toujours

et par la lenteur de la correspondance de la cour avec les armées éloignées, et par l'incertitude des rapports des émissaires. Le roi, ayant eu ainsi que les généraux la nouvelle du départ du prince Eugène et de son détachement pour le Wurtemberg, manda à M. le maréchal de Villeroy de s'avancer sans balancer vers Villingen, avec le nombre de troupes qu'il jugerait à propos, pourvu qu'il en laissât quelques-unes dans la vallée du Rhin, pour observer celles des ennemis qui étaient restées dans la ligne de Bühl, et conserver la communication avec l'Alsace; sa majesté lui fit remarquer en même temps que, lorsqu'il serait au débouché des montagnes, il serait plus à portée de voir ce qui se passait sur le Danube et dans l'empire, et de se concerter avec MM. les maréchaux de Tallard et de Marcin sur les démarches qu'il aurait à faire.

Les motifs qui engagèrent le roi à prendre un tel parti n'existaient plus aux yeux de M. le maréchal de Villeroy lorsqu'il fut instruit des volontés de sa majesté. Suivant les dernières nouvelles, le prince Eugène était encore à Rastadt, et aucune troupe de son armée n'était sortie de la ligne de Bühl; M. le maréchal de Tallard ne devait trouver aucun obstacle que ceux que le prince de Bade et le duc de Marlborough pouvaient lui opposer; l'électeur était fidèle à ses engagements; le système général revenait aux premières dispositions que le roi avait faites; les deux armées qui étaient au delà des montagnes devaient se suffire, et celle du Rhin n'être employée qu'au maintien de la communication et à une défensive active.

L'incertitude et la contradiction dans les nouvelles relatives au prince Eugène furent les mêmes jusqu'au 26; et M. le maréchal de Villeroy, plus porté à croire que ce prince était encore devant lui, et qu'il y était en force, se confirma,

malgré ce que contenait la lettre qu'il reçut du roi, dans la résolution qu'il avait prise d'attendre des nouvelles de M. le maréchal de Tallard. Mais enfin le 26 il apprit, par des voies auxquelles il ne put refuser sa confiance, qu'à la vérité le prince Eugène n'avait pas quitté son armée aussitôt que les premiers avis l'avaient annoncé, et qu'il n'était parti de Rastadt que le 21, pour rejoindre le détachement qu'il avait fait marcher par la vallée de Gersbach, dans le pays de Wurtemberg; que le 23 ce détachement avait campé à Rottweil, où celui de l'armée du prince de Bade s'était aussi rendu; que le prince Eugène était entré dans Villingen deux jours après que le siége avait été levé, et qu'il avait donné des ordres pour que l'on réparât les brèches, mais qu'on ne voyait aucune disposition de sa part pour marcher à la suite de M. le maréchal de Tallard. Sur ces nouvelles M. le maréchal de Villeroy jugea que le projet du prince Eugène n'avait été que de sécourir Villingen et de couvrir le pays de Wurtemberg, sans trop s'éloigner de la ligne de Bühl, et que son séjour dans les environs de cette place et de Rottweil donnerait à M. le maréchal de Tallard le temps de se mettre en mesure de faire sa jonction avec l'électeur.

Ces considérations furent un motif de plus pour suspendre l'exécution des ordres du roi et pour ne point abandonner sa position jusqu'à ce qu'il fût informé de la suite des démarches du prince Eugène; il se contenta de faire marcher, le 27, à Hasslach, deux brigades d'infanterie tant pour avoir une tête de ce côté-là, que pour mieux assurer les travaux des vivres qu'on y préparait et pour mettre M. Dantin plus en état de soutenir les postes qu'il avait établis dans les montagnes.

Ces dispositions lui parurent remplir entièrement tous les objets qu'il devait avoir en vue, lorsque peu de jours après il apprit que le prince Eugène était resté à Rottweil jusqu'au

27; que ce jour-là il avait renvoyé vers le Danube le détachement de l'armée du prince de Bade et qu'il était parti lui-même, mais sans qu'on sût le chemin qu'il avait pris. Dans cette incertitude M. le maréchal de Villeroy manda au roi que, si ce prince demeurait dans le pays de Wurtemberg, il n'y aurait point à hésiter, pour le rappeler dans la ligne de Bühl, à s'en approcher et à l'attaquer par la droite, tandis que M. le maréchal de Coigny ferait une diversion à la gauche; mais que si le prince Eugène allait rejoindre le prince de Bade, ce serait le moment de passer les montagnes pour attaquer Villingen et Rottweil, entrer dans le Wurtemberg et agir de concert avec l'électeur de Bavière; enfin que tout devait céder à l'objet d'établir une communication assurée avec ce prince, pour n'être plus exposé aux extrémités dans lesquelles on s'était trouvé depuis qu'il avait été question de lui porter des secours. Le roi fut d'un avis différent : sa majesté, persuadée que le prince Eugène n'avait pas à sa disposition assez de troupes pour mener un renfort à l'armée du prince de Bade et soutenir en même temps la ligne de Bühl, manda à M. le maréchal de Villeroy que, si en effet le prince Eugène s'avançait du côté du Danube, il n'y aurait pas de meilleur parti à prendre que de marcher à cette ligne; mais que si les difficultés pour l'attaquer étaient insurmontables, il valait encore mieux rester dans l'inaction que d'engager l'armée du Rhin dans les montagnes, ce qui obligerait à envoyer en Alsace une quatrième armée pour la sûreté de cette province et pour assurer la communication.

Dès ce moment M. le maréchal de Villeroy ne s'occupa plus que des moyens de remplir les vues de sa majesté sur la ligne de Bühl, si le prince Eugène se portait sur le Danube; et, afin de lui donner de l'inquiétude sur le passage des montagnes,

et principalement pour Rottweil et Villingen, il renforça de quelques troupes celles qui gardaient la vallée de la Kintzig et fit préparer de l'artillerie à Strasbourg. Mais il fut trompé lui-même par les manœuvres du prince Eugène, qui, après avoir laissé sous Rottweil huit bataillons et quatorze escadrons sous les ordres de M. le comte de Welem, et dix-sept bataillons avec vingt et un escadrons dans la ligne de Bühl, sous le commandement du comte de Nassau-Weilburg, descendit le Necker, comme s'il eût voulu retourner dans la vallée du Rhin, et marcha jusqu'à Tubingue avec un corps d'environ quinze mille hommes. Mais ensuite il cacha si bien ses marches, qu'on n'en eut que des nouvelles très-incertaines; et M. le maréchal de Villeroy le croyait encore au centre du pays de Wurtemberg, tandis qu'il avait déjà gagné Geislingen pour se porter sur Donawert.

M. le maréchal de Tallard fut mieux instruit de ses mouvements; on voit par une de ses lettres qu'il savait, le 30, que le prince Eugène traversait le pays de Wurtemberg avec douze mille hommes, dont faisait partie la cavalerie que le prince de Bade avait envoyée à Rottweil, et le reste composé de l'infanterie de Brandebourg et de troupes de Mayence et de Paderborn. M. de Tallard était encore alors à Ersingen occupé des dispositions relatives à sa jonction avec l'électeur, dont l'avis, ainsi que celui de M. le maréchal de Marcin, fut de réunir toutes les forces sur le Lech dans les environs d'Augsbourg.

En conséquence, il se mit en marche le 31, sur trois colonnes, passa l'Iller sur trois ponts qu'on avait construits et alla camper à Weissenhorn.

Le 1er août il marcha dans le même ordre à Krumbach sur la Roth, le 2 à Tannhausen sur la Mindel, et le 3 à Gesserts-

hausen et Dierdorf, éloignés d'Augsbourg seulement de deux lieues; de sorte que la jonction se trouva assurée, sans que les ennemis se fussent présentés pour s'y opposer.

Dès le même jour M. le maréchal de Tallard se rendit à Augsbourg, pour concerter les opérations avec l'électeur et M. le maréchal de Marcin. La lettre qu'il écrivit au roi fera connaître quel fut le résultat de la conférence.

Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi. Du camp de Dierdorf, 4 et 5 août 1704[1].

Sire, l'armée de votre majesté arriva hier à deux lieues d'Augsbourg, et j'ai été ce matin chez l'électeur pour lui rendre mes respects. J'ai appris, chemin faisant, que l'armée des ennemis décampait d'auprès de Friedberg, et cette nouvelle a été confirmée de moment en moment; elle descend le Lech, et elle sort enfin de la Bavière, après y avoir exercé des cruautés que les Turcs ne voudraient pas commettre, ayant brûlé près de deux cents villages, tué les bestiaux, et n'avoir pas même épargné ceux qu'ils avaient fait racheter du feu pour de l'argent. Comme la voie dont je me sers ne permet pas d'écrire de longues lettres, et que cependant je souhaite d'informer votre majesté aussi en détail qu'il me sera possible de tout ce qui se passe en ce pays-ci, j'aurai l'honneur de lui dire en phrases coupées, et sans arrangement, que les deux points principaux que M. le maréchal de Marcin et moi eûmes à traiter hier avec son altesse électorale ont roulé sur faire joindre ses troupes à celles de votre majesté, et sur tirer de lui les consentements nécessaires pour faciliter notre subsistance. Votre majesté verra, par le mémoire ci-joint, écrit de sa propre main, le nombre qu'il en promet et le temps auquel elles doivent arriver. Il serait à désirer qu'elles y fussent dès à cette heure; car l'on serait en état de resserrer les ennemis et de les rejeter sur notre droite, au lieu que le prince Eugène étant arrivé, et toutes les forces qu'avaient le prince

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 123.

Louis de Bade et le duc de Marlborough étant réunies avec ce premier, je crains pour Lauingen, ou que au moins les ennemis ne profitent du temps qu'il faut encore pour être assemblé, pour occuper les postes et les passages qui leur peuvent donner le devant sur les lieux où il leur peut convenir d'aller. Je n'entrerai pas dans un plus grand raisonnement, parce que cela me porterait à l'infini; j'aurai simplement l'honneur de dire à votre majesté qu'un bataillon dans Lauingen, six à Ulm, deux à Memmingen, et huit que M. de Marcin veut laisser à Augsbourg, réduisent l'infanterie de votre majesté à soixante et treize bataillons pour la campagne. La cavalerie, au nombre de cent vingt escadrons, est toute à l'armée. Quant aux subsistances, l'électeur permit hier qu'on fît une visite dans Augsbourg, et qu'on s'assurât de vingt mille sacs de grain qu'on ne payera qu'en lettres de change sur Schaffhouse, et je crois que ceux à qui on les donnera ne compteront pas d'en être payés; mais c'est pour donner une espèce de forme à ce qui se fera. Il y a aussi quatorze mille sacs de farine à Ulm, y compris huit mille qu'on a pris aux magasins de la ville sous promesse de les remplacer, et le peu qui m'en est resté au bout de mon voyage; on en a fait des impositions sur tous les pays contribuables, et l'on en va presser le recouvrement; mais comme les ennemis savent que nous n'avons point de magasins, tous leurs hussards sont répandus dans le pays, qui inquiètent les paysans quand ils en veulent apporter. On fera de son mieux. L'électeur marche après-demain; cette armée en fait de même, et nous devons camper les uns auprès des autres à la hauteur de Biberbach. Nous verrons de là les mouvements que feront les ennemis; nous réglerons les nôtres suivant cela jusqu'à ce que treize bataillons et seize escadrons, qui doivent venir d'augmentation des troupes de l'électeur, nous aient mis en état de serrer les ennemis de plus près, et de ne les point marchander si l'on trouve l'occasion favorable. Dieu veuille qu'entre ci et ce temps-là ils n'aient point occupé les postes qui nous auraient donné lieu de les inquiéter. Je ne parle pas à votre majesté de ce qui regarde l'établissement d'un quartier

d'hiver; je sais seulement qu'à quelque prix que ce soit il faut le prendre de sorte qu'on puisse communiquer avec la France. Il serait à désirer que l'armée qui est restée sur le Rhin pût contribuer à cette besogne-là. Je n'ajouterai rien de plus pour aujourd'hui à cette lettre; j'espère que M. le maréchal de Marcin et moi trouverons les moyens d'en faire passer souvent à votre majesté, et les messagers qui les porteront auront ordre d'en attendre la réponse que votre majesté n'aura qu'à faire adresser à M. de Lahoussaye.

Le 6 les deux armées firent le mouvement dont on était convenu. Celle de l'électeur, descendant la rive gauche du Lech, alla d'Augsbourg camper à Biberbach sur la Schmutter, et celle de M. le maréchal de Tallard s'avança de Dierdorf à Gublingen; de sorte que, sans être incorporées l'une dans l'autre, elles se trouvèrent réunies. On laissa à Augsbourg huit bataillons, dont six dans la ville et deux dans le fort. Les ennemis, de leur côté, après la marche qu'ils avaient faite le 4, de Friedberg à Aichach, s'étaient remis en mouvement et se dirigeaient sur Neubourg, où l'on présumait qu'ils passeraient le Danube, et l'on eut avis que le prince Eugène était arrivé le 8 à Höchstett, avec vingt bataillons et trente-neuf escadrons. Pendant ce temps l'électeur et les deux généraux eurent de fréquentes conférences dans lesquelles il fut résolu de marcher sans perdre de temps au Danube, et de le passer à Lauingen pour faire en sorte de prévenir les ennemis sur la Wernitz et de se placer entre eux et Nördlingen, qui était le principal dépôt de leurs subsistances.

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart.

Je dépêche cet exprès à Huningue, monsieur, pour vous faire passer ces lettres plus sûrement et plus promptement par le courrier que le sieur Foulon vous enverra au plus tôt, pour vous informer que la jonction de l'armée de M. le maréchal de Tallard se fit le 2

Du camp de Biberbach, 8 août 1704[1].

de ce mois, étant à portée dès ce jour de n'être plus séparée d'avec la nôtre par les ennemis, qui n'ont fait aucune démarche pour s'y opposer. M. le maréchal de Tallard est venu depuis voir son altesse électorale, hier et aujourd'hui, avec qui il a été résolu de marcher demain pour s'approcher du Danube, le passer à Lauingen, et tâcher de prévenir sur la Wernitz les ennemis, qui ont décampé aujourd'hui et paraissent prendre la route de Neubourg, où il y a lieu de croire qu'ils passeront le Danube s'ils prennent la résolution de quitter la Bavière, comme on peut l'espérer, ne l'ayant pas traitée comme un pays où ils aient eu dessein de demeurer, l'ayant brûlée et dévastée autant qu'il leur a été possible, et n'y ayant encore aucun établissement que Donawert, Rhain et Neubourg, qui sont trois places fortifiées à peu près comme Saint-Denis. Je suis persuadé, comme M. le maréchal de Tallard, que si nous pouvions les devancer sur la Wernitz et nous placer entre Nördlingen et eux, nous les embarrasserions extrêmement pour leur subsistance, qu'ils tirent toujours de Nuremberg et de la Franconie, dont la communication leur deviendrait par ce moyen très-difficile, ainsi qu'avec le pays de Wurtemberg; de sorte que, si, après cela, ils prenaient le parti de rester en Bavière, ce serait nous abandonner toute l'Allemagne. Le prince Eugène s'est avancé cependant à grandes journées, suivi de vingt bataillons et de trente-neuf ou quarante escadrons. Nous croyons que la plus grande partie de ce corps est composée des détachements que le prince Louis lui envoya, il y a quelque temps, sur le Rhin, qui doit être présentement fort dégarni. Ce corps est arrivé aujourd'hui à Höchstett, et, selon toutes les apparences, joindra incessamment la grande armée. Ce renfort oblige cependant M. le maréchal de Tallard à presser, autant qu'il lui est possible, son altesse électorale de rappeler une partie de ses troupes qui sont en Bavière, pour rendre cette armée égale en nombre à celle des ennemis, et même, s'il se peut, supérieure, afin d'être en état de se porter partout où

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 126.

on le trouverait à propos. L'électeur a trente-cinq bons bataillons et quarante-cinq escadrons, le tout de bonnes troupes, dont il n'y a à l'armée, depuis l'entrée des ennemis en Bavière, que vingt-trois escadrons et cinq bataillons, le reste étant répandu dans ses états, séparé en petites parties qui ne font pas grand effet, et qui seraient beaucoup plus utiles pour le service du roi et de son altesse électorale en renforçant l'armée; mais l'attachement qu'il a pour son pays, quoiqu'il le garde mal de cette manière, fait qu'il ne peut se résoudre à le dégarnir. Il a promis cependant à M. le maréchal de Tallard de faire venir jusqu'à la concurrence de quinze et même dix-huit bataillons, lorsque les ennemis seraient sortis de ses états; et, en attendant, il a envoyé des ordres à Munich pour en faire venir incessamment quatre bataillons et quatre escadrons. Avant que les ennemis fussent entrés en Bavière, il avait toujours eu à l'armée, depuis le commencement de la campagne, quinze bataillons et trente-quatre escadrons. Au reste, je dois vous dire, monsieur, que l'électeur est plus confirmé que jamais dans son attachement aux intérêts du roi, sur quoi vous pouvez compter certainement, tant que sa majesté le soutiendra puissamment comme elle fait; car je le connais assez pour savoir à n'en pouvoir douter que le seul doute de voir arriver une armée en ce pays-ci à son secours, et le défaut d'en avoir des nouvelles certaines, l'avaient porté à écouter des propositions d'accommodement avec l'empereur, ce qui doit être regardé présentement comme chose non avenue, et qui ne doit faire nulle impression dans l'esprit du roi pour la suite; car depuis la certitude de l'arrivée de l'armée de M. le maréchal de Tallard, je ne l'ai pas vu hésiter un moment. J'ai appris depuis peu de jours qu'un exprès que j'avais dépêché à Schaffhouse, avec des lettres du 18 et du 19 du mois passé, a été arrêté et les dépêches perdues. Je vous en ai envoyé depuis, monsieur, un duplicata par M. de Monasterol, et trois autres par la poste.



Voilà une lettre de M. le maréchal de Tallard que je me suis chargé de vous faire passer par celui-ci, que j'espère qui sera plus heureux.

Comme les bataillons qui composent cette armée sont meilleurs que plusieurs de ceux de la sienne, il m'a proposé d'en laisser quatre de cette espèce à Ulm, à la place de pareil nombre de ceux que j'y avais mis, à quoi j'ai consenti sans aucune difficulté, persuadé que cette place n'étant plus menacée présentement, c'était le bien du service que l'on doit avoir toujours en vue préférablement à de petits intérêts particuliers qu'il faut toujours mépriser; de sorte qu'il a dans son armée les deux bataillons d'Artois et les deux de Provence, à la place de quatre nouveaux très-succincts, comme Tressesson, et trois autres semblables qu'il a mis à Ulm; il m'a promis aussi les deux escadrons nouveaux de Condé et du Prince Charles, qui sont venus dans son armée, à la place desquels je lui ai donné les deux du régiment de Forsat.

La conservation d'Augsbourg étant d'une importance infinie, présentement que nous sommes en force pour y laisser une garnison, nous l'avons fait réparer le moins mal qu'il nous a été possible, et nous y laissons six bataillons, trois de l'armée de M. le maréchal de Tallard et trois de celle-ci, sans compter les deux que nous avions toujours dans le fort que j'avais fait faire ce printemps dernier, n'ayant pas alors assez de troupes pour garder la ville. M. de Chamarande, à qui j'en avais donné le commandement pendant que nous y étions en quartier d'hiver, y est resté pour y commander : rien n'était plus convenable, y étant connu et estimé.

Il y a un temps infini que je n'ai reçu de vos lettres, monsieur, excepté celle que m'a apportée M. de Legall, datée du 3 juillet. Je suis bien fâché que nous n'ayons pas pu épargner davantage les deniers du roi pendant le quartier d'hiver dernier; mais vous en connaîtrez vous-même l'impossibilité, monsieur, si vous voulez bien considérer qu'il s'est établi dans un pays entièrement ruiné dès l'été précédent, l'armée y ayant passé toute la campagne; que je n'en pouvais pas connaître la force, n'y étant arrivé qu'à la fin de novembre; que tous ceux à qui je m'en informai, qui le devaient mieux connaître que moi, y étant arrivés avec l'armée du roi, le croyaient

absolument hors d'état de porter un si grand nombre de troupes dans un si petit espace pendant tout l'hiver, de sorte que ce n'est qu'au jour la journée qu'on y a vécu, et qu'on l'a trouvé moins ruiné que l'on ne s'y était attendu. Je vous prie, monsieur, d'ajouter à ces considérations les besoins pressants de tous les officiers, tant supérieurs que subalternes, qui avaient consommé tout ce qu'ils avaient pu apporter de France avec eux pour leur subsistance, et qui sont sans aucune communication et sans pouvoir recevoir aucun secours de chez eux depuis leur arrivée en ce pays-ci. Comme il y a lieu de croire qu'étant plus en force, nous serons moins serrés dans le quartier d'hiver prochain, et qu'on le pourra prendre dans un pays que l'on n'aura pas mangé pendant tout l'été, j'espère que l'on pourra être en état de le régler suivant ce que vous me faites l'honneur de me marquer par votredite lettre, monsieur; au moins ne tiendra-t-il pas à mes soins ni à ma bonne volonté, vous pouvant assurer encore que je n'ai en vue que le bien du service du roi, et que l'unique profit que j'ai retiré du quartier d'hiver dernier a été la peine et le travail insupportable de subvenir aux besoins de tout le monde: c'est une vérité si connue que je ne vous la répète qu'avec répugnance.

L'état des quartiers d'hiver dépendant de la situation où l'on se trouve à la fin de la campagne, il m'est impossible de satisfaire, pour le présent, à l'ordre que vous me donnez, monsieur, par votre lettre, de vous mander au plus tôt si l'on peut espérer de faire vivre les troupes du roi pendant tout l'hiver prochain aux dépens du pays où elles seront, en sorte que, pour toutes choses, il n'en coûte à sa majesté, soit pour la cavalerie ou l'infanterie, que l'ustensile entier. Trouvez bon que je vous répète encore, monsieur, que les affaires tournant bien, comme il y a apparence, il y a tout lieu de l'espérer.

L'exprès chargé de ces lettres en attendra la réponse à Huningue, puisque je vois que toutes les adresses dont je vous ai envoyé les mémoires sont inutiles.

Je prends la liberté de vous envoyer ci-joint le mémoire de quelques officiers particuliers de cette armée, auxquels je vous prie très-humblement, monsieur, et avec la dernière instance, de vouloir bien accorder les grâces que j'ose vous demander pour eux, parce que ce sont de très-excellents sujets en leur espèce, que cela donnera de l'émulation aux autres, et fera voir à cette armée, quoique ce ne soit pas des choses considérables, qu'elle n'est pas entièrement oubliée, quoique éloignée et sans communication. Permettez-moi de vous dire encore que vous ne sauriez concevoir dans le pays où vous êtes quel effet cette dernière circonstance est capable de faire sur l'esprit des Français. J'espère que cette incommodité cessera avec la campagne, et que les quartiers d'hiver que nous pourrons prendre, si les affaires tournent bien, comme il y a apparence, établiront une communication qui est indispensablement nécessaire pour soutenir la guerre en ces pays-ci.

Le 9 les deux armées marchèrent au Danube et campèrent à Aislingen, vis-à-vis de Lauingen. Le lendemain elles passèrent ce fleuve, et s'étendirent depuis Lauingen jusqu'à Dillingen, celle de M. le maréchal de Tallard ayant la droite, celle de M. le maréchal de Marcin la gauche. On fit attaquer le château de Dillingen, qui était occupé par cent quatre-vingts hommes des ennemis. On les fit prisonniers de guerre. Le prince Eugène, qui campait à Münster, peu loin de Donawert, leva son camp et passa la Wernitz pendant la nuit, pour se mettre à couvert et sous la protection de cette ville.

Le 11 on séjourna et on reconnut une position au delà d'Höchstett, pour barrer le pays depuis le Danube jusqu'à la montagne.

Les deux armées marchèrent le 12 au matin pour aller l'occuper, et on fit attaquer le château d'Höchstett. Cent hommes des ennemis y furent faits prisonniers.

A peine la tête des troupes entrait dans le camp qu'on vit le prince Eugène revenir, et avec lui le duc de Marlborough, qui la veille avait passé le Danube à Donawert. Leurs armées jointes s'avancèrent dans la gorge qui conduit de Donawert à Nördlingen, ce qui fit croire que le dessein des deux généraux était d'aller couvrir la Franconie, et l'on se préparait à attaquer leur arrière-garde, lorsqu'on leur vit tendre leurs tentes à l'entrée de la gorge. L'électeur et MM. les maréchaux jugèrent que c'était le moment de marcher à eux; mais, incertains si l'armée du prince de Bade était jointe au prince Eugène et au duc de Marlborough, ils hésitèrent à faire une entreprise de cette importance contre des forces supérieures. Cependant, pour ne pas laisser échapper une occasion qui pourrait être heureuse, ils résolurent d'engager une grosse escarmouche entre les deux armées, pour tâcher de faire des prisonniers. M. de Silly, qui avait marché le matin à la tête des campements, et qui avait vu toutes les manœuvres des ennemis, s'avança avec huit troupes de cinquante maîtres soutenues de seize autres et de quatre régiments de dragons, à la tête desquels était M. le duc d'Humières. Un déserteur rapporta dans ces entrefaites que le prince de Bade, après avoir marché toute la nuit, avait joint le matin, et que ce qu'on avait pris pour la marche de l'armée vers Nördlingen, était celle de ce prince, dont l'arrière-garde n'était arrivée qu'à huit heures du matin. Plusieurs autres déserteurs venus successivement confirmèrent ce rapport, ce qui détermina l'électeur et les deux généraux à établir le camp dans la position qu'ils avaient reconnue la veille, la droite à Blindheim, la gauche vers la montagne, le quartier général à Lutzingen, le long d'un ruisseau marécageux, mais praticable en plusieurs endroits. C'était le lieu où s'était donné l'année précédente le

combat d'Höchstett. On fit construire deux ponts à ce dernier endroit.

Les ennemis, de leur côté, assirent leur camp la droite dans la gorge, dans laquelle ils s'étaient avancés, la gauche à Münster, couverts aussi d'un ruisseau qui coulait dans un ravin assez escarpé. Les deux armées respectives n'étaient éloignées l'une de l'autre que d'une lieue et demie.

Le 13 on entendit à deux heures du matin la générale dans le camp, et on ne douta point qu'ils ne dussent marcher; le bruit était même dans le pays qu'ils allaient à Nördlingen, ce qui fit présumer que, se séparant du Danube, ils auraient de la peine à soutenir les établissements qu'ils avaient en Bavière. Mais ils avaient de plus grands projets, et bientôt on les vit en pleine marche, sur huit colonnes, après avoir passé le ruisseau qui était à la tête de leur camp, s'avancer dans la plaine. Entre sept et huit heures du matin ils se mirent en bataille sur plusieurs lignes le long du ruisseau qui couvrait les armées du roi et celle de l'électeur, et occupèrent les villages de Schwenenbach et d'Unterglauheim, situés sur ce ruisseau, leur droite, que l'on jugea formée par les impériaux et les Allemands, appuyée aux bois et aux hauteurs, leur gauche, où étaient les Anglais et les troupes de Hollande, s'étendant jusqu'à Gremheim. L'électeur et MM. les maréchaux rangèrent de même les troupes dans l'ordre où elles étaient campées : l'armée de M. le maréchal de Tallard à la droite, celle de M. le maréchal de Marcin à la gauche. M. le maréchal de Tallard, pour couvrir et appuyer sa droite, plaça comme en réserve, tant dans le village de Blindheim qu'il fit retrancher, qu'entre ce village et le Danube, vingt-sept bataillons et quatre régiments de dragons à pied, et donna le commandement de ces troupes à M. de Clérambault. Le reste de

son infanterie, consistant en trois brigades, forma la seconde ligne de son armée, et fut aux ordres de M. d'Hautefort; sa première ligne, commandée par M. de Zurlauben, fut toute de cavalerie et occupa le terrain entre Blindheim et Oberglauheim, où se terminait sa gauche et où commençait la droite des troupes de l'électeur et de celles de M. le maréchal de Marcin. Cette droite formait le centre de la ligne, et ce fut là que l'électeur et M. le maréchal de Marcin placèrent l'aile droite de leur cavalerie, et ensuite le gros de leur infanterie, sous les ordres de M. de Blainville. Le reste de leur cavalerie forma la gauche de la ligne, ayant sur son flanc, partie dans des bois très-fourrés, partie dans le village de Lutzingen, neuf bataillons, le tout commandé par M. le comte d'Arco. On répandit sur le front des deux armées quatre-vingt-dix pièces de canon dont les deux équipages étaient composés. L'armée de M. le maréchal de Tallard n'était alors que de trente-six bataillons et quarante-quatre escadrons, parce qu'il avait laissé quelques bataillons dans Ulm et dans des postes sur les derrières, et que ses escadrons étaient tellement affaiblis que des soixante avec lesquels il avait passé les montagnes il avait jugé devoir n'en former que quarante-quatre. L'électeur et M. le maréchal de Marcin n'avaient que quarante-deux bataillons et quatre-vingt-trois escadrons, tant de Bavarois que de troupes françaises, de sorte que la totalité de l'armée était de soixante et dix-huit bataillons et cent quarante-trois escadrons. Il paraît, par les états dont on eut depuis connaissance, que celle des ennemis était de soixante-six bataillons et cent quatre-vingt-un escadrons, dont dix-huit bataillons et quatre-vingt-douze escadrons sous les ordres du prince Eugène, quarante-huit bataillons et quatre-vingt-neuf escadrons sous ceux du duc de Marlborough, ce qui rendait cette armée inférieure de douze bataillons à

celle de l'électeur, et supérieure de trente-huit escadrons[1].

Telle était la position et la force des deux armées, lorsque vers neuf heures du matin le feu du canon commença du côté des Français, au village de Blindheim. Le duc de Marlborough était encore occupé à ranger ses troupes, qui souffrirent beaucoup; ses dispositions ne furent achevées qu'à une heure après midi. Ce fut alors que commença l'attaque.

On n'entreprendra point de faire le détail du combat, que l'on peut regarder comme une des plus grandes actions de guerre, et l'on croit ne pouvoir mieux en faire connaître toutes les particularités qu'en rapportant les lettres des généraux et les relations qui ont paru mériter le plus de foi des différents plans de bataille qui furent dressés dans le temps; on rapportera aussi celui qui a paru le plus conforme aux dispositions et aux manœuvres dont les pièces suivantes contiennent les détails; mais on a à regretter de n'avoir pas trouvé dans les papiers de la guerre et de n'avoir pu se procurer ailleurs aucun ordre de bataille.

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart.

Du camp près Ulm, 15 août 1704[2].

M. le maréchal de Tallard vous ayant informé, monsieur, par ses dernières lettres, des raisons qui l'avaient engagé à prendre le poste où l'armée arriva le 12 de ce mois, je me trouve chargé présentement, après le malheur qui lui est arrivé, de vous rendre compte du déplorable succès de la journée du 13. Comme je n'ai pas le loisir

[1] On sut aussi depuis que les rapports faits précédemment sur la jonction du prince de Bade étaient dénués de fondement, et qu'au contraire ce prince et le duc de Marlborough, en décampant d'Aichach le 8, s'étaient séparés; que ce dernier s'était porté à Rhain le 10 et à Donawert le 11; que le prince de Bade avait pris le chemin de Neubourg, et qu'après avoir envoyé à l'armée une grande partie de sa cavalerie, sous les ordres du prince de Wurtemberg, il avait descendu le Danube pour aller mettre le siége devant Ingolstadt.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 131.

de vous en faire le détail présentement, j'aurai seulement l'honneur de vous dire que l'armée ennemie, sous les ordres du prince Eugène et de milord Marlborough, ayant attaqué les armées du roi, dont celle de M. le maréchal de Tallard était à la droite, et celle que j'ai l'honneur de commander à la gauche, après plusieurs charges de cavalerie heureuses et malheureuses de part et d'autre, et un combat d'infanterie, dans trois villages, opiniâtre depuis midi jusqu'à six heures du soir, toute la cavalerie de M. le maréchal de Tallard et quelques escadrons qui la joignaient de la droite de notre armée furent obligés de céder à celle des ennemis, qui, étant supérieure en nombre de plus de cinquante escadrons, les poussa et les obligea de se retirer jusque sous Höchstett; de sorte que l'infanterie de M. le maréchal de Tallard n'étant plus soutenue de sa cavalerie, et étant ainsi séparée de notre armée par celle des ennemis, vingt-sept bataillons et quatre régiments de dragons que M. le maréchal de Tallard avait établis dans le village de Blindheim, qui était à la tête de sa droite, qu'il avait fait retrancher, se trouvant coupés et investis par les ennemis, prirent le parti de capituler et de se rendre prisonniers de guerre, ainsi que je l'ai appris depuis. M. le maréchal de Tallard ayant été fait prisonnier dans le temps qu'il allait au village pour les en retirer, le reste de l'infanterie de son armée qui joignait ledit village, se trouvant abandonné de la cavalerie, fut entièrement accablé.

Voilà ce qui est venu à ma connaissance de ce qui s'est passé à la droite, qui était l'armée de M. le maréchal de Tallard. Le combat se soutenait cependant à la gauche, et même avec avantage, et depuis le village d'Oberglauheim, qui était à la tête de la droite de notre armée, notre infanterie avait non-seulement soutenu l'effort de celle des ennemis, mais les avait même repoussés par delà le ruisseau et le marais qui couvraient la tête du camp, et la cavalerie de notre gauche avait, par une dernière charge, pareillement repoussé celle des ennemis jusqu'au bois, après lui avoir fait repasser le ruisseau et le marais, derrière lequel elle les contint toujours jusqu'à la fin du combat; de sorte que, depuis le village d'Oberglauheim qui était à

la tête de ma droite, comme il est dit ci-devant, jusqu'à celui de Lutzingen, qui était au flanc de ma gauche, toutes choses étaient en bonne disposition. La droite des ennemis, composée de troupes de l'empereur, avait cependant attaqué vigoureusement ce village, qui couvrait le flanc de notre gauche, où il se passa un combat très-rude et très-opiniâtre, et soutenu toujours avec avantage de notre part jusqu'à la fin de l'action. Ainsi l'affaire se maintenait de ce côté en bon état, et l'on aurait pu en espérer une heureuse issue; mais notre armée se trouvant absolument séparée de celle de M. le maréchal de Tallard, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer au commencement de cette lettre; voyant que le combat était fini au village qui était à la droite de son armée, dans lequel était la plus grande partie de son infanterie, comme il est dit ci-devant, et d'ailleurs ayant lieu de craindre que les ennemis, supérieurs en nombre et n'ayant plus affaire qu'à l'une des deux armées, ne prissent le parti de s'allonger derrière les hauteurs qui étaient au flanc de ma gauche, et de se mettre par là entre Dillingen et moi, m'en barrant le chemin et m'empêchant de repasser le marais, ce qui eût été la perte entière de cette armée, n'ayant d'autre retraite et d'autre passage sur le Danube que celui de Lauingen, je pris le parti, avec l'ordre de son altesse électorale et l'avis de tout le monde, de retirer vers les sept heures du soir notre armée, qui contenait encore les ennemis de l'autre côté du ruisseau, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer. Cette retraite se fit sur trois colonnes, une d'infanterie entre deux de cavalerie, et en si bon ordre que les ennemis non-seulement n'en osèrent jamais attaquer l'arrière-garde, mais quelques escadrons des leurs, ayant passé à la tête de ces colonnes, conduisant deux bataillons de l'électeur qu'ils avaient faits prisonniers, ils furent chargés par quelques-uns des nôtres, qui les mirent en fuite et les obligèrent de lâcher lesdits deux bataillons des troupes de son altesse électorale, qui furent ainsi retirés de leurs mains. On vint camper ce même soir entre Dillingen et Lauingen; et, n'étant plus en état de résister contre une armée aussi nombreuse que celle des

ennemis, après la perte entière de l'infanterie de celle de M. le maréchal de Tallard, l'électeur, de l'avis de tous les officiers généraux, résolut de se retirer sous Ulm, où l'armée vient d'arriver le 15, ayant campé hier 14 à Leipheim.

Je manquerais au témoignage que je dois à la vérité, si je ne vous disais pas, monsieur, avant de finir cette lettre, que tous les officiers généraux et particuliers de cette armée se sont acquittés de leur devoir avec toute la distinction possible, ayant fait chacun, dans leurs postes, tout ce que l'on peut attendre de gens dont la valeur et la capacité sont aussi connues. Je remets, monsieur, pour vous en rendre compte en détail, à un temps où je serai moins accablé et où j'aurai un peu plus de loisir. Je ne puis cependant différer de vous dire que généralement toutes les troupes, tant cavalerie qu'infanterie de cette armée, ont agi dans cette occasion avec toute la valeur et toute la fermeté que l'on pouvait désirer; que notre infanterie n'a jamais rien perdu de son avantage contre les ennemis, et que toute la ligne de cavalerie, depuis le village d'Oberglauheim, qui était à la tête de ma droite, jusqu'à celui de Lutzingen, qui était au flanc de ma gauche, les a toujours repoussés et les a contenus de l'autre côté du ruisseau jusqu'à la fin de l'action, dont il m'est impossible, quant à présent, de vous rendre compte plus en détail. Je ne puis non plus vous informer, monsieur, de ce qui s'est passé à la droite, composée de l'armée de M. le maréchal de Tallard, où je n'ai pu me transporter, étant plus que suffisamment occupé à celle que j'ai l'honneur de commander, dans laquelle il se trouve trente drapeaux ou étendards pris sur les ennemis dans cette action. Nos forces n'étant plus suffisantes pour se maintenir dans ce pays après la perte de l'infanterie de l'armée de M. le maréchal de Tallard, et étant facile aux ennemis de nous ôter les moyens de nous retirer en ruinant entièrement la nôtre, après avoir assemblé, par l'ordre de l'électeur et en sa présence, tous les officiers généraux, pour se déterminer au parti que l'on devait prendre dans cette occasion, on est convenu unanimement que le plus conforme aux intérêts du roi était de rap-

procher cette armée de celle de M. le maréchal de Villeroy, pour la conserver à sa majesté, étant le seul moyen de sauver sa perte totale, tant par la grande supériorité des ennemis en nombre, que par le défaut de subsistances; en conséquence de quoi, après avoir disposé ici les vivres pour la marche, il a été résolu d'en partir dans un jour ou deux, pour s'approcher des montagnes en attendant les ordres du roi.

L'électeur a pris le parti de suivre l'armée, laissant sa femme et sa famille à Munich, et menant avec lui le peu qu'il avait de ses troupes à l'armée, le reste étant dispersé dans son pays, comme vous avez été informé ci-devant, et par conséquent hors d'état de nous joindre.

Comme il nous est resté un grand nombre de blessés de considération et autres dans Ulm, et que cette place, quoique mauvaise, ne laisse pas d'être en état de coûter un siége considérable aux ennemis, on a trouvé à propos d'y faire rester une garnison de trois à quatre mille hommes, composée des troupes de l'électeur en la plus grande partie, et de quatre des moindres bataillons de l'armée de M. le maréchal de Tallard, qu'il avait laissés en passant, qui ne font au plus que mille ou mille deux cents hommes, ce qui est suffisant pour procurer, en cas de siége, une capitulation pour nos blessés, et les préserver d'être prisonniers de guerre.

Comme je ne puis encore rendre la justice qui est due à chacun de ceux qui se sont distingués dans cette action, en vous en informant en détail, je vous supplie cependant, monsieur, de ne pas rendre cette lettre publique, par cette raison, en attendant que je puisse vous en rendre compte plus exactement dans un temps où je serai plus particulièrement instruit et moins accablé d'embarras et de douleur de la perte que le roi vient de faire.

Lettre de M. le maréchal de Tallard

Je viens de recevoir, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 de l'autre mois; je compte que M. de Silly sera arrivé le même soir auprès de vous, qui aura satisfait à

tout ce que vous désiriez de moi. Je l'ai prié et chargé de dire la vérité de tout au roi et à vous; c'est mon unique instruction, et je suis persuadé qu'il se sera acquitté fidèlement de la commission dont il avait bien voulu se charger. Si, outre cela, monsieur, vous voulez encore un mot de moi, je vais vous obéir.

à M. de Chamillart.

Hanau[1], 4 septembre 1704[2].

J'ai prévu le malheur qui est arrivé, en partant d'Alsace; le malheureux projet de M. de Legall, spécieux en apparence, était en effet une source d'abîmes. Si j'étais resté à la tête du pays de Wurtemberg, mes forces étant connues et les ennemis en état de venir à moi avec toutes celles qu'ils jugeraient nécessaires pour m'accabler, il fallait que je le fusse ou que je me retirasse en Alsace avec honte et précipitation; ma perte ou ma retraite faisait faire la paix de M. de Bavière, et l'armée du Danube était également perdue; les ennemis, par parenthèse, ne la voulaient laisser retirer par le projet de paix que brigade par brigade. C'est M. de Bavière qui leur a fait parler le premier, et il n'est pas vrai qu'il y ait jamais offert Ulm, Memmingen ni Augsbourg. Comptez, s'il vous plaît, monsieur, sur ce que j'ai l'honneur de vous mander, et excusez cette petite digression.

Je n'étais pas en moindre risque en allant en Bavière, les choses y étant dans l'état qu'elles étaient, sans aucun magasin, pas pour six jours de vivres en nul endroit, tous les postes occupés par les ennemis, et l'armée que je menais affaiblie par la désertion de tous les étrangers, et la mortalité dans les dragons surtout, et dans plusieurs régiments de cavalerie, telle que vous aurez appris par M. le duc de Quintin qu'elle était dans son régiment. Au surplus, monsieur, une ignorance totale de la force des ennemis, et M. de Bavière ayant toutes ses troupes, à cinq bataillons et vingt-trois escadrons près,

[1] M. le maréchal de Tallard, après être resté quelque temps prisonnier à l'armée des ennemis, avait été envoyé par eux à Hanau pour y demeurer jusqu'à ce que l'on eût pris des mesures pour le faire revenir en France.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1751, n° 7.

dans son pays, pour couvrir ses salines, le château d'un gentilhomme, enfin tout, hors ce qu'il fallait couvrir, qui était la frontière.

Je lui parlai dans la première audience que j'eus avec lui là-dessus avec tant de force, qu'il me promit de faire venir jusqu'à quarante escadrons et dix-huit bataillons.

Cependant, les ennemis étant partis de Friedberg et marchant au Danube, il eut de faux avis qu'ils avaient passé cette rivière; il fut question d'aller à Lauingen pour empêcher qu'ils ne s'en saisissent. Je demandai si, quand on y serait, il y avait quelque poste qu'on pût occuper avec sûreté pour attendre le renfort de Bavarois qui devait venir. Tout le monde m'assura que oui : on prit la résolution de passer le Danube; le poste de Lauingen, qui était le seul qui nous restât, était si important, que cette démarche était nécessaire. Je consentis donc à la faire, sans même donner qu'un séjour à l'armée que j'amenais: nous marchâmes trois jours, au bout desquels nous passâmes le Danube. Je trouvai des pays ouverts et point de poste. M. l'électeur, se moquant de mes craintes, me força de lui dire que, si je connaissais moins sa droiture, je croirais qu'il voudrait hasarder les forces du roi sans les siennes, pour voir sans risque ce qui en arriverait. Il voulut marcher dès le soir à M. le prince Eugène, ignorant ses forces et ne sachant pas qu'il avait ramené trente escadrons des lignes et dix-huit bataillons, qui, avec le détachement que les alliés lui avaient envoyé et un nouveau corps de leur armée dont il avait été joint, le faisaient d'une force considérable. Je ne m'y opposai point, disant que c'était à lui et à M. le maréchal de Marcin, qui connaissaient le pays et qui savaient le fond qu'il y avait à faire sur ceux qui leur donnaient des nouvelles, à juger de ce qui se devait entreprendre; qu'en gros je savais qu'il ne fallait pas manquer une occasion, si on la croyait sûre, mais qu'il fallait prendre garde aussi à trouver toute l'armée. Après une longue délibération, on conclut de ne point marcher ce soir-là.

Le lendemain je pris la liberté de représenter à M. le maréchal de

Marcin qu'il me semblait que, dans la situation des choses, il ne fallait rien risquer; que les affaires du roi allaient bien partout; que nous avions les principales forces de l'état entre les mains, et qu'à mon sens nous ne devions rien tenter qu'au mois d'octobre, pour les quartiers d'hiver, et nous contenter jusqu'à ce temps-là de ne point laisser mettre les ennemis entre le pays de Wurtemberg et nous.

Dès le lendemain M. l'électeur nous repressa de marcher en avant; comme il n'y avait point de fourrage où nous étions, et que j'avais envie, au lieu d'avoir le cul au Danube, comme nous avions, que nous y missions notre droite et notre gauche vers la montagne, afin de traverser le pays, je consentis à aller chercher un camp, étant convenus que nous laisserions la rivière d'Höchstett devant nous, ou qu'au plus nous n'irions que jusqu'à Höchstett, laissant le marais à la tête du camp.

Quand nous y fûmes le lendemain, M. l'électeur proposa de passer outre et d'aller jusqu'à Lutzingen, où le combat s'est donné. Poussé, tourné en ridicule sur mes représentations, je consentis qu'on fût reconnaître le nouveau camp proposé. Je revenais toujours à dire qu'il fallait rester derrière Höchstett. M. de Legall dit que les ennemis se viendraient mettre à Lutzingen: s'ils y fussent venus et que nous fussions restés à Höchstett, vous eussiez eu cent lettres contre moi par la première occasion; et en effet c'était leur dessein. M. le maréchal de Marcin me tira à part là-dessus, et me dit qu'il ne voyait pas d'inconvénient à y venir; las de refuser, j'y consentis, et nous y marchâmes le lendemain sans l'avoir trop reconnu par nous-mêmes, mais sur la foi de ceux qui y étaient l'année dernière avec M. le maréchal de Villars. Cette diversité d'avis, monsieur, qui rend ce qu'on veut faire public, fait bien voir et est une belle leçon pour jamais de n'avoir qu'un homme pour commander une armée, et que c'est un grand malheur que d'avoir à ménager un prince de l'humeur de M. l'électeur de Bavière, surtout quand des lieutenants généraux s'adressent à lui directement pour l'échauffer et lui inspirer leurs sentiments,

comme faisaient certains de l'armée de M. le maréchal de Marcin.

Quand nous fûmes arrivés, nous vîmes l'armée des ennemis campée à une lieue et demie de nous. M. l'électeur de Bavière dit qu'il venait de recevoir des lettres de Donawert, par où on lui mandait qu'il n'y avait que le duc de Marlborough qui eût joint le prince Eugène, et sur ce principe il voulait qu'on marchât aux ennemis pour les attaquer. Il criait qu'on perdait une occasion qu'on ne trouverait jamais. Enfin M. le maréchal de Marcin et moi lui dîmes que, puisqu'il voulait marcher à eux, il fallait au moins démêler si M. de Bade y était ou non, parce que d'aller attaquer des gens beaucoup plus forts que soi, dans un beau poste, comme ils le seraient s'ils étaient tous réunis, n'était pas chose faisable. Cependant, pour ne pas perdre cette prétendue occasion, on détacha M. de Silly avec huit troupes soutenues de huit autres, puis de seize, enfin de quatre régiments de dragons et de mille chevaux, pour engager une escarmouche à la tête du camp des ennemis, afin de faire des prisonniers à quelque prix que ce fût. Il nous en envoya quatre en fort peu de temps, qui nous assurèrent que toutes les forces des ennemis y étaient. M. l'électeur convint donc de faire entrer les troupes dans le camp, disant à tout le monde qu'on perdait une occasion qu'on ne retrouverait jamais.

Je le priai de vouloir bien passer à ma droite, parce que je n'en étais pas content; on trouva même que je faisais diguer le ruisseau, afin de le faire regonfler. M. de Zurlauben m'avertit que M. d'Arco riait de ce qu'on croyait que les ennemis pussent venir à nous; et M. l'électeur, sachant que j'avais envie de faire faire une redoute sur un grand chemin qui traversait le ruisseau, me dit, « J'espère que vous ne ferez pas lever terre; » ce sont ses propres mots. Tout cela changea fort le lendemain à cinq heures du matin, quand on vit que l'armée des ennemis marchait à nous; et ceux qui étaient ennemis des précautions la veille cherchaient à en prendre quand il n'était plus temps. On se mit en bataille : je mis seize bataillons dans le village de Blindheim et quatre régiments de dragons à pied, leur

étant mort tant de chevaux qu'ils rendaient un double service de cette manière-là. Ce village était trop éloigné du ruisseau pour en défendre le passage, et trop près pour qu'on pût faire passer les lignes devant et le laisser derrière. J'appuyai la gendarmerie au village. Je mis trois brigades d'infanterie le long du canal d'un moulin qui était derrière; la brigade de Broglie et celle du mestre de camp général joignaient la gendarmerie, puis commençait la droite de l'armée de M. le maréchal de Marcin. J'avais neuf bataillons dans ma seconde ligne, et n'en avais point dans ces trois brigades de cavalerie de la première, parce que ce corps était destiné à se porter promptement sur le ruisseau et charger les ennemis avant qu'ils fussent formés. Je ne m'étendrai pas davantage sur un détail que M. le marquis de Silly vous aura expliqué bien plus nettement que je ne pourrais faire dans cette lettre; j'aurai simplement l'honneur de vous dire que, voyant que les ennemis assemblaient un gros corps de troupes dans le centre de leur ligne, j'envoyai un de mes aides de camp en avertir M. le maréchal de Marcin, pour le supplier d'envoyer la réserve derrière ce centre : il crut en avoir besoin à la gauche.

Il faut considérer, s'il vous plaît, monsieur, que je n'avais que trente-six bataillons et quarante-quatre escadrons, ayant été obligé de doubler mes escadrons à cause de la mortalité des chevaux. Je fus attaqué par quarante-huit bataillons et quatre-vingt-neuf escadrons anglais ou à la solde de Hollande et d'Angleterre, les moindres escadrons à cent soixante maîtres, les moindres bataillons passant cinq cents hommes. M. le maréchal de Marcin fut attaqué par dix-huit bataillons et quatre-vingt-douze escadrons. Il avait quatre-vingt-trois escadrons et quarante-deux bataillons, parce que les troupes de l'électeur étaient à la gauche.

Je renvoyai encore lui demander du secours dans le cours de l'action : il ne crut pas être en état de m'en donner. Enfin j'envoyai le maréchal des logis de la cavalerie lui dire que je le priais de me mander de ses nouvelles; que je ne pouvais plus soutenir l'effort des ennemis, d'autant plus qu'une colonne de cavalerie de la droite

de leur armée repliait encore sur moi d'augmentation; M. du Plessis ne put me rejoindre, et je ne l'ai pas vu depuis.

M. de la Vallière et son régiment, M. de Broglie et le régiment du Roi, cavalerie, et le régiment de Forsat, ont fait des merveilles; les officiers de la gendarmerie sont de très-braves gens; mais les gendarmes n'ont rien fait qui vaille. Le gros de la cavalerie a mal fait, je dis très-mal; car on n'a jamais rompu un escadron des ennemis. J'ai pourtant vu un instant où la bataille était gagnée par la brigade de Robecq et celle d'Albaret, si la cavalerie, qui s'était avancée plus près des ennemis, à la faveur de l'infanterie, qu'elle n'avait fait auparavant, n'avait tourné tout d'un coup et abandonné cette pauvre infanterie.

M. de Zurlauben a fait des merveilles et en officier et en brave homme; M. de Valsemé a très-bien fait aussi. J'ai lieu de me fort louer de M. de Silly et de M. de Lignier, brigadier d'infanterie. La tête qui tourna à M. de Clérambault, qui préféra de se noyer à rester à son poste, est cause que, sa mort étant arrivée à l'insu de M. de Blanzac et des autres, l'on n'a point pris, dans le village où était l'infanterie, les partis qu'il y a eu à prendre. M. de Clérambault y avait rappelé à mon insu les trois brigades qui soutenaient mon aile droite, à la faveur desquelles on eût toujours été le maître de retirer l'infanterie du village. J'en étais sorti, il y avait trois quarts d'heure, pour retourner à la cavalerie, quand ce qui en restait s'enfuit sans que les ennemis marchassent à eux; je voulus la rallier, mais inutilement.

Je voulus me rejeter dans le village pour faire un dernier effort, afin de me retirer avec l'infanterie; je fus suivi par un régiment de dragons des troupes de Hesse, qui m'enveloppa, l'officier m'ayant reconnu à l'ordre du Saint-Esprit. Le village se défendit encore une heure et demie et puis capitula, abandonné par toute la cavalerie, par celui qui y commandait et par la moitié de ceux qui étaient dedans. M. de Silly vous aura informé, monsieur, d'un détail que je ne puis répéter ici. Ce fut la fin d'une journée malheureuse; cepen-

dant ce que le village tint de trop a donné lieu à M. le maréchal de Marcin de se retirer; et comme je sais qu'il est arrivé en Alsace avec son armée, la cavalerie de la mienne, qui n'a perdu que cinq ou six cents hommes, et l'armée de l'électeur, je puis vous assurer, monsieur, en homme d'honneur, que je crois les affaires du roi plus solidement bonnes que si les forces du roi étaient en Bavière. Ratisbonne étant pris et Ingolstadt assiégé, comme il l'était sans que l'électeur en sût rien quand le combat s'est donné, car il eût fait sa paix, ses troupes eussent servi l'empereur, et l'armée du roi aurait eu beaucoup de peine à se retirer. Il ramène un corps de cavalerie considérable dont nous manquions, et je vois présentement plus de deux cents escadrons et plus de cent dix bataillons en Alsace.

Permettez-moi, je vous supplie, monsieur, de n'en pas dire davantage sur une matière qui me perce encore le cœur. Le plus grand mal est sauvé quand les ennemis n'ont point suivi l'armée. Sans le miracle de l'année dernière à Höchstett, M. de Bavière était perdu dès la campagne passée; sans celui de Spire, il l'était l'hiver; il en fallait un double cette campagne pour le sauver, et c'est un bonheur que l'armée de M. le maréchal de Marcin et la sienne soient arrivées à bon port.

J'en suis la victime; mais, pourvu que les affaires du roi n'en souffrent point, je suis content de mon sort. Vous savez, monsieur, que, hors l'attachement que j'avais pour le roi et un certain point d'honneur, je souhaitais peu de chose pour moi; et si ces deux raisons ne m'avaient retenu, j'aurais désiré d'être en repos et hors de but aux cabales qui me persécutaient, et qui cherchaient toujours à empoisonner ce que je faisais de mieux. J'avoue que j'aurais bien voulu sortir du service par une autre porte que celle-ci; mais je n'ai rien à me reprocher. J'ai prévu, j'ai voulu empêcher, ma disposition était bonne; j'ai soutenu jusqu'au dernier moment, et je voudrais quasi que c'eût été aussi le dernier de ma vie.

Au reste, monsieur, je suis aussi sensible que je le dois à toutes les bontés que vous me témoignez dans la lettre que vous me faites

l'honneur de m'écrire. Soyez persuadé, je vous supplie, que j'en conserverai le souvenir tant que je vivrai, et que vous aurez toute ma vie en moi un serviteur que sa méchante fortune vous rend bien inutile.

P. S. J'ajoute un mot à cette lettre pour avoir l'honneur de vous dire, monsieur, qu'il peut y avoir des gens qui ont bien fait, que je ne nomme pas; mais je ne parle que de ce que j'ai vu.

Au reste, monsieur, vous voyez bien par la franchise avec laquelle j'ai l'honneur de vous écrire, que cette lettre n'est que pour vous, et pour le roi, si vous jugez à propos de la lui montrer.

Je ne rendrais pas justice à M. de Montperoux, si je ne disais pas qu'il a fait en galant homme et en homme de courage.

Relation de la bataille d'Höchstett par M. le maréchal de Tallard. Aix-la-Chapelle, 3 décembre 1704[1].

M. le maréchal de Tallard et M. le maréchal de Marcin, étant à la tête des gardes le 13 du mois d'août dernier, virent les ennemis qui marchaient à nous sur huit colonnes. On fit prendre les armes aux deux armées, qui n'étaient point encore mêlées, pour ne pas communiquer à celle de Bavière, en faisant le service conjointement, la fatale maladie que nos chevaux avaient apportée d'Alsace.

La situation de notre droite était assez embarrassante; il y avait un village qui joignait le Danube, trop éloigné du ruisseau qui nous couvrait pour en défendre le passage, et qui en était aussi trop proche pour pouvoir faire passer les lignes entre ledit village et ledit ruisseau, d'autant plus que le terrain qui était entre deux était absolument soumis à une hauteur qui était du côté qu'occupaient les ennemis.

Cela réduisit M. le maréchal de Tallard à la nécessité de garder ce village. Il y mit d'abord neuf bataillons et quatre régiments de dragons à pied, parce que les chevaux de ces derniers étant presque tous morts de la contagion, ils étaient plus en état de rendre service de cette façon qu'ils n'auraient pu faire à cheval.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1751, n° 215.

Il appuya la droite de la gendarmerie à Blindheim : elle était composée de huit escadrons; la brigade de Broglie, composée de cinq, la joignait; ensuite la brigade de Grignan, réduite à pareil nombre, la maladie ayant si fort diminué les escadrons qu'il les avait fallu doubler.

Ce corps composait toute la première ligne de cavalerie de l'armée de M. de Tallard; l'aile droite de M. le maréchal de Marcin commençait après sans intervalle.

Comme l'ordre qu'avaient ces troupes était de charger les ennemis, sans les laisser former, quand ils passeraient le ruisseau, on n'y avait point mêlé d'infanterie, afin qu'elles pussent se porter plus diligemment où elles seraient nécessaires, et parce que le terrain était absolument ouvert devant elles; mais on avait placé les trois brigades de Royal, de Languedoc et de Zurlauben derrière, qui tenaient presque la même étendue que la cavalerie, tant pour la soutenir si elle était poussée, y ayant des sources propres à poster de l'infanterie où elles étaient, que pour être à portée de rattaquer le village s'il venait à être forcé, parce que de ce poste dépendait tout, et que les ennemis avaient jeté les deux tiers de leur infanterie sur leur gauche, qui y étaient directement opposés.

Notre seconde ligne était composée de dix escadrons de la brigade de Silly, de neuf bataillons et deux brigades de la Baume, de Stref; celle de la Vallière était en une espèce de réserve auprès du village.

Voilà la première disposition, très-forte, puisque ledit village était bien garni, puisqu'il y avait une ligne de cavalerie qui le joignait prête à se porter sur le ruisseau, que cette ligne était soutenue d'une ligne d'infanterie, celle-là, d'une autre mêlée de cavalerie et d'infanterie, et enfin qu'il y avait, outre cela, un petit corps de réserve.

C'était là la situation des troupes quand la bataille commença.

Voici ce qui arriva : les ennemis firent passer vingt bataillons pour venir attaquer notre village. Ceux qui le défendaient soutinrent cet effort avec vigueur; et comme ces premiers se retiraient, M. de

Zurlauben les chargea en flanc avec trois escadrons de la gendarmerie qui firent assez bien leur devoir.

Les ennemis, voulant soutenir leur infanterie, firent passer le ruisseau à de leur cavalerie; cinq escadrons se formèrent en deçà et vis-à-vis de la gendarmerie. D'abord on la fit marcher pour les charger. M. de Zurlauben était à la tête; mais quoiqu'il y eût huit escadrons de notre côté, ainsi que je viens de le dire, les cinq des ennemis soutinrent leur choc et les firent plier.

La seconde ligne de l'aile droite de cavalerie marcha pour les attaquer; mais elle ne les enfonça pas non plus. Pendant ce temps-là ces premiers défilaient toujours; et, avant que nos gens fussent ralliés, il se trouva un corps assez considérable de formé.

Les ennemis ne passaient pas le ruisseau avec moins de diligence vis-à-vis l'aile droite de M. le maréchal de Marcin. La cavalerie qui la composait et l'aile gauche de l'armée de M. de Tallard marchèrent conjointement pour les charger; mais, quoique supérieure en nombre, la charge des nôtres fut inutile : les ennemis ne furent point rompus.

La seconde ligne, qui vint pour soutenir la première qui avait été repoussée, ne fut pas plus heureuse; en sorte que le temps qu'il fallut pour rallier tout cela ayant donné aux ennemis celui d'achever de se former en deçà, ils firent passer tant de cavalerie, qu'ils se trouvèrent en état de se servir contre nous de la supériorité que leur donnait le nombre; car les deux tiers de leurs forces et de leurs troupes d'élite étaient employés contre notre droite, qui ne faisait pas le tiers des nôtres, le corps d'armée de l'électeur étant encore sur la gauche de l'armée de M. de Marcin.

Je ne dirai point que les ennemis, ayant rattaqué le village pendant ce temps-là, en furent encore repoussés, ni que M. de Clérambault, qui y commandait, croyant être trop faible, avait dégarni sans ordre cette ligne d'infanterie qui était derrière la cavalerie, pour en faire rentrer une partie dans le village et en rapprocher l'autre.

Je ne parlerai point non plus d'une charge qui se fit avec ce qui s'était rallié de cavalerie et de neuf bataillons de la seconde ligne

d'infanterie, laquelle pourtant ébranla la première ligne des ennemis, et qui aurait eu plus de succès si la gendarmerie et la cavalerie n'avaient pas plié et n'avaient pas abandonné cette pauvre infanterie, parce qu'il faudrait étendre cette relation à l'infini, et je me contenterai de faire voir que la bataille a été perdue, premièrement, parce que la gendarmerie n'a pu enfoncer les cinq escadrons anglais dont j'ai parlé ci-dessus; parce que la droite de M. de Marcin et la gauche de M. de Tallard n'ont pu non plus accabler ce qui était devant elles, avant qu'ils fussent fortifiés en continuant de passer le ruisseau; parce que les deux secondes lignes de droite et de gauche de la cavalerie n'ont pas mieux réussi, et enfin parce que la seconde ligne d'infanterie a été abandonnée.

Il y a eu tant de relations sur ce qui s'est passé dans le village, qu'il serait inutile d'en reparler; et je crois que, quand celle-ci aura été lue, on verra bien clairement que le malheur qui nous est arrivé est venu de ce qu'on n'a pas fait plier les ennemis aux premières charges, et de ce que toute leur force, ayant tourné vers la droite, la gauche, qui n'était attaquée que par un corps inférieur, s'est contentée de soutenir avec succès sans s'être crue en état de nous secourir.

Lettre de M. le baron de Quincy à M. de Chamillart.

Du camp de Haguenau, 18 septembre 1704[1].

Je satisfais autant qu'il m'est possible à l'ordre que vous m'avez fait l'honneur de me donner, de vous faire un détail exact de ce que j'ai vu pendant la bataille d'Höchstett; je le ferai avec la sincérité dont je me pique à l'égard de tout le monde, et de laquelle je suis incapable de me départir, principalement quand il s'agira de vous obéir, et heureusement M. le marquis de la Frezelière m'ayant mis en état de vous en rendre un compte plus exact, m'ayant ordonné de le suivre dans l'action, pendant laquelle il se porta continuellement de la droite à la gauche, commandant l'artillerie des deux armées cette journée.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1751, n° 29.

Vous me permettrez, monseigneur, pour vous rendre l'action plus sensible, de la reprendre plus loin; et je crois que je dois vous marquer que l'armée commandée par M. le maréchal de Tallard arriva le 3 août à Gessertshausen, qui est à deux lieues d'Augsbourg, et qu'après y avoir séjourné deux jours, celle du roi, commandée par M. le maréchal de Marcin, et quelques troupes de l'électeur, en partirent le 6, aussi bien que celle de M. de Tallard, pour s'approcher de Lauingen, où les deux armées passèrent le Danube le 10, sur trois ponts.

M. le marquis de la Frezelière eut ordre ce même jour d'aller attaquer le château de Dillingen, qu'il prit au bout de six heures, quoiqu'il fût très-fort, avec deux cents hommes prisonniers de guerre, après y avoir perdu un commissaire provincial et huit canonniers. M. le maréchal de Tallard y prit son quartier, et on y séjourna le 11.

Les armées se mirent en marche le 12 pour aller à *Blindheim*, et M. de la Frezelière reçut un second ordre de partir à la pointe du jour avec quatre pièces de vingt-quatre et deux compagnies de Robecq pour attaquer le château d'Höchstett : il y trouva deux cent cinquante hommes de Navarre qui la veille s'étaient emparés de la ville. Après avoir reconnu le lieu le plus propre pour y poster son canon, il reçut ordre de M. de Tallard de revenir incessamment, les ennemis marchant à nous pour nous attaquer, et en chemin il reçut celui de retourner prendre Höchstett, les ennemis s'étant retirés, ce qu'il fit, avec la garnison prisonnière, consistant en cent hommes, après quatre heures d'attaque : on y perdit un commissaire d'artillerie et dix canonniers. Il revint après son expédition, et trouva l'armée campée, la droite à Blindheim, sur le bord du Danube, qui était le quartier de M. de Tallard, le centre à Schwenningen, qui était celui de M. de Marcin, et la gauche appuyée à un bois qui régnait le long d'un coteau. L'électeur prit le sien à Sondersheim, qui était à une portée de canon derrière Blindheim. Notre armée était sur une éminence, et il y avait dans le fond un ruisseau et un

marais, cependant rendu praticable par une longue sécheresse. Le terrain de l'autre côté était aussi une éminence, mais un peu supérieure à la nôtre.

Le 13, à six heures du matin, on fut averti par les gardes avancées que les ennemis venaient sur plusieurs colonnes de l'autre côté du ruisseau. On battit aussitôt la générale et l'assemblée en même temps, et les armées furent mises en bataille dans l'ordre qu'elles étaient campées, comme je viens d'avoir l'honneur de vous l'exposer.

M. de Tallard, après avoir examiné leur marche, reconnut qu'ils déterminaient absolument la colonne qui marchait le long du Danube à venir attaquer le village de Blindheim, ce qui lui fit prendre le parti de retirer vingt-sept bataillons de son centre et quatre régiments de dragons pour les y jeter, ce village ayant près d'un quart de lieue d'étendue, et lequel fut, dans le moment, retranché à la faveur des haies. Par cette disposition, la gauche de la cavalerie de M. de Tallard fut jointe à celle de la droite, et il ne resta plus d'infanterie que les brigades de Tressesson, de Beuil et de Belleisle, qui restèrent à la seconde ligne; la droite de la cavalerie de Marcin se trouva aussi jointe, et tout cela ensemble formait l'aile droite de toute l'armée; suivait ensuite l'infanterie de Marcin et trois régiments de l'électeur en deux lignes, et le village de Schwenningen devant soi, y ayant seulement fait avancer des piquets à la tête de ce village : c'était M. le marquis de Blainville qui y commandait. La cavalerie de l'électeur et le reste de celle de Marcin formaient l'aile gauche, et un corps d'infanterie qu'on avait mis dans le bois terminait la gauche de toute l'armée.

M. le marquis de la Frezelière distribua avec diligence son artillerie : quatre pièces de vingt-quatre furent mises sur une éminence à cent pas du village de Blindheim, pour battre en flanc tout ce qui viendrait pour l'attaquer; huit pièces de huit auprès pour battre ce qui paraissait en front; autant devant la gendarmerie, et, suivant toujours cette même ligne, il en plaça quatre-vingt-dix jusqu'à la gauche. Voilà,

monseigneur, la disposition générale de toute l'armée, et j'ai cru qu'il était nécessaire de vous l'exposer pour juger des mouvements qui en ont été suivis.

Les ennemis approchant toujours et étant à portée de canon, M. de la Frezelière commença à faire tirer par la droite, et ce fut à neuf heures. Le reste de l'artillerie suivit, et on peut dire que le feu fut si vif jusqu'à midi et demi, que la mousqueterie ne l'eût pas été davantage. On y était excité par l'effet extraordinaire qu'elle faisait, chaque coup perçant leurs bataillons, et quelques-uns en écharpe; et de la manière même que les ennemis étaient postés, il n'y eut pas un coup de perdu. Nous apprîmes même par des rendus qu'on leur avait tué près de deux mille hommes, et qu'ils avaient été contraints d'attaquer une heure plus tôt, ne pouvant plus rester sous un tel feu.

Depuis neuf heures jusqu'à midi et demi, les ennemis furent occupés à faire filer des troupes sur leur droite, et pendant ce temps, l'électeur et M. de Marcin vinrent à la nôtre, applaudissant fort à la disposition qu'avait faite M. de Tallard pour sa droite et pour le centre, et étant tous d'opinion que le grand effort des ennemis serait à la gauche de toute l'armée, ce qui y fit porter en diligence l'électeur et M. de Marcin.

M. de Tallard, n'ayant plus rien à faire ni à changer à sa disposition, resta au centre avec une partie des officiers généraux de son armée, pour examiner le mouvement des ennemis, qui continuaient toujours à filer par leur droite; et jugeant qu'ils ne seraient point en état de l'attaquer de plus de deux heures, comme c'était aussi le sentiment de ces messieurs, on lui conseilla de faire un tour à la gauche, afin de voir par lui-même en quel état elle était, ce qu'il fit dans le moment, ne se faisant suivre que par M. de la Frezelière, et il ordonna à tout le reste de l'attendre dans cet endroit.

Un quart d'heure après son départ, qui était à midi et demi, le village de Blindheim fut attaqué par huit bataillons soutenus par un pareil nombre; M. de Tallard, en étant averti par le feu, quitta l'é-

lecteur, qu'il avait joint, et courut à notre droite, qui avait repoussé les ennemis avec l'aide des trois escadrons de gendarmerie de la droite, qui, tombant sur leurs flancs, achevèrent de les tailler en pièces, et contraignirent le reste de repasser le ruisseau, mais qui furent obligés de revenir en désordre par le feu de quelques bataillons ennemis qui se trouvèrent bordant le ruisseau, et ne se rallièrent que derrière un autre ruisseau qui coulait dans un chemin creux qui traversait Blindheim, derrière lequel était assez loin notre seconde ligne. Les ennemis ne manquèrent pas d'en profiter et passèrent quelques escadrons qu'ils avancèrent jusque sur le bord de ce ruisseau, et que nous ne pouvions repousser à moins que de le passer devant eux. Vous jugez bien, monseigneur, qu'il fallut une grande diligence pour retirer nos douze pièces de canon; cependant nous le fîmes sans en rien perdre. M. de la Frezelière se porta dans le village de Blindheim, où il avait envoyé quatre pièces de canon, pour mettre dans un flanc qui incommoda terriblement les ennemis, ayant toujours été tiré à cartouche; et y ayant donné ses ordres, il en sortit par la gauche, où il trouva la droite de notre première ligne dans la situation où j'ai eu l'honneur de vous la dépeindre. On fut obligé de prendre deux bataillons du Royal pour longer le ruisseau, ce qui fit retirer les escadrons des ennemis et donna le moyen à la droite de notre première ligne de reprendre son premier poste.

Les ennemis se servirent de ce temps pour faire passer le ruisseau à beaucoup de leurs escadrons et bataillons, et formèrent une ligne de cavalerie qui cependant nous prêtait le flanc par la droite. Personne ne songeait à en profiter; et M. de la Frezelière, qui attendait que les ennemis fussent repoussés pour faire avancer son canon à mesure, le fit apercevoir aux officiers généraux, qui, suivant ses avis, culbutèrent toute cette ligne et la poursuivirent jusque sous le feu d'une infanterie qu'ils avaient derrière un rideau, qui ramena notre cavalerie fort en désordre, laquelle se trouva avoir perdu beaucoup de terrain après s'être ralliée. Ce fut à peu près

dans ce temps que les ennemis se trouvèrent en état de nous attaquer partout, ce qu'ils firent effectivement.

J'ai eu l'honneur de vous dire, monseigneur, qu'il ne nous restait pour toute infanterie que trois brigades, qui étaient restées à la seconde ligne. On les fit avancer devant la première pour contenir de la cavalerie ennemie qui avait passé par le front, et elles se trouvèrent si avancées, qu'elles se virent à la hauteur d'une ligne de cavalerie des ennemis qui s'était ralliée. M. de Tallard arriva en cet endroit dans ce moment, et M. de la Frezelière lui proposa de faire faire à droite au régiment de Robecq, qui faisait la droite de la brigade de Tressesson, pour, étant soutenu de notre cavalerie, faire plier toute cette ligne des ennemis, le reste de la brigade étant suffisant pour contenir les escadrons qu'ils avaient en face. Cela réussit à merveille; car M. de Saint-Pierre, lieutenant-colonel de Robecq, étant à la tête de son bataillon, alla sur les escadrons, et faisant tirer par manche, fit fuir le premier, ensuite le second et jusqu'à cinq. Notre cavalerie prit ce temps pour charger; mais toute la ligne n'ayant point suivi, elle revint fort vite, et nos trois brigades d'infanterie furent abandonnées et taillées en pièces par les escadrons des ennemis qui les avaient pris en flanc. Le pauvre de Bandeville y fut tué et presque tout son régiment, ayant toujours témoigné autant de fermeté qu'aurait pu faire le plus entier régiment.

M. de Tallard rallia encore notre cavalerie, et, la menant lui-même à la charge, y fut blessé d'un coup de sabre et d'un coup de feu. Cette charge ne réussit pas mieux que les autres, nos troupes étant toujours ramenées par l'infanterie des ennemis, qui toujours grossissait, aussi bien que la cavalerie.

Pendant toutes les charges de cavalerie, les ennemis avaient attaqué plusieurs fois le village de Blindheim, et, voyant que c'était inutilement, ils se retirèrent et se mirent en bataille à la portée du mousquet, et détachèrent de petites troupes qui, faisant leur décharge sur les retranchements, étaient aussitôt relevées par d'autres, et firent cette manœuvre jusqu'à la fin de la bataille, portant tou-

jours des forces sur le centre de notre droite à la faveur du rideau, et voulant, par cette manœuvre, contenir les troupes que nous avions dans ce village.

Vous jugez bien, monseigneur, du remède qu'on pouvait y apporter, qui était de tirer une partie de l'infanterie de Blindheim dont toute la seconde ligne n'avait point encore agi; et il y avait lieu d'espérer que, si on eût pris ce parti, les affaires auraient bientôt changé de face, d'autant plus qu'on nous assure que la gauche avait toujours eu l'avantage sur la droite des ennemis.

Personne n'ayant songé à ce remède, et notre cavalerie étant affaiblie par tant de différentes charges, tout ce que put faire M. de Tallard fut des deux lignes d'en former une; mais c'était une faible ressource contre deux lignes entières de cavalerie soutenues d'une infanterie; et, après avoir perdu considérablement de terrain, cette dernière ligne resta en bataille un quart d'heure dans l'inaction, aussi bien que les ennemis, qui ne nous avaient jamais attaqués jusqu'à présent, et qui avaient avancé du canon sur la hauteur que nous avions abandonnée et qui incommoda fort cette ligne ralliée. Elle fit tout d'un coup demi-tour à droite, sans que j'en aie jamais pu apprendre la raison, à moins que ce ne fût pour éviter le feu du canon que les ennemis avaient avancé, qui n'était pas assez fort pour obliger de faire un mouvement aussi dangereux que celui-là devant l'ennemi. Je courus joindre M. de Tallard, qui marchait à la tête de cette ligne, et l'abordant je vis un de nos escadrons de la droite se débander. M. de Tallard envoya M. de Villiers pour tâcher de le contenir; mais, le voyant suivi de plusieurs autres, il ordonna à M. de Maisonsel d'aller retirer l'infanterie du village de Blindheim. Toute la ligne entière suivit un si mauvais exemple, et les ennemis détachant sur nous une ligne entière de cavalerie, nous fûmes enveloppés, et M. de Tallard fait prisonnier, et M. de Maisonsel ne put arriver au village, qui fut aussitôt enveloppé, et les vingt-sept bataillons et les quatre régiments de dragons se rendirent par composition, chose qu'on aura peine à croire. Je ne vous dirai point, monseigneur, à qui

on en doit imputer la faute, ne le sachant point par moi-même, vous priant même de ne m'obliger de parler que de ce que j'ai vu.

M. de la Frezelière voyant les affaires absolument perdues à la droite, et après avoir sauvé son canon, excepté les quatre pièces du village, se jeta sur la gauche, qui fut avertie que notre droite était perdue, et, n'ayant pas un moment à perdre pour se retirer, craignant d'être enveloppé, attendit les ordres que M. de Marcin envoya partout, afin qu'on le fît dans le meilleur ordre qu'il se pourrait. L'infanterie du centre le fit avec assez de précipitation par le village de Bolstett, qu'elle traversait sans s'y arrêter, sans les remontrances de M de la Frezelière, qui les obligea de rester pour sauver l'artillerie et les troupes qui faisaient l'arrière-garde avec l'électeur et M. de Marcin; et je puis dire que la retraite se fit en bon ordre. Depuis cette jonction, l'électeur faisant charger de temps en temps quelques escadrons des ennemis qui venaient à leur poursuite, les ennemis, nous ayant suivis une demi-lieue, cessèrent de le faire, et toute l'armée arriva sous Lauingen, à trois lieues du champ de bataille, aussi bien que l'artillerie, dont nous avons perdu dix-neuf pièces de l'armée de Tallard, encore furent-elles prises près d'Höchstett, où nous les avions menées. On fit travailler la nuit à deux ponts sur le Danube, et on envoya la cavalerie toute la nuit à Ulm. On fit filer par le pont de Lauingen l'artillerie et les gros bagages, et l'infanterie et une brigade de cavalerie restèrent jusqu'à quatre heures après midi le lendemain, qui est le temps où tout se trouva passé; et, après avoir évacué Lauingen et en avoir rompu les ponts, l'armée marcha sous Ulm, et le lendemain alla camper à Wiblingen, de l'autre côté de l'Iller, où l'on assembla un conseil de guerre qui résolut qu'on repasserait en France. Voilà, monseigneur, succinctement ce que j'ai vu dans cette malheureuse journée. Je vous demande la permission de vous ajouter les fautes que j'ai remarqué qu'on y a faites.

La première, qu'après avoir passé le Danube on devait attendre, entre Dillingen et Lauingen, qui était un poste sûr, les troupes de l'électeur qui nous devaient joindre quelques jours après; cela au-

rait donné le temps à l'armée de M. de Tallard de se reposer, en ayant extrêmement besoin, et nous eût rendus supérieurs aux ennemis.

On devait confondre les deux armées et n'en faire qu'une, ce qui aurait donné une autre disposition le jour de la bataille, notre aile droite n'ayant pas eu un si grand front de cavalerie sans infanterie.

Je crois que la moitié des troupes qu'on avait mises dans le village de Blindheim eût suffi pour le garder, et le surplus nous eût été d'une grande utilité, et aurait rendu plus ferme notre cavalerie.

Dès lors qu'on avait pris le parti de passer Dillingen, on pouvait appuyer la droite de notre armée à Höchstett et la gauche au bois; cela nous aurait donné un front médiocre, et peu de monde ayant suffi dans Höchstett pour le garder, nous aurions eu trois ou quatre lignes l'une sur l'autre, et les ennemis ne nous auraient jamais attaqués.

Je trouve que si on s'était porté plus près du ruisseau, on aurait été en état de culbuter tout ce qui aurait voulu le passer; et outre qu'on n'était pas à portée, c'est qu'étant plus avancé, vous évitiez l'inconvénient d'être séparé par un ruisseau de votre seconde ligne.

Nous avions une retraite très-dangereuse à faire, et on ne l'a que trop éprouvé par ce qu'il en a coûté en la faisant, et les ennemis avaient des bois qui étaient très-favorables, et qui auraient rendu leur perte médiocre s'ils eussent perdu la bataille. Il me paraît que les raisons étaient assez suffisantes pour ne point hasarder de se mettre dans un poste où l'on pouvait être attaqué, ce qui me confirme dans l'opinion que les généraux n'ont jamais su au vrai la force des ennemis, et ne les ont pas crus en état de nous venir combattre; s'ils l'avaient cru, ils n'y seraient jamais venus.

Mais la plus décisive, selon ma pensée et celle de bien d'autres, est le malheur de l'absence de M. de Tallard, quand la droite fut attaquée; car, s'il y eût été, il n'aurait pas souffert que les trois

escadrons de gendarmerie eussent chargé les ennemis que toute la ligne n'eût suivi, et se serait approché du ruisseau, ne s'en étant tenu éloigné que pour la mettre à couvert du feu du canon des ennemis.

Il me reste à vous dire, monseigneur, que j'ai appris, par un capitaine de Navarre qui a été renvoyé, que les ennemis avaient soixante et dix bataillons et cent quatre-vingt-deux escadrons; qu'il a vu l'état des morts et blessés, montant pour les premiers à quatre mille huit cent soixante-cinq hommes, et sept mille sept cent trente-deux de blessés. Vous savez, monseigneur, que notre armée avait soixante et seize bataillons et cent quarante-quatre escadrons; notre perte n'aurait pas été approchant de celle des ennemis, sans les vingt-sept bataillons et les quatre régiments de dragons prisonniers; mais nous avons beaucoup perdu dans notre retraite par les blessés, malingres et maraudeurs que les hussards et paysans ont échinés.

Je voudrais, monseigneur, pouvoir vous donner de plus grands éclaircissements sur la manière dont se sont comportés dans cette action les officiers généraux et autres; je puis vous assurer que tous ceux que j'ai vus ont bien payé de leur personne; mais, entre autres, M. le marquis de la Frezelière, qui non-seulement a agi en général d'artillerie, mais encore en général d'armée, et je vous puis assurer, monseigneur, qu'il n'y a personne dans les troupes qui pût plus dignement que lui remplir la place d'officier général : c'est un témoignage que toute l'armée vous rendra comme moi.

Je me trouve très-heureux, monseigneur, de la confiance que vous me faites l'honneur de me témoigner; je ferai tous mes efforts pour la mériter de plus en plus. J'ose pourtant vous assurer que vous ne la pouvez accorder à qui que ce soit qui vous soit plus parfaitement dévoué, etc.

Lettre de M. de.....

Je vous envoie, monsieur, la copie de la lettre que j'écris à M. de Chamillart, pour lui demander la charge de commissaire général

Du camp de Tuttlingen, 21 août 1704[1].

de la cavalerie. Je lui fais un petit détail de ce qui s'est passé de mon côté, M. le maréchal de Tallard, qui est pris prisonnier, ayant assez de choses à mander sur son compte sans parler des particuliers. Il m'a vu charger trois fois avec ma brigade, et me fit l'honneur de me dire qu'il était content, et qu'il aurait souhaité que la gendarmerie qui était sur ma droite eût fait de même; je n'ai pas vu d'officier général pendant toute l'action à ma tête. Toute l'armée crie fort contre la disposition de M. de Tallard, et effectivement je crois qu'il aurait mieux fait de ne pas mettre toute son infanterie dans le village où sa droite était appuyée, et de mettre plus de troupes à son corps de bataille, qui est l'endroit par où les ennemis ont gagné la bataille. On peut dire aussi sans médisance que MM. les officiers généraux n'ont été d'aucun secours à M. le maréchal; ils ont laissé passer aux ennemis un marais et petit ruisseau que nous avions devant notre camp sans le défendre, et les ennemis étaient en deçà sur trois lignes avant que personne eût chargé. M. de Marcin de son côté n'a pas voulu aider de ses troupes l'armée de M. de Tallard, quoiqu'il lui en ait envoyé demander pendant l'action. Je ne vous ferais pas tous ces détails si je ne vous envoyais ma lettre par M. le marquis de Rieux, qui est de mes amis, et qui a bien voulu s'en charger. Je vous prie de ne la montrer à personne. Ce qu'il y a de plus malheureux dans cette action, c'est que M. de Clérambault, lieutenant général, qui commandait les vingt-sept bataillons qui étaient dans le village de la droite et douze escadrons de dragons, n'ait pas songé à se retirer avec ce corps; il s'est noyé dans le Danube à quatre heures du soir, deux heures avant la fin de l'affaire, la tête lui ayant tourné. On condamne fort M. de Blanzac, qui commandait sous lui, de ne s'être pas retiré, et d'avoir fait une capitulation aussi honteuse. Si ce corps s'était retiré, comme il n'y avait rien de plus possible, les ennemis perdaient autant que nous, et nous n'aurions pas été obligés de quitter le pays. L'armée de M. de

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 141.

Tallard perd vingt mille hommes dans cette occasion, tués ou pris, et les ennemis avouent dix mille hommes tués ou blessés. Les ennemis avaient plus de vingt-cinq mille hommes plus que nous, de leur aveu. Le canon a commencé à tirer de part et d'autre entre huit et neuf heures du matin; il y en avait plus de quatre-vingts pièces de chaque côté. On a commencé à charger à onze heures du matin, et cela a duré jusqu'à six heures du soir. Voilà en gros le détail de cette affaire. Comme je ne sais pas si mon père est en Auvergne, je vous prie de lui envoyer ma lettre avec l'état des officiers du régiment tués ou blessés. Son pauvre régiment d'infanterie a été tout tué; il n'en reste que le sieur Sauge, major, qui a deux coups de mousquet, qui serait mort si je ne l'avais retiré chez moi et n'avais pris soin de le faire panser. Je vous serai très-obligé de vouloir bien écrire à M. de Chamillart en ma faveur. Quoique je sois persuadé que le roi ne me donnera pas cette charge, je ne veux pas avoir à me reprocher de ne l'avoir pas demandée. Je viens de faire une campagne bien fatigante et bien périlleuse, et qui, je vous assure, fera prendre à bien des gens le parti de la retraite; et si le roi ne donne pas quelque gratification aux officiers du régiment, il leur sera impossible de le remettre.

Lettre de M. le baron de Montigny-Languet. 15 août 1704[1].

Voici, monsieur, le seul moment que j'ai pu avoir depuis notre malheureuse bataille d'Höchstett; et comme mes blessures me donnent un peu de relâche, j'essayerai de vous informer de ce que j'ai vu dans cette affaire, que j'avais crue être le comble de notre bonheur, et qui a été tout le contraire, par l'envie que M. le maréchal de Tallard a eue de combattre.

Les ennemis, ayant été avertis que nous avions passé le Danube à Lauingen, quittèrent la Bavière, et, ayant assemblé à Donawert toutes leurs forces, passèrent en même temps, supérieurs à nous de quarante à cinquante escadrons et de quelques bataillons. Nous mar-

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 152.

châmes les uns aux autres, et nous nous portâmes en bataille sur deux lignes à une petite lieue d'Höchstett, la droite au Danube et la gauche à la montagne et à un bois, une réserve derrière, un village à notre droite dans un coude du Danube, ce qui a été la perte de M. le maréchal de Tallard, faute d'un pont pour retraite en cas de besoin; un autre village au centre à la tête de nos deux lignes, où nos forces d'infanterie étaient sous les ordres de M. de Blainville, et qui ont toujours battu les ennemis. A notre gauche, nous avions un village devant nous que nous brûlâmes; cette gauche était appuyée sur un bois qui valait mieux que tous les villages, puisqu'il n'était pas d'une si grande garde.

Le long de ces villages régnait seulement un ruisseau de deux pieds de large, qui formait un petit marais très-desséché à cause des grandes chaleurs, ce qui a trompé beaucoup de nos généraux, qui le croyaient plus mauvais. Ce ruisseau était la seule séparation qu'il y eût entre les deux armées. Celle des ennemis vint se mettre devant nous en bataille à six heures du matin, de manière que cette grande plaine se trouva toute noire et couverte de troupes; et à sept heures trois quarts commença une canonnade des plus rudes de part et d'autre, et où la droite de M. de Tallard avait toujours la supériorité sur les ennemis, leur ayant fait replier deux fois leur gauche qui venait se former devant nous.

Sur les dix heures, les Anglais qui composaient cette gauche voulurent tenter le passage de ce ruisseau devant M. de Tallard; mais ils furent repoussés avec perte considérable. Son altesse électorale, qui se portait par tous les lieux les plus exposés, partit à toutes jambes de la gauche pour venir à la droite de M. le maréchal de Tallard, où l'affaire commença fort vigoureusement au moment qu'elle arriva, qui était sur les onze heures. Notre aile droite de cavalerie, composée de la gendarmerie du roi qui était près du village, fut attaquée par la cavalerie anglaise, laquelle fut d'abord repoussée jusque sur l'infanterie qui se disposait à attaquer ledit village de M. le maréchal de Tallard, ce qui fut cause que son altesse électorale s'y

porta en même temps; mais y ayant trouvé une fière disposition, notre infanterie retranchée à vingt pas des ennemis, retourna sur l'heure à la cavalerie; mais, en sortant du village entre les deux feux, nous aperçûmes quelques escadrons de notre gendarmerie en fuite qui ne se ralliaient pas, ce qui obligea l'électeur à dire à ses adjudants généraux, auxquels il avait ordonné de ne le pas quitter : « Voilà la gendarmerie qui se sauve; est-il possible? Allez, messieurs; dites-leur que je suis ici présent; ralliez-les, et qu'ils retournent à la charge. »

Ce fut dans ce moment que, partant de la main, je courus aux gendarmes, et leur ayant dit plus que l'électeur ne nous avait ordonné, quelques-uns se rallièrent et revinrent à la charge; ce fut dans cette occasion qu'ayant enfoncé un escadron anglais, quelques gendarmes qui étaient avec moi ayant été tués, je reçus deux coups de sabre sur la tête, un coup d'épée qui me perce le bras, une contusion d'une balle à la jambe, et mon cheval blessé; alors étant environné de toutes parts sans espérance de salut, je fus pris par un officier, lequel, m'ôtant un de mes pistolets qui me restait, me dit, « Il y a bon quartier, suivez-moi; je vous ferai bien panser, et donnez-moi votre croix, » qui est celle de l'ordre de Wurtemberg que je portais. Il la détacha lui-même et la prit avec la chaîne d'or; et pour en être mieux traité et éviter tout autre malheur, j'eus la faiblesse de lui donner cent trente-quatre louis d'or que j'avais en une bourse; mais tout autre en pareil cas en aurait peut-être fait autant pour les attendrir et éviter d'être massacré.

Il y eut, dans le même temps encore, une autre charge de la gendarmerie, qui fut également repoussée; mais quelques escadrons ayant fait plier la cavalerie anglaise, ceux qui m'emmenaient furent obligés de se retirer au galop et d'essuyer toute la bordée de la mousqueterie de M. de Tallard qui était dans le village, ce qui les rompit, et par un grand bonheur je ne fus blessé d'aucune des balles qui pleuvaient de tous côtés; mais celui qui m'emmenait en main, ayant reçu un coup qui le fit tomber sur son cheval et l'obli-

gea de lâcher la bride du mien qu'il tenait, je la repris au plus vite, aussi bien que mes éperons, pour retourner à nos gens; mais quel chagrin pour moi quand je vis que les grenadiers à cheval anglais, qui avaient déjà été repoussés, retournaient à la charge avec la cavalerie anglaise, et culbutaient derechef toute notre gendarmerie et la cavalerie qui la soutenait, et qu'à la faveur d'un si vilain mouvement, toute la cavalerie de leur gauche débouchait le ruisseau et occupait déjà notre terrain, de manière qu'en passant au travers de leurs lignes je regagnai notre centre, qui était mêlé avec la cavalerie ennemie, mais cependant qui soutenait encore mieux son terrain, qu'il perdit pourtant à la fin.

Pendant cette mauvaise manœuvre de notre droite, la gauche, qui était composée de la cavalerie et infanterie bavaroise, et de toute l'armée de M. le maréchal de Marcin, comme aussi ce que commandait au centre M. de Blainville, enfonçaient les ennemis, et par cinq différentes charges avaient entièrement battu toute leur droite, de sorte que M. l'électeur, qui s'était porté partout dans le centre et à la gauche pour encourager tout le monde par sa présence, qui croyait alors la première fuite de la gendarmerie rétablie, et qui se trouvait maître non-seulement de l'artillerie de la droite des ennemis, mais de quantité de drapeaux et étendards, croyait la bataille entièrement gagnée. Mais il sut que la droite de notre armée était vigoureusement repoussée, à quoi il ajouta foi d'autant plus aisément, que les fuyards étaient déjà à plus de demi-lieue sur leurs derrières, et que tout leur terrain était occupé par quantité de troupes des ennemis; et comme on se battait depuis le matin, et qu'il était huit heures du soir, il craignit que la gauche ne fût coupée, et fit battre la retraite.

C'est là où l'habileté de M. de Marcin parut, puisqu'il ne se retira aucun bataillon ni escadron en désordre, mais toujours redoublant des salves sur ceux qui les voulaient suivre; et près de Dillingen et Lauingen il rejoignit les étendards de la gendarmerie et la cavalerie, qui s'y étaient retirées. Alors il apprit avec beaucoup de chagrin que M. le maréchal de Tallard avait voulu périr dans le vil-

lage, et ne s'était pas voulu retirer, comme on le lui avait mandé, avec vingt-sept bataillons et quatre régiments de dragons, et fit par là la perte de la plus grande bataille qui ait été donnée. Si ce maréchal se fût retiré avec ses troupes, il est certain que l'avantage était de notre côté, les ennemis ayant perdu beaucoup plus de monde que nous dans le choc; nous avions quantité de drapeaux, et les ennemis ne nous auraient pu rien faire de toute la campagne, au lieu que, par la perte que nous avons faite, nous avons été obligés de nous retirer, abandonnant tous nos magasins, et nos vivres nous étant coupés aussi bien que toute la meilleure infanterie de l'électeur et vingt-trois escadrons, tant de ses dragons que de sa cavalerie qui étaient vers le Tyrol, lesquels, suivant toute apparence, ne nous pourront plus rejoindre. Nous sortons avec peu de pain, après avoir brûlé une bonne partie de nos équipages. Nous sommes enfin venus joindre M. de Villeroy avec les débris de trois armées.

Je ne puis vous dire de la faute de qui vient une perte si considérable; mais il est certain que la gendarmerie et la cavalerie de M. de Tallard sont la cause de la perte de cette grande bataille; que nous avions trop de bataillons à cette droite, et que dans le centre il nous en manquait. D'ailleurs rien n'a été si bien conduit que la marche des ennemis, qui nous étaient supérieurs, et qui, outre leurs lignes égales aux nôtres par leurs trois attaques, étaient en colonnes de cinq à six lignes qui se soutenaient. Si nous avons tort, c'est d'avoir risqué cette bataille dans le temps où les armes de France étaient glorieuses de tous côtés; il valait bien mieux faire tenir ensemble toutes les forces de l'empire réunies, nous retrancher et ne rien hasarder. Les ennemis se seraient consumés et ruinés, et auraient été obligés de s'en retourner. Vous savez, monsieur, mieux que moi à qui en est la faute. Son altesse électorale et M. de Marcin ne voulaient pas hasarder; et s'il l'avait fallu, au moins fallait-il rassembler toutes les forces de Bavière qui étaient dispersées de part et d'autre, pour la garde des places et passages, qui présentement n'en sont pas moins perdues.

Extrait d'une lettre de M. le prince Eugène. 25 août 1704[1].

Le duc milord Marlborough et M. le prince Eugène sortirent de leur camp près de Donawert le 12 août, avec un détachement d'environ mille huit cents hommes, pour reconnaître les lieux, afin de se mettre en état de pénétrer plus avant avec l'armée ; mais, quoique les ponts fussent faits sur le Kessel, l'armée ne pouvait pas avancer autant qu'on le souhaitait, l'ennemi étant en pleine marche, ce qui fut cause que celle de notre armée fut suspendue jusqu'à ce que l'on pût voir où les ennemis se camperaient. Elle revint sur ses pas, et on laissa seulement le détachement à main droite d'un bourg à demi-lieue du camp, où l'on posta pendant le jour cent cinquante fantassins dans un petit château, et quatre cents hommes furent commandés pour combler un fossé qui était devant, afin qu'on pût marcher sans aucun obstacle. Les ennemis s'avancèrent à une heure après midi, avec vingt escadrons, sur les travailleurs, qui furent soutenus par le détachement sans la moindre perte.

Notre armée n'était composée que de soixante-six bataillons et cent quatre-vingt-un escadrons. Les Anglais formaient l'aile gauche avec quarante-huit bataillons et quatre-vingt-neuf escadrons ; les impériaux ou l'aile droite étaient de sept bataillons danois et onze de Prusse, et quatre-vingt-douze escadrons des troupes de l'empereur, de Prusse, de Franconie, de Souabe, de Wurtemberg et des autres princes de l'empire, avec une artillerie de soixante-six pièces de canon.



Le 13 de ce mois les mouvements du maréchal de Villeroy dans le bois de Kintzig et la saison avancée portèrent milord Marlborough et M. le prince Eugène à marcher à l'ennemi, dans la résolution de l'attaquer si l'occasion s'en présentait, d'autant plus qu'il était dans le dessein d'en venir aux mains. Ainsi on passa à la pointe du jour, en huit colonnes, le ruisseau de Kessel sur plusieurs ponts qui avaient été construits de côté et d'autre. Deux colonnes d'infanterie

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 153.

de l'aile droite gagnèrent le long du bois par les hauteurs, et deux de cavalerie marchèrent à la gauche de l'infanterie.

L'aile gauche, qui était formée de l'armée anglaise, garda le même ordre et s'étendit jusqu'au Danube. On partagea une partie du canon entre les bataillons; le reste suivit l'infanterie.

A sept heures du matin on marcha par le bourg de Schwenningen, et on arriva en présence du camp des ennemis, qui se retranchaient avec leur aile droite dans un assez gros bourg appelé Blindheim, du côté du Danube. Ils en avaient devant eux encore un autre fort peu éloigné de ce fleuve, appelé Oberglauheim. Un grand nombre de milices occupait ces deux postes. Leur aile gauche s'étendait jusqu'aux montagnes et à un bois fort épais, où la plus grande partie de l'infanterie de cette aile était postée. Devant leur camp était un ruisseau fort difficile à passer; leur terrain était beaucoup plus grand que celui que nous avions été obligés d'occuper pour nous mettre en bataille. Ils avaient posté, presque tout le long de leur front, plusieurs pièces de canon qui firent sur les neuf heures un feu extraordinaire. Nous marchâmes jusqu'environ huit heures toujours en colonnes; et, après avoir bien reconnu les deux généraux qui commandaient le camp des ennemis, on résolut de les attaquer dans les dispositions suivantes :

Les dix-huit bataillons de l'aile droite marchèrent à main droite vers le bois où l'ennemi avait appuyé son aile gauche, et la cavalerie de notre droite, aile droite, s'étendit dans la plaine entre l'infanterie et le bourg d'Oberglauheim; elle devait attaquer l'ennemi avec dix bataillons de l'armée anglaise, et leur corps de bataille devait les soutenir; le reste de l'infanterie devait attaquer le second bourg de Blindheim. L'aile droite de l'infanterie fut obligée de marcher fort vite et de passer plusieurs défilés, jusqu'à ce qu'elle eût pu gagner les hauteurs et le bois, ce qui fut cause qu'on ne put donner l'attaque qu'à midi, et qu'on demeura trois heures sous le canon des ennemis. La situation ne permettait pas de se servir du nôtre, si ce n'est du côté de l'aile gauche, où il y en avait quelques pièces sur une

hauteur. Après toutes ces dispositions faites, on marcha aux ennemis; et l'aile gauche, qui était du côté de la plaine, chargea un peu avant la droite. L'infanterie de cette première passa le ruisseau sans qu'on le lui disputât; l'infanterie de l'aile droite fut obligée de passer plusieurs ruisseaux et défilés; de sorte qu'elle ne fut à portée d'attaquer que deux heures après. Tous les obstacles ayant été surmontés, on commença l'attaque de tous côtés avec un assez heureux succès, puisque l'infanterie fit plier du côté droit les ennemis, quoiqu'elle leur fût beaucoup inférieure; la cavalerie de l'aile droite eut aussi quelque avantage. L'infanterie anglaise attaqua premièrement les deux bourgs, et leur cavalerie passa le ruisseau et occupa assez de terrain pour pouvoir se former. L'on était mêlé de tous côtés avec l'ennemi. La cavalerie de notre aile droite fut repoussée par la seconde ligne des ennemis pendant qu'on ralliait leur première, que nous avions enfoncée; notre infanterie fut aussi obligée de ce côté-là de reculer trois ou quatre cents pas jusqu'au bois; on la ramena à la charge, et pendant ce temps-là notre cavalerie fut repoussée encore une seconde fois; mais on la rallia bientôt après. L'aile droite demeura une demi-heure éloignée de soixante pas des ennemis, et les deux partis étaient occupés à donner de nouveaux postes à leurs troupes. Nous les chargeâmes ensuite pour la troisième fois, et notre cavalerie fut encore repoussée; notre infanterie se mit entre deux, et donna sur les ennemis avec une valeur surprenante. Les généraux et les officiers s'apercevant de la confusion des ennemis, et voyant le courage de nos troupes, les attaquèrent derechef avec toutes leurs forces du côté de la montagne, de la plaine, des ruisseaux et des défilés, et les repoussèrent une lieue loin jusqu'au delà du bourg de Lutzingen, qui est situé au bout de la montagne et du bois où l'ennemi s'était retiré; mais on n'avança pas plus loin, jusqu'à ce que la cavalerie eût joint. On continua ensuite à faire marcher l'aile droite, qui fit reculer les ennemis encore une lieue ou deux, jusque par delà le bourg de Mörschlingen, où ils firent semblant de vouloir tenir ferme, afin de gagner du temps pour passer un grand marais

et gagner Dillingen et Lauingen; mais nos troupes ne furent pas plus tôt avancées qu'ils prirent la fuite avec précipitation. L'aile gauche a toujours combattu avec peu de succès. Le duc de Marlborough forma la plus grosse partie de son armée au delà du ruisseau, et donna plusieurs fois sur les ennemis avec beaucoup de valeur; les officiers généraux et subalternes le secondèrent avec la même vigueur. On fit alors un grand carnage des ennemis, dont une partie se jeta dans le Danube, et évita par ce moyen la fureur des autres troupes. Il en était resté derrière un fort petit nombre pour bloquer les vingt-sept bataillons et les quatre régiments de dragons qui, dès le commencement de l'action, s'étaient retirés à Blindheim, et s'étaient rendus prisonniers de guerre aussitôt qu'ils avaient vu que leur armée avait été battue.

Les deux ailes se joignirent ensemble auprès du bourg de Mörschlingen, et elles se campèrent le mieux qu'elles purent.

M. de Tallard fut fait prisonnier, aussi bien que plusieurs autres officiers généraux et subalternes de l'aile gauche et neuf mille hommes.

On ne peut pas savoir encore bien positivement le nombre des drapeaux et étendards, l'artillerie ni les munitions qui ont été pris. Nous avons perdu beaucoup de monde dans cette action; il n'y a aucun bataillon ni escadron qui n'ait été plusieurs fois à la charge.

On enverra au plus tôt un état précis des morts, blessés et prisonniers. Les ennemis font assez connaître d'eux-mêmes que leur perte monte en morts, prisonniers ou blessés à vingt-cinq mille hommes, parmi lesquels sont plusieurs de leurs généraux.

Le 14 l'aile gauche vint à Steinheim, la droite à Wittislingen, ayant devant elle la petite rivière d'Egge. On occupa aussi ce même soir Dillingen, que les ennemis avaient abandonné, et où il y avait plusieurs de leurs blessés. On s'empara aussi d'un pont de radeaux qu'ils avaient fait. La garnison d'Höchstett se rendit prisonnière de guerre.

Le 15 les ennemis abandonnèrent Lauingen, après avoir brûlé

le pont du Danube. On s'empara de quelques pièces de canon, des munitions et des provisions; il y avait aussi plusieurs de leurs blessés.

Tous nos espions nous confirment qu'ils marchent à Ulm, et que la consternation est extraordinaire parmi eux.

Relation de la bataille d'Höchstett, imprimée à La Haye[1].

Pour faire un rapport fidèle de cette bataille, qui, par la bénédiction de Dieu, est tournée à notre avantage, il est nécessaire de parler des mouvements que nous fîmes ensuite du combat de Donawert. Après cet heureux succès, nous passâmes le Danube et après le Lech, sans trouver de résistance; et nous étant rendus maîtres de la ville de Rhain, nous le fûmes aussi bientôt de toute la Bavière, que l'électeur nous avait abandonnée. Nous prîmes donc poste partout où nous voulûmes, et entre autres à Aichach, qui est une très-belle ville, et à Schrobenhausen, où nous établîmes nos magasins. Nous vînmes ensuite à Friedberg, où nous campâmes à la vue de l'ennemi, qui s'était venu retrancher devant Augsbourg. Il fut impossible de l'y attaquer, et nous ne pûmes faire autre chose que de brûler et saccager son pays, à l'effet de quoi nous employâmes un détachement de quatre mille chevaux qui mirent le feu partout jusqu'à une heure de Munich. Toute la ville de Pruck fut aussi réduite en cendres, aussi bien que tous les villages d'alentour. Voyant que l'électeur ne voulait point changer de parti, et qu'il se faisait fort de l'arrivée du maréchal de Tallard, on résolut, sans perdre de temps, d'attaquer la ville d'Ingolstadt; et le prince Eugène s'étant avancé jusqu'auprès de Dillingen, nous passâmes le Paar, et vînmes à Kühebach, le 4 août, notre aile gauche à Aichach et la droite au château de Winden, brûlant tous les villages que nous avions encore épargnés entre ces deux campements.

Le 5 notre armée passa encore la rivière de Paar, près de la ville de Schrobenhausen, la laissant à notre droite, et nous campâmes,

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 154.

savoir : notre aile gauche à Aichach, et la droite au delà du château de Winden, brûlant tous les villages que nous avions encore épargnés entre ces deux campements.

Le 6, ayant appris que l'électeur de Bavière était sorti de ses retranchements, et qu'il était venu camper, par Thierhaupten, de l'autre côté du Lech, savoir : à Biberbach et Kloster-Holzheim, on résolut de l'observer et d'avancer à Donawert, ce qui fut exécuté, toutes les provisions étant déjà arrivées à Neubourg; en sorte que le 7 le général comte de Mercy fut détaché de l'armée impériale du prince Louis avec sept cents chevaux pour assurer cette place d'un côté, pendant que le brigadier Baldewin, qui depuis le 14 du mois précédent avait été détaché de notre armée, reçut ordre d'enfermer la même ville, du côté du nord, avec ses cinq cents chevaux.

Le 8 notre armée marcha du côté de Sandizell, et celle de l'empereur de l'autre côté de la petite ville de Pöttmesz, comme on la nomme, et qui était déjà toute brûlée. Le même jour nous reçûmes avis que l'ennemi décampait de Kloster-Holzheim et s'approchait du Danube, et que Tallard s'était avancé derrière lui avec des troupes, prenant tous deux leur marche du côté de Lauingen; c'est pourquoi le duc de Marlborough s'avança le 9 vers Exheim, où il mit son aile gauche et sa droite à Dilling. Le prince Louis fit marcher son corps à Neubourg, et laissa au duc de Marlborough vingt-huit escadrons de sa cavalerie impériale et de ses dragons, sous le commandement du prince régent de Wurtemberg, général de la cavalerie, qui vint camper sur notre aile droite. Le 10 le duc continua sa marche vers Rhain, son aile droite à Mittelstätten et sa gauche à Peuchingen, la ville de Rhain à notre front et le quartier général à Niederschönefeld, et passa le Danube sur le pont qui était à Marxheim, afin d'aller camper près de Donawert et d'y renforcer le prince Eugène. On détacha encore vingt bataillons sous le commandement du général Churchill, qui les fit passer sur le même pont et se rendit aussi à Marxheim, et y campa avec toute l'artille-

rie, aux mêmes fins de soutenir le prince Eugène si l'ennemi venait l'attaquer.

Le 11 dudit mois, ayant reçu avis que l'ennemi avait passé le Danube à Lauingen, aussi bien que le secours de Tallard, et qu'ils étaient campés, leur aile gauche audit Lauingen et leur droite à Steinheim, le prince Eugène, pour se mettre en sûreté, se retira la nuit d'auprès de Münster où il était campé, et se posta de l'autre côté de la rivière de Wernitz, près de Donawert, ayant derrière soi le bois de Schellenberg; de sorte que notre armée, ayant eu avis de ce mouvement, marcha environ à deux heures de nuit avec les vingt bataillons qui étaient sous le commandement du général Churchill, et se rendit à Donawert à huit heures; et de là, marchant avec l'armée que commandait le prince Eugène, ils vinrent camper derechef, leur aile gauche à Münster près du Danube, leur aile droite s'étendant au delà du village d'Oppertshofen jusqu'auprès du bois.

Le 12 les généraux se fussent volontiers avancés jusqu'à Gremheim avec leur aile gauche, et la droite à Schwenningen; mais les troupes étant par trop fatiguées, on se contenta d'aller seulement le jour d'après reconnaître le terrain et de laisser cependant reposer l'armée. Le duc de Marlborough et le prince Eugène vinrent donc le 12, à cinq heures du matin, avec le piquet du côté de Schwenningen, et, étant sur la hauteur, ils commencèrent à découvrir les troupes de l'ennemi sur la plaine de Blindheim et devant les moulins entre Gremheim et Unterglauheim; et un peu après ils en aperçurent un plus grand nombre et même de leurs généraux, qui venaient reconnaître le terrain; de manière que les nôtres, quoiqu'ils eussent laissé des ordres à toute l'armée de se tenir prête à marcher, toutes leurs troupes qui étaient au front étant toujours sous les armes, trouvèrent à propos de retourner sur leurs pas vers leur armée, et d'ordonner de préparer les passages nécessaires, et l'on envoya des travailleurs près de Dapfheim, pour faire des ponts de communication sur un ruisseau petit, mais haut de bord, pour pouvoir y faire passer les troupes. Les généraux furent à peine à l'armée et les tra-

vailleurs à l'ouvrage, que les gardes avancées de l'ennemi vinrent jusqu'entre Schwenningen et Dapfheim, et même leurs hussards firent retirer nos travailleurs jusqu'à notre camp, et obligèrent le duc de Marlborough et le prince Eugène de retourner de ce côté-là avec tout le piquet et sept escadrons de dragons qui étaient campés devant le quartier général; ils prirent outre cela cinq bataillons anglais et la brigade de Ron, avec le bataillon des gardes; là-dessus suivit encore une brigade de Hesse et une bonne partie de l'armée; mais étant venus au ruisseau où nos travailleurs avaient été repoussés, ils trouvèrent que les ennemis non-seulement se retiraient, mais retournaient au grand galop vers le gros de leur armée. On renforça l'avant-garde, laquelle on laissa sous les ordres d'un général-major, et les deux brigades d'infanterie qui étaient dans le village de Dapfheim furent aussi laissées sous le commandement d'un pareil officier, qui prit poste dans les haies qui y étaient. On commença de voir que toute l'armée ennemie était là assemblée, et que leur camp était disposé de cette sorte, savoir: leur aile droite contre Blindheim, et leur gauche à Lutzingen, tout contre un bois. On donna le mot, et les ordres furent que tout le bagage de l'armée se retirerait du côté de Donawert, auprès du village de Riedlingen, jusqu'à nouvel ordre. Tout fut préparé pour aller à l'ennemi, et l'on fit faire des ponts sur la rivière de Kessel, pour faire passer au plus tôt l'armée de l'autre côté. Les choses ainsi disposées, on battit la générale le 13 à environ une heure après minuit, l'assemblée à une heure et demie, la marche à deux, et à trois l'armée commença à passer la rivière, marchant sur huit colonnes par-dessus les ponts, savoir: les impériaux en deux colonnes avec leur infanterie, chaque ligne à part, et prirent la droite de tout, ayant deux colonnes de cavalerie à leur gauche. Nos troupes marchèrent aussi en quatre colonnes, savoir: deux d'infanterie à la gauche de la cavalerie impériale, et deux de cavalerie à la gauche de tout. Ainsi toute l'armée se trouva avancée en huit colonnes jusqu'au ruisseau, près de Dapfheim, où les ouvertures étaient faites. Les avant-gardes reçurent

ordre de se rendre chacune à leur corps, et les deux brigades d'infanterie qui étaient restées dans ce village sous le commandement de M. le général-major de Wilkes, et quinze escadrons de dragons que le duc fit commander, formèrent ensemble à la gauche une neuvième colonne, et l'on marcha ainsi vers Schwenningen. Dès que les neuf colonnes furent arrivées entre ce village et le bois, on fit une halte, et l'on ne remarqua pas que l'armée ennemie fît beaucoup de mouvement. Le duc de Marlborough et le prince Eugène, qui s'étaient portés sur une hauteur, firent venir près d'eux tous les généraux qui conduisaient les colonnes, afin de leur donner les ordres nécessaires pour attaquer l'ennemi : il était environ six heures du matin. Milord Cuts, lieutenant général, Saint-Pool, général-major, et le brigadier Fergusson furent détachés avec vingt bataillons pour soutenir le général-major Wilkes, qui avait reçu ordre d'attaquer les deux moulins à eau qui sont situés devant le village de Blindheim; sur quoi les ennemis brûlèrent à l'instant tout le village d'Unterglauheim, comme aussi deux moulins à eau et les deux censes nommées de Höfen, outre les villages de Wolpertstetten, Weiler, Berghausen et Schwenenbach, et tirèrent deux coups de canon pour rappeler leurs fourrageurs, dont on avait envoyé une partie au fourrage. Ensuite de cela ils battirent la générale, après l'assemblée, et l'on commença à les voir tous venir en armes devant leur camp, leurs généraux et adjudants galopant deçà et delà. Dans ces entrefaites nos colonnes s'avancèrent dans la plaine; quatre des nôtres marchèrent à gauche, du côté du village de Gremheim, et les quatre des troupes impériales prirent à droite, vers le village de Schwenenbach, laissant Wolpertstetten et Berghausen à la même main. On visita la rivière qui était entre nous et l'armée ennemie, et l'on trouva qu'il serait difficile à la cavalerie de la passer, parce qu'à chaque bord, qui était assez haut, l'eau en était dormante, et de plus elle était marécageuse à la droite d'Oberglauheim, comme aussi entre Unterglauheim et les moulins à eau; mais on résolut d'en faciliter le passage par le moyen des planches de nos pontons et

avec des fascines. L'ennemi fit amener de tous côtés du canon pour tirer sur nous; et dès que le général-major Wilkes commença à approcher des moulins, il tira vigoureusement, et, entre autres, avec des pièces de vingt livres de balles, pour nous empêcher l'approche du marais ou du ruisseau qu'on nomme Haselbruck : il était alors environ huit heures. Nous fîmes aussitôt conduire quelques pièces de canon à la gauche du village d'Unterglauheim, sur le grand chemin d'Höchstett, dont on forma deux batteries, une anglaise et une hollandaise, et l'on se canonna vertement, ce qui causa beaucoup de dommage de part et d'autre, parce que la campagne était unie. Pendant que les impériaux s'avançaient du côté de leur droite, les ennemis se servirent de toutes leurs batteries pour les canonner dans leur marche. Sur les onze heures, notre armée étant en bataille sur deux lignes, hors quelques escadrons qui formaient la réserve, on fit promptement cinq ponts avec les planches des pontons, et l'on répara le pont qui était sur le grand chemin, lequel l'ennemi avait détruit, et l'on ordonna aussi à la cavalerie de l'aile droite de se pourvoir de fascines. Le prince Eugène s'étant avancé autant qu'il avait jugé nécessaire pour attaquer l'aile gauche de l'ennemi, on ordonna l'attaque générale, et il était environ une heure après midi quand on la commença. Ce fut le général-major Wilkes qui, soutenu par milord Cuts, donna le premier, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, s'étant avancé pour cela vers les deux moulins à eau. Là-dessus on fit jouer de nouveau vigoureusement le canon, ce qui servit de signal à l'armée pour attaquer. Elle s'avança, en effet, dans le même moment à l'ennemi. L'infanterie s'empara bientôt des deux moulins, et celle du corps de bataille prit poste dans le village d'Unterglauheim, tout à fait à notre aile droite près du ruisseau, entre les chaufours, ayant devant soi le village d'Oberglauheim, où il y avait plusieurs bataillons des ennemis. Mais les impériaux ne purent pas attaquer aussitôt que nous, parce que le terrain où ils s'étaient mis en bataille était tout entrecoupé de broussailles et de haies; en sorte qu'ils ne purent point donner

qu'une demi-heure après nous. A l'aile gauche, la cavalerie ne franchit pas le ruisseau sans peine; elle essuya le feu de l'ennemi une grosse heure, ayant le village de Blindheim en flanc et sa cavalerie en front, qui repoussa la nôtre une fois. Cependant comme elle fut bien soutenue, elle chassa les ennemis au delà du second ruisseau, appelé Mühlweiher, à l'endroit où commence sa source, et qui est marécageux depuis ce lieu-là jusqu'aux haies du village. Notre cavalerie se forma de plus en plus en corps derrière le susdit ruisseau, essuyant continuellement le grand feu du village, jusqu'à ce qu'enfin l'infanterie commença à la couvrir. Au milieu du village d'Unterglauheim et à sa droite, le reste de la cavalerie de notre aile gauche passa le ruisseau: c'étaient des troupes de Hanovre et des Danois; et les ennemis les ayant attaqués, ils furent aussitôt repoussés au travers du même ruisseau; mais, notre infanterie les ayant soutenus, ils retournèrent à la charge pour la seconde fois, qui ne leur réussit pas non plus; néanmoins, à la troisième, le duc de Marlborough ayant lui-même amené quelques escadrons qu'il fit soutenir par quelques autres escadrons impériaux du corps de réserve, il les fit avancer avec quelques bataillons au delà du ruisseau, pour chasser l'infanterie ennemie du village d'Oberglauheim, d'où ils chargeaient notre cavalerie en flanc, et là-dessus celle des ennemis commença à se retirer. Le prince de Holsteinbeck, général-major, qui était tout à l'aile droite de notre infanterie, avait aussi attaqué le village d'Oberglauheim; cependant, comme à sa droite la cavalerie impériale était éloignée de lui de plus de deux portées de mousquet, il fut à peine passé au delà du ruisseau avec trois ou quatre bataillons, que huit ou neuf autres sortis du village lui étaient tombés si subitement sur le corps qu'avant que les régiments se fussent formés, celui de Goor étant à l'aile droite, les ennemis rechassèrent les troupes impériales plus de cent cinquante pas au delà du lieu où elles s'étaient formées en bataille pour attaquer, et le prince Eugène étant revenu à la charge, il eut le malheur d'être repoussé par trois différentes fois avec perte. L'aile gauche avança aussitôt et

obligea l'aile droite de la cavalerie des ennemis de s'éloigner en fuyant du village de Blindheim, où il y avait vingt-sept de leurs bataillons et douze escadrons de dragons, qui se retranchèrent et se défendirent de leur mieux; en sorte que le général Churchill fut obligé de venir seconder milord Cuts et le général-major Wilkes pour forcer ensemble ce poste, prenant pour cela son chemin le long du ruisseau, et laissant notre cavalerie, qui combattait à sa droite. Enfin celle de l'aile droite des ennemis ayant été repoussée, elle se trouva en se retirant le Danube à dos, et plusieurs escadrons s'y précipitèrent et y furent noyés pour la plupart. Le maréchal de Tallard fut pris sur le bord de ce fleuve; autrement il aurait été forcé de prendre le même chemin que les escadrons. Au corps de bataille, deux brigades d'infanterie, fortes de huit bataillons et soutenues de leur cavalerie, nous firent quelque résistance. Elles étaient rangées devant leurs tentes, qui étaient encore dressées; mais, comme notre cavalerie renversait les autres qui étaient au centre, craignant d'être enfermées, elles firent subitement un mouvement en arrière. Ainsi ces deux brigades, se trouvant canonnées et entourées de deux bataillons et de deux ou trois lignes de notre cavalerie, elles voulurent tenter de se sauver du côté de Blindheim; mais elles furent entièrement taillées en pièces, aucun n'en étant échappé que les prisonniers, qui pour la plupart étaient blessés. Voyant que les choses ne réussissaient pas si bien à notre aile droite qu'à notre gauche, et que le prince de Holsteinbeck avait été repoussé au village d'Oberglauheim, le duc de Marlborough trouva à propos de faire faire halte aux troupes victorieuses de l'aile gauche, et d'en tirer quelques escadrons et bataillons pour prendre, à Oberglauheim, l'ennemi en flanc; mais, avant que ces troupes y fussent arrivées, on eut avis que le prince Eugène avait attaqué avec succès les ennemis pour la quatrième fois, et qu'ils se retiraient ayant mis le feu aux villages d'Oberglauheim et de Lutzingen. On fit donc agir de nouveau notre aile gauche; on poussa quelque infanterie ennemie dans le Danube, et l'on prit plusieurs pièces de canon qu'au sortir du combat ils escor-

taient pour les sauver. Notre cavalerie ayant poursuivi l'ennemi jusqu'au défilé d'Höchstett, le duc de Marlborough jugea qu'il fallait arrêter les troupes, parce que la nuit commençait à venir. Le prince Eugène, de son côté, poursuivit l'aile gauche, qui se retira au travers du bois derrière le village de Lutzingen, et la cavalerie du côté de Mörschlingen, où ce prince s'arrêta semblablement. Cependant les vingt-sept bataillons et les douze escadrons qui étaient dans le village de Blindheim s'y défendaient toujours, et ils ne se rendirent prisonniers de guerre qu'environ à huit heures du soir. On compte que les ennemis étaient forts de quatre-vingt-quatre bataillons et de cent cinquante escadrons, et qu'ils avaient autour de quatre-vingt-dix pièces de canon, dont il y en avait huit de vingt-quatre livres de balles. Pour notre armée, elle était de soixante-six bataillons et de cent quatre-vingt-un escadrons avec cinquante-deux pièces de canon. L'ennemi, ayant passé le défilé dont on vient de parler, se posta, pour quelque temps, son aile droite au cimetière d'Höchstett, et la gauche à Altheim, et se retira à la faveur de la nuit à Lauingen. Nos troupes se rangèrent dans l'obscurité le long du marais ci-dessus mentionné, l'aile gauche au Danube près de Sondersheim, l'aile droite du côté de Berkheim.

Le 14 notre armée vint camper l'aile gauche au village de Steinheim, et la droite à Wittislingen; et l'on vit les troupes défiler au camp, presque tous les régiments ayant encore leurs enseignes, étendards et timbales.

On peut aussi consulter les relations qui ont été données par M. le baron de Quincy, dans son Histoire militaire de Louis XIV, et par l'historien des campagnes de M. le prince Eugène; on a jugé inutile de les rapporter ici. On ne fera point non plus de réflexions sur les causes auxquelles on doit attribuer les malheurs de cette fatale journée; on peut les apercevoir par les détails que contiennent les différentes pièces qu'on

vient de lire, et l'on y ajoutera que l'on voit, par plusieurs lettres écrites par des officiers généraux et particuliers, que quelques troupes ne firent pas leur devoir. M. de Feuquières fait remarquer dans ses Mémoires les principales fautes qui ont été faites; cependant il n'est pas tout à fait exact sur l'ordre dans lequel les armées de France et de Bavière étaient disposées et sur la manière dont se firent les différentes attaques.

Il est peu d'actions où les pertes de part et d'autre aient été aussi considérables que celles que firent les armées respectives. Les ennemis eurent, de leur aveu, onze mille hommes tués ou blessés; mais on sut dans la suite que le nombre se montait à plus de vingt mille, non compris mille neuf cents prisonniers anglais et hollandais. Il y eut parmi les troupes du roi cinq à six mille hommes tués ou blessés. Le nombre des prisonniers, dont firent partie les vingt-sept bataillons et les quatre régiments de dragons pris dans Blindheim, ne fut, suivant les états produits par les ennemis, que de onze mille; ce qui fait voir qu'il s'en faut de beaucoup que les troupes fussent complètes. Parmi les principaux prisonniers, ceux de marque furent M. le maréchal de Tallard, M. de Marivaux, lieutenant général, MM. de Blansac et de Valsemé, maréchaux de camp, dix brigadiers et quinze colonels. On compta parmi les morts MM. de Clérambault, de Zurlauben et de Blainville, lieutenants généraux, M. de Vertilly, maréchal de camp, trois brigadiers, quatre colonels et un grand nombre d'officiers de la gendarmerie.

La lettre que M. le maréchal de Marcin écrivit au roi le 15 août, et qu'on a rapportée ci-devant, fait connaître le parti que prit l'électeur de Bavière après le funeste événement de la journée d'Höchstett, d'abandonner ses états et de

se rapprocher de M. le maréchal de Villeroy, qui était encore campé à Offenbourg, et qui occupait encore tous les postes de la vallée de la Kintzig. M. le maréchal de Marcin écrivit en conséquence à ce dernier général pour l'engager à passer les montagnes afin de le recevoir. On a vu de même que l'électeur se détermina à retirer les garnisons d'Augsbourg, de Biberach et de Memmingen, et à ne garder que la ville d'Ulm, où il fit entrer quatre mille hommes de troupes françaises et bavaroises, tant pour couvrir sa retraite que pour protéger les blessés qu'il n'était pas possible d'emmener, et pouvoir, en cas de siége, obtenir une capitulation honorable.

Dès que l'électeur eut rassemblé les débris de l'armée à Wiblingen, près d'Ulm, où il arriva le 15, il fit mettre en œuvre tous les fours pour préparer le pain nécessaire pour la marche qu'il allait entreprendre, et pour fournir les troupes, jusqu'à ce qu'il pût recevoir des secours du Rhin. Mais les ennemis ne lui laissèrent pas beaucoup de temps. Ils ne séjournèrent point dans le camp qu'ils prirent le 14 à Berkheim, et s'avancèrent le 15 à Dillingen, où ils jetèrent deux ponts sur le Danube.

L'électeur, en ayant été informé, fit partir le 17 au soir toute l'infanterie, l'artillerie et les gros bagages pour remonter la rive droite de ce fleuve. Le 18 ce prince et M. le maréchal de Marcin décampèrent de Wiblingen avec les grenadiers et la cavalerie, et rejoignirent l'infanterie, qui avait poussé jusqu'à Emerkingen, où toute l'armée campa.

Le 19 elle marcha à Krauchenwiesen, et le 20 l'électeur et M. le maréchal de Marcin arrivèrent avec la cavalerie à Tuttlingen. La marche étant trop forte, l'infanterie resta à deux

lieues en arrière, et ne rejoignit que le lendemain. Onze bataillons de troupes françaises que M. de Chamarande avait retirés d'Augsbourg, de Memmingen et de Biberach arrivèrent en même temps au camp de Tuttlingen; alors l'armée fut composée de cinquante-six bataillons et de cent trente et un escadrons, dont cinquante bataillons et soixante escadrons de l'armée de M. le maréchal de Marcin, trois bataillons et quarante-huit escadrons de celle de M. le maréchal de Tallard, et trois bataillons et vingt-trois escadrons bavarois. Ce qui restait de troupes à l'électeur était à Munich et répandu dans les autres places ou postes de ses états; la plupart avaient ordre de les abandonner et de faire en sorte de joindre l'armée.

On ne fut point suivi pendant la marche depuis Wiblingen jusqu'à Tuttlingen; il parut même que les ennemis ne faisaient aucune disposition pour se porter en avant; c'est ce qui engagea l'électeur et M. le maréchal de Marcin à séjourner à Tuttlingen. Ce séjour leur donnait aussi le temps de recevoir tous les ordres de la cour et des nouvelles de M. le maréchal de Villeroy, de rassembler quelques troupes de l'armée de M. de Tallard, qui s'étaient dispersées depuis le combat, et d'attendre celles qui devaient venir de Bavière.

Tout était instant dans ces circonstances, surtout le secours de M. le maréchal de Villeroy, que l'électeur regardait comme indispensable pour lui assurer l'entrée des montagnes. Ce général, depuis qu'il avait été informé de la jonction de M. le maréchal de Tallard avec l'électeur, ne s'était occupé qu'à remplir les intentions du roi, qui lui avait ordonné de faire une diversion sur la ligne de Bühl, s'il apprenait que le prince Eugène, avec le détachement qu'il en avait tiré, se

portât vers le Danube. Il fut incertain jusqu'au 12 de la marche de ce prince; et, étant d'un autre côté sans nouvelles de MM. les maréchaux de Tallard et de Marcin, il ne fit jusque-là aucun mouvement; mais, informé, le 14, qu'il était déjà vers Donawert, il n'hésita plus à marcher à la ligne des ennemis.

Le 16 il décampa d'Offenbourg, et alla, avec vingt-six bataillons et trente-neuf escadrons, camper à Erlach, sur la rive droite de la Rench. En même temps M. le comte de Coigny décampa de Drusenheim, et vint à Bischeim, près de Strasbourg, avec les six bataillons et les cinq escadrons qui composaient son corps depuis qu'il en avait détaché quatre bataillons pour la Flandre. Le dessein de M. le maréchal de Villeroy était de le faire avancer vers Stollhoffen, tandis qu'il se portait le long des montagnes du côté de Bühl pour chercher à tourner la gauche de la ligne, malgré les difficultés qu'il prévoyait rencontrer dans cette entreprise, les retranchements étant gardés par les dix-sept bataillons et les vingt et un escadrons que le prince Eugène y avait laissés sous le commandement du prince Nassau-Weilbourg. Il laissa, de son côté, dans la vallée de la Kintzig neuf bataillons et onze escadrons sous les ordres de M. Dantin, pour continuer à donner de l'inquiétude à Villingen et Rottweil, et retenir à portée de ces places le corps de huit bataillons et quatorze escadrons que le comte de Welem y avait rassemblés. En même temps il détacha M. de Caraman et M. le prince d'Épinoy avec deux mille cinq cents hommes et trois cents chevaux pour chasser les ennemis de la petite ville d'Oppenau et des retranchements qu'ils occupaient dans la vallée d'Oberkirch, ce qui eut tout le succès qu'on pouvait désirer. Quatre cents hommes qui gardaient Oppenau prirent la fuite et aban-

donnèrent toute la vallée, que l'on trouva remplie de fourrages.

M. le maréchal de Villeroy se disposait à décamper d'Erlach pour continuer sa marche vers la ligne de Bühl, lorsque, le 17, il eut des nouvelles qui ne lui laissèrent pas douter qu'il ne fût arrivé un malheureux événement en Bavière, et que M. le maréchal de Tallard ne fût prisonnier. Ces nouvelles n'étant accompagnées d'aucune lettre de M. le maréchal de Marcin ni de l'électeur, il se détermina à suspendre son mouvement jusqu'à ce que des connaissances plus particulières de ce qui s'était passé et de la situation des affaires en Bavière le missent en état de prendre un parti. Son incertitude dura pendant les journées du 18 et du 19. Cependant de toutes parts il lui vint des confirmations encore plus effrayantes des premières nouvelles qu'il avait eues des malheurs arrivés le 13, ce qui l'engagea à se préparer à marcher au-devant de M. le maréchal de Marcin, si son secours lui devenait nécessaire. Ce ne fut que le 19 au soir que lui parvint la lettre que ce général lui avait écrite le 16. Il n'attendit point les ordres de la cour; sur-le-champ il envoya les siens pour rassembler ses troupes et mettre en mouvement un convoi de pain et de biscuit, afin de s'avancer avec la plus grande diligence au débouché des montagnes. Cependant, pour ne point perdre entièrement le fruit de la diversion qu'il s'était proposé de faire sur la ligne de Bühl, où il apprit que les ennemis grossissaient journellement, il fit ouvrir des marches en avant de son camp.

Dès le 20 tout fut prêt, et le même jour il se fit joindre par M. de Coigny.

Le 21 toute l'armée se mit en marche à la pointe du jour, et alla camper à Biberach, suivie d'un convoi de deux cent

cinquante mille rations de biscuit destinées à aller jusqu'à Hornberg, pour faire une première distribution aux troupes qui revenaient de Bavière. Un autre convoi de deux cent cinquante mille rations de pain eut ordre de partir de Strasbourg le 22, pour se rendre à Hasslach; et on fit avancer dans la vallée de la Kintzig deux mille sacs de farine pour fournir aux travaux qui se faisaient sans discontinuer dans les fours de Hasslach et de Hornberg. On fit suivre aussi un nombre considérable de bœufs pour la subsistance des troupes de l'électeur et de M. le maréchal de Marcin. M. le maréchal de Villeroy, à son arrivée à Biberach, reçut une lettre de ce dernier général, datée de Tuttlingen, le 20, qui le rassura sur les dangers qu'il avait pu courir pendant sa retraite et sur le sort de l'armée. Cette même lettre lui fit connaître que le projet de M. le maréchal de Marcin était de rentrer dans la vallée du Rhin par le Holegraben et les vallées de Saint-Pierre et de Waldkirch, plutôt que par celle de Hornberg, qu'il jugeait entièrement épuisée de subsistances par le passage des armées, et que le 22 il irait camper à Hüfingen pour y attendre de ses nouvelles. M. le maréchal de Marcin le prévint en même temps que le pain et le biscuit qu'il menait à sa suite pourraient à peine fournir les troupes jusqu'au 28. M. le maréchal de Villeroy avait suffisamment pourvu à cet objet; quant au dessein où il était de passer les montagnes par le Holegraben, sa marche sur Hüfingen le portant également sur Hornberg, M. le maréchal de Villeroy n'eut aucun changement à faire dans ses dispositions, et il le rassura sur ses craintes de la disette des subsistances dans la vallée de la Kintzig, où, depuis qu'il s'était chargé d'en occuper les postes, il avait fait rassembler une grande quantité de fourrage.

Le 22, avant une heure du matin, M. le maréchal de Vil-

leroy se remit en marche et s'avança jusqu'au delà de la montagne de Hornberg.

Le 23 il se porta avec toute sa cavalerie à Mönchweiler, peu loin de Villingen, et laissa son infanterie à Wolfsteich, à portée de le joindre en trois heures.

Le 24 il en détacha deux brigades qu'il envoya à Pruggen; c'était le seul chemin par lequel le comte de Welem, qui était à Rottweil, pouvait inquiéter ses derrières.

Ce ne fut que le même jour 24 que l'électeur et M. le maréchal de Marcin décampèrent de Tuttlingen, pour se rendre à Hüfingen, sans avoir vu jusqu'à ce moment aucune troupe des ennemis. Par cette marche la jonction se trouva assurée, et M. le maréchal de Villeroy se rendit dès le lendemain au quartier de l'électeur pour conférer avec ce prince et M. le maréchal de Marcin sur le parti qu'il y avait à prendre.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Du camp de Mönchweiler, 26 août 1704[1].

J'allai hier rendre mes respects à M. l'électeur de Bavière à Hüfingen, une lieue au delà de Donaueschingen; il me reçut avec mille témoignages de bonté, et il me parla sur le malheureux état où il se trouvait avec beaucoup de douleur et de fermeté. Il me répéta plusieurs fois qu'il était plus touché du chagrin qu'il avait causé à votre majesté que de la perte de ses états; qu'il était attaché et lié à vos intérêts pour toute sa vie, et qu'il n'avait d'autre inquiétude sur l'état où il se trouvait que de vous servir utilement, remettant la fortune de sa maison et de sa personne dans les mains de votre majesté, et qu'il était plein de confiance sur tout ce qui lui pouvait arriver; qu'il n'avait de volonté que de suivre la vôtre, et qu'il attendrait à Strasbourg les ordres de votre majesté. M. le maréchal de Marcin, qui avait pris la peine de venir au-devant de moi à deux lieues du quartier de l'électeur, pour m'instruire de la situation de

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1756, n° 69.

toutes choses, fut présent à notre conversation, et nous répondîmes également l'un et l'autre à tout ce que nous dit M. l'électeur d'une manière à lui persuader la constante fermeté de votre majesté, aussi bien que celle du roi son petit-fils, de regarder toujours ses intérêts comme ceux des deux couronnes; que la gloire de votre majesté est si particulièrement engagée à le protéger qu'il ne devait jamais douter de l'exécution de tous les engagements que votre majesté avait avec son altesse électorale; il nous parut plein de confiance et de soumission à la parole et aux ordres de votre majesté.

Je laisse à M. le maréchal de Marcin le soin de rendre compte à votre majesté de tout ce qui a rapport aux affaires de Bavière, de la résolution de l'électeur d'y laisser Mme l'électrice, qui produira un bien, selon toutes les apparences, et du détail sincère de la bataille, dont il faut que votre majesté sache les vérités essentielles; l'intérêt de votre service y est trop indispensablement attaché pour lui laisser ignorer des vérités qu'elle doit savoir pour éviter à l'avenir de retomber dans les malheurs passés. La modestie de M. le maréchal de Marcin lui fera passer beaucoup de choses sous silence, que j'aurai l'honneur d'expliquer à votre majesté, s'il ne les lui dit pas. Avant que d'entrer dans aucun détail, j'aurai seulement l'honneur de dire à votre majesté que MM. les maréchaux ont toujours été unis et de concert et jamais d'opinion différente; que, par une fatalité sans exemple, l'aile droite a été accablée et M. le maréchal de Tallard abandonné; que la gauche a toujours combattu avec avantage, etque M. le maréchal de Marcin a sauvé les armées de votre majesté dans le combat, dans sa retraite, et dans la dernière résolution qu'il a prise de ramener toutes les troupes en France, parti conforme aux ordres que votre majesté lui donnait, aussi bien qu'à M. le maréchal de Tallard, par sa lettre du 21. Il fallait toute la vigilance, toute la fermeté et toute la capacité de M. le maréchal de Marcin pour exécuter la résolution qu'il a prise de ramener l'armée et l'électeur, qui fait présentement le salut de l'état, et qui nous va redonner des moyens et de la confiance pour le rétablissement des affaires.

C'est dans de pareilles occasions où il faut trouver de nouvelles ressources pour réparer les malheurs passés : c'est de quoi j'aurai l'honneur de parler dans la suite à votre majesté. Il faut présentement l'instruire des affaires du jour; j'oubliais d'avoir l'honneur de lui dire que j'ai remis à l'électeur la lettre que votre majesté m'a adressée pour lui.

Dans la conversation que nous eûmes, M. le maréchal de Marcin et moi, nous convînmes de l'importance dont il était de repasser les montagnes le plus promptement qu'il se pourrait, la situation présente où se trouvaient toutes les armées de votre majesté en ce pays-ci étant absolument inutile et même contraire à son service; la basse Alsace sans troupes, ouverte aux ennemis; le prince Eugène, dont l'on avait des avis confus qu'il était en marche pour revenir sur le Rhin, et que, par raison, l'on doit croire qu'il est en chemin pour y ramener un gros corps de troupes; en un mot, mille raisons pour ne pas rester un moment comme nous sommes, situation qui m'inquiète depuis le premier instant que j'ai passé les montagnes. Nous fûmes en tout du même avis. Il me dit que l'électeur se flattait encore de l'espérance de voir arriver dix-sept ou dix-huit escadrons de ses troupes qui devaient être parties le 17 de Munich; qu'il n'en avait aucune nouvelle, mais qu'il demandait deux ou trois jours de séjour pour les attendre, avant que de repasser les montagnes. Nous convînmes qu'il fallait lui donner quelques jours de séjour avant que de repasser le dernier défilé de Hornberg, mais qu'il fallait obliger l'électeur à donner une situation différente aux deux armées qu'il ramenait, pour mettre une sûreté entière à leur rentrée en Alsace, en les plaçant tout à fait dans le débouché des montagnes, en sorte que l'armée que je commande puisse repasser promptement le Rhin et s'avancer du côté de Philipsbourg, ce que j'aurai l'honneur d'expliquer en détail à votre majesté par ma première dépêche, pour ne pas rendre celle-ci trop longue, car il y a bien des choses différentes sur lesquelles il faut vos ordres et bien promptement.

Nous déterminâmes M. l'électeur à consentir que l'armée de M. le maréchal de Tallard, l'artillerie, les caissons, les gros bagages et les malades et blessés des armées marcheraient aujourd'hui 26, pour venir camper une heure plus en arrière que je ne suis, dans un lieu nommé Peterzell, qui est l'entrée de la gorge, et qu'ensuite je la ferais défiler par corps séparés jusqu'au delà du Rhin, ayant pris toutes les précautions nécessaires pour faire trouver du pain et du fourrage dans la vallée de la Kintzig. C'est un détail infini, qui sera très-régulièrement exécuté.

L'armée de M. l'électeur marchera le 27, et viendra camper le même jour à Peterzell. Comme elle y sera en sûreté, et qu'il faut de nécessité qu'elle donne le loisir à tous les gros bagages et à l'armée de M. de Tallard de passer les montagnes, elle y séjournera deux jours, qui est au delà du temps qu'il demande pour attendre ses troupes. Comme j'ai actuellement deux cent cinquante mille rations de biscuit sur le haut de la montagne du Wolfsteich, j'ai de quoi fournir à la subsistance de l'armée quand elle séjournerait un jour ou deux de plus au delà des montagnes, car toutes ces troupes sont payées jusqu'au 30 inclus, aussi bien que celles de M. le maréchal de Tallard; ainsi je ne commence à leur donner du pain que le 31, et tout est disposé de sorte que rien ne leur manquera jusqu'au delà du Rhin, par la prévoyance qu'on a eue d'avoir des chariots assemblés, du biscuit et du pain.

Comme le corps de Rottweil ne s'est point éloigné, et que j'ai avis qu'il y marche plusieurs troupes de celles qui sont dans les lignes, et que, d'un moment à l'autre, il en peut arriver du Danube sans que nous en soyons avertis, je ne m'éloignerai point avec le corps de cavalerie que j'ai ici que tout ne soit en sûreté; cependant je fais filer mon aile gauche, la moitié de l'infanterie de l'armée, l'artillerie et les gros bagages pour s'approcher de Kehl, et je manderai demain à M. de Coigny de passer le Rhin, afin de commencer à faire paraître une tête du côté de Philipsbourg. Je ferai suivre l'armée que j'ai l'honneur de commander, le plus prompte-

ment que je pourrai, ne voyant rien de plus important, dans la conjoncture présente, que d'essayer d'empêcher les ennemis de passer le Rhin. J'enverrai incessamment à M. de Chamillart l'état de l'armée de M. le maréchal de Tallard, qui est pitoyable; M. le maréchal de Marcin enverra l'état de la sienne, et j'enverrai en même temps l'état de celle que j'ai l'honneur de commander, avec le corps de M. de Coigny, afin que votre majesté, instruite du nombre de ses troupes, de l'état où elles sont et de ce que ramène l'électeur, puisse se déterminer promptement à ce qu'elle veut laisser sur le Rhin, sur la Moselle et renvoyer en Flandre. Par un mémoire que j'aurai l'honneur de lui envoyer incessamment, je crois que votre majesté jugera qu'il est également nécessaire de séparer ses armées qui sont présentement en Allemagne dans les trois endroits que je viens d'expliquer.

L'armée de M. le maréchal de Marcin est tout entière. L'électeur y a vingt-trois escadrons et trois bataillons. Bien des raisons, que j'aurai l'honneur d'expliquer à votre majesté, doivent l'engager à former promptement les armées qu'elle veut séparer.

Nous sommes convenus, M. le maréchal de Marcin et moi, que rien ne pouvait être plus utile au service de sa majesté que de porter toutes ses armées au delà du Rhin pour s'approcher du Palatinat, parce que c'était le seul côté par lequel les ennemis pouvaient venir, et que d'ailleurs c'était le moyen de conserver la basse et la haute Alsace; que si, au contraire, l'on plaçait les deux armées qui reviennent de Bavière dans la plaine de Weil, en remontant le Rhin, elles devenaient inutiles à tout, mangeaient un pays qui pourrait donner une grande subsistance à la fin d'octobre, et nécessiteraient l'armée que j'ai l'honneur de commander, d'aller protéger la basse Alsace, pendant que les autres ne feraient que manger du fourrage sans être utiles à rien, et ôteraient les moyens à votre majesté de faire des détachements pour envoyer ailleurs, où certainement il est nécessaire que votre majesté pourvoie, comme j'aurai l'honneur de lui expliquer dans mon mémoire.

Je disposerai les mouvements des troupes de sorte que votre majesté aura le loisir de m'envoyer ses ordres avant qu'aucune ait fait des marches opposées aux endroits où votre majesté pourra les destiner.

L'électeur doit aller à Strasbourg attendre vos ordres. Il est difficile de juger des hommes dans une première conversation; mais il me paraît que c'est un prince né noble, droit et bien persuadé que la gloire personnelle et la réputation sont au-dessus de tous les autres intérêts. Non-seulement la nécessité l'a réduit à demeurer attaché à votre majesté; mais la droiture des sentiments de son cœur, à ce qu'il me paraît, le lie encore plus étroitement à votre majesté.

Les lettres dont elle m'a honoré le 21, et que mon premier courrier m'a rapportées, n'exigent aucune réponse. Quand l'armée de M. le maréchal de Marcin sera placée demain en lieu de sûreté, que je l'aurai vue camper et que j'aurai un peu débarrassé tous les derrières, j'aurai l'honneur de dépêcher, le 28 au soir, un courrier à votre majesté pour lui faire un plan général, afin de recevoir ses ordres.

Ni l'électeur ni aucun des généraux n'avait encore eu de nouvelles de Versailles depuis que le roi avait pu être instruit des désastres de la journée du 13; mais à peine M. le maréchal de Villeroy eut-il achevé sa dépêche que des courriers, dépêchés le 21 et le 23, lui apportèrent des lettres du roi pour lui et pour M. le maréchal de Marcin, qui firent connaître à ces deux généraux qu'ils avaient prévenu les intentions de sa majesté, l'un en ramenant sur le Rhin les armées de Bavière, et l'autre en s'avançant à la rencontre de M. le maréchal de Marcin pour favoriser sa retraite.

Lettre du roi à M. le maréchal

Mon cousin, les nouvelles que j'ai vues de Stuttgart, de Bâle et de différents endroits des villes à portée du Rhin, jointes au grand

de Marcin. Versailles, 21 août 1704[1].

nombre de lettres d'officiers de mes troupes prisonniers de guerre, qu'ils ont écrites à leurs parents, ne me laissant pas lieu de douter qu'il ne se soit passé une action le 13 à Höchstett, dans laquelle les ennemis doivent avoir eu un avantage considérable, j'ai peine à croire que vous ayez assez de troupes pour soutenir la guerre contre toutes les forces de l'empereur, de l'empire, des Anglais et Hollandais, avec l'égalité qu'il convient pour n'avoir pas à craindre la perte de celles qui restent sous vos ordres et celles du maréchal de Tallard, à moins que l'événement de cette journée n'ait été fort différent de ce que j'ai lieu de croire. Dans cet état, et pour prévenir des suites encore plus fâcheuses, il n'y a point d'autre parti à prendre que celui de retirer mon armée, en prenant les précautions nécessaires pour qu'elle ne soit pas attaquée dans sa retraite, si vous y trouvez de la possibilité, et que vous ayez de vous-même pris cette résolution. Je mande au maréchal de Villeroy de s'avancer le plus loin qu'il pourra pour vous soutenir et favoriser votre retraite; c'est le seul parti à prendre pour conserver le reste de mes troupes et pour me mettre dans la suite en état de soutenir mes frontières du Rhin sans inquiétude. L'état où se trouve l'électeur de Bavière me fait beaucoup plus de peine que la perte que j'ai faite. S'il trouve des dispositions pour faire accommodement ou pour conserver sa famille et son pays, quel qu'il soit, il lui sera plus avantageux que de le voir exposé à être ravagé, ce qu'il ne pourrait éviter dans la suite. Assurez-le que, quand même il prendrait ce parti, je ne changerai point de sentiments à son égard, et que je tiendrai tous les engagements que j'ai pris avec lui.

S'il trouve les ennemis déterminés à ne lui accorder aucune condition, le seul parti qui lui convienne est de repasser les montagnes avec mes troupes; il ira en Flandre, où il soutiendra la guerre avec plus de facilité et de bonheur, et il attendra qu'une paix générale le fasse jouir des avantages qu'il a si bien mérités.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 142.

Je ne saurais comprendre comment il est possible que je n'aie point eu de vos nouvelles ni de celles du maréchal de Tallard; j'en attends à tous moments, et j'espère encore que les affaires ne sont pas dans un aussi méchant état que les ennemis l'ont publié. Faites-moi savoir le détail le plus tôt que vous pourrez. Et la présente, etc.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Versailles, 23 août 1704[1].

La copie de la lettre que vous m'avez envoyée du maréchal de Marcin, du 16, du camp de Wiblingen, ne me laissant plus lieu de douter que toute mon infanterie de l'armée commandée par le maréchal de Tallard n'ait été prise prisonnière de guerre ou défaite avec quatre régiments de dragons à la journée d'Höchstett, et qu'il a pris le seul bon parti qu'il y avait à prendre dans une conjoncture aussi fâcheuse, en ramenant en France les troupes qui lui restent, j'approuve que, sans attendre mes ordres, vous vous soyez mis en marche pour vous avancer, le plus diligemment que vous pourrez, au débouché des montagnes et le recevoir, s'il est assez heureux pour y arriver sans que les ennemis l'attaquent en chemin. Vous aurez connu, par ma lettre du 21 et par la copie de celle que j'écrivais au maréchal de Marcin, que je conseillais à l'électeur de s'accommoder, s'il y trouvait des dispositions, ou de suivre le sort de son armée; que j'ordonnais au maréchal de Marcin de se rapprocher des montagnes le plus diligemment et le plus sûrement qu'il pourrait. Je vous mandais en même temps que, dans ce cas, vous pouviez vous avancer vers Villingen. Il n'était pas possible de penser autrement. Le corps qu'il amène avec lui étant composé au moins de cinquante bataillons de mes troupes, de cent huit escadrons, et de cinq bataillons et vingt-trois escadrons de celles de l'électeur, j'ai lieu d'espérer qu'il arrivera sans que les ennemis y puissent former aucune opposition; et, comme dans les affaires malheureuses il faut savoir prendre son parti, que le nombre de troupes qui me restent en Alsace et en Flandre est encore très-considérable, je fis dès hier

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1731, 1re partie, 1re section, page 37.

mon projet pour soutenir le reste de cette campagne en faisant une défensive honorable. J'ai résolu pour cela de laisser soixante bataillons et cent escadrons en Alsace; que vous vous mettiez en marche pour retourner en Flandre avec trente-deux bataillons de mes troupes et soixante-huit escadrons, non compris les cinq bataillons et les vingt-trois escadrons de celles de l'électeur, qu'il mènera sans doute avec lui; mais votre marche doit se régler sur celle des ennemis; j'estime seulement que, pour que vous ne soyez pas prévenu par la diligence qu'ils pourraient faire en faisant descendre une partie de leurs troupes sur le Rhin, vous avanciez jusqu'à Metz, afin d'être à portée de défendre la Moselle, s'ils avaient dessein de faire quelque entreprise de ce côté-là; de retourner en Alsace s'ils y portaient toutes leurs forces, ou de vous rendre en Flandre s'ils y marchaient. Par le détail que j'ai fait de mes troupes et de celles des ennemis, en leur donnant tout ce qu'ils ont employé sur leurs états, *il me paraît* si peu de différence de toutes leurs forces en Allemagne et en Flandre d'avec les miennes, que j'ai lieu d'espérer que par la distribution que j'en ai faite vous serez en état, et le maréchal de Marcin, de soutenir les efforts des ennemis, qui n'oublieront rien pour profiter de l'avantage qu'ils ont remporté. Vous trouverez tout ce détail joint à ma lettre. Les troupes que je destine pour demeurer en Alsace, et celles qui doivent repasser en Flandre, y sont marquées. Dites à l'électeur qu'il trouvera dans le parti qu'il a pris toute la satisfaction qu'il peut désirer, et que je lui ferai rendre tous les honneurs qui lui sont dus; qu'il commandera mes armées en Flandre et celle du roi mon petit-fils, et que je ne ferai dans la suite aucune paix ni traité qu'il ne soit rétabli dans ses états.

Je plains le maréchal de Tallard, et je m'intéresse véritablement à la douleur qu'il aura de la perte de son fils. Et la présente, etc.

Lettre du roi à M. le maréchal de Marcin.

Mon cousin, quoique je n'aie reçu jusqu'à présent aucun détail de l'affaire d'Höchstett, votre lettre du 16 au maréchal de Villeroy ne me laissant pas lieu de douter que l'infanterie de l'armée du

maréchal de Tallard et quatre régiments de dragons n'aient été entièrement défaits ou pris prisonniers de guerre, il ne me reste rien à ajouter à ma lettre du 21, par laquelle je vous mandais de déterminer l'électeur à faire son accommodement, ou à suivre mon armée, que je vous ordonnais de faire repasser en France le plus diligemment et le plus sûrement que vous pourriez. Vous avez pris le parti de vous-même qui était le seul bon à prendre, et l'électeur a voulu donner dans cette dernière occasion des marques de sa fermeté dans ses engagements; assurez-le de ma part que je le soutiendrai et ses intérêts comme les miens propres, et que je ne ferai point de paix ni aucun traité qu'il ne soit rétabli dans ses états et qu'il ne puisse jouir des avantages qu'il avait lieu d'espérer de l'alliance qu'il avait faite avec moi.

Versailles, 23 août 1704[1].

Je vous ai destiné pour commander mon armée d'Alsace. Vous aurez sous vos ordres soixante bataillons et cent escadrons. Le maréchal de Villeroy fera passer le reste en Flandre, en cas que les ennemis y renvoient les troupes qu'ils en avaient tirées pour mener en Allemagne. S'ils avaient dessein de porter toutes leurs forces sur le Rhin, M. le maréchal de Villeroy y resterait pour leur défendre le passage de ce fleuve; je lui donne mes ordres sur la conduite qu'il doit tenir. Par le nouvel arrangement que je viens de faire et que je lui envoie, j'ai lieu d'espérer que vous serez en état du côté de l'Alsace, et lui du côté de la Flandre, de soutenir une défensive honorable, et que le grand avantage que les ennemis viennent de remporter à Höchstett n'aura aucune suite fâcheuse. Envoyez-moi, le plus tôt que vous pourrez, un détail très-exact de tout ce qui s'est passé dans cette journée, des troupes qui ont bien fait, de celles qui ont mal fait; et mandez-moi ce qui peut avoir donné lieu à la perte totale de l'infanterie du maréchal de Tallard; quels sont les principaux officiers tués ou prisonniers. Je vous ferai savoir mes intentions encore plus particulièrement lorsque je vous saurai en Alsace. Et la présente, etc.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1750, n° 148.

On croit ne pouvoir se dispenser de rapporter aussi le mémoire que M. de Chamlay présenta au roi pour mettre sous les yeux de sa majesté, non-seulement les différents objets qu'elle pourrait avoir en vue pour les opérations de ses armées, après que celles de Bavière auraient joint celle de M. le maréchal de Villeroy, mais aussi les moyens de les faire subsister, de les réparer, de les placer avantageusement pour la sûreté de la frontière de l'Allemagne, et enfin de pourvoir au bien des affaires d'Italie et à la conservation des états du roi d'Espagne.

Les deux généraux, autorisés par les ordres du roi à exécuter le projet qu'ils avaient formé de faire repasser les montagnes à toutes les troupes et à celles de l'électeur, firent mettre en marche le 26 tout ce qui restait de l'armée de M. le maréchal de Tallard, c'est-à-dire trois bataillons qui étaient revenus d'Augsbourg, trois mille hommes échappés de différents régiments, et le fond de quarante-huit escadrons qui pouvaient à peine en former vingt-sept. Toute l'artillerie et les gros bagages suivirent ces troupes et allèrent, le même jour, avec elles camper à Peterzell, le lendemain à Hornberg, le 28 à Hasslach, le 29 à Offenbourg et le 30 à Kehl, où se rendirent aussi les troupes que M. le maréchal de Villeroy avait laissées à Offenbourg. Le tout passa le Rhin le 31, et alla camper, partie à Wantzenau, partie à Brumpt. M. de Coigny était parti, dès le 27, d'Offenbourg, avec neuf bataillons et dix escadrons pour aller à Bischeim, d'où, le 28, il était descendu jusqu'à Drusenheim pour veiller à la sûreté de la basse Alsace. Le 31 il se rendit à Beinheim.

Les troupes bavaroises et celles qui formaient l'armée de M. le maréchal de Marcin se replièrent le 27 de Hüfingen à Peterzell; et, après y avoir séjourné en vain le 28, dans

l'espoir de voir arriver quelques-unes de celles qu'on attendait de Bavière, l'électeur et M. le maréchal de Marcin se remirent, le 29, en marche pour suivre la même route qu'avaient tenue les troupes de M. le maréchal de Tallard. Ils arrivèrent le 31 à Offenbourg, où resta leur infanterie; la cavalerie fut poussée jusqu'à Wilstett.

M. le maréchal de Villeroy fit l'arrière-garde de tout, avec celles de ses troupes qui avaient passé les montagnes; il les rassembla le 28 à Wolfsteich, et, repliant successivement les postes de la vallée de la Kintzig, il se rendit le 30 à Hasslach sans avoir vu aucune troupe des ennemis. Le 31 tout arriva à Offenbourg; M. le maréchal se porta de sa personne à Kehl, où il joignit l'électeur, et se rendit le même jour avec lui à Strasbourg. Ce prince y reçut les mêmes honneurs que le roi.

C'est ainsi que, par les bonnes dispositions de M. le maréchal de Villeroy, et par les précautions qu'il avait prises pour approvisionner la vallée de la Kintzig, les trois armées repassèrent les montagnes, sans confusion dans les marches et sans qu'il manquât rien pour fournir à leurs besoins. Mais ce n'était pas assez d'avoir mis ces armées en sûreté, à couvert du Rhin ou sous la protection de Kehl; des objets non moins pressants exigeaient de nouveaux travaux. On ignorait encore les mouvements qu'avaient faits les ennemis depuis qu'ils s'étaient avancés à Dillingen, mais le peu de soin qu'ils avaient pris pour inquiéter la retraite, et les bruits qui s'étaient répandus, dès le lendemain du combat, de leur projet de faire le siége de Landau, ne laissèrent point douter M. le maréchal de Villeroy qu'ils ne marchassent vers le Rhin. C'était dans cette idée qu'il avait fait avancer M. de Coigny à Beinheim, et une partie des troupes qui revenaient de Bavière dans la

basse Alsace, afin de pouvoir occuper la Lauter en force et se mettre en mesure de soutenir Landau. Il fallait aussi se hâter de former l'armée qui devait rester aux ordres de M. le maréchal de Marcin sur le Rhin, et faire marcher au plus tôt en Flandre celle que M. le maréchal de Villeroy avait ordre d'y mener.

Ce fut sur ces derniers objets qu'il crut devoir faire des représentations au roi, en faisant observer à sa majesté que ce qui restait de l'infanterie de l'armée de M. le maréchal de Tallard était dans un si mauvais état, qu'on ne pouvait en faire usage que dans les places, et que la cavalerie était non-seulement hors d'état de servir, mais aussi qu'elle dépérissait chaque jour par une maladie contagieuse dont étaient attaqués les chevaux [1]; que l'armée de M. le maréchal de Marcin avait besoin de quelque temps pour se rassembler et se remettre des fatigues extraordinaires qu'elle venait d'éprouver; que d'ailleurs l'indiscipline et le mauvais esprit qui y régnaient exigeaient qu'on la laissât aussi pendant quelque temps avec la sienne pour y rétablir le bon ordre [2]. M. le maréchal de Villeroy représenta de même à sa majesté que le projet que les ennemis étaient le plus en état d'exécuter, et qu'il était le plus instant de prévenir, était celui de passer le Rhin et de se placer sur la Lauter; que, par cette raison, il allait, avec le plus de diligence qu'il lui serait possible, se porter vers Landau; qu'à la vérité ce mouvement l'éloignerait de la route de la Flandre, mais que cette dernière partie était moins en danger que la basse Alsace, et que, si, comme on l'assurait, les Anglais

[1] Suivant les détails de l'état-major de la cavalerie, il ne restait, dans les quarante-huit escadrons de cette armée, que quinze cents chevaux en état de servir et six cents écloppés. La gendarmerie était réduite à quatre cents.

[2] Les troupes étaient entièrement découragées, et les officiers abandonnaient leurs corps.

étaient en marche pour s'y rendre, ce serait un faible renfort pour les alliés, parce qu'ils avaient été si maltraités au combat d'Höchstett qu'ils étaient réduits à moins de six mille hommes.

Le 1er septembre les troupes de l'armée de M. le maréchal de Villeroy, qui étaient arrivées la veille à Brumpt et à Wantzenau, se portèrent à Haguenau, et ce général s'y étant rendu lui-même le lendemain, il envoya l'infanterie à Weissembourg, et fit avancer à Sultz une tête de cavalerie. En même temps M. de Coigny, qui était à Beinheim, alla camper près de Lauterbourg

L'armée de M. le maréchal de Marcin partit aussi le 1er septembre d'Offenbourg et de Wilstett, et, après avoir passé le Rhin à Kehl, elle alla camper à Weyersheim. Quant aux Bavarois, ils allèrent ce jour-là à Strasbourg, et le lendemain, 2, ils s'acheminèrent vers Saverne pour prendre ensuite, après quelques jours de séjour, la route de Flandre par le pays de Luxembourg.

Les débris de l'infanterie de M. le maréchal de Tallard furent envoyés dans différentes places, et sa cavalerie à Hochfelden.

Ce ne fut que le 1er septembre que M. le maréchal de Villeroy fut informé avec quelque certitude, tant par des émissaires que par des officiers prisonniers renvoyés en France par les ennemis, qu'après la bataille d'Höchstett le prince de Bade, qui s'était porté devant Ingolstadt lorsque le duc de Marlborough avait marché à Donawert, ne songeait plus au siége de cette place; et qu'après y avoir laissé un corps de troupes pour en faire le blocus, il avait joint avec le reste de son armée le prince Eugène et le duc de Marlborough du côté de Dillingen; que les trois armées réunies avaient ensuite re-

monté le Danube jusqu'à Ulm et fait investir cette place par le général Thungen, qui devait en faire le siége; mais que la tranchée n'avait pas encore été ouverte le 26; que dans les derniers jours du mois d'août les trois généraux s'étaient remis successivement en mouvement pour traverser le pays de Wurtemberg et se rendre sur le Rhin, marchant en trois corps séparés: le premier, sous les ordres du prince Eugène, composé des Danois et des troupes de Brandebourg; le second, commandé par le duc de Marlborough, composé des Anglais et des troupes de Hollande; le troisième, conduit par le prince de Bade, qui menait les troupes de l'empereur, celles de Hesse, de Hanovre et de Lunebourg.

M. le maréchal de Villeroy, jugeant que ses premières dispositions le mettaient en état de n'être point prévenu par les ennemis à Landau, dont tous les avis annonçaient qu'ils méditaient le siége, s'arrêta à Haguenau pour concerter avec M. le maréchal de Marcin la formation des deux armées, dont l'une devait, sous ses ordres, passer en Flandre, l'autre rester sur le Rhin; et il était déterminé à ne point s'éloigner de ce fleuve avant de pouvoir démêler quels étaient les projets des ennemis. Mais, pendant la nuit du 2 au 3, ayant eu nouvelle que le prince Eugène venait de passer le Rhin à Philipsbourg avec un corps de troupes, et qu'il s'était avancé à la Petite-Hollande, il marcha le 3 au matin avec la cavalerie qui était à Haguenau et à Sultz, passa la Lauter, et se porta jusqu'à Billigheim, qu'il regardait comme le poste le plus important pour donner la main à Landau; il jugea même ne devoir pas s'avancer jusqu'à Langenkandel et Winden, quoique ces lieux fussent plus à portée de cette place, parce qu'il craignit que le prince Eugène ne vînt par ses derrières s'emparer lui-même du poste de Billigheim, et ne le séparât de la Lauter et de

l'Alsace. Avant de se mettre en mouvement, il envoya partout des ordres pour faire avancer en diligence les troupes qui étaient encore tant à Haguenau qu'à Brumpt et à Weyersheim. Mais pendant sa marche il apprit que le prince Eugène avait repassé le Rhin, et qu'il n'y avait à la gauche de ce fleuve aucune troupe des ennemis. Cependant il n'envoya point de contre-ordre à celles qu'il avait fait mettre en mouvement, et manda à M. le maréchal de Marcin de les diriger sur Weissembourg, où ce dernier général se rendit lui-même le lendemain.

De nouveaux avis lui confirmèrent, le 4 au matin, la retraite du prince Eugène au delà du Rhin, ainsi que du détachement qui avait passé ce fleuve avec lui; mais de tous côtés on fut averti que le duc de Marlborough, avec la plus grande partie de l'armée impériale, s'avançait à tire-d'aile, et qu'il devait faire le siége de Landau, ou du moins bloquer cette place. Sur ces nouvelles, M. le maréchal de Villeroy se porta le même jour sur la Queich avec l'aile gauche de sa cavalerie, pour commencer à occuper ce poste, qui était le plus important qu'il y eût pour la conservation de Landau et de la basse Alsace; il fit camper ses troupes à Offenbach. L'aile droite de cavalerie et l'infanterie restèrent à Billigheim et à Steinweiler, qui n'en étaient qu'à deux lieues. M. le maréchal de Villeroy ne fit point avancer son infanterie sur la Queich, pour ne pas l'éloigner du chemin qu'elle aurait à prendre pour se rendre en Flandre par la gorge de Weissembourg, si le duc de Marlborough, au lieu de passer le Rhin à Philipsbourg, venait à marcher par les derrières pour retourner aux Pays-Bas avec les Anglais et les troupes à la solde des États-Généraux.

Le 5 au matin, des partis envoyés à la Petite-Hollande rapportèrent qu'il avait paru quelques troupes des ennemis

du côté de Spire, ce qui engagea M. le maréchal de Villeroy à aller à Weissembourg pour conférer avec M. le maréchal de Marcin sur les dispositions qu'il y avait à faire; et l'on convint qu'au premier mouvement que feraient les ennemis pour passer le Rhin on ferait avancer toutes les troupes sur la Queich; que dès le lendemain, 6, la cavalerie de M. le maréchal de Marcin se porterait sur cette rivière, entre Belheim et Ottersheim, et que, pour ne point éloigner du chemin de Flandre l'artillerie de M. le maréchal de Villeroy, celle de M. le maréchal de Marcin suivrait sa cavalerie. On sut le soir que tout avait disparu; c'est ce qui engagea M. le maréchal de Villeroy à faire partir, à l'entrée de la nuit, M. de Souternon avec mille chevaux pour aller passer à Germersheim, et s'avancer de là, à la pointe du jour, sur le haut de la plaine de la Petite-Hollande, pour reconnaître le pont des ennemis. M. le maréchal de Villeroy s'y porta de sa personne, à six heures du matin le 6, et aperçut un camp placé à la rive gauche du Rhin à la tête du pont, et sept ou huit troupes de cavalerie dans les fonds, entre le village de la Petite-Hollande, le bois et le marais, qui était praticable; on vit aussi distinctement plusieurs camps au delà de Philipsbourg, et des prisonniers qu'on fit assurèrent que le duc de Marlborough était arrivé la veille avec sa cavalerie, et que son infanterie, très-harassée et très-affaiblie, devait arriver le 6.

M. le maréchal de Villeroy, voyant une tête des ennemis à la gauche du Rhin, et ne pouvant plus douter de l'arrivée des Anglais et des troupes de Hollande à Philipsbourg, fit avancer le même jour sur la Queich, ainsi qu'il en était convenu avec M. le maréchal de Marcin, toutes celles de son armée et la cavalerie de ce dernier général. Il se rendit lui-même à Germersheim, qu'il fit occuper par deux bataillons. L'armée campa

à la droite de la Queich en remontant cette rivière, depuis une lieue et demie au-dessus de Germersheim, jusque vers Landau. Elle était couverte non-seulement par la rivière, mais aussi par des bois et par des marais, qui étaient impraticables dans beaucoup d'endroits; et M. le maréchal de Villeroy ordonna qu'on y fît des retranchements, des retenues d'eau et des abatis.

L'infanterie de M. le maréchal de Marcin, qui ne devait arriver à Lauterbourg que le 6 au soir, eut ordre de se remettre peu de temps après en marche pour se rendre, le 7 de grand matin, à Germersheim. L'ordre fut de même envoyé à la cavalerie de M. le maréchal de Tallard, qui était à Hochfelden, malgré le mauvais état dans lequel elle était réduite, de joindre l'armée; et M. le maréchal de Villeroy écrivit à l'électeur pour l'engager à faire marcher aussi la sienne.

Pendant la nuit du 6 au 7, des paysans venus de la hauteur de la Petite-Hollande assurèrent qu'il n'y avait aucun mouvement chez les ennemis, et qu'il n'avait paru aucune de leurs troupes; mais à six heures du matin on les vit de la tour de Germersheim passer le Rhin sur deux ponts, et on eut avis que non-seulement les Anglais et les troupes de Hollande étaient arrivés, mais aussi que les impériaux les avaient joints, et que le projet était d'attaquer l'armée du roi et de faire le siége de Landau; c'est ce qui engagea M. le maréchal de Villeroy à envoyer en diligence à Germersheim neuf bataillons et vingt-cinq escadrons aux ordres de M. de Guiscard. Ce poste faisant la sûreté de toute la droite, il lui parut de la plus grande importance de le soutenir. Le reste de l'armée campa à une lieue et demie en arrière de cette ville, étendant sa gauche vers Landau; le quartier général fut placé à Belheim.

M. le maréchal de Villeroy était occupé à parcourir les bords

de la Queich, et l'infanterie de M. le maréchal de Marcin n'était pas encore arrivée, lorsqu'à dix heures du matin on l'avertit que Germersheim était attaqué, que les ennemis avaient emporté les premiers postes, et que peut-être ils étaient maîtres de la ville : il en était alors à trois lieues. Il y courut, mais il apprit peu de temps après qu'ils s'étaient retirés; et un exprès de M. de Guiscard lui annonça que tout était rétabli. Comme il fallait garder non-seulement la ville, mais aussi la rivière jusqu'au bois, qui en était éloigné d'une demi-lieue, M. le maréchal de Villeroy renforça de quatre bataillons, qu'il détacha de l'armée, les onze qui y étaient déjà, et il se détermina à y passer le reste de la journée et la nuit suivante pour être plus à portée qu'à Belheim d'avoir des nouvelles des ennemis.

Ils continuèrent pendant tout le 7 à passer le Rhin, et campèrent la droite au Speyerbach, la gauche à la Petite-Hollande.

Le 8 au matin des déserteurs assurèrent que l'armée du prince de Bade passait aussi le Rhin, et que toutes les forces des ennemis étaient réunies. L'infanterie de M. le maréchal de Villeroy ainsi que la cavalerie de M. le maréchal de Tallard et celle de l'électeur étaient encore en arrière, et le Rhin jusqu'à Landau était beaucoup trop étendu pour le nombre de troupes dont on pouvait disposer pour le garder. Cependant M. le maréchal de Villeroy jugea ne devoir point l'abandonner sans avoir pris l'avis des officiers généraux : il se rendit à cet effet de Germersheim à l'armée.

Il n'y fut pas plus tôt arrivé que chacun s'empressa de lui représenter le danger auquel on serait exposé si l'on restait dans une position aussi peu assurée. Chacun parut effrayé de la supériorité des ennemis, tant en cavalerie qu'en infanterie,

depuis qu'ils étaient joints par les troupes restées dans le camp de Bühl et par celles du prince de Bade. M. le maréchal de Villeroy connaissait lui-même mieux que personne le danger, surtout après ce qu'il avait éprouvé en Bavière de la mauvaise conduite des troupes et voyant le découragement qui régnait parmi elles. D'ailleurs regardant le hasard qu'allait courir Landau s'il s'en éloignait, et même la perte de cette place, quelque grande qu'elle fût, comme incomparablement moins funeste pour le royaume que l'état dans lequel les affaires seraient réduites par un combat malheureux, il se détermina à abandonner la Queich et Germersheim, et à ne s'occuper que du salut de l'armée et de la conservation de l'Alsace. Mais, avant de se mettre en marche, il fit entrer, pendant la nuit du 8 au 9, huit bataillons de campagne dans Landau, où il y en avait déjà quatre de garnison et deux escadrons, des canonniers, des bombardiers et des ingénieurs. La place était pourvue de vivres pour un an et de munitions de guerre. M. de Laubanie continua d'y commander.

Le 9, à la pointe du jour, il fit son mouvement de retraite, et alla camper à Langenkandel. Pendant la marche il fut informé que les ennemis s'étaient mis en mouvement avant le jour, pour l'attaquer en embrassant son flanc gauche beaucoup au delà du front qu'il occupait. Ils vinrent en effet camper le même jour sur le terrain que quittait l'armée, et poussèrent un corps de cavalerie sur les hauteurs de Landau.

Des déserteurs ayant rapporté qu'ils devaient marcher le lendemain, M. le maréchal de Villeroy fit partir les bagages à minuit, et l'armée décampa le 10 à la pointe du jour, passa la Lauter, et se plaça derrière cette rivière, le quartier général à Schleithal. Les ennemis marchèrent en effet et s'avancèrent jusqu'à Langenkandel; ils y mirent leur gauche, et por-

tèrent leur droite jusqu'à la montagne, occupant un front de deux lieues et demie d'étendue.

La Lauter, qui, dans différentes occasions, avait alternativement servi de barrière et aux ennemis et aux troupes du roi, ne parut pas à M. le maréchal de Villeroy susceptible de défense contre un ennemi supérieur et victorieux, ni pouvoir se soutenir qu'en occupant Lauterbourg et Weissembourg; mais ces deux postes étaient ouverts, Weissembourg dominé de tous côtés, et on n'avait pas le temps de faire des retranchements ni de relever les lignes; d'ailleurs M. le maréchal de Villeroy jugea n'avoir pas assez de troupes pour garnir l'étendue de quatre lieues qui était entre ces deux postes. Tous ces motifs le déterminèrent à faire une nouvelle marche rétrograde, et le 11 il mena l'armée derrière la Moder, où elle prit son camp, la droite à Bischweiler, la gauche à Schweighausen, le quartier général à Haguenau. Là se trouvèrent rassemblées toutes les troupes, excepté celles de l'armée de M. le maréchal de Tallard, dont l'infanterie était dans les places, et dont la cavalerie était restée à Hochfelden, n'ayant point marché sur la Queich ni sur la Lauter, à cause du changement survenu dans les dispositions de M. le maréchal de Villeroy. Les troupes de l'électeur n'étaient pas non plus comprises dans les quatre-vingt-cinq bataillons et cent treize escadrons qui formèrent alors l'armée; elles se mirent même en marche, le 11, de Saverne, pour devancer l'électeur sur la route de Metz et lui servir d'escorte. Ce prince partit de Strasbourg le 12 pour suivre le même chemin et se rendre ensuite par Luxembourg aux Pays-Bas.

Il paraît que le maréchal de Villeroy ne regarda que comme momentanée sa position derrière la Moder, et que, ne la jugeant pas tenable devant un ennemi supérieur, il ne la prit

que pour se donner le temps d'attendre que les projets des ennemis fussent développés. Mais on voit que même en supposant qu'il parvînt à se mettre en état de s'y soutenir, il craignit qu'ayant abandonné la Lauter les ennemis ne prissent le parti d'assiéger le Fort-Louis; c'est pourquoi il y fit entrer le 11 cinq bataillons, indépendamment de la garnison qui y était déjà. Il se confirma dans cette idée lorsqu'on lui rapporta que le prince de Bade, qu'il savait avoir toujours eu des vues sur cette place, avait de sa personne repassé le Rhin, et qu'il longeait la rive droite de ce fleuve en le remontant.

Dans l'état de dépérissement où étaient les troupes, M. le maréchal de Villeroy eût préféré voir les ennemis s'attacher au siége de Landau plutôt qu'à celui du Fort-Louis, afin d'avoir le temps de leur procurer des secours et de se préparer les moyens de rétablir les affaires ou du moins de se précautionner contre les autres entreprises que les ennemis pourraient faire. C'est ce qu'il expliqua au roi, en lui représentant le danger qu'il y aurait de se commettre avec eux dans des circonstances où, non-seulement l'affaiblissement des troupes, qui était au point qu'à peine pouvait-on compter cinquante maîtres par escadron en état de servir, le rendait fort inférieur, mais où il était obligé de garnir Saverne, Phaltzbourg, la Sarre et même Nancy. Ces mêmes motifs l'engagèrent à représenter au roi que tout devait tendre à la conservation et à la réparation de ce qui restait de troupes, tant afin de prévenir de plus grands malheurs, que pour être en état, la campagne suivante, de reprendre des avantages sur les ennemis; mais ce qu'il y eut de plus effrayant dans le tableau qu'il fit de la situation des affaires fut le peu de moyens qu'il aperçut dans la nature du pays pour la défense de l'Alsace. On voit par ses lettres qu'il ne connaissait, entre la Moder et la partie

haute de cette province, pas même derrière le canal de la Bruche, aucun poste où l'on pût tenir avec une armée inférieure, à moins d'avoir le temps de retrancher les rivières, et que Strasbourg et Landau, ne pouvant se soutenir jusqu'au commencement de la campagne suivante que par leurs propres forces, il ne fallait songer qu'à pourvoir à la sûreté de la haute Alsace en y destinant un nombre de troupes suffisant, à disposer un corps pour la Moselle, et à envoyer en Flandre tout ce qui ne serait pas nécessaire à ces deux objets, afin de reprendre dans cette dernière partie une supériorité capable de changer la face des affaires générales.

M. le maréchal de Marcin n'était point avec M. de Villeroy, ni lorsqu'il abandonna la Queich et la Lauter, ni lorsqu'il fit au roi ses représentations; un mal de jambe qui le mettait hors d'état d'agir l'avait obligé de se faire transporter à Strasbourg; et il paraît, par la lettre qu'il écrivit à M. de Chamillart le 13, que, quoiqu'il fût du même avis que M. le maréchal de Villeroy, et sur la supériorité des ennemis, et sur les dangers auxquels il serait exposé s'il eût voulu soutenir la Queich et la Lauter, il ne pensait pas de même sur l'impossibilité de défendre le pays jusqu'à Strasbourg; du moins demandait-il qu'on ne l'abandonnât qu'à la dernière extrémité, sans cependant se compromettre à un combat qui ne pouvait être qu'inégal et désavantageux. Pour cet effet, son sentiment était que, si les ennemis faisaient le siége de Landau ou celui du Fort-Louis, comme on ne pouvait douter que ce ne fût leur projet, M. le maréchal de Villeroy soutînt la Moder aussi longtemps qu'il lui serait possible, afin de profiter des subsistances dont abondait le pays aux deux rives de cette rivière; que pendant ce temps il se préparât des positions sur la Zorn, pour aller les occuper dès qu'il serait forcé d'abandonner la Moder;

qu'alors il devait tenir l'armée ensemble et ne la séparer qu'après l'avoir menée derrière le canal de la Bruche, qu'il regardait cependant comme un poste peu susceptible de défense, mais comme une dernière ressource avant de prendre le parti de jeter l'armée dans les places. Son avis fut donc que, n'ayant pu retrancher la Queich ni la Lauter, qui auraient dû faire les deux principales barrières de l'Alsace, et dans l'incertitude si les ennemis laisseraient le temps de retrancher la Moder, rien n'était plus instant que de travailler à mettre la Zorn en état de défense, depuis son embouchure jusqu'à Saverne, et d'établir des postes pour communiquer de Saverne à Phaltzbourg, et de là à Sarrebourg, afin de lier la défense depuis le Rhin jusqu'à la Sarre, soit par des abatis dans les bois, par des forts et des retranchements dans les parties les plus faibles, soit au moyen des avantages que pouvaient offrir la nature du pays et le cours de la rivière, qui était assez considérable depuis le Rhin jusqu'à Brumpt, et même au-dessus, jusqu'à Mommenheim. Mais ces travaux ne lui parurent pas seulement utiles pour couvrir l'Alsace jusqu'à la fin de la campagne; jugeant que le siége de Landau la prolongerait jusqu'à l'entrée de l'hiver, il regarda cette ligne comme capable d'assurer la tranquillité des quartiers, et la nécessité de la perfectionner pendant l'hiver indispensable, en y faisant travailler sans relâche les pionniers de l'Alsace, des Évêchés et de la Franche-Comté.

Un dernier objet sur lequel M. le maréchal de Marcin fit à la cour les plus fortes instances fut la nécessité de s'emparer de la Lorraine et de faire diligemment réparer les fortifications de Nancy, non-seulement afin de n'être pas prévenu par les ennemis, mais aussi pour pouvoir, au très-grand soulagement du royaume, faire hiverner, dans cette pro-

vince fort abondante en fourrages, une grande quantité de cavalerie.

Tel était le sentiment des deux généraux dans la situation malheureuse à laquelle les avaient amenés les désastres de la journée d'Höchstett, et le peu de confiance que la conduite d'une partie des troupes et le découragement des officiers leur inspiraient. Cependant M. le maréchal de Villeroy, ne voyant point les ennemis s'avancer, se rassura sur le peu de moyens de défense que lui présentait la Moder, et se rendit à l'avis de M. le maréchal de Marcin, tant sur la nécessité de n'abandonner cette rivière qu'à la dernière extrémité, que sur les avantages de retrancher la Zorn, si l'on pouvait parvenir à en faire un bon poste.

Ce système lui parut avec d'autant plus de raison mériter son suffrage, qu'il apprit, le 14, que les ennemis étaient déjà devant Landau; que c'était le prince de Bade qui avait investi cette place dès le 9, tandis que l'armée sous les ordres du prince Eugène et du duc de Marlborough s'était avancée sur la Lauter, dont ils faisaient relever les retranchements; que ces deux généraux devaient par cette position couvrir le siége, et que le prince de Bade le commencerait, en attendant que le roi des Romains arrivât pour enlever lui-même cette place à la France; que quatre-vingts pièces de canon et un grand nombre de mortiers, dont faisait partie l'artillerie venue des Pays-Bas à Coblentz et à Mayence, étaient prêts pour cette grande opération.

Ces dispositions de la part des ennemis étaient conformes non-seulement à ce qu'avaient prévu les deux généraux, mais aussi à ce qu'ils avaient désiré; ce qui fit espérer à M. le maréchal de Villeroy que, jusqu'à ce que Landau fût en leur pouvoir, ils ne feraient aucune démarche qui le forçât à un mou-

vement rétrograde. Mais un nouvel incident vint augmenter ses inquiétudes. Ulm avait capitulé [1], et le général Thungen, qui en avait fait le siége, était en marche pour joindre l'armée des ennemis. Ce renfort ne laissa plus douter à M. le maréchal de Villeroy qu'aussitôt qu'il serait arrivé, ils ne fussent en état ou de le forcer de reculer, ou de faire quelque entreprise sur la Sarre et la Moselle. Ce fut un nouveau motif de pourvoir à la sûreté de ces deux rivières et de hâter les travaux qu'on se déterminerait à faire soit sur la Moder, soit sur la Zorn.

Pour remplir l'un et l'autre objet, il demanda au roi d'engager l'électeur de Bavière, dont les troupes étaient sur le point d'arriver à Luxembourg, d'y retenir sa cavalerie, au lieu de la faire passer en Flandre, afin de former avec elle, un régiment de dragons qui était sur la Sarre, et cinq ou six bataillons qu'on tirerait de Metz, Thionville, Sarre-Louis et Luxembourg, un corps dont M. de Coigny aurait le commandement, et qui s'avancerait dans le pays de Trèves du côté de l'abbaye d'Echternach, afin de contenir les partis des ennemis. De son côté, pour être en état d'appuyer cette première disposition, il allongea sur la route du pays messin la cavalerie de l'armée de M. le maréchal de Tallard, et la répandit le

[1] Le général Thungen, chargé de faire le siége de cette place avec un corps de douze mille hommes, avait commencé à l'attaquer le 2 septembre. Cinq bataillons bavarois et quatre français, fort faibles, en composaient la garnison. M. de Bettendorff, qui commandait dans la ville pour l'électeur, dans la vue d'obtenir des conditions avantageuses, et sans attendre que le siége fût avancé, avait demandé le 10 à capituler. Il y était autorisé par les instructions que lui avait laissées l'électeur, et l'intention du roi était qu'il s'occupât moins à prolonger sa défense qu'à sauver la garnison et les malades ou blessés. Il obtint en effet les honneurs de la guerre, et sortit de la place le 12 pour se retirer à Strasbourg, où il arriva le 26 avec neuf cents soldats, seuls restes des quatre bataillons des troupes du roi qui étaient sous ses ordres, et cinq cents convalescents. A l'égard des Bavarois, il en déserta pendant la route un si grand nombre, que, de leurs cinq bataillons, il ne parut à Strasbourg que trois cents hommes.

long des Vosges, dans des cantonnements dont il porta la tête à Sarrebourg. On a vu précédemment que cette cavalerie était dans le plus mauvais état, et que les quarante-six escadrons dont elle était composée n'en formaient pas dix-neuf; des quatre régiments de dragons qui en faisaient partie, il n'en restait que deux cents, tant à pied qu'à cheval; la cavalerie de l'armée n'était pas en meilleur état. Il ne restait aux cent treize escadrons qui étaient sur la Moder que sept mille chevaux, dont cinq mille seulement étaient en état de faire le service, et dont le nombre diminuait chaque jour par la mortalité qui régnait parmi les chevaux.

Comme Saverne était un poste important pour la communication de l'Alsace avec la Sarre, M. le maréchal de Villeroy y envoya le 15 un bataillon et des ingénieurs pour travailler aux réparations des murs de la ville et au rétablissement de la citadelle, afin de la mettre en état de se soutenir par ses propres forces pendant l'hiver.

Quant à ce qui regardait la Moder et la Zorn, plusieurs jours se passèrent à reconnaître ces deux rivières, et ce ne fut que d'après ces reconnaissances et la conférence que M. le maréchal de Villeroy eut à Strasbourg avec M. de Marcin, qu'il se laissa persuader par ce dernier général de la nécessité et des avantages de retrancher la Moder. Les motifs qui le déterminèrent et qui firent préférer à M. le maréchal de Marcin la défense de cette rivière à celle de la Zorn furent: 1° parce qu'elle couvrait une plus grande étendue de pays; 2° parce que depuis Ingweiler jusqu'à Drusenheim le terrain était assez favorable et que presque toutes les hauteurs étaient à la rive droite; 3° parce que sur cette même rive étaient plusieurs gros villages dont on pouvait faire un usage avantageux pour la défense; 4° parce que la Zorn ne présente pas les

mêmes facilités, et qu'au contraire, depuis Saverne jusqu'à Offendorf, où elle se jette dans le Rhin, la rive gauche dans toute son étendue dominait la droite.

L'exécution du projet n'était pas sans de grandes difficultés: neuf à dix lieues de retranchements exigeaient du temps et beaucoup de bras. On avait déjà commandé huit mille pionniers en Alsace et dix mille dans le comté de Bourgogne et les Évêchés; une partie d'eux arriva le 18. On y joignit quatre mille travailleurs des troupes, et le lendemain on commença l'ouvrage par le côté de Drusenheim; mais c'était de la durée du siége de Landau que dépendait en partie la perfection des retranchements. Ce fut sur cet objet que M. le maréchal de Villeroy fit observer au roi qu'attendu la grande supériorité des ennemis on serait peut-être forcé de les abandonner, si, après la prise de cette place, ils marchaient en avant pour s'établir sur la Moder et bloquer le Fort-Louis.

Le côté de la Moselle ne lui donna pas moins d'inquiétude; et, persuadé que la première démarche des ennemis, dès que le siége de Landau toucherait à sa fin, serait d'envoyer des troupes sur cette rivière; ayant même déjà des avis que ce serait le duc de Marlborough qui serait chargé de les y conduire et de faire en y arrivant le siége de Trarbach, il fit partir le 19 pour Metz M. de Coigny avec les six régiments de cavalerie les plus faibles; et le 21 huit autres se mirent en marche pour la même destination, afin de former dans cette partie, avec la cavalerie de l'électeur, le corps qu'il avait résolu d'y assembler, moins, à la vérité, pour y faire une défense réelle, que pour imposer aux ennemis. Plusieurs de ces régiments étaient réduits à cinquante maîtres en état de faire le service. Il fit suivre ces troupes par l'équipage d'artillerie destiné pour la Flandre. Cinquante pièces de ceux de

MM. les maréchaux de Tallard et de Marcin restèrent à l'armée. Ce fut alors que M. le maréchal de Villeroy insista de nouveau auprès de sa majesté pour l'engager à s'emparer de la Lorraine, pour pouvoir en user comme d'une province du royaume, et parce que les secours de fourrages, de grains, de voitures, de pionniers et d'emplacements pour des quartiers qu'elle pouvait fournir, étaient indispensables pour le soutien de l'Alsace.

Toutes les dispositions de M. le maréchal de Villeroy se firent de concert avec M. le maréchal de Marcin. Ce général connaissait ainsi que lui les inconvénients d'entreprendre, dans les circonstances où l'on se trouvait, le travail d'une ligne d'environ neuf lieues d'étendue, et la difficulté de la soutenir contre un ennemi supérieur; mais son principal objet était de n'abandonner le pays qu'à la dernière extrémité; d'ailleurs on reconnut unanimement que depuis Drusenheim jusqu'à Neubourg la nature du pays était favorable à la défense, et qu'au moyen d'une coupure qu'on ferait à la rivière, un peu au-dessous de Bischweiler, on pouvait couvrir d'eau tout le terrain jusqu'à Reschwoog, ce qui rendrait en même temps difficiles les approches du Fort-Louis. La partie où l'on devait rencontrer le plus de difficultés pour l'établissement des retranchements était celle de Neubourg à Ingweiler, où le pays était entièrement ouvert et facile à tourner jusque vers les sources de la Moder.

Mais ce qui ne contribua pas peu à redoubler les inquiétudes de M. le maréchal de Villeroy fut le silence que la cour garda avec lui non-seulement sur les comptes qu'il avait rendus de l'abandon de la Queich et de ses mouvements rétrogrades, mais aussi sur les ordres qu'il avait demandés dès les premiers moments où il avait prévu les desseins des enne-

mis. Ce ne fut que le 24 qu'enfin il reçut du roi les lettres suivantes, par lesquelles sa majesté approuvait qu'il n'eût point compromis son armée sur la Queich et sur la Lauter, mais qu'il employât tous les moyens possibles pour ne pas abandonner la Moder et la Zorn.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Fontainebleau, 19 septembre 1704[1].

Mon cousin, j'ai reçu les deux lettres que vous m'avez écrites du camp de Haguenau, l'une du 12 et l'autre du 14 de ce mois. J'ai vu par la première que les ennemis étant déterminés à passer la Queich et à vous combattre, vous avez jugé plus à propos de vous retirer que d'attendre un événement qui ne pouvait être heureux par la supériorité des troupes qu'ils ont, et par la disposition dans laquelle sont les miennes; que la plupart sont découragées, soit par la fatigue qu'elles ont eue, ou par ce qui s'est passé à la bataille d'Höchstett, dont il reste encore une trop grande impression dans l'esprit de ceux qui en ont été témoins, ou par la mortalité des chevaux et par la faiblesse de l'infanterie. Vous avez bien raison de dire qu'il faut songer sérieusement à les rétablir pour la campagne prochaine. Il serait à désirer que celle-ci fût entièrement finie, et que la saison devînt assez mauvaise pour les obliger aussi bien que nous à prendre dans peu des quartiers d'hiver. En l'état où sont les choses, quoique la perte de Landau soit grande, et qu'elle nous jette dans les mêmes embarras dans lesquels j'ai été jusqu'à ce que cette place fût reprise, qui n'a pu l'être qu'après le gain d'une bataille, je crois néanmoins que c'est ce qui pouvait m'arriver de moins malheureux que le parti qu'ils ont pris de s'attacher à cette place. J'espère que Laubanie, qui a toujours bien fait son devoir, la défendra assez longtemps pour que les ennemis ne puissent plus faire de nouvelles entreprises.



Vous avez bien fait de pourvoir le Fort-Louis; c'est une place importante qu'il faut tâcher, s'il est possible, de conserver.

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1732, 2[e] partie, 1[re] section, page 10.

Il serait bien à désirer que vous pussiez retrancher la Zorn de manière à pouvoir y demeurer en sûreté jusqu'à ce que les ennemis soient entièrement séparés, et les empêcher de pénétrer plus avant dans l'Alsace, si c'est une chose possible. Je ne saurais me persuader que Saverne puisse être assez bon pour le pouvoir conserver; il serait à désirer que le travail que l'on y fera pût mettre en sûreté les troupes que vous y avez envoyées, et conserver par ce moyen la communication avec la Lorraine. Vous ne devez point différer d'envoyer le comte de Coigny du côté de la Sarre, avec quelques troupes, particulièrement de dragons, afin d'empêcher les partis des ennemis de pénétrer dans les Évêchés, et de garantir ce pays-là des contributions autant que faire se pourra.

Faites en sorte de rassurer les esprits et d'obliger les officiers à s'appliquer chacun en particulier à leurs troupes. Il serait même assez nécessaire pour leur redonner un peu de confiance, en cas que vous croyiez faire quelque séjour dans le camp où vous êtes, de leur faire prendre les armes de temps en temps, de les faire tirer et d'envoyer quelques partis à la guerre. Mettez-vous au-dessus des discours du public; ne vous regardez point comme la victime de la journée d'Höchstett; vous avez fait votre devoir en honnête homme; vous avez pris les partis que vous avez trouvés les plus convenables à mes intérêts et aux dépens d'un faux honneur mal placé; vous avez été plus occupé de conserver mon armée et mon état que de ce qui vous regardait personnellement : rien ne me confirme davantage l'attachement que vous avez pour moi.

J'ai été fâché de la perte du duc de Monfort. J'ai donné sa charge à son frère; il m'est revenu du bien de d'Aubusson, qui s'est distingué dans cette occasion, et qui a fait son devoir dans plusieurs autres. Et la présente, etc.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy.

Mon cousin, je vois par la lettre que vous m'avez écrite du 16 que les ennemis sont déterminés au siége de Landau; que le prince de Bade y commande, et que le roi des Romains doit se rendre in-

Fontainebleau, 20 septembre 1704[1].

cessamment devant cette place. Si Laubanie fait son devoir, comme j'ai lieu de l'espérer, elle durera assez longtemps pour qu'ils n'aient d'autre parti à prendre, lorsqu'elle sera rendue, que d'envoyer leurs troupes dans différents quartiers pour y passer l'hiver. Je suis persuadé que celles des Anglais et Hollandais retourneront vers le bas Rhin, et que celles de l'empereur et de ses alliés se répandront dans la basse Alsace, dans le haut Palatinat, sur le Necker, et du côté du Hunsdrück. Suivant les avis secrets que j'ai eus, je ne saurais douter que le système de la guerre ne soit entièrement changé, et que les ennemis n'aient formé la résolution de suivre le projet du prince de Bade, qui fut intercepté l'année dernière par les soins de Reignac. Si mes troupes peuvent se remettre, j'espère que j'aurai assez de forces pour l'empêcher : il est certain qu'ils n'ont rien de mieux à faire; mais en même temps il faut qu'ils abandonnent le duc de Savoie, car ils ne le pourraient soutenir qu'avec un corps considérable, qui leur ôterait entièrement la supériorité qu'ils ont. Vous devez être bien attentif à tous les mouvements qui se vont faire. J'ai tout lieu de croire, par les nouvelles qui me viennent de Flandre, qu'il se fait un détachement de quatre bataillons de l'armée commandée par Overkerque, pour aller du côté de la Moselle, et que le reste se retirera dans le camp sous Maëstricht. Il y a grande apparence que M. de Marlborough fera marcher en même temps quelque cavalerie, peut-être même de l'infanterie, pour fortifier ce corps, occuper Trèves s'ils peuvent, et même attaquer Trarbach, pour se rapprocher de leur dessein, et assiéger Thionville au commencement de la campagne prochaine. Ce que je vois de troupes à y opposer, et ce que vous me proposez vous-même d'y envoyer est si faible, que je n'ose espérer que Coigny, avec si peu de forces, soit en état de s'opposer à ce qu'ils voudront faire. Vous m'assurez que les ennemis ont cent dix ou cent douze bataillons dans la basse Alsace, et deux cent vingt escadrons. Le maréchal de Marcin avait cin-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1732, 1re partie, 1re section, page 12.

quante bataillons et soixante escadrons avec lui; le maréchal de Tallard en a amené quarante et soixante escadrons; il vous restait près de quarante bataillons et cinquante escadrons, non compris le détachement du marquis d'Alegre : tout cela faisait ensemble cent trente bataillons et cent soixante et dix escadrons, non compris les vingt-trois de l'électeur de Bavière, lesquels, joints avec les miens, auraient fait cent quatre-vingt-treize escadrons. Par l'événement d'une malheureuse journée, tout cela se trouve réduit à rien; songez à employer ce qui reste le plus utilement que vous pourrez. Il me paraît bien important de tenir l'armée ensemble tant que les ennemis resteront en campagne, et de se servir de tous les moyens convenables pour les empêcher de pénétrer dans la haute Alsace. J'ai peine à croire qu'ils vous donnent le temps de fortifier la Moder; le travail est d'une trop grande étendue, et quand vous auriez le loisir de le faire, vous n'auriez pas assez de troupes pour garder vos retranchements. Ceux que vous proposez de faire de l'embouchure de la Zorn à Saverne ont une proportion plus convenable à vos forces; mais il n'y a pas un moment à perdre pour travailler, et la diligence seule peut mettre la partie de l'Alsace qui est au delà de cette rivière dans une entière sûreté. Le maréchal de Marcin est de sentiment que la Moder ne peut se garder et retrancher plus facilement. Soit l'une ou l'autre, déterminez-vous promptement et ne perdez pas un moment. J'écris à l'électeur pour qu'il laisse sa cavalerie dans le pays de Luxembourg aux ordres du comte de Coigny. Je mande au comte de Gacé de lui envoyer quelques bataillons, aussitôt qu'il aura appris que les Hollandais auront fait marcher leurs détachements. S'ils ne se trouvent pas les plus forts, il y a de bonnes places sous lesquelles ils pourront se retirer. Envoyez quelque cavalerie et des dragons du côté de la Sarre, afin d'empêcher les partis de mettre les Évêchés à contribution; vous pouvez vous servir pour cela des restes de l'armée de Tallard.

J'approuve les échanges que le duc de Marlborough vous a proposés. Chamillart discutera amplement cet article avec vous, dans

sa lettre; je lui ai donné mes ordres sur ce qu'il y aura à faire.

Je vous manderai dans peu de jours la résolution que j'ai prise pour la Lorraine; il est bien important de tenir un grand nombre de troupes à portée de l'Alsace et de la Moselle.

L'affaire de la mer est encore plus avantageuse que je ne l'avais cru : le comte de Toulouse me mande que l'amiral Schowel a été tué dans le combat; que le vice-amiral de Hollande a sauté le lendemain; que les ennemis ont perdu tant de monde et que la plupart de leurs vaisseaux sont tellement endommagés que, dès qu'ils ont appris que le comte de Toulouse avait appareillé pour s'approcher du détroit, ils se sont retirés avec précipitation; et il y a toute apparence qu'ils prennent le parti de s'en retourner chez eux. Ils laissent des troupes à Gibraltar et quelques bâtiments pour garder le port. Le comte de Toulouse s'approche de cette place pour voir, de concert avec Villadarias, s'il pourrait être utile pour la reprendre. Et la présente, etc.

Les lettres du roi rassurèrent M. le maréchal de Villeroy sur les idées que sa majesté pouvait avoir conçues de sa conduite; elles diminuèrent aussi ses inquiétudes sur ce qui regardait la frontière de la Moselle, parce qu'il jugea que lorsque M. le comte de Coigny serait joint par les bataillons que M. de Gacé devait lui envoyer de Flandre, il aurait assez d'infanterie; mais il n'eut pas lieu d'être aussi satisfait de la réponse que lui fit l'électeur de Bavière sur le séjour de sa cavalerie dans le pays de Luxembourg, ce prince lui ayant mandé qu'attendu le malheureux état dans lequel elle était réduite il ne pouvait se dispenser, à moins de la perdre entièrement, de la mener en Flandre pour lui donner du repos et la rétablir, et qu'il se déterminerait à y laisser son infanterie. Il était difficile à M. le maréchal de Villeroy d'y suppléer; il s'en fallait beaucoup qu'il eût lui-même assez de cavalerie pour entreprendre de se

montrer aux ennemis s'ils venaient à marcher à lui; elle périssait à vue d'œil, et chaque jour la contagion enlevait un grand nombre de chevaux : toutes les précautions que l'on prit ne l'empêchèrent pas de se communiquer même à la maison du roi. Heureusement peu de jours après l'électeur changea de sentiment; et, sur la demande que le roi lui en fit lui-même, il suspendit la marche de sa cavalerie et prescrivit au général Costa, qui la commandait, de recevoir dans la suite les ordres de M. le comte de Coigny.

On n'avait encore eu que des nouvelles fort incertaines sur ce qui se passait devant Landau; ce ne fut que le 26 qu'on sut que la tranchée était ouverte depuis environ quinze jours, que le roi des Romains était arrivé et avec lui les troupes que le général Thungen amenait de Souabe. Ce fut un motif de plus pour hâter le travail des retranchements; on le poussa en effet avec une telle activité, quoique les pionniers de la Franche-Comté et du pays messin ne fussent point encore arrivés, que le 28 toute la partie depuis Drusenheim jusqu'à Haguenau fut en état de défense. Celle de Haguenau jusqu'à Ingweiler éprouvait, comme on l'a déjà dit, beaucoup plus de difficultés, et ce fut pour faire à M. le maréchal de Marcin des représentations sur les inconvénients de continuer les retranchements au delà de Nider-Moderen, que M. le maréchal de Villeroy se rendit à Strasbourg le 26.

Les motifs sur lesquels il fonda ses observations furent en premier lieu qu'en poussant les retranchements jusqu'à Ingweiler il faudrait déplacer l'armée et la porter tout à fait au delà des bois de Neubourg, étendre sa gauche au delà de Pfaffenhofen, et laisser Drusenheim, Bischweiler et Haguenau avec peu de troupes, ce qui exposerait ces postes à être facilement emportés; en second lieu, qu'en entreprenant le

travail jusqu'à Ingweiler sans soutenir les travailleurs avec des troupes, c'était s'exposer à le voir abandonner aux approches du moindre parti. M. le maréchal de Marcin n'eut pas de peine à se rendre au sentiment de M. le maréchal de Villeroy, et à convenir en même temps avec lui que, dans la situation des affaires, rien n'était plus important que d'éviter de commettre l'armée tant que les ennemis seraient aussi réunis et aussi supérieurs qu'ils l'étaient.

D'après ces considérations et les inconvénients de déplacer l'armée pour l'approcher des montagnes, M. le maréchal de Villeroy proposa premièrement de pousser les retranchements jusqu'au delà des bois de Neubourg, parce qu'on pouvait soutenir le travail sans déplacer l'armée, et seulement en avançant à une lieue de la gauche un corps de cavalerie qui n'en serait séparé par aucun défilé; en second lieu, au lieu de porter la ligne jusqu'à Ingweiler et au pied de la montagne, de la reployer, à la hauteur de Pfaffenhofen et de Nider-Moderen, droit vers la Zorn. Il fit connaître que ce travail pouvait se faire sans changer la position du gros de l'armée et sans se commettre à de nouveaux dangers; que, comme l'objet principal dans la nécessité où l'on était d'éviter un combat était de soutenir les apparences et de ne faire aucune démarche qui pût occasionner un mouvement dangereux, les retranchements continués jusqu'à Nider-Moderen et peut-être jusqu'à Pfaffenhofen, suivant les facilités qu'on y trouverait, produiraient l'effet qu'on se proposait, d'obliger les ennemis, pour passer la Moder, de remonter cette rivière presque jusqu'à Ingweiler.

M. le maréchal de Marcin approuva le projet; et dès le 29 au matin trois mille pionniers des Évêchés, étant arrivés, furent placés au travail depuis Haguenau jusqu'à Schweighausen, et les retranchements de Drusenheim à Haguenau

étant dans leur perfection, les travailleurs qui y avaient été employés furent portés au-dessus de Schweighausen et répandus jusqu'à l'abbaye de Neubourg, de sorte qu'il ne resta plus qu'une lieue d'étendue sans travailleurs; une partie des pionniers de la Franche-Comté étant arrivés peu de jours après y furent placés.

On eut d'autant plus sujet d'espérer qu'on aurait le temps de mettre cette partie dans le même état que les autres, que suivant les nouvelles du siége il avançait lentement; la garnison se défendait avec vigueur et faisait de fréquentes sorties, qui retardaient beaucoup les travaux des assiégeants. Les ennemis souffraient par les maladies et par la disette de fourrage, et, au lieu de songer à s'avancer sur la Moder, leur armée d'observation travaillait à relever les lignes de la Lauter. On sut aussi que le duc de Marlborough avait renvoyé de l'armée six bataillons anglais que l'on assurait retourner en Hollande, et qu'il devait dans peu prendre le même chemin avec le reste de son infanterie. D'un autre côté on apprit que le général Thungen, avec six bataillons et cinq régiments de cavalerie du corps qu'il avait ramené d'Ulm, venait de se remettre en marche pour retourner en Bavière, où les troupes que l'électeur avait laissées avaient fait lever le blocus d'Ingolstadt formé par seize escadrons impériaux, et que ces mêmes troupes étaient ensuite entrées en Franconie.

M. le maréchal de Villeroy, voyant les ennemis s'affaiblir, et jugeant que, si une fois il ne restait au roi des Romains pour le siége de Landau que les troupes allemandes, ce siége serait poussé avec moins d'activité et qu'il durerait assez longtemps pour mener à une saison qui ne permettrait plus aux ennemis de faire d'entreprise considérable, fit partir le 30 les quatre bataillons de la garnison d'Ulm pour joindre M. de Coigny

sur la Moselle, et les débris des cinq bataillons bavarois de cette même garnison pour se rendre en Flandre par la route de la Meuse plutôt que par Luxembourg, afin de ne pas donner sujet à l'électeur de les retenir dans cette place importante, où il y avait déjà deux bataillons de ses troupes. Il manda en même temps à M. de Coigny, qui était arrivé à Metz, de ne pas différer d'assembler son corps sur la Moselle, soit à la rive droite, soit à la rive gauche de cette rivière, pour imposer sur cette frontière aux ennemis.

A peine M. le maréchal de Villeroy eut-il fait ces dispositions, qu'un courrier de la cour lui apporta l'ordre de se rendre en Flandre. Le roi désirait qu'il se mît en chemin aussitôt que les affaires d'Allemagne le lui permettraient, et qu'il aurait pris, avec M. le maréchal de Marcin, qui devait commander l'armée, les mesures nécessaires pour la conservation de la haute Alsace et pour empêcher, s'il était possible, les ennemis de pénétrer dans les Évêchés. L'objet de sa majesté était d'avoir auprès de l'électeur de Bavière un surveillant de la conduite de ce prince, auquel le titre de vicaire général aux Pays-Bas donnait un pouvoir absolu sur ses troupes et sur celles d'Espagne. Quoique le roi fût persuadé de sa fidélité dans ses engagements et de la droiture de ses intentions, cependant la facilité avec laquelle il avait quitté ses états et sa famille lui donna des soupçons sur des vues de sa part de se conserver une partie des Pays-Bas, et lui fit craindre que, ne songeant qu'à ses intérêts personnels, il ne traitât pour cet effet sous main avec l'empereur et les Hollandais.

M. le maréchal de Villeroy, ayant sujet d'être moins inquiet de ce qui pourrait se passer sur le Rhin, se disposa à exécuter les ordres du roi, et se rendit le 1er octobre à Strasbourg, afin de concerter avec M. le maréchal de Marcin les dispositions

qu'il y avait à faire pour remplir les intentions du roi. Le premier objet qu'on traita fut celui des travaux de la Moder, et les deux généraux persistèrent dans la résolution de ne les pousser à la gauche que jusqu'à Pfaffenhofen, en faisant des retenues d'eau partout où cela serait praticable, pour inonder les prairies et les terrains bas, voisins des bords de la rivière. Mais, malgré la diligence avec laquelle on travaillait, ils jugèrent que l'ouvrage ne pourrait être dans sa perfection que le 9 ou le 10, et qu'alors on pourrait, s'il n'arrivait aucun changement dans la situation des ennemis, mettre la cavalerie à couvert et la répandre dans sept ou huit villages derrière la Zorn, en laissant l'infanterie dans les postes principaux de la Moder, tels que Drusenheim, Bischweiler, Haguenau, Neubourg et Pfaffenhofen, pour faire croire aux ennemis qu'on voulait soutenir cette rivière. Comme la mortalité continuait parmi les chevaux de la maison du roi, M. le maréchal de Villeroy l'avait déjà séparée de l'armée, et dès le 30 septembre il l'avait renvoyée à Hochfelden pour cantonner dans ce lieu et dans les villages voisins.

L'incommodité de M. le maréchal de Marcin ne lui permit de se rendre à l'armée que le 8; alors toute la partie de la ligne depuis Drusenheim jusqu'à Haguenau était en état et les inondations commencées. Quant à la partie haute, le reste des pionniers de la Franche-Comté n'étant arrivé que peu de jours auparavant, les travaux n'étaient pas encore achevés depuis Neubourg jusqu'à Pfaffenhofen, et il y avait encore beaucoup d'ouvrage à faire à Haguenau pour mettre cette place en état de défense; il restait aussi à retrancher l'abbaye de Neubourg et Pfaffenhofen, qui étaient les deux postes les plus importants sur le haut de la rivière. Cependant il fut question de continuer la ligne jusqu'à Ober-Moderen et de là

jusqu'à Ingweiler, ce qui formait une étendue de deux lieues, indépendamment d'un quart de lieue pour gagner, depuis Ingweiler, la montagne où commençaient les bois; mais les deux généraux considérèrent que ce travail ne pourrait être utile, dans les circonstances où l'on était, que pour fermer aux partis le passage par lequel ils pouvaient pénétrer vers la haute Alsace, et que, ne pouvant entreprendre ce travail sans changer la position de l'armée, ce serait se commettre tandis que les ennemis étaient encore assemblés. Il fut donc décidé qu'on remettrait ce travail au temps où on les saurait séparés, ou du moins lorsqu'on aurait des confirmations du départ des Anglais et des troupes de Hollande, et de la direction de leur marche vers le bas Rhin. Pour suppléer aux obstacles qu'on aurait pu opposer aux partis des ennemis sur le haut de la Moder, on fit travailler au rétablissement des redoutes du canal de la Bruche qui fermaient exactement le pays depuis Strasbourg jusqu'à la montagne.

Les dernières conférences des deux généraux furent employées à discuter les moyens de mettre l'Alsace en sûreté pendant l'hiver, suivant les dispositions que pourraient faire les ennemis après la prise de Landau, et suivant le nombre de troupes que le roi s'était déterminé à laisser sur cette frontière. M. le maréchal de Villeroy en remit l'état à M. de Marcin et se sépara de lui le 11 pour aller à la cour avant de se rendre en Flandre, et y recevoir les instructions du roi sur la conduite qu'il aurait à tenir avec l'électeur.

On n'avait que des nouvelles fort incertaines du siége de Landau; on savait en général que depuis près d'un mois que la tranchée avait été ouverte, la vigoureuse défense de M. de Laubanie avait beaucoup retardé les attaques; mais on apprit le 14 que la lunette sur laquelle les assiégeants avaient dirigé

leur principale attaque, après avoir été prise et reprise deux fois, était restée en leur pouvoir, et qu'à leurs attaques de droite et de gauche ils n'étaient encore qu'à cinquante ou soixante pas du glacis. Ces nouvelles firent espérer à M. le maréchal de Marcin que le siége traînerait en longueur, et qu'il n'avait à craindre aucune entreprise considérable de la part des ennemis en Alsace; ce fut ce qui l'engagea à demander à la cour la permission de congédier les officiers généraux et de faire partir les semestriers, dont les équipages consommaient inutilement les fourrages. Il jugea de même dès lors que le siége se prolongeant et obligeant les ennemis à épuiser le Palatinat et le pays qui était entre la Moder et la Queich, ils ne pouvaient avoir le projet de laisser beaucoup de troupes sur la Lauter dans les environs de Landau, mais qu'ils porteraient la plus grande partie de leurs forces sur la Moselle.

M. le comte de Coigny, qui avait été chargé d'assembler sur cette rivière un corps composé des quatre bataillons des troupes du roi revenus d'Ulm, et de quelques autres bataillons tirés des places de la Sarre et des Évêchés, de la cavalerie de l'armée de M. le maréchal de Tallard, de celle de l'électeur de Bavière et de quelques autres régiments les plus faibles de l'armée, avait distribué ces troupes à mesure qu'elles étaient arrivées dans des quartiers d'où elles pouvaient se rassembler en deux ou trois jours; mais, ayant eu avis de desseins de la part des ennemis sur Trarbach et sur Trèves, il commença le 2 octobre à former un camp à Königsmacheren, entre la Moselle et la Sarre. Il ne le composa que des cavaliers en état de faire le service, ce qui forma à peine vingt escadrons, auxquels il joignit cinq bataillons des garnisons, les quatre bataillons de celle d'Ulm; et ce qui n'était pas en état de servir dans la cavalerie resta dans différents quartiers. Une maladie

qui lui survint quelques jours après l'empêcha de suivre ces premières dispositions; et la mort l'ayant enlevé le 10, M. le marquis d'Alegre, qui était employé à l'armée de Flandre, eut ordre d'aller prendre le commandement de son corps.

M. le maréchal de Marcin, persuadé que ce serait de ce côté-là que se porteraient les vues des ennemis à la fin de la campagne, n'attendait que les ordres de la cour et des nouvelles certaines de la marche des troupes qu'ils y feraient passer pour y envoyer des renforts. Ayant eu avis le 14 que ce jour-là les troupes de Lunebourg et de Brandebourg, sous les ordres des généraux de Trogné et Topp, s'étaient mises en marche pour aller former le blocus de Trarbach, et que déjà les équipages des Anglais et des troupes de Hollande avaient été envoyés à Frankenthal sous l'escorte de deux bataillons et cinq escadrons; que, d'un autre côté, la disette de fourrages commençait à se faire sentir dans l'armée des ennemis, et que leur cavalerie était attaquée de la même maladie que celle du roi, il insista auprès de la cour pour avoir la permission de congédier les officiers généraux et de faire partir de l'armée la maison du roi et les troupes destinées pour la Flandre. Il représenta en même temps qu'il n'y avait d'autre moyen pour rétablir la cavalerie que de la mettre pendant l'hiver dans le plat pays, et que de celle qui devait servir l'année suivante sur le Rhin on ne devait en placer qu'une très-petite quantité en Alsace, le reste dans les Évêchés, la Franche-Comté et la Lorraine, sans le secours de laquelle on trouverait difficilement de quoi la faire subsister[1]. Il adressa même à la cour un projet pour les quartiers d'hiver, dans lequel il ne comprit pour l'Alsace que sept escadrons, dont quatre à Strasbourg et

[1] Le roi se refusa à cette demande et régla qu'aucune des troupes ne serait placée dans les états du duc de Lorraine.

trois à Phaltzbourg et Sarrebourg, jugeant inutile d'avoir de la cavalerie sur la ligne de la Moder, même à Haguenau, ainsi que la cour l'avait projeté, et estimant que celle qu'on y mettrait achèverait de se ruiner entièrement. Mais afin de mettre cette ville en état d'être soutenue par l'infanterie qu'il se proposait d'y laisser pendant l'hiver, il en fit nettoyer le fossé, relever les demi-lunes, qui étaient entièrement dégradées, et établir un chemin couvert qui était absolument nécessaire pour pouvoir faire une sorte de défense en attendant qu'on pût donner plus de consistance et de solidité aux fortifications. On continua à mettre dans leur perfection les retranchements depuis Neubourg jusqu'à Pfaffenhofen, en attendant que les circonstances permissent d'entreprendre le travail jusqu'à Ingweiler. On s'occupa aussi d'enfermer dans la ligne les villages de Pfaffenhofen, de Nider-Moderen et l'abbaye de Neubourg, afin de pouvoir y tenir pendant l'hiver de gros postes en sûreté. Mais après avoir fait examiner plus particulièrement la petite ville d'Ingweiler et le château qui était au pied de la montagne, il jugea qu'avec peu de travail on pourrait en faire deux bons postes où l'on mettrait pendant l'hiver un bataillon; d'ailleurs Ingweiler devait appuyer la gauche de la ligne lorsqu'on serait dans le cas de la prolonger jusque-là.

On était au 19 du mois sans que M. le maréchal de Marcin eût encore reçu d'ordre de la cour pour le départ des troupes qu'il avait proposé d'acheminer vers leurs quartiers d'hiver et vers la Moselle; mais il se décida lui-même sur les nouvelles qu'il reçut ce même jour, et auxquelles il jugea devoir donner une entière confiance : elles lui apprirent qu'un détachement de trois mille cinq cents hommes, la plupart infanterie avec quelque cavalerie et des hussards, avait pris le chemin de

Mönchweiler, et devait être arrivé dès le 18 près de Hornbach; que le projet des ennemis était d'occuper ce poste ainsi que Hombourg et Meissenheim; qu'un autre détachement s'était mis en marche le 18 et devait être suivi par plusieurs autres; qu'enfin le duc de Marlborough était à la veille de son départ pour aller faire le siége de Trarbach. Il se détermina en conséquence à envoyer à Metz six bataillons de ceux qui étaient destinés pour la Flandre; il en donna la conduite à M. de Reffuges, qui se mit en marche le 20; et, comme il craignit qu'on ne fût prévenu sur la Sarre, il fit partir le lendemain, pour aller occuper les postes de Bouquenom, Sarrebrück, Sarguemines et Fenestrange, quatre bataillons de ceux qui devaient passer l'hiver à Metz, Sarre-Louis et Thionville; ces troupes furent suivies par trois régiments de cavalerie et un de dragons espagnols.

Chaque jour on eut non-seulement des confirmations du départ des différents détachements des ennemis, mais on fut aussi informé le 20 que le reste des troupes anglaises, tant en infanterie que cavalerie, avait quitté ce jour-là l'armée; que l'infanterie s'était embarquée à Spire, et qu'il n'était resté qu'un détachement pour la garde du duc de Marlborough, dont les équipages étaient partis à l'avance avec ceux des officiers généraux sous l'escorte de quatre bataillons. Comme on ne put savoir si la destination de ces troupes et de celles de Hollande était de retourner dans leur pays, ou si l'infanterie, après avoir descendu le Rhin jusqu'à Coblentz remonterait la Moselle pour opérer sur cette rivière et y rester pendant l'hiver, M. le maréchal de Marcin, plus inquiet que jamais pour cette partie, résolut de continuer à y faire passer successivement les troupes destinées pour la Flandre et les Évêchés; et, jugeant n'avoir plus d'entreprise à craindre de la part des ennemis sur

la Moder, dès qu'ils avaient pris le parti de séparer un aussi grand nombre de troupes de leur armée d'observation, et que d'ailleurs les nouvelles du siége annonçaient que les assiégeants n'étaient pas encore maîtres du chemin couvert, qu'ils avaient attaqué inutilement deux fois, il se détermina à exécuter le projet de prolonger la ligne depuis Pfaffenhofen jusqu'à Ingweiler. Dès le 20 on y mit les travailleurs. Le même jour l'équipage d'artillerie fut congédié et se mit en marche pour se rendre à Strasbourg.

M. le maréchal de Marcin en faisant ces dispositions avait prévenu les intentions du roi, qui, par différentes dépêches, lui laissa la liberté, non-seulement de faire passer sur la Moselle toutes les troupes qu'il jugerait à propos, mais aussi de renvoyer la maison du roi, de congédier les officiers généraux et de disposer les quartiers d'hiver en Alsace ainsi qu'il le trouverait convenable, et suivant ce que les circonstances pourraient exiger. Plus particulièrement instruit le 25 que les seules troupes anglaises et celles de Hollande qui avaient quitté l'armée des ennemis formaient un vide de trente-deux bataillons et cinquante-deux escadrons, et que toutes les troupes se dirigeaient sur Trarbach et Trèves sous le commandement du duc de Marlborough et du prince de Hesse, il fit partir pour Metz le reste des troupes destinées pour la Flandre; les unes se mirent en marche le 26, et les dernières le 31. La maison du roi et les gardes françaises et suisses partirent les mêmes jours pour rentrer dans le royaume.

Il ne resta plus alors sur la Moder que trente-six bataillons et cinquante-huit escadrons; cette infanterie parut à M. le maréchal de Marcin suffisante pour soutenir les travaux et garder les retranchements. Quoique la cavalerie souffrît beaucoup sous la toile, il avait différé de l'envoyer dans des can-

tonnements sur la Zorn, parce que le pays était tellement épuisé, qu'il n'y restait que quelques pailles qui ne pouvaient fournir que peu de temps à sa subsistance, et qu'il trouva moyen de la faire vivre de celles qui étaient encore sur la Moder et avec le secours des avoines du magasin de Strasbourg. Mais, pour ne point la laisser périr entièrement, il prit le parti de l'envoyer occuper les cantonnements qui lui avaient été destinés; l'aile droite s'y rendit le 1er novembre, l'aile gauche le 2 du même mois. La gendarmerie était encore à Phaltzbourg et Sarrebourg, perdant chaque jour un nombre considérable de chevaux; elle était destinée à passer l'hiver en Franche-Comté; mais M. le maréchal de Marcin n'ayant point encore reçu les routes de la cour, ne put la faire partir. Indépendamment des troupes de campagne dont on vient de faire mention, il y avait dans les places d'Alsace, y compris la garnison de Landau, trente-quatre bataillons et deux escadrons.

Il eût été à désirer que le côté de la Moselle eût été aussi bien pourvu de troupes; mais, malgré la diligence avec laquelle M. le maréchal de Marcin y en avait fait passer, elles n'étaient pas encore arrivées, et celles que M. d'Alegre[1] avait déjà rassemblées au camp de Königsmacheren étaient tellement affaiblies, que ce général, en ayant fait la revue le 26, ne trouva, dans cinq régiments d'infanterie qui composaient ce camp, que deux mille cent cinquante-deux hommes effectifs, et dans les vingt-sept régiments de cavalerie que deux mille huit cent trente-deux chevaux en état de faire le service. Cependant c'était la frontière qui désormais allait former l'intérêt principal de la fin de la campagne. Les nouvelles de la marche des troupes du duc de Marlborough et des desseins

[1] M. d'Alegre était arrivé au camp de Königsmacheren le 23.

de ce général sur la Moselle n'étaient que trop fondées; les premiers détachements partis du camp de Weissembourg étaient déjà arrivés à hauteur de Trarbach et de Hombourg, et devaient être joints par un corps de dix bataillons et de dix-huit escadrons qui s'était assemblé à Maëstricht. M. d'Alegre, ignorant encore que les troupes anglaises et de Hollande étaient en marche pour se rendre aussi sur la Moselle, espéra qu'au moyen des troupes qui lui venaient d'Alsace et des huit bataillons de l'armée de Flandre qui étaient aussi en marche pour le joindre par Namur, il pourrait former un corps de trente bataillons et de vingt ou vingt-cinq escadrons composés de ce qui serait dans la cavalerie le plus en état de servir, s'approcher de Trèves et y prévenir les ennemis; mais il n'en eut pas le temps. Il apprit le 27 que le duc de Marlborough était arrivé dès le 24 à Hombourg avec un gros de troupes; que le 28 il en était parti pour se porter diligemment par Saint-Vendel sur Trèves, où marchait un autre corps venant de Birkenfeld, sous les ordres du prince de Hesse. M. d'Alegre, n'étant pas en état de se commettre avec des forces aussi supérieures pour soutenir cette place, manda à M. Vandael, qui l'occupait avec un détachement, de l'abandonner, et en se retirant de brûler le pont; c'est ce que cet officier exécuta le 30 à l'approche des ennemis, qui y entrèrent le même jour avec quinze mille hommes.

M. d'Alegre chercha en vain un poste où il pût se placer avec sûreté pour traverser les projets des ennemis et les empêcher de pénétrer entre la Sarre et la Moselle. Il ne trouva que celui de Taverne, où s'était placé M. de Créqui lors du combat de Consarbrück; mais il fallait du temps pour préparer cette position, et n'avoir point d'ennemis aussi voisins que l'était le duc de Marlborough. D'ailleurs il paraît, par les

lettres de M. d'Alegre, que le pays, depuis Königsmacheren jusqu'à l'embouchure de la Sarre était si aride et tellement dénué de subsistances, qu'un corps un peu considérable ne pouvait y vivre sans le secours des fourrages qu'il faudrait y faire descendre par la Moselle. Il se borna à garder le château de Sarrebourg, lequel, quoique peu en état de faire une longue défense, ne pouvait cependant être pris sans canon. M. Dumoulard l'occupait déjà avec deux cents hommes; il lui envoya des vivres et des munitions, et lui ordonna de se défendre jusqu'à l'extrémité, en lui faisant espérer d'être secouru, ce qu'il jugeait néanmoins fort difficile si les ennemis se présentaient en force devant ce poste. En même temps il fit avancer à Sierck un détachement de cent hommes d'infanterie et deux cents chevaux pour éclairer les mouvements des ennemis. Le partisan Lacroix les observait d'un autre côté avec sa compagnie franche, et l'on apprit qu'il avait défait dans le pays de Luxembourg un détachement de deux cents hommes.

Dans les premiers jours du mois de novembre le prince de Hesse joignit à Trèves le duc de Marlborough, dont l'armée, suivant tous les rapports, fut composée alors de vingt-cinq mille hommes campés près de cette place, la droite à la Moselle, la gauche à Consarbrück, où il faisait construire un pont de bateaux sur la Sarre. M. d'Alegre, n'étant pas en état de rassembler plus de neuf ou dix mille hommes, et les huit bataillons de Flandre ainsi que la plus grande partie des troupes qui venaient d'Alsace étant encore éloignés, et ces troupes étant pour la plupart sans tentes et sans équipages, résolut de se rapprocher de Thionville; et, pour n'être point embarrassé dans le défilé qu'il avait à passer pour gagner le village de Ham, il envoya à l'avance tous ses bagages à la tête de ce défilé.

De nouvelles troupes d'Alsace qui arrivèrent le 5 à son camp le mettant en état de rassembler huit mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, et l'espoir d'en recevoir encore d'autres quelques jours après, le firent changer de sentiment, et il résolut, lorsque ces derniers renforts l'auraient joint, de s'approcher du bas de la Sarre pour empêcher les ennemis de faire usage de leur pont de Consarbrück et de s'avancer sur Sarrebourg, comme ils annonçaient eux-mêmes que c'était leur dessein. Il fit à cet effet venir de Metz six pièces de canon, autant pour être en état de combattre, si l'occasion s'en présentait, que pour faire croire aux ennemis que son intention était de marcher à eux, et peut-être par là les empêcher de passer la Sarre; mais il apprit bientôt que leur principal objet était le siége de Trarbach. Cette forteresse était investie depuis le 3 par les troupes venues des Pays-Bas et par celles que les généraux Trogné et Topp avaient amenées du camp de Weissembourg.

Ce ne fut que le 6 au soir qu'il en fut informé; il eut en même temps avis que le duc de Marlborough, après avoir été faire les premières dispositions pour le siége, était retourné à celui de Landau, ayant laissé le commandement au prince de Hesse; et que ce dernier, en attendant que l'artillerie qu'on préparait à Coblentz fût arrivée, travaillait à mettre Trèves en état de recevoir les troupes destinées à y rester pendant l'hiver, au nombre de quatorze bataillons et huit escadrons, sous les ordres du général Hompesch.

Ce fut aussi le 6 que M. d'Alegre apprit qu'un détachement de huit cents hommes d'infanterie et de quatre cents chevaux, ayant passé la Sarre à gué, avait emporté la veille le poste de Wasserbillig qu'occupaient quarante hommes de la garnison de Luxembourg retranchés dans une maison située à la tête

du pont. Ce passage donnant aux ennemis le moyen de faire des courses dans le pays de Luxembourg, M. d'Alegre laissa dans cette place trois des huit bataillons de Flandre, qui y arrivèrent le 7, et n'en fit venir que cinq à son camp : ils joignirent le 8.

Mais le prince de Hesse avait des vues plus étendues que de simples courses dans le pays. Le 6 au soir il passa la Sarre à Consarbrück avec vingt-six bataillons et du canon, tandis que des corps de cavalerie s'avançaient sur les hauteurs de Lixheim et de Beurich. M. d'Alegre, qui en fut averti le 7, ne doutant point que ce mouvement n'eût pour objet l'attaque de Sarrebourg, détacha la nuit suivante M. le chevalier de Nesle avec cinq cents chevaux pour reconnaître les ennemis et pouvoir juger d'après son rapport s'il serait possible de les attaquer; mais il sut dès le 8 qu'ils étaient déjà devant ce poste, et qu'ils travaillaient à une batterie pour battre le château. Craignant alors d'être compromis, il décampa le 9 de Königsmacheren pour aller se mettre sous la protection de Thionville; il mena l'armée à Nieder-Yutz, sous le canon de cette place; mais le dessein des ennemis n'était pas de marcher à lui. La garnison du château de Sarrebourg s'étant rendue prisonnière de guerre le 8 au soir, ils décampèrent de leur côté le 9, après avoir fait entrer trois cents hommes dans le château et ouvert les murailles de la ville. Ils retournèrent à Trèves, où leur cavalerie prit son camp entre la Chartreuse et la Sarre, leur infanterie entre Saint-Martin et Trèves, la droite à la Moselle.

Les jours suivants ils jetèrent un pont sur cette rivière; ils firent retrancher celui de Wasserbillig, qu'ils gardèrent avec deux cents hommes. Ils profitèrent de ce passage pour aller fourrager Echternach. Huit cents grenadiers et mille deux cents chevaux arrivèrent devant ce poste le 15. Le détachement de

la garnison de Luxembourg qui l'occupait, ayant eu ordre de l'abandonner si les ennemis s'y présentaient, se retira à leur approche sans avoir été entamé. Les ennemis, après avoir fourragé la ville, se retirèrent de leur côté. M. le comte d'Autel fit occuper de nouveau ce poste par une compagnie franche de cent cinquante hommes et cent grenadiers; et, comme il le regardait comme très-important à occuper pendant l'hiver, il y envoya un ingénieur pour le retrancher. Les ennemis s'y présentèrent de nouveau, mais ils n'attaquèrent point. D'un autre côté, M. le comte d'Autel fit détruire le pont de Wasserbillig; sept cents hommes des ennemis y marchèrent pour le rétablir; l'officier qui avait repris poste à la maison située à la tête du pont avec deux cents hommes les força de se retirer. Par l'occupation de ce poste et de celui d'Echternach, le pays de Luxembourg se trouva à l'abri de la contribution et du fourragement. Les partis de la garnison de cette place, ayant des points d'appui, imposèrent à ceux des ennemis, et leur firent journellement des prisonniers; ceux de M. d'Alegre, du côté de la Sarre, n'eurent pas moins de succès.

Ce général, ayant reçu le 18 les dernières troupes qui lui avaient été envoyées d'Alsace, forma le projet de s'avancer vers Sierck pour être plus à portée de resserrer les ennemis dans leurs subsistances, et peut-être de reprendre Sarrebourg. Il espérait que les pluies qui commençaient à tomber avec abondance grossiraient les rivières et rendraient les gués impraticables aux ennemis; mais, les pluies ayant cessé, il jugea cette démarche inutile; d'ailleurs, considérant qu'il aurait de la peine à subsister dans un pays aussi aride, que la plupart des troupes n'avaient point de tentes et que les officiers manquaient de chevaux pour transporter leurs équipages, il perdit ce projet de vue; et comme la cour l'autorisa à faire entrer

ses troupes dans les places des Évêchés, où elles devaient être aussi à portée que si elles eussent été campées, de contenir par des détachements les partis des ennemis, il fit ses dispositions pour séparer l'armée à la fin du mois, et se borna à faire retrancher Sierck pour pouvoir pendant l'hiver y tenir des troupes en sûreté.

Pendant ce temps le prince de Hesse travaillait à réduire le château de Trarbach; le corps qui faisait le siége était de neuf mille hommes, et celui qu'il avait laissé à Trèves sous le commandement du prince de Wurtemberg était de dix-sept mille. Le baron de Trogné était chargé de la direction du siége. Ce fut le 18 que les trois batteries qu'il avait élevées sur les hauteurs commencèrent à tirer. Le 23 le prince de Hesse tenta une escalade; mais la garnison, composée de cinq cents hommes aux ordres de M. de Bars, la soutint avec fermeté; et les assiégeants, après avoir perdu beaucoup de monde, abandonnèrent leur entreprise.

En même temps que M. d'Alegre fut informé de cet heureux événement, on lui rapporta que le prince de Wurtemberg avait envoyé au siége six régiments d'infanterie de son camp, ce qui le détermina à faire partir de son côté, le 24, les régiments espagnols qui étaient destinés pour la Flandre. Peu de jours après, ayant su qu'il avait commencé le 27 à séparer son armée pour en faire entrer une partie dans Trèves et le reste dans des cantonnements, il prit la résolution de tenter de reprendre Sarrebourg en y marchant avec un détachement de cinq ou six mille hommes; mais la cour lui ayant mandé qu'il ne convenait pas de faire cette entreprise, il ne pensa plus qu'à envoyer ses troupes dans leurs quartiers d'hiver, et à acheminer vers la Flandre celles de l'électeur de Bavière et celles du roi qui étaient destinées pour cette frontière.

Pendant que d'un côté le prince de Hesse battait le château de Trarbach, et que de l'autre le prince de Bade faisait tous ses efforts pour se rendre maître de Landau, ce dernier général tenta une entreprise dont il prétendit que le projet avait été formé par le prince Eugène: c'était de surprendre Vieux-Brisach et Neuf-Brisach, qui n'étaient gardés que par quatre bataillons et six compagnies franches. Le gouverneur de Fribourg fut chargé de cette expédition. Il sortit de sa place le 9 novembre pendant la nuit avec huit bataillons et cent chevaux de sa garnison, précédé de vingt chariots chargés d'armes, d'artifices et d'échelles, et marcha droit à Vieux-Brisach. Ce jour-là M. du Rousset, qui y commandait, sans avoir eu avis de ce qui se tramait contre lui, avait ordonné qu'une de ses portes restât fermée pendant le jour. La porte Neuve seulement devait être ouverte et était gardée par une compagnie de grenadiers, dont quinze hommes et un lieutenant étaient à l'avancée. L'ordre était donné aussi de tenir, même pendant le jour, la barrière fermée, et de visiter, ou pour mieux dire de sonder à coups d'épée, tous les chariots de fourrage destinés pour le magasin. Un brouillard épais, qui dura toute la nuit et fort avant dans le jour, fit que le 10 on n'ouvrit la porte qu'à huit heures du matin. A ce moment trois chariots de foin se présentèrent et filèrent sur les ponts sans qu'on se fût aperçu en les visitant que le foin cachait des armes, des munitions et des soldats. Ces chariots étaient suivis de deux cents grenadiers, ce qui ne permit pas de lever le pont-levis de la demi-lune; et ces grenadiers, profitant de l'embarras que les chariots occasionnaient, s'avancèrent jusqu'à la porte de la ville. M. du Rousset, qui s'y trouvait par occasion, marcha avec la compagnie de grenadiers et une vingtaine de soldats logés près de cette porte, attaqua les ennemis et les culbuta dans

le fossé. Ce qui ne fut pas tué ou pris se sauva au gros de leurs troupes qui étaient entrées dans la demi-lune; alors M. du Rousset fit lever le pont du corps de la place, et ayant garni de soldats les deux bastions voisins de la porte, il fit faire un feu si vif sur la demi-lune et sur les chemins couverts, que les ennemis furent forcés de tout abandonner, laissant beaucoup de leurs gens tués ou blessés, cinq cents fusils et beaucoup de haches et d'outils. Plus de trois cents habitants accoururent avec leurs armes et se joignirent aux troupes pour défendre leurs murailles. Le projet des ennemis avait été de surprendre aussi Neuf-Brisach. Pour cet effet, ils avaient préparé des bateaux remplis de soldats, de grenades et d'échelles, qui devaient débarquer sur la rive gauche du Rhin; mais ayant manqué leur expédition sur Vieux-Brisach, ils coulèrent leurs bateaux à fond, après en avoir retiré tous leurs effets, et reprirent ensuite le chemin de Fribourg.

Dès que M. le maréchal de Marcin, qui était à Haguenau, fut informé de cet événement, il renforça les garnisons des deux Brisach de deux bataillons, et celle de Huningue d'un autre bataillon. Quelques jours après il eut lieu de craindre une pareille entreprise de la part des ennemis sur Saverne, ayant découvert par une lettre que lui fit communiquer madame la baronne de Wangen, qui faisait son séjour ordinaire dans cette ville, qu'ils la sollicitaient de favoriser leur expédition. Il y fit passer le 17 deux bataillons avec quelques pièces de canon, et augmenta le nombre des travailleurs employés au rétablissement de la citadelle. Il envoya en même temps un bataillon à Strasbourg.

Landau tenait encore: depuis le 3 du mois que les assiégeants s'étaient logés sur les saillants du chemin couvert, ils n'avaient pu parvenir que le 15 à faire un logement sur le

parapet de la demi-lune. C'était, à l'époque du 17, tout ce que M. le maréchal de Marcin avait pu apprendre de l'état du siége; ce fut alors qu'il reçut la permission du roi de séparer l'armée lorsqu'il le jugerait à propos, et l'état de l'emplacement des quartiers que sa majesté avait réglé pour toutes les troupes qui devaient composer pendant l'hiver l'armée du Rhin, au nombre de quarante-quatre bataillons et soixante escadrons, non compris les garnisons ordinaires ni les troupes qui étaient dans Landau, ni huit régiments d'infanterie que le roi destina à passer l'hiver à Haguenau et sur les lignes de la Moder.

Malgré cette disposition de la cour, sa majesté laissa à M. le maréchal de Marcin la liberté d'augmenter le nombre des troupes qui devaient garder ces lignes, si la position des ennemis après leur séparation l'exigeait, mais d'employer pour cela des bataillons de garnison qui n'avaient point servi en campagne. Quant aux officiers généraux, le roi jugea à propos de n'employer pendant l'hiver en Alsace que deux lieutenants généraux, deux maréchaux de camp et deux brigadiers.

Dans la situation où se trouvait M. le maréchal de Marcin, non-seulement il ne pouvait encore faire usage de la permission d'envoyer ses troupes dans les quartiers qui leur étaient assignés par la cour, mais aussi n'ayant plus à son camp que trente bataillons, et dans les cantonnements sur la Zorn que cinquante-huit escadrons, qui formaient à peine quatorze mille hommes, il ne fut pas sans inquiétude sur les entreprises que pourraient faire les ennemis pour l'empêcher de perfectionner les lignes, et d'achever les fortifications de Haguenau et les ouvrages qui devaient faire la sûreté des principaux postes de la Moder; on approchait du moment

qui pouvait laisser aux ennemis la liberté de chercher à terminer leur campagne par la conquête de toute la basse Alsace. On apprit que Landau commençait à être pressé; le chemin couvert, la demi-lune, étaient au pouvoir des assiégeants, et ils étaient à la veille d'être maîtres des contre-gardes. La garnison, qui, au commencement du siége, avait été forte de cinq mille hommes, était réduite à deux mille, et il n'était plus à douter que bientôt elle ne fût forcée de se rendre. En effet, les ennemis s'étant logés le 22 sur les deux contre-gardes, M. de Laubanie fit battre la chamade le 23 à dix heures du matin. Il obtint les honneurs de la guerre avec quatre pièces de canon et deux mortiers, et la capitulation fut signée le 24. La place était assiégée dans les formes depuis le 13 septembre. M. de Laubanie acquit d'autant plus de gloire en la défendant pendant près de deux mois et demi, que l'année précédente M. le maréchal de Tallard en trente jours l'avait enlevée aux ennemis, et que dès le premier temps du siége l'effet d'une bombe l'avait privé de l'usage de la vue, ce qui ne l'avait cependant pas empêché de donner des ordres et de diriger la défense. La garnison sortit le 26, et arriva le 29 au camp de Haguenau, d'où elle se rendit dans les places que la cour avait indiquées.

M. le maréchal de Marcin crut avoir sujet de craindre un mouvement des ennemis sur Drusenheim, lorsqu'il apprit, le 1er du mois de décembre, qu'ils faisaient remonter à Dahlund le pont qu'ils avaient eu jusqu'alors à Hagenbach. Il imagina que du moins leur projet était de se procurer une communication plus rapprochée avec leur ligne de Bühl, afin de séparer par ce moyen, et par l'établissement qu'ils avaient fait depuis deux ans dans l'île de Dahlund, le Fort-Louis du reste de l'Alsace; c'est ce qui engagea M. le maréchal de Marcin à faire

préparer à Strasbourg un convoi de vivres et de munitions de guerre pour le jeter dans cette place; mais cette nouvelle se trouva sans fondement, ce qui n'empêcha pas de faire passer ce convoi à sa destination. On eut au contraire dès le lendemain des avis certains que les ennemis avaient commencé à séparer leur armée, et que peu de jours après la fin du siége le roi des Romains et l'électeur palatin étaient partis pour Vienne, le prince Eugène pour la Bavière[1], le prince de Bade pour Aschaffenbourg, où devait être son quartier pendant l'hiver, et le duc de Marlborough pour aller négocier dans différentes cours d'Allemagne.

M. le maréchal de Marcin, de son côté, commença le 3 à faire partir de son camp les troupes qui devaient hiverner dans les Évêchés, la Lorraine et la Franche-Comté; elles se mirent successivement en marche jusqu'au 6. Quant à celles qui étaient destinées à rester en Alsace, il les retint jusqu'à ce que les lignes de la Moder fussent dans leur perfection, de

[1] Le prince Eugène se rendit en Bavière pour achever de soumettre les places et les pays de l'électeur. Le général Herbevillé, depuis qu'il avait levé le blocus d'Ingolstadt, n'avait été occupé qu'à se soutenir contre les Bavarois, qui s'étaient rassemblés, comme on l'a dit précédemment, au nombre de quinze mille hommes; mais les troupes que le général Thungen lui mena s'étant jointes à lui, il alla mettre le siége devant Straubing. Cette place se défendit avec vigueur et ne se soumit point à la force; elle n'ouvrit ses portes aux impériaux qu'en conséquence du traité que l'électrice, du consentement de l'électeur, fit avec l'empereur, par lequel il fut stipulé que toutes les places de la Bavière seraient remises à sa majesté impériale; que les milices bavaroises seraient congédiées; que la seule ville de Munich resterait au pouvoir de l'électrice pour y faire sa résidence, avec une garde de quatre cents hommes, et que toutes les hostilités cesseraient de part et d'autre. La garnison d'Ingolstadt, qui n'était que de cinq cents hommes, refusa d'obéir jusqu'à ce qu'on lui eût payé la solde qui lui était due; mais le prince Eugène, autant par menaces que par promesses, la détermina à sortir de la place. Elle conserva ses bagages et ses armes; et deux cent cinquante Français, qui en faisaient partie, eurent la liberté de se retirer à Strasbourg. Tel fut le funeste sort d'un pays que les armées françaises avaient défendu avec tant de peine et de dépense, pendant près de trois ans, contre toutes les forces de l'empereur et de l'empire, et qui fut perdu par le malheur d'une seule journée

Haguenau à Ingweiler. En attendant, pour fermer autant qu'il était possible aux ennemis le chemin du Fort-Louis, qui n'était pas en état de se soutenir par ses propres forces, et qui une fois bloqué ne pouvait être secouru, il fit construire à Beinheim une redoute et des retranchements pour former, par le moyen des eaux de la Sur et d'un bras du Rhin, des inondations qui devaient rendre impraticables les approches de cette place. Six bataillons soutenus d'un régiment de dragons, sous les ordres de M. de Cheyladet, furent chargés de ce travail.

Enfin M. le maréchal de Marcin ayant eu avis de l'entière séparation des ennemis, fit partir le 10 et le 12, non-seulement l'infanterie qui était sur la Moder, mais aussi la cavalerie qui cantonnait sur la Zorn. La garnison de Landau prit aussi le chemin des nouveaux quartiers que la cour lui assigna. Il ne resta plus de troupes assemblées que les six bataillons et le régiment de dragons occupés au travail de la redoute de Beinheim. Toutes celles qui devaient occuper les différents postes de la Moder étaient arrivées, et les lignes étaient depuis Drusenheim jusqu'à Ingweiler dans leur état de perfection. Cependant M. le maréchal de Marcin crut ne devoir pas encore s'éloigner de Haguenau, où il était plus à portée qu'à Strasbourg d'avoir des nouvelles des ennemis.

On fut longtemps incertain sur la position de leurs quartiers, et particulièrement sur la distribution de leurs troupes dans la partie de la basse Alsace qui restait en leur pouvoir. Ce ne fut que le 22 que M. le maréchal de Marcin reçut des états qui lui firent connaître que depuis Spire jusqu'à la Lauter il était resté dix-neuf bataillons et quelques détachements de cavalerie et de hussards répandus dans différents postes, tant en avant de la Lauter qu'entre cette rivière et la Queich.

Les autres troupes de leur armée, placées à la gauche du Rhin, occupaient le Palatinat et les évêchés de Worms et de Mayence; celles qui étaient à la droite de ce fleuve avaient leurs quartiers depuis la ligne de Bühl jusqu'au Mein, de sorte que d'un côté cette ligne, et de l'autre celle de la Lauter couvrant la tête de leurs quartiers, en formaient une barrière d'autant plus redoutable, que pendant le siége de Landau ils n'avaient rien négligé pour la mettre dans un parfait état de défense.

La campagne sur la Moselle n'était pas encore finie. Les ennemis n'avaient pas trouvé moins de résistance à Trarbach qu'à Landau; ils tentèrent différentes fois de donner l'assaut, mais ils ne réussirent pas mieux qu'à l'entreprise de l'escalade du 23 novembre. Forcés de cheminer par tranchées et arrêtés par la difficulté de conduire leurs attaques dans un terrain de roc, et par le feu des assiégés, qui ne se ralentit jamais, le siége traîna en longueur; cependant le prince de Hesse dans les derniers jours du mois de novembre sépara les troupes qui campaient sous Trèves. Environ dix mille hommes entrèrent dans la ville; le reste alla prendre des quartiers sur la Kyll et la basse Moselle, et dans le pays de Juliers; quelques troupes parurent du côté de la Sarre pour se placer à portée de Saint-Jean-de-Sarrebrück, qu'un de leurs détachements occupait; mais M. de Bohan s'étant montré au delà de la rivière avec trois cents chevaux, tout se replia, et il ne resta à Saint-Jean que trois cents hommes. Un autre corps des ennemis se porta dans le pays de Luxembourg pour s'emparer de Schönecken et mettre à contribution les bailliages voisins; mais le partisan Lacroix ayant mis en déroute dans les bois de Kilbourg un détachement de trois cents chevaux de ce corps, il se retira à Trèves. Ils réussirent mieux dans leur en-

treprise sur le château de Dachstuhl; ils s'en emparèrent, après l'avoir battu de quelques pièces de canon, et firent la garnison prisonnière de guerre.

M. d'Alegre n'eut pas plus tôt avis de la séparation du camp de Trèves, qu'il sépara aussi les troupes du camp de Nieder-Yutz. Celles qui devaient passer l'hiver à Luxembourg, Metz et Sarre-Louis commencèrent à se mettre en marche le 2 décembre, et les dernières, qui étaient destinées pour Thionville, entrèrent dans cette place le 7. En même temps la cavalerie bavaroise se mit en marche pour se rendre aux Pays-Bas.

M. d'Alegre se rendit le 9 à Luxembourg après avoir parcouru le pays pour reconnaître les moyens de fermer les passages aux partis ennemis, entre cette place et la Moselle, et entre la Moselle et la Sarre. Ce fut d'après cette reconnaissance qu'il proposa à la cour de construire une ligne de Luxembourg à Sierck, et de Sierck à la Sarre, en établissant un pont sur la Moselle. Tout le terrain lui parut avantageux, et il observa que, le pays en avant de cette ligne étant fort stérile, les ennemis ne pourraient y faire un long séjour, et que si, pour y suppléer, ils se servaient de la Moselle, on aurait le même avantage en faisant descendre par cette rivière des fourrages pour la subsistance des troupes qui soutiendraient cette ligne.

Il fut question aussi de faire des dispositions pour la défense de la Sur. On tenait encore Echternach, et on a vu précédemment qu'on y avait envoyé un ingénieur pour retrancher ce poste; on y travailla en effet, mais le lieu était trop vaste, ses murailles trop dégradées, la dépense pour le mettre en état trop grande, et, après un travail de longue durée, à peine deux bataillons auraient suffi pour sa défense.

M. d'Alegre considérant aussi que ce lieu n'était qu'à trois lieues de Trèves et à sept de Luxembourg, ce qui donnait aux ennemis la facilité de le surprendre sans que la garnison de cette dernière place pût s'y opposer avec assez de diligence, jugea qu'il convenait mieux de construire sur la rive droite de la rivière une redoute capable de contenir cent hommes. Quant à la défense du pays depuis Luxembourg jusqu'à la Moselle, il y eut plusieurs avis pour ne point garder la Semoy pendant l'hiver, et de se réduire à la Meuse; mais M. d'Alegre représenta que cette rivière était nécessaire pour couvrir la communication de Metz à Verdun et de l'intérieur des Évêchés, que d'ailleurs cette ligne avait été jusqu'alors respectée par les ennemis, qui sans un gros corps ne pouvaient entreprendre de l'attaquer, et que, s'ils prenaient le parti d'y marcher en force, ce qu'il ne regardait pas comme possible pendant l'hiver, ce serait le moment de l'abandonner. La cour pensa comme lui sur cet article, et lui manda même de prendre toutes les mesures possibles pour empêcher les partis ennemis de pénétrer dans cette partie de la frontière. Il en fut de même du poste d'Echternach : la cour jugea comme lui qu'étant aussi voisin de Trèves et aussi éloigné de Luxembourg, on ne pouvait le soutenir, et elle l'autorisa à faire continuer la redoute qu'il avait proposée; elle lui recommanda en même temps de faire enlever de cette ville tous les grains et fourrages, et de faire de même transporter dans les places tout ceux du plat pays; c'est ce que le général exécuta. Il laissa cependant dans Echternach une compagnie franche, qui avait sa retraite sur la redoute. On rompit tous les gués de la Sur depuis Wasserbillig jusqu'au-dessus d'Echternach, et l'on fit occuper par des compagnies franches différents châteaux, tels que ceux de Beaufort et de Bulendorf, ainsi que Wasserbillig

et Grevenmacheren, où l'on envoya cent hommes de la garnison de Luxembourg. Tous ces postes furent aux ordres de M. d'Halanzy, et devaient servir, non pas à arrêter un gros corps des ennemis qui tenterait de pénétrer, mais à lui rendre le passage difficile, à éclairer leurs mouvements, et à empêcher que leurs partis ne missent souvent en mouvement les garnisons des places.

Telles furent les dispositions de M. le marquis d'Alegre sur la Sur pour couvrir autant qu'il le jugeait possible le pays qui était à la droite de cette rivière, entre elle et Luxembourg; mais la cour, persuadée que ce serait sur la Moselle et du côté de Thionville que les ennemis feraient au commencement de la campagne suivante leurs principaux efforts, avait des vues plus étendues; elle fit part à M. d'Alegre de ses idées sur un projet dont elle jugeait que l'exécution pourrait rendre inutiles les entreprises des ennemis sur Thionville : il consistait à prendre entre cette place, Luxembourg, la Sur et la Moselle, une position que l'on regardait comme inattaquable même par une armée fort supérieure, et au moyen de laquelle on pouvait éviter de recevoir le combat. Pour cet effet, il était question de soutenir la Sur par de bons retranchements, et de former ensuite par d'autres retranchements et des abatis une ligne depuis la Sur jusqu'à Hesperange, où devait appuyer la gauche, et rompre les différents gués de la Moselle depuis Thionville jusqu'à Wasserbillig. Mais M. d'Alegre représenta que les retranchements proposés le long de la Sur seraient difficiles à soutenir, parce que les hauteurs de la rive gauche de la rivière étaient fort supérieures à celles de la rive droite, ce qui forcerait à camper les troupes hors de la portée du canon; il observa aussi que la prolongation de la ligne jusqu'à Hesperange serait sujette à beaucoup d'inconvénients,

parce que ce lieu était trop éloigné de Luxembourg. Il reconnut un autre emplacement plus avantageux, au moyen duquel la gauche de la ligne pouvait toucher à cette place; mais il ne fit aucun autre détail sur cet objet. Il donna seulement à la cour de nouveaux éclaircissements sur la ligne qu'il se proposait de faire depuis Sierck sur la Moselle, jusqu'à la Sarre, suivant lesquels il paraît qu'une partie de cette ligne devait être couverte par de bons ravins, mais qu'il se trouvait un travers de pays d'environ trois lieues d'étendue où il serait nécessaire d'élever des retranchements, et que, ce terrain étant fort en avant, les travailleurs pourraient être inquiétés par les ennemis, ce qui obligerait pour les soutenir de faire marcher de gros détachements fort ruineux pour les troupes; que d'ailleurs il serait difficile et trop dispendieux de rassembler les pionniers et les voitures nécessaires. Il ne désespéra cependant pas de remplir le même objet par d'autres moyens, lorsqu'après avoir fait reconnaître plus particulièrement le pays entre la Moselle et la Sarre, on lui rapporta que derrière les grands bois qui étaient à la hauteur de Sierck il se trouvait des ouvertures par lesquelles une armée pouvait passer pour communiquer de cette ville à Sarre-Louis, couverte, dans toute la marche, par des ravins, de grands bois et un ruisseau qui se jetait dans la Nied à Nider-Altorf, entre Bouzonville et l'embouchure de cette rivière. Les mêmes rapports lui firent connaître que dans toute cette partie de la communication il y aurait peu de travaux à faire, et qu'au moyen des ponts qu'on jetterait sur la Nied on gagnerait, sans aucun obstacle, les hauteurs de Vaudrevange, voisines de Sarre-Louis; mais il remit à prendre une dernière résolution sur cet objet important après la reconnaissance qu'il alla faire lui-même du cours de la Sarre, depuis Mutzig jusqu'à Fenestrange. Il y employa les

derniers jours du mois de décembre avant de se rendre à Thionville, où la cour lui avait prescrit de fixer son séjour pendant l'hiver[1].

M. de Chamlay, que la cour consulta sur cet objet important, présenta de son côté un mémoire dans lequel il exposa dans le plus grand détail les moyens de préparer la défense de cette frontière contre les entreprises que les ennemis pourraient faire au commencement de la campagne suivante, soit sur la Moselle, soit sur la Sarre, et sauver Thionville et Sarre-Louis. Quant à Luxembourg, son avis fut de le mettre en état de se soutenir par ses propres forces. Il traita aussi dans ce mémoire, non-seulement de la défense de la basse Alsace et du Rhin, mais aussi de celle du pays entre la Moselle et la Meuse, et il joignit le tracé de lignes qu'il proposa d'établir entre la Moselle et la Sarre.

Ce fut pendant la tournée que fit M. d'Alegre sur ces rivières, qu'il apprit qu'enfin Trarbach avait succombé aux efforts redoublés des ennemis, qui, sans se rebuter du mauvais succès de nouveaux assauts qu'ils avaient donnés, et dans l'un desquels le baron de Trogné avait perdu la vie, étaient parvenus à faire un logement sur la contrescarpe et à ouvrir le corps du château. Depuis le 18 novembre que leurs batteries avaient commencé à tirer, la garnison avait fait la plus vigoureuse défense : M. de Bars, le commandant, avait été tué, M. du Claux, qui lui succéda, voyant la brèche fort avancée, s'y fit porter tout blessé qu'il était d'un éclat de bombe, étant résolu de défendre pied à pied le terrain; mais toutes les défenses étant ruinées et ses troupes n'ayant plus d'armes, et étant par là hors

[1] Ce ne sera qu'à la fin de ce mémoire qu'on rapportera celui que ce général adressa à la cour pour lui faire part de ses dernières idées sur les moyens d'établir la ligne de défense de la frontière.

d'état de faire un dernier effort, il demanda le 18 à capituler. Il obtint les honneurs de la guerre, deux pièces de canon et deux chariots couverts, et sortit du château le 20 pour être conduit par Trèves et Wasserbillig à Thionville, où il arriva le 25. Sa garnison était encore composée de quatre cent quarante hommes, n'en ayant perdu que soixante pendant le siége. La perte des ennemis fut beaucoup plus considérable : leurs attaques de vive force leur coûtèrent cher; ils eurent quinze cents hommes tués ou blessés. Après le siége leurs troupes entrèrent dans des quartiers le long de la Moselle et dans le Hundsrück, où ils continuèrent d'occuper Hombourg, Hornbach, Deux-Ponts, Kayserslautern, etc. Ils restèrent aussi maîtres du château de Sarrebourg, et Trèves resta occupé par le corps d'environ dix mille hommes que le prince de Hesse y avait fait entrer pendant que durait encore le siége de Trarbach, ce qui formait une tête de quartiers capable, non-seulement de mettre tous les autres en sûreté, mais aussi de faire craindre pour ceux que les troupes du roi occupaient dans le plat pays; aussi M. d'Alegre regretta-t-il plus d'une fois de n'être pas en état de déloger les ennemis.

En effet, ils ne tardèrent pas à profiter de l'avantage que leur donnaient et la position du lieu et le corps nombreux qui y était rassemblé. La nuit du 30 au 31 décembre trois détachements sortirent de Trèves pour attaquer les postes de la Moselle et de la Sur. Le premier, fort d'environ sept cents hommes, passa la Moselle à Nittel, village dépendant de la Lorraine, et marcha à Grevenmacheren, dont il enleva une partie de la garnison, qui n'était composée que de cinquante hommes; le second, de huit cents hommes, suivi de quatre pièces de canon, se porta sur les hauteurs de Wasserbillig, à la rive gauche de la Sur. Le poste n'étant pas encore en état

de défense, l'officier qui y commandait se retira; les ennemis y entrèrent et y mirent le feu, après s'être emparés de tous les chevaux et bestiaux qu'ils y trouvèrent. Le troisième détachement parut, au nombre de mille hommes, sur les hauteurs d'Echternach; mais, la garnison s'étant mise en état de défense, ils n'attaquèrent point et retournèrent à Trèves.

M. le marquis d'Alegre était encore occupé à visiter la Sarre. Il fit rompre tous les gués de cette rivière depuis Sarre-Louis jusqu'à Sarrebourg, et même tous les ponts, excepté ceux des lieux qui étaient occupés par des troupes, afin de fermer les passages aux hussards ennemis qui se laissaient voir chaque jour à la rive gauche de la Sarre; mais comme il reconnut que depuis Sarre-Louis jusqu'à Sarrebourg il n'y avait aucun poste qui fût à l'abri d'un coup de main, il jugea nécessaire d'y avoir beaucoup de troupes pour pouvoir s'opposer aux ennemis s'ils y marchaient en force. Il résolut en conséquence d'occuper Saralbe, Puttelange, Saint-Avold, Boulay et Forbach. Ces petites villes n'étaient point en état de défense; mais il donna des ordres pour qu'on y fît les réparations nécessaires. Les murailles de Saralbe étaient entièrement rasées, mais il restait une enceinte de palissades à laquelle il y avait peu de réparations à faire; Puttelange était ouvert de tous côtés, il fallait le fermer de palissades; les murs de Saint-Avold étaient remplis de brèches, ceux de Forbach étaient en meilleur état, et Boulay était entièrement ouvert. M. d'Alegre fit en même temps une disposition pour les officiers principaux employés sous ses ordres, suivant laquelle chacun d'eux fut chargé d'un arrondissement de différents quartiers, et de prendre les mesures nécessaires pour assembler promptement les troupes dont le commandement lui était confié.

M. d'Alegre ne fut pas plus tôt arrivé à Thionville, que de

toutes parts il lui vint des avis de mouvements prochains de la part des ennemis pour tomber sur les quartiers de la Sarre et bombarder Sarre-Louis. On lui rapporta de même que le corps de troupes qui était dans Trèves venait d'être augmenté de trois régiments de hussards, qui devaient être répandus dans le pays à la droite de la Sarre. Bientôt après il fut informé par le commandant de Sierck que le 12 l'ennemi, ayant à sa suite du canon, avait passé cette rivière à Sarre-Louis, et qu'il marchait à lui. Le château avait été réparé, et M. d'Alegre le jugeait en état de soutenir une attaque de plusieurs jours; cependant, comme il était de la dernière importance de conserver ce poste, il résolut de rassembler une partie des troupes de cette frontière pour s'opposer au projet des ennemis, et en attendant il fit marcher M. du Rosel avec cinq cents chevaux et trois cents grenadiers pour les observer et les contenir jusqu'à ce qu'il les joignît avec le gros de ses troupes, ou pour tomber sur leur arrière-garde s'ils se retiraient; mais l'objet de leur mouvement ne fut que de favoriser l'expédition et la retraite de cinq cents hussards qui vinrent brûler les villages de Vigy et de Gondreville, situés à quelques lieues de Metz.

On croit inutile de faire mention dans ce mémoire de quelques courses que firent pendant le reste du mois de janvier les partis ennemis dans le pays de Luxembourg, parce qu'elles n'eurent aucun objet important, et qu'elles n'occasionnèrent aucun mouvement considérable dans les quartiers. Les compagnies franches répandues dans les différents postes avancés firent leur devoir à la satisfaction de M. d'Alegre, et ne permirent pas aux ennemis de pénétrer.

Mais ce général eut à pourvoir aux moyens de mettre la frontière de la Sarre et de la Moselle en état de résister aux

efforts que les alliés se proposaient de faire au commencement de la campagne, pour s'emparer des places et envahir le pays. De toutes parts on était informé que le duc de Marlborough serait chargé de l'exécution de ce grand projet, qui depuis longtemps était le sien; qu'il arriverait avec vingt mille hommes de troupes d'Angleterre et de Hollande, lesquelles, jointes à celles qui, au nombre de soixante mille hommes, hivernaient sur la basse Moselle, dans le Hundsrück, l'archevêché de Trèves et celui de Mayence, formeraient une armée de quatre-vingt mille hommes, et qu'il ouvrirait la campagne par le siége de Thionville, tandis que le roi des Romains agirait avec quarante mille hommes sur le Rhin. On crut avoir d'autant plus sujet d'ajouter foi à ces avis, qu'on sut que les ennemis formaient des magasins immenses tant à Trèves qu'à Coblentz et à Cologne.

Ce fut d'après ces rapports que M. d'Alegre, persuadé qu'ils porteraient de bonne heure la guerre sur la frontière dont le soin lui était confié, forma un plan de défense relatif à l'examen qu'il venait de faire lui-même du pays. Il en développa les détails dans un mémoire qu'il adressa à la cour le 1er février, et dans lequel il fit connaître que le moyen le plus certain de mettre la frontière en sûreté était de prévenir les ennemis et de les chasser de Trèves; mais que cette expédition devant rencontrer les plus grands obstacles, il faudrait, si on les trouvait insurmontables, se borner à prendre des postes avantageux, soit à la rive gauche de la Moselle, soit entre cette rivière et la Sarre, et à faire des lignes depuis Luxembourg jusqu'à Sarre-Louis pour mettre à couvert la tête du pays et se procurer des communications assurées. Il en détermina dans son mémoire la direction et en expliqua les avantages.

M. de Reffuges pensa comme M. d'Alegre sur l'importance dont il était de s'emparer de Trèves, mais, n'apercevant pas autant de difficultés que lui dans cette expédition, il envoya de son côté à la cour un mémoire pour faire connaître les moyens qu'il jugeait capables d'en assurer le succès.

On ne voit point que la cour ait pris en ce moment de résolution sur les différents projets de défensive proposés par M. d'Alegre, ni sur ceux de M. de Chamlay; ce ne sera que dans la campagne suivante que se développeront les nouveaux moyens dont se servit, pour sauver cette frontière, le général qui fut chargé de sa défense.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE DE FLANDRE.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DU PRINCE DE HESSE ET DE M. DE SOMMERFELD, SUR LE RHIN; 16 FÉVRIER 1704[1].

(*Voir page* 6.)

INFANTERIE.			CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
TROUPES DE HESSE.				
Neubourg, à la solde de Hollande. Barbo		1	Gardes à cheval	3
Neubourg, à la solde de Hollande. Rebender		1	Hesse-Hombourg	3
Neubourg, à la solde de Hollande. Nassau-Weilbourg		1	Hesse-Darmstadt	3
			Hagenbourg	2
Grenadiers	2	12	Spiegel	2
Hesse-Cassel	2		Frankenberg	2
Prince Charles de Hesse	1		Benzen	2
Schenk	1		Hartenberg	2
Dillman	1		Legerin	4
Stukrodt	1		Paderborn	3
Tettau	1		Hartenburg	2
Oberreinchen	1			
Hesse-Darmstadt	2			
TOTAL		15	TOTAL	28

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1742, n° 214 *bis*.

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
TROUPES DE HANOVRE (VENUES AVEC M. DE SOMMERFELD).			
Sommerfeld	1	Boildam	2
Claemant	1	Freschapel	2
D'Orleville	1	Pains	2
Saint-Paul	1	Guedrens	2
D'Harleby	1	Schulembourg	4
Pantzan	1	Saxe-Gotha	4
Bernstel	1	Saxe-Heilbourg	4
Hulzem	1		
Luc	1		
Tanzain	1		
Carles	1		
Du Breuil	1		
Vay	1		
TOTAL	13	TOTAL	20
TROUPES DE MUNSTER.			
Iffingen	1		

ÉTAT DES TROUPES DESTINÉES À MARCHER À LA TÊTE DE LA FRONTIÈRE[1].

(Voir page 6.)

RÉGIMENTS.	LIEUX DE DÉPART.	DESTINATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
DÉPARTEMENT DE M. LE MARQUIS D'ALEGRE.				
Sansay	Bapaume	Maubeuge	1	″
Charost	Béthune	Vilvorde	2	″
Bombardiers	Douai	Malines	1	″
Royal-artillerie	Douai	Malines	1	″
Carabiniers	Douai et Cambrai	Mons	″	6
Surbeck	Tournai	Gand	3	″
Picardie	Valenciennes	Louvain	3	″
Des Fugerets	Le Quesnoi	Charleroi	2	″
Holstein	Louvain et Vilvorde	Arschot	2	″
Beringhen	Tournai	Ath	″	3
Les 3 escadrons de Pasteur se joindront à Ath			″	3
		À reporter	14	12

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1762, n° 228.

RÉGIMENTS.	LIEUX DE DÉPART.	DESTINATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
		Report............	14	12
DÉPARTEMENT DE M. DE XIMENÈS.				
Quintin..................	Charleville..........	Givet..............	″	3
Mestre de camp gén[1], dragons. (Le régiment ne marchera qu'à l'arrivée du maréchal de camp général de Namur.)	Montmédy et Mousson..	Namur............	″	3
Ferrare, dragons.........	Namur..............	Lierre............	″	3
Grignan.................	Givet...............	Soignies..........	″	3
DÉPARTEMENT DE M. DE LAMOTHE.				
Royal-étranger...........	Ypres..............	Gand.............	″	3
		TOTAL.........	14	27

ÉTAT DES TROUPES DESTINÉES À MARCHER DANS DES QUARTIERS AVANCÉS; 29 FÉVRIER 1704[1]

(Voir page 7.)

QUARTIERS.	INFANTERIE. RÉGIMENTS.	BATAILL[ns].	CAVALERIE. RÉGIMENTS.	ESCADR[ns].
Tirlemont...........	Zuñiga............ 1 Grobendonck........ 2 Grimberghes........ 1 Picardie............ 3 2[e] de Bassigny....... 1 Bretagne........... 1	9		
Jodoigne............	Villemont...........	1		
Hougaerde...........	Saint-Sulpice..........	2		
Lubbeck, Kerkum et Bautersem.........	Mayer, suisse..........	2		
Louvain, Léau, Diest et Arschot...........	Alsace............. 4 Furstemberg........ 2 Villars, suisse....... 3 Spaar.............. 2 1[er] de Capres....... 1 3[e] d'Hessy.......... 2	13	Louvain. Glimes..... 2 Bar....... 2 Risbourg... 3 Beringhen.. 3	10
			Diest... Aubigny.... 3 Rios...... 2	5
	A reporter......	27	....	15

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1742, n° 297.

QUARTIERS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.	
	RÉGIMENTS.	BATAILL^s.	RÉGIMENTS.	ESCADR^s.
	Report........	27	....	15
Malines et villages voisins	Fusiliers d'Espagne... 1 Royal-artillerie....... 1 Bombardiers........ 1 Surbeck........... 3	6	Carabiniers......... 6 Royal-étranger....... 3 Cano............. 2 Desmarais.......... 2	13
Vilvorde...........	Charost............	1	....	»
Anvers.............	Hessy............ 2 Greder, suisse...... 2	4	Toulouse............	3
Lierre.............	....	....	Colonel-général d'Espagne	2
Bruxelles et villages voisins.............	Rhingrave.......... 1 Saar.............. 1 Conflans........... 1	3	Gardes............ 3 Talmont........... 2 Lieckerque......... 2 Beaussart.......... 2 Furstemberg........ 2	11
Nivelle............	....	....	Cécile............	2
Hal et Braine........	....	....	Pasteur............	3
Soignies...........	....	....	Grignan............	3
Mons..............	....	....	Tarente............	2
Charleroi..........	Des Fugerets........	1	Toulongeon.........	2
Namur.............	Royal-Roussillon..... 2 Talande........... 1 1er de Deynse....... 1	4	Lacatoire.......... 2 Duras............ 2 Ferrare........... 3 Royal-allemand...... 3 Chassonville........ 2	12
Villes du pays de Liége, entre Sambre et Meuse.	De M. l'électeur de Cologne	3	*Idem*...............	7
Villages d'entre Sambre et Meuse, proche de Namur...........	Canisy........... 1 Cursay........... 1 Mortemart......... 2 Pfeiffer, suisse...... 1 Aubigny.......... 1	6	Le Maine..........	3
	TOTAL.........	55	....	78

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT RESTER DANS LES GARNISONS, DEPUIS ANVERS JUSQU'À NAMUR[1].

(*Voir page 7.*)

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.	GARNISONS.
Del-Valle	1	6	//	Anvers.
Spinola	2			
Rupelmonde	1			
D'Entragues	1			
2e de Bretagne	1			
Grouff	2	4	//	Lierre.
La Luzerne	1			
Noailles	1			
La Force		1	//	Bruxelles.
Vandergracht		1	//	Nivelle.
Holstein	2	4	//	Louvain, Diest, Léau et Arschot.
2e de Capres	1			
Carraccioli	1			
Hamale	1	2	//	Charleroi.
Tilly	1			
Ibañez	1	4	//	Namur.
Benavides	1			
Lannion	1			
2e de Deynse	1			
Toutes les garnisons, depuis Anvers jusqu'à la mer, restent dans l'état où elles étaient, excepté :				
Alsace		4	//	
Sarre		1	//	
Rhingrave		1	//	
Conflans		1	//	
Furstemberg		//	2	
TOTAL		29	2	

qui ont marché vers Bruxelles, Malines et Louvain, et sont compris dans l'état ci-dessus.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1742, n° 297 *bis*.

ÉTAT DES TROUPES DESTINÉES À MARCHER POUR RÉTABLIR LA LIGNE DE WASSEIGE; 26 MARS 1704[1].

(*Voir page* 8.)

M. le marquis d'Alegre marchera le 30 mars, avant le jour, de Louvain, avec toutes les troupes qui y sont en garnison et l'artillerie, avec les outils, et les fera cantonner le même jour dans les villages ci-après nommés, et prendra son quartier à Jodoigne.

DE LOUVAIN, PAR LA PREMIÈRE LIGNE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS et escadrons.	LIEUX du CANTONNEMENT.
INFANTERIE.		
Saint-Sulpice	2	Maleves et Orbais.
Villemort	1	Wasline et Sainte-Marie.
Grobendonck	2	Dongelbergh et Jodoigne-Souveraine.
Picardie	3	Jodoigne.
Villars, suisse	2	Lumay et Geest-Sainte-Marie.
TOTAL des bataillons	10	
CAVALERIE.		
Risbourg, dragons	3	Roux-Miroir, Opprebais et Lanthuy.
Baar	2	Mellain et Pietrebais.
Glimes	2	Meldert et Hoxhem.
Beringhen	3	Hougaerde et Geest-Saint-Remy.
TOTAL des escadrons	10	

Le lendemain, tout au matin, toutes ces troupes, avec l'artillerie, s'assembleront sur la plaine, derrière Mont-Saint-André et Bomal, pour marcher de là en corps vers la ligne de Mierdorp, et cantonneront dans les villages ci-après.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1743, n° 174.

	CANTONNEMENTS.		CANTONNEMENTS.
Infanterie..........	Mierdorp. Jandrain. Jandrinouel.	Cavalerie..........	Jauche. Foulz. Orp-le-Grand. Orp-le-Petit.
L'artillerie se placera derrière Mierdorp.			

Ces troupes, en partant de Louvain, prendront pour quatre jours de fourrage et de pain, et M. d'Alegre est averti que le corps de Namur doit arriver le même jour que lui à la ligne de Wasseige, et que les troupes ci-dessus doivent subsister par Tirlemont dans la suite.

Le 30, de bon matin, l'on détachera trois cents maîtres qui se rendront, avec le plus de diligence qu'ils pourront, à Mierdorp, où ils attendront des nouvelles de M. le chevalier du Rosel.

DE NAMUR, PAR LA PREMIÈRE LIGNE.

M. de Ximenès fera avancer à Namur, le 30 de mars, toutes les troupes qui sont à ses ordres entre Sambre et Meuse, le bataillon Des Fugerets et les deux escadrons de Toulongeon qui sont à Charleroi, et marchera le 31, deux heures avant le jour, avec celles que l'on tire de la garnison de Namur, toutes ensemble à Wasseige.

Et toutes ces troupes, en partant de Namur, prendront pour quatre jours de pain et de fourrage; et M. de Ximenès est averti que le corps de Louvain doit arriver le même jour que lui à la ligne de Mierdorp, et que ce corps y subsistera, dans la suite, de Namur, au moyen des chariots que l'on commandera.

Le 20 au matin l'on détachera M. du Rosel, avec cinq cents maîtres et dragons, pour se rendre, le plus diligemment qu'il pourra, à Mierdorp, où il trouvera d'autres détachements qui le joindront. M. le maréchal de Villeroy se charge de lui envoyer les ordres de ce qu'il aura à faire.

TROUPES DESTINÉES À MARCHER AVEC M. DE XIMENÈS.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Royal-Roussillon	2	Ferrare, dragons	3
1er de Deynse	1	Royal-allemand	3
Talande	1	Lacatoire	2
Mortemart	2	Duras	2
De M. l'électeur	3	De M. l'électeur	9
Canisy	1	Le Maine	3
Cursay	1	Toulongeon	2
Pfeiffer, suisse	1		
Aubigny	1		
Des Fugerets	1		
TOTAL	14	TOTAL	24

AVEC M. DE GRIMALDI, POUR LA PREMIÈRE LIGNE.

M. de Grimaldi marchera, le 30 de mars, avec toutes les troupes ci-après nommées, pour aller loger le même jour autour de Tirlemont, et le 31 à Jauche, où elles recevront ordre de ce qu'elles auront à faire.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS et escadrons.	EMPLACEMENTS.
	INFANTERIE.	
1er de Capres	1	Orsmael.
1er de Holstein	1	Neerhespen.
3e d'Aubigny	1	Overhespen.
3e de Hessy	1	Wanghe.
3e de Villars	1	Neerheylissem.
TOTAL des bataillons	5	
	CAVALERIE.	
Aubigny, dragons	3	Orsmael. Heylissem. Goidsenhove.
Rios	2	Haeckendover. Wilmersom. Wommersom.
TOTAL des escadrons	5	

M. de Grimaldi aura soin de faire prendre à ces troupes pour quatre jours de pain et de fourrage en sortant de leur quartier.

TOTAL de la première ligne..... { 29 bataillons. 39 escadrons.

DE BRUXELLES ET DES ENVIRONS, POUR LA DEUXIÈME LIGNE.

M. le comte de Hornes marchera le 30, avec les troupes ci-après nommées, pour cantonner le même jour aux endroits ci-après.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS et escadrons.	CANTONNEMENTS.
	INFANTERIE.	
Lostanges	1	Grez.
Charost	1	Archenne et Donchau.
Conflans	1	Corbaix et Nil-Pierreux.
Sarre	1	Mont Saint-Wibert.
Zuñiga	1	Dion-le-Mont.
Grimberghes	1	Dion-le-Val.
Rhingrave	1	Bas-Wavres et Sart-Saint-Laurent.
Alsace	4	Wavres.
Furstemberg	2	Limale et Limelette.
TOTAL des bataillons....	13	
	CAVALERIE.	
Gardes de son altesse électorale	2	Bierge.
Gardes de M. de Bedmar	1	Gistoux.
Furstemberg	2	Chaumont.
Beaussart	2	Baulez et Biez.
Lieckerque	2	Bousseval et Bourdan.
Talmont	2	Court-Saint-Étienne.
TOTAL des escadrons.....	11	

Les troupes de Soignies, Braine, Hal et Nivelle marcheront le même jour et cantonneront dans les villages ci-après nommés, aux ordres de M. le comte de Hornes.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	CANTONNEMENTS.
Cécile	2	Nil-Saint-Martin et Nil-Saint-Vincent.
Tarente	2	Glabbaix et Planchenois.
Grignan	3	Wais, Genappe, Vieux-Genappe et Loupoigne.
Pasteur, dragons	3	Houtain-le-Mont, Houtain-le-Val et Pomelles.
TOTAL des escadrons.....	10	

Le 31, les troupes ci-dessus iront cantonner dans les villages ci-après.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS et escadrons.	CANTONNEMENTS.
	INFANTERIE.	
Lostanges	1	Noville-sur-Mehaigne.
Charost	1	Village de Mehaigne.
Conflans	1	Eghezée et Frocour.
Sarre	1	Longchamp.
Zuñiga	1	Dhuy.
Grimberghes	1	Meux.
Rhingrave	1	Saint-Germain.
Alsace	4	Bossières, Saint-Denis, Golzinne, Bone et Ferox.
Furstemberg	2	Upigny et Ostin.
TOTAL des bataillons	13	
	CAVALERIE.	
Gardes de son altesse électorale	2	Bolinne, Bouges et Beez.
Gardes de M. de Bedmar	1	Falliac-Saint-Martin.
Furstemberg	2	Risnes et Emines Saint-Lambert.
Beaussart	5	Vedrin et Frisoe.
Lieckerque	2	Cognelee et Champion.
Talmont	2	Saint-Marc et Gennevaux.
Cécile	2	Flawinne, Jumeau et Sainte-Croix.
Tarente	2	Saint-Meaux et Suarlée.
Grignan	3	Hazoir et Vargon.
Pasteur, dragons	3	Spy, Temploux, Isnes-les-Dames et Sauvages-Isnes.
TOTAL des escadrons	21	

Toutes ces troupes, partant de leurs quartiers, prendront pour quatre jours de pain et de fourrage, et subsisteront ensuite par Namur. M. le comte de Hornes prendra son quartier le 31 à Vedrin, où il attendra les ordres que je lui enverrai.

DE MALINES ET DES ENVIRONS, POUR LA DEUXIÈME LIGNE.

M. le prince d'Épinoy marchera, le 30 de mars, avec les troupes ci-après nommées, vingt-cinq pièces de canon et les outils que l'on aura préparés, et ira loger le même jour à Louvain, où joindra le

régiment de Mayer, suisse; le lendemain 31, il partira de Louvain pour aller cantonner dans les villages le long de la Gèthe, comme s'ensuit.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS et escadrons.	CANTONNEMENTS.
	INFANTERIE.	
Bombardiers	1	Dongelbergh et Jodoigne-Souverain.
Fusiliers d'Espagne	1	Jodoigne.
Surbeck	2	Roux-Miroir et Opprebais.
Mayer	3	Zetru, Opheylissem et Sainte-Marie.
TOTAL des bataillons	7	
	CAVALERIE.	
Carabiniers	6	Lumay, Sluyse, Hougaerde, Sainte-Catherine, Hauthem et Augaerde.
Royal-étranger	3	Meldert, Hoxhem et Oirbeeck.
Cano	2	Cumptich et Willebringhen.
Toulouse	3	Esemael, Heylissem, Neerheylissem.
Demarais	2	Haeckendover, Wilmersom et Wommersom.
TOTAL des escadrons	16	
	L'artillerie à Geest-Saint-Remy.	

Ces troupes resteront dans ces quartiers jusqu'à nouvel ordre, et M. le prince d'Épinoy, en partant de ses quartiers d'autour de Malines, fera prendre aux troupes pour quatre jours de pain et de fourrage, et les fera subsister dans la suite par Tirlemont et Louvain.

M. d'Épinoy enverra un officier, le 31, à l'ordre de Mierdorp, où sera le quartier de M. le maréchal de Villeroy, et prendra le sien dans Jodoigne.

TOTAL de la deuxième ligne..... { 20 bataillons.
37 escadrons.

TROUPES POUR LA TROISIÈME LIGNE, COMMANDÉES PAR M. DE HESSY, POUR RESTER À LOUVAIN JUSQU'À NOUVEL ORDRE [1].

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
La Luzerne	1	Colonel-général d'Espagne	2
Nuaillé	1		
Greder, suisse	3		
Hessy, suisse	1		
TOTAL	7	TOTAL	2

Outre cela, la brigade des gardes françaises et suisses est à portée de joindre.

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	29	39
Deuxième ligne	20	37
Troisième ligne	7	2
TOTAUX	56	78

DISPOSITION DES TROUPES, 5 AVRIL 1704 [2].

(*Voir page* 10.)

PREMIÈRE LIGNE.

Les troupes qui sont dans Tirlemont et derrière cette ville, entre la Gèthe et la Velpe, auront leur rendez-vous sur la hauteur de Jodoigne, laissant ce poste devant elles.

Celles de Louvain les joindront sur la droite, en prenant leur route par Bierbeeck, Bauchevin, la cense de Wahanges et Mellain.

Celles de Wavres, Limale, Limelette et Bierge passeront la Dyle devant elles, et prenant leur route par Chaumont et Gistoux et par

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1743, n° 174 (à la fin).
[2] *Idem*, n° 274.

la plaine d'Imcourt, viendront se poster sur la hauteur de Dongelbergh, à la droite de la garnison de Louvain.

Les troupes qui sont en quartier à Diest, à Haelen, Sichem et Arschot auront leur rendez-vous devant le village de Saint-Mertens-Wissenaecken, pour marcher ensemble vers la ligne de Mierdorp ou ailleurs, selon les mouvements que pourront faire les ennemis.

Le corps de troupes de Namur marchera vers Wasseige dans le même temps que ceux de Louvain, de Tirlemont et autres, marcheront vers Jodoigne, et le tout se pourra joindre à la ligne de Mierdorp ou ailleurs, comme il est marqué ci-dessus.

DEUXIÈME LIGNE.

La garnison de Malines gagnera Louvain et ira loger le premier jour à Bierbeeck, et le lendemain elle sera jointe, à la hauteur du village de Bauvechain, par les quatre bataillons de la ligne d'Arschot et de la grosse Nèthe, qui logeront le premier jour à Neer-Hespen; par les régiments de cavalerie de Cano et de Tarente, qui sont logés entre Malines et Werchter, et qui logeront le premier jour à Neervelpe, pour marcher le lendemain ensemble à la hauteur de Jodoigne, à l'endroit où ont marché les troupes de la première ligne, pour les joindre au cas qu'elles aient marché en avant vers la ligne de Mierdorp.

Les troupes des garnisons de Charleroi, Nivelle et Hal, partiront le premier jour pour aller loger, savoir : la garnison de Charleroi à Embloux, celle de Nivelle à Walhain-Saint-Paul, et celle de Hal à Nil-Saint-Martin et Nil-Saint-Vincent, d'où elles iront joindre, le lendemain, l'armée où elle sera.

Les troupes de Bruxelles partiront le même jour que celles de Louvain et prendront leur route par Wavres, pour loger le premier jour à Chaumont et Gistoux, d'où elles pourront partir le lendemain de grand matin, prenant leur route par Mont-Saint-André, pour aller joindre l'armée à la ligne de Mierdorp, ou à l'endroit où elle pourrait être avancée.

TROUPES DE LA PREMIÈRE LIGNE.

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
CELLES DE TIRLEMONT ET DES ENVIRONS.			
Picardie	3	Risbourg, dragons	3
Surbeck	3	Demarais	2
Saint-Sulpice	2		
Villars, suisse	2		
Conflans	1		
Lostanges	1		
Sarre	1		
Villemont	1		
TOTAL	14	TOTAL	5
CELLES DE LOUVAIN.			
Gardes françaises et suisses	4	Royal-étranger	3
		Beringhen	3
		Grignan	3
TOTAL	4	TOTAL	9
CELLES DE WAVRES ET DES ENVIRONS.			
Grobendonck	2		
Furstemberg	2		
TOTAL	4		
CELLES DE DIEST, HAELEN, SICHEM ET ARSCHOT.			
Villars, suisse	1	Aubigny, dragons	3
3ᵉ de Hessy	1	Rios	2
2ᵉ de Bassigny	1	Bar	2
		Furstemberg	2
		Glimes	2
TOTAL	3	TOTAL	11
CELLES DE NAMUR ET DES ENVIRONS.			
Royal-Roussillon	2	Ferrare, dragons	3
1ᵉʳ de Deynse	1	Royal-allemand	3
Talande	1	La Catoire	2
Mortemart	2	Duras	2
De M. l'électeur	3	De M. l'électeur	9
Canisy	1	Le Maine	3
Cursay	1		
Pfeiffer, suisse	1		
Aubigny	1		
TOTAL	13	TOTAL	22
TOTAL de la première ligne	38		47

TROUPES DE LA DEUXIÈME LIGNE.

INFANTERIE. Régiments.	Bataillons.	CAVALERIE. Régiments.	Escadrons.
CELLES DE MALINES ET DES ENVIRONS AVEC CELLES DE LA LIGNE D'ARSCHOT.			
Gardes françaises et suisses	3	Carabiniers	6
Fusiliers d'Espagne	1	Cano	2
Bombardiers	1	Tarente	2
1er de Capres	1		
Meyer, suisse	2		
Rhingrave	1		
Total	9	Total	10
CELLES DE CHARLEROI, NIVELLE ET HAL.			
Des Fugerets	1	Toulongeon	2
		Cécile	2
		Pasteur, dragons	3
Total	1	Total	7
CELLES DE LA GARNISON DE BRUXELLES.			
Ligne	1	Gardes d'Espagne	3
Alsace	4	Beaussart	2
Grimberghes	2	Lickerke	2
		Talmont	2
Total	7	Total	9
Total de la deuxième ligne	16		26
Escadrons de la maison du roi qui seront à portée de joindre le 9 de ce mois			9
		Total	35
TROISIÈME LIGNE.			
La Luzerne	1	Colonel-général des dragons	3
2e de Capres	1	Ces 5 bataillons sont compris en devant.	
Meyer, suisse	2		
Rhingrave	1		
1er de Capres	1		
Total	6	Total	3

RÉCAPITULATION.

	Bataillons.	Escadrons.
Première ligne	38	47
Deuxième ligne	16	35
Troisième ligne	6	3
Total	60	85



ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT PASSER LA MEUSE; 17 MARS 1704[1].

(*Voir page* 38.)

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Gardes françaises	4	Maison du roi	13
Gardes suisses	3	Royal-étranger	3
Villars	3	Courcillon	2
Hessy	3	Bar	2
Picardie	3	Demarais	2
Grobendonck	2	Glimes	2
Rupelmonde	1	Los Rios	2
Grimberghes	1	Grignan	3
Rhingrave	1	Beringhen	3
Gondrin	2	Cravates	3
Mortemart	2	Talmont	2
Alsace	4	Tarente	2
Furstemberg	2	Carabiniers	6
Royal-artillerie	1	Gardes de M. l'électeur	2
Bombardiers	1	Beaussart	2
Charost	2	Lickerke	2
D'Aubigny	1	DRAGONS.	
Saint-Sulpice	2	Colonel-général	3
		Aubigny	3
		Ferrare	3
TOTAL	38	TOTAL	60

ÉTAT DES TROUPES QUI RESTENT AU CAMP DE NEER-HESPEN; 17 MARS[2].

(*Voir page* 38.)

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Magnez	1	Valensart	3
Royal-Roussillon	2	De Cologne	9
Royal-italien	1	Du Maine	3
De Cologne	3	Toulouse	3
Conflans	1	Duras	2
Brandelet	3	La Catoire	2
Meyer	2	Risbourg, dragons	3
Castelas	3	Cécile	2
Greder	3	Cano	2
Villemort	1	Toulongeon	2
Deynse	1		
La Faille	2		
TOTAL	23	TOTAL	31

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1736, n° 107.

[2] *Idem*, n° 108.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DU BRABANT[1].

(*Voir page* 39.)

M. LE MARQUIS DE BEDMAR.

Lieutenants généraux : MM. Bessacha. D'Artaignan. Gaché.
Maréchaux de camp : MM. le comte d'Hornes. Rohan. Benort d'Arros.
Brigadiers : MM. Valensart. Appelterre. Duras. Villemont. Brandelet. S.-Maurice. Ibanez. Gandon. Heredia. Notaf.

Brigadiers	PREMIÈRE LIGNE.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
	DRAGONS.			
Notaf.	Risbourg	3	"	7
	Pasteur	2		
	Notaf	2		
	CAVALERIE.			
Heredia.	Garde électorale	1	"	2
	Gardes de M. le marquis de Bedmar	1		
Gandon.	Toulouse	3	"	6
	Du Maine	3		
	INFANTERIE.			
Ibanez.	Ibañes	1	4	"
	Del Valle	1		
	Westerloo	2		
S.-Maurice.	Garde électorale	2	3	"
	Saint-Maurice	1		
Brandelet.	Brandelet	3	8	"
	Surbeck	3		
	Meyer	2		
Villemont.	Villemont	1	5	"
	Des Fugerets	1		
	Bourbitout	1		
	Royal-italien	1		
	La Fère	1		
	CAVALERIE.			
Duras.	Duras	2	"	4
	Scheldone	2		
Appelterre.	Cano	2	"	4
	Egmont	2		
	DRAGONS.			
Valensart.	Chamonville	3	"	6
	Valensart	3		
	TOTAL		20	29

Lieutenants généraux : MM. de Saint-Maurice. Comte d'Hornes.
Maréchaux de camp : MM. le prince de Chimay. Caprès. Surbeck. Cheval' de Fourneaux.
Brigadiers : MM. Chantain. Greder. Lede. Grimaldi. Dacy.

Brigadiers	DEUXIÈME LIGNE.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.			
Dacy.	Royal-allemand	3	"	7
	Cécile	2		
	La Catoire	2		
	INFANTERIE.			
Grimaldi.	Grimaldi	1	3	"
	Deynse	1		
	Capres	1		
Lede.	Lede	1	3	"
	La Faille	2		
Greder.	Castelas	3	6	"
	Greder	3		
	Conflans	1	4	"
	Bessigny	1		
	Royal-Roussillon	2		
	CAVALERIE.			
Chantain.	Arcos	2	"	6
	D'Oblechten	2		
	Toulongeon	2		
	TOTAL		16	13

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	20	29
Deuxième ligne	16	13
TOTAL	36	42

Fusiliers, 1 bataillon.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1736, n° 139.

ÉTAT DES TROUPES DES ENNEMIS SUR LA MEUSE; 27 MAI 1704[1].

(*Voir page 40.*)

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Dedem	1	Niel	1
Danois	4	Oost-Friesland	2
Oxenstiern	1	Prussiens	2
Colier	1	Matha, dragons	2
Murray	1	Dopf, dragons	2
Schwartz	1	Bonnesse, danois	5
Reynart	1	Hunderlein	2
Nagel	1	Prusse	2
Heukelom	1	Dompré	2
Birckenfeld	1	Tilly	2
Wonderbourg, à présent le jeune Overkerke	1	Chanclos	2
Holstein-Ploen	1	Randewick	4
Chambrier, suisse	2	Fittenloff	1
Albemarle, suisse	2	Frischapel	2
Bonnesse, danois	4	La Leck	2
Jamar	1	Gardes à cheval	2
Kronprinz	1	Albemarle, carabiniers	2
Pruyssen	1	Tennagel	2
Spiegel	1	Vandernaedt	4
Bartel, danois	1		
Keppel	1		
Holstein-Beeck	1		
Dona	1		
Gardes hollandaises	2		
Nassau-Walon	1		
Palland	1		
Caris	1		
Trogné	1		
Prince Albrecht	1		
Ameliswert	1		
TOTAL	39	TOTAL	43

39 bataillons, compris 4 dans Maëstricht, 2 dans Liége et 4 dans Huy.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1736, n° 161 *bis*.

ÉTAT DE L'ARMÉE ENNEMIE; 3 JUIN 1704[1].

(*Voir page 42.*)

ARMÉE ENNEMIE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
PREMIÈRE LIGNE.		
Aile droite..... 16 compagnies ou files de 30 gardes ou autres, dont la première a des chevaux blancs, et dont l'homme n'a su distinguer le nombre d'escadrons que cela fait.		
Après cela, 13 escadrons..................	"	13
Infanterie du corps de bataille.............	22	"
Aile gauche.... Escadrons de cavalerie..................	"	7
Gardes d'Overkerke......................	"	2
Albemarle, carabiniers...................	"	4
Dopf, dragons..........................	"	2
DEUXIÈME LIGNE.		
Aile droite..... Cavalerie..............................	"	16
Infanterie..............................	16	"
Aile gauche.... Cavalerie..............................	"	16
y compris les dragons qui couvrent le quartier général de M. Dopf, à Moche, et sans y comprendre les gardes de Frise, qui couvrent le quartier général......................	"	2
TOTAL..................	38	62

ÉTAT DES TROUPES DES ENNEMIS DU CÔTÉ DE LA MER; 23 JUIN 1704[2].

(*Voir page 47.*)

MM. de Sparre, général;
Lander, général-major;
Feugler, brigadier.
(Il y en a encore un autre dont il ne sait pas le nom.)

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1736, n° 196.
[2] *Idem*, n° 285.

RÉGIMENTS.	BATAILL.ᵒⁿˢ	ESCADR.ᵒⁿˢ	RÉGIMENTS.	BATAILL.ᵒⁿˢ	ESCADR.ᵒⁿˢ
Saconay, suisse	2	"	*Report*	10	"
Saxe-Gotha	1	"	Nassau-Walon	1	"
Torsé	1	"	Sturler, suisse	2	"
Holstein-Beeck	1	"	Bouckwal	1	"
Lillemarays	1	"	Viskins	1	"
Belcastel	1	"	Vanderbeck	1	"
Coehorn	1	"	Pauly, cavalerie	"	3
Lindenboom	1	"	Slippenbach, dragons	"	3
Bergboffer	1	"	Walef, dragons	"	3
A reporter	10	"	TOTAL	16	9
Sont à portée et doivent joindre encore			Steineuse	1	"
			Landsberg	1	"
			Lockmann, suisse	1	"
			TOTAL	3	"

ÉTAT DES TROUPES DES ENNEMIS DU CÔTÉ DE LA MER; 5 JUILLET 1704[1].

(*Voir page* 49.)

CAMP DES ENNEMIS DANS LA PLAINE DE MASLE.

MM. de Sparre, général;
Lander, général-major;
Feugler, brigadier d'infanterie;
Slippenbach, brigadier et commandant la cavalerie et les dragons.

RÉGIMENTS.	BATAILL.ᵒⁿˢ	ESCADR.ᵒⁿˢ	RÉGIMENTS.	BATAILL.ᵒⁿˢ	ESCADR.ᵒⁿˢ
Saconay, suisse	2	"	*Report*	11	"
Saxe-Gotha	1	"	Elsinga	1	"
Torcé	1	"	Prince de Hesse	1	"
Holstein-Beeck	1	"	Nassau-Walon	1	"
Lillemarays	1	"	Lockmann, suisse	1	"
Vieux-Coehorn	1	"	Sturler, suisse	2	"
Lindenboom	1	"	Bouckwal	1	"
Belcastel	1	"	Pauly, cavalerie	"	3
Jeune Coehorn	1	"	Walef, dragons	"	3
Bergboffer	1	"	Slippenbach, dragons	"	3
A reporter	11	"	TOTAL	18	9

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1737, n° 34.

BATAILLONS DANS LES PLACES À PORTÉE DE JOINDRE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Steineuse	1
Vanderbeck	1
Feugler	1
Landsberg	1
Plattembourg	1
Wilkens	1
Lander	1
Proot	1
TOTAL	8

On ne sait pas bien positivement si Lander et Proot sont dans les villes hollandaises ou dans les grandes armées.

ÉTAT DES LIEUX OÙ SERVENT LES OFFICIERS GÉNÉRAUX [1].

(*Voir page* 73.)

LIEUX.	OFFICIERS GÉNÉRAUX.
	MM.
Namur	D'Artaignan, lieutenant général. De Balivière, brigadier, commandant la cavalerie.
Louvain	Le comte de Hornes, lieutenant général. Le comte de Nill, brigadier, commandant la cavalerie.
Tirlemont	De Puiguion, maréchal de camp.
Diest	De Greder, brigadier d'infanterie, pour avoir attention sur les postes de Haelen, Diest, Sichem et Arschot.
Bruxelles	Le duc de Villeroi, lieutenant général. Le prince de Talmont, maréchal de camp.
Malines	Le baron de Pallavicini, maréchal de camp.
Anvers	Le comte de Gacé, lieutenant général. Le comte de Montgeorge, maréchal de camp. De Baar, commandant la cavalerie.
Pays de Waes	De Tournin, brigadier d'infanterie.
Gand	Le marquis de Vibraye, lieutenant général.
Bruges	Le comte de Lamothe, lieutenant général. De Vilfort, brigadier.
Ostende	De la Cannelaye, maréchal de camp.

Je mettrai un bon colonel dans Tirlemont pour y commander l'infanterie et avoir soin de la garde du poste

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1739, n° 126.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ITALIE.

SAVOIE, ALPES ET PIÉMONT.

Lettre du roi à M. le maréchal de Tessé. Marly, 19 novembre 1703[1]. (Voir page 86.)

Mon cousin, le prince de Vaudémont m'ayant mandé plusieurs fois que sa santé était si mauvaise qu'il était obligé de retourner à Milan pour travailler à la rétablir, et qu'il pouvait m'y servir plus utilement que dans le poste où il est, en fournissant aux deux armées d'Italie les secours dont elles auraient besoin; et il est si important, pour soutenir les efforts que les impériaux et le duc de Savoie feront pour joindre leurs forces ensemble, d'avoir un homme de confiance à la tête de cette armée, capable d'observer tous leurs mouvements et de former tous les empêchements possibles pour leur ôter les moyens de passer la Secchia et le Mincio, que j'ai cru vous devoir choisir pour remplir cette place. J'envoie le duc de la Feuillade pour commander en chef en Dauphiné et en Savoie; je lui ordonne d'entretenir une correspondance exacte avec le duc de Vendôme et de suivre tous les mouvements qu'il lui inspirera, les troupes qui seront à ses ordres étant destinées à fortifier l'armée du duc de Vendôme et à agir contre le duc de Savoie. Vous lui donnerez toutes les instructions qui sont nécessaires pour pouvoir s'acquitter de ce nouvel emploi à ma satisfaction.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1641, n° 13.

Je vous envoie l'état des troupes qui seront à vos ordres en Italie. Votre commandement sera tout à fait séparé de celui du duc de Vendôme. Je vous connais assez affectionné à mon service pour croire, quoiqu'il n'ait aucune autorité sur vous, que s'il avait besoin de secours, et que vous fussiez en état de lui en donner, vous ne le lui refuseriez pas. Je lui écris à peu près dans les mêmes termes, afin qu'il prenne ses mesures de bonne heure pour l'exécution du projet dont je suis convenu avec lui, et qu'il ne compte que sur ce qu'il avait. J'appréhende qu'il ne soit obligé de laisser quelques troupes en Dauphiné et en Savoie, et que cela ne diminue le nombre de celles que je lui avais destinées. Faites en sorte, s'il est possible, que les régiments de milices que vous levez y puissent fournir, et mettez bien au fait le duc de la Feuillade, afin qu'il puisse suivre votre arrangement, et qu'il profite des connaissances que vous avez du pays.

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT SERVIR AUX SIÉGES DE NICE, VILLEFRANCHE ET FORTS EN DÉPENDANT[1].

(*Voir page* 99.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Rouergue	2	Chartres 3	7
Touraine	2	Brissac 2	
Sanzay	2	Coulanges 2	
La Marche	2		
Brie	2	DRAGONS.	
Vexin	2		
Royal-comtois	2	Hautefort 3	6
2e de Flandre	1	De Peseux 3	
2e de Tournaisis	1		
Marcilly	1		
La Feuillade	1		
TOTAL	18	TOTAL	13

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1764, n° 35.

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT RESTER EN SAVOIE ET EN DAUPHINÉ AUX ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE TESSÉ[1].

(*Voir page* 99.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		DRAGONS.	
Orléanais	2	2ᵉ de Languedoc	3
2ᵉ de Bourbon	1	Verceil	3
2ᵉ de Beaujolais	1		
2ᵉ de Laonnais	1		
La Fare	1		
Tarnauld	1		
2ᵉ de Sourches	1		
Durfort-Boessière	1		
Saint-Aulaire	1		
Milices de Dauphiné	6		
TOTAL	16	TOTAL	6

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 28 février 1704[2]. (*Voir page* 102.)

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par le courrier que vous m'avez dépêché le 22 de ce mois, par laquelle vous rappelez une partie de ce qui est contenu dans celle du 18; vous verrez, par la réponse que je vous ai faite, mes véritables intentions, et vous saurez, par la lettre que vous recevrez du maréchal de Tessé, le parti que vous aurez à prendre. Je ne doute point, quelque résolution qu'il prenne, que vous ne vous déterminiez avec le même zèle à suivre celui des deux projets auquel il donnera la préférence.

Tout ce que vous propose le grand-prieur, et ce que vous avez fait pour le mettre en état d'exécuter, me paraît bon, en cas qu'il réussisse; je ne doute point qu'il n'ait pris des mesures justes sur cela. Lorsque son expédition sera faite, vous ferez revenir le plus diligemment qu'il sera possible les troupes que vous lui avez en-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1764, n° 35, verso.
[2] *Idem*, minute, vol. 1730, 1ʳᵉ partie, 3ᵉ section, n° 40.

voyées. A l'égard de la négociation et du projet de traité, tout en est bon, hors la pension et l'argent que l'on demande. Je ne veux m'engager ni à l'un ni à l'autre; ceux qui traitent avec lui auront grand sujet d'être contents de rentrer dans mes bonnes grâces. Je souhaite pour eux qu'à ces conditions-là ils puissent exécuter les engagements qu'ils prennent.

Et la présente, etc.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le maréchal de Tessé. Casal, 11 mars 1705[1]. (Voir page 102.)

Je n'avais pas besoin, monsieur, de votre lettre pour savoir le parti que vous avez pris. Je n'ai jamais douté un moment que vous n'abandonnassiez le projet de Suse, le roi me marquant que vous lui répondriez du succès de cette entreprise, outre que les préparatifs vous mèneraient trop loin, et que les troupes sont déjà en marche pour aller sur le Var. Je souhaite que M. de la Feuillade exécute en trois semaines les choses dont il est chargé, comme on le persuade au roi. Pour moi, qui connais ce pays-là pour y avoir été deux ans et avoir tout examiné avec soin, je ne compte pas de voir M. de la Feuillade ici avant le 15 de juillet, et je vais prendre mes mesures pour entrer en campagne sans l'attendre.

A l'égard d'une bataille, je vous dirai, monsieur, que je crois ne pouvoir rien faire de meilleur pour le service du roi que d'en donner une, et je tâcherai d'y attirer les ennemis avant de faire le siége de Verue, qui est le seul que je puisse faire avec quelque facilité; mais, quand je perdrais une bataille, il s'en faudrait de beaucoup que l'Italie fût perdue, et nous trouverions encore des ressources. Il serait bien important que le roi vous mît en état de faire le siége de Suse dans le temps que je ferai celui de Verue; et je crois que vous ferez fort bien, à tout hasard, de tenir tout prêt pour cela. Je crois que mon frère passe la Secchia aujourd'hui pour attaquer Revere: les vingt compagnies de grenadiers que je lui ai envoyées sous les ordres du chevalier de Luxembourg l'ont déjà joint, et je tiens des bateaux tout prêts à Valence pour lui envoyer encore, s'il en a besoin,

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1764, n° 93.

mille hommes de pied choisis; car je ne veux point avoir le démenti de cette entreprise. Vous m'avouerez, monsieur, que, si nous en venons à bout, comme je l'espère, nous n'aurons pas perdu notre temps. Je suis ici dans une si bonne disposition, que je ne crains point de me dégarnir devant les ennemis. J'ai déjà, à présent, plus de cavalerie qu'eux; et, sans les fourrages qui nous manquent, je tomberais sur les quartiers qu'ils occupent à portée d'ici; j'en ai déjà assemblé soixante mille rations, et je fais tout mon possible pour en assembler deux cent mille; mais je ne crois pas les pouvoir avoir, quoi que je puisse faire, avant le 20 du mois prochain, car je les tire à présent des environs de Lodi, et vous savez qu'il y a bien loin.

Je suis persuadé que les mouvements de M. de la Feuillade n'obligeront pas M. de Savoie à se dégarnir; au moins je le souhaite, car, par toutes les raisons que je viens de vous dire, vous voyez bien que je ne suis point en état de faire de longtemps une diversion considérable pour le favoriser. Je plains M. de la Feuillade de ce que le roi est prévenu qu'il peut exécuter en trois semaines toutes les choses dont il est chargé; je le trouverai bien heureux s'il a fini en deux mois. J'en écris en ces termes à sa majesté, car je ne sais point déguiser ce que je pense, surtout dans des affaires d'une aussi grande importance. Je souhaite d'être mauvais prophète. Comptez que ce que je vous dis est la pure vérité, et que ce n'est point pour soutenir mon sentiment, puisqu'il n'en est plus question et que le parti est pris d'aller à Nice. Je vous ajouterai, de plus, que si M. de la Feuillade attaque d'abord Saorgio, comme il le marque, au lieu de deux mois, je ne réponds plus où tout cela pourra aller.

Je suis, etc.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le duc

Un de mes courriers m'a rendu, monsieur, votre lettre et celle de M. le maréchal de Tessé; les raisons qu'il a eues pour ne point faire le siége de Suse me paraissent convaincantes, et le temps qu'il a besoin pour y conduire du canon devrait seul déterminer à ne plus

de la Feuillade. Casal, 11 mars 1704[1]. (Voir page 103.)

songer à cette entreprise; après cela, le roi le rendant responsable de l'événement, comme sa majesté m'a fait l'honneur de me le marquer, il n'a d'autre parti à prendre que d'abandonner ce projet.

Je suis persuadé que M. le duc de Savoie, voyant M. de Tessé d'un côté et moi de l'autre, n'osera point se dégarnir pour s'opposer à vous, et je crois qu'il se trouvera trop heureux d'en être quitte pour une entreprise sur Nice et sur Villefranche. Après cela, il ne me sera pas possible de faire aucun mouvement considérable avant la fin du mois d'avril, par le manque de fourrages. Je fais ce que je puis pour en assembler ici deux cent mille rations, et ce sera beaucoup faire si je les puis avoir dans ce temps-là; vous n'en serez pas surpris quand vous saurez que je les tire à présent de Lodi.

Mon frère est actuellement en marche pour attaquer Revere; je lui ai envoyé pour cela vingt compagnies de grenadiers, qui ne pourront être de retour ici de longtemps, car vous savez que par le Pô je puis envoyer des troupes en six jours d'ici sur la Secchia, et qu'il est un mois pour les faire revenir par terre. Je tiens même encore des bateaux tout prêts pour lui envoyer de l'infanterie, s'il en a besoin; car cette entreprise est si importante, qu'il ne faut point en avoir le démenti. Je crois que vous serez de mon avis, monsieur, sur cela, et que vous verrez bien que ce n'est pas faute d'avoir envie de vous aider si je ne me mets pas en mouvement dans le temps que vous me marquez; car, indépendamment du service du roi, personne ne souhaite plus que moi que votre entreprise réussisse, et je vais, pour cet effet, vous donner les notions que j'ai de ces pays-là, dont vous ferez l'usage qu'il vous plaira.

Je commencerai d'abord par vous dire que le château de Saorgio a été accommodé de manière, dans le temps que nous l'avions, que vous seriez bien deux mois à l'attaquer sans le prendre, et s'il y a une forteresse imprenable dans le monde, c'est celle-là; cependant il me paraît, par votre lettre, que c'est par là que vous voulez commencer. Par l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, changez

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1764, n° 95.

de projet : ce que je vous dis est l'évangile. Pour moi, si j'étais chargé de cette affaire, après avoir passé le Var, je me rendrais d'abord maître de la hauteur de Mont-Alban, et j'enverrais en même temps me saisir du château d'Apremont et d'une hauteur en pain de sucre qui domine ledit château ; de cette hauteur on vient, toujours en descendant, jusques à la portée du canon de Nice. Il est impossible de secourir Nice par le col de Tende, ni par le comté de Beuil. Mont-Alban n'est qu'une redoute dont il vous sera aisé de vous rendre maître. La ville de Nice n'est point bonne non plus ; cependant j'y ai fait faire un chemin couvert pendant que j'y étais, et la garnison peut sans danger attendre la dernière extrémité, ayant la retraite sûre dans le château de Mont-Alban. Vous allez, toujours en descendant, dans le château de Villefranche, lequel est commandé et peut être fort incommodé par les bombes, étant petit et n'y ayant point de souterrains; mais il y a un fossé dans le roc assez large et profond, de sorte que, pour peu que le gouverneur soit opiniâtre, il vous tiendra bien plus longtemps que vous ne croyez. Vous aurez après Sant-Ospitio à prendre, lequel n'est pas trop bon, mais qui ne laissera pas de vous occuper bien plus longtemps que vous ne croyez. Voilà, ce me semble, bien de la besogne pour la finir en trois semaines, et je vous plains de ce que le roi ait été si mal informé ; j'ai déjà mandé à sa majesté que je croyais que ce que vous aviez à faire était plus difficile qu'elle ne pensait ; enfin je vous plains d'être chargé d'une affaire que le roi est persuadé que vous finirez en trois semaines, dans le temps que je suis assuré qu'il vous y faudra beaucoup plus de temps. Je ne vous parle point de Saorgio, car vous seriez bien deux mois sans le prendre. Je vous dis ce que je pense, comme je ferais à mon frère ; et, afin que le roi vous sache meilleur gré si vous réussissez, vous pourrez lui envoyer copie de cette lettre; et, de mon côté, je vous réponds de lui écrire dans les mêmes termes, quoique je l'aie déjà fait.

Je ne vois point de voie plus courte, pour me donner de vos nouvelles, que par mer, en adressant vos lettres à Gênes, à M. de Lou-

ciennes, envoyé du roi, qui me les fera tenir par un exprès et gardera le bâtiment qui aura porté votre courrier, pour vous le ramener avec ma réponse. Quoique je sois persuadé que M. le duc de Savoie n'est point en état d'envoyer secourir le comté de Nice, et que, par les raisons que je vous en ai alléguées, il me soit bien difficile de m'ébranler avant le commencement de mai, cependant, si vous me marquez avoir besoin d'une diversion, je ferai l'impossible pour entrer par le pont de Casal dans la plaine de Piémont, par l'envie véritable que j'ai que vous réussissiez, non-seulement pour l'intérêt du service du roi, mais par rapport à vous.

Je compte aussi que les intérêts du roi et les miens vous sont assez chers pour que vous ne m'obligiez pas à faire un mouvement avec l'armée sans une absolue nécessité; quoique je sois persuadé que vous avez assez de confiance en moi, je ne laisse pas de vous envoyer un certificat du sieur d'Astier, qui a fait travailler aux châteaux de Saorgio et de Villefranche; j'en ai envoyé un pareil au roi, afin que sa majesté ne s'en prenne pas à vous si vous êtes plus longtemps à votre expédition qu'elle ne comptait. Si vous ne venez qu'après que tout cela sera fini, je n'espère pas de vous voir avant le 15 de juillet.

Je suis, etc.

MÉMOIRE SUR LA DÉFENSE DU HAUT DAUPHINÉ; 1704[1].

(*Voir page* 117.)

OBSERVATIONS DE M. LE DUC DE LA FEUILLADE.	
Bon.	Le bas Pragelas ne peut pas se garder; il faut se contenter de garder le haut, au-dessus de Fenestrelle.
Bon.	*Idem*, garder Césanne, qui est auprès du Mont-Genèvre.
La prise de Suse ne la ferme pas tout à fait, mais cependant	La vallée d'Oulx est très-importante à garder; mais il faut, pour cela, y avoir un corps de troupes, parce

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1764, n° 172.

elle la couvrira beaucoup, puisque les ennemis n'auront plus aucune place voisine de cette vallée et qu'il n'y aura plus à craindre que les courses des Vaudois.

que, quand les neiges seront en fonte, les ennemis pourront y venir par plusieurs endroits.

Huit bataillons et deux régiments de dragons postés sont plus que suffisants. Le blocus de Montmélian est à la même défense

La Maurienne et la Tarentaise ne peuvent pas se garder sans des corps de troupes un peu raisonnables ; ainsi, il vaut mieux n'y en point avoir que d'y en avoir de trop faibles.

Il n'y a pas de pont sur l'Isère en Savoie, hormis celui de Montmélian, que celui d'Aiguebelanche, qui ne fait rien au passage et à la sortie de la Tarentaise, et qui n'est bon que pour communiquer de la Tarentaise en Maurienne par le col de la Colombe.

Pour empêcher les ennemis de faire des courses dans la Maurienne et dans la Tarentaise, et d'y pénétrer bien avant, il n'y aurait qu'à rompre tous les ponts qui sont sur l'Arche et sur l'Isère. A la vérité, cela troublerait beaucoup le commerce et la culture des terres dans ces deux provinces, car ces deux rivières, surtout pendant la fonte des neiges, sont deux torrents très-considérables, qu'on ne saurait passer sans ponts, et, dans ces vallées, on est souvent obligé, dans l'espace d'une lieue de chemin, de passer ces rivières quatre ou cinq fois. Il faut se fixer à garder les avenues de Montmélian et du Grésivaudan, du côté de Pont-Chara, jusqu'à ce qu'on soit plus en force en Savoie.

Cela est absolument inutile, parce que cela n'empêche point M. de Savoie de faire des levées secrètes en Suisse, lesquelles passent par le Valais.

M. de la Feuillade a donné fort à propos ordre à M. de Vallière : 1° de poster des troupes entre Aiguebelle et Pont-Chara, pour la défense du Grésivaudan et de la rive gauche de l'Isère ; 2° d'occuper le château de Seul ; 3° de retirer le gros des bataillons qui étaient dans Thonon et Évian ; mais, dès que les ennemis se retireront de la Savoie, il faut reprendre Thonon et Évian, et y remettre les bataillons en conséquence.

Cela est vrai ; mais il ne faut jamais craindre que M. de Savoie puisse longtemps faire la guerre en Savoie : le roi lui-même ne pourrait l'y faire sans magasins, et M. de Savoie ne saurait y en

Si l'on veut remettre quelques troupes dans la Maurienne et dans la Tarentaise, il faut se renfermer à occuper, dans chacune de ces vallées, un ou deux bons postes, et s'y bien retrancher et accommoder ; en sorte que les ennemis, s'ils y venaient, ne puissent point les emporter. Au fond, il ne saurait être

avoir sans une dépense immense, dont il ne tirerait qu'une très-petite utilité.

que fort prudent de mettre du monde dans les châteaux de Laroche, d'Aix et de Glandage, dans le Dyois et dans les baronnies ; il n'y a qu'à examiner si cela n'alarmera pas les peuples de ce pays-là et du reste du Dauphiné. Jusqu'à présent, on a eu plus d'attention aux frontières du côté du Piémont qu'au dedans du Dauphiné.

Cela peut être bon, parce que cela ne nous consommera que quelques compagnies franches, et que ce sont des postes qui donneront le temps de remédier aux premiers désordres, auxquels il n'y a cependant nulle apparence ; mais il faut, dans le temps qu'on prendra ces précautions, traiter les peuples avec plus de douceur que par le passé.

Pour bien garder les avenues du Piémont en Dauphiné et en Savoie, il faudrait y mettre beaucoup plus de troupes qu'il n'y en a et qu'on ne saurait y en mettre, suivant la disposition des affaires.

C'est à cause de cela qu'il n'est pas permis de penser à y faire une guerre défensive, et que le pis-aller est que M. de Savoie y fasse quelques courses avec de l'infanterie seulement. Quand les deux têtes seront gardées, il n'y saurait jamais faire aucun établissement qu'avec des forces infiniment supérieures aux nôtres.

Le plus tôt que M. de Vendôme pourra agir sera le mieux.

Il y a longtemps que cela aurait été utile, s'il eût été possible.

A l'égard de la proposition que M. le duc de la Feuillade fait sur l'emploi des troupes après la prise de Villefranche, c'est sur quoi on aura le loisir de réfléchir suivant l'état où seront les affaires, tant en Languedoc qu'en Piémont et en Dauphiné.

Quand on ne me contredira pas par des raisons, je prouverai aisément qu'on n'en peut faire un meilleur emploi.

Il ne faut mettre de troupes dans le Pragelas, dans la vallée d'Oulx et dans les vallées de Maurienne et de Tarentaise en Savoie, que dans des postes que les ennemis ne puissent point insulter et emporter facilement ; il vaut mieux en occuper moins, et les rendre meilleurs et plus forts.

Cela est tres-véritable.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY; 18 AVRIL 1704[1].

(*Voir page* 119.)

Les choses étant disposées comme elles sont présentement du côté de la Savoie et du haut Dauphiné, et la saison étant avancée, il n'y a point lieu, quant à présent, de penser à l'entreprise de Villefranche, des châteaux de Mont-Alban et de Sant-Ospitio, et de la ville de Nice; et il faut, ce me semble, se tourner tout à fait du côté de Suse.

La conquête de cette place est d'une grande conséquence pour assurer la Savoie au roi, pour en fermer la porte à M. le duc de Savoie, pour lui donner de l'inquiétude du côté de Turin, et pour couvrir la vallée d'Oulx et une partie du haut Dauphiné.

Les flottes des ennemis ayant beaucoup souffert depuis six mois, et devant être suffisamment occupées dans cette campagne, tant par la flotte de France que par les affaires du Portugal, il n'y a pas d'apparence qu'elles puissent se porter cette année dans la Méditerranée ni, par conséquent, faire aucun usage de Villefranche et de Nice, soit pour faire passer des troupes et des munitions à M. le duc de Savoie, soit pour agir contre la Provence. Ainsi, on pourra se passer, pour cette année, de ces places, observant cependant, en retirant de Provence le gros des troupes qui y sont, d'y en laisser un peu de réglées, et particulièrement de cavalerie ou de dragons, qui, jointes aux milices de cette province, puissent la garantir des courses de la garnison de Nice et de la vallée de Barcelonnette, et rassurer les peuples. Mais il faudra faire en sorte de se rendre maître, l'année prochaine, sur la fin de l'hiver, de ces places, afin de pouvoir les raser, et d'ôter pour toujours ces établissements à M. le duc de Savoie. C'est pourquoi j'estime qu'il faut s'arranger, pendant le reste de cette année, sur les préparatifs nécessaires à l'exécution de cette entreprise, de manière qu'on soit en état de la faire lorsque le roi voudra.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1893, n° 18.

On a manqué, pendant la dernière guerre, de détruire ces places. Il ne faut pas, s'il est possible, tomber dans le même inconvénient pendant celle-ci, afin que M. le duc de Savoie apprenne à se conduire une autre fois avec plus de régularité et de bienséance à l'égard de la France.

Quoique après que Suse sera pris il sera très-difficile à M. le duc de Savoie de faire rentrer des troupes en Savoie, du moins par le Mont-Cenis, il sera, à telle fin que de raison, à propos de faire deux choses :

La première, de ne se contenter pas de bloquer Montmélian à la rive droite de l'Isère, mais de le bloquer encore à la rive gauche, au moyen d'un fort qu'on élèvera sur la hauteur, vis-à-vis de ladite place, en sorte que les ennemis ne puissent point se porter sur le bord de l'Isère, vis-à-vis de ladite place, ni, par conséquent, communiquer avec elle par quelque ponton ou radeau, comme *ils* ont fait en dernier lieu.

La seconde, de faire quelque retranchement à Pont-Chara, derrière la rivière qui y passe, et qui entre dans l'Isère un peu au-dessous, pour empêcher les ennemis d'entrer dans la partie du Grésivaudan qui est à la rive gauche de l'Isère.

Quoiqu'il n'y ait point d'apparence qu'on puisse, pendant le cours de cette guerre, faire le siége de Montmélian, parce qu'il convient de faire tous ses efforts du côté du Piémont, si durant ladite guerre il arrivait quelque succès un peu avantageux aux armes du roi qui agissent en Piémont, je crois qu'on ferait prudemment de faire pendant l'hiver le siége de Montmélian, non pour le garder, mais pour le raser entièrement sur-le-champ. C'est pourquoi il serait sensé de faire de loin, et doucement, quelques approvisionnements de vivres et de munitions de guerre à Grenoble. Ces préparatifs ne seraient pas inutiles, car ils serviraient, ou pour faire le siége de Montmélian, ou pour remplacer dans la suite ce qui serait consommé à la tête.

Si, après avoir pris Suse, on pouvait le raser sur-le-champ, ce se-

rait bien fait; mais il faut nécessairement garder cette place pour la garde du Mont-Cenis, et, par conséquent, pour assurer la manutention de la Savoie.

Après avoir pris Suse, il faudra faire deux choses:

La première, bâtir une redoute au Rocher, près du Mont-Pantero, qui tient à Rochemelon, tant pour ôter le commandement que ce poste a sur le château de Suse, que pour barrer, autant qu'on pourra, le chemin qui conduit à la Novalaise et au Mont-Cenis.

Je sais bien qu'on peut entrer en Savoie par le col du Galest, à la droite du Mont-Cenis; mais ce chemin-là est très-difficile, particulièrement dans le temps des neiges; et pendant la dernière guerre, dès que Suse a été pris, M. le duc de Savoie, même pendant que l'armée du roi a été dans la plaine du Piémont, n'a jamais songé à faire rentrer, ni par le Mont-Cenis ni par aucun autre chemin, aucune troupe en Savoie, quoique le roi, durant les campagnes, ne tînt aucune troupe, ou du moins que très-peu dans la Maurienne et dans la Tarentaise.

La seconde, bâtir deux redoutes à mi-côte des deux montagnes opposées parallèlement à Exilles, afin que personne ne puisse pénétrer dans la vallée d'Oulx, et qu'on ne puisse presque pas même attaquer Exilles. Ces redoutes peuvent être isolées du rocher ou du grand penchant des deux montagnes susdites.

Il faut examiner présentement quand il faut attaquer Suse, supposé la continuation du dessein que M. de Vendôme a d'attaquer Verue.

Pour moi (s'il m'est permis de dire sur cela mon sentiment), je serais d'avis qu'on commençât d'abord par Verue; et après la prise de cette place, qui donnerait à M. de Vendôme un passage bien commode sur le Pô, pour pouvoir se porter brusquement partout où les mouvements de M. le duc de Savoie pourraient l'appeler; et après (dis-je) la prise de cette place, M. de Vendôme pourrait, au moyen des vivres qu'il pousserait à Chivas, s'approcher de Turin, d'où il appuyerait le siége de Suse qu'on ferait dans ce temps-là, et sur lequel M. le duc de Savoie ne pourrait rien entreprendre.

Après cette expédition, les troupes qui auraient fait le siége de Suse, et qui ne devraient pas demeurer en Dauphiné, viendraient par la vallée d'Avigliano joindre avec sûreté M. de Vendôme, qui, après cette jonction, irait agir où l'on jugerait plus à propos, et particulièrement contre Ivrée, dont il est très-important de se rendre maître, pour barrer le val d'Aost, et par conséquent le commerce de M. le duc de Savoie avec les Suisses, et pour, conjointement avec Verue, couper Verceil.

Pendant que M. de Vendôme ferait le siége de Verue, les troupes du Dauphiné qui seraient destinées à l'attaque de Suse pourraient s'approcher de cette dernière place, y prendre des postes sur les principales avenues et s'y bien établir, observant de se conduire, dans l'occupation desdits postes, de manière que M. le duc de Savoie ne pût rien entreprendre avec avantage dessus; car, pour bien faire, il convient d'éviter, autant qu'on pourra, de se commettre, de quelque côté que ce soit, légèrement et mal à propos avec M. le duc de Savoie; car un mauvais succès ferait perdre tout, ou du moins la meilleure partie du fruit de la campagne, qu'il faut ménager soigneusement.

Pendant la dernière guerre, M. le duc de Savoie et M. l'électeur de Bavière, avec leurs armées et celle de l'empereur, sous M. de Caprara, s'approchèrent, pendant l'hiver, de Suse pour en faire le siége; mais M. le maréchal de Catinat les en empêcha au moyen des postes qu'il occupa auprès de Suse, particulièrement le Pas-de-l'Asne, au-dessus de Mean, quoiqu'il n'eût qu'une partie de son infanterie, ayant laissé l'autre sous Pignerol et dans le Pragelas.

Le plus tôt que M. de Vendôme pourra se mettre en campagne, ce sera le mieux, par bien des raisons inutiles à décrire ici, parce que le roi les sait bien.

Grande importance à M. de Vendôme de bien maintenir le bout du pont de Casal, afin de s'assurer de ce passage du Pô, et de se mettre par là en état de passer sûrement ce fleuve et de se porter du côté de Trino.

Les ennemis ayant un quartier considérable de troupes de Villanova à hauteur et fort près du pont de Casal, j'avoue que j'ai toujours fort appréhendé qu'ils ne s'en rendissent les maîtres et qu'ils n'obligeassent par là M. de Vendôme à aller passer le Pô à Breme, et par conséquent à avoir à passer la Sesia devant eux.

Pour m'assurer dudit bout du pont de Casal, si j'étais à la place de M. de Vendôme, j'assemblerais au plus tôt la meilleure partie de mon infanterie sous cette place.

ÉTAT DE LA GARNISON DE MONTMÉLIAN[1].

(*Voir page* 121.)

	HOMMES.
Suisses	520
Détachement	150
Milice	240
Bombardiers	50
TOTAL	960

ÉTAT DE LA GARNISON DE SUSE[2].

(*Voir page* 126.)

	HOMMES.
Un bataillon du régiment de Piémont, d'environ	500
Un bataillon du régiment suisse de Reding, d'environ	500
Un bataillon du régiment d'Aost, d'environ	350
Une compagnie de religionnaires, d'environ	100
TOTAUX	1,450

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1765, n° 27.
[2] *Idem*, n° 63.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY; 17 JUIN 1704[1].

(*Voir page* 138.)

Suse étant heureusement pris, il faut examiner ce qu'il convient que l'armée de M. le duc de la Feuillade fasse.

Il se présente à cet effet quatre objets :

Le premier, de marcher à Montmélian pour l'attaquer, et ensuite pour le raser.

Il est très-important de se rendre maître de Montmélian, particulièrement pour le détruire. Mais, outre qu'on n'est pas présentement préparé pour faire un siége aussi considérable que celui-là, comme, depuis la prise de Suse, on peut le faire quand on voudra, il vaut mieux le remettre à l'hiver prochain, et employer, pendant la campagne, l'armée de M. le duc de la Feuillade à quelque chose qui soit plus utile, et qui favorise la guerre du Piémont.

Le second, de marcher à Avigliano pour en chasser les ennemis, et pour les empêcher de rétablir cette petite place ou de fortifier quelque autre poste dans le voisinage.

Les ennemis ne sauraient jamais rien faire de bon ni de solide d'Avigliano, qui est tout rasé, ni d'aucun autre poste dans cette vallée. D'ailleurs, tant que M. le duc de Savoie aura une armée, il ne se servira guère de cette route pour entrer dans la plaine du Piémont, à moins que l'armée du roi ne vienne au débouché de ladite vallée pour y recevoir ce qui y aurait passé; ainsi il paraît inutile que l'armée de M. le duc de la Feuillade s'emploie à chasser les ennemis des postes susdits, d'autant plus que, dès qu'elle s'en sera éloignée pour aller ailleurs, les ennemis les reprendront, et s'y rétabliront seulement pour contenir les partis de Suse et d'Exilles, et pour les empêcher d'entrer dans la plaine de Turin.

Le troisième, de marcher à Villefranche et d'en faire le siége, et ensuite celui de la ville de Nice et des châteaux de Mont-Alban et de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1893, n° 30.

Sant-Ospitio, à la faveur de la flotte du roi, qui est présentement à Toulon, et qui pourra aider auxdits siéges; et, après avoir pris ces places, d'embarquer ladite armée ou la plus considérable partie d'icelle sur des vaisseaux, de la faire débarquer à Saint-Pierre-d'Arène, et de là passer à l'armée de M. le duc de Vendôme, en Piémont.

Les ennemis ayant présentement dans la Méditerranée une flotte supérieure à celle du roi, et étant incertain si elle y demeurera ou si elle repassera le détroit, je ne sais s'il serait prudent, premièrement de s'engager présentement aux siéges des places susdites, et, en second lieu, en ne s'y engageant pas, d'embarquer l'armée de M. de la Feuillade pour la faire débarquer à Saint-Pierre-d'Arène, près de Gênes. D'ailleurs cette armée, vu le trajet par mer et par terre qu'elle aurait à faire, ne pourrait pas de longtemps joindre M. de Vendôme, ni, par conséquent, l'aider dans le temps où il pourrait en avoir besoin.

Le quatrième, de marcher par le col de la Fenêtre à Pérouse, ou plus près de Pignerol, si on le juge à propos, pour donner de ce côté-là de la jalousie à M. le duc de Savoie, pour faire une irruption dans les vallées des Barbets, qu'on dit y être en assez petit nombre, du moins de gens portant les armes; et pour être à portée de donner, s'il convient, la main à l'armée de M. de Vendôme, après qu'elle aura pris Verceil.

Ce dernier objet me paraît meilleur et plus expédient que les trois précédents.

Premièrement, on causera par là à M. le duc de Savoie une grande jalousie pour la plaine du Piémont qui est entre Pignerol et le Pô[1], et qui est le plus abondant et le plus fertile pays de tous les états de ce prince, et on l'obligera vraisemblablement, par cette diversion, à envoyer un corps de troupes vers Vigone ou vers Pignerol, pour protéger le pays de ce côté-là, et pour empêcher que l'armée de M. de la Feuillade n'y fasse de grandes courses et ne le ruine. Or cet envoi de troupes du côté de Vigone ou de Pignerol ne peut, ce semble, être que très-bon, dans la conjoncture présente du siége de

Verceil, parce qu'il affaiblira l'armée de M. de Savoie, et le laissera moins en état d'entreprendre sur les quartiers de M. de Vendôme, qui sont fort séparés.

Secondement, on pourra entreprendre sur les vallées des Barbets, et les obliger peut-être à ne plus faire de courses dans le Dauphiné, et à se mettre en neutralité (à quoi on dit qu'ils ont assez de penchant); du moins, s'ils ne le font pas, de peur de désobéir à M. le duc de Savoie, on pourra ruiner la plupart de leurs habitations, et, par conséquent, leur rendre la vie plus dure et le séjour dans lesdites vallées plus difficile.

Troisièmement, après la prise de Verceil, M. de Vendôme pourra passer le Pô avec son armée, et s'avancer jusqu'à Piorino, ou un peu plus près du Pô, vers Carmagnola, d'où, en envoyant un corps de cavalerie auprès de Vigone ou de Marcello, il pourra favoriser le passage de l'armée de M. de la Feuillade, en la faisant marcher à la droite et à couvert du Clusone, et se faire joindre avec sûreté par elle, ce qui la mettra dans la suite plus en état d'entreprendre sur M. le duc de Savoie.

Il paraît que M. de Vendôme, après la prise de Verceil, ne court aucun risque à faire le mouvement susdit; car, quelque parti que M. de Savoie puisse prendre sur cette marche, soit de passer le Pô à Verue ou à Turin, pour entrer dans l'Astesan (ce que vraisemblablement il ne fera pas), soit de marcher entre Turin et Pignerol pour empêcher la jonction de l'armée de M. de la Feuillade à celle de Piémont, M. de Vendôme sera en état de se porter partout, pour rendre les desseins de ce prince inutiles.

Le Pô, au-dessus de Carignan, est peu considérable. On le passe aisément à gué à Polonghera, entre Villefranche et Carmagnola.

Le Clusone, qui doit couvrir la marche de M. de la Feuillade dans la plaine, est bon et plein d'eau, et ne se passe pas aisément.

Si le roi juge à propos de faire passer l'armée de M. de la Feuillade du côté de Pérouse, elle ne saurait y courir aucun risque, parce qu'elle sera toujours dans les Alpes, où un grand corps d'in-

fanterie est toujours en sûreté. A l'égard de la cavalerie, il faudra peut-être, à cause de la rareté des fourrages dans ces montagnes, faire venir de l'avoine de Briançon pour la faire subsister.

On dit que le duc de Savoie a fait ceindre Pignerol de murailles. Si cela est, on pourra occuper cette ville, qui servira à retirer les partis qui reviendront de la plaine. On pourra aussi retirer de ladite plaine de la subsistance pour la cavalerie.

Vis-à-vis de la redoute de Catinat, près de Suse, il y a une très-haute montagne appelée le Mont-Pantero, à cause d'un village de ce nom joignant ladite montagne. Comme le chemin qui conduit de Turin à Novalaise et au Mont-Cenis, et, par conséquent, en Savoie, passe entre ladite montagne et ladite redoute de Catinat, il sera à propos de pratiquer une redoute dans le penchant de ladite montagne, moyennant quoi il sera difficile de passer entre ces deux redoutes.

MÉMOIRE DE M. DE BACHIVILLIERS; 21 JUIN 1704[1].

(*Voir page* 139.)

Après avoir bien réfléchi sur tous les points que vous nous avez fait l'honneur de nous proposer,

Nous sommes très-persuadé que M. le duc de la Feuillade peut déposter les ennemis placés à Avigliano, mais sans utilité, puisqu'ils se retireront à coup sûr à Rivoli, à l'entrée de la plaine, où, s'appuyant du château, ce serait une affaire bien sérieuse d'entreprendre de les y attaquer, ayant à deux petites lieues derrière eux Turin, d'où il peut venir du renfort à tout moment.

On ne peut pas en sûreté faire passer des partis d'Avigliano dans la plaine, ces partis étant obligés de passer et repasser par le même chemin de bois et de montagnes, où ils seraient désolés par les paysans, et même, au premier bruit de la marche de nos troupes, les Barbets auront ordre de gagner les montagnes de Giaveno, et de Saint-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1765, n° 99.

Michel, où ils nous tourmenteraient fort dans la communication de nos derrières à Suse.

Nous sommes persuadé que l'on ne peut pas tenir la campagne longtemps sans un lieu de dépôt pour y prendre ses subsistances, comme autrefois était Pignerol, ne pouvant pas compter sur Suse, qui en serait trop éloigné, et n'en pouvant pas garder la communication. Par l'expérience que nous avons de ces pays-là, l'on ne peut espérer qu'ils fournissent de quoi faire subsister un corps de troupes ; les villages seront vides et abandonnés, et les paysans armés pour nous disputer les fourrages.

Nous ne croyons pas M. de la Feuillade en force de se rendre maître et de garder Pignerol avec succès, laissant à Suse ce qu'il convient de troupes pour le garder, à moins que M. de Vendôme ne fût aux environs de Turin et de Carignan, qui se rendrait maître de Fossano, Savigliano et Saluces, le meilleur pays du Piémont, où il pourrait donner la main à M. de la Feuillade, auquel cas il pourrait s'en rendre maître et s'y établir.

Nous sommes, de cette manière, persuadé que M. de la Feuillade ne peut présentement que s'occuper à mettre Suse dans le meilleur état qu'il pourra, en attendant la prise de Verceil; après quoi, les mouvements de M. de Vendôme pourront obliger M. de Savoie à en faire de son côté, et, rassemblant ses troupes, nous laisser la liberté d'entrer dans la plaine, y établir les contributions, et cependant nous contenter de les régler dans la vallée de Suse, des deux côtés de la Doire, et à Giaveno et ses dépendances.

On pourrait aussi, dans la belle saison de l'été, entreprendre de passer dans la vallée de Lentz, y enlever des bestiaux, dont il y a quantité, et y prendre des otages pour la contribution. Il conviendrait pour cette expédition au moins deux mille hommes, infanterie seulement, à cause de la difficulté du chemin. Cette vallée de Lentz est au revers de la montagne de Rochemelon; elle n'est praticable que dans la plus belle saison.

Nous ne croyons pas qu'il y ait apparence de pouvoir inquiéter

les Barbets par aucun endroit, d'autant que, lorsque nous étions maîtres de Pignerol, et que nous avions un corps de troupes à Pérouse, à l'embouchure de leurs vallées, on a fait sur eux plusieurs entreprises sans fruit considérable. Je croirais beaucoup faire que d'empêcher leurs courses dans nos vallées; et même celles de Queiras et de Pragelas ne peuvent presque pas s'empêcher de contribuer ou de s'accommoder avec les Barbets, leurs voisins et amis de tout temps. Je ne parle point de la vallée de Castel-Delfino, qui est tout à fait à leur discrétion.

PROJET POUR ATTAQUER LES BARBETS [1].

(*Voir page* 139.)

On se propose de les attaquer par trois côtés.

Pour faire l'attaque par le col de la Croix, on partira de Ristolas et Queiras, on montera sur la hauteur du château de Mirabouc, qui est à la tête de la vallée de la Luzerne; si le château se peut prendre aisément, comme le prétend un ingénieur qui l'a reconnu de fort près, on le prendra en passant; mais on suivra son entreprise, et on laissera des troupes pour garder les hauteurs. Cette attaque se fera avec six bataillons, qui sont les deux de la Marche, les deux de Sansay, celui de La Fare et celui de Sourches. M. de Lapara la conduira.

Ces six bataillons auront du pain pour quatre jours et du biscuit pour deux, et seront suivis par des mulets chargés de biscuit pour quatre jours.

L'attaque par le Rodoret se fera par trois bataillons, qui sont les deux de Royal-comtois et celui de la Feuillade. M. de Gévaudan les commandera.

Ces trois bataillons partiront de Sestrières. Ils auront du pain et du biscuit pour six jours, comme les précédents, et seront suivis par des mulets portant aussi du biscuit pour quatre jours.

L'attaque par la gorge de la vallée de Saint-Martin se fera avec

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1765, n° 88.

sept bataillons, qui sont : deux de Rouergue, deux de Brie, deux de Vexin et un de Touraine ; et quatre régiments de dragons, savoir : Hautefort, Pezeux, Languedoc et Verceil, desquels régiments j'ai détaché deux cents dragons pour la Savoie, parce que le régiment de Châtillon est parti pour la Provence. J'ai renvoyé M. de Vallière en Savoie.

Les sept bataillons et les quatre régiments de dragons ci-dessus prendront à Fenestrelle du pain pour quatre jours et du biscuit pour deux, et on les suivra, par mulets, avec du biscuit pour quatre.

On fait état de conduire, s'il est possible, deux pièces de canon de huit à Mirabouc, pour s'emparer du château ci-dessus nommé, qui est la seule forteresse que M. de Savoie ait dans les vallées des Barbets.

Ce projet a deux objets :

Le premier, d'obliger les Barbets à exécuter les propositions qu'ils ont fait faire au roi et à demeurer tranquilles.

Le deuxième, de les exterminer et de faire piller les vallées, en cas de mauvaise volonté et de manquement de parole. Si l'on réussit au premier, on se donne une frontière paisible, et les sujets du roi ne seront plus inquiétés par des courses ; outre ces avantages, cet accommodement nous donnerait bien des facilités pour nous porter jusqu'à l'entrée de la plaine du Piémont, et même jusque dans la plaine, en cas qu'on veuille fortifier d'une douzaine d'escadrons de cavalerie le corps d'armée qui est en ce pays-ci. Si l'on exécute le second, on se délivre, au moins pour un grand temps, de voisins inquiets, et qui, n'étant composés que d'une poignée de gens, ne laissent pas de vous faire beaucoup de mal et de vous intriguer par plusieurs endroits.

Enfin, si l'on peut nettoyer ces vallées ou les lier par un traité, ce sera une grande commodité pour la suite de la guerre.

L'exécution de ce projet ne paraît pas difficile. Il n'y a présentement dans ces vallées que dix-huit cents hommes portant armes, dont la plus grande partie sont des vieillards ou des enfants, et il

est à croire qu'en les surprenant, et les attaquant avec seize bataillons et quatre régiments de dragons, on les portera à faire ce que l'on souhaite et ce qu'ils ont promis, ou qu'il ne sera pas difficile de les détruire. En tout cas, on ne risque rien, et l'inaction dans laquelle on est en attendant la prise de Verceil permet de faire cette tentative, laquelle, réussissant, donne une cruelle inquiétude à M. de Savoie dans ses derrières, et vous met en état d'aller camper à Pérouse, et de faire contribuer toute la plaine du Piémont.

Tout doit être prêt pour cette exécution le 25 de ce mois, à Briançon et à Fenestrelle. Les troupes se mettront en mouvement le 27. Je laisserai deux bataillons au col de la Fenêtre, pour être toujours maître des hauteurs de Suse pendant cette expédition, parce que, si les ennemis voulaient me donner quelque jalousie de ce côté, je retomberais sur eux avec un tel avantage, qu'ils seraient obligés de se retirer promptement. Je laisserai dans la citadelle de Suse deux compagnies franches, que je tire d'Exilles, et dans la ville, trois cent soixante hommes détachés de toute mon infanterie.

Pour contenir le camp que les ennemis ont à Avigliano, je m'avancerai demain à Bussolino avec huit bataillons et quatre régiments de dragons, qui n'en partiront, pour la plus grande partie, que dans la nuit du 25 au 26, pour passer le col de la Fenêtre le 26, tomber à Fenestrelle, et entrer le 29 dans la vallée de Saint-Martin. Je ferai marcher, dès le 23, deux bataillons et un régiment de dragons qui entreront à Pragelas par le même col de la Fenêtre, et iront, le même jour que les autres troupes entreront par le col de la Croix et par le Rodoret, se rendre maîtres d'un retranchement que les Vaudois ont fait au-dessus de Villaret, que l'on nomme la Balme, sur le Clusone, d'où ces mêmes troupes gagneront la gorge de la vallée de Saint-Martin.

Les neuf bataillons qui montent par le col de la Croix et par le Rodoret demeureront sur la hauteur de Sestrières et sur celle de Cotteplane, depuis le 19 jusqu'au 25; ce qui fera croire aux ennemis qu'ils ne sont dans ces postes que pour empêcher les Vaudois

de faire de nouvelles courses dans nos vallées pendant que j'ai un corps en avant, et j'espère qu'on entrera si subitement de tous les côtés, qu'ils ne seront pas en état de s'y opposer. Les Vaudois d'à présent sont bien différents de ceux de la dernière guerre, qui étaient aguerris, parmi lesquels il y avait beaucoup de réfugiés, et qui ne pouvaient avoir de subsistance que par un pillage continuel; ils ont actuellement de bonnes habitations, des familles et une récolte abondante à faire; ils craindront la perte de tous ces biens. La preuve certaine qu'ils sont dans ces sentiments est la répugnance qu'ils ont marquée jusqu'ici de faire des courses dans nos vallées; il est constant qu'ils ne se sont jamais mis en mouvement d'eux-mêmes, et qu'ils ne l'ont fait qu'étant forcés par M. de Savoie au point de ne pouvoir s'en empêcher.

L'exécution de ce que l'on propose ci-dessus ne devant durer que dix jours, et toutes les troupes de sa majesté devant se trouver, au bout de ce terme, à portée de Pérouse, il semble qu'il y aurait moins d'inconvénients de s'emparer dudit lieu de Pérouse, et de vivre sur les terres de M. de Savoie, que de rentrer dans le Pragelas et vivre sur les sujets du roi. J'attendrai là-dessus les ordres du roi. Comme je ne prévois nul inconvénient à la tentative sur les Vaudois, je me mettrai en mouvement le jour que je vous marque. Si sa majesté n'approuvait pas ce projet, vous auriez la bonté de me redépêcher un courrier en grande diligence.

PIÉMONT.

ÉTAT DES QUARTIERS DE L'ARMÉE DES DEUX COURONNES EN PIÉMONT[1].

(*Voir page* 188).

INFANTERIE.

RÉGIMENTS.	BATAIL.[s]	QUARTIERS.
La Fère	1	Asti.
Bourgogne	2	
Médoc	1	
Tournaisis	1	
Angoumois	1	
Cotentin	1	
Flandre	1	
Piémont	3	Monteglio.
Crouy	1	
Les Vaisseaux	3	Gabbiano.
Labour	1	
Leuville	2	Moncalvo.
Vendôme	1	
Sourches	1	
Maulevrier	2	La Pieva.
Bassigny	1	
Faulx	2	Oddalengo.
Grancey	1	Monfestino.
Cambraisis	1	
Beaujolais	1	Strevi, Cassine del Strada, Castel-Novo.
Berwick	1	
La Sarre	1	Passerano.
Bresse	1	
Dillon	1	Montafia del Bagnasco.
Galmoy	1	
Bourck	1	Pica et Cortanzo, Montechiaro.
La Marine	3	
Auvergne	2	Settime, M[t]-Baron, Camerano, Courteson et Cortadone.
Beauce	1	Casal.
Bugey	1	Annone et la Rochetta.
Thiérache	1	
Anjou	2	Acqui.
Limousin	2	Voghera et Stradella.
Royal-artillerie	1	Pavie.
Normandie	3	De l'autre côté du Pô, depuis Mortare et Novare jusqu'aux vallées de la Sesia.
Lyonnais	2	
Morangis	1	
L'Ile-de-France	1	
Bonesan, espagnol	2	
TOTAL	56	

CAVALERIE.

RÉGIMENTS.	ESCADR.[s]	QUARTIERS.
Royal-Roussillon	3	Dans les environs de Mortare et Novare.
Dragons-Dauphin	3	
Vérac	3	
Melun	2	
Bartillac	2	
Commissaire-génér[l]	3	
Dutron	2	
Dauphin	3	Vigevano.
Fourbin	2	
Languedoc	3	Castellazzo.
Senneterre	3	
Lautrec	3	Sezze.
Broglie	2	Alexandrie.
Mauroy	2	Castelnovo delle Stiviere.
Carabiniers	4	Asti.
Anjou	3	Montechiaro.
Dourches	2	
Du Héron	3	Montemagno.
Desclos	2	Castagnole.
Bouzols	2	Cagliano.
Ruffey	2	San-Salvador.
Villeroy	3	
Bourbon	3	Castellaccio.
Sully	2	
Grammont	2	
Cuirassiers	3	Pavie.
Villiers	2	
Elbeuf	2	
TOTAL	71	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 28 *bis*.

ÉTAT DES TROUPES IMPÉRIALES EN LOMBARDIE [1].

(*Voir page* 188.)

INFANTERIE.			CAVALERIE.		
RÉGIMENTS.	HOMMES.	QUARTIERS.	RÉGIMENTS.	HOMMES.	QUARTIERS.
Königsegg	850	La Mirandole.	Corbelli	400	Dans les villages depuis Sermido jusqu'aux Quadrelle.
Plaine	600		Falkenstein	400	
4 compagnies franches irlandaises	100		Herbevillé	450	
Hermstein	1,000	Revere.	Trautmansdorf	300	
Rewentklau	600		Hussards restés des régiments de Toline et de Bergeni, qui sont allés en Piémont	300	
Guttenstein	900	Ostiglia.			
Bagny	1,000				
Hermstein	600				
2 compagnies de canonniers	100				
2 régiments d'heiduques	1,000				
TOTAL	6,750		TOTAL	1,850	

Il y a environ 4 à 500 hommes de pied détachés pour garder les Tours de Serravalle et Ponte-Molino. Le régiment d'infanterie de Nigrelli est à Roveredo, Trente et Bolzano, en Tyrol, et les troupes danoises sur le Danube.

ARTILLERIE

DES RÉGIMENTS D'INFANTERIE QUI SONT ALLÉS EN PIÉMONT, ET QU'ILS ONT LAISSÉE AVEC CELLE DES RÉGIMENTS CI-DESSUS.

	PIÈCES de canon.
A Ostiglia	24
A Revere	27
A la Mirandole	30
TOTAL	81

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

MM.

Trautmansdorf, lieutenant général de cavalerie et commandant en chef.

Hermstein. } lieutenants généraux d'infanterie.
Bagny.

Crix-Martini, auditeur général.

Quatre commissaires ordonnateurs pour faire la revue des troupes.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1781, n° 238.

ÉTAT DES TROUPES FRANÇAISES EN LOMBARDIE[1].

(*Voir page* 188.)

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Bretagne	1	La Reine	3
Perche	1	Viltz	2
Royal-la-marine	2	Simiane	2
Mirabeau	2	Esclainvilliers	2
2ᵉ de Morangies	1	Rennepont	2
Périgord	1	Courlandon	2
Bigorre	1	Colonel-général	3
Forest	1	Uses	2
Soissonnais	1	Bissy	2
Vivarais	1	Estrades	2
Ponthieu	1	Capy	2
Berthelot	2	Rassé	2
Miroménil	1	Roselly	2
Soire	2		
Lesguires	1		
Fitzgerald	1		
Gâtinais	2		
2ᵉ de Thiérache	1		
Albigeois	2		
Venuge	1		
Quercy	1		
TOTAL	27	TOTAL	28

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY; 24 JANVIER 1704[2].

(*Voir page* 190.)

M. de Vendôme n'ayant pas pu joindre le gros de l'armée impériale dans la grande marche qu'elle vient de faire, j'estime qu'il est de l'intérêt du roi qu'après s'être fait joindre par une partie des troupes de M. le grand-prieur, il pousse cette armée le plus loin qu'il pourra dans le fond du Piémont :

1° Pour lui laisser moins de pays et pour lui rendre, par conséquent, la subsistance plus rare et plus difficile ;

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 28 *bis*.

[2] *Idem*, vol. 1893, n° 1ᵉʳ.

2° Pour laisser derrière soi plus de pays, et pour rendre, par conséquent, à l'armée du roi la subsistance plus abondante et plus aisée ;

3° Pour rendre aux ennemis la communication avec la mer et avec les troupes qu'ils ont laissées en Lombardie plus éloignée et plus difficile ;

4° Pour éloigner tout à fait les ennemis du grand chemin d'Alexandrie à Saint-Pierre-d'Arène par Novi, par lequel nous communiquons avec la mer.

Comme vraisemblablement M. le duc de Savoie, après qu'il aura joint l'armée impériale, ne manquera pas d'envoyer une grande garnison à Verceil, pour pouvoir faire des courses dans le Milanais et en tirer de l'argent, il sera à propos d'avoir toujours sous Novare un corps de troupes pour contenir la garnison de Verceil et pour faire des courses dans le Verceillais.

Par toutes les parties du Piémont où l'on peut faire la guerre, il faut enlever le plus qu'on pourra tous les grains, afin de rendre la subsistance difficile aux ennemis.

Et, comme M. le duc de Savoie ne manquera pas de prévoir que, pour peu que la guerre dure, la subsistance dans la partie du Piémont qui lui restera deviendra rare et difficile, et prendra sans doute de loin des mesures, de concert avec les impériaux, pour faire venir des blés par mer à Villefranche ou à Oneglia, et pour les faire venir ensuite par les montagnes à Coni ou à Turin, il sera à propos, pour traverser ce commerce, de faire deux choses:

L'une, d'avoir toujours dans la rivière de Gênes des frégates ou autres bâtiments de guerre, qui empêchent toutes sortes de bâtiments marchands de débarquer à aucun endroit des côtes qui appartienne à M. le duc de Savoie ;

L'autre, de faire occuper par des troupes quelques postes aux environs de Villefranche et de Nice, comme Sospello et Dolce-Aqua, qu'on a déjà occupés pendant la dernière guerre, afin d'empêcher la communication du Piémont avec les deux places susdites.

Si l'on pouvait accommoder quelque réduit à Oneglia pour pouvoir y mettre des troupes en sûreté, cela serait fort bon, et l'on ôterait par là à M. le duc de Savoie un bon pays le long de la côte, qui ne laisse pas de lui rapporter un revenu assez considérable.

Si, dans la suite, on pouvait, par le moyen de la marine, bombarder Nice et Villefranche, on ferait fort bien, et peut-être qu'on mettrait le feu dans les magasins qui renferment les munitions de guerre et de bouche; si cela arrivait, il serait difficile à M. le duc de Savoie de remunir ces places. On a l'exemple de l'effet terrible que les bombes causèrent, pendant le dernier siége de Nice, au corps de cette place.

En même temps qu'on prendra des mesures pour empêcher que M. le duc de Savoie ne tire des blés par mer, il faudra prendre garde qu'il n'en tire par terre de Lombardie, par le moyen des paysans, qui pourront, dans l'espérance de gagner beaucoup d'argent, lui en porter par les montagnes de Gênes et du Montferrat; et, pour empêcher ce commerce, il faudra mettre une bonne garnison à Tortone, et occuper quelques postes ou châteaux dans lesdites montagnes, le long de la Scrivia et de la Bormida, observant de mettre, dans lesdits postes qu'on occupera, des officiers soigneux et vigilants, qui aient soin de faire barrer souvent le pays par des partis. Ce commerce de grains est moins à craindre présentement que les montagnes sont couvertes de neige, que quand les neiges seront fondues.

Dès que M. le duc de Savoie ne pourra point tirer des blés par mer, ni par les montagnes de Gênes et du Montferrat, non plus que des frontières du Milanais, il sera difficile qu'il puisse subsister longtemps avec commodité de la partie du Piémont dont il restera le maître. Je sais bien qu'il a des blés en provision; mais, comme la consommation pour la subsistance des troupes et des peuples sera grande, cela ne durera pas longtemps.

Le plus considérable revenu du Piémontais consiste dans la soie. Si l'on coupait peu à peu une grande partie des mûriers, cela ferait

un grand tort à ces peuples, et conséquemment à M. le duc de Savoie, qui est ordinairement payé de ses tributs par le commerce de la soie.

Les peuples du Mondovi, de Ceva et de l'Ormée, et particulièrement ceux du Mondovi, sont très-mal affectionnés à M. le duc de Savoie; ainsi l'on pourrait peut-être trouver le moyen de faire un bon usage d'eux contre ce prince.

Pendant la dernière guerre, le roi avait une espèce de traité avec ces peuples, c'est-à-dire ceux du Mondovi, et ils se seraient sans doute déclarés contre M. le duc de Savoie, pour peu qu'on eût envoyé de Nice dans leur pays quelques troupes pour les joindre.

Comme vraisemblablement M. le duc de Savoie ne manquera pas de faire prendre les armes aux paysans de son pays, particulièrement dans les parties dudit pays dont la situation se trouvera forte et avantageuse, il est d'une grande conséquence, dans le commencement de cette guerre, d'obliger, autant qu'on pourra, ces peuples, ou par la douceur ou par la force, à mettre les armes bas, sans quoi ils s'aguerriraient insensiblement et ne laisseraient pas de faire beaucoup de mal aux troupes du roi.

Il conviendra de traiter avec douceur les peuples de la partie du Piémont dont le roi sera le maître, afin de les engager à cultiver la terre, sans quoi les troupes de sa majesté souffriraient dans la suite par la subsistance.

Dans les provisions de munitions que le roi fera faire pour la guerre du Piémont, il sera à propos d'y mettre beaucoup de bombes, dont on pourra faire dans la suite un bon usage contre les places de M. le duc de Savoie, dans lesquelles il n'y a aucun souterrain.

Il faudra bien garnir de troupes le Pragelas et la vallée d'Oulx, afin d'empêcher M. le duc de Savoie de ruiner lesdites vallées, dont la conservation est nécessaire pour la communication de la France avec le Piémont, et pour empêcher les courses que ce prince pourrait envoyer faire en Dauphiné.

J'estime qu'il ne faudrait point faire marcher en Piémont les

troupes qui sont aux ordres de M. de la Feuillade, et que le roi destine pour ce pays, que lorsque les recrues de l'armée d'Italie seront arrivées dans le haut Dauphiné, parce que lesdites troupes escorteront lesdites recrues dans les montagnes; et M. de Vendôme, venant à s'avancer à Carmagnola ou à Villefranche, sera en état de leur donner la main, sans que les ennemis puissent l'en empêcher.

Comme, lorsque les recrues et les troupes du Dauphiné auront joint l'armée du roi, ladite armée se trouvera très-forte, il sera bon, dans ce temps-là, d'en envoyer une partie considérable dans la Lombardie, pour l'employer à chasser les Allemands des postes qu'ils occupent encore actuellement, tant sur le Pô que dans l'espace du Seraglio qui est entre la Secchia, la Fossa Mantouana et le Panaro; cela est de conséquence pour ôter aux impériaux tout établissement en Italie. Si l'on pouvait même, dès à présent, faire cette expédition, il ne faudrait pas la remettre à un autre temps; mais il me paraît qu'on n'est pas maintenant assez fort en Piémont pour cela, et qu'on pourrait, si on le faisait, causer une grande ruine aux troupes, qui ont grand besoin de repos pour se remettre des fatigues de la longue campagne qu'elles ont faite, et de la grande et brusque marche qu'elles viennent de faire.

Il sera bon de faire toutes sortes d'offices auprès de la république de Gênes, pour la porter à n'aider en aucune manière, et particulièrement par des fournitures d'argent, les impériaux ni M. le duc de Savoie. Si cette république ferme tout commerce avec eux, il sera difficile qu'ils reçoivent, sinon aucune, du moins de fréquentes remises d'argent.



Il est à propos de faire bien garder les principaux passages du Chablais, comme aussi de bien ménager les Valaisans, pour empêcher que les troupes que les Suisses pourront envoyer dans la suite à M. le duc de Savoie ne puissent passer par ces deux pays; l'amitié des Valaisans est plus nécessaire qu'on ne croit.

Au commencement de l'été prochain, quand le petit Saint-Bernard sera praticable, il faudra tâcher d'occuper quelque poste dans

le haut du val d'Aost, afin d'ôter à M. le duc de Savoie l'usage de ladite vallée, tant pour faire rentrer des partis en Savoie que pour recevoir par là des secours des Suisses.

Il faudra faire retirer dans le dedans du Milanais les blés qu'il pourra y avoir en provision dans les parties de ce duché qui confinent au Verceillais (comme le val de la Sesia et autres), afin d'empêcher que M. le duc de Savoie ne profite desdits blés en les faisant enlever.

Il faut ménager fort les Grisons, afin qu'ils ne donnent point de passage par leur pays aux recrues des impériaux.

Quelques gratifications et quelques croix de Saint-Michel, données à propos aux principaux et plus accrédités des Valaisans et des Grisons, ne sauraient produire, dans le temps présent, qu'un très-bon effet pour le service du roi.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY [1].

(*Voir page* 190.)

Avant de commencer de faire un projet pour la campagne d'Italie, il faut que M. de Vendôme songe à mettre les troupes qu'il a amenées de San-Benedetto en quartier d'hiver dans des postes où les troupes se puissent rétablir, et donner la main en même temps aux approvisionnements de guerre et de bouche pour la campagne prochaine; et, comme toutes les munitions de guerre et les recrues ne peuvent arriver commodément que par la mer, il faudrait se placer de manière qu'en mettant les troupes dans le pays ennemi on laissât libre derrière soi la communication de Gênes à Alexandrie, pour de là les transférer à Casal, où se doivent faire les approvisionnements de bouche et de guerre pour la campagne. Je ne doute pas que M. de Vendôme, qui connaît ce pays, et qui est éclairé, n'ait pris ce parti-là; ainsi je ne parlerai point des moyens ni des mouvements qu'il serait à propos de faire pour parvenir à cet établissement.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1776, n° 74.

Pour raisonner juste, et faire un projet convenable pour la campagne d'Italie, il faut être instruit au juste de la force de l'armée ennemie et de la nôtre; l'armée des ennemis est composée de vieilles troupes de M. le duc de Savoie, du premier détachement qu'a amené M. de Visconti et de celles que M. de Stahremberg a amenées.

Les vieilles troupes de M. de Savoie sont composées de quinze bataillons de nouvelle levée, dont il a fait des seconds bataillons à ses vieilles troupes.

Ces milices peuvent être de cinq ou six mille hommes, de manière que M. de Savoie peut avoir dix-sept mille hommes, tant vieilles troupes que nouvelles, en infanterie, cavalerie ou dragons, et cinq ou six mille hommes de milice, qui lui coûtent beaucoup à entretenir, parce qu'elles ne marchent point que M. de Savoie ne leur paye dix sous par jour par homme, et on ne les peut employer que dans les montagnes, ou, dans les places, mêlées avec de vieilles troupes.

Le détachement qu'a amené M. de Visconti est arrivé en Piémont composé de douze cents hommes, dont huit cents étaient à cheval; mais il les faut compter tous à cheval, puisque M. de Savoie avait fait venir de Suisse mille chevaux, tant pour ces troupes-là que pour les siennes, au moyen de quoi on peut compter que sa cavalerie et ce détachement-là sont complets en chevaux.

Les troupes que M. de Stahremberg a amenées étaient de dix-huit mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, sans compter ce qui est resté sur la Secchia. Ils peuvent avoir perdu dans leur marche quatre mille hommes; par conséquent ils doivent être arrivés en Piémont avec quatorze mille hommes effectifs. On peut donc compter que l'armée ennemie, dans le Piémont, est actuellement composé de quinze mille Allemands et de dix-sept mille hommes des troupes de M. de Savoie, lesquelles ensemble font trente-deux mille hommes, sans compter les milices.

Il lui faut au moins, pour garder ses places, sept mille hommes

de troupes réglées avec toutes ses milices; partant, il ne peut mettre en campagne que vingt-cinq mille hommes.

Il faut observer que le corps de troupes de M. de Savoie ne peut augmenter, le comptant sur le pied complet, comme effectivement il est. Il n'en est pas de même des quinze mille Allemands, lesquels trouveront des chevaux en Suisse pour remonter leur cavalerie, et pourront faire passer par la Suisse des recrues pour l'infanterie.

Je ne parle point de la force de nos deux armées en Piémont et en Savoie, parce que le nombre en est connu. Je crois que ce qui est en Piémont et en Savoie sera bien le double des ennemis, toutes nos places gardées; mais il faut faire attention qu'à la fin du mois de mai les montagnes n'étant plus couvertes de neige, il faudra que nos troupes qui sont en Savoie gardent la Savoie, la Provence et le Dauphiné, non pas avec la même quantité de troupes que M. de Catinat avait quand il y était, parce qu'en ce temps-là nous n'avions pas d'armée en campagne pour occuper celles que les ennemis y avaient; mais il faudra seulement laisser quelques bataillons autour de Montmélian, pour empêcher les courses que cette garnison pourrait faire, et pour contenir toute la Savoie. Il faudra, dans ce temps-là, occuper les postes de Seyne, de Colmars et d'Ubaye, et quelques autres à la tête du Var, qui sont les lieux par où les ennemis peuvent déboucher pour entrer en Provence et en Dauphiné.

On pourra se servir des milices du pays pour joindre aux troupes réglées employées à garder ces postes-là, au moyen de quoi toutes les frontières seraient en sûreté contre les courses des ennemis, qui ne seront jamais en état, pendant que nous serons maîtres de la campagne, de faire de gros détachements de leur armée pour pénétrer en France.

Mais, comme il est inutile de garder ces postes-là jusqu'à ce que les neiges soient fondues, on peut, en attendant, se servir de ces troupes-là pour faire le siége de Suse au commencement d'avril, d'autant plus facilement qu'on pourrait se passer de cavalerie.

Je voudrais donc marcher à Fenestrelle avec toute l'infanterie qui est destinée pour ce pays-là, à la réserve de ce qu'on laisserait en Savoie.

J'avancerais quelques postes à Pérouse, afin de leur donner de l'inquiétude sur l'endroit par lequel je voudrais entrer dans la plaine, soit par Pignerol, ou par Suse; il y a de l'apparence qu'ils croiraient que ce serait Pignerol, voyant l'armée plus à portée de communiquer par cet endroit-là, la plus grosse partie étant sur le Tanaro, que par le côté de Suse. Cependant je crois qu'il serait à propos de disposer à Exilles toutes les munitions de bouche et de guerre nécessaires pendant l'hiver pour faire le siége de Suse; il faudrait surtout des bombes et des mortiers, qui avanceraient fort la prise de ce château. Ces mesures-là prises, il faudrait marcher, avec une partie de l'infanterie de Fenestrelle, par le col de la Fenêtre, pour tomber sur Suse, et avec l'autre partie par Exilles et Chaumont, comme fit M. le maréchal de Catinat quand il l'assiégea, dont je donnerai des mémoires, si le roi le souhaite, parce que j'étais avec lui.

L'armée du Milanais, quoique fort supérieure à celle des ennemis, ne peut entrer en Piémont que par deux endroits, ou en deçà ou en delà le Pô, c'est-à-dire par le côté de Coni ou par le côté de Verceil. En se rendant maître de Coni, on est à portée de se rendre maître de Nice et de Villefranche, et de leur ôter par là tous les secours qu'ils pourraient avoir par la mer. Par l'autre côté du Pô, il faudrait prendre Verceil et Ivrée, au moyen de quoi on leur ôterait la communication avec les Suisses; et on en établirait une sûre avec la Savoie. Il est question présentement d'examiner celui des deux partis dont on tirera le plus d'utilité, et qui portera plus de préjudice aux ennemis, lesquels, occupant la montagne des Capucins, depuis Chieri, avec un gros corps d'infanterie, nous rendent impossible le siége de Turin. Il faut donc se restreindre à prendre l'un des deux partis dont je viens de parler : celui de Coni me paraît le plus difficile, non-seulement par les subsistances, mais encore par les diffi-

cultés de la situation du pays, et ne fait pas autant de mal aux ennemis, qui ne sont pas à portée de tirer de grands secours par la mer, ni faire de grands progrès de ce côté-là; car, quand on aura bien approvisionné et mis des troupes dans Finale, Alexandrie, Tortone et Valence, il sera impossible que les ennemis nous puissent donner aucune inquiétude, leur subsistance étant très-éloignée, parce qu'ils n'ont de places approvisionnées que Verceil, Turin et Coni; et, tout l'Astesan étant mangé par nos quartiers d'hiver, ils ne pourraient tout au plus que faire quelques courses de ce côté-là. Il n'en serait pas de même si l'on abandonnait le côté de Verceil, où les ennemis ont de grands magasins qui leur donneraient de grandes facilités pour faire quelque entreprise sur Mortare ou sur Novare, qui sont les seules places qui peuvent couvrir Milan.

Il n'y a donc point de difficulté qu'étant obligé de prendre un des deux partis dont je viens de parler, on tirera un plus grand avantage en attaquant le côté de Verceil que celui de Coni. Il faudrait donc commencer la campagne par le siége de Verceil, qui est une grosse place facile à prendre à cause de sa grande étendue; mais, pour y parvenir avec moins de difficulté, je voudrais dès à présent établir des quartiers d'hiver à Trino, Crescentino et Santhia; il n'y aurait, pour cet effet, qu'à grossir le corps qu'a M. d'Estaing sur la Sesia avec beaucoup de troupes que nous avons sur nos derrières, dans le Montferrat, lesquelles vivraient aux dépens de M. de Savoie dans un bon pays. Nous en tirerions encore un autre avantage, qui serait d'ôter toute communication de Verceil avec les troupes de M. de Savoie; de plus, ces troupes-là, ainsi disposées pendant le quartier d'hiver, seraient d'une grande utilité pour le siége de Verceil, parce que je suis persuadé que, pour le faire commodément, il faudrait commencer par celui d'Ivrée, qui n'est pas une bonne place, mais qui ne laisserait pas de nous faire bien de la difficulté si les ennemis avançaient un corps sur la Doire-Baltée, où ils pourraient prendre tel poste qui nous empêcherait d'en faire l'investissement. Il serait donc de conséquence, quand nous commencerons la campagne, si nous

voulons nous rendre maîtres d'Ivrée, d'avoir un corps à portée de nous faciliter le passage de la Doire-Baltée, et de faire en même temps l'investissement d'Ivrée, qui ne nous fera aucune peine à prendre dès le moment que nous serons postés. On pourrait même, pendant l'hiver, sous prétexte de faire subsister les troupes qui sont à Santhia, faire porter de Casal quelques farines pour le commencement de la campagne, parce que, y ayant un canal qui va de Santhia à Ivrée, c'est une grande facilité pour la subsistance de l'armée.

L'heureux succès de la campagne dépend de cette première entreprise, premièrement, parce qu'en laissant une armée d'observation sur la Doire-Baltée, il sera facile, avec fort peu de troupes, de faire le siége de Verceil sans craindre que les ennemis puissent nous troubler en aucune manière; de plus, cette conquête est d'une si grande conséquence, qu'elle ôte toute la communication que les ennemis pourraient avoir avec la Suisse, et nous en donne une assurée en Savoie par le val d'Aost; ainsi les ennemis ne pourraient plus avoir ni remontes ni recrues.

Étant les maîtres d'Ivrée et de Verceil, je pousserais mes vivres à Ivrée, afin d'être en état de me porter sur la petite Doire; ils ne pourraient pas empêcher de la passer pour communiquer avec Suse, du côté d'Alpignano ou de Pianezza, supposant Suse pris dès le mois de mars par les troupes de M. de la Feuillade, parce que, s'il ne l'était pas, en m'allongeant par la vallée de Suse par ma droite, je couvrirais les troupes qui en feraient le siége; après quoi, je serais en état de resserrer les ennemis de manière que, les obligeant de se tenir sous Turin, je pourrais faire venir les troupes employées en Provence et en Dauphiné pour grossir l'armée, de manière que, les réduisant à ne pouvoir abandonner Turin, je leur ferais consommer pendant la campagne les vivres qu'ils y ont, pour les mettre hors d'état d'y pouvoir rester la campagne prochaine, ce qui ne serait pas difficile, étant maîtres du pays. Ayant une armée aussi supérieure, telle que nous l'aurons, tout cela se pourra faire sur la fin de la campagne par des mouvements de guerre dont on ne peut parler

dans ce mémoire, parce qu'ils ne se peuvent régler que suivant ceux des ennemis.

PROJET POUR L'ARMÉE QUI RESTE SUR LA SECCHIA[1].

(*Voir page* 190.)

Comme le principal intérêt des ennemis qui sont sur la Secchia est d'occuper beaucoup de troupes avec un petit nombre, afin de faire une plus grande diversion, je crois que notre principal objet est de trouver moyen de les empêcher d'entrer dans notre pays avec un nombre de troupes tout au plus égal au leur; après quoi, ils ne tireront pas un grand avantage du corps qu'ils ont à Ostiglia et à la Mirandole, ce qui serait impossible avec le double des troupes qui sont sur la Secchia, si l'on voulait garder tout le Modénais.

Il faut donc se restreindre à garder le Mantouan en deçà du Mincio, et le Milanais en deçà du Pô, le Modénais ne nous étant d'aucune utilité que pour en tirer des contributions, que nous pourrons toujours tirer en conservant Brescello avec un pont sur le Pô, au moyen duquel il sera facile de faire contribuer tout ce pays; de manière qu'il faudrait, pour épargner le grand nombre de troupes et empêcher les ennemis de nous faire du mal de ce côté-là, s'en tenir au Pô et au Mincio depuis Governolo, où il se jette dans le Pô, jusques à Peschiera, où il sort du lac de Garde. Pour cet effet, je raserais toutes les places qui sont de l'autre côté du Pô, comme Modène, Reggio, Carpi, Guastalla et San-Benedetto, qui occuperaient dix mille hommes. La plus grande partie de ces places (on ne mettait qu'un ou deux bataillons pendant que nous avions une armée supérieure à celle des ennemis) ne pourrait pas être abandonnée à ses propres forces à moins d'y mettre cinq ou six bataillons avec de la cavalerie et des dragons, sans compter la dépense et la peine qu'il y aurait à y mettre des provisions de bouche et de guerre, sans quoi on serait exposé à des aventures qui ne seraient glorieuses ni

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1776, n° 75.

pour les armes du roi, ni pour celui qui serait chargé de la défense de ce pays-là.

Il est vrai que, si le corps des ennemis n'augmentait pas, on pourrait garder, non sans peine, tous les postes que nous occupons avec les troupes qu'on y a envoyées; mais il faut compter que M. de Stahremberg a laissé sur la Secchia ses régiments les plus faibles, étant plus à portée d'être recrutés, comme ils le seront infailliblement, sans qu'on puisse les en empêcher, de manière que ce corps, qui n'est que de cinq ou six mille hommes, se trouvera un corps de douze ou quinze mille hommes, lesquels ne tireront aucun avantage du parti que je propose de prendre, que de vivre un peu plus commodément dans les états de M. de Modène, qui est leur allié; parce que, s'ils s'éloignent de la Secchia, pour remonter le Pô et s'approcher du Piémont, il nous sera aisé de les suivre et de les obliger à rejoindre le reste de leur armée. S'ils se tiennent dans le pays où ils sont, ils ne nous donneront aucune inquiétude, le Pô étant une belle barrière. Ils pourraient prendre un troisième parti, qui serait de laisser une petite garnison dans la Mirandole et à Ostiglia, et de venir avec tout le reste de leurs troupes tâcher de passer le Mincio, pour, de là, se porter du côté du Bressan et du Bergamasc, pour entrer dans le Milanais par un côté qui est tout ouvert. Les Vénitiens ne les laisseraient pas manquer de vivres, mais il faudrait qu'ils passassent le Mincio; et pour les en empêcher, je crois qu'il faudrait avoir deux bataillons à Governolo, lesquels fourniraient quelques petits postes, jusques à Mantoue seulement, pour être avertis en cas qu'ils voulussent faire un pont pour passer. Il faudrait dans Mantoue six bataillons et un régiment de dragons, quelques petits postes depuis Goito jusques à Mantoue, tout du long d'un canal qui va de Goito à Mantoue, qui est encore par delà le Mincio, qui n'est point guéable de ce côté-là. En un mot, les ennemis ne pourraient pas se fourrer entre ce canal et le Mincio, dont les bords sont inaccessibles à cause des marais qui règnent depuis Goito jusques à Mantoue. Il faudrait dans Goito deux bataillons et deux à

Volta; ces quatre bataillons occuperaient six redoutes que j'ai fait faire à tous les gués qu'il y a depuis Goito jusques à Peschiera. Il ne faudrait que six cents hommes pour garder ces six redoutes. On pourrait, pour les rendre meilleures et plus en état de se défendre, y mettre une trentaine de pièces de canon que j'ai prises dans le Trentin et conduites à Castiglione, ce qui ferait un fort bon effet; car, les redoutes n'étant guère qu'à une demi-lieue les unes des autres, il serait impossible qu'ils nous pussent surprendre, par le moyen des signaux qu'on ferait avec du canon, qui est tout ce qui est nécessaire sur le Mincio, parce qu'on ferait un corps de tout le reste des troupes, qui serait assez considérable pour empêcher les ennemis de passer. Je placerais ce corps de troupes de l'autre côté du Mincio, vis-à-vis de Goito, dans un poste plein de fourrage, de pâture, et dont la situation, à cause d'un canal et des marais, est si bonne que l'armée ennemie ne pourrait songer à l'attaquer; et, de ce camp-là, on serait à portée de se porter sur le Mincio en quatre heures de temps, en quelque endroit que les ennemis en voulussent tenter le passage, soit du côté de Mantoue, ou du côté de Peschiera, Goito étant environ à une distance égale de Governolo et de Peschiera. Il faudrait encore un bataillon pour garder Castiglione et Castel-Goffredo, deux sur l'Oglio, dans les postes qu'on a toujours occupés, et deux bataillons à Brescello, et un régiment de cavalerie, de manière qu'il ne faudrait, dans toutes les garnisons, que dix-sept bataillons, un régiment de cavalerie à Brescello, et un de dragons à Mantoue; ainsi, le corps sous Goito serait de vingt escadrons et de treize ou quatorze bataillons, ce qui ferait qu'on aurait toujours un corps de neuf ou dix mille hommes prêt à se porter partout où il serait nécessaire pour s'opposer au dessein des ennemis, de quelque côté qu'ils voulussent tourner.

MÉMOIRE DE M. LE DUC DE VENDÔME; 20 JANVIER 1704[1].

(*Voir page* 190.)

Il semble d'abord que la jonction du comte de Stahremberg avec le duc de Savoie doive changer les dispositions qu'on avait prises pour le siége de Turin; mais, quand on y a réfléchi sérieusement, il me paraît qu'il faut suivre toujours le même projet.

Si le secours qui vient d'arriver à M. de Savoie était plus considérable que celui que j'ai amené de la Secchia, on aurait raison de dire que l'entreprise du siége de Turin ne serait plus possible, puisque, pour former un siége aussi considérable que celui de Turin, il faut être supérieur à son ennemi; mais cette raison est détruite, puisque j'ai amené plus de troupes avec moi que le comte de Stahremberg n'en a amené avec lui; par conséquent, la supériorité que nous avions sur M. de Savoie est augmentée au lieu de diminuer.

Il est vrai que la supériorité contre un petit nombre de troupes est plus décisive que contre un plus grand, et que M. de Savoie pourra entreprendre des choses auxquelles il n'aurait osé songer avec ses forces seules; mais cette raison, quoique bonne, rendra le siége de Turin plus difficile à faire, mais elle ne le rendra pas impossible; et je persiste plus dans la même opinion que toute autre entreprise que celle-là ne peut être utile, puisque c'est la seule qui puisse finir la guerre, et, par conséquent, le seul et unique objet qu'on doive avoir. Le siége de Verceil et celui de Verue ne mènent à rien de décisif, et ne feront que de nous donner quelques aisances sans rien finir, qui est le seul objet de l'empereur, puisqu'on voit clairement qu'il sacrifie tout pour maintenir la guerre en Italie; et, par la même raison que l'empereur veut la faire durer, nous devons nous efforcer de la finir, et cela ne se peut faire que par la prise de Turin.

A présent, il faut examiner ce qu'il y a à faire pour réussir à cette entreprise. Comme il y a apparence que M. de Savoie fera tout ce qu'il pourra pour combattre notre armée avant que la jonction se

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 42.

fasse, il faut, de nécessité, rendre cette armée aussi forte que l'on pourra, et tâcher de ne point mettre au hasard une chose aussi importante, et que l'on peut rendre presque sûre en prenant de certaines précautions.

La première, et la plus nécessaire de toutes, est de nous envoyer les recrues le plus tôt qu'il se pourra, et de les faire venir par mer; un secours comme celui-là ôtera peut-être au duc de Savoie l'envie de nous combattre quand nous irons faire la jonction; et, s'il nous attaque, cette augmentation de troupes est assez grande pour décider un jour de bataille. Ces raisons sont si bonnes, que je crois n'avoir pas besoin de parler davantage sur ce sujet pour faire voir de quelle conséquence il est de nous envoyer au plus tôt les recrues, et de les faire venir par mer; de plus, quoiqu'il ne manque pas beaucoup d'hommes dans notre cavalerie, cela ne laisse cependant pas de monter à mille ou douze cents, et ce n'est pas un petit renfort que mille chevaux de plus, surtout à passer par des pays fort ouverts, pour faire la jonction, laquelle se doit toujours faire par Pignerol, comme je l'ai déjà marqué plusieurs fois. Il ne manquera pas un cheval à notre cavalerie au commencement d'avril, et il serait bien nécessaire que les recrues pussent être arrivées avant ce temps-là; car sans cela, comme le nombre des chevaux excédera celui des cavaliers, les chevaux ne peuvent pas être soignés comme quand chaque cavalier n'en a qu'un à panser.

Comme, selon toutes les apparences, il se consommera une grande quantité de poudre au siége de Turin, on ne peut trop tôt nous en envoyer par mer, et je crois qu'il n'y en aura pas trop de huit cents milliers.

Enfin, pour finir ce mémoire, mon opinion est que si sa majesté trouve trop de difficultés au siége de Turin, plutôt que de faire un autre siége en Piémont, il vaut mieux s'y réduire à une défensive, et renvoyer un assez grand nombre de troupes sur la Secchia, non-seulement pour prendre Ostiglia et Revere, mais pour pénétrer dans le Trentin et dans le Tyrol et donner la main à M. l'électeur de Ba-

vière. Cet objet me paraît bien plus considérable que la prise de toute autre place que celle de Turin, laquelle sera difficile, comme je l'ai déjà dit, mais ne sera pas impossible.

Je ne doute pas que, pendant le reste de l'hiver, M. de Savoie ne retranche la hauteur de Montcaglieri; mais avec la supériorité que nous aurons, surtout en infanterie, il ne sera pas impossible de l'y forcer et de l'obliger, par les mouvements de l'armée, à se déplacer, outre que je suis persuadé qu'à la longue son armée y manquerait de subsistance. Voilà ce que je pense et ce que j'ai cru de mon devoir d'exposer à sa majesté; comme elle est plus clairvoyante que personne, je suis sûr qu'elle prendra le bon parti. J'attendrai ses ordres et les exécuterai avec mon exactitude ordinaire.

J'oubliais encore une raison convaincante pour envoyer au plus tôt les recrues et les faire venir par mer, qui est la nécessité de fortifier l'armée de la Secchia; et si les recrues nous arrivaient par terre et venaient avec les troupes qui sont en Savoie, comme il n'est pas possible de se mettre en campagne avant le commencement de mai, l'armée de la Secchia n'aurait ses recrues qu'à la fin de juin.

MÉMOIRE DE M. LE DUC DE VENDÔME; 31 JANVIER 1704[1].

(*Voir page* 191.)

Sa majesté a vu, par mon dernier mémoire, que je conclus pour le siége de Turin, quelque grande que soit cette entreprise et quelques difficultés qui s'y rencontrent, parce que je crois que c'est la seule chose qui puisse mettre M. de Savoie à la raison, et, par conséquent, être cause de la fin de la guerre en Italie. Cet objet est si grand, qu'il semble qu'il doit déterminer le roi à ordonner ce siége; mais je crois devoir en même temps faire envisager à sa majesté les difficultés qui s'y rencontreront.

La première sera pour la jonction; et, quoique ce ne soit pas la plus embarrassante, nous ne pourrons pas nous mettre en mouve-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 68.

ment pour nous approcher du Pô sans nous exposer à une bataille, si les ennemis veulent la donner, puisque, quand on est à dix milles d'Asti, on entre dans des plaines très-vastes, et dans lesquelles on ne peut prendre aucun poste qui puisse faire éviter un combat. La jonction étant faite, il faudra se rendre maître de Chieri et de la hauteur des Capucins, étant impossible de faire le siége de Turin sans rapprocher nos vivres, qui seront à Casal, à Aost et à Alexandrie, et sans faire venir aussi toutes les munitions de guerre nécessaires pour un pareil siége, et il faut, de nécessité, que ce soit l'armée qui protége tous ces convois, étant aisé à l'ennemi de les traverser par le pont de Verue. L'armée ennemie peut même nous incommoder beaucoup pendant le siége; mais je crois qu'on peut remédier à cet inconvénient par la supériorité de troupes que nous aurons au moyen de la jonction. Tout ce que je viens de dire ne se pourra faire qu'après beaucoup de temps; et, quand la campagne commencerait au premier de mai, et que nous nous rendrions maîtres de tous les postes nécessaires pour faire le siége de Turin, sa majesté ne doit pas compter qu'on puisse ouvrir la tranchée avant la fin de juin. J'ai cru de mon devoir de lui représenter les utilités et les difficultés de ce siége, afin qu'elle décide comme elle jugera à propos.

Si sa majesté ne veut pas qu'on fasse le siége de Turin, et qu'elle ne juge pas à propos que les troupes qui sont aux ordres de M. de la Feuillade nous joignent, on peut faire faire à cette armée le siége de Verceil, et faire faire en même temps celui de Suse à M. de la Feuillade. M. de Savoie, se voyant pris par les deux bouts, se trouvera fort embarrassé, et ces deux places prises nous dédommageront en quelque façon de n'avoir pas fait le siége de Turin, quoique je persiste toujours à dire que la prise de ces deux places ne déterminera pas le duc de Savoie à un accommodement comme Turin. A l'égard des difficultés, il s'en trouvera beaucoup moins à cette entreprise qu'à l'autre, et on pourra commencer ce siége beaucoup plus tôt; mais, la jonction ne se faisant point, il faudra, de nécessité, faire venir quelques troupes de la Secchia.

Si sa majesté ne goûte aucun de ces deux projets, on en peut former un troisième, dont on ne laisserait pas de tirer de grands avantages : c'est de commencer d'abord par faire la jonction, laisser ensuite un nombre suffisant de troupes pour défendre les frontières du Milanais, du Montferrat et de Mantoue, et marcher avec le reste sur la Secchia, attaquer Revere et ôter aux ennemis le pont qu'ils ont entre ledit Revere et Ostiglia. Par là on ôte à l'armée de l'empereur qui est en Piémont toute espérance de communication avec l'Allemagne, et il ne sera peut-être pas impossible dans la suite de chasser les Allemands du pays vénitien et même du Trentin, et de communiquer avec M. de Bavière. Si sa majesté se détermine à ce projet, il nous sera aisé de faire descendre par le Pô toute l'artillerie et les munitions de guerre qui sont actuellement à Casal, à Alexandrie et à Pavie, lesquelles sont destinées pour le siége de Turin. Comme il est essentiel, quelque parti que le roi prenne, d'assurer les frontières du Milanais, pour y pouvoir laisser moins de troupes et fortifier l'armée pendant les mouvements qu'elle aura à faire, j'ai mandé à M. de Vaudémont qu'il était d'une nécessité indispensable de tirer un retranchement du lac d'Orta jusqu'à Borgomanero, et de le continuer incessamment le long de l'Agogna, jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans le Pô. Je ne doute pas qu'il n'y fasse travailler incessamment, et, selon les apparences, cet ouvrage sera achevé avant le commencement de la campagne.

Il y a lieu de croire que si cette campagne se passe avec succès, cela pourra finir la guerre d'Italie; et le succès de la campagne dépend du parti que l'on prendra. Je ne me sens pas assez fort, et n'ai pas assez bonne opinion de moi-même, pour vouloir dire seulement mon sentiment sur une matière aussi importante. Il n'y a que sa majesté qui, par ses lumières, puisse choisir le meilleur de ces trois projets. J'attendrai sa décision, et me mettrai en état de lui obéir le mieux qu'il me sera possible; et, quoique la prise de Turin me paraisse fort décisive, on peut espérer de grands avantages des autres projets.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY; 2 FÉVRIER 1704[1].

(*Voir page* 192.)

Suivant la disposition des choses en Italie, le siége de Turin, qui, sans contredit, est l'entreprise de toutes celles du Piémont la plus capitale et la plus propre pour finir la guerre d'Italie, ne se peut faire :

1° Parce qu'à cause de la navette que les ennemis peuvent faire derrière la Doire et le Pô, auprès de cette place et du poste des Capucins qu'ils occupent, et qui est fort bon, il n'est guère possible de les chasser de dessous cette place, ni, par conséquent, de l'investir; et quand on pourrait les en chasser, il ne serait pas prudent de s'engager à ce siége, à cause de la grande circonvallation de la place et de la séparation des quartiers, qui donneraient aux ennemis moyen d'entreprendre dessus.

2° Parce que les places du Milanais d'où l'on pourrait tirer ses besoins sont trop éloignées de Turin, et que les ennemis pourraient couper les convois pendant le siége, n'étant d'ailleurs pas possible de pratiquer ce qu'on a fait pour le siége de Landau, c'est-à-dire de mener avec l'armée tous les besoins du siége de Turin, faute de pouvoir recouvrer dans le pays un nombre suffisant de chariots pour cela, sans compter que les équipages du Piémont et du Milanais sont de petits chariots à bœufs qui ne portent presque rien.

3° Parce que, pendant le siége de Turin, les ennemis pourraient envoyer ravager le Milanais et piller même la ville de Milan, qui est ouverte; sans compter qu'ils pourraient aussi envoyer faire des courses dans le haut Dauphiné.

Le siége de Coni ne se peut guère faire :

1° Parce que cette place est trop en arrière et trop éloignée du Milanais; et, par conséquent, on aurait beaucoup de peine à se faire fournir les besoins du siége, que les ennemis pourraient couper, et

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1893, n° 7.

l'on exposerait le Milanais et la ville de Milan même à être ravagés par les ennemis, qui entreraient dans ce pays par le côté de Verceil.

2° Parce qu'à cause des torrents de la Stura et du Gesso, dans l'angle desquels Coni est situé, et qui sont très-considérables et très-impétueux pendant la fonte des neiges, les quartiers sont fort séparés et la communication entre eux très-difficile, de sorte que les ennemis, s'approchant de ladite place à la faveur desdits torrents, pourraient fort bien troubler le siége.

Ces deux entreprises paraissant ne pouvoir s'exécuter, et le roi ayant un intérêt principal de s'emparer de Villefranche et des châteaux de Mont-Alban et de Sant-Ospitio, tant pour couvrir la Provence, qui est tout ouverte, et pour fermer la mer aux ennemis, que pour pouvoir bloquer le château de Nice du côté de la terre, on pourrait, dès le commencement de mars, faire faire par une partie de l'infanterie qui est en Dauphiné et en Savoie, et par huit ou neuf cents chevaux, avec quelques frégates, les siéges de Villefranche et des châteaux susdits. Après que ces places, qui ne sont pas d'une grande défense, seraient prises, on s'emparerait de la ville de Nice, on bombarderait vivement le château, et on le bloquerait ensuite du côté de la terre, par l'occupation des postes voisins, sans compter Sospello et Dolce-Aqua, que l'on jugerait à propos de tenir.

En faisant marcher dès à présent en Provence les troupes destinées à faire les siéges susdits, on ne donnerait peut-être pas aux ennemis beaucoup de jalousie à l'égard de Nice, etc., parce qu'ils pourraient croire que c'est pour protéger la Provence à l'occasion de la course qu'ils viennent de faire dans ladite province.

Pendant qu'on ferait le siége de Villefranche, il faudrait garnir de troupes autant qu'on pourrait les vallées d'Oulx et de Pragelas, la vallée de la Durance, du côté de Guillestre, et l'entrée de la vallée de Barcelonnette, pour empêcher le plus qu'il serait possible les ennemis d'envoyer faire des courses dans le Dauphiné et dans la haute Provence. Comme les neiges subsisteront encore dans les Alpes pen-

dant l'expédition de Villefranche, et que, par conséquent, M. le duc de Savoie ne sera pas en état de faire passer des troupes en Savoie, on pourra ne laisser dans cette province que le nombre des troupes qui sera absolument nécessaire.

Pour appuyer le siége de Villefranche, qui ne doit se faire qu'après que la cavalerie de l'armée d'Italie sera recrutée de chevaux, il conviendra que M. de Vendôme s'avance avec l'armée sur la rivière de Piorino, vers Samena ou Villa Stellon, et qu'il fasse ce qu'il pourra pour avoir derrière lui un pont de bateaux sur le Pô, au-dessous de Carignan, le tout afin d'empêcher les ennemis d'envoyer un corps considérable d'infanterie dans les Alpes pour troubler le siége de Villefranche. On sait bien que, nonobstant que l'armée du roi soit dans le poste que l'on vient de marquer, M. le duc de Savoie pourra, à toute extrémité, envoyer de l'infanterie par les Alpes; mais, outre que cela serait fort difficile pendant le temps que les neiges seraient encore auxdites montagnes, il n'y a guère d'apparence que ce prince prenne le parti de s'affaiblir pendant que l'armée du roi serait dans le voisinage de Turin.

L'armée du roi, postée, comme on vient de le dire, sur le ruisseau de Piorino, favoriserait encore le passage des recrues qui seraient venues par mer, à Finale ou à Saint-Pierre-d'Arène, et qu'à cause de la difficulté de la traversée des Alpes on ne saurait guère se dispenser de faire venir par mer.

Pendant que l'armée du roi serait sur le ruisseau de Piorino, elle subsisterait des vivres qui sont dans Asti, et M. de Vendôme devrait en même temps tenir un corps de troupes du côté de Novare, pour la protection du Milanais, du côté de Verceil, quoiqu'on puisse dire que les ennemis, craignant pour Turin à cause du voisinage de l'armée de France, ne songeraient guère à s'affaiblir de ce côté-là pour envoyer faire des courses dans le Milanais et ailleurs.

Après la prise de la ville de Villefranche et des châteaux susdits, il faudrait tâcher d'envoyer par mer quelques troupes pour s'emparer d'Oneglia, afin 1° d'ôter à M. le duc de Savoie ce marquisat, qui

est fort considérable; 2° de barrer, par l'occupation de ce poste, toute communication à ce prince avec la mer.

Les troupes qui auront été employées au siége de Villefranche, et qui ne serviront point au blocus de Nice, pourront peut-être dans la suite être renvoyées à M. de Vendôme par le col de Tende, car, sans cela, il pourra y avoir de la difficulté à les faire passer par le Pragelas, d'autant plus qu'il y a bien loin de Villefranche audit Pragelas.

L'expédition de Villefranche étant faite, on suppose que le roi jugera à propos de faire entreprendre successivement les siéges de Verue et de Verceil, ou du moins de cette dernière place, lesquelles deux places, quoique peu avancées dans le Piémont, ne laissent pas d'être fort importantes : la première, pour ouvrir le Pô et pour donner moyen d'entreprendre un jour sur Turin; l'autre, pour couvrir le Milanais, et pour donner ensuite moyen d'entrer dans le Canavèse du côté d'Ivrée, de pénétrer avant dans le Piémont, et d'ôter à M. le duc de Savoie la communication avec le val d'Aost.

Pour mettre M. de Vendôme en état d'exécuter les entreprises susdites, il faut le mettre tout à fait en force, et, par conséquent, ne laisser sur le bas Pô que ce qu'il faudra précisément de troupes pour tenir en bride les impériaux qui sont demeurés derrière la Secchia, et pour la garde des places que l'on jugerait à propos de conserver de ce côté-là, et que, pour épargner les troupes, on réduit à Modène, Guastalla, Brescello, Mantoue, Governolo, Goito et Castiglione delle Stiviere, croyant que l'on doit abandonner et raser, s'il est possible, les autres postes que l'on occupe de ce côté-là, et dont la garde consommerait beaucoup de troupes et causerait de l'embarras.

Il faudrait mettre de la cavalerie et des dragons à Goito et à Castiglione, pour la garde du Mincio et pour arrêter, autant qu'on pourra, les courses des partis allemands et surtout des hussards.

L'armée du roi qui agira en Piémont ayant été mise, comme on vient de le dire, en force, M. de Vendôme doit, ce semble, com-

mencer par le siége de Verceil. Après qu'il aura pris cette place, il pourra retomber sur Verue, et si, par la disposition où seront alors les affaires, on juge à propos de ne pas attaquer Verue et de remettre ce siége à un autre temps, comme par exemple à la fin de la campagne, l'armée du roi, après la prise de Verceil, pourra s'approcher d'Ivrée et l'attaquer, et, à la faveur de cette place, pénétrer avant dans la partie du Piémont qui est à la rive gauche du Pô, le plus dans le voisinage de Turin qu'il sera possible; bien entendu qu'elle ne s'éloignera de Verceil qu'autant qu'il sera nécessaire pour pouvoir en tirer toujours ses vivres.

Si, pendant que l'armée du roi fera le siége de Verceil et ensuite celui de Verue ou celui d'Ivrée, les ennemis prennent le parti de s'approcher d'elle pour troubler ces entreprises, M. de Vendôme ne doit, ce semble, pas balancer à lever brusquement lesdits siéges, ou totalement ou en partie, pour marcher à eux et pour les combattre; et il paraît être du service du roi d'en user ainsi, l'armée de sa majesté étant aussi bonne qu'elle sera alors.

Comme, pendant que M. de Vendôme sera attaché à l'un des siéges susdits, il pourra arriver que M. le duc de Savoie, craignant, en s'approchant trop de l'armée de France, de se commettre à une action qui pourrait être décisive contre lui, ou jugeant que, quand même il s'approcherait de ladite armée, il aurait de la peine à secourir la place qui serait attaquée; que M. le duc de Savoie, dis-je, pourrait prendre le parti d'envoyer faire des courses en Dauphiné et en Provence, et même en Savoie, quoiqu'à dire la vérité il n'y ait aucune apparence qu'il le fasse, en ce cas il faudra prendre des mesures pour bien garder les principales avenues de ces provinces-là; et voici comment on imagine qu'on doit s'arranger pour y parvenir.

Premièrement, à l'égard de la Savoie, on estime qu'il faut se renfermer à bloquer Montmélian et à garder les pays qui sont en deçà de l'Isère, sauf à remettre pendant l'hiver des troupes dans la Maurienne, dans laquelle, non plus que dans la Tarentaise au delà

de l'Isère, M. de Savoie ne saurait faire aucun établissement solide.

Secondement, à l'égard du Dauphiné, il faut, en premier lieu, mettre une bonne garnison à Exilles contre Suse, et établir des troupes à Oulx;

En second lieu, à Cézanne, qui est l'endroit où la vallée d'Oulx se communique au Mont-Genèvre, au col de Sestrières et à la vallée de Pragelas (on doit retrancher ces troupes à Cézanne, afin de les y mettre en sûreté);

En troisième lieu, à Fenestrelle, et auprès et au-dessus dudit Fenestrelle, et aux Saucières ou aux Traverses, aussi dans un poste retranché pour assurer la communication entre Fenestrelle et Cézanne.

On estime qu'attendu la trop grande proximité de la plaine du Piémont, et, par conséquent, de l'armée de M. le duc de Savoie, et la facilité que ce prince a à envoyer des troupes dans le bas Pragelas et à Pérouse par trois chemins, par celui de Pignerol et par le Dubione, par lès vallées des Barbets, et par Saint-Germain et par Cumiana, on ne doit point occuper ledit bas Pragelas, du moins pendant l'été, sauf à le reprendre l'hiver. Le roi, en usant ainsi, n'exposera que quatre ou cinq villages du Dauphiné.

En quatrième lieu, au village de Mont-Genèvre, pour la garde du passage dudit Mont-Genèvre;

En cinquième lieu, à Briançon, une bonne garnison pour pouvoir soutenir le Mont-Genèvre et la vallée de Queiras, dans laquelle il faudra aussi mettre quelques troupes fixes;

En sixième lieu, quelques troupes à Guillestre, à Palon, pour défendre le passage de la Durance et pour assurer la communication de Briançon avec Embrun, comme aussi des garnisons raisonnables à Embrun et au Mont-Dauphin, pour soutenir au besoin les postes susdits, la vallée de Queiras et la Durance;

En septième lieu, à Villars-d'Arène, ou à la Grave, pour soutenir ladite vallée, qui est le chemin de Briançon à Grenoble,

en cas qu'il échappât quelque parti ennemi qui passât le Laularet.

Troisièmement, à l'égard de la Provence, il faut mettre une bonne garnison dans Seyne, et occuper les postes de Saint-Vincent et du Lausinet, pour être maître de l'entrée de la vallée de Barcelonnette, qui appartient à M. le duc de Savoie, et qui est d'un assez bon revenu; on s'emparera de ladite vallée lorsqu'on le pourra.

Il faut des garnisons dans Colmars, dans Château-Guillaume et dans Entrevaux, pour couvrir la Provence de ce côté-là, quoique, pendant la dernière guerre, les ennemis n'aient fait aucune course dans ce pays-là.

Il faudra, pour bien faire, avoir quelques compagnies de dragons à Glandève, à Colmars, à Seyne, à Embrun et à Briançon, pour les expéditions brusques qu'on pourra avoir à faire.

M. de Vendôme doit, ce semble, tenir toujours Acqui, Cairo et les autres postes qu'il jugera à propos pour assurer la communication de Gênes à Alexandrie et pour soutenir Oneglia.

Il faut mettre, autant qu'on pourra, dans les postes des Alpes, des officiers qui aient servi pendant la dernière guerre dans ce pays-là.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Casal, 8 février 1704[1]. (*Voir page* 196.)

Votre majesté aura vu, par le mémoire en chiffres que lui a rendu mon dernier courrier, ce que je pense sur les affaires d'Italie et les différents partis que l'on peut prendre. Depuis ce temps-là M. le maréchal de Tessé, ayant reçu l'ordre de votre majesté de retourner en Savoie, m'a mandé qu'il croyait qu'il fallait, avant que de partir, que nous eussions une conférence ensemble ; et, sur ce que je lui ai répondu que je croyais que cela était absolument nécessaire, il se rendit ici avant-hier matin. Je lui ai communiqué les mêmes choses qui sont portées par le mémoire que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre majesté, qu'il a fort approuvées; ensuite je lui demandai s'il pourrait dès à présent faire le siége de Suse, et que, si cela était possible, je croyais qu'on ne pouvait rien faire de plus avantageux pour

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 96.

le service de votre majesté ; il me répondit qu'il le pouvait faire avant la fin de mars, et qu'il l'avait même déjà proposé à votre majesté. Les utilités qu'on retirera de cette entreprise me parurent si considérables, que nous crûmes tous les deux que nous ne pouvions trop tôt en informer votre majesté, et je la supplie de se déterminer à ce siége, comme à une chose capitale. En voici les raisons :

En faisant le siége de Suse dans le mois de mars, il sera vraisemblablement pris avant le mois de mai, et, par conséquent, avant que la campagne commence, ce qui est un avantage des plus considérables, n'y ayant rien de plus précieux que le temps ; et cela nous mettra en état de faire encore d'autres entreprises, au lieu que si l'on attend à le faire que nous puissions faire en même temps celui de Verceil ou de Verue, le mois de juin sera passé avant que tout cela soit fini, et, la jonction ne se pouvant faire qu'après la prise de Suse, je ne pourrais fortifier l'armée de la Secchia que fort tard et dans le temps que les maladies commencent à y être dans leur plus grande force.

Le second avantage que l'on retirera de la prise de Suse est la facilité de la jonction, laquelle se fera bien plus aisément par la vallée de Suse que par celle de Pignerol, outre que, si les ennemis veulent combattre cette armée avant la jonction, comme cela pourra fort bien arriver, ils seront obligés de nous attaquer en deçà du Pô, n'y ayant pas d'apparence qu'ils osent le faire quand nous aurons passé cette rivière, puisqu'ils se mettraient entre deux armées, lesquelles, agissant de concert, seraient en état de les accabler.

Le troisième avantage que l'on retirera, et le plus considérable, c'est la facilité que cela nous donnera pour nos vivres, en cas que votre majesté se détermine au siége de Turin ; car, étant maître de Suse, je ferai faire à l'armée des mouvements au delà du Pô, ce que je n'oserais entreprendre sans être maître de cette place, n'y ayant pas d'apparence de m'avancer du côté de Rivoli et d'Avigliano, et de retirer mes vivres de Chieri, le Pô entre deux, l'armée ennemie et la garnison de Turin pouvant facilement me couper tous mes con-

vois ; au lieu qu'avec cette place, non-seulement mes vivres me viendront aisément, mais il y a apparence que l'armée ennemie sera obligée de se tenir derrière la petite Doire, et nous laissera par là tout le pays libre pour nos fourrages jusques à Pignerol et jusques auprès de Saluces.

Ces avantages sont si considérables et si grands, que nous n'avons pas douté, M. de Tessé et moi, que votre majesté ne se détermine à faire le siége de Suse le plus tôt qu'il se pourra. Pour cet effet, il est parti ce matin avant le jour, et ira coucher à Milan ; et comme il croit que la seule chose qui pourrait retarder ce siége sera les affûts des canons qu'il croit qui ne sont plus en état, il doit envoyer un courrier, pour ne point perdre de temps, à M. de la Feuillade et à M. Bouchu pour y faire travailler en diligence.

Je ferai, de mon côté, ce que je pourrai pour faire une diversion, afin de faciliter à M. de Tessé la prise de cette place. Notre cavalerie se rétablit, et j'espère qu'à la fin de mars elle sera complète. Je compte donc de m'assembler, de passer le Pô sur le pont de Casal, et de me mettre au milieu de tous les quartiers des ennemis, lesquels sont assez serrés. Je pourrai même attaquer Trino; et si M. de Tessé se trouve en état, au 15 mars, de faire le siége de Suse, je ne laisserai pas de passer le pont de Casal ; car, avant ce temps-là, nous aurons cent maîtres à cheval par escadron ; il n'y a que les fourrages qui pourront m'empêcher de me mettre en mouvement. Je vais d'ici à ce temps-là en assembler le plus que je pourrai, et votre majesté peut s'assurer que je n'oublierai rien pour cela ; en tout cas, avec du grain et de la paille, que j'espère trouver dans le pays, les chevaux ne laisseront pas de subsister. Enfin, je trouve la prise de Suse si considérable, que je mettrai tout en usage pour faciliter à M. de Tessé les moyens de s'en rendre maître. Quoique je sois persuadé que votre majesté se déterminera à ordonner ce siége avant la fin de mars, et qu'elle envisage mieux que personne les grands avantages qu'elle en peut retirer, je ne puis pourtant, avant que de finir, m'empêcher de lui dire encore que c'est la seule chose qui

puisse faire espérer de mettre le duc de Savoie à la raison à la fin de cette campagne, et j'ajouterai de plus qu'il n'y a rien de bon à faire que cela.

M. de Vaudémont a jugé à propos d'approcher nos retranchements plus près de la Sesia, parce que par là on couvre le Novarais, qui est un bon pays et qui fournit la subsistance actuelle à la moitié de nos troupes. Ces raisons m'ont paru si bonnes, que je me suis déterminé à suivre ce nouveau projet. Tout est déjà prêt, et je crois que l'on commencera à travailler dans deux jours, suivant ce que me mande le comte d'Estaing, lequel est chargé de l'exécution de ce travail. J'envoie à votre majesté l'état des lieux où ce retranchement doit passer.

Mon frère partira incessamment pour se rendre sur la Secchia. Je l'instruirai de ce qu'il aura à faire. Quant à présent, on ne peut songer à autre chose que de se rendre maître de Concordia; et, dans la suite, il faudra faire en sorte d'attaquer Revere. La possibilité de cette entreprise dépendra de ce qui viendra d'Allemagne pour fortifier les troupes des ennemis qui sont sur la Secchia, ce qui fait que je ne puis rien dire de certain sur cela à votre majesté; mais de quoi je puis l'assurer, c'est que l'on y entreprendra tout ce qui sera possible, ainsi que de ce côté-ci.

M. de Vaudémont a envoyé M. de Colmenero à votre majesté, pour lui porter les ordres qu'il a reçus d'Espagne; s'il les exécute, surtout à l'égard du régiment de la garde italienne, qui doit être de treize cents hommes, il ne le peut faire sans diminuer les troupes de l'état de trois bataillons, qui nous seront bien nécessaires pour la garde de nos lignes, sans quoi je serai obligé d'y laisser des nôtres, et d'affaiblir, par conséquent, l'armée quand il faudra faire la jonction. Il me semble qu'il y a un furieux corps de troupes en Espagne, et qu'on peut attendre la fin de la campagne à former ce régiment; il en serait bien meilleur que si on le forme à la hâte, et l'on pourra, pendant l'hiver, lever trois autres bataillons pour nous laisser toujours dans la même force.

Dans le temps que M. de Tessé se mettra en mouvement, j'agirai ici, et mon frère sur la Secchia, et il marchera à Revere.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.
Casal, 18 février 1704[1].
(*Voir page* 197.)

J'ai reçu, par le retour d'un de mes courriers, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, par laquelle je vois que votre majesté a projeté des choses bien différentes de celles que nous avions pensées, M. le maréchal de Tessé et moi, et que nous avons crues tous deux essentielles pour le bien de son service; et, quoique je sois persuadé qu'aussitôt qu'elle en sera informée, elle en connaîtra comme nous l'importance, je crois de mon devoir de lui dire ce que je pense sur le projet de la ville de Nice, de Villefranche, de Sant-Ospitio et de Mont-Alban, lequel n'approche pas, à mon sens, de l'importance de la prise de Suse. Je ne sais de plus par qui votre majesté a été informée de la force de ces forteresses, et qui lui a pu dire que toutes ces conquêtes ne dureraient que trois semaines; mais, pour moi, qui ai été sur les lieux pendant deux campagnes, et qui ai tout remarqué avec soin, j'ose assurer à votre majesté que si le commandant du château de Villefranche est un peu opiniâtre, il tiendra lui seul plus de trois semaines, le fossé étant large et profond et taillé dans le roc. J'avoue que la ville de Nice ne vaut rien; cependant ce sont des bastions revêtus; et si le chemin couvert que j'y ai fait faire subsiste encore, comme je crois, cela ne laissera pas de consommer un certain temps, outre que la garnison peut attendre sans aucun risque jusques à la dernière extrémité, ayant sa retraite sûre dans le château. J'ajouterai de plus que le col de Tende ne peut jamais être une bonne communication, tant par la difficulté des chemins, qui ne sont praticables que trois mois de l'année, que par les difficultés insurmontables que je trouverais pour mes vivres s'il me fallait mener l'armée de votre majesté vers Coni. A l'égard des secours que le duc de Savoie peut tirer par mer, c'est un élément si incertain, et il faut de si grands préparatifs et une si grosse dé-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, nº 124.

pense pour conduire un petit nombre de troupes, que je ne crois pas que cet objet soit assez considérable pour déterminer votre majesté à une entreprise du côté de Nice. Je ne vois pas même d'où ces secours pourraient venir par mer, car je ne crois pas l'empereur, étant pressé de tous côtés comme il est, en état d'envoyer par mer des secours considérables au duc de Savoie. D'un autre côté, il me paraît que les Anglais et les Hollandais se sont épuisés pour faire passer l'archiduc et porter la guerre en Espagne, et il n'y a nulle apparence qu'ils puissent s'engager sitôt à une nouvelle dépense. Mais quand même ils se rendraient aux instances du duc de Savoie, et qu'ils se résoudraient à lui envoyer des troupes, ce ne pourrait être qu'en affaiblissant leur armée de Flandre et en rendant par là celle de votre majesté supérieure à la leur, chose à laquelle je crois qu'ils ne se résoudront jamais, quelque envie qu'ils aient de protéger le duc de Savoie. Cela supposé, il ne peut venir par mer en Piémont que de petits secours, lesquels ne décideront de rien, et que les galères et les barques que votre majesté tient sur la rivière de Gênes empêcheront bien plutôt que la prise de Nice et de Villefranche. La sûreté des frontières de Provence contre la garnison de Nice ne me paraît pas un objet assez considérable non plus pour obliger votre majesté à se déranger du projet que nous avons fait, M. de Tessé et moi, et les bords du Var se peuvent défendre avec peu de troupes, outre que le duc de Savoie n'y peut prendre aucun établissement solide, et ne peut, tout au plus, que faire des courses et lever quelques contributions, ce qui ne doit être regardé, ce me semble, que comme une bagatelle dans des affaires aussi grosses que celle-ci. A l'égard des rebelles des Cévennes, ils sont si éloignés, et le duc de Savoie sera si embarrassé de se défendre lui-même, qu'il n'y a pas lieu de croire qu'il ose se dégarnir ici pour leur envoyer des troupes, et je ne vois pas même le chemin qu'elles pourraient prendre, ni où elles pourraient passer le Rhône, quand elles seraient assez heureuses pour traverser le Dauphiné sans obstacle, ce que je ne trouve pas possible. Je croirais trahir mon devoir si je ne disais pas

à votre majesté ce que je pense, aussi librement que je fais, et si je ne faisais pas tout mon possible pour la déterminer à ce projet que j'ai fait avec M. de Tessé, qui est, si j'ose le dire, le seul qui me paraît bon, et pour la détourner de celui de Nice.

Dans le temps que M. de Tessé attaquera Suse, nous pouvons marcher à Trino, déranger toute la disposition des quartiers des ennemis, et nous mettre en état par là de passer la Doire-Baltée et de porter la guerre aux portes de Turin dès l'entrée de la campagne. Mon frère est parti, il y a quatre jours, pour aller sur la Secchia, et je lui ai donné ordre de marcher à Revere le plus tôt qu'il pourra, et de tâcher auparavant de se rendre maître de Concordia. Je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre pour cela, afin de ne pas donner le temps aux ennemis d'y augmenter leurs forces. Je trouve qu'il n'y a rien de plus important que de prendre Revere et de rejeter les Allemands de l'autre côté du Pô. On ne peut prendre, ce me *semble*, un temps plus favorable que celui-ci, puisque les ennemis ne seront jamais plus faibles qu'ils sont. A l'égard de tirer des troupes de la Secchia pour fortifier cette armée, cela me paraîtrait bien dangereux, n'étant pas maîtres de Revere; de plus, je ne doute pas que M. de Charmont n'ait informé votre majesté de la juste défiance dans laquelle il est depuis peu de la conduite des Vénitiens; et si elle affaiblissait ses forces du côté de la Secchia, il n'y a presque point à douter qu'ils ne se déclarassent contre elle; ce serait pour lors que le Milanais serait bien exposé, la république ayant Crema et Bergame, au moyen desquels elle peut porter la guerre dans le cœur du Crémonais et du Milanais. Ces considérations me paraissent si fortes, qu'elles doivent, ce me semble, déterminer votre majesté à demeurer dans une certaine force sur la Secchia. Il ne suffit pas d'y être aussi fort que les ennemis pour faire une guerre de défensive; et votre majesté a vu par expérience que la manière dont les ennemis sont postés et la navette qu'ils peuvent faire en bien moins de temps que nous exigent que nous ayons de ces côtés-là un plus grand nombre de troupes qu'eux; et quand cela ne serait pas, la raison

des Vénitiens me paraît si considérable, qu'elle suffit seule pour obliger votre majesté à laisser toujours son armée de la Secchia supérieure à celle des ennemis.

A l'égard de raser Reggio, Carpi et Rubiera, je prendrai la liberté de représenter à votre majesté que nos forces pour cela n'en seraient guère augmentées, puisque ces trois places, à présent, ne sont gardées que par deux bataillons.

J'ajouterai encore qu'elles sont notre communication pour Modène, et que sans elles il serait presque impossible de le soutenir; elles nous servent l'hiver pour mettre de gros détachements de cavalerie. Si votre majesté veut qu'on rase quelque place, je crois qu'on pourrait raser Brescello; cela nous donnerait un bataillon de plus, et les postes de l'autre côté du Mincio nous donneraient encore un bataillon. C'est à votre majesté à juger si cet objet est assez considérable, et si quatre bataillons, au plus, sont préférables aux inconvénients que je viens de lui représenter; j'attendrai sur cela ses derniers ordres.

Je vois, par la lettre de votre majesté, que les secours qu'elle nous avait fait espérer vont être considérablement diminués, et que le nombre des recrues le sera fort aussi. Je prends la liberté de lui envoyer l'état de ses troupes qui sont actuellement de ces côtés; car, pour celles d'Espagne, outre que je prévois que si elles sont rétablies elles le seront fort tard, nous serons trop heureux si elles suffisent pour garder la ligne que nous allons faire et à laquelle on travaille depuis hier. Casal sera le principal dépôt de nos vivres et de nos munitions de guerre, et, par conséquent, je ne puis m'en éloigner et le confier à ses propres forces sans y laisser une grosse garnison. Il me faudra, outre cela, garder Acqui pour la communication de Gênes, et, outre cela, je ne pourrai me dispenser de garder quelques postes pour couvrir le Montferrat, et surtout ceux qui sont à portée de Verue, m'étant absolument nécessaires pour remonter un pont plus haut que Casal, et pour faire un dépôt de mes vivres, sans quoi je ne pourrais porter la guerre en Piémont

aussi avant qu'il convient de faire pour le bien du service de votre majesté. Je vois de quelle conséquence il est de fortifier cette armée en entrant en campagne, et je ne laisserai dans chaque poste que ce qui y sera absolument nécessaire; mais, quelque ménagement que je puisse faire sur cela, je ne crois pas pouvoir y laisser moins de dix bataillons. Votre majesté, voyant nos forces et sachant mieux que moi celles qu'auront les ennemis, jugera de ce que nous pourrons entreprendre. J'aurai le temps de recevoir ses derniers ordres, et, quoi qu'elle me prescrive, je l'exécuterai avec ma régularité ordinaire; mais il me paraît que nous ne serons pas assez supérieurs aux ennemis pour d'autre siége que celui de Verue. C'est le plus aisé, non-seulement par la proximité de nos postes, mais aussi parce que le Pô nous y portera tous nos besoins, ce qui est bien différent de celui de Verceil, où il faudrait que tout nous vînt par terre de Novare, car, pour Casal, rien ne serait plus aisé aux ennemis que de nous en ôter la communication. A l'égard d'Ivrée, quand même nous serions maîtres de Verceil, la conquête m'en paraît impossible, par l'éloignement de nos vivres; et il me paraît que pour espérer un heureux succès de cette entreprise, il faut auparavant avoir rejeté l'armée ennemie de l'autre côté de la petite Doire, et faire faire ce siége par un détachement et se poster sur cette rivière avec le reste de l'armée pour empêcher les ennemis de la repasser.

A l'égard de la jonction, elle ne se peut faire que par la vallée de Pignerol ou par celle de Suse, ne m'étant pas possible de me porter assez loin avec l'armée pour donner la main à ce qui viendrait par le col de Tende ou par la vallée de Barcelonnette.

Il faudra même, pour cette jonction, abandonner tous les autres projets; et le siége de Verue ne se pourra faire qu'après; au lieu qu'étant maître de Suse au commencement de la campagne il y a tout lieu d'espérer qu'elle se fera par là; et il ne sera pas difficile, en prenant d'avance de certaines précautions, de porter avec moi assez de subsistances pour fournir aux mouvements que je serai obligé de faire pour cette jonction, et il me sera bien plus facile de

me porter sur le Pô, vers Polonghera, que d'aller jusqu'à Coni, ce qui me serait tout à fait impossible, comme j'ai déjà eu l'honneur de le marquer à votre majesté.

Après avoir bien réfléchi sur tous les partis qu'il y a à prendre, je crois que nous ne pouvons rien faire de mieux que de tâcher d'engager le duc de Savoie à nous donner une bataille; et, pour l'y obliger, il faut tâcher de pénétrer dans son pays le plus avant que nous pourrons. Il y a tout lieu d'espérer, s'il nous donne un combat, que nous le gagnerons; et s'il ne veut pas le donner, il faudra, de nécessité, qu'il recule devant nous, et, par conséquent, nous serons en état de faire le siége de Verue avec bien plus de facilité, et nous n'aurons plus tant à craindre pour les frontières du Milanais, du moment que nous aurons rejeté les ennemis de l'autre côté de la Doire-Baltée. Je pourrai pour lors remonter un pont jusqu'à l'embouchure de cette rivière, et faire remonter par le Pô tout ce qui sera nécessaire pour le siége de Verue. Si votre majesté veut que la jonction se fasse, il faut nécessairement commencer par là; et si, après cela, elle nous ordonne d'attaquer Verue, il faudra, avant que de former le siége, faire reculer les ennemis, comme j'ai déjà dit, ou leur donner bataille.

Je supplie votre majesté d'observer que je ne puis marcher pour la jonction que par ce côté-ci du Pô, et je découvrirai entièrement celui du Milanais, Casal et les postes que je garderai auprès de Verue; de plus, cela nous consommera un temps considérable. Il y a un remède à cela à l'égard de l'infanterie, en nous l'envoyant par mer; pour la cavalerie, c'est à votre majesté de voir si elle rassemblera assez de bâtiments pour lui faire prendre la même route; si cela était possible, cela épargnerait bien du temps, et nous éviterait un mouvement lequel, quelques précautions que je puisse prendre, sera toujours fort dangereux; et je crois qu'il vaudrait mieux attendre un peu plus longtemps les secours que votre majesté nous destine, et les recevoir par mer, que de s'engager à tous les mouvements qu'il faudra faire pour les recevoir par terre, à moins que

votre majesté ne nous donne le même nombre de troupes qu'elle nous avait fait espérer dans le commencement, et qu'elle ne fasse attaquer Suse avant la fin de mars; auquel cas, tout ce qui paraît difficile pour la jonction deviendrait aisé, non-seulement parce que le duc de Savoie serait obligé de rapprocher la plus grande partie de ses forces de la petite Doire, mais aussi parce qu'il n'est pas vraisemblable de penser qu'il ose jamais se mettre entre deux armées pour empêcher la jonction.

Je reçois dans ce moment une lettre de M. le maréchal de Tessé, par laquelle il me marque qu'il a écrit à M. le duc de la Feuillade et à M. Bouchu, conformément au projet que nous avons fait ensemble. Je me prépare, de mon côté, à marcher à Trino dans le même temps, et à me jeter au milieu de tous les quartiers des impériaux; et j'espère un succès considérable de cette entreprise, si je suis assez heureux pour rassembler ici tous mes quartiers avant que les ennemis en aient connaissance; et, afin d'avoir une communication plus prompte avec les troupes qui sont aux ordres du comte d'Estaing, je vais faire remonter à Breme le pont que nous avons à Valence. Les mouvements que nous ferons de ces côtés-là, se faisant derrière les retranchements, se peuvent faire avant que l'ennemi en ait connaissance, et je prendrai mes mesures de manière que les troupes, en une nuit, passeront, au moins la plus grande partie, les ponts de Breme et de Casal. Mon frère en même temps, ou même plus tôt, marchera à Revere. D'un autre côté, M. de Tessé attaquera Suse. Je supplie votre majesté de considérer dans quel embarras se trouveront les ennemis.

Nous retirâmes hier deux cent cinquante de nos prisonniers, parmi lesquels il y a des officiers du régiment de Lombardie qui furent pris à Stradella, lesquels m'ont assuré que les impériaux n'avaient pas à présent plus de trois mille chevaux en état d'agir, et qu'ils ont envoyé à Ivrée une grande quantité de chevaux écloppés. C'est pourquoi votre majesté voit bien qu'il n'y a point de temps à perdre; car avant le 15 mars nous aurons au moins cent chevaux par esca-

dron. J'espère que toutes ces raisons paraîtront assez fortes à votre majesté pour l'obliger à préférer ce projet à celui de Nice; et si elle prend ce parti, j'oserais presque assurer qu'avant le premier de mai nous aurons porté un coup mortel aux ennemis.

A l'égard de l'armée de la Secchia, je crois avoir assez fait voir à votre majesté le danger qu'il y a de la dégarnir, pour fortifier celle-ci. Je la supplie de croire que ce n'est pas l'intérêt de mon frère qui me fait parler, outre que j'en suis chargé, votre majesté ayant eu la bonté de m'en laisser le soin. Je suis trop zélé pour son service pour considérer jamais d'autres intérêts que les siens; et s'il convenait, pour le bien de ses affaires, qu'il ne restât que deux mille hommes sur la Secchia, je me ferais joindre par le reste, et je suis sûr que mon frère y demeurerait encore avec plaisir.

A l'égard du secret que votre majesté me recommande, j'ose l'assurer que je ne confie les choses importantes qu'à très-peu de gens et desquels je suis sûr. Pour mes secrétaires, j'en réponds comme de moi-même; mais je ne voudrais pas répondre de ceux de M. de Vaudémont, à qui j'ai cru être obligé de confier les choses les plus secrètes. Si votre majesté veut que j'en use autrement à son égard, elle n'a qu'à me l'ordonner, et peut-être sera-t-elle plus contente de la manière dont le secret sera gardé à l'avenir.

J'envoie à votre majesté la lettre qu'a écrite le duc de Savoie au comte de Stahremberg pour l'obliger à passer en Piémont. C'est M. de Charmont qui me l'a envoyée, sans que je sache comment il a fait pour l'avoir. Votre majesté y verra tout ce que pense le duc de Savoie; et je la supplie en même temps de remarquer que ce prince ne parle point de faire aucune diversion du côté de la Provence et du Dauphiné, ni d'envoyer des troupes pour appuyer la révolte des Cévennes, ce qui me semble être encore une raison pour déterminer votre majesté au projet de Suse, de Trino et de Revere avant la fin de mars.

Votre majesté me paraît appréhender que nos recrues désertent de Gênes, par le peu d'officiers qui les conduisent; mais je la sup-

plie de n'être point en inquiétude sur cela, car je prendrai tant de précautions et j'enverrai un si grand nombre d'officiers pour les conduire, que je suis sûr qu'il en désertera fort peu.

Je ne puis révoquer en doute que l'armée de M. de Savoie, jointe à celle des impériaux, ne soit, au commencement de la campagne, de trente mille hommes, car je sais que votre majesté est bien mieux informée que moi des secours qui peuvent lui arriver; mais, quant à présent, il s'en faut quelque chose que les deux armées ensemble soient si fortes, et je crois qu'elles ne peuvent recevoir de renfort considérable que par le moyen des Suisses. Je reçus hier une lettre de M. de Puysieulx par laquelle il marque qu'il ne croit pas pouvoir empêcher le duc de Savoie de faire des levées en Suisse, mais qu'il fait ce qu'il peut pour les retarder, et que je puis compter que ces levées ne seront que de deux mille quatre cents hommes, et qu'elles ne lui arriveront que dans quatre mois. Il me paraît qu'il est bien difficile qu'il vienne par ailleurs des secours considérables aux ennemis; et si celui qui lui vient de Suisse n'est que de deux mille quatre cents hommes, comme me l'assure M. de Puysieulx, il s'en faudra encore quelque chose que l'armée du duc de Savoie ne soit de trente mille hommes, à moins que, dans ce nombre, votre majesté ne compte les milices, auquel cas il en aurait davantage.

Les officiers espagnols qui ont marché quinze jours avec l'armée de l'empereur m'ont assuré qu'il n'était pas entré en Piémont plus de dix mille hommes. Je ne crois pourtant pas qu'il faille faire un fond solide là-dessus; mais je crois qu'il est aussi dangereux d'augmenter les forces de son ennemi que de les diminuer, et il me paraît essentiel que votre majesté soit informée au juste du nombre de troupes auquel nous avons affaire, pour pouvoir prendre avec plus de certitude les partis qu'elle croira les plus convenables au bien de ses affaires.

A l'égard de l'armée des ennemis sur la Secchia, par différents avis que j'ai eus de gens qui sont parmi eux, ils n'ont, en comptant

leurs malades, que six mille hommes; mais, selon toutes les apparences, il leur viendra des recrues et des chevaux de remonte. J'ai dit à mon frère de marcher à Revere le plus tôt qu'il pourra, et de se rendre maître de Concordia, afin de ne leur pas donner le temps de se fortifier. Je crois que, de ce côté-ci et de celui de M. de Tessé, nous ne pouvons faire mieux que d'en user de même. Votre majesté peut aisément s'imaginer que j'attendrai avec grande impatience la réponse à cette lettre; elle lui paraîtra peut-être un peu longue; mais j'ai cru de mon devoir de lui représenter tout, dans une conjoncture où il est question qu'elle prenne une dernière résolution sur une matière aussi importante et qui peut entraîner la fin de la guerre d'Italie; et je la supplie très-humblement de n'attribuer la liberté que je prends de lui dire si librement ce que je pense, qu'au zèle ardent que j'ai pour sa personne, et à l'envie extrême que j'ai de la voir venir bientôt à bout de tous ses ennemis. Ses lumières et sa pénétration sont si fort au-dessus de celles des autres, qu'elle discernera aisément ce qu'il y a de bon et de mauvais dans cette lettre. De mon côté, je me disposerai à exécuter ses ordres le mieux qu'il me sera possible.

J'ai oublié de marquer à votre majesté que le prince de Lichtenstein est mort le lendemain du combat de Castel-Novo, des blessures qu'il y a reçues.

Lettre de M. le duc de Savoie au comte de Stahremberg. Turin, 8 décembre 1704[1]. (*Voir page* 197.)

M. le comte de Thaun m'a communiqué, de votre part, l'état de l'armée impériale, qui monte à vingt mille hommes de pied et neuf mille de cavalerie, et il m'a représenté de même, par un mémoire fort exact qu'il m'a donné, toutes les vues que vous avez touchant les mouvements et les opérations que vous pouvez faire, et les difficultés qui s'y rencontrent. J'ai examiné mûrement, avec ledit sieur de Thaun et M. le comte d'Auersperg, plénipotentiaire de sa majesté impériale, les prudentes réflexions que vous faites sur toutes

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1776, n° 127.

choses ; et, considérant en même temps la nécessité qui vous presse de sortir du petit terrain où vous êtes si renfermé et hors d'état de faire subsister votre armée, avec celle que j'ai d'être secouru, je trouve indispensablement nécessaire, pour la gloire des armes de sa majesté impériale, que vous formiez un corps de dix-huit à vingt mille hommes, composé des meilleures troupes tant de cavalerie que d'infanterie, qui soit capable par lui-même de surmonter tous les obstacles du passage et de se soutenir contre les ennemis.

Vous ne devez pas hésiter à grossir cette armée autant qu'il vous sera possible, et pourvu qu'il reste à Revere, Ostiglia et la Mirandole, un corps de neuf à dix mille hommes, suffisant pour sa conservation, il me paraît qu'il y en aurait assez pour garantir ces postes, et recevoir les recrues et les troupes qui doivent venir d'Allemagne, et qui, dans la suite, doivent former un second corps d'armée qui pourra renforcer ou secourir celle qui doit agir présentement, et que je ne doute pas que vous ne conduisiez en personne.

Cela supposé, je ne vois pas que l'on puisse rien entreprendre de plus solide et plus utile pour nous et plus incommode aux ennemis, que de pénétrer par les états de Parme pour avancer dans le Tortonais et l'Alexandrin, et de vous approcher de ma frontière, afin de pouvoir établir la jonction de mes forces avec votre armée, qui en serait grossie d'une manière à pouvoir avoir la supériorité et agir offensivement pendant l'hiver.

Je n'entrerai pas dans le détail de toutes les difficultés que M. le comte de Thaun a touchées sur cette opération, dont vous avez une plus particulière connaissance, surtout du côté du pays où vous êtes. Il me semble néanmoins qu'elles cessent quasi entièrement dès qu'il ne s'agit que de passer, et que vous l'entreprendrez avec un corps qui soit considérable.

Le passage ne saurait vous être disputé par l'armée de M. le prince de Vaudémont, qui est plus faible, en assez mauvais état et dispersée dans plusieurs postes éloignés l'un de l'autre. Les places des ennemis ne sauraient vous faire aucune incommodité au passage ; il ne

faut pas songer aussi à les attaquer, d'autant plus que l'on peut espérer dans la suite qu'ils prendraient le parti d'en abandonner plusieurs, et peut-être tout le Modénais, pour aller défendre l'état de Milan.

Il ne faut pas aussi s'arrêter beaucoup dans l'état de Parme, qui, se croyant exposé et sans défense, sera ravi d'être quitte du logement des troupes impériales en fournissant des vivres pour leur passage, et l'on pourrait en trouver, selon toutes les apparences, dans cette partie de l'état de Milan qui est très-abondante, entre le Plaisantin et l'Alexandrin; mais, pour une plus grande précaution, il sera fort à propos que l'on fournisse le pain aux troupes pour quelques jours, et que l'on charge de biscuit le plus grand nombre de chariots que l'on pourra emmener.

Il n'y a guère d'obstacles à craindre du côté du Pô. La Scrivia est presque toujours guéable, et surtout dans cette saison; le Tanaro, au-dessus d'Alexandrie jusqu'à l'embouchure du Pô, l'est aussi, et je connais un gué parfaitement bon, par où l'on peut passer un escadron de front, et l'on évite par là le passage des deux Bormida, qui sont déjà entrées dans cette rivière. Aucune des deux armées qu'ont les ennemis ne saurait s'y opposer. M. le prince de Vaudémont ne pourra s'assembler assez tôt pour joindre votre marche, et ne risquera pas, dans un pays ouvert, de s'en approcher, surtout étant très-mal en cavalerie. M. le duc de Vendôme ne saurait s'opposer avec un corps si inégal, et se tenir entre votre armée et le corps de troupes de dix mille hommes que j'assemblerai en sortant presque toutes les garnisons de mes places.

Il est donc fort vraisemblable que M. le duc de Vendôme jettera ses troupes dans l'Alexandrin et les places circonvoisines, ou qu'il passera le Pô pour défendre l'état de Milan en se joignant avec le prince de Vaudémont, qui prendra nécessairement le même parti, en passant le Pô à San-Benedetto ou à Crémone.

Dans le premier cas, on serait maître de la campagne, et l'on pourrait aisément se tenir en deçà du Pô et occuper Casal et le

Montferrat, qui restera entièrement découvert; dans le second, on pourrait entreprendre quelque chose sur Alexandrie et Tortone, par les intelligences que l'on pourrait avoir dans ces deux places et les difficultés que les ennemis auraient à s'en approcher, surtout par le mauvais état et le moindre nombre de leur cavalerie ; au pis aller, l'on sera en état de tenir tout l'hiver en mouvement les ennemis et d'achever de ruiner leurs troupes, qui sont déjà fort harassées et diminuées; et, ce qui est encore plus considérable, l'on pourrait couper le chemin de leurs recrues du côté de Finale et de Gênes, dans un temps où le passage est fermé du côté de mes états. Je ne parle point de la nécessité où seront les ennemis de quitter le Piémont et de la difficulté qu'ils rencontreront à faire avancer le corps de troupes que doit conduire le maréchal de Tessé, qui ne saurait plus faire la jonction avec M. de Vendôme ; mais il est certain que les troupes impériales mettront en contribution toute cette partie du Milanais qui est en deçà du Pô, que l'on ôtera aux ennemis les subsistances qu'ils tirent du Montferrat, dont nous pourrons profiter, et que pendant que l'armée ennemie s'affaiblira continuellement, l'impériale, qui restera à Revere et Ostiglia, pourra se renforcer considérablement par les recrues et les troupes qui appartiennent à l'armée d'Italie; elle ne sera pas inutile de son côté, puisqu'elle pourra, dans la suite, passer aisément la Secchia, donner partout de l'inquiétude aux postes des ennemis, et s'établir dans le Modénais, que les Français seront contraints d'abandonner, à la réserve de quelques places qui resteront comme renfermées, et après cela étendre les contributions dans le Parmesan et le Plaisantin. Ainsi, si l'on exécute ce dessein avec diligence et le nombre de troupes que je demande, et que la cour de Vienne les seconde par les efforts qui dépendent de sa majesté impériale, en remettant cette armée sur le pied complet, l'on peut se promettre, non-seulement de maintenir la communication par deçà le Pô, dont on serait quasi entièrement les maîtres, mais l'on pourrait espérer avec fondement de pouvoir porter la guerre, la campagne prochaine, bien avant

dans l'état de Milan, que les Français ne sauraient soutenir qu'en étant les maîtres de la campagne.

Pour vous faciliter l'exécution d'une résolution si importante, vous pouvez vous servir non-seulement des remises que j'ai faites à Gênes de cent mille écus; mais je ferai toutes les avances que vous pourriez désirer pour fournir la provende à l'armée, et dont je commencerai à faire donner des dispositions, afin que vous puissiez en être pourvu abondamment sur ma frontière.

Voilà donc la difficulté principale de la subsistance, que vous trouviez avec raison dans le premier projet, de vous arrêter dans le pays de Parme. Il n'y en a plus aussi sur l'article du détachement, puisque, bien loin de vous affaiblir, vous augmenterez les forces de votre armée, et au lieu de la défensive que nous faisons tous deux, avec beaucoup d'incommodité de votre côté et de risque du mien, nous pouvons faire changer bientôt de face à nos affaires et au présent système de cette guerre. Comme je ne doute aucunement que vous n'entriez aisément dans ces raisons, et que vous ne vous conformiez à mon sentiment par une prompte exécution des mêmes que je viens de vous toucher, je vous dépêche M. le comte de Thaun, avec lequel, ayant débattu au long tous ces points et leurs difficultés, en compagnie de M. le comte d'Auersperg, nous avons tous unanimement trouvé cette résolution la plus assurée et la plus utile, et même l'unique que l'on puisse prendre dans la situation où sont les affaires. J'attends avec impatience d'apprendre votre mouvement avec un train d'artillerie qui soit proportionné à cette armée, pour seconder de mon côté, et vous me feriez plaisir de dépêcher un courrier pour m'en informer.

M. le duc de Vendôme est parti, il y a trois jours, pour aller à la Secchia. Cela marque encore davantage la juste inquiétude que les ennemis ont toujours eue de quelques mouvements de votre côté, et il court même quelque bruit qu'il ait quelque ombrage sur M. le prince de Vaudémont. J'ai cru devoir vous expliquer si particulièrement mes sentiments sur un point si essentiel, d'autant plus que je

compte qu'il n'y aurait plus occasion à l'avenir de vous rien ajouter ni répliquer là-dessus, et que j'aurais avec vous un commerce de plus près qui me sera agréable. Je ne m'étendrai pas autant sur le second point du côté de l'Adda, dont l'exécution n'est pas de la même conséquence, et qui d'ailleurs est remplie de plusieurs risques et de mille difficultés qui sont presque insurmontables. Le grand tour que vous seriez obligé de faire pour passer le Mincio du côté du lac de Garde donnerait toujours le temps à M. le prince de Vaudémont de vous prévenir, étant beaucoup plus à portée de l'état de Milan; ainsi le passage de l'Adda vous serait disputé par toute une armée.

Celui du Tésin ne pourrait être tenté qu'après avoir remporté quelque grand avantage dans l'état de Milan. Il me serait difficile de le favoriser, puisque je serais trop occupé par les forces de M. le duc de Vendôme, qui ne serait pas obligé de quitter le Piémont; et, en cas qu'il le quittât, il pourrait, par la supériorité de ses troupes sur les miennes, s'opposer également à mon approche et à votre passage. Enfin vous seriez toujours coupé, par tout l'état de Milan, de la communication d'Allemagne, et avec de plus grandes difficultés pour la subsistance, nous ne pourrions jamais faire la jonction de nos troupes, ce qui est le point le plus important; M. de Vendôme ferait la sienne, quand il lui plairait, avec M. le prince de Vaudémont; ainsi je ne pourrais jamais dégarnir mes places, et les ennemis, étant joints, seraient toujours les plus forts et pourraient tomber sur vous ou sur moi, et nous resserrer dans la suite tous deux.

Ces raisons me paraissent si claires, que je ne doute point que la cour de Vienne n'en soit convaincue. J'espère qu'elle le sera davantage par le bon succès que j'attends au plus tôt de votre mouvement: tout le sort de cette guerre dépend de ce coup de partie.

La copie de cette lettre, je l'enverrai à mon ministre, afin qu'il en rende compte à sa majesté impériale et la communique à M. le prince Eugène. Je presserai en même temps les recrues et les or-

dres du conseil de guerre, afin que l'on fasse passer au plus tôt ce corps qui était sous le commandement du général Heister, qui sera inutile à Kufstein et très-nécessaire pour renforcer celui que vous laisserez à Ostiglia, selon les vues que je vous ai touchées ci-dessus.

Je compte aussi que vous représenterez, de votre côté, à sa majesté impériale, les mêmes raisons, qui doivent la porter à soutenir les affaires d'Italie dans un temps qu'elles doivent se relever entièrement, ou tomber de même sans ressource si on les néglige présentement.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY, 18 FÉVRIER 1704[1].

(*Voir page* 197.)

Si les ennemis ne sont ni en volonté ni en état d'envoyer dans la Méditerranée une flotte chargée de troupes de débarquement, il est certain qu'il n'y aura rien à craindre pour la Provence que de la part de la garnison de Nice et des places qui en dépendent, dont on pourra se séparer au moyen de l'occupation de quelque poste bien retranché en deçà et près du Var, dans lequel poste on établira un corps de troupes de cavalerie et infanterie, pour tenir les garnisons susdites en bride.

On ôtera aussi à ces places la communication avec la mer, au moyen des frégates et des galères qu'on tiendra toujours dans la rivière de Gênes; mais si les Anglais et les Hollandais envoyaient dans la Méditerranée la flotte chargée de troupes dont on vient de parler, on trouverait alors qu'il aurait été bon de se rendre maître de Villefranche et de bloquer le château de Nice. Si on trouve que cette entreprise dérange trop, quant à présent, les affaires du roi en Piémont, il faut la remettre à un autre temps, et espérer, comme cela pourra bien être, que les Anglais et les Hollandais, à cause de l'affaire du Portugal et des autres affaires qu'ils ont ailleurs, ne seront pas en état d'envoyer cette année une flotte dans la Méditerranée.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1893, n° 14.

Quant à la quantité du temps qu'il faut pour prendre Villefranche, et à la quantité du chemin des Alpes par le col de Tende, M. le maréchal de Catinat, me parlant, il y a fort peu de temps, de la dernière guerre du Piémont, m'a dit qu'il fallait dix jours pour prendre cette place, et fort peu de temps pour prendre les châteaux de Mont-Alban et de Sant-Ospitio, et qu'il fallait trois semaines pour prendre le château de Nice; que, du reste, la ville de Nice n'était pas bonne; et, à l'égard du chemin par le col de Tende, qu'il était étroit, facile à rompre et aisé à barrer, surtout si l'on tenait Saorgio, et qu'on pouvait le pratiquer pendant la plus considérable partie de l'année, parce que la neige, à cause de l'exposition au midi des Alpes de ce côté-là, y tenait moins qu'en aucune partie de ces montagnes.

A l'égard de Coni, on n'a jamais dû penser que M. de Vendôme dût s'approcher de cette place, et encore moins tirer ses vivres par le col de Tende.

En un mot, on a regardé la conquête de Villefranche et le blocus du château de Nice comme un moyen de couvrir pour toujours la Provence et d'ôter aux ennemis, et en particulier à M. le duc de Savoie, tout commerce et toute ressource du côté de la mer. J'ai toujours regardé le projet que le roi a envoyé en dernier lieu à M. de Vendôme comme le meilleur pour faire une guerre solide à M. de Savoie.

La prise de Verceil aurait couvert le Milanais, et donné moyen d'un côté de s'en éloigner, et de l'autre de marcher à Verue, et particulièrement à Ivrée, dont il était fort important de se rendre maître, tant pour barrer à M. le duc de Savoie l'entrée du val d'Aost, et pour ôter à ce prince toute communication avec les Suisses, que pour pouvoir s'approcher avec l'armée du roi plus près de Turin, et pour favoriser même au besoin le siége de Suse, qu'on aurait pu faire sur la fin de la campagne.

A l'égard de Verue, on a jugé qu'il était fort important de le prendre, parce que l'on acquerrait par là un passage considérable

sur le Pô et qu'on aurait le commerce par ce fleuve, pour pouvoir s'approcher de Turin dans la suite. On a cru en même temps que, pourvu qu'on prît Verceil et Ivrée, on pouvait se passer pour cette année de Verue, surtout si l'on accommodait Crescentino, qui rendrait aux ennemis le passage du Pô sous cette place entièrement inutile.

M. de Vendôme, qui est sur les lieux et qui voit les choses de plus près que nous, peut certainement donner un bon conseil et fournir un bon projet au roi.

Le dessein de M. le duc de Vendôme, de faire attaquer Suse par M. le grand-prieur et de marcher à Trino avec l'armée du roi, au même temps que ces expéditions se commenceront, et de s'approcher ensuite de Turin, est fort bien quant au fond.

Il est très-important de se rendre maître du château de Suse pour couvrir le Dauphiné en partie et la Savoie, et pour resserrer M. le duc de Savoie du côté de Turin.

Rien n'est meilleur que de prendre Revere et les autres postes que les impériaux occupent entre la Secchia et le Panaro, et de les chasser de l'autre côté du Pô, à leur égard, afin d'ôter d'un côté à l'empereur cet établissement et l'envie de grossir dans la suite ce corps de troupes, et de l'autre, à la république de Venise, la pensée de se déclarer, supposé qu'elle ait formé sur cela quelque dessein.

Rien n'est plus à propos qu'en même temps M. le duc de Vendôme tombe entièrement sur les quartiers des ennemis, aussi peu en force qu'ils sont présentement.

Quant à l'exécution des projets susdits (et particulièrement de ce qui regarde l'expédition de Suse), voici les difficultés qu'on y trouve.

On suppose d'abord qu'on pourra aisément préparer dans le haut Dauphiné un équipage de grosse artillerie, et y disposer les vivres nécessaires pour la subsistance des troupes employées au siége de Suse; à quoi cependant il pourra y avoir de la difficulté.

On suppose aussi que M. de Vendôme pourra aisément marcher

à Trino, et on ne doute pas qu'il dérange fort les quartiers des ennemis, et ne les oblige à repasser la Doire-Baltée et à se rapprocher de Turin; et c'est précisément ce qui fait de la peine; car, si M. de Vendôme ne peut pas, de son côté, s'approcher de Turin pour tenir de près M. le duc de Savoie et pour appuyer le siége de Suse, il est à craindre que M. le maréchal de Tessé ne puisse le faire avec sûreté et sans être troublé par ce prince; et comment M. de Vendôme, avec le seul Trino, sans Verue ni Ivrée, pourra-t-il s'approcher de Turin et y faire fournir des vivres à son armée? Je ne vois qu'un seul moyen, qui serait de s'emparer de Chivas, de le raccommoder un peu, d'y établir le dépôt des vivres de l'armée; encore pourrait-il y avoir un inconvénient, si M. le duc de Savoie, pendant que l'armée du roi serait sur la petite Doire, prenait le parti de repasser le Pô et de se poster sous les Capucins, d'où il pourrait envoyer un grand corps de troupes repasser le Pô à Verue, pour couper la communication de Chivas avec Trino et, par conséquent, la source des vivres; à quoi cependant on pourrait, en quelque façon, remédier en laissant à Crescentino un corps de troupes bien retranché, qui barrât tout à fait aux ennemis le passage du Pô à Verue.

Les projets du roi peuvent suffire dans la conduite d'une guerre; mais quand ils se trouvent conformes au sentiment et au goût de ceux qui sont à la tête des armées de sa majesté et qui doivent exécuter, les choses en vont bien mieux.

Ainsi, comme le dessein de s'emparer de bonne heure de Suse est bon au fond, si M. de Vendôme, au moyen de l'interdiction du passage du Pô à Verue et de l'occupation de Chivas ou de quelque autre poste dans le voisinage, pour y faire le dépôt de ses vivres, peut s'approcher de Turin et appuyer de là le siége de Suse, j'estime (supposé qu'on puisse recouvrer dans peu ce qui est nécessaire pour faire le siége) que sa majesté doit le laisser faire, et il n'en saurait résulter qu'un grand bien et un grand avantage pour son service.

A l'égard de l'entreprise de Revere, si M. le grand-prieur a suffisamment de troupes pour l'exécuter, rien (par les raisons mention-

nées ci-dessus), encore une fois, n'est meilleur que de le faire.

Pour ce qui est des places à garder dans la Lombardie, le roi, après l'expédition de Revere, en fera choix, de concert avec M. de Vendôme, et ordonnera, s'il le juge à propos, la démolition de Brescello, que, quoique important pour la tenue du Pô, il ne sera peut-être pas hors de propos d'ôter à M. le duc de Modène.

Si M. de Vendôme a à se faire joindre par les troupes du Dauphiné, il faut que ce soit après la prise de Suse et par la vallée d'Avigliano; et cette jonction sera fort aisée à faire pendant que l'armée du roi sera sur la petite Doire, où il est aussi nécessaire qu'elle soit pour recevoir lesdites troupes que pour appuyer le siége de Suse A l'égard de la proposition de faire avancer l'armée du roi à Polonghera pour y recevoir les troupes du Dauphiné, qui, en ce cas-là, devraient venir par Pragelas, par Pignerol, et ensuite derrière le Clusone, il pourrait y avoir de la difficulté.

Premièrement, de notre part, pour la subsistance, qu'il serait malaisé de faire venir de nos places frontières du Piémont à Polonghera, à cause du grand éloignement qu'il y a entre eux.

Secondement, de la part de M. le duc de Savoie, qui, se trouvant avec son armée auprès de Turin pendant que M. de Vendôme serait à Polonghera, pourrait, par Trana et par Cumiana, troubler le passage desdites troupes du Dauphiné par le bas Pragelas et par Pérouse.

M. de Vendôme rejette avec raison les passages pour les susdites troupes par le col de Tende, et par la vallée de Barcelonnette et le col de l'Argentière, parce que, pour aller recevoir les troupes, il faudrait qu'il s'éloignât trop du dépôt de ses vivres, et qu'il découvrît trop le Milanais.

Quant à la proposition, vu la difficulté du passage par les Alpes, d'envoyer les troupes du Dauphiné par mer, comme, suivant le projet de M. de Vendôme, ce ne pourrait être qu'après la prise de Suse, il se consommerait un grand temps à cela, tant pour aller de Suse en Provence que pour faire l'embarquement et la traver-

sée par mer, et pour ensuite aller de Finale ou de Saint-Pierre-d'Arène à Alexandrie et à Casal, sans compter les embarras qui accompagnent nécessairement les embarquements de cavalerie.

La marche de l'armée du roi sur la petite Doire (si cela se peut faire) concilie tout, assurant d'un côté le siége de Suse, et, de l'autre, la jonction desdites troupes du Dauphiné par la vallée d'Avigliano.

M. de Vendôme marque dans sa lettre, où il parle de la jonction des troupes du Dauphiné, qu'il ne peut marcher au-devant que par ce côté-ci du Pô, à son égard, par ce qu'il écrit de Casal; cela étant, il semble qu'il veut faire entendre qu'il ne saurait marcher de l'autre côté du Pô, à son égard, qui est le côté de deçà au nôtre et celui de la petite Doire, et qu'ainsi il ne compte pas appuyer le siége de Suse, présumant apparemment que M. le maréchal de Tessé aurait assez de forces pour le faire sans avoir rien à craindre de la part de M. le duc de Savoie.

Si cela est, cela sera bien aisé et bien commode, et l'on verra, après la prise de Suse, le parti que l'on prendra pour faire passer, soit par terre soit par mer, les troupes du Dauphiné en Piémont. Mais, pour moi, connaissant d'un côté la situation de Suse et le nombre de troupes que l'on peut employer à ce siége, et, de l'autre, ce que M. le duc de Savoie, s'il est libre auprès de Turin, peut, avec toute son infanterie, entreprendre contre ledit siége, j'avoue que j'ai peine à croire qu'il puisse se faire avec sûreté sans le secours et sans l'appui de l'armée du roi. Après cela, je soumets, comme je dois, mon sentiment à celui de M. de Vendôme, qui est plus éclairé que moi sur ces choses, étant sur les lieux; et je serai ravi de n'avoir pas raison, parce que cela sera bien plus aisé à faire.

A l'égard de Verue, il est fort important, par les raisons susdites, de se rendre maître de cette place; et, comme M. de Vendôme ne saurait guère en faire le siége que pendant la pleine fonte des neiges, c'est-à-dire pendant que le Pô sera fort gros, j'appréhende qu'il n'y ait quelques difficultés pour l'établissement des

ponts de bateaux sur ce fleuve, particulièrement au-dessus de cette place, et, par conséquent, pour les communications entre les quartiers, et que cela ne convie M. le duc de Savoie à entreprendre quelque chose dessus. Après cela, M. de Vendôme étant sur les lieux, et étant bon et sage, jugera dans le temps ce qui se pourra faire à cet égard, et le proposera au roi.

M. de Vendôme propose de faire faire le siége de Verue par un corps de troupes, pendant qu'il observera de dessus la petite Doire M. le duc de Savoie.

Si M. le duc de Savoie est, pendant ce temps-là, de l'autre côté du Pô, à la hauteur des Capucins, il pourra arriver près de Verue pour en troubler le siége bien plus tôt que M. le duc de Vendôme, car il y a beaucoup moins loin des Capucins de Turin à Verue que de dessus la petite Doire audit Verue, par le côté de Chivas, de la Doire-Baltée et de Crescentino.

Rien de meilleur que de combattre M. le duc de Savoie quand l'armée du roi sera en force, s'il se met à portée d'elle; mais il y a grande apparence qu'il ne s'y mettra pas légèrement, cela étant entièrement contraire à ses intérêts aussi bien qu'à ceux de l'empereur.

Rien de mieux que ce que M. de Vendôme projette pour la conservation de Casal et d'Acqui, pour tenir de près Verue et pour empêcher que les recrues ne désertent pendant la route de Gênes, ou plutôt de Saint-Pierre-d'Arène à Alexandrie, comme aussi que le pont qu'il a fait construire sur le Pô à Breme, et le retranchement qu'il fait faire pour couvrir le Milanais et communiquer plus aisément et plus sûrement avec M. le comte d'Estaing.

Rien encore de si bon que le projet que M. de Vendôme a de surprendre s'il peut les ennemis, et de tomber sur leurs quartiers avant qu'ils soient assemblés.

Rien, encore une fois, de si bon que de chasser au plus tôt du bas du Pô les ennemis avant que l'empereur ait pu les fortifier et que les Vénitiens aient pris un parti. C'est fort prudemment fait de

tenir dans la Lombardie le nombre de troupes qui sera jugé nécessaire pour y tenir les impériaux et les Vénitiens en bride, et pour y exécuter le projet dont il a été parlé ci-dessus.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. 29 février 1704[1]. (*Voir page* 198.)

Mon cousin, j'ai reçu, par le courrier que vous m'avez dépêché le 18, la réponse au projet que je vous avais envoyé pour les opérations de la campagne prochaine en Piémont et en Lombardie; quoiqu'elle soit longue, et qu'il semble que vous ayez traité la matière dans toute son étendue, j'ai peine à croire que vous ne vous soyez pas laissé entraîner pour l'objet de ce que vous avez concerté avec M. le maréchal de Tessé. Je conviens avec vous que la prise de Suse et celle de Verue, après la jonction des troupes que le duc de la Feuillade est chargé de vous mener, pourraient fort embarrasser le duc de Savoie, si vous trouviez la même facilité à exécuter l'un et l'autre que vous vous le persuadez. Quoique vous y soyez déterminé, que vous me demandiez avec instance de vous laisser la liberté de suivre ce projet, vous croyez néanmoins qu'avant que de faire le siége de Verue, supposant Suse pris et la jonction faite, qu'il pourra y avoir une bataille, à moins que le duc de Savoie, craignant la supériorité de mes armes, ne recule devant vous, auquel cas vous seriez maître d'assiéger cette place; mais, avant de le réduire à ces extrémités, vous avez bien des difficultés à surmonter. Il peut aisément vous disputer le passage des rivières, particulièrement celui de la Doire-Baltée, sans le passage de laquelle votre jonction ne peut se faire, ni même le siége de Verue. S'il n'y avait d'autres embarras que ceux-là, vous travaillez à les surmonter; mais, avant d'avoir résolu avec M. le maréchal de Tessé le siége de Suse, avez-vous bien examiné le temps qui est nécessaire pour se préparer à cette entreprise? qu'il n'y a aucune des dispositions faite, que les magasins sont éloignés, que toutes les munitions de guerre et de bouche se transportent à dos de mulets, que les neiges sont dans les montagnes, et que,

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1730, n° 37.

quand même tout serait en état de pouvoir se tirer des magasins, il faudrait encore au moins six semaines ou deux mois pour mettre les voitures à portée de servir pour cette entreprise; que, dans tous ces mouvements, le duc de Savoie n'oubliera rien pour vous traverser, et que la campagne s'avancera de manière que ce que vous croirez pouvoir commencer dans la fin de mars ne saurait être achevé dans la fin de mai, supposant que tout réussisse comme vous pouvez le désirer; et s'il arrive le moindre inconvénient, votre projet est totalement renversé, et la jonction du corps que commandera le duc de la Feuillade deviendra absolument impossible, la Provence découverte et la mer ouverte; et quoique le duc de Savoie semble, par la lettre qu'il a écrite le 8 de décembre au comte de Stahremberg, n'avoir fait aucune attention à ce côté-là, il paraît néanmoins, par cette même lettre, qu'il n'appréhende point que vous puissiez faire joindre les troupes qui doivent passer de Savoie en Piémont tant qu'il sera à portée de l'empêcher.

Le projet de Nice et tout ce qu'il contient est sage dans toute son étendue. L'événement, par les mesures que j'avais prises, n'en peut être douteux. Le siége de Villefranche ne peut durer que huit ou dix jours au plus, celui des châteaux encore moins, et la ville de Nice quatre ou cinq. Ceux qui, pendant la dernière guerre, ont eu le plus de part à cette conquête m'en ont assuré, et Lapara, qui en était chargé, me répond que je serai le maître de tout à moins de trois semaines, à l'exception du château de Nice, qu'il n'est pas nécessaire de prendre et que l'on peut tenir bloqué sans craindre qu'il puisse être secouru. Le reste du projet pouvait être exécuté avec la même facilité dans la suite de cette campagne. Je ne voyais rien que le côté de la Secchia qui pût me donner la moindre inquiétude qui serait fondée, si les impériaux fortifiaient le corps qu'ils ont à Revere et à Ostiglia; car, pour ce qui regarde le duc de Savoie et le Piémont, à mesure que vos forces augmentaient, vous le resserriez de manière à le réduire dans une étendue de pays où il aurait eu peine à subsister longtemps sans de grandes incommodités; vous le forciez à prendre des quartiers d'hiver dans le centre de

ses états, et lui ôtiez les espérances de secours de toutes parts; vous pouviez, après que les recrues vous auraient joint et le corps commandé par le duc de la Feuillade, faire le siége de Verue au lieu de celui de Verceil, si vous trouviez plus de raisons et de facilités à l'entreprendre. Quelque parti que vous preniez, les recrues ne peuvent vous joindre que par mer; vous êtes obligé de protéger leur passage; si le duc de Savoie fait marcher des troupes pour l'empêcher, vous ne pouvez vous dispenser d'en faire avancer. C'est ce que je vous proposais de faire et que vous ne croyez pas praticable, à cause de l'impossibilité de trouver des vivres à portée de mon armée, si vous étiez obligé de la faire avancer vers Coni. Votre projet a été fait dans le temps que celui que j'avais résolu était en chemin. Je le croyais si bon, que j'avais donné mes ordres pour son exécution; tout est en mouvement pour cela, les troupes en pleine marche, et au 10 avril au plus tard tout aurait été disposé pour commencer cette entreprise. Si, en l'état où sont les choses, il y a encore du remède et de la possibilité, je consens, quelque inconvénient que je prévoie qu'il en puisse arriver, que le maréchal de Tessé suive le projet que vous avez concerté ensemble, pourvu qu'il se charge de l'événement et qu'il m'assure du succès. Vous verrez, par la copie de la lettre que je lui écris, que je lui donne un plein pouvoir et la liberté entière d'agir de la manière qu'il trouvera plus convenable au bien de mon service, et je me remets entièrement à lui de vous déterminer d'une manière ou d'une autre; mais lorsqu'il aura pris son parti, il ne restera qu'à travailler de votre côté pour le succès. Le duc de la Feuillade saura mes intentions par le maréchal de Tessé, et s'y conformera. Si Tessé prend la résolution d'assiéger Suse et qu'il se flatte que la jonction d'une partie des troupes qu'il commande se pourra faire ensuite, vous devez mettre tout en œuvre pour en profiter: car, le côté de la mer étant absolument abandonné, l'entrée de l'Italie ouverte pour envoyer des secours au duc de Savoie, vous ne devez pas douter, en cas que la guerre continue, que les Anglais et les Hollandais ne fassent les derniers efforts pour le soutenir et fortifier cette

diversion; et je vous répète encore que le projet pour commencer la campagne de ce côté-là était le plus sage et le plus sûr, mais ma confiance en vous est telle, que je veux bien m'en remettre à vous et au maréchal de Tessé.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi: Casal, 11 mars 1704[1]. (Voir page 198.)

J'ai reçu, par le retour de mon courrier, les deux lettres que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire avec celle que m'écrit M. le maréchal de Tessé, par laquelle il me marque les bonnes raisons qu'il a eues pour abandonner le projet de Suse.

Je souhaite que M. le duc de la Feuillade ait fini son expédition en trois semaines, comme on l'a fait espérer à votre majesté; j'ai déjà eu l'honneur de lui marquer que cela ne sera pas sitôt fait, surtout si M. de la Feuillade commence par le château de Saorgio. Je lui ai mandé ce que je pensais sur ce pays-là, et comme quoi je m'y prendrais si j'étais chargé d'une pareille commission. J'envoie à votre majesté la copie de ce que je lui ai écrit sur cela; et comme il me paraît que votre majesté est toujours persuadée que cette expédition ne durera que trois semaines, j'ai l'honneur de lui envoyer un certificat du sieur d'Astier, brigadier d'ingénieurs, lequel a fortifié lui-même tous les châteaux du côté de Nice: elle verra que ce qu'il pense est bien éloigné de ce qu'on a dit à votre majesté.

Quoi que j'aie pu faire, je n'ai pu assembler ici, jusqu'à présent, que soixante mille rations de fourrage, et je ne pourrai, quoi que je fasse, assembler les deux cent mille que je voulais, au plus tôt avant le 20 du mois prochain; de sorte que je ne pourrai faire, d'ici à ce temps-là, aucune diversion considérable pour favoriser M. de la Feuillade. Comme je compte qu'il ne pourra me joindre, au plus tôt, que vers la fin de juin, je me dispose pour entrer en campagne sans l'attendre, et je ne pourrai rien faire avec quelque facilité que le siége de Verue, auquel je me suis déterminé sous le bon plaisir de votre majesté.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 194.

Il serait à souhaiter que M. le maréchal de Tessé fût assez en force pour chercher à combattre les ennemis; et, s'ils refusent de le faire, comme je le crains, ils seront obligés de se retirer derrière la Doire-Baltée, et je serai par là en état de former le siége de Verue, où tout me viendra par le Pô. Quand je serai une fois passé autour de cette place, je ne crains pas que les ennemis la secourent en deçà du Pô, par la difficulté du pays, où le premier posté a un très-grand avantage. S'ils s'assemblent derrière la Doire, et qu'ils veuillent secourir cette place par l'autre côté du Pô, par le moyen de mon pont, je me mettrai ensemble en très-peu de temps, et serai en état de les combattre. Voilà, sire, ce que je pense sur le commencement de notre campagne et ce que je crois pouvoir entreprendre avec espérance de réussir. Si votre majesté n'approuve pas ce projet, elle aura le temps de me donner ses ordres avant que nous soyons en mouvement.

Comme le temps est beau depuis trois jours, je ne doute pas que mon frère ne soit à présent en mouvement pour s'approcher de Revere; tous ceux qui sont avec lui augurent bien de cette entreprise. Si elle réussit, comme je l'espère, je crois qu'il ne sera pas impossible de se rendre maître des Tours de Serravalle, après quoi il serait difficile aux ennemis de soutenir Ostiglia; et Ostiglia une fois abandonné, les impériaux seraient obligés de repasser le canal Blanc et peut-être l'Adige, ce qui serait, à mon sens, un coup de partie.

Sans les fourrages qui me manquent, je suis en état de passer le pont de Casal dans peu de jours, car je suis à présent supérieur en cavalerie aux ennemis. Je fais ce que je puis pour en assembler, mais cela est long, car je suis obligé de les tirer des environs de Lodi; mais votre majesté peut s'assurer qu'aussitôt que j'en aurai assez pour gagner les herbes, je me mettrai en campagne.

Je n'ai point encore appris qu'il y ait eu des recrues embarquées à Toulon; cependant le sieur de Roissy s'en va après-demain à Gênes, avec quatre officiers ou sergents par régiment, pour les faire conduire à Alexandrie, où MM. de Monthyon et de Chartogne se ren-

dront pour en faire le partage. Il serait à désirer qu'elles fussent toutes arrivées avant le commencement de mai; et, s'il ne fallait attendre que huit ou dix jours pour les avoir toutes, je crois que votre majesté ne trouverait pas mauvais que j'attendisse ce temps-là pour les avoir. Il me semble qu'il faudra être en force, autant que nous pourrons, à l'ouverture de la campagne; car, selon toutes les apparences, ce sera le temps que les ennemis prendront, s'ils ont envie de combattre.

Il serait à souhaiter que M. le duc de la Feuillade nous eût joints avant de commencer à nous mettre en mouvement. Le secours qu'il nous amènera ne sera que de dix escadrons et de dix bataillons, lesquels, selon toutes les apparences, seront fort diminués, tant par les siéges qu'ils auront faits que par les fatigues de la mer. C'est à votre majesté à décider si elle veut que je l'attende; de quoi je puis l'assurer, c'est que je puis rassembler ici assez de force pour me présenter partout devant M. de Savoie et les impériaux joints ensemble, sans que M. le duc de la Feuillade m'ait joint.

A l'égard des troupes que j'ai envoyées à mon frère, votre majesté a vu, par ses lettres et par celles de M. de Saint-Fremont, que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, qu'ils nous rendront nos troupes sitôt que leur expédition sera achevée.

Je reçois dans ce moment une lettre de mon frère, par laquelle il me marque qu'il attaquera Concordia le 13 au matin, et que le 14 il marchera à Revere; par toutes les mesures qu'on a prises, il y a tout lieu d'en attendre un heureux succès.

Le comte d'Estaing est à présent en mouvement pour attaquer le château de Robbio. Je lui ai envoyé deux pièces de canon avec les mineurs, et j'espère que demain au soir nous en serons maîtres. Il n'y a dedans que cinquante dragons de Vaubonne.

Le mémoire que M. le duc du Maine a eu l'honneur de présenter à votre majesté est plein de si bonnes raisons et de tant d'exemples en notre faveur, sans qu'il y en ait un seul contre nous, que j'ai tout lieu d'espérer que votre majesté donnera sur cela une déci-

sion qui nous sera favorable. Les bontés infinies que votre majesté a toujours eues pour moi me font croire qu'elle voudra bien me les continuer dans l'occasion la plus importante de toutes celles de ma vie. Je ne présume pas assez de moi ni de mes services pour obtenir une pareille grâce; mais, comme ma cause est commune avec les enfants de M. le duc du Maine, j'ai tout lieu d'espérer que votre majesté ne laissera pas cette affaire indécise, étant devenue aussi publique qu'elle l'est, et qu'elle n'aura pas moins de considération pour les gens de notre rang que les rois ses prédécesseurs. Il y a encore l'exemple du maréchal de Bouillon, qui a servi sous le duc de Nevers, qui n'était qu'un cadet de la maison de Gonzague.

Lettre du roi à M. le duc de Vendome. 20 mars 1704[1]. (*Voir page 199.*)

Mon cousin, la lettre que j'ai reçue de vous par le courrier que vous m'avez depêché, le 11 de ce mois, est si différente de ce qui est contenu dans celles des 8 et 18 de février, que je me suis déterminé sur-le-champ à donner des ordres au duc de la Feuillade pour suspendre l'exécution de ceux qu'il avait reçus de passer le Var le 1er d'avril, et d'entrer dans le comté de Nice, pour se rendre maître de la ville de ce nom, de celle de Villefranche, des châteaux de Mont-Alban et Sant-Ospitio, et ôter toute communication au duc de Savoie du côté de la mer. Quoique cette conquête ne me paraisse pas moins importante que celle de Suse, que je vous aie fait connaître qu'elle devait y être préférée, et que je sois convaincu que la guerre d'Italie durera tant que les ennemis seront les maîtres de tirer des secours par mer, je n'y ai pensé que par l'assurance que vous m'aviez donnée par vos lettres des 8 et 18 du mois dernier, que vous seriez en état d'entrer dans les quartiers ennemis avant la fin de celui-ci, dans le temps que le maréchal de Tessé s'avancerait pour faire le siége de Suse; que, dans ce même temps, il se ferait trois mouvements à la fois : l'un, de votre part, qui serait le plus considérable, et qui retiendrait toute l'armée des

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1730, 1re partie, 3e section, no 50.

ennemis ensemble; le second, du côté de Suse, et le troisième, par le grand-prieur, qui marcherait à Revere. Il n'y a rien eu de changé pour ce qui vous regardait ni le grand-prieur. J'avais préféré la conquête de Nice et des postes de ce côté-là à celle de Suse. Je vous en ai mandé tant de fois les raisons qu'elles auraient dû vous faire impression, et qu'il vous était aisé de connaître que mes troupes ne peuvent être en sûreté après avoir passé le Var, si M. le duc de Savoie peut envoyer suffisamment de ce côté-là pour les obliger à rentrer en Provence, ce qui dépendait uniquement du mouvement que vous m'aviez assuré de faire dans le même temps. Au lieu de cela, vous vous êtes uniquement occupé de l'entreprise de Revere. Je sais de quelle conséquence il est de faire repasser le Pô aux impériaux, de les chasser du Mirandolais et de tout le pays qu'ils occupent depuis si longtemps; mais, pour s'y abandonner entièrement, il faut être assuré du temps qu'elle peut commencer, de celui de sa durée et du succès qu'elle peut avoir; car, sous une apparence spécieuse, est-il prudent de suspendre tous les projets de cette campagne, de s'éloigner d'un ennemi dangereux qui est aux frontières du royaume, et de vous affaiblir devant lui dans le temps que vous ne devez songer qu'à l'entourer et lui ôter tous moyens de subsister et de se fortifier par les secours qu'il peut tirer de ses alliés? Dans une guerre aussi difficile que celle dont vous êtes chargé, il peut arriver de grands inconvénients de ne pas faire des projets, ou du moins, lorsqu'ils ont été résolus, de ne pas les exécuter.

La lettre que j'ai reçue hier du grand-prieur ne me donnant aucune sûreté ni même aucune espérance pour le temps qu'il pourra se rendre maître de Revere, je désire que vous fassiez rejoindre à l'armée que vous commandez les troupes que vous lui avez envoyées, et que vous ne laissiez à ses ordres que celles qui étaient employées sur l'état que vous m'avez envoyé le mois dernier; que vous fassiez joindre les recrues et les remontes desdites troupes le plus tôt que vous pourrez. Lorsqu'elles auront joint, il aura au moins quinze à

seize mille hommes; en les employant utilement, il peut être supérieur aux ennemis et vous laisser la liberté d'agir contre le duc de Savoie, dont les forces sont bien plus à craindre que celles que les impériaux auront de l'autre côté de la Secchia et du Mincio.

Pour revenir à ce qui vous regarde et prendre une dernière résolution de concert avec vous, soit pour l'entreprise de Nice, celle de Suse, ou ce que vous aurez à faire, comme vous devez animer tous les mouvements qui se feront par ceux que vous vous donnerez, j'ai laissé tout en suspens pour vous mettre en état de faire un choix, et de vous déterminer au parti que vous croirez le plus convenable à mes intérêts. En attendant de vos nouvelles, les recrues pour l'infanterie de l'armée que vous commandez arriveront; les remontes, bien avancées, se perfectionneront; les troupes qui devaient entrer dans le comté de Nice, et qui sont sur le bord du Var, donneront de l'inquiétude au duc de Savoie, l'obligeront sans doute à s'affaiblir, pour y en envoyer de celles de son armée un nombre suffisant pour lui en assurer la conservation : il en connaît assez l'importance. J'ai mandé au maréchal de Tessé par le même courrier de disposer toutes choses pour se mettre en état de faire le siége de Suse le plus tôt qu'il se pourra. S'il avait huit ou dix bataillons de plus, il serait facile de faire l'un et l'autre en même temps; et, pour favoriser ses projets, vous agirez de votre côté avec toutes vos forces. Mais les troupes qui restent au maréchal de Tessé étant en petit nombre, d'ailleurs obligées de garder différents postes, je ne crois pas qu'il soit possible d'entreprendre le tout ensemble. Je lui en écris et lui mande de vous faire savoir son sentiment, afin qu'il serve à vous décider, soit pour le tout, ou pour l'un ou l'autre. En cas que vous préfériez Suse, je ferai revenir une partie des troupes qui sont en Provence, pour servir à ce siége, et ne laisserai que ce qui sera nécessaire pour garder le Var et les passages qui pourraient faciliter aux ennemis les moyens de faire une course en Provence. Si c'est Nice, le duc de la Feuillade suivra ses premiers ordres; mais le maréchal de Tessé

ni lui ne feront aucun mouvement que le jour que vous serez en état d'agir de votre côté. Il vaut mieux différer quinze jours et prendre de justes mesures que de faire des fautes dont les ennemis sauraient profiter.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.
Casal, 18 mars 1704[1].
(*Voir page* 199.)

Avant que d'avoir reçu par mon courrier la lettre dont votre majesté m'a honoré, je savais déjà par M. le maréchal de Tessé les difficultés insurmontables qu'il y a pour le siége de Suse, et que les troupes étaient déjà fort avancées du côté du Var.

Les raisons que votre majesté a eues pour se déterminer aux siéges de Nice et de Villefranche sont si bonnes et si solides, qu'il n'y a rien à y répondre. Si j'ai pensé d'abord autrement, je crois que votre majesté voudra bien me le pardonner; car j'ose me flatter qu'elle me rend assez de justice pour être bien persuadée de mes bonnes intentions, et que, si je pèche, ce ne sera jamais que faute de lumières.

La diversion que j'ai proposée pour favoriser le siége de Suse n'était fondée que sur deux cent mille rations de fourrage que je comptais d'avoir assemblées ici à la fin de ce mois, lesquelles m'auraient donné pour vingt jours de subsistance, qui est le temps à peu près que la ville et le château de Suse pouvaient durer. Les pluies continuelles qu'il a fait pendant dix jours ont gâté les chemins de manière que je n'ai encore que soixante mille rations, et, quelque diligence que je puisse faire, je ne pourrai avoir les cent quarante mille autres au plus tôt que vers le 20 du mois prochain. Si votre majesté croit que je puisse, en me mettant en mouvement vers ce temps-là, être de quelque utilité à M. de la Feuillade, elle n'a qu'à me l'ordonner, et j'entrerai par le pont de Casal dans le Verceillais. Tout ce que je puis faire, c'est de tâcher d'enlever quelques-uns des quartiers des ennemis, en cas qu'ils les occupent encore dans ce temps-là, et d'attaquer Trino, s'ils y ont du monde

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 222.

encore; car je ne puis abandonner le Pô, à cause qu'il faut que cette rivière me porte non-seulement mon pain, mais aussi mes fourrages.

Selon toutes les apparences, les ennemis se retireront derrière la Doire-Baltée, et m'y arrêteront tout court. J'ai eu déjà l'honneur de marquer à votre majesté que je souhaitais que M. le duc de la Feuillade eût fini son affaire en trois semaines, comme on l'a fait espérer à votre majesté; mais je crains bien qu'il ne soit plus longtemps.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 24 mars 1704[1]. (*Voir pages 119 à 201.*)

J'ai reçu deux de vos lettres par les deux courriers que vous m'avez dépêchés, l'une du 11 et l'autre du 18 de ce mois. Vous me mandiez par la première que la diversion que vous avez proposé de faire, suivant le projet concerté avec le maréchal de Tessé, n'était fondée que sur l'espérance de deux cent mille rations de fourrage, dont vous n'avez pu rassembler que soixante mille; qu'il n'y a pas d'apparence que vous ayez le tout avant le 20 du mois prochain; que vous ne pourrez faire aucune diversion considérable jusqu'à ce temps-là, pour favoriser l'entreprise dont le duc de la Feuillade est chargé; qu'elle durera jusque vers la fin du mois de juin, et que vous vous disposez d'entrer en campagne sans l'attendre; qu'il serait à désirer que le maréchal de Tessé fût assez en force pour faire le siége de Suse en même temps que vous vous approcherez des ennemis; et, s'ils refusent de combattre, qu'ils seront obligés de se retirer derrière la Doire-Baltée; que vous serez par ce moyen en état de former le siége de Verue. Vous me mandez par celle du 18 que vous trouvez les raisons pour l'entreprise de Nice et de Villefranche si bonnes et si solides, qu'il n'y a rien à y répondre; que vous ne pouvez vous mettre en mouvement que vers le 20, et que, si je crois que vous puissiez être de quelque utilité dans ce temps-là pour favoriser l'entreprise du duc de la Feuillade, que vous

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1730, n° 53.

entrerez dans le Verceillais par le pont de Casal; que vous pourrez tenter d'enlever quelques quartiers des ennemis en cas qu'ils les occupent encore, et attaquer Trino, s'ils y ont du monde; que vous ne sauriez abandonner le Pô, parce qu'il faut que cette rivière porte votre pain et vos fourrages.

Votre première lettre, par laquelle je ne voyais aucune espérance de mouvement de votre part, ni même de concert pour une entreprise aussi importante et qui ne saurait réussir qu'en y employant tous les moyens qui y peuvent contribuer, m'avait déterminé à dépêcher, jeudi matin, un courrier au duc de la Feuillade, pour lui mander de suspendre la marche des troupes et l'exécution des ordres que je lui avais donnés de passer le Var le 1er du mois prochain, ce qu'il aurait été en état d'entreprendre par les mesures qui avaient été prises; mais, comme le succès de cette conquête dépend absolument des forces que le duc de Savoie pourra employer à la défense du comté de Nice et de Villefranche, et que cet événement, s'il est heureux, peut terminer la guerre d'Italie, on ne saurait prendre trop de précautions pour y réussir ou du moins, en mettant le duc de Savoie dans la nécessité absolue de partager ses troupes, vous faciliter les moyens de faire le siége de Verue sans qu'il puisse avoir des forces suffisantes pour s'y opposer. Je me suis déterminé, sur votre lettre du 18, à reprendre les errements du projet de Nice, non pas comme le seul et unique objet qui doive être préféré aux autres, mais comme celui qui est le plus capital. Si, sans rien hasarder mal à propos, le duc de la Feuillade peut en faire la conquête, c'est à vous de conduire cette entreprise, et c'est par vous qu'il doit agir lorsque vous le jugerez à propos. Il faut pour cela que vous soyez en état de vous mettre en même temps, même quelques jours auparavant, en mouvement, et que ce premier mouvement se fasse dans une saison assez avancée pour que vos magasins vous mènent au temps que la campagne fournira des fourrages pour faire subsister la cavalerie de l'armée que vous commandez. Si vous pouviez vous avancer à Chieri, cette diversion serait bien plus avan-

tageuse que la proposition que vous faites d'attaquer Trino ; elle donnerait de l'inquiétude au duc de Savoie pour Moncaglieri et le fort des Capucins, et assurerait en même temps la jonction de vos recrues, qui peut être aisément traversée, si vous ne prenez pas des précautions pour les garantir. Le maréchal de Tessé, quoiqu'il ait peu de troupes, pourra, dans le même temps, rassembler huit ou dix bataillons, tant bons que mauvais, pour s'avancer vers Suse, former un camp, et donner de l'inquiétude pour le siége pour lequel je lui mande de faire des préparatifs, afin que, si l'entreprise de la conquête de Nice devenait impossible par le nombre de troupes que le duc de Savoie ferait avancer pour défendre le passage du Var ou par le corps qu'il tiendrait dans ce pays-là, on pût se dédommager par la prise de Suse ou par celle de quelques places importantes qui serviraient à resserrer les ennemis et à les forcer de subsister avec beaucoup d'incommodités dans une petite partie de leur pays. J'envoie au maréchal de Tessé et au duc de la Feuillade copie de la lettre que je vous écris, afin qu'ils agissent par vous et de concert avec vous, qu'ils connaissent mes intentions dans toute leur étendue, et qu'ils puissent vous mander l'un et l'autre leurs sentiments par ce même courrier, qui passera par Grenoble.

L'affaire de Revere étant retardée et devenue même fort incertaine pour le temps de la pouvoir entreprendre, je ne doute point que le grand-prieur ne vous ait renvoyé les troupes que vous aviez fait marcher sur la Secchia. Si vous n'aviez pas encore donné vos ordres pour leur retour, vous les ferez revenir le plus diligemment que vous pourrez. Faites-leur remonter le Pô en bateau, s'il est possible, afin d'éviter les maladies et la désertion, et ne négligez rien pour réunir toutes vos forces pour entrer en action le plus tôt que vous pourrez. Les recrues destinées pour l'armée du grand-prieur arriveront de jour à autre; la cavalerie se remonte. Il y a lieu d'espérer qu'avec le nombre de troupes qu'il a, que vous ne devez pas augmenter, et qui pourront, lorsqu'elles seront presque complètes, composer quinze ou seize mille hommes, qu'en les em-

ployant utilement il ôtera aux ennemis le moyen de faire aucun mouvement qui vous puisse donner de l'inquiétude. Il serait à désirer que l'armée de la Secchia fût assez forte pour forcer les impériaux à repasser le Pô, mais il ne serait pas prudent de se laisser entraîner par cet objet, dont l'événement est fort dangereux et encore plus incertain, et, pour y réussir, s'affaiblir devant un ennemi tel que le duc de Savoie, qui est aux frontières du royaume; vous ne devez songer qu'à l'entourer et lui ôter tous moyens de subsister et de se fortifier par les secours qu'il pourrait tirer de ses alliés. Vous avez une ample matière pour vous occuper, et vous pouvez faire une glorieuse campagne en prenant des mesures justes pour réussir dans l'exécution d'un projet digéré, mais qui ne peut être déterminé que par le parti que prendront les ennemis et la connaissance que vous avez de ce qu'ils pourront faire.

J'ai vu avec plaisir la relation que vous m'avez envoyée de ce qui s'est passé à la prise de Robbio et de Rosasco. D'Estaing s'est très-bien conduit dans cette occasion. J'ai donné au sieur de Campagnelle cinq cents livres de pension, et la croix de Saint-Louis à Neuville. J'ai été bien aise de récompenser sur-le-champ une aussi bonne action que celle qu'ils ont faite.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Casal, 3 avril 1704[1]. (*Voir page 201.*)

J'ai reçu la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire en réponse aux deux miennes. Elle aura déjà vu par mes derniers courriers que je compte ouvrir la campagne par le siége de Verue, passer la Doire-Baltée ensuite et attaquer Ivrée. Ce projet me paraît si essentiel que je ne doute pas que votre majesté ne l'approuve. A l'égard de Nice, je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai eu l'honneur de lui mander. J'espère entrer en campagne les premiers jours de mai; j'en ai déjà donné avis à M. le duc de la Feuillade, et je lui marquerai précisément le jour. Je m'estime bien heureux d'avoir pensé comme votre majesté, car j'ai mandé à M. le duc de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 269.

la Feuillade que je croyais qu'il convenait que je me misse en mouvement quelques jours avant lui.

Vous me marquez, sire, qu'une diversion du côté de Chieri serait meilleure que du côté de Trino pour faire la conquête de Nice. J'avoue que cela serait meilleur; mais il aurait fallu pour cela s'y préparer de longue main, et pousser beaucoup de farines et de grains dans Asti. Si votre majesté, dès le commencement de l'hiver, m'eût fait savoir ses intentions sur Nice et qu'elle désirait que cette armée, en entrant en campagne, n'eût d'autre objet que d'empêcher le duc de Savoie d'envoyer au secours du comté de Nice, nous aurions fait de notre mieux pour lui obéir, quoique c'eût été avec bien de la peine et des difficultés; mais, dans la disposition où nous sommes à présent, la chose est absolument impossible. Je dirai de plus à votre majesté que ce mouvement eût été très-dangereux, puisqu'en y marchant faibles, nous nous serions exposés à combattre avec inégalité, et en y marchant supérieurs aux ennemis, nous eussions découvert tout le Milanais et nous aurions été trop éloignés pour y envoyer du secours. A l'égard de Trino, je suis persuadé que les ennemis l'abandonneront, et, quand ils le garderaient, je puis le laisser derrière moi; car la chose, ce me semble, la plus importante que je puisse faire, c'est d'établir diligemment un pont à Monfestino, pour communiquer avec un corps de troupes qu'il faudra que j'y laisse indispensablement pour soutenir les postes de Monfestino, de Gabbiano et d'Odalengo, dont les ennemis ne manqueraient pas de se rendre maîtres sitôt qu'ils nous verraient au delà du Pô avec l'armée, et m'empêcher par là de faire le siége de Verue. Je sais, à n'en pouvoir douter, que le comte de Stahremberg a tracé lui-même un fort sur une hauteur nommée Guerbignano, qui n'est qu'à deux cents toises de Verue, et qu'on y doit travailler dans quatre ou cinq jours. Je serai averti sitôt qu'on y donnera le premier coup de pioche, et j'ai quinze bataillons et vingt escadrons tout prêts, avec lesquels je compte attaquer les ennemis; car, si je laissais finir cet ouvrage, les ennemis ne manqueraient pas de faire un

camp retranché, dont la droite serait appuyée à cette hauteur et la gauche à Verue, et m'empêcheraient par là d'en former le siége, ce qui me dérangerait tout à fait, puisque toutes mes dispositions sont faites pour assiéger cette place. Si nous sommes assez heureux pour la prendre, comme je l'espère, je ne songerai uniquement qu'à passer la Doire; c'est là où je suis persuadé que les ennemis emploieront tous leurs efforts; car, si j'avais passé cette rivière, je tiendrais le duc de Savoie dans une triste situation, puisqu'il serait obligé de me combattre ou de perdre Ivrée, qui est, à mon sens, une conquête de la dernière conséquence, qui me donnerait, non-seulement une communication par le val d'Aost avec M. de Tessé, mais qui ôterait en même temps toute communication au duc de Savoie avec la Suisse et Verceil. Ces raisons me paraissent si fortes, que je suis persuadé que M. de Savoie ne se dégarnira point assez pour empêcher M. de la Feuillade d'exécuter tout ce que votre majesté lui a ordonné dans le comté de Nice; et s'il le faisait, ce que je ne puis imaginer, je tiens que nous serions dédommagés de n'avoir pas pris le comté de Nice, par le passage de la Doire et par la prise d'Ivrée. En ce cas-là M. de Tessé pourrait faire le siége de Suse, et par le moyen d'Ivrée je m'avancerais assez près de la petite Doire pour empêcher M. de Savoie et les impériaux de secourir cette place.

Voilà, sire, ce que j'imagine de mieux pour le service de votre majesté; je souhaite qu'elle approuve mon projet. Je puis l'assurer qu'il n'a point été fait à la hâte, que j'y rêve jour et nuit depuis un temps très-considérable, et que je ne m'y suis déterminé que par la connaissance que j'ai du pays, de nos forces et de celles des ennemis.

Pour ce qui regarde l'armée de Lombardie, j'ai déjà eu l'honneur de mander à votre majesté que mon frère doit passer la Secchia le 6, et être le 7 devant Revere; et avec la supériorité de troupes qu'il a et les précautions qu'on a prises, on a tout lieu d'en espérer un bon succès. Cette entreprise est de la dernière conséquence, et nous tomberions sans cela dans une défensive très-embarrassante, comme votre majesté le sait; car, quoique nous soyons maîtres de Quistello et de

Concordia, comme ils sont tous deux de l'autre côté de la Secchia, et que les ennemis, par la Mirandole, peuvent y revenir en une heure, cela nous assujettira indispensablement à tenir un corps considérable de troupes pour les soutenir, au lieu que, si nous sommes une fois les maîtres de Revere, il y a bien de l'apparence qu'on pourra prendre les Tours de Serravalle et par conséquent Ostiglia; mais, supposé que l'on en pût venir à bout, les ennemis n'ayant plus de passage sur le Pô, la défense deviendrait plus aisée, et je serais en état de tirer de l'armée de Lombardie un corps de troupes considérable, et qui augmenterait notre supériorité de ces côtés-ci. A l'égard des vingt compagnies de grenadiers que j'ai envoyées sur la Secchia, j'ai déjà eu l'honneur de mander à votre majesté que, quand même elles ne m'auraient pas joint, cela ne m'empêcherait pas d'entrer en campagne; et, comme le pays de l'autre côté du Pô est un pays de plaines, cette diminution ne peut nous porter un grand préjudice; de plus, comme il y a plusieurs bataillons qui demeureront en garnison, je compte en tirer les compagnies de grenadiers, de sorte que je trouverai le moyen de remplacer, à peu de chose près, les vingt compagnies. Voilà ce que j'avais projeté de faire; mais l'ordre que votre majesté me donne de faire revenir lesdites compagnies est si positif, que j'ai dépêché sur-le-champ un courrier à mon frère, avec ordre de me les envoyer assez tôt pour qu'elles aient rejoint leurs régiments avant le 3 ou le 4 mai, qui est le temps où j'entrerai en campagne. Je souhaite de tout mon cœur que l'expédition de Revere soit finie avant qu'il soit obligé de les renvoyer. Quoique je connaisse de quelle conséquence il est, pour les affaires de votre majesté, de nous rendre maîtres de ce poste, et que, par les raisons que j'ai eu l'honneur de lui alléguer, j'eusse pu me passer de ce secours, dès le moment que j'ai reçu son ordre, je n'ai songé qu'à obéir le plus promptement que j'ai pu.

J'envoie à votre majesté la copie d'une lettre de l'abbé Alberoni, qui est à Plaisance avec M. de Parme, par laquelle elle verra que ce prince consent à démolir Brescello à ses dépens. Elle y verra aussi

la crainte dans laquelle sont les impériaux que nous ne marchions à Revere. Le sieur Follard, qui revient de Rome, a eu une conversation sur mer avec un commissaire de l'empereur qui le prenait pour un homme du pays. J'ai fait mettre tout en écrit par ledit Follard : votre majesté verra par là ce que les ennemis pensent, tant sur Mezzola que sur Revere. Enfin, par tout ce qui me revient, tant du côté des ennemis que du nôtre, il y a lieu de bien espérer de l'entreprise de Revere, et j'espère qu'elle pourra être terminée avant que mon frère soit obligé de me renvoyer les vingt compagnies de grenadiers, car tous les gabions sont prêts et les fascines aussi. Il y sera le 7, et en huit jours, au plus, cette affaire sera faite ou manquée, et il ne faut par terre que quinze jours pour que nos grenadiers nous rejoignent. Si nous les faisions remonter par le Pô, ils ne seraient pas ici en cinq semaines; cela m'a fait prendre le parti de les faire revenir par terre.

J'ai oublié de faire remarquer à votre majesté qu'en passant ici le Pô j'obligerai les ennemis, ou à me combattre, ou à se replier devant moi; que je couvre le Milanais, et que, par conséquent, je marcherai bien plus fort que je ne ferais si je m'avançais sur Chieri par ce côté-ci du Pô, puisque je serais obligé indispensablement de laisser un nombre considérable de troupes pour défendre le Milanais; et en marchant à Trino, selon toutes les apparences, les ennemis se rejetteront sur la Doire-Baltée, et le Milanais n'aura plus rien à craindre que quelques courses de la garnison de Verceil auxquelles il sera aisé de s'opposer avec peu de troupes.

Je compte aller dans quelques jours à Milan pour savoir de M. de Vaudémont le nombre de troupes qu'il nous pourra fournir pour la campagne, et choisir celles qui serviront dans l'armée et celles qui seront destinées pour la défense du pays; mais je ne me mettrai point en chemin que je ne sois hors d'inquiétude sur le travail que les ennemis ont projeté de faire sur la hauteur de Guerbignano; cela est trop de conséquence pour que je puisse m'absenter un moment d'ici.

Votre majesté me marque que, pendant que M. de la Feuillade sera devant Nice, M. de Tessé pourra former un corps de troupes et s'avancer à portée de Suse; cette diversion me paraît de la dernière conséquence.

Il me paraît aussi que votre majesté est en peine sur le passage du Var, et qu'elle craint que les ennemis ne le veuillent disputer à M. de la Feuillade. Comme je connais parfaitement la plage de Nice, j'ose assurer votre majesté qu'avec les galères et un grand nombre de chaloupes le débarquement se fera à coup sûr de l'autre côté de l'embouchure du Var. Les vaisseaux ne peuvent mouiller dans toute cette plage, parce qu'il n'y a point de fond, et les galères peuvent mettre la proue à terre et le débarquement est bon partout; de sorte que si les ennemis, comme il y a apparence, n'ont pas pris la précaution de faire des batteries depuis l'embouchure du Var jusques à Nice, le débarquement sera sûr; car il n'y a point de troupes, sans être retranchées, qui puissent tenir contre le feu des galères quand elles ont la proue à terre et qu'elles tirent de près; et si M. de la Feuillade est une fois posté devant Nice avec l'infanterie qu'il a, et qu'il soit maître de la hauteur de Mont-Alban et de celle d'Apremont, il faudrait que l'armée du duc de Savoie et celle de l'empereur y marchassent pour le déposter, et encore c'est tout ce qu'elles pourraient faire que d'en venir à bout, car dans ces pays-là des troupes postées ont un furieux avantage.

Par les nouvelles que j'ai eues ce matin de Monfestino, les ennemis ne travaillaient pas encore à la hauteur de Guerbignano, mais ils font des fascines, et il y a apparence qu'ils y travailleront dans peu; de sorte qu'il pourrait bien se passer quelque chose de ce côté-là dans quelques jours.

ÉTAT DES TROUPES QUE M. LE GRAND-PRIEUR MÈNE SUR LE MINCIO, 13 AVRIL 1704[1].

(*Voir page* 204.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		
Vivarais	1	″
Ponthieu	1	″
Fitzgerald	2	″
Perche	1	″
Royal-la-Marine	1	″
Mirabeau	2	″
Miromesnil	2	″
2e d'Albigeois	1	″
Berthelot	1	″
CAVALERIE.		
Colonel-général	″	3
La Reine	″	3
Wiltz	″	2
Rennepont	″	2
Capy	″	2
Bissy	″	2
Usez	″	2
Courlandon	″	2
TOTAL	12	18

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1782, n° 152, 154.

100.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le maréchal de Tessé. Casal, 29 avril 1705[1]. (Voir page 209.)

Je viens d'apprendre, monsieur, par une lettre du roi, que Lavallée m'a rendue, que sa majesté ne songe plus à Nice, et qu'elle fait revenir toutes les troupes pour vous joindre. Il faut tâcher à présent d'embarrasser le duc de Savoie, chacun de notre côté, autant que nous le pourrons. Pour moi, je ne changerai rien à ce que je vous ai déjà marqué. Je passerai sûrement le Pô ici dans la nuit du 5 au 6, et je ferai en sorte d'établir un pont le plus vite que je pourrai à Monfestino, pour communiquer avec un corps de sept escadrons et de six bataillons que je laisse en deçà du Pô sous les ordres d'Albergotti. Je compte ensuite me rendre maître de Crescentino, n'y ayant pas d'apparence de pouvoir faire sans cela le siége de Verue. Voilà mon projet, qui peut être traversé par les ennemis, car il ne tiendra qu'à eux, s'ils veulent, de me combattre. Je ferai de mon mieux pour le mettre à exécution; il serait bien à désirer que vous pussiez faire, pendant ce temps-là, le siége de Suse. Je crains bien que vous ne puissiez pas l'entreprendre sitôt; cependant il aurait été bien important que vous eussiez pu vous mettre en mouvement en même temps que moi. Ce que j'ai à faire n'est pas une chose bien aisée; et il paraît, par les troupes qui commencent à s'assembler à Crescentino, que le duc de Savoie fera ce qu'il pourra pour s'opposer au siége de Verue; c'est pourquoi il me semble que vous ne sauriez trop tôt avancer du côté de Suse. J'espère que, d'abord que les troupes de Provence vous auront joint, vous ne trouverez pas de grandes difficultés à reprendre la Maurienne et la Tarentaise. Enfin, monsieur, je crois devoir encore vous marquer la conséquence dont il est que vous vous approchiez de Suse au plus tôt; quand votre artillerie et les autres choses nécessaires pour en faire le siége ne pourraient être prêtes de longtemps, faites toujours, je vous en supplie, avancer vos troupes vers cette place, pour nous faciliter ce que nous avons à faire de ces côtés-ci. Il faudra, de nécessité, qu'il arrive de deux choses l'une : si le duc de Savoie s'avance en force de votre côté, je deviendrai le

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1777, n° 7.

maître de faire ici tout ce que je voudrai, et s'il n'ose se dégarnir devant moi, vous prendrez Suse à votre aise; car le duc de Savoie ne peut pas en même temps parer de votre côté et du mien. Pour moi, je vous réponds de le tenir de près d'ici à la Doire-Baltée; mais s'il se mettait derrière cette rivière, vous voyez bien, monsieur, qu'il ne me serait pas possible de le suivre, et je suivrais alors mon projet de Verue. Enfin, de quelque manière que ceci tourne, il faut que M. de Savoie perde quelque chose de votre côté ou du mien; et que ce soit Suse ou Verue, l'un des deux sera une grosse perte pour lui. Si je suis assez heureux pour prendre Verue, je ferai tous mes efforts pour me rendre maître d'Ivrée et communiquer avec vous par le val d'Aost. Je crois que c'est là le coup le plus mortel qu'on puisse donner au duc de Savoie; et s'il perd Suse, Ivrée et Verue, il est impossible qu'il puisse soutenir la guerre contre le roi.

J'attendrai avec bien de l'impatience votre réponse à cette lettre; je vous prie de me l'envoyer par un exprès et de me marquer le temps auquel vos troupes pourront être auprès de Suse et dans une situation à donner de l'inquiétude au duc de Savoie pour cette place. Il est nécessaire que je sois instruit de cela au plus tôt; car, par les raisons que je vous ai déjà dites, nos mouvements doivent avoir beaucoup de rapport avec les vôtres. Pour moi, je ne puis pas retarder les miens, et je marcherai sans faute le jour que je vous ai marqué, ne pouvant pas différer davantage, puisque, dès à présent, la subsistance commence à manquer dans tous mes quartiers.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le maréchal de Tessé. Casal,

Je n'ai rien à ajouter, monsieur, à la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, parce qu'il n'y a rien de changé à ma première disposition. Les ennemis sont campés à deux milles de Casal, entre Villa Nova et Balzola, la rivière de Stura devant eux; et il paraît, par leur situation, qu'ils veulent me disputer le passage de cette rivière. Je passerai toujours le Pô, comme je vous l'ai déjà marqué,

4 mai 1704[1].
(Voir page 211.)

dans la nuit du 5 au 6, et le lendemain nous nous trouverons bien près les uns des autres. Je vous prie de vous avancer vers Suse le plus diligemment que vous le pourrez; vous n'aurez jamais de plus belle occasion, M. de Savoie ayant retiré toutes ses troupes de toutes ses places pour les mettre en campagne, et n'ayant laissé que des milices pour les garder. Encore une fois, monsieur, il n'y a point de temps à perdre, et je crois que vous ne pouvez rien faire de mieux pour le service du roi. J'aurai soin de vous informer de tous mes mouvements; faites-en de même, je vous en prie, rien n'étant plus important que d'agir de concert.

Depuis ma lettre écrite, j'ai vu tout à mon aise, du haut du clocher de Casal, l'armée des ennemis; elle est campée à Villa Nova. Il y a toutes les apparences du monde que leur intention est de nous disputer le passage de la Stura; c'est pourquoi je ne puis m'empêcher de vous presser de vous avancer vers Suse; vous n'aurez jamais plus beau pour agir qu'à présent, et nous n'aurons jamais plus de besoin d'une diversion de vos côtés que dans ces premiers jours-ci.

Lettre de M. le grand-prieur à M. le duc de Vendôme.

Mantoue, 3 mai 1704[2].
(Voir page 212.)

Je ne puis m'empêcher de vous dire quelques particularités que j'ai apprises de l'attaque de Concordia, qui vous feront plaisir et qui sont incroyables. Crévecœur avait mis quelques barriques à la porte d'une seconde chambre, qui était dans sa maison, pour s'y retirer lorsqu'il aurait été forcé dans la première, et de là se jeter, par un petit degré, dans la cave, où, la baïonnette au bout du fusil, ils prétendaient se faire tous tuer jusqu'au dernier; car il n'y a jamais eu d'officiers ni de grenadiers qui aient imaginé de demander à capituler. Ils ont fait huit ou dix sorties de quatre, de six et de huit grenadiers, qui leur ont toutes réussi. Les ennemis ayant avancé une pièce de seize à la portée du pistolet de leur maison, après en avoir tiré quelques coups, nos grenadiers leur ont fait un si ter-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1777, n° 16.
[2] *Idem*, n° 17.

rible feu, qu'ils ont été obligés de l'abandonner, si bien que nous en avons été les maîtres jusqu'à la nuit. Nos grenadiers ont tiré tout le jour par des fenêtres aussi grandes que celles de votre chambre, sous un feu de mousqueterie et de canon continuel, étant toujours à découvert. Enfin, les grenadiers ont assuré Vaudrey, lorsqu'il y arriva avec son détachement, que, s'ils avaient eu seulement cinquante chevaux pour les soutenir, ils seraient sortis de leur maison la baïonnette au bout du fusil, et auraient, à ce qu'ils disent, ramené ces gueux-là jusque dans la porte de la Mirandole. Je ne crois pas que vous ayez guère ouï parler d'une action de guerre pareille à celle-là, qui sera, je crois, récompensée par sa majesté.

ORDRE DE B

M

Lieutenants généraux : MM. DE BESONS. DE MONTGON.
Maréchaux de camp : MM. D'AUBETERRE.
Brigadiers : MM. LAUTREC. BONNEVAL. IMECOURT. COMTE DE STERS. D'URGEL...

Total	Lautrec	Vérac, dragons	Cuirassiers	Bertillac	Villeroy	Carabiniers	CAVALERIE.	Normandie	Gatinoy	Leuville	Tournaisis	Beauce
24	2	1	2	2	2	2		3	1	2	1	1
37	3	3	3	2	3	4		2	1	2	2	2

Lieutenants généraux : MM. D'ALBERGOTTI. D'ESTAING.
Maréchaux de camp : MM. DE MAUROY.
Brigadiers : MM. LE CHEVALIER DE SULLY. CHATEAUMORAND. DESCLOS.

Total	Anjou	Sully	Villiers	Melun	Elbeuf	Desclos	CAVALERIE.	1er de Limousin	L'Île-de-France
17	2	2	2	2	2	2		1	1
25	3	2	2	2	2	2		2	2

CAMP VOLANT PRÈS DE GABBIANO.

Senecterre	3	7 escadrons.
Grammont	2	
Souscarrière	2	
Auvergne	2	6 bataillons.
Grancey	1	
Labour	1	
Cotentin	1	
Bourck	1	

GARNISONS.

Casal	2e de Limousin	1	6
	Cambrésis	1	
Asti	Flandre	1	
	Bresse	1	
	Bugey	1	
Acqui	Thiérache	1	

DU PIÉMONT [1].

DE CHEMERAULT. DE BARBESIÈRES.
DE COURLANDON. DE GOAS.
T. DE GUERCHOIS. LUXEMBOURG. RUFFEY. OURCHES. CAYLUS.

1re LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Tessé	2	»
La Fère	1	»
La Marine	3	»
Berwick	1	»
Piémont	3	»
INFANTERIE.		
Royal-Roussillon	»	3
Ruffey	»	2
Du Tronc	»	3
Ourches	»	2
Commissaire-général	»	3
Languedoc	»	3
Dauphin, dragons	»	3
CAVALERIE.		

DE BOULIGNEUX. DE LANGALLERIE. DE MEDAVI.
DE CARCADO. DE WARTIGNY.
RT. MORANGIES. GUERCHY. DE DREUX. LA BRETONNIÈRE. BROGLIE.

2e LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Bassigny	1	»
Croy	1	»
Morangies	1	»
Lafare	1	»
Les Vaisseaux	3	»
Bourgogne	2	»
Anjou	2	»
INFANTERIE.		
Bourbon	»	3
Bouzols	»	2
Broglie	»	2
Forbin	»	2
Dauphin	»	3
CAVALERIE.		

RÉSERVE.

on, dragons	3	4 escadrons.
s	1	
TAL-ARTILLERIE	1 bataillon.	

RÉCAPITULATION

	BATAILL.	ESCADR.
1re ligne	24	37
2e ligne	17	25
Camp volant	6	7
Garnisons	6	»
Réserve	»	4
Artillerie	1	»
TOTAL	54	73

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1777, n° 22.

DÉTAIL DE L'ATTAQUE DE L'ARRIÈRE-GARDE DES ENNEMIS, 7 MAI 1704[1].

(*Voir page* 213.)

Le 5 de ce mois toutes les troupes qui composent cette armée se sont assemblées sous Casal. Le 6 au matin, à une heure de jour, l'armée, après avoir battu la générale, a commencé de passer le Pô sur trois ponts qui avaient été préparés pour ce passage. M. de Vendôme ayant pris les précautions d'ordonner qu'il n'y eût aucune sorte de gros ni même de menu bagage, et même que tous les officiers d'infanterie fussent à pied à la tête de leurs troupes, en moins de trois heures de temps toute l'armée a passé le Pô et s'est trouvée en bataille de l'autre côté de cette rivière avec le canon qui était ordonné à la tête de chaque colonne; et je puis vous assurer, monseigneur, que, depuis le temps que je vais à la guerre, je n'ai rien vu s'exécuter avec un si bel ordre; de manière que, quand les ennemis, à la vue desquels nous passions, auraient pris le parti de s'opposer à notre passage, on était en état de les combattre et même avec avantage par la quantité de gros canon que M. de Vendôme avait fait mettre en batterie sur les remparts de la ville et sur les bords de la rivière qui voient la plaine par où l'armée des ennemis pouvait venir à nous.

M. de Vendôme, voyant que les ennemis ne s'étaient point opposés au passage du Pô, crut qu'ils s'opposeraient au passage de la Stura, et fit avancer l'armée sur le bord de cette petite rivière, laquelle est très-difficile à passer, quoiqu'elle ne soit pas large, parce qu'elle est profonde et que les bords en sont relevés. On vint lui rendre compte que les ennemis avaient abandonné les quartiers qu'ils tenaient sur les bords de cette rivière; si bien qu'il jugea à propos d'y marcher et d'y camper l'armée. Il apprit aussi le soir que M. le duc de Savoie, ayant été averti de notre passage, avait marché avec son armée en grande diligence pour aller camper sous la ville de Trino. M. de Vendôme ordonna le soir que l'on fît plusieurs ponts sur la Stura, et, le lendemain à la pointe du jour, fit passer toute l'armée et marcha tout droit à Trino. Il avait détaché le sieur de la Bretonnière,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1777, n° 38.

brigadier de cavalerie, avec cinq cents chevaux pour marcher devant et s'approcher de l'armée des ennemis. Comme nous étions en marche, et que la tête de notre armée était assez près de Trino, il arriva un officier de la part du sieur de la Bretonnière, qui dit à M. de Vendôme que les ennemis étaient décampés, et que leur arrière-garde n'était pas loin; sur quoi M. de Vendôme ordonna à M. de Bezons, qui conduisait la colonne de la gauche, de s'avancer le plus diligemment qu'il pourrait; à M. de Chemerault, qui conduisait la colonne de cavalerie de la droite, d'en faire de même de son côté; mais ce pays, quoiqu'il paraisse une plaine, est si coupé de fossés et de haies, qu'il était difficile de marcher aussi diligemment qu'on le souhaitait. Cependant le sieur de la Bretonnière, avec ses cinq cents chevaux détachés, ayant inquiété les ennemis, donna le temps à quelques-uns de nos premiers escadrons d'arriver sur eux. M. de Vendôme ordonna qu'on les chargeât, ce qui fut exécuté par MM. de Bezons, de Chemerault, de Wartigny et de Goesbriant, maréchaux de camp. Les régiments de Dragons-dauphin et de Languedoc renversèrent les premiers escadrons des ennemis qu'ils chargèrent, lesquels se reformèrent sous le feu de vingt compagnies de grenadiers, que les ennemis avaient mis dans des cassines et dans des bois pour favoriser leur arrière-garde, ce qui obligea de notre part de faire mettre pied à terre à une partie de nos dragons. Ce mouvement obligea les grenadiers des ennemis de se retirer, et leur cavalerie de s'en aller fort vite, cependant toujours à notre vue, s'étant ralliée auprès de leur infanterie, que nous voyions, qui était le long des bords d'un assez grand bois et qui occupait des cassines. Le pays par où se retiraient les ennemis est une gorge fort étroite et fort resserrée par les bois de l'abbaye de Lucedia, ce qui fit que M. de Vendôme envoya chercher la brigade de Piémont, qui était la plus à portée; mais les ennemis, voyant arriver cette infanterie, se retirèrent avec tant de précipitation que l'on ne jugea pas à propos, n'étant pas possible de les joindre, de les suivre plus longtemps. Il y a eu de la part des ennemis plus de cent hommes tués sur la place et

environ quarante prisonniers, dont M. de Vaubonne, qui commandait cette arrière-garde, et plusieurs officiers sont du nombre. Il est général, et c'est ce fameux partisan qui en a usé si malhonnêtement et si cruellement avec les officiers et les soldats qu'il a pris sur nous, en ayant fait tuer plusieurs après les avoir pris, maltraité de paroles et fait dépouiller des officiers, ce qui a fait que M. de Vendôme, contre son honnêteté et sa douceur ordinaires, lui a parlé avec beaucoup de hauteur et de mépris. Il a été traité de même par la plupart de nos officiers qui l'ont vu, y en ayant plusieurs dans notre armée auxquels il a fait mille insultes et tenu de très-impertinents discours pendant qu'ils étaient en sa puissance. On l'a conduit à Casal, où il y a ordre de le mettre dans le château et de l'y tenir fort resserré. En passant par les villages du Montferrat, si l'escorte qui le conduisait n'avait empêché les paysans, ils l'auraient assommé, ayant pillé et exercé toutes les cruautés imaginables en ce pays-là. On a pris un étendard du régiment de Vaubonne, et il y a eu quelques tués ou blessés de notre part. M. de Lautrec, lieutenant-colonel de Languedoc, a été tué. M. d'Anglure, lieutenant-colonel de Bourbon, ayant commission de maréchal de camp, a chargé à la tête des dragons et s'est fort distingué.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. le duc de Vendôme. Grenoble, 6 mai 1704[1]. (Voir page 215.)

Je commence, monsieur, par avoir l'honneur de vous remercier de la lettre obligeante que vous m'avez fait celui de m'écrire le 28 avril. Je suis très-convaincu que vous voudrez bien entrer toujours avec amitié dans les choses dont je serai chargé, et que, le service du roi à part, vous contribuerez en tout ce qui dépendra de vous à me procurer des succès heureux. J'en ai toute la reconnaissance possible, et vous connaîtrez en toute occasion que personne ne s'intéresse tant que moi à votre gloire ni ne désire votre amitié avec plus de passion et de vérité.

Le roi seul avait formé le projet de Nice; il l'a abandonné. J'aurais fort souhaité qu'on l'eût exécuté dans le temps auquel on s'était d'abord fixé; la conquête en aurait été fort utile, et le siége de Suse

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1765, n° 11.

ne s'en ferait pas moins au 10 juin. Je ne doute pas que ce retardement ne vous étonne. J'en suis aussi fâché que vous, parce qu'il ne sera pas possible de favoriser en rien votre entreprise sur Verue; mais je crois que vous conviendrez que ce n'est pas notre faute, quand vous aurez examiné les bonnes raisons que je vais vous représenter. Je parle au nom de M. le maréchal de Tessé, au cas que sa santé se rétablisse, et au mien s'il n'est pas encore en état d'agir. Il me charge de vous mander qu'il ne peut avoir l'honneur de vous faire réponse; je vous dirai même qu'il y a tout sujet de craindre pour sa vie, et qu'il est dans un abattement épouvantable. Il a une fièvre lente qui le mine; il ne dort point, et malgré l'émétique réitéré et beaucoup de purgations, il a un dégoût si violent, qu'il ne peut se résoudre à prendre aucune nourriture quelle qu'elle puisse être. Il a outre cela de grands maux d'estomac et une continuelle envie de vomir. Il a demandé son congé; le roi l'en a laissé le maître, en lui marquant cependant l'utilité dont il pourrait être à son service dans ce pays-ci. Quand il prendrait la résolution de partir, il est trop faible présentement pour pouvoir être transporté aussi loin.

Je reviens aux causes légitimes du délai du siége de Suse. Il y en a cinq. La première, que M. de Bouchu a été obligé par un ordre exprès de la cour de se dégarnir de six mille sacs de grains pour envoyer en Espagne; il faut absolument approvisionner Briançon et Exilles de la même quantité. La seconde est que les dix bataillons qui étaient restés en Provence ne peuvent être dans la vallée d'Oulx avant la fin du mois. La troisième, que nous sommes obligés de faire faire des redoutes autour de Montmélian pour en former le blocus, de manière qu'on puisse n'y laisser que peu de troupes, ce qui fait que les bataillons que je tirerai de Savoie ne pourront se mettre en marche pour aller à Suse que le 20 de ce mois. La quatrième, que les six bataillons qui sont actuellement dans les vallées du haut Dauphiné sont absolument nécessaires pour assurer les convois de Briançon et de Fenestrelle à Exilles, et que par conséquent l'on ne peut s'en servir pour former un camp. La cinquième, que si l'on avançait à présent les

quatre régiments de dragons sur cette frontière, dont vous connaissez la stérilité pour les fourrages, ils consommeraient la plus grande partie des magasins avant qu'on pût entrer en action. Je me flatte que vous trouverez ces empêchements fondés sur de solides raisons.

Toute la réussite de cette campagne me paraît dépendre de votre première entreprise; j'en attends des nouvelles avec bien de l'impatience. Si les ennemis étaient assez avantageusement postés sous Crescentino pour que vous n'osassiez les y combattre, il vous serait fort difficile de pouvoir soutenir la gloire des armes du roi comme il conviendrait; vous n'auriez de parti à prendre, selon mon faible sens, qu'à faire le siége de Verceil, afin de vous ôter toute inquiétude du côté du Milanais; repasser le Pô à Casal; rassembler ensuite toutes vos forces; tirer encore quelque renfort de l'armée de monsieur votre frère; vous rendre maître de Moncaglieri, de Carmagnola et de tous ces pays; faire un pont sur le Pô, et enfin resserrer M. de Savoie autant qu'il vous serait possible: cela vous donnerait encore lieu de fomenter la révolte à laquelle les peuples du Mondovi paraissent fort disposés. C'est tout ce que vous pourriez faire. Donnez-vous la peine de m'instruire comme un homme que vous honorez de votre amitié, et mandez-moi si je parle juste. Mais, si vous prenez Verue, j'envisage de grands avantages. J'aurai, pour faire le siége de Suse, vingt bataillons et quatre régiments de dragons. La seule chose que j'aie à craindre, c'est que M. de Savoie, averti de nos préparatifs, ce qui ne se peut cacher, n'y poste un corps d'infanterie assez considérable pour m'embarrasser; car, s'il m'y laisse une fois poster, il ne saurait se dégarnir assez totalement devant vous, pour tenter le secours de cette place, et je ne le craindrais pas quand il viendrait à moi avec vingt-cinq bataillons, et il me paraît qu'il n'en peut pas mettre en campagne plus de trente. Je compte, avec vraisemblance, que Suse sera pris à la fin de juin. C'est alors qu'il sera question de vous joindre, comme vous le mandez à M. le maréchal de Tessé. Je suis charmé d'avoir pensé comme vous. J'ai eu l'honneur de vous écrire plusieurs fois que ce serait un coup

mortel pour M. de Savoie, puisque cela lui fermerait absolument toute communication avec l'Allemagne, et qu'il serait resserré à un tel point, qu'il lui serait entièrement impossible de soutenir la guerre. La prise de Suse ferme la Savoie; je laisserais six bataillons dans les vallées : c'est suffisamment, d'autant plus qu'après avoir établi la communication par le val d'Aost, on peut y renvoyer des troupes, en cas de besoin, en huit jours de marche. Les ennemis peuvent faire une trouée dans le haut Dauphiné, mais il est impossible qu'ils s'y établissent. Cette certitude constante, dont le connétable de Lesdiguières a laissé de bonnes raisons par écrit, doit guérir les esprits de l'idée qu'une course, à laquelle on ne peut remédier, parce qu'il n'est pas praticable de garantir tout, doive nous faire employer une grande quantité de troupes à une défensive infructueuse; de plus, la fidélité éprouvée des nouveaux convertis de cette province doit rassurer; et les affaires de Languedoc sont présentement dans un état qui donne tout lieu d'espérer qu'on en pourra retirer des troupes incessamment.

Enfin je compte que, le Dauphiné garni, et le blocus de Montmélian formé, je pourrai passer le Saint-Bernard avec dix-sept bons bataillons et cinq régiments de dragons. Faites-moi la grâce de me détailler ce que vous prétendez faire pour me donner la main, de façon que nous puissions nous joindre à Ivrée; de me communiquer toutes les idées que vous avez de la situation du pays, et de me donner vos ordres sur mes mouvements; car cela ne peut réussir que par un arrangement bien concerté d'avance, d'autant qu'il faut se pourvoir de vivres. Mais s'il est tel, il me paraît que nous aurons des forces assez supérieures pour que le succès en soit indubitable. L'ardeur extrême avec laquelle M. de Savoie incite les Suisses à demander au roi la neutralité de la Savoie est une preuve indubitable de la crainte qu'il a de la jonction par le val d'Aost; car, sans cette raison, la neutralité lui serait dommageable, puisque cela nous mettrait en état de réunir toutes nos forces pour établir une communication par Pignerol ou par Suse, si vous trouviez jour à la pouvoir hasarder.

ÉTAT DES TROUPES CAMPÉES DEVANT VERCEIL [1].

(*Voir page 224.*)

TROUPES campées la droite à la Sesia, la gauche au canal d'Ivrée, faisant face à la campagne.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILL.	ESCADR.
MM.	Espagnols	»	»
	Caraccioli	1	»
	Chartres	»	2
	Brissac	»	2
	Coulanges	»	2
	Figueroa	»	2
De Las Torres	Bonnezane	1	»
De Toralba	Louvigny	1	»
De Val de Fuentes	Mendoza	1	»
	Lombardie	1	»
	Trivulce	»	1
	Flandre	»	3
	Val de Fuentes	»	1
	Brabant	»	3
	Caylus	»	3
	Lyonnais	2	»
	Maulevrier	2	»
	Total	9	19

TROUPES campées la droite au canal d'Ivrée, la gauche au quartier général, faisant face à la campagne.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILL.	ESCADR.
MM.	Commiss.re-général	»	3
	Ourches	»	2
	Bourbon	»	3
Chemerault	Piémont	3	»
De Courlandon	L'Île-de-France	1	»
De Vaudécourt	Royal-Roussillon	»	3
De Chartogne	Ruffey	»	2
	La Marine	3	»
	Carabiniers	»	4
	Sourches	1	»
	Tessé	2	»
	Total	10	17

TROUPES campées la gauche au quartier général, la droite à la Sesia, faisant face à la ville.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILL.	ESCADR.
	Louville	2	»
	Tournaisis	1	»
	Limousin	1	»
	La Sarre	1	»
	Anjou	»	3
MM.	Sully	»	2
	Vendôme	1	»
D'Estaing	Médoc	1	»
De Maunoy	Elbeuf	»	2
De Médavi	Desclos	»	2
De Carcado	Les Vaisseaux	3	»
De Bezons	Broglie	»	2
De Wartigny	Forbin	»	2
	Dauphin	»	3
	Bourgogne	2	»
	Anjou	2	»
	Villeroy	»	3
	Berwick	1	»
	Normandie	1	»
	Bertillac	»	2
	Cuirassiers	»	2
	Normandie	2	»
	Total	18	23

RÉCAPITULATION.

Première colonne	9	19
Deuxième colonne	10	17
Troisième colonne	18	23
Total général	37	59

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1777, n° 109.

DISPOSITION DES TROUPES POUR LE SIÉGE DE VERCEIL ET POUR LA GARDE DES POSTES [1].

(*Voir page* 224.)

INFANTERIE. Régiments.	Bataillons.	CAVALERIE. Régiments.	Escadrons.
TROUPES QUI SERONT AU SIÉGE.			
Piémont	3	Commissaire-général	3
Berwick	1	Ourches	2
La Marine	3	Ruffey	2
Tessé	2	Royal-Roussillon	3
Sourches	1	Carabiniers	4
Maulevrier	2	Villeroy	3
Lyonnais	2	Bertillac	2
Tournaisis	1	Cuirassiers	3
Leuville	2	Dauphin	3
Normandie	3	Forbin	2
Anjou	2	Broglie	2
Bourgogne	2	Bourbon	3
Les Vaisseaux	3	Desclos	2
La Sarre	1	Elbeuf	2
Médoc	1	Sully	2
Vendôme	1	Anjou	3
L'Ile-de-France	1	Chartres	3
1er de Limousin	1	Brissac	2
Royal-artillerie	1	Coulanges	3
Troupes de France	33	Troupes de France	48
Troupes d'Espagne	6	Troupes d'Espagne	10
TOTAL	39	TOTAL	58

On tirera encore de Casal le régiment de Cambrésis, pour le siége.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1777, n° 97.

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
TROUPES QUI OCCUPENT LES POSTES.			
DANS LE MONTFERRAT, AUX ORDRES DE M. D'ALBERGOTTI.			
Auvergne	2	Grammont	2
Grancey	1	Souscarrière	2
Morangies	1	Senecterre	3
Angoumois	1		
Cotentin	1		
Labour	1		
Dillon	1		
Galmoy	1		
Bourck	1		
TOTAL	10	TOTAL	7
DANS LES RETRANCHEMENTS DE TRINO.			
		Dauphin	3
		Vérac	3
		Languedoc	3
		TOTAL	9
DANS LE VILLAGE DE TRICERO.			
		Du Héron	3
		Lautrec	3
		TOTAL	6
À DESANO, AUX ORDRES DE M. DE LANGALLERIE.			
La Fère	1	Du Tronc	3
Bassigny	1	Bouzols	2
Beaujolais	1	Villiers	2
Beauce	1	Melun	2
Croy	1		
TOTAL	5	TOTAL	9

MÉMOIRE DE M. LE DUC DE VENDÔME SUR L'ENTREPRISE DE VERUE, TENDANT À PROUVER LA PRÉFÉRENCE QU'ON DEVAIT DONNER AU SIÉGE DE CETTE PLACE [1].

(*Voir page* 226.)

1° Que nous eussions été en bien plus grande force à Verue qu'à Verceil, puisque, outre que nous eussions été joints par le corps qui est aux ordres de M. d'Albergotti, composé de six bataillons et de sept escadrons, nous aurions encore tiré trois bataillons d'Asti et de Casal.

2° Que tout le Montferrat était couvert, et que nous n'abandonnions au duc de Savoie que ce pays-ci, dont la plus grande partie a déjà été mangée par les deux armées.

3° Qu'étant devant Verue nous aurions consommé avec notre cavalerie tous les grains jusques à Chieri, ce qui n'eût pas été une chose indifférente, puisque le duc de Savoie ne laisse couper aucuns grains à ses troupes ni aux impériaux, et il n'y a pas à douter qu'il ne fasse serrer lesdits grains dans Turin avec une extrême diligence.

4° Que nous couvrions le côté de Gênes, qui est la seule communication qui nous reste, d'où tout nous vient et même le trésor, ce qui nous obligera à envoyer de grosses escortes, et par conséquent fatiguera les troupes.

5° Que nous n'aurions point eu de malades, l'air étant excellent dans les montagnes du Montferrat, au lieu que celui de Verceil et des environs passe dans le pays même pour le plus mauvais de tout le Piémont.

6° Que les retranchements de Verue n'étant que de terre, et les attaquant par tranchée et avec beaucoup de canon, il était indubitable de s'en rendre maître avec très-peu de perte.

7° Qu'en faisant des batteries sur le bord du Pô, au-dessus de Verue, du côté de Brusasco, il était sûr d'obliger l'armée ennemie de décamper.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1777, n° 100.

8° Qu'y ayant une grande portée de canon de Verue au pont du Pô, près de Crescentino, nous aurions ôté très-aisément aux ennemis la communication avec la place, et M. de Richerand que j'y ai mené trouvait cela très-aisé.

9° Que, quand même la communication eût subsisté, la place n'en pouvait tirer d'autre utilité que de rafraîchir la garnison, puisqu'elle ne peut contenir au plus que deux mille hommes, ce qui n'empêche pas une ville de se rendre, mais en retarde la prise seulement pour quelques jours.

10° Que, par le siége de Verue, nous aurions donné aux ennemis assez d'attention pour assurer la conquête de Suse, et nous ne ferons pas le même effet en assiégeant Verceil.

11° Qu'étant devant Verue nous étions en état de nous porter en trois heures à Trino et en vingt-quatre heures au secours du comte de Las Torres, en cas que l'ennemi eût voulu entreprendre quelque chose de son côté, ce qui eût été presque impossible, puisque la Sesia ne sera point guéable jusques à ce que les neiges soient fondues, ce qui ne sera qu'au 15 de juillet.

12° Qu'étant séparé, comme il est indispensable de l'être pendant le siége de Verceil, et les ennemis étant tous ensemble à Crescentino, il faudra une attention continuelle et être bien averti pour s'opposer à tous les mouvements qu'ils pourront faire; et, comme le côté du Montferrat est sans contredit le plus important et le plus exposé, c'est celui aussi pour lequel nous prendrons le plus de précautions.

13° Enfin que, quand toutes ces raisons seraient mauvaises, nous ne courions d'autre risque que de lever le siége de Verue, et il ne pouvait arriver d'autre malheur à l'armée que celui-là. Je ne parle point de la différence qu'il y a de la conquête de Verue avec celle de Verceil, puisqu'elle est assez connue de sa majesté.

Je n'eusse pas manqué de déduire au roi toutes ces raisons, si je n'avais reçu une lettre de sa majesté par laquelle elle me fait l'honneur de me marquer qu'elle a assez de confiance en moi pour me

permettre d'entreprendre tout ce que je croirai de plus utile pour le bien de son service.

J'ai cru ne pouvoir me dispenser de faire ce mémoire pour me disculper auprès de sa majesté sur l'entreprise de Verue, et lui faire voir que je ne m'y suis point déterminé à la boulevue, mais par de fortes et de puissantes raisons, et après y avoir réfléchi longtemps et avoir pris l'avis des officiers généraux de cette armée les plus capables de juger de pareilles choses.

Lettre de M. le duc de Savoie à M. Deshayes, gouverneur de Verceil. Crescentino, 8 juin 1804[1]. (*Voir page 228.*)

Commandeur Deshayes, nous vous redépêchons le même homme qui nous a rendu la vôtre du 6, sur laquelle nous vous dirons que nous aurions souhaité que vous eussiez mandé quels travaux les ennemis font. Les avis que vous avez eus des quatre-vingts pièces de vingt-quatre et de quarante-huit ne sont pas justes; les ennemis ne pouvant mettre ce nombre de grosses pièces ensemble pour ouvrir la place en peu de jours, comme vous dites, et nous sommes très-persuadé que vous y ferez votre devoir et le ferez faire; que vous prendrez à l'avance des mesures pour faire faire de bons retranchements derrière les bastions, quand vous verrez de quel côté les ennemis vous attaqueront. Ils trouveront de bons dehors, un bon corps de place et les susdits retranchements encore pour leur disputer le terrain pied à pied, comme nous l'entendons précisément. Ce que nous en disons est par la connaissance que nous avons de la place; les travaux frais ne sont que deux demi-lunes. Les bastions vides empêcheront les ennemis de s'y loger à leur aise.

Les deux bataillons qu'on a retirés ne valent pas celui des gardes qu'on vous y a jeté et des deux Bernois; vous y en pouvez bien faire un bon; le reste peut vous être utile pour les travaux.

Vous savez que les mousquets sont meilleurs pour obstiner la défense des places que les fusils; vous en avez en abondance. D'officiers, vous savez que vous avez tous les meilleurs de nos troupes. En-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1777, nº 129.

fin il faut nous donner du temps et faire des retranchements et des coupures dans la ville même, s'il en est nécessaire, ne voulant pas absolument que l'on parle de capitulation; voulant que l'on châtie très-rigoureusement tous les officiers ou soldats qui tiendront des discours là-dessus contre leur honneur et leur devoir, s'agissant, dans la défense de cette place, de la perte ou du soutien de nos états et de notre couronne, qui sont en bonnes mains, étant dans les vôtres, comme aussi dans celles des officiers qui composent votre garnison, qui sont de qualité; et nos sujets ne démentiront point l'attente que nous en avons, et particulièrement le comte de Préla, par la connaissance que nous avons de sa fidélité et des marques qu'il a données de sa valeur en plusieurs occasions et particulièrement au combat de Luzzara.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le duc de la Feuillade. Camp devant Verceil, 26 juin 1704[1]. (Voir page 233.)

Votre courrier m'a rendu, monsieur, votre mémoire en chiffres, par lequel j'ai vu votre disposition pour attaquer les Barbets, et que vous devez y avoir marché hier. Je souhaite que la lettre que je vous ai écrite sur cela vous soit rendue avant que vous soyez en mouvement, au contenu de laquelle je me remets; mais je ne puis m'empêcher de vous répéter que l'entreprise des Barbets est entièrement infructueuse et ne mène à rien; et dans l'état présent des affaires, il me semble qu'il faut songer à finir la guerre au lieu d'entreprendre des choses qui ne peuvent donner que de petites aisances pour la continuer. J'ajouterai encore que, quand vous seriez à Pérouse, et même établi à Pignerol, je ne vous trouverais pas si bien placé qu'à Saint-Ambroise; car je sais, par expérience, que le poste de Pignerol ne mène à rien. En un mot, tout ce que vous ferez en vous éloignant de moi, selon mon sens, ne peut être bon. Je vous parle librement et avec confiance, et je vous dis librement ce que je pense, me croyant obligé de le faire, non-seulement pour le bien du service du roi, mais aussi par l'amitié que j'ai

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1777, n° 169.

pour vous, et par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde.

A l'égard du poste d'Avigliano, je ne vous en parlerai point par moi-même, n'y ayant été que vingt-quatre heures, et n'ayant pas eu, par conséquent, le temps de l'examiner; mais je me souviens que, lorsqu'il fut question d'entrer en Piémont, quelque temps avant la Marsaille, le maréchal de Catinat avait résolu, en cas que les ennemis se portassent à Avigliano, pour nous ôter le débouché de la vallée de Suse, de prendre les revers dont vous me parlez par Giaveno; et on comptait, par ce moyen-là, qu'on les obligerait à se déposter ou, s'ils voulaient attendre, qu'on les combattrait avec avantage. C'est pourquoi, monsieur, si vous m'en voulez croire, abandonnez les Barbets et tournez tous vos projets sur Castellamont. Rien n'est de plus grande conséquence que de le battre, si vous pouvez, ou de tâcher de le déposter; et les préparatifs que vous ferez pour cela donneront beaucoup plus d'attention au duc de Savoie que tout ce que vous pourriez faire, ou du côté des Barbets, ou du côté de Pérouse. Enfin c'est beaucoup faire si vous obligez les ennemis à fortifier le corps du comte de Castellamont, ou du moins à ne le point affaiblir; car le siége de Verceil vraisemblablement durera encore longtemps par deux raisons : la première, que nous ne marchons qu'à la sape pour épargner le monde, et cela nous réussit, puisque, en douze jours de tranchée ouverte, nous avons des batteries au pied du glacis, et nous n'avons eu encore que six vingts hommes tués ou blessés; et la seconde, que j'ai résolu, à quelque prix que ce soit, de les prendre prisonniers de guerre; de sorte que, si nous sommes maîtres de cette place le 20 du mois prochain, je serai très-content.



A l'égard de notre jonction, je ne puis vous dire ni par où ni quand elle se pourra faire, les événements de la guerre étant incertains, comme vous savez. Tout ce que je puis vous dire dès à présent, c'est qu'aussitôt que Verceil sera pris, je m'approcherai avec l'armée, et que je ferai le siége d'Ivrée, sans perdre de temps, en cas que les ennemis ne trouvent pas un poste pour m'empêcher

d'approcher de cette place; et comme nous ne pouvons nous joindre que par le val d'Aost ou par la petite Doire, il me semble que vous ne pouvez manquer en approvisionnant Suse le plus que vous pourrez, puisqu'il vous porte également des deux côtés. Je voudrais vous pouvoir parler plus positivement que je ne fais; mais vous voyez bien que cela n'est pas possible jusqu'à ce que j'aie passé la Doire-Baltée, ce qui ne pourra pas être sitôt; mais c'est là mon seul et unique but. Si j'en viens à bout, comme je l'espère, je vous dirai, peu de temps après, par où nous pourrons nous joindre. Vous avez plus de pénétration qu'il n'en faut pour voir que tout ce que nous avons à faire n'est pas aisé; c'est ce qui doit d'autant plus vous engager à nous favoriser, et à entreprendre des choses qui vous rapprochent de nous au lieu de vous en éloigner.

Lettre de M. de Préla au duc de Savoie. Verceil, 16 juillet 1704[1]. (Voir page 237.)

J'ai reçu, monseigneur, presque à la fois les deux lettres de votre altesse royale, du 11 et du 14, avec le duplicata de la dernière. Comme, par celle-ci, votre altesse royale me marque qu'elle m'envoie plusieurs paysans pour que je puisse lui envoyer plus souvent des nouvelles du siége, ma fidélité m'oblige de lui dire, avec la plus vive douleur qu'on puisse ressentir dans la vie, que je ne me flatte pas de pouvoir lui en donner longtemps, me trouvant si pressé par les ennemis, comme elle verra par le contenu de la présente, qu'ils peuvent emporter cette place du soir au matin. Ceux-ci, monseigneur, après avoir tenté de soutenir pendant deux jours le mineur qu'ils avaient attaché à la face droite de la ligne de Sainte-Claire par des traverses de fascines et gabions, qu'ils pratiquaient dans le fossé de ce côté-là, mais toujours vainement, à cause que nous renversions et brûlions leurs ouvrages continuellement par des feux d'artifice qu'on y jetait, se sont déterminés à battre en brèche ladite façade; ce qu'ils ont fait avec tant de succès, qu'en moins de deux heures ils l'ont presque entièrement rasée, à moins d'un[2]

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1777, n° 200.
[2] Cette lacune existe dans le manuscrit.

dudit fossé, et y ont fait une brèche à y pouvoir facilement monter vingt hommes de front, sans qu'on pût leur en opposer un seul, faute de terrain; ce qui m'a obligé, prévoyant bien qu'ils y monteraient infailliblement le soir pour s'y loger, et que je ne pouvais plus en aucune manière la soutenir, d'en retirer, la nuit close, la moitié du monde qui la gardait et de n'y laisser qu'un sergent et vingt hommes choisis, à portée de la brèche, pour faire feu et s'opposer aux premiers qui y monteraient, et le reste au râteau de la gorge, pour les pouvoir retirer, comme j'ai fait, par portion, de Ste-Claire. Une heure après, monseigneur, les ennemis n'ont pas manqué de monter à la brèche, laquelle ledit sergent n'a quittée qu'après s'être bien acquitté de sa commission, s'étant retiré, comme dessus, à la faveur d'un très-furieux feu que j'ai fait faire par tous les endroits qui étaient à portée de ladite lunette; mais, comme nos parapets de ce côté-là sont entièrement ruinés, il a fallu y faire tirer nos soldats à découvert, ce qui a été cause que, par le redoublement du feu que les ennemis ont fait pour favoriser leurs gens qui travaillaient à se loger sur la brèche, il y en a eu environ quarante de tués ou de blessés. Quant à la perte des ennemis, je n'en puis rien dire à votre altesse royale, si ce n'est que notre feu a été bien vif toute la nuit, et que, par conséquent, elle doit avoir été considérable. Sur ce que votre altesse royale marque que son intention est que nous soutenions un assaut, j'ai, de l'avis de M. Deshayes, qui est toujours mal, fait assembler tous les principaux officiers de la garnison, jusqu'aux majors et capitaines ou colonels, pour avoir leur sentiment sur les moyens qu'il y aurait de l'exécuter; mais, du premier jusqu'au dernier, ils ont tous mis par écrit : « Il conste, tant par le défaut du terrain des deux bastions attaqués, que par la mauvaise situation et construction des retranchements et par le petit nombre de vieux soldats qui nous restent, qui, par les tabelles, ne passent guère mille, qu'on ne pourrait pas, quelque empressement que l'on ait de se sacrifier pour lui obéir, entreprendre d'aucune manière de soutenir d'assaut, sans s'exposer

évidemment à être emportés d'emblée. » Là-dessus, monseigneur, j'ai ramassé tous leurs avis par écrit, et suis allé ensuite avec le commandant, le major de la place et les colonels, chez M. Deshayes pour lui en faire la lecture et qu'il donnât le sien. Celui-ci a été conforme aux autres, c'est-à-dire que, par les raisons ci-dessus marquées, on ne pouvait nullement entreprendre de soutenir un assaut; mais qu'il fallait pousser la défense de la place jusqu'à l'extrémité, c'est-à-dire jusqu'à ce que les brèches soient tout à fait accessibles, et ensuite capituler le plus avantageusement et honorablement qu'on pourrait. Cela étant, monseigneur, je ne crois pas pouvoir manquer à mon devoir en me conformant au sentiment universel, qui est le mien aussi, et en l'exécutant de point en point. Mon désespoir est, monseigneur, que la chose ne puisse aller bien loin, les brèches étant presque faites, et particulièrement celle de Sainte-Claire, à laquelle un officier et un soldat, que j'ai fait descendre et remonter pendant la nuit pour la bien reconnaître, m'ont assuré qu'on pouvait facilement monter par deux endroits jusqu'à dix ou douze de front. Celle de Saint-Sébastien n'est pas moins avancée; mais, comme à la faveur de la fausse-braie, quoique percée partout dans les arcades, il m'a été permis d'en faire renverser les décomblements pendant la nuit, elle n'est pas tout à fait si accessible. Comme cependant les ennemis tirent à toutes les deux sans relâche, je vois avec une mortelle douleur que cela ne peut guère aller plus que du matin au soir, et qu'il faudra indispensablement succomber bientôt. A l'égard de la garnison, votre altesse royale saura que, depuis ma dernière lettre, elle a diminué de plus de cent par jour, tant par la maladie que par les blessures, desquels il y a eu de distinction le lieutenant-colonel de Frias et M. de Cerey, capitaine, de tués, et deux autres subalternes de blessés. Voilà, monseigneur, la cruelle situation dans laquelle nous sommes réduits; mais, comme ce n'est qu'après avoir fait tout ce que de braves gens et des gens d'honneur ont pu faire humainement, nous ne doutons point qu'elle n'ait la bonté de nous plaindre : c'est de quoi je

la supplie au nom de tous, l'assurant du profond respect avec lequel je suis, etc.

ÉTAT DES TROUPES, AUX ORDRES DE M. D'ALBERGOTTI, QUI SONT CAMPÉES DANS LE MONTFERRAT [1].

(*Voir page* 255.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		
Normandie	3	"
Limousin	1	"
Les Vaisseaux	3	"
La Sarre	1	"
La Fère	1	"
Maulevrier	2	"
Beauce	1	"
Bassigny	1	"
Beaujolais	1	"
Croy	1	"
Cotentin	1	"
Périgord	1	"
Solre	1	"
Royal-la-Marine	2	"
CAVALERIE.		
Du Héron, dragons	"	3
Lautrec, dragons	"	3
Maniere	"	2
Coulanges	"	2
Bourbon	"	1
Anjou	"	1
Du Tronc	"	1
Villeroy	"	1
TOTAL	20	14

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1778, n° 23.

ORDRE DE BATAILLE [1].

(*Voir page* 255.)

M. LE DUC DE VENDOME.

Lieuten. généraux : MM. DE BARBESIÈRES. D'ESTAING. — DE BOULIGNEUX. DE VAUBECOURT. — D'AUBETERRE. DE VAL DE FUENTES.

Maréch. de camp : MM. DE WARTIGNY. — D'ARÈNE. DE CHARTOGNE. — DE VILLIERS.

Brigadiers : MM. D'OURCHES. BONNEVAL. LUXEMBOURG. D'ORGEMONT. CHAMILLART. IMECOURT. DUGUERCHOIS. — RUFFEY. IMECOURT. DE SAAS.

1re LIGNE.	BATAILL.s	ESCADR.s
CAVALERIE.		
Caylus	»	3
Brabant	»	3
Flandre	»	3
Carabiniers	»	4
Bourbon	»	2
Ruffey	»	2
Commissaire-général	»	3
INFANTERIE.		
Lombardie	1	»
Bonnezane	1	»
Louvigny	1	»
La Marine	3	»
Auvergne	2	»
Ile-de-France	1	»
Lyonnais	2	»
Médoc	1	»
Tournaisis	1	»
Louville	2	»
Piémont	3	»
CAVALERIE.		
Cuirassiers	»	3
Bertillac	»	2
Du Tronc	»	2
Royal-Roussillon	»	3
Ourches	»	2
Colonel-général	»	3
Dragons-dauphin	»	3
TOTAL	18	38

Lieutenants généraux : MM. DE MONTOON. — DE MEDAVI. — DE BESONS.

Maréchaux de camp : MM. DE COURLANDON. — DE CARCADO. — DE MAUROY.

Brigadiers : MM. LA BERTONNIÈRE. CHATEAUMORAND. GRANCEY. DE DREUX. MONTGEBAU. MORANGIÈS. BOURCK. — DESCLOS. SULLY.

2e LIGNE.	BATAILL.s	ESCADR.s
CAVALERIE.		
Anjou	»	3
Sully	»	2
Elbeuf	»	2
Marteuil	»	2
Villiers	»	2
Desclos	»	2
INFANTERIE.		
Anjou	2	»
Bourck	1	»
Vendôme	1	»
Morangiès	1	»
Angoumois	1	»
Sourches	1	»
Labour	1	»
Berwick	1	»
Berthelot	1	»
Bourgogne	2	»
Galmoy	1	»
Flandre	1	»
Grancey	1	»
CAVALERIE.		
Saint-Germain	»	2
Souscarrière	»	2
Melun	»	2
Bousols	»	2
Grammont	»	2
Villeroy	»	2
TOTAL	15	25

Royal-artillerie, 1 bataillon.

RESERVE.

M. DE CHEMERAULT.

MM.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
DE BROGLIE	Dauphin	»	3
	Broglie	»	2
	Forbin	»	2
DE CAYLUS	Vérac, dragons	»	3
	Sennecterre	»	3
	Languedoc	»	3
DILLON	Tessé	2	»
	Dillon	1	»
	TOTAL	3	16

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
1re ligne	18	38
2e ligne	15	25
Réserve	3	16
TOTAL	36	79

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1778, n° 22.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DEVANT VERUE, 15 OCTOBRE 1704[1].

(*Voir page* 280.)

M. LE DUC DE VENDOME.

PREMIÈRE LIGNE.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAIL.	ESCADR.
MM.	DRAGONS.		
Bourgneuf	Du Héron	"	3
	Vérac	"	3
Caylus	Languedoc	"	3
	INFANTERIE.		
	Lombardie	1	"
Bonnezane	Louvigny	1	"
	Bonnesson	1	"
Leguerchois	La Marine	3	"
D'Imécourt	Auvergne	2	"
	L'Île-de-France	1	"
Comte de Chamillart	Lyonnais	2	"
	Médoc	1	"
Bourck	Anjou	2	"
	Bourck	1	"
Marquis de Grancey	Grancey	1	"
	Royal-la-Marine	2	"
	Vendôme	1	"
Monangins	Bugey	1	"
	Cotentin	1	"
Chev. de Maulevrier	Tessé	2	"
	Maulevrier	2	"
	La Sarre	1	"
Comte de Croy	Solre	1	"
	Croy	1	"
Guerchy	Les Vaisseaux	3	"
	Beaujolais	1	"
D'Orgemont	Tournaisis	1	"
	Leuville	2	"
Comte d'Hetra	Bassigny	1	"
	Normandie	3	"
Chev. de Luxembourg	Flandre	1	"
	Piémont	3	"
	CAVALERIE.		
	Colonel-général	"	3
	Forbin	"	2
Broglie	Broglie	"	2
	Anjou	"	2
	Du Trone	"	2
Bonneval	Marleville	"	2
	Bertillac	"	2
	Les cuirassiers	"	3
	INFANTERIE.		
Marquis de Dreux	Berthelot	1	"
	Bourgogne	2	"
	TOTAL	46	27

DEUXIÈME LIGNE.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAIL.	ESCADR.
MM.			
	Royal-Roussillon	"	3
Chevalier de Sully	Elbeuf	"	2
	Grammont	"	2
	Sully	"	2
	Dauphin	"	3
La Bretonnière	Bonnels	"	2
	Villeroy	"	2
Chevalier d'Imécourt	Carabiniers	"	4
	TOTAL	"	20

RÉCAPITULATION.

Première ligne	46	27
Deuxième ligne	"	20
TOTAL	46	47

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1778, n° 171.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme.

Versailles, 9 décembre 1704[1].

(Voir page 293.)

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite, par le courrier que vous m'avez dépêché le 27 du mois dernier, par laquelle vous me mandez que, rien ne vous ayant paru plus important pour mon service que de faire repasser les montagnes au comte de Linange avant que les secours qui doivent lui arriver d'Allemagne l'aient joint, vous avez envoyé un courrier au grand-prieur pour lui donner avis de la résolution que vous avez prise de le faire joindre, après la prise de Verue, par cinq bataillons et onze escadrons, même par un plus grand nombre, s'il en a besoin, pour attaquer l'armée de l'empereur et l'obliger à retourner dans le Trentin. Le grand-prieur me mande qu'il va faire toutes les dispositions pour l'exécution de ce projet, dont il croit le succès très-difficile, étant néanmoins bien résolu de le tenter si vous lui en donnez les moyens.

Il est certain que, dans les vues que les ennemis ont de renforcer considérablement l'armée de Lombardie, et avant que les troupes qui la doivent joindre soient arrivées, rien ne serait plus important que de déposter les ennemis; mais rien ne me paraît plus douteux que l'événement de cette entreprise, à moins que vous ne les puissiez attaquer avec deux armées, dont la plus faible devrait être au moins aussi forte que la leur. Ils sont dans un pays difficile par lui-même, retranchés et défendus par des navilles qu'il n'est pas possible de forcer sans beaucoup risquer, même avec peu d'espérance d'y réussir. Si par malheur il était obligé de se retirer, le mouvement que les troupes feraient pour cette entreprise les ruinerait en partie, et les mettrait hors d'état de se pouvoir rétablir pour la campagne prochaine. Il y a un autre objet dont je serais plus touché, supposé qu'il soit possible de l'entreprendre, c'est le siége de Turin. Je vois tout ce qui s'y oppose; si les difficultés sont absolument insurmontables il n'y faut pas penser. Si vous pouvez, avec des peines infinies et de la dépense, tenter cette dernière expédition, c'est le seul moyen de finir la guerre d'Italie; car celle du Piémont l'étant entièrement par la prise de cette place et les ennemis hors d'espérance de

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1732, n° 56.

partager mes forces et de faire une diversion de ce côté-là, j'ai peine à croire qu'ils se déterminent à envoyer une armée entière en Lombardie pour y recommencer la guerre comme ils l'ont fait depuis que vous avez passé en Italie. Vous connaissez les forces du duc de Savoie : à peine son infanterie est-elle suffisante pour la défense de Turin. Il ne saurait l'augmenter, si dès à présent vous faites vos dispositions et vous prenez des quartiers pour en former le blocus autant que vous croirez le pouvoir faire sans rien risquer. Le corps de cavalerie qu'il a peut être au plus de quatre mille chevaux; s'il le fait entrer dans Turin ou qu'il le retranche sous cette place, il lui sera peu utile, ou aura peine à subsister s'il l'éloigne; il n'a que le côté de Coni où il puisse le mettre en sûreté, et c'est un canton bien ingrat, où il aurait beaucoup à souffrir.

Par tous les avis que j'ai du côté de l'Allemagne, le prince Eugène, depuis la prise de Landau, a passé seul le Rhin pour aller du côté de la Bavière, où les affaires ne sont pas encore finies; les troupes qui sont dans Ingolstadt, au nombre de dix bataillons, n'ayant point voulu rendre la place sur les ordres de l'électrice, ont déclaré qu'elles se défendraient jusqu'à l'extrémité, à moins qu'elles n'eussent un ordre de l'électeur; qu'elles avaient des vivres pour un an et toutes les munitions qui leur étaient nécessaires pour tenir ce temps-là. Les autres places, à leur exemple, aussi bien que les troupes qui étaient répandues dans différents quartiers, ont fait une pareille déclaration, en sorte que l'on peut compter que cette affaire occupera encore quelque temps toutes les troupes qui étaient commandées par le général Herbevillé, et qui sont au nombre de huit à neuf mille.

Les troubles de Hongrie continuent. Le prince Rakotsy m'a envoyé un gentilhomme hongrois pour m'assurer qu'il ne ferait aucun accommodement. J'apprends par plusieurs endroits qu'il a pris Neuhausel depuis ce temps-là, en sorte que l'on ne peut douter que l'empereur ne soit obligé de fortifier le corps de troupes qu'il a de ce côté. Il a fait marcher quatre régiments de ceux qui étaient avec le

général Herbevillé. Je n'ai pas encore pu savoir s'ils vont du côté de la Hongrie ou de celui de l'Italie; mais ce que je vois, à n'en pouvoir douter, c'est que, quand toutes les affaires de Bavière seraient entièrement terminées, et celles de Hongrie dans des termes d'accommodement, il ne lui serait pas possible, avant le printemps, de fortifier de plus de sept à huit mille hommes le corps qui est commandé par le comte de Linange et qui, selon les apparences, le sera par le prince Eugène.

J'estime donc que vous devez profiter de la conjoncture, qui ne sera jamais si favorable, et ne pas donner loisir au duc de Savoie de recruter ses troupes et d'en augmenter le nombre assez considérablement pour former, au commencement de la campagne prochaine, une armée capable de faire une puissante diversion en Piémont, dans le temps que le prince Eugène serait assez fort, du côté de la Lombardie, pour vous obliger à vous partager et à défendre les pays que vous avez conquis avec tant de soins et de dépenses, ou ceux qui appartiennent au roi mon petit-fils.

Vous pouvez faire dès à présent toutes vos dispositions pour assiéger Turin dans les premiers jours du mois de février, et, en attendant, mettre le grand-prieur en état de ne point appréhender l'armée qui lui est opposée. Vous pouvez le fortifier de quelque cavalerie de l'état de Milan. Il y a toute apparence que la Mirandole ne tiendra pas encore longtemps; il pourra, lorsque cette place sera rendue, tirer quatre bataillons de ceux qui en forment le blocus et les faire joindre à son armée; les quatre qui sont à Naples et qui sont complets, doivent être changés contre les quatre plus faibles de ceux qui sont à ses ordres; il en aura suffisamment pour vous donner le loisir de faire le siége et de ne rien craindre pendant ce temps-là; mais, si vous ne profitez de la conjoncture, et que vous donniez le loisir au prince Eugène de faire venir d'Allemagne un corps considérable, vous n'en trouverez plus l'occasion, et vous aurez à continuer une guerre plus difficile que celle que vous avez faite jusqu'à présent. Je ne suis pas en état de vous envoyer davantage de troupes que

vous en avez. Il n'est pas juste d'exposer mon royaume pour conserver l'Italie au roi d'Espagne. Vous en avez assez pour assiéger Turin; dès que vous aurez fait vos dispositions, que le duc de Savoie aura fait entrer toute son infanterie dans cette place, vous pourrez tirer les garnisons de la plupart de celles que vous avez conquises et des postes qui sont aux environs. Vous ne serez obligé d'y laisser que celles qui seront absolument nécessaires pour les garder. Vous devez faire en sorte de rassembler soixante bataillons et quatre-vingts escadrons, soit de mes troupes ou de celles de l'état de Milan; vous en aurez suffisamment avec ce nombre pour réussir dans cette entreprise, qui ne peut manquer si vous avez les vivres et les fourrages nécessaires; car, pour les munitions de guerre, je vous les ferai fournir abondamment, soit par la mer ou par le Dauphiné. Je donne mes ordres à Bouchu pour ce qui regarde son département, et il va mettre tout en mouvement pour faire faire des dépôts considérables à portée de Suse et de Pignerol, afin de les faire avancer dans les temps que vous le jugerez à propos et que vous aurez assuré la communication. Je laisse à Chamillart le soin de vous instruire de tous ces détails, dans lesquels il entrera avec vous de manière à vous satisfaire. Il ne me reste à vous dire, vous connaissant comme je fais, que, si vous pouvez prendre Turin avant la fin de mars, vous me rendrez et à l'état le plus grand service qui ait été jamais rendu. Je destine Lapara pour conduire cette entreprise sous vos ordres, qui connaît parfaitement Turin pour y avoir demeuré et pour l'avoir visité plusieurs fois. Il demande un mois pour prendre la ville et compte la citadelle pour peu de chose si elle était rendue. Si, après tout ce que je vous mande, vous trouvez de l'impossibilité au siége de Turin et que vous ayez lieu d'espérer de faire repasser les montagnes au comte de Linange, en vous portant vous-même de ce côté-là après la prise de Verue, je vous laisse la liberté de le faire.

P. S. Si vous faites le siége de Turin au mois de février, toutes

les recrues destinées pour votre infanterie arriveront à peu près dans ce temps-là et vous joindront au plus tard dans les premiers jours de mars, par le Dauphiné.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Au camp devant Verue, 21 décembre 1704[1]. (Voir page 293.)

J'ai reçu, par le courrier que votre majesté m'a dépêché, la lettre en chiffre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ose l'assurer que personne n'a pour son service un zèle plus ardent que moi et n'a plus d'envie de lui plaire. On ne peut même être plus convaincu que je ne le suis de l'importance dont il est de prévenir les secours qui peuvent arriver aux ennemis, et d'avoir pris Turin avant qu'ils puissent être arrivés; mais je crois devoir représenter à votre majesté qu'il est absolument impossible que nous puissions être en état d'entreprendre ce siége au 15 février, comme elle le souhaite, par plusieurs raisons que j'espère que votre majesté approuvera. La première regarde les troupes qui, après une campagne aussi rude que celle-ci, auront besoin au moins d'être deux mois dans leurs quartiers à prendre un peu de repos. Je crois avoir poussé aussi loin qu'il se peut la bonne volonté de cette armée, et peut-être qu'un autre aurait eu de la peine à en tirer ce que j'en ai tiré, sans qu'il y ait eu le moindre murmure ni la moindre plainte parmi les soldats; mais il est dangereux de demander aux hommes plus qu'ils ne peuvent faire et des choses qui surpassent leur bonne volonté et leurs forces. Quoique les affaires soient ici dans un bon train, je ne crois pas cependant que nous soyons maîtres de cette place avant le 15 du mois prochain. La plus grande partie de nos troupes ne pourra être dans ses quartiers que vers la fin de janvier, de manière que, s'il fallait se mettre en mouvement au 15 de février, les troupes n'auraient presque point de repos. Je crois que cette raison seule touchera assez votre majesté pour l'obliger à différer cette entreprise; mais elle est jointe à d'autres qui sont aussi fortes.

La principale est les fourrages, dont vraisemblablement nous man-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1779, n° 126.

querons, n'y ayant pas lieu de se flatter que le duc de Savoie ne prenne toutes les mesures imaginables pour nous empêcher de prendre Turin. J'ai travaillé sur cela avec M. l'intendant; et, quelques efforts que nous puissions faire, nous ne pouvons assembler de fourrages que pour un mois, en mettant l'armée sur le pied de quatre-vingts escadrons et de cinquante bataillons, qui est le nombre porté par le mémoire en chiffre que m'a envoyé M. de Chamillart. Ce mois de subsistance sera consommé avant que nous soyons devant Turin; car, avant que d'en pouvoir former le siége, il faudra de toute nécessité prendre Chivas, y établir un pont, et ensuite se rendre maître de Chieri et de la montagne des Capucins; après quoi il faudra faire un pont au-dessous de la ville et un autre au-dessus pour en former la circonvallation. Je ne crois pas demander trop d'un mois pour exécuter autant de choses. On pourrait aller plus vite en attaquant Turin par la citadelle sans la circonvaller, car pour cela il ne faudrait prendre que Chivas, et nous en viendrions à bout avec un peu plus de peine que de l'autre façon; mais il me semble qu'en faisant la circonvallation nous jetons le duc de Savoie dans des embarras beaucoup plus grands, puisqu'il sera obligé de se renfermer dans la place, ce qui serait une grande extrémité; et, s'il ne s'y renferme pas, comme j'en suis persuadé, son absence rendra la prise de la place beaucoup plus facile. Je ne sais si j'aurai assez de troupes pour faire cette circonvallation; mais si, par hasard, je n'en avais pas suffisamment, je ne laisse pas de répondre à votre majesté de prendre Turin par la citadelle sans en faire la circonvallation, pourvu que je ne sois pas détourné par les affaires de la Lombardie, et que je n'aie affaire qu'au duc de Savoie et à l'armée de l'empereur qui est actuellement en Piémont; mais, comme il n'y a pas lieu de se flatter que cela arrive, je crois devoir dire nettement à votre majesté ce que je pense, afin qu'elle prenne son parti comme elle croira qu'il conviendra le mieux pour le bien de son service, et qu'elle me donne des ordres positifs, que je tâcherai de mettre à exécution avec tout le zèle dont je suis capable.

Je crois donc qu'il ne faut point songer au siége de Turin avant le 1er d'avril. Nous ne courrons point risque de manquer de subsistance puisque les fourrages que nous aurons assemblés pour un mois nous feront gagner le commencement des herbes; et, si le prince Eugène arrive avec des forces si supérieures à celles de mon frère, qu'on puisse craindre qu'il prenne des établissements aussi solides et aussi dangereux que ceux qu'il prit la première campagne, alors je crois n'avoir d'autre parti à prendre que d'établir ici une offensive, laquelle pourra se faire facilement, et aller joindre mon frère avec un corps de troupes considérable pour tâcher, à quelque prix que ce soit, de chasser le prince Eugène d'Italie. Voilà mon opinion et le seul bon parti que je croie que l'on puisse prendre pour le bien du service de votre majesté. Je mande à mon frère de choisir et de travailler dès à présent à retrancher un poste au moyen duquel il puisse soutenir avec facilité une défensive la campagne prochaine, supposé que les ennemis soient supérieurs à lui, comme il n'y a pas lieu d'en douter; et, comme les appréhensions pour le Milanais, bien ou mal fondées, ne laissent pas de me jeter souvent dans de grands embarras, je vais mander à M. de Vaudémont de travailler dès à présent à retrancher tous les gués de l'Adda et même ceux de l'Oglio, afin de pouvoir les garder avec moins de troupes et ne pas obliger mon frère à abandonner le côté de Mantoue pour couvrir le Milanais. Cet article est de la dernière conséquence; et quoique je ne puisse pas me plaindre que le prince de Vaudémont ne me fasse fournir toutes les choses dont j'ai besoin, cependant je supplie votre majesté de lui en écrire fortement, car je suis sûr qu'un mot d'elle fera exécuter ce travail avec une grande vivacité. Il n'y a pas un moment de temps à perdre, afin de profiter de la saison dans laquelle les paysans n'ont rien à faire pour la culture de leurs terres.

A l'égard des troupes d'Espagne dont votre majesté croit que je pourrai me servir pour fortifier notre armée, je prendrai la liberté de lui dire que, pour ne pas se tromper, je crois qu'il n'y faut pas compter, et que ce sera beaucoup si elles suffisent pour garder les

retranchements de l'Oglio et de l'Adda dont je viens de parler. J'écris à M. de la Feuillade pour qu'il me marque le nombre de troupes qu'il pourra m'envoyer, afin que je sache de bonne heure sur quoi je puis compter en cas que les affaires de Lombardie m'obligent à y aller. Votre majesté me permettra de lui dire que personne n'est plus capable de se bien acquitter de la défensive qu'il faudra faire ici que M. de la Feuillade. Si elle le choisit pour cela, j'emmènerai avec moi tous les lieutenants généraux qui sont ses anciens, et je lui laisserai tous ceux qui sont après lui.

J'ai accepté les offres de M. Bouchu à l'égard de l'artillerie et des munitions de guerre; et pour les vivres, il suffira qu'il fasse porter à Suse six mille sacs. J'ai donné aussi tous les ordres nécessaires pour envoyer à Pavie nos pièces de batterie, dont il faudra faire refondre la plus grande partie. Votre majesté verra, par le mémoire que j'envoie à M. de Chamillart, en quel temps cela pourra être prêt, et c'est la raison la plus forte de toutes pour obliger à différer le siége de Turin, car ce qu'on nous promet en Dauphiné ne suffira pas à beaucoup près pour une pareille entreprise; et, quoi que M. de Lapara puisse dire, il ne serait pas prudent de s'engager au siége de Turin avec quarante pièces de batterie, car j'ai vu par expérience qu'on n'en saurait trop avoir, et qu'après un mois de siége la moitié de l'artillerie est toujours hors d'état de servir. M. de Lapara ne devrait pas parler aussi légèrement à votre majesté, et se souvenir que, de cinquante pièces de batterie que nous avions à Barcelone, il n'y en a eu que vingt-cinq en état de tirer pendant le dernier mois du siége.

Quoique, dans le mémoire de l'artillerie que j'envoie à M. de Chamillart, il soit porté qu'elle ne pourra être entièrement rétablie qu'au 15 de mai, cependant, par l'envie que j'ai de me conformer à ce que votre majesté désire, j'ai donné mes ordres pour que quinze pièces de batterie fussent prêtes à la fin de mars; ce nombre, joint à ce qui nous doit venir du Dauphiné, suffira pour commencer le siége de Turin; et, comme les travaux continueront toujours à Pavie

pendant ce temps-là, le reste nous arrivera pendant le siége. J'ai aussi parlé à M. de Montgon pour que notre cavalerie soit rétablie avant la fin de mars, et j'espère qu'elle le sera dans ce temps-là; enfin je sais ce que votre majesté désire, et je la supplie d'être persuadée que je n'oublierai rien pour lui plaire. Je suis bien fâché de ne pouvoir pas faire l'impossible, et de ne pouvoir me mettre en mouvement avant le 1er d'avril; mais j'aime mieux lui dire nettement ce que je puis faire que de la tromper en lui promettant des choses que je ne pourrais lui tenir. Votre majesté ne peut nous envoyer trop tôt nos recrues; cela est de la dernière conséquence. Je la supplie aussi de me faire savoir ses intentions au plus tôt, tant sur l'investissement de Turin que sur ce que j'ai eu l'honneur de lui proposer, d'aller joindre mon frère avec un corps de troupes considérable, pour tâcher de chasser les Allemands d'Italie et se tenir sur la défensive en ce pays-ci. Je ne dirai point à votre majesté de quelle conséquence il est de fortifier M. de la Feuillade afin qu'il puisse nous envoyer plus de troupes, car je crois qu'elle le voit assez.

Lettre du roi à M. le duc de Vendome. Versailles, 26 decembre 1704[1]. (Voir page 293.)

Mon cousin, par toutes les nouvelles qui me reviennent de différents endroits, je ne saurais douter que l'empereur et ses alliés ne fassent des efforts considérables avant qu'il soit peu, pour envoyer au duc de Savoie des secours suffisants pour le tirer de l'état où il est, en fortifiant le corps qui est commandé par le comte de Linange, qui le sera, selon toutes les apparences, par le prince Eugène, et en faisant passer en Piémont, par Nice, des troupes et des recrues pour augmenter l'armée du duc de Savoie et du comte de Stahremberg. Quelque diligence qu'ils fassent, leurs dispositions ne sont point assez avancées pour croire que le tout puisse avoir joint avant la fin du mois d'avril ou le commencement de mai, particulièrement ce qui doit venir par Nice. Pour ce qui regarde le côté de la Lombardie, je ne saurais douter que la meilleure partie des

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1732, n° 67.

troupes qui étaient restées en Bavière, sous le général Herbevillé, ne soit en marche pour le Trentin. Il pourra y en avoir quelques-unes de destinées pour la Hongrie; mais on ne saurait, sans vouloir se flatter, douter que ce ne soit par ce côté-là que le prince Eugène agisse pour former une puissante diversion et soulager le duc de Savoie, en vous mettant dans la nécessité de partager vos forces, de manière que la meilleure partie serve à soutenir les postes du Mantouan, du Modénais, et les empêcher d'entrer dans le Milanais, et que ce qui restera du côté du Piémont ne soit pas suffisant pour agir avec supériorité contre le duc de Savoie. Cette première idée, qui est la plus juste et de laquelle vous ne devez point vous écarter, vous fait connaître que si vous profitez de la conjoncture pour achever de mettre le duc de Savoie hors d'état de faire du mal dans la suite du côté du Piémont, et si vous ne vous donnez pas, par ce moyen, des forces suffisantes pour empêcher l'armée du prince Eugène de faire des progrès du côté de la Lombardie, la guerre d'Italie recommencera au printemps prochain et sera plus difficile à soutenir qu'elle n'a jamais été, puisque les ennemis, après avoir été chassés de tous les différents postes qu'ils ont pris pendant deux ans, contraints enfin de se retirer dans le Trentin, sont rentrés et se sont établis de manière à recommencer la guerre dans le même pays où elle était en 1702, et qu'au lieu d'une armée ils en auront deux. C'est une chose triste à envisager, après les dépenses immenses que j'ai faites pour soutenir cette guerre et le nombre d'hommes que j'y ai perdus. Il ne sera néanmoins pas possible de l'éviter, si vous ne vous mettez en état, en faisant les derniers efforts, d'assiéger Turin dans le mois de février prochain, comme je vous l'ai mandé par le dernier courrier que je vous ai dépêché. Je sais toutes les difficultés presque insurmontables qui pourront s'y rencontrer : qu'avant ce temps-là le prince Eugène arrivera; que le corps d'armée de Lombardie augmentera, qu'il sera en état d'agir avec supériorité. Toutes ces considérations me paraissent très-faibles pour empêcher l'exécution du projet du siége de Turin, et pour ne pas s'abandonner sur les petits inconvénients



qui pourraient arriver en suivant ces dispositions, et même en ne donnant pas à l'armée de Lombardie des forces proportionnées à celles des ennemis. Vous devez néanmoins faire en sorte de partager les troupes qui sont à vos ordres et celles de l'état de Milan, de manière à pouvoir faire l'entreprise de Turin, à soutenir une défensive en Lombardie qui ôte aux ennemis les moyens d'y faire des progrès considérables, et faire en sorte que les vingt bataillons de l'état de Milan soient suffisants pour les garnisons, ou du moins que, s'il y en a quelques-uns en état d'agir au siége ou de servir en campagne, qu'ils puissent remplacer ceux que vous seriez obligé d'y laisser. J'ai lieu de croire que la Mirandole sera obligée de se rendre avant ce temps-là faute de vivres, ou qu'elle sera secourue. Si vous pouvez la réduire, il faudra la raser; si elle est secourue il ne faut plus songer à soutenir le blocus; et, d'une manière ou d'une autre, ce poste ne vous occupera aucunes troupes. Il faut treize bataillons pour Mantoue, Modène, Reggio, Goito, Ostiglia et Revere, Governolo, Castiglione et les autres postes que l'on sera obligé d'occuper de ce côté-là; trois ou quatre suffiront dans le val d'Aost, deux à Ivrée, un à Verue. Achevez de raser Verceil, après la prise de cette place. Vous aurez encore quelques autres endroits dans lesquels vous serez obligé de mettre de l'infanterie, mais en petit nombre, dès que vous aurez investi Turin, parce que le duc de Savoie sera obligé d'y jeter tout ce qui lui reste en infanterie; en sorte que j'estime qu'avec le secours des vingt bataillons de l'état de Milan, vous pouvez disposer de cent dix bataillons que vous pourriez distribuer à peu près de cette manière : en destiner cinquante pour faire le siége de Turin, quarante pour l'armée de Lombardie, et vingt pour les garnisons. Vous avez cent six escadrons de cavalerie ou dragons de mes troupes, sans compter celles de l'état de Milan : vous pourriez en envoyer jusqu'à cinquante à l'armée de Lombardie, en garder cinquante, et vous servir du surplus pour assurer les convois et les mettre dans différents postes que vous serez obligé de garder. Si vous n'avez pas de troupes suffisantes pour remplir ce projet, faites-en un

le plus tôt que vous pourrez, pour me faire connaître ce qui vous manquera; mais en attendant qu'il puisse être rempli, quand même il ne le serait pas, ne perdez pas de vue l'objet du siége de Turin; regardez-le comme le seul capital et qui puisse finir la guerre d'Italie. C'est pour cela que vous devez vous déterminer à prendre plutôt sur l'armée de Lombardie que de ne pas vous donner des forces suffisantes pour réussir dans cette entreprise, pour laquelle il vous faut au moins cinquante bataillons et cinquante escadrons, cinquante ou soixante pièces de canon de vingt-quatre, douze ou seize mortiers de douze pouces, sept à huit cents milliers de poudre, et le reste à proportion.

Quoique je vous propose de prendre sur l'armée de Lombardie ce que vous ne pourrez pas remplir des quarante bataillons et cinquante escadrons que je crois qui seraient nécessaires pour être en état de ne rien craindre de ce côté-là, je connais assez l'importance dont il est que cette armée ait des forces suffisantes pour empêcher le prince Eugène de l'attaquer avec avantage, ou pour qu'il puisse s'avancer pour joindre le duc de Savoie et se mettre à portée de vous obliger de lever le siége ou de donner bataille. Je sais bien qu'il hasarderait beaucoup de laisser derrière lui l'armée de Lombardie et de s'exposer à trouver la vôtre, et qu'il ne se mettra point entre deux tant qu'il aura d'autres moyens de soutenir le duc de Savoie; mais s'il était réduit à la dernière extrémité, on doit se préparer à tous les événements les moins à craindre dans une guerre ordinaire: le passage du comte de Stahremberg, de l'année dernière, vous en fournit un bel exemple. Vous voyez par tout ce que je vous ai expliqué ci-devant que vous n'avez à craindre d'être troublé dans l'entreprise du siége de Turin que par les mouvements que le prince Eugène pourra faire; que ce qu'il y aura de plus difficile dans cette campagne, ce sera de prendre des partis et se régler sur lui pour lui former toutes les difficultés capables de l'arrêter ou de l'embarrasser, éviter une bataille, ou, si celui qui commandera l'armée de Lombardie est obligé de combattre, qu'il se poste de manière que les ennemis ne puissent l'attaquer qu'avec un grand désavantage. Il y a tant de

choses à dire sur les différents mouvements que le prince Eugène pourra faire et les différents partis qu'il y aura à prendre sur-le-champ pour s'y opposer, qu'il faudrait un volume pour les expliquer. Ce que je vois à n'en pouvoir douter, c'est que le plus habile général ne sera pas trop bon pour prendre sur lui tout ce qu'il y aura à faire et se déterminer sur-le-champ. Je ne saurais vous cacher mon inquiétude sur le grand-prieur; quelque envie que j'aie de vous faire plaisir et à lui aussi, je ne le crois pas assez fort pour soutenir le poids d'un emploi de cette importance d'où dépend le salut de mon armée et la perte de l'Italie. Il m'a paru que vous-même vous en doutiez, puisque vous étiez déterminé, après la prise de Verue, à vous porter de ce côté-là et à le faire venir en Piémont. Vous devez regarder comme un effet de ma complaisance et de l'amitié que j'ai pour vous la permission que je lui ai donnée d'aller servir auprès de vous. Vous savez qu'une des conditions était qu'il ne commanderait jamais en chef; c'était lui-même qui me l'avait proposé, et sans cela je n'y aurais pas consenti. Je vous crois trop zélé pour mon service pour exiger de moi de laisser votre frère à la tête d'une armée qu'il n'est pas capable de conduire, et pour exposer, par la moindre faute qu'il pourrait faire, les états du roi d'Espagne et mon armée à une perte certaine, ou du moins à se trouver dans la nécessité d'abandonner l'Italie. Je ne vois, pour la conserver et suivre mon projet, que Saint-Fremont capable de soutenir la guerre de Lombardie pendant que vous serez occupé au siége de Turin; il connaît mieux qu'aucun des autres lieutenants généraux tout le pays; il l'a examiné avec soin, il y a fait la guerre depuis quatre ans avec application. Vous connaissez d'ailleurs ses talents; ce serait lui que je choisirais pour le premier lieutenant général; et pour vous faire connaître mon attention pour tout ce qui vous pourrait faire de la peine, et vous l'épargner, par rapport au grand-prieur, je nommerai le prince de Vaudémont pour commander cette armée. S'il est en état d'agir, il se conduira en partie par les conseils de Saint-Fremont; s'il ne le peut par sa

mauvaise santé, Saint-Fremont, en qualité du plus ancien lieutenant général, aura le commandement; ce sera un prétexte pour rappeler auprès de vous le grand-prieur, et cette destination remet les choses dans le premier état auquel elles étaient lorsque le grand-prieur demanda d'aller servir près de vous. Si vous croyez et si vous pensez quelque chose de mieux dans une conjoncture aussi importante, je vous crois de trop bonne foi et trop attaché à mes intérêts et au bien de l'état pour ne pas attendre de vous que vous vous expliquiez avec moi avec un entier abandon.

ÉTAT DES QUARTIERS DE LA CAVALERIE, 18 MARS 1705[1].

(*Voir page* 303.)

RÉGIMENTS.		ESCADRONS.	QUARTIERS.
Hussards, 5 compagnies		1	Crescentino.
Senneterre, dragons		3	Trino.
Bertillac		2	Morano.
Dauphin		3	Frassinetto et Pomaro.
Marteville	2		
Vignolles	2	6	Verceil.
Desclos	2		
Bouzols		2	Borgo Vercelli.
Colonel-général	3		
Cuirassiers	3	10	Bielle et dépendances.
Carabiniers	4		
Du Héron		3	Masserano.
Royal-Roussillon		3	Romagno.
Ruffey	2	4	Novare.
Elbeuf	2		
Sully		2	Castel d'Agogna et Albonese.
Anjou		3	Sartirana.
Bourbon		3	Breme.
Languedoc		3	Alexandrie.
Dauphin-dragons		3	Sezze et Castelazzo.
Villeroy	3	5	Acqui et dépendances.
Forbin	2		
Ourches		2	Annone.
Grammont		2	Asti.
TOTAL		60	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1873, n° 135.

ÉTAT DE LA GARNISON DE VERUE, 9 AVRIL 1705[1].

(*Voir page* 306.)

RÉGIMENTS.	COLONELS.	LIEUTENANTS-COLONELS.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	ENSEIGNES.	SERGENTS.	SOLDATS.	TOTAUX.
TROUPES DE L'EMPEREUR.								
Guido Stahremberg........	1	″	1	2	2	2	106	114
Thaun..................	″	″	1	1	″	1	93	96
Lorraine................	″	1	1	2	″	3	90	97
Max. Stahremberg.........	″	″	1	2	″	1	36	40
Gripan..................	″	″	1	1	″	1	83	86
Rigal...................	″	″	1	1	″	1	51	54
Vallis..................	″	1	3	5	11	7	232	259
Artillerie...............	″	″	″	2	″	″	16	18
TOTAUX........	1	2	9	16	13	16	707	764
TROUPES DE SAVOIE.								
Gardes..................	″	″	1	1	″	2	67	71
Aost....................	″	″	″	2	″	3	36	41
Montferrat..............	″	″	2	2	″	2	36	42
Saluces.................	″	″	2	1	″	5	91	99
Tarentaise..............	″	″	″	1	″	″	43	44
Halto...................	″	″	1	″	″	2	59	62
Canonniers..............	″	″	1	1	″	1	18	21
Bombardiers.............	″	″	″	″	″	″	5	5
Mineurs.................	″	″	″	″	″	1	5	6
Ouvriers................	″	″	″	″	″	″	86	86
TOTAUX........	″	″	7	8	″	16	446	477
TOTAL GÉNÉRAL des troupes.	1	2	16	24	13	32	1,153	1,241

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1873, n° 290.

ÉTAT DES QUARTIERS DE L'ARMÉE, 15 AVRIL 1705[1].

(*Voir page* 308.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	LIEUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
QUARTIER GÉNÉRAL À CASAL.				
MM.	Acqui.	Thiérache	1	″
		Forbio 2, Villeroy 3, Dauphin-dragons 3	″	8
De Villiers, Dugast, maréchaux de camp.	Nizza della Paglia	Tessé	2	″
	Alexandrie	Languedoc	″	3
	Annone	Bugey	1	″
		Ourches	″	2
	Asti	Normandie	3	″
		Grammont	″	2
De Praslin, De Montgon, lieutenants généraux.	Frassinetto	Dauphin-cavaler[ie] 1	″	3
	Pomaro	*Idem* 2		
De Luxembourg, De Maulevrier, De Dreux, De Senneterre, maréchaux-de camp, avec l'état-major de l'armée	Casal	Cambrésis 1, Natte 1, Jaucourt 1	3	″
D'Albergotti, lieutenant général, commandant depuis le retranchement de la frontière du Montferrat jusque sur les confins de l'Astesan et les places le long du Pô, compris Verue, Crescentino, Salugio, Trino et Morano, inclusivement, ayant sous ses ordres : MM. de Guerchy, qui résidera à Moncalvo ; de Goas à Verue ; d'Orgemont, qui résidera à Trino.	Monfestino	La Sarre	1	″
	Villamirolio	Grancey	1	″
	Corteranzo	Bresse	1	″
	Murisengo	Tournaisis 1, Médoc 1	2	″
	Villadeati	Bassigny	1	″
	Moncalvo	Les Vaisseaux	3	″
	Touco	Cotentin	1	″
	Cagliano	Bourck	1	″
	Graua	Flandre	1	″
	Montemagno	Lyonnais 1	2	″
	Castagnole	*Idem* 1		
	San-Salvador	D'Esgrigny	1	″
	Verue	Royal-la-Marine	2	″
	Crescentino	Labour	1	″
		Hussards	″	1
	Trino	Angoumois 1, Périgord 1	2	″
		Senneterre	″	3
	Morano	Bertillac	″	2
		A reporter	30	24

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1873, n° 213.

QUARTIER GÉNÉRAL À CASAL.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	LIEUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
		Report...	30	24
MM. D'Arène, lieutenant général.........	Ivrée...........	Beaujolais..... 2 Sourches..... 1 Morangies..... 1	4	″
		100 chevaux détachés de Bielle.		
	Barde..........	Marcilly..........	1	″
De Carcado, maréchal de camp.......	Val d'Aost.......	Sauzay........ 2 Tarnost....... 1	3	″
		Châtillon, dragons.	″	3
D'Estaing, lieutenant général........ De Ruffey, maréchal de camp.......	Bielle et dépendances........	Piémont....... 3 La Marine..... 3 Beauce........ 1	7	″
		Colonel génér[l].. 3 Cuirassiers..... 3 Carabiniers.... 4 (Lesquels détacheront 100 chevaux pour Ivrée.)	″	10
De Lafara, lieutenant général........ De Mauboy, maréchal de camp.......	Masserano.......	Vendôme........	1	″
		Du Héron.......	″	3
	Romagno........	Maulevrier.......	1	″
	Gatinara........	*Idem*...........	1	″
	Borgomanero....	Royal-Roussillon..	″	3
De Vaubécourt, lieutenant général....	Verceil..........	Solre.......... 1 Croy.......... 1 Anjou........ 2 Auvergne...... 2	6	″
		Desclos....... 2 Vignolle....... 2 Marteville...... 2	″	6
	Borgo Vercelli....	Ile-de-France.....	1	″
		Bouzols.........	″	2
	Novare..........	Bourgogne.......	2	″
		Ruffey......... 2 Elbeuf........ 2	″	4
	Mortare.........	Sully...........	″	2
	Breme..........	Leuville.........	1	″
		Bourbon.........	″	3
	Sartirana........	Leuville.........	1	″
		Anjou..........	″	3
	Pavie...........	Royal-artillerie et mineurs.......	1	″
		TOTAL.....	60	63

ÉTAT DES TROUPES PIÉMONTAISES ET IMPÉRIALES EN PIÉMONT, 15 AVRIL 1705[1].

(*Voir page* 309.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.
INFANTERIE ALLEMANDE.		CAVALERIE ALLEMANDE.
Rigal	1	Armstatt.
Guido Stahremberg	2	Neubourg.
Maximilien Stahremberg	2	Visconti.
Thaun	2	Taff.
Lorraine	2	Palfy.
Gripan	2	Jeune-Lorraine.
		Martini, autrefois Corbelli.
		Roccavion, autrefois Vaudémont.
TOTAL	11	
		DRAGONS ALLEMANDS.
		Savoie.
		Vaubonne.
		Zriny.
INFANTERIE SAVOYARDE.		
		HUSSARDS.
Gardes	2	
Montferrat	2	Paul Diack.
Saluces	2	Ebergini.
Bernois	1	
La Reine d'Angleterre	1	CAVALERIE SAVOYARDE.
Althe, suisse	1	Gardes du corps.
La Croix-Blanche	2	Cavaillac.
Reding	2	Pertingue.
Courterance, milice	1	
Saint-Nazare, *idem*	1	DRAGONS SAVOYARDS.
		Dragons rouges.
		Dragons verts.
		Dragons jaunes.
TOTAL	15	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1873, n° 329.

LOMBARDIE.

PROJET D'ATTAQUE POUR L'EXPÉDITION DE REVERE, PAR M. DE FOLARD[1].

(*Voir page* 313.)

Il n'y a d'autre parti à prendre, si l'on veut chasser les Allemands d'Italie, que celui d'emporter Revere. Si l'on s'attache ailleurs, on ne finira assurément point la guerre; les ennemis ne demandent pas mieux que de la traîner en longueur. Par la prise de ce poste, vous les réduisez à ne savoir où se prendre, et il faut qu'ils se retirent ou qu'ils s'attendent à mourir de faim dans Ostiglia.

On doit regarder cette entreprise comme difficile, délicate et avec toute l'attention imaginable. Ce poste fait aussi toute celle des ennemis : ils l'ont très-bien fortifié et mis hors d'une insulte pareille à celle de Bastiglia. Les fossés sont larges d'environ quatorze pieds et profonds de huit à neuf. Il y a un ouvrage fort bon et fort bien palissadé qui couvre la porte de la Mirandole. Ils ont fait plusieurs batteries, dont les principales battent et sont sur les deux digues du Pô. Pour moi, je crois que ce serait s'exposer à une défaite assurée que de vouloir brusquer un poste de cette conséquence et dont la défense se fait à la vue du général. Je ne dis pas aussi qu'il faille former un siége, ce serait lui faire trop d'honneur; mais je dis qu'il faut exécuter cette entreprise de manière qu'on soit assuré de la réussite; et si mes raisons sont goûtées, je ne doute point qu'on ne l'emporte en deux heures d'attaque.

Il est nécessaire, pour cette entreprise, de faire un pont au-dessus de l'embouchure de la Secchia; votre marche, par le moyen de ce pont, peut être dérobée aux ennemis. Si vous le voulez, vous pouvez marcher sur plusieurs colonnes; la marche est de moitié plus courte, plus aisée et plus dégagée que de prendre par Quistello. Vous avez un beau et bon chemin le long de la digue du Pô et plusieurs autres, sans compter qu'on peut marcher à travers champs;

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1782, n° 48.

enfin, si l'on veut se donner toute l'attention qu'il faut dans une marche, vous arriverez devant Revere en pleine bataille, et votre disposition d'attaque se trouvera toute faite.

Ce pont doit être fait avec secret, et les ennemis n'en doivent avoir aucune connaissance, ce qui n'est pas difficile, et ne le paraîtra pas lorsqu'on me permettra d'en parler ailleurs. Ce pont partira de San-Benedetto, à l'entrée de la nuit; on lui fera ensuite remonter la Secchia jusqu'à l'endroit marqué. Il faut auparavant avoir fait passer la Secchia à plusieurs petits partis d'infanterie qui s'embusqueront sur tous les passages et chemins où vous aurez résolu votre marche. Ces partis ne doivent point se découvrir; ils arrêteront tous les paysans, pour que les ennemis n'aient aucune nouvelle.

Celui qui sera chargé de la conduite du pont le fera faire avec toute la diligence possible et avec le moins de bruit qu'il se pourra; et, pour éviter celui qu'on fait en passant dessus, on le couvrira de fumier. L'infanterie passera dessus, et la cavalerie au gué, si la Secchia n'est point grosse.

Les grenadiers de la gauche suivront le long de la digue du Pô, pour favoriser les barques qui descendent. L'ordre de marche fera trouver toutes choses postées.

On partagera les grenadiers aux deux principales attaques, qui doivent se faire aux digues du dessous et du dessus de Revere; on choisira un nombre de fusiliers pour en former une troisième.

Les grenadiers de la gauche attaqueront par le dessus de la digue en bas. Une partie aura de bonnes haches de charpentier pour s'en servir au besoin, celles qu'ils portent n'étant d'aucun usage.

Les grenadiers de toutes les attaques seront soutenus par un pareil nombre de fusiliers choisis, dont une moitié aura de bons outils. Ces fusiliers seront soutenus par un pareil nombre de dragons.

La seconde attaque se fera du côté de la porte qui va à la Mirandole, et la troisième de la droite attaquera le côté de la digue, ainsi que celle de la gauche; le même ordre se suivra dans toutes les attaques.

J'ai remarqué qu'on peut poster du canon sur la digue du Pô; si les ennemis n'y ont pas fait des coupures, il faut y établir une batterie qui assurément battra de revers.

On disposera les troupes de manière qu'elles puissent toutes embrasser les retranchements.

Toute l'infanterie s'avancera en bataille jusque sur les bords du fossé, prenant garde de faire un feu ménagé et continu. Chaque soldat portera une fascine jusqu'au bord, ayant son fusil en trompette. Cette fière démarche étonnera les ennemis, les intriguera partout, et on perdra moins de monde, car, selon toutes les règles du métier, il est impossible qu'on puisse montrer le nez devant un feu de cette force.

La cavalerie soutiendra l'infanterie, de manière qu'elle ne soit qu'à quinze pas derrière elle, ce qui fera deux bons effets : le premier, c'est que rien ne l'anime tant que de se voir soutenue; en second lieu, cette cavalerie, qui se verra à la portée du pistolet des retranchements, n'aidera pas peu l'infanterie à les nettoyer.

Dans le temps que l'on fera la disposition des attaques, on fera avancer quelque cavalerie pour reconnaître leurs batteries et disposer ensuite les nôtres. L'infanterie mènera avec elle de petites pièces, qu'elle placera jusque sur le bord du fossé.

Comme les fossés sont profonds, il est nécessaire de les combler, ce qui peut être fait dans un moment. Pour cela, chaque cavalier portera deux fascines, dont on fera en arrivant une cinquantaine de ballots d'une toise de diamètre et deux de long, qu'on liera et billera fortement avec des cordes, que les grenadiers rouleront devant eux. J'expliquerai la manière de les construire et de les rouler. Peu de ces ballots suffiront à combler un fossé, et couvriront ceux qui les rouleront. Ces ballots se feront aux attaques du centre et de la droite; ceux de la gauche se serviront des gros ballots de laine que les barques doivent porter.

Comme tout doit être employé utilement dans ces sortes d'affaires, on postera une partie des cavaliers à pied dans deux ou trois

cassines qui sont sur les chemins de la Mirandole. On fera ensuite un corps du reste, qu'on fera marcher un peu au loin, de manière qu'ils soient vus de ceux de Revere : cette espèce de fausse marche pourra les intriguer.

Attaque du pont. Revere n'est point fortifié du côté du Pô, à cause qu'il en est couvert; c'est de cette attaque qu'on doit le plus espérer ; il est nécessaire d'emporter le front, sans quoi il est difficile de réussir.

Il faut avoir, le plus qu'on pourra, des barques capables de contenir au moins trente hommes, et qu'on remplira de gens choisis. Ces barques seront soutenues par les galiotes et descendront sur la droite, le long du Pô, toutes de file, observant un grand silence, et se réglant sur la marche des troupes de terre, qu'elles verront marcher en partie le long du Pô.

A la tête des barques, il marchera une manière de pont flottant que j'ai inventé. Je n'en donne pas la description ici pour éviter prolixité.

Lorsque les barques approcheront du pont de Revere, elles formeront un ordre sur trois lignes, les galiotes sur les ailes. Ce pont flottant s'avancera à la tête de tout allant droit au pont, et s'y accrochera avec des ancres liées avec des chaînes de fer. Ceux qui seront sur le pont flottant sauteront sur celui des ennemis et l'attaqueront; une partie des barques abordera sur le pont flottant; le reste attaquera sur le derrière de Revere; les galiotes aborderont le pont et le canonneront. Il faut que le pont flottant s'approche le plus près de Revere, afin qu'on puisse mettre d'abord pied à terre. On doit compter de trouver peu de résistance au pont, tout le meilleur de leur infanterie étant dans Revere. Le plus près que les barques pourront approcher terre, ce ne sera que le mieux; elles seront moins exposées au feu d'Ostiglia et de deux pièces qu'ils ont sur leur pont qui est pourtant fort peu de chose.

Si l'attaque du côté du Pô réussit la première, il faut que les troupes

coulent le long de la digue, en remontant, pour donner la main à celle de la gauche. Les officiers et sergents doivent avoir des pertuisanes ou espontons pour faire ferme contre la cavalerie, qu'ils trouveront assurément devant, y ayant, de ce côté-là, comme une grande place où ils ont eux-mêmes un camp.

Il faut que les barques partent de San-Benedetto de manière qu'elles puissent arriver en même temps que les troupes passeront la Secchia.

Il faut être arrivé à Revere une heure avant le jour. La marche doit être ordonnée de manière que tout puisse être posté en arrivant. Il faut, autant que l'on pourra, donner jalousie sur la Mirandole, pour que les ennemis s'affaiblissent du côté d'Ostiglia, et qu'ils ne s'aventurent pas de faire une course pendant que vous serez occupé à cette expédition, ce qui pourrait bien arriver.

Il y a une île au-dessous du pont; c'est un bon coup si les ennemis ne s'en saisissent pas, car on doit s'en rendre les maîtres. Il y a fort peu d'eau par où nous pouvons y aborder : il n'y aurait qu'à y poster une batterie. Ils y ont trois ou quatre pièces qui enfilent leur pont; mais ceux qui savent leur métier conviendront que le canon fait plus de bruit que de mal.

Si l'on trouve ce projet trop hardi dans l'exécution, il n'y a qu'à établir des batteries et raser leurs retranchements, qui n'ont pas six pieds d'épaisseur, sans pourtant en venir à des approches, et ensuite suivre le projet et marcher en bataille, comme j'ai dit.

Si le Pô n'est pas gros, on peut couler par le derrière de la digue, et tomber sur celui de Revere.

On doit peu compter sur la capacité des ingénieurs : je suis obligé de le dire, pour le bien du service.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE LOMBARDIE, 1704[1].

(Voir page 313.)

PREMIÈRE LIGNE.

M. LE GRAND-PRIEUR.

Lieutenants généraux : MM. de Bissy, d'Esgouttes [?], maréchal des logis. De Pracy, major général, de S.-Frémont, de Praslin.

Maréchal de camp : M. de Vaudrey.

Brigadiers : D'Estrades, Usez, Luxembourg, Sézanne, Fitzgerald, MM. Simiane.

Brigade		Bataillons.	Escadrons.
	DRAGONS.		
D'Estrades.	D'Estrades	»	3
	CAVALERIE.		
Usez.	Colonel-général	»	3
	Usez	»	2
	Rennepont	»	2
	INFANTERIE.		
Luxembourg.	Grenadiers, 32 compagnies.		
Sézanne.	Bretagne	1	»
	Périgord	1	»
	Soissonnais	1	»
	Vivarais	1	»
	Ponthieu	1	»
	Berthelot	2	»
Fitzgerald.	Fitzgerald	1	»
	Bigorre	1	»
	Perche	1	»
	CAVALERIE.		
MM. Simiane.	Wilts	»	2
	Simiane	»	2
	La Reine	»	3
	TOTAL	10	17

DEUXIÈME LIGNE.

Lieutenant général : M. le comte de Murcey.

Maréchal de camp : M. de Saint-Pater.

Brigadiers : Capy, Miromesnil, Mirabeau, MM. des Essarts.

Brigade		Bataillons.	Escadrons.
	CAVALERIE.		
Capy.	Rassé	»	2
	Capy	»	2
	Bissy	»	2
	INFANTERIE.		
Miromesnil.	Royal-la-Marine	2	»
	Quercy	1	»
	Miromesnil	1	»
Mirabeau.	Vaugé	1	»
	2e d'Albigeois	1	»
	Mirabeau	2	»
	CAVALERIE.		
MM. des Essarts.	Courlandon	»	2
	Esclainvilliers	»	2
	TOTAL	8	10

RÉCAPITULATION.

	Bataillons.	Escadrons.
Première ligne	10	17
Deuxième ligne	8	10
TOTAL	18	27

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1782, n° 126.



ÉTAT DES TROUPES QUE M. LE GRAND-PRIEUR MÈNE SUR LE MINCIO, 13 AVRIL 1704[1].

(*Voir page* 315.)

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Vivarais	1	Colonel-général	3
Ponthieu	1	La Reine	3
Berthelot	2	Wiltz	2
Fitzgerald	1	Rennepont	2
Perche	1	Capy	2
Royal-la-Marine	2	Bissy	2
Mirabeau	2	Usez	2
Miromesnil	1	Courlandon	2
2e d'Albigeois	1		
TOTAL	12	TOTAL	18

ÉTAT DES TROUPES QUI RESTENT AUX ORDRES DE M. DE SAINT-FREMONT[2].

(*Voir page* 315.)

INFANTERIE.		CAVALERIE ET DRAGONS.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Bretagne	1	Simiane	2
Bigorre	1	Esclainvilliers	2
Soissonnais	1	Rassé	2
Quercy	1	Estrades	3
Vauge	1		
Périgord	1		
TOTAL	6	TOTAL	9

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1783, n° 3.
[2] *Idem*, vol. 1782, n° 154.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY [1].

(*Voir page 322.*)

Comme le principal intérêt des ennemis qui sont sur la Secchia est d'occuper beaucoup de troupes, afin de faire une plus grande diversion, je crois que notre principal objet est de trouver moyen de les empêcher d'entrer dans notre pays avec un nombre de troupes tout au plus égal au leur, après quoi ils ne tireront pas un grand avantage du corps qu'ils ont à Ostiglia et à la Mirandole, ce qui serait impossible avec le double des troupes qui sont sur la Secchia, si l'on voulait garder tout le Modénais.

Il faut donc se restreindre à garder le Mantouan en deçà du Mincio, et le Milanais en deçà du Pô, le Modénais ne nous étant d'aucune utilité que pour en tirer des contributions que nous pourrons toujours tirer en conservant Brescello, avec un pont sur le Pô, au moyen duquel il sera facile de faire contribuer tout ce pays, de manière qu'il faudrait, pour épargner le grand nombre des troupes et empêcher les ennemis de nous faire du mal de ce côté-là, s'en tenir au Pô et au Mincio depuis Governolo, où il se jette dans le Pô, jusqu'à Peschiera, où il sort du lac de Garde. Pour cet effet je raserais toutes les places qui sont de l'autre côté du Pô, comme Modène, Reggio, Carpi, Guastalla et San-Benedetto, qui occuperaient dix mille hommes. La plus grande partie de ces places (où l'on ne mettait qu'un ou deux bataillons pendant que nous avions une armée supérieure à celle des ennemis) ne pourrait pas être abandonnée à ses propres forces à moins d'y mettre cinq ou six bataillons avec de la cavalerie et des dragons, sans compter la dépense et la peine qu'il y aurait à y mettre des provisions de bouche et de guerre, sans quoi on serait exposé à des aventures qui ne seraient ni glorieuses pour les armes du roi, ni pour celui qui serait chargé de la défense de ce pays-là.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1893, n° 19.

Il est vrai que si le corps des ennemis n'augmentait pas, on pourrait garder, non sans peine, tous les postes que nous occupons, avec les troupes qu'on y a envoyées; mais il faut compter que M. de Stahremberg a laissé sur la Secchia ses régiments les plus faibles, étant plus à portée d'être recrutés, comme ils le seront infailliblement, sans qu'on puisse les en empêcher, de manière que ce corps, qui n'est que de cinq ou six mille hommes, se trouvera un corps de douze ou quinze mille hommes, lesquels ne tireront aucun avantage du parti que je propose de prendre, que de vivre un peu plus commodément dans les états de M. de Modène, qui est leur allié, parce que s'ils s'éloignent de la Secchia pour remonter le Pô et s'approcher du Piémont, il nous sera aisé de les suivre et de les obliger à rejoindre le reste de leur armée; s'ils se tiennent dans le pays où ils sont, ils ne nous donneront aucune inquiétude, le Pô étant une belle barrière. Ils pourraient prendre un troisième parti, qui serait de laisser une petite garnison dans la Mirandole et Ostiglia, et venir avec tout le reste de leurs troupes tâcher de passer le Mincio, pour de là se porter du côté du Brescian et du Bergamasque, pour entrer dans le Milanais par un côté qui est tout ouvert; les Vénitiens ne les laisseraient pas manquer de vivres, mais il faudrait qu'ils passassent le Mincio; et pour les en empêcher je crois qu'il faudrait avoir deux bataillons à Governolo, lesquels fourniraient quelques petits postes jusqu'à Mantoue, seulement pour être avertis en cas qu'ils voulussent faire un pont pour passer. Il faudrait dans Mantoue six bataillons et un régiment de dragons, quelques petits postes depuis Goito jusqu'à Mantoue, tout du long d'un canal qui va de Goito à Mantoue, qui est encore par delà le Mincio, qui n'est point guéable de ce côté-là; en un mot, les ennemis ne pourraient pas se fourrer entre le canal et le Mincio, dont les bords sont inaccessibles, à cause des marais qui règnent presque depuis Goito jusqu'à Mantoue. Il faudrait dans Goito deux bataillons et deux à la Volta; ces quatre bataillons occuperaient six redoutes que j'ai fait faire à tous les gués qu'il y a depuis Goito jusqu'à Peschiera. Il ne faudrait que six

cents hommes pour garder ces six redoutes; on pourrait, pour les rendre meilleures et plus en état de se défendre, y mettre une trentaine de canons que j'ai pris dans le Trentin et conduits à Castiglione, ce qui ferait un bon effet, car, les redoutes n'étant guère qu'à une demi-lieue les unes des autres, il serait impossible qu'ils nous pussent surprendre, par le moyen des signaux qu'on ferait avec du canon, qui est tout ce qui est nécessaire sur le Mincio, parce qu'on ferait un corps de tout le reste des troupes de l'autre côté du Mincio, vis-à-vis de Goito, dans un poste plein de fourrages, de pâture, et dont la situation, à cause d'un canal et des marais, est si bonne, que l'armée ennemie ne pourrait songer à l'attaquer; et de ce camp-là on serait à portée de se porter sur le Mincio en quatre heures de temps, en quelque endroit que les ennemis en voulussent tenter le passage, soit du côté de Mantoue ou du côté de Peschiera. Il faudrait encore un bataillon pour garder Castiglione et Castel Goffredo, deux sur l'Oglio dans les postes qu'on a toujours occupés, et deux bataillons à Brescello et un régiment de cavalerie; de manière qu'il ne faudrait dans toutes les garnisons que dix-sept bataillons, un régiment de cavalerie à Brescello et un de dragons à Mantoue; ainsi le corps sous Goito serait de vingt escadrons et de treize ou quatorze bataillons, ce qui ferait qu'on aurait toujours un corps de neuf ou dix mille hommes prêt à se porter partout où il serait nécessaire pour s'opposer au dessein des ennemis, de quelque côté qu'ils voulussent tourner.

ORDRE DE BATAILLE DES TROUPES DE M. LE GRAND-PRIEUR ET DE CELLES DE M. DE SAINT-FREMONT, 25 MAI 1704[1].

(*Voir page* 326.)

TROUPES DE M. LE GRAND-PRIEUR.

Lieutenants généraux : MM. de Mercey. de Praslin. de Bissy.
Maréchaux de camp : MM. de Saint-Pater. de Vaudrey.
Brigadiers : MM. Bissy, Wiltz. Fitzgerald. Mirabeau. Miromesnil. Bérard. Capt. Uzès.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Boselli, dragons	»	½
Colonel-général	»	3
Uzès	»	2
Capy	»	2
Rennepont	»	2
INFANTERIE.		
Bretagne	2	»
Forest	1	»
Ponthieu	1	»
Royal-la-Marine	2	»
Miromesnil	1	»
Berthelot	1	»
Mirabeau	2	»
Royal-Montferrat	1	»
Fitzgerald	1	»
Perche	1	»
CAVALERIE.		
Wiltz	»	2
Courlandon	»	2
Bissy	»	3
La Reine	»	3
TOTAL	12	18 ½

ARTILLERIE : 10 pièces de canon et 30 canonniers.

TROUPES DE M. DE SAINT-FREMONT.

Maréchal de camp : M. d'Esclainvilliers.
Brigadiers : MM. d'Estrades. Cadrieux. Simiane.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Esclainvilliers	»	2
Rassé	»	2
Simiane	»	2
INFANTERIE.		
Périgord	1	»
Bigorre	1	»
Vivarais	1	»
Soissonnais	1	»
1er de Solre	1	»
1er de Gâtinais	1	»
CAVALERIE.		
Estrades	»	3
Hussards	»	½
TOTAL	6	9 ½

ARTILLERIE : 10 pièces de canon et 30 canonniers.

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	CANONS.
Troupes aux ordres de M. le grand-prieur	12	18 ½	10
Troupes aux ordres de M. de Saint-Fremont	6	9 ½	10
TOTAL	18	28	20

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1783, n° 87.

PROMESSE DU CARDINAL ASTALLI, LÉGAT DE FERRARE, 13 JUIN 1704[1].

(*Voir page* 329.)

Suivant les ordres que j'ai eus du pape, nous soussigné, promettons et assurons que d'abord que les troupes des deux couronnes sortiront de l'État ecclésiastique avec promesse de ne plus y entrer, si elles n'y sont rappelées suivant les déclarations de sa sainteté, nous garderons avec les troupes du Saint-Père les postes que les Français occupent sur le Panaro, ensemble le pont et les bords d'en deçà du Pô, depuis la Stellata en descendant jusqu'à Palantone, le pont de Lago Oscuro, Francolino et jusqu'où il sera besoin dans le Ferrarais, pour empêcher aux Allemands ou autres troupes étrangères le passage du Pô et l'approche desdits bords; c'est pourquoi nous engageons notre foi, non-seulement dans le présent, mais encore dans toutes les autres manières.

ÉTAT DES TROUPES QUE M. LE GRAND-PRIEUR ENVOIE EN PIÉMONT[2].

(*Voir page* 335.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Royal-la-Marine	2	Colonel-général	3
1er de Soire	1	Rassé	2
Périgord	1	Wiltz	2
1er de Berthelot	1		
TOTAL	5	TOTAL	7

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1783, n° 157.
[2] *Idem*, n° 244.

ÉTAT DES TROUPES IMPÉRIALES SOUS LES ORDRES DU COMTE DE LINANGE, 28 SEPTEMBRE 1704[1].

(*Voir page* 342.)

RÉGIMENTS.	RÉGIMENTS.
Infanterie...... Falkenstein. Roccavion. Trautmansdorf. Herbevillé. Paul Diack. Ebergini.	Cavalerie...... Rewentklau. Herberstein. Guttenstein. Sastion.

RECRUES POUR DIFFÉRENTS RÉGIMENTS.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Lorraine	104	Lorraine	200
Stahremberg	100	Prince Eugène	200
Thaun	500	Palfy	400
Harrach	450	Neuburg	200
Jung Stahremberg	500	Visconti	200
Piémontais	400	Vaubonne	400
Paun	400	Zriny	200
Heiduques	800		
TOTAL	3,254	TOTAL	1,800

Lettre de M. le comte de Linange à l'empereur. Du camp de Goglione, 4 octobre 1704[2]. (*Voir page* 344.)

J'ai reçu par le courrier qui est arrivé la dépêche que votre majesté impériale a bien voulu m'écrire le 24 du mois de septembre; j'y ai vu qu'outre les cinquante mille florins destinés pour cette armée, et que le baron d'Eltz doit remettre, votre majesté doit encore envoyer incessamment une nouvelle remise pour la subsistance de cette armée et pour avoir les provisions nécessaires, afin de pouvoir ensuite avancer et exécuter la vue qu'on s'est proposée d'une diversion.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1785, n° 16

[2] *Idem*, pièce originale traduite, vol. 1785, n° 47.

Cependant, ayant eu l'honneur de mander à votre majesté dans mes précédentes très-humbles relations, que toute l'armée était décampée, à la réserve de quelques corps de troupes que j'ai laissés sur les confins du Tyrol pour la garde des postes nécessaires et des malades, que j'ai distribués en différents endroits, je dois lui dire présentement que l'armée a continué sa marche ici dans le Brescian. J'ai pris la résolution de quitter le camp d'où je sors, parce qu'outre que la situation n'en était pas bonne, il n'y avait d'ailleurs point de fourrages. J'attends en peu de jours le régiment de Geschwind avec le bataillon de Zumjung; avec ce renfort j'observerai très-soigneusement la contenance des ennemis, et je prendrai ensuite des mesures ultérieures, parce qu'ayant entendu depuis deux jours trois salves de toute l'artillerie des ennemis, cela pourrait marquer la prise d'Ivrée en Piémont, et le bruit est dans leur camp qu'ils attendent quelques secours de ce côté-là après la réduction de la place. Je pense donc premièrement, lorsque la remise que votre majesté me fait espérer sera arrivée, de faire mes dispositions pour avoir des provisions, de pourvoir à ce que le magasin qui est à Riva soit plus éloigné et d'en faire un autre aux environs de Desenzano, parce qu'à présent que la saison est déjà avancée, le transport sur le lac de Garde est peu certain et sûr, ou bien de ce côté-ci après que les opérations des ennemis seront un peu plus connues, pour agir dans le voisinage, suivant qu'il conviendra, pour me tourner ensuite vers l'Oglio; et en cas que le temps et l'occasion me le permettent, aller droit à l'Adda et y tirer des contributions du pays ennemi, ce qui ferait un extrême plaisir à son altesse royale, parce que cela lui ferait une diversion dans le temps même que cela soulagerait les finances de votre majesté. Je suis même de sentiment qu'il faut exécuter ce projet salutaire avec beaucoup de vivacité et de diligence, autant néanmoins qu'il sera possible et que la raison de guerre le permettra. Celle qui le pourra plutôt empêcher est que la cavalerie des ennemis est plus nombreuse que la nôtre, laquelle n'est pas en état de couvrir les flancs de notre infanterie, comme votre majesté aura la bonté de voir

par l'état de nos troupes ci-joint [1]. Je supplie très-humblement votre majesté d'y faire réflexion, d'autant plus que cette cavalerie diminue de jour en jour faute de grains, de sorte que je ne sais pas comment je pourrai la conserver dans la suite, et comme aussi, faute de foin et de paille, que les Vénitiens n'offrent point, je serai dorénavant contraint de faire fourrager, néanmoins avec bon ordre. Je ne doute point que la république n'en porte ses plaintes à votre majesté, mais elle voit la nécessité indispensable où je suis d'en user ainsi, et j'attendrai néanmoins ses ordres ultérieurs sur toutes choses.

Pour ce qui regarde l'infanterie, elle serait assez forte pour entreprendre quelque chose sur l'ennemi. Les bataillons qui sont derrière sont très-beaux et en bon état aussi bien que les régiments de Guttenstein, Bagay, Rewentklau et celui de Geschwind qui arrive; mais les autres, et surtout les heiduques, sont extrêmement diminués, et, comme ils manquent d'habits et n'ont point d'argent, il y a dans ces régiments beaucoup de malades, et la désertion commence aussi à s'y mettre; ainsi aussitôt que j'aurai reçu les nouvelles remises que votre majesté me fait espérer, outre les cinquante mille florins qu'elle m'envoie, je travaillerai, après avoir néanmoins retenu sur ce fonds quelque argent pour du pain qui est dû et consommé, et aussi un petit reste pour les provisions dont j'ai eu l'honneur de parler au commencement de cette dépêche, pour soulager ces régiments plus que les autres et en tout ce qui sera possible; je ferai aussi donner à la cavalerie nouvellement remontée des selles, et pour lors j'enverrai à votre majesté un état juste des forces, tant de l'infanterie que de la cavalerie. Pour tout ce qui regarde la Mirandole, votre majesté sera amplement informée par la copie ci-jointe de la lettre [2] que j'ai reçue du comte de Königsegg, commandant de la place, de ce qu'il me mande touchant le blocus, qui continue toujours; que les ennemis réparent les fortifications de Concordia qu'ils avaient

[1] Il ne s'est pas trouvé avec cette copie envoyée à Stahremberg.

[2] Cette lettre est la même qui a été fournie et que le comte de Königsegg écrivait aussi à Stahremberg; elle est du 28 septembre.

détruites, qu'ils augmentent celles de Quarantola, et qu'ils veulent mettre San-Felice en état de défense; mais votre majesté aura surtout la bonté de voir, par la copie de cette lettre, comme ledit commandant me mande que la garnison commence à manquer de vivres, et qu'il ne peut pas tenir avec ce qu'il en a jusqu'à la fin de novembre; et comme d'ailleurs il ne m'est pas possible, dans le besoin où je suis de toutes choses, de faire toucher à Ferrare une somme d'argent que j'ai promis il y a quelque temps audit commandant pour encourager la garnison, ni même lui donner aucune cavalerie, je suis dans l'obligation de le représenter très-humblement à votre majesté, afin que sans aucun délai elle puisse envoyer de quoi délivrer et conserver à l'avenir une aussi importante place.

Lettre de M. le comte de Linange à M. le comte de Stahremberg. Du camp de Goglione, 5 octobre 1704[1]. (Voir page 345.)

Je supplie votre excellence de ne me savoir pas mauvais gré de l'étonnement où sa lettre du 25 du mois passé m'a jeté, puisqu'il semble que vous m'accusez non-seulement d'avoir négligé mon devoir envers vous, mais encore d'avoir rendu ce devoir à un autre qui pourtant est sous vos ordres, en m'obligeant à lui rendre compte de ce qui se passe; mais je prie votre excellence de vouloir bien être persuadée que comme je n'ai pas perdu un seul moment pour faire tout ce qui a dépendu de moi, de même je n'ai pas laissé passer la moindre chose sans informer de tout exactement votre excellence, tant par la poste que par d'autres voies dont je me suis servi pour entretenir ma secrète correspondance avec vous, en remettant ma dépêche entre les mains de M. le maréchal de camp général marquis Visconti; et avec la même ponctualité je n'ai pas manqué d'exécuter, autant qu'il m'a été possible, les ordres que j'ai reçus de votre part; outre cela il n'est même arrivé ici aucun exprès de son altesse royale qui pût lui rendre compte des mouvements que j'ai faits, mais je souhaiterais volontiers qu'il y en eût quelqu'un présent qui pût ensuite vous informer verbalement de la vérité, car je ne doute pas

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale traduite, vol 1785, n° 51.

que quelqu'un, au contraire, ne vous ait donné des impressions sinistres de moi, mais c'est sans aucun fondement. En un mot je n'ai jamais manqué à vous envoyer un détail de toutes mes actions, en même temps et de la manière que je l'ai envoyé à la cour de Vienne; ainsi je me flatte qu'elles seront approuvées de votre excellence comme de la cour, par le zèle inviolable qui m'a toujours fait agir; car mon unique objet dans l'emploi et le commandement dont j'ai été honoré est d'exécuter avec ardeur tout ce qui sera humainement possible pour le service de sa majesté impériale. Si malgré cela votre excellence conservait encore, ce que je ne puis croire, quelque soupçon contre moi, je la supplie de s'en expliquer franchement, afin que je puisse lui faire connaître mes raisons, qui ne sont que trop bien fondées, et en particulier à son altesse royale, ou bien de me prêter son secours, afin que l'on m'ôte ce commandement très-pénible et difficile à exercer. Comme je veux croire que je me suis déjà suffisamment fait entendre là-dessus, je m'en tiens là pour passer au détail de ce que je dois très-humblement vous représenter, et en premier lieu je me rapporte à ce que j'ai déjà marqué par mes précédentes relations; en second lieu, j'y ajoute encore en abrégé, pour ne point vous fatiguer de choses inutiles, la situation présente des affaires, à savoir, que j'ai marché jusqu'ici sans avoir pour ainsi dire ni argent ni provisions. J'ai néanmoins fait en sorte, tant avec les florins que quelque argent des contributions que Guttenstein avait tirés de Bavière, et qu'il m'a remis sur mes pressantes instances, de fournir à mes régiments la paye d'une semaine, afin de leur faire avancer leur marche avec ce que l'on avait actuellement de vivres, ce qui a servi à faire cesser la désertion, qui n'était déjà que trop grande, et contribué à l'avancement du dessein prémédité. Je tâcherai seulement, comme votre excellence le peut bien juger, de gagner d'abord l'Oglio, et je ne me hasarderai pas mal à propos de pénétrer plus avant dans le pays ennemi avec une cavalerie aussi faible et qui n'a plus que peu de chevaux, qui diminuent et dépérissent tous les jours faute de fourrage, pour n'exposer pas l'infan-

terie, dont les flancs ne seraient pas assez soutenus, et qui se trouve affaiblie par la marche que j'ai faite, comme si elle avait soutenu une action; sans parler de ce que je ne serais pas en état d'envoyer en avant des partis, qui sont très-nécessaires pour observer la contenance des ennemis. Je n'ai pas laissé, pendant mon séjour ici et en attendant que les provisions de vivres soient prêtes, de faire sortir le marquis Davia avec cent chevaux, et son expédition a été heureuse, puisqu'il est rentré dans le camp avec environ vingt prisonniers qu'il a faits auprès de Mantoue, et pareil nombre de chevaux.

Je n'ai pas encore reçu le régiment de Geschwind avec les troupes du baron Wall. Je ne sais pas d'où peut venir ce retardement : ce sont pourtant des troupes dont la jonction est absolument nécessaire.

Enfin M. le baron d'Eltz retarde toujours avec les cent cinquante mille florins que l'on me fait espérer, et cela m'ôte tous les moyens de faire aucune entreprise contre les ennemis. J'avoue que je ne comprends pas comment sans miracle, dans l'état présent des choses, on pourrait faire davantage. Je ne fatiguerai point votre excellence du récit des misères que nous souffrons d'ailleurs, et je finis en l'assurant qu'on ne peut pas avoir plus de zèle ni être plus attentif que moi à tout ce qui regarde le service de sa majesté impériale; mais je ne saurais faire l'impossible. Je vous prie d'informer aussi son altesse royale de ce que j'ai l'honneur de vous mander.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE M. LE GRAND-PRIEUR, 26 OCTOBRE 1704[1].

(*Voir page* 347.)

M. LE GRAND-PRIEUR.

Lieutenants généraux : MM. LE COMTE DE MURCEY. COMTE DE SAINT-FREMONT.
Maréchaux de camp : M. LE MARQUIS DE VAUBECOURT.
Brigadiers : MM. CHÂTEAUMORANT. FITZGERALD. MIROMESNIL. DILLON. CHEPY.

Brigadiers	PREMIÈRE LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.		
CHEPY.	Commissaire-général	»	3
	Simiane	»	2
	Chartres	»	3
	INFANTERIE.		
DILLON.	Limousin	2	»
	Dillon	1	»
	Berwick	1	»
MIROMESNIL.	Perche	1	»
	Ponthieu	1	»
	Miromesnil	1	»
	Galmoy	1	»
FITZGERALD.	Fitzgerald	1	»
	Forest	1	»
	Bigorre	1	»
	Bretagne	1	»
	CAVALERIE.		
CHÂTEAUMORANT.	Rennepont	»	2
	Souscarrière	»	2
	Manière	»	2
	La Reine	»	3
	TOTAL	12	17

Lieutenant général : M. LE MARQUIS DE LANGALLERIE.
Maréchal de camp : M. DE SAINT-PATER.
Brigadiers : MM. D'URRE. CHAUMONT. TAVAGNY. BISSY.

Brigadiers	DEUXIÈME LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.		
BISSY.	Moirie	»	2
	Saint-Germain	»	2
	Bissy	»	2
	INFANTERIE.		
TAVAGNY.	La Fère	1	»
	Vexin	2	»
	Gâtinais	2	»
CHAUMONT.	Vauge	1	»
	Soissonnais	1	»
	Quercy	1	»
	Mirabeau	2	»
	CAVALERIE.		
D'URRE.	Uzès	»	3
	Melun	»	2
	Coulange	»	2
	Capy	»	3
	TOTAL	10	14

RÉSERVE.

M. LE COMTE D'ESTRADES, commandant les dragons. M. DE LAUTREC.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Caylus	2
Lautrec	3
D'Estrades	3
TOTAL	8

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	12	17
Deuxième ligne	10	14
Réserve	»	8
TOTAL	22	39

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1785, n° 109.

DISPOSITION DES QUARTIERS DES TROUPES DE L'ARMÉE DE LOMBARDIE [1].

(*Voir page* 350.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	BRIGADIERS.	QUARTIERS.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
MM.	MM.					
			Berwick	1		
			Galmoy	1	5	"
	D'Usez	Calcinato	Bigorre	1		
			Vexin	2		
			Usez	2	"	4
			Maniere	2		
			La Fère	1		
			Miromesnil	1	3	"
De Langallerie	Miromesnil	Montechiaro	Vauge	1		
			Lautrec	3		
			Simiane	2	"	5 ½
			Hussards	½		
			Ponthieu	1	2	"
			Bretagne	1		
	Sebret	Carpenedolo	Commissaire-g[l]	3		
			Rennepont	2	"	7
			Coulange	2		
Son altesse			Fitzgerald	1		
De Murcey	Fitzgerald		Quercy	1	3	"
De Vaudrey		Castiglione	Dillon	1		
De Saint-Pater	Chepy		Chartres	3	"	5
Dillon			Souscarrière	2		
De Rennepont			Thiérache		1	"
De Lautrec		Goito	Capy		"	2
L'état-major						
			Mirabeau	2		
D'Estrades	Chaumont	Desenzano	Soissonnais	1	4	"
			Forest	1		
			Estrades		"	3
			Gardes de M. de Mantoue	1	3	"
De Bissy			2e de Berthelot	1		
De Vraigne	Tavagny	Mantoue	Boissière	1		
			Bissy	2		
			Moiria	2	"	6
			Saint-Germain	2		
			A reporter		21	32 ½

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1785, n° 197.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	BRIGADIERS.	QUARTIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
MM.	MM.		*Report*....	21	32 $\frac{1}{2}$
		Ostiglia....... Revere........	Albigeois.........	2	″
De Saint-Fremont. D'Esclainvilliers. De Tournemine...	Cadrieu......... Chateaumorant...	Blocus......... Mirandole..... Modénais......	Perche........ 1 Vivarais....... 1 2e de Morangies. 1 Gâtinais....... 2 Limousin...... 2 2e de Solre..... 1	8	″
			Esclainvilliers. . 2 Boselly....... 1 $\frac{1}{2}$ La Reine...... 3 Melun........ 2	″	8 $\frac{1}{2}$
		Ostiano.......	Caylus..........	″	″
		Soncino.......	4 régiments de cavalerie espagnole.		
			Total.....	31	40 $\frac{1}{2}$

Lettre de M. de Medavi à M. le grand-prieur. Palazzuolo, 1er janvier 1705[1]. (*Voir page* 356.)

Depuis que je suis ici je n'y ai pas été sans occupation. Je suis le général, le major, le gouverneur, le magasinier, l'intendant, le commissaire, le trésorier, l'ingénieur, enfin il faut que je fasse tout. Je n'y puis résister, mais je ferai tout de mon mieux pour que vous soyez content de moi. Mais, pour vous en rendre un compte exact, je vous dirai, monseigneur, que j'ai eu le bonheur de penser comme M. de Vincelles, car j'ai toujours tiré mes fourrages du côté de Cocaglio et Rovato, et envoyé des partis jusqu'à cinq à six milles des ennemis. Nous avons tiré déjà bien cent chariots de foin de ces côtés-là que j'ai fait soutenir par des partis de cinq cents chevaux. J'ai fait plus, j'ai envoyé enlever à leur barbe un de leurs magasins de farine et de grains qui était considérable; mais sur le bruit de notre arrivée en ce pays-ci, ils en ont fait conduire en toute diligence la plus

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1863, n° 2.

grande partie à leurs quartiers. Je n'y ai plus trouvé que deux cents sacs de farine et cent sacs de grain, que j'ai fait remettre ici à M. de Saint-Jean. Je vous assure qu'ils ne se promènent guère par delà le Brescian, et que jusqu'ici nous avons inspiré beaucoup de terreur dans le pays. Je ne sais pas quand nous nous y ferons aimer, mais je sais bien que j'ai fait dire à tous les villages qui sonnaient le tocsin quand ils voyaient passer les troupes du roi, que je les ferais brûler la première fois que cela leur arriverait. Je tâche de mettre ce lieu-ci en sûreté en occupant la tête et les flancs par quelques ouvrages, en faisant des barrières, en bouchant des portes de maison, en raccommodant quelques murailles et en mettant des palissades en beaucoup d'endroits. Avec un corps aussi considérable que celui-ci il n'y a rien à craindre; mais je ne suis pas en état d'en sortir un gros corps, car les habitants n'auraient pas de peine à en chasser le petit régiment napolitain que j'ai ici, s'il n'était soutenu de six cents dragons à pied; mais aussi cela fait que je ne puis me servir à la campagne que de la cavalerie. Cependant, pour aller du côté des ennemis d'où je veux tirer tous mes fourrages, comme c'est un pays de montagnes, il faudrait des dragons. Je suis même obligé de prendre des paysans du pays pour faire mes travaux, et je ne les ai, en payant, qu'à grande peine; enfin quelques jours de plus ou de moins finiront cette affaire. Quand ce quartier-ci sera en sûreté, il me faudra prendre une autre situation, car il ne suffit pas d'engraisser ici les troupes: il faut tourmenter les ennemis, leur ôter leurs subsistances et les obliger par là à repasser leurs montagnes. Puisque vous ne jugez pas à propos d'en faire davantage, et que je vois même par la lettre que je reçois de M. votre frère qu'il ne faut rien hasarder, il faut donc, monseigneur, voir sur ce pied-là ce qu'il y a de mieux à faire de ce côté-ci; et même, suivant ce que me mande M. de Vendôme, il faut se mettre en état de soutenir une défensive avec votre armée, afin de lui laisser expédier M. de Savoie.

Pour faire sur cela un projet convenable, il faut imaginer ce que les ennemis peuvent faire : ou ils seront obligés de repasser les mon-

tagnes; et, pour les y contraindre par le manque de subsistances, il faut se mettre dans la situation que j'ai eu l'honneur de vous marquer dans le mémoire que je vous ai donné. Il faudrait seulement de ce côté-ci occuper de plus le château de Rovato, qui est très-bon; et par le moyen de quelques intrigues que j'ai dans ce lieu-là, je me charge de m'en rendre maître sans bruit. Cent hommes qu'on mettra dans ce château vous donneront moyen d'être tous les jours sur les ennemis et de leur ôter toutes les subsistances qu'ils peuvent tirer de ce côté-là; et la garnison que vous y mettrez sera en état d'y soutenir un siége; mais il me faut trois bataillons encore, si l'on veut que je resserre ici les ennemis et que je leur ôte leurs subsistances; car il faut deux bataillons à Palazzuolo, un à Pontoglio, et un tant pour le château de Rovato que pour établir un poste au pont del Gatello, sur la Mella, pour la communication de ces quartiers-ci avec les vôtres.

Si enfin par notre bonne situation nous obligeons les ennemis à repasser les montagnes, il sera facile, avec une armée bien inférieure à la leur, de les empêcher de pénétrer dans le Milanais et de rien entreprendre. On peut avec peu d'infanterie prendre des situations et occuper des postes au val Camonica, à la Rocca-d'Anfo et auprès de Salo, sur le chemin que j'ai fait en allant dans le Trentin. C'est un détail que je vous ferai connaître quand il en sera question et qu'un coup d'œil de votre part pourra rectifier. Il faudra après cela tenir votre plus gros corps sur le Mincio, qu'il faudra garder jusqu'à son embouchure dans le Pô; et pour cet effet je crois qu'il faudrait avoir deux bataillons à Governolo, lesquels fourniraient quelques petits postes jusqu'à Mantoue, pour être avertis en cas qu'ils voulussent faire un pont pour passer. Il faudrait dans Mantoue six bataillons et un régiment de dragons, quelques petits postes depuis Goito jusqu'à Mantoue, qui est encore par delà le Mincio, qui n'est pas guéable de ce côté-là. En un mot les ennemis ne pourraient pas se fourrer entre ce canal et le Mincio, dont les bords sont inaccessibles à cause des marais qui règnent presque depuis Goito jusqu'à

Mantoue. Il faudrait dans Goito deux bataillons et deux à Volta; ces quatre bataillons occuperaient six redoutes que je fais à tous les gués qu'il y a depuis Goito jusqu'à Peschiera; il ne faudrait que six cents hommes pour garder ces six redoutes. On pourrait, pour les rendre meilleures et plus en état de se défendre, y mettre quelques pièces de canon, ce qui ferait un bon effet, car, les redoutes n'étant guère qu'à une demi-lieue les unes des autres, il serait impossible qu'ils nous pussent surprendre par le moyen des signaux qu'on ferait avec du canon, qui est tout ce qui est nécessaire sur le Mincio, parce qu'on ferait un corps de tout le reste des troupes, qui serait assez considérable pour empêcher les ennemis de passer. Je placerais un corps de troupes de l'autre côté du Mincio vis-à-vis de Goito, dans un poste plein de fourrages et de pâtures, dont la situation, à cause d'un canal et des marais, est si bonne, que l'armée ennemie ne pourrait songer à l'attaquer; et de ce camp-là on serait à portée de se porter sur le Mincio en quatre heures de temps, en quelque endroit que les ennemis en voulussent tenter le passage, soit du côté de Mantoue ou du côté de Peschiera, Goito étant environ à une distance égale de Governolo et de Peschiera; on serait aussi à portée de secourir le corps qui gardera le Pô, si les ennemis se jetaient de ce côté-là. Je souhaiterais que les ennemis prissent le parti de repasser les montagnes. J'aurai l'honneur de vous faire un détail de ce projet, et j'espère qu'il pourra vous plaire; mais quoiqu'il nous paraisse qu'il est difficile qu'ils puissent subsister dans les postes qu'ils occupent, il n'est pas inutile de raisonner du parti qu'il y aurait à prendre s'ils demeurent dans leurs postes, et qu'il leur vînt un secours considérable.

Dans ce cas-là, je crois, monseigneur, que vous seriez obligé de leur abandonner le Brescian, et de vous en tenir à garder l'Oglio depuis Palazzuolo jusqu'à Borgoforte, aussi bien que le Seraglio. Par là vous soutiendriez Mantoue et seriez en état de donner la main au Modénais pour défendre le passage du Pô, s'ils se voulaient porter de ce côté-là; mais il faudrait couvrir le château de Castiglione, Cas-

tel Goffredo et Cavriana, parce que ces postes ne sont pas assez bons pour les abandonner à leurs propres forces; et si l'on prenait ce parti-là, il faudrait songer de bonne heure à occuper et retrancher les gués, afin de les mettre hors d'état de pénétrer dans le Milanais. Voilà, monseigneur, ce que je pense qu'on peut faire dans ce pays-ci pour une défensive. Je vous demande pardon de la liberté que je prends; mais vous savez bien que ce n'est ni pour me faire valoir ni trop présumer de moi, mais seulement pour pouvoir être utile dans un pays que je connais assez bien. Vos lumières pourront me redresser, et je serai toujours trop heureux d'apprendre d'un aussi bon maître et de vous marquer mon attachement.

ÉTAT DE L'ARMÉE IMPÉRIALE DANS LE BRESCIAN, LE TRENTIN ET LE VÉRONAIS [1].

(*Voir page* 366.)

	NOMBRE D'HOMMES.	
	INFANTERIE.	CAVALERIE.
M. le comte de Linange à Gavardo, Salo, Maderno et Rivière du lac de Garde, jusqu'à Limone	4,000	300
La cavalerie partie du Brescian pour le Véronais, sous la conduite de MM. de Zriny et Visconti	"	2,000
Sous M. de Roccavion, dans le Véronais	1,500	1,200
Cavaliers à pied qui gardent les postes de Riva, Torbole, les environs de Malsesana et du lac de Garde	1,000	"
Le régiment de Wurtemberg en marche dans le Trentin	2,000	"
Le régiment de Zinzendorf en marche dans le Tyrol	"	800
TOTAL	8,500	4,300

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1864, n° 200.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

ÉTAT DES TROUPES DE L'ARMÉE DU RHIN [1].

(*Voir page* 372.)

INFANTERIE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	LIEUX OÙ ILS SONT.
Navarre	3	En Alsace.
Royal	3	1ers et 2e en Alsace, le 3e à Trèves.
Royal-artillerie	1	En Alsace.
Greder, allemand	2	*Idem.*
Zurlauben	2	À Trèves.
Boulonnais	2	1er à Echternach, 2e à Vieux-Brisach.
2e de Forest	1	À Nancy.
Aulnis	2	À Neustadt.
Robecq	2	Sur la Sarre.
Monroux	1	En Alsace.
Thoy	1	*Idem.*
Santerre	1	*Idem.*
Lassay	1	À Vieux-Brisach.
Bandeville	1	En Alsace.
Lafond	1	À Landau.
Trecesson	1	À Huningue.
2e de Foix	1	À Landau.
2e de Saintonge	1	À Vieux-Brisach.
Grimaldy, espagnol	1	À Saverne.
La Neuville, *idem*	1	En Alsace.
TOTAL	30	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1750, n° 22.

CAVALERIE.		
RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	LIEUX OÙ ILS SONT.
Gendarmerie	8	En Comté.
Mestre de camp général	3	En Alsace.
Bourgogne	3	*Idem.*
Orléans	3	*Idem.*
3ᵉ de Condé	1	À Metz.
3ᵉ du prince Charles	1	*Idem.*
Saint-Pouanges	2	En Alsace.
Montrevel	1	À Sarre-Louis.
La Baume	2	En Alsace.
Tarneau	2	À Strasbourg.
Gaetano, espagnol	2	En Alsace.
Mestre de camp général, dragons	3	À Mousson et Montmédy.
La Reine, dragons	3	En Alsace.
TOTAL	34	

ÉTAT DE L'ARMÉE D'ALLEMAGNE AUX ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE MARCIN[1].

(*Voir page* 372.)

INFANTERIE.			
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Champagne	3	*Report*	31
Bourbonnais	2	1ᵉʳ de Lorraine	1
Nettancourt	2	1ᵉʳ de Béarn	1
Poitou	2	1ᵉʳ de Saintonge	1
Dauphin	3	1ᵉʳ de Foix	1
Coësquin	2	Nivernais	2
La Reine	3	2ᵉ de Vivarais	1
Artois	2	Pery	1
2ᵉ de Vendôme	1	Lee	1
1ᵉʳ de Condé	1	Clarke	1
1ᵉʳ de Bourbon	1	Beaufermé	2
Vermandois	2	Chartres	2
Royal-artillerie	1	Dorington	1
Provence	2	1ᵉʳ de Laonnais	1
Isenghien	1	1ᵉʳ d'Agenois	1
Toulouse	2	Les Landes	1
1ᵉʳ de Guyenne	1	Montboissier	1
A reporter	31	TOTAL	50

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1748, n° 31 *bis*.

CAVALERIE.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Royal	3	*Report*	35
Royal-Piémont	3	Fourqueux	2
Dauphin-étranger	3	Morinville	2
Condé	2	Levy	2
Prince Charles	2	Forsat	2
Montmain	2	La Billarderie	2
Heudicourt	2	Chevalier de Bissy	2
Aubusson	2	L'Isle du Vigier	2
Livry	2	Rouvray	2
La Ferronnaye	2		
Barentin	2	DRAGONS.	
Boux	2	Listenois	3
Choiseul	2	Lavrillière	3
Conflans	2	Fontbeausard	3
Vivans	2	Compagnie de hussards	1
Danlezy	2		
A reporter	35	TOTAL	60

RÉCAPITULATION.

Bataillons	50
Escadrons	60

ÉTAT DE L'ARTILLERIE [1].

(*Voir page 410.*)

Pièces	de 24	35	215
	de 20	17	
	de 10 et de 12	76	
	de 6	87	
Mortiers	de 100	5	67
	de 60	18	
	de 40	4	
	de 35	40	
Quintaux	de poudre		5,686
	de plomb		2,032
Boulets	de 24	31,800	116,887
	de 16	4,800	
	de 10 et 12	26,898	
	de 6	53,389	
Bombes	de 100	290	4,973
	de 60	1,862	
	de 40	437	
	de 20	664	
	de 16	1,720	
Carcasses			261
Balles à feu			1,319
Grenades			60,800
Outils			13,198

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1748, n° 93.

Lettre de M. le maréchal de Tallard à M. de Chamillart. Strasbourg, 8 mai 1704[1]. (Voir page 435.)

Le bruit se répand de tous côtés que M. de Marlborough et les Hollandais veulent envoyer un détachement considérable de leurs troupes dans l'empire. Si cela est, monsieur, ne doutez point que leur dessein ne soit d'accabler M. de Bavière, et comptez qu'il est impossible de le secourir avec des troupes; que ce ne peut être qu'en empêchant les Hollandais de se dégarnir de toutes leurs forces pour porter la guerre dans un endroit qui leur soit sensible.

M. le maréchal de Villeroy connaîtra mieux que personne par où il les peut frapper. Pour moi, je suis convaincu que ce ne peut être qu'en prenant Juliers, et en leur donnant par là une inquiétude pour Bonn et pour Cologne.

On peut parvenir à ce but-là par deux chemins : l'un par le pays de Luxembourg, en se saisissant de Montjoye, de Düren et de Munsterfeld, en sorte qu'on communiquerait de proche en proche avec Juliers; l'autre, en prenant Huy et Liége, s'établissant à Aix-la-Chapelle. Je sais bien qu'il faut que l'armée du roi soit entièrement supérieure pour faire cela; mais, si elle ne l'est pas, les bruits de tous les détachements qui courent seront faux, et la nécessité de ce projet par conséquent passée.

Je ne dis plus rien sur la Moselle, car il me semble, monsieur, que le roi a mandé à M. le maréchal de Villeroy d'en prendre soin. Je souhaite de tout mon cœur que les ennemis tournent leurs vues de ce côté-là, car ils ne sauraient rien faire, et abandonneront tous les autres côtés inutilement; ayez seulement la bonté de vous souvenir d'envoyer six ou huit compagnies du régiment de dragons de Despaux à Thionville.

La seule chose que je crains, c'est que les ennemis ne détachent, sous le nom d'armée de Moselle, ce qu'ils voudront faire passer en Allemagne, et que cela ne nous fasse perdre un temps considérable en les observant, pour faire la diversion qui les peut rappeler.

Je ne vois pas qu'ils puissent faire de siége en ce pays-ci, à moins que tout ce qui se prépare de munitions à Coblentz ne remonte le

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1749, n° 122.

Rhin, et que tous les détachements dont on parle ne joignent l'armée de M. de Bade, au lieu d'aller du côté du Danube; c'est le seul cas où il faudrait augmenter celle-ci par un détachement de celle de Flandre, proportionné à ceux qu'auraient faits les ennemis.

Voilà, monsieur, un canevas qui peut donner matière à bien des réflexions, après lequel aussi il ne me reste qu'à vous demander ce qu'il vous plaît que je fasse des deux escadrons du régiment de Condé et de M. le prince Charles, qui font partie de l'armée d'Allemagne. L'intention du roi est-elle qu'ils joignent M. le maréchal de Marcin avec les recrues, ou qu'ils restent sur le Rhin?

Je supplie seulement sa majesté de considérer que M. de Coigny et moi, joints ensemble, n'avons que soixante et dix escadrons; que cela ne se peut pas appeler un corps de cavalerie, qu'il en faut toujours laisser une partie ou en haute ou en basse Alsace; qu'enfin on ne saurait le diminuer de la moindre chose sans se mettre hors d'état de pouvoir, je ne dis pas tenir la campagne, mais suffire au service journalier d'une armée. Après cela, j'exécuterai les ordres que vous m'enverrez par le retour du courrier, qui pourra me joindre le 14 auprès de Fribourg, si vous avez la bonté de le renvoyer diligemment et de lui ordonner de se rendre à Brisach, où il saura de mes nouvelles, parce que je n'ose lui en donner l'ordre en partant.

Encore une fois, j'ose prendre la liberté de vous répéter qu'il n'y a rien de si important au service du roi et à M. l'électeur de Bavière même, que de conserver une armée considérable en ce pays, et sans quoi toutes les forces du roi pourraient être enfermées en Allemagne, pendant que les ennemis auraient la liberté de se porter où ils voudraient.

Quoiqu'on soit sur le point d'exécuter ce qui est contenu ci-dessus, il est pourtant très-important de le tenir secret, au moins jusqu'au 14.

Au reste, monsieur, il court un bruit qu'un corps de l'armée du Danube en a battu un des Allemands; on me mande même qu'il l'a poussé jusque sous Nördlingen : cela mérite confirmation.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE D'ALLEMAGNE, 12 MAI 1704[1].

(*Voir page* 439.)

SON ALTESSE ÉLECTORALE.

MM. LE MARÉCHAL DE MARCIN ET LE COMTE D'ARCO.

Lieutenants généraux : MM. DE MAGNAC. DE SAUFREY. DE BLAINVILLE. DE ROUGÉ.
Maréchaux de camp : MM. DE LUTZELBOURG. DE TORING. DORINGTON. DE CHAMARANDE. DE VIVANS.
Brigadiers : MM. DE COSTA. TOURNOUX. CLARKE. CHOISEUL. MONTPEROS. BLIGNY. WASSENBACH.

PREMIÈRE LIGNE.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.			
Dauphin-étranger	3		
Rouvray	3	»	7
Barentin	1		
INFANTERIE.			
Champagne	3	4	»
Saintonge	1		
Dauphin	3	4	»
Guyenne	1		
La Reine	3	4	»
Agenois	1		
Lee	1		
Clarke	1	3	»
Dorington	1		
Vermandois	2	4	»
Coësquin	2		
Maffey	1		
Chur-Printz	2	6	»
Gardes	3		
CAVALERIE.			
Costa	4		
Arco	3	»	9
Carabiniers	1		
Grenadiers à cheval	1		
TOTAL		25	16

Lieutenants généraux : MM. DE LEGALL. DE ROSEL. DE DREY.
Maréchaux de camp : MM. DE MAFFEY. DE LÉE. DE WOLFRAMSDORF.
Brigadiers : MM. BEAUVAIS. MAILLY. VIEUXPONT. ISENGHIEN. DU BORDET.

DEUXIÈME LIGNE.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.			
Veckel		»	6
INFANTERIE.			
Bourbonnais	2	3	»
Laonnais	1		
Artois	1		
Isenghien	1	4	»
Toulouse	2		
Bourbon	1		
Provence	1	3	»
Nivernais	1		
Deslandes	1		
Chartres	1	3	»
Condé	1		
Béarn	1	3	»
Nettancourt	2		
Grünter	1		
Tattenbach	1	6	»
Lutzelbourg	3		
Chur-Printz	1		
CAVALERIE.			
Costa	2	»	8
Wolframsdorf	6		
Royal-artillerie		1	»
TOTAL		23	14

RÉSERVE.	ESCADRONS.
Arco	3
Santiny, dragons	1
Monasterol, dragons	1
TOTAL	5

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	25	16
Deuxième ligne	23	14
Réserve	»	5
TOTAL	48	35

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1748, n° 123.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY, 18 MAI 1704[1].

(*Voir page* 453.)

La remise des recrues de l'armée de M. le maréchal de Marcin étant heureusement faite, je crois que le roi ne saurait rien faire de plus utile pour son service ni de plus propre à avancer la paix que de laisser l'armée de M. le maréchal de Tallard sur le haut Necker, pour y agir de concert avec M. l'électeur de Bavière contre les cercles de Franconie et de Souabe, qui forment présentement la principale puissance de l'empereur d'Allemagne, et pour les obliger à quitter le parti de ce prince et à s'accommoder avec sa majesté et avec ses alliés.

Si cette affaire est bien conduite, comme il ne faut pas douter qu'elle le soit, supposé que le roi prenne le parti susdit, je suis persuadé qu'on donnera, pendant cette campagne, une grande atteinte à la guerre d'Allemagne, et qu'on disposera fort les esprits à la paix.

Pour bien faire, avant d'agir, il faudrait publier une espèce de manifeste par lequel on déclarerait qu'on ne songe point à faire aucune conquête dans l'empire, et qu'on n'a d'autres vues que d'y rétablir une bonne et solide paix; qu'on convie particulièrement les cercles de Franconie et de Souabe, qui ont plus d'intérêt dans cette affaire qu'aucun autre état de l'empire, parce que leur pays sert de théâtre à la guerre, à mettre bas les armes et à s'accommoder; et que, s'ils ne le font pas, on les ruinera entièrement.

Cette déclaration, faite par des puissances qui sont en état d'exécuter leurs menaces, fera vraisemblablement l'effet qu'on se propose sur lesdits cercles, qui paraissent fatigués de longue main du poids de la guerre, et présentement fort mal disposés pour l'empereur, et il y a lieu d'espérer qu'on les détachera du parti de ce prince.

Si cette déclaration ne produit pas l'effet qu'on doit raisonnable-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1893, n° 22.

ment en attendre, il faut leur faire durement la guerre et espérer que la force opérera ce que la douceur et la voie d'insinuation n'auront pu faire.

Je sais bien qu'on dira qu'en faisant repasser l'armée de M. le maréchal de Tallard dans la vallée du Rhin, le roi pourra l'employer à prendre des places très-importantes, et particulièrement Fribourg, qui est si nécessaire pour l'établissement de la communication avec M. l'électeur de Bavière, et que ce parti sera plus sage et plus solide et vaudra mieux que celui de faire rester ladite armée sur le haut du Necker.

Je répliquerai à cette objection que, suivant la constitution et la qualité de la présente guerre, il ne s'agit pas de faire des conquêtes sur le Rhin ou à portée de ce fleuve, qu'aussi bien on ne garderait pas lorsqu'on ferait la paix, mais qu'il s'agit de procurer au plus tôt le rétablissement de la paix; et que, pour y parvenir, il faut attaquer vivement, dans leur propre pays, les puissances qui contribuent le plus à soutenir la guerre, et tâcher, par toutes sortes de moyens, de les réduire à la nécessité de demander la paix.

Si on conduisait cette guerre-ci par les règles ordinaires (c'est-à-dire en faisant des conquêtes et des établissements de proche en proche), on la verrait durer longtemps, ce qu'il faut absolument éviter, parce qu'elle est trop à charge et trop ruineuse.

Heureusement le roi a un allié principal qui lui donne moyen de sortir de ces règles; il doit donc en profiter, et attaquer, avec le plus de forces qu'il pourra, ses principaux ennemis dans le cœur de leur pays, afin de les mettre à la raison et de les obliger à quitter un prince dont ils sont le principal appui.

On dira encore que si le roi fait demeurer M. le maréchal de Tallard dans l'empire, les ennemis feront, pendant ce temps-là, passer une puissante armée en Alsace, à laquelle le corps d'armée de milord Marlborough (supposé qu'il en passe une en Allemagne) pourra se joindre, et qu'ils feront ensemble le siége de Landau ou ravageront l'Alsace.

Je répondrai à cette objection qu'il n'y a aucune apparence que les ennemis, quand ils verront le feu dans le cœur de l'empire, au lieu de s'y porter pour l'éteindre, prennent le parti d'entrer en Alsace pour y faire une diversion, et certainement si la plus considérable partie des forces de l'empire était au milieu de la Champagne, je ne crois pas que le roi fît passer ses armées en Allemagne pour y faire une diversion; il les ferait bien plutôt venir en Champagne pour y arrêter les progrès des Allemands, et pour tâcher de les chasser de cette province.

Que cependant, si, contre toutes sortes de raisons, les Allemands prenaient le parti susdit d'entrer avec une armée considérable en Alsace, en ce cas M. le maréchal de Tallard repasserait avec son armée dans cette province, pour, conjointement avec les troupes qui y seraient déjà, empêcher les ennemis de rien entreprendre.

Pour bien faire, il faudrait commencer par M. de Wurtemberg, et tâcher de l'obliger à s'accommoder. De là il ne serait pas difficile de passer à M. le prince Louis de Bade, qui a la conservation de son pays fort à cœur.

Si on avait retiré de ce parti ces deux princes, qui jouent le principal rôle dans le cercle, son exemple attirerait vraisemblablement le cercle de Franconie.

Si le roi prend le parti de laisser M. le maréchal de Tallard sur le haut Necker, à quoi le bruit qui court que milord Marlborough se dispose à passer incessamment dans l'empire avec un corps considérable de troupes doit encore le convier, pour fortifier davantage le parti de France dans ce pays-là, il faudra qu'il envoie un corps de troupes en Alsace pour soutenir et pour conserver cette province.



Si milord Marlborough marchait seulement sur la Moselle, les troupes que M. le maréchal de Villeroy y ferait passer du Pays-Bas pourraient l'arrêter et l'empêcher de faire de grands progrès le long de ladite rivière, sur la navigation de laquelle cependant les ennemis ne doivent pas faire un grand fond, car elle est ordinairement fort basse pendant l'été.

Si milord Marlborough marchait dans le Palatinat pour s'approcher de la basse Alsace, et pour faire de ce côté-là une grande diversion au roi, les troupes de M. le maréchal de Villeroy pourraient se porter jusqu'à Landau, et étant jointes à celles d'Alsace et à d'autres que M. le maréchal de Tallard pourrait y renvoyer, s'il était nécessaire, elles seraient ensemble en état d'arrêter milord Marlborough et de rendre ses efforts et sa diversion inutiles.

Si M. le maréchal de Tallard demeure sur le haut Necker, il faudra s'emparer de Villingen, de Rottweil et du château de Hornberg, à la tête de la vallée de la Kintzig. Par l'occupation de ce dernier château, la communication avec Offembourg ne sera pas établie, mais peut être que, dans la suite, en occupant d'autres postes dans ladite vallée (comme Hasslach, Hausen, etc.), on trouvera les moyens de l'établir, tant bien que mal.

Tant que Fribourg sera aux ennemis, il sera difficile d'établir la communication par le Holegraben et par l'abbaye de Saint-Pierre.

Quant à la subsistance pour l'armée de M. le maréchal de Tallard, le pays de Wurtemberg est le pays de l'Allemagne le plus fertile et le plus abondant; aussi il y a apparence que ladite armée pourra y trouver suffisamment. Si elle marche en avant du côté de la Franconie, elle y en trouvera aussi, ce pays n'étant pas moins abondant que le pays de Wurtemberg.

Enfin elle subsistera comme l'armée de M. le maréchal de Marcin a fait jusqu'à présent, c'est-à-dire des grains qu'elle a trouvés dans le pays. M. le maréchal de Tallard a sur cela toute l'industrie et tout le savoir-faire possible : aussi il faut n'en être point en peine, et s'en reposer sur lui.

Pour ce qui est des mouvements et des opérations de guerre à faire dans l'empire, soit que M. le maréchal de Tallard y reste, soit qu'il en sorte, et encore mieux s'il y reste, je n'en ferai aucun détail particulier, me remettant sur cela à M. l'électeur et à MM. les généraux de sa majesté de ce côté-là, qui entendent mieux cette matière que moi.

Je dirai seulement, en général, qu'il faut attaquer vivement les cercles de Franconie et de Souabe, observant d'éloigner la guerre du lac de Constance et de la partie de la Souabe qui est à la rive droite du haut Danube, parce que cela est inutile, n'y ayant ni progrès ni profit à faire de ce côté-là, et parce que cela pourrait donner de la jalousie aux Suisses, qui sont fort délicats sur ce qui regarde ledit lac.

A propos des Suisses, la réduction des fanatiques du Languedoc et le retour que la plupart des troupes qui sont dans cette province vont faire sur M. le duc de Savoie donneront occasion à ce prince de crier de nouveau auprès des cantons, de publier qu'il va être accablé s'il n'est promptement secouru par eux, et de leur inspirer de nouvelles jalousies contre la France.

C'est pourquoi il sera bon, dans le temps, de rassurer lesdits cantons sur les fausses impressions que M. de Savoie voudra leur donner, et de leur confirmer que le roi, dans la présente guerre, n'a aucune vue sur eux, non-seulement par l'amitié qu'il leur porte comme à ses anciens alliés, mais encore parce que cela est contre ses intérêts, et que sa majesté ne songe qu'à faire la guerre à M. de Savoie, qui est son ennemi, et à le mettre à la raison.

Un peu d'argent, répandu à propos en Suisse, à titre de payement de portion des pensions ou autrement, ne peut faire en ce pays-là que de très-bons effets dans des temps difficiles comme ceux-ci.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy à M. le maréchal de Tallard.
Arlon, 28 mai 1704[1].
(*Voir page* 463.)

J'ai reçu hier, par le retour de mon garde, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 25, du camp de Gindlingen. Je comprends parfaitement bien le soulagement où vous devez être d'être délivré d'une besogne si difficile dont vous vous êtes acquitté si dignement. Personne dans le monde, sans exception, n'en est si aise que moi, après vous.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1755, n° 25.

Je ne répliquerai rien sur ce que vous me mandez à l'égard des entreprises que je souhaitais possibles. Je suis persuadé de tout ce que vous me mandez, je ne doute pas que vous n'en ayez informé la cour. Venons au fait présent, et ne raisonnons plus sur des choses que vous ne jugez pas qui se puissent exécuter.

Le comte d'Autel vient de me mander qu'il vous avait dépêché un courrier pour vous informer que le duc de Marlborough avait commencé à passer le Rhin le 26 au matin, et qu'il dirigeait sa marche sur Mayence. Dans les commencements, j'ai cru, comme vous, que son dessein était d'agir sur la Moselle, en me souvenant des lettres du prince de Bade, que nous interceptâmes l'année passée; mais, monsieur, jusqu'au moment où je vous écris, par cent mille avis que je reçois, tous circonstanciés, les Anglais passent le Rhin, le remontent, et rien ne reste sur la Moselle. Bien des gens veulent que tout ceci ne soit qu'une feinte, et que, de Mayence, le duc de Marlborough embarquera son infanterie pour aller faire le siége d'Anvers. Ce sera pousser la finesse bien loin : partir du fond de la Hollande, venir à Mayence, y traîner par terre un train d'artillerie prodigieux et de pontons, tout cela est bien fin pour désabuser du siége d'Anvers. Pour moi, je ne saurais ajouter foi à une subtilité si outrée; et, quand je vois l'armée d'Angleterre passer le Rhin à Coblentz et marcher à Mayence, je crois de deux choses l'une : ou une entreprise sur quelques-unes de nos places, de concert avec le prince de Bade, ou une réunion de forces pour accabler M. de Bavière, s'il leur est possible, et peut-être pour faciliter les moyens à l'empereur de faire un détachement en Hongrie pour finir l'affaire des mécontents, qui le pressent vivement et dans le cœur.

La moitié de l'armée du roi sera le dernier du mois sur le bord de la Moselle vis-à-vis de Königsmacheren. Je laisse deux corps à la hauteur d'Arlon jusqu'à ce que je vous assure que l'arrière-garde des ennemis est au delà du Rhin pour me conserver quelque avance du côté de Namur, supposé ce retour des ennemis que je tiens pour très-chimérique. Quant à moi, je vous déclare que je suis tout à fait d'avis

que l'armée du roi passe au delà de la Moselle et suive tout entière le duc de Marlborough, sitôt que je saurai son armée au delà du Rhin; car s'il était vrai que son dessein fût de faire descendre ce fleuve à son infanterie, l'embarquant à Mayence, elle arriverait encore plus tôt en Flandre que le corps que je lui laisserais sur la Moselle; en se séparant l'on s'expose partout. C'est trop raffiner que d'imaginer que les ennemis ont un dessein en Flandre, quand nous les voyons en chemin d'arriver à Mayence ou à Francfort; tout ceci est un projet fait à la Haye à la fin de l'hiver. Quand le duc de Marlborough y vint, et qu'il s'en retourna quinze jours après en Angleterre, votre jonction n'était point faite; ils espéraient l'empêcher. L'empereur criait et doit crier bien davantage présentement, se trouvant plus pressé. Il est naturel de croire que l'objet de nos ennemis est de réunir leurs forces pour nous attaquer ou pour accabler M. de Bavière; que nous ne pouvons le soulager efficacement qu'en portant la guerre dans un endroit assez sensible aux Hollandais pour les obliger de rappeler leurs troupes. Qu'entendez-vous par là? Huy et Liége ne peuvent être comptés pour rien; Juliers, quoique difficile par le grand éloignement de toutes nos places, très-assurément ne dérangerait point leurs projets. Je vous supplie de me mander ce que vous imaginez au delà de cela, car pour moi je ne pense rien de possible du côté de Flandre et d'assez considérable pour faire changer de dessein aux ennemis. Il me semble que nous devons nous renfermer vous et moi de voir l'usage que nous pouvons faire de nos forces pour nous opposer aux entreprises des ennemis.

Vous me parlez du siége de Landau comme si vous croyiez qu'il leur fût possible de le faire. M. de Coigny ayant joint votre armée, ne pouvez-vous pas vous placer assez avantageusement pour les empêcher d'en former le siége, quelques forces qu'ils puissent avoir, quand l'armée que je commande pourra vous joindre par Anweiler ou par Saverne? Commencez par déterminer ma marche, lorsque j'aurai passé la Moselle, par Deux-Ponts ou par Sarrebourg et Bouquenom; j'aurai des vivres aisément sur ces deux routes, et vous savez

bien que les fourrages ne manquent pas dans la première saison.

Si le duc de Marlborough entre dans l'empire et qu'on attaque M. de Bavière, imaginez ce que nous pourrons faire pour son soulagement. Vous êtes parfaitement instruit de ce qui est possible, si l'on ne peut aller à lui pour le secourir ou suivre les ennemis. Le siége de Coblentz serait-il impossible? La ville ne tiendrait pas; la question est Ehrenbreitstein. Je crois qu'il faut faire les derniers efforts pour soutenir M. l'électeur de Bavière. Encore une fois, monsieur, c'est à vous à tout déterminer par la connaissance parfaite que vous avez de la force des ennemis et de ce qu'on peut entreprendre, car il faut agir dans la conjoncture où nous sommes. Il est question de nous déterminer suivant les deux partis que le prince de Bade et le duc de Marlborough peuvent prendre, d'attaquer de nos places ou de marcher à l'électeur; c'est sur quoi je vous prie de me mander votre pensée. Je vais dépêcher un courrier à la cour, dont j'espère avoir la réponse le premier du mois prochain ou le second au plus tard. Ma dernière arrière-garde n'aura point encore passé la Moselle. J'enverrai au roi un extrait de ce que je vous écris, afin qu'il puisse nous faire savoir à l'un et à l'autre en même temps ses derniers ordres.

Le comte d'Autel vous ayant dépêché un courrier aujourd'hui, je ne ferai partir le mien que demain pour vous pouvoir mander des choses encore plus certaines sur la marche des ennemis. Je vous supplie de me donner de vos nouvelles le plus tôt que vous pourrez.

Je vous prie de me mander en chiffres la force de votre armée, celle de l'électeur; quelles sont ses vues pour la campagne, et ce que vous croyez qu'il aura d'ennemis devant lui indépendamment de ce que mène le général anglais : je vous avoue que les états d'incertitude sont tuants.

Lettre de M. le maréchal de Tallard

Il y a deux heures, monsieur, que j'ai reçu la lettre commencée à Arlon le 28 de ce mois et finie le 29 à Luxembourg, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

à M. le maréchal de Villeroy.

Altenheim, 31 mai 1704[1].

(Voir page 463.)

Je vous avais marqué par mes précédentes que je commençais à descendre le Rhin sur l'avis que j'avais eu de la marche de M. de Marlborough; l'état pressant où j'eus avis depuis que s'était trouvé M. l'électeur de Bavière m'avait arrêté pendant deux jours, afin de ne pas m'éloigner des lieux d'où je le pouvais secourir, s'il fût tombé dans de certaines extrémités. Enfin les nouvelles de Suisse m'ayant en quelque façon tiré d'inquiétude, et ayant su par un courrier de M. le comte d'Autel que les Anglais avaient passé le Rhin, je marchai hier ici, et si j'y séjourne aujourd'hui, c'est que, ne pouvant marcher jusqu'à la Lauter sans m'arrêter, j'ai mieux aimé me reposer sur le pays ennemi que sur celui du roi. Cependant j'ai fait passer le Rhin dès aujourd'hui à mon artillerie et à mes bagages.

Voilà l'état où je suis, à quoi j'ajouterai simplement que je compte aller coucher ce soir à Strasbourg, et qu'ensuite je m'avancerai de ma personne jusqu'à Landau, parce que je saurai bien mieux de quoi il est question quand j'y serai, où plusieurs de mes connaissances me viendront trouver, que si je restais avec l'armée.

Ce que j'ai eu l'honneur de vous mander sur Philipsbourg est une vérité incontestable; il faut avoir forcé ou pris les lignes à revers pour le pouvoir investir, et quand cela serait fait on ne le peut attaquer qu'aux basses eaux. Fribourg n'est pas impossible, mais j'ai eu l'honneur de vous exposer les raisons qui le rendent très-difficile, tant que les choses subsisteront dans l'état où elles sont. Si M. de Marlborough allait contre M. de Bavière, on trouverait encore d'autres choses à faire que les deux que je viens de dire; Mayence, qui serait de peu de durée, pourrait ouvrir un chemin sur Francfort. Un passage du Rhin donnerait lieu de prendre Manheim et de s'avancer vers le milieu du Necker; mais pour cela, monsieur, il faut être extrêmement supérieur, et je crois que votre armée, fortifiée de celle du Rhin, suffirait et au delà pour que vous le fussiez, si M. de Marlborough allait en Franconie.

Posez pour certain que les ennemis ont depuis le Danube jusqu'au

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1749, n° 181.

Rhin plus d'escadrons et de bataillons que nous; je crois nos troupes meilleures, et notre infanterie peut-être un peu plus complète.

Ce que M. de Marlborough amène est d'augmentation. Quand j'ai parlé de le rappeler en frappant les Hollandais par un endroit sensible, j'ai entendu Juliers; que cette dernière place portait sur Cologne, et Cologne sur Dusseldorf. Ces deux derniers lieux, surtout le premier, sont hors de défense; mais quand vous êtes à Königsmacheren il n'est plus question d'y songer; vous perdriez la campagne en préparatifs et en marches pendant que les ennemis auraient le temps d'agir. Ainsi, monsieur, venons au fait.

Faites-moi l'honneur de me mander précisément quand vous croyez être à Deux-Ponts : votre marche est par Saint-Jean de Sarrebrück pour arriver en ce premier lieu; de là vous tournerez par Wissembourg, même sur la Petite-Pierre, pour entrer en Alsace par Ingweiler, ou vous pourrez descendre à Anweiler, suivant les nouvelles que vous aurez des ennemis. Si vous venez, je ne me commettrai point à une action pour soutenir Neustadt et Marientraut, parce que les ennemis ne peuvent pas les garder quand vous serez arrivé, et il ne serait pas sage de risquer de combattre très-inférieur, quand quelques jours mettent en état de le faire avec avantage. Si vous ne venez point, je suis résolu de m'avancer et de chercher quelque poste où je puisse tenir et couvrir tout le pays; mais il y en a peu de bons.

La différence que votre arrivée met dans ces deux partis m'oblige à vous supplier instamment de me renvoyer un courrier et un duplicata par un second, dès que vous aurez reçu celui-ci, pour me mander votre dernière résolution. Si elle est de venir, commencez, je vous supplie, par faire avancer votre cavalerie diligemment; c'est de quoi je manque.

Au surplus, monsieur, le raisonnement que vous faites sur les desseins de M. de Marlborough me paraît très-juste; ces démarches ont été concertées cet hiver dans le voyage qu'il a fait à la Haye et par les allées et venues de M. Hompesch auprès de M. de Bade. Une finesse n'est point la base d'une campagne; cependant ce peut être

sa vue; mais quand cela serait, il n'y a qu'à ne point prendre le change, et en restant en ce pays-ci avec toutes vos forces, l'empire serait perdu si les Anglais s'en retournaient, et il vaudrait mieux le troquer contre Anvers que de vous en retourner à toutes jambes et peut-être infructueusement.

L'incertitude est le pire de tout ce qui peut arriver : être à demi de chaque côté c'est perdre partout; ainsi, monsieur, je suis persuadé que vous vous déciderez et que vous voudrez bien ne pas perdre un moment à me faire savoir le parti que vous aurez pris, car je n'en saurais prendre de raisonnable que je ne sache le vôtre.

Au surplus, je n'ai encore rendu aucun compte à la cour de ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Puisque vous y avez envoyé l'extrait de la lettre que je viens de recevoir, j'y enverrai aussi la copie de celle-ci.

Vous trouverez ici en bas un mot de chiffre sur les éclaircissements que vous demandez.

Je suis, etc.

P. S. J'ai huit mille chevaux en comptant ceux de M. de Coigny, et dix-huit mille hommes de pied, sur quoi j'ai quinze bataillons qui ne peuvent porter le nom de troupes.

M. l'électeur de Bavière devait agir. Comme je crois que M. de Marlborough va en Franconie, je lui dépêche exprès sur exprès pour qu'il songe à une défensive jusqu'à ce que l'on ait eu le temps de le soulager, s'il apprend que l'armée des alliés du bas Rhin marche de son côté.

Lettre de M. le maréchal de Tallard à M. le maréchal de Marcin. Altenheim, 31 mai 1704[1]. (*Voir page* 463.)

M. de Marlborough, monsieur, a passé le Rhin à Ober-Werth, une lieue au-dessus de Coblentz, le 26 de ce mois; il a près de vingt mille hommes avec lui. Je crois qu'il marche en Franconie, quoiqu'on dise qu'il vient en basse Alsace. M. le maréchal de Villeroy, qui l'observe avec trente mille hommes, passe la Moselle demain, et vient

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1749, n° 184.

en ce pays-ci avec son armée. Que son altesse électorale ne songe qu'à soutenir et à se poster jusqu'à ce que l'on voie clair dans le dessein de M. de Marlborough; s'il n'arrive point de nouveaux ordres de la cour, et que M. le maréchal de Villeroy vienne ici, comme il me mande par un courrier que je viens de recevoir de lui, nous frapperons des coups qui, à ce que j'espère, rappelleront les ennemis. Je n'ose m'expliquer plus clairement par cette lettre, que je vous envoie par toutes sortes de voies, afin que vous choisissiez un poste, et que vous vous y retranchiez jusques aux dents, si vous le croyez convenable.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Hüfingen et celle de son altesse électorale : j'ai fait réponse à l'une et à l'autre et j'avais exécuté vos ordres. Oserai-je vous supplier d'assurer ce prince de mon profond respect?

ÉTAT DE L'ARMÉE DU DUC DE MARLBOROUGH [1].

(*Voir page* 472.)

	BATAILLONS.	HOMMES.
Anglais, 19 bataillons de 600 hommes chacun	19	11,400
Hollandais, 10 bataillons de 500 hommes chacun	10	5,000
Hessois, 15 bataillons de 500 hommes chacun	15	7,500
Troupes de Brandebourg, 4 bataillons à 500 hommes chacun	4	2,000
TOTAL de l'infanterie	48	25,900

CAVALERIE ET DRAGONS ANGLAIS.	CHEVAUX.
Sept régiments à 400 chevaux chacun	2,800
Trois régiments de dragons hollandais de 300 chevaux chacun	900
Cavalerie et dragons hessois	2,700
Hanovre	1,600
Brandebourg	800
Palatins, à la solde de Hollande	1,200
TOTAL de la cavalerie	10,000

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1749, n° 204.

Lettre de M. l'électeur de Bavière au roi.

Du camp d'Elchingen, 5 juin 1704[1].

(Voir page 577)

Votre majesté sera déjà informée par M. le maréchal de Tallard que je n'ai pas voulu presser de passer les montagnes avec son armée, ni me servir des nouvelles forces que votre majesté lui avait ordonné de me laisser, suivant le projet qui m'a été communiqué de la part de votre majesté. Comme depuis lors les ennemis se renforcent tous les jours davantage sur le Danube, et que, suivant tous les avis que j'ai, les troupes que M. de Marlborough amène des Pays-Bas doivent pareillement marcher en ce pays-ci au lieu de rester sur la Moselle, je commence à croire que dans l'extrémité à laquelle les alliés se voient réduits, si les armes toujours victorieuses de votre majesté font de nouveaux progrès en Allemagne, ils pourraient bien avoir formé le dessein de rester sur la défensive au Rhin, aussi bien qu'aux Pays-Bas, et, à la faveur des lignes de Bühl, où un petit corps est suffisant, employer toutes leurs plus grandes forces pour agir avec deux puissantes armées contre nous, voyant que, dans le mauvais état où ils se trouvent partout et le peu d'espérance de réussir ailleurs, l'unique ressource qui leur reste est celle de faire tous les efforts possibles pour accabler cette armée-ci, qu'ils voient sans communication. Ce qui me confirme dans cette pensée est l'arrivée du prince Eugène de Savoie à l'armée du prince de Bade, ne pouvant pas douter qu'il ne soit venu pour un grand dessein et qu'on ne le destine pour le commandement d'une armée. Si cela était, comme les apparences y sont, votre majesté jugera mieux que personne combien il est nécessaire de prendre ses précautions contre un pareil dessein. Je crois que le premier et principal objet qu'on doit avoir est celui de faire tous les efforts possibles pour gagner les lignes de Bühl, et de faire avancer ensuite M. le maréchal de Tallard vers le Necker. Je supplie votre majesté de lui donner ses ordres là-dessus, afin qu'il les puisse exécuter sans perte de temps lorsqu'il verra que les troupes ennemies qui montent le Rhin ou celles qui y sont déjà prennent leur marche vers la Franconie et la Souabe. Comme il voit les choses de près, il en pourra mieux juger que nous. S'il était du

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1748, n° 139.

tout impossible de forcer les lignes de Bühl, il me semble qu'il n'y aurait pas à balancer de faire passer l'armée de M. de Tallard en deçà des montagnes par le chemin qu'il m'a indiqué, la chose étant trop importante pour douter qu'en ce cas-là votre majesté ne veuille passer au-dessus de toutes les raisons et considérations qui pourraient faire désapprouver ce passage. Comme la communication n'est pas libre encore, et que les moments sont précieux à la guerre, j'ai cru qu'il était de la dernière importance de prendre ses mesures de bonne heure pour un pareil cas, et qu'ainsi votre majesté ne désagréera pas la représentation que je prends la liberté de lui faire, d'autant plus qu'elle sera sans doute informée du nombre et de la qualité des recrues que l'armée de votre majesté a reçues. Je laisse à sa prudence d'en considérer la conséquence.

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart. Du camp d'Ober-Elchingen, 7 juin 1704[1]. (Voir page 477.)

Depuis le départ de M. le maréchal de Tallard du camp de Villingen, où il vint faire la révérence à M. de Bavière lors de la jonction des recrues, je me suis donné l'honneur de vous écrire deux fois, monsieur, pour vous rendre compte de notre marche, qui s'est passée plus heureusement que nous n'aurions osé l'espérer, puisque côtoyés et suivis pendant l'espace de cinquante lieues de l'armée ennemie, et passant par des pays très-difficiles, nous avons ramené à bon port jusque dans Ulm un convoi de quatre mille chariots et un nombre infini de malades, sans que les ennemis aient jamais osé tenter de nous attaquer et sans avoir rien perdu dans une marche si longue et si pénible que sept ou huit mulets, tant de l'équipage de l'électeur que de quelques particuliers, pour avoir négligé de suivre les escortes. J'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment, monsieur, le journal de cette marche, que je ferai dès que j'aurai un moment de loisir, le présent et l'avenir nous occupant trop à cette heure pour pouvoir penser au passé. L'armée ennemie, sous les ordres du prince de Bade, est campée près de Ehingen, la droite à Œpfingen et la gauche à Dischingen; et comme elle est depuis

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1748, n° 142.

quelques jours dans ce poste sans faire de mouvements, il y a lieu de croire qu'ils y attendent de l'artillerie et d'autres renforts qui se préparent dans toutes les parties de l'empire. Le prince Eugène s'y est rendu depuis quelques jours, apparemment pour commander l'une des deux armées qu'ils se disposent à avoir en ce pays-ci et qui seront l'une et l'autre très-considérables, si le duc de Marlborough amène ici, comme toutes les nouvelles nous en assurent, un corps de vingt mille hommes au moins, composé de douze mille Anglais et de huit mille Hollandais, ce qui, joint aux troupes de l'armée du prince de Bade et à toutes celles qui sont en mouvement, fera un corps de la moitié plus fort que notre armée, qui en ce cas ne peut éviter d'être opprimée, si le roi n'y remédie en faisant passer encore une autre armée en ce pays-ci, étant certain que si les ennemis ont formé le dessein, comme il y a lieu de croire, de réunir toutes leurs forces pour accabler entièrement l'électeur de Bavière et l'armée du roi qui est sous ses ordres, toutes les diversions que l'on pourra faire ailleurs ne serviront de rien. Les ennemis, qui ont la liberté de se fortifier ici autant qu'il leur plaît, pendant que nous sommes environnés de toutes parts et privés de toute communication, regardent avec raison comme leur principal objet la destruction entière de l'électeur et de l'armée du roi, ce qui peut ne leur paraître ni fort long ni fort difficile avec un corps de troupes si supérieur et la commodité de faire la guerre dans un pays qui leur est favorable. Celui de l'électeur, qui est grand et ouvert de tous côtés, sans places fortes qui puissent arrêter un ennemi et sans avoir même un endroit pour pouvoir retirer sa famille et ses effets, occupe la plus grande partie de ses troupes sans le pouvoir mettre à couvert. Jugez, monsieur, de l'agitation et de l'inquiétude de ce prince, que vous connaîtrez aisément par la lettre ci-jointe qu'il écrit sur ce sujet au roi, en la bonté et en la protection duquel il a toute laconfiance qu'il doit avoir et dont il est bien digne par son attachement sincère aux intérêts de sa majesté.

Quant aux places occupées par les troupes du roi, qui sont le châ-

teau de Kempten, les villes de Memmingen, Biberach, Ulm, Lauingen et le fort d'Augsbourg, excepté Ulm, qui a quelque air d'une place, quoiqu'elle soit fort mauvaise, toutes les autres ne méritent pas de porter ce nom, malgré les ouvrages qu'on y a fait faire selon le temps et le pouvoir. Cependant il n'y en a aucune, excepté Biberach, dont la prise ne nous porte un coup mortel, puisqu'elles introduisent l'ennemi dans le pays entre l'Iller, le Danube et le Lech, qui est le seul point sur lequel nous puissions compter pour notre subsistance.

Pour ce qui est de notre armée, malgré la fatigue et la marche effroyable qui n'ont pas discontinué depuis le 1er mai jusqu'à présent, les trente mille hommes, tant de troupes du roi que de l'électeur, dont elle était composée quand nous sommes partis de nos quartiers, sont encore en bon état; mais pour ne tromper ni le roi ni vous, monsieur, je dois vous dire avec la sincérité dont je fais profession, que pour les recrues qui nous sont venues, excepté deux mille chevaux qui sont bons et dont les cavaliers sont très-médiocres, il ne faut point compter du tout sur tout le reste, qui n'est propre que pour remplir les hôpitaux des villes où nous avons des troupes, dans lesquels j'ai été obligé d'en envoyer la plus grande partie; et le peu qui en reste dans le camp est plutôt un embarras qu'une augmentation, ce qui ne me surprend pas depuis que nous avons appris que les meilleurs hommes ont été pillés par les troupes de l'armée du Rhin, et que les malheureux qui nous sont venus ont passé tout l'hiver au sortir de leurs villages à travailler à Neubourg, et avaient été six jours sans manger quand ils nous ont joints, ayant été nécessaire de les charger de pain au passage des montagnes pour dix ou onze jours; de sorte que ne le pouvant porter ils ont été contraints de le jeter et de mourir de faim pour être en état de marcher, ce qui a été suivi, après nous avoir joints, d'une marche forcée pendant quinze jours à la vue de l'armée ennemie; de sorte que ce secours, dont on ne saurait tirer aucun service présentement, ne rend cette armée ni plus forte ni meilleure. Les officiers subalternes qui

sont venus en même temps sont la plupart de la même qualité, sans services, sans équipages et sans argent, excepté un petit nombre, et je me suis même trouvé obligé, n'étant pas en état de servir, d'en laisser la plus grande partie dans Ulm, où l'on en fera une compagnie. Voilà des vérités qui ne peuvent être que désagréables et que je n'ai l'honneur de vous mander, monsieur, qu'à regret; mais je trahirais mon devoir et ma conscience si je ne vous en informais pas, étant d'une telle importance qu'il ne s'agit pas moins que de la perte de l'armée du roi et des états de l'électeur, et demandant un très-prompt remède, qui ne peut être que la résolution de faire passer encore une autre armée en ces pays-ci sans perdre de temps, particulièrement s'il est vrai, comme toutes les nouvelles qui nous viennent nous en assurent, que le duc de Marlborough amène en ces pays-ci un renfort de vingt mille hommes des troupes d'Angleterre et de Hollande; c'est de quoi vous pouvez être mieux informé, monsieur, que nous ne le sommes ici. Il est certain qu'en ce cas les ennemis ayant pris la résolution d'opprimer absolument l'électeur, ils abandonneront tout le reste pour y réussir, ce qui ne vous paraîtrait pas une vision sans fondement ni un projet difficile dans son exécution, si ce pays vous était connu, monsieur, comme à nous qui y sommes; vous répétant encore que les états de ce prince sont de grande étendue, ouverts de tous côtés, sans aucune place forte et sans en avoir même une où pouvoir mettre en sûreté sa famille et ses effets, qu'il ne peut mettre à couvert qu'à force de troupes. Il sent si bien cet état, quoique par respect il ne le témoigne au roi dans sa lettre ci-jointe qu'avec beaucoup de réserve et de modération, que, me parlant hier, il me proposa pour dernier remède, en cas que le roi ne fît point passer une armée à son secours, qu'il en vînt une aux ennemis, de faire embarquer sur le Danube sa femme, ses enfants et ses plus précieux effets, pour les envoyer chercher leur sûreté en joignant les rebelles de Hongrie. Jugez, monsieur, de l'état d'un prince qui ne se propose point d'autres ressources pour sauver sa famille! Tout le contenu de cette lettre, qu'il est temps de finir, se



réduit à représenter à sa majesté que, s'il vient une autre armée aux ennemis, sous les ordres du duc de Marlborough, comme toutes les nouvelles nous l'assurent, l'unique moyen de sauver les affaires de ce pays-ci est que, sans aucun délai, sa majesté y en fasse passer aussi une pour y être opposée, celle qui est présentement commandée par le prince Louis de Bade et le prince Eugène étant au moins de la force de la nôtre et même beaucoup plus forte, si l'on en croit le bruit du pays, et n'y ayant point de doute que si les ennemis prennent ce parti, c'est dans le dessein formé d'abandonner tout le reste pour accabler entièrement l'électeur, dont je viens de vous faire connaître suffisamment les facilités. Il ne me reste plus qu'à vous renouveler les assurances, etc.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY, 15 JUIN 1704[1].

(*Voir page* 486.)

Le parti que le roi prend de faire passer le Rhin à ses forces réunies entre Spire, Manheim et Heidelberg, et de les faire marcher ensuite ou par Sindsheim à Heilbronn pour s'en saisir, ou par Vaihingen et par la plaine d'Asberg à Canstatt ou à Stuttgard, pour faire de là tels mouvements que la disposition des affaires et la situation des ennemis inspireront;

Le parti susdit, dis-je, est au fond certainement très-bon pour attirer à soi une grande partie des forces ennemies et pour en soulager d'autant M. l'électeur de Bavière, et est constamment plus capable de causer une puissante diversion aux ennemis et de rompre leurs mesures que tout ce qu'on pourrait entreprendre dans la vallée du Rhin.

Il se présente cependant dans l'exécution de ce parti plusieurs difficultés considérables, qu'il faut espérer que M. le maréchal de Villeroy et M. le maréchal de Tallard, par la connaissance particulière qu'ils ont du pays, par leur savoir-faire et par leur diligence, pourront surmonter.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1893, n° 28.

Premièrement : un emploi de temps assez considérable pour se pourvoir de vivres en quantité suffisante pour faire les diversions nécessaires au saisissement et à l'occupation de la partie du Rhin où l'on jugera à propos de faire le pont, pour construire ledit pont, pour faire passer l'armée dessus, pour prendre Manheim et ensuite Heidelberg, et pour marcher de là ou à Heilbronn ou sur le Necker, vers Canstatt ou vers Stuttgard.

A cette consommation de temps il n'y a pas de remède; et quoi que les ennemis puissent pendant ledit temps entreprendre sur M. l'électeur de Bavière, il faut nécessairement la faire : tout ce qu'on peut faire, c'est de l'abréger le plus qu'on pourra.

Secondement: la difficulté de faire un pont sur le Rhin devant les ennemis qui sont dans la vallée de ce fleuve, et qui vraisemblablement mettront toute leur application à l'empêcher.

On ne saurait éviter cette difficulté; il faut espérer cependant qu'au moyen de la jalousie qu'on donnera en différents endroits aux ennemis, on la surmontera, quoiqu'on puisse dire que les ennemis ne prendront pas tant d'ombrage s'ils sont informés qu'il n'y a pas à la suite des armées du roi plusieurs équipages de bateaux et qu'il n'y en a que la quantité suffisante pour construire un pont.

Troisièmement : la difficulté de conserver Manheim et Heidelberg après les avoir pris, comme il convient de les conserver pour la sûreté du pont sur le Rhin et pour le maintien de la communication de l'armée avec ledit pont; car il ne faut pas douter que les ennemis (c'est-à-dire ceux qui resteront dans la vallée du Rhin et ceux du second détachement qui vient présentement des Pays-Bas) ne mettent tout en usage pour reprendre ces places, pour détruire le pont et par conséquent pour couper la communication des armées du roi avec le Rhin.

Cette difficulté ne se présentera peut-être pas, parce que dès que les armées du roi seront à Heilbronn ou du côté de Canstatt et de Stuttgard, les ennemis qui sont dans la vallée du Rhin et même le second détachement de l'armée de Hollande, se porteront en Souabe

pour, conjointement avec d'autres troupes, y arrêter, s'ils peuvent, les progrès des armées de France.

Mais si cette difficulté se présente, et que les ennemis, si l'on veut, contre toute apparence, demeurent forts dans la allée du Rhin et soient même joints par le second détachement de l'armée de Hollande, il faudra laisser à M. le comte de Coigny des troupes en quantité suffisante pour pouvoir soutenir du moins Manheim et le pont de bateaux qui sera auprès de cette place.

Quatrièmement: supposé la conservation de Manheim et du pont de bateaux, la difficulté sera aux armées du roi d'y repasser le Rhin devant les ennemis, si par malheur il survenait quelque désavantage considérable auxdites armées qui les obligeât à prendre promptement ce parti.

L'occasion de cette difficulté n'arrivera vraisemblablement pas, parce que, suivant toute sorte d'apparences, les armées du roi, aussi bonnes et aussi nombreuses qu'elles sont, ne recevront aucun échec assez considérable pour les obliger à prendre ce parti.

Mais supposé que par malheur et contre toute sorte d'apparences ce cas arrivât, on pourrait, à la faveur de Manheim et de quelques retranchements que l'on ferait à la tête de cette place, passer le Rhin sûrement et malgré les ennemis, ainsi que cela s'est pratiqué pendant la dernière guerre, à la vue de l'armée impériale, quoique les fortifications de Manheim fussent pour lors assez bien rasées.

Cinquièmement : la difficulté de prendre Heilbronn à cause du poste de Suntheim, entre cette ville et Laufen, qui est bon et que les ennemis pourraient occuper avec une armée comme M. le prince Louis de Bade fit en 1693, devant l'armée de monseigneur; auquel cas, si les ennemis prenaient ce parti, les armées de France n'oseraient pas marcher en avant en laissant derrière elles une armée ennemie.

On peut répondre sur cette objection que la difficulté susdite n'arrivera vraisemblablement pas, parce que les ennemis ne voudront peut-être pas partager leurs forces de peur d'être battus en détail, auquel cas il sera aisé de prendre Heilbronn, et que si la diffi-

culté survient, l'armée des ennemis qui sera sous Heilbronn sera forte et capable de tenir devant celles du roi, ou ne le sera pas.

Si c'est le premier, comme cette armée consommera une partie considérable des troupes que les ennemis ont destinées à agir contre M. l'électeur de Bavière, ce prince en sera fort soulagé; ainsi le roi aura rempli par là une bonne partie de son projet, qui est de faire aux ennemis une assez puissante diversion pour les obliger à se séparer, et pour les empêcher d'accabler M. l'électeur de Bavière.

Si c'est le second, il ne sera pas difficile aux armées du roi, en tournant le poste de Suntheim par la droite, derrière les bois, à la hauteur du château de Gruppenbach, d'en chasser les ennemis et par conséquent de prendre ensuite Heilbronn.

Sixièmement : la difficulté de fournir les vivres aux armées du roi quand elles seront sur le haut Necker; et c'est en effet le principal obstacle qu'elles aient à surmonter dans l'exécution du parti que le roi a pris en dernier lieu, et cela sera toujours, par quelque côté que sa majesté fasse entrer ses armées en Allemagne, quand elles n'y auront pas d'établissements ni de magasins de vivres formés préalablement; et quoique M. de Goesbriant, M. de Turenne et monseigneur le prince aient subsisté autrefois en Allemagne sans y avoir auparavant fait des magasins, et que M. le maréchal de Villars ait vécu l'année passée à la tête du Danube ou entre le haut Danube et le lac de Constance, ce n'est pas à dire pour cela que les armées du roi que sa majesté projette d'envoyer au plus tôt dans l'empire, sur le haut Necker, puissent y subsister commodément et sans peine, car les affaires du temps passé et même de l'année dernière sont différentes de celles d'aujourd'hui.

Dans la guerre d'Allemagne qui a précédé la paix de Münster, tous les princes protestants et les villes impériales de la même religion étaient alliés de la France, et les armées que cette couronne avait dans l'empire n'étaient pas à beaucoup près si nombreuses que celles qu'elle a aujourd'hui sur le Rhin; ainsi il était de tout point bien plus aisé de les faire subsister.

De même M. le maréchal de Villars, pendant le séjour qu'il fit l'année passée dans les pays marqués ci-dessus, ne laissa pas de tirer d'Ulm et de M. l'électeur de Bavière de grands secours de vivres; outre cela, pendant un fort long temps, il n'eut point d'ennemis sur les bras, ainsi il fut maître d'un pays neuf fort étendu, qui lui fournit abondamment toute la subsistance dont il eut besoin.

Aujourd'hui les armées du roi qui vont entrer dans l'empire sont très-nombreuses et ont besoin, par conséquent, de grandes subsistances; elles vont dans un pays éloigné du Rhin, sans communication, du moins bien assurée, avec ce fleuve ni avec les places d'Alsace de ce côté-là; elles auront en tête des ennemis puissants, et peut-être même en auront-elles derrière elles dans la vallée du Rhin; et le seul allié que le roi ait en Allemagne, par la disposition des armées ennemies qui agissent contre lui, ne peut communiquer avec elles et par conséquent les aider de vivres. Cela met, comme il est aisé de le voir, une grande différence entre les affaires du temps passé et les affaires présentes; et quoique j'explique ici les difficultés qui peuvent se rencontrer dans l'exécution du projet susdit, par rapport, tant à la guerre qu'à la subsistance, et que je ne grossis point, je suis bien éloigné de penser à détourner le roi de la résolution qu'il a prise en dernier lieu, puisque je suis persuadé que, dans l'état violent où M. l'électeur de Bavière peut se trouver dans quelque temps, et vu l'intérêt pressant que le roi a à le soutenir, sa majesté ne saurait rien faire de mieux ni de plus capable de rompre les mesures des ennemis et de rendre inutiles leurs efforts contre M. l'électeur de Bavière, que de faire entrer ses armées bien avant dans l'empire, regardant ce qu'on peut faire sur le Rhin et dans la vallée de ce fleuve, qui dans un autre temps serait très-utile et très-bon, comme un effort peu efficace dans ce temps-ci, et comme un moyen au fond faible pour conduire au but qu'on doit se proposer, qui est de soutenir, à quelque prix que ce soit, M. l'électeur et de l'empêcher d'être accablé.

Je n'ai donc proposé les difficultés susdites touchant la subsistance

des armées du roi que pour les aplanir, autant cependant que la disposition des choses peut le permettre.

Si l'on parvient à construire un pont sur le Rhin, entre Spire et Manheim, comme il faut espérer qu'on y parviendra, il convient que les armées du roi emmènent à leur suite la plus grande quantité de vivres en pain et en farines que le nombre de leurs équipages et des chariots du pays qu'on pourra y joindre pourra le permettre; sur quoi il ne faut pas se charger de trop de pain, car le pain, surtout de munition, se gâte aisément pendant les chaleurs.

Si l'on se rend maître de Heilbronn, comme il le faut espérer, il sera à propos de faire voiturer beaucoup de farines de Landau à Manheim, lorsqu'on le pourra, et on les fera passer à Heilbronn.

Pendant qu'on remettra des vivres à Manheim et qu'on cherchera les moyens de les faire passer à Heilbronn, on amassera des blés dans le pays voisin de cette dernière ville, dans laquelle, après les avoir fait moudre, on les mettra en magasin.

Quand on sera un peu en avance de vivres à Heilbronn, et qu'on aura un peu accommodé cette ville, autant que la brièveté du temps qu'on aura pourra le permettre, il faudra tâcher de se rendre d'abord maître de Schorndorf, qui est une place de M. le duc de Wurtemberg, laquelle donnera moyen de pénétrer avant dans le pays.

On pourra aussi s'emparer de Hall en Souabe, qui est une des clefs de la Franconie, et qui, aussi bien que Schorndorf, donnera moyen de recouvrer beaucoup de vivres, les pays dans lesquels ces villes sont situées étant fort abondants en grains et en vins.

Lorsque monseigneur fut sur le haut Necker, les maraudeurs de son armée attaquèrent dans les formes Schorndorf, quoique cette place soit assez bien fortifiée, et la prirent en fort peu de temps. C'est un fort beau poste pour porter la guerre où il est besoin.

Si l'on ne peut pas se rendre maître de Heilbronn, il sera presque inutile de mettre beaucoup de vivres dans Manheim, parce qu'on ne pourra guère les faire voiturer du côté de Canstatt ou de Stutt-

gard, à cause du grand éloignement qu'il y a de Manheim à ces villes.

Il faudra donc se contenter de tenir le château d'Asberg, et si l'on juge à propos Vaihingen, pour dominer le pays en deçà du Necker et pour avoir un passage sur la rivière d'Entz et au delà du Necker, de faire ses principaux établissements à Esslingen, à Schorndorf et à Stuttgard, quoique cette dernière ville ne soit d'aucune défense.

Lorsqu'on sera maître de ces postes, on obligera autant qu'on pourra le pays à fournir des grains et à les faire voiturer dans lesdits postes; je dis autant qu'on pourra, par rapport à ce qui arriva en 1693. Lorsque monseigneur passa avec une puissante armée dans le pays de Wurtemberg, tous les peuples tant de la campagne que des villes, même de Stuttgard, qui est la capitale du pays et la demeure du prince, abandonnèrent leurs maisons et le pays par ordre de M. le prince Louis de Bade et de M. le duc de Wurtemberg. On fit ce qu'on put pour les faire revenir chez eux en les assurant de la protection du roi et de celle de monseigneur, et de l'autre en les menaçant, s'ils n'obéissaient pas, des rigueurs de la guerre, et on ne put jamais y parvenir, de sorte que le plus beau pays du monde et le plus rempli de toute sorte de biens, tant sur la terre que dans les maisons, demeura entièrement désert et exposé au pillage des soldats, et on en fit si peu d'usage pour la subsistance de l'armée, que toutes les farines qui y furent employées furent tirées du magasin qu'on avait fait à Dachsland sur le Rhin, vis-à-vis de Hagenbach, et voiturées avec bien de la peine et de la fatigue pour les troupes par Pfortzheim à Vaihingen, où la cuisson du pain était établie; et après que M. le prince Louis de Bade eut fait brûler Vaihingen par des incendiaires qu'il introduisit secrètement dans cette ville, monseigneur fut obligé de revenir sur le Rhin avec son armée, ce qui rendit cette campagne sans aucun fruit pour le roi.

J'ai rapporté ici ce petit trait d'histoire pour faire connaître l'importance qu'il y a de mettre tout en usage pour tâcher d'un côté d'obliger les peuples, du moins ceux des villes et des lieux fermés, dont il y a un grand nombre dans le duché de Wurtemberg, à demeurer chez eux; et de l'autre, au cas que ces peuples abandonnent le pays,

de ramasser les grains qui se trouveront dans les villages, dans les châteaux et dans les villes, sans quoi lesdits grains se dissiperaient et les armées du roi auraient bien de la peine à subsister, du moins pendant un temps considérable, dans ce pays.

Par ce que j'ai marqué précédemment dans ce mémoire, on doit conclure que la subsistance est la principale difficulté qui accompagne le parti que le roi prend de faire passer ses armées sur le haut Necker; qu'on ne doit rien oublier pour la surmonter, et que le moyen d'y parvenir consiste à ramasser avec soin et autant qu'il sera possible la plus grande quantité de grains qu'on pourra dans le pays, et à empêcher que les peuples et les soldats ne démeublent les moulins et ne les mettent hors d'état de servir.

Si l'on y avait pensé précédemment, l'on aurait pu donner des moulins à bras ou à cheval aux troupes, ce qui leur aurait été d'un grand secours pour moudre les grains de la campagne; mais cela n'étant pas fait, il est difficile d'y pourvoir présentement, à moins qu'il n'y en eût à Strasbourg et dans quelques autres places de l'Alsace.

Si l'on trouve le moyen de bien remplir ce qui regarde la subsistance des armées du roi qui doivent passer dans le pays de Wurtemberg, il y a lieu d'espérer que ce qui concerne la guerre réussira.

Je ne dirai rien sur la manière de la faire ni sur la conduite qu'il convient de tenir pour le bien des affaires du roi et de M. l'électeur de Bavière, me remettant sur cela à MM. les généraux de sa majesté, qui entendent beaucoup mieux que moi cette matière.

Je prendrai seulement la liberté de dire en général que, suivant mes faibles lumières, il me paraît qu'on doit faire ce qu'on pourra pour attirer au plus tôt à soi une partie des forces des ennemis, en sorte que M. l'électeur de Bavière en soit d'autant soulagé; que cependant, comme pour l'intérêt commun du roi et de M. l'électeur il ne convient pas que toutes les forces réunies des ennemis puissent tomber sur les armées de sa majesté qui agiront dans le pays de Wurtemberg, ni sur celles de M. l'électeur et de M. le maréchal de Marcin qui agiront de l'autre côté du Danube, il est à propos de

donner au plus tôt, par plusieurs voies, part à M. l'électeur, non-seulement de la résolution que le roi a prise de faire passer au plus tôt sur le haut Necker ses armées du Rhin, mais encore de la conduite que l'on se propose de tenir dans ce pays-là pour faire une diversion convenable; comme aussi il est à propos de concerter avec lui, que si, lorsque les armées du roi seront arrivées sur le haut Necker, il s'apercevait que les ennemis réunissent toutes leurs forces pour marcher contre elles, il ferait, sans se commettre, les mouvements qui seraient nécessaires pour rappeler à lui une partie des forces des ennemis.

On dira peut-être que le concert que je propose est difficile à exécuter, et qu'il peut y avoir du risque à faire les mouvements que je demande que M. l'électeur fasse, parce qu'en ce cas toutes les forces des ennemis pourraient retomber sur lui.

Je répliquerai, sans insister cependant, quant au concert, qu'il n'est pas difficile, si l'on peut faire passer des lettres en Bavière; quant aux mouvements, que, comme je suppose que M. l'électeur et M. le maréchal de Marcin se conduiront en cela avec prudence et en gens éclairés et habiles, j'espère qu'il n'y aura pas à cela de danger. A tout hasard, ce que je dis, quoique je le croie bon et convenable, ne doit engager à rien.

Lorsqu'on aura pris Manheim, il faut le bien accommoder et le bien munir, car cette place est d'une grande conséquence pour assurer un passage sur le Rhin, et en cas de besoin une retraite, et pour y faire, si on le juge à propos, des magasins de vivres.

Si, par les dispositions dans lesquelles les ennemis pourraient se mettre le long du Rhin, au-dessous de Philipsbourg, ils trouvaient le moyen d'empêcher que les armées du roi ne construisissent un pont de bateaux sur ce fleuve, quel parti prendrait en ce cas sa majesté? Serait-ce de faire passer le Rhin sur le pont de Strasbourg à ses armées, comme il y a de l'apparence; et après avoir passé ce fleuve, de les faire marcher dans la vallée du Rhin, pour attaquer les lignes de Stollhoffen par le front et par le flanc, ou de leur faire

passer la montagne par la vallée de la Kintzig et par quelques vallées qui y aboutissent, pour aller du côté de Rottweil?

Quoique peut-être l'occasion de se déterminer là-dessus n'arrivera pas, cependant il n'est pas hors de propos de réfléchir à l'avance sur cette affaire, afin que, s'il était question dans la suite de décider là-dessus, on le pût faire promptement.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE M. LE MARÉCHAL DE VILLEROY, 8 JUILLET 1704[1].

(*Voir page* 511.)

PREMIÈRE LIGNE.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.		BATAILL[ons].
MM.			
Selve	Picardie	3	5
	Mortemart	2	
Sparre	Saint-Sulpice	2	4
	Sparre	2	
Bavyn	Gardes françaises	4	4
Dubarail	Le Roi	4	4
Alvelda	Alsace	4	6
	Grobendonck	2	
	TOTAL		23

DEUXIÈME LIGNE.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.		BATAILL[ons].
MM.	Gondrin	2	6
Lamarck	La Marck	2	
	D'Aubigny	1	
	Rhingraf	1	
	Beauvoisis	1	5
	Forest	1	
	La Chaux	1	
	Rupelmonde	1	
	Grimberghes	1	
	La Fond	1	6
	Maubourg	1	
Tournin	Agenois	1	
	Guyenne	1	
	Charost	2	
	TOTAL		17

Bombardiers, 1 bataillon. — Royal-artillerie, 1 bataillon.

RÉCAPITULATION.

Première ligne	23	42 bataillons
Deuxième ligne	17	
Bombardiers	1	
Royal-artillerie	1	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1755, n° 88.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE M. LE COMTE DE COIGNY[1].

(*Voir page* 511.)

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Gardes suisses	4	Royal-étranger..............	3
Villars....................	4	Quintin....................	2
Hessy....................	1	Sommery..................	2
		Flavacourt, dragons..........	3
TOTAL........	9	TOTAL........	10

RELATION DU COMBAT DE SCHELLENBERG, 2 JUILLET 1704[2].

(*Voir page* 515.)

L'armée des alliés, sous le commandement de milord Marlborough, ayant joint celle de M. de Bade à[3].......... le 22 juin, M. de Bade, commandant la droite, M. de Marlborough la gauche, firent marcher le 23 à Langenau pour voir si M. de Bavière ferait quelque mouvement, lequel se retira dans le retranchement du côté de Dillingen, et le reste de son armée se posta au long. Le 24 on séjourna pour attendre l'infanterie des Anglais. La retraite de M. de Bavière obligea les généraux de gagner le 25 le côté de Giengen, pour y passer la rivière de Brentz, pour faciliter la jonction de l'infanterie et de l'artillerie anglaise, laquelle arriva au camp le 27 et le 28.

Le 29 on séjourna pour faire reposer l'infanterie et réparer ce qui manquait à l'artillerie.

Le 30 l'armée marcha pour camper à Palmahof, proche de Dillingen.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1755, n° 88, au verso.

[2] *Idem*, n° 97.

[3] Cette lacune existe dans l'original.

Le 1er juillet la gauche commença à défiler vers les retranchements des Bavarois, la droite faisant l'arrière-garde ; la marche étant fort grande et embarrassée par beaucoup de défilés, on n'arriva au camp d'Obermedlingen que sur les quatre heures du soir. En y arrivant il se trouva qu'ils étaient bien informés des postes que les ennemis avaient relevés, leurs retranchements étant au-dessus d'une montagne nommée Schellenberg, auprès de Donawert, que la moitié de l'armée occupait, et l'autre le côté du Danube.

Les généraux reconnurent les retranchements, qui étaient fort bons. Dans la crainte qu'on n'y jetât du secours, le duc de Marlborough et M. de Bade jugèrent à propos de les attaquer le même soir. Après un moment de conférence ils se retirèrent, et chacun fut à son poste selon la disposition suivante : M. de Bade fit avancer tous les grenadiers de la droite, commandés par M. le maréchal de Thungen, le comte d'Ostfrise et le général Bibra, qui furent soutenus par l'infanterie de la droite de la première ligne et par les régiments de cavalerie de Hanovre, Castel, cuirassiers, Mercy, les gardes du duc de Wurtemberg, gendarmerie et dragons sous le commandement de M. le comte de Stirum. M. de Marlborough fit avancer un détachement de six mille hommes commandés par le général Goor, qui attaquèrent notre droite ; ils furent soutenus par huit bataillons et dix escadrons en troisième ligne, commandés par le général Horn et le prince de Hesse-Cassel. Cette attaque commença sur les trois heures du soir, les deux généraux commandant en personne. Chacun en personne chargea à son poste ; le terrain étant d'un difficile accès du côté de M. de Marlborough, ils marchèrent une demi-heure plus tôt que les impériaux, qui n'attaquèrent notre gauche que quand la cavalerie impériale s'approcha des retranchements pour y jeter des fascines ; après quoi l'infanterie de M. de Bade attaqua vigoureusement notre gauche pendant une demi-heure, et enfin força nos retranchements ; et, occupant le terrain en bon ordre, ils repoussèrent notre réserve par un feu continuel, et par là ils prêtèrent la main à l'attaque de M. de Marlborough, qui entra dans les retranchements. La

déroute fut grande; et de ceux qui, après avoir été coupés, voulurent se retirer à Ingolstadt et à Donawert, la plupart furent tués et beaucoup de noyés dans le Danube. Le feu dura pendant plus d'une heure; tous les officiers les plus expérimentés de l'armée impériale et des alliés disent n'avoir jamais vu une si vigoureuse défense que celle des ennemis, ce qui fait croire que la perte est nombreuse de leur côté.

On ne peut encore savoir la perte des ennemis; les officiers prisonniers disent qu'il y avait dans les retranchements seize bataillons et trois régiments de cavalerie. Il est certain que les plus beaux régiments du duc de Bavière sont ruinés, car il n'y avait que cinq bataillons français. La perte des impériaux n'est pas encore certaine; on compte plus ou moins trois mille hommes. Nous avons un grand nombre d'officiers tués.

LISTE DES OFFICIERS DE CONSÉQUENCE, DE L'ARMÉE IMPÉRIALE, TUÉS OU BLESSÉS.

Tués. . . .	Le général hollandais Goor.
	Le prince de Beveren.
Blessés . . .	M. de Bade, au talon légèrement; un cheval tué sous lui.
	Le prince de Hesse-Cassel, au travers du corps.
	Le général Stirum, à la poitrine, mortellement.
	Le général Thungen, d'une cartouche.
	Le comte d'Ostfrise, à l'épaule, légèrement.
	Le comte de Furstemberg, général d'artillerie, au travers du corps.
	Le prince Alexandre de Wurtemberg, à la cuisse, légèrement.
	De Pallant, général hollandais, légèrement.
	Le prince de Saxe, au service des Hollandais, légèrement.
	Un général hollandais, légèrement.
	Le colonel Merdick, Anglais, légèrement.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE IMPÉRIALE, FORMANT LA DROITE DE L'ARMÉE DES ALLIÉS ; 2 JUILLET 1704 [1].

(*Voir page* 516.)

M. LE PRINCE LOUIS DE BADE.

MM. LE BARON DE THUNGEN. LE COMTE DE STIRUM.

Lieutenants généraux : MM. LE BARON DE BIBRA. LE COMTE DE FRISS. LE PRINCE DE WURTEMBERG.
Majors généraux : MM. ESOP. DE CUSANI.
Brigadiers : MM. BEVEREN. FUCHS. PRINCE ALEXANDRE. MERCY. FUGGER.

PREMIÈRE LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Stirum	»	6
Fleischenbach	»	5
Gronsfeld	»	6
Hohenzollern	»	5
Mercy	»	6
Hanovre	»	6
Wurtemberg	»	2
Castelli	»	6
INFANTERIE.		
Bade	2	»
Salm	2	»
Bibra	2	»
Fuchs	2	»
Tollets	2	»
Beveren	1	»
Bernsdorf	1	»
TOTAL	12	42

Lieutenants généraux : MM. LE COMTE DE FURSTENBERG. DE LA TOUR.
Majors généraux : MM. REISCHACH. WALD. BIBRA. PRINCE DE BAREITH.

DEUXIÈME LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Zant	»	6
Auffsets	»	5
Darmstadt	»	6
Moorheim	»	2
Œttingen	»	3
Wurtemberg	»	3
Bibra	»	4
Cusani	»	6
INFANTERIE.		
Erff	2	»
Schnebelin	2	»
Wald	2	»
Torté	1	»
Reischach	2	»
TOTAL	9	35

RÉSERVE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Barbeth	»	5
Grenadiers	3	»
Osten	»	2
Leutsch	»	2
TOTAL	3	9

RÉCAPITULATION.

Bataillons	24
Escadrons	86

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1750, n° 60.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DES A[illegible]

PRINCE HÉRÉDITAIRE [illegible]

Lieutenants généraux : MM. LUMLEY.
Majors généraux : MM. WOOD. NOYELLES.
Brigadiers généraux : MM. HAMILTON.

Royal-écossais	»	1
Royal-irlandais	»	2
Prce hérédre de Hesse	»	2
Lumley	»	3
Cadogan	»	1
Schomberg	»	2
Wintham	»	2
Wood	»	2
Leib de Hanovre	»	2
Voigt	»	2
Noyelles	»	2
Leib, Hessois	»	2
Spiegel	»	2
Anspach	»	4
Geldern	»	2
Baldwin	»	1
Erbach	»	2
Schulenbourg	»	2
CAVALERIE.		
Gardes anglaises	»	»
[illegible]	»	»
[illegible]	»	»
TOTAL	17	28

Anglais. Lunebourg. Hessois. Hollandais.

Lieutenants généraux : MM. BULOW.
Majors généraux : MM. WILLERS. HESSE-HOMBOURG.
Brigadiers généraux : MM. FERGUSSON.

Bulow	»	4
Willers	»	4
Botmar	»	4
Gardes du corps hessois	»	4
Erbach	»	2
Hardemberg	»	3
Bauier	»	2
[illegible]	»	»
[illegible]	»	[illegible]
TOTAL	20	28

Lunebourg. Hesse. H[illegible]

RÉCAPITUL[illegible]

Première ligne ....
Deuxième ligne ....
Total [illegible]

[…]T LA GAUCHE DE L'ARMÉE DES ALLIÉS[1].

[…]6.]

[…]ROUGH.

[…]CHILL.

[…]RCH.

INGOLDSBY.
WITHERS.
WOLFENBÜTTEL.

GOOR.
HERBEVILLE. WILKEMS. BERNHEIM. SAINT-POLL.
HEIDENBRECHT.

1re LIGNE. — INFANTERIE.

INFANTERIE	BATAILLONS.	ESCADRONS.
[…]	[illegible]	[illegible]
Ingoldsby	[illegible]	[illegible]
Words	[illegible]	[illegible]
Gardes de Hanovre	[illegible]	[illegible]
Hillerbevill	[illegible]	[illegible]
Gauvin	[illegible]	[illegible]
Tozin	[illegible]	[illegible]
Grenadiers	[illegible]	[illegible]
Prince héréditaire	[illegible]	[illegible]
Prince Guillaume	[illegible]	[illegible]
Gardes de Hesse	[illegible]	[illegible]
Beinheim	[illegible]	[illegible]
Schwerin	[illegible]	[illegible]
Wolfenbüttel	[illegible]	[illegible]
Varenne	[illegible]	[illegible]
Pce royal de Prusse	[illegible]	[illegible]
Heidenbrecht	[illegible]	[illegible]
Rechteren	[illegible]	[illegible]
Sturler	[illegible]	[illegible]
Goor	[illegible]	[illegible]

[…] Lunebourg. Hessois. Hollandais.

OSTFRISE. ORKNEY. HORN.
WITTINGHOF. LUCY. PALLANT. RANTZAU.
SECKENDORF. BERNSDORF.

2e LIGNE. — INFANTERIE.

INFANTERIE	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Merdick	[illegible]	[illegible]
Hans	[illegible]	[illegible]
Gardes de Hanovre	[illegible]	[illegible]
Hulsen	[illegible]	[illegible]
Lucy	[illegible]	[illegible]
De Preuil	[illegible]	[illegible]
Schoping	[illegible]	[illegible]
Stuckert	[illegible]	[illegible]
Wartensleben	[illegible]	[illegible]
Seckendorf	[illegible]	[illegible]
Sternfels	[illegible]	[illegible]
Hermann	[illegible]	[illegible]
Grenadiers	[illegible]	[illegible]
Rantzau	[illegible]	[illegible]
Friechendorf	[illegible]	[illegible]
Bernsdorf	[illegible]	[illegible]
Saint-Pol	[illegible]	[illegible]

[…] Lunebourg. Hesse. Wurtemberg, solde hollandaise. Hollandais.

BATAILLONS.	ESCADRONS.
27	38
20	28
47	66

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1750, n° 59.

RÉSULTAT DU CONSEIL DE GUERRE DU 12 JUILLET 1704[1].

(*Voir page* 521.)

Son altesse électorale ayant chargé M. le maréchal de Marcin de savoir les avis des officiers généraux de l'armée du roi sur les propositions que l'empereur lui fait faire, ne lui donnant que vingt-quatre heures pour sa résolution, et mondit seigneur le maréchal nous ayant ordonné de les lui dire, en nous représentant l'état où nous sommes présentement, dans l'incertitude de l'arrivée de l'armée de M. le maréchal de Tallard, dont nous n'avons aucune nouvelle depuis le 27 du mois dernier, les ennemis ayant actuellement quatre-vingts bataillons et cent cinquante-trois escadrons, et nous, étant réduits à quarante-six bataillons et quatre-vingt-onze escadrons, n'ayant nulle espérance de fortifier nos armées par de nouvelles troupes de l'électeur, qui sont en Bavière et coupées par l'armée des ennemis, nos subsistances étant fort difficiles pour la fin de la campagne et paraissant impossibles pendant l'hiver, à moins de quelque avantage qu'on ne peut point prévoir, je crois que le meilleur conseil qu'on puisse donner à son altesse électorale et le plus avantageux pour le service du roi est : 1° de faire en sorte en entrant en traité de tirer les choses en longueur pour avoir le temps de savoir des nouvelles de l'armée de M. de Tallard; 2° de tâcher d'avoir un sauf-conduit de l'empereur pour envoyer un courrier au roi, et ne faire rien que de concert avec sa majesté; 3° si enfin on se trouve contraint de conclure avant de pouvoir sortir de l'incertitude où l'on est, je crois que, posant pour premiers principes la sûreté de l'armée du roi et la neutralité de son altesse électorale, elle peut conclure le traité qu'on lui propose.

A Augsbourg, le 12 juillet 1704.

Signé BLAINVILLE

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1748, n° 165.

Son altesse électorale n'ayant que vingt-quatre heures à se déterminer, et M. le marquis de Blainville ayant déduit les forces des ennemis, celles du roi et de l'électeur, je n'ai rien à ajouter à son avis, dont je suis, d'autant plus que je suis persuadé que l'électeur et toute sa famille seraient fort à charge à sa majesté, et que je doute que si son altesse électorale prenait le parti de passer en France, elle y fût suivie de ses troupes; et je crois aussi que ce prince ne fera aucun traité que la sûreté de l'armée du roi n'y soit tout entière.

Signé Du Bourg.

Si l'électeur peut obtenir une neutralité, je crois qu'il est avantageux pour le service du roi d'y consentir.

Signé le comte de Lannion.

Si l'électeur peut obtenir une neutralité, je crois qu'il est avantageux pour le service du roi d'y consentir.

Signé Vratteville Conflans.

Je suis d'avis d'attendre des nouvelles de M. de Tallard pendant huit jours; et si l'électeur ne veut pas attendre ce temps-là, de marcher avec l'armée de Bavière pour se rapprocher des montagnes ou de l'armée de M. de Tallard.

Signé Bouzols.

Je suis persuadé qu'une neutralité de l'électeur sera préjudiciable au service du roi, par la raison que ne pouvant plus entretenir ses troupes, elles recruteront totalement celles de l'empereur. Je pense donc que, ne trouvant plus de moyens de se soutenir ici, ni l'armée

du roi, il serait plus utile qu'il se retirât avec nous et ses troupes, d'autant qu'il trouvera toujours lieu de rentrer dans ses états à la paix, et qu'en attendant ses troupes demeureront au service du roi, qui deviendront sûrement contre, par une neutralité qu'il ne saurait soutenir avec le corps de troupes qu'il a actuellement sur pied.

Signé Levy.

Dans l'incertitude si son altesse électorale demeurera neutre quand l'armée du roi se retirera, mon avis est que nous fassions la guerre de toutes nos forces en attendant l'arrivée de M. de Tallard; je crois que mon avis est plus profitable pour le service du roi, et que cependant on leur fasse, avec nos partis, la guerre de toutes parts.

Signé le Camus de Bligny.

Mon sentiment est que, si son altesse électorale veut bien faire joindre à l'armée du roi le plus grand nombre de ses troupes qu'elle pourra, l'on est en état de la soutenir en ce pays en se joignant à l'armée qui doit venir sous les ordres de M. le maréchal de Tallard, et cela conviendra mieux, selon moi, aux affaires du roi qu'une neutralité de la part de son altesse électorale, de laquelle je ne serais d'avis qu'au cas qu'il n'y eût point de secours à espérer de France.

Signé de Vivans.

Je suis de l'avis de M. de Levy.

Signé Dorington.

Mon avis est de faire joindre le plus grand nombre des troupes

de son altesse électorale à celles du roi et de continuer la guerre, étant plus importante pour les intérêts du roi et de son altesse électorale qu'une neutralité.

Signé A. LEE.

Comme cette guerre est insoutenable sans communication, il serait, à ce que je crois, à désirer pour les intérêts du roi que l'électeur passât en France avec la plus grande partie de ses troupes et l'armée du roi, vu qu'il n'y a aucune certitude non-seulement pour la subsistance desdites troupes pendant le reste de la campagne, mais aussi pendant l'hiver; ainsi, dans cette incertitude et celle où est M. de Tallard actuellement, je crois que le parti de la neutralité pour son altesse électorale convient mieux aux affaires du roi; il n'y aurait pas même à balancer si ce n'était par rapport à la guerre de Savoie.

Signé CHAMARANDE.

Je suis d'avis de supplier son altesse électorale d'attendre huit jours pour savoir si les troupes que commande M. de Tallard ont passé les montagnes, auquel cas il faudra faire la guerre de toutes ses forces. Si l'espérance de l'arrivée de cette armée est perdue et aussi la communication par ce moyen, mon avis est d'accepter la neutralité de l'électeur, et de se servir de ses troupes pour repasser de concert les montagnes, attendu l'impossibilité de la subsistance et de passer l'hiver en ce pays-ci sans le secours des troupes de l'électeur.

Signé MARIVAULT.

Pour répondre dans toutes les circonstances aux propositions que M. le maréchal vient de nous faire, je dirai que vu l'incertitude et l'é-

loignement où est l'armée de M. le maréchal de Tallard, le manque de subsistances et la supériorité des ennemis, sur lesquels vous ne pouvez rien entreprendre, il n'est pas contre le service du roi que son altesse électorale entre dans une neutralité solide avec les ennemis, et que l'armée de sa majesté puisse se retirer sur le Rhin avec sûreté.

Signé DE DRUYS.

Ne pouvant soutenir la Bavière, que les ennemis occupent actuellement et dévastent, M. le maréchal de Marcin n'ayant depuis quinze jours aucune nouvelle de l'armée de M. le maréchal de Tallard, et ne pouvant encore rassembler les troupes de Bavière par la situation où sont les ennemis, je crois qu'une neutralité bien observée est plus profitable au roi, d'autant plus que sa majesté se conserve un fidèle ami dans le cœur de l'Allemagne, et qu'elle serait fort fâchée de voir l'électrice et ses enfants dans la puissance de l'empereur, ce dont elle court risque.

Signé DE ROSEL.

Les conquêtes que l'alliance de M. l'électeur de Bavière nous a fait faire la campagne dernière, et l'application que l'on a de nous envoyer de l'argent et des troupes, me fait croire qu'il faut tout faire pour nous conserver cette alliance, d'autant plus que les ennemis ont beaucoup plus perdu que nous à l'affaire de Donawert.

Signé MAGNAC.

Billet de M. de Mortani à M. le maréchal de Tallard. 19 juillet 1704[1]. (Voir page 532.)

Je me suis embusqué la nuit entre Rottweil et le chemin de Balen, où je n'ai rien pu apprendre. Il n'y a que trois cents chevaux qui sont campés derrière Rottweil, détachés depuis quatre jours de l'armée de M. le prince Eugène.

Ce matin j'ai envoyé une troupe de hussards et quelques cavaliers pour les attirer hors de leur camp. Ils sont venus de fait avec l'infantérie pour attaquer les petites troupes; ils sont tombés dans mon embuscade; toute l'infanterie a été tuée ou prise, mais la cavalerie a pris la fuite; cependant on en a tué et fait plusieurs prisonniers. Le commandant de l'infanterie est pris. Il m'a dit que l'armée du prince Eugène était dispersée en plusieurs endroits, et qu'on ne sait pas encore quand elle s'assemblera; ils attendent la jonction de M. de Thungen.

Je suis, etc.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1750, n° 81.

ORDRE DE BATAILLE DE

LE DUC DE MARL

LORD CHURCHILL. THUNGEN. COMTE

Lieutenants généraux : MM. LUMLEY. HOMPESCH. LORD CUTS
Majors généraux : MM. WILLERS. HERBEVILLÉ. WILKENS.
Brigadiers : MM. BERNHEIM. BEVEREN

	39	82
CAVALERIE.		
Schulembourg	»	3
Erbach	»	2
Baldwin	»	1
Geldern	»	2
Anspach	»	4
Noyelles	»	2
Voigt	»	2
Régiment royal	»	2
Wood	»	2
Wintham	»	2
Schomberg	»	2
Cadogan	»	1
Lumley	»	3
Aurol	»	4
Prince héréditaire	»	4
Royal-irlandais	»	2
Royal-écossais	»	1
Horn	1	»
Gardes anglaises	1	»
Orkney	1	»
Derby	1	»
Hamilton	1	»
Churchill	1	»
Row	1	»
Marlborough	1	»
[illegible]	1	»
TOTAL	39	82

Lieutenants généraux : MM. BULOW.
Majors généraux : MM. WILLERS. HESSE-HOMBOURG.

	30	62
CAVALERIE.		
Greffendorff	»	3
Saxe-Hildeburghausen	»	2
Banier	»	2
Hardemberg	»	3
Erbach	»	2
Gardes du corps bessois	»	2
Spiegel	»	2
Botmar, dragons	»	4
Willers	»	4
Bulow	»	4
Orkney	1	»
Ferguson	1	»
Merdick	1	»
Ham	1	»
Gardes de Hanovre	1	»
Hulsen	1	»
[illegible]	1	»
TOTAL	30	62

RÉSERVE.	BATAILLONS.
Bareuth, dragons	»
Grenadiers	5
Oosten	»
Leutsch	»
TOTAL	5

lliés, 18 JUILLET 1704[1].

…E LOUIS DE BADE.

…LLERN. DUC DE WURTEMBERG.

GOOR. BIBRA. OSTFRISE. — COMTE DE STIRUM.

CUSANI. ERFF. — FUGGER.

ALEXANDRE DE WURTEMBERG. — MERCY.

1re LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Stirum, dragons	»	6
Fleischenbach	»	5
Hohenzollern	»	6
Gronsfeld	»	6
Mercy	»	6
Hanovre	»	6
Gardes de Wurtemberg	»	3
Castelli, dragons	»	6
INFANTERIE.		
Bade	2	»
Salm	2	»
Bibra	2	»
Fuchs	2	»
Tollete	2	»
Beveren	1	»
Bernsdorf	1	»
Goor	1	»
Sturler	1	»
Rechtern	1	»
Heidenbrecht	1	»
Prce royal de Prusse	1	»
Varenne	1	»
Wolfenbüttel	1	»
Schwerin	1	»
Beinheim	1	»
Gardes de H…	1	»

…TEMBERG, général d'artillerie. — COMTE DE LATOUR, général de cavalerie.

…N. LUCT. REISCHACH. — WALD. PRINCE DE BAREUTH.

2e LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Zant	»	6
Auffsatz	»	5
Darmstadt	»	6
Moorheim	»	»
Œttingen, dragons	»	3
Bibra	»	3
Cusany	»	6
Wurtemberg	»	3
INFANTERIE.		
Erff	2	»
Schneblin	2	»
Wald	2	»
Torti	1	»
Reischach	2	»
Saint-Poll	1	»
Bernsdorf	1	»
Tecklenbourg	1	»
Rantzau	2	»
Grenadiers	2	»
Hermann	»	»

…ATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
…gne	39	82
…igne	30	62
…	5	9
…l	74	153

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1748, n° 174.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy à M. le maréchal de Tallard.

Du camp d'Offenbourg, 17 juillet 1704[1].

(Voir page 540.)

J'ai reçu ce matin à une heure, monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 15 et 16; avec la dernière, la copie de la lettre du 12 de M. le maréchal de Marcin, qui y était jointe, et en arrivant ici j'ai reçu encore la lettre que vous m'avez écrite le 16 avec la dépêche pour le roi, que je fais passer en toute diligence avec la copie de la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire présentement. Pour finir plus promptement ma dépêche et me renfermer dans ma réponse sur les choses les plus essentielles, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il me paraît que vous vous déterminez aux meilleurs partis que vous puissiez prendre. La situation où se trouve M. l'électeur de Bavière étant aussi pressante qu'elle l'est, soit par manque de forces ou de volonté, ayant laissé madame l'électrice et ses enfants à Munich, croyez qu'il ne s'exposera à aucune extrémité; aussi je crains un accommodement, et je le crois. Le retardement jusqu'au 15 ne changera rien.

Suivant ce qui peut arriver, il me semble que vous êtes bien placé à Tuttlingen, soit pour vous porter brusquement sous Ulm ou pour favoriser la retraite de M. de Marcin, si son armée revient bien entière. Je n'envisagerais pas comme un malheur l'accommodement de M. l'électeur, surtout s'il demeurait neutre; j'ose dire que je le tiendrais même très-avantageux. Le roi doit Brisach, Huningue et Landau à l'alliance avec ce prince. M. de Savoie sera forcé avec plus de nécessité de se soumettre à la clémence du roi que M. l'électeur ne l'est de faire son accommodement avec l'empereur; nos forces étant réunies, que nous fera toute l'Allemagne depuis que vous avez repris Landau? Je finis les raisonnements et je viens au fait.

Je suis de votre avis, monsieur : Villingen vous est nécessaire dans tous les cas que vous avancez, et vous n'avez pas le temps d'aller à Rottweil. Si vous marchez en Bavière, certainement les ennemis pourront vous le reprendre, mais il ne vous serait plus utile; et si vous vous trouviez en état, ayant joint M. l'électeur, de revenir sur Rottweil et sur Villingen à la fin de la campagne, pouvant être en-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1755, n° 105.

core secondé par l'armée qui serait en Alsace, cela vous donnerait la facilité de reprendre Villingen et d'attaquer Rottweil; mais je crains bien que cela n'arrive pas. Vous jugez bien que je ne quitterai point la situation où je suis que votre destinée et celle de M. le maréchal de Marcin ne soient réglées. Je soutiendrai toujours avec un gros corps de troupes la vallée de la Kintzig. Je pourrai peut-être m'avancer à Oberkirchen pour la commodité des fourrages, d'où je la protégerai également et encore mieux; en un mot, monsieur, je ne ferai aucun mouvement que vous ne m'ayez fait l'honneur de me mander la dernière résolution que vous avez prise et que vous y ajoutiez vos avis et vos conseils sur ce que vous croirez de mieux et de plus utile pour le service du roi.

J'arrive d'une promenade que j'ai été faire aux lignes des ennemis depuis Ottersweier jusqu'à Stollhoffen; ceux qui les avaient déjà vues m'assurent qu'elles ne font que croître et embellir. Vous les connaissez; ainsi, monsieur, il est inutile de vous en rien dire; mais il me vient une idée que je vous supplie d'examiner, pour la rectifier si vous l'approuvez, ou pour la rejeter entièrement si vous ne la jugez pas praticable, supposé l'accommodement de M. l'électeur, que je crois fait. Dès que M. le maréchal de Marcin sera à portée de vous, ou que, prenant une route différente, il ne soit point nécessaire que vous protégiez sa retraite, ne pouvant, ce me semble, raisonnablement penser de vous faire un établissement en Allemagne avec une communication en Alsace, quoique vos deux armées fussent réunies, par cent mille raisons trop longues à déduire, ne pourriez-vous point entreprendre d'où vous êtes, renvoyant vos gros bagages par Hornberg, et ne gardant avec vous que l'artillerie et les caissons qui vous seraient nécessaires, d'entrer dans le Wurtemberg et ensuite dans la vallée du Rhin, par celle de Gernsbach ou d'Ettlingen, quand je marcherais en même temps aux lignes des ennemis dans le même poste où se mit M. le maréchal de Villars, et un corps que je ferais avancer à Lichtenau? Si les ennemis n'envoient point assez diligemment des troupes à M. le prince Eugène, le mouvement que je vous

propose se faisant promptement, ne croyez-vous pas, monsieur, que M. le prince Eugène serait forcé d'abandonner ses lignes? Se voyant attaqué par ses derrières, il faudrait de nécessité qu'il se partageât; et quelque impénétrables que puissent être ses lignes, dès qu'il ne les soutiendra point avec toutes ses forces, un corps d'infanterie qu'on jetterait dans la montagne pour les prendre à revers pendant qu'on occuperait son front, vis-à-vis du village de Vimbuch, un corps à Lichtenau, et vous, monsieur, qui viendriez par l'une de ces gorges dont je viens de vous parler, ne croyez-vous pas que le succès serait infaillible? Tout cela est conditionnel, car si les ennemis ont le temps de faire repasser des troupes à M. le prince Eugène, avant que ce que je vous propose puisse être exécuté, cela n'est plus praticable. Mais, supposé que M. le maréchal de Marcin se retire d'abord sur vous, renvoyant par la vallée de la Kintzig tout ce qui vous serait inutile, je crois qu'il serait immanquable de forcer les lignes, M. le prince Eugène ne pouvant soutenir en même temps avec les troupes qu'il a, dont vous connaissez bien mieux la force que moi, le débouché d'une vallée devant votre armée et les lignes devant celle que j'ai l'honneur de commander. Vous savez, monsieur, les avantages qu'il résulterait de rétablir le pont du Fort-Louis et de se mettre par là en état de faire le siége de Philipsbourg. Encore une fois, monsieur, tout cela est conditionnel, et il est apparent que les ennemis, le moment après l'accommodement fait avec M. l'électeur, enverront la plus grande partie de leurs forces sur le Rhin; mais il peut être possible de trouver la jointure de faire ce que je vous propose. Nous sommes portés sur les lieux, et d'un moment à l'autre nous pouvons mettre en exécution ce que je propose. Je vous répète encore, monsieur, que c'est une première idée, qui mérite d'être bien examinée; personne n'en décidera si bien que vous, par la connaissance que vous avez du pays et par les nouvelles que vous aurez des mouvements des ennemis; si vous croyez la chose possible, on ne saurait l'exécuter trop promptement. Vous croyez bien qu'on prendrait toutes les mesures nécessaires pour faire arriver des ponts de

bateaux et du pain au Fort-Louis. Si vous jugez cela impraticable, dès que l'armée de M. le maréchal de Marcin et la vôtre seront à portée de soutenir l'Alsace, je crois qu'il n'y aura pas un moment à perdre pour renvoyer des troupes en Flandre, car il n'y faut pas laisser arriver les Anglais avant que les troupes du roi y soient.

Je crois que vous ne comptez pas que je puisse soutenir Villingen si vous passez en Bavière; vous savez que cela est trop éloigné de moi.

J'aurai l'honneur de vous répondre plus en détail sur ce que vous me mandez à l'égard des îles du Rhin.

Je finis ma dépêche afin de faire partir votre courrier plus promptement. Ayez la bonté de m'avertir le plus diligemment que vous pourrez des nouvelles que vous recevrez de M. le maréchal de Marcin. M. de Sparre ne quittera point Hornberg tant que vous serez dans une situation douteuse. On ne peut être plus véritablement que je suis, etc.

ÉTAT DES BATAILLONS QUI RESTENT À L'ARMÉE DE M. LE MARÉCHAL DE VILLEROY, 20 JUILLET 1704[1].

(*Voir page* 541.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Gardes françaises	4	*Report*	24
Picardie	3	La Chaux	1
Le Roi	4	D'Aubigny	1
Gondrin	2	Grimaldi, espagnol	1
Charost	2	Larne, *idem*	2
Mortemart	2	Rupelmonde, *idem*	1
La Marck	2	Grimberghes	1
Sparre	2	Rhingraf	1
2e de Beauvoisis	1	Royal-artillerie	1
2e de Guyenne	1	Bombardiers	1
2e de Forest	1		
A reporter	24	TOTAL	34

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1755, n° 115.

MÉMOIRE DE L'ÉLECTEUR DE BAVIÈRE [1].

(*Voir page* 547.)

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Il y a à présent à l'armée, de mes troupes	5	23
Il arrivera le 10 d'août à Augsbourg	4	4
On tirera de la Bavière	9	12
Hussards	"	2
TOTAL	18	41

Le corps que l'on tire de la Bavière se doit assembler à Munich et de là marcher à l'armée, et ne saurait nous joindre avant le 20 août.

Lettre de M. le maréchal de Tallard à M. le maréchal de Marcin. Weissenhorn, 1er août 1704 [2]. (*Voir page* 551.)

Je viens de recevoir, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire d'hier à deux heures après midi. Je suis bien aise de la tranquillité des ennemis; je ne connais point leur situation ni ce qu'ils peuvent faire; je sais que la sûreté de notre jonction est le point le plus important qu'il y ait jamais eu dans le monde. Ainsi, monsieur, je suis persuadé qu'il faut prendre toutes les précautions qui peuvent tomber dans l'esprit, et que c'est en de pareilles occasions que les doubles sûretés sont nécessaires. C'est à vous, monsieur, d'après cela, à juger en quoi elles doivent consister.

Je compte que vous aurez la bonté de donner ordre à ma subsistance. Il faudra du pain à mes troupes le 6.

Votre convoi est avec moi, et je n'ai jamais vu d'armée si gaie et si leste que la nôtre. Ce n'est point du verbiage, cela est vrai; si nous y avions passé l'hiver peut-être en serions-nous las.

Verceil est pris; il y a des lettres de Suisse même qui assurent que la garnison est prisonnière de guerre, mais cela demande confirmation.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1750, n° 124.
[2] *Idem*, n° 127.

Voilà M. de Savoie réduit à quitter ses états, car le corps de M. le grand-prieur va encore agir contre lui.

Je n'ai point eu de nouvelles du corps de M. le prince Eugène; il existe certainement; il n'est plus question que du lieu où il est. Je le crois le 31 à Tressen; M. de Cheyladet en doute encore; cela sera éclairci aujourd'hui.

J'espère trouver de vos nouvelles ce soir à Krumbach, et au pis aller demain au soir où vous savez que je dois aller.

ÉTAT DES PRISONNIERS FAITS SUR LES ANGLAIS ET HOLLANDAIS [1].

(*Voir page* 602.)

	NOMBRE de PRISONNIERS
Maréchaux de camp	1
Brigadiers	1
Colonels en pied	5
Lieutenants-colonels	6
Majors	7
Capitaines	46
Lieutenants	65
Enseignes	62
Cornettes	4
Maréchaux des logis	4
Soldats	1,883

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1750, n° 164.

ÉTAT DES PRISONNIERS FAITS PAR LE DUC DE MARLBOROUGH ET LE PRINCE EUGÈNE.

(*Voir page* 602.)

PAR LE DUC DE MARLBOROUGH [1].

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	S.-LIEUTENANTS.	SOLDATS.
INFANTERIE.					
Provence	1	6	5	3	316
Royal	3	32	29	22	980
Boulonnais	1	10	9	10	308
Montfort	2	15	17	15	419
Saint-Second	1	11	13	"	213
Languedoc	2	16	20	15	586
Artois	2	20	20	16	660
Robecq	1	1	6	2	175
Chabrillant	1	4	"	"	72
	14	115	119	83	3,729
CAVALERIE					175
DRAGONS.					
La Reine ..... 50 } 90 officiers					281
Rohan .... 40 }					290
					4,475

Officiers blessés dans Dillingen et Lauingen.... 60
Officiers de cavalerie blessés qui sont à Höchstett. 36

PAR LE PRINCE EUGÈNE [1].

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	S.-LIEUTENANTS.	SOLDATS.
INFANTERIE.					
Navarre	3	32	34	27	1,029
Santerre	2	20	16	18	570
Greder	2	23	33	"	236
Aunis	2	17	15	10	441
Montroux	1	8	8	6	297
Zurlauben	2	24	34	8	360
Agenois	1	12	10	11	240
Lassay	1	11	7	3	200
Blaisois	1	6	6	8	292
Royal-artillerie	"	7	3	"	115
	15	160	166	91	3,780
CHARRETIERS	"	25	27	"	
CAVALERIE					175
DRAGONS.					
Mestre de camp gén[l]. 38 } 76 officiers					300
Vassé .... 38 }					289
					4,544

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1750, n° 164.
Idem, n[os] 132 et 133.

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. le maréchal de Villeroy. Du camp de Wiblingen, 15 août 1704[1]. (Voir page 603.)

J'eus l'honneur de vous informer dès avant-hier, monsieur, du malheureux succès de la journée du 13 de ce mois; mais dans le doute où je suis que ma lettre soit parvenue jusqu'à vous, j'ai l'honneur de vous écrire encore celle-ci, que je vous envoie par le sieur Dubois, pour vous mander que l'infanterie de l'armée de M. le maréchal de Tallard ayant été partie défaite et partie prisonnière de guerre, avec les quatre régiments de dragons de son armée, dont il n'est resté que la cavalerie, ce corps, joint à l'armée que j'ai l'honneur de commander, qui a été plus heureuse, n'étant pas suffisant pour soutenir seul la guerre en ce pays-ci avec le peu de troupes que l'électeur avait à l'armée, le reste des siennes ne pouvant nous joindre, j'ai pris le parti, après avoir consulté tous les officiers généraux et pris leurs avis par ordre de l'électeur, de me rapprocher au plus tôt de la vôtre, monsieur, pour conserver celle-ci au roi, qui est encore en assez bon état pour les fatigues qu'elle a souffertes, et après avoir non-seulement soutenu, mais repoussé heureusement tous les efforts des ennemis pendant le combat du 13 de ce mois, dont je n'ai pas le loisir de vous rendre compte en détail présentement, pour passer au plus pressé, qui est de vous représenter, monsieur, lanécessité indispensable qu'il y a que vous vouliez bien vous approcher tout au plus tôt, avec votre armée, à l'entrée des montagnes, pour nous la faciliter, et pour empêcher, par ce moyen, que les ennemis, très-supérieurs en nombre, ne s'y opposent, ce qui pourrait leur être assez aisé; il est question de sauver au roi une bonne armée, après la perte qu'il vient de faire de l'infanterie de l'autre, au nombre de trente-sept bataillons, dont il y en a eu vingt-six prisonniers de guerre, et le reste absolument défait.

L'électeur a résolu de suivre la destinée de l'armée, qui ne peut espérer de sûreté dans sa retraite qu'en trouvant la vôtre prête à la protéger à l'entrée des montagnes; sans quoi il est moralement impossible qu'elle puisse réussir dans son passage.

Je fais partir demain au soir les gros bagages et l'infanterie de cette

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1756, n° 52.

armée, que je suivrai le lendemain 18 avec la cavalerie, campant à Munderkingen, le 19 à Riedlingen, le 20 à Krauchenwiesen, le 21 à Mösskirchen, le 22 à Tuttlingen, le 23 à Hüfingen, et le 24 à l'entrée des montagnes, sur le Torner, ou à Saint-Georges. Il serait fort aisé aux ennemis de nous en défendre l'accès, si votre armée n'était pas à portée de l'empêcher. J'ose espérer que cette lettre parviendra jusqu'à vous, à laquelle je n'ai rien à ajouter que les assurances, etc.

ÉTAT DES TROUPES CAMPÉES DANS LA LIGNE DE BÜHL [1].

(*Voir page* 605.)

INFANTERIE.			CAVALERIE.		
EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILL.	EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	ESCADR.
Du côté des montagnes........	Darmstadt....... Anspach........ Rebender........	6	Derrière Bühl.....	Fenninger, carabiniers....... 3 Hatzfeld....... 3 Chelsco....... 3 Wiser......... 3	12
Près de Bühl.....	Oberrenich....... Bottelar......... Deux compagnies de Nassau et quelques compagnies de Mayence....	4		DRAGONS.	
En bas de Bühl...	Barbo........... Boutcher........	3		Wittgenstein... 3 Le général Feller 3 Leinich....... 3	9
Près du fort de l'Étoile..........	Bentheim........ Haxhausen.......	4			
	TOTAL.....	17		TOTAL.....	21

Le régiment de Schönberg, à M. le prince de Bade, à Openau, de 6 compagnies chacune de 100 hommes; mais elles ne font que 400 hommes.

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie......................................	17	"
Cavalerie......................................	"	21
Dragons......................................		
TOTAL..................	17	21

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1756, n° 28.

ÉTAT DES TROUPES CAMPÉES SOUS ROTTWEIL [1].

(*Voir page* 605.)

TROUPES.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.			
Quatre régiments faisant		8	"
CAVALERIE.			
Stolberg	4		
Schellart	2		
Frankenberg	2	"	12
Nassau	2		
Leib, régiment de Neubourg	2		
DRAGONS.			
Paderborn		"	4
TOTAL		8	16

Sans compter ce qu'il y a de troupes campées depuis Manheim jusqu'à Rastadt.

RÉCAPITULATION.

		BATAILLONS.	ESCADRONS.
Quatre régiments d'infanterie		8	"
Cavalerie	12	"	16
Dragons	4		
TOTAL		8	16

ÉTAT DES TROUPES QUE LES ENNEMIS ONT EMPLOYÉES SUR LES DIFFÉRENTS ORDRES DE BATAILLE ET LISTES QU'ILS ONT RÉPANDUS [2].

(*Voir page* 616.)

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Ils avaient avec le prince de Bade et lord Marlborough	77	153
Ils ont publié que le prince Eugène avait amené avec lui	19	39
Qu'ils avaient à Villingen	8	"
Et dans les lignes de Stollhoffen	16	8
Ils peuvent avoir en Flandre tout au plus, tant du côté de la Meuse que de celui de la mer	62	70
TOTAL	182	270

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1756, n° 27.

[2] *Idem*, n° 62 *bis*.

ÉTAT DES TROUPES DU ROI [1].

(*Voir page* 616.)

TROUPES.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
De l'armée du maréchal de Marcin	50	108
De celle du maréchal de Villeroy, y compris le corps du comte de Coigny	42	60
Troupes de M. de Bedmar	50	52
Troupes aux ordres du comte de Lamothe	22	»
Troupes que l'électeur de Bavière amène avec lui	5	23
TOTAL	169	243
Pour l'Alsace	60	100
Pour la Flandre	109	143
TOTAL	169	243

ÉTAT DES TROUPES QUI SERONT EN ALSACE SOUS LE COMMANDEMENT DE M. LE MARÉCHAL DE MARCIN [2].

(*Voir page* 617.)

INFANTERIE.			
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Les 50 bataillons qui reviennent avec lui d'Allemagne	50	*Report*	55
2e de Beauvoisis	1	La Chaumontauban	1
Mortemart	2	D'Aubigné	1
2e de Guyenne	1	Grobendonck, espagnol	2
2e de Forest	1	Depas	1
A reporter	55	TOTAL	60

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1756, n° 62 *bis*.
[2] *Idem*, vol. 1750, n° 148 *bis*.

CAVALERIE ET DRAGONS.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Gendarmerie	8	*Report*	58
Mestre de camp général	3	Roux	2
Royal	3	Choiseul	2
Royal, Piémont	3	Conflans	2
Dauphin-étranger	3	Vivans	2
Bourgogne	3	Anlezy	2
Orleans	3	Fourquevaux	2
Condé	3	Merinville	2
Prince Charles	3	Lavaupalière	2
Quintin	2	Forsat	2
Saint-Pouanges	2	La Billarderie	2
La Vallière	2	Chevalier de Bissy	2
La Baume	2	L'Isle du Vigier	2
Sommery	2	Rouvray	2
Montrevel	2	Croy, espagnol	2
Tarneau	2	Heyder	2
Montmain	2		
Heudicourt	2	DRAGONS.	
Aubusson	2	Listenois 3	
Livry	2	La Vrillière 3	
La Ferronnaye	2	Fonbeausard 3	12
Barentin	2	Flavacourt 3	
A reporter	58	TOTAL	100

RÉCAPITULATION.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie		60	"
Cavalerie	88	"	100
Dragons	12		
TOTAL		60	100

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY, 22 AOÛT 1704[1].

(*Voir page* 618.)

Premièrement : sur le parti que l'on fera prendre à l'armée de M. le maréchal de Marcin, après qu'elle aura joint celle de M. le maréchal de Villeroy, supposé qu'elle la joigne heureusement.

Secondement : supposé qu'on juge à propos de faire repasser ces

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1893, n° 34.

armées dans la vallée du Rhin, sur les mouvements qu'on leur fera faire et sur les Pays-Bas, où on les fera aller.

Troisièmement : en quelque endroit de la vallée du Rhin où l'on fasse aller lesdites armées, soit en deçà, soit au delà de ce fleuve, sur la manière de les faire subsister.

Quatrièmement : sur la disposition des quartiers à donner aux troupes desdites armées pendant l'hiver prochain, en sorte qu'elles soient à portée des frontières de l'Allemagne pour arrêter les ennemis, et pour les empêcher de rien entreprendre sur lesdites frontières.

Cinquièmement : sur ce qu'il convient de faire en Italie, sur le fondement que les ennemis y enverront dans peu un corps considérable de troupes.

Sixièmement : sur ce qui regarde l'Espagne et les états que cette couronne a en Italie.

Septièmement : sur la manière et les moyens de remettre sur pied un corps d'infanterie et de dragons qui puisse remplacer celui qui a été perdu à la bataille d'Höchstett.

Sur le premier article. Les avis pourront être partagés sur ce qu'il conviendra que les armées du roi fassent, après que M. l'électeur de Bavière et M. le maréchal de Marcin auront joint M. le maréchal de Villeroy.

Les uns croiront qu'il faudrait que lesdites armées, pourvues de nouveau de munitions de guerre et de bouche, remarchassent brusquement en Souabe pour profiter de l'affaiblissement que les actions de Schellenberg et d'Höchstett ont indubitablement causé aux ennemis, et, pour les attaquer une seconde fois, comptant que, par l'avantage qu'on remporterait vraisemblablement sur eux, on pourrait rétablir les affaires du roi et de M. l'électeur en Allemagne.

Les autres estimeront qu'il conviendrait que les armées de sa majesté, étant réunies, entrassent dans le pays de Wurtemberg, y prissent Schorndorf et Heilbronn, envoyassent, pendant que les armées ennemies seraient éloignées d'elles, un corps de troupes considérable

par Pfortzheim, dans la vallée du Rhin, pour attaquer par derrière les postes de Bühl et de Stollhoffen, et en chasser les ennemis pour ouvrir le Fort-Louis et y rétablir un pont sur le Rhin, et, après avoir fait ces expéditions, pour revenir joindre les armées susdites qui seraient dans le pays de Wurtemberg; et, après le retour du corps susdit audit pays, que lesdites armées réunies fissent de grands amas de vivres qu'elles tireraient tant dudit pays de Wurtemberg que du Rhin, et prissent des mesures pour se soutenir contre les ennemis au cas qu'ils vinssent dans ledit pays, et pour y prendre ensuite des quartiers d'hiver, ce qui causerait une grande diversion aux ennemis, soutiendrait peut-être encore pour quelque temps les mécontents de Hongrie, et rétablirait la réputation des armes du roi dans l'empire.

Ceux du susdit avis ajouteront que le parti de tout point le plus mauvais qu'on puisse prendre, c'est de faire revenir les armées du roi dans la vallée du Rhin, et par conséquent en Alsace, parce que, outre qu'elles auront bientôt consommé ladite province étroite et déjà à demi mangée comme elle est entre la rivière de Zorn et Landau, dont cependant la conservation est absolument nécessaire pour soutenir les places fortes qui y sont, et pour entretenir les troupes qui devront y hiverner, d'autant plus qu'on est privé présentement des secours de la Lorraine, qui, dans les guerres précédentes, contribuait fort au maintien de l'Alsace, parce que, dis-je, lesdites armées ne pourront point agir ensemble, et seront obligées de se séparer pour s'opposer aux irruptions que les ennemis tenteront vraisemblablement de faire par plusieurs endroits dans ladite province ou du côté de la Moselle et de la Sarre.

Les derniers, considérant que le roi n'a ou n'aura dans peu aucun établissement en Souabe au delà des montagnes de la Forêt-Noire, et prévoyant de grandes difficultés sous le rapport tant des vivres que des équipages, à faire retourner lesdites armées sur le Danube, ou à les faire entrer et ensuite hiverner dans le pays de Wurtemberg par les oppositions que les ennemis et la nature même pourront

y apporter; ces derniers, dis-je, seront persuadés qu'après la jonction de M. l'électeur et de M. le maréchal de Marcin à M. le maréchal de Villeroy, il n'y a pas de meilleur ni de plus sage parti à prendre que de faire repasser au plus tôt les montagnes auxdites armées, et de les faire entrer d'abord dans la vallée du Rhin et ensuite en Alsace.

Je ne suis point assez habile pour décider sur une matière aussi importante que celle dont il s'agit. Je me contente de l'exposer au roi et de lui déduire les différents sentiments que l'on peut avoir sur icelle, afin que sa majesté, après avoir bien examiné les avantages et les inconvénients qui accompagnent lesdits avis, puisse faire choix du parti qui conviendra le mieux au bien de son service dans la conjoncture présente.

Je dirai cependant que l'armée de M. le maréchal de Marcin, les débris de celle de M. le maréchal de Tallard, et ce qu'il y a de troupes de Bavière, ayant souffert dans le combat, et étant par conséquent un peu délabrées, comme aussi ayant peut-être perdu, tant dans l'action que dans la route d'Ulm aux montagnes, une partie de leurs équipages (ainsi que cela arrive ordinairement en pareil cas), il y a à craindre que le roi ne soit obligé de faire repasser lesdites armées dans la vallée du Rhin, et de là en Alsace pour s'y réparer.

Sur ce fondement, je vais dire, dans les trois articles suivants, ce que j'estime qu'il faut faire pour pourvoir à la subsistance desdites armées, sauf à marquer dans la suite ce que je croirais qu'il conviendrait de faire, au cas que sa majesté, de concert avec MM. ses généraux, jugeât convenable et praticable de faire retourner ses armées sur le Danube, ou plutôt de les faire passer dans le pays de Wurtemberg au lieu de la vallée du Rhin.

Sur le second article. Comme rien n'est plus important que de ménager autant qu'on pourra l'Alsace pour pouvoir y faire hiverner beaucoup de troupes, on peut, en attendant qu'on voie le parti que les ennemis prendront, faire subsister les armées du roi dans la

plaine de Weil et dans le Brisgau, sauf à leur faire repasser diligemment le Rhin, pour se porter où il sera besoin dès qu'on s'apercevra que les ennemis se mettront en devoir de passer ce fleuve ou de passer les montagnes pour entrer dans le Brisgau.

Sur les troisième et quatrième articles. Soit que les armées susdites du roi demeurent dans le Brisgau, soit qu'elles repassent le Rhin, et particulièrement si elles le repassent, comme le Brisgau est petit et ne peut pas fournir une grande et longue subsistance, qu'il ne convient pas de ruiner l'Alsace, et que les pays de la basse partie de cette province sont déjà ruinés tant de longue main que par le séjour que les armées de MM. les maréchaux de Villeroy et de Tallard y ont fait au commencement de cette campagne, il faut se mettre au plus tôt en état de fournir de l'avoine à la cavalerie, et, afin de soulager d'autant les finances du roi, il faut, pendant que les ennemis ne sont pas encore sur le Rhin, en tirer le plus qu'on pourra du Palatinat, qui est en deçà de ce fleuve, des évêchés de Spire et de Worms et de l'archevêché de Mayence, et envoyer pour cet effet de la cavalerie à Landau, pour mettre M. de Laubanie en état de se faire obéir par les peuples des pays susdits.

Il ne sera pas non plus hors de propos d'envoyer un corps de cavalerie sur la Moselle, tant pour protéger la frontière de France et du pays de Luxembourg, de ce côté-là, que pour obliger les peuples des pays de Trèves et du Hundsrück de fournir à Thionville des avoines auxquelles on pourra avoir recours pour la subsistance des troupes que la disposition des affaires obligera d'envoyer dans la suite de ce côté-là.

J'ajouterai à ce qui regarde la subsistance des armées du roi, pendant le reste de cette campagne, qu'il est de la prudence de se faire de bonne heure un plan pour les quartiers d'hiver desdites armées, afin de pouvoir faire faire dans les pays destinés pour lesdits quartiers, les provisions nécessaires pour la subsistance des troupes. Sur quoi il est à propos que lesdits quartiers soient le plus sur la

frontière du côté de l'Allemagne qu'il sera possible, afin d'être en état de repousser les ennemis s'ils voulaient pendant l'hiver entreprendre quelque chose sur ladite frontière.

Sur le cinquième article. Comme il est fort à craindre que les ennemis ne renvoient un corps considérable en Italie, pour y faire changer les affaires de face, et pour y rallumer une nouvelle et plus forte guerre, particulièrement du côté de la basse Lombardie, il est à propos de s'arranger au plus tôt sur le parti que l'on prendra, supposé que cela arrive, comme aussi sur ce qu'on jugera à propos de raser et de conserver des places fortes de ce côté-là.

Il est aussi à propos d'examiner si, pour le bien des affaires, il ne conviendrait pas, avant que les Allemands fussent de retour en Italie, que M. de Vendôme, après la prise d'Ivrée, où il est vraisemblablement engagé présentement, au lieu d'entreprendre un autre siége, mît tout en usage pour tâcher d'attaquer M. de Savoie, pendant qu'il est aussi faible qu'il est, et de le battre. Un avantage considérable remporté sur ce prince l'obligerait peut-être à s'accommoder et produirait d'excellents effets dans la conjoncture présente. A tout hasard il ne saurait guère y avoir de risque ni d'inconvénient à le tenter.

Il serait bon de faire au plus tôt des provisions de vivres dans le Milanais, afin de pouvoir les envoyer dans la Lombardie, au cas que, sur un retour des Allemands dans ce pays-là, on fût obligé d'y faire passer des troupes d'augmentation.

Sur le sixième article. Comme il y a à craindre que le grand avantage que les ennemis viennent de remporter en Allemagne sur les armées de France et de Bavière ne produise de mauvais effets dans les esprits des Espagnols et des Italiens sujets de la couronne d'Espagne, et n'indispose ceux qui ne sont pas les plus fidèles ni les plus affectionnés au roi catholique, il est, ce semble, de la prudence de n'avoir pas tant en vue de faire dorénavant des conquêtes sur le Portugal que de tâcher de reprendre Gibraltar, et de s'assurer des troupes d'Es-

pagne en les faisant bien payer, et des principales places de guerre, comme Cadix, Barcelone, Badajoz, etc. en y mettant en garnison des troupes qu'on croira les plus fidèles et sur lesquelles on croira pouvoir faire plus de fond, comme aussi d'observer les seigneurs espagnols qui seront suspects; d'étouffer dans leur naissance les soulèvements qui pourront survenir, et surtout de veiller soigneusement à la sûreté, d'un côté, de la personne du roi catholique, et, de l'autre, des places de Fontarabie, de Saint-Sébastien et de Pampelune; car il convient, pour bien faire, que le roi en soit maître, afin de pouvoir y avoir recours au besoin.

Si l'on pouvait aussi s'assurer du château de Montjouy, qui commande Barcelone, ce serait un grand bien.

Les précautions susdites doivent s'étendre, autant qu'il sera possible, sur les états d'Italie qui appartiennent à la couronne d'Espagne, et particulièrement sur les royaumes de Naples et de Sicile, qui sont le plus sujets aux révolutions; car, pour le Milanais, il y a moins à craindre, parce que les armées du roi sont ou seront vraisemblablement toujours dans le voisinage de ce pays. Cependant il est bon de se bien assurer du château de Milan, pour tenir en bride ceux de la ville, qui forment la plus considérable partie du pays, et qui lui donnent le mouvement dans l'occasion.

A l'égard des Pays-Bas espagnols, il est à propos que le roi s'assure plus que jamais de Luxembourg, de Namur et d'Ostende. M. l'électeur de Bavière voudra apparemment retourner audit pays. Comme il y est fort aimé, il pourra mieux que personne le contenir dans le devoir, et en tirer de grands secours.

Sur le septième article. Il est difficile que le roi, pour se mettre en état de se soutenir contre ses ennemis et de faire l'année prochaine une bonne et honorable paix, car il n'est pas possible d'en faire présentement une de cette qualité, après le triste événement qui vient d'arriver; il est difficile, dis-je, que le roi puisse se dispenser de remettre sur pied les corps tant d'infanterie que

de dragons qu'il a perdus en dernier lieu à la bataille d'Höchstett.

Cela présupposé, quoique plusieurs gens seront peut-être d'un avis contraire, sur ce qu'ils croiront qu'il y a de l'impossibilité à le faire, il faut examiner les différents moyens de parvenir à ce prétendu rétablissement.

Faire des régiments nouveaux de troupes réglées : à moins que ce ne fussent Monseigneur, messeigneurs ses enfants, monseigneur le duc d'Orléans, messeigneurs les princes du sang, et les grands seigneurs du royaume, et particulièrement ceux qui ont des gouvernements de provinces, qui se fissent un plaisir et une affaire de les faire, auquel cas ils pourraient être bons, cela serait inutile et de nul service, particulièrement de la part des officiers, qu'on aurait peine à trouver de la qualité requise.

Faire des régiments de milice, ce serait la même chose, c'est-à-dire aussi peu bon et aussi peu utile que l'autre.

Pour moi, soumettant avec respect mon sentiment à celui du roi, et sans prétendre que ce que je vais dire soit bon et exempt d'inconvénients, je ne sache qu'un expédient qui, quoiqu'il puisse être tourné de différentes façons, revient à peu près au même. C'est :

Ou de prendre une compagnie dans chaque bataillon français, hors dans ceux qui sont en Espagne, et d'en former des bataillons, qui seront en état de servir dès le premier jour; et, pour faire une compagnie qui remplace celle qui aura été prise dans un bataillon, de prendre deux vieux soldats dans chaque compagnie dudit bataillon, ce qui fera vingt-deux hommes, et d'y en ajouter vingt-huit nouveaux; ce qui fera la compagnie complète et bonne; et du reste deux vieux soldats de plus ou de moins dans chaque compagnie n'y feront pas une grande différence.

En faisant ce que je viens de dire, on fera une espèce de bien dans les corps en faisant du mouvement parmi les officiers et en trouvant par là le moyen d'en avancer plusieurs, ce qui engagera les autres à continuer de bien servir.

Ou de prendre trois hommes par compagnie avec dix ou douze

nouveaux soldats qu'on y ajoutera, et de choisir dans chaque bataillon des officiers qui aient servi, pour commander ladite compagnie; de ces compagnies former des bataillons.

Ou de prendre, par exemple, dans le régiment de Picardie, qui a trois bataillons en campagne, trois compagnies par bataillon, ce qui fera neuf compagnies et formera audit corps un quatrième bataillon, moyennant trois compagnies nouvelles qu'on lèvera et qu'on y ajoutera. Comme aussi il faudra lever neuf compagnies nouvelles pour remplacer les neuf vieilles qui auront été tirées des trois vieux bataillons pour former le quatrième, et ainsi dans les autres régiments d'infanterie. Et à l'égard de ceux qui n'ont pas trois bataillons, on en formerait un de trois compagnies, que l'on tirerait de deux ou de trois régiments.

Cette dernière ne serait pas, à mon sens, si bonne et gâterait plus la vieille infanterie que les deux précédentes.

Supposé que le roi jugeât à propos de former les bataillons nouveaux suivant l'une des deux premières manières marquées ci-dessus, il ne faudrait point, ce semble, que sa majesté leur donnât les noms des régiments qui sont pris, parce qu'au retour des officiers prisonniers, cela causerait de l'embarras et de la confusion; et il conviendrait qu'elle leur donnât tels autres noms qu'elle jugerait à propos.

Si le roi voulait faire lever des compagnies d'infanterie dans les provinces, il faudrait pour bien faire qu'il les fît lever par MM. les gouverneurs et lieutenants généraux des provinces. De cette manière elles seraient meilleures et plus tôt en état de servir que si sa majesté les faisait lever par des officiers particuliers.

A l'égard des dragons, le roi pourrait se servir de même des deux premières manières marquées ci-dessus pour l'infanterie, et particulièrement de la première. Il est vrai que, suivant le nombre de régiments de dragons que sa majesté a sur pied, il n'y aura pas suffisamment de vieilles compagnies pour former les quatre régiments qui sont pris. Mais on lèvera ce qu'il faudra de nouvelles compagnies pour y suppléer; et comme elles sont ordinairement plus tôt bonnes

que les nouvelles compagnies d'infanterie, lesdits nouveaux régiments de dragons ne laisseront pas d'être bons.

A l'égard des noms pour les nouveaux régiments de dragons, on agira comme pour les bataillons nouveaux.

On dira que ce que je propose n'est pas difficile à imaginer et que cela gâtera l'infanterie.

Je ne prétends point avoir rien dit de bien singulier ni d'une invention difficile; mais je dis que, dans le besoin pressant que le roi a de bonnes troupes, il ne saurait les avoir de cette qualité plus tôt qu'en suivant les manières susdites, et particulièrement la première. A la vérité, cela fera plus de tort à l'infanterie de sa majesté que si elle la laissait comme elle est; mais aussi cela ne lui causera pas un préjudice si sensible ni si considérable.

Il y a dans les provinces maritimes beaucoup de milices qui sont bonnes et dont on pourrait, en triant les hommes, former quelques régiments; mais les officiers de bonne qualité pour mettre à leur tête seraient difficiles à trouver.

Si les régiments de Zurlauben et de Greder sont pris, il sera difficile de faire présentement de nouveaux régiments allemands. Ce que le roi pourrait faire, ce serait d'accorder aux régiments d'Alsace, de Furstemberg et de Surbeck, chacun un bataillon nouveau d'augmentation, que les colonels formeraient de quelques compagnies vieilles de leurs régiments et de quelques nouvelles qu'ils lèveraient, dans lesquelles on leur permettrait de recevoir des déserteurs anglais et hollandais.

A l'égard des régiments de Nice et de Saint-Second, supposé qu'ils soient du nombre de ceux qui sont prisonniers, le roi pourrait en faire lever au plus tôt de nouveaux en Italie, et tâcher d'engager dedans une partie des soldats de la garnison de Verceil, qui sont actuellement prisonniers de guerre dans les places du Milanais.

Le roi pourrait convier le roi d'Espagne de faire passer au plus tôt en France quelques régiments napolitains.

Supposé que le roi ne mît point l'année prochaine de flotte à la

mer, sa majesté pourrait se servir d'une partie des troupes de sa marine, qui sont fort bonnes.

Encore une fois, si le roi veut faire lever des régiments tout à fait nouveaux, dont il puisse tirer un bon et prompt service, il ne saurait, à mon sens, mieux faire que de les faire lever, à commencer par Monseigneur jusqu'aux grands, et particulièrement par ceux qui commandent les armées, et qui ont des gouvernements de provinces, parce qu'ils attireront dans le service beaucoup de bons officiers qui sont retirés.

En levant des troupes en Languedoc on attirerait vraisemblablement beaucoup de fanatiques dans le service.

Si ce que j'ai dit dans ce mémoire n'est pas juste ni du goût du roi, sa majesté aura, s'il lui plaît, la bonté de me pardonner en faveur de ma bonne volonté et du désir que j'ai que ses affaires soient bientôt remises dans l'état où il convient qu'elles soient pour conduire à une bonne et glorieuse paix.

ORDRE DE BATAILLE DE

M. LE

Lieutenants généraux : MM. GUISCARD. DUC DE LUXEMBOURG. MARQUIS D'ANTIN. SURVILLE.
Maréchaux de camp : MM. GRIMALDY. DUC DE MONTFORT. LÉVY. FL...
Brigadiers : MM. FONBEAUSARD. PERATTE. MASSEMBACH. TALMONT. MONNIN. AVELDA. DUBORDET. CL...

DRAGONS.	
Ferrare	3
Listenois	3
Fonbeausard	3
Gardes de S. A. R.	..
Royal	3
La Féronnaye	2
La Vaubalière	2
Carabiniers	..
Tarente	2
Talmont	2
Boux	2
Monnin	2
Condé	2
CAVALERIE.	
Grimaldy	1
Béarn	1
Lar	2
Laonnais	1
Bourbonnais	2
Clare	1
TOTAL	

46	2	»	»	»	2	2	4	3	[illegible]
68	9	2	7	6	4	6	2	2	

Lieutenants généraux : MM. LANNION. MAGNAC. LEGALL.
Maréchaux de camp : MM. SOUTERNON. MANDRECHED. BOUZOLS.
Brigadiers : MM. L'ILE DU VIGIER. NISLE. LOUVIGNY. VIVANS. CHOISEUL. VIEUX-PONT. PERMANGLE.

Royal-artillerie et bombardiers	..
Royal-Piémont	3
Morinville	2
L'Ile du Vigier	2
Los Rios	2
Courcillon	2
Glimes	2
Louvigny	2
Fourquevaux	2
Vivans	2
Aubusson	2
CAVALERIE.	
Poitou	2
Saintonge	2
Jarnac	1
Luxembourg	2
Bourbon	1
D'Aubigny	1
Montlhouvier	1
Lachaux	1
Beauvoisis	1
TOTAL	

39	4	2	2	2	2	4	4	4
45	2	7	4	4	6	2	2	2

RÉCAPITULAT...

Première ligne	..
Deuxième ligne	..
T...	

…TEMBRE 1704[1].

…ROY.
…DE VILLEROY. CHAROST. DUBOURG. COMTE DE COIGNY.
…PRINCE D'ESPINOIS. VIVANS. PRINCE DE ROHAN. SAILLY.
…LALANDRE. LAMARCK. PERY. SELVE. DANLEZY. Pce CHARLES. VILLENNE. CILLY.

PREMIÈRE LIGNE.		BATAILL.ts	ESCADR.s
DRAGONS.			
Colonel-général	3		
Flavacourt	2	"	8
La Vrillière	3		
Maison du roi		"	13
CAVALERIE.			
Prince Charles	2	"	4
Choiseul	2		
Danlezy	2	"	9
Livry	2		
Heudicourt	2		
Dauphin-étranger	3		
INFANTERIE.			
Picardie	3	4	"
Lee	1		
Champagne	3	4	"
Péry	1		
Le Roi		4	"
Gondrin	2	4	"
Lamarck	2		
Sparre	2	4	"
Coësquin	2		
Gardes françaises			

…ARMAN.
MARQUIS DE LIANCOURT. GRAMONT. GASSION.
PUGION. MORNAY. CHEYLADET.
…MOTHE. MOUCHY. ARPAJON. BEAUVAIS. CONFLANS. FRAULA. BAR. BARENTIN. COIGNY.

DEUXIÈME LIGNE.		BATAILL.ts	ESCADR.s
CAVALERIE.			
Royal-étranger	3	"	4
Quintin	1		
Barentin	2	"	6
La Billarderie	2		
Bissy	2		
Bar	2	"	4
Liedekerque	2		
Baussart	2	"	4
Fraula	2		
Rouvray	2	"	6
Forsat	2		
Conflans	2		
INFANTERIE.			
Mailly	2	4	"
Guyenne	2		
Condé	1	4	"
Forest	1		
Chartres	2		
Vendome	1	4	"
Lorraine	1		
La Neuville	1		
Rhingraff	1		
Hessy	2	3	"
Nauhe			

BATAILLONS.	ESCADRONS.
46	68
39	45
85	113

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1756, n° 96 *bis*.

ÉTAT DES TROUPES QUI COMPOSERONT L'ARMÉE DU RHIN, 10 NOVEMBRE 1704 [1].

(*Voir page* 662.)

INFANTERIE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	QUARTIERS DES TROUPES.
Champagne	3	Strasbourg.
Bourbonnais	2	Sultz et Guebwiller.
Mailly-la-Houssaye	2	Huningue.
Poitou	2	Weyersheim, Ensisheim et Offendorf.
Dauphin	3	Strasbourg.
Coësquin	2	Colmar.
La Reine	3	Strasbourg.
2ᵉ de Vendôme	1	Neuviller.
Condé	2	Fort-Louis du Rhin.
1ᵉʳ de Bourbon	1	Schlestadt.
2ᵉ du Royal-artillerie	1	Strasbourg.
Guyenne	2	Saverne.
Foix	2	Vieux-Brisach.
Saintonge	2	*Idem.*
Péry	1	Metz.
Clare	1	*Idem.*
Chartres	2	Phaltzbourg.
Dorington	1	Metz.
1ᵉʳ de Laonnais	1	Nancy.
Les Landes	1	Huningue.
Montboissier	1	Haguenau.
Luxembourg	2	Schlestadt.
Jansac	1	Haguenau.
Denupées	1	Fort de Kehl.
Chaumontauban	1	Haguenau.
La Neuville	1	Strasbourg.
Depas	1	Phaltzbourg.
Ceresany	1	Vieux-Brisach.
TOTAL	44	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1751, n° 173.

CAVALERIE.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	QUARTIERS DES TROUPES.
Royal	3	En Comté.
Royal-Piémont	3	Phaltzbourg, Sarrebourg et Blamont.
Dauphin-étranger	3	Bergheim, Guemar, Riethwir et Kintzheim.
Condé	3	Metz.
Prince Charles	3	En Comté.
Montmain	2	Huningue et Béfort.
Heudicourt	2	En Comté.
Aubusson	2	En Comté.
Livry	2	En Comté.
La Féronnaye	2	Baar et Benfelden.
Barentin	2	Vic et Moyen-Vic.
Massembach	2	Thionville.
Choiseul	2	Nancy.
Conflans	2	Marsal.
Vivans	2	Saverne et Marmoutier.
Danlezy	2	Schlestadt.
Fourqueyaux	2	Strasbourg.
Dantanne	2	Metz.
La Vauballière	2	Nancy.
Forsat	2	Strasbourg.
La Billarderie	2	Ramberviller et Baccarat.
Destagnol, ci-devant chevalier de Bissy	2	Landau.
L'Ile du Vigier	2	Sarre-Louis.
Rouvray	2	Vieux-Brisach.
DRAGONS.		
Listenois	3	Molzheim, Mutzig et Obernheim.
La Vrillière	3	En Comté.
Fonbeausard	3	Fenestrange, Bouquenom et Sarguemines.
Compagnie du prévôt de la connétablie	"	Ensisheim.
TOTAL	62	

ÉTAT DE LA GARNISON DE LANDAU ET DES LIEUX DESTINÉS À SON EMPLACEMENT [1].

(*Voir page* 662.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS et escadrons.	EMPLACEMENTS.
	INFANTERIE.	
Vermandois	2	
Toulouse	2	Strasbourg.
Beaufremé	2	
Hessy, suisse	2	Phalsbourg et Sarrebourg.
2ᵉ de Ponthieu	1	
2ᵉ d'Angoumois	1	Schlestadt.
Savigny	1	
Castellet	1	
Les galiotes, 3 compagnies avec les canonniers, bombardiers, et deux compagnies franches	1	Neuviller.
TOTAL	13	
	CAVALERIE.	
Destagnol, ci-devant chevalier de Bissy.	2	Schlestadt.

Il paraît que l'on ne peut rien mettre de plus dans Saverne que ce qui y est.

Il paraît encore que si le logement était trop serré dans Strasbourg, l'on pourrait mettre à la citadelle et à Kehl quelques-uns des bataillons qui n'étaient pas dans Landau.

Schlestadt paraît trop chargé; l'on peut renvoyer un ou deux des bataillons.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1751, nº 174.

ÉTAT DES RÉGIMENTS QUI DOIVENT HIVERNER SUR LA MODER[1].

(*Voir page* 662.)

RÉGIMENTS.	EMPLACEMENTS.
Larochetoulon-Després	La citadelle de Strasbourg.
Franquières	Vieux-Brisach.
2ᵉ de Boulonnais	En Lorraine.
La Rimbaudière	Strasbourg.
Blacon	*Idem.*
Briouze	Huningue.
Chalmasel	*Idem.*
2ᵉ du Perche	Fort de Kehl.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX QUI SERONT EMPLOYÉS EN ALSACE PENDANT L'HIVER DE 1704 À 1705[2].

(*Voir page* 662.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	EMPLACEMENTS.
MM.	
Le maréchal de Marcin, commandant.	
De Cheyladet, lieutenant général	Haguenau et sur toute la ligne.
Cilly, maréchal de camp	
Permangle, brigadier d'infanterie	
Danlezy, ou celui des brigadiers de cavalerie qui ira à sa place s'il ne peut servir	Vieux-Brisach, sous M. de Reignac.
De Vaillac, lieutenant général	Strasbourg ou autres lieux d'Alsace, où M. de Marcin jugera à propos.
De Broglie, maréchal de camp	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1751, nᵒ 175.
[2] *Idem,* nᵒ 204.

CAPITULATION DE LANDAU, 24 NOVEMBRE 1704[1].

(*Voir page* 663.)

Décision prise, par ordre de sa majesté le roi des Romains, sur les articles proposés par M. de Laubanie pour la reddition de cette place.

Articles proposés à son altesse sérénissime monseigneur le prince de Bade, commandant l'armée impériale devant Landau, par M. de Laubanie, lieutenant général des armées du roi, commandant en Alsace et gouverneur de Landau, pour la reddition de ladite place.

ARTICLE PREMIER.

On livrera avant la nuit la porte d'Allemagne, la demi-lune, ensemble la tenaille qui est devant icelle, comme aussi les deux contre-gardes de la droite et de la gauche, comme aussi la demi-lune, de laquelle nous nous sommes déjà emparés; et la garnison sortira le 26 avant midi.

ARTICLE PREMIER.

M. de Laubanie demande un terme de quatre jours, à commencer du 26 novembre au matin, avant qu'il soit obligé de remettre la place.

ART. 2 et 3.

On accorde, par la considération particulière qu'on a pour M. de Laubanie, quatre pièces de canon, deux de vingt-quatre et deux de douze, et deux mortiers du premier et du second rang, avec leurs affûts et dépendances, et les voitures pour être transportés, avec les honneurs de la guerre, drapeaux déployés, tambour battant, mèche allumée, balle en bouche, ainsi qu'il a été demandé par l'article 2; et la garnison sera escortée jusqu'à Haguenau pendant cinq jours.

ART. 2.

Demande que la garnison sorte vie sauve, tambour battant, drapeaux déployés, balle en bouche, mèche allumée par les deux bouts, avec tous les honneurs de la guerre, et que tous les cavaliers et soldats sortent avec leurs chevaux, armes et bagages et quarante coups à tirer chacun, sans être inquiétés ni molestes sous aucun prétexte.

ART. 3.

Demande qu'il soit accordé six pièces de canon, savoir : deux de vingt-quatre, deux de douze et deux de quatre livres de balle; quatre mortiers, savoir :

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1751, n° 206.

deux du premier et deux du second ordre, avec leurs affûts, chèvres, forges et ustensiles en dépendant ; les chariots à corps de canon et affûts de relais avec la quantité de chevaux nécessaires pour les tirer et emmener jusqu'à Strasbourg, situé sur la rivière d'Ill.

ART. 4.

On accorde pour chaque soldat vingt-quatre coups à tirer et autant pour chaque canon; pour chaque mortier douze coups; pareille quantité pour les bombes, avec les voitures.

ART. 4.

Demande la quantité de poudre et de boulets nécessaires pour tirer vingt-quatre coups de chaque pièce, vingt-quatre bombes et les chariots nécessaires pour les transporter.

ART. 5.

Cet article est déjà compris par le premier, et la garnison sortira après-demain avant midi.

ART. 5.

Demande que la garnison et tous ceux qui sont employés au service de sa majesté très-chrétienne soient conduits en six jours, en toute sûreté, avec une escorte de cavalerie, par le chemin le plus court jusqu'à Strasbourg, situé sur la rivière d'Ill, passant par Billigheim, Altstadt, Sultz, Surbourg et Haguenau, et que ladite garnison et les employés ne seront obligés de sortir de Landau que le lendemain du jour que tous les chevaux et chariots qui leur seront accordés pour le transport de leurs équipages, meubles et effets jusqu'audit Strasbourg, seront arrivés dans Landau.

ART. 6.

Accordé, à la réserve des troupes impériales et de celles des cercles et des déserteurs à eux appartenant qui ne seront pas Français originaires.

ART. 6.

Demande qu'il ne soit pris ni hors ni dedans des rangs aucuns soldats, cavaliers ni valets des officiers et autres suivant la garnison, et que les troupes de sa majesté impériale, non plus que celles des autres princes ses alliés, ne pourront pas les obliger à prendre parti, quand même ils voudraient.

ART. 7.

Accordé autant que ce qui regarde les équipages et effets des particuliers de la garnison, excepté les vins, grains, fourrages et autres, dans lesquels il sera

ART. 7.

Demande qu'il soit permis de mener les bagages, les chevaux, carrosses, chaises et autres voitures, meubles en argent ou autres, vins et généralement tout ce qui appartient tant aux officiers et gens employés pour le service de sa majesté très-chrétienne qu'aux

compris le lard, le riz et autres vivres qui appartiennent à sa majesté très-chrétienne.

soldats et cavaliers, sans qu'il leur soit fait aucun tort en sortant de la place ni sur ni pendant la route.

ART. 8.

Accordé, ainsi qu'il a été dit par l'article précédent.

ART. 8.

Demande qu'il soit permis d'emporter tous les effets, hardes et équipages que les officiers et troupes de l'armée de MM. les maréchaux de Villeroy et de Tallard auraient pu laisser dans cette place, à eux appartenant, pour être conduits et escortés par la garnison.

ART. 9.

Accordé six chariots couverts qui ne seront point fouillés, sous quelque prétexte que ce soit.

ART. 9.

Demande douze chariots de paysans, couverts, que l'on ne fouillera et ne visitera pas, non plus que les équipages des officiers et autres personnes employées au service de sa majesté très-chrétienne.

ART. 10.

On accorde deux mois de temps pour les officiers.

ART. 10.

Demande que si les officiers ou gens au service de sa majesté très-chrétienne ne pouvaient présentement emmener leurs meubles, bagages et effets, en quoi qu'ils puissent consister, il leur sera permis de les laisser à Landau pour les y faire prendre quand bon leur semblera, ou du moins dans l'espace de six mois, ou de les vendre ou faire revendre pendant ledit temps.

ART. 11.

On permet aux officiers, soldats blessés et malades, de rester ici jusqu'à leur entière guérison avec les chirurgiens nécessaires, néanmoins aux dépens de sa majesté très-chrétienne; en outre on leur permet de vendre leurs effets, à la réserve de ceux qui appartiennent à sa majesté très-chrétienne.

ART. 11.

Demande que tous les officiers, soldats et cavaliers qui se trouveront malades ou blessés, lesquels ne pourront être en état de sortir avec la garnison, resteront dans la place jusqu'à parfaite guérison, et qu'ils seront nourris et médicamentés aux dépens de sa majesté impériale, comme les officiers, cavaliers et soldats de ses troupes ou celles des autres princes restant à Landau; qu'il leur sera donné des chirurgiens, des passe-ports et des chariots attelés de quatre chevaux chacun pour se rendre audit Strasbourg par le chemin le plus court, et fourni des vivres dans les lieux où ils passeront, aux dépens de sa majesté impériale.

ART. 12.

Les blessés et les malades qui resteront dans la place seront mis à couvert, lesquels seront nourris et entretenus aux dépens du roi; et les couvertures, matelas, paillasses et autres fournitures des lits qui sont compris dans cet article, resteront à sa majesté impériale avec les autres effets du roi.

ART. 12.

Demande que tous les soldats, cavaliers malades ou blessés qui ne seront pas en état de sortir avec la garnison soient transportés dans la salle dite Saint-Étienne de l'ancien hôpital, avec leurs bois de lits, paillasses, matelas et traversins, draps et couvertures, pour y être traités et médicamentés aux dépens de sa majesté jusqu'à parfaite guérison, et que tous les lits qu'ils occuperont leur soient conservés en entier.

ART. 13.

Cela a déjà été accordé ci-dessus, et les prisonniers qui ont été faits de part et d'autre seront fidèlement échangés.

ART. 13.

Demande qu'il ne soit fait aucun tort à la garnison en sortant, ni sur ni pendant la route, non plus qu'au sexe féminin, aux domestiques, et tous autres, sous quelque prétexte que ce puisse être, et que tous les officiers, soldats et cavaliers ou employés pour le service de sa majesté très-chrétienne ne soient en aucune manière inquiétés pour leurs hardes, chevaux, armes et autres effets à eux appartenant, pas même pour ceux qu'ils pourraient avoir achetés des déserteurs des troupes de sa majesté impériale ou d'autres princes ses alliés, ou qui ont été pris dans le pays depuis la déclaration de la guerre; que les prisonniers faits depuis et à l'occasion du présent siége soient rendus de bonne foi de part et d'autre.

ART 14.

On accorde aux malades et blessés les matelas, draps, paillasses et couvertures nécessaires pour les transporter jusqu'à Haguenau seulement, d'où ils les renverront avec les chariots; il leur sera fourni des vivres et médicaments, comme eau-de-vie, vin, charpie et autres objets pour les panser en chemin, et du pain pour cinq jours; quant aux mar-

ART. 14.

Demande que les malades et blessés qui pourront être transportés avec la garnison emportent avec eux leurs paillasses, matelas, draps et couvertures sur les chariots qui seront accordés à cet effet, et qu'il soit emporté avec lesdits malades et blessés des remèdes, des eaux-de-vie, du vin, du linge et de la charpie pour les panser en chemin, et qu'il soit pareillement emporté des vivres pour leur subsistance pour six jours avec les chaudières et marmites pour faire leurs bouillons.

mites et autres meubles de l'hôpital, ils y resteront.

ART. 15.

On accorde à tous les officiers et soldats de la garnison du pain pour cinq jours; mais la farine restera dans les magasins.

ART. 15.

Demande que les officiers, soldats et cavaliers, et tous les employés pour le service de sa majesté très-chrétienne, puissent emporter avec eux au moins des vivres pour six jours, et qu'il leur soit aussi permis d'emmener avec eux cent sacs de farine pour leur subsistance, et que les chariots nécessaires pour les voiturer leur soient fournis.

ART. 16.

On leur fournira les fourrages en chemin autant qu'il sera possible.

ART. 16.

Demande qu'il soit fourni sur et pendant la route du fourrage, foin, avoine et paille, tant pour les chevaux des cavaliers que pour ceux des officiers des troupes de cette garnison et pour ceux des personnes employées au service de sa majesté très-chrétienne, aussi bien que pour les chevaux de leurs équipages, ou qu'il leur soit permis d'en emporter avec eux au moins pour six jours, à raison de douze livres pesant de foin et d'un boisseau d'avoine.

ART. 17.

On accorde aussi un jour de séjour sur la route, néanmoins à leurs dépens.

ART. 17.

Demande qu'il soit permis à la garnison et aux employés pour le service de sa majesté très-chrétienne de séjourner quelques jours dans les lieux de la route, et que les magistrats leur fassent fournir les vivres et bois nécessaires pendant la route.

ART. 18.

On accorde cent chariots attelés de quatre chevaux chacun, ou deux charrettes pour un chariot, qu'on enverra de bonne heure à Landau.

ART. 18.

Demande six cents chariots attelés de quatre chevaux chacun pour transporter les équipages, meubles et effets de la garnison, les officiers, soldats et cavaliers malades et blessés, avec deux cents chevaux de trait, haut le pied, garnis de leurs harnais jusqu'audit Strasbourg.

ART. 19.

Accordé.

ART. 19.

Demande que, si M. de Laubanie ou quelques officiers de la garnison ou employés pour le service de sa majesté très-chrétienne ne se trouvent pas en état

de partir, ils pourront rester dans la place jusqu'à ce qu'ils soient en état de le faire, et qu'il leur soit donné une escorte pour les conduire audit Strasbourg en toute sûreté par le plus court chemin.

ART. 20.

Cet article étant un point civil, il restera à la libre disposition de sa majesté impériale, laquelle prend de soi-même les officiers, tant ecclésiastiques que séculiers, sous sa protection.

ART. 20.

Demande que dom Masé, Charles-Perrin, prêtre religieux de l'ordre de Cîteaux, pourvu par bulle de sa sainteté de la coadjutorerie de l'abbaye d'Eussersthal du même ordre, jouira du revenu de ladite abbaye pour y rétablir la conventualité et y faire le service divin.

ART. 21.

Demande que tous les bourgeois et citoyens de la ville de Landau, tant ecclésiastiques que séculiers, soient maintenus dans l'exercice de leur religion, dans leurs priviléges et franchises sans la moindre altération, et que la religion catholique, apostolique et romaine y soit conservée dans toute sa pureté et dans les lieux de sa dépendance, et qu'on ne donne aucune atteinte aux exercices de piété et de religion établis depuis que cette ville est sous l'obéissance de sa majesté très-chrétienne jusqu'à ce jour, le tout suivant l'article 4 de la paix de Riswick; que tous les ecclésiastiques, séculiers et réguliers, comme aussi les religieux et hôpitaux, seront maintenus dans la possession de leurs pensions, droits, revenus, priviléges et libertés comme ils l'ont été jusqu'alors, et que l'église collégiale restera dans le même état, droits, jouissances, priviléges, de même que l'école pour l'instruction de la jeunesse, avec les lieux de sépulture pour les catholiques romains, comme il a été pratiqué jusqu'à ce jour.

ART. 22.

Cet article sera remis pareillement à la libre disposition de sa majesté impériale.

ART. 22.

Demande que tous les officiers de justice pourvus par sa majesté très-chrétienne ou autrement, et employés à Landau, seront conservés dans la possession de leurs charges, droits et priviléges.

ART. 23.

On accorde à ceux qui veulent

ART. 23.

Demande qu'il soit permis à tous les Français et

se retirer de Landau un terme de six semaines, et de disposer de leurs effets meubles et immeubles comme bon leur semblera, excepté cependant les personnes qui sont employées au service de sa majesté très-chrétienne.

autres habitants, tant chrétiens que juifs, qui désireront sortir de Landau, de disposer de leurs biens et effets, meubles et immeubles, par vente, donation ou autrement, et que les traités qui auront été faits jusqu'à présent et se feront jusqu'au terme de six mois, qui leur sera accordé pour sortir, subsisteront et seront exécutés selon leur forme et teneur.

ART. 24.

Accordé, excepté seulement ce qui appartient à sa majesté très-chrétienne.

ART. 24.

Demande que les bourgeois et habitants de cette place soient compris dans la présente capitulation ainsi que les juifs, et qu'il leur soit permis d'acheter les biens, meubles et effets, tant des officiers, soldats, cavaliers qu'autres personnes qui sortiront de cette place, en cas qu'ils ne les veuillent pas emmener avec eux.

ART. 25.

On accorde vingt-quatre heures aux bourgeois et habitants qui ont des prétentions, de les venir déclarer dans ce temps; mais quant aux étrangers auxquels il est dû par la garnison, on leur donnera un terme de quinze jours pour les venir déclarer; et pour le payement des dettes dues par la garnison, il sera donné des otages bons et suffisants qui resteront à Landau jusqu'à ce que les susdites dettes soient payées dans Landau ou Francfort.

ART. 25.

Demande que tous les bourgeois auxquels il sera dû, tant par les officiers que par les particuliers suivant la garnison, soient obligés de le venir déclarer dans les vingt-quatre heures après la présente capitulation signée, et lequel temps passé ils ne seront plus reçus; que les bourgeois à qui les officiers devront quelque argent emprunté pour leur subsistance ou autre dépense, ne les pourront faire arrêter ni retenir, mais se contenteront de leurs billets, qui seront acquittés à Strasbourg à ceux qui en seront porteurs.

ART. 26.

On accorde la compensation autant que cela regarde les dettes particulières et bourgeoises qui ne sont pas d'intelligence avec celles du roi.

ART. 26.

Demande que pour ce qui est dû aux Français ou à ceux qui suivent le parti de la France, par le magistrat, les bourgeois et habitants de Landau, il leur soit fait une compensation avec les habitants qui resteront, en se donnant de part et d'autre des sûretés bonnes et valables.

ART. 27.

Le trésorier restera à Landau

ART. 27.

Demande qu'à l'égard des billets que le trésorier a

tant et aussi longtemps que tous les billets qu'il a donnés aux particuliers pour les dettes qui ont été contractées soient acquittés, ou en argent comptant, ou en bonnes et valables lettres de change.

faits aux bourgeois et autres de cette ville, pour vin, beurre et eau-de-vie, grains, viandes et autres fournitures par eux faites à l'occasion du présent siége, il n'en puisse être inquiété, mais qu'il sortira tous ses papiers et effets à la suite de la garnison, et que les bourgeois se contenteront des billets qu'ils ont de lui, lesquels seront exactement acquittés à Strasbourg par le trésorier de l'extraordinaire des guerres, aussitôt qu'ils lui seront présentés.

ART. 28.

On accorde quinze jours aux marchands français et autres qui veulent se retirer chez eux, pour pouvoir vendre leurs marchandises et les emmener; quant à ceux qui veulent rester, cela dépendra de sa majesté impériale.

ART. 28.

Demande qu'il soit permis à tous les Français, marchands et autres, qui voudront suivre le parti de la France, de vendre ou emporter leurs effets et de se retirer six mois après la présente capitulation sur les terres de sa majesté très-chrétienne, et que ceux qui resteront à Landau soient maintenus dans leurs priviléges et droits comme ils en ont joui jusqu'à présent.

ART. 29.

Cet article a été débattu par le précédent, à la réserve des effets en propre qui appartiennent à sa majesté très-chrétienne, qui ne pourront être aliénés.

ART. 29.

Demande que tous ceux qui sont réfugiés dans Landau puissent se retirer où bon leur semblera, dans le terme ci-dessus, ou qu'ils y restent si bon leur semble; qu'il leur soit permis de vendre leurs meubles et effets ou de les emporter.

ART. 30.

Accordé, néanmoins que le receveur des contributions et le subdélégué de l'intendant feront un décompte exact avec les intéressés; pour cet effet, ils resteront à Landau pour terminer cette affaire.

ART. 30.

Demande que les habitants du pays qui contribuent à sa majesté très-chrétienne ne puissent rien demander pour les vins, bœufs, vaches, moutons et autres choses qu'on leur a pris avant le présent siége pour la subsistance des troupes, attendu qu'il leur en sera tenu compte sur les contributions.

ART. 31.

Cet article n'appartient pas à la capitulation; ceux qui sont chargés de la contribution pourront faire sortir leurs effets, à la réserve de ceux qui sont à sa majesté très-chrétienne, qui se-

ART. 31.

Demande que les sommes qui restent dues à sa majesté très-chrétienne, pour les contributions de l'année dernière 1703 et de la présente année 1704, au département d'Alsace, suivant les mandements qui ont été envoyés et les traités qui ont été faits, soient entièrement payées par les contribuables dans les ter-

ront liquidés avant leur terminaison avec les intéressés.

mes portés par lesdits mandements et traités, et que ceux qui ont été employés pour l'exécution et la recette d'icelles contributions ne pourront être retenus, et pourront sortir avec tous leurs papiers, effets et équipages en toute sûreté à la suite de la garnison.

ART. 32.

Cet article est accordé, à moins qu'on n'ait promis le payement aux intéressés.

ART. 32.

Demande qu'il ne soit rien demandé ni répété par qui que ce soit pour tous les bois de charpente, paillasses, fascines, piquets, clayonnages, bois de chauffage et généralement de tous ceux qui ont été coupés dans les forêts des environs de cette place pour le service de sa majesté très-chrétienne jusqu'à présent et de ceux qui ont été employés à cet effet.

ART. 33.

Accordé.

ART. 33.

Demande qu'il ne soit aussi rien demandé ni répété par les bourgeois et habitants de cette ville, ni par aucune autre personne de quelque qualité et condition qu'elle puisse être, pour tous les bois de charpente et de bâtiment, planches, lattes et autres bois qui ont été consommés à l'occasion du présent siége.

ART. 34.

Il est accordé qu'il soit fait un inventaire de toutes les munitions de guerre et de bouche qui sont dans la place, comme aussi des casernes, leurs dépendances, écluses; cela n'empêchera pourtant pas la garnison de sortir.

ART. 34.

Demande qu'avant de sortir de cette place il soit fait un inventaire, par les commissaires de guerre et d'artillerie, des munitions de guerre et de bouche qu'on y laissera, appartenant à sa majesté très-chrétienne, et ce en présence de ceux qui seront nommés de la part de sa majesté impériale, duquel inventaire il sera fait un double de part et d'autre.

ART. 35.

Nous n'imitons point les mauvais exemples; bien éloignés de violer et rompre notre foi et parole donnée comme l'on a fait l'année passée à notre sortie, en sorte que ni M. de Laubanie ni aucune autre personne de la garnison ait à appréhender pareilles représailles bien justes, surtout que sa ma-

ART. 35.

Il a été rapporté dans cette place, de différents endroits, que plusieurs personnes s'étaient vantées qu'au préjudice de la bonne foi et de la présente capitulation ils pilleraient et feraient piller indifféremment tous les équipages de la garnison, bourgeois, habitants et autres; ce qui a été dit par un colonel à un trompette de cette garnison, qu'il ferait piller les équipages de M. de Laubanie, ce qui a été confirmé par M. de Polneck, capitaine au régiment de Pader-

jesté le roi des Romains est présent et que le prince Louis de Bade a signé la capitulation. Par conséquent, nous demandons à M. de Laubanie de faire donner une satisfaction juste et raisonnable à ceux qui ont été pillés à la sortie de la garnison l'année passée, ainsi que M. de Tallard l'avait promis, à quelle cause les otages qui doivent venir à Landau pour la sûreté des dettes y resteront jusqu'à ce que cette satisfaction soit faite. Nous demandons aussi que ceux-là y restent jusqu'à ce que les otages que nous avons donnés l'année passée pour les dettes des officiers soient relâchés et indemnisés des frais qu'ils ont soufferts; et l'on rendra le sieur Ackerman, commissaire de l'empereur, qui a été retenu pour les dettes de la ville, affaire à part que sa majesté le roi des Romains remet à sa majesté impériale.

born, avant de mourir de ses blessures en cette ville; ainsi, M. de Laubanie demande que tous équipages, meubles, vins et effets, en quoi qu'ils puissent consister, appartenant tant à lui qu'aux officiers employés pour le roi et autres, de quelque qualité et condition qu'ils puissent être, qui suivront la garnison, soient conduits en sûreté jusqu'audit Strasbourg, situé sur la rivière d'Ill, sans qu'il soit fait aucun tort, soit par les troupes de sa majesté impériale ou celles des autres princes ses alliés ou autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles puissent être.

Fait au camp de Hilbersheim, ce 24 novembre 1704.

Signé : Louis de Bade et Laubanie.

RELATION DE LA DÉFENSE DE LANDAU, 1704[1].

(*Voir page* 663.)

Comme le siége de Landau par le roi des Romains et les troupes des alliés fait depuis longtemps le sujet de l'attention de toute l'Europe, je crois vous faire plaisir, monsieur, en vous en faisant une fidèle et succincte relation.

Cette place fut investie le 9 septembre, sur les deux heures

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1751, n° 207.

après midi, par deux armées de l'empereur et de l'empire : l'une commandée par le prince Eugène, l'autre par le prince Louis de Bade, et par une troisième d'Anglais et de Hollandais, que commandait milord Marlborough, faisant entre elles le nombre de soixante et dix mille hommes.

M. de Laubanie, qui, depuis le bruit de l'approche de l'ennemi, songeait continuellement à défendre glorieusement cette place, dont il avait lieu de craindre le siége, fit venir un nombre d'armuriers de divers endroits pour tenir les armes de la garnison en état, pourvut, avec une activité infatigable et peu commune dans une personne de son âge, à la réparation de la place, dont les ouvrages étaient encore fort délabrés, la maçonnerie toute nouvelle de peu de résistance et les parapets des courtines imparfaits. Il y fit travailler même à la vue des ennemis ainsi qu'à perfectionner de nouveaux ouvrages pour couvrir l'entrée et la sortie des eaux.

En même temps qu'il pourvoyait à la défense de la place, il ne songeait pas moins à faire subsister abondamment la garnison, et pour cet effet, il envoya plusieurs petits détachements enlever tous les bestiaux des villages circonvoisins, en sorte que, pendant un siége fort long, les troupes n'ont souffert aucune disette des choses nécessaires à la vie, par la sage économie qu'on a observée dans leur distribution.

Outre le mauvais état de la place, M. de Laubanie y voyait une garnison composée à la vérité de quelques compagnies détachées, d'un régiment de cavalerie et de douze bataillons, mais dont les uns étaient nouveaux, et les autres, qui revenaient de Bavière, si affaiblis par la perte qu'ils y avaient faite et leurs longues marches, que la garnison en tout n'était que de cinq mille hommes, y compris les officiers, sergents et tambours, officiers d'artillerie, de l'aveu des commandants et majors des corps, ce qui lui faisait craindre que les ennemis ne divisassent ses forces par une double attaque; et ainsi il demeura dans l'attente de leurs desseins jusques à la nuit du 13 au 14, qu'il apprit, par le moyen des patrouilles

qu'il envoyait à la découverte, que les assiégeants ouvraient la tranchée auprès de la Justice, à la faveur d'un chemin creux, à quatre cents toises environ de la porte de France. Ayant donc reconnu que les ennemis faisaient la même attaque que nous avions faite au siége de cette place, il fit mettre la plus grande partie de l'artillerie en batterie sur les cavaliers, les remparts, la demi-lune, les contre-gardes et demi-lunes collatérales de la porte de France, et en même temps il fit planter un double rang de palissades dans tout le chemin couvert et fit construire des retranchements de gros bois à créneaux fraisés par-devant dans toutes les places d'armes de ce front, pour servir de retraite sûre aux troupes, et pour disputer, jusqu'à la dernière extrémité, le chemin couvert aux ennemis, précaution qui fut d'un merveilleux usage.

Comme je me suis engagé, monsieur, à vous faire une relation succincte et non un journal embarrassé de circonstances ennuyeuses, je ne vous parlerai point jour par jour des travaux des ennemis, que l'on incommodait continuellement, tant par le feu de la mousqueterie du chemin couvert et de la lunette de la porte de France, que par celui de notre canon; je me contenterai de vous faire un récit simplement des actions les plus remarquables pendant le cours de l'industrieuse défense de cette place.

Depuis le jour de l'ouverture de la tranchée jusqu'au 19 il ne se passa rien de remarquable que la continuation des travaux des assiégeants et l'ouverture d'une autre tranchée sur le chemin de Wolmersheim, à notre droite, où ils firent deux batteries dont ils ne tirèrent presque point.

Le 20, pour incommoder davantage leur tranchée et les prendre à revers, M. de Laubanie, escorté d'une compagnie de grenadiers, alla lui-même placer quatre pièces de canon sur la digue du canal, dont ils furent très-incommodés. Il fit avancer dans son jardin cette compagnie, soutenue de notre grand'garde de cavalerie, sur laquelle les ennemis tirèrent pour la première fois du canon, des batteries dont on vient de parler.

Le 21 M. de Laubanie, que la faiblesse de la garnison empêchait de faire faire des sorties aussi fréquentes qu'il l'aurait voulu, crainte de perdre au commencement d'un siége ses meilleurs soldats, se résolut d'en hasarder une de cent hommes détachés des grenadiers, commandés par le sieur de Sainte-Ville, qui marcha droit aux deux sapes que les ennemis avaient poussées sur la capitale de la lunette. Nos grenadiers furent d'abord reçus avec un feu épouvantable; mais le sieur de Sainte-Ville, qui était à leur tête, étant entré d'une contenance fière dans les sapes, les nettoya en peu de temps. Tandis que nos travailleurs, malgré le feu terrible des boyaux voisins, comblaient ces sapes, une troupe d'infanterie et quelques escadrons des ennemis s'avancèrent pour couper nos grenadiers; mais leurs boyaux leur bouchant le passage, et notre canon, qui en emportait plusieurs, les tenant en crainte, nos troupes eurent le temps de faire une heureuse retraite, après avoir fait au delà de ce qu'on pouvait attendre d'une si petite troupe. Notre perte y fut très-petite, et celle des ennemis de plus de deux cents hommes. M. de Marsey, brigadier, qui était sorti sur la droite, fut blessé à la jambe.

M. de Laubanie ne discontinuait cependant pas de visiter jour et nuit tous les postes, et allait arranger lui-même la mousqueterie du chemin couvert, pour tirer sur les endroits où il prévoyait que les ennemis travailleraient pendant la nuit, et y faisait faire un feu de canon et de bombes tel que l'économie qu'il fallait avoir dans la consommation que la quantité de poudre [1] que nous avions pouvait le permettre, voulant l'étendre à une longue défense, ce qui l'obligea même de faire cesser le feu du gros canon pendant un mois.

Le 22 un déserteur nous rapporta que le roi des Romains était arrivé ce jour-là au camp, et que le prince Louis de Bade commandait sous ses ordres l'armée assiégeante.

Le 26 M. de Laubanie envoya un trompette au camp demander le quartier du roi des Romains, pour défendre à ses canonniers de tirer de ce côté-là.

[1] Il y en avait cinq cent cinquante milliers.

Le prince Louis de Bade lui fit une réponse civile, par laquelle il écrivait que le roi lui était obligé et qu'il n'avait point de poste fixe.

Le 27 M. de Laubanie, satisfait du succès de la sortie précédente, commanda M. de Beaufremé, colonel, à la tête de deux compagnies de grenadiers de son régiment, de deux de Toulouse et de quatre piquets, chacun de cinquante hommes, accompagnés de trois cents travailleurs, pour sortir sur l'extrémité de la tranchée et en prendre les revers. Nos troupes marchèrent avec une audace admirable, et, après avoir essuyé un feu terrible des ennemis, entrèrent dans leurs tranchées qu'ils comblèrent bientôt de corps morts, et poussèrent jusqu'à une grande batterie que les ennemis avaient en arrière et dont ils n'avaient pas encore tiré. Pendant ce temps-là nos travailleurs comblaient leurs travaux, et notre cavalerie, qui était sortie à notre gauche, repoussa celle des ennemis, qui venait à leur secours, jusqu'au ruisseau derrière la Chapelle, en culbuta et tua plusieurs, malgré tout le feu de la mousqueterie des boyaux voisins. Nous n'eûmes pas plus de trente hommes tués ou blessés en cette occasion, qui en coûta plus de trois cents aux ennemis; mais nous y fîmes une perte considérable en la personne de M. de Beaufremé, dont le mérite et la valeur étaient recommandables : il eut les deux jambes cassées, dont il mourut quelque temps après. MM. de Roche-Colombe et de Verdal, qui commandaient les compagnies de Toulouse, furent blessés en se retirant et se signalèrent, ainsi que MM. de Latour et Deschamps, capitaines des grenadiers de Beaufremé, et plusieurs autres officiers. Comme le détail de ces belles actions me mènerait trop loin si j'entreprenais de le faire, vous me permettrez, monsieur, de les passer sous silence.

Le 28 M. de Laubanie fit faire un retranchement de poutres à créneaux dans la demi-lune de l'attaque avec un chemin couvert. Les réduits des places d'armes du chemin couvert de l'attaque furent achevés le même jour, et sur les six heures du soir l'armée des ennemis, sur deux lignes, à la hauteur de Billigheim, fit une triple

décharge de soixante pièces de canon et de toute la mousqueterie, en réjouissance de la reddition d'Ulm.

Le 1er octobre, environ vers neuf heures du matin, les ennemis commencèrent à canonner la lunette de la porte de France et nos batteries, pour les démonter, avec trente-trois pièces de canon qu'ils avaient en batterie sur le front gauche de l'attaque.

Le 3 M. de Castelet, colonel, à la tête des compagnies des grenadiers d'Angoumois, de Hessy, de Ponthieu, de Savigny, de Castelet et de cinquante hommes, eut ordre de M. de Laubanie de faire une sortie sur le zigzag de la contre-garde droite, ce qui s'exécuta sur le midi; mais, après un quart d'heure de combat, la blessure mortelle du lieutenant-colonel de Savigny ayant ébranlé quelques nouveaux soldats, qui entraînèrent le reste, M. de Castelet, qui était entré dans le boyau des ennemis l'épée à la main, ne se trouva suivi que de quelques officiers, qui n'avaient pas pu rassurer leurs troupes; et M. de Laubanie, voyant ce désordre du chemin couvert, où il était ainsi qu'à toutes les sorties précédentes, fit donner sur-le-champ le signal de la retraite. Cette action, quoique moins belle que les précédentes, ne laissa pas que de déranger le travail des ennemis et de leur coûter plus de cent hommes.

Jusqu'au 7 les assiégeants ne firent que pousser leurs tranchées, sur lesquelles on fit plusieurs petites sorties avec assez de succès, et ce jour-là ils tirèrent d'une nouvelle batterie placée à notre droite, et composée de trente pièces de canon, dont ils tâchaient de démonter nos batteries de la droite, et qui endommageaient beaucoup la ville, aussi bien que leurs bombes, en sorte qu'il n'y a pas une maison qui n'en ait été ruinée. M. de Laubanie cependant continuait de harceler les ennemis toutes les nuits par de fréquentes sorties sur leur sape, dont on rapporta plusieurs fois des gabions et des habits, ce qui ne retardait pas peu leurs travaux.

Enfin, les ennemis voyant que tout le feu de leur canon ne pouvait nous obliger à abandonner la lunette de la porte de France, prirent le parti de l'attaquer de vive force, la nuit du 9 au 10, à

environ minuit. Leur brusque attaque chassa d'abord cent hommes, qui y étaient de garde tant dans le fossé que dans le corps de l'ouvrage; mais M. de Laubanie, s'étant porté au chemin couvert, fit aussitôt marcher huit compagnies de grenadiers, qui rentrèrent par divers côtés dans cette pièce, tombèrent sur les ennemis qui commençaient à s'y retrancher et à chercher nos mines, et enfin les chassèrent après un quart d'heure de combat qui leur coûta plus de quatre à cinq cents hommes. MM. Buffle, capitaine suisse, de Latour, Deschamps, Bouchon et Saint-Clare y firent des actions dignes d'admiration.

Le lendemain les ennemis, irrités de l'affront qu'ils avaient reçu la veille, revinrent attaquer cet ouvrage sur les huit heures du soir, en beaucoup plus grand nombre, et s'en rendirent maîtres; mais, le feu ayant pris à un magasin de grenades par un accident qu'on n'a pu connaître, ils crurent apparemment qu'on faisait jouer des mines, et cette terreur panique les fit retirer avec précipitation du corps de cet ouvrage, où la compagnie des grenadiers de Beaufremé, de Latour, et quelques détachements rentrèrent aussitôt. M. de Laubanie, attiré par le bruit de l'attaque, se transporta au chemin couvert, et apprit à son arrivée que les ennemis étaient revenus à la charge et s'étaient encore rendus maîtres de cet ouvrage. Il donna à l'instant de nouveaux ordres pour le reprendre; mais une bombe qui tomba près de lui et dont il fut mal averti le couvrit de tant de terre et de pierres qu'il en fut défiguré, en perdit l'usage de ses yeux et fut blessé au-dessous de l'estomac. Ce funeste accident l'obligea de se faire emporter, et il y eut tant de confusion dans le commandement qu'on ne put exécuter ses ordres. En abandonnant cette pièce, on mit le feu à trois fourneaux qui, malgré la défiance des ennemis, firent assez d'effet, et dans la suite ils s'y retranchèrent.

M. de Laubanie, qui, nonobstant la vive douleur qu'il ressentait de ses blessures et surtout aux yeux, n'en avait pas moins d'attention à la défense de la place, craignant que les ennemis ne vinssent

le lendemain attaquer le chemin couvert de la même manière, mit toutes les troupes de garde au chemin couvert, dans les places d'armes et dans leurs retranchements, les intervalles étant suffisamment défendus par le feu des ouvrages supérieurs; mais les ennemis, prévenus que le chemin couvert était bordé de mines et que les retranchements des places d'armes n'étaient pas insultables, n'osèrent jamais y venir qu'à la sape, ce qui leur fit consumer un temps considérable.

J'oubliais de vous dire, monsieur, que M. de Laubanie ayant reçu un trompette de la part de M. de Thungen, par lequel ce général le priait de lui renvoyer les prisonniers que nous avions faits, tant à la première action de la lunette qu'à des sorties, du nombre desquels étaient le comte d'Eck et plusieurs autres officiers, il les renvoya généreusement le lendemain.

Le 12, les ennemis connaissant le peu d'effet de leurs deux grandes batteries à la droite et à la gauche du front de l'attaque, qui leur consommaient d'ailleurs une grande quantité de munitions, en firent cesser presque tout le feu, et ne se servirent plus que de quelques batteries qui tiraient à ricochet, et surtout d'une, à l'extrémité de leur droite, qui nous incommodait beaucoup. Ils ne s'attachèrent plus qu'à pousser leur sape aux places d'armes du chemin couvert, qu'ils ne pouvaient espérer de gagner par une autre voie, à moins que d'y sacrifier un nombre infini de troupes. Il est sûr cependant que nos bombes, nos grenades et les pierres, jointes au feu continuel de notre petit canon et de la mousqueterie, leur causaient tous les jours de grandes pertes, comme nous l'avons su de leurs prisonniers et même de leurs déserteurs. Il se faisait aussi toutes les nuits des sorties, dont nos soldats rapportaient des gabions et des dépouilles des ennemis, qui n'osèrent tenter de se loger sur le parapet du chemin couvert que le 17 octobre, après trente-trois jours de tranchée. Ce jour-là, sur les sept heures du soir, ils se présentèrent au nombre de quatre cents, comme on l'a su depuis, à l'angle saillant de la place d'armes qui est derrière la lunette qu'ils nous avaient prise, et posèrent plusieurs gabions sur les deux faces;

mais les deux compagnies de grenadiers de Vermandois, avec cent hommes de garde soutenus des places d'armes voisines, les repoussèrent avec tant de valeur, malgré le feu terrible qu'ils faisaient, qu'ils y perdirent près de trois cents hommes, qu'on leur enleva leurs gabions et qu'on les empêcha de faire ce logement.

Dans la nuit du 18 au 19 on fit encore une sortie de trois compagnies de grenadiers, qui eut tout le succès qu'on en pouvait attendre, et l'on peut dire avec justice que M. de Laubanie, quoique accablé de douleurs, n'oubliait rien de ce qui pouvait rendre sa défense aussi industrieuse que vigoureuse. Dans le temps que les ennemis étaient plus éloignés de la place, il les avait éclairés par des charrettes pleines de gros bois goudronné qu'on poussait à la droite et à la gauche de l'attaque; et dans le centre il faisait porter des barils ardents auprès de leurs travaux, en sorte qu'ils étaient aussi éclairés que de jour, et, lorsqu'ils étaient au pied du glacis, il faisait jeter des fascines goudronnées au delà des angles saillants des places d'armes.

Dans la nuit du 23 au 24 les ennemis tentèrent encore, mais inutilement, de se loger à l'angle de la place d'armes du chemin couvert de la contre-garde de la gauche. Ils jetèrent dans cette place d'armes quatre à cinq mille grenades. On leur en jeta aussi, mais en beaucoup plus petit nombre, d'autant qu'il n'y en avait que vingt-huit mille dans les magasins, qui auraient été consommées en peu de jours si on en avait eu autant qu'il en fallait; les ennemis ne discontinuèrent ni nuit ni jour de nous envoyer des bombes, des pierres, des perdreaux ou doubles grenades et des barils foudroyants, ce qui faisait tous les jours diminuer considérablement la garnison.

Du 24 au 25 le mineur ennemi ayant découvert une de nos mines sous l'angle saillant de la place d'armes du chemin couvert de la demi-lune de l'attaque, il la fit sauter, sans autre succès que d'enlever quelques palissades et de blesser quatre soldats; car cent hommes de Beaufremé, qui étaient dans cette place d'armes, soutenus d'une compagnie de grenadiers de Vermandois, que commandait le sieur de Sainte-Ville, et les troupes des places d'armes voisines,

firent un si grand feu pendant toute la nuit sur les travailleurs des ennemis, qu'ils ne purent jamais parvenir à se loger sur cet angle.

Ils avaient une batterie qui tirait à ricochet à notre droite, qui nous inquiétait beaucoup et qui tirait de temps en temps aux écluses de l'entrée des eaux, mais avec peu de succès.

Le 26, à huit heures du matin, le sieur de Vallière, capitaine de mineurs, homme de capacité et de valeur, eut ordre de faire jouer une mine qui était à l'angle saillant de la place d'armes du chemin couvert de la contre-garde gauche, et sur laquelle l'ennemi avait alors un logement qui paraissait fort plein de monde. Cette mine fit un effet merveilleux, malgré les lentes précautions que les ennemis prenaient pour la découvrir; elle en enleva un grand nombre et en jeta quatorze en deçà de nos palissades, avec deux capitaines, dont l'un mourut sur-le-champ, et l'autre fut porté à la ville, où il est mort de ses blessures, et il dit qu'il y avait sept cents travailleurs dans ce logement; qu'il croyait qu'ils y avaient presque tous péri. Nous avons su depuis que les ennemis y ont perdu plus de trois cents hommes.

Aussitôt que cette mine eut joué, notre canon, nos bombes et notre mousqueterie firent un grand feu sur ce logement, où ils réussirent cependant à se rétablir quelque temps après, à la faveur d'un grand feu qu'ils faisaient aussi de leur côté.

Le même jour M. de Laubanie, voulant employer utilement toute sa garnison, ordonna à la cavalerie de faire la garde de la place, et se fit donner des états nouveaux de la force de la garnison en état de servir; et elle se trouva si diminuée qu'en tout elle ne faisait que trois mille hommes.

Du 26 au 27 les ennemis se logèrent malgré notre feu sur les deux faces de la place d'armes saillante à l'angle de la contre-garde droite; et M. de Laubanie ne laissa plus dans ce retranchement que vingt-cinq hommes, de cinquante qu'ils étaient, à cause du grand nombre de grenades dont ils étaient accablés; les vingt-cinq autres demeuraient à l'abri dans le fossé. Les ennemis firent la même manœuvre à la place d'armes de l'angle flanqué de la contre-garde

droite, où ils parurent depuis chercher la mine, ce que souhaitait M. de Laubanie pour leur faire perdre du temps.

Du 28 au 29 les ennemis commencèrent à travailler à une batterie sur la face gauche de la place d'armes de l'angle de la contre-garde gauche, dont nous gardions toujours fièrement le retranchement, quoique si près les uns des autres que nos soldats parlaient à ceux des ennemis et leur jetaient du pain.

Le 30 octobre, sur les neuf heures du soir, les ennemis firent sauter le retranchement de la place d'armes à l'angle saillant de la contre-garde gauche, par le moyen d'un fourneau qui fit périr un lieutenant de Vermandois et onze grenadiers, et le reste se sauva. Ainsi nous pouvons dire que, jusqu'au quarante-sixième jour de tranchée ouverte, nous n'avons pas abandonné un seul poste du chemin couvert aux ennemis, qui se logèrent cette nuit-là dans cette place d'armes.

Le 31 on voulut faire jouer une mine sous une batterie que faisaient les ennemis à la gauche de la place d'armes saillante de la contre-garde gauche; mais la mine se trouva éventée, et M. de Laubanie, craignant qu'un semblable accident n'arrivât à celle qui était sous l'angle rentrant de la place d'armes, entre la contre-garde gauche et la demi-lune de l'attaque, s'il laissait aux ennemis le temps de la trouver, ordonna d'y mettre le feu à huit heures du matin, ce qui réussit parfaitement bien et causa une grande perte aux ennemis. On en fit encore jouer une autre à la place d'armes de la face gauche saillante de la contre-garde à droite, avec autant de succès que la précédente.

M. de Laubanie commença alors à ne laisser plus que sept hommes et un sergent dans les retranchements des places d'armes saillantes, et trente dans les rentrantes de la demi-lune, craignant que le mineur ennemi ne les fît sauter. On observait cependant avec grand soin son travail par des puits que nos mineurs avaient faits dans ces retranchements pour l'écouter.

Le 1er novembre nous fîmes jouer une mine sous l'angle de la

place d'armes rentrante à la gauche de la demi-lune, qui renversa encore le logement des ennemis avec beaucoup de perte pour eux, et jeta même de leurs soldats dans nos contre-gardes, et, en même temps toute notre artillerie et notre mousqueterie fit un feu terrible sur ce logement.

Du 2 au 3 les ennemis firent jouer une fougasse à l'angle de la place d'armes saillante de la demi-lune de l'attaque, le mineur ennemi n'ayant pas osé pousser un fourneau plus avant, de crainte de rencontrer le nôtre qui allait au-devant de lui, et qu'il avait apparemment entendu; mais il n'y avait personne alors dans ce retranchement, et les ennemis se logèrent sur les deux faces de cet ouvrage.

Les ennemis s'établirent de cette sorte dans le chemin couvert; mais, quoiqu'ils fussent maîtres de tout le front de l'attaque depuis la place d'armes saillante de la contre-garde gauche jusqu'à la place d'armes saillante de la contre-garde droite, nous occupions encore la rentrante de la droite de la demi-lune de France, quoique au milieu du feu des ennemis.

Le 4 les ennemis commencèrent à battre en brèche, avec huit pièces de canon, sur la contrescarpe de l'angle saillant de la contre-garde gauche, et ce même jour-là on fit encore jouer trois mines sur le glacis de la contre-garde droite avec beaucoup de succès, et surtout la dernière, qui fit périr beaucoup de monde; ils continuèrent de faire des batteries tout du long du chemin couvert d'une contre-garde à l'autre, en sorte que le 8 ils battaient en brèche la demi-lune, les deux contre-gardes, la tenaille et la courtine de la porte de France, avec soixante-cinq pièces de canon accompagnées de soixante et quinze mortiers ou pierriers.

La place d'armes rentrante de la gauche de la demi-lune ne fut enfin abandonnée que dans la nuit du 8 au 9, et la communication de la tenaille et de la demi-lune fut plusieurs fois rompue par le canon et les bombes des ennemis, et toujours raccommodée en diligence, ainsi que les autres ouvrages.

Un espion rapporta à M. de Laubanie que les ennemis avaient un

grand nombre de doubles échelles dans leurs tranchées et des ponts, dont cependant ils ne firent aucun usage, et qu'ils étaient fort inquiets de ce qu'on ne mettait point d'eau dans les fossés, ce qui leur faisait toujours appréhender les mines.

Le 11 M. de Laubanie, ayant été averti qu'on avait vu vingt bataillons entrer dans les tranchées des ennemis, et craignant un assaut aux contre-gardes et à la demi-lune, qui était déjà très-ouverte, leur mine ayant d'ailleurs ouvert et aplani la contrescarpe de la contre-garde gauche, ce qui leur facilitait la descente du fossé, fit mettre les eaux dans le grand fossé seulement, et tint toujours les petits du corps de la place du côté de l'attaque à sec, par une écluse qu'il fit faire à travers le batardeau de la sortie des eaux dont on a tiré une grande utilité; les ennemis, voyant les eaux dans le fossé, renvoyèrent leurs vingt bataillons.

Le 14 les ennemis avaient achevé leur pont de fascines dans le fossé de la face gauche de la demi-lune, qu'on tenta inutilement d'emporter par le mouvement des eaux.

Le 15, sur les sept heures du soir, comme on relevait la garde de la demi-lune, on s'aperçut que les ennemis se logeaient sur la brèche; ce que tout le feu qu'on fit sur eux ne put empêcher. Le lendemain au matin on fit jouer des mines qui renversèrent ce logement, où ils se rétablirent quelque temps après.

Dans la nuit du 16 au 17 ils se logèrent sur l'épaisseur du parapet de cet ouvrage, d'où ils jetaient un grand nombre de grenades dans le chemin couvert intérieur et le retranchement de cette pièce. La nuit suivante ils firent trois attaques pour enlever ce poste; mais ils y furent toujours repoussés avec perte.

Le 20 nous aperçûmes une batterie que les ennemis avaient faite sur le parapet de la demi-lune, pour nous obliger d'en abandonner le retranchement, dans lequel ils jetaient une grande quantité de bombes; et M. de Laubanie se contenta d'en diminuer la garde et fit tirer sans cesse d'une nouvelle batterie de quatre pièces de gros canon, qui ruinèrent celle des ennemis. Il faisait faire depuis quel-

ques jours un feu continuel de l'artillerie, et n'abandonna le retranchement de la demi-lune qu'à la reddition de la place.

Le même jour au matin le pont des ennemis, à la face droite de la contre-garde gauche, nous parut achevé, et notre mineur de garde dans la contre-mine entendit travailler celui des ennemis. Sur les neuf heures du soir ils se logèrent sur l'angle saillant de cet ouvrage, à la faveur de quantité de grenades qu'ils jetaient dans les retranchements palissadés dont cette pièce était toute coupée. Une de leurs grenades tomba malheureusement à la porte d'un magasin, qui nous fit sauter et enterra plus de cent hommes, desquels étaient les deux compagnies de grenadiers de Beaufremé, avec les sieurs de Latour et Deschamps, leurs capitaines, et M. Desavennes, lieutenant-colonel de Vermandois, qui commandait dans cette pièce; ils furent jetés dans le petit fossé, et, malgré les contusions qu'ils reçurent, remontèrent dans la contre-garde pour ranimer les troupes: et ce fâcheux accident, joint au feu des ennemis, nous mit cette nuit-là environ deux cents hommes hors de combat; mais la fougasse que notre mineur fit jouer quelque temps après pour étouffer celui des ennemis, ayant mis le feu à des poudres dont apparemment ils voulaient charger leur mine, ne leur causa pas une moindre perte. Notre canon cependant ne discontinuait point de tirer sur les passages et sur le logement des ennemis.

On voulut tenter d'ébranler leur pont en ouvrant tout d'un coup les écluses de la sortie des eaux; mais leur peu de largeur nous fit connaître pour la seconde fois qu'on n'y devait faire aucun fond.

Le 22 au matin, comme on avait entendu les jours précédents que le mineur ennemi travaillait à la contre-garde droite, l'on fit jouer une fougasse pour écraser sa galerie. Sur les six heures du soir M. de Laubanie, ne pouvant souffrir les ennemis tranquilles, ordonna à un détachement de cinquante grenadiers, commandés par M. de Bruinières, capitaine dans Toulouse, homme de valeur et de mérite, d'aller chasser les ennemis de leurs logements sur l'angle de la contre-garde gauche; mais ces grenadiers furent reçus par une si grande

quantité de grenades, qu'ils furent obligés de se retirer dans leur retranchement, et ledit sieur Bruinières reçut une blessure mortelle, une heure après cette action. Les ennemis, ne pouvant plus rien attendre de leur mine à la contre-garde de la droite, dont la galerie avait été défaite par notre fougasse, prirent le parti de se loger sur la brèche de vive force. Sur les neuf heures du soir les troupes de Brandebourg s'y présentèrent en bon nombre venant droit à nos retranchements; mais elles furent reçues avec un si grand feu, tant de cette pièce que du rempart et de la tour bastionnée, que ce qu'elles purent faire fut de se retirer dans le logement que leurs travailleurs leur avaient fait le long de la brèche, pendant deux heures que dura cette action. M. de Savigny qui y commandait y fut blessé, et ne voulut cependant pas se retirer, encourageant toujours nos troupes à une vigoureuse résistance. Nous y eûmes quelques officiers et environ cent soldats hors de combat, et les ennemis, de leur aveu, ont eu en cette occasion plus de deux cents hommes tués ou blessés.

Le 23 au matin M. de Laubanie, voyant les ennemis logés sur les deux contre-gardes et sur la demi-lune, et le peu qu'il devait attendre d'une garnison très-affaiblie du travail d'un long siége, n'ayant d'ailleurs aucun secours, fit assembler les officiers principaux de la garnison pour leur demander leur avis sur la conjoncture présente et sur la force de chaque régiment. Toute la garnison ne se trouva que de deux mille hommes en état de servir, y compris les canonniers, bombardiers, mineurs et le bataillon d'Angoumois, avec les deux compagnies franches qui étaient employées uniquement au service de l'artillerie; en sorte qu'il ne restait plus que mille cinq cents hommes, sur quoi il en fallait deux cents pour la garde du fort, et quatre cents pour l'entrée et la sortie des eaux et les places d'armes du chemin couvert de la droite, et à la gauche du front de l'attaque; en sorte qu'il ne restait plus que neuf cents hommes pour la défense de l'attaque, la plupart soldats de reçrue, les plus braves ayant péri, et la compagnie de grenadiers ayant été

renouvelée plusieurs fois. Le sentiment unanime ayant été de capituler, M. de Laubanie ordonna à M. de Gasquier de faire battre la chamade, ce qu'il exécuta à dix heures du matin. M. le prince de Hesse-Anhalt, général des troupes de Brandebourg, qui commandait la tranchée, s'avança à la brèche et répondit à M. de Gasquier qu'il allait informer le roi de ses intentions. Après midi les otages furent envoyés de part et d'autre, et le lendemain on envoya dès le matin les articles de la capitulation, qui furent signés le 24, comme on le peut voir ci-devant, et les troupes impériales prirent poste à la porte d'Allemagne, aux deux contre-gardes et à la demi-lune. On peut dire avec vérité que les troupes ont rempli leur devoir avec zèle pendant ce siége, et que les régiments de Vermandois, Toulouse, Beaufremé et de Hessy y ont soutenu avec éclat leur réputation, aussi bien que les compagnies de Galiotes qui se sont signalées. Plusieurs personnes de distinction y ont été tuées ou blessées, et nous avons perdu beaucoup de monde pendant ce siége. Quant à la perte des ennemis, ils la font monter à dix mille hommes, et ils nous ont avoué qu'ils auraient été contraints de lever le siége s'ils n'avaient pas eu un temps si favorable, n'ayant pas plu plus de trois jours pendant tout le temps que le siége a duré.

Comme c'est par l'ordre de M. de Laubanie que j'ai écrit cette relation, je ne dirai rien de lui, de crainte d'offenser sa modestie, étant d'ailleurs au-dessus de tout ce que j'en pourrais dire.

ÉTAT DES QUARTIERS DES ENNEMIS DEPUIS LA LAUTER JUSQU'À SPIRE [1].

(*Voir page* 665.)

Dans Spire il y a deux bataillons	2
A Germersheim	1
A Landau il y en a cinq	5
(Du 15, ils ont commencé d'y faire combler les approches.)	
A reporter	8

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1751, n° 248.

Report	8
A Anweiler, deux bataillons.	2
A Bergzabern, deux bataillons et cinquante hussards. . . .	2
A Lauterbourg, deux bataillons forts.	2
A Weissembourg il y a les bataillons de Barbeau, de Lunebourg et de Thungen; le premier n'est qu'à la moitié, le second aussi faible, mais le dernier assez bon; l'ancien régiment de Loz, hussards, doit y arriver le 19 décembre.	3
A Billigheim, un bataillon.	1
Il y a deux régiments de hussards dispersés dans plusieurs villages; l'un est de cinq cents hommes et l'autre de deux cents, et tous deux mal équipés et ayant beaucoup d'hommes à pied.	
A Hagenbach il y a un bataillon.	1
Le pont y subsiste.	
Total.	19

A Rödern il y a cent cinquante chevaux de cavalerie et dragons.

A Hatten il y a cent soldats, et de temps en temps quelques hussards, qui n'y sont point stables.

A Sultz il y a vingt-huit hussards et deux officiers.

Dans Wert il y a une compagnie franche nouvelle, assez mauvaise, environ cinquante hussards, vingt-cinq cavaliers et autant de dragons.

Dans Neustadt ou dans les villages voisins il y a six cents hommes, la plupart cavalerie, toutes troupes palatines.

Les troupes de Lunebourg sont, entre Mayence et Francfort, en quartier d'hiver.

ÉTAT DES TROUPES DES ENNEMIS QUI SONT DANS TRÈVES[1].

(*Voir page* 666.)

INFANTERIE.

Un régiment hessois nommé Wartensleben.

Un régiment danois nommé Tecklenbourg.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1758, n° 339.

Un de Brandebourg nommé Anspach.

Encore un hessois nommé Wartensleben.

Un régiment hessois du prince héréditaire.

Un régiment d'Écossais.

Un régiment de Lunebourg nommé Schweren.

Un régiment de Lunebourg nommé Fongro.

CAVALERIE.

Deux régiments hollandais nommés Obdam.

Un régiment de Brandebourg nommé Heyden.

Un régiment danois.

Deux régiments de dragons nommés Lehmann.

Ils font en tout environ neuf à dix mille hommes.

Les troupes qui ont été à Neumagen et autres petits postes se sont avancées avec le prince de Hesse du côté de Dagstuhl.

Il y a une garde, à Consarbrück, de cinquante hommes;

Aux Chartreux, de cent hommes ;

A Saint-Mathias, cent cinquante hommes.

Pour Trarbach, il n'est pas encore pris; ils ont changé les batteries pour donner du côté de la porte du château.

A Sarrebrück, la garnison de la ville est entrée dans le château quand elle a vu les Français.

Ils ont compté déjà trois mille six cents chevaux de morts depuis qu'ils sont à Trèves.

Le même homme ajoute que les ennemis font faire un pont à Trèves, qu'on y pourra mener tout d'un coup à Wasserbillig, et que leur cavalerie doit retourner prendre les mêmes postes au delà de la Kill.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY, 7 DÉCEMBRE 1704[1].

(*Voir page* 671.)

Les retranchements que le roi, pendant le cours du siége de Lan-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1893, n° 36.

dau, a fait faire le long et en deçà de la Moder, depuis le château de Ruschberg, au-dessous d'Ingweiller, jusqu'à l'embouchure de ladite rivière dans le Rhin, comme aussi les inondations qui ont été formées en plusieurs endroits le long de ladite rivière, au moyen des coupures que l'on a faites, seront, dans la suite, d'une grande utilité et produiront de très-bons effets. Il aurait été à désirer qu'on eût poussé lesdits retranchements jusqu'à Phaltzbourg et à Sarrebourg, pour barrer entièrement le pays entre le Rhin et la Sarre; mais puisqu'on ne l'a pas fait, il faut apparemment qu'on ait eu de bonnes raisons pour ne le pas faire.

Il s'agit présentement d'un autre retranchement à faire, lequel n'est pas moins important que celui de la Moder.

Suivant la disposition dans laquelle les ennemis se sont mis sur la basse Moselle et dans les pays qui sont à droite et à gauche de cette rivière, et suivant la connaissance qu'on a du dessein desdits ennemis, qui ont pour objet d'attaquer le royaume par le centre, dans l'espérance de réussir mieux de ce côté-là, qui est moins fortifié, que par les côtés des Pays-Bas et de l'Alsace, où il y a un grand nombre de places fortes qui en couvrent et en défendent les frontières; suivant, dis-je, cette disposition, il y a apparence que les ennemis porteront, l'année prochaine, leurs plus grandes forces et feront leurs plus grands efforts du côté de la Moselle, à quoi la commodité de la navigation de la Moselle et même de la Sarre, pendant une bonne partie de l'été, ne contribuera pas peu à les déterminer. Cela étant, le premier objet que les ennemis pourront avoir sera d'attaquer Thionville ou Sarre-Louis.

Pour se mettre en état de couvrir ces deux places, et par conséquent Metz et Marsal, qui sont fort en arrière, et de donner au besoin la main auxdites deux premières places, il convient de faire un bon retranchement entre la Sarre et la Moselle.

Il se présente pour cet effet deux rivières qui favorisent certainement ce retranchement.

La première est la Nied, qui s'embouche à gauche dans la Sarre,

près de Siersberg, au-dessous de Sarre-Louis, et qui est une fort bonne rivière, fort pleine d'eau en tous temps, sans aucun gué, du moins qui soit praticable à des troupes, et coulant dans des prairies qui sont, en beaucoup d'endroits, fort marécageuses.

La deuxième est le Kaner, qui s'embouche à droite dans la Moselle, près de Konigsmacheren, au-dessous de Thionville, qui est une rivière beaucoup plus faible et moins bonne que la Nied, mais qui peut s'accommoder au moyen des retenues que l'on y fera, et qui est bordée de coteaux dont on peut tirer avantage à l'occasion.

Il faudrait donc, cela présupposé, commencer ledit retranchement à Siersberg, à l'embouchure de la Nied dans la Sarre, et continuer ledit retranchement le long et à la rive droite du ruisseau de Freistroff aussi haut qu'on pourrait, de là à travers le pays jusqu'à Kedingen ou Kedange sur le Kaner, depuis la hauteur de Kedange jusqu'à Königsmacheren et à la Moselle.

Comme il y a en beaucoup d'endroits beaucoup de bois dans le pays susdit, il faudrait, où il s'en trouverait, faire autant qu'on pourrait des abatis devant ledit retranchement, et de même des retenues au ruisseau de Freistroff et à la rivière de Kaner, pour noyer, autant qu'il serait possible, les vallées par lesquelles ils coulent.

Outre le retranchement susdit, j'estime qu'il conviendrait encore d'en faire deux.

L'un entre le Kaner et la Moselle, au-dessus de Thionville, où l'on jugerait à propos, pour s'y mettre et continuer à couvrir cette place, au cas que les ennemis trouvassent le moyen de forcer ou de surprendre le premier retranchement de la frontière.

L'autre, premièrement d'un côté, depuis Bouzonville jusqu'à la Sarre, vers Reling, près de Vaudrevange, et de l'autre, le long et en deçà de la Nied, depuis Bouzonville jusqu'à la jonction des deux Nied allemande et française à Condé, pour arrêter les ennemis au cas qu'ils forçassent le premier retranchement de la frontière.

Secondement, le long et en deçà de la Sarre, depuis l'embouchure de la Nied jusqu'à l'abbaye de Valdegast, à l'embouchure

du Bisten dans la Sarre, et de là le long et à la rive gauche du Bisten, jusqu'auprès de la ville et de la forêt de Berus, et encore mieux jusqu'à Boulay et à la Nied; le tout pour arrêter les ennemis, au cas qu'ils forçassent ou surprissent le premier retranchement de la frontière, ou qu'ils voulussent passer la Sarre entre l'embouchure de la Nied et l'abbaye de Valdegast, où il y a plusieurs gués, et entre autres entre Reling et Patern, et à la hauteur de Listroff ou d'Enstroff; ou qu'après avoir passé la Sarre au-dessus de l'abbaye de Valdegast, ils voulussent tomber sur Sarre-Louis, et prendre ensuite le retranchement de la Nied par derrière.

On ne manquera pas de se récrier sur le grand nombre de retranchements que je viens de proposer; mais aussi ils sont bien nécessaires et capables de sauver Sarre-Louis et Thionville, et par conséquent de rendre la campagne prochaine des ennemis inutile, supposé qu'ils portent le plus grand nombre de leurs forces de ce côté-là, comme il y a bien de l'apparence qu'ils le feront; cependant je voudrais commencer par faire le retranchement de la frontière, entre la Sarre et la Moselle, comme aussi le petit entre le Kaner et la Moselle, au-dessus de Thionville, qui me paraissent tous deux très-importants et d'une nécessité indispensable, particulièrement le premier.

Après cela, si on le jugeait à propos et qu'on eût assez de temps, je ferais derrière, les autres retranchements, le long de la Nied, au-dessus de Bouzonville, de la Sarre et du ruisseau de Bisten, quoiqu'ils soient pourtant, chacun en particulier, de conséquence.

A l'égard de la saison propre à faire lesdits retranchements, surtout le premier de la frontière, l'hiver ne paraît guère commode pour cela, tant parce qu'une partie de ces ouvrages pourrait s'ébouler par les dégels et par les pluies, que parce que les troupes destinées à les faire et à les appuyer souffriraient beaucoup, et les ennemis pourraient s'assembler et marcher à ces travaux pour en troubler la construction ou pour les détruire s'ils étaient achevés.

La saison la plus propre pour faire lesdits retranchements serait le

printemps, en entrant en campagne un peu avant les ennemis et en faisant faire cet ouvrage brusquement par l'armée et par un grand nombre de pionniers que l'on ferait venir sur la frontière. On pourrait aussi, si on le voulait absolument, retrancher pendant l'hiver les bords de la Nied et du Kaner, et au printemps on retrancherait, avec l'armée, l'ouverture entre les deux rivières susdites. Cela ne laisserait pas d'avancer ces travaux; mais aussi une partie d'iceux pourrait s'ébouler, et il ne serait peut-être pas à propos de faire connaître aux ennemis ce dessein avant qu'on fût en état de soutenir avec l'armée ce retranchement, de peur que cela ne les engageât ou à y marcher pendant l'hiver, pour les détruire, ou à entrer de meilleure heure en campagne pour les ruiner et pour empêcher qu'on ne les mît dans leur perfection; c'est ce que le roi aura la bonté de peser, après avoir, s'il le juge à propos, consulté ceux qui ont l'honneur de commander pour son service sur ces frontières, qui, étant sur les lieux, peuvent donner sur cela de bons avis à sa majesté.

On dira encore que les retranchements proposés seront d'une grande étendue. Cela est vrai, si on les faisait tous, quoique cependant ils n'égalassent pas la moitié des lignes des Pays-Bas; mais si on ne fait que celui de la frontière entre la Sarre et la Moselle, il n'y aura que huit à neuf lieues de lignes; encore il y en aura plus de cinq couvertes par la Nied et par le Kaner, sans compter ce qui le sera par le ruisseau de Freistroff, lesquelles il ne sera pas nécessaire de faire si bonnes, à cause de la protection que ces rivières et particulièrement la Nied leur donneront.

On pourrait aussi barrer le pays entre la Sarre et la Moselle, en faisant une ligne depuis l'embouchure de la Nied, dans la Sarre, jusqu'auprès de la Sierck, laquelle serait, à la vérité, plus courte que la ligne proposée ci-dessus; mais aussi elle ne serait pas protégée, pour la plus grande partie, par des rivières pareilles à la Nied et au Kaner, comme le sera la première.

Si le roi juge à propos de faire des lignes entre la Moselle et la

Sarre, en quelque endroit que ce soit, il faudra avoir soin de bien aplanir et de bien unir le terrain le long desdites lignes en dedans, afin que les troupes puissent s'y mettre aisément en bataille et s'y mouvoir. Il faudra aussi pratiquer dans les derrières des chemins bien larges pour pouvoir y arriver aisément de plusieurs endroits, et particulièrement de Thionville et de Sarre-Louis.

Pour aller à Sarre-Louis, à Bouzonville et sur le reste de la basse Nied, il y a une assez grande montagne à traverser; il y a aussi, du côté de Berus, d'assez grandes montagnes et une fort grande forêt.

Si le roi prend le parti de ne barrer point par des lignes le pays entre la Sarre et la Moselle, cela sera plus aisé; mais aussi ces places seront plus en prise, et on s'exposera davantage à des actions, au lieu que certainement les lignes proposées ci-dessus, si on les fait, donneront moyen de couvrir ces deux places et de ne se commettre à des actions qu'à propos et lorsqu'on y trouvera son avantage. Deux choses me semblent à désirer pour le roi dans la disposition présente des affaires.

Si on ne juge pas à propos de faire la ligne proposée ci-dessus, où se mettra l'armée du roi au commencement de la campagne? sera-ce sous Thionville? En ce cas elle ne soutiendra plus Sarre-Louis et ne sera pas même aussi bien sous une place sans terrain pour subsister, qu'en passant la Moselle. Sera-ce entre ces deux places, pour leur donner la main au besoin? Comme, lorsqu'il n'y aura pas de retranchements qui barrent le pays, les ennemis le trouveront ouvert et libre, ils pourront surprendre quelque marche et tomber, malgré l'armée du roi, sur l'une de ces deux places.

Les pays des environs de Sarre-Louis, des deux côtés de la Sarre (et particulièrement d'en deçà), étant disposés comme ils sont, il paraît qu'il n'est pas aisé de secourir cette place quand un ennemi est bien établi autour. Ce qui en empêchera peut-être le siége, c'est particulièrement la baisse des eaux de la Sarre quand les grandes chaleurs sont venues. Autrefois il y avait peu de subsistances autour de cette

place; mais le pays est peut-être plus défriché et plus cultivé qu'il n'était autrefois.

Thionville est plus aisé à secourir; c'est pourquoi, pour rendre le pays encore plus ouvert et plus accessible qu'il n'est, j'estime qu'il serait de la prudence du roi de faire, pendant cet hiver, couper et enlever ou brûler tous les bois à une lieue et demie au moins aux environs de cette place.

Il y a peu de souterrains à Thionville; ainsi, pour pouvoir, à l'instar de ce qui s'est pratiqué à Philipsbourg, en faire en appentis le long des remparts en dedans de la place, il serait à propos d'y faire voiturer une grande quantité d'arbres, qu'on couvrirait de terre après les avoir posés l'un près de l'autre, moyennant quoi, comme ledit appentis serait fort droit et fort raide, les bombes ne feraient que glisser en tombant dessus et n'y feraient pas grand mal.

Je ne parle point des approvisionnements, et pour la vie et pour la guerre, à faire dans les places susdites de Thionville et de Sarre-Louis, ne doutant pas que cela ne soit déjà fait ou sur le point de l'être.

Il faudra se pourvoir à Metz de bateaux et de poutrelles en quantité suffisante pour faire, au besoin, deux ou trois ponts de bateaux sur la Moselle.

Il n'y a pas d'apparence que les ennemis puissent songer à faire le siége de Luxembourg, parce qu'il est trop éloigné de la Moselle, et qu'ainsi ils auraient trop de peine à faire voiturer par terre leurs besoins auprès de cette place. Cependant, comme il n'y a pas fort loin de Remich à Luxembourg, et que, quand le roi en a fait le siége, c'est de là qu'il a tiré toutes ses munitions, il est bon de pourvoir de bonne heure cette place, de manière qu'on puisse la perdre de vue et l'abandonner à sa force. Je sais bien que le temps présent et celui auquel le roi a fait le siége de Luxembourg sont fort différents, parce qu'alors sa majesté n'avait point d'ennemis sur les bras, et que présentement les ennemis auraient l'armée du roi, qui pourrait troubler la navigation de la Moselle; mais aussi les ennemis,

ayant à leur disposition un grand nombre de bateaux, pourraient, derrière eux, faire arriver tout d'un coup tous leurs besoins à Remich, d'où ils les feraient voiturer successivement par terre auprès de Luxembourg, et ensuite faire le siége de cette place, qu'ils auraient, comme je le crois, grande envie d'avoir, à cause de sa force et de l'importance de sa situation; c'est pourquoi il est bon, à telle fin que de raison, de se mettre l'esprit en repos sur cette place, en la pourvoyant de bonne heure abondamment de tout ce qui peut être nécessaire pour la bien défendre.

Pour couvrir la frontière de la Meuse, on pourrait, par un bout de ligne qui ne serait pas d'une fort grande étendue, joindre la rivière d'Orne, qui s'embouche à gauche dans la Moselle, près de Richemont, au-dessus de Thionville, et l'Othain, qui tombe à gauche dans le Chier, vis-à-vis de Montmédy; moyennant quoi, en faisant garder ce bout de ligne et ces deux rivières par les milices du pays soutenues de quelques troupes réglées, on pourrait garantir les pays de derrière, qui sont au roi, des courses des partis ennemis, et rendre les chemins libres entre Metz et la basse Meuse, ce qui les raccourcirait aussi beaucoup.

Il est à propos de faire rétablir les retranchements le long et en deçà du Rhin, entre Huningue et l'embouchure de la rivière de Moder, et d'occuper par des redoutes les principales îles voisines desdits retranchements, comme aussi de chasser, le plus tôt qu'on pourra, les ennemis de l'île de Dahlunden.

ÉTAT DES TROUPES QUI SONT À TRÈVES, JANVIER 1705[1].

(*Voir page* 674.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Tecklenbourg	2
Stecker	2
Zelleren	2
Hirtzel	2
Dellmann	2
Courtin	1
Wartensleben	1
Obdam	1
Anhalt-Zerbst	1
Anspach	1
Prince Christian de Brandebourg	1
Wachersleben	1
TOTAL	17

Deux régiments suisses et un régiment de dragons.

MÉMOIRE DE M. LE MARQUIS D'ALEGRE, 1er FÉVRIER 1705[2].

(*Voir page* 675.)

ARTICLE 1er.

Les magasins et les grands préparatifs que les ennemis font à Cologne, Coblentz, Trèves, sont des preuves certaines qu'ils ont dessein de porter la guerre sur cette frontière.

Pour rompre les projets qu'ils peuvent avoir formés, il semble que le moyen le plus sûr serait de les prévenir, en pénétrant jusqu'à Trèves et en se saisissant de cette place : par là toutes les vues qu'ils peuvent avoir n'auraient plus de lieu.

Mais, comme cette entreprise ne doit pas être regardée comme

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1851, n° 62.
[2] *Idem*, n° 77.

fort aisée, par les précautions qu'ils prennent de fortifier la hauteur de Consarbrück, les bords de la Moselle, depuis l'embouchure de la Sarre jusqu'à la Chartreuse, et les avenues les plus praticables, on ne pourrait espérer d'y réussir qu'en les obligeant de porter partie de leurs forces du côté de l'Alsace et de la Flandre, par les mouvements qu'il faudrait que les troupes du roi fissent en ces pays-là quelques jours avant celles de celui-ci, qu'il faudrait d'abord diviser en deux corps, dont l'un se porterait du côté de Tavernen, ce qui donnerait lieu à l'ennemi de croire que c'est par là qu'on veut l'attaquer, pendant que l'autre, qui serait le plus considérable, irait passer la Sarre à Sarre-Louis ou à Mertzig, pour s'avancer ensuite par les routes de Losheim et Lebach vers Trèves, et prendre les retranchements de Consarbrück par les revers; mais cette démarche ne peut se faire qu'avec de grandes précautions et des forces supérieures à celles de l'ennemi, parce que, outre le corps que l'on suppose devoir marcher du côté de Tavernen, il faudrait que celui qui passerait la Sarre à Sarre-Louis se divisât au moins en deux pour traverser les bois et vallons qui croisent le pays, et desquels on va sortir et déboucher dans les plaines proche de Cerf, où les ennemis pouvant se porter beaucoup plus tôt que l'armée du roi n'y saurait arriver, il est certain qu'on ne pourrait espérer de réussir à s'y former que par une grande supériorité, car on ne doit pas se flatter de les surprendre, cette marche étant longue et leur donnant tout le temps de se préparer.

ART. 2.

Supposé qu'on ne juge pas à propos de suivre ce projet, on pourrait se porter avec l'armée sur la montagne qui se trouve entre Fellerich et Tavernen. Ce camp est avantageux, parce que sa tête est séparée de la hauteur par un vallon très-profond, sa droite appuyée à un autre vallon qui va de Ombsdorf à Tavernen, et sa gauche couverte par le bois qui conduit à la Moselle avec des dégagements dans les derrières.

Il n'y a pas d'apparence que l'armée du roi étant dans cette situation, celle des ennemis osât entreprendre de passer la Sarre à Consarbrück ou à Ham, ne pouvant ensuite s'avancer que par des défilés fort longs et fort difficiles. On tâcherait, dans le même temps qu'on occuperait ledit camp proche de Fellerich, de prendre Sarrebourg par un corps détaché, si l'armée des ennemis, par sa trop grande proximité, n'y mettait obstacle.

ART. 3.

L'armée ennemie, n'entreprenant pas de passer la Sarre à Consarbrück et à Ham, se déterminerait sans doute ou à passer la Moselle et à s'avancer par le pays de Luxembourg vers Thionville, ou à couler de l'autre côté de la Sarre pour venir la passer aux environs de Sarre-Louis. Pour prévenir les suites fâcheuses que pourrait avoir celui de ces deux partis que les ennemis prendraient, il paraît qu'il n'y a rien de meilleur à faire que de couvrir toute la tête du pays par une ligne pratiquée depuis Luxembourg jusqu'à Sierck, et de Sierck à la Nied, en profitant de tous les terrains dont on peut tirer quelque avantage.

La chose a été examinée avec beaucoup d'attention; et, tout considéré, ladite ligne ne saurait être mieux placée que comme elle est tracée sur la carte ci-jointe. Elle aurait dans toute son étendue environ douze lieues; mais, par les précautions qu'on a prises de profiter des bois, des hauteurs et des ravins impraticables, il n'y aurait pas à travailler dans l'étendue de plus de six lieues, savoir, environ trois du côté de Luxembourg et trois du côté de Sierck à la Nied.

ART. 4.

Le travail de Luxembourg à Sierck pourrait se faire à la fin de ce mois, parce qu'il n'y aurait pas beaucoup de précautions à prendre pour se garantir de l'insulte des ennemis; six mille pionniers pourraient le faire en trois semaines de temps. Il n'en est pas de même à l'égard de celui de Sierck à la Nied, qui ne peut être exécuté qu'avec beaucoup de précautions, l'ennemi pouvant l'interrompre.

Il faudrait, pour le faire avec sûreté, l'entreprendre dans le temps que l'armée s'avancerait au camp entre Fellerich et Tavernen dont il a été parlé ci-dessus. Ce dernier travail demanderait au moins huit mille pionniers, parce qu'il serait nécessaire de le faire avec plus de diligence.

La grande utilité de ces lignes serait de couvrir en même temps Luxembourg, Thionville et Sarre-Louis; mais il est à remarquer que, pour entreprendre celle de Sierck à la Nied, il faut que l'armée du roi entre en campagne avant celle des ennemis, sans quoi on ne pourrait peut-être plus occuper le susdit camp près de Fellerich, et, par conséquent, il serait difficile d'entreprendre ladite ligne de Sierck à la Nied.

On suppose que, pour la facilité de la communication avec le pays de Luxembourg, il y aurait un pont de bateaux sur la Moselle à Rethel, et qu'on aurait aussi des ponts sur la Nied, entre Hemerstroff et Kerprich, pour gagner par Gisingen les hauteurs de Vaudrevange, près de Sarre-Louis, en cas que les ennemis s'avançassent du côté dudit Sarre-Louis.

ART. 5.

Comme les pays entre Trèves, Luxembourg, Thionville et Sarre-Louis ne produisent pas des subsistances pour de grosses armées, il n'y a pas de doute que, si celle des ennemis ne trouve pas moyen de réussir dans les projets qu'elle peut avoir formés, pendant le premier mois qu'elle sera assemblée, elle sera obligée dans la suite de se porter ailleurs ou de se séparer en différents corps; c'est pourquoi il est de la dernière conséquence de se mettre en état de soutenir leurs premiers efforts.

MÉMOIRE DE M. LE MARQUIS DE REFFUGE SUR LES MOYENS D'ATTAQUER TRÈVES[1].

(*Voir page* 676.)

La ville de Trèves, étant située dans une plaine au pied d'une

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1851, n° 96.

côte, est attaquable de tous côtés, hormis du côté de la Moselle, qui n'en enferme qu'une petite partie; et, comme dans le temps qu'elle avait des murailles elle m'a paru très-peu de chose, il est impossible que les ennemis, depuis le temps qu'ils y sont, l'aient mise en état de faire une défense qui puisse durer plus de deux ou trois jours lorsqu'un grand corps qui l'attaquera pourra faire deux ou trois attaques, et aura de l'artillerie pour faire plusieurs batteries.

Il est à remarquer que la Moselle ne peut servir de rien pour amener du secours à cette place, parce qu'il la faut remonter, ce qui ferait que les troupes ennemies qui sont de delà le Rhin, entre Coblentz et Mayence, seraient obligées de le passer et de faire plusieurs jours de marche avant que d'y arriver. Il n'y a point d'ennemis sur la même ligne de Trèves, hormis ce qui est campé autour de la place; les troupes sont toutes le long de la Naw, et dans les vallons que font les ruisseaux qui tombent dans ladite rivière, le long de la Moselle et dans le Palatinat, au delà de la montagne parallèle à la Sarre, qui est le point de la séparation des eaux qui vont dans la Sarre et dans le Rhin, n'y ayant de troupes en deçà de ladite montagne que ce qui est à Deux-Ponts, à Hornbach et à Hombourg, dont le dernier lieu est éloigné de Trèves de plus de quinze heures; il n'y a aussi nulles troupes ennemies le long de la Sour, et il n'y a dans les vallées de la Blise et de Dachstuhl que les hussards, qui ne font pas en tout cinq cents hommes; la vallée de la Moselle est étroite en beaucoup d'endroits et fermée de montagnes qui ne sont point praticables en beaucoup d'endroits, ce qui fait que, pour venir du Hundsrück dans ladite vallée, il faut prendre certains chemins, lesquels, étant occupés, empêchent entièrement que l'on puisse venir du Palatinat à Trèves.

Par l'état que les ennemis avaient fait de la distribution de leurs troupes, il paraît qu'ils doivent avoir à Trèves, dans le Hundsrück, dans le Palatinat et le long de la Moselle, depuis Rhinfels jusqu'à la Sarre, cinquante-quatre bataillons et soixante et quatorze escadrons; il y a depuis Rhinfels jusqu'à Trèves dix-neuf lieues de

France, et le pays par où il faut passer est très-rude, ce qui fait qu'il faut beaucoup de temps pour qu'une partie de ces troupes puisse venir au secours de Trèves.

Le roi a quatre grandes places au voisinage de Trèves, qui sont Luxembourg, Thionville, Sarre-Louis et Metz, dont la plus éloignée n'est qu'à quatorze lieues, qui est Metz, et qui n'en est qu'à une journée, lorsqu'on se veut servir de la Moselle; il y a autant d'infanterie dans ces quatre places qu'il y en peut avoir dans Trèves et autour, et qui y peut arriver en un jour et une nuit de marche, celle de Thionville et de Metz pouvant s'embarquer sur la Moselle, et celle de Sarre-Louis sur la Sarre, jusqu'à Sarrebourg; et les ennemis ne sauraient cette marche que très-tard, puisque l'on va de ces places directement à Trèves, et que l'on ne passe point proche de leur pays.

Je croirais que pour pouvoir réussir à enlever Trèves aux ennemis, il faudrait assembler un grand corps de cavalerie et de dragons le long de la Meuse vers Stenay, des troupes qui sont au delà de cette rivière et de quelques-unes de celles de Flandre, ce pays-là ayant beaucoup de fourrage, les ennemis ne pouvant savoir des nouvelles de ce corps qui s'assemblerait, ce qu'ils sauraient si de la cavalerie de Flandre venait de Namur à Luxembourg, parce qu'elle passerait à la portée de Huy. Lorsque ce corps serait assemblé, on le ferait marcher à Luxembourg, où il n'y a que trois jours de marche, et dans ladite place se trouverait un pont de bateaux; ensuite ce corps partirait de Luxembourg et emmènerait avec lui le pont de bateaux et marcherait pour se poster sur la Moselle, vers Pfaltz ou Eringen, et jetterait son pont sur la Moselle, la passerait et se saisirait des passages par où les ennemis pourraient venir du Hundsrück au secours de Trèves. A peu près dans le même temps l'infanterie qui aurait été embarquée sur la Moselle, non-seulement celle de Metz et de Thionville, mais celle de Toul et de Nancy, qui s'embarquerait à Dieulouard sur la Moselle, à qui il faudrait donner un ordre de marcher un jour devant celle de Metz, et celle de Verdun deux jours devant, afin que les ennemis n'eussent nul avis que l'on fît

aucuns mouvements dans les places qui leur sont voisines, toute cette infanterie se mettrait sur la Moselle et la descendrait, et arriverait devant les lignes que les ennemis ont le long de la Sarre et de la Moselle, un peu après que la cavalerie et les dragons seraient arrivés à Pfaltz, ce qui ferait que les ennemis ne marcheraient point à Pfaltz pour empêcher que l'on ne fît le pont, ou s'ils y marchaient, ils abandonneraient leurs lignes et donneraient lieu à l'infanterie de descendre droit à Trèves, dont on formerait aussitôt le siége sans faire des lignes de circonvallation; on occuperait seulement les trois ou quatre chemins qui vont du Hundsrück à Trèves et passent à travers des bois. Il faudrait que le canon arrivât en même temps que l'infanterie pour dresser des batteries dans le moment, car je crois qu'il ne serait pas nécessaire d'ouvrir la tranchée de fort loin, la place, selon l'apparence, n'ayant pas encore de contrescarpe. Il faudrait embarquer du fourrage pour sept ou huit jours pour les troupes qui feraient cette expédition; du reste je ne croirais pas qu'il fallût faire des magasins de fourrage à Luxembourg, de peur que les ennemis ne se doutassent de quelque chose, car je m'imagine qu'il y en a assez présentement pour nourrir un jour ou deux le corps de cavalerie.

Une des choses que je crois des plus nécessaires à savoir au juste est le temps qu'il faudrait à un grand corps de cavalerie et de dragons pour aller de Luxembourg à Pfaltz ou Eringen, et le chemin par où l'on peut conduire un pont de bateaux, ce pays-là étant fort rude et rempli de vallons, comme l'on m'a dit à Sarre-Louis, et que le pays de Sarre-Louis à Trèves, par l'autre côté de la Sarre, était presque impraticable, y ayant des défilés qu'il faut un temps immense pour passer. Cela a fait que j'ai cru qu'il faut plutôt prendre le chemin de Luxembourg pour aller se poster sur la Moselle, au-dessous de Trèves, quoiqu'il faille passer cette rivière pour investir cette place, ce qu'il ne faudrait pas si l'on allait par Sarre-Louis.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTA. Les numéros de la première colonne indiquent les pages du Mémoire; ceux de la deuxième, celles des pièces qui y sont relatives.

FLANDRE.

MAI.

Pages.

AOUT.

ITALIE.

SAVOIE, ALPES ET PIÉMONT.

Pages.

OCTOBRE 1703.

DÉCEMBRE.

JANVIER 1704.

SEPTEMBRE.

ALLEMAGNE.

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

AVRIL.



JANVIER 1705.

FÉVRIER.

FIN DE LA TABLE.



